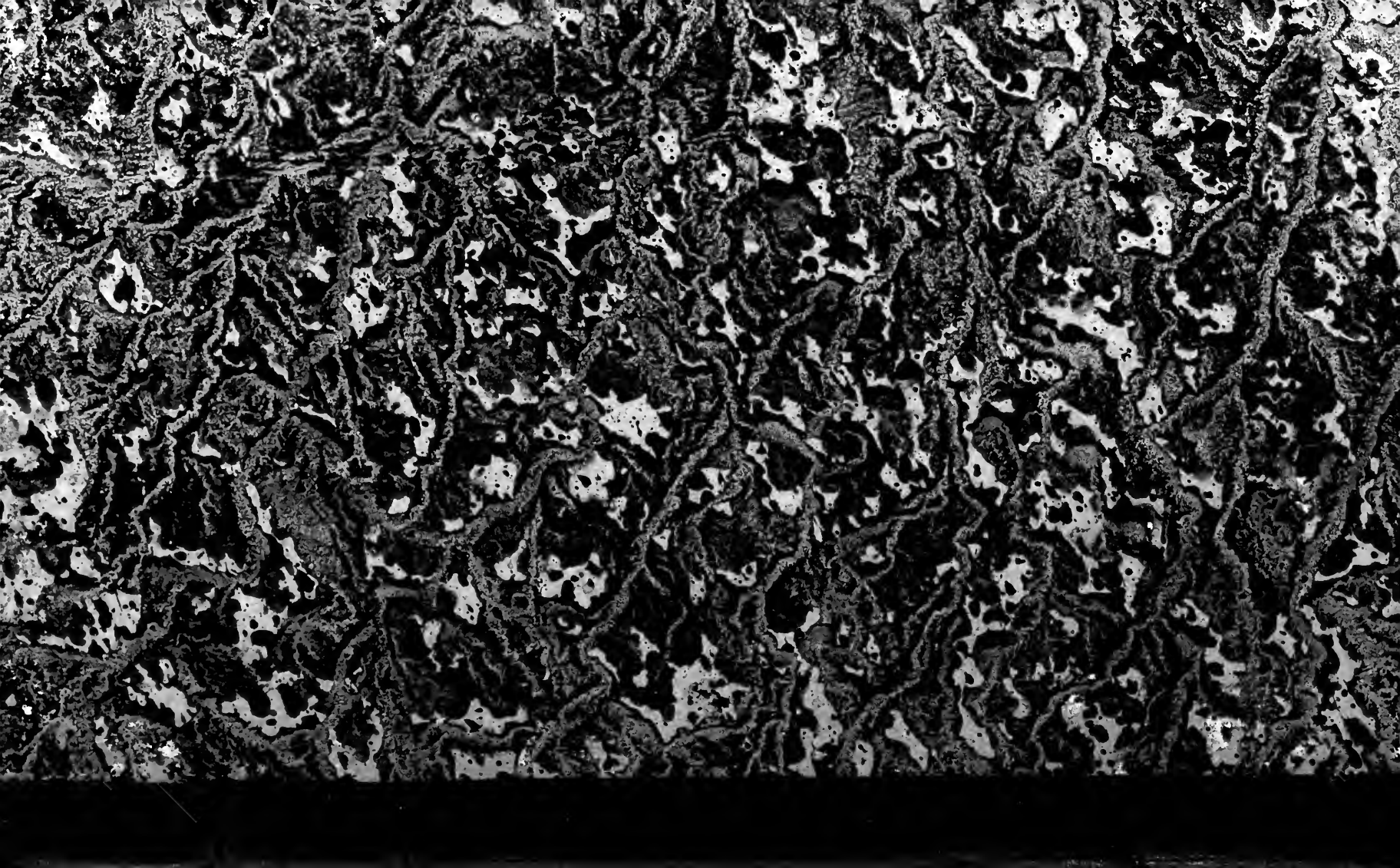
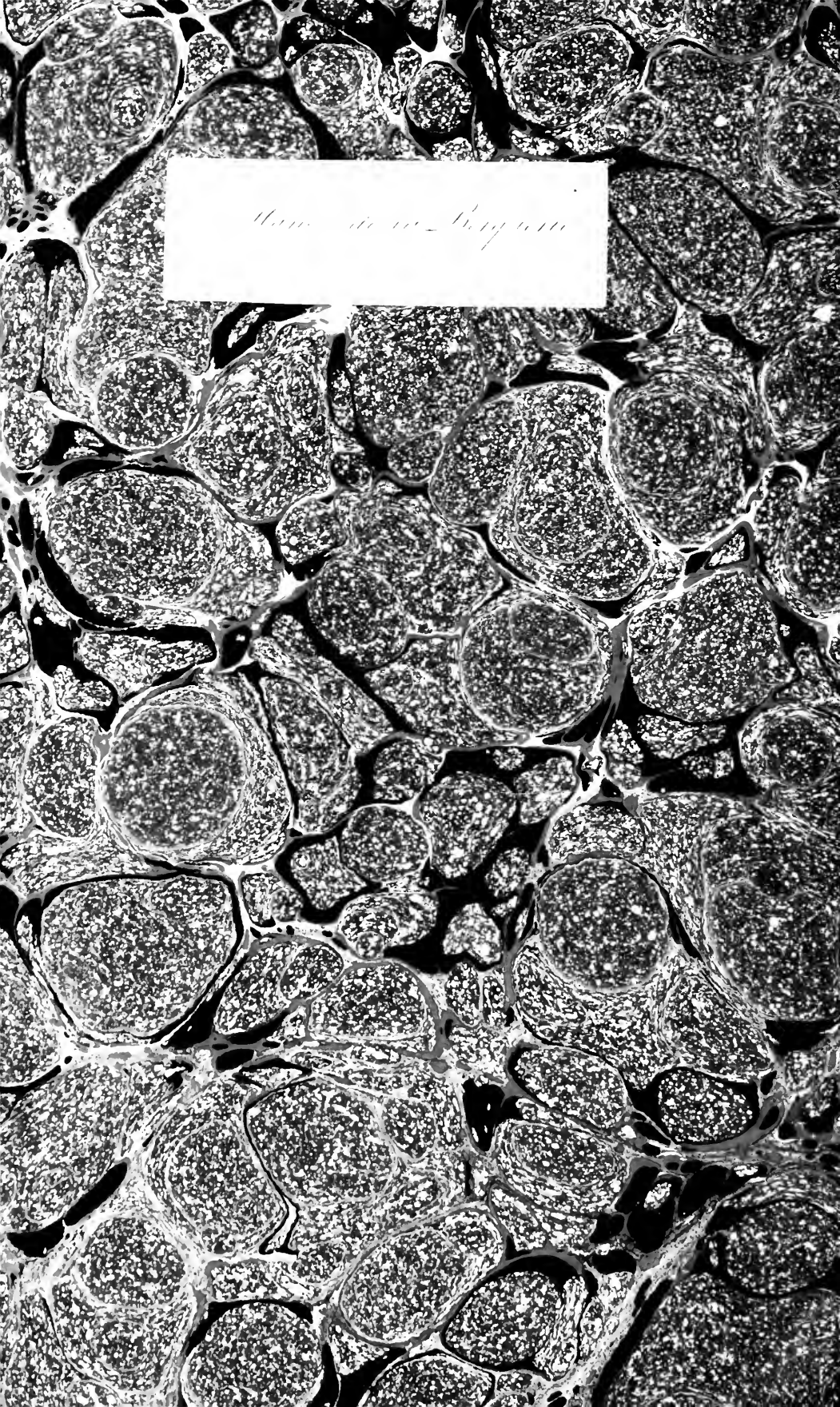
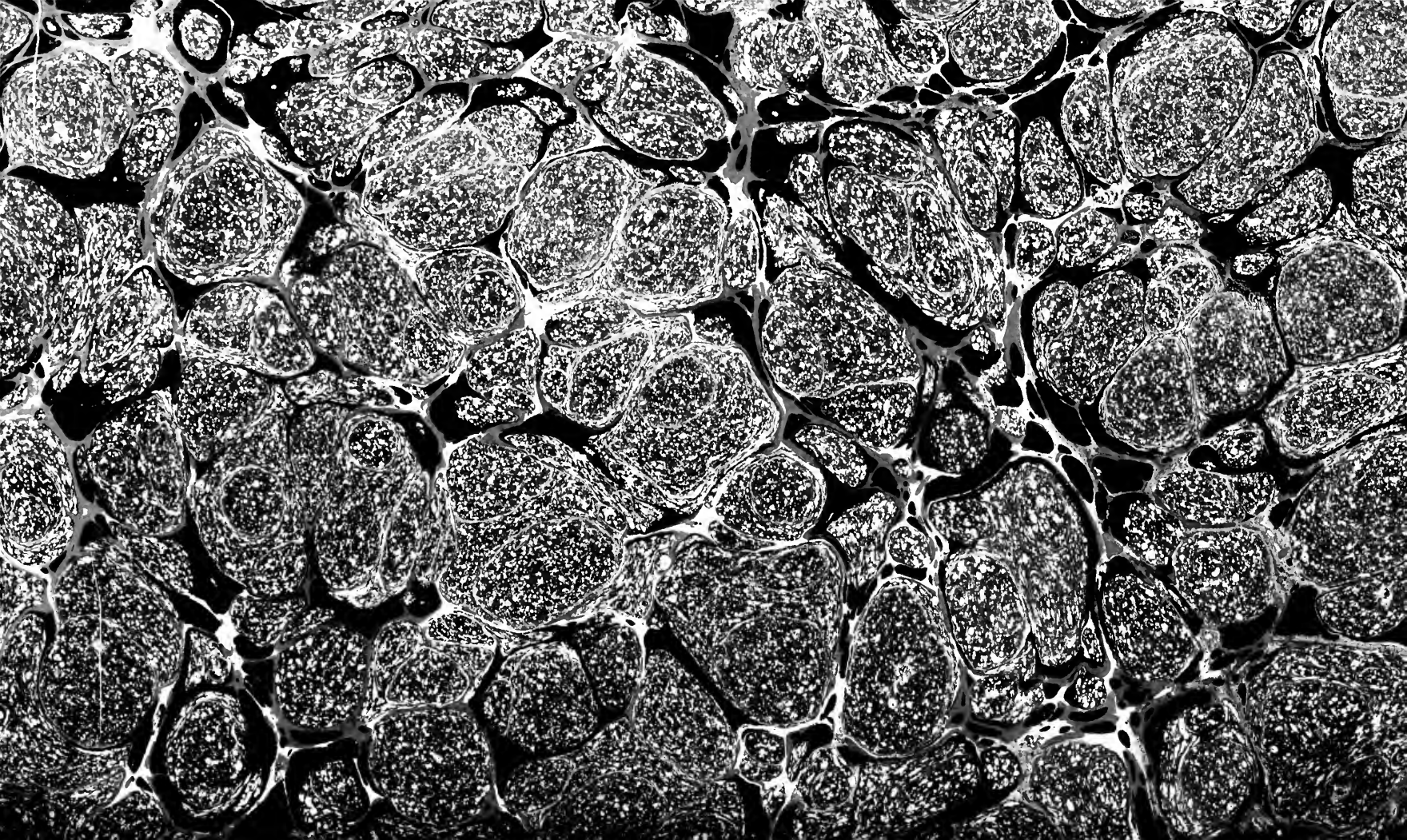






Balzac pp. 105-112

Brizeux pp 166-179

"Jocelyn" pp. 276-287

Vigny (portrait) 433

Affert pp 433-438

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lchodelajeunef04wals

L'ÉCHO

DE LA JEUNE FRANCE,

REVUE CATHOLIQUE.

PUBLICATIONS

DE LA SOCIÉTÉ DE LA JEUNE FRANCE,

Rue de Ménars, 5.

L'ECHO DE LA JEUNE FRANCE, REVUE CATHOLIQUE de littérature, histoire, morale, philosophie, beaux arts, sciences, théâtres, paraissant les 1er et 15 de chaque mois, avec gravures et lithographies.

Pour six mois,	11 fr.	Par la poste,	13 fr.
Un an,	20 fr.	Par la poste,	24 fr.
		Étranger,	27 fr.

Édition mensuelle . . . . . 13 fr.
Édition semestrielle . . . . . 6 fr.

L'ALMANACH DU PEUPLE, calendrier de France pour 1836, un volume de 192 pages, avec gravures, 45 c. Par la poste, 65 c.
70 exemplaires. . . . . 21 fr.

LE LIVRE DES ENFANS, édition diamant, 1re et 2e parties, 12 volumes, 5 fr. Par la poste, 4 fr.

APOTHEOSE DE LOUIS XVI, gravure sur acier, avec la lettre, 15 fr. Avant la lettre, 25 fr.

JESUS-CHRIST DOCTEUR, gravé sur acier d'après *Rubens*, papier grand-aigle, 22 fr. 50 c. Avant la lettre, 40 fr.

JESUS-CHRIST SAUVEUR, gravé sur acier d'après *Tony Johannot*, papier grand-aigle, 22 fr. 50 c. Avant la lettre, 40 fr.

Il reste quelques exemplaires des années précédentes au prix de 15 francs le volume.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON,
36, Rue de Vaugirard.

L'ÉCHO

DE LA JEUNE FRANCE,

REVUE CATHOLIQUE,

DE LA LITTÉRATURE,

DES SCIENCES ET DES ARTS.

TOME QUATRIÈME.

JANVIER A JUILLET 1836.

PARIS,

5, RUE DE MÉNARS.

AVIS.

Pour répondre à quelques réclamations, nous rappelons à tous nos abonnés que dans l'article en tête de notre numéro du 15 *novembre dernier nous disions :*

« L'*Écho de la Jeune France* donnera 48 pages au lieu de 20 tous les quinze jours, » afin de terminer sa 3e année et d'avoir rempli ses obligations envers ses abonnés pour » le 15 décembre 1835, époque de la fusion avec la *Revue catholique.* »

Cet engagement nous l'avons tenu ; nous avons donné dans les trois derniers mois 48 *pages par numéro, au lieu de* 24, *ce qui complète la matière que l'on aurait dû donner en cinq mois.*

Le numéro du 15 septembre dernier, réclamé par un grand nombre de nos abonnés a été joint à celui du 1er octobre, qui contient la matière de deux livraisons.

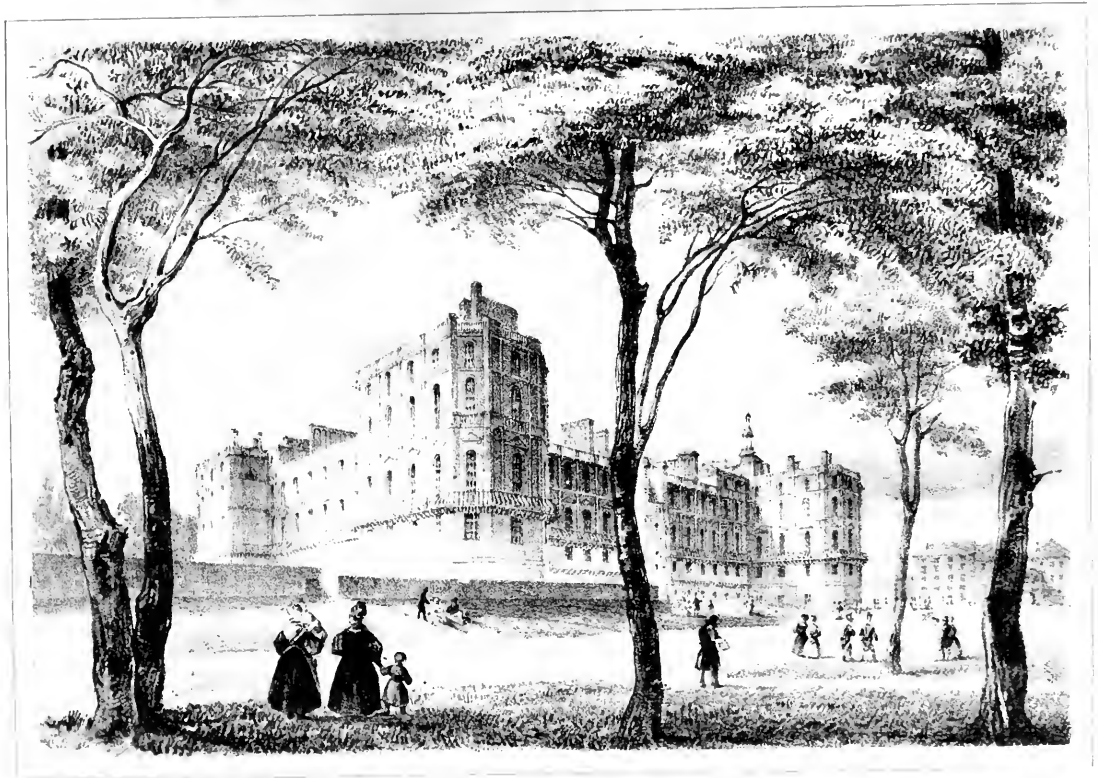
Tony Johannot, chargé du dessin de l'*Apothéose de la reine Marie-Antoinette*, étant malade depuis plusieurs mois, nous ne pouvons préciser l'époque de la publication de cette gravure.

L'*Écho de la Jeune France*, *Revue catholique*, paraît, à partir du 1er janvier 1836, tous les 15 jours, par livraisons de 48 pages au lieu de 24.

MM. les souscripteurs qui n'ont point encore renouvelé leur abonnement sont priés de le faire avant le 15 janvier, afin de ne point éprouver de retard dans l'envoi de leurs numéros. Ceux qui adressent le montant de leur souscription directement, rue de Ménars, 5, en un bon sur la poste, sont autorisés à retenir, 1° le droit de timbre, 2° le port de la lettre d'envoi.

Les personnes qui cessent leur abonnement sont priées de renvoyer à l'administration le numéro du 1er janvier.

Les bureaux de la société sont actuellement rue de Ménars, 5.



Château de St Germain

L'ÉCHO

DE LA JEUNE FRANCE,

REVUE CATHOLIQUE.

SOMMAIRE.

Quatrième année de l'*Écho de la Jeune France;* Introduction, par *M. A. Nettement.* — I. SOUVENIRS HISTORIQUES. — Petit cours d'histoire; les Ruines du Panthéon, par *J...* — La Messe de minuit; Histoires des veillées de Noël, par *M. le vicomte Walsh.* — II. HAUTES ÉTUDES. — Du Paupérisme, par *M. de Rainneville.* — III. VARIÉTÉS-MÉLANGES. — Dénouement possible, par *M. Émile Deschamps.* — Le Voyageur, par *M. l'abbé Vidal.* — Souvenirs du collége, par *M. A. de P.* — IV. MÉMOIRES DU TEMPS. — Académie des sciences, par *M. Odolant-Desnos.* — Théâtres, par *M. D. A. D.* — Chronique littéraire, par *M.* ****.

INTRODUCTION.

Il y a trois ans maintenant qu'un jeune homme, d'un sens droit, d'une résolution d'esprit peu commune, et d'une activité d'intelligence remarquable (1), vint pour la première fois nous parler de la fondation d'un journal destiné à la jeune France. Certes c'était une œuvre hardie que celle dont il s'agissait entre nous. Après quinze années, pendant lesquelles la jeunesse avait été livrée à la contagion des doctrines du dix-huitième siècle, faire retentir une parole religieuse et chrétienne adressée à la génération nouvelle par des écrivains qui lui appartenaient par leur age, braver les vieux préjugés et les vices plus récents de l'éducation moderne, fouler aux pieds cette mauvaise honte, plus forte cent fois contre le bien que la vraie pudeur ne l'est contre le mal, préférer tout haut l'évangile au génie des philosophes et oser donner tort à Voltaire pour donner raison à Dieu, c'était là une de ces entreprises hasardeuses que les timides contemplent du rivage; et qui, pour être approuvées, ont besoin d'avoir réussi.

Cependant aux espérances qu'on nous témoignait avec tant de foi, nous ajoutâmes nos espérances. La tâche difficile d'écrire l'introduction de ce livre de philosophie morale et chrétienne, fut par nous acceptée. Pendant trois années pres-

(1) M. Jules Forfelier.

que tout entières, nous réunîmes nos efforts, et, recrutant à mesure que nous marchions, d'illustres alliances et de puissantes sympathies, nous avançâmes tous deux ensemble dans cette route où c'était déjà beaucoup d'entrer.

C'est sans doute à ces souvenirs bien plus qu'à de faibles travaux depuis longtemps oubliés, que nous devons l'honneur d'être appelés à écrire, au commencement de cette quatrième année, l'introduction de ce recueil grandi jusqu'aux proportions d'une revue catholique, et sortant, pour ainsi dire, des pénibles luttes de l'enfance pour marcher dans la force de sa virilité.

Certes il ne manquait point dans le sein de la rédaction actuelle et à sa tête, de plumes bien autrement habiles et d'esprits plus expérimentés que le nôtre. Si l'on est venu à nous, à qui d'autres études ne permettent maintenant de donner à la Revue catholique que le concours peu important d'une collaboration moins active, c'est par un esprit de bienveillante justice qui a fait penser que celui qui avait été à la peine devait assister au triomphe. Peut-être aussi a-t-on bien voulu croire que cette circonstance d'avoir imprimé le mouvement à cette œuvre naissante, compensait, chez l'un de ses deux fondateurs, d'autres et de bien grands désavantages.

Nous sommes aussi sensibles que nous devons l'être à cette marque de souvenir et de sympathie. Pour remplir la tâche importante que nous avons une seconde fois acceptée, nous essayerons de saluer de loin ces routes nouvelles où d'autres vont marcher d'un pas plus ferme et plus sûr.

La première nécessité d'une œuvre comme *l'Echo de la Jeune France*, c'est de ne point rester stationnaire. Les journaux, ces fleuves qui circulent dans le royaume de l'intelligence, doivent, comme les autres fleuves, suivant le beau mot de Pascal, être des routes qui marchent. S'ils restent en arrière du mouvement qu'ils ont suscité ou du moins favorisé, ils deviennent inutiles ; ce sont des avenues fermées derrière l'esprit humain, ce voyageur qui avance toujours sans jamais regarder derrière lui.

Les temps sont passés où *l'Echo de la Jeune France*, si bien nommé lorsqu'il parut dans la carrière de la presse, devait se borner à offrir comme un retentissement harmonieux du sentiment chrétien qui se réveillait dans les ames. A cette première époque qui eut quelque chose de vague et d'un peu confus, doit succéder une période dont la physionomie sera plus précise et plus arrêtée. C'est à la Revue catholique d'entreprendre hardiment cette tâche si belle. L'espèce d'universalité que son titre lui impose, indique merveilleusement les voies nombreuses et difficiles, où elle doit faire marcher cet esprit chrétien qui s'est élancé avec un nouvel éclat, des cendres au sein desquelles on le croyait enseveli. Il ne suffit plus d'exciter et de seconder cet instinct religieux, faible et pâle rayon, mais rayon qui annonçait que, derrière cet amas épais de nuages et de vapeurs, brillait encore le soleil. Il importe maintenant de donner à la réaction chrétienne une marche plus systématique et des allures tout à la fois plus vives et plus suivies.

Pourquoi chercher avec le secours du raisonnement ce que l'on trouve dans

les trésors de l'expérience? Il est un exemple qui ne doit pas être perdu pour nous, c'est celui de nos adversaires.

Lorsque l'école philosophique se présenta dans le monde, ce fut d'abord au sentiment qu'elle s'adressa. Elle ne semait ses pernicieuses doctrines que, sous la forme peu dogmatique, de railleries équivoques et de dérisions piquantes. Puis bientôt elle prit courage, elle mit de la méthode dans ses attaques, elle organisa la guerre. Elle sentit qu'il lui fallait entrer de plain pied dans toutes les avenues de l'intelligence, et qu'il fallait chasser Dieu de toutes les connaissances humaines pour le refouler dans les solitudes du néant. Alors s'offrit ce spectacle, source inépuisable de tant de malheurs, et qui fera l'éternel étonnement de la postérité. Toute une troupe d'esprits élevés et de talens supérieurs s'abattit sur les régions intellectuelles. Chacun choisit son pan de muraille à détruire, chacun prit corps à corps la religion dans le vaste champ de la philosophie, de la littérature ou des sciences. Helvétius rendait la morale athée; d'Holbach pervertissait l'esprit, pendant que Rousseau égarait le cœur; Diderot faisait apostasier la raison dans ses livres de philosophie et contraignait le sentiment à abjurer le christianisme, dans ses romans tout chauds de colère et de haine; d'Alembert renversait la croix du faîte de la science; Raynal détrônait le catholicisme dans les travaux historiques; et Voltaire enfin, cette vivante encyclopédie du mal, faisait blasphémer à la fois la littérature, la philosophie, la science et l'histoire.

Le plan naturel de la *Revue Catholique* est tout tracé par ce mémorable exemple. Il faut qu'elle fasse rentrer le christianisme par toutes les issues dans la grande cité de l'esprit humain, cette Thèbes aux cent portes, dont chacune est une connaissance. La croix a disparu, depuis le dix-huitième siècle, de toutes les branches d'études dont la réunion répond au merveilleux ensemble des facultés humaines; il importe de la replacer. Le christianisme, lorsqu'il parut parmi les hommes, plantait ce signe d'une ère nouvelle sur les terres inconnues où il abordait; aujourd'hui c'est dans le monde des idées qu'il importe de recommencer cette merveilleuse suite de triomphes. La philosophie, la science, l'histoire, la littérature, les arts, voilà les grands néophytes qu'il s'agit de tremper dans les eaux du Jourdain pour ressusciter à une vie nouvelle ces cadavres d'où l'esprit de Dieu s'est retiré.

La *Revue Catholique* sera ici à côté de *l'Encyclopédie Catholique* comme un utile et indispensable auxiliaire. L'une sera le foyer où tous les rayons se réunissent comme dans un océan de flammes; l'autre les répandra dans toutes les branches de l'intelligence humaine, les fera luire partout où il y a une ombre à dissiper, et portera, partout où il y a un germe à féconder, leur bienfaisante chaleur. Celle-là comme une puissante synthèse rassemblera toutes les connaissances en un groupe lumineux autour de cette croix du Christ, centre immortel de toutes les intelligences; celle-ci, comme une analyse féconde, versera le christianisme dans le sein de chacune des parties de ce grand ensemble.

Ce sont là de vastes et de difficiles travaux, mais le concours d'esprits supérieurs et de hautes intelligences ne manquera pas à la *Revue catholique* pour les

accomplir. Outre tant d'écrivains qui ont déjà fait leurs preuves de talents et de zèle, elle profitera des efforts de tout ce que l'Europe contient de savans distingués, de philosophes profonds et d'écrivains habiles marchant dans les voies de la grande restauration catholique.

En Allemagne, un Schlegel, centre d'un mouvement littéraire si noblement opposé à celui dont M. Heine est le chef, M. Heine, ce coupable jeune homme, ambitieux du triste avantage d'introduire le persifflage superficiel du XVIIIe siècle dans l'atmosphère solide et sérieuse de la philosophie germanique, et d'étonner le monde des études par l'étrange anomalie d'un Voltaire allemand. En Angleterre, un Thomas Moor, l'auteur érudit du Voyage à la recherche d'une religion, digne compatriote de sir Humphrey Davy, ce grand chimiste et ce chimiste religieux, qui mourut, il y a quelques années, revenu aux idées et aux sentimens de l'église romaine, dont son dernier ouvrage offre un si magnifique reflet. En France enfin, les savans héritiers de Cuvier, ce géologue de la Bible, ce protestant d'un esprit si catholique, qui semble avoir réuni, dans sa large tête et dans l'ampleur incomparable de son encyclopédique intelligence, toutes les variétés des connaissances, toute la grande famille des vérités, excepté la mère de toutes les vérités, la vérité catholique; triste mais éclatant témoignage de la vanité des connaissances de l'homme et de l'incurable faiblesse de ce peu de chose que, dans la témérité de notre orgueil, nous appelons des noms superbes de lumières et de génie!

Le domaine de la littérature n'offrira pas à la *Revue catholique* de moins puissans auxiliaires que le domaine de la science. Elle saura s'enrichir, dans les belles-lettres, des graves travaux d'un abbé Jager, ce savant et éloquent traducteur, dans les pages duquel nous avons retrouvé les foudres et les tonnerres qu'on appelle les harangues de Démosthènes; dans l'histoire, des merveilleux aperçus d'un Michelet, cet esprit remarquable, brillant d'une lumière mêlée d'obscurité, catholique plus qu'on ne le croit, plus qu'il ne le croit lui-même, mais catholique élevé par l'école du XVIIIe siècle, et dont la bonne et franche nature n'a pas encore complètement brisé les langes, dans lesquels l'éducation universitaire, cette mauvaise nourrice, l'a pour ainsi dire emmaillotée.

Quoi de plus? parlerons-nous de ces savans jeunes hommes qui, à l'exemple de M. Nisard, ne peuvent s'acheminer dans les profondeurs érudites de la latinité, sans s'incliner involontairement devant le christianisme, le restaurateur des mœurs, et plus tard le restaurateur de la littérature, dans cette société antique, chancelante comme un homme ivre, au milieu de ses autels sans croyances, et s'enfonçant dans la pourriture de ses vices, comme Venise qui chaque jour descend de plus en plus, avec ses mille palais, dans les mornes lagunes qui doivent lui servir de tombeau!

Disons-le d'une seule phrase: dans toutes les branches des connaissances humaines, dans tous les pays, dans toutes les langues, il suffit qu'un sentiment soit religieux, qu'une pensée soit chrétienne, pour qu'il soit du devoir de la *Revue catholique* de s'en emparer. Tous les pas qui se font dans le monde vers le but où elle marche, doivent retentir dans ses pages. Ce ne sont point les vérités pour

lesquelles elle combat qui sont changées par un degré de plus ou moins à l'équateur, ni fleuves, ni frontières ne les arrêtent ; suspendues entre le ciel d'où elles viennent et la terre qu'elles fécondent, elles ne reconnaissent point ces vaines et périssables limites que l'homme trace avec le fer et le feu sur notre globe, de sa main impuissante, comme un condamné qui de la pointe d'un poignard se complaît en attendant la mort, à rayer en tous sens son cercueil. Au-dessus, bien au-dessus des étroites nationalités des peuples, s'élève le catholicisme, cette grande universalité chrétienne, comme la croix, cet étendard de l'humanité, plane au-dessus de tous les drapeaux.

Essayer de poser d'une manière dogmatique les principes qui devront coordonner tant d'efforts, et rattacher à une pensée d'ensemble la variété de ces études qui, comme des sœurs inséparables, doivent s'élancer, sans se quitter, dans les diverses avenues de l'esprit humain, ce serait tenter une œuvre encyclopédique qui dépasserait les bornes de notre mission, et sans doute aussi les forces de notre intelligence. On croit avoir donné une rare louange à un homme de guerre quand on a dit que dans sa tête il portait une armée, et que, dans les vastes profondeurs de son génie elle se mouvait comme sur un champ de bataille. Que faut-il donc penser de celui dont la tête contient l'ensemble des connaissances humaines, cette armée si nombreuse, rangée dans un ordre méthodique et rationel, formant un corps unique, dont cependant les différentes parties ont leur existence individuelle bien distincte. L'unité sans confusion, la spécialité sans anarchie, grand et difficile problème à résoudre ! aussi les têtes encyclopédiques sont rares. Nous dirons plus, si l'on veut appliquer ce mot dans toute sa puissance, il n'appartient qu'à l'auteur de toutes choses, car celui qui a tout créé peut seul tout connaître, et le programme complet des sciences de l'homme n'est, quand on va au fond des choses, que la liste infinie de ses ignorances.

Cependant il existe dans tous les esprits d'études, un instinct secret qui les porte, autant que leurs forces intellectuelles le leur permettent, à se rapprocher de cette grande unité qu'ils sentent plus qu'ils ne la comprennent, et à remettre en ordre, si l'on peut s'exprimer ainsi, les pages confuses et éparses du grand livre que Dieu a ouvert sous leurs yeux. Il y a quelque chose de catholique au fond de l'esprit humain : il tend à généraliser les détails, à réunir les rayons, à s'élever jusqu'à l'idée d'ensemble. Vous voyez Voltaire lui-même éprouver ce besoin, sans s'en rendre compte ; ce ténébreux docteur opposant la catholicité de l'erreur à la vérité catholique, rendait ainsi un hommage involontaire au principe qu'il combattait.

Cette tendance s'explique d'elle-même. L'éternité comprend le temps, comme l'immensité, l'espace ; et il y a de l'unité dans le monde, parce que le monde, en prenant ce mot dans son acceptio a la plus large, dans celle qui s'applique à toute création comme à toute créature, le monde est l'ombre et le reflet de la majestueuse unité de Dieu.

La *Revue catholique*, au lieu de se contenter d'accomplir sa tâche dans chaque spécialité des connaissances humaines, devra donc, toutes les fois que l'occasion s'en offrira, faire apercevoir les liéamens de ce cercle merveilleux où Dieu, tout-

à-la-fois centre et circonférence, renferme dans son sein la création qui en est sortie. On la verra après les longs travaux d'une infatigable analyse, revenir à la grande synthèse : Dieu, l'homme, le monde. Le monde entre Dieu et l'homme, l'homme entre Dieu et le monde, l'homme entre Dieu et soi-même, l'homme et le monde en Dieu. Ainsi, l'on arrive toujours à cet inévitable pôle : l'intelligence humaine, cette boussole imparfaite n'en tourne pas moins vers l'éternelle vérité ! Toutes les connaissances humaines doivent tenir dans cette large formule : toutes les sciences ont pour objet Dieu, l'homme, ou le monde, toutes ont l'homme pour sujet, toutes ont pour fin et pour conclusion, Dieu. C'est pour cela que la religion, qui est la science de Dieu, est l'âme de toutes les autres sciences, et maintenant l'on comprendra pourquoi le XVIIIe siècle arrêta la marche de l'esprit humain au lieu de l'accélérer.

Il importe aujourd'hui de se remettre en route ; le philosophisme a conduit dans le désert toutes les connaissances humaines, ces orgueilleuses et ces murmuratrices qui se sont fait des divinités à leur image. Mais le mont Sinaï s'est couronné de foudres et de tonnerres, j'appelle ainsi tant de catastrophes et de perturbations de tous genres, qui ont été, dans le monde des faits, le triste et sanglant reflet des révolutions qui agitaient le monde des idées ; bien venus soient ceux qui, comme Moïse, descendant des hauteurs fumantes de la montagne sainte, apportent à l'intelligence humaine, les tables de la loi de Dieu !

NETTEMENT.

I.

SOUVENIRS HISTORIQUES.

PETIT COURS D'HISTOIRE.

LES RUINES DU PANTHÉON.

L'histoire des peuples s'empreint sur le sol ; elle se grave sur les monumens qui s'y élèvent ou qu'on y voit se dégrader en ruines : souvent sur des pierres amoncelées en édifice ou dispersées par le temps vous trouverez toutes les destinées d'une époque, toutes ses grandeurs ou toutes ses folies ; vous trouverez le passé; vous trouverez le présent ; vous trouverez l'avenir.

Tel nous semble ce monument qui se voit sur la rive gauche de la Seine, au point le plus culminant de Paris, portant un double nom ; l'un, consacré par le catholicisme, celui d'église Sainte-Geneviève ; l'autre, jeté à son fronton par les révolutions, le nom de Panthéon. Nulle part il n'existe un champ de bataille où vous puissiez mieux juger des fortunes diverses qu'ont éprouvées tour-à-tour ces grands combattans dans nos temps modernes, le catholicisme et la philosophie du dix-huitième siècle, l'antique royauté et la révolution. Mais qu'on nous laisse rappeler de plus anciens souvenirs.

Non loin des lieux occupés par le monument dont nous parlons, dès l'origine de la race mérovingienne, se montra l'une de ces églises que le catholicisme sut vite fonder sur le sol de la France ; puis, à la place de ce premier édifice, Philippe-Auguste, l'un des plus grands rois de cette troisième race, si féconde en grands hommes et en grandes choses, Philippe-Auguste avait fait construire une église plus vaste, plus digne de sa destination sainte : puis enfin, comme bientôt six siècles avaient passé sur les fondations de Philippe-Auguste, il arriva qu'au milieu même des corruptions du règne de Louis XV, au milieu des agitations du règne de Louis XVI, pendant que la philosophie livrait une guerre acharnée aux idées religieuses, le catholicisme plaça tranquillement l'une sur l'autre les pierres de cette dernière église de Sainte-Geneviève, éleva ses colonnes, fit monter vers le ciel son dôme majestueux : et remarquez comme déjà viennent se révéler ces merveilleux rapports qui se forment entre un peuple et ses monumens, entre l'histoire que la tradition conserve par le travail de l'écrivain et l'histoire qui s'immobilise pour un temps dans les travaux des générations et des siècles.

De même que sous la troisième race de nos rois, au sommet de la colline Ste-Geneviève, une lourde et informe architecture cède la place à l'art gothique, si élégant et si varié, à cet art du moyen-âge qu'ensuite viendra remplacer lui-même une autre architecture qui ne manquera certes ni de grandeur ni de majesté;

de même aussi un peuple naissait, commençait à marcher, se faisait chaque jour plus grand et plus glorieux sous la protection du catholicisme et de la royauté. A chaque siècle, à chaque âge, pour ainsi dire à mesure que se formaient ses mœurs et que lui venaient la force et la raison, une liberté plus large lui venait aussi, des institutions se fondaient; la forme de la société suivait pas à pas les progrès de l'intelligence. Comme les constructions de Philippe-Auguste se montraient après l'essai de Chilpéric, et l'église de Louis XVI après les constructions de Philippe-Auguste, les établissemens de Saint-Louis succédaient aux capitulaires de Charlemagne, les ordonnances de Louis XIV aux établissemens de Saint-Louis; une aristocratie toujours plus nombreuse s'élevait sur les débris de celle qui l'avait précédée; le cercle aristocratique s'élargissait par degrés, et n'eût été cette démolition révolutionnaire qui vint tout mettre à bas, nul doute que sous le règne du vertueux Louis XVI, une nouvelle organisation sociale allait se produire conforme aux besoins de l'époque et aux nécessités du temps....

Mais quelle est cette foule qui envahit l'église de Louis XVI encore inachevée, et qui fait retentir sous ses pas tumultueux les dalles vierges encore? c'est que nous sommes en 1791; c'est que le principe de la souveraineté populaire veut dominer la société française; c'est que l'ancienne société et l'ancienne royauté sont ébranlées sur leurs bases; voici que la révolution, qui commence à lever la tête, veut déjà usurper un temple, et qu'elle conduit triomphalement dans les souterrains de Sainte-Geneviève, qu'elle a nommée son Panthéon, l'homme qui le premier a levé le marteau sur le trône, Mirabeau qu'on dit mort d'ailleurs par le poison, parce qu'il voulait s'arrêter dans cette œuvre de destruction qu'il avait commencée; et trois mois après, la philosophie ira rejoindre la révolution au Panthéon, Voltaire ira y prendre sa place à côté de Mirabeau; et certes il en devait être ainsi : il existe entre la philosophie et la révolution, comme entre le catholicisme et la royauté, une intime et mystérieuse alliance : la révolution est née des générations qu'avait remuées l'esprit philosophique, comme la royauté de la troisième race, la royauté nationale de France est née de ces générations qu'avait surtout élevées le catholicisme à l'ombre de ses autels, de ses abbayes, de ses monastères, de sa science qui devançait toutes les autres. Oui, catholicisme et royauté de la troisième race, philosophie et révolution, voilà deux grandes choses, voilà deux tristes choses qui, des deux côtés, ne marchent pas l'une sans l'autre; oui, il était naturel que Voltaire allât retrouver Mirabeau dans les sépultures du Panthéon, comme dormaient ensemble les moines du monastère et les descendans de Hugues-Capet dans les sépultures royales de Saint-Denis.

Mais trois années à peine se sont écoulées; quel est ce cercueil qui s'en va obscurément cahoté sur les épaules de deux porteurs, et que du Panthéon révolutionnaire on traîne aux gémonies révolutionnaires? le croiriez-vous? c'est Mirabeau le grand orateur que déjà la révolution déshérite de sa tombe; pendant qu'en même temps elle y conduit avec grande pompe, avec des fleurs et des couronnes, qui, grand Dieu! pendant qu'elle y conduit Marat, le plus exécrable de ses enfans; et cette fois encore la philosophie trouve toujours à la suite de la ré-

volution sa part de gloire et de cérémonie. Rousseau, à quelques jours de distance, arrive au Panthéon après Marat, comme Voltaire était venu après Mirabeau : c'était justice, il faut le dire. La populace et la Convention se montraient logiques, comme avait fait l'assemblée nationale ; Rousseau s'était laissé emporter plus loin que Voltaire dans l'irritation philosophique, comme aussi Marat bien autrement loin assurément que Mirabeau dans l'irritation révolutionnaire : c'était justice. Mais jamais pourtant affront plus sanglant ne pouvait souiller le nom de Rousseau ; Rousseau, presque confondu avec Marat dans une même apothéose ; tous deux couchés à deux pas l'un de l'autre : c'était justice, sans doute, mais c'était une impitoyable justice.

Marat, du reste, vous le savez, ne devait pas garder long-temps la place qu'il avait prise à Mirabeau : trois mois plus tard on jetait son cadavre aux égouts ; et qu'est-il besoin de rappeler qu'après lui la révolution, qui s'avançait toujours plus avant dans ses voies, ne vint plus conduire personne dans ses sépultures ; qu'après Marat, pour les hommes qui s'étaient faits les instrumens de la révolution, les Danton, les Camille-Desmoulin, les Robespierre, il ne s'était plus trouvé d'autre cortége funèbre que l'exécuteur des hautes œuvres, d'autre Panthéon que l'échafaud.

Et pendant que toutes ces choses se passaient, à part les jours de deuil ou les jours de colère et de vengeance, à part les cortéges qui de loin en loin apportaient un cercueil dans les souterrains de l'église, ou les quelques hommes qui venaient ensuite l'en arracher, le Panthéon demeurait triste, assombrissant de sa grandeur solitaire toute cette partie de la ville qui l'environne. Mais comme tout y change de face quand vient le moment où la croix fleurdelysée surmonte le dôme de l'édifice ! comme le monument paraît revivre ! le catholicisme l'anime de ses chants, de l'éclat de ses pompes et de ses lumières ; le peuple y vient s'agenouiller chaque jour, à chaque heure. Et réfléchissez, je vous prie, sur cette différence qui se montre d'ailleurs encore entre le catholicisme et la philosophie, entre la royauté et la révolution. La révolution avait dépossédé violemment de leurs tombes Mirabeau et Marat qu'elle-même y avait placés. Eh bien ! le catholicisme y trouvant Voltaire et Rousseau les y laisse dormir leur sommeil, se contentant d'élever ses autels au-dessus de leurs tombes, et d'y venir prier pour ses ennemis.

Mais qu'est devenue à l'heure présente cette église Sainte-Geneviève, hier si resplendissante et si belle ? allez voir : une inscription se lit, écrite en lettres d'or sur le fronton ; oui, mais des planches mal jointes forment à l'édifice une misérable enceinte : derrière les colonnes qui supportent le fronton, un échafaudage de morceaux de bois masque et encombre le haut portail. Au sommet, nul emblême n'est venu remplacer la croix fleurdelysée : pénétrez dans l'intérieur du temple, comme en d'autres temps que nous rappelions tout-à-l'heure, vous y verrez le vide, de grands murs qui s'élèvent tristement ; et seulement, comme au-dessus de toute cette désolation, apparaît dans le lointain la radieuse coupole qui garde les souvenirs confondus du catholicisme et de la royauté. Je le répète, allez voir, et quand vous aurez longuement considéré, dites si toute l'histoire de

nos dernières quarante années n'est pas là avec ses désespérantes agitations, ses continuelles vicissitudes, et peut-être avec ces espérances qu'on aperçoit pourtant au-delà des vicissitudes et des agitations.

Oh! oui, en vérité, et c'est même à peine si l'on peut choisir entre tant de pensées qui se confondent, tant de souvenirs qui se heurtent à ces tristes spectacles. Pas d'autel au milieu de la vaste nef: n'est-ce pas l'image la plus saisissante des résultats qu'a produits la philosophie du XVIIIe siècle? elle a nié Dieu, elle a nié le pouvoir, elle a nié l'autorité : mais quels principes a-t-elle posés qui puissent guider l'homme et la société? quel asile a-t-elle pu nous montrer qui fût un abri tutélaire pour nos infortunes et nos douleurs? qu'a-t-elle pu créer, en un mot, pour remplacer tout ce qu'elle avait détruit? Rien, rien, vous dis-je; elle n'a laissé qu'un vide désespérant et horrible, où devait long-temps souffrir et s'égarer l'humanité!

Mais, réfléchissez encore : dans cette immense solitude l'histoire de la révolution doit vous apparaître comme l'histoire de la philosophie qui l'a péniblement enfantée : les voici toutes deux qui sont venues s'installer avec persévérance dans un monument qu'avaient élevé d'autres mains, sans qu'elles aient eu jamais la force d'y apporter un culte et d'y faire surgir un autel : or, c'est bien ainsi qu'à son début, la philosophie vole et usurpe les grandes idées du christianisme, et qu'elle prétend inventer l'égalité et la liberté que depuis tant de siècles le christianisme avait annoncé au monde; et quand les pensées philosophiques se traduisent en actions, quand Voltaire et Rousseau se font entendre à la tribune par la voix tonnante de Mirabeau; quand plus tard la souveraineté populaire s'est montrée sous les traits de Danton et de Robespierre, de tant d'autres, quelles institutions voyez-vous se former, quelle société s'organiser, quel nouveau principe social éclater au milieu des orages qui ont renversé tant d'institutions et dispersé tant de principes? Après neuf ans de règne, la souveraineté populaire livre au despotisme d'un soldat la France toute couverte, toute encombrée de débris; et que fait alors l'empire? il essaie de recrépir pour s'y loger, la monarchie absolue de Louis XIV, de relever pour s'y asseoir le trône de Louis XIV : car, toujours, c'est le catholicisme et la royauté, fille du temps, qui seuls ont pu vraiment construire sur notre terre, y tracer les fondations d'un monument, placer sa première pierre, et le voir s'élever depuis sa base jusqu'à son faîte.

Naguère encore, on changeait seulement dans son frontispice, et l'on chargeait seulement de quelques bas reliefs nouveaux l'édifice que nous avait bâti trop à la hâte la restauration pour laisser reposer des générations errantes depuis de longues années et courbées sous le poids de leurs fatigues. Nous pouvons donc le répéter avec assurance, toute l'histoire contemporaine se lit sur les murs de cette église Sainte-Geneviève transformée en Panthéon : elle parle dans leur silence, et n'oublions pas que dans les sépultures souterraines il y a deux places vides, qui pourtant gardent l'empreinte de deux cercueils : n'oublions pas que ces deux places nous disent que les révolutions finissent par devenir fatales à leurs amis comme à leurs ennemis, à ceux qui les servent comme à ceux qui les combattent; que ces deux places vides attestent énergiquement cette ingratitude

révolutionnaire qui n'hésita jamais à proscrire, et qui ne sait même pas s'arrêter devant une tombe.

Mais vous vous demandez peut-être pourquoi nous avons parlé de ruines, quand le monument est debout, quand pas une pierre n'est tombée ? Eh bien ! nous n'avons pas voulu dire seulement qu'ici comme ailleurs, la philosophie du dix-huitième siècle avait frappé de désolation et de mort ce qui était avant elle vivant et animé. Nous avons voulu dire encore que les idées qui ont donné à l'Eglise chrétienne le nom de Panthéon, que ces idées, après avoir ébranlé les trônes et les autels, s'ébranlaient à leur tour, et s'en allaient en débris.

Jugez en plutôt sans qu'il soit besoin d'aller chercher ailleurs nos preuves et nos pensées : quand pour la première fois *la patrie reconnaissante* s'empara de l'église Sainte-Geneviève, elle se hâta du moins de la décorer de ses insignes ; et des emblèmes que du reste elle dérobait encore à l'antiquité, apparurent bientôt sur le fronton et dans la nef : or, maintenant depuis cinq années qu'on a essayé de refaire un Panthéon, où sont les bas-reliefs du temple, où sont les insignes nouveaux, où sont les sculptures nouvelles ? Bien plus encore : deux cortéges funèbres ont paru un instant sur la route qu'avait frayée Mirabeau sans qu'aucun d'eux se soit avancé cependant jusqu'au seuil même des sépultures : et pourtant l'un des cercueils qu'accompagnaient les cortéges, était le cercueil de l'homme qui avait avec le plus de constance représenté les principes et les idées de la révolution, c'était le cercueil de M. de Lafayette qui repose loin du Panthéon, dans le caveau de sa famille, entouré des gentilshommes de sa race.

Donc vous le voyez, et nous voulons le dire en terminant, sur cette place qu'ont occupé tour à tour le catholicisme et la philosophie du dix-huitième siècle, se rencontrent tour à tour aussi de tristes et consolantes pensées : on songe d'abord aux débris de l'autel qui s'élevait sous ces voûtes majestueuses : mais l'on comprend bientôt qu'après tant de fortunes diverses, tant de luttes et tant de combats, un avenir meilleur nous attend, comme au-dessus de l'édifice vide et sombre, se montre radieuse, éclatante de lumière cette coupole où se confondent, comme nous le disions déjà tout-à-l'heure, les emblèmes du catholicisme et les souvenirs des plus glorieuses époques de notre histoire. J.

LA MESSE DE MINUIT.

HISTOIRES DES VEILLÉES DE NOEL.

C'est sans doute, une belle, une noble, une désirable chose que la liberté ! et je conçois que les hommes l'aiment avec passion, et la réclament avec force, mais je voudrais que cette liberté fût sainte et vraie.

Je voudrais que lorsqu'on a dit à un peuple, *tu es libre*, on le laissât adorer le Dieu de ses pères, comme il veut l'adorer.

Je voudrais que lorsque la religion ramène les fêtes qui ont réjoui nos mères, on nous laissât aller prier comme elles ont prié.

Pour elles, quelle sainte joie que la messe de Noël, cette messe de la crèche, cette messe des flambeaux et des cierges, cette messe suivie du réveillon de famille; pourquoi, puisque nous sommes si libres, n'avons-nous plus cette messe de minuit?

Quoi, l'on se vante chaque jour d'avoir rendu le peuple sage à force de lumières et d'instruction, et l'on craint d'ouvrir une fois dans l'année nos églises, la nuit où le Christ est né!

Mais *Noël!* c'est la fête de la délivrance des nations; à minuit, il y a dix-huit-cent trente-six ans, a commencé l'ère de la liberté. Et aujourd'hui des hommes libres ne peuvent célébrer cette grande nuit, comme l'ont célébrée leurs devanciers; ils ont donc retrogradé les hommes? ils sont donc moins bons qu'autrefois, car autrefois, (et il n'y a pas long-temps encore), on leur permettait d'aller la nuit de Noël, prier à l'entour du berceau de l'enfant Sauveur. A présent en cette nuit miraculeuse on ferme les églises, on craint les profanations. Votre civilisation, hommes du pouvoir, est donc impuissante pour réprimer le mal?

Oui, elle l'est complètement, elle le sera toujours, tant qu'elle ne s'appuiera pas sur la religion.

Votre civilisation est juste ce qu'il faut pour maintenir l'ordre dans les salles de spectacles, mais pour faire respecter Dieu dans ses temples, elle se déclare incapable... Pauvre civilisation!

Il y a cependant toute une secte qui est fière de l'époque actuelle, et qui se redresse, et qui porte bien haut la tête, et qui s'appelle *rationnelle* par excellence.

Cette secte qui hait les vieux souvenirs s'acharne à en déshériter le pays; ainsi, grâce à elle, nos grandes villes ont perdu leur fête-Dieu, leurs processions patronales, et leurs messes de minuit. Si l'on se souhaite encore du bonheur au premier jour de l'an, si le jour des Rois on rompt encore en famille le gâteau de la fève, c'est malgré eux; aux yeux des philosophes modernes, toutes ces pieuses réjouissances, toutes ces salutaires coutumes sont des puérilités.

Nous, hommes catholiques, nous devons protester contre ce scellé qu'un reste de philosophisme appose aux portes de nos églises, et dans la *nuit de Noël* et le jour de *la fête-Dieu*.

Mais, nous dira-t-on, ce sont quelques-uns de vos chefs ecclésiastiques qui pensent que les églises ouvertes pendant la nuit donneraient lieu à des profanations, cela peut être, mais pourquoi est-ce ainsi?

C'est ainsi, parce que ceux qui abattent les croix enseignent mal le respect que l'on doit au sanctuaire. Dites donc au peuple parisien d'honorer le Christ naissant, quand vous ôtez le signe du Christ mourant du haut des temples de la capitale.

Dites donc au peuple d'être religieux quand vous rougissez de votre religion, au point de ne vous montrer jamais dans une église.

Dites donc au peuple de respecter les autels, quand vous permettez à des maires, à des adjoints d'y monter pour parodier les plus saintes cérémonies, les mariages et les sépultures.

Et quand ceux qui sont placés en évidence, ceux que le hasard à mis en haut

de la société actuelle, répudient ainsi Dieu, que devient le monde ! il devient semblable à une demeure abandonnée de ses maîtres ; les ronces, les orties, les épines y croissent de toutes parts, et y étouffent jusqu'à la moindre fleur.

Les fêtes religieuses, c'était les fleurs de la vie du peuple, rendez-les-lui donc avec tout leur parfum d'encens, leur lueur de cierges et leur harmonie de cantiques et d'orgues.

Rendez-lui sa messe de minuit.

Souvenons-nous, nous qui avons un peu avancé dans la vie, de toute la sainte poésie de la fête de Noël ; cette fête qui arrive au milieu des neiges et des longues nuits, était rayonnante de joie, comme une fête de printemps. *Noël !*

Il y avait tant de bonheur dans cette solennité, que ce nom seul était devenu le cri d'enthousiasme de la foule chrétienne ; un Roi arrivait-il dans une ville, le peuple criait *Noël !*

Un héritier naissait-il pour le trône, la multitude sous les fenêtres du palais clamait, *Noël ! Noël !*

Une victoire était-elle remportée sur l'ennemi de la patrie, c'était *Noël ! Noël !* que criaient les soldats.

Et il y avait grande moralité dans cette acclamation ; quand le pauvre menu peuple la faisait entendre sur le passage des rois, c'était leur rappeler que le Dieu qui donne les couronnes s'était fait humble et pauvre.

C'était leur faire souvenir que lorsque le Sauveur était venu au monde, les bergers avaient eu le pas sur eux ; dans ces temps-là, quand la société voulait donner des leçons aux rois, elle empruntait la voix de la religion, ça valait mieux que celle de la révolte.

Ces moralités, ces leçons que l'on allait demander à la religion pour les répéter aux puissans du monde, étaient toujours aussi pleines de respect que de charme. . Oh ! qui ne se souvient du charme d'une nuit de Noël ? d'ordinaire dans le vieux temps, on ne se couchait pas tard, la prière du soir se disait après le souper et la veillée n'allait guère au-delà de neuf heures. Mais dans la nuit de Noël c'était autre chose, dès l'après-midi on portait, on roulait avec peine dans la large cheminée du château la plus grosse des bûches, que l'on appelait *la bûche de Noël ;* souvent elle arrivait sur les gros chenets de fer encore toute parée de lierres, comme une victime avec ses guirlandes.

Le feu, dans cet immense bloc, devait durer long-temps ; c'était ce qu'il fallait pour la longue veillée.

Et pour charmer les heures qui précédaient la messe, ne croyez pas que la famille n'eût rien, oh ! elle avait de merveilleux cantiques, de pieux *noëls* que les jeunes filles chantaient à l'aïeul pour le tenir éveillé.

C'étaient là les *airs nationaux* du temps, airs naïfs et gais, et que quelques-uns de nos organistes savent encore. Et quand, dans la nuit de Noël, ils ont le bon esprit de jouer ces vieux refrains, c'est une grande joie pour les chrétiens agenouillés dans l'église, car chacun d'eux a entendu dans son enfance sa mère ou sa sœur chanter ces airs, et en s'en souvenant des larmes lui viennent aux yeux. Dans ces veillées de châteaux, quand venait onze heures, plusieurs membres

de la famille se retiraient du salon et s'isolaient de sa gaîté, parce qu'ils devaient communier à la messe de minuit.

Puis quand l'heure de la naissance de l'enfant Jésus sonnait, tout le monde se levait, se signait et se rendait ou à la chapelle du château, ou à l'église du village.

Si c'était à la campagne, de loin à travers les branchages des arbres vêtus de neige et brillans de frimats, on voyait les fenêtres ogives des églises resplendir des lueurs du sanctuaire.

Si c'était à la ville, la nuit était agitée et bruyante, les sabots, les grosses chaussures du peuple retentissaient sur le pavé des rues, la voix claire des enfans criait *Noël!* les cloches mêlaient leurs sonneries joyeuses à ce grand bruissement de la cité, qui cette nuit-là ne voulait pas dormir. Les boutiques de marchands de cierges n'étaient point fermées, et les ciriers montraient à leurs devantures de magasins de jolies bougies blanches ou jaunes, roulées en pelotons, que les bonnes dames achetaient en se rendant à l'église, pour fixer à leurs chaises et pouvoir lire dans leurs *livres d'heures*.

D'autres boutiques restaient encore ouvertes, c'étaient celles où la femme de l'artisan se procurait quelques mets pour le *réveillon* qui suivrait la messe et qui réjouirait sa famille. Car, voyez-vous, alors qu'il y avait dans le monde assez de foi pour que les choses se passassent ainsi dans cette nuit de Noël, sous le toit le plus misérable il y avait une sainte allégresse quand les cloches annonçaient que le Divin Enfant nous était né; cette fête de la nativité du Sauveur, il n'y avait pas une mère qui ne la comprît, pas un enfant qui ne l'a désirât !

Mais aujourd'hui il y a tout un peuple de Philistins au milieu du peuple de Dieu, et ce peuple infidèle aurait demandé si la messe de minuit avait été célébrée, pourquoi tant de sonneries dans les airs, pourquoi tant de bruit dans la cité?

A ce peuple-là, aucunes de nos saintes allégresses, aucuns souvenirs des enseignemens maternels, aucuns des vieux usages du pays... Misérable nation à part, qui ne veut rien du passé et qui n'a pas d'avenir !

Mais laissons là cette nation morte; pourquoi parler aux cadavres, ils ne vous entendent pas.

Jeunes hommes dont le cœur bat, dont l'ame s'élève aux souvenirs de la religion, je vous plains de n'avoir plus les grandes solennités de Noël avec toutes leurs pompes d'autrefois! ces cloches qui chantaient au-dessus de nos têtes et dont les joyeuses sonneries avaient l'air de descendre du ciel, étaient pour nous comme la voix des anges qui nous criaient des nuages :

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!

Cette grande lueur qui s'étendait de l'église, cette lumière qui montait jusque aux pointes des ogives, qui tournait à l'entour des faisceaux de colonnes, qui les embrassait, qui les dorait; pour les ames pieuses et croyantes c'était l'éclat miraculeux qui apparut dans le ciel et qui montra aux bergers la crèche de Bethléem.

Ces voix claires et pures qui partaient du sanctuaire, ces sons graves et majestueux qui descendaient des orgues, c'était le paradis et la terre, les chérubins et les hommes qui s'unissaient pour louer Dieu !

Oh ! que celui qui ne veut plus croire, que celui qui renie ce que lui a appris sa mère, se déshérite de douces jouissances ! il se fait semblable à une terre tellement desséchée, qu'il ne peut plus y pousser la plus petite fleur ! le plus chétif brin d'herbe ! Il avait tout près de lui, il avait en lui toute une admirable poésie, et il n'en a plus voulu, il a dit à la sécheresse, sois ma rosée ; à la mort, sois ma vie.

Béni soit le ciel, la jeune France pour laquelle nous écrivons est loin d'être tombée dans cette atonie de l'ame, dans cette stérilité du cœur.

A mes jeunes lecteurs, je puis donc redire ce dont j'ai encore l'esprit tout rempli. A la dernière nuit de Noël j'étais avec plusieurs personnes, qui ainsi que moi aiment les vieux usages, à attendre près d'un bon feu, dans un salon bien confortable, l'heure de minuit ; car nous avions obtenu la permission d'entrer alors dans une maison religieuse pour y assister à la messe.

Comme au vieux temps, en attendant la douzième heure, nous avions chanté en chœur d'antiques noëls, et entrecoupé nos hymnes d'histoires et de récits qui rappelaient la grande solennité chrétienne. Un membre d'un bureau de bienfaisance nous dit ce que je transcris ici :

« J'ai connu il y a quelques années dans cette ville, une femme bien pauvre, bien pauvre, comme il y en a tant. Elle pleurait et se désolait auprès de la paille où son fils se mourait de misère et de froid.... pour le réchauffer elle avait amassé sur son petit corps grelottant et souffrant, tout ce qu'elle avait de haillons... , mais la nuit était si froide, que même la chaleur de son sein ne pouvait empêcher son enfant de trembler... L'innocente créature criait toujours... , et dans le galetas pas une étincelle de feu... , pas un morceau de bois... , tout était épuisé, desséché, tari ; la pauvre veuve n'avait plus rien... , plus rien que l'espérance en Dieu !... Aussi fallait voir comme elle priait... Dans sa maternelle confiance, elle disait : Oh ! mon enfant ne mourra pas, le Seigneur a envoyé un ange à Agar dans le désert pour sauver Ismaël.

Le Seigneur a envoyé Élie chez la veuve de Sarepta.

Et puis ceci est la sainte nuit de Noël, c'est la nuit où un divin enfant nous est né à tous. Oh ! le mien ne peut mourir dans une nuit pareille ! Oh ! non, mon Dieu ! Oh ! non, vierge Marie ! Vierge mère, vous ne le voudrez point.

Et cependant le petit enfant criait et souffrait toujours..., et cependant dans la pauvre maison on entendait fermer les portes des misérables chambres et descendre le mauvais escalier de bois, c'était les voisins et les voisines qui allaient à la messe de minuit... La malheureuse mère allait donc rester seule, toute seule dans la maison avec son fils...

Non, elle ne demeurera pas ainsi isolée avec l'enfant dont les cris lui fendent le cœur. Une foi vive l'anime et la voilà qui prend son fils, qui l'enveloppe de son mieux, le couvre de ses propres vêtemens, de tout ce qu'elle a de meilleur, de plus épais, de plus chaud ; et qui s'écrie : Allons le porter au Dieu des petits enfans, au Jésus de la crèche.

La voyez-vous se hâtant vers l'église? la voyez-vous tout en marchant courbée sur son fils pour le réchauffer de son souffle et de ses baisers?

Pauvre femme, hâte-toi, hâte-toi, car la bise est froide et coupante, et la neige tombe par gros flocons, hâte-toi, le Dieu vers lequel tu vas est le Dieu qui guérit et qui ressuscite : Hâte-toi ! hâte-toi!

Les cloches ne sonnent plus..., tu vas arriver trop tard... Oh! non, jamais trop tard avec Dieu.

La voilà dans l'église, la voilà dans la foule, elle s'y enfonce pour que son enfant ait plus chaud.

Femme de beaucoup de foi, tu disais tout à l'heure que celui qui avait envoyé un ange à Agar, ne laisserait pas mourir ton fils.... Tu ne te trompais pas. . . .

Une voisine de la veuve habitant la même maison qu'elle, en passant devant la porte de la pauvre femme avait entendu les cris de l'enfant et les gémissemens de la mère... Elle était entrée dans le galetas, avait donné quelques consolations, et puis en se rendant à la messe de minuit était entrée chez une pieuse dame de charité, et là avait si bien peint la misère de sa voisine, que la mère des pauvres lui avait dit : Écoutez, brave femme, vous et moi aurions une grande joie à aller à la messe de minuit, mais voici un autre bonheur que nous pouvons avoir en cette grande fête: allons chez la veuve, voici de quoi sauver son enfant.

Allons chez la veuve, répéta la voisine.

Et toutes les deux emportant une layette d'enfant, des vêtemens de laine bien chauds, des couvertures, une petite couche, du vin, du pain, du sucre, se hâtèrent vers ce misérable logis.

La veuve n'y était plus..., mais une pieuse violence, une sainte effraction a ouvert sa porte... Bientôt du feu pétille dans le foyer naguère si glacé, la petite couchette a remplacé la paille..., et un peu d'aisance est venue là, où une heure avant il y avait eu tant de misères et de dénûment !

La messe de minuit est finie, la foule bruit de nouveau dans les rues, les petits garçons se sont remis à crier Noël ! Noël ! Dans les ménages où il y aura un peu d'aisance des *réveillons* vont avoir lieu.

La pauvre mère en revenant au logis pense peut-être avec une poignante douleur qu'il n'y aura pas de *réveillon* chez elle, qu'un petit morceau de pain va manquer à son fils... Je me trompe, ses pensées ne sont point aussi sombres, car elle vient de prier, et elle rapporte de l'église je ne sais quelle vague espérance.

Je vous ai montré cette mère courbée sur son enfant, courant sous les flocons de neige vers l'autel du Sauveur... Eh bien, le Sauveur a sauvé le fils de la veuve! L'enfant divin est venu en aide à l'enfant du pauvre.

Et voilà maintenant que je cherche des paroles pour peindre le bonheur de la mère indigente. Et moi qui en trouvais tout à l'heure pour redire sa misère, ses larmes et ses angoisses, je ne sais comment vous exprimer ce que cette femme ressent... En regardant tout le bien qui lui est advenu pendant qu'elle avait prié dans l'église, une seule parole s'échappe de son cœur. *Dieu vous bénira! Dieu*

vous bénira ! Et à genoux elle contemple son enfant bien couché dans son bon petit berceau, et baigne de pleurs de joie les mains de la dame et de sa voisine.

Le messager qui était descendu du ciel pour sauver le petit Ismaël et consoler Agar était un ange ; le messager qui en cette nuit de Noël était venu sauver l'enfant et consoler la veuve, c'était encore un ange ! un ange de la terre ! une dame de charité ! »

Dans les veillées une histoire appelle une histoire, et celle que venait de raconter avec émotion le membre du bureau de bienfaisance, fut suivie de celle-ci, que nous dit un gentilhomme breton.

« C'est sans doute une belle et poétique chose, c'est un imposant spectacle qu'un archevêque ou un évêque officiant comme on vient de le peindre tout-à-l'heure dans la nuit de Noël, à l'autel chargé d'or d'une vaste basilique. Mais ce qui est au moins aussi beau, aussi saisissant, c'est une messe de minuit célébrée dans une forêt... J'ai entendu une de ces messes-là, et je vous assure que devant l'autel improvisé sous les arbres, il y avait un recueillement plus profond, une piété plus vive que sous les voûtes des cathédrales ; dans la forêt, on priait tout à côté de la mort, car dans le temps dont je parle il y avait peine de mort sur ceux qui se montraient chrétiens ; aussi la ferveur de ces jours de péril ressemblait à la ferveur des premiers fidèles qui venaient prier dans les ombres des catacombes : C'était en 93, j'étais depuis trois mois caché dans les bois aux environs de Beaupréau, le général d'Elbée nous avait commandé de nous tenir prêts, et nous attendions le signal de la guerre avec impatience, car la vie que nous menions était si rude et si mauvaise qu'il y avait comme du plaisir à s'exposer à en sortir. L'hiver était venu avec toutes ses rigueurs, et nos paysans soldats ne murmuraient pas, car ils avaient foi dans les paroles de leur chef qui souffrait comme eux et qui ne se plaignait jamais. Aussi, devant lui, pas un Vendéen n'aurait voulu se lamenter d'être loin de son village et de sa chaumière ;... seulement, quand venait l'époque d'une des grandes solennités de la religion, ils regrettaient leurs églises, leurs prêtres et les saints offices. D'Elbée savait et partageait ces regrets de ses soldats ; aussi, ayant su qu'un évêque venant de Londres et se rendant secrètement à Paris, était en Anjou, il le décida à venir au milieu de sa petite armée... Oh ! quelle sainte joie pour tous ces soldats de la croix, quand ils surent qu'un évêque était parmi eux, parmi eux pour la grande fête de Noël ! parmi eux pour donner la confirmation à ceux qui n'avaient point encore reçu ce sacrement. Avec quel empressement les femmes qui avaient suivi leurs maris dans les bois se mirent à préparer, à orner l'autel.

Au milieu d'une clairière de la forêt s'élevait un arbre d'une grosseur immense, et touchant à son tronc un rocher tout moussu, perçait la terre ; ce chêne qui avait vu bien des siècles, s'appelait dans le pays l'*arbre de la bonne Vierge*, parce que dans une des crevasses de son écorce noueuse, une petite statue de la mère du Sauveur avait été anciennement placée par un saint ermite.

L'autel fut dressé sur le bloc de rocher adossé au gros chêne, une nappe blanche comme la neige fut étendue sur la pierre, un crucifix entre deux chandeliers

de cuivre, quelques branches de houx avec leurs baies rouges, c'était là tous les ornemens sacrés.

Deux ou trois vieux curés confesseurs de la foi, formaient l'assistance de l'évêque. A grands risques on avait tiré des caches les plus secrètes une mitre et une crosse ; et quand les paysans virent le prélat avec ces attributs de la puissance spirituelle, ils se prosternèrent comme s'ils avaient vu Dieu lui-même...

Comme je l'ai dit, à l'entour du vieil arbre il y avait un grand espace vide ; c'était là que la foule était à genoux, des torches placées de distance en distance, l'éclairaient ; les femmes étaient les plus rapprochées de l'autel, et les hommes, armés de fusils, de fourches et de faulx, formaient derrière elles comme une muraille de défense.

La messe commença ; tout le monde priait avec tant de ferveur, il y avait un tel silence, les reflets des cierges et des torches sur le givre et la neige attachés aux branches des arbres brillaient si bien, l'encens qui brûlait dans deux encensoirs de cuivre avait tant de parfum, que pour les bons Vendéens c'était comme le paradis !

Au moment de l'élévation, des jeunes filles entonnèrent le cantique :

Adorons ici notre Dieu.

Alors, vraiment, je crus voir Dieu descendre au milieu de ses défenseurs. Jamais ma foi n'avait été si vive, jamais je n'avais si bien prié.

L'évêque venait de communier ; quelques coups de fusil se firent entendre sur la lisière du bois.

C'étaient les sentinelles avancées qui avaient été surprises par l'arrivée des Bleus.

—Fuyez, fuyez, crièrent quelques voix, fuyez, monseigneur, les Bleus vous tueront.

—Je suis venu parmi vous pour vous donner la fortitude chrétienne, répondit l'évêque, que ceux qui n'ont point été confirmés approchent; et avec la grâce du ciel je les rendrai forts.

Alors une grande foule vint s'agenouiller à l'entour du prélat qui imposait les mains à ceux qui arrivaient jusqu'à lui.

Les coups de fusil continuaient toujours, mais ne faisaient pas fuir les jeunes chrétiens qui se pressaient à l'entour de l'évêque pour être confirmés.

Pendant que les jeunes hommes montraient tant de foi, les vieux soldats qui formaient à l'entour de leurs femmes et de leurs enfans comme un mur de fer, montraient un grand courage, et pendant long-temps résistèrent au nombre... enfin les Bleus l'emportèrent, et le désordre se mit parmi les Vendéens. Ce fut alors qu'un jeune garçon de Tiffauges, qui n'avait que quatorze ans et qui venait d'être confirmé, voyant que l'autel avait été renversé et que le crucifix tombé à terre allait être foulé aux pieds, le releva et le pressa sur sa poitrine.

Donne-moi ce jouet d'enfant et de bonne femme, lui cria un républicain

—C'est mon Dieu, répondit l'enfant.

—Donne-le à l'instant, ou je te tue, petit cafard.

—Non, non, je ne le donnerai pas, je ne le donnerai jamais

—Eh bien, tu vas mourir.

—Eh bien, j'irai au ciel ! je viens d'être confirmé, repartit le petit chrétien ; et ce furent là ses dernières paroles, car le *Bleu* fit comme il l'avait dit, il lui perça la poitrine de trois coups de baïonnette. Vicomte Walsh.

II.

HAUTES ÉTUDES.

DU PAUPÉRISME.

Nous voyons avec satisfaction que nos articles sur le paupérisme ont été accueillis avec intérêt par des amis des pauvres.

Notre correspondance nous a procuré des documens assez importans. Il est un très-grand nombre de personnes qui savent par expérience que pas un malheureux ne peut être réduit à une excessive détresse, là où quelques arpens de terre se trouvent possédés par un homme qui, sans renoncer à en retirer un revenu convenable, peut en diriger la culture de manière à assurer la subsistance des familles qui vivent auprès de lui.

Aussi, ne cessons-nous de répéter aux personnes qui habitent la campagne, ou qui y possèdent des propriétés : cultivez de vos mains un petit domaine, ne serait-ce que d'une douzaine d'hectares; essayez-y ces belles cultures de nos provinces du nord qui exigent tant de travaux, donnent de si grands produits, et tenez bien soigneusement compte des dépenses et des recettes, vous aurez alors sous la main, pour toutes les circonstances qui pourront se présenter, un moyen sûr de procurer du travail à des familles qui en seraient privées, et de faire produire ainsi sur des terreins de peu d'étendue des quantités considérables de substances alimentaires.

Nous connaissons des propriétaires qui se trouvèrent, presque tout-à-coup, chargés d'un nombre effrayant de pauvres que les événemens de la guerre, la ruine de plusieurs établissemens industriels, la cherté des subsistances exposaient à mourir de faim; les ressources de la charité ne suffisaient plus : il fallait prendre des moyens prompts, énergiques, pour sauver ces familles et les arracher aux dangers d'une oisiveté qui accroissait leurs souffrances; ils réformèrent un de leurs attelages, ils firent défoncer, à bras d'homme, une étendue de terre assez considérable. Lorsque l'on connaît d'avance ce que peut produire une telle culture, on n'hésite pas sur le choix des plantes alimentaires qui peuvent être confiées à une terre ainsi préparée. Ils employèrent à ces travaux un capital trois fois plus considérable que celui qu'avait nécessité la culture antérieure, cela est vrai : mais un propriétaire jouissant de quelque crédit n'est jamais en peine de se procurer une somme de quelques mille francs; six mois après, les deux tiers de ces avances rentrèrent par l'excédant des récoltes, l'autre tiers demeurait en amélioration du sol, dont il accroissait la valeur vénale : mais, considérât-on ce tiers comme le sacrifice de la charité, les pauvres avaient reçu un secours triple, en travail, ils avaient été maintenus dans l'exercice de leurs forces; l'ordre et la paix avaient régné dans une commune, et un seul homme, grâce à sa sage prévoyance, avait tari la source des désordres et des souffrances

dans 40 ou 50 familles, et quelques années après, le sol, rendu plus fertile, et propre à un plus grand nombre de cultures, avait acquis une valeur réelle de 25 p. % de plus.

De telles circonstances se sont présentées quatre et cinq fois dans les trente années qui viennent de s'écouler. On peut prédire qu'elles se présenteront encore : n'est-ce pas un devoir pour nous de nous y préparer ?

Nous remarquons avec plaisir que la nécessité de pénétrer les secrets de la science agricole est sentie par un assez grand nombre de jeunes gens des classes propriétaires : nous en avons fait admettre plusieurs dans un institut agricole dont le directeur est notre ami. Ces jeunes gens appartenant aux familles les plus honorables, ayant terminé dans la capitale de bonnes études, ont très-bien compris que leur instruction demeurerait incomplète tant qu'ils ne se mettraient pas en état d'appliquer leurs connaissances au maniement des intérêts positifs de la société.

L'agriculture est sans aucun doute le plus noble, le plus moral de tous : il n'est pas un seul des hommes qui la pratiquent qui ne se soumette volontiers à quelque sacrifice pour contribuer au bien-être de quelque membre de la grande famille. Aussi, pour que l'éducation proprement dite accompagnât l'instruction spéciale dans l'institution que nous avons citée, le directeur a-t-il eu soin d'y attacher une colonie d'orphelins ; le même art dans cet établissement rapproche ainsi le fils du riche qui vient chercher la science la plus relevée, de l'enfant abandonné qui se forme aux plus rudes travaux.

La religion les réunit pour la prière, et ramène les uns et les autres à cette égalité *devant Dieu* qui vaut un peu mieux que cette prétendue égalité politique ou *devant la loi*, que nous ont donné les révolutionnaires, pour une fin qu'ils dissimulent, mais que leurs passions haineuses et cupides révèlent à tous les yeux.

Occupés constamment, ainsi que quelques correspondans zélés, à observer l'état et la marche du travail dans les campagnes de la région du nord du royaume, nous croyons utile de signaler l'approche d'une crise qui pourra peut-être paralyser le travail pendant un temps dont la durée peut dépendre de nous.

Nous comptons environ 500,000 tisserands dans les quatre provinces du nord ; Normandie, Champagne, Picardie, Artois et Flandres.

Le commerce de fabrication y souffre, le prix de la main-d'œuvre y diminue graduellement. Nous savons que plusieurs manufacturiers, afin de pouvoir soutenir la concurrence de l'Angleterre et de la Belgique, se disposent à substituer le tissage mécanique au tissage à bras. Les derniers métiers viennent de disparaître aux environs de la ville de Gand : la même chose arrivera incontestablement chez nous aussitôt que quelques fabriques auront adopté le tissage mécanique. Que ce soit un mal ou un bien, la question est oiseuse : sa solution serait sans résultat. Ce que nous avons à faire, c'est de prévoir à l'avance comment nous remplacerons ce travail autour de nous, car nous vivons au milieu de ces 500,000 tisserands : ils seront sans occupation, bientôt peut-être, car le tissage mécanique n'emploie que des femmes et des enfans, et le nombre en sera même fort restreint.

Ces 500,000 hommes sont répartis en 3,000 villages environ.

Il faut empêcher, sous peine de la vie, que la privation de travail ne se prolonge pour eux ; car il ne manquera pas de fauteurs de troubles et de désordres pour exploiter l'oisiveté et la misère d'un aussi grand nombre d'ouvriers.

Etudions les ressources de l'agriculture, et nous verrons qu'avec de la prévoyance et un peu d'énergie de volonté, on peut conjurer ce danger et faire tourner même cet état de choses à son avantage.

Considérons, d'abord, que tous ces ouvriers ne sont pas des prolétaires ; il en est plus de moitié qui sont propriétaires ou fermiers de quelques portions de terre qu'ils font cultiver à prix de façon par les petits laboureurs de leurs communes. Il est d'un haut intérêt pour nous de leur apprendre qu'ils peuvent doubler le produit de leurs petits champs par de profonds labours à bras. C'est en multipliant les expériences auprès d'eux que nous les convaincrons, d'avance, de l'avantage qu'ils trouveront à employer leur temps à cultiver ainsi quelques carrés de terre.

Ce genre de culture appliqué aux gros légumes assure incontestablement un tel accroissement de récolte, que leur subsistance et celle de leurs familles ne peut être compromise. Ils retrouveront même le rétablissement de leurs forces dans cet exercice au grand air, et ils répareront l'affaiblissement produit par un travail trop casanier ; ils se rendront ainsi propres à d'autres natures de travaux que l'abondance des bras fera bientôt naître auprès d'eux.

Nous avons ensuite à créer dans nos provinces un ou deux milliers d'usines à sucre indigène, pour subvenir à la consommation de la France, consommation qu'augmente chaque jour la diminution du prix de cette denrée. Chacune de ces usines procure du travail à une cinquantaine de familles ; aussi les propriétaires riches de nos contrées s'unissent en compagnies, élèvent les bâtimens nécessaires pour cette fabrication, dans les communes où les ouvriers ne manquent pas, où le sol est favorable à la culture des betteraves, et où les routes et canaux amènent le charbon à peu de frais.

Si des mesures fiscales de la nature la plus impolitique qui fût jamais ne viennent pas arrêter l'impulsion donnée, on peut présumer que mille nouvelles usines seront créées avant quatre ans, et que ces 3,000 villages peuplés aujourd'hui de tisserands, trouveront ainsi chacun de l'occupation pour un grand nombre d'ouvriers qu'ils renferment. Cette seule industrie peut donc employer le quart de ceux que les fabriques délaisseraient.

Ce sont là des choses qu'il importe de savoir, et nous avons rapporté ces observations pour encourager la jeunesse des classes élevées à diriger un peu de leurs études vers l'art qui exploite les richesses du sol dont une portion plus ou moins considérable leur appartiendra par la suite, et à employer une partie de leur temps à connaître les ressources que possède la terre, non pas seulement pour les enrichir, ce qui ne flatterait pas leurs passions généreuses, mais pour maintenir l'ordre et la paix intérieure dans un pays trop exposé aux manœuvres anarchiques, et pour assurer le bien-être de ces classes nombreuses dont la providence leur confiera un jour le gouvernement. Montrer ainsi l'étendue de la carrière, et le but de la course à la jeunesse française, c'est inscrire d'avance ses nouveaux titres à la reconnaissance de la patrie. R.

III.

VARIÉTÉS. — MÉLANGES.

DÉNOUEMENT POSSIBLE.

Et tandis qu'à grands frais vous faites de l'*utile*,
Et des chemins de fer pour des passans d'argile,
. . . . . .
Ah ! le monde est si vieux que son ame s'en va !

ANTONI DESCHAMPS. — *Dernières Paroles*.

Or, les peuples de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique se sont dit : Nous sommes tous frères, tous les enfans du même Dieu, tous égaux ; nous avons droit chacun au partage égal du patrimoine commun, la terre et ses trésors ! Le Lapon glacé, le Cafre brûlant, les contrées les plus misérables jusqu'à nos jours, par la stérilité du sol, l'inertie du commerce ou le sommeil des lumières, doivent se présenter enfin comme parties prenantes à la distribution équitable des richesses générales. L'ordre est ouvert ; accourez tous, vos titres d'homme à la main, et l'on vous paiera. Les différences des nations sont effacées, l'espèce humaine se constitue comme une immense famille roturière qui n'a point d'aînés ni de cadets. Voici le fonds social, l'héritage paternel ; venez du sud et du septentrion, de l'aurore et du couchant ; hommes blancs, jaunes, rouges ou noirs, venez, vous tous à qui Dieu donna la parole et l'équilibre sur les deux pieds de derrière ; car ce n'est pas au poil ou à la couleur que les animaux de même race se reconnaissent entre eux, c'est à la marche et au cri. La division des propriétés et la répartition du bien-être, qui se sont effectuées dans chaque famille particulière, dans chaque province, il est temps qu'elles s'opèrent sur la grande échelle du genre humain. Il est temps que l'Esquimaux participe aux délices de Capoue et le Samoyède au *confortable* de nos Babylones industrielles. Quelle pitié c'était, lorsque les peuples ne communiquaient entre eux que par leurs grands hommes et ne se communiquaient que les richesses morales et intellectuelles !.. C'est le *bien-être* qu'il s'agit de faire pénétrer dans les masses sous toutes les latitudes, et alors plus de guerre possible, car les populations étant heureuses et riches ne seront plus poussées vers de meilleurs climats par l'instinct du besoin, et les princes, s'il y en a encore, n'auront plus dans leurs sujets des instruments de conquête et d'ambition. L'Aisance et la Raison gouverneront le monde. C'était le dernier mot des siècles, et dès-lors les siècles décriront leur parabole éternelle de repos et de prospérité.

Et les peuples s'étant parlé ainsi, se mirent de tous leurs bras à l'œuvre civilisatrice par le moyen de la communication prompte et continuelle. Toutes les

mers furent sillonnées par des milliers de bâtimens à vapeur, et toutes les terres par des milliers de chemins de fer, où d'énormes et innombrables voitures, mues aussi par la vapeur et bientôt par l'air comprimé transportèrent des foules d'hommes d'un pôle à l'autre avec la rapidité des oiseaux, et ce ne fut plus qu'une immense visite que se firent et se rendirent les peuplades et les nations entières. Pas une île reculée, pas un vallon sauvage, pas une cabane solitaire qui ne fussent explorés par des multitudes de voyageurs, et qui n'eussent enfin leurs routes faciles et sûres, et dont les habitans, si casaniers depuis la création, ne se répandissent à leur tour dans toutes les cités du globe. Tout le monde alla voir chacun; chacun alla voir tout le monde, dans un but de commerce et d'intérêt, les uns pour vendre les matières premières, les autres pour revendre ces matières fabriquées; mais comme à travers cet industrialisme épais ne pénétrait aucune vue morale, aucune idée religieuse, tout se matérialisa et rien de grand, en quoique ce soit, ne fut mis en circulation et ne fut exécuté. Ainsi les sauvages eurent de petites maisons en plâtre, mais on n'éleva plus de palais en Italie; ainsi, on joua le vaudeville au Kamtschatka, mais on ne joua plus de tragédies dans les patries de Shakespeare et de Racine. Les derniers des nègres d'Afrique eurent des vestes de calicot, mais les reines ne portèrent plus des robes de velours et d'or. Quand l'égalité s'établit, elle pose son niveau très-bas. Puis à force de migrations, de croisemens de races, de mariages lointains, toutes les institutions, toutes les littératures, toutes les mœurs nationales s'absorbèrent dans une généralité banale. Et les types humains disparurent comme les costumes. Nègres, Chinois, Patagons, Arabes, Allemands ou Français, s'habillèrent tous d'une blouse grise comme leur peau, nuance terreuse dans laquelle s'étaient fondues, par le mélange universel, toutes les couleurs primitives des différentes races. Il n'y eut plus également qu'un seul dialecte sans art, espèce de patois tiré çà et là de toutes les langues emmagasinées dans un dictionnaire commun, et qu'une seule forme de gouvernement, je ne sais laquelle; et je ne sais combien de philosophismes plus misérables les uns que les autres en guise de religion; tandis qu'au contraire la sublime unité chrétienne pouvait s'accommoder de tous les usages des peuples, de toutes les formes de gouvernement. Bien plus, ils ont fini par changer même la figure de la terre; ils ont comblé les profondes vallées avec les terres et les rochers des montagnes, afin que la culture fût égale partout et que les chemins de fer n'éprouvassent point de cahots, et les climats ont peu à peu perdu leur variété comme le sol. Les quatre parties du monde ne furent bientôt plus qu'une grande plaine, avec de petites manufactures de quarts de lieues en quarts de lieues. Rien ne fut plus aisé que de voyager d'un bout du monde à l'autre, mais pourquoi voyager puisque c'est ici absolument comme là? Encore si les hommes en devenant plus ternes étaient devenus plus heureux et meilleurs. Mais dans tout ce commerce, on n'a pas échangé une vertu ni une noble pensée, sous prétexte que ce n'est pas là de l'*utile;* les mauvaises passions du cœur sont restées les mêmes à travers tous ces bouleversemens, et le besoin du bien-être matériel s'est exalté dans chacun. Ce fut à qui aurait le meilleur vêtement ou le meilleur dîner; les nations ne se détestèrent plus et ne se firent plus la guerre pour l'hon-

neur ou l'ambition, puisqu'il n'y avait plus de nations, mais tous les hommes qui s'appelaient frères furent des frères ennemis qui s'arrachaient en blasphémant des morceaux d'étoffes ou des morceaux de sucre, et qui s'entretuaient pour vivre aux dépens les uns des autres, car vouloir enrichir tout le monde, c'est systématiser dans un temps donné la misère universelle. Les inégalités sagement harmonisées sont belles et nécessaires : les sources qui fertilisent les plaines viennent des hautes montagnes. Ce ne sera enfin qu'un pêle-mêle de haines étroites et de querelles abjectes et sanglantes à la fois, et comme une multitude de fourmis se disputant quelques grains de blé..... et si Dieu, en ce moment, vient à regarder son œuvre, il la trouvera laide et mauvaise, et voyant tout ce drame insipide et tous ces personnages monotones d'aspect et de brutalité, il n'attendra pas la fin et laissera tomber sur tout cela le rideau de l'éternité.

Emile Deschamps.

LE VOYAGEUR.

I.

Un voyageur solitaire s'acheminait à travers l'humanité vers la montagne où il devait mourir et ensuite voir Dieu. Son ame était en paix avec elle-même; il était calme au milieu des voix confuses qui parlaient autour de lui; sa marche était souvent pénible; elle était retardée par des monts abruptes, ou des précipices affreux; tantôt il grimpait sur les hauteurs et tantôt il descendait des côtes glissantes.

Or il marchait toujours sans crainte et sans trouble, car il était chrétien et il n'en rougissait pas, mais il en portait avec joie le signe sur son front et sur sa poitrine.

Et le premier qui le rencontra dans sa route lui dit : «Ta religion a trop vieilli pour le siècle, il est en progrès, et elle est rétrogade; viens avec nous et quitte ce vieux chemin, nous te frayerons une route nouvelle. »

Et le voyageur répondit avec calme : « L'œuvre de Dieu ne vieillit jamais, sa jeunesse est éternelle; le siècle s'use comme ses aînés, il vieillit tous les jours, il ne sera bientôt qu'un vêtement usé; je ne quitterai jamais ma route, car c'est la seule qui conduit à la vie. »

A quelques pas de là il en trouva un autre qui lui dit : « Ta religion est comme les machines qui ont long-temps servi, elles ont besoin de pièces nouvelles pour continuer à fonctionner; ainsi restaure ta religion, élargis ses principes afin qu'elle soit au niveau des idées du siècle; fais-la croître avec lui et je serai des tiens. »

Et il répondit à celui-ci : « La religion sortit parfaite de l'intelligence divine comme l'univers. Depuis le premier instant de sa création, Dieu n'a pas retouché cette sublime machine, elle se conserve par la sagesse des lois qui la meuvent avec une parfaite harmonie. La religion est encore plus parfaite; elle n'a pas

besoin d'être retouchée. La main de l'homme est trop débile pour toucher à l'œuvre de Dieu; le siècle passera avec ses systèmes et la religion toujours aussi brillante et aussi pure que dans sa naissance, vivra pour le bonheur des élus.»

Un peu plus loin d'autres hommes l'accostèrent et lui dirent: « Nous trouvons la partie morale de ta religion très-sublime, mais la partie dogmatique est trop obscure; consens à la partager, rejette ce que nous ne comprenons pas et nous admirerons le reste, et nous marcherons dans la même route que toi. »

Et il regarda ceux-ci avec pitié et leur dit: « La vérité est indivisible, on ne peut la partager sans la ruiner; il n'est pas permis d'en prendre des fragmens et d'abandonner les autres comme des objets sans valeur; la morale chrétienne est fondée sur les dogmes, divisez ces deux parties et vous ne comprendrez plus rien même à la morale. Sa perfection sera sans base. Cette morale si parfaite est l'expression de la vie de Jésus-Christ, chacune des actions de l'Homme-Dieu est un précepte moral. Or tous les mystères du christianisme se rattachent à l'Homme-Dieu et se résument en lui. Si donc vous séparez les dogmes de la morale vous ne comprendrez plus rien à Jésus-Christ; sa morale n'aura plus de type dans ses actions, n'aura plus de sanction dans sa divinité, elle n'existera plus. »

Et le voyageur était fatigué de ces bruits divers, et sa marche devenait à chaque instant plus pénible, et il était sur le point de s'asseoir au milieu de la route; l'impiété attristait son ame; la vue de cette foule attentive aux niaiseries de la vie, et sans aucune pensée pour l'éternité, ces voix impies et sans raison affligeaient son esprit, et il désira de mourir. Mais se rappelant que la contradiction du monde était une preuve de la vérité du christianisme, raffermi par cette pensée, il reprit courage et continua sa route.

II.

Chemin faisant il entra dans une prairie délicieuse et ses yeux étaient charmés de sa verdure, ils se perdaient dans une immense étendue, et il lui sembla que cette route serait plus praticable que la première.

Il entendit le son des instrumens de musique, et il vit des groupes d'hommes et de femmes danser sur l'herbe avec mollesse, ou jouer avec ardeur, ou faire bonne chère, et nul dans ces groupes ne songeait à mourir.

Or ce lieu de délices fut le plus difficile à traverser : l'air était si mou qu'il relâchait les muscles du corps et l'affaiblissait; les odeurs étaient si attrayantes et si fortes qu'elles montaient au cerveau et l'étourdissaient; l'air de joie était si vif en apparence qu'il détruisait les pensées sévères.

Il suffisait d'être pendant quelques instans dans cette atmosphère pour sentir le sang circuler dans son corps comme un feu dévorant, et le cœur battre avec force.

Or les hommes paraissaient heureux, et ils l'invitèrent à partager leur bonheur; ils lui offrirent des fleurs pour se couronner, des eaux pour se parfumer, et des vêtemens de soie pour rehausser la grâce de son corps; ils le flattèrent pour l'atti-

rer à eux. Mais à travers ces flatteries il comprit tout le danger de sa situation ; il vit que ce lieu était d'autant plus perfide qu'il paraissait plus attrayant. Il regarda la croix et il vit qu'elle était sanglante; aussitôt il froissa les fleurs dans ses mains et les jetant loin de lui, il doubla le pas pour fuir ces lieux.

A mesure qu'il s'éloignait, le son des instrumens devenait moins vif, la joie paraissait triste parce que dans le lointain on ne voyait pas le masque qui cachait la tristesse, l'air devenait plus pur et moins corrupteur.

Et pendant qu'il s'éloignait à la hâte de ces lieux de plaisir, il aperçut dans un petit bois le sang répandu sur le sol, et des cadavres qu'on emportait à la dérobée ; c'était deux anciens amis qui s'étaient battus à la suite d'une orgie, et un suicide produit par le jeu.

Alors il connut que l'enivrement des passions détruit le cœur de l'homme, et que la douceur des plaisirs enfante la cruauté.

Il bénit Dieu d'avoir traversé ce lieu de délices sans avoir participé à ses joies et à sa corruption.

III.

Mais le pays qu'il devait encore parcourir avant d'arriver à la montagne où il devait mourir et ensuite voir Dieu, était un désert habité par des bêtes féroces, des serpens et des singes. C'était un lieu de désolation, mais il avait foi au signe marqué sur son front et il ne craignit pas. Il vit dans les airs une étoile qui devait le guider dans ces contrées désolées, cette étoile c'était la croix, il l'adora et fut raffermi.

A peine avait-il marché dans ce désert que des voix confuses se moquèrent de sa simplicité, le poursuivirent de leurs huées, et salirent ses vêtemens ; et le voyageur gardant le silence, marcha toujours.

Mais en traversant la forêt, des voleurs le dépouillèrent, disant qu'il n'avait pas besoin de ces biens dont il ne faisait qu'user, tandis qu'ils en avaient besoin, parce qu'ils voulaient en jouir. Et le voyageur se laissa dépouiller sans se plaindre. Et pensant que le pélerinage de sa vie était court, il vit que peu de choses lui étaient nécessaires, que plusieurs de ses frères étaient pauvres ; il se réjouit de leur ressembler, et reprit sa route avec joie.

Mais les moqueurs et les voleurs voyant qu'il avait gardé le silence pendant qu'ils le huaient et le salissaient, et qu'il s'était laissé dépouiller sans se plaindre, se dirent entre eux : « La conduite de ce voyageur n'est pas conforme à la nature ; nous l'avons offensé et il ne s'est pas troublé, nous l'avons maudit et il a béni, nous l'avons dépouillé et il n'a pas témoigné de regret, venez, éprouvons la constance de cet homme jusqu'au bout. » Et appelant des malfaiteurs et des hommes corrompus dont ce pays abondait, ils leur dirent : « Un homme que nous avons hué et dépouillé, ne s'est pas plaint, il a paru à nos yeux comme un miroir où nos traits se sont réfléchis d'une manière hideuse, sa vie calme au milieu de nos passions nous a paru un vif reproche; ou il se croit meilleur que nous et nous méprise, ou c'est un hypocrite. Allons le tourmenter pour voir s'il

est l'un ou l'autre, et s'il résiste à l'épreuve nous le ferons périr en le calomniant. »

Et ils accomplirent le malheureux dessein, qu'ils avaient projeté. Ils se jetèrent sur lui, et le frappèrent et le laissèrent pour mort, et ils dirent aux passans que c'était un scélérat, et les passans le crurent parce que les méchans parlaient haut, et que la victime étendue par terre gardait le silence, et ils n'eurent point pitié de le voir meurtri et presque mort, car, disaient-ils, c'est un scélérat.

Mais le voyageur, revenu un peu à lui-même, se redressa avec peine et s'assit contre une pierre au pied de la montagne, et là il leva les yeux au ciel, et le pria de pardonner à ses meurtriers et ses calomniateurs, il ne se plaignit pas contre eux.

Or comme il avait fini sa route, il mourut, et son ame délivrée de son corps vit Dieu dans sa gloire parce qu'elle ne s'était jamais détournée de sa route, et qu'elle avait été ferme dans ses principes de conduite et dans sa foi.

Ce voyageur est le parfait chrétien ; et quand il fut mort la calomnie se dissipa, et sa vertu parut dans tout son éclat; et ceux qui l'avaient frappé, sali, calomnié et honni, se repentirent et crurent à la vertu, et ils avouèrent que l'homme est meilleur qu'ils ne l'avaient cru, et que la vertu n'est pas entièrement exilée de la terre. Ils renoncèrent à leurs crimes pour étudier la vérité, et la vérité les délivra de la corruption du cœur et des ténèbres de l'esprit.

Et les hommes de plaisir sentirent que le corps n'est pas tout l'homme, que cette idole doit être brisée, et que l'esprit auquel il sert de prison, en sortira pour entrer dans une nouvelle vie. Que c'est vers cette vie que nous devons tendre par nos désirs, puisque le temps nous pousse vers elle ; que nous ne devons qu'effleurer cette terre sans nous y appesantir pour goûter ses joies et ses délices ; et les hommes de plaisir renoncèrent à leur vie criminelle, et embrassèrent la vertu.

Et les sophistes reconnurent que le sage avait foi à ses doctrines, parce qu'elles étaient divines, et que des doctrines divines n'égarent pas comme les systèmes humains, et ils crurent à leur tour, et la foi chassa l'inquiétude de leur ame; ils ne cherchèrent plus la vérité sans espoir de la trouver, ils jouirent de sa possession et s'endormirent d'un doux sommeil sur ce riche et consolant trésor.

C'est ainsi que l'exemple de la foi, de la vertu et de la perfection d'un vrai chrétien réagit sur un siècle. L'abbé Vidal.

SOUVENIRS DE COLLÉGE.

La Fontaine l'a dit, et après lui qui pourrait le mieux dire :

Qu'un ami véritable est une douce chose!

Pourquoi faut-il que cette chose si douce soit devenue si rare, même au collége!

A Dieu ne plaise que je veuille jeter le moindre doute, la moindre alarme dans les affections naïves de ce premier âge où l'on ne vit que par le cœur ; loin de là, je m'estimerais heureux si je pouvais, en laissant parler mes regrets, resserrer quelques attachemens, fortifier quelques espérances ou prolonger peut-être quelques illusions ; mais quand une société a été violemment agitée, lorsque le volcan politique l'inonde encore de ses laves brûlantes, et dessèche jusqu'aux lieux des familles, les amitiés des jeunes années, ces amitiés virginales, fleurs si pures et si délicates du printemps de l'ame, sont exposées à passer bien vite ; et l'on ne saurait trop avertir ceux qui mettent leur bonheur à les cultiver, de redoubler de soins pour en assurer la conservation.

Telle était, je crois, la pensée secrète du philosophe de Tusculum, lorsque écartant les nuées de feu dont la guerre civile enveloppait son front chauve, il embrassait avec transport les autels de l'amitié ; son Traité est une hymne magnifique, ou plutôt une sublime élégie ; on y sent moins les félicités d'une ame satisfaite que les douleurs d'un cœur déçu ; l'ami du perfide Octave, l'infortuné vieillard dont le sang lâchement vendu doit bientôt sceller le triumvirat, se détourne du présent pour se consoler avec le passé, et poétise des vœux dont il n'attend plus la réalisation.

Revoir les lieux où s'est écoulée notre adolescence, en évoquer les souvenirs, en ranimer les idées, c'est placer une réalité, peut-être affligeante, mais nécessaire, à côté du rêve de Cicéron, c'est remonter la vie, c'est revenir au point du départ, et quand déjà on a parcouru la moitié de sa carrière, cette excursion dans le passé est plus riche d'enseignemens et plus féconde en émotions que ne le serait l'exploration d'un pays inconnu; c'est là, toutefois, mon sentiment, et il deviendrait, je n'en doute pas, celui de la plupart de mes lecteurs si je pouvais leur faire partager les impressions que j'ai ressenties dernièrement dans une courte visite au quartier des écoles.

A l'exemple des paisibles bourgeois que les administrations d'omnibus décorent, quelque sédentaires qu'ils puissent être, de la flatteuse qualification de voyageurs, j'ai parcouru trois stations dans la même voiture, je veux dire avec la même pensée ; elle m'a promené du Jardin des Plantes à la montagne Sainte-Geneviève, et de la montagne Sainte-Geneviève au Luxembourg ; si j'ai bonne mémoire, les *externes libres* de mon temps, ces fiers miquelets du mont latin, ces capricieux volontaires de l'université, ne faisaient guère autrement l'école buissonnière ; pour moi, c'était au contraire un retour au collége ; je n'ai décrit un si grand cercle autour de son enceinte que pour en embrasser tous les souvenirs.

J'ai entendu répéter souvent que le collége est une miniature du monde ; est-ce vrai? on y trouve, j'en conviens, avec le germe de toutes les passions humaines, le principe de toutes les oppositions sociales ; il y a des grands et des petits, des forts et des faibles, des bons et des méchans ; mais un seul trait ne détruit-il pas l'exactitude de l'analogie? ce qui est le plus saillant dans la physionomie du monde est ce qu'il y a de moins prononcé dans celle du collége ; le *moi* n'y a pas encore une signification aussi matérielle, un son aussi métallique ; il n'y est géné-

alement que l'expression de l'amour-propre. Sans cette différence essentielle, il est présumable que l'on n'aurait jamais eu tant de vieilles liaisons à citer; formées sous l'influence d'une abnégation généreuse, elles n'ont presque toutes triomphé de l'égoïsme d'un autre âge que grâce à cette force d'inertie qui réside dans l'habitude.

Le collége est donc un monde, si l'on veut, mais un monde primitif, monde d'enthousiasme, de confiance, d'abandon où l'on croit à tout ce qui est grand, à tout ce qui est beau, à tout ce qui est juste, monde candide, monde d'enfans qui n'a de commun avec le monde des hommes que les leçons qu'on y reçoit sans cesse et qu'on oublie toujours.

C'est ainsi, du moins, que je l'ai connu : nos déplorables divisions ne l'avaient pas encore envahi; point d'aigres discussions, point d'injurieux conflits ; s'il s'élevait quelque dissidence, c'était sur des objets insignifians ou passagers; nous ne luttions avec acharnement que dans le champ-clos de la version ou du thême, les uns cuirassés de dictionnaires, les autres armés de *cahiers de bonnes expressions;* à ces innocens tournois succédaient ceux qui offraient à l'adresse ou à la force l'occasion de prendre leur revanche sur l'intelligence ou le travail.

Tel qui avait été déclaré *ingrec* méritait d'être naturalisé *Irlandais* à la balle ; tel autre qui, malgré les secours du Gradus, ne pouvait prendre pied sur le Parnasse latin, touchait toujours barre le premier et n'avait pas d'égal à la *lancée* ou à la *crémisette*. Le mathématicien aux dispositions négatives qui, en présence du tableau, se perdait dans les courbes et les angles, faisait avec une merveilleuse facilité des doubles, des triples, des quadruples même à la corde, et son cerceau décrivait plus de figures géométriques sur le sable que son compas n'en avait jamais tracé sur le papier ; il y avait ainsi des ressources pour toutes les capacités, des compensations pour toutes les infortunes, des palmes pour toutes les gloires, et, si j'en excepte quelques jalousies nées par anticipation sur cette terre vierge de haine, l'harmonie était parfaite ; on ne pouvait demander à l'avenir que la continuation du présent.

Avec quel plaisir j'ai revu ces immenses serres qui furent témoins des solennités du grand concours, où tant de rêves de gloire se mêlèrent au chant des oiseaux et au parfum des fleurs, où se livrèrent enfin tant de batailles décisives, Austerlitz des uns, Waterloo des autres !

Citadins invétérés qui ne voulez vivre qu'entre les murs de vos appartemens ou sur le pavé des rues, vous savez peut-être par ouï-dire que la nature déploie à l'extrémité de Paris une belle carte d'échantillons aussi soigneusement étiquetés que les écharpes et les châles d'un magasin à prix fixe; mais ce que vous ignorez, sans doute, c'est que le plus remarquable spécimen de ce riche étalage, le fameux cèdre du Liban vient d'accomplir sa centième année; une petite plaque blanche attachée à son tronc comme au goulot d'une bouteille, constate qu'il a été planté par Jussieu en 1735; allez donc interroger ce vieillard encore si jeune et si vert, allez lui demander compte des générations qui ont passé devant lui ; c'est toute la France, c'est toute l'Europe voyageuses qui sont venues s'asseoir sur le banc circulaire que protège son ombrage; la première fois qu'on me montra

le labyrinthe dont il semble être le fronton, les canons de l'étranger grondaient autour de nos barrières ; encore vingt-quatre heures, et l'empire n'était plus ; mais, le même jour, le printemps allait naître, et tout enfant que j'étais, je fis observer avec tristesse à mes petits camarades l'indifférence de ce vieil arbre qui toujours calme et impassible, balançait sur ses larges branches cent nids de fauvettes et de linots plus solides, plus durables alors que le premier trône de l'univers. Tel je l'avais laissé en 1814, tel je l'ai retrouvé en 1835, et que d'événemens, quelles catastrophes dans cet intervalle! que de nouveaux sujets de méditation!... A peine devenus hommes, les enfans qui m'accompagnaient ont eu le sort d'un troupeau assailli par l'orage; ils ont été dispersés en tout sens, et s'il est une main qui puisse désormais les réunir, ce ne sera que celle de la mort.

Le monde a été considéré sous les aspects les plus opposés ; mais peut-être n'est-il que deux manières de le bien voir, c'est en le regardant du haut d'une église ou du bas d'un arbre séculaire, en s'adossant à l'éternité ou en s'appuyant sur la nature ; car tout ce qui émane de la première y revient par la seconde, la fin explique le principe.

A peu de distance du labyrinthe, sur le seuil de l'orangerie, je me suis retrouvé à l'appel des cinq colléges qui allaient se disputer le *prix d'honneur*; j'ai revu ces regards attentifs et superbes, ces contenances altières de cinq tribus rivales prêtes à se combattre; je me suis assis à la table classique entre un *Louis-le-Grand* et un *Charlemagne*; le sceau du conseil académique apposé sur les sujets de composition a été brisé, et un officier de l'université a commencé la dictée ; quel silence aussitôt ! Comme les plumes couraient sur le papier ! comme toutes les têtes se baissaient et se relevaient à la fois! et puis quand on s'est mis au travail, quelles figures graves et recueillies ! que de fronts cachés dans des mains tachées d'encre !.... Oh ! oui, je m'en souviens, c'était bien cela ; tandis que nous étions sous le coup de feu, un roulement de tambour eût vainement retenti à nos oreilles; après douze heures d'élucubration, un naïf *déjà* s'échappait de toutes les bouches en entendant le signal de la retraite ; on n'approchait de la boîte fatale qu'à pas lents ; on lisait, on relisait son discours jusque sur les marches du bureau ; un étrange mouvement de terreur agitait tous les esprits; c'était une fantasmagorie de solécismes et de barbarismes qui se jouait de nos sens fatigués, et à peine avions-nous remis notre composition, qu'assiégés par une légion de doutes, nous aurions voulu la reprendre. Honneur, honneur à ceux dont les généreux scrupules se changeaient ainsi en angoisses, si plus tard les mêmes alarmes les ont saisis toutes les fois qu'ils ont eu à déposer un vote dans un scrutin, soit comme mandataires du pays, soit comme juges ou comme jurés !...

Ce qui m'a plu surtout dans ma promenade au Jardin des Plantes, c'est que j'y ai remarqué peu de changemens ; le mieux n'y est pas l'ennemi du bien ; on sait améliorer et conserver ; les années plus heureuses là qu'ailleurs, loin de disséminer ou de détruire les familles, les augmentent incessamment ; le monde végétal y est en état d'assemblée perpétuelle ; les saisons qui se succèdent ne font qu'en varier les aspects.

Bien différent est le tableau que j'ai eu sous les yeux à ma seconde station.

En arrangeant tout pour le mieux, comme je le présume, on a cruellement dérangé mes souvenirs; c'est à ne plus s'y reconnaître; l'antique cloître attenant à l'église Saint-Étienne-du-Mont en a été séparé par une rue; ses arceaux récrépis servent de supports à des constructions modernes, et sa haute tour, pauvre captive, dont les flancs sont pressés par une masse de bâtimens neufs, dresse tristement au-dessus d'eux sa tête couronnée de lys. Il y a là un contraste qui représente assez bien le moyen-âge tel qu'il a plu à certains badigeonneurs du XIXe siècle de l'enclaver dans leurs bâtisses littéraires.

Se figure-t-on rien de plus désolant que ce bouleversement des choses du passé! enchanté des ses plans de raccord, un architecte n'y voit le plus souvent que des murailles qui s'alongent ou qui se raccourcissent, qui s'ouvrent ou qui se ferment; il ne songe pas, le barbare, qu'il y a dans ces pierres muettes qu'il mesure à la toise mille douces réminiscences qui vont périr sous le marteau ou se perdre sous le ciment; que n'ont-elles le don de gémir ainsi que ces arbres de la forêt enchantée dont l'écorce palpitante saignait sous une coignée profane; comme elles crieraient grâce pour leurs ruines noircies, pour les longues herbes de leurs lézardes, pour leurs touffes de giroflées sauvages, pour tous ces dessins, pour tous ces noms, pour tous ces chiffres si grossièrement charbonnés! A chaque coup de pioche se renouvellerait la lutte touchante de ce bon propriétaire qui, bien que dévoré du désir d'avoir, comme ses voisins, un parc anglais, aima mieux y renoncer plutôt que de consentir à la suppression d'un plant d'asperges, ouvrage d'un frère qu'il avait perdu dans son enfance.

Au moins l'église est intacte: son léger vaisseau, sa nef élégante, ses vitraux bizarres, ses escaliers en spirale, dont la dentelle se déroule en courant autour du chœur, tout a été respecté; sa chaire, ornée des plus admirables sculptures sur bois que possède la France, est la même que celle où le cardinal Maury m'apparut le front couvert de sueur et le corps si tremblant de fatigue qu'il lui fut impossible d'achever le sermon qu'il avait commencé; c'était un jour de confirmation; la main du célèbre prélat venait de s'étendre sur trois mille enfans; l'empire ne se piquait pas de dévotion assurément, mais quand il se mettait en frais de cérémonies religieuses, elles avaient, on le voit, tout le grandiose de ses revues militaires.

Près des débris du cercueil qui a renfermé les ossemens de la patronne de Paris, voici encore deux pierres sépulcrales: l'une a couvert la froide dépouille de Blaise-Pascal, mort si plein de jours et si vieux de gloire à 39 ans; l'autre, retirée mutilée des ruines de Port-Royal, contient l'épitaphe de Racine, et cette épitaphe, qui l'a composée? C'est son ami, c'est Boileau!.... Permis à notre siècle de rabaisser ces éclatantes renommées en se flattant d'avoir mieux; mais au temps de Louis XIV, de Colbert, de Bossuet, de Fénelon, il n'y avait pas de places trop élevées pour elles, et de quel étonnement n'est-on pas frappé en voyant comme ces rois de la poésie inclinaient devant Dieu la majesté de leur couronne!

« Qui que tu sois, dit Boileau, que la piété conduit dans cette maison, sou-

viens-toi à l'aspect de cette tombe que tu es mortel, et que l'illustre mémoire d'un si grand homme obtienne de toi plus de prières que d'éloges » (1).

L'antiquité montrait avec orgueil César pleurant aux pieds de la statue d'Alexandre ; mais que deviennent les larmes envieuses du conquérant romain auprès des touchantes paroles du poète français ! Qu'il y a loin de cette douleur d'une jeune ambition à cette humilité d'une vieille gloire ! Et puis, où trouver une plus noble, une plus sainte image de l'amitié ! jalousies littéraires, vanités humaines, tout ne disparaît-il pas devant cette alliance fraternelle du génie et de la vertu ?

Le cœur rempli d'une pieuse émotion, je contemplais en silence ce monument funéraire qui, grâce aux soins d'un magistrat non moins distingué par son caractère que par son esprit (2), semble avoir été exposé comme un modèle au centre du quartier de la jeunesse, quand je fus arraché de ma rêverie par une explosion de clameurs confuses ; je sors de l'église, je regarde partout et je n'aperçois rien ; un second hourra frappe les airs, il part de l'intérieur du collége Henri IV, c'est le signal de la récréation ou de la promenade ; c'est le même qu'autrefois ; cet immense chorus n'a pas varié d'une note, et les voix se ressemblent si bien que je leur donne immédiatement vingt noms qui se réveillent comme en sursaut dans ma mémoire ; mais la grille a gémi sur ses gonds ; les compagnies formées sur deux rangs, défilent une à une ; non, ce n'est pas une erreur ; voici mon vieux maître d'études avec son habit râpé, voici le garçon de mon quartier avec sa mine bachique ; en vérité, je n'ai plus qu'à courir à mon rang.... Mais, quels sont tous ces visages qui passent avec tant d'indifférence près de moi ? pas un que je connaisse !.. je me trompe, on m'a salué ; c'est le fils d'un de mes anciens camarades, et ce fils a quatorze ans !... Quel réveil ! comme notre place a été prise ! comme on nous pousse, comme on nous chasse ! O mes contemporains, mes amis, mes bons amis, n'êtes-vous pas effrayés comme moi ? pouvez-vous considérer d'un œil insouciant ce passé qui s'est fait si vite ?..... mais où êtes-vous ?.... Le terme des études venu, nous nous sommes séparés avec confiance en nous disant au revoir, et chacun s'est élancé gaîment dans la route ouverte devant lui ; pépinière inépuisable, notre collége, cette patrie de notre enfance, a répandu ses semis partout ; il a peuplé les ministères, les ambassades, les préfectures, les chambres, les académies, les tribunaux, l'armée, la marine, la presse, le commerce, l'industrie, le barreau, et jusqu'au théâtre ; sa fécondité surpasse celle des anciens colleges de Vendôme, de Juilly et de Sainte-Barbe ; aucun n'a produit plus d'associations littéraires, plus d'alliances politiques, plus d'étroites intimités, plus de camaraderie de tout genre ; eh bien ! si je copiais ici la liste des élèves d'une année, d'une seule, que de noms qui ne se connaissent plus seraient surpris de se retrouver ensemble ! que d'anciens amis qui ne se sont

---

(1) Tu verò, quicumque es, quem in hunc domum pietas adduxit, tam ipse mortalitatis ad hunc aspectum recordare, et clarissimam tanti viri memoriam precibus potiùs quam elogiis prosequere.

(2) Le comte Chabrol de Volvic.

jamais revus, qui ne se reverront jamais! entre eux le *tu* a été promptement remplacé par le *vous*; puis, on s'est appelé, *monsieur;* puis, on s'est salué froidement; puis, on ne s'est plus salué du tout; et, après quelques années, on s'est contenté de dire en passant, par forme de réminiscence : Voilà une figure qui ne m'est pas entièrement étrangère.

Est-ce faiblesse de mémoire ou inconstance de cœur! est-ce la faute du temps ou celle de la fortune? Hélas! c'est un peu de tout cela; les uns n'ont pu se souvenir, les autres ne l'ont pas voulu; on était de la même maison, l'on vivait de plain-pied au collége; en créant des inégalités, le monde a créé des distances; on dirait que tous ses étages ont un escalier différent et qu'il est impossible de se donner la main de l'un à l'autre.

Ancien élève de l'école de Brienne, Napoléon fut le protecteur des compagnons de ses études; ancien élève du collége Louis-le-Grand, Robespierre assouvit dans le sang de plusieurs de ses condisciples des ressentimens d'écolier; on ne va aujourd'hui ni si haut, ni si bas; un individualisme systématique a tout émoussé, l'affection comme la haine; on ne se veut ni bien ni mal; chacun vit pour soi et ne pense qu'à soi; si le cours des choses vient à forcer cette disposition neutre, c'est un incident imprévu et qui ne doit pas tirer à conséquence; une fois dans l'apathie de l'égoïsme on n'en sort guères que pour y rentrer.

Je ne veux rien voir de plus qu'un jeu du hasard dans le singulier rapprochement que m'a offert ma troisième station, mais j'en ai été trop frappé pour le taire.

Après avoir traversé le jardin du Luxembourg, je me rappelai qu'il y avait séance à la cour des pairs, et que j'avais un billet de tribune; on jugeait une section des prévenus d'avril; j'entrai dans la salle, et que vis-je en la parcourant des yeux! un de mes anciens condisciples était au nombre des accusés, un autre lisait les pièces de l'instruction, trois siégeaient parmi les juges, deux au parquet du ministère public, mais j'en cherchai inutilement sur le banc des défenseurs, il n'en manquait que là.

A. DE P.

IV.

MÉMOIRES DU TEMPS.

ACADEMIE DES SCIENCES.

Étrangers célèbres. — Filtre nouveau. — Voiture à vapeur de M. Hamont. — Nouvel instrument de musique non tempéré. — Ginkgo. — Sextant double. — Carte géologique de France. — Appareil électro-chimique de M. Becquerel. — Les Siamois. — Mémoires pour et contre le soulèvement instantané des montagnes. — Forto-mètre de M. le colonel Raucourt, propre à remplacer les bascules.

Depuis environ six semaines nous n'avons rien dit des habitans du palais de l'Institut ; qu'il nous soit donc permis de nous rajeunir de quelques semaines, aujourd'hui que tant de personnes voudraient se rajeunir au moins d'une année. La séance du 23 novembre était curieuse, surtout par la présence de plusieurs étrangers, au nombre desquels nous avons remarqué ce savant officier de marine anglaise, ce Basil-Hall, dont nous avons tous lu, avec le plus vif intérêt, les voyages ; on y voyait aussi le prussien Guillaume Beer, qui, sans avoir été voyager dans la lune, s'est contenté, du fond de son cabinet, d'en faire la triangulation, et a présenté, il y a déjà plusieurs mois, une carte nouvelle de cet astre. Dans notre dernière revue des travaux de l'académie nous avons rappelé le rapport que nos savans ont fait sur les eaux de la Garonne : les discussions nées à propos de ce rapport ont montré combien sont grandes les difficultés que présente le filtrage des eaux destinées à l'approvisionnement des villes populeuses ; pour lever ces difficultés, M. Cordier a écrit à l'académie qu'en effet, par les procédés jusqu'alors employés l'opération du filtrage était presque impraticable sur une grande échelle, mais qu'un nouveau système de filtres inventés par lui atteint ce but avec la plus grande facilité et économie. Ce filtre, dont il ne donne pas la description, serait construit de manière que les neuf-dixièmes de sa contenance opéreraient constamment la clarification des eaux, pendant que l'autre dixième se laverait et se désobstruerait par la pression des eaux de bas en haut, ce qui permettrait de nettoyer le filtre entier, deux, quatre ou six fois par jour selon la nature plus ou moins limoneuse des eaux. D'après cet ingénieur, un enfant suffirait pour faire fonctionner un filtre capable de clarifier parfaitement de 3 à 400 pouces d'eau, en ouvrant et fermant successivement 10 petites vannes et 10 robinets, et même ce travail étant régulier pourrait être opéré par le mécanisme même qui élèverait les eaux. Tout cela ne nous paraît pas impossible, mais nous recommandons aux personnes qui, dans nos grandes villes, seront appelées à examiner l'application de M. Cordier, de bien faire attention si le nettoyage des surfaces inférieures des plaques filtrantes se fait aussi bien que le nettoyage des surfaces supérieures de ces plaques ; car ici peut-être pourrait se présenter une difficulté que M. Cordier, à l'exemple de ses devanciers, n'aurait pas prévue.

Mais, abandonnons cette invention d'économie publique et passons à d'autres communications. D'abord c'est M. Hamont, ingénieur et mécanicien anglais, qui, après s'être établi constructeur de machines à vapeur au Vigan, sur les bords de la Méditerranée, vient présenter à Paris un nouveau système de chaudières à vapeur, propre surtout aux machines locomotives des chemins de fer et à celles pour les routes ordinaires. Cette ingénieuse invention qui semble promettre un brillant avenir sera de notre part l'objet d'explications assez détaillées lorsque MM. Navier, Séguier et Dupin, commissaires de l'académie, chargés de l'examiner, auront fait leur rapport.

Nous voici maintenant à une invention de physique acoustique : à ce mot bon nombre de

nos lecteurs vont passer ce paragraphe ; cependant veuillez bien ne pas tant vous presser, surtout vous pour qui l'harmonie est une puissance aux charmes de laquelle vous vous laissez entraîner ; car il s'agit simplement ici d'un nouvel instrument de musique. Vous savez que, parmi ces instrumens, ceux à cordes et à archet sont les seuls qui ne soient pas tempérés, propriété à laquelle ils doivent leur supériorité sur les autres tant elle les rapproche sous ce point de vue de la voie humaine, puisque les cordes peuvent être à volonté raccourcies de quantités aussi petites que peut le désirer l'excessive délicatesse de notre sens auditif. Alors il serait bien admirable l'instrument qui jouirait d'un côté de cette propriété importante, et qui de l'autre rendrait des sons dont le timbre et l'intensité seraient entièrement pareils à ceux des instrumens à vent, d'où il résulterait un instrument tout à la fois et d'orchestre et propre à chanter. Déjà plusieurs mécaniciens en construisant l'*harmonicon*, le *panharmonicon* et une foule de pianos ont marié ensemble les sons des tuyaux d'orgue à ceux des cordes harmoniques, mais aucun d'entr'eux n'a produit un instrument d'avenir, car le mauvais côté de toutes ces inventions les a toujours empêchées de faire partie de notre système d'instrumentation. Cependant aujourd'hui M. Isoard, luthier-mécanicien, fort de lui-même, ose se présenter à l'académie et livre à l'inspection de MM. Savart, Becquerel et Dulong plusieurs instrumens construits sur ce principe, c'est-à-dire des instrumens non tempérés, dont le timbre et l'intensité du son semblent tenir le milieu entre ceux du cor et ceux du basson ; si l'on veut se faire une juste idée du système employé par M. Isoard pour obtenir son nouveau mode de production du son, que l'on se figure une corde tendue entre deux lames de métal ou de bois, pareilles aux languettes des anches libres, puis que l'on admette encore que cette corde soit, à l'une de ses extrémités, mise en vibration par le courant d'air d'une machine soufflante, tandis qu'à l'autre extrémité, en serrant cette corde contre une touche, elle soit raccourcie par la pression des doigts, ainsi qu'on le fait sur les violons et les basses, on aura donc une espèce de violon dont les cordes seront ébranlées par l'air au lieu de l'être par un archet.

Suivons maintenant les autres communications faites à l'académie et apprenons de M. Bienaimé que les erreurs des documens officiels sur la population n'ont pas une influence aussi importante que M. de Monferrant semble le soupçonner et que le rapport des naissances comparées à la mortalité donnera toujours un chiffre en France qui ne s'éloignera pas de présenter 60 survivans au minimum à l'âge de 20 ans sur 100 naissances au lieu de 50 sur 100 donné par la table de M. Duvillard ; d'où il résulterait que les calculs des compagnies d'assurance pour la vie reposent sur un chiffre trop faible, indiquent un décroissement trop rapide et exigent une prime trop forte.

Si nous laissons de côté plusieurs communications de fort peu d'intérêt, nous arrivons à la lecture d'un mémoire de M. Raffeneau Delile sur la première récolte de fruits d'un arbre appelé ginkgo du Japon. Ce bel arbre, dit-il, est originaire de la Chine, mais il fut introduit au Japon depuis les temps les plus reculés, puis il fut importé en Angleterre et en France. D'abord décrit et figuré en 1712 par Kœmpfer, Smith ne lui trouva qu'en 1794, après l'avoir vu fleuri, une place dans les classifications parmi les conifères; Banks ayant envoyé en 1798 un pied de ginkgo au jardin de Montpellier, il n'y fleurit qu'en 1812, et, comme le pied que Smith avait vu en Angleterre, il était mâle. Malheureusement cet arbre est hermaphrodite, il ne pouvait donc produire de fruits, mais grâce à M. Delile, des boutures de ginkgo femelle ayant été importées en 1830 à Genève, et l'arbre mâle de Montpellier ayant ensuite été chargé de plusieurs greffes successives, il en est résulté un arbre androgyne ou hermaphrodite, qui, depuis cette époque, a produit des fruits que l'on a vus avec plaisir et surprise arriver à maturité. Ces fruits sont formés d'une drupe ovoïde d'un pouce de diamètre, contenant un noyau blanc, ovoïde lenticulaire, ligneux, mince et facile à briser. La graine fraîche et mûre remplit ce noyau, elle y adhère par sa moitié inférieure, tandis que la moitié supérieure reste libre. Cette graine

est endosperme vert, charnu, au sommet duquel se trouve l'embryon. Les amandes de ce fruit, depuis Kœmpfer et Thunberg, sont agréables au goût, surtout quand elles ont été grillées sur des charbons à feu vif; elles rappellent alors au palais, dit M. Delille, le maïs frais grillé; il en est de même, suivant ce botaniste et M. Sieboldt, de la graine du giukgo, dont on voit en Chine, au dire du docteur Bunge, des arbres de quarante pieds de circonférence, que l'on obtient en greffant par approche plusieurs sujets afin d'avoir des individus plus féconds. Cet arbre fort beau et pyramidal ne tardera pas à se multiplier, car la plupart des graines de la dernière récolte ont été données au jardin du muséum d'histoire naturelle. Peut-être nous demandera-t-on pourquoi l'on a fixé aussi long-temps l'attention des savans français sur un seul arbre, pourquoi? c'est qu'il fait, ou du moins devrait faire la base fondamentale de ces nouveaux alimens qui portent les noms de racahout, de nafé des Arabes, d'Allahtaïm et autres de ce genre.

Notre marine en général, et surtout notre marine marchande, est fort mal équipée en fait d'instrumens, à peine ont-ils un assez mauvais sextant pour prendre leur hauteur, et pas un capitaine marchand sur 100 ne possède un bon chronomètre ou montre-marine. Cela tient d'abord à la coupable insouciance du gouvernement qui permet à des milliers de malheureux de s'embarquer sans avoir avec eux, en toutes circonstances, les moyens de se reconnaître au milieu des grands déserts de l'Océan, puis cela tient encore à la cherté de ces instrumens, seconde cause naturellement produite par la première, car si chaque équipage était obligé d'avoir à bord, par exemple, une montre-marine, il est certain que nos horlogers ne construiraient plus ces importans instrumens à l'épars, mais en feraient comme en Angleterre l'objet d'un travail de fabrique, ce qui réduirait bientôt à 6 ou 8 cents francs les chronomètres ordinaires que nous payons 1,200 fr. en Angleterre, et qui, chez nous, valent à qualité égale de 15 à 1,800 fr. Il en est de même des autres instrumens de précision : c'est donc avec plaisir que nous avons vu un Anglais, M. Rowland, constructeur d'instrumens de mathématiques, présenter à l'académie un double sextant à l'aide duquel on peut prendre des angles beaucoup plus grands qu'à l'aide du sextant ordinaire, et cela pour un prix qui ne dépasse, pour ainsi dire, pas la valeur actuelle de celui-ci; ajoutons que le sextant double sera particulièrement utile non-seulement sur mer, mais encore dans les voyages par terre, pour prendre les doubles hauteurs méridiennes du soleil, chose impraticable dans les basses latitudes avec le sextant ordinaire.

Depuis 1822 on s'occupe à l'école des mines non pas de la grande et interminable carte de France, on laisse ce travail au ministère de la guerre, mais d'une grande carte géologique devant présenter la configuration générale des terrains dont se compose la portion du globe occupé par la France. La confection de cette carte importante a été confiée à MM. Elie de Beaumont et Dufrénoy, sous la direction de M. Brochant de Villiers. C'est une garantie et l'on peut dire d'avance, qu'elle offrira la plus grande exactitude, aussi tout le monde a écouté avec intérêt M. Brochant lire une notice sur cette carte qu'il a présentée à l'académie quoique la gravure des reliefs ne soit pas encore entièrement terminée, travail du reste qui n'offre actuellement aucune difficulté.

La séance du 7 décembre a présenté plus d'un fait intéressant: car sans nous étendre sur la description d'un nouvel appareil électro-chimique inventé par M. Becquerel pour remplacer la pile de Volta, et offrant sur cette pile l'avantage de pouvoir fonctionner plusieurs jours sans interruptions, et sans que l'intensité du courant produit dans la réaction de l'acide sur l'alcali soit sensiblement modifié, point du plus haut intérêt pour la physique électro-chimique: nous ajouterons que M. Geoffroy de Saint-Hilaire, le grand propagateur de toutes les monstruosités zoologiques, vient d'annoncer à l'Académie que rien n'était ni plus drôle, ni plus curieux, ni plus admirable, que les deux jumeaux siamois qui viennent d'arriver à Paris, jeunes gens de 25 ans, unis l'un à l'autre par les parois abdominales. Après cet exorde, nous avons cru que le savant naturaliste allait finir par la phrase banale : Entrez messieurs, entrez mesdames, il n'en coûte que la bagatelle de cinq francs.

Mais il n'en a rien été, il a gravement continué par donner quelques détails sur ces deux étrangers, dont l'étude morale serait beaucoup plus curieuse que la physiologie de leurs individus, pour voir jusqu'où s'étend l'unité de leurs goûts, de leur volonté et de leurs pensées ; du reste, ils ne manquent pas déjà d'un certain esprit mercantile, car, dernièrement, deux médecins amenés auprès d'eux par la curiosité, se présentent chez ces bizarres étrangers ; ils se font annoncer, et cela sans déposer au bureau d'entrée la pièce de vil métal: mais, peine inutile, et malgré la recommandation vraie ou supposée de leur bon ami du Jardin-du-Roi, les jeunes gens font répondre aux docteurs qu'ils ne sont pas malades, et qu'ils s'empresseront de payer généreusement leurs visites toutes les fois qu'ils les feront appeler, de sorte qu'il a fallu que nos deux médecins payassent le prix de leur curiosité.

Dans le cours de cette séance, M. Elie de Beaumont a lu un mémoire fort curieux sur l'origine et la structure de l'Etna, pour venir appuyer son hypothèse théorique du soulèvement instantané des montagnes, et pour prouver que ce soulèvement avait eu lieu par suite de la dilatation et de l'expansion des gaz à travers la surface de la croûte terrestre, lors du refroidissement primitif de notre globe. A ce mémoire, M. Constant Prévot, autre géologue également du plus haut mérite, a répondu par la lecture d'une notice sur les causes de la formation conique des volcans, et a cherché au contraire à prouver que les cratères et les rugosités des terreins volcaniques ne sont pas le résultat du soulèvement instantané de la matière, mais seulement de la projection et de l'écoulement de couches successives des laves.

Après la lecture de ces deux mémoires du plus grand intérêt, M. Gay-Lussac a réclamé de la commission chargée d'examiner les différens papiers de sûreté, de vouloir bien hâter son rapport, afin d'empêcher, a-t-il dit, le public d'être plus long-temps dupe de certains spéculateurs qui lui offrent des garanties presque toujours illusoires.

La séance du 14 décembre n'ayant offert qu'une simple réunion de famille où l'on a proposé et arrêté l'ordre du jour pour la séance générale, nous la passerons sous silence pour arriver à celle du 21 dans laquelle M. Arago a donné une rapide analyse d'un mémoire de M. Melloni sur l'identité des agens qui produisent la chaleur et la lumière, travail de physique transcendante, par suite duquel il a été conduit à séparer la lumière de la chaleur. Dans cette séance, M. Elie de Beaumont, dont nous avons précédemment parlé, a été élu membre de l'académie des sciences pour la section de minéralogie et de géologie. Après cette élection, M. Ch. Dupin a fait un rapport favorable sur le *forto-mètre* de M. le colonel Raucourt, instrument destiné à peser les corps très-lourds, à mesurer de fortes tractions, et propre surtout à remplacer les bascules en faisant connaître sur les grands chemins la charge et le poids des voitures. Mais plus tard, nous nous proposons de faire connaître en détail cet instrument qui sera de la plus haute utilité s'il donne les résultats avantageux qu'il promet.

J. Odolant-Desnos.

THÉATRES.

C'est assez ordinairement un mauvais mois pour les théâtres que celui qui termine l'année ; à l'approche desétrennes, chacun interroge d'un œil inquiet le budget de ses dépenses extraordinaires, et quand le calcul en est fait, il se trouve que Giroux ou Susse ont englouti et au-delà, la part destinée aux spectacles et aux autres plaisirs du même genre. Mais jugez quelle malencontreuse fin d'année, lorsque à la cause dont nous parlons viennent se joindre les huit ou dix degrés de froid dont nous sommes en ce moment affligés. C'est là ce qui explique pourquoi les directeurs, certains d'avance de l'inutilité de leurs efforts, se mettent à cette époque si peu en frais de nouveautés et surtout de nouveautés passables.

Le seul succès que nous ayons à signaler à nos lecteurs, c'est celui de *l'Eclair*, opéra-comique de la façon de M. Halevy, et où l'on retrouve tant de talent empreint dans la partition de la *Juive*.

Un mot d'abord sur le *poème* de M. Planard : Un jeune marin surpris la nuit par la tempête, non pas en pleine mer, mais sur les côtes voisines de Boston, est tout-à-coup privé de la vue par un éclair ; il va périr infailliblement, lorqu'un ange caché sous les traits d'une jeune bostonienne vole à son secours et l'arrache à cet imminent danger. Il n'y a souvent pas loin de la reconnaissance à l'amour ; le marin aime donc sa libératrice, mais seulement tant qu'il est aveugle, car à peine a-t-il retrouvé la vue, qu'il se jette au pied d'une autre femme. Cette erreur ne dure d'ailleurs qu'un instant, et bientôt, Robert (c'est le nom du marin), retourne vers celle qui embellissait ses rêves d'aveugle. Tel est le sujet auquel M. Halevy a prêté le charme de ses inspirations. Il y a cela de remarquable dans son œuvre, que l'on n'y compte que quatre personnages, deux ténors et deux soprani ; cette absence de chœurs et de basse était pour l'opéra-comique une chose nouvelle qui n'a pourtant pas nui à la réussite de *l'Eclair*. Nous n'en devons que plus d'éloges au compositeur qui a su éviter un écueil si périlleux.

Que nous reste-t-il à citer après *l'Eclair*? nous chercherions en vain à l'Opéra, où l'on s'occupe exlusivement des répétitions de *la Saint-Barthélemy* de Meyerbeer, ou aux Bouffes, qui n'ont risqué ce mois-ci qu'une seule reprise, celle de la *Norma* de Bellini, dont le succès a été à peu près nul.

Viennent ensuite les théâtres de second ordre, le Gymnase par exemple, où M. Bayard, le vaudevilliste le plus fécond, sinon le plus spirituel de l'époque, sert d'introducteur à deux nouveaux acolytes, MM. Paul Pouches et Arvers, auteurs d'un assez mauvais drame intitulé *En Attendant*. Rien de plus faux que la donnée de cette pièce : Une mère, le croirait-on ! une mère, pour arrêter les folies et les dissipations de son fils, lui choisit elle-même une maîtresse qui doit l'aider à attendre plus patiemment le mariage fixé par elle. Le jour de l'expiation arrive, il est vrai ; mais c'est déjà beaucoup trop que d'oser nous présenter les raisons qui la motivent. En rendant compte de pareilles immoralités, nous sommes heureux d'avoir à ajouter que le public en fait presque toujours à présent bonne et prompte justice.

Le théâtre du Vaudeville qui a trouvé le mois dernier quelques belles recettes, moins dans le roman *d'André* de madame Sand que dans le talent de ses acteurs, n'a pas été aussi heureux avec la *Fille de Cromwell*, fille posthume que personne ne connaissait encore à l'usurpateur et qui lui sert à faire une bonne action ; on n'a pas d'idée de la niaiserie dont le célèbre assassin de Charles Ier se trouve gratifié dans cette bluette sentimentale.

Aux Variétés, nous avons eu une parodie du *Don Juan* de M. Delavigne, ce qui ne veut pas dire que nous ayons eu le moindre reflet de ce pétillant esprit qui fait si bien oublier toutes les imperfections de cet ouvrage ; les parodistes ne s'en sont pourtant pris qu'à certaines ressemblances, défauts assez inoffensifs et dont le vaudeville devrait être un des derniers à se plaindre. La parodie avait du reste le tort immense d'arriver plus de six semaines après son modèle ; nous ne lui en souhaitons pas moins un demi-quart des nombreux spectateurs qui ont prodigué leurs applaudissemens à la comédie de M. Delavigne.

De tous les théâtres, le plus malheureux a été sans contredit celui du Palais-Royal, qui, en l'absence de mademoiselle Déjazet, son plus ferme soutien, a éprouvé deux chutes complètes et malheureusement trop méritées ; que l'on nous fasse grâce de l'analyse de ces deux chefs-d'œuvre dont le meilleur n'est arrivé au port qu'avec peine. L'un d'eux, la *Fermière de Bolbec* qui n'est autre que la *Belle Fermière* du Théâtre-Français, aurait bien dû trouver grâce devant des juges qui peut-être l'avaient applaudie naguères à la rue de Richelieu, avec la prose de madame Simon Candeille. Mais je soupçonne qu'on

a voulu punir par cet échec la négligente audace de MM. les acteurs du Palais-Royal, qui feraient mieux de s'en tenir aux couplets de MM. Leveu et compagnie, que d'oser s'attaquer au souvenir de mademoiselle Contat, des Baptiste, des Michelot et des Armand.

Le boulevard du Temple s'est beaucoup moins ressenti que ses grands confrères de la double influence du froid et des étrennes ; la Porte-Saint-Martin avec les *Bédouins* de M. Harel ; le nouveau théâtre de la Gaîté, avec un drame de M. Napoléon d'Abrantès, et les exercices d'un bouffon cosmopolite ; l'Ambigu-Comique avec un charmant vaudeville intitulé *Rosette*, et la reprise de la plaisante bouffonnerie des *Noces de Gamache*, et enfin le Cirque-Olympique, que nous aurions dû placer en première ligne en considération de l'originalité du spectacle qu'il nous a offert dans sa féerie de *Zazezizozu*.

Que les théâtres finissent donc en paix cette année qui n'a été marquée pour eux par aucun éclatant succès malgré les nombreuses pièces qu'elle a vues naître. Puisse l'ère nouvelle qui va s'ouvrir nous dédommager de cette disette de bons ouvrages, dussions-nous perdre sur la quantité ce que nous gagnerons en qualité. D. A. D.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

A l'exception d'*Il Vivere*, dont il ne sera jamais dit *non vivere sed valere vita*, les deux derniers mois de l'année 1835, ont été bien froidement pauvres et bien piteusement dénués en productions littéraires. Les mémoires de madame Lebrun paraissent furieusement ternes après ceux de la marquise de Créqui, et le seul *ouvrage de femme* qui nous paraisse justifier une attention bienveillante, est celui de mistriss Trollope, dont nous parlerons incessamment. Nous reviendrons également et spécialement sur le *Vivere* de M. Théophile de Ferrières, par la bonne raison que cet ouvrage d'un homme de 23 ans, qui montre autant d'esprit que de savoir, est de nature à devoir intéresser particulièrement la jeune France.

Madame la duchesse d'Abrantès vient de publier les deux premiers volumes de ses *Mémoires sur la Restauration, souvenirs historiques*, où l'imagination de l'auteur a beaucoup plus de part que sa mémoire. Madame d'Abrantès n'a jamais eu de relations personnelles et de rapports directs avec les personnes et les choses de la restauration, si ce n'est par les services pécuniaires qu'elle allait solliciter et qu'elle avait obtenus des princes, et même des princesses de la famille royale. C'était peut-être la seule chose dont elle aurait pu nous parler en pleine connaissance de cause et d'effets, mais c'est une particularité dont elle ne dit rien du tout. Il est vrai qu'en se bornant à ses observations personnelles et se renfermant dans le cercle de ses expériences sur la restauration, elle aurait eu de la peine à en former deux volumes de 400 pages. Nous agirons pour elle avec grande impartialité, et nous tâcherons de juger du mérite de son ouvrage, indépendamment de ses opinions qui ne sont pas les nôtres, et de ses intentions qui n'ont rien que de pécuniaire et d'industriel, à ce qu'il nous paraît ? Nous n'aurons pas à nous occuper du style de madame d'Abrantès, il nous paraît au-dessous de la critique, et comme nous ne connaissons d'elle que ses *Mémoires de la Restauration*, nous avons eu de la peine à comprendre comment les premiers ouvrages sortis de la même plume avaient pu trouver du débit et des lecteurs ? On nous a dit que ses *Mémoires sur l'Empire* étaient écrits avec plus de correction, de meilleur goût, et sans aucun doute, avec plus d'expérience et de lumières sur les temps et les hommes dont elle parle. On nous a protesté qu'ils valaient beaucoup mieux que ces deux volumes de puérilités offensives et surannées aux-quelles elle a donné le nom de mémoires, et nous le croyons facilement. C'est un éloge qui ne saurait nous compromettre, attendu qu'il n'engage à rien. On a déjà démenti plusieurs faits

qui ont été avancés par madame d'Abrantès avec une hostilité tout-à-fait dépourvue d'intelligence, et notamment sur une scène du *grand couvert*, où madame la duchesse a fait jouer un rôle aussi déplacé que ridicule au feu duc de la Châtre, qui précisément se trouvait alors en Angleterre où il était ambassadeur de France, et justement considéré, soit dit en passant.

Puisque madame d'Abrantès a la prétention de connaître les antécédens des trois ou quatre *grands seigneurs de l'ancien régime* qui s'étaient laissés classer parmi les chambellans de Bonaparte, nous lui dirons que M. d'Aubusson n'a jamais été duc et pair de l'ancien régime, il avait seulement la prétention d'être un grand seigneur, et tout le monde n'en convenait pas.

Puisqu'elle veut parler des grands seigneurs qui tenaient rigueur à Bonaparte et qui n'approchaient pas de sa cour impériale, nous lui dirons, par exemple, que M. le duc de la Force, qui était un assez grand seigneur et qui est devenu doctrinaire, était si rempli d'ardeur et si zélé pour le service du grand Napoléon, qu'il s'était fait inscrire parmi les soldats de la vieille garde qui composaient le *bataillon sacré*, ce qui lui valut la qualification de chevalier avec la légion d'honneur et des armoiries. Ainsi madame d'Abrantès pourra le rayer du nombre des récalcitrans. M. le chevalier duc de la Force n'a jamais été ni dans aucun cas, ni dans aucun temps, réfractaire à l'autorité : c'est une justice à lui rendre !

Nous avertissons madame Junot, duchesse douairière, et malheureusement duchesse honoraire d'Abrantès, en Portugal, qu'elle s'est étrangement fourvoyée sur le compte du père Élysée qui ne s'appelait pas *Talochon*, qui n'a jamais été juif et qui ne pouvait manquer d'être catholique, puisqu'il était religieux de l'ordre de Saint-Cosme. C'est à peu près comme si l'on nous disait que la supérieure des sœurs de Saint-Vincent de Paule est protestante, et tout l'ouvrage est rempli d'assertions aussi judicieuses et aussi bien établies que cette supposition de judaïsme à l'égard du père Élysée, chirurgien du roi très-chrétien.

Nous dirons encore à madame d'Abrantès, que M. le vicomte de Scépeaux, général des chouans à l'armée royale d'Anjou, n'a jamais eu d'autre sœur que la veuve de l'illustre Bonchamps, et que madame Agnès de Buffon, maîtresse de Philippe-Égalité, ne pouvait pas être leur sœur, attendu qu'elle était née *Sepoy* et non pas *de Scépeaux*. Voilà comme on fait de l'histoire et de la biographie quand on veut parler de la noblesse de France, et qu'on ne connaît aucune autre espèce de gens que les généraux, les fournisseurs de la république et les autres parvenus de la révolution.

Nous n'aurons garde de chercher à défendre messieurs de la Rochejacquelein sur la stupide accusation d'avoir organisé je ne sais quel complot d'assassinat contre le duc de Bassano ; jugez donc, contre M. Maret ! le plus inoffensif et nous lui demandons pardon de cette expression-ci, le plus insignifiant des hommes de l'empire ! Ce serait faire injure à ce noble et vénérable nom de la Rochejacquelein que d'attacher la moindre importance à pareille sottise, et nous espérons que celle-ci proviendra peut-être aussi de quelque similitude entre les noms. Quand on a pris la marquise de Bonchamps pour la comtesse de Buffon, rien n'est impossible en fait de citations erronnées et d'assertions ridicules.

Il paraît que madame la duchesse d'Abrantès est de la communion de l'abbé Châtel ; elle assiste régulièrement à tous les offices de l'église française en commémoration des Bonaparte défunts, ce qui doit être infiniment profitable au salut de leurs ames. Madame d'Abrantès est dans l'intention de faire imprimer et de publier tous les discours édifians qui ont été proférés à la *cathédrale française*, par l'abbé Châtel et ses collègues, à l'occasion de *ces imposantes et funèbres cérémonies*. Voilà ce que nous annonce madame d'Abrantès, et nous désirons que son libraire ne s'avise pas d'y mettre opposition. (Ce doit être la matière d'un volume de 250 à 300 pages.) Il nous reste à féliciter madame la duchesse d'Abrantès sur ce qu'elle est entrée dans le *mouvement religieux* par une aussi

belle porte que celle de l'abbé Châtel, à la ménagerie Martin. Nous recommandons la famille Bonaparte à ses prières.

Parmi toutes les femmes qui portent le titre de duchesse appliqué sur un nom de la péninsule ibérique, et surtout parmi les duchesses qui font des livres sur l'Espagne, il n'en est certainement pas une autre qui puisse ignorer dans quels termes de rivalité la cour de Madrid est toujours avec le chef de la maison d'Autriche, à l'égard de la toison d'or. Jamais les ambassadeurs castillans n'assistent aux cérémonies de l'ordre qui se font à Vienne ; les rois catholiques ont toujours soin de protester contre les promotions allemandes qu'ils taxent d'invalidité ; enfin les jours désignés pour la tenue des chapitres allemands, il est notoirement connu que les diplomates espagnols ne sortent pas de l'hôtel de leur ambassade ; aucun laquais n'est envoyé par la ville en habit de livrées espagnoles, et tout cela se termine par une protestation dans laquelle il est signifié que le roi des Espagnes et des Indes est le seul et unique grand-maître de l'ordre insigne de la *toison d'or*. Voilà ce qui n'est ignoré de personne en Autriche, et voilà ce que l'auteur aurait pu savoir à Madrid. Écoutez le commencement d'une lettre que madame d'Abrantès se fait écrire de Vienne, par un personnage que sa naissance et sa position nobiliaire auraient certainement empêché de faire une bévue pareille à celle-ci.

« Nous avons eu l'autre jour une très-belle cérémonie ; notre empereur a reçu la *toison* » *d'or* des mains de l'ambassadeur d'Espagne, M. de Labrador. Cela a été fort beau ! » C'est le prince Maurice de Lichstenstein qui est censé l'auteur de cette lettre, dans laquelle on trouve aussi que pendant le séjour de l'empereur Alexandre à Vienne, les dépenses de la cuisine de la cour d'Autriche se montaient à cent mille florins d'empire, c'est-à-dire à *deux cent mille francs par jour*. Heureusement pour le même prince de Lichstenstein, qu'il était mort avant la publication de ces mémoires sur la restauration française et le congrès de Vienne !

On peut juger d'après cette lettre visiblement supposée et maladroitement fabriquée, nous sommes forcés d'en convenir, on peut juger quel est le degré de confiance et de considération qu'il faut accorder aux *souvenirs historiques* de cette duchesse honoraire. Elle a cru pouvoir nous dire et nous répéter impunément que le roi Louis XVIII était *commère comme une vieille portière*. Nous lui demandons en grâce, et ceci dans son intérêt personnel ! nous la prions très-instamment de vouloir bien rétracter cette injuste allégation contre un prince aussi spirituel et aussi *bien disant* que l'était Louis XVIII : il était magnifiquement généreux, il a été le bienfaiteur de madame d'Abrantès et de sa famille, mais ceci ne fait rien à l'affaire, et c'est dans son propre intérêt que nous lui demandons cette suppression-là. *Commère comme une vieille portière*?... C'est une phrase imprudente à mettre en lumière, elle est dangereuse pour madame d'Abrantès ! On ne concevra pas qu'elle ait eu la maladresse et la témérité d'employer une pareille comparaison ?

Parmi les opuscules dont notre bureau se trouve encombré et que le panier réclame, nous nous bornerons à parler d'une superbe lettre à l'adresse de S. M. Louis-Philippe Ier, roi des Français, par S. A. le prince de Chimay, fondateur du Prytanée de Menars. Cette lettre est une espèce de rapport ministériel et de compte-rendu sur l'état de ce Prytanée, dont nous allons faire connaître le prospectus.

On y voit d'abord que « le peuple aujourd'hui connaît ses droits, et qu'un des principaux » bienfaits de l'éclairement, c'est de prévenir le choc épouvantable des conditions. » Il paraît, qu'avant toute chose, il est question de ménager et préserver la haute aristocratie de M. Riquet de Caraman, qui s'appelle aujourd'hui le prince de Chimay.

Il est à considérer spécialement que, « bien loin de façonner des citoyens fidèles à certaines écoles actuelles par le choix capable de leurs travaux, on met les élèves à même » de prendre le froc devant une égalité qui sourit. » C'est donc pour remédier à ces funestes effets de l'éducation dans les petits séminaires, qui, comme on voit, est en danger

de précipiter toute la jeunesse française dans les cloîtres, que M. le prince de Chimay, assisté d'un appelé M. Sauriac, a bien voulu s'occuper d'établir un pensionnat qui « n'est » encore parfait qu'en théorie ; » il a la modestie d'en convenir.

L'établissement doit être ouvert *à tous les cultes*, indifféremment ; c'est un des *perfectionnemens* qui nous sont annoncés dans le programme du *Prytanée-Riquet*, et de plus, on y étudiera les élémens de la *langue nationale* pendant deux années consécutives, au moyen de l'enseignement mutuel, ce qui doit faire supposer que la méthode élémentaire adoptée par MM. Sauriac et de Chimay n'est pas des plus expéditives.

Ainsi, les personnes qui auraient la bonne intention de faire élever leurs enfans dans l'exercice de tous les cultes, à l'abri du froc, et sous les auspices du dernier mari de madame Tallien, pourront les expédier par la diligence « au château de Menars, département « de Loir-et-Cher, » moyennant une somme de mille francs *payée d'avance*. M. le prince de Chimay se chargera de leur fournir un joli trousseau d'écolier, moyennant une autre somme de cinq cents francs, *payée comptant*, et sur toute chose, on est prié *d'affranchir les lettres*.

Ce fondateur de Prytanée nous paraît un homme admirable pour le parfait exercice de l'enseignement de la langue nationale, ainsi que pour une heureuse et sage distribution « des lumières parmi les masses, et de leur éclairement ! » (*Sic erat in prospectu.*)

Le principal objet de sa lettre à Sa Majesté, est d'obtenir l'honneur de son suffrage et l'encouragement de son auguste approbation pour le pensionnat dont il s'agit. Elle est toute remplie d'une admiration passionnée pour M. Guizot : M. de Chimay se croit obligé d'accorder à M. Guizot que « la base de l'éducation doit être essentiellement » religieuse. »

Nous avons donc la satisfaction de pouvoir annoncer que M. le prince de Chimay, fondateur et directeur du Prytanée de Menars, a cru devoir entrer dans le *mouvement religieux*, à la manière de madame d'Abrantès, apparemment.

On parle assez tristement d'une nouvelle publication de madame la P. de C... ; on assure que depuis qu'elle a changé d'opinions politiques et de bannière, son talent littéraire en a prodigieusement souffert ; nous verrons bien ; mais il arrive un honnête libraire qui vient déposer sur notre bureau la 2e édition de la *Chronique du café de Paris*. J'aime les chroniques ; ainsi, voyons ce que c'est que la *Chronique du café de Paris ;* chronique *exacte, érudite et consciencieuse.*

C'est une *trilogie*, plus une *préface*, c'est-à-dire un *trèfle* à quatre feuilles.

Première partie : le *jeune homme* (d'imagination riante et fraîche, mobile), etc.

Deuxième partie : le *viveur* (courte et bonne) ; grand monde, infamie. Le *roué du siècle*, avec cette épigraphe : *la vie est un grand chemin*. Ils aiment les épigraphes, les viveurs.

Ils ne nous ont encore donné que leur jeune homme.

Le roué du siècle avec son épigraphe, ne doit paraître que dans huit jours, un mois, deux ans, peut-être plus tard, peut-être jamais !

Voyons le jeune homme de la *Chronique*, le jeune homme du café de Paris, le jeune homme qu'il est !

Didier (Charles), c'est le jeune homme, grand jeune homme, beau jeune homme, ma foi ! son père était un soldat, *comme vous pensez bien*. Comment dites-vous donc ? et moi qui ne pensais *bien* pas que son père était un soldat !... mais son oncle, ah ! son oncle, il souriait aux *additions* comme semble sourire *l'accent circonflexe* à l'E long, et ce nez d'oncle *vacillait* à son extrémité ; nez *opulent* comme un monument féodal, et pourtant son oncle était le dieu de la bureaucratie, à *l'encontre* de l'aristocratie, l'Olympe antique.

Charles Didier, le neveu du dieu, veut se donner un costume à la mode ; costume complet, *confectionné* dans la capitale, comme en portaient déjà les *beaux fils* de Falaise,

logogryphante espèce! il va perdre de vue le nez de son oncle, et même *la ceinture de la culotte de son oncle*. « Et donc, après avoir reçu ses embrassemens humides (de son oncle), » et les avis qu'à la plus grande vexation de mon amour-propre, il me lançait à travers » la portière, je me vis rouler sur la grande route de Caen, » dit Charles-Didier. Il arrive à Paris, au café de Paris, ce qui va sans dire, le viveur en herbe! il y devient séducteur, walseur, bambocheur, et ce sera le *roué du siècle*. — Nous t'attendons au café de Paris, Charles Didier!—Ne frappe pas du poing sur la table,et si tu frappes trop fort ne recommence pas! ne recommence pas, je ne te dis que ça!... (Voyez-vous le duel en fœtus?)

Les biographes de Charles Didier parlent des vieux *salons de la du Deffand*, et c'est qu'ils en parlent si bien (des vieux salons) que c'est à *preuve* qu'ils les connaissent!

« Ecoutez une chronique de *la du Deffand*.

Il y avait une fois un viveur (appelé Diderot) qui avait fait une chronique du siècle : il envoya son livre au comte du Luc, un vieux seigneur, en le priant d'y faire ses remarques avec des corrections, comme s'il y avait matière à corrections dans les chroniques des viveurs? Le livre commençait par J'AI VÉCU... L'homme du monde écrivit sur la marge, AU CAFÉ.

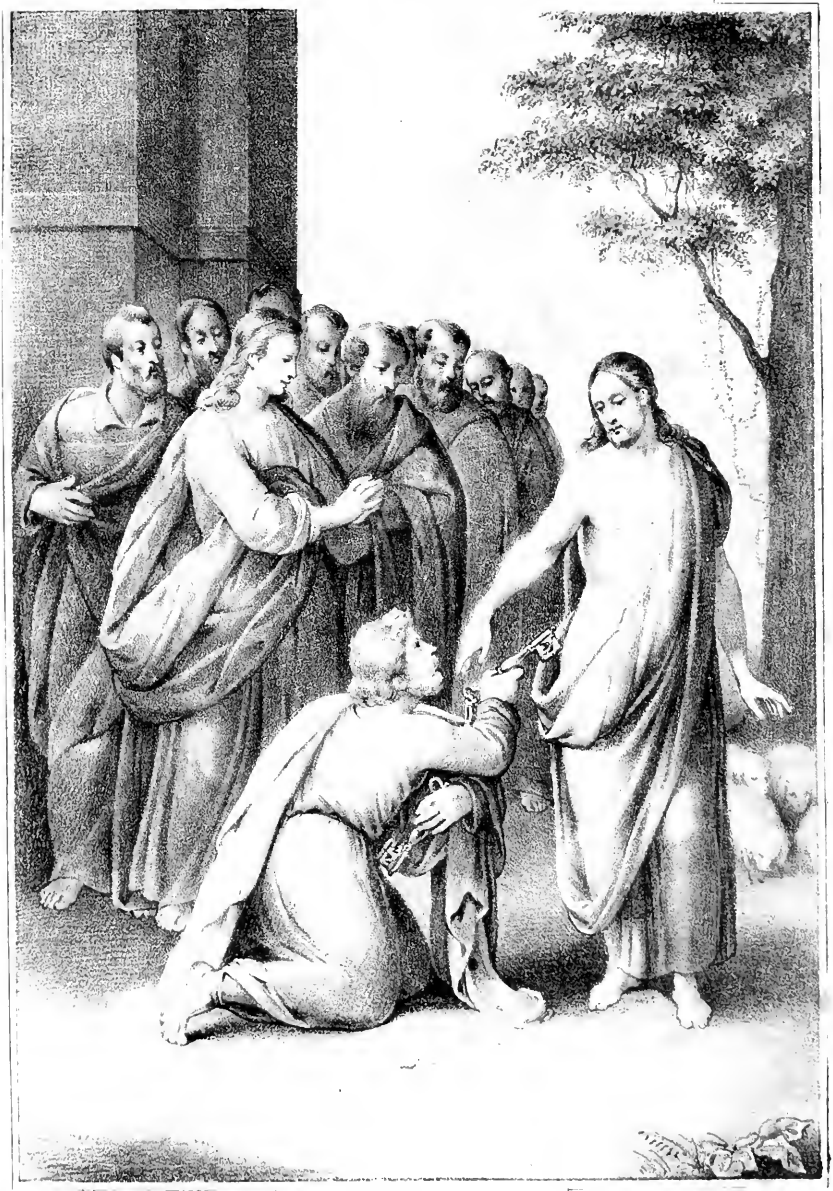
Pas d'autres corrections, et nulle autre remarque.

Nous devons signaler à nos abonnés une publication de la plus haute utilité : Des jurisconsultes distingués ont entrepris de réunir sous chaque mot du droit toutes les dispositions de nos codes qui s'y rattachent, et de les présenter ainsi avec méthode, en respectant toutefois le texte de la loi et en notant les chiffres mêmes des articles. L'ensemble des matières est classé par ordre alphabétique, et en ouvrant le livre au mot du droit dont la pensée se trouvera préoccupée, on verra se dérouler toutes les parties de la législation civile, commerciale ou criminelle qu'on pourra vouloir y rencontrer. *Le Dictionnaire des Codes Français* ou *Manuel du Droit* formera sans nul doute un ouvrage nécessaire à l'homme du monde qui cherche toujours vainement dans les différens codes les articles qu'il veut consulter ; utile en même temps au jurisconsulte qui se voit condamné souvent lui-même à de longues et laborieuses recherches.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.

LA JEUNE FRANCE.

REVUE CATHOLIQUE.



30 Décembre 1830. Rue de Ménars, N° 5.

Lith. Caboche, Place de la Bourse, N° 3.

L'ÉCHO

DE LA JEUNE FRANCE,

REVUE CATHOLIQUE.

SOMMAIRE.

I. SOUVENIRS HISTORIQUES. — Vingt-et-un janvier, par *J*.... — Fête des Rois en 93, par M. le vicomte *Walsh*. — II. HAUTES ÉTUDES. — Devoirs administratifs (1er article), par *M. A. de Puybusque*. — Philosophie de l'art dramatique, par *M. C. Villagre*. — Petit cours d'agriculture à l'usage des gens du monde, par *M. de Rainneville*. — III. ÉTUDES CRITIQUES ET LITTÉRAIRES. — Le comte de Rességuier; Tableaux poétiques; Almaria; Catherine, par *M. Gustave de Romand*. — IV. MÉLANGES-VARIÉTÉS. — Un Cachot, par *M. Noël Shore*. — Le comte Alarcos, légende espagnole, par *D. H*. — Un Théâtre d'amateurs à Cordova, par *M. Th. Pavie*. — V. MÉMOIRES DU TEMPS. — Découvertes étrangères, par *M. Odolant-Desnos*. — Théâtres, par *D. A. D*.

I.

SOUVENIRS HISTORIQUES.

LE VINGT-ET-UN JANVIER.

Si la raison humaine s'est jamais montrée impuissante à pénétrer les secrets de ces lois mystérieuses qui gouvernent le monde et dominent les événemens, c'est surtout quand elle se met, pour ainsi dire, en face de ce fatal souvenir du 21 janvier 1793 : pourquoi ce roi si juste et si pur qui s'en va mourir d'une mort si affreuse? Et n'oublions pas que c'est là sans doute la plus déplorable infortune qu'ait eu à subir la royauté capétienne, la royauté qui a duré huit siècles ; mais qu'elle avait déjà abaissé et relevé son front devant plus d'une adversité, cette noble fille des temps, avant qu'aux yeux des nations elle se mit à marcher, le 21 janvier 1793, sur la route de l'échafaud.

Étrange et mystérieuse alliance en effet qui unissait la destinée de cette dynastie aux destinées de la France, et qui confondait la vie du peuple et celle de

ses rois : à chacune des grandes époques de notre histoire, dans chacune des crises sociales qu'il nous a fallu traverser, pour chacune de nos erreurs ou de nos folies, et peut-être aussi pour chacune de nos gloires, il s'est trouvé un roi de France qui a souffert, qui a pris la plus large part de la commune adversité, victime toujours innocente pourtant des malheurs de ces époques, de leurs erreurs ou de leurs folies, et qui, à défaut d'autre et plus important service rendu au pays, par ses douleurs aurait toujours su du moins lui donner l'exemple du courage et de la résignation.

Remontons, si vous voulez, jusqu'au 13e siècle ; les croisades ont porté au-delà des mers l'oriflamme et la gloire de la France ; nous avons été recueillir dans ces expéditions lointaines les derniers débris des arts, de l'industrie et de la civilisation de l'ancien monde ; mais en même temps la débauche et la cruauté ont souillé trop souvent le camp des croisés : et voici qu'au milieu d'un règne qui a enfanté de grandes choses, qui a fondé la justice, voici qu'un des plus grands rois qu'ait pu donner la dynastie, voici que le roi saint Louis ne trouve, lui, sur le rivage africain que des revers et des défaites : le premier des rois de sa race, il tombe entre les mains de l'ennemi : il est prisonnier de l'infidèle ; et plus tard, il doit mourir tristement, loin de son royaume, près de Tunis, sur les ruines de Carthage.

Vienne le temps où chaque année, chaque jour nos pères devront combattre pour l'indépendance du territoire, époque mémorable où la France devait s'agiter péniblement pour marquer sa place au sein de l'Europe ; comme la royauté va se ressentir plus que jamais de cette nouvelle épreuve que le peuple et la royauté, avec l'aide de Dieu, sauront terminer glorieusement ! Voyez, c'est le roi Jean d'abord, qui, malgré ses prodiges de courage sur le champ de bataille de Crécy, consumera sa vie prisonnier de l'Angleterre, et qui ne retrouvera plus sa couronne que dans les sépultures de Saint-Denis. Mais nous allons rencontrer une destinée royale dont la désolation surpasse à coup sûr toutes les infortunes du roi Jean : le règne de Charles V vient de s'écouler, règne réparateur qui a préparé les événemens du règne de Charles VII ; et le règne de Charles VII s'approche pour en finir une dernière fois avec les invasions de l'Angleterre. Rappelez-vous ce pauvre roi insensé qui, placé entre ces deux règnes, se promenait solitaire à l'hôtel Saint-Pol, triste objet de dérision pour les ambitions infâmes qui déchiraient la France. Quel impénétrable mystère est répandu sur l'origine du malheur qui doit peser sur toute sa vie ! D'où venait ce fantôme qui se mit à lui barrer le passage dans la forêt du Mans ? N'était-ce pas la fortune de la France qui s'offrait à son roi, tremblante des maux qui la menaçaient ? Et pourtant qui moins que lui en devait être coupable, lui au cœur si bon et si dévoué ; lui qui pleurait quand les épouvantables rumeurs des factions arrivaient jusqu'à ses oreilles, ou quand il voyait de sa fenêtre l'incendie et le carnage désoler sa ville de Paris ; lui qui répétait incessamment, comme dominé instinctivement par la vo-

lonté d'écarter de sa tête une écrasante solidarité, que *bien mieux il aimerait mourir que de faire du mal à quiconque.*

Mais les années cependant, et les siècles s'écoulent, ramenant sans relâche à la

suite des anciens désastres et des anciennes épreuves que sont venus clore toujours quelques gloires et quelques grandeurs, de nouvelles épreuves et de nouveaux désastres. Et remarquez seulement que les infortunes royales se font plus grandes, à mesure aussi que la nation grandit davantage. Les guerres religieuses suscitées par des causes diverses, ont à leur tour exercé leurs ravages : il nous faudra bientôt maudire le poignard qui doit frapper Henri IV. Armés l'un contre l'autre depuis bien des années, la ligue et le protestantisme ont enfin épuisé toutes leurs fureurs; la France se retournant contre ses ennemis du dehors, après s'être long-temps lacérée de ses propres mains, commence à se faire glorieuse et puissante, quand vient un vil et obscur assassin qui blesse mortellement au cœur le roi qui voulait faire oublier, par la gloire conquise dans la guerre étrangère, la renommée qu'il s'était faite dans la guerre civile. Pourquoi encore ce poignard qui va droit à ce cœur si noble et si loyal? pourquoi cette triste fin réservée à tant de beaux faits d'armes, à tant de chevaleresques aventures, à tant de bonnes actions? pourquoi, toujours? Imposante question que s'adresse presque toujours aussi sans succès l'esprit humain quand il essaie de la soulever en ne faisant appel qu'à sa propre force.

Et maintenant, qu'après avoir rappelé tant de royales infortunes, toutes si peu méritées et si peu attendues, nous voici revenus à celle plus déplorable et plus grande encore, comme nous le disions tout à l'heure, qui nous a servi de point de départ dans cette lugubre énumération, parlerons-nous encore de Louis XVI, de cette adversité à la fois si étrange et si pure, que devant elle on ne peut vraiment que s'agenouiller! Ici plus que jamais la raison ne se trouve-t-elle pas confondue, parce qu'il s'agit d'hier, parce que les souvenirs n'apparaissent pas à des époques lointaines, et comme environnés des voiles du passé? et qu'avait-il donc fait, lui surtout, pour que sa vie si dévouée au bien de ses sujets fût ainsi sacrifiée? Mieux que personne dans son royaume il avait compris qu'avec les mœurs, avec les temps, avec l'intelligence des peuples les institutions doivent se modifier : il avait aboli la torture; il avait aboli la corvée : au premier vœu que venait de manifester la nation, il avait convoqué l'assemblée des notables; puis, comme l'assemblée des notables avait reculé devant la tâche qui s'offrait à elle, il s'était empressé de ranimer cette grande institution des états généraux qui sommeillait depuis long-temps, et de réunir les députés nommés par six millions de Français : voilà ce qu'il avait fait, le roi Louis XVI; et tout cela n'a pas empêché pourtant que, victime aussi sainte que saint Louis, il fût donné en spectacle par ses malheurs, parce qu'il y avait eu avant lui une régence et un règne qui s'étaient dégradés dans la débauche, parce qu'il y avait eu avant lui des hommes qui s'étaient efforcés d'étouffer parmi nous toute idée religieuse, tout sentiment religieux, et parce qu'il y avait aussi autour de lui des trahisons qui s'agitaient, et des passions insensées qui voulaient s'assouvir.

Mais qui nous dira, je le demande, les causes de ces désolations qui s'appesantissent toujours sur les têtes les plus saintes? Oh! si le malheur s'attaquait surtout aux hommes qui, dans le cours de la vie des peuples, trahissent les lois les plus sacrées pour de folles et coupables ambitions, on comprendrait facilement que

la justice de Dieu doit passer sur les crimes qui ont bouleversé le monde : mais saint Louis, mais l'infortuné Charles VI, mais Henri IV, mais Louis XVI..... Qui nous dira pourquoi tant de courage et tant de malheur, tant de vertu et tant d'outrages? Qui nous le dira ? Et mon Dieu ! demandons-le au catholicisme, la religion universelle qui peut seule expliquer l'histoire ! Pendant que la raison se confond éperdue et impuissante, du doigt le catholicisme lui montre cette croix qui domine le monde, et il peut dire : Il a été imposé à l'homme de se relever de sa déchéance par l'épreuve, d'arriver à la vertu et au bien par le malheur et par l'expiation ; et ce qui fut imposé à l'homme devait être aussi commandé aux nations qui apparaissent aux yeux de Dieu comme un seul homme qui a son enfance, son âge mûr et sa vieillesse, ses crimes ou ses vertus, ses passions ou ses grandeurs; et c'est pour accomplir cette grande loi de l'expiation que d'aussi grandes infortunes ont pu monter jusqu'au trône. Charles VI a payé la dette des crimes de son temps : Henri IV expiait sous le poignard de Ravaillac les fureurs des guerres religieuses ; et Louis XVI, ce Christ de la royauté, comme on l'a dit éloquemment, il a soldé le 21 janvier un passé désastreux et un avenir inconnu encore, mais qui sera grand sans doute comme son sacrifice, un avenir qu'il annonçait d'ailleurs par ces paroles de réconciliation prononcées à ses derniers momens, et un instant étouffées par le roulement des tambours pour aller bientôt s'inscrire dans les fastes de l'histoire.

Mais à présent que cette question que nous avions posée se trouve éclairée des lueurs de la vérité religieuse, voici qu'une autre question historique se pose, qu'il faut se déclarer cette fois inhabile à résoudre. Comment donc s'est-il fait que nous, nation pour laquelle tant de revers ont été supportés, nous n'ayons pas gardé dans tous les temps une vive et profonde reconnaissance pour cette royauté qui avait ainsi pour vieille coutume de s'interposer entre son peuple et la fatalité sévère des lois providentielles. Il n'a pas tenu à elle pourtant que la France n'eût rien à souffrir de cette loi rigoureuse qui place toujours l'épreuve avant la grandeur, et qui entremêle l'expiation et la gloire. Et c'est ainsi que, tantôt puissante et tantôt abattue, dans toutes ses fortunes bonnes ou mauvaises, cette royauté servait toujours le pays aussi bien par les souffrances de Charles VI que par l'épée de Charles VII, aujourd'hui par les conquêtes de Louis XIV, demain sur l'échafaud de Louis XVI ! et qu'elle s'unissait à nous par ces deux grandes choses qui font surtout les amitiés durables et éternelles, par la gloire et par le malheur ! J.

FÊTE DES ROIS EN 93.

Nous avons vu, depuis quarante ans, bien d'éphémères pouvoirs se succéder, et chacun d'eux, voulant faire croire à sa durée, établir et fonder des anniversaires et des fêtes *à perpétuité !*

De ces fêtes de la *république française, une, indivisible et impérissable,* de cette fête à l'Être-Suprême que le *peuple français* voulait bien *reconnaître*, de cette fête dont Robespierre était le grand-prêtre et le peintre David l'ordonnateur, que reste-t-il? à peine quelques souvenirs de ridicule et de cruauté, d'hymnes patriotiques et de cris de suppliciés, de guirlandes de fleurs et de trépieds antiques, d'autels de carton, de monumens simulés et d'échafauds réels.

L'empire avait aussi créé des fêtes, des anniversaires de couronnement et de victoires. Qui les chôme aujourd'hui?... tout au plus quelque vieux soldat qui se souvient du petit caporal, de sa vaillante épée et de sa redingote grise.

Après l'empire, la restauration a dit aussi : *Voici des jours qui seront consacrés à jamais, à perpétuité, jours d'expiations et de prières.* Et maintenant, si vous inscrivez le 21 janvier, le 13 février et le 16 octobre en grosses lettres sur un almanach, votre calendrier est saisi. On ne veut pas plus de ces souvenirs-là que des fêtes du 15 juillet, du 25 août et du 16 octobre.

Quand on voit tous ces changemens, toutes ces suppressions, toutes ces persécutions de jours, toutes ces guerres aux anniversaires, qui pourrait répondre que le 1er mai, et les 27, 28 et 29 juillet auront une faveur plus durable, plus à perpétuité que les fêtes de la république, de l'empire et de la restauration ?

Pour qu'une fête soit perpétuelle, pour qu'elle ne tombe pas de la mémoire des hommes, il faut que la religion l'ait prise sous sa sauve-garde, il faut qu'elle l'ait inscrite en tête des livres de prières du peuple; alors le temps peut marcher, les siècles peuvent venir, la mémoire que le christianisme aura voulu garder sera conservée. Et quand vous ne saurez pas quel jour Alexandre est mort, quel jour Socrate a bu la cigüe, quel jour Attila a cessé de tourmenter le monde, vous saurez quel jour une simple bergère, sainte Geneviève, s'est endormie dans le Seigneur, quel jour les anges sont venus chercher saint Louis de Gonzague, quel jour les pauvres ont pleuré saint Vincent de Paule.

Creusez-vous l'imagination, mettez-vous l'esprit à la torture pour rêver des changemens, et vous n'en trouverez pas un capable d'anéantir cette suite de fêtes que nous venons de voir se succéder : Noel, le Jour de l'an, et les Rois. Vous ôteriez toutes ces saintes réjouissances de vos calendriers, qu'elles resteraient enracinées dans les habitudes du peuple. Et c'est cela, bien plus que toutes les ordonnances, que tous les décrets, qui assure la perpétuité.

Sous le sanglant régime de la terreur, la célébration de toute solennité chrétienne était sévèrement défendue. *La fête des Rois* surtout avait été mise à l'index, alors que la convention avait ses jours sacrés, que la famine était appelée *sainte,* et que l'*hozanna* était changé dans le cri de *vive la mort* ! « Chose étrange,

s'écrie le grand poète du christianisme, chose étrange ! des hommes puissans, parlant au nom de l'égalité et des passions, n'ont jamais pu fonder une fête, et le saint le plus obscur, qui n'avait jamais prêché que pauvreté, obéissance, renoncement aux biens de la terre, avait sa solennité au moment même où la pratique de son culte exposait la vie.....

Tandis que la statue de Marat remplaçait celle de saint Vincent de Paule, tandis qu'on célébrait ces pompes, dont les anniversaires seront toujours marqués comme des jours d'éternelle douleur, quelque pieuse famille chômait en secret une fête chrétienne, et la religion mêlait encore un peu de joie à tant de tristesse. Les cœurs simples ne se rappellent point sans attendrissement ces heures d'épanchement où les familles se rassemblaient autour des gâteaux qui retraçaient les présens des mages. L'aïeul, retiré pendant le reste de l'année au fond de son appartement, reparaissait dans ce jour, comme la divinité du foyer paternel. Ses enfans, qui depuis long-temps ne rêvaient que la fête attendue, entouraient ses genoux et le rajeunissaient de leur jeunesse. Les fronts respiraient la gaieté, les cœurs étaient épanouis, la salle du festin était merveilleusement décorée, et chacun prenait un vêtement nouveau. Au choc des verres, aux éclats de la joie, on tirait au sort ces royautés qui ne coûtaient ni soupirs ni larmes. On se passait ces sceptres qui ne pesaient point dans la main de ceux qui les portaient; souvent une fraude, qui redoublait l'allégresse des sujets et n'excitait que les plaintes de la souveraine, faisait tomber la fortune à la fille du lieu, et au fils du voisin nouvellement arrivé de l'armée; les jeunes gens rougissaient embarrassés qu'ils étaient de leur couronne, les mères souriaient et l'aïeul vidait sa coupe à la nouvelle reine.

Or, le curé présent à la fête recevait, pour la distribuer avec d'autres secours, cette première part appelée *la part des pauvres*. Des jeux de l'ancien temps, un bal, dont quelque vieux serviteur était le premier musicien, prolongeaient les plaisirs, et la maison entière, nourrices, enfans, fermiers, domestiques, et maîtres, dansaient ensemble la ronde antique. »

En faisant cette vraie et poétique description, Châteaubriand a peint, avec son talent ordinaire, ce qui se passait dans les familles au temps de persécutions et de mort, mais il n'a pas dit ce qui arriva à Nantes pour clore la célébration d'*une fête des Rois*.

Carrier régnait alors, et l'on venait d'inventer, pour le distraire, les *noyades* et les *mariages républicains ;* tout était morne et triste sur les bords de la Loire, qui ne roulait plus que des flots rougis.... Au grand péril de ses jours, un jeune royaliste avait pour quelques semaines quitté l'armée vendéenne et était entré à Nantes ; il avait appris que son grand-père était malade, et pour pouvoir continuer à faire son devoir, il avait senti que la bénédiction de son aïeul lui serait en aide : il était donc revenu pour la recevoir. Sa crainte fut heureusement trompée, le vieillard ne succomba pas à la maladie qui avait alarmé la famille, et la force et la santé revinrent à celui qu'on avait cru tout près de la mort.

Parmi les enfans et les petits-enfans, parmi les amis et les serviteurs du vieux chrétien, il y eut donc grande joie, et comme c'était à l'approche du 6 janvier,

on remit la fête de la convalescence à la fête des Rois. Sans rien laisser percer au-dehors, les invitations furent faites, et le salon, qui depuis long-temps restait fermé, fut rouvert, ce jour-là, du côté du jardin.

Le fils et la belle-fille du vieillard étaient morts, mais il avait près de lui quatre de leurs enfans, quatre filles ; l'aînée pouvait avoir 23 ans, et c'était elle qui tenait la maison de son grand-père. Le jour des Rois venu, elle et ses jeunes sœurs avaient dès le matin fait des apprêts pour la fête ; elles avaient enlevé les housses des fauteuils, et le damas rouge à grandes fleurs blanches, et les bois dorés des pieds et des bras contournés, des gondoles, des bergères et des sophas avaient réapparu dans tout leur éclat ; des branches de verdure avaient été mises dans les vases à tuyaux de la cheminée et des consoles, et des bougies, qui avaient commencé à brûler dans des temps plus heureux, venaient de reprendre leur place dans les bras en rocailles à bouquets de porcelaine, qui ornaient chaque côté des glaces.

Les feux en or moulu n'étaient plus recouverts de leur enveloppe de fer-blanc et brillaient de la flamme du grand et large foyer. Vers les une heure après midi, la famille et les convives se rassemblèrent, car en ce temps-là on dînait au plus tard à deux heures; mais, pour arriver, on avait eu soin de venir isolément En *ces jours de liberté*, on aurait craint d'être accusé de complot et de conspiration, si l'on s'était montré avec quelques amis. Cette contrainte du dehors rendait encore plus douce la joie de se trouver ensemble. Aussi, dès que la porte de la rue était refermée, c'était du bonheur que l'on éprouvait. Aujourd'hui on dit *bon jour* à un ami, on lui serre la main, avec plaisir sans doute, mais sans grande émotion; alors c'était bien différent. Quand on disait, dans ces temps-là, *bon jour* à quelqu'un de cher, c'était vraiment un bon jour qu'on lui souhaitait, un jour sans dénonciation, sans arrestation, sans prison, sans guillotine et sans mort. Ce mot si simple était alors comme une prière ! on ne le prononçait qu'avec émotion.

Les jeunes filles avaient eu pour première pensée de fêter la convalescence de leur aïeul ; mais à cette idée pieuse, elles en joignaient deux autres : Le *jour des Rois*, c'était là fête des royalistes ; et n'était-ce pas bien de célébrer cette fête, pendant qu'elles avaient près d'elles leur cousin le Vendéen, le défenseur de Dieu et du roi.

Toutes ces bonnes raisons réunies leur avaient fait mettre beaucoup de zèle et de soins dans leurs apprêts : avec la vieille cuisinière, elles avaient pétri et fait cuire le gâteau, et, sur sa croute dorée, un œil bien scrutateur aurait pu distinguer comme de vagues fleurs de lys.

L'heure du banquet arrivée, la famille se mit à l'entour de la table, et avant de s'asseoir, un homme à cheveux gris (un prêtre caché) dit le *benedicite*.

Pour que rien de ce qui se passait dans l'intérieur ne fût entendu ni vu de la rue, les fenêtres qui donnaient de ce côté étaient restées fermées ; le jour ne venait que par les grandes portes vitrées qui ouvraient sur le jardin... Il n'y avait donc aucune imprudence à se réjouir un peu entre amis si intimes et si éprouvés ; aussi la joie gagna petit à petit tous ceux qui entouraient la table. Le vieil-

lard était heureux et comme rajeuni par la douce gaîté de ses petits-enfans, et eux ressentaient grand bonheur à voir leur grand-père sourire.

Le sourire d'un vieillard, c'est comme un rayon de soleil, çà fait brûler tout ce qui le reçoit. L'intimité appelle les souvenirs, et les souvenirs sont le charme de toute conversation. Oh! point de bonnes, de douces causeries, si l'on ne peut dire : *Vous souvenez-vous ?*

Encore un grand attrait de conversation, c'est quand quelqu'un du cercle a des aventures à redire, des aventures à raconter. Et dans ce salon que je cherche à peindre, se trouvaient ce charme des souvenirs de famille et cet attrait des histoires de guerre et de batailles. Le jeune Vendéen était là, et son grand-père et ses cousines, et le prêtre déguisé et les amis de la maison lui faisaient redire, lui faisaient peindre la vie aventureuse qu'il menait depuis plus d'une année avec les soldats du drapeau blanc.

Le vieillard redressait sa belle tête couronnée de cheveux blancs aux recits de son petit-fils, et se sentait fier de sa conduite. Et les jeunes filles avaient senti plus d'une fois des pleurs dans leurs yeux, en écoutant tous les périls qu'avait courus leur cousin.

— Oh! dit l'une d'elles, afin que Dieu et la sainte Vierge vous protègent dans les batailles que vous affronterez encore pour notre belle et sainte cause, mon cousin, après le dîner, je vous donnerai un *sacré cœur* que vous porterez sur votre poitrine.

— Ce sera avec une vive reconnaissance, ma cousine, que je recevrai ce don, et devant mon grand-père, et devant la famille et nos amis, je vous fais le serment de ne le quitter jamais. Je le garderai, et si un jour il est percé d'une balle, nous tomberons ensemble.

— Non, dit le prêtre, l'emblème sacré que vous allez recevoir, ne sera point percé par les balles.

Le prêtre disait vrai, et vous verrez comment.... Ces mots de balles, de blessures et de batailles auraient pu répandre parmi les convives des pensées d'inquiétude ; on ne les prononça plus.

Le vieux serviteur de la maison avait apporté de la cave le meilleur vin, et les verres à pieds en spirale avaient été plus d'une fois choqués les uns contre les autres, pour trinquer à quelque souvenir, à quelque espérance. *Les santés* s'étaient succédées, et le vieillard avait doucement reproché à ses petites-filles de ne boire que du bout des lèvres. « Dans mon jeune temps, disait-il, les femmes buvaient mieux que cela. »

Cependant le repas avançait, et voici venir le gâteau avec le dessert. L'aînée des jeunes demoiselles se leva, tira du buffet un beau naperon ouvré à franges de fil, et l'étendit sur le gâteau. Ainsi couvert, on l'apporta au prêtre, qui, pendant qu'on soulevait un peu le voile, coupa le gâteau en autant de parts qu'il y avait de personnes conviées à la fête ; il fit même une part de plus, une part plus grande que les autres, celle qu'en Bretagne nous appelons : *la part à Dieu* ou *le morceau des pauvres*, et la mit de côté.

Puis la plus jeune de l'assemblée, jolie et fraîche fille de quinze ans tout au

plus, appuyant le grand plat qui contenait le gâteau contre sa poitrine, et le gâteau restant toujours recouvert du voile, alla d'abord à son aïeul, et lui dit : « Grand-père, prenez votre part, et soyez roi.

— Oh! mon enfant, répondit le vieux gentilhomme, que me souhaites-tu là ? Aujourd'hui ce sont de jeunes têtes qu'il faut sous les couronnes, elles deviennent lourdes à porter. Qu'un autre que moi ait donc la royauté.

— Ce sera notre jeune soldat qui aura la fève, ajouta le prêtre.

— Je ne sais, dit le vendéen, mais si elle me fait roi, comme je sais tenir l'épée, je saurai défendre ma couronne.

— Ce ne sera pas vous qui aurez la fève. La voici, s'écria la jeune fille qui avait porté le gâteau à tout le monde, la voici, elle est dans le morceau qui m'est resté.

— Eh bien ! qui choisis-tu pour roi, demanda l'aïeul.

— Vous, mon grand-père, si vous le voulez bien, car je crois qu'il faut beaucoup de sagesse et d'expérience aux rois... , et qui en a autant que vous?

— Non, cher enfant. Je refuse.

— Alors je prends mon cousin.

Bravo, bravo, cria tout le monde, *vive le roi! vive le roi*! ajoutèrent quelques voix, et quand le soldat vendéen buvant à son aïeul et à sa famille, porta son verre à ses lèvres, les paroles usitées à cette fête : *Le roi boit! le roi boit!* furent aussi prononcées.

Il y a tant de douce joie dans les fêtes de famille, que, ce jour-là, il ne restait plus sous le toit du vieux et loyal breton aucune pensée sombre, aucun pressentiment triste.

Après le dîner, la jeune personne qui avait parlé du sacré-cœur, dit à son cousin: Votre majesté très-chrétienne veut-elle se mettre à genoux, et je lui donnerai ce que je lui ai promis.

Très-volontiers répondit le vendéen, et mettant un genou en terre il inclina la tête, et la pieuse et enthousiaste royaliste lui passa autour du cou un scapulaire, comme en portaient les soldats de Charette, de d'Elbée, de Lescures et de Bonchamps.

Ceci n'était plus un jeu, c'était devenu solennel, et le vieillard se levant de son grand fauteuil vint à son petit-fils lui donna l'accolade et lui dit : Que Dieu te garde, toi sers-le bien.

Je le jure, répondit le vendéen, et jamais chevalier recevant l'éperon d'or, n'avait mieux juré que lui.

Pendant que ceci se passait dans le quartier de Notre-Dame de Nantes, sur le boulevard un vol avait été commis par un domestique du sanguinaire Carrier. Ce voleur pillant un assassin avait été découvert, on allait l'arrêter, mais jeune et agile il avait escaladé les murs du jardin et avait trouvé le moyen de se réfugier dans le cloître Notre-Dame, pendant la nuit il s'était glissé dans le jardin du vieux gentilhomme, et là, dans la loge déserte du jardinier, il se croyait à l'abri des recherches..

De sa cache il entendit quelque mouvement dans l'hôtel, et quand le soir fut

venu, voyant de la lumière aux fenêtres du salon, il se fit espion, se rapprocha des murs, écouta, regarda, et se dit : Je vais racheter mon vol par la dénonciation. Carrier aime l'argent, mais il aime encore plus le sang des royalistes, je vais lui dénoncer cette famille qui célèbre la fête des Rois, et j'aurai ma grâce.

Et comme il l'avait résolu, le voleur alla faire sa déposition au comité de salut public. — Et une heure après, l'hôtel du cloître Notre-Dame fut investi, et toute la famille, depuis le vieillard octogénaire jusqu'à la jeune fille de quinze ans, le prêtre, le vendéen, les amis et les deux vieux domestiques, tous furent arrêtés.. Alors il y avait peu loin de la prison à l'échafaud, alors la *justice* allait vite, c'était le beau temps de la dénonciation, sa voix était mieux écoutée que toute autre. Aussi quelques heures suffirent pour instruire l'affaire de la famille royaliste ; des fouilles avaient été faites dans la demeure du vieillard et dans les chambres de ses filles. *Les sacrés cœurs de Jésus et de Marie* avaient été trouvés dans des tiroirs de commode.

Ce fut assez pour amener une prompte condamnation qui s'étendit non-seulement sur tous ceux qui s'étaient assis à l'entour du gateau des rois, et qui l'avaient rompu avec les vieux usages, mais qui atteignit de plus, et la vieille cuisinière qui l'avait fait cuire, et le vieux domestique qui l'avait apporté sur la table. Tout cela aux yeux des républicains d'alors, c'était de la conspiration.

Vingt-quatre heures après le prononcé du sanglant arrêt, une foule cruellement curieuse couvrait la place du Bouffay depuis plusieurs heures. Quand l'aïeul avec ses beaux cheveux blancs et son air résigné, quand le prêtre et les deux fidèles serviteurs parurent sur le perron, le peuple fit peu d'attention, il était blasé sur ce genre de spectacle, chaque jour il voyait mourir des gens pareils à ceux qu'il voyait alors. Mais quand les quatre jeunes filles eurent franchi le seuil de la prison, quand elles commencèrent à descendre les degrés qui conduisent à la place ; un murmure sourd se fit entendre parmi la multitude, c'était la pitié qui le faisait naître, mais ce sentiment fut bientôt étouffé, et les cris, *à bas les aristocrates*, *les aristocrates à la guillotine* proférés par des hommes de sang, furent répétés par la foule.

A travers les flots pressés du peuple, l'exécuteur et ses valets frayent un chemin aux victimes... Elles arrivent à l'échafaud, le vieillard y monte le premier, puis le prêtre, puis la servante, puis le domestique; pendant ces rapides exécutions, les quatre sœurs priaient pressées les unes contre les autres, se cachant le visage pour ne pas voir le sang, l'aînée fut appelée, elle embrassa ses sœurs et monta sur les marches rouges... Un bruit se fait entendre, c'est le couteau qui tombe et qui tue. Elle était délivrée de la vie!

La seconde, la troisième lui succèdent.

La plus jeune reste seule, son moment suprême est arrivé, elle se relève de la terre où elle a prié, elle monte aussi les degrés ensanglantés... Le bourreau veut l'attacher, il lui ôte les mains qu'elle tenait sur son visage pour ne pas voir les corps mutilés de ses sœurs. Alors la jeune fille apparaît dans toute sa beauté, sa pâleur, ses larmes n'avaient pu effacer sa jeunesse. Elle venait d'avoir quinze ans !

Elle regardait le ciel ; un enthousiasme divin éclatait dans ses yeux; elle semblait un ange prêt à s'envoler loin du séjour du crime et de la douleur : le bourreau la regarde, et lui, bourreau! sent un mouvement de pitié, il laisse retomber le bras qu'il étendait déjà vers elle en disant, elle est trop jeune, elle n'a pas quinze ans !

Grâce ! grâce! s'écrie-t-on alors de toutes parts, grâce! grâce ! la république lui pardonne, elle n'a pas l'âge de mourir.

Du haut de l'échafaud la jeune fille cria à la foule :

J'ai plus de quinze ans, vous avez tué mon grand-père et mes sœurs, je suis aussi coupable que le reste de ma famille.

Non, répond la multitude, descendez de l'échafaud, votre grâce est accordée.

Je ne veux pas de votre grâce, je veux mourir,... je vois mes sœurs, elles montent vers le ciel, elles m'appellent, elles m'attendent. Oh! par pitié, par pitié, monsieur le bourreau, faites-moi mourir, je suis coupable, coupable comme mon grand-père, comme mon cousin, comme mes sœurs... je hais la république, je la déteste. Vive le roi ! vive le roi !

Eh bien qu'elle meure donc, répliquèrent quelques voix, qu'elle meure donc, ajouta la foule.

A regret l'exécuteur se saisit de sa jeune victime, et bientôt l'ange eut rejoint les anges... Ceci se passa en 1793 trois jours après la fête des rois.

Vicomte Walsh.

II.

HAUTES ÉTUDES.

DEVOIRS ADMINISTRATIFS.

(1er article.)

Notre pensée n'est pas d'ouvrir ici un cours d'administration ; il faudrait écrire des volumes et nous n'avons que quelques pages à remplir ; entre tant de graves matières embrassées par l'*Echo de la Jeune France*, on a dû faire part égale, et la spécialité dont nous avons à nous occuper, quelque importante qu'elle soit, a des limites qu'elle ne saurait franchir sans envahissement.

Résumer l'histoire des théories administratives qui ont tour à tour été mises en pratique depuis l'établissement des communes, indiquer les diverses modifications apportées par la révolution de 89, le consulat, l'empire et la restauration, montrer les effets du principe électif sous le régime actuel, examiner les réformes que nécessite une centralisation encore exubérante et les développemens qu'appelle une représentation dépourvue jusqu'ici d'attributions vitales, exposer ce que sont au milieu des incohérences de cet état transitoire les fonctionnaires de l'ordre administratif, déterminer ce qu'ils pourraient et devraient être à tous les degrés de la hiérarchie, si nos institutions départementales et municipales étaient en harmonie tant avec le droit public de la France qu'avec la situation morale de la société, tel est le plan d'études que nous nous sommes tracé et que nous suivrons avec une fidélité scrupuleuse.

Ce travail plus curieux qu'aride ne paraîtra pas dénué d'à propos sans doute, après la promulgation d'une loi sur la responsabilité des ministres et de leurs agens et à l'ouverture d'une session qui a inscrit dans son programme deux projets de lois complémentaires, l'un sur l'organisation du conseil d'état et l'autre sur les attributions des conseils municipaux. Le moment est venu, selon nous, d'envisager notre système administratif dans son ensemble, d'interroger les principes de son action, de peser les garanties de sa justice et de préciser tous les devoirs en vérifiant tous les mandats.

« La matière que nous allons traiter, disait un ministre de la restauration en abordant le même sujet à la tribune, touche à la fois aux intérêts généraux de l'ordre le plus élevé et aux intérêts privés qui se rapprochent le plus de la famille ; la chaîne que nous devons suivre part du trône et descend jusqu'au hameau ; l'autorité royale, la responsabilité ministérielle, les droits de la province et de la cité, ceux de cette vieille communauté dont tous les membres sont liés par une identité continue de besoins et de ressources, tous ces élémens de pros-

périté publique, tous ces grands moyens d'ordre social viennent s'offrir à la fois. »

La commune est une des premières bases de la société, son existence n'est pas arbitraire comme la circonscription d'un département; ce n'est ni une création politique ni une fiction légale; elle a précédé la loi, elle est née, comme une conséquence du voisinage, du rapprochement, de la jouissance indivise, et de tous les rapports qui en dérivent naturellement. Dès qu'une de ces causes a rassemblé, a groupé sur un point du territoire un certain nombre d'individus et d'habitations, il s'y est formé par la force des choses un être collectif, intermédiaire entre l'individu et l'état, ayant ses intérêts, ses besoins, ses droits particuliers; ces intérêts et ces droits ne sont plus des droits et des intérêts purement individuels; ils ne se confondent pas non plus avec ceux de l'état entier; ils appartiennent à la localité. En un mot, la commune est un état relativement aux individus qui la composent, elle est un individu relativement à l'état; les institutions qui la concernent doivent donc être combinées en vue de cette double relation.

M. de Barante, quoique partisan du système d'administration cantonale, l'a reconnu dans un de ses principaux ouvrages : « Le lien communal formé par de longues habitudes est celui qui se fait sentir avec le plus d'énergie, ou plutôt, le seul qui se fasse bien comprendre; le paysan aime son clocher; c'est dans l'église de sa commune que sont concentrés tous ses souvenirs; c'est dans le cimetière que ses pères ont été enterrés; les chemins vicinaux ont été tracés pour communiquer avec le hameau paroissial; il se mêle, en outre, à l'existence distincte de la commune un sentiment d'amour-propre, une sorte de patriotisme à la portée des hommes dont les regards ne pourraient s'étendre plus loin. »

Là réside ce pouvoir médiateur qui s'interpose entre la faiblesse de l'homme isolé et la force du pouvoir central; avec des communes sincèrement constituées point d'oppression possible; sans communes point de garanties durables; voyez le consulat jeter les fondemens du despotisme impérial : quel est son premier soin? il abat les municipalités et en confisque toutes les libertés à son profit; l'histoire lui avait appris qu'il ne pouvait atteindre à la dictature, sans renverser cette barrière.

Les agrégations d'habitans établies en communauté, unies par des intérêts communs, veillant elles-mêmes par leurs délégués à la conservation de ces intérêts, sous le nom de cités et de communes, remontent aux temps les plus reculés; on les trouve et chez les Romains et chez les Gaulois; dans le siècle qui suivit la conquête de Clovis, on les retrouve encore sous nos premiers rois avec la plupart de leurs franchises et de leurs privilèges; elles disparaissent plus tard sous l'oppression de l'anarchie féodale, mais dès le XIIe siècle, aussitôt que la lutte s'engage entre les grands vassaux et la couronne, les communes renaissent; Louis VIII les soutient et les protège; après avoir repoussé avec l'épée les invasions d'une féodalité dévorante, il a senti que, pour donner de la force à son ouvrage, il était nécessaire d'opposer des intérêts collectifs à des intérêts individuels et des institutions généreuses aux caprices de l'arbitraire; « il n'avait reçu de

ses prédécesseurs qu'un territoire et des soldats, a dit un éloquent apologiste (1), il veut avoir des sujets et leur donner une patrie; il proclame l'affranchissement des communes. »

Des chartes sans nombre furent accordées pendant le XIIe et le XIIIe siècles; aucune demande ne fut repoussée; l'investiture royale n'était qu'une formalité destinée à placer le droit populaire à l'abri de toute attaque; le principal privilége des communes, celui dont elles se montraient le plus jalouses, était le droit d'élire leurs magistrats municipaux. L'exercice de ce privilége n'avait, il est vrai, et ne pouvait avoir aucun caractère d'uniformité; il offrait la même diversité que les coutumes locales; le nombre, les attributions, la durée, les titres même des magistrats variaient à l'infini; il y avait des consuls, des maires, des échevins, des syndics, des jurats, des prud'hommes, des capitouls; mais au fond le principe concédé était le même, et que de germes de liberté ne renfermait-il pas!

Le premier administrateur de la commune, toutefois, n'était pas élu directement par les notables comme les autres magistrats municipaux, il était presque toujours nommé par le roi sur une liste de candidats présentés par le collége.

Le corps de ville, réuni au collége des notables sous la présidence du maire, pour s'occuper de la régie des biens et de la surveillance des intérêts de la communauté, n'avait pas également une entière indépendance. Son pouvoir ne s'étendait pas au-delà des actes d'une simple administration. Tout ce qui touchait à la propriété, tout ce qui constituait pour la commune un droit réel, était subordonné à l'approbation souveraine.

Cette restriction, loin d'être un acte de bon plaisir, était une mesure de saine raison : Les communes possèdent, elles sont propriétaires, elles ont, comme les particuliers, leurs biens, leurs droits, leurs actions; elles forment un individu collectif et peuvent, dans leurs rapports avec les tiers, être considérées comme une personne privée, mais cette assimilation a des limites, et il existe entre la commune et le particulier une différence essentielle. Le particulier, s'il est maître de ses droits, peut disposer à son gré de sa propriété; il peut la vendre, l'échanger, la donner, en user et en abuser. Il n'en est pas de même de la commune. Le bien qu'elle possède n'appartient pas à ceux qui composent aujourd'hui la communauté; il appartient au même titre aux générations qui doivent suivre, et dès-lors, il ne leur est pas permis de l'aliéner, si ce n'est pour de justes causes dont l'autorité souveraine doit être juge, et avec des formalités qui doivent assurer la conservation des intérêts de tous.

Les communes ont dû, par une suite naturelle de cette condition, être considérées comme mineures et assujéties aux lois sur la tutelle. Aussi, pour qu'une vente, un échange, une acquisition, autorisés par leurs représentans, pussent être légalement consommés, fallait-il que l'acte fût reconnu nécessaire ou au moins profitable à la communauté, que sur l'avis favorable de l'intendant et sur

---

(1) M. de Martignac, session de 1829.

la proposition du ministre, le roi l'eût autorisé par lettres patentes enregistrées au parlement ; ou que, lorsqu'il s'agissait d'une valeur moindre de 3,000 francs, la délibération eût été homologuée par une cour souveraine, sur les conclusions du procureur-général.

Nous n'entrerons pas dans de longs détails sur l'ancien régime municipal, on sait quel appui il trouva dans les parlemens et quelle impulsion il reçut des états généraux ; si la convocation de ces assemblées nationales eût été moins rare, elles en auraient secondé avec efficacité les progrès, et l'institution pure, de toute rouille n'aurait jamais été aliénée.

Le dix-huitième siècle dans son terrible réveil bouleversa tout, les communes subirent coup sur coup plus de changemens que dans le cours des cinq siècles qui l'avaient précédé.

Les places d'assesseurs, de maires, de lieutenans de maire, alternatives et triennales, créées par les édits de 1702, 1706, 1708 et 1714, supprimées en 1717, furent rétablies en 1722, supprimées de nouveau en 1724, rétablies une seconde fois en 1733, et supprimées enfin en 1764 et en 1765.

Deux édits promulgés sous le ministère de M. de la Verdy rendirent toutes les charges municipales électives, mais cette émancipation factice devint un moyen de spéculation dans les mains de l'abbé Terray, qui les mit aux enchères et les livra ouvertement à l'agiotage du fisc. Les assemblées provinciales qui furent essayées en 1778 et qu'on entreprit en 1787 d'étendre à tous les pays d'élection, n'eurent qu'une existence éphémère ; la révolution les suivit de trop près pour qu'elles aient pu laisser des traces, elles ne furent qu'un acheminement vers l'état créé par les lois de 1789.

L'un des premiers soins de l'assemblée constituante fut d'établir les municipalités : ici commence un ordre de choses tout-à-fait nouveau et qu'il est nécessaire de bien connaître. Les municipalités fondées par la loi du 18 décembre 1789, diffèrent des anciennes communes sous plusieurs rapports importans ; d'abord ce ne sont plus des localités privilégiées jouissant de droits spéciaux ; toutes les communautés d'habitans se trouvent soumises au même titre et avec les mêmes droits à un régime unique ; elles ne se distinguent entre elles, que par les droits réels dont elles conservent la propriété.

En second lieu, l'administration municipale n'est plus une simple administration de famille, renfermée dans la régie des intérêts locaux ; elle devient une partie de l'administration de l'état, et concourt ainsi à l'action générale.

Enfin, l'autorité municipale cesse de résider dans l'assemblée générale, et l'on commence à distinguer dans son organisation, l'autorité qui exécute et la faculté qui délibère.

L'ancien régime municipal et communal est donc aboli. Les *Officiers* et *membres* du corps municipal dont le maire est le chef, doivent être élus ; tous les citoyens *actifs* concourent à l'élection. Pour être citoyen actif, il suffit d'être Français, majeur, domicilié, et de payer une contribution *directe* de la valeur de *trois journées* de travail. Pour être éligible, la contribution doit être équivalente à *dix journées* de travail.

Des notables élus aussi en nombre double des officiers municipaux, forment, avec ces derniers, le conseil-général de la commune : ce conseil délibère sur la régie des biens, sur les dépenses, sur les travaux, sur tous les objets qui intéressent la communauté; les nombreuses attributions de police appartiennent au corps municipal, mais sous l'autorité et la direction des administrations et des directoires de districts; ces dernières administrations, sont à leur tour, subordonnées aux administrations départementales, et celles-ci à l'autorité royale.

Telles furent les innovations essentielles qui résultèrent des lois de 1789 et de 1790, et qui furent maintenues par la constitution de 1791.

L'exercice du pouvoir étant ainsi considéré comme une échelle d'autorités, dont l'administration locale était la base, Mirabeau proposa d'élire les fonctionnaires du deuxième degré exclusivement parmi ceux qui avaient exercé au premier, ceux du troisième dans le second, et toujours de même jusqu'au sommet; selon ce système, les simples officiers municipaux auraient trouvé des motifs puissans d'émulation et d'encouragement dans une élection primaire qui leur eût frayé la voie des plus hautes fonctions, mais cette brillante théorie était alors sans application possible; les tendances étaient déjà manifestes, on n'aspirait qu'à niveler.

La hiérarchie fondée par le décret de 89 fut détruite en 93 par les commissaires que la troisième assemblée envoya dans les départemens avec tous les pouvoirs de la dictature la plus absolue; l'autorité des municipalités s'agrandit alors outre mesure et les administrations de district et de département ne furent plus que des commissions intermédiaires réduites à des attributions extrêmement bornées; la réalité du pouvoir se trouva partagée entre les nouvelles municipalités dont le personnel avait été entièrement changé et des comités d'autant plus puissans qu'ils existaient et agissaient en dehors du régime légal.

La constitution de l'an III devait encore introduire un autre système; on avait renversé la pyramide, tout l'édifice s'était écroulé; on ne voyait la source du désordre, dont on était encore épouvanté, que dans l'excès du pouvoir attribué aux magistratures populaires, on voulut en prévenir le retour; le degré intermédiaire fut retranché, on supprima les administrations de district; il n'y eut plus alors qu'une municipalité collective par canton. Les communes dont la population s'élevait à 5,000 ames conservèrent seules une administration qui leur fut propre; les autres ne furent représentées que par un agent municipal, et administrées par la municipalité du canton, formée de la réunion des agens municipaux de toutes les communes de la circonscription cantonale.

Les membres de ces administrations étaient élus dans les assemblées primaires, où était admis tout Français majeur qui payait une contribution directe *quelconque*, ou qui avait fait une ou plusieurs campagnes pour l'établissement de la république.

Les administrations municipales ainsi formées n'exerçaient leurs fonctions que sous l'autorité des administrations du département, et celle-ci sous l'autorité des ministres; les ministres pouvaient annuler les actes des administrations

des départemens et suspendre leurs membres; les administrations de départemens avaient le même droit à l'égard des administrations municipales.

Le Directoire pouvait même destituer les administrateurs élus, et cette faculté monstrueuse ne lui parut pas suffisante; car, par une loi du 22 ventose an IV, il se fit accorder le droit de nommer d'office, en cas de démission ou de destitution, les administrateurs municipaux des communes de 5,000 ames.

Le système enfanté par la constitution de l'an III n'était pas né viable, aussi n'occupe-t-il guère qu'une date dans notre histoire administrative; les événemens se pressaient; l'usurpation consulaire avait succédé au gouvernement directorial; le régime municipal, après une existence de 700 ans, finit avec le 18e siècle; sa ruine fut consommée par la constitution de l'an VIII, qui réserva au chef du gouvernement le pouvoir de révoquer à volonté les fonctionnaires de tout ordre, depuis les ministres jusqu'aux officiers municipaux, et l'astreignit seulement à choisir les remplaçans de ces derniers dans la première liste communale.

La loi organique du 28 pluviose an VIII fonda un système tout entier, système dont les principaux rouages fonctionnent encore, et qui par conséquent exige de notre part une analyse particulière. A. DE P.

(La suite à la prochaine livraison.)

PHILOSOPHIE DE L'ART DRAMATIQUE.

Il est pour l'art comme pour la société des époques de prospérité et de décadence, de jeunesse et de décrépitude. Quand de fortes croyances circulent dans les veines de la société et font palpiter son cœur quand une pensée religieuse lui sert de guide et de flambeau, alors il y a progrès, progrès continu, non-seulement dans les mœurs et les institutions, mais encore dans l'art et la littérature. Le sentiment religieux échauffe et féconde tous les élémens de la vie sociale, éclairé de cette lumière vive et pure, le génie a plus d'inspiration et d'élan, l'imagination plus de vigueur et de sève. Dans cette atmosphère vivifiante, les facultés de l'homme s'épanouissent plus brillantes; ses productions portent un cachet plus remarquable de grandeur et d'originalité, l'art est beau de jeunesse, de coloration et de vie. Ces époques sont celles des grands poèmes, des vastes épopées; créations grandioses, dont tous les siècles admirent la superbe ordonnance et les colossales proportions. Alors apparaissent les Dante et les Milton, les Raphaël et les Michel-Ange; artistes géans qui ne peuvent naître que dans les temps de foi et d'enthousiasme.

Mais aux époques d'analyse et de scepticisme, un phénomène tout opposé se manifeste. A mesure que la foi s'éteint dans les intelligences, l'esprit humain semble perdre sa spontanéité et sa puissance créatrice. Quand ce phare protecteur, placé sur la route où s'avance l'humanité, pâlit et s'efface, laissant le monde moral plongé dans les ténèbres, l'art s'étiole et languit sous un ciel brumeux et

noir. Le froid qui a gagné le cœur de la société a glacé l'ame du poète. La littérature ne se propose plus aucun but social, aucune mission glorieuse et sainte. Descendue des hautes régions du spiritualisme et de la foi, elle se fait l'écho d'une foule matérialiste et incrédule; elle obéit à ses caprices, caresse ses passions, nourrit et développe ses goûts vulgaires, ses inclinations grossières et brutales, dépourvu d'enseignement, privé de moralité, l'art dramatique dégénère et se matérialise. Ce qu'on veut alors à tout prix, ce sont des émotions enivrantes, des scènes étranges, de sanglans dénouemens. Le beau est sacrifié à l'horrible, le sublime au monstrueux.

Voyez quels sont les spectacles des Romains à l'époque de la décadence de l'empire, voyez sur l'arène de l'amphithéâtre le gladiateur expirant aux applaudissemens convulsifs de la foule. A ces hommes dégénérés, sans mœurs et sans délicatesse, il faut des spectacles hideux, des flots de sang, des cris de mort, les dernières convulsions d'une douloureuse agonie, il faut que des esclaves meurent pour amuser l'oisiveté des maîtres du monde. Ce sont là leurs amusemens favoris, leurs jouissances journalières. Déchus de leurs antiques croyances, ils ont perdu tout sentiment d'humanité; tout ce que leur cœur renfermait de vertus et de générosité s'est flétri et desséché au souffle brûlant du scepticisme. Étonnez-vous donc que leur cruauté et leur barbarie aient eu de tels raffinemens, que ces affreux récits, transmis d'âge en âge; nous fassent encore frémir d'horreur. Étonnez-vous de ce goût passionné, de ce besoin chaque jour renaissant d'émotions vives et fortes, qui précipitent autour de l'amphithéâtre les féroces descendans de tant de héros. La décadence de leurs lois, de leurs mœurs, de leur religion explique assez cette dépravation profonde, cet oubli des droits de l'humanité, cette violation des règles de la justice, ces abominables assassinats que consacraient la présence et les suffrages de la multitude. Le jour où se sont effacées dans la société les notions du juste et de l'honnête, ce jour-là les traditions du beau et du sublime ont disparu dans la littérature et les arts.

Mais, grâce au christianisme, la société se transforme et se régénère, placé sous l'empire de cette religion si pure et si belle, l'art se crée une mission plus sainte se propose un but plus noble et se revêt d'un caractère frappant de grandeur et de moralité, il se dépouille de ses formes purement matérielles, se dégage de l'atmosphère putride où il mourait, et, déployant ses ailes, s'élance dans les pures régions du spiritualisme chrétien. Si les créations de l'art au moyen-âge excitent encore notre admiration, si nous nous sentons frappés d'étonnement en face de ses gigantesques et magnifiques cathédrales, si nous ne pouvons jeter les yeux sur ces vénérables débris, sans éprouver une profonde et religieuse émotion, ce n'est pas tant à l'habileté de l'artiste qu'il faut attribuer ces merveilleux effets, qu'au caractère vraiment social et religieux qui éclate dans chacune de ses productions. Puisant l'inspiration aux sources sacrées de la foi, le poète n'a qu'un but, l'éducation, la réforme, le progrès de la société; pour lui, la forme, le style, l'exécution, tout ce qui constitue la partie matérielle de l'art, n'ont qu'une valeur accessoire. On chercherait vainement de savantes combinaisons dans le drame de

cette époque, dans ces *mystères* qu'accueillait avec tant d'enthousiasme l'ardente piété des fidèles. Sous plusieurs rapports, ces compositions révèlent une grande inexpérience littéraire : et cependant leur naïveté nous charme, leur originalité nous étonne. Au sein de notre civilisation si élégante, de nos richesses littéraires si nombreuses et si variées, des prestiges et des enchantemens dont nous entoure la scène moderne, nous nous sentons émus et attendris, en relisant quelques fragmens épars de ces drames pieux, qui jadis eurent pour théâtre nos cathédrales et nos basiliques. D'où vient donc qu'une ardente curiosité, qu'un attrait irrésistible nous ramènent parfois vers ces poètes du moyen-âge, qui presque tous étaient dépourvus d'études, privés de modèles, uniquement livrés à l'impulsion de leur propre génie. C'est que leurs cœurs palpitaient de foi, d'amour, d'enthousiasme ; ils concevaient l'art, non comme un métier, mais comme un sacerdoce ; le drame, non comme un amusement frivole, mais comme une source féconde d'enseignemens et de hautes leçons morales. S'ils manquaient de savoir et de combinaison, ils avaient en revanche de l'ame, de l'élan, de la spontanéité ; n'est-ce pas là ce qui constitue le drame, à une œuvre sans chaleur et sans vie que font le prestige des ornemens, le luxe des décors, l'éclat du style, à une production dépourvue de sentiment et de moralité que font des incidens animés, des scènes étranges, des péripéties inattendues. Ce mouvement, ce bruit, cette rapide succession de tableaux et de physionomies, tout cela ne constitue que le mécanisme et la partie matérielle de l'art dramatique. Le poète a une tâche bien plus importante à remplir ; elle consiste à répandre sur toutes les parties de son œuvre une pensée morale qui les anime et les vivifie.

Par malheur, cette vérité n'est pas aujourd'hui suffisamment comprise. Tandis que la société actuelle se sent impérieusement attirée dans la sphère du spiritualisme chrétien, l'art dramatique hésite encore à la suivre dans cette voie nouvelle. En dépit de cette réaction générale des esprits, le théâtre s'obstine encore à ne point sortir des étroites limites d'un matérialisme faux et vulgaire. A part quelques exceptions honorables, quelques tentatives isolées, c'est toujours à la nature extérieure qu'il emprunte tous ses moyens d'action ; c'est dans la peinture des phénomènes de la vie matérielle qu'il cherche exclusivement des élémens de succès. De nos jours, le poète dramatique a sacrifié l'idéal à la réalité ; et cette réalité, il nous l'a représentée sombre et terrible, monstrueuse et sanglante ; il a donné beaucoup aux sens, quelque chose à l'imagination, presque rien à l'intelligence, aux sentimens, aux tendances morales et religieuses de la génération actuelle. Quand il a effrayé l'imagination et torturé l'ame du spectateur par l'accumulation des scènes les plus hideuses ; quand il a égaré son œil et sa pensée dans les profondes ténèbres d'un souterrain ; quand il a mêlé les dégoûtantes imprécations de l'orgie à l'hymne redoutable des funérailles, fait briller la lame étincelante du poignard, excité l'horreur et la pitié en faisant ruisseler le sang, il s'écrie, le cœur gonflé de la passagère ovation qu'il vient d'obtenir : voilà de la poésie, voilà du drame. Mais, à coup sûr, ce drame-là n'est pas celui qui convient à une nation civilisée. Le drame ainsi conçu est en désharmonie com-

plète, en contradiction flagrante avec les idées et les besoins dont se sent travaillé le dix-neuvième siècle.

On le répète tous les jours : entre le siècle actuel et le matérialisme du siècle qui l'a précédé, il y a incompatibilité profonde et radicale, entre eux la rupture est complète, le divorce flagrant. Notre société est éminemment spiritualiste, religieuse et chrétienne : rien n'est plus vrai. D'où vient donc que le théâtre comprend si peu ses tendances progressives, d'où vient que de tous les arts celui qui par la rapidité de ses impressions peut influer si directement sur sa moralité, d'où vient que l'art dramatique s'obstine seul à ne répondre ni à ses idées ni à ses sympathies.

Une nation aussi spirituelle que la nôtre a autre chose à satisfaire que de vulgaires instincts, autre chose à goûter que des jouissances matérielles. A son intelligence il faut de solides enseignemens, à son cœur de généreuses émotions. Elle n'a que du dégoût pour ces hideuses représentations qui l'attristent et l'épouvantent. Un silence glacial a déjà fait plus d'une fois justice de ces ouvrages sans goût et sans intelligence, où le talent du poète s'efface et s'annulle devant les mesquines combinaisons du machiniste et du prestidigitateur. Qu'on y songe, tel qu'il a été conçu jusqu'ici, le drame moderne n'a point de chances d'avenir. Stérile comme opération industrielle, médiocre comme œuvre littéraire, il est également impuissant á satisfaire l'avidité des spéculateurs et le goût du public.

Ch. Villagre.

PETIT COURS D'AGRICULTURE

A L'USAGE DES GENS DU MONDE.

Sollicité d'écrire quelques pages, pendant l'année dernière, dans un recueil spécialement destiné à la jeunesse, nous avons dû commencer par nous occuper des pauvres. N'appartenant à aucune école de littérature, presque sans lettres, comme nos lecteurs ont pu en juger, nous ne crûmes pouvoir nous attirer un peu de bienveillance, de leur part, qu'en leur communiquant quelques-unes des pensées qui maîtrisent notre ame. — La charité nous semble devoir animer tout, et donner du prix à tout. Ce fut donc de charité que nous avons parlé. — Nous savons bien que la gravité d'une matière, telle que celle du paupérisme, a fait froncer plus d'un sourcil. — Beaucoup ont dédaigné de lire des articles qui troublaient le *sacro farniente* d'un heureux du siècle. Des gestes de dédain ont fait rejeter le recueil, ou des prédictions sinistres se présentaient aux yeux d'un lecteur qui ne cherchait que les grâces légères d'un article de littérature, d'une nouvelle intéressante, ou d'un chant poétique : mais, si quelque vivacité d'imagination agite encore un cœur que l'âge et les infirmités auraient dû refroidir, le passage à travers cinquante années de malheurs non encore épuisés, l'état d'humiliation profonde à laquelle sont encore condamnés tant d'hommes de bien, nous ôtent le courage de dormir sur des lits parfumés, et les pensées fortes et

sévères ont dû préoccuper notre esprit. C'est en effet une grande et importante question que celle du paupérisme en Europe, et nous nous applaudissons de l'avoir traitée avec quelques développemens; car la correspondance qui s'est établie entre un certain nombre de lecteurs, et la commission de charité dont nous étions l'organe, nous a prouvé que nous avions rencontré des sympathies correspondantes aux nôtres.

Toutefois la charité est d'une application aussi étendue que variée, tout ce qui tend à améliorer l'état physique et moral des hommes est de son domaine; nous avons pensé que c'était encore nous mouvoir dans le même cercle, que de considérer l'agriculture sous un point de vue assez élevé. Pour ne pas trop effaroucher la susceptibilité des personnes que leurs occupations éloignent des habitudes agricoles, nous n'essayerons pas de leur faire trouver beaucoup de poésie dans un champ de pommes de terre, et encore moins dans un compost à l'anglaise; mais nous tâcherons de répandre un peu d'intérêt sur l'art qui, en définitive, sera peut-être bientôt la dernière ressource de tous.

Nous renverrons, pour les détails d'une nature trop technique, aux recueils spéciaux dans lesquels nous insérons nos observations pratiques.

Après avoir ainsi cherché à nous faire pardonner l'espèce d'inconvenance qui se trouve à traiter d'agriculture dans un ouvrage consacré aux lettres, nous entrerons en matière aujourd'hui par un simple exposé de notre plan pour le cours de l'année 1836.

SÉRIE D'ARTICLES.

1° Les hommes qui possèdent une portion tant soit peu importante du sol, doivent en connaître la culture.

2° Le mépris pour l'art qui assure et embellit l'existence des hommes est le fruit de l'ignorance.

3° La connaissance des ressources de l'agriculture doit être le complément de l'éducation d'un jeune homme appartenant aux classes élevées.

4° Quel que soit le degré de détresse et de misère où puisse descendre la France, par suite des fautes des gouvernemens, son agriculture suffit pour tout réparer, et rouvrir pour elle le cours de nouvelles prospérités;

5° En supposant le cas d'une banqueroute générale qui tarirait les sources de l'impôt, un homme de génie trouverait, dans la culture savante du sol, le moyen de satisfaire à tous les besoins généraux;

6° De la religion.

7° De l'administration civile.

8° Des établissemens de charité.

9° De l'instruction publique.

10° De l'armée.

Tel est le programme du petit cours d'agriculture à l'usage des gens du monde, que nous nous proposons d'insérer dans ce recueil, si des causes inattendues ne troublent pas notre repos, réserve toujours utile à faire quand on vit aux époques où une vieille société périt, et où l'instinct de vie qu'elle renferme encore agite et remue la masse en décomposition, pour en reproduire une nouvelle.

DE R.

III.

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

LE COMTE JULES DE RESSÉGUIER.

TABLEAUX POÉTIQUES. — ALMARIA. — CATHERINE (1).

Il y a deux hommes dans le comte Jules de Rességuier, le gentilhomme royaliste et le poète; le gentilhomme porte haut la tête et le cœur; il a combattu pour son pays; son sang a coulé sur les champs de bataille; et, à la paix, il a pris place parmi les conseillers de nos rois. Puis aux jours d'infortune il s'est montré fidèle; il a été courtisan du malheur!... illustre rejeton d'illustres ancêtres, il a su ajouter à la gloire de sa race qui occupe un rang distingué dans nos annales.

La dualité du comte de Rességuier se résume dans deux noms fameux et chers à tous ceux pour qui il y a encore des choses chères; Soumet et Peyronnet: c'est une double amitié qui représente une double gloire.

Le comte de Peyronnet a fait entrer avec lui son ami M. de Rességuier aux affaires; et M. de Rességuier a protégé l'infortune de son ami M. de Peyronnet. Ces deux nobles cœurs ont été à l'épreuve de la bonne et de la mauvaise fortune, et chacun d'eux est sorti victorieux de l'épreuve. L'histoire redira un jour avec orgueil que la France, dans ses plus grandes perturbations, est restée par quelques représentans digne de ses grandes destinées. Pendant que M. de Rességuier partageait les périls et la prison du ministre que les passions attaquaient avec une aveugle rage, le roi déchu conservait une garde héroïque, et était escorté jusqu'à l'exil par un page fidèle, M. de Bonnechose. Les Martignac, les Hyde de Neuville, les Conny, se déclaraient au péril du martyre les confesseurs de la royauté malheureuse; et plus tard Berryer donnait au monde le spectacle d'un homme qui, fort de sa conscience, de sa raison et de sa puissante parole, tient tête lui seul à toute une assemblée, brave à la fois les ennemis du dedans et ceux du dehors, et en impose également à tous. Les Foy et les Manuel attaquaient à bon compte le gouvernement le plus débonnaire; ils étaient en outre soutenus et applaudis par ceux qu'on avait eu l'art d'ameuter pour ces triomphes d'un jour. Berryer avait pour adversaires des ministres faibles, mais d'autant plus violens; une populace ameutée, mais qui demandait sa tête; et cependant, loin de reculer, il porta audacieusement son drapeau, et ce noble vaincu a plus d'une fois fait trembler et pâlir ses vainqueurs.

---

(1) Chez M. Allardin, éditeur, rue St-André-des-Arts, 13.

Si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ.

Le comte de Rességuier est le frère de tous ces hommes dévoués.

Le comte de Rességuier qu'on voit près de M. de Peyronnet au Luxembourg, à Vincennes, à Ham, ne fut pas moins fidèle à son roi qu'à son ami; et son dévouement le traîna sur les bancs des cours d'assises, avec les Genoude, les Brian, les Châteaubriand, les Fitz-James, les La Rochejacquelein, et tous les hommes de cœur qui ont eu le courage de leur opinion. On comprend combien la nature a fait pour un tel homme; c'est à elle qu'il doit tout: grâce à elle il est né poète comme le marquis de Brézé est né orateur. Ces hommes ont-ils reçu le don de la parole pour déguiser leur pensée? Oh! non, sans doute, tout en eux est vrai, spontané; tout est loyauté. C'est ainsi qu'ils touchent et persuadent. L'art en eux est inné; esprits prime-sautiers, clairs, vifs, rapides, passionnés, qu'on aime, qu'on admire, et qu'on chercherait en vain à imiter! Comme écrivain, comme homme politique, le comte de Rességuier appartient à la glorieuse famille dont nous venons de rappeler quelques noms.

Toulouse, la patrie de Clémence Isaure, a doté notre époque de deux poètes, Soumet et Rességuier. Ces deux belles intelligences se virent, se comprirent et et s'aimèrent; l'art et la poésie remplissaient leurs pensées et leurs entretiens. Ces mutuelles révélations les unirent pour la vie; chacun des deux poètes suivit son génie; l'un s'élança sur la scène et s'en empara; l'autre, cédant à des penchans plus paisibles, plus amoureux du silence et de la paix, s'abandonna aux rêveries de son imagination amoureuse des beautés de détail, et reproduisit ses fraîches, pures et brillantes impressions dans des tableaux poétiques qui sont des modèles de grâce et de perfection en tout genre. Tous deux, quoique très-différens, comme on le voit, se rapprochent cependant par un caractère général de noblesse, de bon goût, de pureté, d'élévation.

Les mœurs simples et primitives des campagnes ont leur poésie comme celles des grands et des rois. Le comte de Rességuier est le poète des cours; c'est au sein du luxe et de l'aristocratie qu'il a passé ses jours; ses regards n'ont jamais été détournés de ce spectacle; il a senti, il a compris tout ce qu'avait de relevé, de magnifique ces existences fantastiques auxquelles le reste du monde parait subordonné; il a pénétré dans les plus secrets replis de ces caractères, mélange de simple et naturelle hauteur et de digne et touchante familiarité; toutes les joies, toutes les douleurs de cette société artificielle ont traversé son ame et ses sens; il en est imbu jusque dans la moelle des os; mais la vertu intuitive dont la nature l'a doué lui fait imaginer les rapports de tous les hommes entre eux, et en même temps qu'il peint les hautes classes, il conserve la faculté de les juger. Cet homme n'a jamais souffert qu'à l'épiderme, et il est en proie à une certaine langueur de l'ame, à cette mélancolie du bonheur qui s'inquiète des souffrances étrangères. Dans ce reflet, dans ce parfum d'élégance, de bon ton, de noble naissance, il y a une originalité réelle et vraie, une individualité qui est l'expression d'un fait social. Voici quelques citations qui donneront une idée de la manière de l'auteur:

Mon existence est douce et ma vie est légère,
Mais je suis au bonheur tout-à-fait étrangère!
Malheureuse! je n'ai jamais rien desiré,
Je n'ai jamais souffert, je n'ai jamais pleuré!
. . . . . .
Que le sort nous sépare, ou bien qu'il nous rassemble,
Je vous serai fidèle, ô mes jeunes amours!
Hélas! nous n'avons pas juré de vivre ensemble,
Mais nous avons juré de nous aimer toujours.
. . . . . .

Le soir encore, à travers la vallée,
Voit-on passer dans la blanche vapeur,
Comme autrefois une femme voilée,
Qui n'est pas seule, et dit pourtant : J'ai peur !
Sont-ils troublés quand leur ame est ravie?
Des pas jaloux poursuivent-ils leurs pas?
Racontez-moi ce qu'on fait dans la vie,
Je ne vis plus, car je ne souffre pas.
. . . . . .

LA BAYADÈRE.

Grace de l'Orient, que le plaisir forma,
Prêtresse de l'amour au temple de Brama;
Sous le feu du soleil qu'un doux voile modère,
Au sein des voluptés s'endort la bayadère;
Elle oublie un moment les rites commencés,
Les chants harmonieux et les pas cadencés;
A ses jeux, à son culte on la croit infidèle;
Ses attributs oisifs sont jetés autour d'elle,
Et son bras mollement sans force abandonné,
Se courbe sous le poids de son front incliné.
Mais dans l'accablement où sa beauté sommeille,
Un accord retentit, et l'accord la réveille.
Elle reprend soudain son élégant essor,
Agite son écharpe et sa cymbale d'or,
Et surpasse et ravit tout ce qui l'environne;
De son schal en dansant enlace sa couronne,
Et de ses vêtemens fait briller les couleurs,
Sous un voile embaumé d'aloès et de fleurs.

Émile, mon Émile, ainsi tu te reposes (1),
Sur un luth entouré de verveines et de roses;
Tu veux, fuyant la gloire attachée à tes pas,
Oublier des succès que nous n'oublierons pas.
. . . . . .

(1) M. Émile Deschamps.

LES TROUBLES.

Ainsi que les bouleaux tremblent sur nos fontaines,
Vous tremblez au doux bruit des louanges humaines;
Vos troubles sont charmans, on dit qu'ils sont trompeurs;
Moi, je ne le dis pas, et je crois à vos peurs.
Vous craignez vivement de plaire, d'être aimée;
Et vous avez raison d'être bien alarmée.
Contre un pareil effroi quel secours espérer!
Certes, ce n'est pas moi qui puis vous rassurer!
Quand un ange nous vient des voûtes éternelles,
On entend dans les airs frémir ses blanches ailes:
L'enfant qui nous séduit a peur en triomphant,
Et vous tenez beaucoup de l'ange et de l'enfant.
J'ai mes troubles aussi, j'ai mes frayeurs secrètes;
Le sort peut me jeter loin des lieux où vous êtes,
Alors, je crains l'absence et ses pénibles jours;
Je crains en vous aimant de vous aimer toujours:
Je crains le souvenir de vos douces alarmes,
De vos chants commencés, de vos timides larmes:
Je crains, portant mes pas et mes regards ailleurs,
De ne jamais trouver de semblables frayeurs.

Eh bien, admirez la puissance de l'esprit du siècle! Le siècle avare, égoïste, dur; le siècle qui veut à tout prix de l'utile, même dans les plaisirs; le siècle qui dédaigne et repousse la poésie; le siècle qui a détrôné à la fois les femmes et les poètes, est arrivé à asservir l'esprit le plus opposé à son mauvais esprit, le comte de Rességuier lui-même. Il a cessé de chanter pour parler; le vers a fait place à la prose; aux tableaux poétiques a succédé Almaria! Quelque soit le mérite de cette nouvelle création, quelque charme qu'elle possède, quelques séductions irrésistibles qu'elle ait pour nous, nous dirons cependant que ce n'est pas sans douleur que nous voyons les poètes négliger leur art, et nous les blâmerons toujours de descendre *à la vile prose.*

Certes, la prose de l'auteur des tableaux poétiques ne pèche point par l'élévation; l'imagination y surabonde; le prosateur révèle à chaque instant le poète, mais enfin c'est de la poésie en prose, et nous aimons mieux la poésie en vers; surtout lorsque ces vers sont du comte de Rességuier. Comment ne pas regretter la précision pittoresque du vers, sa marche cadencée, la musique d'une rime riche, et ce charme particulier de tout ce qui est vrai, énergique, original. Quand finira donc la confusion malheureuse où est tombée notre siècle? cette confusion de tous les genres n'aboutirait-elle pas à une complète dégénération? Ces réflexions ne s'appliquent pas à Almaria: Almaria est un roman moral, religieux et attachant, soit par l'attrait du style, soit par le développement des situations et des caractères. On ne peut se détacher de cette lecture lorsqu'on l'a commencée; l'ame est satisfaite même quand le cœur est serré et les yeux mouillés de larmes, car tel est le privilége de la vertu de renfermer en elle-même sa récompense, et de donner la force de supporter les plus grands sacrifices avec ré-

signation et sérénité. On sent que l'auteur a puisé en lui-même les vertus dont il orne ses héros, et comme le style peint l'homme, on reconnait le chrétien, le poète, le cœur pur, vertueux, éloquent. Cette importante composition a été accueillie avec une faveur unanime ; et les premières éditions en ont été rapidement épuisées.

Il nous reste à parler d'une *nouvelle* remplie d'intérêt, et dont la scène se passe au village. Almaria nous avait retracé les grands intérêts des grandes familles ; Catherine nous initie aux grandes joies et aux grandes infortunes d'une pauvre servante et d'un honnête et infortuné artisan ; car, en dépit des distinctions humaines, la nature a doué les enfans d'une égale puissance pour sentir le bien et le mal ; et les dignités, les richesses, la naissance ne peuvent agrandir le domaine des intelligences et des cœurs...

Ce serait une grave omission d'oublier l'éloquente préface de M. de Rességuier, écrite en tête des Pensées d'un prisonnier, par le comte de Peyronnet. Toute l'élévation, toute la chaleur de son ame s'y décèlent à chaque ligne, et il n'est point de panégyrique qui puisse le louer mieux que l'éloge qu'il fait de son ami. Peyronnet, Rességuier, grâces vous soient rendues d'avoir montré aux hommes de votre époque que l'amitié sainte n'a point perdu tout asile sur la terre ; de même que vous avez été unis dans votre vie, vos noms seront un jour glorieusement unis dans l'histoire !

Nous avons lu dans la *Revue du monde élégant*, dans la *Mode*, deux nouvelles pièces de vers du comte de Rességuier : *le Coin du feu*, extrait d'un recueil de poésie qui doit paraître incessamment, et *la Châtelaine de la Vendée*, dont nous allons citer quelques strophes :

Châtelaine vendéenne,
Devant la croix d'or ou d'ébène,
A genoux, pour son roi récite l'oraison ;
Anges qui l'écoutez, protégez sa maison,
Et délivrez de toute peine,
Châtelaine vendéenne.

Châtelaine vendéenne,
De ses troupeaux file la laine,
Élève ses enfans dans la crainte de Dieu,
Conte autour d'un foyer... et l'on cite en tout lieu,
Pour grâce et vertu surhumaine,
Châtelaine vendéenne.

Châtelaine vendéenne,
Entre les lys et la verveine,
Et la vigne qui pend aux gothiques arceaux,
Reçoit avec amour chacun de ses vassaux,
Et tous servent comme une reine,
Châtelaine vendéenne.

Châtelaine vendéenne
Conduit ses vassaux dans la plaine,

Anime d'un regard sa troupe qui se bat;
Et pour en moins de temps décider le combat,
Le chouan crie à perdre haleine,
Châtelaine vendéenne !

Honneur au noble poète d'occuper aussi utilement ses loisirs ; honneur à lui de rehausser par ses accens l'amour de ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré parmi les hommes. La plume est l'arme du siècle : elle est noble aujourd'hui, comme l'était jadis l'épée ; les chevaliers savaient braver la mort, et l'écrivain expose sa vie, sa liberté et sa fortune. Gloire et honneur aux preux de cette nouvelle chevalerie ; gloire et honneur surtout à ceux qui, comme le comte de Rességuier, ont défendu leur pays avec leur plume et avec leur épée !

Gustave de Romand.

IV.

VARIÉTÉS. — MÉLANGES.

UN CACHOT.

Y a-t-il des hommes qui aient bien franchement envisagé, face-à-face, la pensée de la mort? Non pas la mort dans les combats, la mort enivrante de gloire et d'enthousiasme, mais la mort de celui qui, après avoir été secoué par de longs débats, se trouve à l'heure de savoir si l'ame va reprendre encore son fardeau, ou bien le déposer à la porte de l'éternité. Quand vous pensez que là, près de vous, quelques hommes sont occupés à débattre, en quelques heures, un arrêt définitif, et que désormais votre vie dépend d'un calcul mathématique; il doit être solennel, le moment où la bouche du juge s'entr'ouvre pour vous donner la solution du problème. C'est une épreuve dure! et pourtant il reste quelquefois assez d'orgueil dans l'ame de ces hommes abrutis par les crimes, pour vouloir conserver une apparente fermeté sous le poids de ces paroles qui frappent au cœur, et l'étreignent plus fort que la main du bourreau.

C'est un théâtre où l'on serait honteux de paraître sans courage. Il faut garder le masque jusqu'au bout. On ne voudrait pas déflorer cette innocence que l'on a soutenue; on est devant les hommes, on peut leur mentir encore. Mais il vient une heure où l'arc se détend. L'ame qui avait été raidie d'avance, pour supporter des secousses qu'on attendait, finit par retomber sur elle-même: et c'est le cachot qui voit le criminel à nu. C'est là qu'il est en face de Dieu, c'est là qu'il ne ment plus. Car en feuilletant le livre de sa vie, il trouve toujours une pensée d'avenir qui se dresse devant lui comme un obstacle insurmontable, une seule, et c'est l'échafaud.

Dire que ces idées-là sont pusillanimes, qu'on peut avec une ame forte les fouler aux pieds, non! Et pourtant, un de ces hommes devant lesquels ce mot d'échafaud se dresse avec toute son horreur, un de ces hommes qui se croient athés, a voulu nier cette puissance d'égoïsme, si l'on veut l'appeler ainsi.

La loi vient de le frapper, lui, professeur émérite d'atrocités, lui qui narre avec tant de volupté les détails de son crime, il n'est plus sur le théâtre.

Sans sourciller, comme bien d'autres, il a entendu son arrêt. Et maintenant la porte de la prison vient de se refermer sur lui. Les verroux sont tirés, il est seul, écoutons-le:

« Me voilà donc de retour! Tout est fini: le jury a bien fait: il m'a compris; je suis vengé.... Comme les lois servent bien la vengeance.... C'est donc ma tête qu'on tranchera la dernière! Ainsi, je verrai ces hommes que je hais,

trembler et verser des larmes de désespoir ; je jouirai de leur agonie.... Comment monteront-ils les marches de l'échafaud?.... Quand le bourreau paraîtra, comme ils seront défaits et pâles!.... Mais moi, qu'éprouverai-je alors?.... Pauvres ames faibles, qui s'imaginent peut-être qu'il y a quelque chose derrière cet échafaud!.... sans doute, il y a quelque chose!.... le panier.... ; mais après, le néant.

» On est heureux d'avoir une tête froide et forte, comme la mienne, une tête qui vous permette d'analyser ces mots vides de sens : Dieu!.... croyance!.... Je ne crois à rien! aussi je mourrai calme ; car ce ne sera qu'un moment, une seconde dedou leur.... et puis, plus rien.

» N'est-ce pas plus doux que de mener une vie longue, toute uniforme, toute décolorée, obligé de lutter sans cesse contre le besoin, et torturé par l'impossibilité de jouir des douceurs dont on voit les autres gorgés. Je meurs après avoir vécu, après avoir rempli mon existence d'épisodes sanglans, criminels, dit-on!.... Ce sont bien-là les hommes, au fond la société et toutes leurs conventions sont des choses pitoyables pour celui qui, après s'être élevé par la seule force de son génie, voit s'agiter en bas, sous lui, tous ces petits gnômes qui courbent la tête sous un amas de croyances ridicules.... Moi, j'ai paru en haut de la spirale, j'ai plané sur toute cette tourbe ignorante.... Toutes les fois que je me suis mêlé aux hommes, je les ai dupés! Et puis maintenant, je suis si haut, que je ne peux plus me guider que par les taches rouges que j'ai laissées là-bas, et qui sont comme les jalons de ma route!..., Si j'étais venu plutôt ou ailleurs, dans une société neuve, mon génie aurait percé, j'aurais commandé, et je n'aurais pas agi seulement sur des individus, j'aurais remué, plié, anéanti des masses à mon gré! Est-ce que les hommes, qui ont été grands parmi les autres, se sont jamais laissé arrêter par de prétendues entraves. Le bien, le mal, ce sont des chimères, tant qu'ils ne nous conduisent pas aux réalités de jouissances et de bien-être.

» Le sort, le hasard, voilà tout ce qui régit le monde. Eh bien! je suis content de moi aujourd'hui ; j'ai fait ce que personne n'avait fait : j'ai bouleversé toutes les idées reçues.... Ils croyaient peut-être que je nierais! pourquoi?.... Ce que j'ai fait, je le ferais encore.... Les hommes vont à la chasse du tigre pour avoir sa peau.... si le tigre est plus fort, l'homme meurt ; c'est une chance.... Il me fallait de l'or, ils ont défendu leur or ; j'avais la force, je les ai tués.... Si je n'avais pas été vendu, la chance eût peut-être encore été meilleure une autre fois, j'aurais eu plus d'or.... mais non, le hasard m'a fait tomber. Il ne fallait pas être vulgaire, je voulais me relever, je l'ai fait, et j'ai dit : .... Pour une chance malheureuse, vous voulez me punir. Eh bien! je veux vous dire, moi, toute la vérité ; vous prétendez que j'ai commis un crime, vous vous trompez.... j'en ai commis vingt. Ils ont frémi! et moi, j'étais là tranquille devant eux, les dominant de toute la hauteur des cadavres que j'avais amoncelés sous mes pieds. Je devais être beau comme cela! Alors je leur ai dit : C'était mon calcul, à moi ; la vie est une mer, le crime en est la chance, eh bien! l'échafaud, c'est l'écueil.

» Et puis, ces misérables que je tenais dans mes serres de vautour ! quelle volupté de suivre leurs paroles humbles et suppliantes, de les embarrasser dans les replis des contradictions les plus captieuses et les plus accablantes, de les faire se fourvoyer eux-mêmes !.... Ah ! je suis satisfait ! je me sens gonflé de toutes les émotions qui se sont succédées en ce jour.... Malheureusement, mon corps n'est pas comme mon cerveau qui serait avide encore : la fatigue m'accable, la paille m'attend.... quelques jours,.... et ce sera la terre.... Mais il me manque quelque chose, c'est le doute ; car, si je pouvais l'avoir sur le néant qui me recevra, comme Julien l'apostat qui tombait sur le champ de bataille, je voudrais, moi, sur l'échafaud, jeter à pleine main mon sang vers le ciel, en m'écriant : *Dieu ! s'il est vrai que tu sois, je te jette mon sang au visage...* Ainsi, vienne le bourreau,.... vienne la charrette,.... je suis prêt. »

Il s'étend sur la paille, se retourne, et puis, au bout de quelques instans, il s'endort et rêve.

» La nuit, la nuit fraîche et caressante, qu'il est doux de sentir la brise.... la brise passer dans ses cheveux, quand on erre sous les grands arbres.... des bosquets embaumés, des voix mélodieuses, des ruisseaux frais et limpides.... du nectar sur mes lèvres.... Oh ! souvenirs de ma vie, souvenirs, vous tournez autour de ma tête ! divin !.... divin !.... encore.... toujours.... »

Une chauve-souris qui est entrée à travers les barreaux de la prison, après avoir long-temps voltigé, frappe de son aile la figure du condamné. Il se réveille en sursaut.

» Où suis-je ?.... de la paille.... un cachot, des barreaux ! Ah ! c'est vrai.... Maudit sois-tu, détestable habitant de cette demeure, ne pouvais-tu donc pas m'y laisser reposer quelques instans en paix ; j'en aurais tant besoin. Il faut que la destinée s'attache à moi ; ne pouvoir pas jouir en repos d'un rêve.... Voyons pourtant,.... l'image qui venait agir sur mes sens reparaîtra peut-être encore.... Le remords, il faut en convenir, se montrait sous des formes bien délicieuses.... »

Il s'étend encore sur sa paille, il se rendort.

» Va-t-en.... va-t-en.... Pourquoi du sang ?.... non, va-t-en.... Que t'ai-je fait pour m'enfoncer ainsi tes ongles dans la poitrine ? Oh ! affreux.... affreux.... laisse-moi.... laisse-moi.... Ah !.... ah !....

Il se lève encore endormi, court, et va se heurter contre les murs de son cachot.

» Laisse-moi.... laisse-moi.... Que je suis fou pourtant ! mais quel rêve aussi ; quel rêve !.... Ils étaient tous là devant moi, riant d'un rire atroce, ils sont venus essuyer leurs plaies sur ma bouche. Oh ! c'est horrible.... c'est que je je les ai tous reconnus, et puis je les ai sentis ; ils m'ont touché de leurs mains glacées.... J'ai froid ! Quel supplice ! moi qui rêvais des palais, moi qui étais affamé de jouissances et de plaisirs, être là couché sur un misérable grabat avec un peu de paille, moi qui voulais un lit chargé d'or et de soie, moi qui voulais des lustres aux mille reflets de diamans et aux bougies étincelantes, n'avoir

pas même une lampe lugubre ! moi qui voulais les échos d'une musique enivrante, les parfums des serres d'Orient, n'entendre plus que la voix de mes victimes, et ne plus sentir que l'odeur de leurs cadavres. Il me semble qu'ils sont réellement là, auprès de moi. Oh ! je ne sais pas pourquoi je tremble ainsi, mais une sueur froide coule sur tous mes membres, et personne.... personne, pas une voix amie qui puisse se faire entendre.... Si j'allais être comme cela dans mon tombeau.... C'est impossible; la mort viendra me délivrer de tout cet horrible cortége de songes que je ne voudrais pas revoir. Oh ! non, je ne voudrais pas les revoir, j'aimerais mieux mille fois la mort, ce serait moins horrible.... Mais, enfin, si la mort ne me délivrait pas, s'il y avait des rêves aussi.... Non, cela ne se peut ; et pourtant si cela était, si l'on se réveillait,.... si l'on revivait d'une vie toute impalpable, comme celle dont l'on vit dans les rêves ; si je retrouvais ces mêmes spectres, ces mêmes cadavres froids ; si sans cesse ils venaient s'attacher à moi pour me demander compte de leur vie que j'ai prise avec mon poignard.... J'ai la fièvre sans doute ; car mon sang se précipite vers mon cœur, mes nerfs se crispent avec furie, mes tempes battent à me fendre le crâne. Si là-haut il y avait vraiment quelque chose, et que, moi, je fusse damné ; mais pour cela il faudrait qu'il y eût un juge, un Dieu, et il n'y en a pas ; mais s'il y en avait un, oh ! mon Dieu ! »

Il tombe évanoui.

Le lendemain, quand le guichetier entra, le condamné était pâle, ses traits étaient abattus, il avait vieilli de dix ans. Accroupi sur sa paille, il écrivait, et ses cheveux étaient encore dressés sur sa tête. Or, voici ce qu'il avait écrit :

Elle est longue la nuit, quand le criminel veille.
S'il s'endort, il maudit le bruit qui le réveille.
Libre et non criminel dans un songe il vivait ;
Que voit-il maintenant aux lueurs des étoiles ?
L'alcove ou l'araignée a suspendu ses toiles,
Et la paille de son chevet.

C'est un bien ! C'est alors que vient à sonner l'heure
Où, seul et sans témoins, l'assassin prie et pleure ;
Son orgueil se fait humble et sa fierté mollit;
Son cœur est poignardé par des remords intimes ;
Les fantômes sanglans de toutes ses victimes
Se dressent au pied de son lit.

Il a beau fermer l'œil, un bras glacé le touche,
Un cadavre tout nu vient partager sa couche;
Il livre son oreille à d'infernales voix ;
Il entend sur les quais une pesante roue ;
Il entend le bourreau, le gibet que l'on cloue,
Le chant lugubre des convois.

Alors le criminel s'amende, alors il pense
A celui qui punit et qui nous récompense,
Celui qu'on nomme Dieu dans le langage humain,

Qui sur son trône attend que le criminel meure,
Et le conduit absous à la sainte demeure
Dont seul il connait le chemin.

On peut mourir athée, alors que le délire
Dans le livre des cieux nous empêche de lire,
Quand le lit est déjà le funèbre caveau ;
Que le sang, suspendu dans la veine glacée,
Au malade expirant ne laisse de pensée
Dans le cœur ni dans le cerveau.

Mais lorsqu'on va mourir dans sa jeunesse verte,
A l'âge où notre vie à peine s'est ouverte,
Avant que son printemps ait fait place à l'hiver,
Et que Clamart est là, le hideux cimetière,
Demandant notre chair, notre chair toute entière,
Pour servir de pâture aux vers,

Alors, croyez-le bien, une agonie immense
Vous rend votre raison et chasse la démence,
Avant de dire au monde un éternel adieu,
L'homme veut éviter le céleste anathême
Et court à l'échafaud, comme au sanglant baptême
Qui reconcilie avec Dieu.

C'est que le ciel incommensurable au-dessus de la tête du criminel, est le reflet de l'éternité. C'est que Dieu va chercher des ames où il veut, pour les remuer. C'est que celui qui n'a plus rien ici-bas, à la vue de cette voûte noire où scintillent les étoiles, sent un tressaillement inconnu dans tout son être.

On se demande alors s'il n'y a pas quelque chose là-haut, et l'on s'explique la vengeance divine. On commence à craindre d'être réservé après sa mort à des souffrances plus terribles, contre lesquelles il n'y a plus de vertus stoïques. Alors aussi l'on commence à trembler ; les genoux fléchissent, et puis le doigt de Dieu vient marquer du repentir cette ame rebelle ; la religion, comme une onde bienfaisante, s'introduit dans l'ame et vient lui parler d'amour, et il est beau l'amour, lorsqu'il perce à travers les sombres nuages du découragement, et vient porter une espérance d'avenir qui laisse tomber sa rosée régénératrice. La religion nous paraît plus sublime encore, quand elle offre un refuge à celui que le monde repousse et renie. Quand on n'a pour partage que la haine de tous, on bénit la pensée qui fait retrouver un asile dans le sein de Dieu. On le prie, on se refugie avec extase dans ses bras, et la mort apparaît moins terrible ; l'échafaud semble moins élevé, quand le repentir en aplanit les degrés.

Noel Soir.

LE COMTE ALARCOS.

Légende espagnole.

Avant de commencer ce récit, nous croyons devoir dire un mot touchant le double caractère de l'autorité des rois d'Espagne au moyen-âge. Considérés comme chefs politiques de l'état, ils n'avaient qu'une autorité précaire, dépendante, et presque nulle : ainsi ils ne pouvaient par eux-mêmes décider ni la guerre ni la paix, ni créer de nouveaux impôts ni augmenter les anciens ; ils avaient besoin pour tout cela de l'assentiment des assemblées nationales qui étaient en réalité le véritable souverain. Mais, considéré comme premier magistrat, en dehors des affaires publiques et des intérêts généraux, dans ses rapports privés avec ses sujets, un roi d'Espagne jouissait d'une autorité inouie : il avait sur chacun d'eux le pouvoir illimité que le père de famille avait à cette époque sur sa femme et ses enfans ; il disposait à sa volonté, non-seulement de leurs biens, de leur personne, de leur vie, mais encore de leur conscience. Nous prions le lecteur de ne pas perdre de vue ce dernier point, et nous passons à la légende du comte Alarcos.

Quelle étrange mélancolie s'est emparée soudain de l'infante de Castille ! Naguère vive et joyeuse, elle aimait à animer de sa présence les périlleux combats de taureaux, à parcourir la plaine de Burgos montée sur une rapide mule andalouse, à s'exercer avec ses compagnes folâtres à la musique et à la danse : maintenant il n'y a plus pour elle de plaisirs ni de fêtes ; tout l'importune et l'ennuie. Elle passe ses longues journées retirée au fond du palais, seule, languissamment étendue sur des coussins, et, comme elle refuse de manger et ne dort plus, la fleur de sa jeunesse peu à peu se fanne et se flétrit. . . . . .

Il y avait plus de quatre ans déjà que l'infante menait cette vie triste, et elle dépérissait de son mal sans que jamais elle en eut voulu déclarer la cause à personne, lorsqu'un soir elle fit prier le roi de passer chez elle. Il se hâta de s'y rendre, espérant que la princesse lui révélerait enfin son secret.

Or, le même soir, à la même heure, le comte Alarcos, l'un des cavaliers les plus accomplis de la cour, se promenait avec deux ou trois autres gentilshommes sur la place du palais. Ils causaient ensemble de galanterie et de mariage ; et le comte vantait le bonheur dont on jouit près d'une femme belle et vertueuse, que l'on peut dire sienne devant Dieu et devant le monde, et que l'on aime à la fois d'amour et d'amitié. Comme ils en étaient là, un homme survint qui annonça à notre comte que le roi desirait lui parler sur-le-champ. Il le suivit. Arrivé au palais, dans une salle écartée, il y trouva le roi qui l'attendait debout et qui, à son entrée, le regarda d'un air plein de fureur. Le comte en fut troublé, et à tel point qu'il se contenta de saluer le roi profondément sans oser lui baiser la main, selon la coutume d'Espagne. Pour lors le roi :

— J'ai à me plaindre de vous, comte Alarcos ! lui dit-il d'un ton sévère, j'ai à me plaindre de vous gravement comme père et comme roi... car vous m'avez affligé à ces deux titres, affligé et outragé en la personne de l'infante.

En entendant ces paroles, le comte demeura anéanti.

— J'ignore, ajouta le roi après une pause, et veux ignorer toujours ce qui s'est passé entre elle et vous.... mais elle vient de me confier qu'avant de vous marier avec une autre, vous lui aviez promis de la prendre pour épouse. Cela est-il vrai, comte Alarcos?

Le comte, violemment ému, n'avait pas la force de répondre.

— Parlez, comte Alarcos, parlez sans crainte, en toute franchise et liberté. Cela est-il vrai?

— Oui, Sire.

— Et pourquoi, je vous prie, comte déloyal que vous êtes, n'avez-vous pas tenu votre promesse? Cette conduite n'est pas d'un gentilhomme, n'est pas d'un chevalier, n'est pas d'un noble... Parlez donc.

— Sire, répondit le comte en balbutiant, bien que les apparences me condamnent... malgré cela, cependant, je puis m'excuser. Voici ce qui en est, Sire : mon père, au lit de mort, m'ayant mandé auprès de lui, me déclara qu'avant de quitter ce monde, il désirait me voir épouser la fille du comte de Mélendez, son ancien frère d'armes... Je me suis rendu à ses vœux. Ç'a été par crainte de vous, Sire, j'ai pensé que vous ne consentiriez pas à donner à un simple gentilhomme la main de l'infante de Castille.

— Cette excuse est mauvaise, comte, et je ne l'accepte point. Vous deviez ne rien promettre avant de savoir si vous pourriez tenir votre promesse; et, avant de vous dégager ainsi de vous-même sous prétexte que je ne consentirais pas, vous deviez venir me demander à moi si je consentirais. Qu'avez-vous à répondre à cela?

Accablé par l'évidence de sa faute et par l'impossibilité où il était de se défendre, le comte se tut. Il y eut un moment de profond silence.

— Comte Alarcos! reprit le roi froidement, vous avez déshonoré en même temps l'infante et moi; son honneur et le mien réclament réparation et satisfaction; et, vous le savez, la tache faite à l'honneur ne se lave qu'avec du sang.

— Eh bien!... s'écria le comte en proie à une affreuse angoisse, les bras étendus en arrière comme pour découvrir sa poitrine, eh bien! Sire, tuez-moi!

— Non pas, comte!... quand je vous aurais tué, il n'en existerait pas moins en Castille une femme qui se nommerait la comtesse Alarcos. C'est par elle que vous nous avez déshonorés, moi et l'infante : c'est elle que vous tuerez!

En entendant cet horrible arrêt, l'infortuné comte devint plus pâle que la mort. Il voulut se jeter aux pieds du roi; mais celui-ci le retint debout par la main, et lui dit d'aller exécuter son ordre.

— Jamais, Sire! dit le comte d'une voix étouffée.

— Prenez garde, comte, de m'irriter par vos refus, ou je me souviendrais que de votre femme il est sorti une lignée qui mérite aussi ma colère.

— Sire! de grâce! je vous en conjure! répondit le comte désolé, elle ne doit pas être punie celle qui n'a pas commis le mal. La comtesse n'est pas coupable.

— Si fait, la comtesse est coupable. En la condamnant, je ne condamne en elle qu'une épouse illégitime qui a usurpé la place de l'infante; et vous, en la

frappant, vous ne frapperez en elle qu'une femme étrangère par qui vous m'avez déshonoré. — Allez, vous dis-je.

— Sire !... jamais les siècles n'auront vu une action aussi barbare.

— Détrompez-vous, comte ! — Au temps du roi don Pèdre d'Aragon, un certain baron de Calatrava, dans une situation pareille à la vôtre, reçut un pareil commandement; et, comme ce vassal comprenait encore ce qu'il devait à l'honneur de son seigneur, il obéit. Voilà ce que j'attends de vous, comte, et sans délai. Il faut que cela soit fini avant que le jour ait paru.

— Sire.....

— Qu'avez-vous à répliquer?

— Sire, songez-y : c'est vous qui en répondrez devant Dieu.

— Soyez tranquille, je répondrai de tout quand le moment sera venu. Allez en paix, comte Alarcos.»

Le pauvre comte sortit et se trouva bientôt, sans savoir comment, sur la place du palais. Là, il fait une halte pour tâcher de reprendre des forces; ensuite il se dirige vers sa maison, en chancelant, à travers les rues silencieuses de Burgos. Il songe à sa femme qu'il aime plus que lui-même ; et il pleure. Il songe à ses enfans qui sont si jeunes, et il pleure. Il songe à son dernier-né que la comtesse nourrit elle-même parce qu'il a refusé successivement le sein de trois nourrices; et il pleure... Cependant, d'une voix entrecoupée par les sanglots, il disait : « O comtesse! comment pourrai-je soutenir votre accueil à mon retour?..... Comment pourrai-je soutenir votre accueil et votre joie? je suis bien coupable, mais je suis encore plus malheureux. » Tout en parlant ainsi, le comte est arrivé à la porte extérieure de sa maison. Là, il s'arrête de nouveau pour s'essuyer les yeux.

La comtesse commençait à s'inquiéter de l'absence prolongée de son mari lorsque son page accourut lui annoncer qu'il arrivait. Elle se hâta d'aller à sa rencontre, emmenant, ou pour mieux dire, traînant avec elle ses deux fils aînés qui s'étaient suspendus à sa robe. Le troisième, elle le portait dans ses bras : elle ne l'avait pas encore couché parce qu'il avait beaucoup crié tout le soir. Le comte parut enfin. « Soyez le bien venu, mon seigneur, lui dit-elle de la voix la plus douce.»

Il ne répondit pas : et quand ses deux aînés se précipitèrent entre ses jambes pour jouer, suivant leur coutume, il les repoussa rudement.

La comtesse, surprise de sa mauvaise humeur, le regarda avec attention. A la clarté de la lampe que le page empressé venait de porter dans la pièce qui suivait, elle vit ses yeux tout gonflés et tout rouges.

—Hélas! mon cher seigneur, reprit-elle, en soupirant, vous avez quelque chose : je n'en puis douter à votre maintien et à votre visage..... Unique bien de ma vie! faites-moi part de vos chagrins comme vous me faites de vos joies..... Au nom de Dieu, dites-moi ce que vous avez, ô mon ame bien-aimée?

—Je vous le dirai plus tard, quand il en sera temps.

—Dites-le-moi tout de suite, reprit-elle avec vivacité, ou bien, ajouta-t-elle

doucement, d'un ton qui était plein de grâce et de douleur, ou bien je serai fâchée contre vous !

—Ne me fatiguez point, madame, répliqua le comte impatienté.—Le souper est-il prêt ?

—Oui, monseigneur, il est prêt, répondit aussitôt la comtesse rassurée par cette question et par la manière dont elle était prononcée. Nous n'attendions que vous depuis plus d'une heure, mon cher comte; et depuis lors vos deux fils aînés n'ont cessé de me demander quand est-ce que vous rentreriez.—Ils ont faim, ces enfans.

—Eh bien, soupons, et au plus tôt ! »

Là-dessus il entra dans la pièce voisine où le page l'avait précédé, et dans laquelle la comtesse et les enfans le suivirent.

La famille se mit à table.

Ce fut un bien triste souper que celui-là !... Le comte ne mangeait pas : alors même qu'il l'eut voulu, il n'aurait pas pu manger. La tête penchée sur son épaule, silencieux et immobile, il faisait semblant de dormir, et cependant il couvrait la nappe des larmes qui tombaient de ses yeux goutte à goutte.—La comtesse, assise en face de lui, après avoir essayé de prendre un peu de nourriture, y avait bientôt renoncé. Elle contemplait son mari avec inquiétude sans oser l'interroger. En même temps, comme si elle eut craint de lui paraître trop occupée de lui s'il venait à la voir, d'une main distraite elle rajustait les langes de son plus jeune enfant qui dormait sur ses genoux.—Les deux aînés, placés entre elle et le comte, vis-à-vis l'un de l'autre, mais presqu'entièrement tournés vers leur mère, lui demandaient de ce qu'ils voulaient en l'appelant par un seul mot à voix basse. — Enfin le page, debout à quelques pas en arrière, à demi éclairé par la lampe, se tenait là d'un air sérieux, regardant tour-à-tour le comte et la comtesse ; et quand il avait à se déplacer pour servir ses jeunes maîtres, il marchait en faisant le moins possible de bruit... Toute la famille semblait avoir le vague instinct d'une situation solennelle.

Le repas terminé, le page, sur un signe de sa maîtresse, alla aux deux enfans, les aida à descendre de leur siège, et quand ils eurent embrassé leur mère, les emmena vers leurs gouvernantes.

Le comte et la comtesse demeurèrent seuls un certain espace de temps chacun dans la même attitude que tout-à-l'heure. A la fin, le comte, qui avait cessé de pleurer, s'étant appliqué fortement l'extrémité de ses mains sur les yeux comme pour en chasser un reste de sommeil, se leva de table nonchalamment et dit qu'il voudrait s'aller coucher ; la comtesse fit de même en disant qu'elle aussi elle reposerait volontiers. Ils cherchaient à se tromper l'un l'autre. Et ils partirent. Elle marchait devant, portant dans son bras gauche l'enfant endormi, et de l'autre main la lampe ; lui, il la suivait à distance, à pas lents. Après avoir traversé ainsi plusieurs pièces, ils arrivèrent à celle où ils couchaient.

La comtesse entra la première. Elle venait de se débarrasser de la lampe sur un meuble, lorsqu'elle entendit le comte refermer la porte en dedans, ce qu'il n'avait pas coutume de faire. Etonnée, elle se retourna. Il était adossé contre la

porte, le corps courbé en deux, le visage tout pâle, et il la regardait d'une telle façon qu'elle en fut effrayée. Toutefois, avec une prévoyance maternelle admirable, elle se hâta de déposer l'enfant dans son berceau, à droite, au pied du lit conjugal; puis, se soutenant d'une main aux sculptures qui ornaient le bois du lit, les yeux fixés sur le comte, respirant à peine de crainte, elle attendit qu'il parlât.

—«O malheureuse comtesse! dit-il d'une voix gémissante en secouant la tête.» Et il se tut.

—«Non, monseigneur, répliqua-t-elle en tremblant, après une pause assez longue; au contraire, je m'estime heureuse seulement d'être votre femme.

—Non, comtesse, non!... au contraire, vous êtes malheureuse... et cela seulement parce que vous êtes ma femme! »

Il y eut un long silence.

—«Mon seigneur, reprit-elle en s'efforçant de déguiser son émotion, je ne sais comment ce titre a pu m'attirer une disgrâce; mais j'en serai joyeuse et fière jusqu'au dernier moment de ma vie.

— Oh! ne dites pas cela, comtesse!... moi, à cette heure, malgré vos vertus et vos charmes, plutôt que de vous avoir épousée, j'aimerais mieux mille fois avoir été percé de vingt lances mauresques dans les champs d'Araviana,... et traîné sanglant par mon cheval sur une route hérissée de cailloux aigus,... et brûlé vif par les païens,...— oui, j'aimerais mieux tout cela que de vous avoir épousée!... Maudit soit le jour où je vous ai donné mon nom! car ce jour qui annonçait un avenir si beau, ce jour a amené la nuit affreuse que voici! »

Ayant fini ces mots, il se couvrit le visage de ses deux mains pour étouffer les gémissemens qui s'échappaient de son sein malgré lui.

Il ne parlait plus depuis long-temps qu'elle écoutait encore.

— « Je ne vous comprends pas, mon seigneur. »

Il fit un pas vers elle.

Elle eut peur et recula en arrière en s'appuyant toujours au bois du lit, jusqu'à ce qu'elle fut arrêtée par les rebords d'un fauteuil.

Le comte s'était aussi arrêté subitement en voyant l'action de sa femme. Il se tenait debout devant elle dans une agitation inexprimable.

— « O comtesse!

— Je ne vous comprends pas, mon seigneur... , et vous m'épouvantez!

— Hé bien!... , sachez qu'avant de vous connaître, j'ai rendu des soins à une autre.

— Vous, comte! dit-elle, détournée qu'elle était loin de sa crainte par une noble jalousie d'amante et d'épouse, vous en avez aimé une autre?

— Oui, avant de vous connaître, j'ai rendu des soins à une autre qu'à présent je déteste.

— Ah! tant mieux!... — Et,... ajouta-t-elle à demi voix, et quelle est cette dame.

— Quoi vous ne devinez pas, comtesse!... L'infante!

— L'infante de Castille?

— Oui...., et je lui promis alors de l'épouser.

— Vous, comte Alarcos !

— Oui, pour mon malheur et le vôtre.. — Elle l'a dit au roi, et le roi me l'a dit.

— Hélas ! mon seigneur, je le vois, le roi ordonne que vous accomplissiez votre parole.

— Non !... , il ordonne une chose horrible, atroce, qui m'épouvante, me bouleverse, et dont toute mon ame frémit !...

— Achevez !... Parlez !... Que veut-il ?

— Votre mort, comtesse ! »

Elle poussa un cri perçant, et tomba dans le fauteuil évanouie.

C'est alors qu'il eut fallu voir le pauvre comte ! Tantôt à genoux devant elle, il lui baisait les pieds, les mains, la robe, en la serrant dans ses bras, en l'appelant de mille noms passionnés que son désespoir inventait. Tantôt, causant de côté et d'autre, la quittant, revenant, il lui prodiguait avec anxiété les soins les plus empressés, les plus tendres. Tantôt, en lui faisant des promesses insensées, il brisait son épée à plaisir et en jetait les débris au loin avec horreur.

La comtesse revint à elle. — Maintenant, comme si elle eut trouvé dans cette espèce d'essai du trépas la force nécessaire pour mourir, elle paraissait calme et résignée.

En même temps, par un effet étrange, le comte, dont la douleur exaltée et bruyante s'était appaisée par degrés ou concentrée au dedans de lui, s'éloigna pas à pas de la comtesse, et se retira à l'extrémité opposée de la chambre, vers la fenêtre.

— « Le roi est bien cruel ! dit-elle d'un ton paisible. »

Le comte tressaillit, et se cacha le visage dans les rideaux qui l'entouraient.

— Mon seigneur, reprit-elle, ce n'est pas pour moi que je tiens à la vie quoiqu'elle me fût si douce près de vous ; c'est pour mes fils qui ont encore besoin de mon appui, à leur âge. Envoyez-moi donc, je vous prie, au château de mon père. Là, en vous gardant la même fidélité que je vous ai gardée jusqu'à ce jour, j'élèverai nos fils, mon cher comte.»

Il se frappa la tête de ses poings fermés, à grands coups.

— Oh ! dit-elle en se levant et en avançant vers lui ses mains suppliantes, ne vous affligez pas ainsi, mon seigneur... , je suis votre épouse dévouée... , et puisque vous mettez votre honneur à sauver l'honneur du roi, je mettrai le mien à sauver le vôtre. — Dites-moi seulement pour quand je dois me préparer.

— Il faut que l'ordre du roi s'accomplisse avant que le jour ait paru. » Il souleva le rideau lentement et le laissa retomber de même. Ensuite il rentra dans la chambre en y cherchant d'un œil inquiet quelque chose. Il aperçut sur le lit la ceinture de la comtesse qu'il venait de lui ôter, et s'en saisit en tremblant.

Elle comprit ce qu'il en voulait faire, et sans être émue, lui demanda d'aller embrasser ses fils : elle ne pensait plus qu'à eux seuls.

— «Laissons-les, dit-il d'une voix éteinte.

— Vous permettrez du moins, mon seigneur, ajouta-t-elle en lui montrant l'en-

fant qui dormait, vous permettrez qu'à celui-ci je lui donne une dernière fois mon sein pour adieu.

— Ne le réveillons pas. »

Elle s'agenouilla près du berceau, récita avec ferveur une oraison pieuse, et quand elle eut fini : Mon seigneur, dit-elle, prenez soin de vos fils, et priez pour moi tant que vous vivrez.

— Dona Bianca, pardonnez-moi.

— Oui, Don Juan, à vous je vous pardonne ; mais je ne puis pardonner à l'infante ni au roi. D'ici à trente jours je les cite à comparaître devant la justice de Dieu. — Dépêchez-vous, mon cher seigneur. »

Il s'approcha d'elle en frémissant de tout son corps.

. . . . . .

Dix jours après l'infante mourut. Au bout de vingt jours le roi la suivit. — Pour le comte, il avait disparu de Burgos dès la nuit même de son crime, et l'on ne sut jamais depuis ce qu'il était devenu. Seulement, un demi-siècle après cette tragique aventure, à l'époque des croisades, des chevaliers castillans, de retour de la Palestine, racontèrent qu'ils avaient trouvé là-bas, au milieu des déserts, sur la cime d'une montagne escarpée, un bon vénérable ermite qui parlait espagnol à merveille et qui avait des manières d'homme de cour. D. H.

UN THÉATRE D'AMATEURS A CORDOVA (AMÉRIQUE MÉRIDIONALE).

C'était le jour de la Fête-Dieu : la procession traversait les rues tapissées de fleurs, les banderolles des dominicains flottaient au vent ; de toutes parts se courbaient les fronts austères des cavaliers, les têtes basanées des femmes de la Pampa, drapées d'un long voile blanc. Le son grave du tambour, les accords bizarres de la musique des bourgeois, traînant à grand peine des violoncelles appuyés sur le pied, et raclant avec effort ; le tintement des cloches en volées, bondissant à travers les tourelles à jour, singuliers monuments, où la lourdeur du style jésuitique se mêle aux restes de la svelte architecture espagnole, tout cela annonçait une joie générale, une fête célébrée par l'universelle allégresse d'un peuple non éclairé, mais croyant ; et il en résultait un de ces jours rares et précieux en voyages, dans lesquels l'étranger se sent prendre de sympathie pour ce qui l'entoure, tant il est subjugué par l'influence d'une grande idée, animant cette foule inconnue.

Mais les derniers cierges achevaient de fumer sous les voûtes de la cathédrale, les moines regagnaient leurs cloîtres, graves et silencieux, et j'errais insouciant le long des maisons aux fenêtres grillées, de cette place spacieuse où de nouveau commençaient à se croiser les cavaliers au galop. Arrivé à l'ancien collége des jésuites, une pancarte frappa mes regards ; elle était écrite à la main. Cordova, capitale d'une province égale en étendue aux deux tiers de la France, Cordova n'a plus d'imprimerie, pas un journal n'y repète les nouvelles, partant

il n'en existe pas. De loin en loin, un courrier qui se rend au Perou ; un voyageur en route pour les mers du Sud, apportent de Buenos-Ayres des gazettes vieillies, et des échos lointains, presque effacés des grands évenemens d'Europe.

Or la pancarte ornée de paraphes, portait ces mots : *grand funecion ;* ce soir les *aficionados* (amateurs) de cette ville, représenteront le drame célèbre de *l'homme amélioré par le repentir ;* et un *saynete* nouveau. J'avais vu (1) à Buenos-Ayres de pâles traductions de nos vaudevilles, dégarnis de leurs couplets, froidement joués devant un public qui n'y comprenait rien. Montevideo a un soi-disant théâtre italien, en forme de grange, illuminé chaque soir par les flammes de deux barils de goudron ; mais un spectacle d'amateurs, un spectacle aussi local, piquait vivement ma curiosité : il était heureux de pouvoir, dans une même soirée, étudier la physionomie mobile de ce peuple nouveau, se précipitant du cortége de la procession aux banquettes du théâtre, et composant de ces deux joies si diverses la solennité d'une grande fête.

Ce collége est un bel édifice, une des plus belles ruines de la puissance des jésuites dans l'Amérique espagnole ; l'importance de la ville n'avait point échappé à leur sagacité ; le noviciat, aujourd'hui détruit, auquel ce monument communique par un souterrain, le vaste établissement de Sinsacate à quinze lieues au nord, prouvent assez combien ils avaient su apprécier la position de Cordova, centre de ces immenses provinces, comme elle l'est devenue de toutes les révolutions qui les ont bouleversées. Mais serrée de près par l'envahissement de la barbarie, Cordova n'a tiré d'autre fruit de ses études anciennes que la philosophie résignée, qui apprend à se soumettre et à souffrir. Quand la force physique domine exclusivement, la puissance intellectuelle, de jour en jour plus comprimée, finit par s'éteindre, surtout lorsqu'elle est encore à l'état de tâtonnement et de non application. Puis enfin, l'homme vaincu, incapable de retrouver cette énergie du corps, sacrifiée à des ambitions plus nobles, se façonne admirablement à toutes les oppressions.

Mais revenons au théâtre. — Il est nuit ; les flambeaux brillent, on se rue, on se culbute, les gamins de toutes couleurs se glissent à travers la foule et troublent de leurs cris les rats sans nombre occupés, depuis l'expulsion des jésuites, à ronger en paix les précieux manuscrits qu'un gouvernement illétré dérobe à tous les yeux. Qu'on se figure de beaux portiques en larges pierres, ces arceaux frais et sonores, sous lesquels résonnaient avec tant de solennité les chants des moines, cet asile des hautes pensées et de l'étude, envahi par une multitude singulièrement mêlée, se coudoyant à travers les tables de citrons et d'oranges. De toutes parts les fusées, aux mille cris des enfans, s'élancent dans l'air, et confondent avec les clartés d'en haut leurs étincelles bleuâtres. Demandez à ces femmes qui, il y a une heure, à genoux dans la poussière, se frappaient la poitrine, demandez-leur pourquoi ce regard effaré, ces yeux qui brillent, cette démarche vive et élastique. Elles vous répondront : c'est la *fiesta del corpus!*

(1) Depuis cette époque des jeunes gens studieux et capables se sont occupés de traduire et de faire jouer à Buenos-Ayres, *Hernani*, *Antony* et autres drames de l'école moderne.

Et cette solennité religieuse a exalté en elles toutes les passions à la fois ; il y a des climats où le recueillement paraît impossible, où le soleil jaunit et dore les pensées comme les fruits, où les délicatesses de l'ame, comme des fleurs trop frêles, sont étouffées par les hautes herbes de la Savane. — Il y a dans tout cela un charme, un parfum qu'on ne ressent point impunément, et la vieille Cordoue d'Europe; au milieu de sa splendeur, eût été jalouse des brises suaves de cette soirée, de ce firmament si pur, et surtout de la chaîne de montagnes tendue à son horizon, comme ces nuages immobiles qui se suspendent au-dessus de la ligne des eaux, par les calmes de l'équateur.

La salle décrivait au milieu de cette cour un cercle de pieux entourés de toiles. C'était à peu près un cirque d'écuyers ambulans. Excepté la scène et les coulisses, pavillon carré, auquel on monte par une mauvaise échelle, le tout est à ciel ouvert, flanqué de quinquets huileux, mais ayant pour lustre la lune et son cortége d'étoiles. On attendit vainement le gouverneur ; un drame plus sérieux le retenait ailleurs : une révolution était à 36 heures de là.

Quand la toile se lève, la musique des *Civicos*, forte de trois ou quatre clarinettes, d'un serpent, d'une très-grosse caisse, et d'un complet attirail de pavillons chinois et de cimballes, la musique attaque avec chaleur la marseillaise du pays : *Nos valientes juremos...* Les cigares s'éteignent, laissant toutefois assez de fumée pour ne pas permettre d'examiner trop scrupuleusement les détails de la scène et des décors. Derrière l'orchestre, se tient immobile, le chapeau de paille pointu, incliné sur l'oreille, drapé d'un manteau de drap vert, pieds nus et en éperons, une sentinelle esclave de sa consigne, et criant à tue tête : Silencio, silencio, Senôres!! Cet homme n'avait point l'aménité forcée du gendarme un peu isolé au milieu d'une troupe de turbulans étudians : à grands coups de lance, on le voyait rudoyer les chiens perdus sous les jambes des spectateurs, quand un malencontreux hasard les amenait à portée de son bras ; il résultait de cette police un bruit triple de celui qui eut pu troubler la représentation. Mais ne faut-il pas pardonner les manières un peu sauvages d'un vieux soldat, né dans ce désert, et arrivé la veille peut-être du pays des Indiens!

Qu'était-ce que la pièce! Un mauvais drame en prose, dont il ne me souvient guère, si ce n'est que l'action se passe en Bourgogne au seizième siècle ; néanmoins rien n'indiquait l'époque dans les costumes ; le rôle de femme, le principal et seul rôle à peu près, était rempli par un enfant de dix ans, très-petit, portant sur sa tête le peigne du pays dans toute sa hauteur exagérée et agitant l'éventail à tout propos. Chacune de ses paroles était une exclamation, chacun de ses gestes une espèce d'évanouissement ; je ne parle point de certaines fautes grammaticales assez fortes pour choquer un étranger. Le gracioso (comique) parut être un vieil ami du public ; on accueillait par des bravos ses plus déplorables facéties. Quant aux autres, *primer galan, viego*, et compagnie, ils me firent assez l'effet de jeunes collégiens récitant proprement la leçon. S'amusaient-ils? Je serais tenté d'en douter. Leur physionomie embarrassée contrastait assez singulièrement avec l'allégresse générale. Ils semblaient dire : on ne m'y reprendra pas. Le public de son côté ne pouvait s'avouer qu'il s'ennuyait du

théâtre, à ce divertissement qui est devenu le *pan y toros* (panem et circenses), des nations civilisées. C'était donc en un mot quelque chose d'informe, ni des tréteaux ni un théâtre, ni de quoi rire, ni de quoi admirer : et l'on applaudissait, on mangeait des oranges, on était heureux.

Pauvres Cordoveses! vous parlez cependant la langue des Caldéron, des Lope de Vega, des Guillermo de Castro, des Cervantes! Qui de vous, qui dans cette enceinte a vu ces chefs-d'œuvre? L'art est donc la dernière chose qui prenne racine parmi les nouvelles populations? Il faut que tous les besoins matériels de la vie soient satisfaits, avant que cet autre langage se fasse entendre.

Le drame était fini; les gouttes de rosée scintillaient plus serrées sur le feuillage, les lucioles brillaient sous les planches du théâtre, les femmes prenaient le *maté*, les hommes battaient le briquet, en attendant le sægnete avec impatience. Il serait impossible de se former l'idée d'un *imbroglio* aussi insignifiant; c'était un amas de grossières plaisanteries qui achevèrent le triomphe du gracioso : les dames étaient censées rougir derrière l'éventail, le peuple riait comme sur une place publique. Quand tout fut terminé, le comique exalté par ses succès, reparut sur la scène en agitant une clochette : et la foule de se rasseoir. Alors ôtant son bonnet', il se prit à dire avec un sourire gracieux : *Ya no hay nada* : (Il n'y a plus rien.) Et on battit des mains.

J'étais ennuyé de la représentation en elle-même, seule chose qui gâtât cette soirée : il est pénible d'en être réduit à former un jugement trop défavorable des peuples au milieu desquels on passe.

En m'abandonnant à mes rêveries, la foule m'avait entraîné hors de la place du collège. Quel silence, quelle paix autour de cette ville! C'était ce ciel bleu éternellement serein, sur lequel se dessinent les huttes semées au front des collines sablonneuses. Près d'un ruisseau et aux branches abaissées d'un caroubier, étaient attachés des chevaux tout équipés, et deux *Gauchos*, assis sur l'herbe, chantaient en s'accompagnant de la guitare une de ces chansons langoureuses, si bien adaptées à l'accent triste et lent de Cordova. Je me rappelai *Andres* et *Clemente* de Cervantes, célébrant au pied d'un chêne les charmes de la belle *Gitanilla*. Le *tristecito* de ces deux cavaliers était doux et simple, empreint d'une poésie naïve qui s'harmonisait admirablement avec la nature des lieux et l'heure avancée de la nuit. J'avais retrouvé à la fois ce double type de solitude américaine et d'Espagne.

Jeunes Aficionados de la ville, ni vos drames informes, ni vos sægnetes ennuyeux ne valent pour moi cette scène du désert. TH. P.

V.

MÉMOIRES DU TEMPS.

DÉCOUVERTES ÉTRANGÈRES.

Chaudière de Macerone. — Bateau Burden. — Bateau à voiles horizontales. — Cordages enduits de caoutchouc. — Chaudière à raffiner le sel. — Machine à sécher et assainir les plumes. — Pavage des routes en bois. — Roues élastiques. — Vernis pour empêcher la rouille sur le fer. — Moyen de garantir les bois de la pourriture sèche. — Fabrication nouvelle de la céruse. — Nouvelle extraction de la matière colorante des bois. — Teinture jaune du rhus-radicans. — Voitures anglaises à vapeur sur routes ordinaires, de M. Hancok et de M. Maudsley. — Roue hydraulique. — Graisse à lubrifier les machines.

Chaudière de Macerone.—Il serait utile pour donner une juste idée de la position actuelle de l'industrie, au moins en Angleterre, de rappeler les découvertes qui se sont faites depuis plusieurs mois. Cependant nous nous en tiendrons à enregistrer les principales : l'une des plus remarquables est la chaudière à vapeur de MM. Squire et Macerone, propre aux bateaux et aux voitures à vapeur. Elle est composée de neuf rangées de tubes verticaux liés entre eux à leur partie inférieure par des tubes horizontaux, et communiquant tous par d'autres petits tubes placés à leur sommet avec un gros cylindre ou réservoir à vapeur. Les tubes verticaux de trois rangées extérieures étant de dix-huit pouces plus longs que les autres, il en résulte un vide inférieur servant de foyer, et le tout est renfermé dans une caisse en tôle. L'avantage de cette chaudière est d'avoir des tubes toujours remplis d'eau, et de ne pas craindre les explosions quoique marchant habituellement sous une pression de 10 atmosphères, ou 150 livres par pouce carré ; mais le grand désavantage de cette invention est de ne pas avoir une suffisante quantité de vapeur en réserve, ou du moins de ne pouvoir pas produire instantanément un excès de force qui permette surtout aux voitures à vapeur sur routes en terre d'obtenir dans les cas difficiles ce que les charretiers appellent un coup de collier. De plus ce qui fera encore rejeter ce système de voitures pour les routes ordinaires, c'est la difficulté de remplacer les tubes qui viennent à se déchirer : accident que l'on y voit souvent se répéter, quoique sans aucune espèce de danger.

Bateau Burden. — Depuis long-temps on entend parler du bateau Burden qui circulait en Amérique, naviguait entre New-York et Albany, et périt par suite d'une maladresse de son capitaine. Il était composé de deux cônes de 150 pieds de longueur sur 8 de diamètre au milieu, construits en bois, cerclés en fer, réunis entre eux par des traverses en bois, laissant cependant entre ces deux cônes un espace vide de 16 pieds, dans lequel tournait une seule roue mue par une machine à vapeur. Ce bateau, tirant 22 pouces d'eau, filait 6 lieues à l'heure, tandis que les bateaux à vapeur de l'ancienne construction tirent généralement quatre pieds et demi d'eau, et n'ont une vitesse que de cinq lieues à l'heure. M. Sandford, dans le Canada, a imité ce bateau en donnant à ses cônes une forme plus aplatie à leur base qu'à leur sommet. En France aussi on a imité le bateau Burden, et non-seulement un mécanicien par état, M. Cavé, a construit un bateau double pour la navigation du canal de la Somme, en ne faisant simplement que des demi-cônes couverts d'un plancher avec deux quilles et deux gouvernails, mais le dernier rejeton d'un nom depuis long-temps et toujours connu dans la magistrature, M. le baron Séguier, membre de l'Institut, a également imité le bateau américain, et enfin un autre mécanicien a voulu appli-

quer un bateau de ce genre à la navigation de la Loire entre Nantes et Angers. Malheureusement, des erreurs de calcul dans la construction de ce paquebot l'ont empêché d'obtenir tout le succès que l'on en attendait.

Bateau à voiles horizontales.—Un autre Américain, sir John Willis, trouvant l'emploi de la vapeur peu économique, a réclamé, comme le faisaient nos pères, le secours du vent; seulement au lieu de le faire servir à gonfler des voiles verticales il l'a appliqué à faire tourner quatre grandes ailes horizontales placées sur le milieu du pont du bâtiment, de manière qu'elles peuvent se mouvoir par le moindre vent de quelque direction qu'il vienne; puis elles transmettent leur mouvement de rotation à des roues à palettes pareilles à celles des bateaux à vapeur.

Cordages enduits de caoutchouc.—Depuis quelque temps MM. Enderby ont formé à Grenwich, près Londres, une fabrique de cordages en lin de la Nouvelle-Zélande, ou Phormium-Ténax; mais comme on reprochait à ces câbles de même qu'à ceux en fils d'Agave que l'on fabrique à Paris, leur peu d'élasticité, ils ont cherché à leur en donner une factice en les rendant imperméables au moyen d'une solution de caoutchouc dont ils les imbibent par un trempage de quelques heures dans cette solution, composée de caoutchouc ou gomme élastique dissoute dans une huile essentielle, obtenue par sa simple distillation en vase clos, et combinée ensuite avec de l'alcool rectifié; du moins à la manière de M. Barnard, patenté à Londres depuis 1833, mais ce procédé laisse encore beaucoup à désirer.

Chaudière à raffiner le sel marin.—Les habitans des côtes qui voient souvent raffiner le sel, savent fort bien que ses dissolutions évaporées dans une bassine chauffée à feu nu, laissent attacher les cristaux salins au fond de cette bassine, inconvénient facile à éviter en imitant M. Garrod de Davenham, qui place au milieu de la chaudière et touchant le fond, un autre vase rempli d'eau pure.

Machine à sécher et assainir les plumes. — Dans nos provinces de l'ouest où l'on élève beaucoup de volailles, une grande désolation des fermiers est de ne pouvoir pas facilement sécher leurs plumes, car leur dessication dans le four à boulanger ne produit pas toujours un bon résultat; il serait donc utile pour eux de suivre l'exemple de M. Renolds de Hartfor, qui après avoir lavé les plumes les introduit dans une espèce de brûloir à café, de trois pieds de longueur sur dix-huit pouces de diamètre. Ce cylindre est armé à l'une de ses extrémités d'une manivelle pour le tourner sur son fourneau, il est en outre traversé à l'autre extrémité par la manivelle d'un axe formant un agitateur placé dans l'intérieur du brûloir; cet axe est muni de pointes de fer qui, lorsqu'on tourne les deux manivelles en sens contraire, permettent de bien mouver les plumes pendant tout le temps qu'on les tient exposées à une douce chaleur, temps qui dure jusqu'à ce qu'il ne sorte plus de vapeur par de petits trous percés dans le fond du cylindre. Un habile industriel de Paris, M. Taffin, rue St-Denis n. 303, a imaginé une machine analogue pour assainir les plumes et la laine, et les purger des vers qui les dévorent. Son moyen, bien simple, est l'emploi de la vapeur; il l'a fait connaître avec la plus louable générosité, et plus tard nous nous empresserons d'indiquer tous les avantages qu'il en retire.

Pavage des routes en bois. — Quoique plusieurs journaux quotidiens aient annoncé que l'on vient de substituer à Saint-Pétersbourg des billots de bois aux blocs de pierre pour paver les rues, nous rappellerons avec quelques détails cette nouvelle application, car plus d'une ville ou village avoisinant les forêts pourraient mettre à profit ce nouveau mode de pavage que l'on dit fort solide et fort économique. Voici comment on s'y prend: d'abord on donne à la route le niveau qu'elle doit avoir, on la fonce de rocaille, on l'unit au rouleau, on la garnit de chaque côté d'une bordure de pavés, puis entre ces deux bordures on place debout et les uns à côté des autres, comme des pavés, des billots de bois dur, longs d'un pied, larges de 8 à 9 pouces, et taillés à 6 pans. Pour donner plus de solidité à cette masse de billots, on les réunit entre eux par des chevilles que l'on fait en-

trer à coup de maillet sur la face de leurs pans, puis on coule du goudron bouillant sur ce parquet et on le recouvre d'une couche de sable.

Roues élastiques. — Les secousses occasionées par les chemins raboteux fatiguant beaucoup toutes les voitures, on a souvent cherché à neutraliser ces cahots en rendant les roues plus ou moins élastiques. M. Dietz à garni les jantes de celles de son remorqueur d'abord avec des plaques de liège puis avec des bandes de feutre. Mais M. Adam de Londres, non satisfait de ce moyen, a remplacé les bois des roues ordinaires, par quatre ressors circulaires en acier fixés d'une part, sur le moyeu en fer, et d'autre part contre les jantes entourées d'un cercle en fer. Il paraît que ces roues très-légères sont solides et peuvent servir avantageusement aux diverses voitures à vapeur.

Vernis pour empêcher la rouille sur le fer. — L'action destructive que l'eau de mer opère sur le doublage des bâtimens, a continuellement excité l'émulation des chimistes pour trouver un moyen propre à garantir les navires d'une perte trop prompte. L'Angleterre, la nation la plus intéressée à la conservation de sa marine, essaie chaque année de nouveaux moyens. Les résultats des dernières expériences ont prouvé d'abord que, pour préserver le fer laminé de l'oxidation ou de la rouille, il fallait enduire les bâteaux construits en fer avec simplement du goudron de houille, moyen appliqué par M. Prinseps avec le plus grand succès au bâteau à vapeur le Lord Bentink, construit à Calcutta.

Moyen de garantir les bois de la marine de la pourriture sèche.—Ensuite M. Kyan a également reconnu que pour garantir les bois des vaisseaux de la pourriture sèche qui les dévore si rapidement, il fallait avant de les employer les faire séjourner dans une dissolution de sublimé corrosif, sel mercuriel dont la fixité ne laissant échapper aucune évaporation dangereuse, ne peut donner aucune crainte sur la santé des matelots qui montent les bâtimens construits avec des bois ainsi préparés, comme on en a déjà fait l'épreuve en Angleterre.

Fabrication nouvelle de la céruse. — L'on parle beaucoup à Londres d'un nouveau procédé de fabriquer le blanc de plomb ou céruse importé dans le royaume uni par MM. Torassa et Volter-Wood, il consiste à mettre le plomb en grenailles, puis à le réduire en poudre impalpable, en plaçant ces grenailles avec un peu d'eau dans une grande caisse plate à laquelle on imprime un mouvement alternatif de bascule. Ensuite on retire l'eau chargée de particules de plomb, on la filtre, on expose le dépôt en couches minces pendant 8 ou 10 jours à l'action de l'air, et bientôt sans le secours, ni d'acide acétique, ni de chaleur, il se forme du carbonate ou blanc de plomb propre à être employé comme la céruse de France ou de Hollande.

Nouvelle extraction de la matière colorante des bois. — L'industrie étrangère doit en outre à un français, M. Dubuisson, l'importation en Angleterre d'un nouveau moyen d'extraire la matière colorante des bois de teinture, consistant à faire saturer en vase clos ces bois par de la vapeur et à recevoir dans une bassine d'évaporation le liquide coloré qui s'en dégage.

Teinture jaune du rhus-radicans. — M. Grégoire Sella, de Croce-Mosso, a trouvé aussi que, pour teindre la laine en jaune, on pouvait se servir avec avantage du rhus-radicans, en faisant bouillir huit parties de laine pendant trois quarts d'heure dans un bain composé de huit parties de rhus-radicans cuit auparavant, d'une partie d'alun, d'une partie d'acide hydrochlorique et d'un sixième de partie de crême de tartre, alors la laine prend une nuance de couleur jaune d'or très-brillant, mais on peut lui donner une couleur jaune paille en traitant par le même procédé le rhus-radicans desséché. Cette couleur résiste au savon et au soleil, et prend d'autant plus de solidité qu'on laisse la laine plus long-temps dans le bain.

Voitures anglaises à vapeur sur routes ordinaires, de M. Hancok et de M. Maudsley. — De continuels essais se font, en Angleterre comme en France, pour arriver a faire marcher avec économie des machines locomotives sur les routes ordinaires. D'un côté c'est

M. Hancok qui, avec sa voiture à vapeur fait les 74 milles ou 27 lieues de parcourt de Londres à Malbourough en 7 heures et demie, non compris 4 heures de station pour aller et en 12 pour revenir à cause d'une côte assez longue qu'il faut gravir; puis d'un autre côté, ce sont MM. Maudsley et Field qui font le même trajet toujours non compris le temps des stations, en 5 heures 50 minutes pour aller, et en 7 heures 20 minutes pour le retour. Ces voitures, malgré la beauté des routes anglaises, n'ont donc pas une supériorité de vitesse sur le remorqueur Dietz, qui cependant comme étant la première voiture de ce genre construite en France, laisse nécessairement encore beaucoup à désirer.

Roue hydraulique. — Un anglais, M. Child, a proposé comme moyen nouveau d'élever l'eau de se servir de larges rubans sans fin et en laine tendus sur deux tambours, de manière qu'un de ces tambours étant plongé dans l'eau au fond d'un puits, on puisse en donnant un mouvement de rotation au tambour supérieur placé au-dessus du puits, ramener continuellement le ruban chargé d'eau facile à distribuer ensuite d'après les besoins. Malheureusement pour le génie de M. Child, cette machine n'est pas nouvelle, car il y a 50 ans, elle fut présentée par M. Vérat à l'académie des sciences de Paris, seulement ses rubans étaient en chanvre au lieu d'être en laine.

Graisse à lubrifier les machines. — La graisse employée pour lubrifier les essieux des voitures et toutes les grosses pièces des machines à vapeur, demandait depuis long-temps à être remplacée par une matière spéciale, c'est dans ce but que M. Booth a imaginé de composer sa préparation lubrifiante en faisant dissoudre 1 demi-livre de soude dans 8 litres d'eau, il ajoute à cette dissolution 3 livres de suif purifié, ou 6 livres d'huile de palme, ou bien 10 livres d'huile de palme et 8 livres de suif, puis il fait chauffer ce mélange dans une marmite jusqu'a 93 dégrés centigrades en ayant soin de toujours remuer: on laisse ensuite refroidir à 15 dégrés; alors cette masse a la consistance du beurre. Mais si l'on veut obtenir une graisse liquide, on prend 8 litres de la solution de soude, autant d'huile de lin et 4 onces de suif. Du reste, l'opération, est conduite comme la précédente, ces préparations ont l'avantage de ne pas corroder les métaux. J. Odolant-Desnos.

THÉATRES.

Il y a quelques années à peine, les théâtres maintenaient encore dans la pleine et entière jouissance de ses prérogatives, l'antique usage des revues et des à-propos de jour de l'an. C'était presque toujours une critique plus ou moins spirituelle des ridicules et des abus de toute espèce qui avaient marqué le cours de l'année expirante. La politique, la mode, les inventions nouvelles, les pièces en vogue surtout y étaient gaîment censurées, et le plus souvent au profit de la morale ; car dans ces grands jours de justice, la vérité reprenait tous ses droits, et chaque théâtre avait la sienne à dire. Ce besoin de l'épigramme était poussé si loin qu'il n'y avait pas jusqu'aux petits théâtres du boulevart du Temple qui ne se grandissent et ne grossissent le son de leurs voix comme pour faire peur à leurs hauts et puissans confrères. Quelquefois, le public indifférent à cette espèce de petite guerre, sifflait sans miséricorde: d'autres fois il riait, et le but était rempli ; car si dans ces vives et mordantes attaques le vice était pris à corps et combattu à outrance, il y avait plus d'indulgence pour le ridicule ; et tel spectateur par exemple à qui le drame de la veille avait arraché quelques larmes d'attendrissement, n'en riait pas moins avec la critique de ses propres émotions; et tel qui portait une mode bizarre, exagérée, ne s'en exécutait pas moins de bonne grâce, en souriant aux moqueries dont il était le but indirect. J'avoue mon faible pour ces revues annuelles qui étaient comme le résumé satirique, ou plutôt l'extrait mortuaire de tous les faits écoulés récemment, et qui venaient se placer comme ligne de démarcation entre l'année qui finit et celle qui commence.

Mais voici qu'aujourd'hui cette coutume semble prête à tomber en désuétude. L'année dernière nous avions eu encore à peu près deux ou trois revues du jour de l'an ; et cette année nous n'en comptons qu'une seule. A quoi cela tient-il? n'existe-t-il plus de ridicules à fronder, d'abus à signaler, de vices à combattre? je crois plutôt qu'il faut bien moins s'en prendre à l'absence de tous ces alimens de la critique qu'à celle de l'esprit nécessaire pour les mettre en relief. Nous ne saurions en effet trop insister sur ce point capital, et dont les preuves ont pris soin de se produire elles-mêmes ; à savoir, que l'esprit et le bon goût se sont presque complètement retirés de nos théâtres aussitôt que la morale en a été chassée par ce débordement d'étranges conceptions germaniques et anglicanes qui y ont si long-temps régné en souveraines.

Paris dans la comète, tel est le titre de cette revue que nous a léguée l'année 1835, et que le théâtre du Vaudeville s'est chargé de nous offrir pour étrennes. Les auteurs ont supposé que, au moment où la comète est sur le point de nous brûler, attirée qu'elle est par le désir de nous connaître, un ballon parti de Paris lui amène une foule d'originaux dont la seule vue suffit pour la faire rétrograder et pour lui changer sa direction. Qu'on n'attende pas de nous la description détaillée de toutes les ennuyeuses visites que subit cette pauvre comète. Nous n'avons guère remarqué parmi ces importuns compatriotes débarqués dans l'astre d'Halley que cet éternel Robert-Macaire, qui ferait bien d'y rester, et ces deux serruriers mécaniciens dont la querelle affichée sur tous les murs de la capitale, a fourni aux auteurs l'idée de leur présenter le théâtre de l'Odéon, en les défiant tous deux d'en ouvrir les portes.

Cette plaisanterie dirigée contre l'ancien théâtre de M. Harel n'a pas été la moins goûtée de toutes celles que contient la revue du Vaudeville. Nous ferons pourtant observer que son effet eût été plus immanquable si, précisément au moment où elle se produisait le théâtre de l'Odéon n'eut été assiégé chaque soir par une affluence considérable accourue de tous les points du faubourg Saint-Germain, non pas pour applaudir quelque chef-d'œuvre de Racine ou de Corneille, mais pour admirer les Bédouins, flanqués d'un drame de Victor Hugo ou d'Alexandre Dumas. L'Odéon s'est donc trouvé ouvert pendant plusieurs jours à la troupe semi-africaine et semi-romantique de la Porte Saint-Martin. C'était, dit-on, pour laisser le temps à M. Harel de récrépir les murs enfumés de sa salle, et de disposer un temple plus convenable aux exercices de ses Bédouins. L'art est-il pour quelque chose dans tous ces calculs? C'est ce que nous n'oserions affirmer.

Cet esprit et cet art que nous demandons en vain à l'antique berceau du joyeux Vaudeville, et au berceau pygmée du drame moderne, ne pourrions-nous pas les retrouver dans tout leur éclat, à ce petit théâtre où certain académicien à gagné ses nombreux et imperceptibles chevrons? On a toujours et beaucoup plaisanté l'académie, et M. Scribe lui-même ne lui à certes pas épargné les épigrammes. Eh bien ! le croirait-on, cet auteur qui savait dans son bon temps diriger de si mordantes moqueries contre le respectable corps des quarante immortels, semble, depuis qu'il en fait partie, avoir pris à tâche de les justifier, à bien peu d'exceptions près. Sa dernière production en est une nouvelle preuve : *Valentine*, empruntée à une nouvelle du paradoxal M. de Balzac a éprouvé une chute complète et méritée. Le temps n'est pourtant pas éloigné ou un seul de ces deux noms accolés ensemble pour un échec eût suffi pour faire la fortune d'un théâtre ou celle d'un libraire. En vérité, l'année 1836 s'ouvre pour certaines gloires parvenues à leur apogée d'une manière bien fatale ! Nous serions bien loin de nous en plaindre si elle devait venger sur elles les atteintes portées au bon goût et à la morale.

J'éprouve un sentiment de dégoût et de honte à continuer cette analyse des premières productions de la nouvelle année : autant d'essais, autant d'avortemens plus ou moins prononcés. Au théâtre du Palais-Royal, nous avons eu la *Fiole de Cagliostro*, égrillarde conception destinée à faire briller l'égrillard talent de mademoiselle Déjazet. Toute la magie de Cagliostro n'a pu faire sortir un succès de sa fiole. A la Gaîté, la verve et les

entraînantes inspirations de Bérenger n'ont pas arrêté la manie d'arrangement de deux auteurs qui sont parvenus à faire de *Infidélités de Lisette* un vaudeville long et ennuyeux. Enfin le théâtre de la rue de Chartres qui avait fondé l'espoir d'une suite de soirées productives sur Arnal et sur le *Prince Hercule de Monaco*, a été cruellement désappointé par l'accueil du public, lequel n'a pas permis à ce pauvre prince de Monaco de montrer plus de trois fois au parterre ses tribulations et ses embarras d'infiniment petit monarque.

Un seul succès à peu près complet à signalé cette première quinzaine, celui du *Vagabond*, au théâtre des Variétés ; ce petit drame, qui semble avoir été inspiré par le célèbre tableau de Grenier, *le mauvais sujet et sa famille*, contient une leçon de morale un peu grossièrement présentée, mais d'une vérité éternelle et incontestable. Nous n'aurions donc que des félicitations à adresser à un théâtre qui donne asile à de si bons préceptes de morale, si nous ne savions qu'à peine l'heure du bal arrivée, ce même théâtre va fournir l'exemple de la débauche la plus sale et la plus révoltante, et se donner ainsi à lui-même le démenti le plus formel.

C'est d'ailleurs la maladie à la mode au sein de la jeune et active génération d'aujourd'hui : les bals sont préférés aux plaisirs de la scène, et il n'y aurait pas grand mal à cela si, malgré les dangers que court la morale dans les théâtres, elle ne trouvait des périls plus formidables cent fois au milieu de ces cohues ignobles auxquelles on ose donner le nom de bals.

D. A. D.

Nos lecteurs ont pu remarquer dans le dernier numéro de l'année 1835, que nous avons donné un rapide compte rendu des différents morceaux littéraires qui nous avaient été adressés par nos jeunes abonnés. Cette revue, nous nous proposons de la faire, tous les trois mois, d'après le désir qui nous a été exprimé de plusieurs points de la France. Les morceaux assez importants, assez marquants pour sortir tout à fait de ligne, nous les donnerons en entier, les autres nous en ferons des extraits, et tous ces fragmens littéraires formeront comme des guirlandes poétiques dont se couronnera l'année. Nous invitons donc nos jeunes amis à travailler pour nous ; l'Echo redira leurs paroles et leurs chants.

Vicomte Walsh.

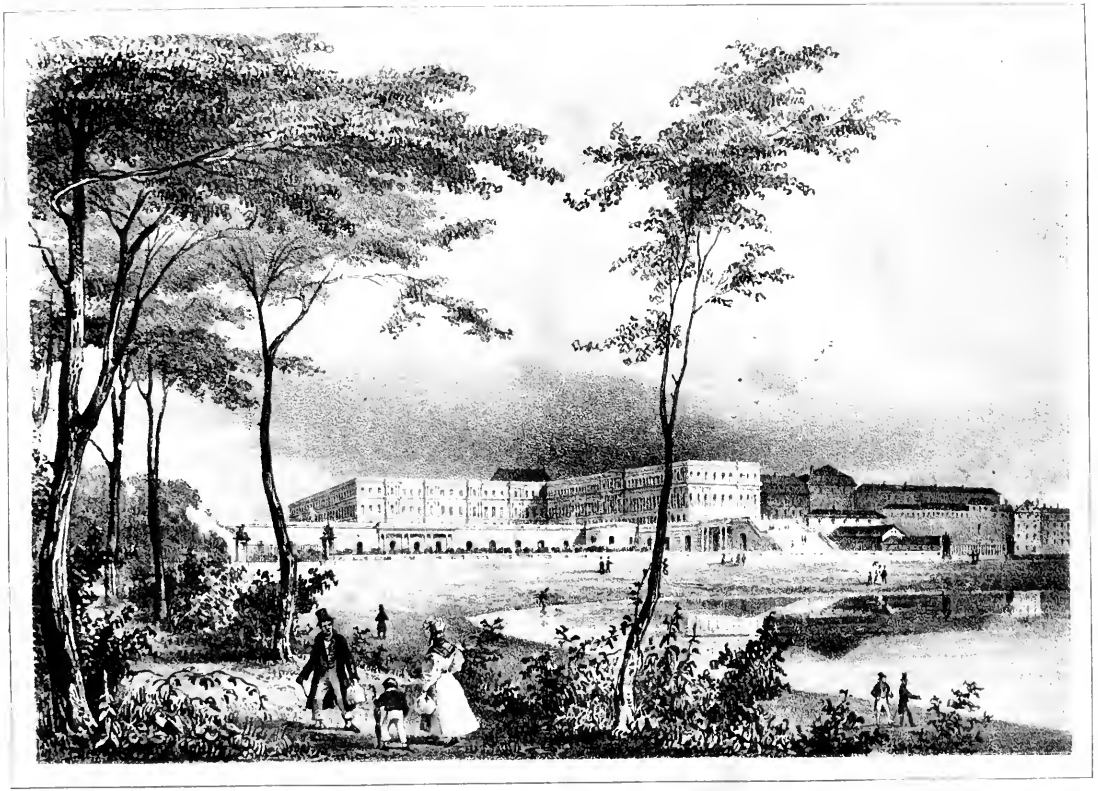
L'*Écho de la Jeune France*, *Revue catholique*, paraît en 2 éditions : 1° Édition les 1er et 15 de chaque mois, prix, par an, 24 fr. ; 2° Édition mensuelle le 31 de chaque mois, prix, par an, 15 fr. — Les abonnemens partent du 1er janvier. — On souscrit à Paris, rue de Ménars, 5, et dans les bureaux des postes et des messageries.

S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte Walsh, directeur-rédacteur en chef,
Et pour l'administration, à M. Edmond de Villiers, administrateur.

Publications de la Société de la Jeune France.

L'*Almanach du Peuple*, *Calendrier de France pour* 1836 : 50 cent. — Le *Livre des enfans*, 12 vol., 4 fr. — *Apothéose de Louis XVI*, gravé sur acier, 15 fr. — *Jésus-Christ docteur*, gravé sur acier, d'après Rubens, 22 fr. 50 c. — *Jésus-Christ sauveur*, gravé sur acier, 22 fr. 50 c.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.



Arnout del

Château de Versailles

L'ÉCHO

DE LA JEUNE FRANCE,

REVUE CATHOLIQUE.

SOMMAIRE.

I. SOUVENIRS HISTORIQUES. — De l'ancienne Chevalerie et de l'Ordre de Malte, par *M. le vicomte Walsh*.—II. ÉTUDES LITTÉRAIRES.—Lettre du comte Jules de Rességuier au vicomte Walsh.—Balzac, par *M. Hains*.—Les Filiales, par Madame d'Altenheym, par *M. Émile Deschamps*.—III. HAUTES ÉTUDES.—Devoirs administratifs (2e article), par *M. Ad. de Puybusque*.—Encyclopédie catholique; Fragmens, par *M. le baron d'Eckstein* et *M. Amédée Duquesnel*. — IV. SCIENCES ET BEAUX ARTS. — Académie des sciences, par *M. Odolant-Desnos*.—Les Derniers momens de la dauphine, petite fille de Louis XIV, par *M. Max. Raoul*—Marie-Antoinette consolée par la religion. — Chronique littéraire; Saint François de Sales, par *M.* ***.

I.

SOUVENIRS HISTORIQUES.

DE L'ANCIENNE CHEVALERIE

ET DE

L'ORDRE DE MALTE.

La chevalerie! c'était une religion créée par les hommes, une religion dont L'HONNEUR était le Dieu.

Une religion qui ne pouvait être observée et suivie que dans des siècles de foi, de fortitude et de courage; une religion qui ne nous va plus. Nous sommes trop petits pour elle, trop faibles pour revêtir les vieilles armures que nous ne pouvons plus soulever, et que portaient si facilement les pères de nos pères.

Dans cette religion née des hommes de cœur, hâtons-nous de le dire, le chris-

tianisme était pour beaucoup. La chevalerie écrivait le nom de DIEU sur ses bannières, comme le christianisme l'inscrit dans ses livres.

La chevalerie commandait de *croire et d'espérer*, comme le fait la religion.

La chevalerie faisait un devoir de l'oubli de soi-même, et enseignait les sacrifices. Elle ordonnait d'aller incessamment par monts et par vaux pour secourir le faible et l'opprimé, pour redresser les torts et les injustices; n'est-ce pas là encore de l'esprit chrétien?

L'évangile nous dit: *aimez vous les uns et les autres*, et la chevalerie a été la mère des plus saintes, des plus fortes amitiés; quoi de plus touchant, de plus noble que cette *fraternité d'armes* des anciens chevaliers? que ces deux ames qui se fondaient en une seule ame, comme celle de Jonathas et de David?

Sera-ce dans nos mœurs actuelles, dans ces mœurs si commodes qu'elles énervent tout, que l'on verra un homme, resté libre, quitter sa liberté, abandonner son toit et sa famille, pour aller racheter *son frère* de l'esclavage, et prendre lui-même les fers de son ami, s'il n'avait pas assez d'or pour payer sa rançon?

Certes, le chevalier qui a fait un devoir d'une telle abnégation, qui a fait inscrire ce commandement dans les statuts de la chevalerie, était chrétien.

Avec la vie molle que nous a faite la civilisation, l'égoïsme a dû insinuer sa froideur dans les ames; avec la rude vie des chevaliers, le désintéressement, l'oubli de soi-même, était bien plus facile.

L'homme qui couche sur une planche, se lève plus promptement que celui qui est enfoncé dans l'édredon d'un lit volupteux.

Aujourd'hui, que l'on vole, que l'on pille, que l'on tue, que l'on égorge, que l'on crie au secours à quelques pas de nous, nous ne nous dérangeons pas. Avec les mœurs de la chevalerie, il y avait honte et déshonneur à qui ne s'armait pas tout de suite pour aller protéger et défendre qui avait besoin d'aide.

Dans ces temps-là, on entendait de loin les cris des opprimés, et les croisades devaient nécessairement avoir lieu dans des siècles de foi.

Alors, c'était fouler sur le cœur d'un chrétien, c'était lui cracher au visage que d'insulter le tombeau du Christ, que de molester et de persécuter, les pélerins qui y allaient prier, et les pères de nos pères se seraient crus déshonorés dans leurs manoirs s'ils ne s'étaient levés, s'ils n'avaient repris leurs lances pour aller protéger les chrétiens d'outre-mer, et laver leur injure dans le sang sarrasin.... Cette obligation de faire cause commune avec le malheur n'entrait pas seulement dans la vie privée de tout homme d'honneur, mais encore dans la politique des rois.

Alors la couronne était tachée comme le casque, comme le chaperon, si ceux qui la portaient ne tendaient pas une main secourable à qui criait *aide et secours!*

Alors entre les rois, il devait y avoir *fraternité*, comme entre les simples hommes; alors ils devaient s'entr'aider entre eux, comme nous devons nous entr'aider entre nous.

Pauvres rois, ils n'en sont plus là! demandez à don Carlos, et à d'autres encore!

Quand les rois ont pris le frac au lieu de la chlamyde et du manteau de pourpre, quand ils se sont vêtus comme leurs sujets, ils en ont aussi pris les mœurs ; on aurait pu penser que le feu sacré ne se serait pas éteint sur le trône.... Eh! mon Dieu, non, le mauvais vent, l'égoïsme a soufflé là comme ailleurs. Et la flamme qui anime et qui fait briller, ne brûle plus sur les hauts lieux.

Comment dans ces dispositions de froideur, la chevalerie aux grands coups de lance, aux nobles actions, aurait-elle pu vivre? Quand tout se gelait et se glaçait parmi les hommes, cette noble fleur de la terre devait mourir ; aussi elle est morte, et Burke a eu raison de s'écrier, il y a plus de trente ans, alors que la belle et magnanime Marie Antoinette était conduite à l'échafaud, *the age of chivalry is gone!*

Les ames chaleureuses, les ames qui trouvent qu'il y a quelque chose de mieux que le terre à terre, et le positif s'affligent de voir la société se dessécher ainsi... Nous avons sous les yeux des pages qui expriment bien ces regrets: *c'est l'histoire de l'ordre de Malte* par un de ses chevaliers. M. Dupin de la Guérivière, ce gentilhomme qui a long-temps et fidèlement tenu l'épée, a occupé ses derniers jours à écrire les annales, le commencement et la fin de l'ordre religieux et militaire dont il faisait partie. C'est touchant de voir ce chevalier, devenu vieux, repasser un à un les hauts faits de ses compagnons d'armes ; on dirait un preux d'autrefois, regardant avec amour son armure et laissant tomber sur sa cuirasse et son heaume des pleurs de regrets de ne pouvoir plus les porter.

Cette *Histoire de Malte*, dont le manuscrit nous a été confié, sera probablement publiée par quelque libraire de Paris, qui connaîtra bien l'esprit de notre époque ; car, par une étrange anomalie, le siècle qui n'est nullement chevaleresque aime les souvenirs et les choses de chevalerie ; jamais on n'a plus recherché les dagues et les épées, les lances et les masses d'armes, les lames de Tolède et les cuirasses de Milan, qu'on ne le fait aujourd'hui.

Le siècle est devant la chevalerie comme un enfant devant un trophée ; il regarde, et ne fait rien. Mais si vous lui racontez comment on se servait de toutes ces armes, il vous écoute avec plaisir, il vous demande *des histoires d'autrefo*

Nous croyons donc que l'histoire de M. le chevalier Dupin de la Guérivière aurait du succès si elle était publiée... Cependant, nous devons le dire, elle est *trop sagement* écrite ; mais au lieu de faire des phrases pour démontrer la pureté et la grande sagesse de style de l'ancien chevalier de Malte, citons quelques passages de lui. Voici comment il raconte une des dernières conspirations des Turcs contre l'ordre chevaleresque qui avait si souvent humilié l'orgueil du croissant. Ce complot avait été ourdi en l'année 1789, Emmanuel Pinto étant grand-maître, et fut découvert par la querelle qui éclata entre deux conspirateurs dans un cabaret de Rhodes :

» Tout le plan, les dispositions et jusqu'aux secrets de l'audacieuse entreprise étant bien avérés et les noms des conspirateurs bien connus, on sut que l'exécution du complot était fixée au 29 juin, jour de la saint Pierre ; on découvrit de plus que les ramifications de cette conjuration s'étendaient jusqu'aux galères qui, sous les ordres de M. le bailli de Maraselli étaient en croisière sur

les plages romaines. On acquit la certitude que les chiourmes devaient se révolter et massacrer les chevaliers qu'ils servaient : aussi le grand-maître dépêcha-t-il tout de suite pour en prévenir le général, deux *speronades* qui arrivèrent à temps pour commander surveillance et précautions, et qui hâtèrent le retour de l'escadre à Malte.

» Or, pour connaître l'opportunité de ce jour de fête de saint Pierre et de saint Paul, patrons de l'île, il importe de savoir que cette fête se célébrait dans toute l'île avec la plus grande solennité et la pompe la plus éclatante. Dans Malte, comme en Sicile, comme en Italie, comme presque partout, la joie des populations se mêle facilement aux pompes religieuses ; et alors il y a comme une étroite alliance entre la religion et le plaisir.

» A la fête de l'île, un concours immense de Maltais et de chevaliers, confondus ensemble et participant à la même allégresse, aux mêmes jeux et aux mêmes banquets, se rassemblaient dès la veille au jardin du Bosquetto, bivouaquant sous des tentes à festons, à banderolles, ou couchant sous un beau ciel étoilé, ou dansant sous de parfumés ombrages.

» Cette nuit là le palais Bosquetto, flanqué de quatre grosses tours carrées bâties en 1574 par le grand-maître Lubeux de Verdale, était tout illuminé de feux brillans, et tout animé des éclats de la joie populaire.

» La situation de ce Bosquetto est d'autant plus agréable que c'est le seul endroit de l'île où la fraîcheur du sol, entretenue par de nombreuses sources d'eau, offre un abri frais contre la chaleur desséchante du jour, et donne de la vigueur aux arbres, aux orangers, aux citronniers, aux bergamottiers et aux cédras qui croissent là en abondance.

» Ces beaux et tranquilles ombrages devaient abriter les conspirateurs »……

Nous nous arrêtons ici ; cette courte citation peut suffire pour donner une idée du style de M. de la Guérivière. Mais non, empruntons encore quelques lignes à l'auteur de l'Histoire de Malte, et cette fois ce sera moins pour faire connaître la manière d'écrire du gentilhomme auteur, que pour donner une idée des sévérités de la justice d'alors.

« Sur deux cents coupables, vingt furent écartelés par les quatre galères armées par des Turcs seulement enchaînés sur leurs bancs à rames, et sous la menace d'une fusillade prête à éclater à la plus simple hésitation de ramer au commandement donné.

» Spectacle effroyable !

» Plusieurs des misérables suppliciés, convertis à la foi chrétienne, moururent en témoignant du repentir ; d'autres furent déchirés en morceaux en criant : Allah ! allah !

» Trente furent condamnés pour la vie aux basses-fosses du bagne ; trente à la double chaîne perpétuelle servant dans le bagne; et enfin quarante eurent pour sentence et horrible fonction d'écarteler en ramant leurs malheureux et coupables camarades. »

Nous avons transcrit ce passage parce qu'il y a de l'horrible, et qu'aujourd'hui l'eau rose ne suffit pas pour émouvoir.... Malgré le goût du jour nous ne vou-

lons pas laisser sous les yeux de nos lecteurs les lambeaux de chair des suppliciés flottans sur les vagues rougies. Pour les distraire de cette image sanglante nous allons démontrer encore tout ce que la chevalerie inspirait de charité et d'amour du prochain. En commençant cet article nous avons parlé de cette touchante fraternité d'armes que les chevaliers établissaient souvent entre eux ; voici ce qu'un chevalier breton du 15e siècle raconte.

..... « Quand le vaisseau qui m'emportait loin de mon pays fut attaqué par les barbares, avec quelle joie je saisis mon épée ! Pour me consoler de l'absence j'avais besoin de gloire : je souris au danger, et m'élançai tête baissée à l'encontre des Algériens qui tentaient l'abordage... Je ne combattis pas long-temps : dans la chaleur de la bataille, je sentis le froid d'une lame, là, tout à côté du cœur..... Je me dis : je vais mourir; ma pensée monta vers Dieu, puis redescendit vers toi, ô cher pays de Bretagne...

» J'étais tombé chevalier, je me relevai esclave : mes pieds, mes mains étaient chargés de chaînes ; mon casque, mon armure, ma lance, et l'épée que je tenais de mes pères, faisaient partie du butin de nos barbares vainqueurs. Toutes ces nobles dépouilles étaient entassées sur le pont du vaisseau, et devaient être rendues à Alger... C'était là aussi que nous-mêmes devions être mis à l'encan !..... Cette pensée me faisait enfoncer ma main dans la blessure de ma poitrine ; j'aurais voulu en arracher la vie pour ne pas vivre esclave... Mais si la mort a si peu de chose à faire pour renverser l'homme heureux, si elle n'a pour ainsi dire qu'à le toucher pour le faire tomber de son bonheur, il n'en est pas ainsi quand elle s'adresse à un être que l'infortune a réduit au désespoir ; alors sa faulx semble émoussée, et cet homme qui ne veut pas de la vie, a de la peine à mourir.

» Le jour de la vente des esclaves arriva ;... des chrétiens, des chevaliers furent exposés sur la place publique aux regards insolens des infidèles, et marchandés par eux comme de viles bêtes de somme. Dans cet excès d'humiliation, j'éprouvai un mouvement d'orgueil ; je vis que les barbares recherchaient les prisonniers français de préférence à ceux des autres nations ; ils disaient : les Italiens pleurent ; les Anglais se tuent ; les Français travaillent et portent leur malheur avec dignité et courage.

» Ces paroles sorties de la bouche des infidèles, furent comme une leçon pour moi ; je me dis : *je suis chrétien et Français*, je saurai souffrir. J'ai tenu parole ; et cependant l'homme qui m'avait acheté était dur et avare.

» La terre que moi et mes compagnons de captivité avions arrosée de nos sueurs, étant devenue assez fertile, notre maître résolut de nous envoyer creuser un lac au milieu du désert. Il attendait de ces travaux un immense bénéfice ; ce réservoir devait alimenter des canaux, et déjà il avait compté ce qu'il perdrait d'esclaves, dans ces ouvrages entrepris pendant les plus grandes ardeurs du soleil ; mais il avait en même temps calculé les richesses qu'il devait en retirer, et il n'avait point hésité. Que lui faisaient quelques hommes de moins s'il avait quelques pièces d'or de plus.

» Je fus du nombre des captifs qui devaient partir pour aller creuser les sables.

» Au moment du départ, trois hommes vêtus de robes de laine grise, les pieds nus, une ceinture de cuir autour d'eux, un rosaire au côté, ayant de longues barbes tombant sur la poitrine, la tête râse et sans cheveux, se montrèrent tout-à-coup à nous.

» A leur vue, l'Africain ordonna de suspendre ce départ.

» Eh bien, dit-il aux *frères de la merci*, car nous avions reconnu que c'était de ces hommes de charité consacrés au rachat des prisonniers, et faisant partie de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, eh bien, prêtres francs, m'apportez-vous beaucoup d'or?

» Pas autant que nous le voudrions, répondit un des Francs ; mais cependant, assez pour racheter quelques-uns de nos frères. Suspendez votre départ, nous allons entrer en marché avec vous. Commençons par les plus malheureux...

» Les religieux entrèrent dans notre cour. Oh alors, quel bruit de chaînes! nous nous levâmes tous pour courir au-devant d'eux, pour les entourer, pour leur faire valoir nos peines et nos droits ; en approchant de ces anges libérateurs, un de nous tomba à genoux, en s'écriant: Envoyés de Dieu, bénissez-nous.

» Et chacun en recevant cette bénédiction pensait au dedans de lui-même qu'elle lui porterait bonheur, et qu'il serait délivré.....

» Je vis alors deux amis ; un d'eux était délivré, mais celui qu'il aimait, son *ancien frère d'armes*, n'avait pas sa liberté ; alors le jeune chevalier français alla vers les religieux, et leur dit: Révérends pères, vous m'avez rendu la liberté, je ne puis en profiter ; reprenez le prix de ma rançon, rachetez un autre prisonnier : moi je ne quitterai point mon frère ; j'ai fait alliance avec lui dans les batailles, notre amitié doit être plus forte que les chaînes que vous brisez sur les bras des captifs : rien ne peut me délivrer de la chaîne d'honneur qui me lie á lui. Nous avons mêlé notre sang et nos larmes : donnez ma liberté à un autre, moi je retourne auprès de mon frère.

» Ayant parlé ainsi, le chevalier alla s'asseoir sur la paille où son ami, malade, était couché, et lui cachant son sacrifice, il lui dit : je n'ai pas été plus heureux que toi, le sort ne m'a pas désigné.

« Comme nous, délivrés, nous franchissions le seuil de la captivité, nous nous retournâmes, et nous vîmes les deux amis qui se tenaient embrassés ; ils ne regardaient pas de notre côté.

» Un des pères de la Merci alla s'agenouiller près des deux amis, les confessa, et, tirant de son sein une hostie consacrée, il la rompit en deux et en donna une part à chacun des frères : c'était le complément de l'alliance fraternelle, il ne leur manquait plus que le même tombeau, et cela ne leur aura pas failli.

» Dans une partie retirée de la vaste prison, gisait un vieillard malade et infirme ; il n'avait pu se lever pour aller au-devant des frères libérateurs.

» Les Francs éprouvèrent un grand regret, car ils ne leur restait plus d'or pour racheter le vieillard qui pleurait et se lamentait, en disant ; je mourrai donc ici sans avoir été justifié aux yeux des hommes?

» Le plus jeune des *frères de la Merci* l'écoutait, et en l'entendant, son cœur bat-

tait violemment, son regard s'animait ; il fit le signe de la croix, puis il dit au vieil homme malade :

» Vous ne mourrez point ici ; vous ne mourrez point sans vous être justifié devant les hommes de votre pays.

» Oh ! prêtre du Seigneur, s'écria le vieillard en se soulevant de dessus le sable, avez-vous encore de quoi me racheter ?

» Soyez tranquille, attendez un instant, je reviens vous apporter votre liberté.

» Le *frère de la Merci*, s'éloignant un peu, dit à notre maître : Tu as là-bas dans l'enceinte des captifs, un homme qui est malade, vieux et infirme ; il ne peut travailler, il ne te rapporte rien ; tu es cependant obligé de le nourrir : fais un échange ; rends-lui sa liberté et prends la mienne ; je suis jeune et fort, je travaillerai comme deux.

» Qu'il soit fait ainsi, répondit l'Africain. Gardes, mettez-lui des fers, et faites tomber ceux du vieil esclave.

» Comme un triomphateur qui va saisir les couronnes qui lui sont dues, le jeune Franc étendit les mains pour recevoir les chaînes qu'il avait demandées.

» Il obtint de l'Africain de ne pas revoir le vieillard, et comme s'il avait fait la chose la plus simple, il dit adieu à ses deux confrères, et se rendit parmi les captifs... »

J'ai redit cette histoire que j'ai racontée il y a bien long-temps, pour démontrer aux jeunes hommes d'aujourd'hui que pour inspirer de généreuses pensées, pour faire accomplir de pénibles sacrifices, il y avait autrefois deux grandes inspiratrices : la *religion* et la *chevalerie*.

Nous n'avons plus la *chevalerie*, mais la religion, elle, ne s'est point en allée de la terre ; gardons-la.

Vicomte Walsh.

II.

ÉTUDES CRITIQUES.

En recevant la lettre suivante de M. le comte Jules de Rességuier, nous avons rectifié, dans notre édition mensuelle quelques-uns des faits que repousse sa modestie ou sa générosité. Mais une lettre d'un tel écrivain nous est une trop bonne fortune pour que nous omettions d'en enrichir notre recueil, et de partager avec nos lecteurs tout le plaisir que nous ont fait éprouver l'esprit, la grâce et les nobles sentimens qu'elle renferme.

A M. LE VICOMTE WALSH,

DIRECTEUR DE L'ÉCHO DE LA JEUNE FRANCE, REVUE CATHOLIQUE.

Monsieur le Vicomte,

J'ai lu dans le dernier numéro de l'*Echo de la Jeune France*, un article de M. Gustave de Romand qui me concerne. Cet article, plein de bienveillance ainsi que de talent, doit être cependant l'objet d'une réclamation de ma part. Il m'est impossible de laisser passer une erreur lorsqu'elle est pour moi trop flatteuse : Je n'ai point contribué aux gloires de l'Empire, tout en faisant partie de ses armées; je n'ai point été blessé sur les champs de bataille; et depuis 1830, pour avoir éveillé quelquefois par mes ouvrages les susceptibilités du parquet, pour avoir même donné lieu à une action judiciaire relative à la presse, je n'ai pas eu l'honneur de voir associer mon nom et ma personne aux procès éclatans qu'ont eu à soutenir MM. de Genoude, de Brian, de Châteaubriand, de Fitz-James, de Larochejaquelein. Ce sont des hommes d'élite de notre histoire, avec lesquels je ne saurais espérer de rapports que par mes sentimens et par l'admiration que je leur ai vouée.

Enfin, Monsieur, je ne suis ni un héros ni un martyr; je chercherais vainement ma palme ou ma jambe de bois. Mais si je veux trouver un modèle de critique indulgente, d'érudition aimable, de noble pensée et d'un style empreint de grâce et de vigueur, je le chercherai toujours et à coup sûr dans les articles de M. Gustave de Romand.

C'est à votre honorable affection, Monsieur le vicomte, et à votre goût parfait que je laisse décider si mes observations doivent trouver place dans votre journal, à côté de ces pages signées de vous que nous attendons chaque mois avec tant d'impatience, et que nous accueillons avec tant d'applaudissemens.

Agréez, etc. JULES DE RESSÉGUIER.

17 janvier 1836.

M. DE BALZAC.

La critique s'est beaucoup occupée de M. de Balzac. L'auteur a paru si étrange, que pour l'expliquer on a fouillé dans la vie de l'homme. Les gens de foi en ont fait un de ces héros inconnus, dont il aime à narrer la mystérieuse histoire. Les incrédules ont parié que ces nuages mystiques recelaient un infernal moqueur, toujours prêt à rire de tout et de tous. A les croire, ce génie souffrant et longtemps incompris, ne serait autre qu'un rude travailleur arrivé au talent à force de papier et de veilles, après avoir tué sous lui plus de quarante volumes et quatre obscurs pseudonymes. Ces détails importent peu à l'art. Malgré la haute prétention de M. de Balzac de résumer le siècle ; malgré la kirielle de formules laudatives, épuisées par lui-même, en son propre honneur, il nous paraît mériter assez mal la large part de gloire qu'on lui a faite. Il n'a jamais été à nos yeux que le génie de l'impuissance, se démenant sur les ruines de monumens inachevés, pour atteindre un but inconnu à lui-même et qui lui échappe sans cesse. A Dieu ne plaise que nous niions les ressources de son imagination et les félicités de sa phrase. Il est certains détails de la vie qu'il affectionne, et rend avec bonheur ; mais de cette nature microscopique à la vérité, la distance est incommensurable.

La vérité dans les œuvres des maîtres apparaît telle que Dieu l'a faite : éternelle et claire comme le soleil. M. de Balzac au contraire, à inventé la sienne. Or l'humanité veut être envisagée de haut et toute nue, et non à certaines conditions de clair-obscur et de lumière. Dieu merci ! notre monde n'est pas le sien. Ce n'est pas une petite gloire que celle de résumer un siècle. Il faut, pour y atteindre, plonger avant aux entrailles de l'humanité ; s'attaquer hardiment au réel, et non ferrailler dans le vide ; il faut surtout une conviction, puissante, armée d'une originalité féconde, et une soif ardente de la vérité. A quelle grande pensée M. de Balzac a-t-il donc heurté son front, pour marcher l'égal de ces esprits régénérateurs, tels que nous en comptons si peu de notre temps ? Son dédain pour la ligne droite, son amour pour la courbe peut-il s'appeller la vérité ? Je cherche partout l'homme dans ses œuvres, et je n'y rencontre que des natures épuisées, ou des anomalies bizarres. Que nous font aujourd'hui ces forçats du mysticisme, traînant leur rêverie comme le galérien traîne son boulet ; jetant des trésors de génie et de souffrance à toute brise, à tout nuage qui passent ? Qu'on ne s'y trompe point, la poésie comme l'humanité, c'est l'action. L'intelligence sans l'action n'est qu'un monstre, et malgré les théories de certains docteurs au front pâle, la véritable poésie est placée dans l'accomplissement d'un devoir. L'humanité, c'est du sang et de la chair, eh bien ! pressurez ces nuages qui forment l'œuvre dite *philosophique* de M. de Balzac, et il n'en sortira que des phrases et de la pluie.

On a prétendu que les romans railleurs et obscènes de Pigault-Lebrun avaient eu sa première admiration : que plus tard à l'aurore de cet autre soleil qu'on nomme Paul de Kock, il s'était élevé en lui de furieuses jalousies, et qu'il l'avait menacé d'une rivalité ardente et passionnée. Cela doit être vrai. Sans doute que les idées nouvelles qui dès-lors commençaient à poindre, éveillèrent en lui une plus haute ambition, mais il est resté du Paul de Kock, dans M. de Balzac. On voit qu'il a greffé le jargon de l'école moderne sur les trivialités les plus grivoises de la vie. Son procédé est simple. Chimiste froid et habile, il sait réconcilier les substances les plus hétérogènes, et les force de passer amies au feu de son creuset. Il appelle fièrement le produit qu'il en tire : Son individualité ! Mais avoir importé le langage passionné du moyen-âge, et les rêveries d'outre-Rhin dans les boutiques de la rue Vivienne, n'est pas un titre de gloire tellement irréfragable qu'il faille crier miracle ! il n'a fait que placer le poignard d'Antony sous le gilet de flanelle du bourgeois, voilà tout.

On va crier à l'injustice, nous le savons. La littérature fermentée de M. de Balzac a grisé plus d'un lecteur. Intimidé par ce cliquetis de mots, qui est presque du talent, et l'œil ébloui par ces fusées de style qui irritent la prunelle comme de l'eau battue au soleil, on prend volontiers pour profondeur, sur la foi d'une préface, ce qui après tout n'est qu'une mince superficie.

Il faut l'avouer, M. de Balzac est le roi de la phrase : la phrase si souvent rebelle aux mains de l'écrivain, est souple et flexible sous la sienne. Il l'a domptée et en a fait son esclave. Chez lui, la forme emporte le fond, il est vrai, mais le mot lui arrive si à point, qu'on le prend pour une idée. C'est là un talent incontestable, ce n'est pas le génie ; il est le triomphe d'une volonté forte sur une intelligence médiocre, mais l'inspiration lui manque ; jamais il ne procède par élan, et lorsque, nouvel Encelade, il entasse images sur images, et tente de ravir le feu sacré aux sphères qui le recèlent, c'est pour retomber bientôt sans haleine sur les ruines de ses phrases dispersées.

La forme domine M. de Balzac en dépit de lui-même, elle l'étreint à la gorge au milieu de ses préoccupations psycologiques. Les nuages de sa phrase recèlent la matière. En vain il veut combattre l'instinct de sa nature, le matérialisme perce à chaque page la triple couche de quintessence sentimentale dont il le barbouille ; c'est là cet accouplement bizarre et monstrueux, d'où le doute naît sans cesse, qu'on prétend nous faire passer pour une vérité de bon aloi. On a crié bien haut que le siècle avait fait M. de Balzac, et que lui-même en était la plus fidèle expression. Étrange erreur ! la vérité doit être puisée aux flancs toujours palpitans de ces passions éternelles, que ne modifient jamais ni les choses ni les hommes, parce qu'elles viennent de Dieu. Quant à ces passions éphémères qui se développent à certaines conditions et meurent avec les causes accidentelles dont elles sont nées, elles sont curieuses à étudier peut-être, mais leurs débris servent mal à reconstruire l'histoire de l'humanité. Ce sont les monstres de l'espèce, leur place est à la marge du siècle auquel elles ont appartenu. C'est dans le dédale obscur où se meuvent ces passions d'un jour, qu'aime à errer M. de Balzac, et quand il a réussi à porter une douteuse clarté sur quelque mystère de cette

tératologie contagieuse, il prend son falot pour la lumière et s'écrie victorieusement : Voilà le soleil! Oh! si le soleil venait à pénétrer dans ce coin de l'humanité dont M. de Balzac s'est fait un monde à son usage, les demi-dieux de l'exception qui l'habitent, n'en soutiendraient pas les rayons. La lumière offenserait la prunelle débile de ces chantres du vide qui supportent à peine l'inoffensive clarté du crépuscule, sa chaleur consumerait ces pauvres cervelles épuisées déjà dans les débauches de la rêverie. Quant à nous, nous avons assez de ces poètes nomades qui ont réduit le sentiment à l'état d'abstraction, et regardent l'action comme un emploi trop grossier de l'intelligence. On ne sait pas ce que cet abus de l'analyse a causé de désastres. L'analyse est fatale autant que le paradoxe: comme lui elle détruit toujours et ne construit jamais : elle est impuissante et vaniteuse autant que l'incrédulité. Oui, il est au fond de l'ame humaine des mystères qui sont dans la main de Dieu. Prétendre les sonder est presque un sacrilège, je ne vois pas d'ailleurs ce que l'art y ait jamais gagné.

Les grands maîtres n'y mettent pas tant de finesse, ce me semble : peut-être pensent-ils, que regarder l'humanité à travers le microscope, c'est risquer de la voir autre que Dieu ne l'a faite.

Ils la contemplent à l'œil nu, et leur admiration se passe facilement de la loupe. Leur regard est celui de l'aigle : il découvre la marguerite cachée sous l'herbe, mais il aime à se perdre dans l'immensité de l'espace. Partout ils s'inclinent il est vrai, car la main de Dieu est partout ; mais ils n'ont point de ces extases continues qui dégénèrent en crises nerveuses et ne viennent point d'une vénération sincère pour l'œuvre divine. En général, l'ensemble du tableau les ravit plus que les ombres et les accessoires. *La synthèse* (qu'on me passe l'expression), la synthèse du parfum ou du ruisseau qui murmure, leur échappe ; ils ne bâtissent point de magnifiques épopées à propos d'un brin d'herbe ; le sourire d'une femme n'est pour eux qu'un sourire et non un roman intime ; ils nient l'éloquence de la monosyllabe et s'inquiètent peu du drame renfermé dans le pli d'un front ou le froissement d'une lèvre. C'est que la finesse n'est compatible avec le génie qu'autant qu'elle vient de la naïveté ; la naïveté est une grande part du génie ! Molière se doutait peu de nos découvertes. Qui sait s'il ne s'extasierait pas devant les mondes imperceptibles dont M. de Balzac a doté l'art moderne? En art comme en affaires, selon nous, *le plus franc est ordinairement le plus fin.*

Si la vérité de M. de Balzac a le tort de n'être pas vraie, elle a encore celui d'être désespérante : chose singulière ! Chez les écrivains qui ont été le plus avant dans le cœur de l'homme, la vérité a l'aspect dur et sévère, mais cette rude enveloppe recèle des trésors d'espérances. L'écorce dorée dont M. de Balzac a paré la sienne, cache au contraire une amertume profonde. Cette poésie lymphatique et toujours plaintive, sans énergie même dans le blasphème, et dont toute la force est dans l'élégance de la forme, toute la portée dans le choix du mot, laisse l'ame du lecteur triste et vide. Il ferme ces livres inféconds, sans qu'une pensée honnête ait éclairé son cerveau ; il y gagne quelques doutes de plus, il est moins riche de quelques illusions, voilà tout. Ainsi ce génie, puissant au dire de plu-

sieurs, dépouille votre ame au lieu de l'enrichir, il prend au lieu de donner, triste résultat! M. de Balzac n'est en dépit du feu de sa phrase, qu'un froid élève de l'école de Voltaire, il possède tout au plus la force de détruire.

Nous le répétons avec joie : nous n'avons point reconnu l'homme dans le monde nouveau dont M. de Balzac s'est fait le prophète. Dans ce monde où la majesté de Dieu est réduite aux mesquines proportions d'un tribunal de première instance, et l'humanité parodiée plutôt qu'imitée, nous avons entrevu, il est vrai, des héros inconnus dansant au milieu de ruines sacrées, et s'éclairant à la lueur des incendies; ou des victimes obscures, d'obscures passions s'attachant jusqu'au dernier souffle à la fange de leurs désirs, des poètes plagiaires copiant le désespoir et se drapant dans la douleur, des femmes palies par l'incontinence décorant du nom fastueux de *passions incomprises* les désirs fébriles de leur ame; partout des êtres faibles et orgueilleux, cherchant à dépasser les bornes que Dieu a posées à l'intelligence; partout enfin, l'exception, mais l'humanité nulle part!

L'homme honnête, accomplissant sa tâche, sans faste et sans bruit, n'est-il pas plus poétique vingt fois que ces éternels pleureurs, qui, n'osant mettre la main à l'œuvre commune, s'en vont quêtant la pitié publique, et, leurs souffrances à la main, attendent le passant aux carrefours, pour lui étaler leurs plaies factices et leurs douleurs de contrebande?

Pour nous l'homme de prose, l'homme vulgaire, est celui qui pleure et maudit : le puissant, le poète, celui qui travaille, prie et se résigne.

Nous ne pensons point ici à nous emporter en vaines paroles contre le débordement des *passions mauvaises*; il est des douleurs profondes et vraies, d'où s'échappent par intervalles des cris d'effroi ou de désespoir. A ces natures souffrantes qui se révoltent contre le prosaïsme apparent de la vie, nous ne crierons point toujours anathème! nous estimons pour les plus forts et les meilleurs, les hommes qui savent comprendre ce qu'il y a de lyrique, de saint, dans la résignation et le travail; mais, nous le savons, il est des erreurs nobles aussi. Pour celles-là, indulgence et compassion; mais pitié et mépris pour ces prédicateurs qui, le front riant, la mine *pubiconde*, mendient le denier de l'aumône, au nom de souffrances qu'ils n'ont jamais éprouvées. La conviction dans un écrivain est le plus saint des devoirs. A chacun la sienne. La voie est large, l'artiste libre. Mais on a bien le droit d'exiger de lui cette probité commune, qui, toute vulgaire qu'elle est, a le pas sur le génie même. Quand vous demandez conscience à l'artisan, vous pouvez demander conscience à l'écrivain : son improbité à lui est bien grave.

D'odieuses plaisanteries, l'ont trop fait oublier : l'art est saint. Jadis il était le but, aujourd'hui il n'est plus que le moyen. Sa mission était d'élever ou de gourmander les passions : il s'en est fait le très-humble valet.

Combien d'écrivains, abdiquant le noble rôle de censeur sont descendus à celui de courtisan, et ont pris la livrée de ce vieux sultan débauché qu'on nomme le public. Leur unique soin est de s'occuper des goûts du maître, et quand le maître est épuisé de débauches et sans désirs, ils se mettent à l'œuvre alors.

C'est à qui découvrira un plaisir nouveau, une volupté inédite, pour raviver ses sens blasés. Ils sont assez payés d'un sourire, ou par l'obole qu'il leur jette dans les jours de sa rare munificence.

Les insensés! ils sèment dans la honte du présent leur ruine à venir. Vendre leur ame au démon pour si peu, c'est un marché de dupe! car dans la probité, il n'y a pas seulement honneur, mais profit. Les couronnes dont la vérité ceint le front de ses adorateurs, ne sont pas toujours stériles; parfois les feuilles en sont dorées.

Dut-on nous accuser du crime d'*emphase et de lieu commun*, le plus irrémissible de tous les crimes, nous ne cesserons de stigmatiser au front ces déserteurs du vrai Dieu.

La nécessité elle-même, cette grande raison, n'est pas toujours suffisante. Le besoin fait quelquefois excuser le crime, mais il ne justifie point une bassesse : et l'apostasie en est une. Que diraient-ils du médecin qui, sous le prétexte que la souffrance des autres est son gagne-pain à lui, envenimerait la plaie de son malade? ils ne trouveraient point, dans les trésors de la linguistique, une expression de force égale à leur mépris : cependant ils font argent de la plaie publique, ils l'entretiennent, et le sang qui en coule est leur pactole.

A Dieu ne plaise que nous confondions l'homme avec l'écrivain. Certes, nous croyons fermement à l'honneur et à la probité de M. de Balzac. Mais nous ne pourrons jamais assez déplorer que lui et tant d'autres hommes honorables, glorifient chaque jour, dans leurs pages, les héros insensés ou furieux, qu'ils chasseraient avec ignominie de leur foyer, et se fassent les chantres de passions funestes, dont ils voudraient, au prix de tout leur sang, étouffer le germe dans un être aimé. Ne craignent-ils donc point qu'après avoir joué tant de fois avec le meurtre et l'adultère, le meurtre et l'adultère ne viennent s'asseoir familièrement à leur chevet?

Dieu merci! on sait maintenant ce que contenait de céleste parfum cette coupe d'illusions dont tous nous avons bu notre part, et dont il ne reste plus que la lie. Nous revenons confus, mais contents au fond de l'ame, à ces vieilles croyances, à ces préceptes du foyer, tout aussi poétiques assurément que les théories modernes, et bien plus puissantes pour le bonheur.

Dans ces temps d'orage, l'homme a besoin des joies simples de la famille, et des consolations de la religion : plus que jamais, exposé aux désenchantemens de la politique, ou de l'ambition, à la haine, à l'ingratitude des partis, il se replie sur lui-même, et de lui-même il s'élance vers Dieu. Il fuit ce monde vain et railleur, ou le bonheur est un effet de mirage qui s'éloigne et disparaît quand on croit le toucher, et, désabusé des joies vaines et extérieures, il cherche en lui et au-dessus de lui, l'espérance et le calme. Instruits par l'expérience, nous demandons au poète ou à l'artiste autre chose que des tours de forces ou des découvertes stériles.

La vérité est le but de l'art; et si l'écrivain ne l'aborde pas franchement, s'il ne la peint qu'à certaines conditions, si nous ne retrouvons point l'homme dans

son livre, que nous importe ce livre alors? On a trop usé des anges ou des démons, ce sont des hommes qu'il nous faut.

Aujourd'hui que chacun ceint ses reins, et se prépare aux grandes luttes, nous n'avons pas assez de tout notre temps. Creuser le vide et chevaucher sur des nuages, est l'occupation de ces siècles inféconds dont les entrailles n'ont rien porté.

L'humanité, c'est l'action ; elle marche, et celui-là risque de rester pour toujours en arrière, qui s'amuse sur la route à compter les fleurs de la prairie ou les cailloux du rivage.

Non, M. de Balzac n'a rien compris à son siècle : s'il a cru que peindre des natures paresseuses et sans force, vivant de la vie horizontale et immobiles comme le dieu Terme, c'était peindre l'humanité, il s'est trompé. Le siècle n'est pas vicié jusqu'aux entrailles parceque les scrofules ont atteint quelques natures de rebut.

M. de Balzac est un observateur incomplet de l'humanité ; il connait mal l'homme en général, mais il analyse assez bien certains hommes. L'exception est sa règle, mais en dehors de la vérité, il est vrai par fois. C'est le peintre-né de ces souffrances et de ces joies sans nom dans les langues humaines, de ces mystères de l'ame qui échappent à l'œil, et qu'il est curieux, sinon utile de connaître. Voilà, certes, une faculté remarquable ; mais, lorsque quittant le sentier mystérieux qui sépare le réalisme du monde fantastique, il se drape en prophète, il n'est plus que ridicule, et digne de pitié.

La vanité est le secret de sa mission, comme elle est le cachet de toutes ses œuvres. Au siècle de Voltaire il eut été athée ; comme hier il était le peintre du doute, comme aujourd'hui il endosse la défroque du suédois Swedenborg. Il est ce que veut le public : le public renaît au catholicisme, M. de Balzac fait *Séraphita*...

Sans doute, il s'est frappé un matin le crâne, ce crâne d'où a jailli toute armée la femme de trente ans ; et pour croire à sa mission il lui aura suffi peut-être de se crier à l'oreille : « Tu es un apôtre! » il se sera incliné, agenouillé devant lui-même comme devant un nouvel astre. M. de Balzac métamorphosé en étoile, ce serait en vérité une singulière métamorphose! mais il a beau se débattre sur le trépied sacré, comme la Pythonisse, et crier à l'inspiration, quand la sueur ruisselle sur ses membres épuisés, c'est folie! l'inspiration est fille du ciel, elle éclot au cerveau du poète, comme le bourgeon pousse à l'arbre : tous les excitans de fabrique humaine n'y peuvent rien.

Séraphita, un livre catholique! Où en sommes-nous, mon Dieu! les dogmes y sont soufflétés à chaque pas aussi bien que le sens et la raison ; c'est un ramas d'extravagances et de folles vanités habillées en apocalypse. Dans ce livre, comme toujours, il veut se sauver par la phrase, mais il est moins heureux avec les choses saintes qu'avec les choses humaines. En vain sa phrase se tord et se gonfle comme si elle voulait déborder la page, le sujet écrase l'auteur, il mord à belles dents sur du granit.

Cette œuvre échappe à l'analyse ; elle ne passera qu'à la faveur de l'ennui

qu'elle inspire dès ses premières pages. On n'ose pas trop médire du livre qu'on ne connait point, on craint de calomnier. Quant à nous, nous sommes fiers de l'avoir lu jusqu'au bout, jusqu'à la lie, sans enjamber une seule ligne. C'est un des actes méritoires de notre vie.

C'est ainsi que par vanité, M. de Balzac rapetisse l'homme au lieu de le grandir. Dans ce livre, l'orgueil y est partout au fond de la prière ; c'est que la prière est une puissance, la plus belle de toutes, qui ne se donne pas, mais se gagne. Dieu ne s révèle qu'aux humbles qui sont les forts devant sa justice ; on doit le chercher dans son cœur, et non le demander à sa raison.

Certes, M. de Balzac a souvent méconnu et calomnié l'homme. Dans ce livre il fait plus, il calomnie la divinité : il ose se mesurer avec ce grand inconnu dont il a fait son dieu. Mais son X l'écrase, il est pour lui le rocher de Sisyphe.

Que M. de Balzac retourne donc à ses dandys, à ses boudoirs, à ses petites passions, ses petites vérités, sa petite humanité enfin : ils sont avec lui de meilleure composition que les étoiles qui chantent, ou les séraphins. On ne lui passerait pas un second livre mystique, car, en dépit de toutes les ressources, les moyens imprévus, les subtilités de sa phraséologie, il ne possède pas ce qui fait tout accepter d'un écrivain, le style.

Le style est à l'écrivain ce que la couleur est au peintre ; c'est son sang, son individualité. M. de Balzac, l'homme le moins original que nous sachions, a donc été obligé de s'en faire une avec des lambeaux du style d'autrui, dont il habille ses lambeaux d'idées ; mais l'adresse chez lui tient lieu de tout : cette adresse, il faut l'avouer, est merveilleuse. Lorsqu'il a passé à l'alambic les substances exotiques dont il compose tous les matins son originalité, l'œil du lecteur peut difficilement faire la part qui lui revient.

La nature l'a bien doué sous deux rapports: c'est un habile peintre d'intérieur et un grand observateur de petites choses : son tort est de vouloir outrepasser son talent. Au lieu de se contenter de son lot et de nous dire naïvement avec cet art qu'il possède, ces riens de l'âme dont nous aimons tant l'histoire, il a poussé plus loin l'ambition.

Il ne pouvait peindre l'humanité en grand, il l'a étendue sur le lit de Procuste, et resserrée dans les étroites limites que lui-même n'était pas apte à dépasser : il ne pouvait se refaire, il a refait l'humanité.

Avouons-le, dans ce monde à son usage le mouvement passionné de la phrase remplace si bien le vide de l'action, les petites choses y sont peintes avec de si grands mots, que le lecteur ne soupçonne point d'abord l'escamotage : il s'illusionne et s'échauffe avec M. de Balzac, et bien que ce dernier ne soit qu'un acteur, qui joue son rôle avec chaleur et crache le sang en rentrant dans les coulisses, il ne doute point de sa bonne foi.

Il prend au sérieux ces superbes histoires bâties sur la pointe d'un cheveu, ces graves considérations sur la forme d'un front, ces *coups de dents* du désespoir cachés dans un sourire, ces drames d'un mot, ces poèmes, ces chants d'amour de la lumière, ces mystères du son, du parfum et toute la kyrielle des magnifiques riens dont se compose le monde de M. de Balzac.

Il décrit tout, il matérialise tout, il pèse le vide dans le creux de sa main, il en sait la couleur et la forme ; c'est l'Homère des infiniment petits ; il inventorie la nature plutôt qu'il ne la peint, il s'est fait le commissaire-priseur de l'humanité.

Mais si la description a fait sa fortune, on peut dire que la description le perdra.

Le lecteur ne se prend pas deux fois à la même amorce : quand il reconnaît l'hameçon sous la phrase, il se fâche contre l'auteur qui le croit assez grossier pour mordre toujours au même appat. Déjà il y a réaction contre les sentimens et les héros de M. de Balzac, naguères enfans gâtés de la mode ; lui-même prend soin de les vouer au ridicule, il les discrédite à force de les colporter partout.

Nous déplorons que M. de Balzac, qui est certainement un homme de beaucoup de talent, ait ainsi faussé sa nature. Une petite dose de naïveté l'eût sauvé : il se perd par orgueil : il a beau se démener sans cesse et se battre les flancs, la fièvre n'est pas l'inspiration, l'exaltation des nerfs n'est pas la force. Il aurait pu être un écrivain remarquable, il a voulu s'enfler jusqu'aux proportions colossales du génie, il lui arrivera comme à la grenouille de la fable....

M. de Balzac a publié un grand nombre de volumes (je ne parle point de ceux qui achèvent sur les quais leur existence pseudonyme), et cependant il prend le soin de nous apprendre qu'il n'est encore qu'aux premières pierres de l'édifice qu'il se propose d'achever.

Hélas ! je crains bien qu'avant peu le public et M. de Balzac ne cessent de se comprendre : le monument ne serait plus alors que la tour de Babel.

HAINS.

LES FILIALES,

PAR MADAME B. DALTENHEYM (GABRIELLE SOUMET).

Un vol. in-8°. — Prix : 6 fr. 50 c. — Chez Allardin, rue des Poitevins, 3.

« Habituez de bonne heure la jeune fille aux travaux domestiques, mais que » la religion et la poésie entr'ouvrent son ame au ciel : amassez de la terre autour » de la racine qui nourrit cette plante délicate, mais n'en laissez point tomber » dans son calice. »

« Cette pensée de Jean-Paul devait être la seule préface de mon livre, dit madame Daltenheym, mais j'ai voulu la faire précéder d'une élégie devenue populaire par sa touchante simplicité, et je place sous la douce protection de la *Pauvre Fille* les inspirations de tendresse filiale que j'ai reçues d'elle. »

Le volume s'ouvre donc par cette délicieuse élégie qui est restée le chef-d'œuvre du genre, et qu'Alexandre Soumet a écrite avec des larmes qui ont passé dans les yeux de tous ses mille lecteurs. Jamais invocation n'a été plus glorieuse

et plus efficace à la fois. Les trois nouvelles que renferme ce volume, et qui sont liées par un même sentiment, comme l'indique le titre général du livre, témoignent de la noble et poétique origine de leur jeune auteur, qui s'élève jusqu'à son père pour le récompenser de son amour et de ses sollicitudes, et qui le rassure en lui ressemblant.

Alexandre Soumet, entre tous les poètes, méritait bien une telle fille ! Lui, qui n'a jamais fait descendre l'art de son idéalité; lui, qui, après avoir donné l'exemple de la poésie et de la versification actuelles dans les fragmens de sa *Jeanne d'Arc*, publiés il y a vingt ans et qu'on dirait faits de ce matin, n'abandonna cette palme de l'épopée que pour tenter la muse tragique, dont il a soutenu et rehaussé l'honneur dans sept grands ouvrages que la Melpomène française a couronnés dans son temple à côté des chefs-d'œuvre de nos maîtres, gloire unique de nos jours ! Lui, enfin, qui a pu suspendre aux lambris muets sa lyre racinienne quand les échos du théâtre lui ont manqué, mais qui n'a pas voulu l'accorder sur un mode différent ni en changer le diapazon ! Et la tragédie est morte du silence de Soumet, comme de la mort de Talma ! Mais Alexandre Soumet est plein de vie poétique, et revienne un Talma, l'art des Corneille et des Voltaire ressuscitera plus beau et plus triomphant.

C'est un grand bonheur de pouvoir confondre ses plus vives admirations dans ses plus tendres amitiés. Voilà long-temps qu'Alexandre Soumet procure ce bonheur à celui qui écrit ces lignes :

Lorsque, frais écolier, je revins d'Orléans,
Jeté, nain curieux, au pays des géans,
Certes, je n'avais pas assez d'yeux ni d'oreilles,
Dans ce vaste Paris, la ville des merveilles,
Dont la plus merveilleuse était son empereur !

Un jour (étais-je enfant !) j'appris, non sans terreur,
Qu'Alexandre Soumet, lui-même, le poète,
Dont les vers, au collége, avaient brûlé ma tête,
Désertait son Toulouse, et, dans notre maison
Précisément, venait passer une saison !
Tout mon corps de quinze ans, devant cette nouvelle,
Trembla, comme Psyché quand l'Amour se révèle;
Et j'attendis muet, et dans le saint effroi
D'un vassal averti de l'approche du roi.
Mon front rougit ensemble et d'orgueil et de honte.
C'est que, dès mon enfance et sans m'en rendre compte,
J'écoutais dans les airs un invisible chœur,
Et je souffrais d'un feu de poésie au cœur;
C'est qu'une voix intime, oracle sans parole,
M'avait juré souvent que ma tête si folle,
Si rebelle à tout joug, se courberait plus tard
Devant la majesté du génie et de l'art.

Le voyageur venu, l'œil collé sur la vitre,
Comme je le suivais, sans plume ni pupitre,

D'un bout à l'autre bout de son royal salon,
Peuplé de marbres-dieux, Mars, Vénus, Apollon,
Dieu lui-même, jetant d'une voix énergique
Ses défis glorieux à la muse tragique!

Et j'approchai le Dieu.... qui me tendit la main
Et me fit essayer trois pas dans son chemin,
Comme autrefois Jésus ordonnait à saint Pierre
De marcher sur les flots ainsi que sur la pierre.
C'est lui qui, du cerveau démêlant chaque fil,
Et croyant saisir l'ame aux lignes du profil,
Vint me dire un matin, avec sa voix amie :
« Vous avez dans le cœur une lyre endormie ;
» Ne le savez-vous pas? Chantez ! » — Et je chantai ,
Et du cœur et des yeux je ne l'ai plus quitté....
Combien de fois nos pleurs , ô mon frère Alexandre ,
De nos foyers en deuil ont humecté la cendre!....

Mais songeons au bon temps. — Le soir je m'envolais
Chez vous ; et là , fermant et portes et volets ,
J'accordais ma voix faible à votre grande lyre ,
Dans l'alphabet divin vous m'appreniez à lire ;
Et mes nuits n'étaient plus que lyriques élans,
Et mes rêves chantaient vos vers étincelans,
Et j'habitais Sion, Rome, Athène ou Palmyre,
Et je vous admirais.... comme je vous admire !
. . . . . .

Que les lecteurs me pardonnent cette longue parenthèse poétique ou soi-disant telle, ainsi que l'auteur des *Filiales* me la pardonne sans doute de grand cœur ; je reviens à elle. Or, un jour, Alexandre Soumet ayant interrompu ses concerts... le méchant ! mademoiselle Gabrielle Soumet continua ! Il venait de nous donner son dernier chant, cette *Épître à l'Archevêque de Paris,* une belle œuvre et une belle action ; sa fille nous donna la *Vision*, ce beau poème dithyrambique sur le choléra, et l'on crut que la lyre paternelle n'avait pas fait silence : même poésie idéalisée, même philosophie religieuse, même luxe d'images, même éclat, même pureté, même harmonie, même facture!.... On se ressemblerait de plus loin, sans doute, mais le phénomène de la ressemblance n'a jamais été si complet et si heureux. Au surplus, on s'explique très-bien qu'un enfant né avec le don de poésie, nourri du lait des Muses, grandissant avec les exemples et les leçons d'un père comme Alexandre Soumet, se développe et se formule identiquement à lui, par goût, par habitude et par conviction. Le vrai miracle, c'est l'héritage du génie poétique, succession si rarement transmise ; mais Dieu est tout-puissant.

Je me rappelle avec charme cette solennité littéraire, où mademoiselle Gabrielle Soumet se hasarda, pour la première fois, à dire tout haut son premier poème. Elle était si jeune,—et il y a bien peu de temps de cela,—et si timide qu'on n'espérait pas pouvoir l'entendre. Mais tout-à-coup ses yeux s'élevèrent au ciel,

pour ne pas voir le nombreux auditoire, et sa voix s'éleva de même, et elle dit ses vers d'un accent inspiré et comme aurait fait la Muse, dernier trait de ressemblance avec son père. Et je me rappelle encore (car j'ai une mémoire implacable) que je résumai ainsi l'impression produite sur l'assemblée par la nouvelle Corinne :

A MADEMOISELLE GABRIELLE SOUMET.

Tu t'avances, craintive, aux humaines louanges,
Avec le nom, le charme et la candeur des anges;
Puis ton chant retentit, si pur, si ravissant,
Qu'élancé vers le ciel, on croit qu'il en descend.
A ton voile, à ta grâce, à ton génie, il semble
Que c'est David-poète, et Michel tout ensemble.

— Elle ne pourra point dire un mot, faire un pas,
Disaient-ils ? — En effet, l'aiglon ne marche pas :
Son premier mouvement est un élan sublime,
Des Alpes, en jouant, il dépasse la cime,
Et toi, du premier vol, tu nous as révélé
Le prodige inouï de Soumet égalé !

Il est temps de nous dédommager tous par quelques citations des poésies mêmes de madame Daltenheym, qui trop effrayée de l'indifférence poétique des lecteurs leur demande pardon d'oser cacher à la fin de son livre, sous le titre de *Mélodies de l'Ame*, des vers dont s'enorgueilliraient nos premiers poètes vivans :

Ouvrons au hasard, on croira toujours que nous avons choisi. — C'est Sapho qui parle :

On me dit son amante et je suis sa prêtresse.
Oh ! préparez l'encens, jeunes vierges de Grèce,
Chantez au bruit des mers.... Il vient, il vient, c'est lui !
Dans mon Olympe en deuil sa jeune étoile a lui.
. . . . . .
Phaon, oh ! que mes yeux cherchent dans ton sourire,
De quels sons lumineux doit rayonner ma lyre !
Faut-il chanter Neptune et son char écumant ?
Oui, le Dieu de la mer m'a rendu mon amant !
Rassemblez mes cheveux épars ; Phaon s'avance :
Dites à mes rivaux qu'ils sont vaincus d'avance ;
Préparez à genoux le triomphe inspiré ;...
Placez haut la couronne et je la saisirai.
La terre est à mes pieds ; il me voit grande et belle ;
Il suit dans ses élans ma course d'immortelle ;
Ma voix devient son ame, et sur mon luth vainqueur
Des chaînes d'harmonie ont attaché son cœur.
Oh ! je veux aspirer, défaillante et ravie,
Apollon et l'amour, la lumière et la vie.
. . . . . .

Et plus loin, lorsque Sapho sait qu'elle n'est pas aimée, et au moment de se précipiter dans l'abîme :

Je te maudis du sein des ondes,
Terre, au prestige suborneur,
Dont les entrailles si fécondes
N'ont pas un germe de bonheur !
Le sort, à ta fête éphémère
Semble nous jeter triomphans ;
Mais bientôt, sur la gerbe amère,
Chacun de nous crie : O ma mère !
Tu ne peux nourrir tes enfans !

La *Pluie de Fleurs* est une composition toute latine par la forme et le coloris. Jules de Saint-Félix, dans ses belles *Poésies romaines,* n'a rien de plus sévère ni de plus riche à la fois. Deux lignes d'un nouvel ouvrage de la plus haute portée littéraire et philosophique, *Il Vivere*, de Samuel Bach, ou plutôt de Théophile de Ferrière, ont fourni l'idée de ce petit poème, germe fécond magnifiquement développé sous la *Pluie de Fleurs* de madame Daltenheym :

De Néron très-clément la fête au loin commence.
Un esclave brûlait dans chaque torche immense,
Nourrissant de ses chairs son sépulcre de feu
Pour distraire l'ennui d'un jour de demi-dieu,
Tandis que l'air, au gré d'une captive noire,
Soupirait en passant dans des orgues d'ivoire.
La salle du banquet, en ce pompeux séjour,
Tourne, comme la terre, à chaque heure du jour ;
Et pour laisser pleuvoir les roses sans feuillage,
L'or massif du plafond s'ouvre comme un nuage.
. . . . . .
« Gloire, gloire à César qui nous fait d'heureux jours ! »
Le déluge de fleurs tombait, tombait toujours,
Il tombait.... L'assemblée à la fin s'épouvante
De ce plaisir nouveau que l'empereur invente.
. . . . . .
Ces fleurs, filles du jour, qui changent de destin,
Éteignent dans leur vol les flambeaux du festin,
Et le laissent plongé dans une nuit profonde,
Premier aveuglement des voluptés du monde.
. . . . . .
O plaisirs de Néron, ô fêtes de douleurs !
On s'embrasse, en pleurant, dans l'orage de fleurs !
A leurs sanglots, du lac gardé par les édiles,
Répond le cri plaintif des trois cents crocodiles ;
Le rire de Néron, et les rugissemens
Des grands tigres choisis pour ses amusemens.
. . . . . .
Chaque fleur en tombant étouffe sa victime.
Le sol manque à leurs pas et l'air manque à leurs cris.
Tout périt.....

On est honteux de tronquer une pareille poésie. Il faudrait également transcrire en entier la pièce intitulée : le *Peintre de la Coupole*, où, après un hymne superbe au génie et à l'œuvre du grand artiste, le poète s'écrie :

En quels lieux te porter les hommages du monde ?
. . . . . .
— Demande aux flots pesans de ce marais immonde !

répond on ne sait quelle voix. Toute la vie et toute la mort de Gros sont là.

Le *Melrose*, est encore une composition délicieuse de fraîcheur et de suavité. Elle est dédiée à madame la princesse Mestcherski, dont le nom, illustre à tant de titres, a encore brigué l'illustration poétique. Le prince Elim-Mestcherski est en effet un des poètes français les plus distingués par la nature des idées et la science de la forme. Il est arrivé tout droit de Russie pour faire nos vers, à notre barbe, comme on l'a déjà remarqué, et c'est plus que jamais le cas de crier à l'invasion ; mais qui aurait la force ou le mauvais goût de s'en plaindre ! Si le prince Elim-Mestcherski se décide enfin à publier le recueil de poésies dont il nous a révélé quelques fragmens très-remarquables et très-remarqués, il verra quelle hospitalité lui préparent les muses françaises.

Le poète chez nous n'est jamais étranger,

a dit Jules de Rességuier, entr'autres choses charmantes et très-vraies. En attendant, la dédicace de madame Daltenheym est déjà une gloire.... et pour elle aussi.

Tous les esprits qui ont le sentiment poétique auront déjà reconnu, sur le peu de vers cités, quel poète est madame Dalthenheym ; et certes, à une autre époque, il n'y aurait pas eu assez de couronnes pour ce jeune front de vingt-ans. Et c'est, pour ainsi dire, dans les errata de son volume qu'elle a relégué de pareils trésors !.. mais on irait les chercher comme l'or dans les mines du Pérou. D'ailleurs, on arrive à ces poésies par la prose *des Filiales*, et le chemin est presque aussi poétique. La donnée et le style de ces nouvelles, sont d'une hauteur bien rare, mais qui ne nous étonne point : tout poète est un excellent prosateur. Nous permettra-t-on de motiver un peu notre assertion ?

Oui, les poètes ont toujours ou auraient toujours été d'excellens prosateurs. Seulement, il faut bien reconnaître qu'au siècle de Louis XIV, où chaque individu, comme chaque classe fonctionnait (qu'on nous passe l'expression), dans le cercle de ses facultés dominantes et dans les conditions de sa destinée, les poètes ne faisaient guères que de la poésie et même de la poésie en vers. Depuis Voltaire, toutes les digues de la spécialité littéraire ont été rompues ; et de même qu'il est parti de son chef-d'œuvre d'*OEdipe* pour se lancer dans son admirable prose, ainsi tous les poètes qui ont succédé ne se seraient pas regardés comme complets, s'ils n'avaient pas produit leur livre de prose. Ce culte de la spécialité était poussé si loin dans le grand siècle, que chaque poète ne cherchait la gloire et n'exerçait son génie que dans un seul genre. Racine, faisait la tragédie ; Molière

la comédie ; La Fontaine, la fable ou le conte ; Boileau, l'épitre ou la satire ; J.-B. Rousseau, l'ode ou la cantate ; et personne ne songeait à exiger d'eux l'universalité ; on se contentait de la perfection. Si les poètes d'alors se servaient quelquefois de la prose, ce n'était guère que pour faire cortège à leur poésie (voyez les *discours* de Corneille sur les *unités*), ou comme d'une arme pour combattre quelque opinion hors de la littérature. (Voyez les lettres de Racine à l'auteur des *hérésies imaginaires*.) Mais quelle éloquente logique dans la prose de Corneille, et quel atticisme piquant dans celle de Racine ! c'est que le poète n'a qu'à replier ses ailes pour s'abattre en aigle dans la région de la prose ; tandis qu'il n'y a pas d'exemple d'un grand écrivain qui soit monté de la prose à la poésie : J.-J. Rousseau lui-même, le génie de la prose, n'a pu produire que des vers sans chaleur et sans couleur.

Or, de nos jours, tous les poètes veulent être prosateurs, d'abord par ambition littéraire, *ad exempla regis Voltaire*, et puis par une sorte de nécessité que leur ont imposée l'insouciance et le peu de goût poétique du public actuel. La plupart des lecteurs ne lisent pas les vers ou s'imaginent que les poètes ne font pas d'autre métier que d'arranger symétriquement des syllabes sonores, et que la pensée et le sentiment n'ont rien à voir dans cette innocente occupation. Il est de fait que le déluge des bons *versificateurs* dont nous avons été inondés depuis un demi-siècle, a dû submerger jusqu'à la dernière étincelle de poésie dans l'esprit des lecteurs, et que les vrais poètes ont pu très-bien être emportés dans ce torrent de rimes et d'hémistiches, sans avoir le temps de se faire distinguer du grand troupeau, *servum pecus*. De là, cette méfiance très-naturelle du public à l'apparition de toute œuvre de poésie ; de là, aussi, l'ardente prétention de prose qui s'est emparée de tous nos poètes dignes de ce nom. Ils ont voulu prouver aux *masses* que, tout poètes qu'ils sont, ils savaient s'exprimer en langue vulgaire, et il en est résulté un double bénéfice : Nous avons eu de très-beaux romans, des voyages, des livres de philosophie, écrits par des poètes et qui vont de pair avec les meilleurs ouvrages des prosateurs ; et d'un autre côté, une fois certaine que les poètes avaient quelques idées et quelques conceptions, l'aristocratie intellectuelle du public a essayé de leurs poésies, et tout le monde s'en est bien trouvé.

Personne n'avait plus de droits que madame Daltenheym à cette prétention des vrais poètes de notre époque, et son volume de prose est une éclatante preuve de plus à l'appui de notre assertion.

La Harpe, *Rose-Madeleine*, *une Tête de Vierge* sont des ouvrages qui savent être grands sans être longs. Toute analyse est un squelette, nous nous en abstiendrons par pitié pour nos lecteurs et par admiration pour le talent de madame Daltenheym. Qu'il nous suffise de dire que ses *nouvelles* renferment toutes, indépendamment de l'amour filial qui en est la donnée première, un sens mystique, une vue providentielle, dont chaque fable se rehausse, sans rien perdre de son intérêt dramatique. Un succès de vogue est assuré à ce volume qui commande cependant le succès littéraire par le charme ou la sublimité du style et de la composition. C'est que tous les sujets, et surtout une Tête de Vierge, sont d'une ori-

ginalité extraordinaire sans être jamais bizarre, et que, dans ces pages si peu nombreuses, l'auteur a trouvé place pour des pensées aussi neuves que saisissantes sur les arts, l'ame humaine et la destinée, trois abîmes que sa plume de vingt ans sonde à toute profondeur.

Nous ne finirons pas sans supplier madame Daltenheym elle-même de finir le roman dont elle a détaché un chapitre : *La cloche de Saint-Bruno*, qui de son livre va retentir avec tant d'éclat dans le monde littéraire. Un ouvrage de prose en deux volumes par la main qui a écrit les *Filiales* serait un évènement pour notre époque, et le chemin de la gloire lui serait tout tracé.

Nous supplions aussi M. Soumet d'achever son épopée de *Jeanne-d'Arc*, et surtout d'exécuter son grand poème de l'*Enfer racheté* dont le plan et les principales scènes sont entièrement dessinés, et qui promet un rival au *Paradis perdu* de Milton. Maintenant que tous nos théâtres sont voués au vaudeville ou au drame prosaïque et bourgeois, la poésie épique offre un glorieux refuge à l'auteur de *Saül*, de *Clytemnestre* et de *Norma;* que M. Soumet y vole donc de toutes ses ailes. Il y a si peu de talens à qui soit ouverte une pareille retraite.

ÉMILE DESCHAMPS.

III.

HAUTES ÉTUDES.

DEVOIRS ADMINISTRATIFS.

(2e article.)

En s'attaquant aux priviléges et aux coutumes pour établir l'unité civile et politique, l'assemblée constituante entreprit une réforme qui eut le sort de toutes les bonnes pensées ; on la gâta en l'exagérant. Un nouvel abus, la centralisation en fut la première conséquence ; elle réunit dans les mains du pouvoir jusqu'aux moindres fils de l'administration et les noua avec tant de force qu'elle ne laissa aucune liberté d'action aux communes ; les constitutions que l'anarchie édifia et renversa comme à plaisir dans le cours orageux des six années suivantes, tombèrent sans l'écraser ; loin de là, elles l'affermirent et lui donnèrent aux yeux des intérêts sociaux une puissance morale qui lui manquait en la présentant comme une condition d'ordre, comme un moyen de résistance et de salut. C'était un mal, ce fut une nécessité ; tous les droits populaires abdiquèrent tacitement en sa faveur et l'aidèrent à s'élever d'usurpation en usurpation jusqu'au monopole le plus pesant et le plus exclusif. La loi qui organisa le système du 28 pluviose an VIII, fut donc ce qu'on a nommé depuis une loi suppressive ; elle se contenta de cacher le vide des choses sous l'enluminure des mots, et si, malgré cette déception manifeste, elle reçut de la France un accueil reconnaissant, c'est qu'on sortait d'une de ces situations désespérées où la confiscation de la liberté n'est qu'un affranchissement de la tyrannie. Le moment approchait où le plus vrai des harangeurs officiels (1) devait, en s'inclinant devant le sceptre protecteur du despotisme, le féliciter hautement de n'avoir détrôné que l'anarchie.

Voyez comme tout plie et se courbe sous le dernier souffle de la révolution ; par ses violences elle a brisé tout ce qu'elle voulait soutenir, elle a tué tout ce qu'elle voulait faire vivre : plus de municipalités cantonnales, plus d'administrations collectives, plus d'élections populaires.

Déjà l'acte constitutionnel du 22 frimaire avait réduit l'intervention des citoyens dans le choix des fonctionnaires publics à une simple faculté de présentation, et avait subordonné les administrations locales à l'autorité directe des ministres; la loi de pluviose achève cette œuvre de spoliation et consacre l'omnipotence du pouvoir exécutif.

---

(1) M. de Fontanes, grand-maître de l'Université.

L'administration du département est livrée à un chef unique qui, par un reste des habitudes d'imitation de l'époque emprunte à l'histoire romaine le nom de préfet. A côté de lui siége un conseil de préfecture qu'il préside et dont il est indépendant; mandataire du pouvoir suprême qui l'a institué et qui peut le destituer à son gré, le préfet a seul la pensée du gouvernement, seul il est dans le secret de ses volontés et, dès qu'on l'ordonne, il les fait tomber de tout leur poids jusque sur les plus petits hameaux par l'entremise des sous-préfets et des maires.

Deux lignes parallèles descendent du sommet à la base de l'édifice que couronne la dictature consulaire : sur l'une sont échelonnés dans un ordre hiérarchique les ministres, les préfets, les sous-préfets, les maires, les adjoints, en un mot tous les agens d'exécution; sur l'autre figurent avec la même symétrie le conseil d'état, les conseils de département, de préfecture, d'arrondissement et de commune; mais on chercherait inutilement dans ces diverses institutions un contrôle sérieux, une garantie réelle.

Le conseil d'état, vieille et utile création de l'ancienne monarchie, semble n'avoir été rétabli que pour servir de comité de législation, et pour épargner au pouvoir les lenteurs des discussions parlementaires; on ne s'est pas borné cependant à lui demander des avis, on l'a érigé en tribunal et tous ses membres sont à l'égard du chef de l'état dans une position de dépendance qui ne permet à leurs jugemens d'acquérir aucune valeur légale.

Les conseils de préfecture formés de tous les débris des administrations centrales sont inféodés plus étroitement encore à l'action dirigeante, et, si dans les autres conseils locaux on n'exerce que des fonctions gratuites, ces fonctions ont été tellement restreintes qu'elles sont à peu près nulles. Tout s'y résume en vœux dont le gouvernement ne tient compte que lorsqu'il les a dictés, ou que du moins ils sont conformes à ses intérêts.

Deux années s'écoulent ainsi; le sénatus-consulte du 16 thermidor an x jette en passant quelques modifications insignifiantes sur ce système énervé. On était pressé d'arriver à l'empire, on y allait de toute la vitesse d'une fuite, de toute l'ardeur d'une réaction, il fallait n'être arrêté en chemin par aucun obstacle; résistances populaires, résistances municipales, résistances législatives, tout devait céder, tout céda. Le dernier organe de l'opinion, le tribunat s'anéantit, et un sénat richement doté multiplia ses prétendus décrets d'organisation pour en finir avec la république par un prompt dénouement.

Chaque régime a son mode obligé d'existence; la vie publique qui anime les gouvernemens libres, serait mortelle aux gouvernemens absolus. Il est nécessaire pour que le despotisme soit dans les conditions de sa nature que tous les pouvoirs se concentrent dans une seule main; lente ou rapide, cette concentration s'opère toujours; il n'y a plus alors qu'une volonté, mais elle règne dans toute sa force, dans toute son indépendance, elle est souveraine; tel fut l'empire avec ses constitutions d'apparat et le luxe dérisoire de ses libertés nominales.

Étonné de rencontrer encore sous ses pas les traces de la forme élective, il se hâte de les faire disparaître par un nouveau réglement des assemblées canton-

nales. L'article le plus remarquable et le moins connu de cet acte curieux, est ainsi conçu :

« Les présentations des assemblées cantonnales pour les conseils municipaux cesseront d'avoir leur effet, lorsqu'il aura été pourvu par nous aux places pour lesquelles elles auront été faites. Dans l'intervalle d'une convocation à l'autre, il sera nommé directement par nous aux places qui viendront à vaquer. »

Le législateur aurait pu invoquer une sorte de déshérence pour se saisir du droit de nomination, il aima mieux en faire la conquête de vive force ; on n'en fut ni indigné ni même surpris ; rien au contraire ne parut plus logique, c'était une conséquence prévue du nouvel établissement ; les préfets substitués aux notables opérèrent à leur aise sur le personnel des conseils municipaux ; les épurations se firent sans trouble et sans bruit.

La centralisation accaparait tout, et ne restituait rien ; grâce à elle, quoique le pays eut d'immenses dédommagemens à attendre après tant de calamités, les charges de l'administration étaient légères ; plus son pouvoir s'étendait, plus il simplifiait son mandat, plus sa tâche devenait facile. Les lois organiques, en statuant qu'aucune poursuite ne pourrait être dirigée contre elle sans l'autorisation préalable du conseil d'état, avaient implicitement posé en principe qu'elle était infaillible ou du moins qu'elle pouvait faillir avec impunité. Elle n'avait en réalité à répondre de ses actes que devant le chef du gouvernement ; hors de là elle était inviolable et sacrée.

Napoléon appelait ses préfets des empereurs au petit pied ; c'était cela. L'exercice absolu d'un pouvoir discrétionnaire rendait l'analogie incontestable non-seulement dans les degrés supérieurs de la hiérarchie, mais encore à ses derniers échelons ; image fidèle de son chef, le sous-préfet servait de modèle au maire et celui-ci avait pour imitateur son adjoint.

« L'heureux temps ! disait quelques années plus tard un des hauts barons de cette féodalité impériale, ni presse ni tribune à craindre, un bras d'airain pour nous soutenir envers et contre tous, d'énormes émolumens, et un pouvoir si grand, si redouté, que le public, loin d'oser se montrer exigeant à notre égard, nous savait gré de tout le mal que nous ne faisions pas. »

La vérité est que la France demeura indifférente à son régime intérieur tant que le bruit des armes retentit au-delà des frontières, et que la gloire nationale brilla d'un assez vif éclat pour attirer tous les yeux sur les champs de bataille ; en supposant, comme il était souvent juste de le faire, les meilleures intentions et les plus beaux talens, on comprenait que les circonstances devaient tout paralyser. Que demander pour l'industrie ou pour le commerce sous l'étreinte du blocus continental ? que demander pour l'agriculture en présence de la conscription ? Après les levées ordinaires et extraordinaires étaient venus l'appel des trois bans, la mobilisation de la garde nationale et la création des quatre régimens des gardes d'honneur ; chaque préfet dominé par de si pressantes nécessités ne pouvait avoir que deux objets en vue, les contingens et les impots ; le plus habile était celui qui faisait partir le plus d'hommes et qui versait le plus d'argent au trésor ; la concurrence s'animait parfois et les chiffres s'élevaient

alors dans une effrayante proportion. Mais le pays se lassa d'un état de guerre qui l'épuisait, il avait pu renoncer pendant un temps à toute pensée d'amélioration matérielle, le prestige de sa fortune militaire fascinait ses regards, le malheur lui fit ouvrir les yeux; on n'avait permis à l'opinion que les manifestations de l'enthousiasme, elle n'avait qu'un moyen de se faire entendre, c'était de se taire; son silence fut dédaigné. A de grandes prospérités succédèrent de grands désastres et l'empire frappé d'un abandon mortel vit luire son dernier jour.

Le retour des Bourbons, dit Carnot (1), produisit en France un *enthousiasme universel*; ils furent accueillis avec une *effusion de cœur inexprimable*; mais la restauration, grevée des dettes de vingt-cinq ans de révolution, eût encore le malheur d'hériter de cette centralisation administrative qui n'avait pas été faite pour le régime représentatif et qui était aussi contraire à ses principes qu'opposée à ses intérêts. Une charte complète eut prévenu cette grave anomalie; le législateur de saint-Ouen, plein de foi dans l'avenir, se proposait de reprendre bientôt son ouvrage et d'en développer tout le système; la paix sur laquelle il comptait trompa ses espérances; une armée long-temps active était inoccupée, ses cadres s'étaient resserrés; les jeunes ambitions qui fermentaient dans les rangs ne voyaient plus devant elles qu'une carrière étroite; elles commencèrent à s'agiter et à propager le mécontement qui les travaillait; la situation était confuse; on avait moins renoué qu'embarrassé la chaîne des temps; des idées qui s'étaient perdues de vue, des passions qui s'étaient oubliées se retrouvaient tout-à-coup en présence; une constitution anglaise en fondant un nouveau droit public avait ouvert un nouvel ordre d'études; elle devait donc causer quelque surprise et donner lieu à plus d'un mal entendu parmi ceux qui s'étaient reportés de prime abord aux élémens de réforme déposés dans les cahiers de 89 et mis en œuvre par Louis XVI. C'est ce qui arriva; la sage pondération combinée sur le développement simultané du principe démocratique et du principe aristocratique échappa à beaucoup d'intelligences ou fut un sujet d'ombrage pour beaucoup de susceptibilités, et, bien que le trône par sa généreuse initiative n'eût laissé à personne le droit de douter de la sincérité de ses promesses, on le rendit responsable des conflits qu'il avait voulu prévenir; il n'eût le temps ni de travailler à l'émancipation municipale ni de constituer l'autorité administrative sur des bases conformes à l'esprit de la charte; les événemens l'emportèrent avec une impitoyable rapidité.

Une marche, un armement, une bataille, voilà 1815.

Dans ces trois mois si remplis, il n'y avait pas place pour des institutions communales, l'empire avait asservi les municipalités au milieu de ses jours de calme; il ne pouvait songer à les affranchir quand de toutes parts il y avait de la poudre dans l'air; l'acte additionnel fut le seul monument législatif qu'il essaya d'élever sur le sol tremblant, et encore cet acte provisoire ne devait-il avoir une signification positive que lorsque la guerre aurait prononcé.

Respectons le saint ministère de l'histoire; laissons-la nous consoler par le

(1) Mémoire adressé au roi en juillet 1814, p. 27.

récit du martyre héroïque de nos soldats de tout ce que nous avons perdu d'avenir dans les cent-jours ; c'est à elle de signaler la funeste fécondité de ces jours de deuil ; c'est à elle de dire qu'ils ont marqué de leur date sanglante le temps d'arrêt de toutes nos libertés, de tous nos progrès, de toutes nos améliorations ; qu'après avoir livré nos villes à la souillure de l'étranger et nous avoir imposé la plus humiliante rançon, ils ont ravivé les haines, ressuscité les partis, encouragé les complots, provoqué les réactions et condamné la couronne naguère si pleine de sécurité à une méfiance de tous les instans.

Pour nous, sans nous écarter de l'objet spécial de notre examen, constatons seulement à la décharge de la restauration que si elle ne consacra pas au perfectionnement du régime administratif tous les soins qu'elle s'était promis de lui donner, c'est que les germes de révolte semés en 1815 l'obligèrent presque constamment à se tenir sur la défensive et à veiller à sa conservation; elle a commis des fautes, sans doute, puisqu'elle a été vaincue et proscrite, mais du moins, on ne saurait lui reprocher d'avoir à aucune époque négligé volontairement les intérêts municipaux ; en 1815 même (1), un de ses ministres, M. de Vaublanc soumit à la chambre des députés un projet d'organisation générale du système électif qui fut solennellement discuté et envoyé à la chambre des pairs. Le problème à résoudre fut ainsi posé :

Concilier l'action du pouvoir central avec les libertés locales et la représentation de tous les intérêts.

C'était aborder franchement la question de réforme et de tous côtés les voix se réunissaient pour appeler une solution définitive ; mais le projet criblé d'amendemens était arrivé à la chambre héréditaire dans un tel état de mutilation que M. de Pastoret crut devoir en proposer le rejet en demandant au ministère de nouvelles études; la session fut close quelques jours après, et le personnel du cabinet subit bientôt une de ces refontes qui rompent le fil de tous les travaux politiques; le gouvernement sans cesse battu par le flot des partis était entré forcément dans une voie d'oscillations ; il gravitait entre deux principes rivaux comme entre deux points extrêmes, et ce jeu de bascule l'absorbait trop pour qu'il pût se livrer à aucune conception fondamentale; à peine eut-il le loisir dans l'espace de six années de détendre quelques-uns des ressorts de l'administration et d'élargir un peu la sphère d'activité des communes; aussi, que de réclamations, que de plaidoyers contre les abus du provisoire!

« Nous ne voulons plus de la centralisation, s'écriait M. Bacot de Romans du haut de la tribune, elle a été créée pour une époque où la plupart des fonctions publiques étaient abandonnées à des hommes sans moralité, sans connaissance des affaires ou sans responsabilité qu'il fallait bien assujettir à des formalités infinies, diriger par des instructions et des réglemens minutieux ou contenir par des moyens multipliés de surveillance; l'empire n'a maintenu ce que la république lui a laissé que parce qu'il était de son essence de résumer tout en lui ; mais soit que l'on considère la centralisation comme une source

(1) 18 décembre 1815.

de difficultés de détail et de dépenses superflues, ou comme un des plus puissans moyens de séduire et de corrompre sous le prétexte de comprimer, elle doit être écartée du gouvernement représentatif. »

« Nos conseils généraux, ajoutait M. de Villèle, nos conseils d'arrondissement, de communes et de charité ne sont occupés la plupart du temps qu'à remplir les innombrables formalités dont on a hérissé la marche des affaires; on les a dépouillés de toute influence; mais quels sont les résultats de cette centralisation de fonds et de pouvoir? Les détails absorbent tellement tout le temps des ministres qu'ils n'ont pas celui de concevoir et de combiner aucune amélioration; le torrent les emporte; leurs bureaux sont plus puissans qu'eux-mêmes, et cette autorité si malheureusement enlevée à nos conseils de ville, de commune, d'arrondissement, de département, nous avons la douleur de la voir exercée par des commis subalternes, nos plus petites dépenses ne peuvent être acquittées que sur une ordonnance du ministre, laquelle est plus ou moins attendue selon la situation du trésor qui doit y satisfaire.

« Pour les réparations les plus urgentes de nos bâtimens publics, il faut d'abord un état et un devis dressés sur les lieux, puis corrigés à Paris, puis l'approbation du ministre, puis enfin l'ordonnance pour avoir les fonds; l'édifice est souvent dégradé avant que toutes les formalités soient remplies et qu'il nous soit permis d'employer notre argent à entretenir ce qui nous appartient; en rompant ainsi les liens qui nous unissent à notre commune, à notre ville, à notre département, en tuant l'interêt que nous prenons à nos administrations secondaires, à nos édifices, à nos chemins, à nos promenades, à nos monumens, on achève d'anéantir parmi nous l'amour si fortement ébranlé de la patrie, on détruit l'esprit public, on démoralise la nation, on isole les Français les uns des autres. »

Ces plaintes ne furent pas sans efficacité: un des abus les plus criants du monopole était de soumettre les propriétaires fonciers à un impôt qui n'était délibéré que par des conseillers municipaux à la nomination de l'autorité; la loi du 15 mai 1818 ordonna que dans tous les cas où il y aurait lieu de voter des centimes extraordinaires, les plus forts imposés de la commune seraient adjoints au conseil municipal en nombre égal à celui des membres de ce conseil.

Les villes seules dont le revenu excédait 100,000 francs, ne participaient pas à ce droit d'adjonction; mais on leur donna une autre garantie; il fut décidé que le vote d'un impôt extraordinaire délibéré par le conseil municipal serait soumis à la sanction législative.

Des règles à peu près de même nature furent établies relativement aux emprunts; on posa en principe que pour les villes dont les revenus ne s'élevaient pas à 100,000 francs, la sanction royale suffirait; mais que nul emprunt ne pourrait être fait par les autres qu'en vertu d'une loi.

Une ordonnance du 8 août 1821 dessaisit encore l'administration centrale d'une partie de son action sur les petites communes en statuant que les préfets pourraient rendre les délibérations des conseils municipaux exécutoires toutes les fois qu'elles seraient relatives à l'administration des biens de toute nature appartenant à la commune, à des constructions, réparations et autres objets d'inté-

rêt communal, sauf à en rendre compte au ministre; elle autorisa également ces fonctionnaires à faire adjuger et exécuter sur leur simple approbation les travaux de constructions, reconstructions et réparations de bâtimens appartenant aux communes, aux hôpitaux ou aux fabriques, lorsque la dépense n'excéderait pas 20,000 francs.

Enfin, les conseils généraux furent investis du droit de disposer exclusivement de leurs centimes facultatifs et le contrôle illusoire qu'ils exerçaient prit le caractère d'une réalité.

Pour environner toutes les fonctions administratives de la considération qui leur est nécessaire, on s'attacha à choisir des hommes éclairés et honorables; ce n'était pas assez de proscrire les formes impérieuses du régime antérieur à 1814, on voulait que la puissance royale se manifestât dans chaque département par un esprit de modération, de bienveillance et de justice; mais quelles que pussent être les qualités personnelles des préfets, il y avait dans leur condition des difficultés qu'on n'avait peut-être pas appréciées comme elles méritaient de l'être; ce n'était plus l'inviolabilité des fonctionnaires de l'empire. Avec des attributions administratives peu différentes et de nouveaux devoirs politiques d'une nature plus élevée, les préfets de la restauration avaient beaucoup moins de pouvoir que leurs prédécesseurs, et la publicité était là pour les harceler sans relâche tantôt par la voix des journaux que l'opposition dirigeait contre eux, tantôt par celle des députés dont ils avaient eu à combattre l'élection; les tracasseries, les collisions allaient sans cesse se multipliant; elles indiquaient un vice radical; mais ce vice qui résidait dans l'état d'incohérence des institutions, c'était, nous l'avons déjà dit, à l'origine du gouvernement représentatif qu'on aurait dû le détruire. Les années seules pouvaient désormais en calmant toutes les passions et en conciliant tous les intérêts, ramener le jour providentiel que l'on avait perdu.

Vint le ministère de M. de Villèle, et ce ministère, qui avait fondé son principal moyen de succès sur la décentralisation, fut traversé par des incidens politiques qui le contraignirent à déranger l'ordre de ses plans; l'occasion qu'il s'était engagé à saisir ne se présenta pas. M. de Martignac crut un moment l'avoir trouvée; ce bonheur était une illusion qui fut suivie du plus cruel désenchantement : il était déjà trop tard ou encore trop tôt; la question à l'ordre du jour n'était qu'une question de pouvoir; à peine le ministère eut-il annoncé l'intention de doter la france d'institutions départementales et municipales, que de tous côtés surgirent des écrits qui décélèrent et les préoccupations et les tendances des partis.

Les uns voulaient que la municipalité fut un pouvoir démocratique pur dans sa source, dans sa nature, dans son action.

Leurs moyens étaient :

Le mode d'élection qui rend le prince entièrement étranger au choix des administrateurs locaux ou qui le lie le plus étroitement possible dans ses préférences.

L'administration collective qui affaiblit le pouvoir d'exécution en le parta-

geant, et facilite les résistances en plaçant dans le corps délibérant l'action qui n'émane que de son chef.

Les municipalités cantonnales qui, réunissant en un faisceau tous les petits pouvoirs que leur isolement neutralise, en forment par leur cohésion une puissance réelle, un contrepoids redoutable.

Les autres alarmés des périls d'une concession importune plaidèrent avec chaleur pour le maintien du *statu quo*; ils dénoncèrent un vaste plan de désorganisation et le but caché d'annihiler le prérogative royale.

Enfin, il en était de moins exclusifs que les premiers et de moins inquiets que les seconds, qui croyaient qu'une transaction était praticable entre le centre du pouvoir qui dirige tout, et les extrémités qui se plaignent de ne pas agir parce-qu'elles sont dirigées; qu'on ne devait assurément pas isoler les parties du tout, encore moins en convertir les fractions en unité; que le problème consistait à donner assez de liberté aux communes pour régler, conserver et défendre leurs intérêts particuliers selon leur propre inspiration, mais non pas assez de pouvoir pour qu'il dépendît d'elles de séparer ces intérêts de l'intérêt général dont le roi est le protecteur obligé et le gardien; qu'en conséquence, si les franchises municipales portées à leur juste mesure excluaient toute gêne inutile à la conservation de l'ordre général, elles devaient pouvoir se concilier d'ailleurs avec tout ce qui était nécessaire au maintien de cet ordre.

C'est dans cette troisième catégorie d'opinions que se plaça le ministère de 1828. Il y avait été précédé par MM. Henrion de Pansey (1), de Barante (2), Leber (3) et Macarel, et il invoquait à son appui les votes d'un certain nombre de conseils généraux; mais il fut débordé par les deux commissions qu'institua la chambre, et la priorité accordée à la loi départementale sur la loi municipale, prouva clairement que ceux qui avaient réclamé avec le plus de force l'émancipation des communes ne songeaient qu'à s'en faire une arme contre le pouvoir; on ne voulait commencer par l'organisation des conseils de département et d'arrondissement que pour prendre position, et l'on justifiait ainsi les résistances inflexibles de la droite.

C'est cette conduite aveuglément passionnée que M. de Lamartine reprochait aux membres de l'ancienne opposition, à l'ouverture de la seconde session de 1835; elle força M. de Martignac à retirer séance tenante les deux projets, en s'écriant avec douleur qu'on marchait à l'anarchie, mot prophétique que vint bientôt réaliser l'éclat d'une révolution!

Nous examinerons dans un prochain article ce qu'ont fait pour nos franchises municipales de 1830 à 1836, les hommes qui se montraient alors si exigeans et si pressés; et il ne nous restera plus, après avoir esquissé le tableau de notre situation administrative, qu'à indiquer les réformes qu'elle nécessite et les obligations nouvelles qui en dériveront pour toutes les classes de fonctionnaires.

ADOLPHE DE PUIBUSQUE.

---

(1) *Traité du Pouvoir municipal.*
(2) *Des Communes et de l'Aristocratie.*
(3) *Histoire critique du Pouvoir municipal*, etc.

ENCYCLOPÉDIE CATHOLIQUE.

Le monde catholique va enfin avoir son *Encyclopédie*, œuvre de conviction sincère et profonde.

Les rédacteurs n'ont point reculé devant le titre d'*Encyclopédie Catholique*, titre qui leur interdit l'entrée de certains pays, ils ne l'ignorent pas, mais qui est à lui seul le plus formel et le plus saint des engagemens.

Les rédacteurs de l'*Encyclopédie Catholique* sont à l'œuvre et poursuivent leurs travaux, sans égard pour les retards apportés par le fondeur en caractères à l'impression de la première livraison. Les souscripteurs seront dédommagés en peu de temps par la promptitude avec laquelle se succéderont les livraisons subséquentes, près de trois volumes (six livraisons) se trouvant aujourd'hui rédigés et presque entièrement revus, mis en ordre et harmoniés entre eux. Maintenant, et une fois la direction constituée en avance de rédaction, des mesures ont été prises avec l'imprimeur pour simplifier et régulariser désormais le travail d'impression et de mise en page.

Ainsi l'*Encyclopédie*, cette première livraison parue, n'éprouvera plus, nous en sommes persuadés, aucune interruption dans sa publication, et ce recueil, si consciencieusement, si sévèrement élaboré, aura, dans un assez court espace de temps, atteint son dernier volume.

L'*Encyclopédie* sera un recueil unique et entièrement neuf par l'immense quantité de matières qui y seront traitées, d'une manière plus ou moins analytique.

Les directeurs ont fait dépouiller par de savans paléographes toutes les collections et les plus importans manuscrits littéraires et historiques : l'*Histoire littéraire de la France*, les *Historiens de France*, la *Gallia christiana*, le *Spicilége de don Luc d'Achiéry*, les *Acta Sanctorum ordinis sancti Benedicti*, etc., etc., ouvrages qui n'ont pas encore ou qui n'ont été que très-imparfaitement relevés et comparés. Il résultera de ces recherches pénibles que l'*Encyclopédie Catholique* sera un riche et précieux catalogue pour toutes les matières qu'elle ne pourra traiter que sommairement.

La *Revue Catholique* se propose de publier d'avance un certain nombre d'articles empruntés à l'*Encyclopédie*, et nous commençons par un fragment de l'article A, traité par trois auteurs, sous les trois points de vue principaux qu'il présente. M. le baron d'Eckstein a traité de A, voyelle générale, et ses idées sur la philosophie de la linguistique nous paraissent aussi profondes qu'ingénieuses. Nous faisons suivre ce fragment d'un article de biographie critique du point de vue catholique, dont la manière donnera une idée du plan que se sont tracés les littérateurs de l'*Encyclopédie*. Ce morceau sur l'Arioste est dû à M. Amédée Duquesnel, un des collaborateurs de la *Revue Européenne* et auteur d'un cours de littérature catholique, dont le libraire Renduel va publier sous peu de jours la première partie.

. . . . . .

La voyelle *a* est le son par excellence, le son pur et absolu, le fondement principal du système de la vocalisation ; elle est, en quelque sorte, le véritable soutien de ce système. Les grammairiens de l'Inde lui donnent le nom de *mâtrika*, de la matrice. — Dans toutes les langues aux formes primitives, trois voyelles sont fondamentales ; le *u*, prononcez *ou*, qui est le son le plus bas, le plus pro-

fond; le *i*, qui est le son le plus élevé, et le *a*, le son intermédiaire. Le génie de l'*a*, c'est de ne pas avoir de caractère. On le prononce brièvement, rapidement, sans insistance, pour ne pas donner à cet accent une signification trop précise. De là, la flexibilité de cette lettre, dans les langues anciennes, aux formes primitives; de là, le changement dans les intonations, changement qui lui est particulier; de là sa grande mobilité dans ses rapports avec les autres voyelles, ainsi qu'avec les consonnes auxquelles elle est inhérente. Dans le sanskrit, toutes les consonnes se prononcent avec un *a*; là où, dans nos idiômes modernes, nous faisons vibrer un *e*, le *a* est originairement radical, comme dans *b*, *c*, *d*, *f*, *g*, *l*, *m*, *n*, *p*, etc.; le *e* n'est que l'appauvrissement d'une prononciation perdue dans les idiômes de l'Europe moderne. —Dans les modifications de l'*a*, ainsi que dans les modifications des autres voyelles de l'alphabet, rien n'est foncièrement livré à l'arbitraire. Chaque langue ressemble à un être organique plus ou moins perfectionné, plus ou moins délicat dans sa structure; il y a des langues polypes, comme le chinois, qui tiennent de la nature des coraux, où la mobilité est encore arrêtée par le cartilage, où l'articulation subit des empêchemens qui ne ne lui permettent pas le mouvement complètement libre. Il y a des langues qui tiennent plus ou moins grossièrement de la nature animale; le sensualisme y domine dans la structure des paroles qui correspondent intimement à la structure de la pensée. Tels sont plusieurs des idiômes parlés par les peuples que nous appelons sauvages. Il y a des langues masculines et des langues féminines; il y a des langues neutres et amphibies, selon le caractère des peuples qui les emploient. Quelques langues sont éminemment douées de la raison et de l'intelligence; au premier rang de celles-ci viennent se placer tous les idiômes de notre Occident, qui sont les plus proches parents du sanskrit et du zend. Le sanskrit a la nature de la sensitive; les sons y ont une vie propre; ils manifestent une délicatesse extrême; ils se métamorphosent d'après des lois euphoniques infiniment curieuses, infiniment savantes; ces lois servent de commentaire aux lois euphoniques des plus belles langues occidentales. Nulle lettre dans cette langue si svelte et si souple, si ferme et si profonde, ne se nuance de tant de manières que la première lettre de l'alphabet, qui est, pour ainsi dire, l'ame harmonique de la langue tout entière. —Cette loi de la mutation des lettres, qui se brisent en elles-mêmes, qui se transforment par adjonction, qui s'emplissent, qui s'appauvrissent, qui grandissent, qui diminuent, est la loi la plus curieuse à étudier pour la psychologie du langage. Dans l'organisation de la parole les consonnes constituent le corps; c'est ce qu'un passage du Véda indien (*Aitareyopanischat* 12) dit expressément: « *Tasya yâni vyandschanâni tatsch thschariram*, les consonnes » forment le corps de cette parole. » Elles sont la charpente sur laquelle se construit l'édifice extérieur de la parole; elles ont quelque chose de grossier, d'extérieur; elles sont comme les touches qui font vibrer sous le clavier de la pensée une ame intime. A cette ame du mot, le même passage du Véda compare très-ingénieusement la voyelle: » *Yo ghoschas sa âtmâ*, les voyelles composent l'ame » de la parole. » Cette ame est accompagnée d'un souffle; c'est l'esprit, c'est la vie communiquée à la parole; par ce souffle, l'ame est jointe au corps; aussi le

texte indien que nous venons de citer ajoute : « *Ya úschmânâ : sa prâna*, les » sifflantes, qui accompagnent le verbe, en constituent le souffle. » — Si on voulait pénétrer dans les mystères de la physiologie du langage, on trouverait le sens intime de chaque consonne au physique, comme on trouve le sens intime de chaque voyelle au moral, en étudiant la psychologie du verbe. Pour cela il faudrait dominer le vaste ensemble de toutes les langues du globe ; il faudrait étudier leurs formes primitives, leurs altérations et leurs mélanges ; œuvre gigantesque, à la quelle ne suffisent pas complètement les forces de l'esprit humain, et qu'on ne pourrait traiter que d'une manière imparfaite. — Jadis on fabriquait les étymologies au hasard : on prenait à tout vent des similitudes, que l'on choisissait entre les divers accens de la nature ; on comparait les phénomènes du monde extérieur aux phénomènes que présentait la voix humaine. Partout on observait des imitations de sons et de formes ; on supposait que l'homme, dans son premier effort pour se créer un langage, avait servilement copié le cri animal ; qu'il avait imité l'allure animale ; qu'il avait contrefait tous les bruits qui s'agitent au sein des forêts ou qui retentissent dans l'atmosphère. (V. *le Monde Primitif, de Court de Gébelin.*) L'homme par suite de son organisation physique, est destiné à être la parole vivante, la voix même, le héraut de la nature ; il est le verbe de la création, car il en a l'intelligence. Il n'a sous ce rapport, rien à imiter ; il est le type de l'univers ; il exprime naturellement les lois du monde, il les révèle par sympathie avec la nature entière.—Inspirés par cette nécessité profonde, tous les sons de la voix humaine ont exprimé, dans l'origine, les rapports purement naturels entre tous les êtres de la nature. Toutes les idées nous paraissent incorporées, revêtues de leurs formes. Dans toutes les langues anciennes, les mots qui servent à exprimer les idées sont originellement des métaphores, ils proclament la pensée au moyen de la figure. Mais cette figure n'a rien de grossier, rien de matériel. Elle porte l'empreinte de la sympathie, de la parenté intime de la pensée et de la forme. Ici tout est intime et spontané, rien n'est péniblement recherché. — Il faudrait une table complète des métamorphoses que subissent les lettres, par suite des nuances imprimées au sens des mots qui dérivent d'une souche commune ; alors on pourrait indiquer la raison de ces changemens, alors on pourrait démontrer leur accord avec les modifications du sens de la parole. Cette table devrait être dressée scientifiquement ; chaque mot devrait être pris dans sa forme la plus simple, la plus ancienne. Puis il faudrait indiquer la nature des variations du son, soit que la lettre subît une flexion organique, interne, ou qu'elle se trouvât changée par suite d'une adjonction mécanique, externe. Il en est des mots comme des monnaies : l'usage en efface l'empreinte. Dans les langues modernes, presque tous les mots ont perdu leur signification primitive. Il leur reste une valeur de convention. C'est du papier monnaie, que l'on appelle en aide à la circulation de la pensée. Ce papier donne la vie au monde de l'intelligence : souvent aussi, il est la cause d'une véritable banqueroute que subit le sens commun. Les langues actuelles ont un caractère artificiel et de pure convention qui a ses grands avantages, mais qui a aussi ses inconvéniens. — Dans les idiômes indo-germaniques

en général, et dans le sanskrit en particulier, *a*, combiné avec *u*, devient *o*, et revêt une intonation profonde; *a*, combiné avec *i*, devient *e*, et prend la forme d'une intonation élevée, *o* et *e* ne sont pas des voyelles primitives ou fondamentales.—Ces différentes langues ne souffrent pas toutes les combinaisons de sons; à cet égard, il y a entre elles des variations importantes. Quelques-unes peuvent supporter ce qui répugne au génie des autres. Le sanskrit ne s'oppose pas aux diphthongues *ai* et *au*, tout en les altérant, parfois, en *o* et en *e*; mais il repousse le *ia* et le *ua*; chaque fois que le mot qui précède se termine soit par un *i*, soit par un *u*, et que le suivant commence par un *a*, *i* devient *ya*, *u* devient *va*; ainsi se trouve évité le choc de ces deux voyelles, qui déplaît tant à cette langue. — Entre *u* et *a*, la voyelle *o* constitue le son intermédiaire; *e* joue le même rôle entre *i* et *a*; telle est la raison pour laquelle *a* se transforme en *o* ou en *e*, quand la diphthongue n'est pas exprimée. Ce changement dans la forme établit une modification dans le sens du mot où il s'opère; la pensée conserve le caractère de la racine, mais elle la nuance.—En général, la lettre *a*, dans une foule de langues anciennes, vibre fréquemment dans les mots qui servent à exprimer la beauté, la grandeur; le *a* est le péristyle de la voix, la porte par laquelle elle fait son entrée dans le monde. Type de la voix, cette voyelle se prononce avec facilité; son expression est ondoyante; elle se tient dans un certain milieu, d'où elle s'élève vers le *e*, d'où elle descend vers le *o*. En sanskrit, le *a*, au commencement d'un mot, se dit avec un son plein, entier, clairement, avec rapidité; au milieu du mot il se teint du son de l'*o*, sans se transformer; à la fin, quand il termine le mot, il revêt l'expression de l'*e*, sans cependant perdre le caractère qui lui est propre. Le *a* long seul demeure constamment identique à lui-même.— Pour pénétrer plus avant dans la nature des modifications de cette voyelle il faudrait entrer dans des comparaisons très-détaillées d'une foule d'idiômes, dont l'étude n'intéresse que le grammairien seul. Nous nous bornons donc à ce point de vue général.

BARON D'ECKSTEIN.

Arioste, Louis, auteur de Roland furieux, naquit, le 8 septembre 1474, dans la citadelle de Reggio. Sa famille occupait les places les plus élevées à la cour de Ferrare. Le jeune Louis qui était l'aîné de dix enfans, s'amusait dès ses premières années à écrire de petites comédies qu'il faisait jouer par ses frères et sœurs; mais son père qui n'était pas plus artiste que tant d'autres, le força à étudier les lois. Cette sorte de persécution doit cesser, car nous approchons d'un temps, si déjà nous n'y sommes arrivés, où la profession d'avocat sera certainement moins rétribuée que celle d'écrivain. Alors, le barreau menait aux honneurs et à la fortune, et le pauvre poète fut pendant cinq années emprisonné dans ce dédale de lois et d'ordonnances, dans cette étude si antipathique aux imaginations ardentes et passionnées. Un savant célèbre, Grégoire Spolette, l'initia aux lettres grecques et latines, et l'Arioste se sentit entraîner d'abord vers

Plaute et Térence, qui lui inspirèrent ses deux premières comédies, *La Cassaria* et *I Suppositi*.

Le poète fut bientôt arraché à ses veilles par la mort de son père qui ne laissait pas une fortune suffisante pour une si nombreuse famille. L'Arioste servit de père à ses frères et sœurs, et au milieu de tous ces soins si pénibles pour un homme de sa nature, il trouva moyen de composer des poésies italiennes et latines, qui eurent dès-lors quelque retentissement en Italie, puisque le cardinal Hippolyte d'Este, le Mécène de cette époque, voulut se l'attacher et le conserva dix-sept ans à sa cour. Voilà l'origine du rôle politique joué par notre poète : envoyé deux fois en ambassade vers le pape Jules II, par le duc Alphonse d'Este, frère de son protecteur, il déploya dans ses missions un grand talent diplomatique. La première avait pour but d'obtenir de l'argent du pape pour soutenir la guerre contre les Vénitiens. L'Italie, au temps d'Arioste, était agitée par de cruelles épreuves. C'était un grand siècle politique. Les guerres terribles du pontificat de Jules II, le spectacle qu'offrait alors l'Europe dominée par un des plus grands noms de l'histoire, par Charles-Quint, la réforme qui déchirait le sein de l'Allemagene et s'établissait en Angleterre sous le patronage de Henri VIII, toutes ces choses firent peu d'impression sur l'esprit d'Arioste. Son poème n'a rien de national, rien non plus qui rappelle les faits au milieu desquels il a vécu. L'imagination du poète l'a reporté au vieux temps des chroniques françaises, lors des étonnans exploits des compagnons de Charlemagne. Ce moyen-âge qui croulait sous les coups de Luther, et qui aujourd'hui nous semble si poétique, avait alors tout le prosaïsme des faits contemporains. L'Arioste ne s'emparant pas du sujet réellement épique de ces époques, des croisades, ne pouvait trouver la poésie qu'à l'aurore du moyen-âge, au siècle de Charlemagne, si rempli de ce nom gigantesque, et qui apparaissait alors comme les temps merveilleux de l'Europe post-chrétienne. Le poète se sentait libre au milieu de cette foule de légendes fabuleuses qui entouraient les preux du grand empereur. L'histoire sévère avec ses prétentions à la science et à la vérité austère ne le gênait pas comme dans une époque plus rapprochée et plus soumise à la critique. L'esprit d'Arioste, plus que tout autre, avait besoin de cette liberté.

Ce fut en 1516 que parut le Roland furieux, l'auteur avait alors quarante-deux ans. Le Boïardo avait déjà ébauché ce sujet; le poëme d'Arioste eut un succès immense, malgré l'espèce de dédain avec lequel le cardinal d'Este accueillit cette œuvre étonnante. Les livres alors, même les plus célèbres, rapportaient peu d'argent aux auteurs ; l'Arioste qui avait quitté le cardinal pour passer à la cour du duc Alphonse, son frère, perdit une pension et se trouva dans la gêne, quoique le duc le comblât d'amitié et d'honneurs. Il avait connu, dans la retraite de son cousin, Sigismond Malaguzzi, située entre Reggio et Modène, Le Bembo, Sadolet, Le Molzo, Le Blozio, et plusieurs savans, qui tous l'accueillirent avec la distinction due à ses rares talens. Léon X, le cardinal Bibieux et le marquis de Vasco furent au nombre de ses protecteurs. Si la fortune de l'Arioste ne fut pas plus considérable, on peut, je crois, en accuser son insouciance d'artiste,

qui l'éloigna de tout esprit d'affaire, et lui fit préférer à tout, les doux rêves et sa liberté. Ses mœurs étaient assez en harmonie avec ses poèmes. Il aimait beaucoup les femmes, mais il ne voulut jamais se marier, dans la crainte de perdre son indépendance. Il laissa deux enfans naturels, Jean-Baptiste et Virginio, qui cultivèrent la poésie, mais sans l'éclat de leur père.

On rapporte de l'Arioste l'aventure attribuée à d'autres artistes, que, surpris par des brigands qui se disposaient à le dépouiller, il fut respecté dès qu'il eut prononcé son nom. Après avoir apaisé des troubles qui s'étaient élevés dans une contrée des états du duc Alphonse, il revint à Ferrare, où il fit jouer quelques comédies, puis il mourut, le 6 juin 1533, à cinquante-huit ans.

Il y a eu dans le monde bien peu d'imaginations aussi fécondes et aussi variées que celle de l'Arioste. Son poème éblouit comme les mille étoiles de la voie lactée. C'est un enchaînement d'aventures, les unes réelles, les autres incroyables ; l'Arioste est le véritable poète de ces grands coups de lance que notre inimitable Sévigné aime tant. Batailles, tournois, amours, belles guerrières aussi braves que les plus braves chevaliers, cavernes de brigands, récits grivois, fées, magiciens, sorciers, enchantemens de toute nature, font de son poème une lecture qui vous entraîne et vous enchante. Ses chevaliers voyagent dans le ciel, montés sur des chevaux ailés. La vraisemblance est certes ce qui l'occupe le moins, on voit qu'il se complaît dans les espaces imaginaires ; sa muse est sans contredit la plus magique des fées qu'il aime à peindre.

L'Arioste a un côté sérieux et historique : il résume dans son œuvre tous les poèmes des troubadours du midi de l'Europe, les légendes italiennes et provençales. On s'est passionné dernièrement pour les poésies populaires ; j'avoue que je ne leur ai jamais trouvé tant de charme que dans *l'Orlando*. Le poète s'est emparé d'elles, pour les embellir de son doux langage ; car il ne faut pas oublier ici que la poésie de l'Arioste est d'une mollesse charmante, d'un esprit étonnant, quelquefois même d'une force et d'un grandiose que l'on ne s'attend pas à trouver là.

L'Arioste a peu de rapports avec les autres grands poètes de sa patrie. L'Italie débuta par cette gigantesque et mystique poésie de Dante Alighieri. Ce qu'il y avait d'amour spiritualiste dans la Béatrix de la divine comédie, se développa encore dans Pétrarque, dont les sonnets sont si purs et si célestes, que bon nombre de commentateurs ont voulu y voir une allégorie religieuse ou patriotique, et se sont refusés à y reconnaître l'amour pour une femme. Boccace seul, dans ces commencemens de la poésie italienne, se traîne dans les orgies sensuelles. L'Arioste a trop imité le grand prosateur. Les contes de Lafontaine ont popularisé chez nous quelques-unes de ses inspirations plus que frivoles. Il se rencontre çà et là dans *l'Orlando* des tableaux d'une lubricité hideuse qui déparent le poème. On ne saurait trop rappeler aux artistes que la poésie est souvent l'organe des hautes pensées, et qu'elle doit toujours arracher l'homme aux passions infimes pour l'élever vers les régions spiritualistes, c'est-à-dire vers Dieu. Nous avons, je crois, assez franchement admiré l'Arioste, mais nous n'en dirons pas moins que la poésie italienne a dégénéré dans ses mains, et qu'il n'a pas eu de l'art

l'idée sainte qui en fait réellement quelque chose de sacré. Il l'a traînée trop souvent sans pudeur dans les amours de bas étage, il l'a prostituée à des peintures qui rendent dangereuse la lecture de son œuvre. Aussi n'est-il pas populaire en Italie comme Le Tasse, qui, avec moins d'invention peut-être, est resté le poète chéri de sa nation. C'est qu'une sombre et majestueuse mélancolie, et une grande dignité de parole, font de la Jérusalem, un chant qui se rapproche bien plus de la haute poésie religieuse, malgré quelques peintures étranges et puériles. Le côté moral de l'art a échappé à l'Arioste. AMÉDÉE DUQUESNEL.

IV.

SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

ACADEMIE DES SCIENCES.

Séance générale. — Prix proposés pour l'année 1836. — Envoi de livres thibétains et mongols. — Puits foré de la Ville-aux-Dames, près de Tours. — Société royale de Londres. — Ponts en tôle.

La réunion de l'académie des sciences du 28 décembre, était une séance générale où les heureux candidats sont venus recevoir leurs couronnes scientifiques, en face de femmes charmantes et de nombreux fashionables, peu savants il est vrai, pour la plupart, mais dont la présence rendait justice au pouvoir actuel de la science sur notre société ; la foule ce jour là, se pressait donc sur les banquettes de l'amphithéâtre de l'institut, comme à une rentrée de Taglioni ou de la Malibran. Cependant on voulait en outre rendre hommage à deux célèbres savants; l'un étranger, c'était Watt, et l'autre français c'était Cuvier ; dont les éloges devaient être prononcés dans cette séance, malheureusement le temps ne l'a pas permis, et l'illustre savant anglais auquel les machines à vapeur doivent leur haute influence, a eu seul les honneurs de la journée.

Quant aux prix proposés pour les années 1836 et 1837, voici quel est leur programme : Résoudre la question de la résistance de l'eau, pour le concours des sciences mathématiques; déterminer par des recherches anatomiques et physiques, quel est le mécanisme de la production des sons chez l'homme et chez les animaux vertébrés et invertébrés qui jouissent de cette faculté, pour le concours des sciences physiques. L'académie offre ensuite un prix de 6,000 francs, pour 1836, au meilleur ouvrage ou mémoire sur l'emploi le plus avantageux de la vapeur pour la marche des navires, et sur le système de mécanismes, d'installation, d'arrimage et d'armement qu'on doit préférer pour cette classe de bâtimens. Quant à la question proposée pour concourir au prix de médecine fondée par Monthyon, elle reste la même qu'en 1834 et 1835, et consiste : à déterminer quelles sont les altérations des organes dans les maladies désignées sous le nom de fièvres continues; quels sont les rapports qui existent entre les symptomes de ces maladies et les altérations observées, en insistant sur les vues thérapeutiques qui se déduisent de ces rapports. Le prix de chirurgie fondé par Monthyon, dont la médaille d'or sera d'une valeur de dix mille francs, aura pour sujet la même question qu'en 1834, qui demandait : de déterminer, par une série de faits et d'observations authentiques, quels sont les avantages et les inconvéniens des moyens mécaniques et gymnastiques appliqués à la cure des difformités du système osseux.

Si nous passons à la séance du 4 janvier nous trouvons qu'un savant voyageur, M. Schilling de Canstadt, depuis long-temps occupé de l'étude des langues et des doctrines des peuples de l'Asie orientale, vient d'adresser à la bibliothèque de l'institut une collection de 113 volumes recueillis au Thibet et chez les Mongols. Nous avons en outre entendu avec intérêt la communication verbale de M. Arago sur un puits foré par M. Degousé à la Ville-aux-Dames, près de Tours. Ce puits, a-t-il dit, donne par minute 5,000 litres d'eau ou 7,200 mètres cubes par 24 heures. Cette source fait mouvoir trois meules de moulin, et comme c'était seulement pour avoir un moteur que l'on allait chercher cette

eau, on ne s'est pas occupé d'essayer jusqu'à quelle hauteur elle pourrait monter. Mais les sources que l'on a obtenues pour le forage à Elbeuf, et qu'on a été chercher au-dessous de la craie, ont monté jusqu'à soixante pieds, et comme on n'a pas fait d'essais pour les faire arriver plus haut, on ne sait pas quel est le maximum d'élévation auquel elles peuvent atteindre. C'est aussi, a-t-il ajouté, en traversant la couche de craie qu'on se propose d'obtenir de l'eau dans le forage fait à l'abattoir de Grenelle. On s'attend à être obligé de pénétrer à une grande profondeur; mais on serait presque contrarié de la trouver trop tôt, puisque, d'après les confirmations récemment obtenues sur l'accroissement de température des couches terrestres, si l'eau ne vient qu'à la profondeur à laquelle on la suppose et qu'elle soit abondante, sa haute température sera très-utilement employée pour échauffer des établissemens publics, tels que des hospices et des bains.

Passant actuellement à la séance du 11 janvier, nous apprenons par la correspondance de l'institut que la société royale de Londres admettra les français et tous les étrangers à concourir pour les deux prix annuels de 500 guinées ou 12,500 francs fondés par le roi d'Angleterre, pour être décernés aux auteurs des deux plus importantes découvertes qui seront faites cette année, dans les différentes branches des sciences physiques et mathématiques.

Dans cette même correspondance, nous trouvons que M. Renaud vient d'inventer un nouveau système de ponts dont les arches peuvent avoir les plus grandes portées sans que cela nuise en rien à leur solidité ou à leur élégance, quoique ces arches ne soient exclusivement composées que de feuilles de tôle de petite dimension, disposées en faisceaux et posées de champ, faisceaux à joints contrariés, assemblés et retenus solidement au moyen de bagues ou liens de fer, et de manière à former des anneaux de la plus grande dimension. Ces ponts suivant leur hauteur, auraient l'avantage sur les ponts suspendus en chaînes ou en cable de fil de fer, de présenter un tablier fixe résistant, inflexible à la charge des fardeaux les plus lourds et des voitures les plus pesamment chargées, et d'échapper à l'inconvénient des oscillations et balancemens horizontaux résultant de l'action des grands vents, qui rendent l'usage des ponts suspendus incommode et parfois dangereux; enfin, assure-t-il, sous le rapport de l'économie, il n'y a pour ainsi dire pas de différence entre le prix de ces nouveaux ponts et celui des ponts suspendus. J. Odolant-Desnos.

BEAUX-ARTS.

LES DERNIERS MOMENS DE LA GRANDE DAUPHINE,

GRAVURE DE M. KONIG, D'APRÈS LE TABLEAU DE M. BEAUME (1).

Il est une gravure hors de ligne et dont nous avons omis de parler dans une de nos dernières revues. Heureusement, elle vaut bien un article à part, et c'est pour nous un véritable plaisir d'avoir à rendre compte d'un ouvrage qui porte les noms de MM. Beaume et Konig.

M. Beaume était modestement resté dans les bornes du genre, et avait pris place au premier rang parmi les peintres de genre dont le talent est tout à la fois estimé de l'artiste, compris et aimé à première vue de l'amateur et même du bourgeois. Cependant son tableau de *la moisson inondée*, malgré de légers traits d'imitations apparentes, qui n'étaient,

(1) A Paris, chez Osterwald aîné, rue Christine, 3. Prix : 20 fr.

au fond, que des traits de parenté avec M. A. Scheffer, accusait, par l'entente de la composition, par l'harmonie des lignes et de la couleur, par le caractère et l'harmonie des figures, une intelligence à la portée d'un style plus élevé.

L'année suivante, M. Beaume exposait au salon *les derniers momens de la grande Dauphine.*

Ce tableau de M. Beaume, dont nous avons fait dans le temps un examen débattu en présence de la toile même, si nous pouvons ainsi parler, est resté et devait rester, malgré ses défauts, comme une belle page d'histoire, et voici qu'on a publié une gravure qui en reproduit toutes les beautés et en atténue les défauts.

C'est un nouvel examen critique à faire ; l'ouvrage en vaut la peine.

Et d'abord, le moindre épisode de la vie de Louis XIV est marqué au sceau d'une majesté, d'une solennité qui impose, alors même qu'elle dégénère en froideur et en affectation ; alors même que se projette sur la scène l'ombre de madame de Maintenon, cette autre grande figure historique dont tous les torts, dont les petitesses répétées ne sauraient rappetisser le caractère à nos yeux. Madame de Maintenon, qu'aucun historien n'a, selon nous, appréciée à sa juste valeur, madame de Maintenon, dont nous sommes bien loin toutefois d'admirer et de vouloir justifier l'influence sur Louis XIV, madame de Maintenon, disons-nous, n'était pas non plus une de ces femmes de vanité et de plaisirs, qui, comme les Dubarry et les Pompadour, font du trône une caisse ouverte aux pourvoyeurs de leurs honteuses débauches et de leurs infâmes extravagances. La veuve de Scarron avait compris le grand roi, l'a compris jusqu'au bout, et toutes les fautes plus ou moins graves qu'on peut lui reprocher, découlent d'une noble ambition, impuissante qu'elle se sentait à s'élever à la hauteur de son royal époux, et à maintenir le monarque à la hauteur qu'il avait atteinte pendant la première moitié de son règne. Si madame de Maintenon eut été du sang royal, si, au lieu d'entendre dire tout bas *la Maintenon*, elle eût pu faire crier à sa venue : la Reine ! l'histoire la compterait aujourd'hui parmi les plus grandes reines de l'histoire. La veuve Scarron travailla jusqu'à la mort de Louis XIV pour se faire proclamer la Reine, et ne réussit qu'à se faire madame de Maintenon. Elle sentait, elle déplorait tout l'équivoque de sa position ; elle était pénétrée de sa bourgeoise autorité, de son caractère de sujette et de la royale, de la majestueuse autorité du grand et imposant caractère de Louis XIV. Elle crut racheter par une piété exemplaire la modeste et noble simplicité de ses manières ; elle tomba dans la pruderie. Elle voulut se donner l'appui et la sanction sainte du clergé ; elle réveilla l'intolérance, le fanatisme religieux, alors que la politique n'avait plus rien à craindre d'ennemis, qui long-temps s'étaient adroitement cachés sous le masque de la religion réformée. Une noble ambition trompa madame de Maintenon, et madame de Maintenon, en affichant et imposant partout la pruderie, qui ne manque jamais dans des caractères plus vulgaires de dégénérer en hypocrisie, valut à la France les impiétés scandaleuses, les débauches monstrueuses, et les fanfaronnades de vice qui ont *illustré* la régence ; les déréglemens, les abus sans nombre et les désordres irréparables du règne de Louis XV, que Louis XIV lui-même eut expiés comme Louis XVI... une année, un mois plus tard peut-être.....

Mais voilà que nous oublions M. Beaume et M. Konig. C'est que le tableau de M. Beaume nous a pénétré d'une solennelle et profonde tristesse ; c'est que l'artiste a eu l'intelligence de son sujet à un assez haut degré encore, malgré des défauts incontestables.

» Madame la dauphine, se sentant à l'extrémité, envoya chercher ses enfans, Louis » de France, duc de Bourgogne, père de Louis XV, Philippe, duc d'Anjou, depuis, » roi d'Espagne, et Charles de France, duc de Berry ; leur donna sa bénédiction, et dit à » Mgr. le duc de Berry, en l'embrassant : *c'est de bon cœur, quoique tu me coûtes la* » *vie !* »

Telle est la scène choisie par l'artiste. Elle est touchante, il en a bien compris toute la tristesse attachante, et nous ne lui reprocherons que d'avoir outré la froideur d'étiquette

qui, dans le palais et en présence de Louis XIV et de Madame de Maintenon, régnait partout et au milieu des scènes les plus attendrissantes; puis d'avoir vieilli de quinze ans la figure encore fière et grande alors de Louis XIV, auquel il a donné une impassibilité de vieillard hébété. Louis XIV n'avait point encore fléchi sous le poids des chagrins domestiques et des revers politiques; M. Beaume l'a posé et exprimé tel qu'on eut pu à peine le surprendre dans ses moments de douloureux ennui après la mort de la dauphine et du duc de Bourgogne. C'est méconnaître le caractère de Louis XIV, incontestablement et presque constamment grand et élevé jusqu'à ses derniers momens. L'agonie de la grande dauphine ne saurait laisser le roi aussi indifférent, non plus que madame de Maintenon aussi raide dans cette pruderie qu'elle prenait pour de la majesté. La majesté et plus encore la pruderie seraient odieuses en présence d'une douleur qui s'empare du cœur et fait taire l'esprit.

Mais, en revanche, il y a une exquise sensibilité dans le groupe qui entoure la dauphine sans en excepter la grande figure, si chrétiennement résignée, de Fénélon. Les trois petits princes sont posés et exprimés avec un admirable talent, et la jeune dame d'honneur qui présente à la princesse l'enfant auquel elle doit la mort est supérieure encore à toutes les autres figures : elle est ravissante de pose, d'expression et de costume. La tête, capitale, de la dauphine a bien la résignation de cette mère dévouée, de cette princesse pénétrée de ses devoirs et résignée à quitter les trésors d'amour qu'elle laisse après elle sur la terre. Mais ses traits sont peut-être accusés par des lignes trop sèches, que ne sauraient complètement justifier les ravages d'une maladie arrivée à son dernier période.

En somme, et malgré ses défauts, le tableau de M. Beaume attendrit doucement d'abord, et finit par attacher profondément.

Le graveur, M. Konig, a su faire valoir avec une grande habileté, le double avantage de l'aquatinte et du burin, pour rendre fidèlement et avec une rare intelligence la pensée, la touche et la couleur de M. Beaume. Cette gravure est riche de tons et harmonieuse d'effets. Le procédé de l'aquatinte y est parfaitement réussi et combiné de façon à ne donner point de sécheresse aux traits de burin dont on l'a relevé. C'est là un résultat que l'on obtient assez rarement : le burin est maladroitement employé dans un grand nombre d'aquatintes ou de gravures à la manière noire et à l'aquatinte combinées. Cela vient de ce qu'on prétend souvent suppléer un effet incomplet d'aquatinte par quelques traits de burin ou par des broches à l'eau forte, tandisque ces traits ne doivent être employés que pour donner de la consistance à certaines parties que l'aquatinte fait trop cotonneuses; ou bien encore comme glacis dans certaines conditions de clair-obscur.

La gravure de M. Konig est un des bons ouvrages que nous ayons vus dans ce genre : elle est digne de figurer dans les plus belles collections; elle est du plus brillant effet dans un salon.

MAX. R.

MARIE-ANTOINETTE CONSOLÉE PAR LA RELIGION.

Marie-Antoinette prête à quitter ce monde où elle a tant souffert, belle encore malgré toutes ses angoisses d'épouse, de mère et de Reine, qu'elle a courageusement endurées, est soutenue par un ange qui lui montre le ciel et la couronne de l'immortalité acquise par ses souffrances et ses vertus.

Tel est le sujet d'un beau tableau de M. Boisselat. Ce jeune peintre dont le talent va toujours grandissant a bien conçu, bien rendu le sublime des derniers momens de la royale martyre.

De sa majestueuse taille, le manteau fleurdelisé de la royauté s'échappe et tombe sur l'échafaud. Sur la teinture noire, on aperçoit la couronne de France brisée; mais pour consoler celle qui l'avait noblement portée, le messager du ciel lui montre le diadême impérissable de l'immortalité.

La tête de la Reine est d'une grande ressemblance, elle a été faite d'après un portrait, donné par Marie-Antoinette elle-même à la mère d'un homme dont la France royaliste s'honore, et qui a bien voulu nous le communiquer.

La gravure de ce tableau sera terminée vers la fin de juillet.

Pour être agréable à ses abonnés l'administration de la société de la jeune France mêt en loterie le tableau original de M. Boisselat.

Ceux des souscripteurs à la gravure et à la quatrième année de l'Écho de la jeune France, édition de 24 francs qui auront payé le montant de leur abonnement et de leur souscription avant le tirage fixé au 25 août prochain, participeront à cette loterie, sans aucune autre rétribution; il ne sera point délivré de billets, les noms des souscripteurs à la gravure, et ceux des abonnés à l'Écho se trouvant inscrits sur un régistre particulier, numéroté à cet effet.

Le prix de la gravure est de 10 francs avec la lettre, et de 20 fr. avant la lettre.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Le libraire J. J. Blaise vient de publier deux volumes de lettres inédites de Saint François de Sales, de cet Évêque de Genève que J. J. Rousseau nommait *le plus aimable des saints*. C'est particulièrement à nous qu'il appartient d'analyser et d'annoncer cette publication nouvelle, et c'est une sorte d'obligation pour la *Revue Catholique*.

« M. l'évêque de Genève, » écrivait le cardinal de Marqnemont, archevêque de Lyon, à madame de Chantal, en 1616, « M. l'évêque de Genève est d'un esprit » si vif et clair, et si, pourtant bien tempéré par douceur exquise; il est pourvu » d'un zèle apostolique égal à son esprit, et pourtant si bien soumis à la vraie » prudence et la mieux réglée; il a tant de force au vouloir et de paternelle » bonté au plein du cœur; il est si dévotieusement Évêque et si noblement » Seigneur, avec tant d'humilité chrétienne et de civilité constante, que l'on voit » dans lui tout à la fois le sçavant docteur et le prince évêque, le gentilhomme » de haut lieu sous l'humilité d'un apôtre, enfin, qu'on y voit l'esprit de renon- » cement à soi, comme aussi de mortification dans la grandeur, et comme aussi » la chemise de bure et le cilice en-dessous la pourpre violette et les hermines. » On trouve en lui l'expérience des grands avec le respect des puissances insti- » tuées de Dieu, quant et l'amour en tribulation pour les plus pauvres et les plus » petits, de même que la plus débonnaire pitié pour les plus coupables. Enfin, c'est, » à mon sens et mon aperçu, le modèle et parangon de l'épiscopat; et m'est avis » que si les deux mots d'aimable et vénérable, nous n'avions point reçu de l'ur- » banité latine, qu'il nous feroient grand' faute au regard de lui, Madame, et » qu'il les faudroit inventer pour parler justement de monsieur de Genève. »

On croyait tout savoir, on croyait avoir tout dit, et depuis long-temps, sur le

saint apôtre du Chablais, sur la supériorité de son intelligence et les agrémens de son esprit, sur sa capacité dans la doctrine et les affaires du monde, enfin, sur sa fermeté, sa douceur et son esprit de mansuétude, mais la publication de ces deux volumes de lettres ajoute encore à la conviction générale, et c'est une sorte d'appendice *in securità di beatificazione,* comme on dirait à *la consultà*..

La plupart de ces lettres sont adressées au Duc de Savoye Charles-Emmanuel Ier, à son fils aîné, le Prince de Piémont, au marquis de Lans, gouverneur-général de Savoye, à l'archevêque de Bari, Nonce apostolique à Turin, au président Faure, et finalement à la Bienheureuse Jeanne de Chantal, avec qui Saint François de Sales avait fondé l'ordre de la Visitation. Pour avoir une idée de la sainte liberté dont jouissait un évêque au XVIIe siècle, quelle était l'autorité d'un prélat encore, à qui ses vassaux révoltés s'opiniâtraient à refuser l'obéissance et l'entrée de sa ville épiscopale, il est suffisant de remarquer la lettre suivante, adressée par l'évêque de Genève au Maréchal de Savoye. On y voit combien la puissance temporelle était encore accessible à la sollicitude pastorale. On y démêle aisément quelle était l'importance et le crédit de Saint François de Sales, à qui notre Henri IV avait fait proposer le siége de Paris : « Hélas! ma sœur et ma fille, écrivait ce bon pasteur à la bienheureuse de » Chantal, je ne saurois dénier à ce grand roy que je ne vécusse en assurance et doul- » cement paixible en sa ville royalle, à l'abry de ces haultes et nobles tours de nos- » tre Dame, mais nostre Seigneur ne me fera pas faulte en cette rencontre, et » grace à luy, je ne quitteray ma chétive église et miserrable épouse, jamais! » Voyons dans quels termes un souverain dépouillé, un évêque proscrit écrivait, en 1607, à l'un des plus grands capitaines de son siècle. On en concluera que le XVIIe siècle est bien loin de nous!

« Excellentissime Seigneur,

« Nous sommes en intention de célébrer les prières des 40 heures dans cette terre, di- » manche 23 de ce mois, avec l'agrément de Sa Sainteté et de Son Altesse de Savoye ; les » préparatifs nécessaires à cette entreprise n'ont pas été faits sans de grandes dépenses » de sommes provenues en partie d'une aumône de Sa Sainteté, et en partie des bienfaits » de Son Altesse. Cette semaine, beaucoup de populations viendront du côté du Valais et » du côté de Fribourg, et encore de tous les environs, pour assister à cette solennité. » Ainsi disposée pour l'édification des infidèles, on en espère un grand fruit pour la gloire » de Dieu et le salut des âmes.

» Maintenant on nous dit que Votre Excellence, avec ses troupes, doit, à son retour, » passer par ici. Si vous agissez ainsi, il est certain que cette célébration ne pourra s'exé- » cuter en aucune manière : les habitans, surchargés de soldats, ne pourront y assister ; » au contraire, comme ils l'ont résolu, ils laisseront les maisons vides, et passeront le lac, » les catholiques étrangers n'y viendront pas ; alors, cette dévotion préparée avec tant de » sacrifices et de fatigues, tant d'espérance d'un bon succès, avec la permission de Sa Sain- » teté et de Son Altesse, et enfin, avec tant de renommée auprès des ennemis du Saint- » Siége, se résoudra en fumée. Ce ne sera pas sans un mauvais exemple et un très-grand » scandale pour les catholiques et les hérétiques, et la perte d'une occasion qui ne se re- » trouvera jamais de porter des fruits de salut parmi ces habitans : enfin, sa Béatitude et » Monseigneur le Nonce en éprouveront un très-grand déplaisir. En conséquence, nous

» supplions Votre Excellence, avec toute l'humilité possible, et nous la conjurons, par les » entrailles de Jésus-Christ et par ce sang qu'il a répandu pour les âmes dont nous opé- » rons le salut par le moyen de cette dévotion, de daigner prendre une autre route pour » son voyage, et de laisser celle-là libre au Sauveur. Si vous daignez le faire, soyez as- » suré que le Tout-Puissant l'aura pour agréable à sa Majesté Divine, et qu'il vous en » tiendra bon compte au jour du jugement.

» Que Votre Excellence fasse donc de cet esprit zélé et généreux qu'elle a reçu de Dieu, » cet honneur à son service ! Nous dirons de plus, que nous ne savons qui a pu lui con- » seiller cette route, car il se trouve un pas auprès du lac, entre Evian et Saint-Maurice, » le plus horrible et le plus dangereux dans ce temps-ci, et où les eaux du lac croissent » au-delà de ce qu'on peut imaginer.

» Pleins de confiance dans la bonté, le zèle, et la piété de Votre Excellence, nous lui » envoyons ce prêtre, notre compagnon et frère, qui pourra aussi verbalement lui dire » de quel danger seroit le scandale de la suppression de la solennité préparée. En atten- » dant, nous nous assurons que pour l'honneur de Dieu et de la Cour céleste, Votre Excel- » lence nous accordera ce que nous lui demandons avec une ardeur et une humilité qui » n'ont pas d'égales. Nous serons éternellement, tant pour vos qualités que pour ce bien- » fait et cet acte de zèle si signalé,

» De Votre Excellence,

» Le très-humble et très-dévoué serviteur en Jésus-Christ,

» † François, évêque de Genève.»

Nous ajouterons d'après le continuateur de Samuel Guichenon, que le généralissime italien changea son itinéraire et qu'il se rendit à Chambéry par la grande vallée du Faucigny, pour ne pas troubler la solennité religieuse de Thonou.

On ne saurait être considéré comme un grand homme, a dit un profond penseur, à moins que l'on n'ait eu deux grandes qualités en opposition l'une avec l'autre. Un homme ne saurait marquer sa grandeur, qu'en en remplissant l'intervalle, à l'exemple d'Épaminondas, lequel était non moins valeureux que sensible. Après ses victoires de Leuctres et de Mantinée, il s'écria : *Que ma mère aura de joie!* Pour faire apprécier le caractère de Saint François de Sales, il est bon de rapprocher les deux pièces suivantes, où l'on trouvera ses deux vertus les plus éminentes en état d'opposition pour l'apparence, mais dans un profond accord, en réalité. On y verra qu'il se trouvait entre l'exercice d'un devoir épiscopal et la conscience d'un besoin de *réformation* qu'il n'était pas en droit d'opérer ; on verra comment il savait remplir ce grand intervalle.

« Nous, François de Sales, par la grâce de Dieu et du Saint-Siége apostolique; Évêque » et Prince de Genève, à tous ceux qu'il appartiendra.

» Nous avons appris avec une extrême douleur, qu'au mépris de nos ordres et du droit » de nos églises, un militaire qui s'étoit réfugié dans l'église de Faverges, pour y » jouir de l'immunité dont jouissent les églises depuis tant d'années par un droit et d'a- » près une coutume incontestable, a été arraché et enlevé forcément de ce lieu saint.

» A ces causes, et par les présentes, au nom du Seigneur, nous ordonnons très-expres- » sément à tous ceux qui ont aidé ou favorisé un acte de cette nature, et particulièrement » à ceux qui l'ont ordonné en violation des immunités de l'église, qu'ils ayent à restituer » ledit militaire à ladite église de Faverges, en lui laissant toute liberté de se servir, » de jouir, et de profiter du droit d'asile, et ce, dans les vingt-quatre heures qui suivront

» la publication des présentes ; passé lequel délai, faute par eux d'obtempérer à nos or-
» dres (ce qu'à Dieu ne plaise !), ou faute par eux de nous faire connoître la raison qu'ils
» pourroient alléguer pour leur refus, ils seront frappés de la sentence d'excommunication
» qu'ils ont encourue *ipso facto* ; et de fait sans autre mention ni besoin d'autre déclara-
» tion de nous, les déclarons excommuniés, et les excommunions.

» En foi de quoi, nous avons de notre main souscrit les présentes, et nous avons com-
» mandé d'y apposer notre scel épiscopal. En notre résidence d'Annecy, le vingt-et-
» unième jour de décembre de l'an du Seigneur 1602.

» *Signé :* † FRANÇOIS;

et plus bas : » par Monseigneur l'Illustrissime et Révérendissime
» Évêque et Prince de Genève,
» *Signé :* DE LA ROCHE, et *scellé.* »

Voilà le gardien du droit canonique, voilà le pasteur qui défend son bercail et sa brebis de la fureur du loup ; voici maintenant l'homme d'intelligence et le pontife obéissant aux lois de l'Église.

« *A Messire Charles de Simiane, des Marquis d'Esparron, seigneur d'Albigny, che-*
» *valier de l'ordre suprême de l'Annunciade, et lieutenant-général en-deçà des*
» *monts, pour Son Altesse de Savoye.*

» Monsieur, ce désir que vous avez pour que les soldats puissent être tirés des lieux
» sacrés afin d'être chastiés suivant leurs démérites, est fort juste et propre à la conser-
» vation du bien public. J'ai eu tant d'occasions de le reconnoistre, et ne le pouvoir per-
» mettre, que j'ay de mon costé grande occasion de souhaitter que les loix de l'immunité
» des églises soyent modérées à cet effect. Ce n'est pas à moy, neantmoins, de le fayre,
» puisque j'y suis subject, C'est pour quoy j'ay supplié Monsieur le Nonce de m'en fayre
» venir (de Rome) un petit mot de desclaration qui me puisse descharger de cette rigueur,
» laquelle, ce me semble, n'est plus sortable en ce tems, en ce lieu, en ces occasions. Je
» vous suplie donc, Monsieur, d'avoir pour agréable que j'attende ce qu'il m'est d'obli-
» gation, et parceque ma condition le requiert, en laquelle condition je prie Dieu tous les
» jours pour vous, et suis, Monsieur, votre serviteur le plus humble,

† » FRANÇOIS, évêque de Genève. »

Après avoir observé l'homme de l'épiscopat et l'homme d'état, parmi les difficultés de son temps, telles que la disposition des esprits et telles que les dissentions fomentées par Calvin les avaient faites, nous allons retrouver l'homme ascétique, le bienheureux fondateur de la Visitation de Sainte Marie dans ses relations familières avec de saintes ames, dans ses rapports de charité paternelle et de sage direction :

« Vous vous soubmettez aux tribullations de cette vie, » écrit-il à une bonne visitan-
dine, « mais c'est avec un mais, et voilà comment icelles tribullations ne vous profitent
» à rien..... Il y a dites-vous, en moy, quelque chose qui n'a jamais esté satisfaict, et je
» le comprends bien, ma chère fille ; l'oyseau attaché sur la perche se connoist seullement
» attaché et sent les secousses de sa dettention et de son engagement, quand c'est qu'il
» veut s'envoler ; et tout de mesme advant qu'il aye ses aisles, il ne connoist son impuis-
» sance que par l'essay du vol..... Un simple desir de voir Dieu face à face et de mourir,
» n'est point contraire à la vertu de résignation, mais un pantellement du cœur, un dé-
» battement d'aisles, une agitation continuelle de la volonté qui fait multiplication dans
» les élancements et les ardeurs de l'asme ; c'est là, croyez moy bien, ma fille très aymée,

» ma sœur, mon asme, cecy n'est pas trop disre, c'est là, croyez moy, faute de résignation:
» Vivez joyeuse et courageuse. Adieu, ma très chérie, ma véritablement sœur et fille en
» Jésus-Christ, nostre Seigneur. »

Écoutons maintenant quelques détails sur la mort de sa mère, et qu'on nous dise où l'on pourra trouver un récit plus angélique et plus touchant.

..... « En ses moments de réveil, elle tesmoignait le jugement entier par les parolles
» qu'elle s'efforçoit de dire, soit par le mouvement de sa main saine, c'est à dire de la-
» quelle l'usage lui estoit demeuré ; car elle parloit bien à propos de Dieu et de son asme,
» et prenoit la croix elle mesme à tastons, estant soudain devenue aveugle, et la baisoit,
» et ne prenoit rien qu'elle n'eut fait le saint signe dessus. A mon arrivée, toute aveugle et
» toute endormie qu'elle estoit, elle me caressa bien fort, et dict : c'est mon fils et mon
» père, celuy cy, et me baisa en m'accolant de son bras, et m'avoist baisé la main (comme
» évêque) advant toute chose. Elle continua en mesme estat presque deux jours et demi,
» après lesquels on ne la put presque plus réveiller, et le premier de mars elle a rendu
» son asme à Notre Seigneur, doucement, paysiblement, avec une contenance et beauté plus
» grande que peut estre n'avoist jamais eue, demeurant une des plus belles mortes que
» j'aye vue jamais..... Vous faut-il disre que j'eus le courage de lui donner la derniesre
» bénédiction, lui fermer les yeux et la boache, et lui donner le dernier baiser à l'instant
» de son trepast. Après quoy le cœur m'enfla, et je pleuray plus fort sur cette bonne mère
» que je n'avois fait depuis que je suis d'église. »

Obligés de nous restreindre dans nos citations, il nous semble pourtant que si nous voulions en rester ici, ceux de nos lecteurs qui n'y chercheraient que des études de style, auraient à nous reprocher de ne pas leur avoir fait assez bien connaître un des écrivains les plus originaux et les plus ingénieux des temps modernes. Nous leur avons fait entendre la voix du pontife et du directeur, il nous reste à les prier d'écouter ces paroles de l'homme d'esprit.

« Je vois, » écrivoit-il un jour à la grand' mère de Mme de Sévigné, « que toutes les
» saisons de l'année se rencontrent en vostre asme ; que tantost vous sentez l'hyver, les sté-
» rilités, dégoûts, tourments et ennuys, tantost les douces rosées du mois de may avec l'o-
» deur des saintes fleurettes, et puis des chaleurs et désirs de plaire à nostre bon Dieu. Il
» ne reste donc que l'automne, duquel, vous dites que vous ne voyez pas beaucoup
» de bons fruits. Mais bien il advient et arrive souvent qu'en battant les bleds et pressant
» les raysins, on trouve plus de biens que les moissons et les vendanges n'en promettoient
» pas. Vous voudriez que tout vous fust printemps et ésté, mais, ma chère fille, il faut de
» la vicissitude en l'intérieur aussy bien qu'en choses extérieures. Ce sera au ciel, où tout
» sera printemps quant à la beauté, tout en ésté quant à l'amour, tout en automne quant à
» la jouissance, il n'y aura là nul hyver; mais ici bas, l'hyver est requis pour l'exercice de l'ab-
» négation et de mille belles vertus qui s'exercent au tems de la stérillité... il n'est pas besoin
» pour l'exercice des principales vertus de se tenir touts jours attentive à toutes, cela vous en-
» tortillerait et entreficheroit trop dans vos pensées... L'humilité et la charité sont les mères
» aux autres, l'une est la plus basse, l'autre est la plus haute ; la conservation de toutl'édi-
» fice dépend du fondement et du toît..... Oh vrayment, j'approuve fort que vous vous
» soyez faite maistresse d'escolle ; Dieu vous en saura gré, car il aime tant les petits en-
» fans ! et comme je disois l'autre jour en faisant le catéchisme pour inciter nos dames à
» prendre soin des filles, les anges des petits enfants ayment d'un particulier amour ceulx
» qui les élevent en la crainte de Dieu, et qui instillent en leur tendre cœur la sainte dé-
» votion ; comme au contraire Notre Seigneur menace ceulx qui les scandalisent, de la ven-

» geance de leurs anges gardiens..... Nostre pauvre petite Charlotte est bien heureuse » d'estre sortie de sur la terre advant qu'elle l'eust presque touchée. Hélas ! il a bien fallu » la pleurer, car n'avons nous pas un cœur humain ?... Pourquoi non pleurer sur nos tré- » passés, puisque l'Esprit Saint non seulement nous le permet, mais nous y sémont. Que je » l'ay regrettée, la chère petite fille.... Cette vie mortelle est toute pleine de telles afflixions » pour les pauvres mères, et les douleurs de l'enfantement durent plus long temps que les » sages femmes ne pensent..... Or sus, Monsieur mon cher oncle, puisque Son Altesse de » Savoye vous a bien voullu regarder comme les grands princes ont accoutumé de voir » leurs fidèles serviteurs, Dieu fasse que ses mains soient aussy libérales que ses yeux. Il » seroit bien raisonnable que comme les princes s'estiment les soleils de ce bas monde, ils » rendissent leurs regards effectifs, ainsi que les rayons du soleil le sont pour la terre... » Mon Dieu, croyez donc bien, que s'il ne faut jamais rien faire à dessein d'en estre loué, » il ne s'ensuit pas que ce soit estre hypocrite que de ne pas agir aussy bien qu'on parle, » car, Seigneur Dieu ! à quoy en serions nous? il faudroit doncq que je me tusse de peur » d'estre hypocrite, puisque si je parlois de la perfection il s'ensuivroit que je croirois » d'estre parfait. Non, certes, je ne pense pas estre parfait parlant de la perfection, non » plus que je ne pense estre Itallien, parlant itallien... Dites donc à cette chère Marie quy » m'aime tant et que j'aime encore plus, qu'elle poudre ses cheveux puisque sou intention » est droite, car les cogitations qui luy viennent sur tout cela ne sont nullement considé- » rables. Il ne faut pas entortiller son esprit parmi ces toiles d'araignées. Les cheveux de » l'esprit de cette fille sont encore plus déliés que ceux de sa teste ! il ne faut pas estre si » pointilleuse, et dites luy donc qu'elle marche à la bonne foy par le milieu de la vertu dans » la simplicité. »

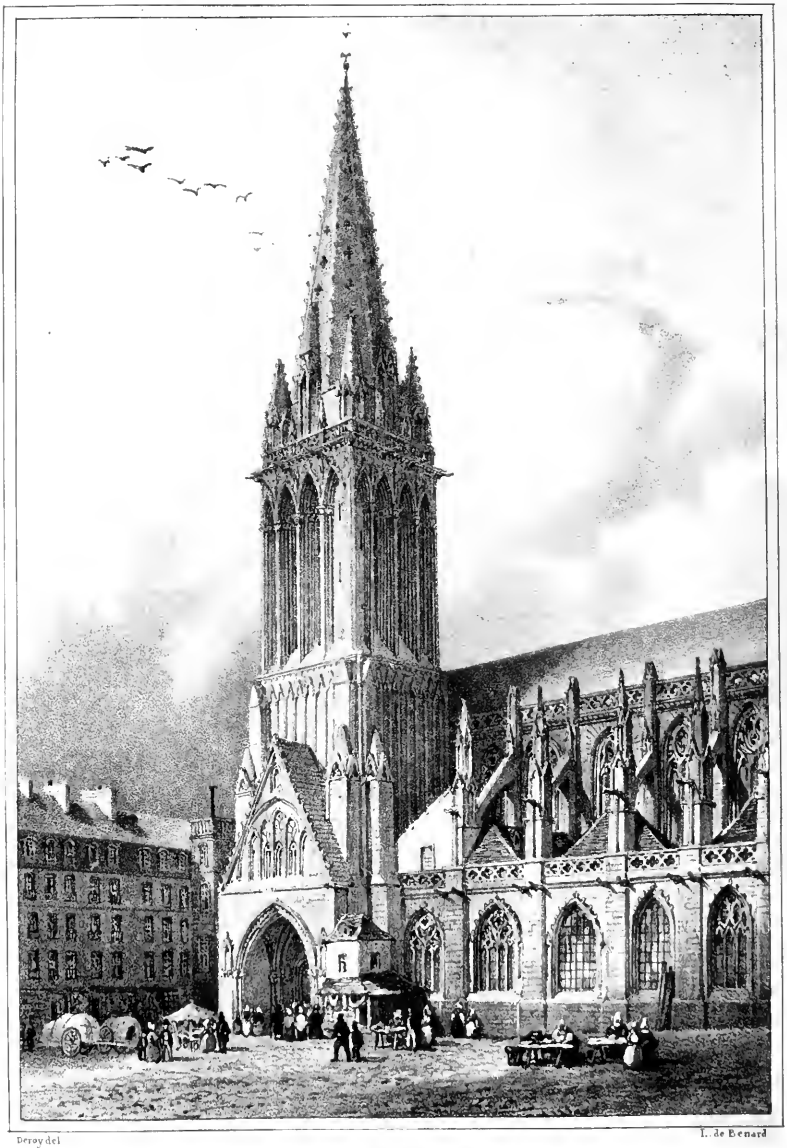
Il est à regretter que deux ou trois lettres de celles que nous avons citées et dont les originaux sont en langue italienne, aient été mal imprimées, si ce n'est traduites avec négligence. Nous avons tâché d'y suppléer dans cette article. Nous recommandons la lecture de Saint François de Sales à nos jeunes amis, ne fût-ce que sous le rapport du style et celui des mœurs de son temps. C'était à l'occasion de sa *Philotée* ou l'*introduction à la vie dévote*, qu'une femme célèbre avait si bien dit : « Combien M. de Genève est aimable ! La foi fait les dévots, et le zèle » fait les martyrs, mais c'est la sensibilité qui fait les saints. »

M. le comte du Hallay-Coëtquen nous écrit pour rectifier une erreur relative à ce que nous avons dit dans notre numéro du 1 janvier à l'occasion du Prytanée de Ménars. Cette inexactitude consiste en ce que le fondateur du Prytanée, n'est pas le prince de Chimay *mari* de Madame Tallien mais son *fils aîné*. Du reste nous n'avons pas prétendu en rien attaquer le fondateur du Prytanée de Ménars, mais seulement blamer son système d'éducation.

Quant à M. le prince de Chimay beau-père de M. le comte du Hallay il n'habite plus la France. Chambellan et ami dévoué du roi des Pays-Bas, il ne l'a point abandonné au jour du danger et, ainsi qu'un de ses fils, a fait preuve de fidélité au roi Guillaume. Un ordre du jour constate ce dévouement.

L'*Écho de la Jeune France, Revue catholique*, paraît en 2 éditions : 1° Édition les 1er et 15 de chaque mois, prix, par an, 24 fr. ; 2° Edition mensuelle le 31 de chaque mois, prix, par an, 15 fr. — Les abonnemens partent du 1er janvier. — On souscrit à Paris, rue de Ménars, 5, et dans les bureaux des postes et des messageries.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.



Deroy del. L. de Benard

Eglise St Pierre à Caen

L'ÉCHO

DE LA JEUNE FRANCE,

REVUE CATHOLIQUE.

SOMMAIRE.

Antiquités de Poitiers; l'Abbaye de Charroux, par *M. Ch. de Chergé.* — Des Mémoires du temps, par *M. le vicomte Walsh.* — Devoirs des Instituteurs, par *M. l'abbé Michon.* — Petit cours d'agriculture, par *M. de Rainneville.* — Brizeux, par *M. Théodore de la Villemarqué.* — Révélation, par *M. l'abbé Vidal.* — Société d'Encouragement, par *M. J. Odolant-Desnos.* — Théâtres, par *M. D. A. D.* — Chronique littéraire, par ***.

ANTIQUITÉS DE POITIERS.

L'ABBAYE DE CHARROUX.

Partout le vandalisme de la *bande noire* a fait peur, partout dans nos provinces, les amis des arts, les amis de la vieille et noble France se sont levés se sont ligués contre *les abatteurs* d'édifices historiques et sacrés.

Partout une vive indignation se manifeste contre les spéculateurs sacrilèges qui exploitent les pierres de nos antiques monumens. Aujourd'hui chaque province a sa *société d'antiquaires* occupée à remettre en lumière ce qui est digne des regards et des respects.

La société des antiquaires de Poitiers vient de publier un volume sous le titre de *Mémoires*; ce livre plein de recherches savantes n'a pas seulement de l'intérêt pour les habitans de la ville où il a été publié, tout homme qui aime les souvenirs de *la Gaule chrétienne* y trouvera des descriptions exactes et des narrations des anciens jours.

Dès les premières pages, j'y lis ce qui suit :

» Dans la cérémonie du sacre d'un évêque, après lui avoir mis sur la tête le livre des Evangiles pour exprimer que l'étude de ce livre devait être son travail de tous les jours, et qu'il fallait qu'il se tînt prêt à porter partout sa prédication Evangélique, on ouvrait le livre afin de savoir ce qu'on devait attendre de son pontificat. C'était ce que l'on appelait *tirer le pronostic* de chaque évêque. Heureux celui dont le seigneur disait : *Je bâtirai mon église sur cette pierre*, ou bien

celui-ci *est mon fils bien-aimé* ! Le peuple faisait alors entendre ses vives acclamations, et le nouvel élu, se prosternant aux pieds de l'autel, offrait à Dieu des larmes de joie et de reconnaissance. Mais si le livre prophétique jetait une triste lueur sur l'avenir, les gémissemens se mêlaient aux prières, et le pontife, comme un condamné qui vient d'entendre son arrêt de mort, s'apprêtait à servir d'holocauste à la justice divine. Une fois Dieu ordonna à son livre de s'ouvrir à ces mots, *ipsius animam pertransibit gladius*, une épée lui traversera le cœur.

« Le peuple fut saisi d'épouvante, et l'évêque frémit comme s'il eut senti le froid du glaive.

»Au sacre d'Albert évêque de Liége, l'archevêque qui officiait ouvrit l'Évangile et lut. *Le roi Hérode envoya un de ses gardes avec ordre de lui apporter la tête de Jean. Et ce garde étant entré dans la prison, lui coupa la tête.*

»Mon fils, dit le prélat au nouvel évêque, en le regardant avec des yeux baignés de larmes, *mon fils, vous entrez au service de Dieu, tenez-vous y toujours dans les voies de la justice et de la crainte, et préparez votre ame, car vous serez martyr.*

» Il fut en effet assassiné par les émissaires de l'empeur Henri VI, et l'Église l'honore comme martyr. »

Ce qui nous a vivement intéressé dans l'ouvrage que nous annonçons, c'est une notice sur la fameuse abbaye de Charroux. Cette notice écrite par un de nos jeunes correspondans, M. de Chergé, fait voir, dans toute son antique gloire, cette haute et puissante maison religieuse fondée par Charlemagne, enrichie par son fils, vénérée dotée par Richard Cœur-de-Lion, qui voulut que ses entrailles y fussent déposées, visitée par le pape Urbain II, par Henri II d'Angleterre, par Philippe-le-Hardi et toute une multitude de Princes.

Abbaye qui traitait de puissance à puissance avec les Rois.

Abbaye que le feu des huguenots, les fureurs de 1793 et le vandalisme de la bande noire ont réduit en poussière.

Laissons M. de Chergé lui-même peindre l'importance de l'antique Charroux.

« L'abbaye de Charroux, malgré l'éclatante protection du Saint-Siége, malgré sa puissance et ses priviléges, et précisément même à cause de ces priviléges et de cette puissance, se vit souvent en butte aux tentatives spoliatrices des seigneurs, et même des prélats jaloux de ses richesses. C'est ce que prouve une bulle du pape Clément VII, donnée le 30 mars 1387 ou 1388, portant commission à l'évêque de Nantes et aux abbés de Saint-Sulpice de Bourges et de Saint-Martin de Limoges, d'arrêter les injustices que les archevêques, évêques et seigneurs du premier rang exercaient contre l'abbaye de Charroux.

» Malgré toutes ces tentatives du haut clergé, la vénération des fidèles pour les reliques précieuses qui renfermait l'abbaye existait dans toute sa force; aussi était-ce un beau jour pour eux que celui de l'ostension de la Sainte-Vertu, jour attendu pendant sept années avec une vive impatience, jour auquel se donnaient rendez-vous, de trente lieues à la ronde, puissans seigneurs, haut barons, bons bourgeois, vilains et manans, pour venir dire *neuvaines* à l'autel des miracles, gagner *force indulgences* par *paternôtres*, et se baigner dans la fontaine de St-Sauveur. Quelques-uns, *servans* de Dieu, portaient autour de

leurs bras ou de leurs pieds de forts anneaux rivés par le marteau, et ils ne devaient quitter ce signe de leur pieux *servage* qu'après l'entier accomplissement du vœu souvent bizarre qu'ils avaient fait au Seigneur. Alors le nombre de ceux qui faisaient leurs *dévotions* était tellement considérable, que les religieux ne suffisaient plus à entendre toutes les confessions, inconvénient que le pape Alexandre V crut devoir prévenir en autorisant, par une bulle du 21 novembre 1409, les religieux à choisir un prêtre *quelconque* auquel il donnait le pouvoir d'entendre les confessions des gens de toutes conditions, au jour de l'ostension de la Ste-Vertu. Au 30 janvier, il avait déjà, par une première bulle, renouvelé les indulgences accordées par Clément VII pour ce jour solennel.

» Le but que les papes exposaient dans ces bulles, c'est-à-dire la fréquentation de l'église de l'abbaye de Charroux, fut bientôt atteint. L'affluence des fidèles ne fit qu'augmenter, et les soins des religieux ne contribuèrent pas peu à maintenir parmi les masses cette grande vénération par de pompeuses cérémonies. Nous en trouvons en effet un exemple dans une charte de 1445, de laquelle il semblerait résulter qu'au jour du Jeudi-Saint on exposa dans l'église de l'abbaye soixante-quinze reliques *véridiques*, sans compter celles qui ne purent être produites ou aperçues à cause de la disposition de l'église. Les principales étaient des morceaux de la vraie Croix, des liens qui garrottèrent J.-C. jusqu'au Calvaire, de l'éponge qui l'abreuva de fiel et de vinaigre, de ses vêtemens, du sépulcre, du suaire, des vêtemens de la Ste-Vierge, des membres, os et vêtemens des Apôtres, des Innocens et autres saints et saintes. On se figure sans peine l'effet que devaient produire sur les ames pieuses de nos bons aïeux ces objets vénérés.

» L'affection des rois s'était de tout temps jointe à celle des peuples, et Charles VII ne crut pas devoir dégénérer. Ce noble restaurateur de la monarchie française pensa qu'il ne pourrait trouver un gage plus sûr de la victoire que dans une des reliques précieuses que possédait l'abbaye de Charroux. C'était un morceau de la vraie Croix, le même qui avait été donné par Charlemagne, et que l'on appelait *Bellator* : ce nom ne pouvait être que d'un heureux présage. Le roi prit la relique, et depuis il la porta toujours sur lui avec grande dévotion. Mais, pour récompenser l'abbaye de la condescendance qu'elle avait montrée en lui abandonnant son trésor, « il lui accorda le droit d'acquérir en Poitou » jusqu'à 400 liv. de rentes seigneuriales et foncières, qu'il lui amortit par let- » tres-patentes. » Il est néanmoins probable qu'il laissa à son fils Louis XI le soin d'acquitter cette promesse ; car je vois dans une enquête juridique de 1567 que, vers 1474, l'abbaye de Charroux acquit tout ce que possédaient les comtes de la Marche dans la ville de Charroux, « moyennant la somme de 2,000 livres, » laquelle somme peu auparavant le roi Loys XI avoit donné à ladite abbaye, en » tesmoing de la récompense que feu le roi Charles VII avoit promis y faire » pour raison d'un précieux reliquaire de la sainte Croix de N. S. que ledit roi » avoit pris en ladite abbaye à laquelle l'avoit donné ledit feu roi S. Charle- » magne. » Or chacun sait que Louis XI n'était pas homme à payer deux fois la même dette.

» Peu après Jacques d'Armagnac, comte de la Marche, ayant été mis à mort, et ses biens ayant été donnés au duc de Bourbon et à Anne de France, son épouse, ces nouveaux seigneurs forcèrent, en vertu de ce don, Louis Fresmeau, alors abbé de Charroux, à rendre les biens primitivement acquis par l'abbaye, moyennant toutefois la restitution des 2,000 livres qui avaient été payées. L'abbé porta plainte à Louis XI, qui « déclara par lettres de chartre qu'au don qu'il » avoit fait en ladite confiscation il n'avoit pas entendu comprendre le droit de » *réméré*, en vertu duquel le dit seigneur duc de Bourbon avoit retiré lesdites » choses vendues, et en conséquence ordonna que ladite abbaye en jouiroit *à* » *toujours* en rendant ladite somme de 2,000 livres au dit duc de Bourbon. »

» Il fit plus, et on ne peut trouver la cause de cette excessive libéralité si peu naturelle à un avare, que dans le culte particulier qu'il vouait à certaines églises et surtout à certaines reliques, il donna, en 1479, à l'abbaye de Charroux six lampes d'argent fin avec leurs chaînes, pesant 626 marcs 4 onces, pour brûler à perpétuité devant le *Saint-Vœu*. Il voulut que cette donation se fît avec pompe. A cet effet les lampes furent envoyées à Poitiers, avec ordre aux maire et échevins de cette ville de les faire porter eux-mêmes à l'église de l'abbaye de Charroux. Voici au reste la lettre que le roi écrivait : « Chers et bien amés, » nous avons voué au Saint-Vœu de Charroux six lampes d'argent, lesquelles » nous y envoyons par le porteur, et pour ce que désirons que lesdites lampes » demeurent perpétuellement audit Saint-Vœu sans en être bougées, nous vous » prions, néanmoins mandons qu'incontinent et sans délai, vous envoyez avec » ledit porteur un ou deux des plus notables eschevins de notre ville de Poitiers » pour illec prendre bonne et suffisante obligation tant de l'abbé que du couvent » de ladite abbaye de Charroux de ne jamais aliéner ni transporter lesdites » lampes du lieu où elles seront pendues en ladite église, et ladite obligation » ainsi faite et passée suffisamment nous enverrez par ledit porteur, lequel nous » envoyons expressement par-delà, et gardez qu'en ce n'ayez faute. Donné au » Plessis du Parc-lez-Tours, le 7 janvier..... (1479). *Louis*. » Dans cette lettre, dans les précautions méticuleuses que croit devoir prendre le monarque pour n'être pas trompé (lui qui en a trompé tant d'autres!), on voit se refléter tout entière la méfiance de son caractère soupçonneux. Quoi qu'il en soit, obéissant à la volonté impérieuse du monarque, le maire, les bourgeois et les échevins de la ville de Poitiers commirent pour accompagner le messager royal (Estienne Danpy) MM. Rogier, Le Roy, Dambion et Maulians, échevins et bourgeois, qui rapportèrent en effet la ratification de l'abbé et des religieux de Charroux, en date du 13 janvier de la même année. »

Voila comme nous aimons que l'on écrive les antiquités nationales ; remettre la pierre seule sous les yeux, c'est l'œuvre du maçon ou de l'architecte, mais faire, comme M. de Chergé, revivre les vieux usages, les saintes coutumes, les nobles souvenirs, c'est l'œuvre du chrétien, de l'homme de goût, de savoir et de cœur.

W.

DES MÉMOIRES DU TEMPS.

Notre siècle est celui des *Mémoires;* chaque jour on en voit naître, et c'est dans l'ordre; dans les temps d'égoïsme, le genre d'écrits que l'on doit préférer c'est celui des *Mémoires.* Dans les *Mémoires* on peut se mettre en scène, se poser, se faire regarder; on peut employer le *moi;* dire, *j'étais-là, j'ai fait ceci;* et comme l'a écrit quelque part M. de Châteaubriand, *nous aimons cela en France.*

Aujourd'hui, je ne parlerai ni des *Mémoires de madame la duchesse d'Abrantès,* ni des *Mémoires de madame Lebrun,* ni des *Mémoires de la reine Hortense,* ni de ceux que l'on annonce sous le titre menteur de *Mémoires de Marie-Antoinette,* ni enfin de tous ces *Mémoires* dont les prospectus tapissent les devantures de nos magasins de librairie; mais je donnerai un fragment d'une relation faite par un ancien soldat de Georges Cadoudal. Je ne changerai rien au style rude du vieux Breton; l'histoire qu'il raconte, en peignant bien les mœurs du pays et du temps, fait voir, par le malheur qui la termine, toute l'horreur de la guerre civile. Vicomte Walsh.

Çà sera bientôt sû, repartit Yvon, attendez-moi, je vais revenir tout de suite, vous dire de quoi il retourne chez le voisin, et en avant pour le Roi!

Effectivement, Yvon ne fut pas long dans sa course; et sous une pluie qui tombait par torrens, nous nous hâtames d'arriver à l'auberge de Pierre Lavenant. Cet homme gros, court, et à la mine réjouie, était venu à quelques pas au devant de nous, et m'avait dit: voilà bien du monde avec vous. Monsieur le chevalier, il y a donc un coup à faire cette nuit? pas de bruit chez moi, les enfans!

— Est-ce que tu as des voyageurs? demandai-je.

— Je n'en ai qu'un, et il dort; il ne faudra pas l'éveiller, car il n'est pas des nôtres.

— Qui est-il? si c'est un de ces gueux qui font tant de mal au pays, il faut qu'il ne puisse plus en faire....

— Tais toi, Jean le Roux, car j'avais reconnu sa voix, tais toi, tu es toujours comme çà, tu en veux toujours à ceux qui dorment. Et s'il y a un voyageur sous le toit de notre hôte, il faut le respecter, et ne pas toucher à un seul cheveu de sa tête, entends-tu, Lavenant, mais il ne faut pas qu'il nous voye et nous écoute.

— Eh capitaine, c'était pour çà que je voulais....

— Tais toi, dis-je encore, et le Roux marmotta entre ses dents quelques paroles que je ne pus entendre.

Qu'as-tu à nous donner pour souper? demanda un de la troupe à maître Lavenant, dont la mine réjouie avait visiblement changé aux propos de Jean le Roux.

— Ma foi, mes enfans, vous ne pouviez mieux arriver; j'ai tué, sauf votre respect, mon cochon avant-hier, et j'ai à votre service, boudins, lard et saucisses.

— Es-tu donc devenu païen? et nous prends tu pour des *Bleus?* dit avec indignation un des nôtres; c'est aujourd'hui vendredi.

— Je croyais qu'à la guerre comme à la guerre.....

— Tu te trompais, donne nous du pain et du beurre, de la galette et des œufs. Nous sommes soldats de Dieu et du Roi, et nous obéissons à leurs commandemens.

— Donatien a raison, répétèrent plusieurs de nos paysans, et puis se découvrant ils firent le signe de la croix et se mirent à table, chacun son fusil auprès de soi.

— La diligence passera-t-elle bientôt? demandai-je à notre hôte.

— A peu près dans deux heures d'ici, l'orage la retardera, et la côte auprès du petit bois est dure ; dans toute la montée on ne peut aller que le pas.

— Tant mieux, dit Yvon, çà nous donne plus de temps, et puis quand on ne va pas si vite, on vise mieux. Allons, maître Lavenant, donne-nous d'autre cidre ; puisque nous avons du temps devant nous, il faut l'employer...

— Mais pas de manière à voir double. Il faut viser juste cette nuit ; il faut en finir avec le citoyen. Il nous fait revenir trop souvent.... sans lui je serais bien dans mon lit...

— En vérité, plaignez donc ce beau blondin d'être à une bonne table et en bonne compagnie, et pour le service du Roi.

— Ah dame, faut lui pardonner ; ce n'est pas un de nos vieux, et puis, il n'est marié que depuis deux semaines, et sa petite femme lui aura bien recommandé de revenir vite...

— Ma femme, repliqua le nouveau marié, ne m'a recommandé qu'une chose ; c'est de faire comme son père et le mien ont fait, de bien servir le Roi ; et vous verrez si je ménage plus la république que vous.

— Chut donc, Lesgars, dit Lavenant en rapportant d'autre cidre, vous parlez trop haut, je vous entendais de l'escalier.

— Est-ce qu'un autre que toi a pu nous écouter? As-tu quelque voyageur bleu à portée?.. demandai-je à notre hôte.

— Il n'y en a qu'un, comme je vous l'ai dit, répondit Lavenant très-embarrassé,... et maintenant que j'y pense, celui-là ne vous ferait pas de tort;... il dort, et il ne pourrait vous entendre, il est couché tout en haut de la maison.

— Il faut voir s'il dort bien, s'écrièrent en se levant plusieurs paysans.

— Et s'il ne dort pas, faut le faire dormir, ajouta Jean le Roux en se versant une rasade de cidre, il n'y a que les morts qui ne parlent pas.

— Mes amis! mes amis, ne montez pas, je vous en prie, répéta alors d'une voix suppliante le maître de la maison ; je vais aller moi-même...

Mais il priait en vain, nos hommes étaient déjà levés de table. Je leur criai, *en place, repos!* que pas un de vous ne bouge d'ici ; moi je vais m'assurer de l'inconnu ; Lavenant, suis-moi.

— L'hôte m'obéit; il prit une chandelle sur la table, et me précéda en m'éclairant dans le petit escalier... Le pauvre homme pouvait à peine se soutenir et tremblait de tout son corps. Je montais plus vite que lui... je voyais bien qu'il avait quelque chose à me dire pour me retenir, mais je voulais avant tout m'assurer de l'inconnu, et je n'avais pas l'air d'y faire attention. Nous étions arrivés

à la porte de la chambre, et de là j'entendais distinctement toutes les voix de nos paysans... Il faut que son voyageur ait le sommeil dur, s'il n'a pas été réveillé ; et s'il a été réveillé et qu'il ait entendu, il faudra bien.....

Monsieur de Kerlis ! monsieur de Kerlis, écoutez moi, criait l'aubergiste en cherchant à me retenir. Mais j'avais déjà la main sur le loquet de la porte, et voyant qu'elle était verrouillée en dedans, d'un fort coup de pied, je l'avais enfoncée. Le pistolet à la main, j'allai droit au lit : — Monsieur de Kerlis, mon bon monsieur de Kerlis, répétait Lavenant....

Je lui arrachai le flambeau qu'il tenait, et je vis que le voyageur n'était plus dans son lit... « tu es un traitre ! criai-je à l'aubergiste, cherchons partout ; tu l'as mis à portée de nous entendre, et tu l'as laissé s'échapper pour qu'il nous dénonce ; tu es un traitre, ta tête paiera ta trahison... » Tout en lui parlant ainsi, je cherchais partout, j'ouvrais ou j'enfonçais les armoires. Arrivé près de la fenêtre, je vis qu'elle était ouverte, et qu'un des draps du lit y était attaché et avait servi pour en descendre.

Alors j'entrai dans une grande fureur ; car je ne pouvais plus douter que nous allions être dénoncés, et que les gendarmes seraient bientôt sur nos traces. Je redoublai de menaces contre Lavenant. Il était tombé à mes pieds ; il embrassait mes genoux en me répétant, « non, non, monsieur de Kerlis ! non non, je ne suis pas un traitre ; je le jure par le sang de Jésus mon sauveur, je le jure par le salut de mon ame ; si je vous ai trahi que Dieu me damne à jamais ! Ce voyageur était ici avant qu'on vînt me demander de recevoir, cette nuit, vous et les vôtres. Et quand Yvon m'a dit : y a-t-il de la place chez toi, nous allons y venir, je lui ai répondu : oh oui, pour de la place il y en a, car je n'ai qu'un voyageur qui doit bien dormir à présent... Monsieur de Kerlis, faites venir Yvon, il vous dira si je l'ai trompé... et à vous-même, monsieur le chevalier, n'ai-je pas dit qu'il ne fallait pas que vos hommes parlassent si haut, parce qu'il y avait un étranger dans la maison,... et si vous connaissiez cet étranger !

— Et que m'importe de le connaître, il est maintenant à la ville, et va en ramener les gendarmes ; mais il ne nous trouvera pas chez toi ; il ne te trouvera pas non plus, ni aucun des tiens, car tu vas nous suivre. Je ne te perdrai pas de vue, et si notre coup manque malheur à toi ! »

Alors je descendis en tenant Lavenant au collet, et j'appris à ma troupe que le voyageur s'était évadé. Dans ce premier moment, si je n'avais pas défendu de mon propre corps le corps de notre hôte, il eût été mis en pièces.

« C'est un traître ! c'est un *pataud !* s'écriaient les uns, qu'il meurt ; c'est son cousin le boucher qui a arrêté dernièrement à Paris le général Georges ; c'est une famille de gens à double face que toute cette race de Lavenant ; faut en purger le pays... Son fils est dans les *Bleus*, vociferaient les autres », et au milieu de toutes ces voix furieuses se mêlait le bruit des armes que tous ces hommes venaient de ressaisir.

« Silence ! m'écriai-je, d'une manière à les faire tous se taire, silence ! écoutez-moi. Si un de vous touche à Lavenant, je lui fais à l'instant sauter la cervelle,

comme je ferais à un chien enragé. Je vous réponds que s'il nous a trahis il ne portera pas loin sa trahison ; allons, voilà une heure que nous sommes ici, vous avez tous bien mangé et bien bu, maintenant au large ! Quant à la dépense de la nuit, si Lavenant n'a pas été traître envers nous, elle lui sera payée ; si, au contraire, son voyageur échappé nous fait manquer notre coup, il n'aura pas besoin d'argent pour le voyage que nous lui ferons faire..... »

Après ce discours, je fis sortir tout le monde de la maison, on en ferma les portes. Les clés furent remises à l'aubergiste qui ne quittait pas mes côtés ; car il savait bien que malgré ce que je venais de dire, j'étais encore sa meilleure garde. Quand nous fûmes arrivés au petit bois où nous avions d'abord résolu d'attendre la voiture publique, je changeai d'idée, et je dis à mes hommes qui commençaient à s'embusquer dans le fourré: « Notre plan de campagne est changé. Mes amis, avec des gens comme vous il vaut mieux courir au devant de l'ennemi que de l'attendre ; le voyageur pourrait bien nous amener dans ce bois quelques gendarmes de la république, ils savent que plusieurs fois nous nous y sommes déjà mis à l'abri ; cette nuit ne nous arrêtons pas, et allons de l'avant.

—Oui, oui, répondirent nos braves paysans, en avant ! en avant ! » Nous continuâmes donc notre route. Nous marchions sur deux lignes, chaque ligne longeant à droite et à gauche les fossés et les haies du grand chemin : sur l'herbe ou sur la terre humide nos pas n'étaient point entendus. Nous gardions un profond silence. On ne voyait, on n'entendait rien. Au milieu de ce calme, un bruit sourd vint à nous ; je m'arrêtai... ; je prêtai l'oreille ; un coup de fouet retentit : la voilà, dis-je sans crier et cependant de manière à être entendu de toute ma troupe, voilà la voiture. A présent, halte ! derrière ces buissons ! Le bruit était encore faible, mais on reconnaissait bien le roulement d'une lourde masse... J'allai de droite à gauche, je disposai tout mon monde, j'ordonnai à ceux dont j'étais le plus sûr de s'élancer à la tête des chevaux, et de leur tirer à bout-portant dans le poitrail. Nous tendîmes de fortes cordes à travers la route, à deux ou trois pieds de terre, et je me réservai l'honneur de tirer le premier. Ces dispositions prises, chacun retourna à son poste, et moi, enveloppé dans mon manteau noir, j'attendis sur le chemin. Par moment, le bruit cessait tout-à-fait, c'était quand la voiture roulait dans des endroits mous et mauvais ; puis tout-à-coup on l'entendait de nouveau lorsqu'elle parvenait sur des parties ferrées de la route. Enfin, elle n'était plus qu'à une très-petite distance ; enfin, elle n'était plus qu'à demi-portée de fusil ; je fis feu ; et au même instant, des deux bords du chemin, trente coups partirent à la fois ; Yvon-Kergaret, Donatien Leblond, s'étaient élancés au col des chevaux, et avaient déchargé leurs armes à bout-portant dans le poitrail des deux premiers, et tout de suite s'étaient mis à couper les traits.

Arrêtez de par le Roi, criai-je au conducteur, arrêtez, on ne vous fera pas de mal. — Et bien ! je t'en ferai, moi, brigand de chouan, me répondit-il, et en parlant ainsi il se pencha en dehors de son cabriolet, et me tira deux coups de pistolet dont un m'a égratigné le bras. Mais ce forcené n'en blessera jamais d'autres, car Yvon, qui venait de recharger son fusil, lui riposta ferme,

et je le vis retomber en arrière pour ne plus se relever. Du fond de la voiture des voix criaient : en avant coquins de postillons ! en avant ! et plusieurs bras s'allongeaient hors de la voiture et tiraient sur nous. Du panier de l'impériale on faisait feu également. C'était une vraie bataille; mais la forteresse roulante n'allait plus. Deux chevaux étaient étendus morts sur le chemin, les traits, les harnais, tout avait été coupé; et les postillons, gens du pays, que nous n'avions pas voulu tuer, étaient démontés, et hors d'état de nous échapper. Cependant le feu allait toujours son train ; les gendarmes de l'impériale surtout nous faisaient beaucoup de mal. « A l'assaut, mes amis, à l'assaut. » Ma voix fut entendue dans le tumulte, et mes braves compagnons me comprirent. A l'instant et par le derrière et par le devant de l'énorme coche ils escaladèrent et parvinrent sur le haut de la voiture, tandis que moi je courus à la portière, l'ouvris, et ordonnai au citoyen Le Dru de descendre. Mais, au moment où je donnais cet ordre, je vis que quatre gendarmes étaient ses seuls compagnons de voyage, et l'un d'eux me saisissant par le bras m'attira avec force dans la voiture, en me disant : chien de brigand, c'est toi qui ne l'échapperas pas.

— Tu as menti par la gorge, repliquai-je, et je lui enfonçai ma dague dans le gosier. Puis je ressautai en arrière, en criant : *A moi les gars ! La voiture est remplie de gendarmes, il ne faut pas qu'il en réchappe un seul.* A ces mots, les nôtres serrèrent de près la voiture. Une nouvelle décharge en partit ; nous ripostâmes ; sur l'impériale, le combat était aussi très-vif. On y luttait corps à corps. Deux gendarmes en furent précipités, ils tombèrent sur la poussière du chemin pour l'ensanglanter et la mordre. Les deux autres furent tués dans leur panier.

Les larges flancs de la diligence commençaient à être criblés de balles ; les gendarmes voulaient se rendre ; mais l'officier municipal leur répétait : *Si vous cédez je vous ferai juger, je vous dénoncerai comme complices des chouans.*

Tout en commandant ainsi la résistance, il n'en offrait aucune ; plus mort que vif, pâle et tremblant, la tête et le corps enveloppés dans un large manteau, il se tenait enfoncé dans le fond de la voiture; il criait aux postillons, qui n'étaient plus sur leurs chevaux, d'avancer et menaçait aussi de les faire guillotiner s'ils n'arrivaient pas bientôt à la ville.

Cependant le feu de la diligence ne se ralentissant pas (il fallait que les républicains y eussent tout un arsenal), un de mes gars cria : *Mettons la citadelle à l'envers !*

Bien dit ! bien dit ! fut le cri général ; et aussitôt les plus robustes de la troupe arrivèrent aux roues ; quelques grosses branches d'arbres coupées sur le bord du chemin, servant de leviers, aidèrent aux fortes et larges épaules de nos paysans ; enfin, la lourde masse soulevée se balança un instant, perdit l'équilibre et versa sur le flanc.

Au bruit que la voiture fit dans sa chute se mêlèrent les cris de ceux qui étaient dedans et les éclats de rire de nos soldats. Moi j'avoue que je riais de bon cœur : la garnison de la place assiégée devait se trouver peu à l'aise dans ce revi-

rement de choses; et l'idée que notre citoyen se débattait entre les jambes des gendarmes de son escorte augmentait ma gaîté.

Quand la diligence fut ainsi couchée sur le flanc, et que les éclats de rire, les cris et les coups de fusils eurent un peu cessé, je montai sur un des panneaux, et je sommai l'officier municipal et son escorte de se rendre.

A cette sommation, il se fit un grand silence parmi les gens de ma troupe, et nous entendîmes un colloque s'établir dans l'intérieur. Enfin, une voix domina les autres et dit : « Nous nous rendons, à condition qu'il sera permis à chacun de nous de se retirer dans ses foyers.

— *Accordé*, répondis-je, mais aux gendarmes seulement. Qu'il nous rendent leurs armes, dans quelques jours ils pourront s'en aller chez eux; mais ils promettront de ne plus servir la république, et pour les reconnaître nous les tondrons avant de les lâcher.

— Et moi? cria l'adjoint.

— Vous, vous resterez avec nous comme otage; nous ne vous rendrons la liberté que lorsque la comtesse de Brénach ne sera plus persécutée, que lorsqu'elle jouira en paix de sa ferme des Trois-Chênes, et que l'ordre de l'en chasser sera revoqué.

— Nous nous rendons', dirent les gendarmes. Tenez, voici nos armes. »

Et alors nous vîmes des bras sortant par le haut de la portière, nous offrant quatre sabres, huit pistolets et quatre carabines; je les prenais, et les passais à mesure à mes gars, dont la gaîté augmentait de plus en plus. Mais cette belle et joyeuse humeur redoubla encore quand les soldats bleus sortirent un à un de la diligence par son étroite et unique ouverture. Car, pour rendre la position plus risible, la voiture était renversée sur le côté de la portière qui s'ouvre; et du côté qui regardait le ciel, il n'y avait pas d'autre ouverture que celle de la glace et des stores. C'était donc par-là qu'il fallait passer.

Les gendarmes sortis et fouillés avec soin furent liés ensemble et remis à bonne garde.

Alors nous vîmes la tête poudrée du citoyen adjoint se montrer. La frayeur avait décomposé tous ses traits, ses lèvres pâles et serrées ne laissaient échapper que des paroles sans suite et presque inintelligibles. A sa vue, tous nos royalistes s'étaient resserrés autour de la voiture. Ce mouvement lui fit peur, il crut qu'on allait le tuer, et voulut se replonger dans sa voiture, en criant *ne me tuez pas! ne me tuez pas! je ferai tout ce que vous voudrez.*

Deux hommes l'avaient saisi par dessous les bras, l'avaient hissé hors de la voiture, et l'avaient remis entre mes mains; j'ordonnai qu'on lui attachât les bras derrière le dos, et qu'on le conduisît avec nos autres prisonniers parmi lesquels se trouvait aussi Lavenant.

Ah! Monsieur de Kerlis me dit alors l'aubergiste des Hermines, *j'ai eu mon père et ma mère guillotinés par les ordres de cet homme, et me voilà accolé à lui, tuez-moi plutôt.* Je n'avais pas le temps d'écouter Lavenant; nous commençâmes à fouiller l'adjoint de la république; son porte-feuille, ses papiers, son argent, son or, ses assignats sa montre me furent remis.

» *Votre montre et votre bourse vous seront rendues*, lui dis-je, *mais quant à vos papiers, c'est autre chose, je les examinerai.*

Vous ferez ce que vous voudrez M. le commandant, répondit-il, *je ne vous demande que la vie...*

—L'as-tu accordée à ma mère? quand elle te l'a demandée ?

—Je vous dirai où est l'argent de la république, j'étais chargé de porter des fonds à Brest, je vous dirai où ils sont....

—Tais-toi, plat coquin, nous trouverons bien sans tes renseignemens ce que porte la diligence. Amis, ajoutai-je, que chacun reste à son poste, quatre de vous vont faire la fouille. Tout ce qui appartient au gouvernement ennemi du Roi sera de bonne prise, tout ce qui sera aux particuliers sera respecté, nommez les quatre de vos camarades que vous chargez de faire toutes perquisitions.

D'une voix commune Yvon-Kergaret, Pierre Rodais, Donatien Leblond et Laurent Kerlo furent désignés.

Depuis la paille ensanglantée du panier de l'impériale jusqu'au fond de la cave, les coffres, les coussins, les doublures de la voiture, tout fut visité avec un soin extrême. Vingt mille francs adressés au receveur-général du département du Finistère furent trouvés; en outre de cette somme, nous prîmes encore une grande quantité de papiers et de dépêches de la république. Nous trouvâmes aussi beaucoup de cartouches que l'officier municipal avait fait mettre dans la voiture pour sa conservation particulière.

Toutes les perquisitions étant terminées, nous plaçâmes sur ceux des chevaux qui n'étaient pas en trop mauvais état nos blessés et notre argent, et j'ordonnai de se mettre en marche.

Il était temps de quitter la grande route car le ciel commençait à être moins noir du côté du levant. Je voulais me rapprocher de la mer, et déposer notre prisonnier en lieu de sûreté, au Castel de la Grève. Notre petite troupe marchait gaîment en corps serré à l'entour de sa capture ; nos hommes s'occupaient entre eux du partage de la prise et de la part qui leur en reviendrait, et de celle qui serait réservée pour le comité royaliste et la correspondance, et ils se racontaient ce qu'ils avaient fait pendant le combat de la nuit.

Nous étions parvenus à nous éloigner de la diligence qui gisait sur le flanc toute percée de balles, fracassée de coups de haches et couverte de sang. Le conducteur mort était resté dans son cabriolet, le gendarme était étendu sur la poussière de la route, un des nôtres qui avait été tué, venait d'être mis dans un fossé, et recouvert d'un peu de terre par ses camarades.

Nous étions arrivés à un carrefour. A l'embranchement du chemin que nous devions prendre, il y a encore une croix ; la plupart de nos paysans se mirent à genoux, et voulurent y remercier Dieu du succès qu'ils venaient de remporter.

Que votre prière soit courte et bonne, leur dis-je, en ôtant mon chapeau, *car il commence à être tard.* »

Alors il y eut un profond silence, et dans cette instant j'entendis distinctement le bruit d'un détachement de cavalerie qui arrivait vers nous.

Debout, voila l'ennemi ! Que quatre de vous tiennent bon les prisonniers ;

Yvon cache notre prise, et que l'argent du Roi ne retourne pas à ses ennemis. Ici, à droite et à gauche du chemin, cachés par les haies, que pas un de vous ne bouge ni ne parle ; si un des prisonniers ouvre la bouche, fendez-lui le crâne. — Mais ils vont crier de joie, en voyant leurs camarades, ils vont nous faire découvrir; faut les rendre muets, dit Jean le Roux.

—Il a raison, il a raison, il faut en finir avec eux ; quand ils prennent quelques uns des nôtres, ils ne sont pas si long-temps à leur faire leur compte.

J'hésitais... Donatien me fit alors remarquer qu'à une petite distance de la route ; il y avait une carrière assez profonde, qu'il fallait y faire descendre les trois gendarmes, et le citoyen Le Dru, que là ils seraient hors de portée d'être entendus, et facilement gardés.

Quant au pauvre Lavenant, les plus sages de la bande vinrent me dire, nous répondons de lui ; ce n'est point un traitre; cette nuit il nous a aidés autant qu'il a pu, nous lui avions détaché les mains, et il chargeait nos armes. Rendez-lui un fusil, il en fera bon usage.

—Oui, avait ajouté en pleurant l'hôte des Hermines, oui, j'en ferai bon usage, rendez-moi un fusil M. le chevalier de Kerlis ; pour la première fois cette nuit, j'ai été appelé traitre, laissez-moi prouver que je ne le suis pas.

—Eh bien, va te ranger avec ceux qui gardent les prisonniers ; va, et fais ton devoir.

—Je le ferai. »

Et comme il s'éloignait, je m'apperçus que l'ennemi n'était plus qu'à quelques pas de nous. Je me retirai de la grande route, et j'allai rejoindre mes hommes en leur recommandant le plus profond silence. Tout-à-coup 60 ou 80 chasseurs bien montés bien armés se trouvèrent au-dessous de nous, dans le creux du chemin.

Je commandai : *feu.*

Et les balles tombèrent comme grêle sur les républicains. Pendant quelques instants ils restèrent étonnés et n'avancèrent pas. Ils ripostèrent à nos coups de fusil ; mais nous avions l'avantage du terrain, et nous leur faisions bien plus de mal qu'ils ne pouvaient nous en faire.— Un homme qui n'avait point leur uniforme, et qui semblait mieux connaître le pays, leur commanda la retraite. Nous crûmes qu'ils prenaient la fuite, et nous nous mîmes à crier vive le Roi, en signe de victoire. Mais ils n'avaient fait ce mouvement, que pour se retirer du défilé et monter par une pente moins raide, dans les champs où nous étions embusqués. Voyant que mes hommes ne pourraient résister à cette cavalerie, je criai; *égaillez-vous les gars*, et avec une dixaine des plus déterminés, je courus vers la carrière; mais un des républicains, celui, je crois, qui leur avait montré le chemin pour arriver dans le champ d'où nous étions chassés, avait de l'avance sur moi.— Il était à pied aussi ; car il n'aurait pu arriver à cheval à la carrière. La sentinelle qui gardait les prisonniers, c'était Lavenant, l'apperçut venant vers lui.— Je le vis ajuster de notre côté, je me baissai dans les genêts, pour laisser passer la balle. Mais l'étranger l'avait arrêtée ; elle l'avait frappé droit

dans la poitrine... , et comme je me relevais , je le vis chanceler et tomber sur l'herbe.

En arrivant à la carrière, je tapai sur l'épaule de l'aubergiste, et lui dis : allons tu es brave , tu as l'œil et la main encore sûrs ; tu as bien fait ton devoir , sans cela, je te l'avoue, tu aurais eu un mauvais quart d'heure à passer, car c'est ton diable de voyageur qui nous a valu tous ces coquins de chasseurs ; laissons les gendarmes dans leur trou , et enmenons le citoyen municipal avec nous. — Mais le *monsieur* se faisait prier pour nous suivre. Jean le Roux se chargea de le faire marcher. Lavenant était près de moi, quand nous passâmes à côté de l'homme qu'il avait abattu. — Je lui ordonnai d'aller le fouiller et de m'apporter ses papiers ; Lavenant s'en approcha , et pour le fouiller se pencha sur le mort qui était tombé la face contre terre. En le retournant il jetta un grand cri , un cri qui nous arrêta tous, il venait de reconnaître son fils !....

DEVOIRS DES INSTITUTEURS,

(1er article.)

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

Quelle est la noble mission de l'instituteur? Quels sont les devoirs que la société lui impose? Est-il de l'avenir d'un peuple que ses générations naissantes soient confiées à des mains sages et pures? Telles sont les questions que la *Revue Catholique* se propose de résoudre dans une série d'articles. Elle s'est proclamée *Journal de Réforme sociale.* Aux décombres faits par le vieux philosophisme, elle veut substituer l'édifice majestueux d'un siècle qui grandira par la foi. Il lui importe donc d'en asseoir les bases sur des fondemens inébranlables.

La pierre angulaire d'un peuple, c'est l'éducation. Vous ne savez pas qu'au moment où vous lisez ces lignes, croissent autour de vous ceux qui un jour deviendront des hommes et seront la gloire ou l'opprobre de votre pays, selon les principes qu'ils auront puisés dans leur éducation première. Ce n'est pas la faucille du moissonneur qui procure une moisson abondante ou stérile , ce sont les pénibles travaux d'une année entière et de longues sueurs à chaque sillon.

Mais avant d'aborder aucune des questions que je viens d'énoncer, je dois soumettre à nos lecteurs quelques réflexions sur l'influence de la religion sur l'éducation. Former le cœur de l'enfant, c'est presque un sacerdoce ; et à part le sacrifice auguste, je ne connais pas chez un peuple de fonction plus éminemment religieuse que de faire du cœur de l'adolescent un sanctuaire à toutes les vertus, à la piété, à la foi, au saint amour de Dieu et des hommes ; bien moins encore concevrais-je qu'on puisse former ce cœur sans la pensée de celui qui l'a fait. La flamme céleste qui l'anime s'éteint, si la religion cesse d'en être l'aliment ; il n'en reste plus que le peu de boue dont il a été pétri.

Je dois déclarer que cet article n'est point une satire. J'ai défendu à ma pensée et à ma plume toute allusion et toutes personnalités offensantes. Cependant je dois représenter dans sa nudité et dans sa laideur l'éducation irréligieuse. Je dois la flétrir, afin d'en inspirer plus d'horreur. De même que la justice humaine expose à tous les regards le cadavre mutilé de quelque victime d'une injuste vengeance, afin que la clameur publique poursuive partout le meurtrier, je découvrirai la poitrine du jeune homme ; vous pourrez, si vous l'osez, sonder les plaies profondes qu'y ont faites l'irréligion hideuse, le libertinage sans frein, fruits de cette éducation malheureuse. Libre à vous, quand vous m'aurez lu, de demander vengeance à l'opinion publique de ceux qui mutilent ainsi l'espérance de la patrie, et étouffent dans de jeunes cœurs les semences de la vertu. Je les aurai signalés comme ces grands coupables pour lesquels les lois des anciens peuples n'avaient pas de châtimens, parce qu'ils n'en connaissaient pas qui pussent venger leurs forfaits.

Si dès notre enfance, des maîtres sages, des maîtres chrétiens nous eussent appris à modérer nos désirs inquiets, à ne demander à la sage Providence que le nécessaire qu'elle accorde avec usure à l'oiseau des champs, à fuir l'orgueil, cette première plaie du cœur de l'homme qui nous porte à rechercher les places et à acheter des honneurs par des bassesses ; s'ils nous eussent appris à regarder la modestie et une noble simplicité comme notre plus belle parure, s'ils eussent chassé de notre cœur ce hideux égoïsme que nous portons partout et qui est pour nous un poison mortel, s'ils eussent gravé à la place la loi sublime et éminemment sociale de la charité, que de maux n'auraient-ils pas épargnés à notre vie, et, par une réaction naturelle, à notre patrie et à tout le genre humain.

C'est donc à l'absence totale des principes religieux dans l'éducation qu'il faut attribuer les malheurs d'une vie agitée par les passions et quelquefois souillée par des crimes. L'irréligion, cet arbre funeste produit des fruits de mort : la jeunesse qui passe les cueille au hasard, les mange en se jouant et trouve dans ce mets corrupteur une perte inévitable.

Bien loin de calmer les passions, l'éducation irréligieuse en favorise le funeste développement. De toutes celles qui exercent le plus puissant empire sur le cœur de l'enfance, il en est une que la religion seule peut guérir avec des soins infinis et une attention continuelle, mais qui, sans ce baume divin, se change presque toujours en une plaie incurable. Je veux parler de ce vice que l'Évangile condamne et que la morale réprouve, vice que les saints ont appelé infâme. Que de tendres enfans n'a-t-il pas enlevé à de tendres mères? Mais rien n'avait pu vaincre en eux cette passion fougueuse. On les a vus se flétrir peu à peu, pâlir comme la fleur touchée de la faux et tomber comme elle, lorsqu'elle se penche sur sa tige et demande vainement à la terre des sucs qui ne peuvent plus lui rendre la vie. Cette plaie funeste du cœur, qui la guérira dans le jeune adolescent? Quelle main osera la sonder? Du moment qu'inquiet, sombre, agité, il aura perdu à vos yeux ces grâces ingénues de l'enfance, et n'offrira plus à votre tendresse éplorée que des traits livides où l'œil d'une mère a de la peine à reconnaître son fils, que vous restera-t-il ? peut-être que de compter les jours qu'il va

traîner encore jusqu'à ce qu'il s'incline lentement vers le tombeau. Faut-il maintenant vous découvrir la cause d'un mal si profond ? C'est que jamais cette fleur timide n'a été abritée contre le souffle brûlant de la corruption, c'est que des maîtres homicides n'ont jamais détourné des regards de l'adolescent ces livres infâmes, ces images obscènes dont la vue continuelle a produit sur leur cœur l'effet de la robe empoisonnée de Déjanire ; c'est que souvent ces mêmes hommes ont ri des déréglemens dont ils étaient les témoins, assez corrompus pour ne pas vouloir l'être seuls ; c'est que des mères trop indulgentes n'ont pas veillé sur leur innocence, et ont souffert, les malheureuses, qu'ils trouvassent un écueil jusque dans la maison paternelle.

L'éducation irréligieuse détruit les liens de la famille, ces liens si doux qui rattachent au foyer de nos pères et qui tiennent si fortement au cœur de l'homme bien né, qu'il ne peut jamais oublier, et les jeux de l'enfance, et la vieille nourrice qui l'a bercé, et des frères qui grandissaient comme lui auprès de ces lares paisibles dont les anciens avaient fait des Dieux. Mais qu'au sortir des écoles de l'irréligion et du vice, il revienne dans la maison paternelle, qu'y trouvera-t-il? Un vieillard, qui est son aïeul, dont il raille la simplicité et les cheveux blancs ; un père dont il ne peut supporter le regard, parce que souvent ce regard est un reproche ; une mère faible ou trompée qui l'arracha de son son sein pour le livrer si jeune à des mains qui l'ont façonné à tout excepté à la vertu ; des frères dont il déteste la présence, parce qu'ils ne sont pas corrompus comme lui, ou que, trop nombreux, ils lui enlèveront une grande partie de l'héritage qu'il voudrait pour lui seul. Que fera-t-il? Il ne se croit pas chez lui. Ce qui arracherait des larmes à un sauvage qui aurait passé un si long espace de temps loin de sa pauvre hutte, les petits meubles qui lui avaient servi autrefois, le lit qui avait vu ses premiers sommeils, la place qu'il occupait à la table, tout cela ne dit rien à une ame comme la sienne. Tout est désenchanté à ses regards. Le repos paisible, les douces joies, les épanchemens de la nature sont des plaisirs qu'il ne saurait goûter. Il se hâte de fuir une famille dont il fait le déshonneur. Mauvais fils, il deviendra un jour infidèle époux et mauvais père, et une génération de méchans se perpétuera ainsi par l'effet funeste d'une éducation irréligieuse.

L'homme ainsi élevé est dangereux à son pays. Une éducation sans principes mène pour l'ordinaire à la dissipation. Quelque grande que soit la fortune, elle ne tient pas long-temps aux dépenses d'un insensé qui a tous les goûts du luxe le plus effréné. C'est alors qu'on voit surgir tout-à-coup, comme des météores formés dans un ciel brûlant, cette foule d'aventuriers sans ressources et sans espérances, qui jouent aussi facilement leur tête qu'ils ont joué leur fortune, hommes hardis qui ont toute l'habileté du crime et tout le génie du mal, hommes qui se trouvent partout où il y a à détruire et à renverser, hommes dont la Providence se sert pour châtier les empires, hommes plus redoutables que les voleurs des grands chemins : ceux-ci du moins portent souvent leur tête sur l'échafaud, tandis qu'eux ils vivent toujours et s'attachent au corps social, jusqu'à ce qu'ils l'aient dévoré comme un cadavre.

Fléaux de leur patrie, ils le sont encore du genre humain. Tout s'enchaîne

dans la civilisation du monde. Le luxe européen pèse de tout son poids sur un autre hémisphère. Pour une once d'or que nous arrachons à ces malheureuses contrées, nous forgeons dix chaînes destinées pour tout un âge d'homme à dix esclaves. Nos mœurs corrompues, fruit d'une mauvaise éducation, ne sont pas moins à craindre au reste du monde que notre insatiable avidité. Je n'en citerai qu'un seul exemple. Aux Grandes-Indes, dans le Nouveau-Monde, et dans tous les lieux où de généreux apôtres sont allés porter la lumière bienfaisante de l'Évangile, ils ont hautement reconnu que l'immoralité contagieuse de leurs compatriotes avait été le plus grand obstacle de leur ministère. Le mauvais exemple de quelques aventuriers sans religion, avait été plus funeste aux pauvres Indiens que des siècles entiers d'une ignorance grossière et d'une honteuse superstition.

Tel est le résultat, je dirai plus, le résultat nécessaire d'une éducation sans principes : on peut dire hardiment qu'elle est la mère de tous les vices. Le suicide marche après elle. Quand on ne croit à rien, qu'on a éteint dans son ame le germe divin de la Foi et de l'Espérance, que peut-on faire de la vie? Aux yeux du jeune libertin, la tromperie n'est qu'une ruse adroite, l'adultère qu'un jeu où l'on fait des dupes à peu de frais. Pareil au serpent, il se glisse sous l'herbe pour tendre des pièges à l'innocence, comme l'ange rebelle de Milton, il a besoin de victimes auxquelles il fasse partager son abjection et sa honte. N'attendez de cet homme rien de généreux, rien de grand. Sait-il qu'il est des malheureux? a-t-il un cœur qui puisse compatir à leur détresse? ne se rit-il pas de leurs haillons? n'est-il pas importuné de leurs plaintes? Si telle eût été l'ame des saint Vincent-de Paule et de tous les bienfaiteurs de l'humanité, l'enfance abandonnée serait encore balayée avec les immondices des rues, et des milliers de vierges délicates n'auraient pas fait le sacrifice de leur jeunesse, de leur beauté, de leur fortune pour se consacrer au service des pauvres et au soulagement de toutes les misères.

Je le sais, les progrès de la civilisation, le bien-être matériel des peuples, diminuent ces crimes. Mais je sais aussi que l'éducation religieuse et morale est un moyen plus efficace de les prévenir. De nos jours, les provinces de France où les lumières ont le moins pénétré, mais où la Foi a conservé de plus profondes racines et s'est chargée à elle seule d'élever les peuples, sont encore celles où les délits se trouvent dans une moindre proportion. On a beau être éclairé ; l'instruction la plus brillante n'a pas d'influence sur les passions. Le génie le plus profond peut devenir le plus hardi des scélérats. L'on sait que tous les tyrans qui ont dressé des échafauds, qu'ils soient nés sur le trône ou qu'ils aient saisi le pouvoir au milieu des tempêtes populaires, ont tous été des hommes profondément irréligieux, quoiqu'ils se soient couverts quelquefois du manteau de l'hypocrisie.

Et qu'on ne dise pas que la religion a aussi rendu les hommes cruels en élevant des bûchers et des échafauds. L'Évangile a horreur du sang : il prêche à tous les hommes la tolérance et la concorde ; il ne veut pas régner par le glaive et par les brasiers. Si, dans des temps d'ignorance, d'aveugles fanatiques ont fait couler le

sang au nom d'une religion de paix, c'était l'erreur de leur siècle, c'était le crime de leur siècle. Un faux zèle rend cruel et impitoyable. Dans l'antiquité païenne, les mères elles-mêmes sacrifiaient avec une joie féroce les tendres enfans qu'elles arrachaient de leur sein. Aujourd'hui, la religion s'adresse à l'intelligence ; c'est par la douce persuasion qu'elle veut conquérir le monde ; elle cherche les grandes ames capables de la comprendre, et les cœurs dignes de l'aimer. La parole est le glaive à deux tranchans dont elle arme ses apôtres, et une pauvre croix, l'étendard qui doit les guider sur toute la terre.

Après avoir constaté l'influence terrible de l'irréligion sur l'éducation, je parlerai de l'influence bienveillante d'une éducation chrétienne.

Prenez cet enfant dont le regard ouvert et serein annonce l'innocence ; confiez à la religion cette plante encore délicate que les orages d'un monde corrompu ne manqueraient pas de flétrir ; choisissez entre mille le sage mentor qui doit l'élever dans la maison paternelle ; ou si vous êtes forcé de l'éloigner de vous, cherchez une école publique où la piété soit en honneur, et dans laquelle vous soyez assuré qu'on s'attache surtout à former le cœur de l'adolescence. Que la robe du prêtre ne vous effraie pas : l'éducation entre dans le plan immense de l'Évangile. Le cœur du prêtre, fermé aux amours de la terre parce qu'il s'est réservé celles du ciel, aime à donner ses soins à l'enfance ; il se plaît à l'adopter comme le divin maître aimait à la bénir ; pareil à la mère attentive et trompée qui réchauffe sous son aile des petits qu'elle n'a point fait éclore, il aime à s'entourer jusque dans sa vieillesse de cette petite génération à laquelle il léguera le souvenir modeste de ses vertus, et qui prospérera parce qu'elle aura reçu la bénédiction d'un sage.

Ce choix une fois fait avec discernement, si l'enfant n'est point un de ces êtres malheureusement nés, en qui une nature rebelle se raidit contre les plus douces leçons, autant que la frêle argile de l'homme peut le comporter, cet enfant deviendra la consolation de ses parens, et fera leur bonheur ; il aura dû ce bienfait à l'éducation chrétienne.

Et ici, que l'on comprenne bien ce que j'entends et ce qu'il faut entendre par éducation chrétienne. Ce n'est pas seulement quelque prière imposée le matin et le soir par la règle d'une maison, quelques instructions religieuses faites par un homme à gages, l'accomplissement extérieur de quelques devoirs de piété : ce n'est pas là l'éducation chrétienne. J'appelle de ce nom un système suivi de chaque jour et presque de chaque instant, qui a pour but d'éclairer l'enfance, de l'entraîner à la vertu, de la lui faire aimer, de la convaincre qu'elle y trouvera infailliblement son bonheur, de l'aider, de la soutenir par le double pouvoir de la leçon et l'exemple. Voilà l'éducation chrétienne. Et puisque j'ai occasion de le dire, ne faire entrer la religion dans l'éducation que comme un accessoire qu'on éloignera du moment qu'on aura évité à l'enfance les dangers de l'immoralité et du libertinage est une idée chimérique et funeste qui ne tend qu'à faire des hypocrites et des méchans. La Providence est juste, et si le grain de sable, agité sur le bord de l'Océan, est pour quelque chose dans le refoulement de ses eaux sur un autre rivage, quelles conséquences terribles n'aurait pas une

telle erreur si l'on n'en faisait point apercevoir les dangers. Pensez-vous que l'enfant soit long-temps à connaître qu'on a voulu seulement lui donner un frein? Il se débarrasse le plutôt qu'il peut de ce qu'on lui a appris à regarder comme une chaîne pesante, et cette prétendue éducation religieuse lui aura été peut-être plus funeste qu'une éducation impie qui ne lui aurait inspiré que de l'indifférence au lieu d'un profond dégoût.

Il faut donc une éducation réellement et solidement religieuse.

Elle seule prévient les passions avant qu'elles se développent. Elle est presque sévère, même minutieuse, pour éloigner de l'œil de l'enfant jusqu'aux images, jusqu'aux allusions qui troubleraient le limpide cristal d'une conscience pure. Elle a toute la vigilance et toutes les craintes d'une mère qui rêve partout des dangers et des précipices où elle voit tomber ce qu'elle a de plus cher.

Plus tard, quand les passions commencent à se développer, que la puberté fait bouillonner le sang, que l'œil devient à la fois ardent et timide, la religion prévoyante, sans heurter tout à coup la nature, redresse avec précaution la tige flexible qui allait s'incliner vers le mal. Elle dirige les passions sans chercher à les détruire; mais elle fait tous ses efforts pour les tourner au bien. Elle compatit aux premières plaies du cœur; elle indique de sages remèdes; elle gagne la confiance : on aime à s'épancher dans son sein ; c'est une tendre amie dont le regard pudique nous ramène à la vertu et nous encourage au combat.

Rendu à sa famille, placé au poste que le doigt d'en haut lui aura marqué dans cette grande famille qu'on appelle la patrie, ce jeune homme fera le bonheur de l'une et de l'autre. Il s'inclinera avec respect devant les cheveux blancs d'un aïeul ; il sera encore l'enfant soumis d'une mère tendre, il deviendra l'ami, le confident, le soutien d'un père qui se verra ainsi récompensé de tant de sacrifices! On le montrera avec orgueil aux autres jeunes hommes comme le modèle sur lequel ils doivent se former. Chaque mère le désirera en secret pour époux à sa fille. Il sera reçu dans l'intimité de toutes les familles, parce que sa langue est pudique et qu'il montre la simplicité de son cœur dans la simplicité de son regard.

Content de la place qu'il occupe dans le sein de la société, il fera tous ses efforts pour être utile à son pays. Il la servira par une probité sévère et l'exemple public d'une vie sans tache. Au barreau, il ne sera pas l'avocat servile du crime ou de la fraude, mais le défenseur né des opprimés et des malheureux. La cause qu'il aura embrassée sera presque toujours celle de la justice, et aux yeux des juges, son intégrité et son amour connu du vrai seront plus puissans que ses paroles mêmes pour opérer la conviction. Placez cet homme dans le négoce et dans les affaires, il accroîtra plus lentement sa fortune, mais il ne la devra pas à des moyens vils et sordides qui ne l'ont souvent accumulée en quelques années qu'au prix injuste des sueurs du pauvre. Heureux de jouir en paix des biens dont il fait un usage honorable et chrétien, sans entendre chaque jour le cri importun des malheureux dont on a englouti l'héritage, et qu'on a réduits à se couvrir de haillons pour payer la dernière dette de l'honneur.

Lui aussi aimera sa patrie ! lui aussi sera prêt à verser son sang pour elle ! mais

pour elle seule ; non pas pour les coteries égoïstes, non pas pour les partis qui la déchirent, mais pour son indépendance, pour sa gloire. Le citoyen religieux a aussi ses momens de bataille, ses grandes journées ; mais quand il tire le glaive ce n'est pas contre son frère, et il ne se range jamais sous la bannière, quelle qu'elle soit, que le sang le plus pur d'un peuple devra ensanglanter.

France, ma douce patrie! terre antique de la foi, de la liberté et de la gloire! puisse le doigt de la Providence fermer bientôt la plaie que t'ont faite les factions! Puisses-tu réunir par le lien sacré de la concorde ces enfans nés sous le même ciel, bercés dans les bras d'une commune mère! Puisses-tu les voir déposer au foyer paternel ces longues haines qui attirent tôt ou tard sur les peuples de terribles calamités! tu devras surtout ce bienfait à l'éducation chrétienne. Pareille à la nourrice des champs qui place dans le même berceau, et allaite de la même mamelle l'enfant du riche confié à ses soins et celui à qui elle est fière de donner le nom de fils, la religion, plus que jamais grande et indépendante, réunira sous sa houlette pacifique la génération nouvelle qui n'aura pas hérité des divisions de nos pères. Serrant chacun d'eux dans ses bras, elle leur apprendra à se regarder tous comme l'espérance de la patrie ; elle les convaincra qu'ils ne peuvent contribuer à leur bonheur que par une sincère union et la pratique constante de la vertu. C'est qu'elle modère ce fougueux penchant de l'homme à tout détruire autour de soi pour s'élever sur des ruines, et si elle encourage l'émulation, elle proscrit comme un crime la basse envie qui calcule son élévation sur l'abaissement de ses rivaux.

Après tout, quand l'éducation religieuse n'aurait d'autre avantage que celui de nous faire supporter avec résignation les maux et les traverses de la vie, ne ferait elle pas tout le bonheur? Pauvre vie humaine, si courte et si misérable! mille fois plus agitée que la mer aux vagues bruyantes ou le sable amoncelé dans le désert! Vie humaine! Fardeau si insupportable à quelques insensés, qu'ils n'ont cru mieux faire que de s'en débarrasser par un lâche suicide! Qui apprendra au jeune homme dans toute l'ardeur de sa jeunesse à accepter des mains de la Providence ce qu'elle nous a imposé comme la tâche donnée au mercenaire? Oh! que de mécomptes dans la vie! Douces illusions du jeune âge, vous disparaissez, comme un nuage léger, devant de tristes réalités! Rêve du bonheur, vous n'êtes qu'un rêve! Ah! tout se dessèche sous la main de l'homme, la nature elle-même se tarit bientôt ; tant ses désirs sont avides! Jeunesse, beauté, plaisirs, richesses, tout cela passe autour de lui : il flétrit tout ce qu'il touche : il n'est pas même heureux en songe.

L'éducation religieuse nous apprend à supporter les amertumes de la vie, en nous faisant connaître qu'elles auront un terme. Elle se garde bien d'isoler l'homme sur cette terre d'exil ; elle ne met pas, entre l'avenir et lui, des portes d'airain ; elle ne lui dit point, quand il fait ses premiers pas dans la vie, ce que Dante a gravé au seuil des enfers : Vous, qui entrez ici, laissez toute espérance! Elle élève plus haut ses regards. Jeune roi, lui dit-elle, roi tombé des cieux, souviens-toi de ta première patrie. Là, tu retrouveras ce que tu as tant rêvé ; là, d'éternelles délices seront la récompense éternelle de tes efforts et de tes combats.

Patience, enfant des hommes ! L'eau des fleuves les plus rapides n'est pas toujours troublée ; en remontant vers leur source on trouve une limpide fontaine aux ondes transparentes et paisibles qui réfléchissent tout l'azur des cieux. Patience ! La tige flexible des fleurs n'est pas toujours penchée vers la terre par le souffle des orages ; quelques heures se passent ; elle a plié, elle se relève, quelquefois pour se courber encore jusqu'à ce que le calme soit rendu à la nature et qu'elle reprenne sa première fraîcheur.

Et nous aussi, jeunes hommes, qui aurons plié sous le faix de cette pauvre humanité, mais qui nous serons aidés dans notre faiblesse du bâton de la croix pour achever notre voyage, nous aussi nous retrouverons ce que la Foi nous a si souvent montré au terme de notre course. Pélerins de quelques années aux terres de l'exil, nous irons suspendre aux voûtes éternelles les souvenirs de notre pélérinage, et cette même religion qui nous guida dans notre faiblesse et dans nos ténèbres, nous couronnera dans l'immortalité et dans la gloire.

L'abbé Michon,
Directeur de l'école des Thibaudières.

(*La suite au prochain numéro.*)

PETIT COURS D'AGRICULTURE

A L'USAGE DES GENS DU MONDE.

(2e article.)

Les hommes qui possèdent une portion tant soit peu importante du sol, doivent en connaître la culture.

Il est très-fâcheux de trouver des propriétaires riches, éclairés, et dépourvus néanmoins de notions exactes et précises sur la culture des terres qui leur appartiennent. Ceci se rencontre trop souvent en France, presque jamais, en Angleterre, en Belgique, en Allemagne.

Il est évident qu'il existe une lacune, sous ce rapport, dans l'éducation des jeunes gens appartenant aux classes élevées. Combien d'entre eux qui sont parvenus aux degrés supérieurs de la science, et qui sont hors d'état de converser un moment sur les pratiques agricoles en usage dans les métairies de leurs pères.

Or, voici quelques résultats de cette ignorance.

Un grand nombre d'entre eux sont destinés aux fonctions publiques, ils parviennent à occuper des places dans la diplomatie, l'administration civile et l'armée. S'ils demeurent hors d'état de juger des rapports de l'agriculture avec leurs fonctions, comment agiront-ils quand ils auront à prononcer sur des questions vitales de notre industrie agricole. — Ils s'élèveront de degrés en degrés dans l'échelle des emplois, ils parviendront aux chambres, aux plus hautes charges de l'état, sans connaître à fond les droits et les besoins de la profession de

26 millions de français, et ils rendront sans sourciller, des arrêts de vie et de mort sur les nombreuses affaires qui touchent directement ou indirectement à notre agriculture, et le premier résultat de cette ignorance est de maintenir la France dans un état humiliant d'infériorité avec les principales nations de l'Europe. Aussi voyez comment sont traitées les questions agricoles dans nos chambres peuplées, en majorité, de fonctionnaires salariés par l'état!

Eh! ce n'est pas tout à fait leur faute. Si avant d'attacher un jeune homme à une ambassade, à une préfecture, à un tribunal, à un régiment, on l'avait obligé à suivre un cours d'agriculture de quelques mois dans une ferme bien cultivée, si on l'avait contraint, en outre, à visiter, avec assez de soin pour être en état d'en rendre un compte écrit, nos grandes usines et les foyers de nos principales industries, il aurait compris l'utilité des sciences économiques, et celui dont le goût pour l'un de ces arts se serait éveillé par ces études préliminaires, aurait employé quelques-unes de ces longues heures passées, dans les degrés inférieurs de la plupart des emplois, à des occupations assez futiles, à suivre le mouvement des industries agricoles et professionnelles des lieux où il résidait, et il serait revenu dans son pays ou dans sa famille avec des connaissances vraiment utiles à la société et à lui-même. Parce que l'on a négligé ces sages précautions, il advient tous les jours que des hommes riches en propriétés foncières, après avoir perdu les emplois qu'ils possédaient par suite des bouleversemens politiques qui arrivent si fréquemment dans les temps de révolution, et qui atteignent successivement tous les partis, reviennent dans leurs domaines, et, voulant y retrouver un aliment à leur activité par la culture de quelques champs, y commettent de ces fautes qui altèrent l'aisance, où se livrent à la merci de leurs serviteurs, tant ils étaient demeurés étrangers aux procédés les plus ordinaires de l'agriculture.

Il n'en serait jamais ainsi, si tous ceux qui possèdent un peu de terre, avaient complété le cours de leurs études, avant d'entrer dans la carrière des emplois publics, par l'application même des connaissances acquises par ces études à l'art qui nourrit l'homme, et qui assure la richesse et l'indépendance de notre patrie.

Et puis, on n'est pas toujours heureux, ni d'une santé inaltérable; le séjour des champs, le retour au vieux manoir devient pour un grand nombre une nécessité. Il sera toujours utile et agréable à ceux qui y reviendront avec une connaissance de l'agriculture préalablement acquise dans la jeunesse, et entretenue, pendant le cours de la vie, par les observations recueillies partout où l'on aura séjourné.

Nous ne saurions donc trop insister, auprès des jeunes gens d'un esprit sérieux, sur les avantages qui existent pour eux de profiter des loisirs qui ne manquent guère à leur âge, afin de se familiariser avec l'art de cultiver la terre qu'ils posséderont un jour.

De Rainneville.

BRIZEUX.

Un auteur fort connu a écrit un jour en tête d'un de ses livres :

« Dans le grand jardin de poésie, il n'y a pas de fruit défendu. Que le poete » fasse ce qui lui plaît, c'est la loi. Qu'il croie en Dieu, ou aux Dieux, à Pluton » ou à Satan, ou à rien, c'est à merveille. Le poète est libre. »

Et nous dirons, nous, au poète, avec la sagesse éternelle : « Ne croyez pas aux paroles de l'ange déchu, *car si vous mangez de ce fruit, vous mourrez de mort!* »

Trop de victimes, et de victimes fameuses de l'indépendance absolue en littérature, sont exposées à nos regards, pour que nous insistions sur cette vérité. Le poète a été créé immortel, qu'il prenne tous les moyens pour garder son immortalité. Le plus efficace à nos yeux, c'est la *Foi*. La foi en soi-même, la foi en son Dieu, la foi en son pays. — Si le poète a foi en lui-même, ses ouvrages réfléteront ses sentimens intimes, sa physionomie, son individualité, sa nature, comme un miroir fidèle ; il sera original.

S'il a foi en son Dieu, c'est-à-dire, si la religion est le mobile de toutes ses actions ; si Dieu en est le principe et la fin, et non pas le vague objet de son idéale adoration, et l'idée religieuse autre chose pour lui que des couleurs broyées dont un artiste anime les figures d'un tableau ; si, en un mot, il est essentiellement religieux, sa voix aura la puissance de celle du prêtre célébrant la divinité, et il aura naturellement foi dans son pays. Il en prendra les mœurs, il en parlera la langue, il en portera le costume, et aimera à chanter ses plus belles gloires, comme ses charmes les plus doux, et ses plus secrètes beautés, et ses chants seront nationaux ; et ces trois purs rayons de foi entoureront sa tête d'une radieuse auréole qui ne pâlira jamais.

Ouvrons l'histoire, et nous verrons que les plus grands poètes dont elle garde le souvenir, ont été des poètes originaux, ont révéré le culte de leurs ancêtres, ont aimé leur patrie.

Sans remonter jusqu'aux anciens, qui est-ce qui a produit au moyen-âge cette brillante poésie chevaleresque, aurore de la littérature moderne? N'est-ce pas l'union et l'exaltation, si je puis ainsi dire, des trois élémens que nous avons indiqués? N'était-elle pas éminemment nationale, originale et religieuse cette littérature? Ne sont-ce pas des héros indigènes, Arthur, Hoël et les chevaliers de la Table-Ronde, Charlemagne, Roland et les douze pairs qui en sont le sujet? La religion n'y noue-t-elle pas tout, n'y dénoue-t-elle pas tout, ni explique-t-elle pas tout, comme dans les épopées antiques, en couvrant de ses mystérieuses ombres ces créations du génie national, si longuement élaborées dans les chansons populaires avant de passer à l'état de poème dans les ouvrages des trouvères? Enfin, les Wace, les Crestiens de Troyes, les Thomas, les Marie de Compiègne, et les auteurs des romans de Charlemagne au XIIe, XIIIe et XIV siècles, ont-ils suivi d'autres guides qu'eux-mêmes, imité dans les anciens autre chose que ce beau invariable comme la nature qu'il prend pour piédestal, et n'est-ce pas précisément le *replatrage* de l'antiquité classique qu'on a décoré du

nom de renaissance, qui est venu arrêter tout-à-coup l'essor du grand mouvement littéraire, dont nous venons d'esquisser l'ensemble?

Oui, la renaissance n'est à nos yeux qu'un brillant replatrage. Elle nous paraît avoir jeté violemment la littérature française hors de ses gonds naturels, en la faisant rétrograder jusqu'aux Grecs et aux Romains; elle a brisé l'anneau qui l'attachait à son passé; elle l'a livrée à l'invasion des langues, des religions, des histoires et des civilisations étrangères. Les poètes de la renaissance oublièrent leur propre idiôme, leurs traditions, leur patrie et leur Dieu, ils s'oublièrent eux-mêmes, pour courir avec une sorte de fureur après tout ce qui arrivait de la Grèce ou de Rome, tandis que ses architectes démolissaient leurs admirables cathédrales aux ogives élancées vers le ciel, comme une prière chrétienne, et leur substituaient de lourdes constructions, aux massifs pleins ceintres, aussi froides, aussi basses, et aussi courbées vers la terre que les sociétés polythéistes et corrompues de l'antiquité.

Le seizième siècle fut tout-à-fait païen; il disait : les *Dieux*, *Dii*, même dans le langage ordinaire. Anti-national, il savait par cœur les gestes et faits de César et d'Alexandre, et ignorait l'histoire de son pays; copiste servile, il imita dans les poètes anciens jusqu'à la forme; il n'était si petit clerc d'alors qui ne se drapât gravement d'un manteau de Virgile ou d'une toge Cicéronienne.

Au siècle de Louis XIV eut lieu le complet développement des élémens introduits par la renaissance dans la littérature française. Si ce siècle a mérité le titre de grand, c'est pour son ensemble plutôt que pour ses détails. La poésie seule ne le lui aurait sans doute pas valu; elle n'est ni plus originale, ni plus religieuse, ni plus nationale, qu'aux deux époques précédentes. Toutes les fois où ses poètes puisèrent dans leurs sentimens, leurs idées, et la religion de leur patrie, le sujet de leurs compositions, ils enfantèrent des chefs-d'œuvre. Polyeucte et Athalie vivront aussi long-temps qu'il y aura du goût dans le monde.

Mais au moins sous cette mythologie absurde, qui couvrait de ses fleurs flétries, les ouvrages du XVIIe siècle, sous le bizarre travestissement dont s'affublaient Corneille et Racine, on sentait battre un cœur de Français et de chrétien. Il n'en fut pas de même au siècle suivant. La littérature de l'école voltairienne eut tous les défauts de celle du siècle de Louis XIV, sans en avoir les beautés. Elle joua en naine un drame de géant. — Et puis les philosophes n'avaient jamais à la bouche que des paroles pleines de fiel et de haine pour le passé; ils en répudiaient les gloires, ils outrageaient la religion de leurs mères, ils étaient athées. Aussi le voyez-vous qui se dresse aux confins du XVIIIe siècle, ce sanglant échafaud qui doit abattre tant de têtes!

La révolution s'écoule. Une ère nouvelle commence.

Le siècle de Voltaire aboutissait aux enfers, une croix s'élève au seuil du nôtre. C'est l'initiateur lui-même qui l'a plantée. Il résume en sa personne le passé et le présent, et porte dans son sein l'avenir. Il est du sang royal, des rois, des prêtres et des poètes, des anciens peuples de la Gaule, du sang des ducs de Bretagne, et il en a gardé la marque! Il a été balancé dans son berceau par les vents de l'Océan sur les grèves armoriques; il a traversé les mers; il est allé, comme le

Druide, chercher la vérité, dans les forêts d'un nouveau monde ; il a visité le tombeau du Sauveur de l'humanité, le bourdon bénit à la main ; il a dormi dans la couche des Césars ; il a porté le casque et la lance comme un chevalier; il a parcouru l'univers ; et riche de toute la science des âges, il est enfin venu rouvrir à sa patrie, aux accens de sa harpe de barde et de trouvère, l'ère de ses anciennes destinées, qu'avait fermée la renaissance.

A M. de Châteaubriand la gloire d'avoir enfanté notre siècle. « Il n'est pas un de nous, a dit M. de Lamartine, qui ne lui doive ce qu'il fut, ce qu'il est, ou ce qu'il sera. » Oh! qu'il jette un regard d'orgueil, du haut de sa solitude, sur sa postérité, le vieux patriarche du génie, car sa postérité est belle! qu'il s'applaudisse dans son cœur, en voyant grandir ses enfans, car ils sont fiers, eux aussi, de leur père! — Si M. de Châteaubriand n'avait pas existé, il y a tout lieu de le croire, nous n'aurions pas encore brisé les langes dont nous couvrit la renaissance ; nous serions encore Grecs ou Romains, et idolâtres ; M. de Lamartine ne nous aurait peut-être pas donné ses *Méditations* et ses *Harmonies*, Victor Hugo, ses *Odes et Ballades*, Delavigne, ses *Messéniennes;* en un mot, l'élément chrétien et l'élément national, ne seraient pas encore entrés dans notre littérature, et la France n'aurait pas vu éclater ce beau mouvement intellectuel, dont elle a été le théâtre pendant nos vingt dernières années.

Aujourd'hui nous subissons les conséquences d'une révolution nouvelle. Ces conséquences on peut les juger diversement, mais on ne peut s'empêcher de les apercevoir. Or, il est évident, qu'un mal inconnu et secret ronge le sein de la société, qu'un vif besoin d'un état meilleur tourmente les esprits, qu'un désenchantement universel fait pencher le front de chacun,

> Que le monde épuisé par une ardente fièvre
> N'a plus un souffle pur pour rafraîchir sa lèvre,

et qu'en littérature il y a éclipse à peu près complète.

On n'imite plus, il est vrai, les auteurs de l'antiquité classique ; on a abandonné et leurs sujets et leur merveilleux, mais on prend des modèles, en Angleterre, en Italie, ou en Allemagne.

Schakespeare, Dante et Byron n'ont produit parmi nous que de pauvres copies ; la religion chrétienne a été *mythologifiée*, qu'on nous passe ce néologisme ; elle apparaît à la surface de la littérature moderne, mais plongez vos regards jusqu'au fond, qu'y voyez-vous? Le néant!—On bien on s'est fait un jeu du sacrilége, on a souillé les marches de l'autel, on a déchiré le voile du sanctuaire pour bander avec ses lambeaux des plaies hideuses et infâmes! —Voilà comment ont été traitées notre religion et notre originalité littéraire. —Quant à l'histoire de France, la haine, les préjugés et l'esprit de parti, ont poursuivi activement l'œuvre de sa démolition qu'ils commencèrent à la fin de la restauration ; ils en ont tronqué et dénaturé les événemens, terni les illustrations les plus pures, déchiré les plus belles pages ; ils se sont fait un satanique plaisir d'exposer leur patrie, toute couverte d'opprobre, aux insultes d'une foule en débauche, et l'on a vu l'auteur des

Funérailles de Louis XVIII, mendier sur les trétaux quelques misérables applaudissemens,

> En soufletant la France et traînant dans la boue
> Le manteau de François Ier !

Un autre principe fatal qui s'est glissé dans la littérature actuelle, c'est l'égoïsme. On a déserté la place publique pour rentrer chez soi. M. Victor Hugo, après nous avoir promis un volume d'odes politiques, nous a fait présent de pâles *feuilles d'automne* et de chants crépusculaires, et de tous côtés surgissent incessamment d'innombrables recueils, de poésies intimes, tristes reflets des *Méditations* ou des *Harmonies*, sans but, sans règle, sans idée et sans goût, où chacun se brûle de l'encens, où chacun se dresse un autel, se déifie avec une imperturbable arrogance.

Mais hâtons-nous de le dire, il est encore de chastes ames, qui n'ont pas laissé s'éteindre en elles le feu sacré de cette foi, dont se couronne le génie, de ces ames qui se laissent aller sans effort aux nobles penchans de leur nature exceptionnelle, qui aiment Dieu en aimant leur pays, et leur pays en aimant Dieu, et que le monde entend chanter au loin, comme un cygne mélodieux, mais qu'il ne comprend pas toujours. — M. Brizeux est une d'elles.

Il est aussi au bout de la France un âpre et sauvage pays, tout hérissé de grands bois verts, fourré de broussailles épaisses, coupé de fraîches vallées et semé de landes immenses qui s'étendent à perte de vue, dominées par une chaîne de montagnes noires, perdues dans la brume, sur la crête desquelles se montrent çà et là, des croix, des clochers, et des monumens cyclopéens, qui épouvantent par leur masse énorme, contre laquelle est venu se briser le temps, et qui sont des autels et des tombeaux. Une mer perpétuellement battue par la tempête, l'environne en bouillonnant, et s'élance furieuse alentour, comme si elle voulait l'engloutir. Sur son sol aussi vierge que le sol du Nouveau-Monde, croît une race vierge aussi, une race monumentale, le plus pur débris de l'Europe antique, qui a gardé ses cheveux longs, ses vieilles mœurs, sa vieille langue et sa civilisation druidique, en dépit des âges et des hommes, et qui apparaît au milieu de notre siècle, immobile et semblable à ces colonnes de granit qui s'élèvent sur ses montagnes, perpétuant par un prodige le passé dans le présent. Ce pays c'est celui du poète, c'est le nôtre, c'est la Bretagne. Ses bardes l'ont toujours chantée. Au moyen-âge, les trouvères redirent leurs chants à la France. La poésie chevaleresque y puisa ses plus brillans sujets et ses compositions les plus suaves. Tout le monde connaît les romans de la Table-Ronde, les doux lais de Guillaume li Normand, du trouvère Renault, ou de Marie de Compiègne, délicieuses épisodes de notre histoire de Bretagne, « *qui tant souloient aux dames plaire.* » Hé bien ! la Bretagne a encore aujourd'hui son poète ; ses fils n'ont pas cessé de l'aimer, leur chère patrie ! Et M. Brizeux peut s'appliquer à lui-même ces vers qu'il adresse aux chantres de son pays :

> O bardes pieux, vous qui parmi la mousse
> Venez de retrouver la harpe antique et douce.

Car il l'a vraiment retrouvée, cette harpe de nos aïeux, et lui seul sait la faire vibrer.

« La majeure partie du génie, a dit M. de Châteaubriand, se compose de souvenirs. Les plus belles choses qu'un auteur puisse mettre dans un livre, sont les sentimens qui lui viennent par réminiscence des premiers jours de son enfance. »

Un jour ainsi, perdu au milieu de la France, comme un pélerin des terres lointaines, notre poète s'est souvenu ! il s'est souvenu des frais vallons de Lothéa, des rives d'Izol et d'Ellé, des saules des bords du Laitâ, de sa mère, du vieux prêtre qui forma son enfance, de ses joies de quinze ans, de la petite paysanne surtout qui les partageait avec lui, et qu'il aimait tant ! et il s'est pris à pleurer:

Jours aimés ! jours éteints ! comme un jeune lévite
J'ai porté l'aube blanche et l'étole bénite,
Chanté l'hymne latin dans le chœur ; et le soir
Aux marches de l'autel balancé l'encensoir.
. . . . . .
Enfant j'ai traversé plus d'un fleuve à la nage,
Ravi sa dure écorce à plus d'un houx sauvage,
Et sur les chênes verts, de rameaux en rameaux,
Visité dans leurs nids les petits des oiseaux.
. . . . . .
Amour ! religion ! nature ! ainsi mon ame
Aspira les rayons de votre triple flamme ;
Et dans ce monde obscur où je m'en vais errant
Vers vos divins soleils, je me tourne en pleurant,
Vers celle que j'aimais et qu'on nommait Marie,
Et vers mon ancien Dieu, dans ma douce patrie !

La première édition du poème de *Marie*, qui parut anonyme, en 1832, causa une grande sensation dans le monde littéraire, malgré les préoccupations politiques du moment, et plaça l'auteur au nombre de nos poètes les plus distingués. Aujourd'hui M. Brizeux nous donne une seconde édition de son ouvrage, où il a revu et complété la première (1).

Mais comment soumettre au froid scalpel de l'analyse, quelque chose d'aussi tendre, d'aussi délicat, d'aussi suave que ces chants, aîles diaphanes de Sylphide, dont le poète presse l'essor, et que l'on ternirait d'un souffle ? — Essayons toutefois d'en donner une idée :

Celle pour qui j'écris avec amour ce livre,
Ne le lira jamais ; quand le soir la délivre
Des long travaux du jour, des soins de la maison,
C'est assez à son fils de dire une chanson ;
D'ailleurs, en parcourant chaque feuille légère,
Ses yeux n'y trouveraient qu'une langue étrangère,
Elle qui n'a rien vu que ses champs, ses taillis,
Et parle seulement la langue du pays.

(1) Chez Eugène Renduel, quai des Augustins.

Après cette dédicace, la plus originale à coup sûr qui jamais ait été faite, le poète commence.

Il quitte le toit paternel :

> Oh ! je pleurai d'abord et long-temps je gémis,
> Pour la première fois je quittais mes deux mères,
> D'abord je répandis des larmes amères....

On le confie aux soins d'un bon curé de campagne, pauvre vieillard qui se courbe, aveugle, aujourd'hui sous le poids des vertus et des ans ; sa jeunesse s'écoule au presbytère entre la prière et l'étude, au milieu de petits enfans comme lui :

> Tous jeunes paysans aux costumes étranges,
> Portant de longs cheveux flottans, comme les anges.

Puis vient l'âge de la première communion. Entendez-vous le son de la cloche du bourg ? Voyez-vous ces enfans qui se rendent au catéchisme :

> Tous, pieds nus, en chemin écartant le feuillage,
> Pour y trouver des nids, et tous à leur chapeau
> Portant les nénuphars qui fleurissent sur l'eau.

Et cette jolie petite paysanne ?... C'est Marie ! Il l'a vue et il l'a aimée :

> Volontiers j'aurais cru voir la vierge immortelle,
> Ainsi qu'elle appelée, et bonne aussi comme elle !
> Savais-je en ce temps-là pourquoi mon cœur l'aimait,
> Si ses yeux étaient noirs, si sa voix me charmait,
> Ou sa taille élancée, ou sa peau brune et pure ?
> Non ! j'aimais une jeune et douce créature
> Et sans chercher comment, sans me rien demander,
> L'office se passait à nous bien regarder.
> Je lui disais parfois : « Embrassons-nous, Marie ! »
> Et je prenais ses mains ; mais vers la métairie
> La sauvage fuyait ; et moi, jeune amoureux,
> Je courais sur ses pas au fond du chemin creux.

Dites, connaissez-vous rien de plus naïf, de plus frais, et de plus délicieusement décrit ?

Leur amour va s'épancher de lui-même, comme un flot pur, intarissable. Nous les retrouvons ensemble dans l'aire, dans les bois, dans les prés :

> Ou dans l'église obscure et recouverte en chaume
> Le cœur plein, à la fois, de piété, d'amour ;

Un jour, c'est au bord de l'étang du Roc'h ; une autre fois, assis au pont Kerlo :

> Laissant pendre en riant *leurs* pieds au fil de l'eau,
> Joyeux de la troubler, ou bien à son passage,
> D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage,

Ou sous les saules verts d'effrayer le poisson
Qui venait au soleil dormir sur le gazon.

Bien des jours, s'écrie le poète,

Bien des jours ont passé depuis cette journée,
Hélas ! et bien des ans ! dans ma quinzième année,
Enfant, j'entrais alors ; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfans :
Et d'autres jours viendront, et des amours nouvelles,
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de quinze ans, refleuriront toujours !

Peut-être, l'écolier et sa petite compagne, dirent-ils sous l'arche du vieux pont, cette charmante *chanson du pays*, que M. Berlioz a mise en musique sous le nom du *Jeune pâtre breton,* et que Nourrit et mademoiselle Falcon chantent d'une manière si délicieuse.

Cette pièce, comme toutes les autres du poème, serait à citer ; nous ne pouvons résister au plaisir d'en transcrire une toute entière :

Le jour naît : dans les prés et dans les taillis verts,
Allons, allons cueillir et des fleurs et des vers,
Tandis que la ville repose ;
La fleur ouvre au matin plus de pourpre et d'azur,
Et le vers, autre fleur, s'épanouit plus pur,
A l'aube humide qui l'arrose.

Que de fleurs ont passé qu'on n'a point su cueillir !
Sur sa tige oubliée, ah ! ne laissons vieillir
Aucune des fleurs de ce monde !
Allons cueillir des vers ! par un charme idéal,
Qu'au doux parfum des vers leur parfum matinal
Comme deux soupirs se confonde.

Allons cueillir des vers ! sous la fleur du buisson,
Entendez-vous l'oiseau qui chante sa chanson ?
Tout chante et fleurit, c'est l'aurore !
Je veux chanter aussi ; blonde fille du ciel,
Ainsi, de fleur en fleur, va, butinant son miel,
L'abeille joyeuse et sonore.

Cueillons des fleurs ! et puis, avec ce doux fardeau,
Près de la couche blanche, où, sous un blanc rideau,
Mollement dort ma bien-aimée :
Je reviendrai m'asseoir ; et troublant son sommeil,
Je ferai sur son sein ondoyant et vermeil,
Tomber une pluie embaumée.

Riante, et sur un bras soulevée à demi,
Je veux que de mes fleurs, sur son sein endormi,
Alors sa main suive la trace,

Et qu'en un doux silence admirant leurs couleure,
Elle doute long-temps qui des vers ou des fleurs,
Ont plus de fraîcheur et de grâce.

A coup sûr, il n'est point de fleurs qui valent de pareils vers. Jamais André Chénier, jamais M. Victor Hugo, qui pourtant est si ravissant de fraîcheur, de pureté et de délicatesse, quand il le veut bien, n'ont rien écrit de semblable.

Cependant Marie a grandi.

Après moins de six mois passés loin de la lande,
Où nous allions, Marie, ah ! que vous voilà grande !
Sans votre corset rouge et ces jupons rayés,
Qui, trop courts à présent, m'ont laissé voir vos pieds,
Jamais je n'aurais dit : Cette fille qui prie
Au calvaire, et s'en va vers l'église, est Marie.
Et pourtant, c'est bien vous, je vous parle et vous vois ;
Mais, que vous êtes grande, après moins de six mois !
. . . . . .
Un jour d'avril, ainsi, sous le porche de pierre,
Tandis que dans l'église on faisait la prière,
Je parlais à Marie en secret et tout bas,
Mais elle m'écoutait, et ne répondait pas.
. . . . . .
Enfin, me regardant avec un doux sourire,
Comme une sœur aînée un frère qui l'admire :
Kénavô Bugel Kès ! Adieu, dit-elle, adieu !
Puis, entrant dans l'église, elle alla prier Dieu.

Avec ces mots d'adieu tout finit !—Un jeune homme
Natif du même endroit, travailleur, économe,
. . . . . ,
L'aima ; les vieilles gens firent les deux accords :
Et toute à son mari, soumise à son ménage,
Bientôt elle oublia l'amoureux de son âge.

Le poète alors s'éloigne des lieux où il aima. — Le voilà à Paris. Mais

. . . . . Le jeune homme est triste, la cité
Le retient en ses murs comme en captivité.
Seul, devant son foyer, devant le bois qui fume,
Il pense au vert Lidoô tout perdu dans la brume.....
. . . . . .
Oh ! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,
Le devant de la porte où l'on jouait jadis ;
. . . . . .
Car une fois perdu parmi ces capitales,
Cet immense Paris, aux tourmentes fatales,
Repos, douce gaîté, tout s'y vient engloutir,
Et vous le maudissez sans en pouvoir sortir.

L'esprit de son pays, le vieux barde Morgan, vient le consoler. « Si ton cœur est trop plein, lui dit-il,

Si ton cœur est trop plein, laisse ton cœur chanter. »

Et le poète chante l'*Histoire d'Ivonaik.* » Les *Amours*, la *Noce*, et la *Chaumière*, sont trois délicieuses chansons bretonnes, qu'il traduit en français avec tant de précision, tant de goût et de grâce, qu'on ne sait trop si l'on ne doit pas préférer la copie au modèle; et à ces doux souvenirs s'en vient mêler malgré lui un plus doux encore.

Dans ce moment :

. . . . . Paris
L'entoure avec effroi de ses jeunes conscrits.

Un des compagnons d'enfance du poète, Joseph Daniel, devient « soldat de metayer. »

Adieu, Daniel, adieu le bourg, l'église blanche,
Adieu ton beau pays! après vêpres, dimanche,
Tes amis te verront pour la dernière fois.....
. . . . . .
Mais avant de partir, si tu le peux, va voir
Celle qui demeurait chez sa mère, au Moustoir.
. . . . . .
Assis dans sa maison, alors regarde bien
Si quelque joie y règne, et s'il n'y manque rien;
Si son époux est bon, sa famille nombreuse,
Et si dans son ménage enfin elle est heureuse.
Regarde chaque objet pour me les dire un jour,
Et que dans ton récit je les voie à mon tour :
Attache bien tes yeux sur cette pauvre femme,
Est-elle belle encor comme au fond de mon ame?
Et ses petits enfans, prends-les entre tes bras,
Et s'ils ont de ses traits tu les caresseras.
. . . . . .
—Oh! s'il croît une fleur, une feuille à sa porte,
Daniel, prends-les pour moi, déjà sèches, qu'importe!...

Toute l'ame du poète est là;—Mais, qu'il avait raison de maudire cet *affreux Paris!*

Repos, douce gaîté, tout s'y vient engloutir,

disait-il;

Et la foi! aurait-il pu ajouter : il l'éprouva cruellement!—Quel est ce fantôme qui le suit? Ah! il ne le connaissait point dans sa simple et naïve enfance.

Souvent, le front baissé, l'œil hagard, sur ma route,
Errant à mes côtés, j'ai rencontré le Doute.

. . . . . .
. . . Vieillard cynique, au front chauve, à l'œil cave,
Le désespoir empreint sur son teint blême et hâve,
Chancelant et boiteux, d'un regard suppliant,
Il se traînait vers moi, tel qu'un vil mendiant,
Qui de loin vous poursuit du cri de ses misères,
Et sous ses haillons noirs met à nu ses ulcères.

C'est lui, — qui du front de Jésus, — *dans la pièce de ce nom*,

« . . . . . tant de fois insulté,
Détache les rayons de la divinité.

lui qui précède le cercueil de Le Bras, le pauvre jeune homme d'Armorique, notre frère, qu'il a tué ! lui qui enfante le monstre qui dévore ses propres entrailles, et qu'on appelle suicide ! Non, ce n'est pas ainsi que l'on meurt en Bretagne !

. . . . . .
Si Le Bras eût aimé le pré de Kerwegan,
Les taillis d'alentour, le Skorf et son étang,
Il chanterait encor sur le Ros ; où sa mère,
Mourant, l'aurait soigné comme depuis son frère;
Son corps reposerait dans le bourg de Kéven,
Près du mur de l'église, et sous un tertre vu.
Ses parens y viendraient prier avant la messe;
Tous les petits enfans y lutteraient sans cesse ;
Etendu dans sa fosse, il entendrait leur bruit,
Et les korrikets noirs y danseraient la nuit.
. . . . . .

Oh ! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,
Le devant de la porte où l'on jouait jadis ;
L'église où tout enfant, d'une voix douce et claire,
Vous chantiez à la messe, auprès de votre mère.

Et le poète s'est hâté de fuir Paris et de regagner la Bretagne.

C'était jour de dimanche, et la fête du bourg;
On chantait à l'église, et dehors, à l'entour.
. . . . . .
La messe terminée, à grand bruit cette foule
Sur la place du lieu comme une mer s'écoule ;
Alors, appels joyeux, rires et gais refrains,
Les voix des bateleurs et des marchands forains.
. . . . . .
Devant l'un des marchands, bientôt trois jeunes filles,
Se tenant par la main, rougissantes, gentilles,
Dans leurs plus beaux habits, s'en vinrent toutes trois
Acheter des rubans, des bagues et des croix.
—Marie !—Ah ! c'était elle, élégante, parée,
De ses deux sœurs enfans, sœur prudente entourée ;
Belle comme un fruit mûr entre deux jeunes fleurs,

Le passé, le présent, le sourire, les pleurs,
Tout cela devant moi ! qu'elles étaient riantes,
Ces deux sœurs de Marie à ses côtés pendantes ?
C'était Marie enfant ; je voyais à la fois,
Mes amours d'aujourd'hui, mes amours d'autrefois ;
Mon ancienne Marie encor plus gracieuse,
Encor son joli cou, sa peau brune et soyeuse ;
Légère sur ses pieds ; encor ses yeux si doux,
Tandis qu'elle sourit, regardant en-dessous ;
Et puis, devant ses sœurs à la voix trop légère
L'air calme d'une épouse et d'une jeune mère.
. . . . . .
Il fallut se quitter. Alors, aux deux enfans
J'achetai des velours, des croix, de beaux rubans ;
Et pour toutes les trois une bague de cuivre,
Qui, bénite à Saint-Pol, de tout mal vous délivre.
Et moi-même à leur cou je suspendis les croix,
Et tremblant, je passai les bagues à leurs doigts.
Les deux petites sœurs riaient ; la jeune femme,
Tranquille et sans rougir, dans la paix de son ame
Accepta mon présent ; ce modeste trésor,
Aux yeux de son époux elle le porte encor :
L'époux est sans soupçon, la femme sans mystère,
L'un n'a rien à savoir, l'autre n'a rien à taire.

Nouveau départ du poète. Cette fois c'est vers Marseille qu'il dirige ses pas ; mais là, parmi les orangers en fleurs, son cœur

..... L'emporte au loin, sous le ciel morne et gris,
De son pays natal... Errant, sans le savoir :
Sa pensée arrivait d'elle-même au Moustoir.
. . . . . .

De là, il se rend en Italie ; il voit le tombeau de Virgile, lui, notre Virgile breton ! lui qu'a inspiré la Bretagne, comme Mantoue son cygne. En consacrant quelques vers à Virgile, il ne pensait sans doute pas, qu'il lui ressemblait tant. Nous y songeons pour lui ; — mais, à Rome, comme le poète latin, dans le palais d'Octave, il rêve encore :

» Il rêve à sa *Mantoue*, à ses forêts de pin.
. . . . . .
Car pour nous, vieux Bretons, rien ne vaut la patrie ;
Et notre ciel brumeux, et la lande fleurie ! »

Nouveau retour.

Ouvre, c'est moi, Joseph !—Quoi ! si tard en voyage ?

C'est le poète frappant à la porte de Joseph Daniel qui,

. . . . . Depuis une année.
A pris femme au moment d'être soldat du roi,

C'est Noël, lui dit-il:

C'est Noël qui chez toi me conduit,
Je viens entendre encor la messe de minuit.

Les deux amis s'y rendent ensemble ; l'église est celle où le poète pria, petit enfant.

. . . . . .
Je reconnais les saints, la lampe, les deux croix;
Enfin tout dans l'église était comme autrefois.
Moi seul je n'étais plus debout près du pupitre,
Chantant à l'Évangile et chantant à l'Épître;
Mais oublié des gens qui m'avaient bien connu,
Et s'informaient entre eux de ce nouveau-venu :
Je restais comme une ombre, immobile à ma place
Muet, ou pour pleurer, les deux mains sur ma face.

A la communion, quand le prêtre arriva,
Portant le corps du Christ, mon front se releva.
Les hommes, les enfans, et les femmes ensuite,
Marchèrent lentement vers la table bénite.
. . . . . .
Seul encor, je n'eus point ma part de ce repas;
Mais quand, les yeux baissés, et murmurant tout bas,
Les femmes s'avançaient vers la douce victime,
J'essayai de revoir, (Seigneur, était-ce un crime ?)
Celle qui près de moi, dans notre âge innocent,
Mangea de votre chair et but de votre sang.
Je ne la nomme plus ; mes yeux avec tristesse
La cherchèrent envain cette nuit à la messe :
Dans la paroisse, envain je la cherchai depuis :
Elle a quitté sa ferme, et quitté le pays !.....

Ces vers terminent ce poème dont nous n'avons pu donner qu'une idée fort imparfaite ; nous renvoyons à l'ouvrage lui-même. On peut cependant entrevoir, d'après tout ce que nous avons dit, le principe d'harmonie qui en réunit les diverses parties en un centre unique. Le plan du livre se déroule naturellement, et sans effort, avec la vie du poète, dont elle est le sujet. Quant à la forme littéraire, à laquelle on a voué depuis quelque temps un culte tout particulier, quelquefois au dépens du fond, elle est toute simple. L'art semble peu de chose au poète ; l'inspiration est tout pour lui. *Marie*, est un recueil de lais bretons, unis par un lien commun : l'amour, la religion, et l'instinct de la patrie. Chacun de ces lais, avec son unité particulière, vient se fondre dans l'unité générale ; tantôt révètant le gracieux négligé de nos poésies populaires d'Armorique, et tantôt en prenant l'allure vive et dramatique. Le dessin en est d'une grande correction, les figures du naturel le plus charmant et de la plus frappante vérité, le coloris de la suavité la plus exquise. L'auteur s'est peint lui-même trait pour trait dans son livre, et cela si bien, qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer. Il a étendu sans y

songer avec une ineffable sensibilité, ce vernis de mélancolie qui nuance et éclaire d'un jour si doux, sur toute son œuvre, la physionomie bretonne. Ce caractère se fait également remarquer dans la forme. Le poète use habituellement de l'alexandrin, si grave de sa nature ; toutefois il sait en tempérer assez le ton uniforme par le charme des détails, et quelques enjambemens ménagés avec discrétion, pour lui ôter sa monotonie, sans lui faire perdre son espèce de tristesse si en harmonie avec le vague des émotions où s'abîme le cœur hu main. Le poète aime aussi parfois à laisser mourir ses chants dans deux rimes féminines, semblables aux finales ondulantes d'un air de nos montagnes noires, qui expire insensiblement dans les landes. Son vers a une grande souplesse, beaucoup d'harmonie, de la plénitude dans le mètre, seulement, peut-être, est-il par fois trop facile et trop abondant, et y remarque-t-on cette exubérance de sève du génie grandissant, qu'arrête la maturité. En résumé, on trouve généralement dans le poème de *Marie*, une pureté de langage, une unité de ton et de style, un naturel dans les sentimens et les images, une délicatesse de goût, un parfum de poésie hellénique, que l'on chercherait vainement dans nos meilleurs poètes d'aujourd'hui. Il nous resterait à dire un mot du cadre du poème, la (Bretagne) et de la pensée sociale et religieuse de l'auteur. Les citations que nous avons faites, quelque mutilées qu'elles soient, suffisent pour montrer qu'il a saisi la nature armorique, avec le plus rare bonheur ; nos claires eaux et nos fraîches vallées, nos mœurs si vieilles et si jeunes, nos usages si naïfs et si curieux, toute la Bretagne revit là dans sa plus poétique expression, dans sa plus riante parure.

Quant aux opinions actuelles du poète, elles sont les nôtres : l'émancipation européenne, et celle des provinces de France en particulier. Paris ne l'a pas inspiré ; c'est un oiseau de nos bruyères, qui ne chante qu'à l'entour du Menhir, ou sur le buisson des prairies... Paris est une serre chaude, où mille exhalaisons funestes étouffent souvent le génie ; il aurait pu perdre notre poète, lui faire oublier pour jamais et son *ancien Dieu*, le Dieu de sa mère, le Dieu de son vieux curé, le bon Dieu qu'il priait, si heureux, lorsqu'il était enfant, et sa *douce patrie*, peut-être, peut-être sa petite Marie, peut-être tout ce qu'il aima !

> Oh ! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,
> Le devant de la porte où l'on jouait jadis.

Et nous, pauvres Bretons, qui ne vivons plus que par nos gloires, nous aurions à en pleurer aujourd'hui, une des plus pures, une des plus chères à nos cœurs ! Mais, non, la providence ne l'a pas permis ; elle veille sur les destinées du poète : elle l'a sauvé de la fournaise, elle nous l'a rendu plein de foi, plein d'amour pour son pays, ainsi qu'autrefois, et toujours lui-même, elle nous l'a rendu, notre délicieux poète ! et l'esprit du doute a été vaincu, comme Satan par l'ange !

Le poème de *Marie* ne reflète que la première moitié de la vie du poète : jusqu'ici nous n'avons vu, que le naïf et gracieux enfant qui s'en va, cueillant et *des fleurs et des vers*, à l'aurore, au bord des ruisseaux, pour orner de leurs fraîches guirlandes le front de sa bien-aimée. L'homme va se relever devant nous : ses blonds cheveux se nuancent d'une couleur plus sombre, sa voix retentit plus

forte, son vieil être va se fondre dans un être nouveau ; ses chants d'enfance dans des accens plus mâles, ses amours de quinze ans dans de plus viriles amours. La Bretagne devient son amante ! Écoutez comme il la célèbre !

. . . . . .
Je laissai de mon cœur, sortir un chant d'amour.
. . . . . .
Et c'était un appel à la Divinité,
Pour toute nation un vœu de liberté.
C'étaient, ô mon pays! des noms de bourgs, de villes,
D'épouvantables mers, et de sauvages îles.
Noms plaintifs, et pareils au cri d'un homme fort
Luttant contre la main qui le traîne à la mort!...
Oui, nous sommes encor les hommes d'Armorique,
La race courageuse, et pourtant pacifique,
La race sur le dos portant de longs cheveux,
Que rien ne peut dompter quand elle a dit : je veux!
Nous avons un cœur franc, pour détester les traîtres ;
Nous adorons Jésus, le Dieu de nos ancêtres ;
Les chansons d'autrefois toujours nous les chantons,
Oh ! nous ne sommes pas les derniers des Bretons !
Le vieux sang de tes fils coule encor dans nos veines,
O terre de granit, recouverte de chênes !.....

Devant de pareils vers on ne peut que se taire et admirer ! ils sont le prélude du *poème des Bretons*, dont s'occupe l'auteur, et qui sera un des plus beaux monumens qu'ait jamais élevé poète, à la gloire de son pays. Th. V.

LA RÉVÉLATION.

I.

Si Dieu n'avait point révélé les vérités surnaturelles et le culte en esprit, la religion n'existerait pas ; il n'y aurait aucun lien entre l'être infini et l'être fini. Dieu est par lui-même un mystère inaccessible à l'esprit humain : si donc la parole divine ne révélait pas sa nature et ses perfections infinies, Dieu resterait inconnu à l'homme. Aussi, l'antique philosophie succomba toujours sous la pensée de Dieu ; elle redouta cette investigation, et ne sut jamais dire ce qu'il est.

L'homme ne peut ni par ses sens ni par son intelligence pénétrer les secrets de la nature infinie ; s'il le pouvait il n'y aurait plus de distance entre l'homme et Dieu ; le regard indiscret de sa créature pourrait plonger dans l'infini et, malgré le voile des mystères, connaître les desseins éternels de la sagesse incréée.

Mais l'esprit humain ne saurait s'élever à cette hauteur, il ne peut arriver jus-

qu'à cette lumière inaccessible que Dieu habite, et au sein de laquelle il cache son existence mystérieuse. Nul ne peut pénétrer dans cette haute solitude où Dieu contemple ses perfections ; il ne peut même arriver jusqu'au voile éclatant qui l'environne. Quand l'homme veut monter par ses propres forces vers ces hautes régions il tombe dans les erreurs les plus grossières ; sa sagesse se change en folie, sa science en stupidité, ses lumières en ténèbres.

Mais comme Dieu ne veut pas que l'humanité persévère dans l'erreur et vive dans l'abrutissement, il a parlé plusieurs fois au monde, et sa parole soulevant une partie du voile qui le couvre, a dissipé les ténèbres de l'erreur, et les fantômes de la superstition. Depuis cet heureux jour tous les hommes peuvent connaître Dieu et les voies qui conduisent à l'immortalité bienheureuse.

Dieu est la vérité incréée, la parole par laquelle il révèle ses mystères et ses desseins immuables sur le sort futur de l'humanité est donc une parole de vérité. Quand il ouvre aux yeux des prophètes les secrets de l'avenir, quand son Fils enseigne la doctrine de vérité, et que l'Église, interprète de cette doctrine, en détermine le vrai sens, les hommes doivent les croire, ils ne peuvent sans crime refuser d'y ajouter foi.

Dieu ne peut errer ; son intelligence atteint les dernières limites de tous les êtres, ou plutôt il est la dernière ligne de l'universalité des êtres ; rien n'altère ses souvenirs ; il voit tout. Dieu ne peut tromper quand il parle ; et pourquoi tromperait-il l'homme ? Serait-ce pour excuser ses œuvres ? et qui est assez grand pour le juger ? Serait-ce pour s'attirer les louanges humaines ? mais lui seul se loue dignement ; lui seul peut approuver ses œuvres sublimes parce qu'il connaît leur conformité avec ses idées éternelles ; il ne permet aux hommes de le glorifier qu'après s'être glorifié lui-même. Serait-ce par crainte de l'homme ? L'homme est donc un ennemi bien redoutable pour Dieu ? s'il parlait plus ouvertement de ses mystères, l'homme, peut être, découvrirait le secret d'égaler son créateur. O profondeur de niaiserie humaine !

II.

La révélation divine est le moyen le plus efficace de connaître la vérité sans travail pénible, sans crainte de s'égarer dans un labyrinthe inextricable ; c'est un des plus beaux présens que le créateur dans son amour ait fait à l'humanité : il lui a enseigné par ses révélations la vraie sagesse, la vérité et la vie.

Entendez-vous, c'est la voix de Dieu qui retentit dans le désert, qui révèle des mystères cachés et ressuscite les peuples.

Entendez-vous, c'est la voix de Dieu qui retentit sur l'océan des âges, et son écho vibre jusqu'au-delà de l'éternité.

Entendez-vous, c'est la voix de Dieu qui rappelle les morts à la vie, et la mort vaincue se dévore elle-même en silence ; son empire s'est écroulé, elle est absorbée par la vie.

Déjà les sources d'eau vive jaillissent de la terre pour rafraîchir le corps brûlant des peuples ; la sanctification germe dans l'ame des nations.

Dans l'enfance du genre humain Dieu parle en figures ; il promet les biens périssables de la vie : l'homme ne peut encore tenir en ses mains que des hochets. Mais l'âge mûr arrive, et alors Dieu révèle des vérités spirituelles ; il découvre la vie et l'immortalité ; il s'offre à l'homme comme le principe et la fin de sa félicité.

La langue de l'homme n'était pas assez pure pour une révélation si sublime ; pour parler de la vie heureuse de l'éternité il fallait le Fils du Roi du ciel. Il est venu pauvre et souffrant partager les peines de notre exil et nous consoler de ses tristes ennuis en nous racontant les joies ineffables de la patrie : le genre humain connait maintenant toutes les vérités qu'il peut supporter. Il ne reste à Dieu qu'à se révéler lui même ; le Fils nous a découvert ce que l'amour infini du Père prépare aux élus: il ne reste plus qu'à réaliser la promesse. Après le fils de Dieu, nul n'a le droit de parler ! il a clos toute révélation pour la terre en découvrant toute vérité.

Il n'y a plus à chercher après Jésus-Christ ; ceux qui cherchent après lui rétrogradent vers l'enfance de l'humanité. C'est pitié d'entendre ces esprits balbutier je ne sais quels enfantillages à la place des connaissances sublimes que nous devons à la Sagesse éternelle, et crier que leur marche est progressive quand ils fuient des lumières de l'Évangile vers les ténèbres de la philosophie.

Il est triste de considérer leurs égaremens, de les entendre se disputer pour des bagatelles ; de les voir chercher pour arriver à Dieu une autre route que celle qu'a tracée le rédempteur du monde. Mais comment cela pourrait-il être autrement sur une terre où tout est désordre et confusion, où chacun marche d'après ses caprices ou sa fantaisie ! une pareille confusion doit conduire à la mort.

Heureux celui qui, connaissant la vraie religion et les révélations divines, laisse tous les systèmes de philosophie terrestre, et suit toujours Dieu, auteur de la vérité, et docteur de la vraie sagesse : il s'asseoit à ce céleste banquet où Dieu sert à tous les hommes la vérité pour nourriture, il en sort tranquille et rassasié.

III.

La philosophie obscurcit les vérités révélées de Dieu, mais ne les anéantit pas ; la révélation doit être contredite pour se raffermir dans l'esprit des croyans. Quelquefois en tombant, un ange entraîne dans sa chute des compagnons sans nombre. Aux yeux des faibles la révélation parait éteinte ; aux yeux des forts dans la foi c'est un léger nuage qui passe devant le soleil ; il disparaît, et l'astre continue sa carrière sans avoir perdu un seul de ses rayons. Chaque époque a ses temps d'épreuve ; la nôtre n'est pas assez pure pour n'être pas mise dans le creuset : puisse-t-elle en sortir plus digne de Dieu !

La révélation se contente de ses fidèles adorateurs sans craindre la multitude de ses ennemis. Qu'a-t-elle à craindre, puisqu'elle est éternelle et immuable, et que les flots des opinions humaines viendront toujours se briser contre son éter-

nelle et inflexible immutabilité ? Elle régnera toujours dans le cœur des amis de Dieu ; son empire est le plus noble de tous, surtout quand on s'y soumet volontairement. Le joug le plus honteux est celui du mensonge : c'est la plus odieuse des servitudes ; il faut donc la secouer pour embrasser la vérité, car la vérité domptera un jour le monde malgré lui.

La science vaine et orgueilleuse, en se séparant de la religion pour marcher seule, s'égare. Qu'est-ce que la science, sans la connaissance de Dieu et de la vérité ? que connait-elle de la nature, pour outrager son auteur par la négation de sa providence et de son amour envers tous les êtres ? Elle connait la surface extérieure des corps et quelques-unes de leurs propriétés ; mais elle ne connait la cause d'aucun effet naturel. En vérité, s'enorgueillir de tant d'ignorance, n'est-ce pas le comble de la sottise ! Aussi, pour la punir, Dieu la laisse se repaître d'obscures conjectures et de mots inintelligibles. Quelle plus triste conquête que celle de l'erreur ? que faudrait-il pour rendre inutile cette science ? changer un peu la forme du monde ; cela suffirait pour faire évanouir le prestige de ces vaines idées. Dieu le fera un jour !...

Se peut-il que des hommes poussés vers leur demeure éternelle, et qui sentent périr en eux tout ce qui est mortel, abandonnent les révélations divines, et cherchent la vérité dans les opinions des hommes ? Qu'offrent tous les systèmes humains ? des fragmens de vérité dérobés au christianisme, des paradoxes et des assertions sans preuves, mais ornées de ce luxe d'images fantastiques, cortége obligé de la parole humaine, et manteau scintillant du mensonge.

IV.

La religion n'est pas une invention de l'homme, le produit de ses caprices, un mouvement subit de sentimentalité. La religion est un devoir positif révélé de Dieu, inscrit en tête de sa loi, soutenu par une sanction terrible et consolante.

Le déïsme est une opinion gratuite sans fondement et sans preuves solides ; c'est la négation presqu'entière du symbole chrétien ; mais la négation d'un symbole n'est que l'impuissance de s'élever jusqu'à la hauteur des vérités sublimes qu'il formule : c'est un démenti donné au Dieu révélateur. Mais ce démenti vient de l'ignorance et de la haine, et ne prouve aucun courage dans celui qui le donne, puisque la négation de la vérité dispense l'homme de vivre et de mourir pour elle. C'est la négation de l'infini, car l'esprit humain est incapable d'en embrasser l'étendue : du fond de son néant cet insensé dit à Dieu : Etre des êtres, s'il est vrai que tu existes, descends de ton trône afin que je te mesure à ma taille, afin que je retranche de tes perfections infinies celles que l'intelligence que tu m'as donnée ne comprend pas ; ou bien fais-moi marcher ton égal si tu veux que je m'anéantisse devant ton immensité. Grand Dieu, ayez pitié des folies criminelles de vos créatures !

L'irréligion est un crime et une folie : c'est un crime, car elle insulte Dieu ; c'est une folie, puisqu'un instant suffit pour faire paraître l'impie devant son

juge. L'irréligion est l'effet de l'ignorance ; instruisez-vous, et vous aurez horreur de l'impiété

Quand l'irréligion est générale dans un peuple, il marche vers l'asservissement ou la mort, les doctrines irréligieuses ruinent plus aisément un empire qu'une défaite sur un champ de bataille ; on répare la perte d'une armée, on ne répare pas la perte de l'esprit public, du désintéressement, de la bonne foi, de l'amour, du dévouement ; quand le concours des volontés manque, l'ordre social n'est plus : une force extérieure peut le soutenir un instant, mais la mort est dans le cœur, un souffle suffit pour dissiper ce cadavre.

V.

La révélation peut seule élever l'homme au-dessus de la terre en lui découvrant les richesses de la vie future ; elle seule l'empêche de se dégrader. L'homme religieux porte souvent ses regards vers l'éternité ; il désire ce bonheur ineffable. que Dieu fait luire à ses yeux.

Semblable à l'homme assis au bord de l'Océan, à l'heure où le soleil sort des nuages et lance ses premiers feux ; l'Océan est encore enveloppé d'un manteau de vapeurs noirâtres qui dérobent la vue de ses eaux. A mesure que l'astre monte dans les cieux ses rayons dissipent les vapeurs noires, et découvrent à ses regards surpris l'immensité des mers et le mouvement des ondes qui viennent expirer au rivage.

La vie présente est ce voile funèbre, ce manteau de vapeurs noirâtres qui dérobe aux yeux du chrétien l'éternité heureuse qu'il côtoie pendant son exil. Mais à mesure que sa foi devient plus vive, un coin du voile se relève, il pénètre dans les profondeurs de la vie future, et quand son ame s'échappe des liens du corps, elle se précipite dans cet océan de lumière et de félicité.

Heureux jours que les ames pures aperçoivent loin du tumulte du monde et du bruit de ses passions, et qu'elles saluent de loin par leurs vifs désirs !

Le bonheur que nous promet la révélation divine est semblable à un jardin fermé, les ames remplies de foi regardent à travers les fentes de la porte et découvrent quelques beautés du jardin céleste.

Le bonheur du ciel est comparé à une source d'eau vive toujours jaillissante pour tempérer les ardeurs dévorantes d'une ame brûlée d'amour ; cette source est scellée ; les hommes sans foi boivent les eaux bourbeuses de la terre, ils passent à côté de cette source sans se douter qu'elle existe. Le vrai chrétien prête l'oreille au murmure de ses eaux, et il attend avec amour le jour où Dieu brisera le cachet et la pierre qui les couvre pour s'y désaltérer.

Le bonheur de l'éternité est un parfum qui se répand dans l'immensité des cieux ; mais l'air grossier que nous respirons l'empêche d'arriver jusque dans nos vallées de mort. Les odeurs corrompues du monde forment une atmosphère impénétrable à ce parfum ; mais les amis de Dieu montent sur la montagne, et aspirent de loin ce parfum ineffable ; leur ame se dilate d'une joie indicible.

La révélation enseigne à l'homme qu'il est plus grand que ce monde ; la vie de la terre est au-dessous de ses désirs ; le chrétien sent que son ame est à l'étroit

dans ce monde matériel ; son ame étouffe ici bas, elle est écrasée par les cieux et la terre, par les astres et leur lumière: elle ne respire à l'aise qu'en présence de l'infini.

Le soleil du monde est une pâle image de l'agneau céleste dont l'éclat éclaire la cité du ciel. Les astres ne sont que ténèbres, comparés aux élus, la fraîcheur des eaux est brûlante, comparée aux eaux vives du ciel ; la beauté des campagnes est une scène de mort, c'est un vêtement de deuil, comparée aux riches fleurs du jardin céleste.

Et les justes peu instruits s'étonnent que Dieu laisse jouir les impiés pendant quelques jours d'un monde destiné à périr? un peu de foi doit leur montrer la folie de cette pensée.

VI.

Ainsi le Christ, par ses révélations, a mis au grand jour la vie et l'immortalité. Avant sa venue, cette noble pensée était obscurcie par les passions ; depuis que sa parole a retenti, le crime et l'ignorance peuvent seuls en douter. Que sont à présent les souffrances de la terre? du sein de la douleur l'espérance ravit l'ame vers le ciel ; plus une ame est épurée, plus elle pénètre dans les profondeurs divines. Dieu aime à se découvrir aux ames pures, mais il se cache à l'esprit perverti du méchant.

L'espérance nous fait traverser la vie sans haïr les hommes quand ils sont en apparence plus heureux que nous ; et pourquoi porter envie à une félicité si peu durable et si peu réelle? est-ce que dans l'atmosphère de bonheur où ils semblent vivre il n'y a pas un ver rongeur qui attriste leur ame? n'ont-ils pas la crainte de perdre leurs biens ou la vie?

Le fils de Dieu est descendu du ciel en terre pour nous parler le langage du ciel. Quelle douceur dans sa doctrine, quelle sainteté dans ses préceptes, quelle pureté dans sa vertu, quelle sublimité dans ses sentimens! sa doctrine n'est pas la doctrine d'un homme ; on ne trouve en lui ni les préventions, ni les haines, ni les jalousies de l'homme. Nul rétrécissement d'idées dans l'homme-Dieu ; il destine sa doctrine à tous les hommes ; il veut qu'elle devienne aussi commune que l'air que nous respirons. Point d'acception de personne dans la distribution de la vérité, il suffit d'être homme pour mériter de la connaître. Depuis cet heureux jour la vérité n'est plus le monopole de quelques esprits supérieurs ; c'est le trésor commun de l'humanité, tous peuvent puiser sans obstacle à cette source féconde, elle ne s'épuisera jamais ; des générations sans nombre viendront, sans la tarir s'y désaltérer jusqu'à la fin des temps.

La doctrine chrétienne, si sublime et si simple, étonne l'homme de génie par sa profondeur, et cependant elle est accessible à l'esprit le plus grossier : c'est un vaste océan où nagent les monstres de l'abîme, et où les petits poissons vivent sans danger. Dieu seul a pu révéler une telle doctrine ; Jésus-Christ est le seul maître du monde ; l'Église est la seule interprète de sa doctrine : quiconque s'élève en face de l'Église est un docteur de mensonge.

La vérité révélée sanctifie les hommes ; elle les initie aux vertus les plus hé-

roïques; par elle le moindre des hommes peut être le premier de tous par son amour. Cette vérité fait connaître les vrais biens; dans l'Évangile il n'y a pas d'hésitation sur la nature du bonheur et les moyens de l'obtenir. D'un seul mot le maître caractérise le néant des biens du monde et la grandeur des biens futurs : Que sert à l'homme de gagner tout le monde s'il perd son ame? Révélation profonde et digne d'être méditée pendant les années de l'exil; elle seule peut rendre l'homme vrai chrétien. Ce seul mot vaut plus que toute la philosophie humaine.

VII.

A qui comparerais-je ceux qui repoussent les révélations divines pour s'attacher à leur propre esprit! A des hommes qui parcouraient les flancs caverneux d'une haute montagne : ils marchaient à l'aventure, suivant ses sombres sinuosités, n'ayant pour se guider qu'une lumière vacillante; la fatigue affaiblissant leurs membres, ils cherchaient une ouverture pour sortir et ils ne la trouvaient pas.

Fatigués, ils s'assirent dans ces vastes cavités; la lumière éclairant à peine la longueur de leurs corps, ils se désolaient d'être retenus dans cette horrible prison et dans leur désespoir ils imploraient la mort; or l'un d'eux se mit à prier, et le ciel exauçant sa prière, une lumière vive et éclatante pénétra dans la caverne et montra la route qu'il fallait suivre pour en sortir et voir la patrie.

Puis une voix céleste exhorta ces hommes à suivre cette lumière pour être sauvés, et celui qui avait prié se leva, et marchant vers l'ouverture de cette caverne il fut délivré.

Mais un autre dit : Qui sait si cette lumière n'est pas une illusion? comment la suivre si nous ne connaissons pas sa nature, n'avons-nous pas d'ailleurs la nôtre pour diriger nos pas? Et un autre tourna en dérision celui qui s'était sauvé. Alors, se levant, ils marchèrent du côté où elle n'éclairait pas; et comme le reflet avait chassé quelques ombres, ils attribuèrent cet effet à leur flambeau presque éteint. Mais leur erreur ne dura guères; car, à mesure qu'ils s'éloignaient de la vive lumière ils entraient dans des ténèbres plus profondes, et s'égaraient en des routes tortueuses et sans issue.

Alors ils se désespérèrent, et l'un d'entre eux, surmontant la fausse honte et les railleries de ses compagnons, reconnut que le premier avait agi sagement; il suivit ses traces et se sauva. Mais l'amour-propre retint les autres dans ce labyrinthe, et ils y moururent de désespoir de ne pas rentrer dans la patrie.

La caverne c'est le monde; la faible lumière c'est la raison; la lumière vive et éclatante c'est la révélation. Celui qui a foi à la révélation marche avec assurance vers la patrie; les autres meurent et ne la voient pas.

L'abbé O. Vidal.

SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT.

Prix décernés. — Prix remis au concours. — Bouteilles à vin mousseux perfectionnées.

Les progrès de l'industrie ayant une utilité positive et une influence morale assez grande aujourd'hui, n'oublions pas de dire quelques mots de la dernière séance publique tenue en 1835 par la société d'encouragement qui malheureusement n'encourage pas toujours l'industrie autant que sa position de fortune pourrait le lui permettre. Cependant au mois de mai de l'année dernière réveillée pour ainsi dire de sa torpeur par les marques d'approbation que reçut l'académie de l'industrie, en distribuant ses médailles aux industriels, la société d'encouragement semble avoir voulu chercher à marcher sur de nouveaux erremens, et ses promesses, en 1835, ont été moins illusoires que les années précédentes. Cette société, sur les rapports de ses membres les plus jeunes, les plus actifs, a distribué les prix suivans : un de 4,000 francs, sur le rapport de M. Dumas à M. Cellier Blumenthal pour les perfectionnemens qu'il a fait subir aux fourneaux de distillation et d'évaporation; un de même somme à M. Degrand, raffineur de Marseille, pour son appareil de vaporisation dans le vide des liqueurs sucrées, dans lequel le poids de l'eau de condensation ne dépasse point le poids de la vapeur condensée ; un de 1,500 francs à M. Lacroix de Toulouse, pour la fabrication du sucre de betteraves, annexée à une exploitation rurale sans augmentation de frais dans les travaux ni dans les produits.

A part ces prix la société a remis au concours pour 1836, le peignage du lin par machines, la construction des tarauts et des filières, le blanchiement et la fabrication des toiles peintes, le nétoyage des écorces pour la fabrication du papier, les armures métalliques et les tissus d'amianthe propres à préserver de l'action des flammes, le remplacement de la colle de poisson dans la fabrication de la bière, un nouveau procédé non insalubre pour retirer le gluten dans la fabrication de l'amidon, un moyen de reconnaître la falsification de la farine, un moyen de rendre les chaudières à vapeur inexplosibles, un procédé de fabriquer des bouteilles pouvant résister aux vins mousseux, un procédé mécanique de fabriquer les tuiles, la fabrication de nouveaux crayons lithographiques et un nouveau mode d'encrage des mêmes pierres, sujets qui n'ont été qu'imparfaitement traités. Cependant on a rappelé une médaille d'argent à M. Gérard Marécat pour sa manière de fabriquer les tuiles; on a décerné, sur la demande de M. Gauthier de Claubry, une médaille d'or de deuxième classe à M. Boland, boulanger, pour son moyen de reconnaître la pureté de la farine; une autre de première classe en or, sur la demande de M. Séguier, a été décernée à M. Galy-Cazalat pour le perfectionnement qu'il a apporté dans les chaudières à vapeur, mais dont il s'est réservé l'exploitation; puis M. Pouillet a rappelé la médaille d'or de première classe, obtenue en 1833 par M. Darche d'Aumont près Maubeuge, et il en a réclamé une pareille pour MM. Blum frères, d'Epinal, Poilly et de Violenne, de Soissons, tous propriétaires de verreries, dont les bouteilles à vins mousseux au lieu de ne résister, comme en 1823, qu'à une pression de 12 à 15 atmosphères avec une casse souvent de 15 à 20 pour cent, sont arrivées à résister actuellement à une pression de 15 à 30 atmosphères, avec une casse restant au dessous de 5 pour cent, résultat déjà fort important pour tous les fabricans de vins mousseux. Ainsi comme on vient de le voir si la société d'encouragement ne s'est pas tirée de l'ornière où depuis long-temps elle est stationnaire, du moins elle a prouvé que ses jeunes membres faisaient de nobles efforts pour l'en sortir.

THÉATRES.

Les plaisirs du carnaval qui n'ont pas attendu, pour commencer, le signal officiel, sont aujourd'hui en pleine activité, et malgré le puissant intérêt que comporte la situation

présente, il reste bien encore quelque loisir pour les représentations dramatiques, et plus encore pour les bals que cette époque de folie et de vertige ramène chaque année à sa suite avec leur brillant cortège de travestissemens, de musique et de masques. Si d'ailleurs d'un côté les théâtres ne sont pas tout-à-fait aussi suivis qu'ils pourraient l'être, il en sont d'un autre dédommagés par l'empressement vraiment inoui des danseurs, pour lesquels chaque salle de spectacle transformée en salle de bal, se trouve à peine assez grande. Nous avons déjà eu occasion de nous élever contre le laissez-aller qui règne dans ces lieux ouverts à toute espèce de scandales ; nous ne reviendrons pas sur ce sujet dont il faudrait peut-être aller chercher les conclusions sur le banc de plus d'un célèbre accusé que leurs mauvais penchans ont conduit au crime, en passant par l'oisivité et la débauche.

Nous ferons seulement remarquer que l'Opéra, dont les bals, inventés par le régent, sont d'origine si ancienne et si immorale, semble vouloir donner à ce genre de plaisirs un but tout-à-fait inattendu, et dont l'inspiration est peut-être due à l'impulsion donnée par le bal fondé annuellement pour secourir les pensionnaires de l'ancienne liste civile, et qui a, dit-on, offert cette fois un total de 80,000 fr. C'est aussi dans un but de bienfaisance que l'Opéra ouvre cette année ses portes à l'innombrable affluence qu'un esprit de contraste y conduit peut-être; pour suppléer à l'absence des *Tombola*, dont la police a, je ne sais par quels motifs, supprimé, le secours efficace, le nouveau directeur de l'Opéra a imaginé d'intéresser toutes les dames de la Chaussée-d'Antin à la formation d'une loterie italienne, dite *degli allegri*, dont chaque lot gagnant doit être composé d'un objet de luxe ou d'un ouvrage quelconque de leurs mains, et dont le produit doit être consacré au soulagement des pauvres du deuxième arrondissement. C'est une heureuse et fort ingénieuse idée que celle de cette loterie philantropique, dont le succès ne saurait être douteux. Puissent à l'instar de l'Opéra, tous les autres théâtres qui donnent des bals, faire tourner ces réunions au profit de la bienfaisance, et expier ainsi par quelques bonnes œuvres, les scandaleux exemples dont ils ont été trop long-temps les propagateurs.

Il ne faut pas conclure de ce que nous venons de dire que les pièces nouvelles aient complétement manqué au mois qui vient de s'écouler dans les plaisirs du bal. Le théâtre de la Bourse a donné naissance à deux nouveaux opéras-comiques. *Gasparone*, tel est le titre de la première de ces deux productions, dont la musique est due à M. Rifaut, déjà connu comme auteur de la *Sentinelle perdue*. Il n'y a rien de bien remarquable dans ce petit acte, où l'on voit un brigand italien sauver la vie à un des lieutenans du général Championnet, et obtenir pour récompense, d'être incorporé dans l'armée française. Cette donnée un peu commune, a inspiré au musicien un chœur et une prière qui ont obtenu quelques applaudissemens. Mais ce n'était rien en comparaison de ce que l'on annonçait à la grande joie des amateurs ; depuis quelque temps déja il était question du passage de madame Cinti-Damoreau à l'Opéra-Comique ; peu de personnes voulaient croire à la subite détermination qui privait le Grand-Opéra d'un de ses plus habiles soutiens. Il ne fallait rien moins que l'annonce de la première représentation d'*Actéon*, pour convaincre les incrédules. Cet opéra, dont l'association connue et tant de fois heureuse de MM. Scribe et Auber, garantirait le succès, a été accueilli comme il devait l'être, et madame Damoreau n'a eu qu'à se louer du choix qu'elle en avait fait comme pièce de début. Poème, musique et cantatrice ont été couverts d'applaudissemens mérités, et la toile s'est baissée au milieu d'un déluge de couronnes et de fleurs.

Ce sont là à peu près les seuls événemens dramatiques du mois; que dire en effet d'une espèce de drame représenté à la Porte-Saint-Martin pour servir d'encadrement aux exercices des Bédouins, et d'un vaudeville dans lequel on voit les actrices de l'Ambigu faire l'exercice à feu? Ce sont des productions qui intéressent assez peu l'art et la morale, pour qu'il nous suffise d'en faire mention. Tel est l'étrange bouleversement opéré dans nos théâtres, mais plutôt par la faute de ceux qui en tiennent les rênes que par celle du

public, que les auteurs en sont réduits aujourd'hui à aller chercher des moyens de succès dans des tours de force dignes de la place publique, et dans des évolutions féminines dont la singularité fait tout le mérite. Nous ne saurions au reste trouver une meilleure preuve de l'existence de cet inextricable chaos que dans la présence du fameux Frédérick-Lemaître au théâtre des Variétés. Eh! quoi! le premier représentant du drame moderne sur les mêmes planches qui virent naître et régner les Jocrisses, et où plus tard s'illustrèrent les Potier, les Tiercelin, les Odry et tant d'autres héros de la farce! Devons-nous en tirer cette conséquence que les romantiques en sont venus au point de faire amende honorable à ce public qu'ils ont si long-temps mystifié, et de lui avouer que rien n'est plus près du ridicule et de la bouffonnerie que les merveilleuses conceptions du drame moderne. Il est d'ailleurs à supposer que si M. Frédérick-Lemaître ne passe aux Variétés qu'avec son bagage des haillons de Robert-Macaire, il ferait tout aussi bien de n'y jamais mettre les pieds; car il est aisé de prévoir qu'une charge aussi exagérée que celle dont il est le type seul et unique, ne saurait faire sensation à un théâtre où sans y avoir la même exagération, la charge se trouve sans cesse à l'ordre du jour. Puissions-nous ne pas nous tromper dans nos prévisions, et voir enfin un public éclairé faire une éclatante justice de cette ignoble forfanterie de l'immoralité et du vice pour laquelle il ne s'est pas encore trouvé de censure.

D. A. D.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Après avoir rendu compte des *Lettres de saint François de Sales*, nous devrions peut-être essayer d'analyser la deuxième livraison des *Mémoires de Luther ;* mais ces prétendus mémoires, *écrits par lui-même*, ne sont autre chose qu'un extrait de ses œuvres. C'est une compilation rédigée par un professeur à l'Ecole normale, appelé M. Michelet, lequel est aussi historiographe du christianisme, chef de la section des manuscrits historiques aux Archives du royaume, biographe de Valdo, de Wicleff, de Jean Hus et de Jérôme de Prague, de Zuingle, Mélancton, Hulten, Calvin, Servet, Caméron, Knox et autres associés, successeurs ou prédécesseurs du vénérable Martin Luther. On voit que M. Michelet ne se laisse pas manquer de belles qualifications, et quand on lit ses ouvrages on y découvre aisément son estime et son admiration pour le *géant d'Erfurt et de Wittemberg*. Ses deux gros volumes, intitulés *Mémoires de Luther*, ne sauraient être d'aucune utilité pour ceux qui ont eu la patience de lire les œuvres de cet hérésiarque, et c'est une compilation si judicieusement faite, qu'elle ne saurait être d'aucun profit à ceux qui ne connaissent pas les *OEuvres de Luther*. Ce n'est certainement pas après avoir lu cet ouvrage de M. Michelet, qu'on pourra se former une idée de la grossièreté, de la mauvaise foi, de l'inconséquence et de la brutalité de ce moine apostat.

C'est en vain qu'on entreprendrait aujourd'hui de redonner au luthérianisme un principe de vie qu'il a perdu. Depuis leur origine, toutes les divisions du protestantisme n'ont cessé de marcher à leur dissolution ; elles sont arrivées de nos jours à leur terme inévitable. La plus grande partie des communions protestantes a fini par se déclarer pour le déisme, et ce n'est pas d'une manière obscure ou partielle, dans quelque cercle étroit pour les limites ou borné pour l'autorité, c'est avec une publicité manifeste, par grandes masses et sous la conduite du clergé protestant.

Le système actuel, qu'on appelle Néo-christianisme, avait fermenté long-temps sous les noms de Critique sacrée, d'Exégèse, de Nouvelle-lumière et de Christianisme-raisonnable; mais ses prédicateurs admettent et professent maintenant qu'il n'y a jamais eu de révélation immédiate, qu'il n'y a jamais eu de miracles, et que tous ceux qui sont mentionnés dans la Bible sont des faits purement naturels, amplifiés ou mal expliqués par

les écrivains sacrés. C'est sans doute à cause de cela qu'en 1825, autant que je me le rappelle, un des principaux pasteurs de Berlin avait commencé son sermon du jour de Pâques par ces paroles remarquables dans la bouche d'un prédicateur *évangélique* : — *Mes frères, quoiqu'il ne soit ni certain ni vraisemblable que Jésus-Christ soit ressuscité*..... (1)

Suivant les Néo-chrétiens, toute la doctrine exprimée par la divine écriture est un composé d'enseignemens *rationnels* revêtus d'expressions obscures et tendues, de dogmes faux, ajoutés par des copistes, ou défigurés, ou même inventés par les premiers rédacteurs, « hommes faibles, sujets aux passions comme nous, et, qui plus est, privés de cette masse de lumières qui font la gloire et le bonheur de notre siècle » (2).

A chaque expression de nos livres saints, ces novateurs attachent une explication purement naturelle. La *sanctification*, par exemple, est un libre et vertueux effort qui produit en eux la perfection ; la *régénération* n'est autre chose que la sincérité dans la résolution de mener une vie probe et morale. Suivant quelques-uns, le dogme de la chute du premier homme pourrait bien avoir quelque chose de vrai, mais c'est uniquement ce que le *sentiment intérieur* nous en fait connaître : la définition n'est pas des plus claires et l'opinion la plus générale est que ce dogme est absolument faux. Mais pour aucun de ces docteurs, héritiers des Albigeois, des luthériens et des calvinistes, ce dogme de la chute de l'homme ne saurait être appuyé sur l'autorité de la sainte Ecriture; car elle ne contient que des *mythes*, qui sont destinés à revêtir certains préceptes que la raison pourrait nous enseigner suffisamment. L'Évangile est donc, comme la Genèse et l'Apocalypse, une pure mythologie. Voilà pour la doctrine, et voici quant à la morale.

Un livre de cantiques protestans qui sont imprimés à Magdebourg, avec privilége du roi de Prusse, lequel est assurément, comme son beau-frère, le ci-devant roi des Pays-Bas, un des plus inflexibles et des plus ardens calvinistes de ce temps-ci, un livre de cantiques à l'usage des prêches, des casernes et des hôpitaux prussiens, à l'usage des universités, des séminaires *évangéliques*, des écoles militaires et des écoles primaires, appelle la croyance au diable et à l'enfer une *tradition superstitieuse* ; mais on y consacre en même temps toute une division de formules à dissiper la *crainte des revenans* et leur influence sur les *esprits de l'air*. Ce même livre contient une suite de méditations, d'hymnes et d'exhortations, non pas sur le renoncement à soi-même que l'Évangile a prescrit et que le Sauveur du monde est venu pratiquer, mais sur *l'amour tendre et réfléchi que nous devons avoir pour nous-mêmes, et sur les soins assidus qu'il faut donner à notre propre corps, compagnon chéri de notre intelligence !* Il est pourtant malheureux, dit le *Magasin évangélique* de Genève, tome III, page 28, qu'on ait amené les fidèles protestans de la haute Allemagne à chanter dans la maison de Dieu des choses pareilles à celles-ci !.... On vient aussi de publier à Weymar un recueil d'oraisons dans lequel une *amante abandonnée* se plaint à Dieu de l'inconstance de son amant, en attribuant à l'action de Dieu *sur son être* l'ardeur qui la consume et la jalousie qui la fait languir ! « En effet, observe l'écrivain saxon, ce casuiste Néo-chrétien, qu'est-ce que » l'amour passionné, avait demandé l'illustre Mme de Staël, si ce n'est l'essai des ailes » de notre âme ? » On est d'abord un peu surpris de trouver une prière établie sur un texte de Mme de Staël, auteur de *Delphine* et l'apologiste de l'adultère et du suicide ; mais, comme on voit, c'est une oraison pour des amantes abandonnées, et la prière XVIIe, où l'*homme robuste et malheureux se dispose à briser les chaines de sa vie*, est également fondée sur l'autorité biblique et néo-chrétienne de cette *baronne pieuse et supérieure*, comme l'appelle l'auteur allemand.

---

(1) Voy. *Magasin évangélique de Genève; Gazettes de Bavière, de Francfort, de Leipsick*, etc.

(2) *Journal évangélique de Ferney-Voltaire.*

Quand à la réunion qui vient de s'opérer, dans plusieurs parties de l'Allemagne, entre les luthériens et les calvinistes, on en a fait grand bruit et l'on voit le jugement qu'il en faut porter. Ces dissidens n'auraient jamais pu s'accorder entre eux s'ils avaient suivi leurs confessions primitives et les actes de leurs synodes, et ces deux sectes n'ont pu se réunir qu'en s'accordant pour rejeter la divinité de Jésus-Christ et celle des livres saints. C'était deux cadavres qui se sont soulevés pour se tendre la main et qui sont aussitôt retombés dans la fosse. Enfin cette réunion de sectaires a pris le nom de *chrétiens évangeliques*, afin de se libérer de toute soumission pour les premiers réformateurs, et pour pouvoir ensuite attaquer ouvertement certaines vérités que ces hérétiques avaient épargnées. Ils n'ont pas manqué de trouver des co-sectaires parmi les calvinistes français, mais ceux-ci voudraient bien qu'on les supposât *chrétiens* encore, et même *calvinistes*. Nos associés bibliques, et nos sociétaires de la *morale chrétienne* affectent encore un certain respect pour la révélation ; ils se cachent derrière leur échafaudage de confessions et de professions de foi disparates, et c'est du moins une espèce de rempart contre leurs *nouvelles lumières*.

Après avoir montré comment la doctrine et la morale du christianisme sont également exilées des sectes protestantes, il nous reste à parler du principe qu'on voudrait leur substituer ; mais nous y reviendrons plus tard. On connaît par l'expérience et par la révélation quelle est la férocité de l'orgueil humain quand il n'est dominé par aucune idée de soumission religieuse. Après avoir commencé par des déclamations libérales, on finit toujours par des crimes : ce sont les Helvétius qui ont enfanté les Robespierre, et les Sénèque ont toujours produit des Néron. Ce qui nous reste à faire observer à propos des *Mémoires de Luther*, c'est que les premiers réformateurs avaient bien voulu souscrire au dogme de la trinité sainte, et que leurs sectateurs viennent de se réunir en Allemagne en blasphémant la divinité du Verbe. M. de Bonald écrivait en 1798 que le premier *coup de cloche* de la fin du monde avait été la réformation de Luther. Nous recommandons la lecture de M. de Bonald à M. Michelet, panégyriste de Luther et professeur à l'École normale.

Ce serait peut-être ici l'occasion de parler de certains petits livres mystiques dont la France est inondée et qu'on distribue quelquefois à tous les passans, à la grille des Tuileries, sur le Pont-Neuf et jusque dans les galeries du palais d'Orléans. On les attribue généralement à la plume édifiante et pédagogique de la duchesse de Broglie, née de Staël, et par conséquent petite-fille de ce bon M. Necker à qui nous devons un si beau traité sur la religion naturelle et sur la *rationnalité* du déisme.

L'émission de ces petits livres méthodistes et de ces traités soi-disant religieux, n'est qu'un appendice à la distribution des Bibles protestantes. On sait que l'Institut biblique de Londres, à lui tout seul, a déjà répandu plus de dix-huit cent mille exemplaires d'une version fautive de nos livres saints, version mutilée par le texte et falsifiée dans la traduction. Il s'est élevé quatre-vingts sociétés bibliques qui se sont affiliées pour propager l'erreur, et plusieurs de ces sociétés ont fait réimprimer la version française et catholique de la Bible de Sacy, *réformée d'après la vénérable traduction du docteur Luther*. C'est par l'IMPRIMERIE que le miracle du salut doit s'opérer, écrivait dernièrement un de leurs missionnaires, et la société de Bâle, qui l'envoyait en Syrie, avait peut-être mis dans sa version de la Bible : *allez et imprimez*, au lieu d'*allez et enseignez*. Le temps n'est plus de discuter avec les protestans sur l'inefficacité de l'Ecriture. Elle est à l'enseignement ce que l'image est à l'homme, avait dit un père de l'Église grecque, et l'infinité des sectes protestantes a trop prouvé quel abus on peut faire des textes sacrés, quand on n'est pas resté soumis à l'autorité des traditions et des décisions catholiques. Le *Missionary register* nous annonçait l'an dernier que la société biblique d'Edimbourg venait de faire traduire la Bible en petit *namaquois*, et si nous en croyons les voyageurs ang'ais, c'est un langage aussi pauvre que celui des anciens Thraces : on ne saurait y compter que jusqu'à quatre, et au-delà de ce nombre, les sauvages sont obligés de montrer leurs cheveux.

On ne saurait s'étonner assez de la folle confiance et de la témérité de ces polylogues ! Ils traduisent la Bible en chingulais, en baloch, en affghan, tandis qu'ils ne peuvent pas s'accorder pour la bien traduire en anglais. Ils se disputent sur un des textes les plus précis de la sainte Ecriture, sur une parole du Sauveur qui brille de clarté ; ils ne sauraient convenir de la valeur d'un terme grec, ni de la ponctuation d'un mot hébreu, et c'est après avoir étudié le Mohawk *pendant près de cinq mois* qu'ils transportent brusquement un livre sacré qu'ils ne sont pas sûrs de comprendre dans un langage qu'ils peuvent à peine savoir, dans les dialectes les plus sauvages où l'on ne peut dénommer que des objets de la matérialité la plus grossière, où l'on manque de noms, de temps, de cas et quelquefois de genres et de nombres ! A quoi peut aboutir cette entreprise du calvinisme, si ce n'est à profaner les livres saints en les altérant, en sacrifiant, suivant l'idiôme et suivant le degré d'intelligence ou les caprices du traducteur, une portion du dépôt qui devrait être conservé dans le sanctuaire ? Quel peut être le fruit de ces traductions ? Si vous les donnez à des païens qui ne savent pas lire, ces livres ne profitent qu'à ceux qui les ont vendus ; s'ils trouvent des lecteurs, comprendra-t-on ce qui se trouve dans la Bible et n'y verra-t-on pas ce qui n'y est point ? Souvenez-vous du roi de Ziaw, votre néophite, pour qui vous aviez traduit la Bible en dialecte moluquois, et qui en a conclu qu'il fallait adorer les serpens, parce que le *serpent* s'y trouve désigné comme *le plus rusé des animaux*.

« Appliquez-vous d'abord à bien comprendre les saintes Écritures, répondit le pape » Clément XI aux envoyés de l'église de Corfou, fuyez les discussions vaines, et n'ac- » cédez jamais aux nouveautés ; faites connaître l'Evangile à ceux qui vous entourent, à » ceux qui vous envoient et qui sont assis dans l'aveuglement et les ombres de la mort..... » Vous pourrez ensuite aller porter la parole de vie aux extrémités de la terre ; nous vous » demanderons alors de participer à vos sacrifices : puissent-ils devenir agréables à » Dieu ; puissent-ils devenir profitables à vous, à vos frères, à tous ceux pour qui vous » les aurez offerts ! »

Si nous n'avons rien dit de l'ouvrage de mistriss Trollope, sur *Paris et les Parisiens*, c'est parce que nous attendons son dernier volume afin d'en juger avec plus d'ensemble et pour en parler plus exactement ; mais il nous reste un compte à régler avec une personne *éminemment sensible* (style du *Moniteur du commerce*), et c'est un débet que nous allons solder en compromis avec l'éditeur de Mme de Créquy.

Nous devons supposer qu'il n'existe pas un seul de nos lecteurs qui n'ait entendu parler, pour le moins, des *Souvenirs de la marquise de Créquy*, peinture animée, colorée, spirituelle, originale et chaudement élaborée aux derniers rayons du dernier siècle, curieux phénomène historique et littéraire, ouvrage dont l'authenticité nous paraît certaine, et dont le succès n'est certainement pas douteux, car indépendamment du jugement qu'on en porte, et de la manière dont on en parle continuellement depuis son apparition, voilà que M. Fournier (c'est son libraire-éditeur) en prépare encore une édition de deux mille exemplaires, et comme ce sera la troisième du même ouvrage, c'est en dire assez sur un succès d'aussi bon aloi. Reste à discuter sur l'authenticité de cet ouvrage qui vient d'être attaquée par une toute petite brochure à laquelle personne n'aurait pris garde, si les journaux du gouvernement ne s'étaient pas concertés pour en parler avec un ton d'emphase et de sollicitude exquise.

Alors on s'est dit : — Voyons donc *l'ombre de la marquise de Créquy*, cette évocation formidable, cette ingénieuse et judicieuse critique ! Et l'on a trouvé que ce bel œuvre officiel, ce protégé du *Moniteur du commerce* et du *Moniteur universel* de la veuve Agasse, était une mince et lourde brochure, un opuscule anonyme et bien autrement dépourvu d'autorité que les *souvenirs* de la marquise en question ; car il ne prouve absolument rien contre leur authenticité, ce qu'il avait pourtant promis de nous démontrer jusqu'à l'évidence. Il paraît que l'auteur de ce malicieux écrit est une demoiselle *éminemment bonne et sensible*, qui s'est formalisée de quelques révélations moqueuses ou

de quelques sévérités de la dévote marquise à l'égard de certains coryphées du philosophisme, ses anciens amis (de la demoiselle). On voit que cette personne éminemment sensible ne doit pas être une bien jeune personne, et l'on dit aussi qu'elle ne s'en épuise pas moins en sollicitations, en démarches, en écritures, en efforts de combinaisons de toute espèce, à l'effet d'obtenir une pension sur la caisse des hommes de lettres et des savans, ce que nous lui souhaitons de fort bon cœur. Elle aura sûrement pensé qu'elle allait faire une manœuvre agréable pour certaine famille et profitable pour elle-même en attaquant la vérité de certains souvenirs. Toujours est-il que l'imprimeur de son petit livre a eu le bonheur d'en expédier soixante exemplaires en un seul paquet pour le château des Tuileries, et l'on a su qu'ils avaient été distribués gratis entre les principaux familiers de la maison, qui n'ont pas manqué d'en recommander la lecture officielle à leurs parens et leurs amis. Moyennant *la remise de commerce* et les *treizièmes* exigés, ils ne sont pas revenus à plus de *quatorze sous*, par exemplaire, et sans doute on aura eu l'attention de n'en donner qu'à des courtisans qui ont des amis ou des parens qui savent lire!..... Voilà malheureusement où s'est arrêté le succès de ce livret et son débit. Mais tous les succès ne se ressemblent pas : il y a des succès d'enthousiasme, d'engouement, d'estime ou de vogue ; et comme on a remarqué depuis cinq ou six ans qu'il n'est pas difficile d'obtenir au ministère de l'intérieur un succès *pécuniaire*, nous conseillons à l'ombre de Mme de Créquy de ne pas en ambitionner d'autre que celui-là. Savez-vous bien qu'une pension de cinq à six cents francs sur les fonds secrets, avec les trois pour cent de retenue, c'est encore assez joli pour une ombre, et surtout quand c'est un fantôme aussi dénué de réalité..... Quand on entrevoit cette ombre d'auteur, à l'ombre d'un opuscule, on est tenté de se mettre à rabâcher ces vers de Scarron :

« Là, je vis l'ombre d'un cocher
» Qui, prenant l'ombre d'une brosse,
» En frottait l'ombre d'un carosse,..... »

Si n'était que je suis, grâce à Dieu, la trente-deux millionnième particule homœopatique de la nation la plus polie de l'univers, je pourrais bien ajouter que je n'ai pu trouver dans cette brochure aucune ombre d'intelligence ou d'esprit.

A propos d'esprit et du mauvais emploi de l'esprit, il me reste à dire à nos jeunes amis que j'avais entrepris la lecture d'un nouveau roman qui s'appelle *France et Marie*, par M. Delatouche ; mais j'avouerai qu'il ne m'a pas été possible de la continuer jusqu'au bout du premier volume.

Les vieilles calomnies sur le clergé français, sur les anciens nobles et sur les Vendéens ; les paroles de mépris et d'irritation contre les émigrés, ont quelque chose de honteux aujourd'hui, et toutes ces déclamations surannées sont devenues tellement ennuyeuses, que je n'ai pas eu le courage de passer outre. Autant vaudrait nous donner à lire quelque nouvelle relation de la campagne de M. de Lafayette en Amérique, ou quelque récit du beau voyage de la grande Catherine avec MM. le prince de Ligne et le comte de Ségur !

Toutes les productions de l'auteur de *Fragoletta* ont été composées dans un même esprit, ont été marquées du même cachet d'hostilité, de dénigrement, d'injustice, et, tranchons le mot, d'immoralité venimeuse et sournoise. Quant à l'esprit de circonstance et d'*opportunité*, on est obligé de convenir que M. Delatouche n'en a pas fait preuve en cette occasion-ci : il arrive trop tard. Pour assurer le succès de son roman philosophique et politique, il aurait dû le faire paraître au milieu de l'année 1830.

Le tirage de la gravure n'étant point terminé, MM. les abonnés la recevront avec le numéro du 1er mars.

S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte Walsh, directeur-rédacteur en chef, et pour l'administration à M. Edmond de Villiers, administrateur, *rue de Ménars*, 5.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.

Arnoul. Lith de Benard

Château de Montargis

L'ÉCHO

DE LA JEUNE FRANCE,

REVUE CATHOLIQUE.

SOMMAIRE.

Aux lecteurs, aux correspondans, aux amis de l'*Écho de la Jeune France, Revue catholique*, par *M. le vicomte Walsh*.—Coup-d'œil sur la critique, à l'occasion de l'*Histoire des lettres avant le Christianisme*, par M. Amédée Duquesnel (1er article), par *M. F. Dubreuil*. —De la Démocratie en Amérique, par Alexis de Tocqueville, par *J.* — Histoire du chancelier d'Aguesseau, par M. A. Boullée, par ***. — Des Rapports du catholicisme avec les arts, par *M. Francis Nettement*.—Devoirs des Instituteurs (2e article), par *M. l'abbé Michon*.—Mœurs parisiennes; le Mercredi des Cendres de 1836 à la Courtille, par *M. A. Duplessy*. —Autographes inédits. — Société d'Encouragement, par *M. Odolant-Desnos*.

AUX LECTEURS, AUX CORRESPONDANS, AUX AMIS

DE L'ÉCHO DE LA JEUNE FRANCE, REVUE CATHOLIQUE.

Merci.

Vous avez bien compris l'appel qui vous a été fait, jeunes hommes de notre belle France : de toutes les provinces, nous recevons aujourd'hui aide et assistance de vous.

Merci.

Vous avez cru à notre parole, vous avez cru à la possibilité, qu'il y a d'atteindre la *réforme sociale ;* parce que pour parvenir à ce but désiré, nous disons d'avance *notre moyen.*

Ce moyen de réformer la société, nous ne l'empruntons point aux hommes, mais au *christianisme.* C'est par lui, avec lui, à travers lui que nous nous proposons d'amener les hommes aussi près du bonheur, qu'il leur est donné d'en approcher en cette vie.

Ainsi quand nous écrivons sur notre frontispice, *Journal de réforme sociale pa le christianisme*, nous disons tout le but de nos travaux.

Ce but est si noble, qu'il a tenté beaucoup d'entre vous. Grâces en soient ren-

dues au Dieu de la France, et honneur aux jeunes hommes qui nous viennent en aide ; avec eux nous travaillerons, avec plus de zèle encore, à la sainte, à la grande œuvre de *réformation sociale*, premier, unique but de l'*Echo de la Jeune France*.

Unis de cœur et d'esprit, nous formerons comme la garde avancée du camp d'Israël, nos voix mêlées et confondues se feront entendre non à cette *France* qui se dit *nouvelle*, *parce qu'elle ne se connaît plus*, mais à cette *Jeune France qui est pleine d'espérance*, *parce qu'elle est pleine de foi ;* à cette *Jeune France* qui ne répudie point nos vieux souvenirs, et qui s'efforce à faire refleurir ensemble, et les grands principes sociaux, et les sages principes littéraires, parce qu'elle veut *l'ordre* en tout.

Ce m'a été un insigne honneur d'être placé à la tête du journal qui veut atteindre si noble but. Pour ne pas être indigne du poste qui m'a été confié, pour répondre à votre confiance, il me faudra beaucoup de zèle. Eh bien, jeunes hommes, Dieu aidant, je n'en manquerai pas.

J'ai encore plein le cœur d'amour pour le bien, de haine pour le mal, de respect pour ce qui est pur, de mépris pour ce qui est souillé, de bénédictions pour la vertu malheureuse, et de malédictions pour le vice heureux.

Vous, de votre côté, vous me promettez de m'envoyer de vos provinces vos essais, vos labeurs ; tant mieux, l'*Echo* aura ainsi de nobles voix à répéter, et ces voix seront les vôtres qui viendront se mêler à celles de nos premiers écrivains de Paris, car eux aussi sont restés les amis de *l'Echo de la Jeune France, Revue Catholique*.

Fidèles à notre titre *d'Echo*, nous nous ferons un devoir de répéter dans nos pages tout ce qui est fait, tout ce qui se fera pour la gloire et le bien du pays.

Que le clergé, sentinelle avancée établie pour garder tout ce qu'il y a de bien et de moral, nous fasse part des faits dont il est témoin, et qui peuvent contribuer à la gloire de Dieu et au bonheur du peuple, et nos colonnes lui seront aussitôt ouvertes ; et des extraits des relations qui nous seront adressées ne tarderont pas à paraître.

Nous nous adressons aussi aux *académies d'antiquaires* des divers départemens, nous leur demandons de nous faire part de leurs travaux, de leurs luttes contre le vandalisme.

Et nous serons heureux de redire ou leurs victoires ou leurs courageux efforts contre la bande noire, quand ils auront sauvé des mains sacriléges de ceux qui spéculent sur les pierres historiques, quelques vieux monumens ; nous nous hâterons de le dire. Et s'il ne leur a été laissé que des débris et de la poussière, nous répéterons leurs plaintes.

Si d'autres académies, d'autres sociétés savantes qui s'occupent de lettres et de sciences ont quelques jeunes renommées à mettre en lumière, s'il faut au jeune littérateur qu'elles protègent, un théâtre plus haut que celui de leurs localités ; qu'elles s'adressent encore à nous. Placés à Paris, à ce grand carrefour du monde, *l'Echo* dira le nom qui a besoin de bruit ; mais ne le dira que pour

le recommander s'il est pur, car nous nous sommes fait une loi de ne louer que ce qui est bien, de ne recommander que ce qui est recommandable.

Trop long-temps il y a eu entre les voix qui partaient de tous les points de la France, pour nous venir, comme quelque chose d'interposé; ce quelque chose, que je pourrais difficilement définir, ôtait à notre *Echo* beaucoup de sa sonorité.

Vous le savez, il en est de même dans la nature; si entre vous et le rocher qui répétait votre voix, on vient à planter seulement quelques arbres, vous avez beau appeler l'écho, l'écho ne répond plus, parce qu'il s'est élevé un obstacle entre vous et lui. Eh bien, jeunes hommes de France, il n'y aura plus rien entre vous et nous; je suis d'un pays où l'on parle avec franchise, d'un pays où l'on met de l'entêtement à tenir sa parole, et je vous promets que tout ce que vous m'enverrez concernant les lettres, les arts, les antiquités et les monumens de vos provinces, je me hâterai de le publier ou d'en rendre compte.

C'est ainsi que tout récemment j'ai emprunté à un volume que vient de publier l'académie des antiquaires de l'Ouest, une notice pleine d'intérêt sur la fameuse abbaye de Charroux, notice écrite par un de nos jeunes correspondans M. de Chergé.

C'est ainsi que nous avons encore pour un de nos prochains numéros une notice sur l'ancienne abbaye de Saint-Ouen et sur celle de Jumièges.

On le voit, la Jeune France, entrant bien dans nos vues, va nous mettre à même de donner à notre recueil un puissant attrait; car en nous fournissant ainsi des notices sur tous ces vieux monumens que la religion, la chevalerie et le temps ont consacrés, elle jettera dans nos pages la magie naïve des légendes et des histoires des temps passés.

Ainsi on n'aura point à inventer, ce qui se devine toujours, du *moyen-âge*, on n'aura qu'à le raconter.

En échange de ce que nous recevrons des départemens, nous enverrons à nos amis de province des histoires et des descriptions du vieux et du nouveau Paris; nous parlerons de ses églises, de ses palais, de ses bazars, de ses hospices, de ses salles de spectacle et de ces mille édifices qui y sont ouverts à toutes les misères, à toutes les cupidités, à tous les plaisirs, à toutes les ambitions et à tous les vices.

Nous tiendrons aussi les érudits et les industriels des provinces au courant des travaux de l'académie des sciences et des lettres, et MM. les secrétaires perpétuels des sociétés savantes des départemens répondront à nos communications par leurs comptes rendus.

Ainsi sur toute la surface du pays il y aura vraiment entre *les hommes de bonne volonté une forte et sainte alliance*, et ceux qui se lient ainsi, le font à la face de Dieu et des gouvernans; car rien chez eux n'est caché. Leur devise, ils l'ont écrite en tête de leurs œuvres : *Réforme sociale par le christianisme.*

Vicomte Walsh.

COUP-D'OEIL SUR LA CRITIQUE,

A L'OCCASION DE L'HISTOIRE DES LETTRES AVANT LE CHRISTIANISME, PAR M. AMÉDÉE DUQUESNEL.

12 vol. in-8°. Renduel, rue des Grands-Augustins.

(1er article.)

L'histoire de la critique en France ne date guère que de la seconde moitié du dix-septième siècle; car il ne faut pas chercher les origines de notre critique dans les temps chevaleresques. Ce qui fermentait alors aux entrailles de la société, c'était un travail humanitaire qui tendait à rassembler les élémens de la civilisation par le choc des peuples et le mélange des races. Toute l'activité intérieure de ces glorieuses époques, opérait aux deux extrémités de l'être intellectuel, sur l'esprit par le merveilleux, sur le cœur par la foi. Cette pensée agissante se traduisait à la surface, dans l'Orient par les croisades, en Europe par les cathédrales. Dans ces âges d'héroïsme, dont la surface est encore barbare, le mystère tout-puissant des instincts religieux remuait seul au-dedans de l'humanité; mais la critique devait rester inconnue, parce que les lois du beau n'étaient pas encore formulées. — Alors le sentiment poétique vivait partout de symbole; la poésie se promenait par le monde, comme la chevalerie avec la lyre des troubadours et des ménestrels. De temps en temps elle jette de soudaines lueurs dans les ouvrages des pères de l'Eglise, dans les ardentes aspirations de Saint Augustin, dans les chastes élans des solitaires, dans l'éloquence de Bernard et de Pierre l'hermite; mais la poésie chrétienne proprement dite, enchaînée aux formes de l'art, était encore à venir. Elle vit le jour à Florence avec Dante Alighieri, lorsque le catholicisme eut atteint sur la terre l'apogée de sa puissance temporelle.

Cette poésie fut à quelques égards synthétique, puisqu'elle résume l'austère physionomie de ce moyen-âge moitié barbare, moitié policé, et qui conserve encore, sous l'écorce chrétienne, la rudesse de ses premières origines. La trilogie de Dante est regardée partout comme le monument artistique de ces époques d'enfance, comme les poèmes d'Homère sont les chroniques des âges primitifs, comme, plus tard, Shakspeare sera la médaille frappée au coin des sociétés du seizième siècle.

Cependant, malgré ces grandes figures jetées par intervalles sur les routes de l'histoire, malgré ces vastes génies dont les siècles passés prennent le nom et qui nous apparaissent entre les temples de la Grèce, les pyramides d'Orient et les cathédrales chrétiennes, jusqu'à ce jour une œuvre synthétique qui traverse les temps et les générations pour en indiquer les rapports, n'a pu être dressée, parce qu'un ouvrage de ce genre est le fruit de l'expérience, le travail des sociétés elles-mêmes; parce qu'une tête humaine, malgré l'étendue de ses conceptions, est trop petite à côté de cette immense entreprise. Donc, pour procéder

avec ordre dans cette revue des mouvemens et des successions intellectuelles, la science a été forcée de partager les divers objets de nos connaissances ; la nature propre de certains génies se charge de cette distribution. Aux uns de recueillir les faits par de patientes investigations, aux autres d'étudier, couche par couche, les fossiles des sociétés mortes, à ceux-ci de remonter aux origines de l'intelligence, à ceux-là de reproduire les évolutions de l'art, d'en marquer les périodes solennelles, d'en déterminer les causes, les modes et les effets ! — Dans cet ordre, comme dans tous les autres, la synthèse est le partage des générations avancées ; car partout le langage a précédé la grammaire, toujours la poésie a précédé les poétiques. Mais les longues préparations que l'art a subies en France, n'ont pas permis de bonne heure de songer à les résumer. — Au seizième siècle, la langue n'était pas formée ; jusque-là, la France était encore la Gaule. Mais, dans ce temps-là, l'esprit de la *renaissance*, qui de l'Italie fit irruption chez nous, souffla de toutes parts et régénéra radicalement le vieil idiôme de nos pères. Les débris de l'ancien langage forment encore le fonds du nouveau, mais il s'habille de grec et de latin, il drape ses nudités avec des néologismes de Virgile et d'Homère, et sous ces draperies de métaphores grecques, latines et gauloises, apparaît une langue vigoureuse, molle, fantastique, vive, serrée, pleine de ressources et de bizarreries pittoresques. C'est une charmante époque. N'est-ce pas un curieux spectacle que de voir la civilisation hellénique se vider si promptement dans la vieille société chrétienne, et se mettre en sa place en quelque sorte? Un étrange caprice saisit à la fois un peuple âgé de dix siècles ; voilà qu'il prend une grammaire grecque et s'essaie à parler. — Quoiqu'il en soit, le branle était donné. Notre littérature avait désormais revêtu les livrées de la Grèce, elle avait soudé les étymologies du langage d'Athènes et de Rome, à ses racines ibériques, celtiques, castillanes. La révolution fit de rapides progrès ; elle passa par le genre de Ronsard, de Rabelais, de Montaigne, reçut de Régnier du mordant et de belles nonchalances, se clarifia sous la main de Malherbe, se retrempa d'énergie espagnole sous les formes de Corneille, et se filtra tout-à-fait dans la bouche de Racine, qui lui donna toute la limpidité dont elle était susceptible. Lorsque la langue, en ce siècle de grandeur, put se reposer à l'ombre de Bossuet et de Racine, le temps de la critique s'ouvrit pour elle. Mais à cette époque, ses jugemens furent encore mal assis, elle ne régna pas sous son vrai nom, elle s'appela la satyre. Boileau fut le représentant de ce premier mode qu'elle ait pris chez nous. Il prit position sur le terrain de la controverse littéraire, et de là foudroya toutes les anciennes formes. Parce qu'il avait trouvé des pointes dans Pétrarque, du clinquant dans le Tasse, des barbarismes dans ses devanciers, voilà qu'il enveloppe, dans une même proscription, l'Italie, Ronsard, Saint Amand, Colletet, Scudery, Chapelain. Le mal qui choquait le goût si délicat de Boileau était réel, mais il ne l'attaquait pas à sa racine ; le talent de cet homme se renfermait dans certaines finesses de détails qui ne sont bien senties que par les femmes, dans une élocution harmonieuse et savante. Mais à cette organisation ingénieuse et fragile, il alliait des principes sans portée, une vue peu apte à considérer les grandes choses. Aussi n'a-t-il pas su discerner le beau à travers le pédantisme

qui déshonore la littérature de la fin du seizième et des commencemens du dix-septième siècle. Il n'en fait qu'une masse informe, il lui parle comme Louis XIV aux Huguenots : Tu n'es pas grecque, romaine, — va-t-en! — Ce caractère étroit de la critique qui correspondait à la religion comme au jansénisme de l'époque, tirait surtout son origine de la réforme de la renaissance, et n'en était que le développement logique. Despréaux rédigeait, sous sa dictée, la législation du Parnasse, Vaugelas écrivait sa grammaire. Mais en reserrant les limites de son domaine, Boileau enlevait à notre littérature sa popularité, il dépouillait notre vieux style de ses propriétés énergiques, de sa naïveté pleine de grâce et de couleurs, et tout en rendant à notre langue d'éminens services, il retarda le progrès de l'art, en lui montrant à Rome et dans la Grèce le type absolu du beau. — Curieux spectacle! — Les débris de l'antique empire étaient venus demander un asile à l'Europe, et voilà que celle-ci s'en va chercher un refuge sous les ruines du Parthénon : on disait : Il n'y a plus de Grèce, et voilà que la France se constitue sa vassale !

Le siècle suivant tira les conséquences des prémisses posées par Boileau, il se traîna débile et terne à la remorque de ces idées, depuis les orgies de la régence jusqu'aux orgies de 1791. Sa poésie généralement manque de chaleur, d'épanouissement et de vie, sa critique fut incolore et niaise. Elle émigra de nouveau dans la patrie d'Eschyle pour demander quelques étincelles à ce grand foyer éteint; mais elle n'avait pas assez d'énergie pour lui arracher une pensée, ses yeux ne s'ouvraient plus qu'aux objets apparens, jamais à l'essence des choses. Aussi cet art, déjà si vieux après cent ans, est plein de négligence et de bavardage. Chez lui, pas de tendresses, pas de rêveries, presque point d'émotions tendres, mais une sorte de galvanisme qui provoque en lui la satyre. C'est comme un être malade dont les yeux s'allument encore, mais n'ont plus de regard, et qui garde jusqu'à la fin ses joues plissées par le rire amer, dernière transition de l'homme au démon.

La critique de ce temps est représentée par Voltaire et Laharpe ; mais à quoi se réduit-elle ? — Des comparaisons sans fin entre Corneille et Racine, entre le siècle d'Auguste et celui de Louis XIV ; de pâles imitations d'Euripide et de Sophocle ; une analyse diffuse et molle qui faisait pâmer d'aise les rhéteurs de l'académie ; ou bien encore de spirituelles diatribes, des pointes habilement aiguisées : voilà tout le domaine de son activité. Mais là, rien de large, pas un horizon nouveau pour la science, pas un de ces mots qui vous prennent par l'intelligence et par l'ame ; ce sont des phrases symétriques et polies qui vous glissent à l'oreille comme la pluie aux vitres d'une fenêtre. Non qu'il n'y eût dans ce temps-là des talens vigoureux, des génies mâles ; mais ceux qui n'avaient pas nom Montesquieu, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, étaient écrasés par cette atmosphère de fadeur ; le siècle les étouffait, ou les disséquait comme un cadavre. Laharpe, dans son Cours de littérature, en passant tour-à-tour de la scène d'Euripide à celle de Racine, mit sans doute en relief de grandes beautés de détail ; il en calquait les ravissans dessins avec un talent aussi consciencieux qu'incontestable. Mais la portée de ses vues ne dépasse point celles d'un bon professeur

de rhétorique ; il ne s'éleva ni aux sources de cette poésie, ni à ses hautes pensées moralisantes ; il fait ressortir l'écrivain, il n'admire pas le poète; il comprend l'éloquence, il ne comprend pas le missionnaire.—Ce siècle était descendu trop bas pour atteindre aux horizons de l'humanité ; il se retranchait, comme autrefois la Grèce, dans la solitude de lui-même, et tout en jetant à droite et à gauche le nom de barbare, il s'éteignait de lassitude et de corruption. Laharpe lui-même, cet esprit si judicieux sur tant de choses, en subit tellement les influences, que dans ses six gros volumes, il ne trouva pas de place pour la Bible, et qu'il ne présente jamais l'Évangile comme le principe générateur de l'art dans les temps modernes, comme le premier inspirateur du tendre et mélodieux Racine. Il ne crut pouvoir parler des livres saints qu'après sa traduction des psaumes ; mais alors il était chrétien, il écoutait cette poésie avec les oreilles de l'amour, et trouvait de divines beautés où son ancien ami n'avait vu *qu'une chanson de corps-de-garde.*

En général, quand une société abdique ses vieilles croyances, son esprit reflue vers l'analyse, et marche à grands pas à sa décomposition. L'âge des sophistes et des rhéteurs, à Rome et dans la Grèce, était analytique ; l'âge des rhéteurs en France, l'était aussi : il n'a pu produire que des œuvres décolorées, il n'a su que tourmenter des mots et des abstractions, jeter partout son souffle aride et passionné, faire du génie une torture, du poète un joueur d'échecs. C'est une fatalité qui s'attache aux institutions en décadence, et là rien de surprenant ; quand un peuple se retire de Dieu, il ne trouve plus que l'homme ; quand il rejette la nourriture divine, il n'a plus que lui. Dans ce temps-là, il se dévore ; et les nations arrivées à cette extrémité, périraient infailliblement, si une réaction qui vient d'en haut, ne les retrempait à leurs origines, et ne les ramenait, comme à l'insu d'elles-mêmes, sous l'empire du droit et de la loi d'Amour.

Dans l'ordre qui nous occupe, tel a été le résultat de la révolution française. Les voies providentielles deviennent de plus en plus manifestes à nos yeux, à mesure que les temps marchent et nous éclairent. La critique du dix-huitième siècle a langui quelque temps encore dans les premières années du nôtre.. Dussault, Geoffroy, Arnault, et d'autres, ont plaidé sa triste cause avec les codes vieillis ; mais l'éblouissant éclair des Pyramides et d'Austerlitz, mais l'orientalisme du grand empereur, la suave rêverie de Bernardin, le spiritualisme de madame de Staël, les éclatantes innovations de Châteaubriand, faisaient dès-lors oublier ces pâles héritiers de l'autre siècle. Par ces novateurs, le mouvement fut imprimé aux idées. Cette étonnante révolution, qui des hauteurs philosophiques était descendue dans les régions sociales, souffla de toute sa puissance dans le domaine littéraire. La révolution se fit d'elle-même, malgré les protestations et les clameurs, parce que depuis long-temps elle était faite dans les esprits et réclamée par les besoins universels ; et après les désordres, toujours inséparables d'une orageuse transition, viendront les jours de calme et de régularité dans le progrès. Ce vaste ébranlement, dont la fin dernière sera de replacer la littérature dans les véritables conditions de l'ordre et de la liberté, eut des prédicateurs dignes de lui. En Allemagne, madame de Staël, Gœrres, Shlegel ; en France, Châteaubriand,

V. Hugo, Sainte-Beuve, Chasles, Saint-Marc-Girardin, Ampère, et bien d'autres encore, formèrent ce concert unanime de voix qui étouffèrent l'ancien ordre de choses. Lamartine nous jeta ses ravissantes méditations, Châteaubriand nous étala les richesses du monde nouveau, mariées aux beautés sévères du monde antique ; Hugo écrivait ses odes et ses préfaces monumentales, Sainte-Beuve, cette charmante galerie de portraits que le dix-neuvième siècle conservera parmi les plus suaves décorations de son musée. Quiconque parmi la jeunesse avait un peu d'ame et de talent, se pressa naturellement sous les bannières de la réforme, et la réunion de ces travaux qui vivent à peu près d'une même pensée et marchent au même but, formerait déjà un monument imposant. Cependant, malgré leurs analogies et leur direction uniforme, ils sont encore épars, et n'ont entre eux qu'une apparente liaison. La pensée, de nos jours, toute absorbée par la révolution, n'a pas encore eu le temps de remonter le fleuve des âges, et de résumer les enseignemens du passé. Elle n'a opéré ici et là que sur des détails. La révolution est bien accomplie, elle n'est pas organisée.

Donc une théorie du beau qui embrasse, du haut d'un point de vue solide et général, les efforts divers des génies et des temps, qui examine leurs distinctions, leurs traits de différence et de ressemblance, qui, prenant à la fois les phénomènes sociaux et les phénomènes intellectuels, éclaire les uns par les autres, les grandes choses par l'ensemble des petites, montre d'un côté l'unité des causes et les modifications des formes plus générales qui constituent les individualités, une œuvre qui coordonne à une pensée toutes les variétés, comme Dieu coordonna l'univers à ses types éternels, et qui réduise les conceptions et les faits à leurs termes primitifs et irréductibles ; une œuvre de ce genre n'a pas encore été tentée. — Et cependant est elle nécessaire ; tous les esprits, tous les instincts l'appellent, on sent que si le siècle doit enfanter quelque chose de grand, ce ne peut être qu'un monument de cette nature. Mais il ne peut être accompli, comme déjà nous l'avons remarqué, que par l'intime association de toutes les vies dévouées à l'art. Le monde savant se partage en plusieurs classes, parmi lesquelles les uns ont pour mission de recueillir les matériaux de la science, les autres d'opérer sur ces matériaux. L'univers intellectuel est comme une mine précieuse : les manœuvres arrachent les lingots aux entrailles du sol ; les maîtres de la science les taillent, ils en font de l'or. Voilà la mission des maîtres de l'art. — Dans l'ordre du beau, l'heure est venue de commencer le travail de fusion ; et l'ouvrage que nous allons examiner est déjà une initiation à l'œuvre synthétique de notre siècle.

Et d'abord quel est l'objet de la critique considérée comme science ? — c'est d'opérer sur les faits qui sont le produit de la conception. — La critique est au beau ce qu'est la logique à la philosophie, et ce qu'est la philosophie de l'histoire aux révolutions de l'humanité. L'intelligence est créatrice, mais elle-même se présente à nous avec les spécialités des temps et des caractères. Les innombrables combinaisons de la variété, dans les régions sociales et intellectuelles, finiraient par bouleverser l'harmonie de l'ordre, si la critique et la philosophie de l'histoire ne les rappelaient sans cesse à l'empire de l'immuable. Elle est un

moyen fourni pour s'orienter à travers les routes souvent ténébreuses de l'esprit humain, une sorte d'intuition qui, tout en conservant la variété des figures, nous aide à retrouver partout l'unité des choses. — Le génie qui crie est comme le laboureur qui cultive un champ avec les instrumens qu'il connaît, mais il ne sait pas comment le grain lève, et comment la semence fructifie. Le poète est comme l'abeille, il suit l'instinct de ses inspirations ; il ne s'inquiète pas de la mission qu'il exerce, des mille influences qu'il subit ; il ne calcule pas, il médite ; il ne songe à rien, il chante. — Après cela le critique prend le poète en lingots pour ainsi parler ; il l'étudie dans ses rapports avec ses contemporains, il nous révèle les secrets de la destinée morale, le monde qui l'a produit ; il illumine tour à tour l'homme par les choses et les choses par l'homme.

Ainsi voilà l'objet d'une philosophie littéraire : parcourir après l'humanité les espaces de la science, revoir les objets auxquels s'est appliquée l'activité des sentimens ; passer d'un monde à l'autre, d'une idée à une idée, en définir les lois organiques, en déduire les conséquences ; voir d'un coup d'œil l'ensemble des faits intellectuels, puis en caractériser les diversités ; voir en bloc cette magnifique histoire, puis en étudier les successions ; suivre tour-à-tour les mille couches de l'art, et les regarder à vol d'oiseau.

C'est aussi le plan que s'est proposé M. Duquesnel dans son *Histoire des lettres avant le christianisme*. Au premier abord, cette idée vous étonne par son étendue, il vous semble découvrir une nature merveilleuse et grandiose qui vous prend aux yeux et vous éblouit ; aussi pour descendre aux détails de l'organisation, l'esprit sent-il la nécessité de diviser et de prendre une idée mère. Il doit déterminer les origines et les fins de la science, et bien établir, avant de s'engager, ses plus apparentes sommités. M. Duquesnel a procédé de cette manière, il divise en trois grandes séries cette première partie de l'ouvrage qui traite du monde antique : l'Orient, la Grèce, Rome. Il entre en matière par un rapide coup d'œil sur l'art dans ses généralités, puis il indique nettement la pensée dominante de son livre, qui est de contribuer à l'éducation religieuse de la génération présente. — Il s'en va d'abord aux lieux où naquit le monde, et part des montagnes de la Syrie pour arriver aux civilisations modernes, et retourner à Dieu qui est la fin des créations. Là il prend, pour se guider à travers la pensée humaine, le livre écrit par Moïse sous la dictée du Très-Haut. Il a fait comme ces pieux chrétiens des âges passés qui se recueillaient long-temps dans leurs gothiques églises, déposaient des larmes et des offrandes sur le pavé des temples, et là s'enveloppaient de mystère pour accomplir jusqu'au bout leurs missions laborieuses. — C'est donc la bible qui va l'initier aux nuits brillantes du monde ancien. Ce colossal monument est en effet le centre d'où partent toutes les inspirations, et qui les ramène à lui par une attraction mystérieuse. Il est là, posé comme le Calvaire, entre l'Orient et l'Occident pour se faire voir aux deux hémisphères du globe. La bible domine toute la poésie antique ; elle l'explique, elle la complète ; l'Évangile domine la poésie moderne, toute pensée se tourne vers lui comme la fleur vers le soleil ; il faut partir du Sinaï pour arriver à Homère, et du Calvaire pour arriver au Dante. — Après avoir exposé ses idées sur l'art dans

quelques pages pleines de verve et de choses, l'auteur le divise en sept formes spéciales : la poésie, l'éloquence, la musique, l'architecture, la sculpture, la peinture, la danse. Mais réservant plus spécialement ses observations à la poésie, il arrive à la grande épopée de l'antiquité, la Bible. Son premier volume lui est presqu'entièrement consacré. — Deux choses sont particulièrement l'objet de son examen, la pensée et les formes bibliques. La première est un cours de haute morale sur les voies providentielles, les destinées de l'homme, sa déchéance, sa glorification; l'autre partie est une étude des beautés artistiques, des livres inspirés.

Avant de se livrer à l'examen des détails, M. Duquesnel nous montre la place que doit occuper la Bible chez les anciens. Il découvre entre les différens poèmes de l'antiquité les rapports de filiation qui se remarquent entre ses théogonies, il prouve assez clairement que les grandes poésies, comme les codes religieux de ces peuples, ne sont que les variations d'un thème primitif modifié suivant le caractère des hommes et des lieux ; puis il nous montre les prophètes formant comme la transition entre le genre hellénique et le genre oriental, dont l'un représente l'analyse, l'autre la synthèse, c'est-à-dire les deux extrémités de l'esprit humain ; et ce principe le mène à d'importantes conclusions pour son œuvre. Les bornes d'un article ne nous permettent pas de suivre l'écrivain dans le développement successif de sa pensée ; nous voudrions pouvoir rappeler tout ce qui, dans le cours de ce bel enseignement, nous a plus particulièrement impressionnés. Le chapitre sur Moïse, séduisant de charme et de simplicité, est une étude charmante sur les premières impressions de l'univers naissant, sur les naïves relations de l'ame avec cette nature toute fraîche éclose. C'est une vision du monde patriarcal où tout est pur comme l'enfance, mystérieux comme une origine, sublime comme Dieu. L'auteur passe rapidement sur les livres historiques, dont la forme est la continuation de Moïse, et il se contente d'un aperçu trop court sur ces merveilleuses chroniques. Sa manière de juger les Psaumes est toute psychologique, c'est avec l'amour qu'il en recherche les causes, les sublimes tendances, l'exquise tendresse, le sentiment profond. Il révèle avec un rare bonheur le mystère de leur inspiration, qui est l'amour et le remords. L'amour, ce qu'il y a de plus haut dans le sentiment, s'élève du monde physique aux contemplations de la nature supérieure, prend des ailes de feu pour s'élancer à la source de ses pures jouissances, brise, par l'effort de la pression divine, les liens de l'organisation inférieure, et monte à Dieu sur une nuée de saints désirs ; le remords, n'est pas ce spectre de l'enfer assis à côté de Byron et de Dante pour leur étreindre l'ame, mais ce sentiment né de l'amour, que nous appelons le repentir, qui n'a pas assez de larmes pour pleurer toute sa douleur, qui trouve ses ardeurs trop lentes, son impatience trop languissante. Mais cette admirable exaltation devient un hiéroglyphe indéchiffrable pour quiconque ne l'entend pas avec l'oreille de l'ame, et ne la lit pas avec le cœur. En outre des côtés artistiques, ce travail est donc une étude des souffrances et des joies humaines, de ce qui agrandit les unes, de ce qui soutient les autres. Cette méthode fournit à l'auteur de nombreux rapprochemens entre ces époques primitives et la

nôtre. Il nous montre à chaque instant comment la pensée de notre siècle échappée aux liens du passé et aux orages d'une brusque transition, a dû se retremper aux origines de toute poésie, et changer le vieil Hélicon pour les montagnes sacrées.

Il considère également le *Cantique des cantiques* comme une émanation de l'intelligence divine. C'est une contemplation de la nature et de l'homme, de l'homme et de Dieu qui se sont reconnus, et s'embrassent dans les ravissemens de l'extase. Cette belle ode qui chante l'hymen mystérieux de Dieu et de l'humanité, lui apparaît comme une vision des temps primitifs, et comme une révélation des temps futurs ; elle lui semble à la fois l'hymne de l'Éden, et la préface de l'Évangile. L'étude des détails lui explique les rapports de parenté qui unissent ce mélodieux épisode aux grandes compositions antiques, représentées en Europe par l'Iliade, dans l'Inde par le *Mohâborata*, dans la Perse par le poëme de Ferdosi, enfin il la rattache dans les temps modernes, aux créations de Béatrix, de Laure et d'Elvire.

C'est ainsi que le mouvement séculaire des esprits, distingué par les mille combinaisons de l'activité individuelle, décrit pourtant sa révolution autour d'un fonds commun d'idées, qui est comme un centre de gravité pour la grande action humanitaire.

Les trois figures d'Isaïe, d'Ezéchiel et de Daniel se montrent comme les trois points culminans du tableau. C'est la poésie antique qui marche toute échevelée, toute palpitante avant de se purifier dans le sang du Christ. Elle parle le langage de la malédiction, le seul que pût alors comprendre l'humanité ; elle est armée de fouets comme les Euménides, elle est inexorable comme la justice du Seigneur. Aussi voyez comme elle roule écumante avec l'impétuosité des torrens ! Les images se pressent dans sa bouche comme les élémens sous la main du Très-Haut, comme les dragons, les vautours, les mondes et les étoiles au premier son de sa voix. Job, David, Salomon, sont plus spécialement les poètes de l'homme ; c'est une ame repliée sur elle-même qui se confond à l'aspect des grandeurs de Dieu et de l'abîme de sa misère, et qui pousse au ciel ses plus vives flammes. Mais Isaïe s'adresse aux nations ; il est l'ange exterminateur chargé des divines justices, il est l'ambassadeur de Dieu dans les temps de colère, il jette aux peuples cette parole que le Seigneur dit un jour à l'homme : Tu mourras !

Et cependant, à travers ses terribles prédictions, rayonne une idée lumineuse. Au bout de cette longue malédiction que Dieu lance à la nature humaine, apparaît le Rédempteur promis. C'est ce qui donne à l'austérité d'Isaïe cette majesté si grandiose et si ferme. En lui ne cherchez pas un modèle, un type de l'art selon les hommes ; l'homme ici s'efface ;—l'artiste c'est le ministre des vengeances, le poète c'est Dieu.

Voilà le brillant aperçu que jette M. Duquesnel sur la plus majestueuse épopée des âges. Plusieurs ont disséqué la Bible verset par verset, plusieurs en ont décomposé les formes extérieures pour en faire voir plus à l'aise les élémens primitifs, l'organisme matériel, si je puis m'exprimer ainsi. Mais bien peu ont re-

cherché dans toutes ses parties sa pensée active et fécondante, peu nous ont esquissé sa large position dans l'univers antique, peu nous ont montré combien une de ses hymnes parle de langages ; combien une parole renferme de choses, combien un élan d'amour guérit de misères. M. Duquesnel expose à chaque page les influences réparatrices que ces livres ont exercées sur les destinées humaines. Il y voit l'ame, l'esprit et le cœur, s'y résumant en entier. Enlevez au monde Homère, Sophocle, Virgile, il lui restera toujours la poésie, car Homère c'est l'homme, Job, David, Isaïe c'est Dieu ; à l'un il faut des ornemens, des draperies extérieures, aux autres il ne faut qu'eux-mêmes. Otez au poète grec son enveloppe si colorée, sa perfection si naïve, sa belle attitude dans le monde antique, sa grâce et sa langue originale, ôtez à Virgile sa pureté d'élocution, ce langage plein de souplesse et d'harmonie, qui se plie à tous les accidens de la pensée et des sentimens ; ôtez à Pétrarque le mode particulier de sa rêverie, et puis voyez ce qu'il reste d'Homère dans madame Dacier, de Virgile dans Binet ou Desfontaines, de Pétrarque dans ses pâles traducteurs. Mais il n'en est pas ainsi de la Bible. Elle a vidé tour à tour son langage dans le grec, dans le latin de la Vulgate, dans nos langues modernes, et toujours elle se montre à nos yeux avec la même sublimité, comme une vision de Dieu. C'est que la voix d'un homme est trop disproportionnée aux espaces immenses des temps et des peuples ; elle parle à un siècle, à une nation, son énergie n'atteint pas au delà. Mais l'autre grand poète a le regard plus fort ; d'un coup d'œil il parcourt les successions des âges, d'une parole il fait tressaillir l'humanité toute entière. Aussi M. Duquesnel a bien fait, selon nous, de monter haut pour observer la grande ligne biblique. Notre époque, avec ses petites manies analytiques, aime trop la critique en miniature pour mesurer, comme il faut, les proportions de ce bel ouvrage. Nous avons besoin d'emprunter le regard de l'intuition indienne, pour l'apprécier dans sa vaste étendue.

Ici nous adresserons quelques observations à l'auteur sur la partie de son livre que nous venons de parcourir. Une Histoire des lettres avant Jésus-Christ, s'annonçant comme quelque chose de complet, devait nous faire entrer davantage dans la variété des détails. La littérature orientale, renfermée dans un simple coup d'œil, est à peine effleurée. Nous regrettons sincèrement de ne pas y voir figurer davantage les grands noms poétiques de l'Inde, de la Chine et de la Perse, qui se lèvent au bout des mondes primitifs avec des dimensions gigantesques. Un examen des poèmes de Ferdosi, de Vyasa, de Calidasa, des manuscrits chinois, aurait jeté tout un nouveau jour sur cette œuvre belle à tant d'égards. Il eût été bien d'indiquer où en sont actuellement nos relations classiques avec ces aînés de l'intelligence ; il eût été bien de montrer l'enchaînement de leur intuition et de leur poésie qui se résuma dans un vaste panthéisme d'idées, image colossale de l'infini ; l'auteur eût bien fait encore de prévoir les résultats de ce travail qui tend à réunir nos deux hémisphères scientifiques. L'absence de ces considérations forme une lacune dans son Histoire des lettres.

Quand il passe aux livres sacrés, nous trouvons encore que l'écrivain s'est trop retranché dans les hauteurs morales de la pensée biblique. Il n'a pas assez fait

jouer à nos yeux les rouages de l'élément artistique entré dans sa divine composition. Plusieurs parties, les Psaumes et le Livre de Job entre autres, manquent de ce travail secondaire à plusieurs égards, mais indispensable à quiconque s'adresse aux hommes. Dans ce coup d'œil, les lignes particulières ne sont pas nettement dessinées; on y voit trop souvent Dieu, pas assez l'homme. On découvre de la montagne cette ville aux mille tours, aux étonnantes constructions; mais peu son organisation intérieure. On voit les palais et les rois, rarement le peuple; on admire le temple idéal, on oublie le temple de pierre.

Mais au milieu des beautés de premier ordre qui distinguent l'œuvre de notre Breton, l'esprit ne se souvient pas long-temps des quelques défauts de détail. D'ailleurs son plan ne comportait peut-être pas de plus amples développemens, car une étude classique des saintes Écritures passerait les limites d'un cours élémentaire. Il ne faut pas trop disséquer ces grands livres, et M. Duquesnel a eu raison de garder pour la Grèce et Rome son beau talent analytique. F. Dubreïl.

(*La fin au prochain numéro.*)

DE LA DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE,

PAR ALEXIS DE TOCQUEVILLE (1).

Nous n'avons jamais compris, nous voulons le dire sans plus attendre, qu'on essayât de trouver dans les constitutions des Etats-Unis d'Amérique, des leçons et des conseils pour l'expérience de notre vieux monde: sans pénétrer dans les profondeurs de la question, au premier coup d'œil pour ainsi dire, quelle distance énorme se montre déjà entre les principes et les idées qui ont formé les nations européennes et les principes et les idées qui ont donné au peuple américain cinquante années d'existence.

Quand vinrent les incursions des barbares se précipiter au sein de l'Europe, ce devait être alors une œuvre immense à remplir que de former avec tant d'élémens divers, ennemis même, de grandes et imposantes nations qui plus tard pourraient se mouvoir comme un seul homme. Il y avait là partout, se pressant et se coudoyant, trois races d'hommes qui ne s'étaient encore rapprochées que sur le champ de bataille: le Romain avec sa toge et ses loix, le peuple indigène impatient déjà de la domination romaine, le barbare enfin avec sa fierté de conquérant. Mais alors aussi il se trouva deux grandes forces qui dominèrent toute cette confusion, et firent naître un monde, là où s'agitait un chaos. Ce fut d'abord et ce fut surtout le catholicisme qui chassa devant lui les vieilles mœurs corrompues, qui réunit aux pieds de ses autels, les vaincus et les vainqueurs, et les fit vivre ensemble par la puissance de cette loi de charité qu'il apportait du ciel. Puis au dessous de la grande action du christianisme;

(1) Chez Charles Gosselin, rue St-Germain-des-Prés, 9.—2 vol. in-8°, 3e édition.

vous appercevez l'action du principe monarchique héréditaire qui se produit à peu près chez tous les peuples, qui les aide à se marquer leur place, à former leur territoire et à le maintenir, leur donnant comme une âme qui ne meurt jamais, et qui lègue aux années qui arrivent le soin de terminer la tâche des années qui se sont écoulées : et c'est bien sous l'influence des pouvoirs qui ont pour base le catholicisme et le principe monarchique que s'organisent les nations Européennes, qu'elles débordent sur l'Asie, qu'elles s'en vont découvrir un monde inconnu, et près de trois siècles plus tard lui porter l'indépendance et la liberté.

Or, qu'y a-t-il, je vous le demande, dans ce qui s'est passé en Amérique vers la fin du dernier siècle, qu'y a-t-il qui se puisse mettre en regard des grandes choses accomplies en Europe par les principes et les idées qu'il s'agirait pourtant d'abandonner ? là ce n'était pas la terre qui manquait à l'homme, c'était l'homme qui manquait à la terre et quel si grand travail a donc ébauché le principe de la souveraineté populaire en commençant une société entre des hommes qui voyaient s'étendre devant eux un continent sans limite et sans bornes.

Mais maintenant qu'en exprimant ainsi et à dessein, notre opinion, nous avons acquis le droit de parler avec justice d'un beau livre dont toutes les idées ne sont pas les nôtres, il est temps que nous en venions à l'ouvrage de M. de Tocqueville, et qu'après l'avoir esquissé dans son ensemble nous nous efforcions de combattre en quelques lignes la pensée qui le domine dans toutes ses parties.

Vers la fin de 1830, deux jeunes français, M. Alexis de Tocqueville et M. Gustave de Beaumont, s'en allaient dans le nouveau monde étudier le système pénitentiaire du gouvernement américain ; et à peine en effet avaient-ils revu leur pays qu'ils publièrent tous deux un ouvrage qui fit connaître sur la législation pénale des Etats-Unis, les résultats de leur investigation.

Mais cependant l'un des deux voyageurs dans le cours de ses excursions lointaines avoit laissé se porter sa pensée bien au delà du but qu'il s'était d'abord promis d'atteindre; et plus tard on vit venir dans le monde littéraire et politique l'ouvrage intitulé de la *Democratie en Amérique*, par M. Alexis de Tocqueville. Et pourquoi ne l'avouerions-nous pas? il était difficile de mieux éprouver, qu'en se trouvant, pour ainsi dire en face de ce livre, que la critique s'impose une rude tâche, quand elle s'attaque à certains livres et à certains hommes : voyez plutôt quel vaste champ s'ouvrait devant nous, quelle carrière se déployait à nos regards. M. de Tocqueville commence par crayonner largement la description de ce nouveau monde, qui semble sortir des mers vers la fin du quinzième siècle ; il fait apparaître aux yeux de ses lecteurs l'Amérique du nord avec son océan brumeux, ses forêts vierges et sombres, ses rochers, son aspect, souvent triste, désolé ; l'Amérique du sud, au contraire, et sa mer qui étincelle, son soleil brulant, ses bois de myrthe à feuille ronde, de laurier rose, et sa nature enivrante.

Puis quand le lieu de la scène est ainsi tracé, alors commence à se dérouler l'histoire des colonies anglaises qui arrivent dans les premières années du dix-

septième siècle. Au sud dans la Virginie, par exemple, la colonie se compose d'un reste de chercheurs d'or et d'aventuriers que l'Europe jette encore sur les rivages d'Amérique : mais au Nord, la nouvelle Angleterre voit débarquer des hommes qui appartiennent à cette secte que l'austérité de ses principes a fait distinguer par le nom de puritanisme ; et c'est là que sous l'influence d'idées religieuses, absolues, dominatrices, d'idées politiques d'une indépendance exaltée, c'est là que germent et se développent les lois qui depuis ont formé les constitutions des différents peuples de l'union américaine.

Mais voici maintenant que M. de Tocqueville va vous entraîner avec lui dans l'examen des constitutions des états, et de la constitution de l'Union, vous en montrer toutes les parties, vous en détailler le mouvement : d'abord il vous parlera de l'état qui se divise en trois centres de gouvernement : la commune, le comté, l'état; la commune la première association qui se soit formée sur le sol américain; la commune qui, à part quelques grandes communes où se nomme un conseil municipal, délibère elle-même sur ses intérêts, laissant à l'état le soin de régler les intérêts généraux ; le comté qui n'a point, à vrai dire, d'existence politique, mais qui forme surtout un premier centre judiciaire : l'état enfin où la direction des affaires se partage entre un sénat qui exerce à la fois des pouvoirs législatifs, administratifs et judiciaires ; une chambre des représentans qui a seulement des attributions législatives ; un gouverneur qui est l'exécuteur des volontés des deux chambres. Or, c'est au-dessus de ces gouvernemens divers que s'élève le pouvoir de l'Union, avec un sénat nommé pour cinq ans par deux dégrés d'élection, une chambre de représentans nommée pour deux ans seulement, un président enfin élu toutes les cinq années au milieu d'ardente et périlleuse agitation.

Et quand vous avez suivi pas à pas pour ainsi dire toute l'action du gouvernement des états unis, c'est à ce moment que va se montrer dans les pages du livre une étude plus sérieuse et plus profonde : on ne raconte plus, mais on juge cette démocratie américaine qui revendique la direction des plus petites comme des plus grandes choses, qui nomme à la fois le plus obscur fonctionnaire de la commune et le chef de son pouvoir exécutif : cette démocratie qui fait dominer sur toutes choses son principe de souveraineté populaire, on la juge dans son gouvernement, dans ses résultats généraux, et, je dois le dire, on la juge avec cette haute impartialité qui n'appartient qu'aux esprits élevés, et qu'à ces esprits là même, une réflexion constante et attentive peut seule donner.

Comme nous peut-être en parcourant pour la première fois, l'ouvrage de M. de Tocqueville, vous croirez voir qu'il a été écrit sous l'impression de quelque enthousiasme, produit par l'étrangeté du spectacle qui s'était offert aux regards de l'écrivain ; mais réfléchissez plus murement, lisez d'ailleurs d'autres livres qui ont été écrits sur l'Amérique, depuis les spirituelles lamentations de Mistres Trollope, jusqu'aux pages sérieuses et distinguées du colonel Hamilton, traduites avec tant d'élégance par le comte de Lacroix, et c'est à peine si vous trouverez un reproche grave adressé à la démocratie américaine que M. de Tocqueville n'ait pas su enregistrer dans son examen.

C'est ainsi que vous le verrez renvoyant à la démocratie, le reproche de corruption qu'elle adresse incessamment aux pouvoirs aristocratiques : « si les hom-» mes qui dirigent les aristocraties, dit-il, cherchent quelquefois à corrompre, » les chefs de démocraties se montrent eux-mêmes corrompus. Dans les unes » on attaque directement la moralité du peuple ; on exerce dans les autres » sur la conscience publique une action indirecte qu'il faut plus redouter en-» core. »

Ecoutez-le remarquant et déplorant l'instinct fatal qui porte la démocratie à choisir rarement les hommes les plus distingués. « C'est un fait constant, remar-» que-t-il, que de nos jours aux États-Unis les hommes les plus remarquables » sont rarement appelés aux fonctions publiques ; et l'on est obligé de reconnaître » qu'il en a été ainsi à mesure que la démocratie a dépassé toutes ses anciennes » limites. » Et entre autres causes qu'il assigne à ce triste résultat, « il ne faut » pas se dissimuler, ajoute-t-il, que les institutions démocratiques développent à » un très haut degré le sentiment de l'envie dans le cœur humain ; ce n'est point » tant parce quelles offrent à chacun des moyens de s'égaler aux autres, mais » parce que ces moyens défaillent sans cesse à ceux qui les emploient. Les ins-» titutions démocratiques réveillent et flattent la passion de l'égalité sans pou-» voir jamais la satisfaire entièrement. Cette égalité complète s'échappe tous les » jours des mains du peuple au moment où il croit la saisir, et fuit, comme dit » Pascal, d'une fuite éternelle ; le peuple s'échauffe à la recherche de ce bien » d'autant plus précieux qu'il est assez près pour être connu, assez loin pour n'être » pas goûté. La chance de réussir l'émeut, l'incertitude du succès l'irrite ; il s'a-» gite, il se lasse, il s'aigrit ; tout ce qui le dépasse par quelque endroit lui pa-» raît alors un obstacle à ses désirs, et il n'y a pas de supériorité si légitime dont » la vue ne fatigue ses yeux. »

Plus tard, M. de Tocqueville développera avec énergie les causes de l'infériorité qui pèse d'ordinaire sur la démocratie dans la conduite des affaires extérieures de l'état : et plus loin encore, il s'élèvera avec énergie contre le despotisme de la liberté américaine. Là, pas de contre-poids au pouvoir des majorités : la majorité se montre même parfois plus forte que la loi même : que les lois de la Pensylvanie, par exemple, permettent aux nègres affranchis de se présenter dans les colléges électoraux, le peuple leur en fermera l'accès par des menaces et de mauvais traitemens, en telle sorte que la majorité qui a le privilége de faire la loi, revendique aussi celui de lui désobéir.

Bien plus, et ici nous transcrivons encore le style vigoureux de M. de Tocqueville : « En Amérique, la majorité trace un cercle formidable autour de la pen-» sée. Au-dedans de ces limites, l'écrivain est libre ; mais malheur à lui, s'il les » franchit. Ce n'est pas qu'il ait à craindre un auto-dafé ; mais il est en butte à » des dégoûts de tous genres et à des persécutions de tous les jours. La carrière » politique lui est fermée ; il a offensé la seule puissance qui ait la faculté de » l'ouvrir ; on lui refuse tout, jusqu'à la gloire. » Mais bientôt la pensée de l'auteur se généralise, il va mettre en face l'un et l'autre, le despotisme absolu d'un seul, et le despotisme de la démocratie : « Les princes avaient, pour ainsi

» dire, matérialisé la violence ; les républiques démocratiques de nos jours l'ont » rendue tout aussi intellectuelle que la volonté humaine, qu'elle veut contrain- » dre. Sous le gouvernement absolu d'un seul, le despotisme, pour arriver à » l'ame, frappait grossièrement le corps, et l'ame, échappant à ses coups, s'éle- » vait glorieuse au-dessus de lui ; mais dans la république démocratique, ce » n'est point ainsi que procède la tyrannie ; elle laisse le corps et va droit à l'ame. » Le maître n'y dit plus : Vous penserez comme moi, ou vous mourrez ; il dit : » Vous êtes libre de ne pas penser ainsi que moi ; votre vie, vos biens, tout vous » reste ; mais de ce jour, vous êtes un étranger parmi nous : vous garderez vos » priviléges à la cité, mais ils vous deviendront inutiles ; car, si vous briguez le » choix de vos concitoyens, ils ne vous l'accorderont point ; et si vous ne de- » mandez que leur estime, ils feindront encore de vous la refuser. Vous reste- » rez parmi les hommes, mais vous perdrez vos droits à l'humanité... Allez en » paix, je vous laisse la vie, mais je vous la laisse pire que la mort. »

Et pourtant cette démocratie si hautaine, si despotique, est peu puissante sur elle-même : Souvent les mesures les plus utiles et les plus sages ne sont pas adoptées aux ÉtatsUnis, parce qu'elles déplaisent aux masses, et que les masses ne savent pas sacrifier les passions du moment en vue de l'avenir : c'est ainsi, par exemple, qu'il n'existe pas aux États-Unis de législation relative aux banqueroutes frauduleuses, précisément parce que les banqueroutes sont nombreuses, et que la crainte d'être poursuivi comme banqueroutier, surpasse, dans l'esprit de la majorité, la crainte d'être ruinés par les banqueroutes. « Quelqu'un me disait » un jour, à Philadelphie, raconte encore M. de Tocqueville, que presque tous les » crimes, en Amérique, étaient causés par l'abus des liqueurs fortes, dont le bas » peuple pouvait user à volonté parce qu'on les lui vendait à vil prix.— D'où vient, » demandai-je, que vous ne mettez pas un droit sur l'eau-de-vie ? — Nos légis- » lateurs y ont bien souvent pensé, répliqua-t-il, mais l'entreprise est difficile. » On craint une révolte ; et d'ailleurs les membres qui voteraient une pareille » loi, seraient bien sûrs de n'être pas réélus. — Ainsi donc, repris-je, chez vous » les buveurs sont en majorité, et la tempérance est impopulaire. «

Inhabileté à choisir les hommes les plus dignes de la diriger ; infériorité dans la conduite des relations extérieures, despotisme qui impose à la liberté de la pensée des entraves plus pesantes que le gouvernement d'un seul ne le pourrait faire ; résistance enfin aux plus sages mesures, et impuissance pour la démocratie de se dominer elle-même ; ce sont là de sérieux et décisifs reproches adressés à un gouvernement, et à un peuple : et certes, quand on vient à rapprocher de ces observations concluantes les avantages que M. de Tocqueville signale dans le gouvernement de la démocratie américaine, l'expérience pratique des affaires qu'elle donne à chaque citoyen, le respect de la loi qu'elle inspire, et qui se dément d'ailleurs, comme on l'a vu en de graves circonstances ; quand on admettrait même qu'aux États-Unis l'activité commerciale naît surtout de l'activité politique ; moins que jamais cependant, après avoir lu l'ouvrage de M. de Tocqueville, on se prendrait à envier les institutions de l'Amérique, ses lois, ses mœurs, ses habitudes.

Aussi nous arrêtant ici dans notre incomplète esquisse de *la Démocratie en Amérique*, laissant l'auteur examiner les chances de durée ou de ruine qui attendent le gouvernement des États, et le gouvernement de l'Union, le laissant envisager l'avenir de trois races qui se partagent le vaste continent de l'Amérique, allons-nous maintenant nous étonner de ce qui est, pour ainsi dire, la conclusion générale de son ouvrage.

C'est qu'en effet, comme nous l'avons fait pressentir, M. de Tocqueville n'écrit pas seulement pour nous initier aux combinaisons du gouvernement américain; il appelle son pays à profiter de l'expérience du Nouveau-Monde. Tout en regrettant les anciennes mœurs, les anciennes institutions, les anciennes lois, il demande qu'on s'instruise à cette école lointaine pour apprendre à régler cette démocratie française qu'il voit s'avancer depuis sept cents ans, surmontant tous les obstacles, brisant toutes les barrières, toujours impétueuse et violente, parce qu'on songe plus à la combattre qu'à la modérer, à la tuer qu'à la faire vivre d'une vie calme et paisible.

Mais qu'est-ce à dire et qu'entend-on par ces emprunts que l'on voudrait faire aux lois de l'Amérique? Croit-on, par exemple, qu'il puisse advenir que dans cette nation qui s'est fait sur le principe monarchique, qui a grandi avec lui et par lui, la souveraineté populaire puisse prétendre à une heureuse et bienfaisante domination. Oh! non, sans doute, aux peuples pas plus qu'aux hommes il n'est donné d'abdiquer leur génie et leur pensée. Aux peuples il appartient de modifier leur état social mais jamais de le bouleverser et de mettre à la base ce qui était au sommet, et au sommet ce qui était à la base. Dans la direction des choses de ce monde, la liberté de l'homme est grande, sans doute, mais en face de la liberté de l'homme il y a la liberté de Dieu, par qui vivent les peuples, par qui règnent les rois, et de qui relèvent les empires : il y a la liberté de Dieu qui s'exprime et qui parle haut dans les révolutions et les malheurs de l'humanité, quand l'humanité s'est élancée au-delà des limites que lui avait imposées la providence; et sans nul doute, assez de malheurs et de révolutions nous ont appris, depuis quarante ans, que parmi nous la souveraineté populaire était une base peu solide pour les pouvoirs, et que c'était pour la prospérité de la France une triste et fatale souveraineté.

Et pourquoi donc aller chercher ailleurs que dans notre histoire et des leçons et des conseils? Dans cette longue suite d'années qu'a employées la démocratie à parvenir au point où elle est arrivée de nos jours, s'est-elle toujours montré tumultueuse et violente? N'a-t-elle jamais été réglée dans sa marche? N'a-t-elle donc jamais mis, dominé par quelque puissance, sa force progressive au service du pays. Et pourrait-on dire, au contraire, qu'il y eût au monde une autre nation que la providence eût plus merveilleusement organisée que la nôtre?

Avide de gloire, la France se trouve placée au centre de l'Europe pour agir sur elle; ardente et avide de nouveauté, elle voit s'élever dans son sein une royauté plus forte et plus robuste que toutes autres, afin qu'autour de cette base son esprit d'indépendance et d'action puisse se mouvoir plus à l'aise et avec moins de dangers : et voyez comme aussi durant sept-cents ans, l'égalité de

conditions se propage, sans doute, comme la démocratie s'agite et marche, mais dangereuse pour la prospérité du pays, dangereuse pour elle-même alors seulement qu'elle essaie de s'attaquer à la royauté ; grande et puissante au contraire quand elle revient se placer sous le pouvoir de cette noble tutrice.

Nous laissons de côté, au-delà de cette date qui a été indiquée, la tâche immense qu'accomplit surtout le christianisme dans les premiers âges, en transformant l'esclavage en sauvage. Voici qu'au XIIe siècle la démocratie se précipite vers une nouvelle transformation ; c'est le serf qui veut devenir tout à fait peuple, et qui veut conquérir le droit de s'occuper de ses affaires et de prendre en main ses intérêts dans l'enceinte de la commune. Que la liberté communale ait été librement consentie par la royauté ou arrachée malgré ses résistances, nous ne voulons pas soulever ici ce grand problème historique. Mais toujour est-il que la liberté communale marquée au front du sceau royal ira s'organisant toujours, et qu'après les secousses suscitées par son enfantement, plus tard le noble et le bourgeois rivaliseront de courage sur les champs de bataille de de Philippe-Auguste et plus tard encore vivront heureux et tranquilles sous la protection des établissemens de Saint-Louis.

Mais vers la fin du XIIIe siècle, des pensées plus inquiètes et plus élevées vont germer dans les masses : on aspire à s'enquérir des intérêts généraux du pays ; et bientôt les états convoqués par la royauté, se forment, délibèrent, agissent. Le tiers-état prend toujours, à mesure que marchent les années, une part plus grande de leur action ; et pourtant, à toutes les époques, avant Philippe de Valois, comme durant le règne du roi Jean, la royauté saura demander souvent aux états-généraux le salut et la grandeur du pays, et cette fois encore mener à bien la force envahissante de la démocratie. Mais puisque nous avons parlé du roi Jean, remarquons en passant que dans le court espace de quatre années de son règne, il fut donné à la démocratie d'apercevoir combien ses œuvres étaient différentes, quand elle acceptait l'influence du principe fondamental de la constitution du pays, ou quand elle essayait de s'y soustraire. Le 2 décembre 1355, les états se rassemblent à Paris, et le 28 décembre le roi rend, sur la délibération des états, une ordonnance : *que l'on a comparée*, nous dit M. de Châteaubriand, dans ses Etudes historiques, à *la grande charte de cet autre Jean, roi d'Angleterre, première source de la liberté britannique.* Et qu'est-il besoin de rappeler maintenant l'horrible tumulte et la confusion qui se firent aux états de 1357, pendant que la démocratie imagina de se livrer aux factions et au duc de Navarre? Quel bien produisirent les états jusqu'à ce qu'en 1359, Guillaume de Dormans, avocat-général, du haut du perron de marbre de la cour, ayant lu au peuple un projet de traité avec l'Angleterre, le peuple s'écria : *que le dit traité n'était point passable, et que la nation était résolue de faire bonne guerre au roi anglais.* Et d'où viennent ces différences entre les trois époques? c'est qu'en 1355, la démocratie n'avait pas secoué encore l'influence de l'autorité royale, et qu'en 1359, instruite par le malheur et la désolation du royaume, elle revenait au respect de la royauté.

Mais hâtons-nous dans ces souvenirs : arrivons aux événemens contemporains.

Après que la démocratie, se posant comme souveraine, se fut dévorée elle-même sous la Convention, se fut avilie sous le Directoire ; après que l'Empire, sans la dominer autrement, l'eût menée vaincre ou mourir dans tous les royaumes de l'Europe, il y eut une époque pourtant où cette terrible aventurière sembla reprendre des habitudes plus calmes et moins fougueuses ; où elle commençait à se former des mœurs politiques : cette époque, ce fut celle où près d'elle on vit reparaître l'élément de stabilité qui avait si long-temps et si glorieusement présidé aux mouvantes destinées de la France : et n'est-ce pas alors seulement que se retrouve la liberté perdue sous l'Empire, que s'organise la liberté que la démocratie n'avait pas su organiser elle-même? Et comme alors on croyait à l'avenir ! comme la France sentait le cœur lui battre et lui revenir chaque jour davantage la force et le pouvoir !

Donc, nous le répétons, sans qu'il soit besoin d'aller demander au loin les conseils de la constitution américaine ; nous voyons dans le passé de la France quelle puissance peut à la fois régulariser la démocratie et lui assurer ses conquêtes. Et que nous aimerions à voir l'écrivain dont nous parlons dans cet article, aller puiser à ces sources fécondes ! que nous aimerions à le voir étudier les libertés de nos communes, nos institutions provinciales, se demander comment on pourrait relever pour l'avenir, les institutions du passé ; que nous aimerions le voir voyager dans la France d'autrefois, pour y rechercher les destinées de la France d'aujourd'hui !

Mais deux mots encore en terminant, sur le livre de M. de Tocqueville. Alors même qu'on ne partage pas les opinions qu'il exprime, il est impossible de ne pas reconnaître que c'est là une œuvre qui se distingue par les plus éminentes qualités. On a dit que *la démocratie en Amérique* était un livre d'un autre temps, et on l'a dit avec raison ; car auprès des pensées plus générales qui sont de notre époque, on y trouve l'analyse sincère et attentive de la première partie de ce XVIIIe siècle qui commença par analyser pour savoir, et qui finit malheureusement par analyser pour détruire. L'ouvrage révèle d'ailleurs dans toutes ses pages une méditation profonde : et honneur, dirons-nous encore, honneur au jeune écrivain qui, dans le moment où tout se fait vite, et tout s'oublie vite, a su consacrer de longues journées et de longues veilles peut-être, à construire un monument qu'on appréciera sans doute de manières diverses, mais qui sera du petit nombre de ceux qui demeurent. J.

HISTOIRE DU CHANCELIER D'AGUESSEAU,

PAR M. A. BOULLÉE.

2 vol. in-8°. — Paris, Desenne, libraire, rue Hautefeuille, 10.

Il se rencontre, de loin en loin, dans la vie des peuples, de ces grandes époques, où la civilisation entravée dans sa marche progressive par des institutions devenues insuffisantes aux besoins des hommes, engage une lutte ouverte et violente contre les entraves que lui opposent des traditions vieillies. Toutes les conceptions humaines sont finies; et s'il est vrai qu'à chacun de leurs pas vers la maturité, les sociétés qui se développent, toujours plus exigeantes, réclament sans cesse de nouvelles améliorations, dans cette marche illimitée et continue qui leur a été ouverte à travers les siècles, il est de leur sagesse d'abandonner sur le chemin, comme un bagage embarrassant et nuisible, les coutumes qui, en d'autres temps, leurs étaient venues en aide, et dont elles ont épuisé les bienfaits. Car si, en établissant son admirable système de la reproduction des êtres, la nature nous fit une loi de nous dévouer à notre tour à ceux dont notre faiblesse a reçu secours et protection, elle ne nous a jamais imposé, pour les choses, semblable reconnaissance; notre intérêt nous commande de ne nous y attacher qu'autant qu'il peut nous en revenir avantage, et ce serait une folle pitié que celle qui hésiterait à émonder de l'arbre, la branche qui a porté tous ses fruits, et dont la sève, mieux dirigée, peut alimenter une branche jeune et féconde. Mais de tels événemens ne sauraient s'accomplir sans commotions; le bien-être général est rarement en harmonie avec les intérêts particuliers, et lorsque l'humanité comprendra que le temps est venu de laisser dans l'ornière les oripeaux d'un âge passé pour revêtir un nouveau caractère de physionomie, la génération qui doit servir de transition entre ces deux périodes, attachée par l'habitude ou par ses affections d'enfance aux institutions qui vont disparaître, oppose à ses efforts une résistance qui ne sera vaincue que quand tous ses athlètes auront disparu de la scène du monde.

A ceux qui ont compris la philosophie de l'histoire, et dont les méditations vont chercher dans le passé les enseignemens de l'avenir, ces époques de halte et d'indécision offrent un champ vaste et sérieux. Là deux lutteurs sont en présence : l'un se couvre pour la défense des résultats certains de plusieurs siècles de tentative et d'expérience, et l'autre s'arme pour l'attaque de souffrances à guérir et de sa confiance en la perfectibilité humaine. Rien, dans une semblable étude, n'est indigne des investigations de l'historien; aucun événement ne saurait être d'un intérêt médiocre: les causes les plus futiles en apparence entraînent des résultats souvent décisifs; les faits les plus secondaires initient celui qui sait juger à apprécier sous leur véritable point de vue les faits généraux, et la vie des hommes auxquels un rôle a été donné parmi les nombreux incidens de ce grand drame, acquise au domaine de l'histoire, se revêt

d'une importance qui grandit à proportion du point éminent où ils furent portés.

Certes entre tous ceux-ci, une place d'honneur a toujours été réservée au chancelier d'Aguesseau, et personne ne contesterait l'opportunité d'un travail qui viendrait lever par des révélations certaines et des aperçus judicieux, les doutes et l'indécision répandus encore autour de cet homme qui, peut-être, étoile précurseur du jour prêt à se lever, avait devancé la civilisation dans le pas qu'elle allait franchir.

Lorsqu'il fut jeté dans l'arène politique, un volcan s'était trahi par de sourds grondemens, et de tous côtés on commençait à en prévoir la prochaine explosion. Jamais symptômes plus certains et plus effrayans n'avaient annoncé une catastrophe plus inévitable. La royauté avait imprudemment brisé les derniers semblans d'indépendance d'un corps qui lui était resté soumis tant qu'elle lui avait permis de faire parade d'une dignité décevante; un enfant avait imprimé sur le parquet du parlement les traces de ses éperons, son fouet avoit menacé le vénérable aréopage; cette insulte avait réveillé chez lui le sentiment d'une puissance qu'il crut de son devoir de ne pas laisser anéantir, et d'Aguesseau, à la tête du parlement qu'il entraîne, refuse pour la première fois obéissance au monarque. Les doctrines ultramontaines, soutenues et secondées par le roi qui se range sous leurs étendards, appellent la France à reconnaître la suprématie du pape, et les jansénistes appuyés du parlement s'élèvent avec obstination contre ce qu'ils qualifient d'abus subversifs. Louis XIV, près du tombeau, dans une pensée que nous voulons regarder comme un tardif hommage à la morale publique, légitime les fruits de ses coupables amours, et le parlement casse le testament de Louis XIV. Le régent, pour parer à la ruine du trésor épuisé par des dissipations insensées, adopte un système qui va consommer la ruine publique; le parlement proteste, et le parlement est exilé. Le saint-siége maintient ses prétentions; Dubois, qui convoite la pourpre romaine, l'appuie de son immense crédit, le parlement résiste encore, le grand conseil ne montre pas moins d'énergie: le parlement et le grand conseil sont vaincus, et la bulle *Unigenitus* est enregistrée. Mais cet accord n'est pas de longue durée; le parlement et une partie du haut clergé revendiquent contre le roi lui-même, les franchises de la monarchie, des mesures sévères enveniment la querelle sans dompter les violentes obstinations. Louis XV irrité ordonne, dans un lit de justice, l'acceptation dans son royaume de toutes les bulles apostoliques. L'autorité du roi est méconnue, les deux partis combattent à face ouverte, le parlement ne veut pas céder, et un nouveau lit de justice, contre lequel il va se raidir encore, lui impose l'obéissance passive, et lui interdit la discussion des affaires de l'état.

Tels sont les principaux événemens intérieurs au milieu desquels figure le chancelier d'Aguesseau. Il est facile d'y reconnaître les préludes ou plutôt la première manifestation de ce grand mouvement qui, à quelque temps de là, allait ébranler le monde de ses secousses terribles, et qui ne devait s'arrêter qu'après avoir renversé une dynastie, et laissé au milieu du sang dont il inonde la France, et des effroyables excès où se plongèrent les passions affranchies de tout frein, de tristes leçons aux rois et aux peuples.

Élevé aux premières dignités de l'état, où il se voyait entouré d'une confiance, je dirai presque d'une vénération acquise antécédemment par son honorable caractère et par ses vertus, d'Aguesseau fut partie active et interessée dans tous les débats, et à ne le considérer que comme homme politique, sa vie devrait être pour tous le sujet d'une étude approfondie.

Mais d'autres titres encore, non moins glorieux, le recommandent à notre attention. Magistrat savant et éclairé, jurisconsulte plein de probité et de sagesse, législateur doué de vues grandes et d'une connaissance parfaite des hommes, écrivain infatigable, philosophe dévoué aux intérêts et au bonheur de la société, il dota son siècle d'immenses travaux. Le premier il amena la science du droit à des principes certains, ouvrit à l'appréciation des lois une marche raisonnée, imprima une allure noble et digne à l'éloquence du barreau qui, jusque là, ne s'était développée que derrière un étalage dérisoire d'érudition fastidieuse, et de citations au moins ridicules, et par son exemple, et par ses instructions entraînantes, releva le caractère et les mœurs de la magistrature qui s'étaient perdus dans un déplorable relâchement; tandis que ses vertus privées, son aménité, sa piété bien entendue et les précieuses qualités de son cœur répandaient le bonheur dans sa famille, et lui gagnaient, de ceux qu'il admettait dans son intimité, une affection sincère et inébranlable.

C'est donc une œuvre d'une haute portée et d'une utilité bien évidente que celle qu'a entreprise M. Boullée; c'est un sujet fécond mais sévère qu'il s'est imposé; et au milieu de toutes les futilités où se complaît notre époque si légère et si insoucieuse, nous dirons d'abord qu'il y a eu courage à y consacrer ses veilles et son labeur; et, le résultat dut-il ne pas répondre pleinement à l'importance de la matière, nous aurions encore à louer celui qui a osé affronter l'indifférence qui accueille d'ordinaire les travaux consciencieux que si peu de gens savent encore apprécier. Sa tâche était belle. A-t-il su l'embrasser dans toute son étendue? c'est une question qu'un examen sommaire va nous conduire à résoudre.

Quatre périodes bien distinctes divisent la vie du chancelier: celle si paisible où il se développait sous les yeux et par les conseils de son père; celle où, jeune encore, il fut appelé à siéger sous la toge; le temps où, plus puissant mais aussi exposé à de plus violentes tempêtes, il s'asseyait au pied du trône; et le temps enfin où, quitte envers le monde auquel il avait donné assez de ses jours, et envers la fortune qui lui avait fait payer ses faveurs par des revers aussi grands, il vint reposer ses dernières années dans les douceurs de la vie domestique, et livrer aux méditations des hommes les fruits de son expérience. M. Boullée l'a suivi avec persévérance dans chacune de ces phases de son existence, dont aucun détail n'a pu échapper à ses recherches. Peut-être même, entraîné par la prédilection qui l'attache à son héros, s'est-il laissé aller avec trop de complaisance à rappeler des circonstances dont on pourrait nier l'à-propos; c'est surtout lorsqu'il retrace les premiers événemens d'une vie encore inconnue que ce défaut se fait sentir. L'auteur n'a pas tenu assez de compte au lecteur de son impatience d'arriver sur un terrain moins circonscrit, et ne s'est pas assez persuadé

que notre intérêt ne se porte que médiocrement sur des faits tout d'intérieur, tout de famille, quel que soit, du reste, l'éclat dont brillera par la suite celui qui prélude à sa gloire future par ces couronnes de lierre qui ne peuvent attendrir qu'une mère ou qu'un aïeul. Mais quand l'écolier s'est fait homme public, quand sa voix a retenti dans l'enceinte parlementaire et qu'elle est venue étonner la routine scolastique par des accens graves et mesurés, alors aussi la pensée et le langage du critique s'élèvent; ses éloges ne sont plus seulement affectueux, il raisonne, il analyse son admiration, et s'il est amené à vous parler de ces immortelles mercuriales où d'Aguesseau faisait comprendre aux magistrats les devoirs que leur imposait la hauteur de leurs fonctions, il vous dira :

« Adversaire infatigable des faiblesses, des passions, des vices de l'homme « public, il les dévoile avec sagacité, il les signale avec énergie. Aucun n'é- « chappe à son inquiète sollicitude. Nulle amertume ne se mêle d'ailleurs à l'ex- « cès de son zèle, pas un trait qui sorte du cercle étroit des bienséances, rien « qui démente la pureté des intentions dont il est animé. Censeur austère du « vice, il est le panégyriste le plus éloquent de la vertu. A la peinture animée « qu'il trace du juge faible ou prévaricateur, il a soin d'opposer celle du ma- « gistrat intègre, gardien fidèle du dépôt commis à sa foi. Comme alors son style, « naturellement doux et grave, s'empreint de la majestueuse simplicité de son « sujet! quelle imposante idée il fait prendre de la justice, et des fonctions at- « tachées à ce redoutable sacerdoce! L'homme même le plus étranger aux « fonctions dont il retrace les devoirs, ne saurait lire sans émotion et sans fruit « ces admirables harangues où l'auteur répand avec tant d'autorité les maximes « dont sa vie etière offrait la généreuse application. La morale qui y respire « est de tous les temps et de tous les lieux ; c'est le langage d'une ame noble et « pure, exaltée par la religion et par le sentiment le plus indéfini de la dignité « humaine ; c'est l'éloquence même, inspirée par la sagesse; et ces discours, « remplis de vérités applicables à la plupart des conditions de la vie sociale, sont « demeurés en quelque sorte l'indispensable manuel, je ne dirai pas seulement « de tout homme public, mais de tout homme de bien. »

Plus tard encore, quand sur les ailes de la fortune et de la renommée, son héros sera porté au faîte, vous verrez le critique s'élancer avec lui, et de ces sommités son regard embrassera un plus vaste rayon. Tour à tour historien, philosophe et biographe, il vous dira les faits, sondera les mystères de la politique, et fera graviter autour de celui qui en était un des principaux mobiles, les orageuses négociations d'un royaume en travail de révolution. Là, sans contredit, sont les plus belles pages du livre de M. Boullée. Appréciateur impartial des causes et des effets, il les juge dans leurs rapports et en indique du doigt les conséquences. Sa narration rapide et animée fait passer sous vos yeux de larges tableaux de situation générale, au milieu desquels apparaît le chancelier comme le génie dont l'influence retardera de quelques jours les malheurs de la France.

Pourtant sur ce front si pur une tache se dessine: d'Aguesseau fut un jour infidèle à lui-même. Rappelé d'un exil où l'avait confiné sa courageuse opposi-

tion, on le vit se faire le champion des doctrines que sa voix et sa conduite avaient publiquement désavouées. Le blâme hésite à se prononcer sur cette page d'une vie jusque là si belle ; à peine ose-t-on supposer que l'appât des grandeurs ait pu réagir sur cette ame noble, et qu'il ait consenti à racheter ses dignités perdues au prix de concessions coupables ; aussi n'est-ce qu'avec timidité qu'on se hasarde à accuser une excessive indulgence, quand on entend le biographe, tout en avouant des faits, en rejeter la responsabilité sur notre nature imparfaite :

« En dépit de cette tache presqu'insensible dans sa vie publique, dit M. Boul-
« lée, le caractère de d'Aguesseau reste encore trop pur et trop élevé sans doute,
« pour qu'il paraisse nécessaire d'absoudre ses intentions des reproches qui peu-
« vent s'adresser à sa conduite. Proclamons-le sans hésiter, elles furent droites
« et désintéressées, mais il paya, en cette circonstance, tribut à l'imperfection
« humaine, et, osons le dire, aux influences pernicieuses de la cour, dange-
« reuse atmosphère dont l'action amollit, souvent à leur insu, tant de généreux
« courages. »

Sur ses vieux jours, victime du caprice des cours et de l'inconstance des hommes, d'Aguesseau dut quitter le théâtre où son rôle était joué, et il alla se recueillir dans la retraite. L'auteur alors abandonne aussi la scène générale, et se livre à un examen judicieux des œuvres du savant jurisconsulte. Puis, rapprochant deux hommes qui, à deux siècles de distance, se couvrirent d'une gloire égale acquise dans les mêmes fonctions, il établit entre l'Hopital et d'Aguesseau un parallèle où il offre une nouvelle preuve de son jugement droit et de ses sages appréciations.

« En résumé, dit en terminant M. Boullée, l'Hopital et d'Aguesseau eurent
« l'un et l'autre, avec le degré de supériorité que comporta leur siècle, la plu-
« part des vertus qui lui manquaient. Ils furent tolérans à une époque de fa-
« natisme et de persécution, intègres au milieu de la corruption universelle,
« vertueux au sein d'une cour sans moralité. Et sans chercher à établir de l'un à
« l'autre une prééminence, que la diversité de leur mérite rendra toujours con-
« testable, qu'il nous suffise de reconnaître et d'admirer en eux les deux plus
« nobles représentans de la magistrature française qui, unissant une fidélité
« chevaleresque à ses rois au dévouement le plus courageux pour les libertés
« publiques, à l'éclat de toutes les vertus civiles, a mérité d'être appelée la
« plus forte et la plus utile institution des temps modernes. »

Voilà, en peu de mots, le livre de M. Boullée, voilà la part qui lui revient dans nos éloges. Mais son travail est-il complet? D'Aguesseau est-il jugé pour l'histoire? D'Aguesseau ne fut-il qu'écolier, avocat, chancelier? ne fut-il qu'un homme de son siècle? Qu'a fait M. Boullée du législateur, de l'homme élevé sous la monarchie de Louis XIV et dont le génie développait dans les instructions adressées à son fils, ces belles théories du droit naturel qui allaient, un siècle plus tard, devenir la base fondamentale de la politique moderne? Pourquoi ne nous avoir pas dit que tandis que la philosophie du dix-huitième siècle poussait le peuple à conquérir violemment sa place au gouvernement, lui, d'A-

guesseau, criait aux rois d'appeler le peuple à partager la souveraineté ; et qu'en présence du préjugé dangereux qui s'obstinait à séparer les intérêts du chef de ceux de la nation, sa voix jetait à la barre publique ces paroles prophétiques : « Malheur à ceux dont la coupable flatterie ose introduire une distinction injurieuse aux rois, souvent fatale à leur peuple, et toujours contraire aux maximes d'une saine politique! » Pourquoi ne nous avoir pas mis en regard deux hommes qui, à la même époque, en présence des mêmes faits, tous deux avaient pressenti l'avenir, tous deux partaient du même principe pour arriver au même but; mais dont l'un, le *Contrat social* à la main, prêchait aux masses, leur révélait leur puissance, et leur enseignait la voie des révolutions, tandis que l'autre, plus sage, plus prudent, adressait ses conseils aux grands, leur dévoilait le péril d'une obstination intempestive, et les engageait à faire aux exigences des temps des concessions qu'on leur arracherait plus tard. Ces aperçus qui eussent été neufs ne sont-il pas justes et fondés? ne ressortent-ils pas de la lecture des harangues et surtout de ces lettres intimes où la pensée de l'homme se livrait avec plus de clarté et d'abandon? Pour nous, ce sont les impressions que nous y avons puisées, et c'est là surtout qu'il nous tardait d'interroger l'auteur. Notre attente a été trompée ; à peine quelques lignes, propres seulement à justifier ou à aiguillonner notre désir, ont-elles été jetées éparses dans l'ouvrage, et nous devons le regretter d'autant plus vivement que cette question eût ouvert à l'auteur un large terrain pour des développemens que son esprit éclairé et sa manière de dire habituelle semblaient nous promettre curieux et instructifs.

Malgré cette lacune que nous avons dû signaler, une place est réservée dans nos bibliothèques, parmi ce que nous appelons les ouvrages de fonds, au livre de M. Boullée. Enrichi de nombreuses pièces justificatives, de notes et de renseignemens précieux, d'un recueil de jugemens portés sur le chancelier par les plus illustres de nos littérateurs modernes, d'un autre recueil de pensées et de maximes extraites de ses ouvrages imprimés ou inédits, d'un discours préliminaire sur l'histoire de l'office du ministère public, où se déploie une érudition étendue, il résume tous les élémens d'un succès durable. Le magistrat viendra y étudier l'un des noms les plus glorieux de la magistrature ; l'homme du monde y trouvera réunies et mises à sa portée des connaissances que des difficultés trop arides l'eussent sans doute détourné d'acquérir.

DES RAPPORTS DU CATHOLICISME AVEC LES ARTS.

Il faut laisser à de saintes intelligences la mission sublime d'étudier la religion dans les nuées mystérieuses où l'on ne peut pénétrer que par la grâce de la volonté divine; à ces esprits élus d'aspirer, même sur la terre, à une certaine intuition des vérités célestes. De tels esprits n'ont pas besoin de contempler la religion dans toutes les richesses intellectuelles qu'elle a répandues sur le monde,

dans ces flots de lumières qu'elle a jetés à l'esprit humain comme un nouvel océan pour ce hardi navigateur. Non, non, la religion dit à ces âmes toute chrétiennes : soyez pures, et elles sont pures ; soyez saintes, et elles sont saintes. Elles ne s'inquiètent point que Raphaël ait fait un miracle d'art pour représenter le miracle divin de la Transfiguration du Christ ; que Léonard ait expié la grâce de sa païenne Léda par un chef-d'œuvre chrétien, par la Cène, qui est aussi connue que la Transfiguration ; que Mozart soit mort en composant ce *Requiem*, dernier hommage que l'harmonie, mais l'harmonie matérielle, rendait, chez cet esprit d'élite, à la religion cette éternelle harmonie de l'intelligence. Mais ce qui fait le plus la gloire, et ce qui démontre le plus la vérité du catholicisme, c'est qu'il a vu toutes les variétés de l'esprit humain, c'est qu'il n'existe point pour quelques-uns seulement, mais pour tous ; c'est qu'il peut dire aux parfaits : venez à moi, c'est moi qui suis la perfection ; c'est que s'il connaît le langage des forts, il connaît aussi le langage des faibles, et qu'il peut dire aux petits enfans, comme disait le Christ : Venez à moi, je vous soutiendrai, car je suis la force.

Nous, qui devons nous ranger parmi les faibles, nous qui n'avons pas mission de pénétrer dans la partie théologique du christianisme, et d'initier les esprits à sa pure essence ; nous, qui ne nous croyons ni assez de science ni assez de vertu pour toucher à l'Arche sainte, on nous laissera ce que je me permettrai d'appeler, faute d'une expression qui rende mieux ma pensée, la poésie du catholicisme. D'autres esprits, peut-être, qui dans ce siècle de réaction religieuse ne sont pas encore arrivés cependant à la connaissance de cette vérité, que le catholicisme est le tuteur naturel de l'esprit humain, le moyen comme le but de tous ses progrès, de tels esprits pourront, malgré leurs préventions, ne pas lire sans intérêt quelques observations sur les rapports du catholicisme avec les arts, sur l'alliance de la pensée divine et de la pensée humaine dans les plus belles créations de l'esprit humain.

Je n'aurai point recours à la ressource honteuse du lieu commun pour louer le catholicisme.

Si j'avais à faire ma profession de foi en littérature, elle serait courte : rien de commun, rien d'affecté, programme peut-être aussi difficile à remplir que tous ceux qui ont paru depuis ces dernières années. Mais enfin, c'est mon programme ; et, suivant moi, hors de mon programme point de vérité littéraire. Eh ! sans doute, La Bruyère n'a pas cessé d'avoir raison : «Si vous voulez dire qu'il fait froid, dites qu'il fait froid ; » ou bien, ne mettez dans l'expression ni plus ni moins que la pensée que vous voulez exprimer ; que la pensée soit l'original, que l'expression soit la copie, mais la copie vraie, le calque intelligent de la pensée. Après cela, on ne m'accusera point d'aimer le style prétentieux, guindé, si je déclare que j'ai le lieu commun en horreur, que je le regarde comme la plaie, comme la lèpre de la littérature et des arts.

Parlez aujourd'hui du catholicisme à certaines gens qui se croient l'esprit littéraire et presque religieux, à des gens qui ne se contentent point de parler, mais qui écrivent par malheur ; leurs phrases sont toutes faites sur les arts et le catho-

licisme. Vous n'échapperez point à leurs cathédrales, à leurs églises gothiques ; ils ont des arceaux et des ogives à revendre. Les noms de tous les tableaux de sainteté, ils les savent ; et, si vous leur parlez de musique chrétienne, ils n'oublieront pas de citer le *Stabat* de Pergolèse et le Jugement dernier d'Hayden. Ces champions du lieu commun déploieront une merveilleuse intrépidité à répéter tout ce qui a été dit soit en bien soit en mal. Ils jugeront avec le jugement d'autrui, ils emprunteront l'admiration d'autrui pour admirer ; s'ils écrivent, et plaise à Dieu qu'ils n'écrivent point, qu'il leur arrive d'avoir épuisé les sources cependant inépuisables du lieu commun, ils auront encore à faire de formidables emprunts à la ponctuation. La pensée même commune, même triviale, leur manque-t-elle, leur intelligence tient en réserve une rangée de points noirs qui se trouvent toujours au fond d'un encrier. A force d'être vulgaires, ils souilleraient les belles choses qu'ils ne connaissent que de nom et dont cependant ils s'obstinent à parler; frêlons immondes de la parole et de la pensée, odieuses guêpes de l'intelligence ! mais que ces hommes se taisent, qu'ils nous permettent de respirer, qu'ils ne nous persécutent plus dans les livres et dans les journaux avec leurs phrases toutes faites comme les banquistes du Palais-Royal avec leurs habits tout faits !

Eh sans doute, de grands génies ont paru depuis le christianisme, mais on pourrait dire avec autant de vérité qu'avant lui de grands génies avaient paru. La peinture, la musique, ont produit des chefs-d'œuvre sous les formes chrétiennes ; mais l'Égypte, mais la Grèce, mais l'Italie attestent que le paganisme n'était point l'ennemi des arts. Ne faisons donc pas comme nos hommes du lieu commun, et ne jetons pas au catholicisme cette louange banale et fausse qu'il a parlé à l'imagination de l'homme avec plus d'empire que tous les cultes qui l'avaient précédé. Le catholicisme n'est point, si je puis parler ainsi, l'enlumineur de la pensée humaine, il n'a ni prisme, ni arc-en-ciel dont il veuille la colorer, il n'a qu'un reflet à lui jeter, le reflet puissant, le reflet vainqueur, le reflet créateur et fécond de la vérité.

Certes, je ne nierai point que l'art catholique ait une physionomie particulière qu'il tire de lui-même ; mais aussi suis-je persuadé que Raphaël, que le Titien, que Léonard de Vinci, que Mozart et Hayden auraient été des hommes de génie dans tous les temps et dans toutes les religions. La croyance consacre le génie, l'épure et l'élève, mais elle ne le fait point. Le catholicisme, comme paraissent le penser certains esprits de notre siècle, qui le rabaissent en croyant le relever avec leurs idées humaines, n'est ni peintre, ni statuaire, ni musicien, ni architecte. D'admirables tableaux ont été faits pour lui, mais non par lui ; des constructions magnifiques se sont dressées pour le recevoir, mais il ne s'est jamais occupé des règles de l'art qui présidait à ces constructions ; il avait à nous enseigner des règles plus hautes et plus saintes. Il s'est servi de la musique, de la sculpture, comme il s'était servi de l'architecture et de la peinture ; il s'en est servi, je me sers à dessein de cette expression ; c'étaient les produits les plus nobles des facultés humaines. La pensée chrétienne, prenant le monde tel qu'il était a voulu être en rapport avec toutes les facultés de l'homme, avec le génie de l'ar-

tiste comme avec le génie du philosophe et du poète. Ce génie, quel qu'il fût, le catholicisme ne pouvait s'y subordonner, mais il pouvait l'adopter, et c'est ce qu'il fit.

Est-il possible d'expliquer comment le talent, qui est la vérité dans les œuvres de l'esprit, peut être séparé de la croyance religieuse qui est la vérité morale? Serait-ce qu'il faudrait admettre ici une distinction entre l'âme et ce que j'appellerais l'esprit, malgré l'unité de l'âme? Il me semble, pour moi, que l'esprit n'est point un tout, et que, surtout placé à côté de l'ame, cet univers de la pensée humaine, l'esprit doit être regardé comme une partie, une faculté de l'âme. Or, sur la terre, quelle est la mission de cette âme, quel est son rôle, si je puis parler ainsi? L'âme est évidemment un lien entre le monde spirituel et le monde matériel; elle a des affinités avec le ciel, elle doit en avoir avec le corps et avec la terre qu'elle habite. L'esprit, ce mot reçu pour exprimer l'aptitude de l'homme aux sciences, aux arts, aux affaires, qu'on me passe cette expression, l'esprit, c'est la partie séculière de l'âme, c'est le miroir intellectuel des choses de la vie; mais la vie s'y reflète, la vie passagère, matérielle qui nous est imposée, et l'esprit, comme tous les miroirs, peut se ternir. Sous le paganisme, qui fut l'usurpation du corps et de ses voluptés sur l'ame et ses vertus, l'homme put développer les trésors de son esprit que Dieu lui laissait pour l'aider plus tard à retrouver son âme.

Est-ce que les magnificences de la nature matérielle n'existaient point alors comme aujourd'hui? est-ce qu'elles ne devaient point agir sur l'esprit de l'homme? Cette action est allée si loin qu'elle a enfanté le polythéïsme, la pluralité, la multiplicité des dieux à la place de cette grande unité de Dieu dont l'homme ne savait comment combler l'absence. L'erreur était grossière, quand on l'envisage avec l'âme, c'est-à-dire avec la plénitude de la raison; mais ne consultez que votre esprit, vous-même, chrétien; ne souriez-vous pas encore aux poétiques fables du paganisme, ce menteur si ingénieux à varier, à parer le mensonge? Est-il un fleuve, est-il une montagne, est-il une forêt, est-il une simple fontaine qui n'ait eu sa divinité? Le paganisme ne pouvant comprendre l'immensité de Dieu, fléchissant sous le poids d'un seul être immatériel, infini, avait éparpillé Dieu, mais c'était encore un hommage que l'erreur impuissante rendait à la vérité; et si l'esprit de l'homme suivait la plus fausse des routes, divinisant tout ce qui n'était pas Dieu, et l'homme lui-même et la nature matérielle, l'on ne peut nier qu'il ne fît des prodiges pour remplacer la vérité par l'erreur.

Ce qui est bien plus glorieux, ce qui est bien plus grand de la part du catholicisme que d'avoir été, comme le voudraient certaines gens, une religion d'imagination et de poésie, comme fut le paganisme dans ce qu'il eut de plus pur, c'est d'avoir pris l'art des mains mêmes du paganisme, d'avoir pris les temples, les statues, les bas-reliefs, et d'avoir tout conservé.

Si les puristes du protestantisme, les successeurs des Iconoclastes, avaient eu, comme ils le prétendent, leurs docteurs dans la primitive église, si cette église qui a commencé par l'autorité, avait commencé par des opinions particulières, les mêmes hommes qui depuis Luther, ont brisé les statues des saints, brûlé les

tableaux religieux comme atteints et convaincus de paganisme, se seraient présentés, lorsque le paganisme tombait, pour détruire tout ce que l'art avait produit sous le paganisme. Le catholicisme a été au-dessus de cette basse et ignorante fureur. Le catholicisme était l'âme du monde, l'ordre moral qui lui revenait pour que le monde pût vivre d'une vie qu'il ne connaissait point encore : l'âme devait protéger l'esprit. Et, dans la Vénus de Praxitèle, dans l'Apollon du Belvédère, dans ces corps idéalisés par le ciseau inspiré de l'artiste, n'y avait-il point comme un regret de l'esprit qui se souvenait de l'âme?

Maintenant, si l'on me demande la différence que je mettrai entre l'art païen et l'art chrétien, je ne serai point embarrassé de répondre : la même qu'entre le corps et l'âme.

Ne nions pas les beautés du corps de l'homme plus que les magnificences de la nature matérielle. Le corps est l'ombre de l'âme, comme ce monde qui nous entoure est l'ombre d'un monde immatériel. Si nous ne consultons que nos sens et les impressions qu'en reçoit notre esprit, nous serons peut-être entraînés à admirer exclusivement la grâce délicate, l'énergie musculaire de l'art païen. C'est Vénus, c'est Hercule : l'art, qui était tout corps dans le paganisme, avait les deux sexes. Mais si vous ne vous contentez pas des jouissances terrestres, si vos yeux, pour contempler l'art dans sa plus haute vérité, veulent perçer le prisme des sens, si vous aimez mieux un jour grand et splendide qu'un lustre et des bougies, allez, allez dans ces églises romaines qui furent des temples païens, allez au Panthéon, où il n'y a plus qu'un seul Dieu, traversez toutes ces demeures passagères de la vérité éternelle, vous verrez sur des bas-reliefs de brillans souvenirs du paganisme détruit. Cherchez le plus gracieux des Apollons, la plus séduisante des Vénus, et puis, si près de là vous trouvez un Christ de Rubens, une madone de Raphaël, dites, vous qui avez une âme, si l'art chrétien n'est pas au-dessus de l'art païen, comme l'âme est au-dessus du corps? L'art païen peut séduire, l'art chrétien, cette union de l'âme et de l'esprit qui vit du sentiment religieux, qui, sans lui, ne peut exister ; l'art chrétien est une sorte de seconde religion, tracée d'après la nature divine, à laquelle on a foi au point que l'Église elle-même a reconnu le culte des images, qu'elle l'a conseillé, qu'elle l'a même maintenu par ses conciles : l'art, dans le catholicisme, est de prescription religieuse.

Le catholicisme qui, en nous montrant le corps d'un Dieu sur une croix, est venu détruire l'empire du corps sur la terre, a dû spiritualiser tous les produits de l'intelligence humaine. La peinture, la musique, la sculpture, tous les arts ont pris une âme qu'ils n'avaient point, comme la pensée de l'homme, qui s'égarait dans les voies matérielles, qui habitait les régions infimes de nos sens, est remontée vers les hauteurs de l'intelligence, vers l'âme, sanctuaire long-temps fermé par les influences corporelles, maintenant ouvert par la parole de Dieu. Pour cela, le catholicisme n'a eu qu'à se montrer et qu'à dire au monde intellectuel : Voici ton âme. Le catholicisme a rempli le monde intellectuel, et partout il a imposé la foi. Il a parlé, et l'orgue aux mille voix lui a répondu par des éclats, par des tonnerres d'harmonie. Traversant le monde avec les sandales des apôtres, il

a voulu que Rome lui donnât l'hospitalité, et le nom du premier des apôtres a consacré le prodige de l'art moderne, l'incomparable Saint-Pierre de Rome. Toute cette magnificence de marbres et de peintures, ce monde bâti de main d'homme, ne sert que d'étape au pélerinage du plus simple chrétien qui s'agenouille sur quelque dalle de la prodigieuse église, humble hôtellerie de la prière, passage magnifique, ouvert par le génie de l'homme sous l'inspiration de Dieu, à son âme immortelle vers le sanctuaire éternel de ce grand Dieu! Oui, le catholicisme est venu tout convertir, même les arts. Il a le droit de jeter l'eau consacrée par la main du prêtre, car, dans ce fluide matériel, il répand sa bénédiction sur toutes les choses de la terre. Comme l'eau circule et pénètre, le catholicisme a circulé partout dans notre société, a pénétré partout : c'est la rosée des intelligences, c'est à elle qu'il appartient d'humecter de ses eaux fécondes les facultés de l'homme, ces plantes de la pensée. Le catholicisme, en rétablissant l'empire de l'âme, a rendu l'homme complet ; à côté du monde matériel, il lui a ouvert le monde spirituel, et il lui a dit : « Regarde ! regarde, le grand rideau du ciel est levé pour toi : c'est Dieu qui pose ! » O esprit de l'homme, aie du génie !

FRANCIS NETTEMENT.

DEVOIRS DES INSTITUTEURS.

(2e article.)

L'INSTITUTEUR DANS L'ÉDUCATION PRIVÉE.

Les hommes d'avenir et de foi ne peuvent douter que la Providence, dans ses ineffables miséricordes, n'ait réservé à notre époque de touchantes compensations aux malheurs passés. Ils ont vu que tout n'était pas perdu pour les sociétés modernes ; qu'après le grand cataclysme des révolutions, elles commençaient à poser un pied ferme sur le sol qui les a reçues, et qu'en regardant le ciel elles y découvraient le signe d'une alliance dont les promesses ne passeront pas. C'est pour cela qu'ils espèrent. La génération naissante, survenue après tant de ruines, n'a pas voulu des joies immorales d'un siècle sans pudeur et sans croyances ; elle a eu horreur de cette pâture immonde ; colombe de l'arche, elle n'a touché à rien du vieux siècle qu'à quelques branches de verdure que le souffle impur n'avait pas flétries. Des hommes qui secouaient la tête de dédain et souriaient de pitié aux noms sacrés de religion et de foi, croyaient la retenir dans les langes en lui offrant de la volupté pour l'énerver, et de la science pour la séduire. Les ébranlemens politiques sont venus ; les nobles carrières se sont ouvertes à tout jeune homme à l'intelligence haute et au cœur bien placé ; on a laissé les ignobles galanteries, les fades intrigues aux époques licencieuses qu'avaient vues nos pères. La science a été pour nous ; son flambeau s'est rajeuni entre nos mains ; elle s'est faite religieuse, chrétienne, parce qu'elle est pure,

parce qu'elle est vraie, et le jeune siècle a échappé aux mains prêtes à l'étreindre, comme l'oiseau léger aux filets de l'oiseleur ébahi.

Maintenant, ils auront beau faire ; nous leur montrons du doigt le sépulcre étroit et sombre qui les attend. Notre parole est une parole de réprobation pour ces Balthasars qui ont vécu avec les courtisanes et qui se sont enivrés dans les vases sacrés du Temple. Ils sont marqués au front d'un caractère ineffaçable : ils ont été des impies !

Comme ils avaient fasciné les intelligences ! Dès l'enfance, ils avaient appelé l'homme et l'avaient initié au crime. Habiles comme Satan, ils s'étaient cachés sous l'enveloppe du précepteur et du maître. La jeunesse est une Ève si confiante et si fragile ! Il y a tant d'abandon dans des ames de dix printemps, tant de naïveté dans leur regard, tant de bonne foi dans leur parole, tant de docilité aux leçons et aux exemples de ceux qui les enseignent ! Faut-il s'étonner qu'elles n'aient pu résister aux séductions de l'impiété et du vice ?

Heureusement pour l'avenir de notre patrie, la génération qu'ils avaient trompée, rougit de sa funeste docilité et des erreurs qui en ont été les conséquences terribles. Instruite par l'expérience, elle veut épargner aux enfans qu'elle élève les épreuves auxquelles elle a succombé. Le père de famille, peut-être autrefois libertin, peut-être encore indifférent, calcule, plus sagement qu'on ne le fit pour lui-même, le bonheur de ses enfans. Pareil à la mère attentive qui cherche les branches d'arbres qu'une main cruelle ne saurait atteindre, pour y bâtir le nid fragile de ses amours, il sait confier ce qu'il a de plus cher à des hommes en qui il espère trouver la pudeur et la délicatesse de la vertu. Quelquefois il se trompe, parce que les prôneurs d'impiété d'autrefois se sont faits, aujourd'hui, charlatans de religion et de morale, et prennent ainsi au piége les bonnes gens.—Toujours est-il que le masque dont ils sont forcés de se couvrir est un hommage aux sages principes d'une vraie éducation ; il est bon qu'eux-mêmes les proclament. On le voit, les temps sont bien changés. La jeunesse doit y gagner : ce qu'ils disent qu'on doit faire pour elle, d'autres le font.

Qui que vous soyez qui vous destinez à la grande mission d'élever des hommes, commencez par en comprendre l'importance et la dignité. Si votre ame n'est pas assez haute pour ne voir autre chose, dans l'éducation publique ou privée, qu'un moyen ordinaire d'avoir votre morceau de pain, allez plutôt le mendier à la charité de vos frères, vous serez moins dangereux et moins coupable. Si vous sentez en vous un penchant funeste à laisser corrompre, sous vos yeux, les espérances de tant de familles, à trahir ainsi la confiance de tant de mères, je ne connais, pour cet infâme marché de la pudeur et de l'innocence du jeune âge, d'autre châtiment que celui que la loi inflige aux voleurs de grands chemins ; celui du maître d'école de Faléres serait trop doux à mes yeux. Malheureusement il existe de pareilles ames, ames hypocrites et vénales, qu'il ne faut pas songer à ramener à la pratique de leurs devoirs, mais contre les séductions desquelles il est sage de prévenir des parens peu éclairés ou trop crédules. Nous n'écrivons pas pour de tels hommes.

Avant d'entrer dans le détail des devoirs des instituteurs, soit dans l'éduca-

tion privée, soit dans l'éducation publique, ce serait ici le lieu de résoudre un problème souvent proposé : laquelle de ces deux éducations est préférable? Nos lecteurs ne seront pas surpris que je le laisse de côté comme une question oiseuse, lorsqu'ils auront remarqué que presque toujours le père de famille consulte à cet égard sa position, ses goûts, et surtout sa fortune, et qu'en ce point, comme sur beaucoup d'autres, il fait sagement de s'abandonner à la Providence, dont il est le mandataire et l'image. Du reste, chacune de ces éducations a ses avantages et ses dangers. Les théories peuvent disputer le pour et le contre ; nous ne voulons pas faire de l'idéalisme, et nous parlerons des devoirs du maître dans l'une et dans l'autre.

Commençons par l'éducation privée.

Ici, le maître, qu'on appelle vulgairement précepteur, occupe une position qui a ses épreuves. Elle demande toute la maturité et toute l'expérience de l'homme fait, et presque toujours elle est confiée à des jeunes gens. Il en est un peu de cela comme des autres choses de ce monde ; des aveugles conduisent d'autres aveugles, des enfans élèvent d'autres enfans. Toutefois, n'exagérons pas ; la Providence place toujours le remède à côté du mal. Si ce jeune précepteur n'a pas l'expérience d'un âge plus avancé, il a tout le courage, toute la bonne volonté du sien ; manœuvre peu exercé, il s'excite lui-même, s'anime au travail, se crée un plan qui est son ouvrage. Sans système arrêté d'avance, et dont l'homme âgé ne voudrait jamais démordre, il peut faire le sien sur l'enfant qu'il a à conduire, sur la connaissance qu'il acquiert de son caractère, de ses caprices, de son humeur, de son intelligence. D'un autre côté il y a tant de rapports entre le précepteur et son élève : ils peuvent jouer ensemble, courir ensemble, se délasser ensemble. Ces deux êtres forment une école mixte où le précepteur est tout à la fois et condisciple et maître, et l'élève, condisciple et écolier. Il faut que cela soit. Malheur au premier, si l'enfant n'aperçoit en lui qu'un pédant, et jamais un ami ! Que lui importe son volant, si une autre main ne prend plaisir à le lui renvoyer? Il n'y a pas de jeux quand on est seul, et qu'un homme à la parole austère, vient vous dire : *Amusez-vous*, pendant qu'il fait une lecture sur une terrasse, ou se promène avec une gravité digne de la chaire curule.

Nous l'avons donc accepté jeune, par conséquent avec toutes les illusions et tous les rêves de son âge. Oh ! ici, pour première règle de conduite, qu'il se précautionne bien contre lui-même et contre son imagination. A dix-huit ans, on se compose le monde d'une si étrange façon ! Un jeune homme des plus belles espérances, et dont le nom a été proclamé dans cette Revue, aujourd'hui précepteur dans une grande maison, m'écrivait, il y a quelques jours : « Quand je me » plaisais à rêver dans les allées des Thibaudières, je me représentais la vie comme » une sœur bien-aimée ; je lui donnais une robe blanche, une écharpe rose ; je » l'entourais de poésies et d'amour, et je lui disais : mène-moi dans des fêtes, » montre-moi des fleurs, de frais ombrages où je sois heureux ! Et mon cœur bon- » dissait de joie, et j'aurais donné dix ans de mon existence pour être ce que je » suis ! Là aussi, j'ai été trompé. Au lieu de cette belle fée, j'ai trouvé quelque » chose d'amer, d'acerbe, de corrompu, le monde, enfin, tel qu'il est fait. » Jeune

lecteur, profitez de l'expérience d'un précepteur de vingt ans. Pauvre enfant, la liberté ne l'a point rendu heureux ; il a vu ses illusions s'en aller une à une, et après quelques mois d'épreuve, il en est à se rire de lui-même et de tous les châteaux en Espagne qu'il bâtissait avec tant d'art sous nos paisibles allées.

A cette défiance de soi qui nous met en garde contre tant d'écueils, il joindra un dévoûment sans bornes à la tâche pénible qu'il s'est imposée. Il ne peut se permettre la moindre relâche dans sa vigilance ni dans son travail. Modèle de l'enfant, à toutes les heures du jour et dans toutes les circonstances, il doit se montrer à lui, tour-à-tour comme son père, avec l'affection la plus tendre, comme son ami, avec l'épanchement le plus vrai, comme son condisciple, avec la cordialité la plus franche et le plus naïf abandon. Pour instruire, il est si heureux, il a tant de moyens qui viennent se placer en quelque sorte sous sa main. Pour rendre son élève compatissant, humain, charitable, il a les pauvres, qu'il visite avec lui, qu'il console avec lui, et qu'il sert avec lui. Comme il peut cultiver dans ce jeune cœur les vives sympathies des belles ames, l'amour filial, l'amitié fraternelle ! comme il lui est aisé de lui apprendre et de lui faire pratiquer ses devoirs envers ceux qui sont placés au-dessus de lui, et ceux qui sont ses inférieurs ou ses égaux! Comme il est facile de protéger en lui l'innocence, cette fleur délicate, contre les atteintes trop rudes du commerce des hommes, toujours si corrompus ! Pour tout cela, il ne faut dans le précepteur qu'un peu de générosité et de dévoûment. J'attends tout pour l'intelligence et pour le cœur de l'enfant, de cette persévérance éclairée. Ses progrès et son amendement moral en dépendent.

Surtout que le precepteur ait une piété vive et sincère? Si l'on pouvait comprendre ce que la religion, bien entendue et pratiquée avec simplicité de cœur, procure de bonheur dans la vie, la piété serait, aux yeux même du monde, le premier des besoins. Vous le sentiriez ce besoin, jeune maître ; isolé dans une famille, qui a beau vous témoigner de l'affection, mais qui n'est pas la vôtre, avec des hommes qui ont toujours un côté humain et par là même quelque épine pour vous, avec un cœur qui trouve peut-être trop de quoi aimer et dont vous ne fermerez la plaie qu'en lui inspirant ces saintes ardeurs qui ne doivent jamais finir, vous aurez besoin de piété pour supporter les hommes et pour vous supporter vous-même.

Si vous êtes religieux, il est impossible que votre élève ne le soit pas. Je ne crois pas qu'il soit né un enfant au monde avec le penchant à l'irréligion. La supposition même en est absurde, puisque l'irréligion est la négation des croyances, et que l'enfant naît avec un besoin immense de croire, ce qui est la seule vie de l'intelligence. Votre exemple, en matière de religion, sera un évangile et sa règle. Vous le rendriez sur ce point savant comme un père de l'Église ; s'il ne vous voit pas mettre en pratique toutes vos leçons, il vous prendra pour un hypocrite et lui-même cessera d'être croyant. La religion est si belle, si touchante sur les lèvres de l'enfant ! La prière, qui est le cri de l'humanité en souffrance, est bien reçue dans le ciel, quand elle passe par cette jeune ame que le peché n'a point encore flétrie, qui demande pardon de fautes qu'elle n'a pas en-

core commises, qui prie que la volonté d'en haut se fasse, sans prévoir combien un jour sa volonté d'homme sera rebelle pour l'accomplir. O mères, mettez la prière sur les lèvres des petits enfans! Maîtres, qui devenez plus tard de secondes mères, pressez pour eux cette mamelle féconde qui ne tarira pas au milieu de toutes les sécheresses de la vie, et qui les fera grandir pour le ciel!

Que le précepteur se garde bien de vouloir être son propre guide! Parce qu'il commande à un enfant, il pourrait facilement se persuader qu'il n'a pas besoin d'être dirigé lui-même. Une telle erreur le perdrait. Oh! non. Qu'il cherche un ami qui puisse l'éclairer sur ses défauts, l'encourager dans son inexpérience, le relever dans ses chutes, le prémunir contre de secrets écueils. Cet ami sera un bon prêtre : un vieillard, s'il en reste encore, dont l'ame soit jeune et pure, et dont le cœur compâtisse aux maux d'un âge dont il se rappelle les luttes pénibles ; un jeune prêtre, en qui les lumières d'une piété vive remplacent celles de l'expérience, qui saura vous presser sur son cœur de jeune homme et l'épancher tout entier dans le vôtre, pour que vous n'ayez pas à rougir de lui faire de ces aveux qui coûtent d'ordinaire, lorsqu'on n'a pas toute la simplicité de la Foi et toute l'énergie du repentir. Il faut tant nous aimer pour nous dire la vérité qui nous blesse, qu'il est sage de choisir un ami qui nous la dise par conscience ; d'autres, peut-être, n'auraient pas le courage de le faire.

Quant au plan d'éducation, le précepteur doit se tracer le sien d'après l'étude assidue qu'il fera de son élève. Qu'il se défie des utopies qu'il trouvera dans la plupart des livres sur l'éducation. Il n'est pas facile de faire un homme d'un enfant, comme d'abaisser une perpendiculaire, ou de mener une tangente à une circonférence. L'ame humaine ne se règle point au compas. C'est un astre qui ne décrit jamais la même courbe, et qui vous échappe, quand votre œil croit le saisir. Vous ne vous hâterez donc pas, sans connaître la route que vous devez prendre. Vous suivrez la marche de la nature qui est lente et mesurée ; alors votre expérimentation sera sûre, et vous pourrez mettre la main à l'œuvre.

Lisez souvent le petit traité que Fénélon a écrit sur l'éducation des filles. Sous ce titre modeste et dans quelques pages, ce grand homme, qui fut lui-même le modèle des précepteurs, a renfermé des préceptes de la plus haute importance et de la plus facile application. Ce n'est pas une théorie brillante, un beau rêve de perfectibilité pour l'enfance ; ce sont les observations d'un homme de génie qui avait fait une étude approfondie du cœur humain : cela vaut mieux que des rêves et des chimères.

Je conseillerais beaucoup le livre IIIe de l'Émile de J.-J. Rousseau. C'est la partie de cet ouvrage célèbre la moins infectée d'erreurs, quoique l'auteur, selon sa coutume, soit toujours un peu systématique et qu'il donne souvent dans le faux. Cependant, avec quelques précautions, cette lecture rectifiera, dans le précepteur, une foule d'idées fausses en éducation que le caustique genêvois a attaqué avec toute la force de son beau talent. Rollin fournira de sages observations dans son Traité des études.

Nous venons d'étudier le précepteur en lui-même ; il nous reste à le considé-

rer sous ses rapports avec son élève, avec les parens de l'élève, avec les gens de la maison, avec les personnes du dehors.

Heureuses les familles qui trouveront, pour leurs fils, ce modeste mentor qui cachera sa vertu sous le voile de la simplicité et de la pudeur, qui sera la providence vivante, l'ange gardien de ses jeunes pupilles! Heureux ces mêmes enfans d'être abrités sous l'aile de ce vigilant conducteur! Combien doux sera leur premier âge, combien faciles leurs premiers pas dans la vie! Que de pleurs il épargnera à leurs paupières! que de nobles passions il versera dans leurs cœurs, comme une liqueur parfumée! que de vices naissans dont il éteindra la torche prête à s'allumer au premier souffle! Que de fraîches matinées il prépare à leur printemps! Heureux lui-même, ce maître, d'être plus grand par le bien qu'il fait, que le chef de la famille, qui l'a appelé près de lui, n'est grand par sa fortune et par sa position sociale! Ce dernier serait bien à plaindre s'il pensait payer par quelques pièces d'or la dette immense qu'il contracte envers cet autre père de ses enfans. Les soins délicats, les tendres affections ne se payent que par la reconnaissance : c'est la dette du cœur, et c'est le cœur qui l'acquitte.

L'abbé Michon,
Directeur de l'école des Thibaudières.

(*La suite au prochain numéro.*)

MOEURS PARISIENNES.

LE MERCREDI DES CENDRES DE 1836 A LA COURTILLE.

Il est encore en France, de nos jours, quelques villes au clocher desquelles chaque soir, à dix heures, sonne le couvre-feu. — Alors les boutiques se ferment,

Les cabarets font solder leurs pratiques,

chacun rentre au logis, et la ville entière, comme une seule famille, retrouve ce calme parfait de la nuit que rien ne trouble jamais dans ses rues. Il est aussi, dans plus d'une contrée délicieuse à visiter, de pacifiques lacs aux rivages fleuris, dont le souffle des brises ride mollement la surface, ce qui n'empêche pas de voir la mer gronder à quelques lieues, comme non loin de la paisible cité, la ville populeuse jette aux échos de sa vaste enceinte les mille bruits de sa foule et de son tumulte.

A la mer, il faut, pour soulever ses vagues, un ciel orageux, une tempête; dans Paris, pour rassembler le peuple sur les places et à l'entrée des carrefours, il suffit d'un caprice, d'un simple hasard, d'un spectacle quelconque offert à sa curiosité toujours éveillée, toujours en expectative d'un drame sanglant ou d'une fête, d'un joyeux événement ou d'un convoi pompeux. Alors la ville est plus que bruyante, elle devient agitée; elle néglige ses affaires pour ne plus songer qu'à jouir du divertissement qui lui est promis. Si le jour doit éclairer la

fête, les rayons du soleil fussent-ils brûlans comme ceux du tropique, le peuple saura les braver ; il prendra, s'il le faut, ses repas dans la rue, il demeurera les pieds dans la boue ou la pluie sur la tête, dix heures de suite, pressé de tout côté par le nombre toujours croissant des spectateurs. Si, au contraire, quelques lampions officiels doivent répandre leur douteuse clarté sur la scène, au pénible travail de sa journée il ajoutera volontiers la fatigue de la nuit; car le souci du lendemain n'est pas de nature à lui conseiller un repos dont ses membres auraient besoin pour réparer leurs forces.

Plus les populations sont nombreuses, plus elles sont soumises à cette influence du plaisir que la raison pourrait seule tempérer. Cet entraînement des masses est une véritable contagion. — Et quand on en cherche la cause, ce n'est ni dans la soudaineté, ni dans la rareté des occasions qu'on la trouve. Ce frénétique amour d'amusemens et d'oisiveté, inné chez le peuple des grandes villes, est un des traits les plus caractéristiques de ses mœurs.

En temps ordinaire cependant, hors les débauchés de profession, troupe vile et nombreuse dont chaque jour est marqué par quelque écart nouveau, la majeure partie de la classe ouvrière, sans pourtant s'abaisser à suivre les lois d'ordre et d'économie qui adouciraient son sort, vit dans une espèce d'insouciance tranquille du peu d'argent que laisse aux besoins de la semaine la prodigue dépense du lundi. — Les barrières ont leurs rendez-vous favoris, passés lesquels, l'ouvrier rentre ordinairement chez lui ; chaque fraction de ce bizarre assemblage qui compose ce qu'on appelle le public sans cesse en mouvement dans les rues, a sa destination particulière ; il y a autant d'affaires et d'intérêts divers, que d'individus différens. — Les théâtres de bas étage sont fréquentés sans être pris d'assaut ni assiégés deux heures avant l'ouverture, et quand minuit a vu toutes les salles rentrer dans leur obscurité, et leurs portes se fermer sur les derniers spectateurs, quand le gaz s'éteint aux devantures ornées des magasins du boulevard, quand les derniers omnibus et les fiacres, recueillant sur leur route les bourgeois attardés, les ont déposés çà et là devant leurs maisons, les piétons deviennent plus rares, les grilles des passages publics tournent en criant sur leurs gonds ; une heure encore, et les sentinelles silencieuses se promèneront seules, en veillant sur cette ville immense qui semble, durant le jour, ne pas contenir assez de toits pour abriter ses huit cent mille habitans, tellement leur foule est grande sur tous les points.

Mais le sommeil de Paris, dans ses plus longues nuits, dure à peine quatre heures, pendant lesquelles encore le soin de ses approvisionnemens tient tout un quartier éveillé ; car il faut, lorsque la capitale ouvre les yeux, que les halles soient amplement fournies et que quelques mille laitières alertes se tiennent prêtes, au coin des rues, à verser à chacun le lait qu'elles ont la merveilleuse industrie de fabriquer.

Ce réveil est d'ordinaire aussi paisible que pourrait l'être celui d'un fantastique géant qui aurait des milliers de voix à faire entendre, des milliers de bras à remuer, autant de pieds pour marcher, autant de travaux différens à entreprendre ; mais il est un jour, entre tous les autres jours de l'année, où la ville,

qui s'est endormie sage et tranquille autant que peut le faire une vaste cité, avec ses habituels foyers de corruption et sa prostitution quotidienne, sort de son sommeil avec plus de turbulence et de folie que jamais. Et ne croyez pas que cet accès de fiévreuse gaîté qui s'empare d'elle et qui l'agite, soit une seule fois en contradiction avec la date : les magasins ont à peine revêtu leur brillant étalage qu'on entend de tous côtés de malheureuses femmes perdre la voix à publier l'ordre et la marche du cortége. — Ce cortége est celui du bœuf gras qui tous les ans fait ses visites en grande pompe, quand vient la fin du carnaval, et qui expie le mardi-gras, sous le fer de ses courtisans, la gloire de son règne de trois jours.

Cette sorte de parade que le paganisme ne désavouerait pas, s'il avait encore parmi nous des idoles, est le signal accoutumé des espèces de bacchanales dont Paris est le théâtre chaque année. On dirait que la mouche espagnole tourmente alors de son capricieux aiguillon la ville tout entière ; on croirait que le peuple respire, avec l'air méphitique de ses rues, ce désir immodéré de travestissement qui lui ferait vendre jusqu'à ses propres habits pour se procurer la singulière satisfaction de paraître, pendant un ou deux jours, sous un vêtement grotesque. C'est lui qui se presse aux portes du Mont-de-piété pour placer ce qu'il possède de plus précieux à tous les titres, sans s'inquiéter de savoir s'il aura plus tard les moyens de le racheter. — Ne faut-il pas se masquer pendant les jours gras et se divertir autrement qu'en tout autre temps de l'année?

Ce sont d'abord des promenades en chariots et en voitures dans les rues les plus fréquentées et sur les boulevards, au milieu d'un double cordon de riches et brillans équipages que la curiosité d'une part, et de l'autre une espèce de vanité autorisée par l'étiquette, mêle aux troupes de masques certains de réunir sur leur passage tous les bons Parisiens que la goutte ou la paralysie ne retient pas captifs. — Jamais cohue plus pressée ne foula le pavé d'une vaste cité.

Une sorte d'ordre règne cependant parmi les flots de promeneurs avançant à pas lents : mais que cette masse ambulante trouve un obstacle ; elle devient immobile et compacte, jusqu'à ce que le nombre repoussé par le nombre imprime à la foule serrée un mouvement pareil au flux et au reflux de la mer. Ce sont alors des cris de femmes que la frayeur saisit, des pleurs d'enfans qui se sentent étouffés ; sans que ces voix puissent dominer le bruit qui précède, qui accompagne et qui suit les mascarades. Leur plus grand bonheur, quand deux *sociétés* rivales se rencontrent, est de s'injurier jusqu'à en perdre haleine et d'épuiser face à face, pour les répéter cinquante fois en trois heures que dure la traversée du boulevard, les trésors du *catéchisme poissard* auquel leur imagination féconde ne manque pas d'ajouter, en forme d'improvisation, bon nombre de figures le plus pittoresquement expressives.

Ce spectacle, qui ne se termine qu'à la fin du jour, tout le monde l'a vu ; tout le monde sait aussi la joie frénétique qui accompagne aux bals de nuit cette multitude de masques dont le déguisement sert à merveille la folie ; ou bien, si l'on n'a jamais vu ces danseurs furibonds que leur fougue emporte, sans respect pour la mesure, dans le fantastique tourbillon d'un galop final, on arrivera

peut-être à s'en former une idée, en imaginant ce qu'il y au monde de plus bruyant dans le laisser-aller d'un peuple qui se livre, corps et ame, aux emportemens de la gaîté, ce qu'il peut y avoir de plus turbulent dans l'expression de sa joie, de plus lascif dans ses manières, de plus déréglé dans la jouissance d'un plaisir brutalement savouré jusqu'à la lie. Ajoutez à cela un vacarme qui couvre le bruit d'un orchestre nombreux, l'éclat des lustres obscurci par un nuage de poussière et mille formes bariolées s'agitant toujours, vous aurez un bal public de mardi-gras sous les yeux.—Mais ce que peu de personnes connaissent, même à Paris, c'est le carnaval expirant le mercredi des Cendres, à la Courtille.

Comment, en effet, l'imaginer, quand on ne l'a pas vu au moins une fois dans sa vie? Il ne faut pas pour cela sortir de ses habitudes et aller pendant une nuit entière respirer l'air infecté de la barrière du Temple. — On peut dormir tranquillement chez soi pendant que cette foule, choisie je crois parmi ce que les autres foules ont de plus dévoué aux fureurs de l'orgie, se livrera à tout l'excès de son misérable bonheur. Il suffira de se lever à cinq heures pour assister à l'agonie du carnaval qui n'est dejà plus pour tous ceux dont les plaisirs ont des limites, dont les passions ont un frein, mais qui règne encore là pendant quelques heures en souverain.

Bien que le jour soit levé quand vous partirez, estimez-vous heureux si vous trouvez une voiture ; car, à cette heure matinale, le retour des bals publics les occupe toutes, et ce n'est pas chez eux que la plupart conduisent leurs masques. Si l'on en voit de temps en temps profondément endormis au fond d'un cabriolet de place, le visage pâle et les vêtemens déchirés ; si l'on en rencontre le long des maisons, marchant honteusement dans la boue, sous un costume que le soleil doit prendre en pitié, ceux-là, ce sont les *sages ;* aussi sont-ils en petit nombre : les autres vont en *plein jour* finir *la nuit* à la Courtille.

Il faisait cette année un temps affreux, eh bien ! la *descente de la Courtille* était superbe! Je parle d'abord de ceux qui s'y rendaient ou qui en revenaient ; nous retrouverons ceux qui y étaient depuis la veille, peut-être aussi depuis trois jours. La file des voitures sur deux rangs prenait au boulevard et descendait ou gravissait à pas comptés l'interminable rue du Faubourg du Temple, non sans faire de long repos occasionnés, tantôt par des encombremens, tantôt par la foule rassemblée autour d'un orateur aux gestes grossiers, à la voix enrouée, au visage vineux. — Sur le siége, où se passe leur vie, les malheureux cochers dormaient presque, transis de froid et le visage glacé par le grésil que le vent le plus aigre chassait en tourbillons. — A travers les verres ternis de leurs doubles lanternes on voyait brûler encore çà et là quelque lumière dont le jour effaçait la flamme rougeâtre ; de misérables chevaux, le poil lissé par la pluie, retenaient à peine, à la montée, le poids qu'ils traînaient, et toute la place que les voitures n'occupaient pas était encombrée d'une multitude d'hommes et de femmes, pour la plupart acteurs de cette inconcevable fête. Dans leur nombre figuraient des bandes de masques à pied, dont la fange du faubourg achevait de souiller ce que la fatigue de la nuit avait respecté des différentes parties de leurs sales costumes ; toutes les fenêtres des maisons avaient autant de spectateurs

qu'elles pouvaient en contenir ; c'était contre ceux-ci que se dirigaient les apostrophes indécentes ou injurieuses des masques en voiture, quand elles ne tombaient pas sur d'autres mascarades ou sur la foule à pied.

Une chose impossible à rendre, c'est l'expression de toutes ces figures tourmentées par les veilles ou par les excès de tout genre, cortége inséparable de trois jours d'orgie. Le rouge de quelques-uns était resté dans le mouchoir qui, durant le bal avait étanché la sueur de leur front ; une pâleur bleuâtre, une empreinte non équivoque de satiété le remplaçait. D'autres, au contraire, avaient le visage en feu, les yeux brillans d'un éclat factice, et je ne sais quelle excitation fébrile doublait leur folle gaîté. Les femmes surtout faisaient pitié à voir, avec leurs épaules nues sous la neige et sous la grêle, avec leur frêle vêtement qui avait été celui-ci rose, celui-là blanc, et dont plus d'un lambeau n'avait pu résister aux étreintes convulsives du galop de la nuit ; avec leurs cheveux en désordre sur lesquels l'œil ne pouvait découvrir sans dégoût, quelques perles fausses, quelques malheureuses fleurs égarées. Mais, ce qui attestait mille fois plus de désordre encore que leur costume, c'était le visage de ces prêtresses de la Courtille, des lèvres de qui l'injure débordait plus audacieuse et plus libre que de la bouche des hommes. Puis, comme pour travestir grossièrement l'usage religieux qui rappelle en ce jour aux chrétiens leur néant et leur destinée, des nuages de farine enveloppaient çà et là le passant qui s'attendait le moins à devenir plus blanc, en un clin d'œil, que la blanche statue du commandeur.

Une chose non moins hideuse à redire, c'est l'insouciance sans pudeur de ce peuple en voiture qui reprochait à ceux à pied leur misère, et la réponse de ces malheureux montrent comme une publique vengeance et une sorte de réhabilitation quelques pièces de monnaie destinées à solder la dernière dépense de cette détestable matinée.

Cependant l'orchestre de la Courtille avait encore le courage et la force de faire danser la cohue qui avait regardé sans rougir le soleil remplacer la lumière des lustres. Mais cette danse n'était plus qu'un piétinement bruyant comparée à l'entraînement qui durait depuis la veille ; les femmes et les hommes qui la composaient et dont les nouveaux arrivés renforçaient le nombre, résumaient tout ce qu'on peut imaginer de plus parfait en ce genre et dans ce lieu. A chacun des piliers de cette vaste salle, et pour la forme seulement, la police a inscrit la défense expresse de se livrer à des danses indécentes. Peut-être aussi la crainte d'y être mêlé, malgré lui, retient loin du lieu de son inspection le commissaire de police à qui le respect des mœurs demeure confié, et cette crainte on la conçoit facilement, quand on voit une de ces rondes tourbillonnantes composée de tant de chaînons mobiles, mais liés entre eux par une étreinte à laquelle nul ne serait assez fort pour se soustraire, si par quelque caprice ces bras de fer voulaient river un anneau de plus à leur chaîne.

Une lourde atmosphère de fumée imprégnée de vin saisissait à la gorge autour de cette salle et dans cette enceinte, au centre de laquelle on ne pénétrait qu'en recevant à la porte, en échange du prix fixé, et à moins de refus positif,

une bouteille de vin veuve de son bouchon. Ce billet d'entrée d'un nouveau enre a sans doute le double avantage d'activer la consommation du digne spéculateur chez qui le carnaval va planter son ignoble drapeau, et d'animer l'ardeur des conviés à ses fêtes. Il faut voir aussi ces nappes vineuses étendues sur les deux rangs de tables grossières qui règnent à l'entour, ce mélange de verres, e plancher sali, ces débris de choses cassées, et le matin, ces femmes assoupies par les vapeurs du vin et la fatigue de la danse, quelques unes glissant à terre, tandis que d'autres, ayant perdu tout sentiment de pudeur, s'abandonnent sans retenue à tous les excès de l'ivresse.

Il ne manquait plus qu'une scène à ce tableau : c'était le spectacle de femmes âgées partageant cette orgie, et il s'en trouvait qui depuis l'âge de raison avaient pu y prendre, pendant quarante ans, une part active, et qui étaient assez malheureuses pour y trouver encore du charme.

La Courtille n'avait cependant pas attiré, cette année, tous les masques ; une partie épiait à une autre barrière l'arrivée de *Fieschi* et de ses compagnons, dont l'exécution était probable; car la veille, au milieu des mascarades des boulevards, des crieurs publics vendaient sa condamnation.

Il faut l'avouer, le mercredi des Cendres de 1836 était un beau jour, entre les plus beaux jours du peuple de Paris.

Le mardi-gras de 1831, les eaux de la Seine emportaient le mobilier de l'archevêché..... Quel contraste, et quel souvenir !....

Mais ces fêtes ont un lendemain, un lendemain plus déplorable encore. Le sommeil d'une nuit a dissipé les vapeurs et l'étourdissement de l'ivresse, les plaisirs de la veille apparaissent alors comme un songe que plus d'un malheureux ouvrier pourrait regarder comme tel, si à côté de son grabat ne gisaient pas, épars sur le plancher, les débris du masque et le riche vêtement sale et déchiré, auquel la veste de travail va succéder : sa bourse est vide; il ne lui reste de l'orgie de la veille rien pour les siens, rien pour lui, rien pour le cœur, rien, qu'une affreuse lassitude et un brutal ennui, nouveau sujet de discorde qui vient aggraver encore les autres misères de sa famille.

Cependant que le jour du mardi-gras prochain se lève sur le peuple de Paris : le mercredi des Cendres offrira de nouveau le même spectacle à la Courtille.

A. Duplessy.

AUTOGRAPHES INÉDITS.

Il se fabrique à Paris un recueil de publications inédites, à qui le moindre reproche qu'on ait à faire est celui de son titre. Nous voulons parler de cette revue qui s'appelle *retrospective*, et qu'il aurait fallu nommer *retrospectante*; car encore aurait-il fallu ne pas s'établir sous l'enseigne d'un barbarisme pour s'escrimer contre des institutions et des mœurs

qu'on appelle barbares, attendu que les lois et les autorités de ces temps-là sévissaient contre le blasphème et les sacriléges, contre les faux sermens et la trahison. Tout le monde est assez prévenu du mauvais esprit qui a présidé à l'histoire de Paris de M. Dulaure, ancien terroriste et conventionnel régicide, et tout donne à penser que les directeurs de la *Revue retrospective* ont entrepris d'en faire un appendice à ce mauvais livre de M. Dulaure.

Indépendamment d'un grand nombre de documens inédits qui ont été scrupuleusemen copiés dans nos archives nationales, l'*Echo de la Jeune France* est en possession de plusieurs manuscrits authentiques, et notamment d'un curieux ouvrage historique du temps des Valois. Ce sont les mémoires du baron des Alismes, négociateur et signataire de la paix de Lyon, et c'est le descendant et l'héritier de ce diplomate qui les a mis à la disposition de notre directeur. Saint François de Sales et tous les écrivains du temps ont parlé du baron des Alismes comme d'un personnage éminent par son esprit et son caractère. On verra qu'il était peut-être un des hommes les plus spirituels qui aient jamais existé.

Nous avons obtenu la faculté de puiser dans plusieurs autres collections de précieux autographes, et nous publierons par ordre chronologique tous ceux de ces documens qui nous paraîtront les plus intéressans sous les rapports historique ou littéraire.

Ce qui résulte particulièrement de la publication des correspondances autographes, c'est une sorte de révélation bien plus intime et bien autrement assurée que toutes les observations des historiens et des écrivains biographiques ; ainsi, parmi les documens que nous allons publier aujourd'hui, on n'entendra sûrement pas sans une sorte d'irritation patriotique et sans éprouver un sentiment de commisération respectueuse, un de ces cris de détresse qui furent poussés par l'infortuné Charles VI, dans les intervalles où sa raison lui laissait entrevoir l'abîme où la trahison de l'infâme Isabeau de Bavière avait précipité la France ! La lettre de leur fils au vicomte de Rohan est la manifestation la plus assurée du caractère de l'amant d'Agnès Sorel. On y retrouvera toute sa grâce et sa légereté, son humeur aventureuse et sa cordialité courtoise ! Il est à croire qu'elle fut écrite pendant l'automne de l'année 1416, époque où le jeune prince, alors dauphin, trouva moyen de s'échapper de la tour de Loches, où l'avait emprisonné sa marâtre. La lettre suivante, lettre de récrimination contre le brave Dunois, est un document historique des plus curieux, en ce qu'il révèle toutes les difficultés que Jeanne d'Arc avait à surmonter pour obtenir la confiance et la coopération des autres *cheftaines* de l'armée de Charles VII. Elle est âpre, elle est rudement consciencieuse ; c'est bien une lettre dictée par une villageoise enthousiaste à un pauvre moine ; enfin, c'est bien là notre bonne et brave Jeanne d'Arc avant *la fin de sa mission*.

Nous avons choisi parmi beaucoup de lettres inédites de Louis XI, de Marie Stuart et de Henry III, qui font partie de la riche collection de M. le prince de Lucinge, celles qui nous ont paru manifester les caractères de ces personnages historiques, avec le plus de lucidité, et nous espérons que nos lecteurs auront à s'applaudir du choix que nous avons fait pour eux. Nous publierons successivement une suite de lettres et d'autres documens inédits, les plus précieux pour l'histoire de France et pour les coutumes civiles aux temps de Henry III, de Henry IV, de Louis XIII, Louis XIV et Louis XV.

LETTRE DU ROI CHARLES VI,

A touts nos grants Baillifs d'espée, grauts Prouots. Chastellains, Conseilliers et aultres nos justiciers Royaulx.

Feals et byen amez,

Vous baillions signifiance et sapuoir faysons que nostre aduersoire de Angleterre est decendeu en nostre royaulme a grant puyssance de caualiers, de gents

d'armes et gens de traict, come aussy de toute sorte de instrumants, engins et maefices de guerre, et a mits le sieje de toute part devant et a lencontre de nostre uille de Harfleur en laquelle est port de mer, quy est le chief et la clief de nostre pays de Normandie. Povr empescher y celle entreprinse de notre aduersoire, et presseruer, guarder et mainctenir nos dicts royaulme et subjects, auons envoyez en nostre dicte ducheez de Normandie, nostre aisnez filz le Daulphin de Uyennois, duc de Guyene, come lieuxtenant general a toute nostre puyssance, uous ordonnant et mandant que faciez de par nous commandement tant par crys et publiquations en touts lieux accoutoumez a ce fayre en uostres baillages, provostez, chastelainyes ou ressorts d'yceulx, à touts nobles et aultres gents quy ont obliguation et puyssance de se eulx armer, povr que ilz aylent toute a fayre cessant, en leur personne et le mieulx accompaignez de gents d'armes, que ilz povront, montez et armez suffysament, par deuers nostre dict filz le Daulphin, a Rouan ou ayleurs telle part que il sera et le plus hastiuement que ils povront, veu que grant est le perille, et que la trayson membusche a toutes heures en mon propre hostel. Ne vous en pluz diroy-je ayant le cuer nasvrez, priant Dieu, nos fealz et byen amez, que il vous doigne longue uie heureuse et nous uoile baillier assiztance, asseurance et consollacion de nos dicts subjects.

» Escript à Paris le unzielme jour jour de may, l'an du S. M. CCCCXV.

» Signé CHARLES,

» Et plus bas : » DE LORRIS. »

Lettre du Roi Charles VII, alors Dauphin, à Alain IV, vicomte de Rohan.

« Beau cousin, trez doulx, cher et bienamé, je envoye deuers vouz pour le grand dezir que jay de sçauoir vostre estat et vous prye que par toute voye me vouilliez mander nouuelles de vouz, car, par Dieu ! neulle plus grant joye ne me peut aduenir que de en oyr ! Pour de mon estat, beau cousin, que je sçay que vouz en oyrez vollontier, sçavoir vous plaize que par la mercy nostre seingeur et d'aulcuns de mes loyaux amys, je me suiz dez party de là où jestoye, sans prendre congié de mon hoste, le noefviesme iour de noefvembre, en grant liesse d'esprit et bonne sancté du corps, gré N Seign. qui vouz les voylle actroyer, cher et bonamy ! et si ai esté à Paris, et là auons prits journée pour xx jours apretz Noel ou les troix estats generaulx du royaulme de France avonz mandez et conuoquez, et pour ce, mon Cousin, que entre touts mes amys vouz estes de ceulx quy mieulx voudroyent que je eusse l'honneur de la dicte journée, vous prie chierement que vouz y voullyez estre si faisre se peut? car certes, sur touts aultres, je vouz dezire y voyr et vouz en requiers et prye, sur toutes l'amour, fyance et amityé que avez pour nous et pour la couronne de France. Mais pour Dieu ! prenez byen guarde que n'y aist neul perile pour vouz, cher et bienamé ! Car trop est chastié quy dans autruy est chastié et dans son pretieux amy par especial ! Vous diroy-je ancore que plusieurs se mectent en peine de fayre les bons varlets et de parlementer pour lacquord avecque lAngloys et soubs semblant de bone amityé pour moy, où j'ay neulle fyance, mais ne vouz osay-je escrire plus clerément par doubte des chemains. Je prye Dieu que il vouz doigne aultant de bien que je

voudroye. Il souffiroit, par Dieu ! escryt de ma mayn en grant haste et byen desirant vouz voyr, estant vostre bon amy et par Dieu, bien vostre !

« Charles. »

Lettre de la Pucelle d'Orléans à Charles VII.

Mon trez redoubté seigneur, je me recommande a vos bone grasce et myser-ricorde aultant et sy umblement que fayre je puits. Monseigneur de Dunoys ne mha vollu baillier les cxx lances pour la tacque de Bilesme, de quoy les Anglois auront profict emmy cettuy pays du Perche, de quoy suis-je marrye come tout ! sy, vouz priay-je luy en escrirre ou fayre escrirre en pluz brief delay, nos gents restant ad laisir et moy de mesme, et attendant lettres de vouz pour ledict monseigneur de Dunoys, et que il face sa charge emprez vos royalz et sacrez commandemants, come a desia faict monseigneur de la Trimouille advant luy, dont sapuez comment loz et proufict en sont advenuts pour vous, Sire, et a vostre noble couronne. Cettuy presant messaigier ha escriptz ycelles lettres soubs ma parolle de Jehanne la pucelle, à Chartraje, le iour apretz la feste monseign. sainct Andryez, quy vouz veule ayder auxprets nostre Segneur du Cyel ! Ce ait le fresre Loys de Mortaigne, quy vouz an dirat plue de bouche. Dieu vouz veule octroyer longue vye et heureuse havecque les couronnes de la terre et du ciel, mon trez redoubté Segneur, que Dieu veule absoluer et presseruer en sa saincte guarde !

» ✝ »

Lettre du Roi Louis XI à René, baron de Preuilly, son ambassadeur à la cour de Bourgogne.

A nostre amé et feal, le Sire de Preuilly, premier Baron de Tourrayne,

« Preuilly, je resceut vostre lettre et me semble que debvez diligenter pour les chauses qui sont a bon terme. Uous dirés ou ferés dire a quy sapués by en come quoy j'ay prins pour pansionesres touts les grants d'un aultre pays, a cette fin de fayre seruice audict personnaige, et qu'il y aye esgard car il ne peut cuyder me fayre porter si grante charge en pure perte pour moy. Uous ne me dicte rien de ce cardinal quy se donne du bon temps, et quy meet si peu de soings pour nostre grante besoigne, qu'on diroist qu'il ne sagist que de fayre de l'eau benicte. Touchant l'autre, que vous dictes qui me veult fayre bons offices, il seroist temps de le monstrer, car il peut bien cognoistre maintenant si je suy capable pour luy fayre un grant service de par deça ? Uous ne mavés rien escript touchant ce petit home que javoys prins la picque pour luy, pourquoy dictes luy doncques quil face pour moy tout ainsy quil vouldroit que je fisse pour luy mesme. Au regart que vous me dictes les maistres sont variables, je vous diroy que je ne vous vits jamés fayre de la beste et que je ne vous beusse pas baillié la charge quavés, si je ne me fiasse en vous tout a plein. Soyés seur que je vous donneroy a cognoistre que je ne mets pas en oubly les services que me faictes. Diligentés, diligentés ! aduertissés moy souvant et bien au long des occurrans ; ne vous soulciés de rien si non de mes afayre et à Dieu séyés.

» Escript au Plesseyx du parc lés Tours, ce xxix jour de julliet.

« Loys. »

Lettre de la Reine Marie Stuart, alors Dauphine de France, à Bertrand Lelièvre, Seigneur de Ladmirant et Grand-Sénéchal de la Reine-Dauphine.

« Monsieur, la reyne et mon oncle de Guyse on dict a moy quil me falloit sceller ny bayller lettres de creance au sr de Bryon, pourceque la reygence descosse ense pouroist mezcontanter et prendre fascherey. Le Roy Daulphin mousgr nest guesres esmeu de la nouuelle que us mavez escritte et ua disant come chasqung que ce uieulx eretic de Maclotte est non moins fol que Matheurin. Nayons doncques plus soulci de mes affayres descosse. Monsieur, ie nous prie fayre espedier fauorablement le jeune Omaden, quy est un gentillome de la reyne ma mere lequel ie nouldroye servir, et ce faysant us ferez pour moy chose trez gratieulze. Monsieur ie prie Dieu et sa S. mere pour uous garder et maintenir en satisfaction parfaicte estante à Bloys * uostre bonne amye trez affectionee.

Marie.

* le uinseptiesme de juilliet. »

Lettre de Henri III, Roi de France et de Pologne, à René de Baucigny-Lucingue; baron des Alymes, ambassadeur et grand-maître de Savoye.

« Mon cousin, je veus encore escrire a vous particulièrement, vue la plene confiance que jay en vostre affection pour moy, comme ainsy pour le triomphe de la foy et l'abaissement de ses ennemits. Je croy doncques et veux croyre en la vraye amytié de mons. mon frère le Duc de Savoye et me croy debvoir non moins comfier en vos propres advertissements, partant je verroy ce qu'il vauldra mieux a fayce en deffyance de Lesdiguyeres et ceulx de la religion et my dessideray. Mon frère et cousin le roy de Nauarre a deu vous escrire ou parler au regard de la Valette et du sieur de Ramefort, et neantmoins, depuis larrivée de ce page, il na rien plus seu de Chasteau Daulphin que ne sachions vous et moy; ne croyez point que cette affayre est le cadet de mes soulcys, et laissez moy vous dire, en famillier que c'est perdre ses peines et plumes a mon frère de Savoye, que de mescrire et vouloir aygrir contre cette famme d'Angleterre, laquelle je hayts desja plus que la mort, la tenant et resputant comme il se doibt, pour vraye fille d'enfer, creuelle et sanguynaire aultant que les tyrans payens Tiberius et Nero, ignoble de race, inexhorrable, impie, folle et superbe hereticque, et dampnée bastarde que Dieu veulle tirer de cette terre ou fait mille maulx depuits pluz de trente ans; martyrisant les fidelles chrestiens et respandant le sang royal, avecque celluy de ses gallants et aultres, comme à playsir! en voullant sembler me faire services, elle ajist en tralyson dans mon royaulme et sur touts mes subjects, et jusqu'à mes pluz proches et famillers, tellement que jen ay le caz de conscience, et par fois je nay peu meriter destre absollu et benit pour mes peschez de cholerre et soyf de vendiquation contre cette meschante reyne! ne manquez je vous prye bien fayre connoistre à nostre sainct pere le Pape et a mon frere de Savoye en quelles extremitez et tribullation je suis contrainct, et vous layssant à delibe-

rer avec mon chancellier pour le sureplus, je prye Dieu, mon Cousin, qu'il nous veulle assizter et tenir en sa saincte et digne guarde.

» A Blaysy, le 12 may 1588. » HENRY. »

Quelques-unes de ces lettres avaient été insérées dans un mémoire généalogique qui n'a été tiré qu'à quinze exemplaires, ainsi que dans un recueil littéraire qui n'existe plus. Nous avons cru devoir les reproduire, à dater de la lettre du roi Charles VI, par la raison qu'elles ne sauraient être connues de la plupart de nos lecteurs, et parce qu'il en resultera plus de conséquence et de variété dans cette suite de documens inédits.

SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT.

Panification de la fécule. — Pain de riz. — Améliorations des amidonneries. — Démonstration de la fécule dans la farine. — Engraissement des porcs avec la viande.

Dans notre dernier numéro nous avons parlé des prix accordés par la société d'encouragement, nous allons maintenant indiquer les améliorations apportées dans quelques branches de l'industrie et méritant d'être mentionnées avec plus ou moins de faveur, quoique n'ayant pas été jugées dignes des prix proposés par cette société.

Panification de la fécule. — Pour arriver à ce but, l'un des concurrens a proposé de faire cuire à l'eau la pomme de terre et de la réduire en une pâte que l'on ferait cuire ensuite à la manière de celle de farine, moyen qui peut en effet enlever à la fécule une partie de son âcreté. Un autre a proposé d'ajouter 1/7 de fécule de pomme de terre à la farine de pur froment.

Pain de riz. — Un troisième, ainsi que l'avaient déjà fait MM. Lefèvre et Gannal, a obtenu, par un mélange de riz et de froment, un pain qui a toutes les apparences du pain de froment; mais comme il retient, après sa cuisson, une plus grande quantité d'eau que le pain de pur froment, il en résulte qu'il se trouve beaucoup moins nutritif.

En effet, nous nous sommes assurés que si l'on compose une pâte avec 12 livres de froment, 2/6 ou 2 livres de farine de riz et 13 livres d'eau, on obtiendra 24 livres de pain, au lieu de 20 livres que l'on eut trouvé si l'on eût employé seulement 14 livres de farine de froment pur. Ce procédé, avantageux pour les boulangers, serait des plus préjudiciables aux consommateurs, car ils seraient obligés de manger environ un cinquième en plus de ce pain pour consommer une quantité de matière nutritive, égale à celle qu'ils auraient dû obtenir, pour le même prix, avec du pain de pur froment. L'autorité doit donc surveiller cette frauduleuse amélioration que l'on avait voulu introduire, il y a deux ou trois mois, dans la manutention du pain de quelques régiments.

Amélioration des amidonneries. — Un concurrent est arrivé à pouvoir extraire en 8 minutes tout le gluten de 4 kilogrammes de pâte, lequel gluten, mélangé ensuite à de la fécule, peut servir à la nourriture de l'homme, tandis que les eaux de lavage, mêlées avec du son, peuvent engraisser des porcs ou servir à préparer une boisson économique. Ce procédé qui semble offrir quelques avantages, même économiques, est un lavage de pâte par petites parties.

Quant au prix relatif à l'emploi des eaux des féculeries, il a manqué d'être gagné par un indigent, et même il en a été si près, par suite de l'application du sumac, que la société, tout en lui conservant ses droits pour l'année prochaine, lui a généreusement accordé une gratification de 300 francs pour le mettre en état de continuer ses travaux. Un pareil acte de la part de la société d'encouragement ne mérite que de justes éloges; aussi, nous les

lui donnons avec la même franchise que nous nous permettons de critiquer quelquefois sa trop prudente économie.

Démonstration de la fécule dans la farine. — Tout en cherchant à savoir jusqu'à quel point il est possible de faire entrer la fécule dans la panification, la société d'encouragement veut obtenir un moyen de reconnaître et d'estimer la plus petite portion de fécule que l'on se permet d'introduire chaque jour, frauduleusement, dans les farines marchandes. Nous dirons, avec beaucoup de négociants, qu'une lame de couteau et une loupe suffisent à la rigueur sur le carreau du marché, et seront probablement encore long-temps les seuls guides de l'acheteur, qui rarement se trompe de quelques millièmes lorsqu'il est véritablement connaisseur. Cependant, pour se soumettre au programme de la société, un boulanger de Paris, M. Boland, s'est livré peut-être en souriant à des expériences chimiques, dont ses résultats offrent des faits remarquables. Voici en quoi consiste son procédé : il malaxe d'abord la pâte obtenue avec la farine donnée, il en sépare tout le gluten, puis il traite le résidu du lavage par la teinture d'iode que l'on trouve chez tous les pharmaciens et qui teint d'une couleur bleue beaucoup plus vive la fécule que la farine, de sorte qu'après plusieurs heures de repos, la différence de l'intensité de la couleur de l'une des deux couches formées fait distinguer aisément s'il y a de la fécule ajoutée à la farine; et même, on peut apprécier approximativement la proportion par le rapport qui existe entre l'épaisseur des deux couches entre elles.

Engraisement des porcs avec la viande. — Messieurs Adelon, Husard fils et Parent-Duchatelet, médecins ou vétérinaires attachés au conseil de salubrité de la ville de Paris, ayant été chargés d'examiner la question de savoir : si l'on peut, sans inconvenient pour la santé publique, permettre la vente, l'abattage et le débit des porcs engraissés avec de la chair de cheval, soit que cette chair leur ait été donnée à l'état cuit ou à l'état de crudité, ces savans ont été amenés, par suite de longues observations, à conclure sous le rapport hygiénique :

1° Que les porcs, nourris avec de la viande de chevaux, ne changent pas de caractère et qu'ils n'en deviennent ni plus féroces ni plus dangereux pour les enfans ou les êtres faibles à la garde desquels ils sont confiés;

2° Que la viande qui en résulte sera bonne et salubre; qu'elle n'aura ni mauvais goût, ni mauvaise odeur; et que la cuisson et l'action digestive sont plus que suffisantes pour détruire tous les principes qu'un aliment mal choisi aurait pu introduire dans les chairs destinées à devenir notre propre nourriture :

3° Qu'il n'y a pas de meilleur moyen pour détruire les chantiers d'équarrissage, et faire disparaître de la porte de Paris ces établissemens qui excitent notre horreur, qui font perdre tant de valeur aux propriétés auprès desquelles ils sont placés, et dont il a été impossible à l'administration de se débarrasser, malgré les efforts qu'elle n'a pas cessé de faire pour cela depuis près d'un demi-siècle.

Ce résultat de l'industrie particulière, en faisant disparaître pour toujours les embarras que les chantiers d'équarrissage causaient à l'administration, impose à cette administration de reporter tous ses soins et toute sa surveillance sur les porcheries contenant un nombre considérable d'animaux; car il est en effet reconnu que la nourriture animale donne aux excrémens des porcs une fétidité plus grande et plus insupportable que celle qui est particulière à ces excrémens, lorsque l'animal est soumis au régime végétal.

Il serait peut-être utile de fixer sur ce point messieurs les maires des communes rurales, et de les prier de surveiller, d'une manière particulière, ceux de leurs administrés qui donneront à leurs porcheries un accroissement hors de proportion avec les habitudes et les besoins ordinaires des fermiers et des habitans des campagnes.

Sous le rapport de l'économie administrative, leurs conclusions ont été ;

1° Que l'on donne par là aux chevaux hors de service une plus grande valeur.

2° Que l'on crée à la porte des villes une nouvelle branche d'industrie fort lucrative;

3° Qu'on livre à la population une masse plus abondante de nourriture animale qui lui est si nécessaire;

4° Enfin, que l'on trouve le moyen de tirer un parti très-avantageux de produits autrefois perdus.

A l'appui de leur conclusions hygiéniques, ils soutiennent que des milliers de faits, observés dans des circonstances différentes, ont prouvé que non-seulement les animaux, mais l'homme lui-même, peuvent manger impunément la chair des animaux morts de la pustule maligne, du typhus et de la rage; que dans le cours de la révolution, les malheureux de Saint-Germain et ceux des environs d'Alfort, mangèrent peut-être sept à huit cent chevaux morveux et farcineux que le gouvernement de cette époque avait fait diriger sur ces deux endroits, pour y servir à des recherches et à des expériences médicales; et que cette nourriture, loin de nuire à un seul, conserva peut-être la vie à plusieurs de ces infortunés.

Pour plus forte preuve, ils ajoutent: Non-seulement les porcs d'Alfort mangent indistinctement tous les cadavres et toutes les lésions organiques de ces cadavres, mais ce que nous ne devons point oublier, c'est qu'ils les mangent à l'état de crudité et sans aucune préparation; cependant jamais aucune influence fâcheuse, résultant du régime imposé aux porcs d'Alfort, n'a été observée par les savants professeurs de cet établissement; jamais leur caractère n'est devenu plus féroce, et jamais la consommation de leur chair n'a causé d'accidens; pourtant voilà dix ans que l'on suit à Alfort une série d'observations sur une porcherie où l'on engraisse annuellement 100 à 150 porcs d'espèces différentes; observations ayant pour but de reconnaître les avantages et les inconvéniens de ce nouveau mode alimentaire.

Un fait, du reste, que toute personne vivant à la campagne peut vérifier, c'est que le régime animal, mélangé avec le régime végétal, rend presque toujours la santé aux porcs attaqués du carreau et de tout autre maladie.

Enfin, l'emploi de la chair cuite de cheval dans les porcheries de Paris, obtient un tel succès que le débit de cette chair, qui d'abord se faisait à Grenelle à raison d'un centime par kilogramme, est monté à *quatre* centimes; mais la proportion de viande donnée par chaque agriculteur à ses porcs, n'est pas encore bien fixée : les uns ne les nourrissent qu'avec cette chair, d'autres la mélangent dans diverses proportions avec des végétaux; plusieurs donnent même de la chair crue et sans aucune préparation, et tous s'accordent à dire que chaque porcs ainsi nourri, produit, dans l'espace de six semaines à deux mois, un gain net de 15 à 18 francs.

J.-Odolant-Desnos.

MM. les actionnaires sont convoqués en assemblée extraordinaire pour le samedi, 26 mars courant, dans les bureaux de la Société, rue de Ménars, 5, à l'effet de nommer une commission chargée de faire rendre à M. Jules Forfelier, ancien gérant, un compte général et régulier de sa gestion, à partir du 13 septembre 1834 jusqu'au 1er janvier 1836, pour ensuite ladite commission faire son rapport lors de l'assemblée annuelle du 20 avril prochain, et être par MM. les actionnaires pris telle décision que de droit.

E. DE VILLIERS, *administrateur.*

L'*Écho de la Jeune France, Revue catholique*, paraît en 2 éditions : 1° Édition les 1er et 15 de chaque mois, prix, par an, 24 fr.; 2° Edition mensuelle le 31 de chaque mois, prix, par an, 15 fr. — Les abonnemens partent du 1er janvier. — On souscrit à Paris, rue de Ménars, 5, et dans les bureaux des postes et des messageries.

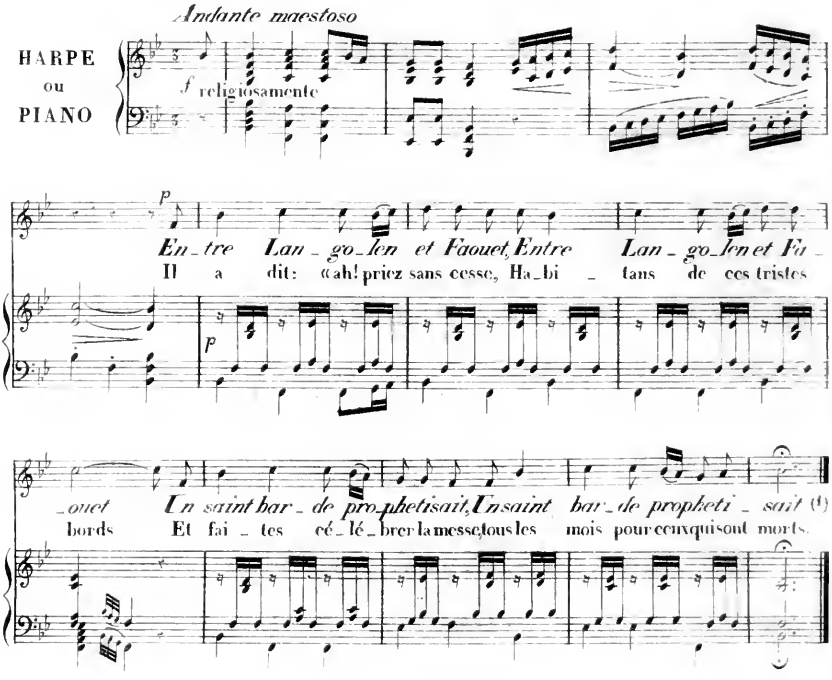
S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte Walsh, directeur-rédacteur en chef,
Et pour l'administration, à M. Edmond de Villiers, administrateur.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.

LA PESTE D'ELLIANT.

Traduite du Breton
par M.r Alfred de COURCY.

Arrangée avec accompt de Harpe, par M.me J. FEUILLET-DUMUS.



3

D'Elliant la peste est partie
Mais le fléau ne vient pas seul
Dans sa course il traîne et charrie
Sept mille corps en un linceul

4

D'Elliant la place est déserte
Le trépas y règne en vainqueur
Partout l'herbe y croît grasse et verte
Grasse et bonne, pour le faucheur,

5

Si ce n'est dans l'étroite ornière
Par où passe le tombereau,
Le tombereau qui porte en terre
Les morts qu'entasse le fléau

(1) La 1re Strophe n'ayant que deux vers, on répètera chaque vers deux fois.

6

Dur, plus dur que les roes sauvages
Le cœur que n'eut point déchiré
L'affreux aspect de ces ravages ;
Dur le cœur qui n'eut pas pleuré,

7

En voyant vingt charrettes pleines
Et vingt autres pleines encor,
Porter des dépouilles humaines
Au champ déja plein de la mort.

8

Neuf enfans dans une chaumière
Moururent tous le même jour,
Et leur mère, leur pauvre mère
Les trainait au dernier séjour!..

9

Et leur père venait derrière
Il sifflait joyeuse chanson,
Son œil rioit sous sa paupière....
Il avait perdu la raison.

10

Mais elle, mais la pauvre femme
Vers Dieu criait, et la douleur
Ebranlait son corps et son âme,
Ses hurlemens brisaient le cœur.

11

« Oh! daignez recouvrir de terre
« Mes pauvres enfans que voila
« Epargnez ce soin à leur mère
« Et leur mère vous bénira

12

« J'avais, j'avais hier encore
« Neuf fils que j'avais engendrés
« Et sur mon seuil en une aurore
« La mort les a tous dévorés.

13

« Et maintenant je n'ai personne
« Je suis seule dans mon hameau.
« Je n'ai personne qui me donne
« Pour ma soif une goutte d'eau.»

14

Mais les morts vont jusqu'aux murailles,
Dans l'église jusqu'aux piliers ;
Pour suffire à ces funérailles,
Il faut bénir des champs entiers.

15

Je vois un chêne au cimetière,
Qu'un drap blanc y soit attaché.
Le fléau poursuit sa carrière,
Il part,—car il a tout fauché.

L'ÉCHO

DE LA JEUNE FRANCE,

REVUE CATHOLIQUE.

SOMMAIRE.

De l'Italie et de ses forces militaires, etc., par *M. le baron Gustave de Romand.* — Esquisses littéraires sur la poésie et l'éloquence religieuses au 19e siècle, par *M. l'abbé Michon.* — Artiste et Bourgeois, par *M. Hains.*—Un Débris du Bardisme, par *M. Th. de la Villemarqué.*—Guirlande poétique du premier trimestre de 1836, par *M. le vicomte Walsh.*— La Peste d'Elliant, musique de Mme *Feuillet-Dumus*, paroles de *M. A. de Courcy.*

DE L'ITALIE ET DE SES FORCES MILITAIRES, ETC.

Les événemens de 1830 ont privé la France, comme chacun sait, d'un grand nombre de capacités politiques, administratives et militaires.—Le marquis Oudinot est du nombre des hommes honorables qui, à cette époque, se sont tenus en dehors des affaires publiques. C'est aux loisirs de cette retraite volontaire que nous sommes redevables des trois écrits dont nous allons ici rendre compte, écrits que *la Gazette de France* nous paraît avoir parfaitemennt appréciés, en disant : « qu'ils étaient pleins de vues élevées, et qui montraient, selon l'expres» sion de Quintilien, que l'auteur avait autant de feu en écrivant qu'en combat» tant. On y remarque, ajoutait le même journal, que l'auteur a été, comme dit » Montaigne, trop épargnant à parler de soi et des faits domestiques. » Nous allons tâcher de suppléer à ce silence, car, sur de pareils sujets, l'autorité des opinions est surtout basée sur l'autorité de la personne. Il est vrai qu'il y a des noms tellement populaires, qu'il est presque superflu d'en écrire l'histoire, et celui d'Oudinot est un de ceux qui depuis cinquante ans ont le plus occupé la renommée. Toutefois, retraçons rapidement les principales phases de la carrière politique et militaire de l'aîné des fils de l'illustre maréchal duc de Reggio.

Elevé dans les camps, c'est sur les champs de bataille que le marquis Oudinot

f t le premier apprentissage de la profession des armes. Depuis la bataille de Zurich, où il assistait encore enfant, à la suite du héros surnommé *le fils chéri de la Victoire*, et dont plus tard il devint l'aide-de-camp dans les campagnes de Portugal et d'Espagne, il fut témoin ou acteur de toutes les grandes journées où nos armes ont décidé du destin des peuples et des rois. A Wagram, à la Moscowa, à Leipsick, à Montmirail, son nom fut cité avec distinction dans les rapports à l'empereur ; c'est là qu'il gagna successivement tous ses grades jusqu'à celui de colonel, où le trouva la première restauration. Fidèle en 1815, à ses nouveaux sermens, il reçut de Louis XVIII, après les Cent Jours, le commandement des houzards du Nord. Nommé, en 1822, colonel du 1er régiment de grenadiers à cheval de la Garde, puis maréchal-de-camp, il fut désigné en 1824, pour le commandement de l'école de cavalerie de Saumur, qu'il réorganisa sur des bases entièrement nouvelles, de telle sorte qu'il est considéré par l'armée comme le fondateur de cet établissement, unique dans son genre en Europe. Cependant, quelque chère que lui fût cette institution qu'il avait créée, le marquis Oudinot n'hésita point à s'en séparer en 1830 ; il crut devoir l'hommage de ce sacrifice pénible aux infortunes de son souverain. Mais quoique séparé de l'armée active, il lui demeura uni par le cœur, et c'est cette vive sollicitude pour elle qui l'a déterminé à se servir de la plume, quand il eut déposé, mais non pas brisé son épée. Au milieu de ces travaux paisibles, une nouvelle fatale vient jeter la désolation dans son ame ; il apprend que nos troupes ont éprouvé un désastre, et que son frère a péri en se dévouant pour le salut de l'armée. La fuite des ennemis fut le prix de cette mort funeste autant que prématurée ; car, n'est-il pas permis de supposer que si ce brave commandant de l'avant-garde n'eut pas succombé en cette rencontre on n'aurait pas eu à déplorer deux jours après la déroute de la Macta. La France entière fut émue comme elle l'avait été quelques années auparavant en apprenant la mort du brave et infortuné Amédée de Bourmont, *ce fils de toutes les mères ;* alors du moins elle avait la consolation d'une victoire !....

Mais quelle cruelle blessure pour le maréchal Oudinot, tant de fois mutilé par la guerre ! quel coup de foudre sur ses cheveux blancs ! Si la gloire est une consolation pour les ames héroïques, ce malheureux père aura senti un adoucissement à sa douleur lorsqu'il aura su que son fils était mort digne du nom qu'il portait. Lorsqu'on aura répété devant lui les dernières paroles de son fils à ce moment de crise, où notre armée, enveloppée dans la forêt de Muley-Ismaël, commençait à sentir sa confiance s'ébranler, et où une action d'audace était devenue nécessaire pour le salut de tous : « *En avant ! soldats, l'honneur du régiment vous en fait un devoir !* » ; lorsqu'on aura répété devant lui ces paroles électriques qui entraînèrent sur les traces du brave colonel le petit nombre de cavaliers qui l'entouraient, son cœur torturé n'aura-t-il pas senti un tressaillement d'orgueil ? Oh ! oui, sans doute, mais en reconnaissant ce cri de son sang, il aura maudi le sort de ne pas lui avoir réservé ce prix héroïque de ses longs exploits !.... Une autre expédition se prépare, et c'est le général Oudinot qui est désigné pour aller reprendre aux barbares les restes inanimés de son frère, et venger sa mort ; mission inattendue, mais que le général accepta, et dut accepter comme fils, comme

frère, comme soldat, comme Français. On connaît les détails de l'expédition de Mascara, conduite par le maréchal Clausel ; on sait que non loin du lieu où avait succombé son frère, le général Oudinot fut lui-même frappé d'une balle, après avoir forcé à la tête de l'avant-garde qu'il commandait, le passage de l'Habra. Cette mort, cette blessure nouvelle ajoutée à d'anciennes blessures, montrent que les fils du duc de Reggio n'ont pas été moins maltraités que leur père par le sort des combats, et l'on peut leur appliquer ces paroles de Napoléon sur son brave compagnon d'armes : « *Lorsque Oudinot est quelque part, il n'y a rien à craindre que pour lui.* » Après cette campagne, le marquis Oudinot fut nommé lieutenant-général.

Tel est l'homme qui nous a donné des écrits sur l'Italie militaire, sur le maréchalat, sur la décoration de Saint-Louis (1). On comprend d'avance quelle sanction ses opinions ont reçues de l'expérience, et ce qu'on doit attendre d'un caractère qui s'est si noblement soutenu au milieu de tant d'événemens.

L'Italie est de nos jours un sujet fécond de déclamations pour les utopistes de tous les pays, et le célèbre général Pepe a publié récemment un écrit où il résume en quelque sorte tout ce qui a été dit en ce genre, et où il trace fort sérieusement un cours complet d'insurrection. C'est une chose merveilleuse, comme tous ces discoureurs sur l'indépendance et l'unité de l'Italie traitent l'histoire de l'Italie ; à les croire, ce sont quelques oppresseurs, le pape, d'abord, puis l'empereur d'Autriche, les rois de Naples et de Sardaigne, etc., qui s'opposent seuls dans des vues étroites d'égoïsme, à la réalisation de cette grande œuvre de nationalité. Mais si l'on jette un coup d'œil sur le passé, quel spectacle présente de tout temps la nation italienne ! je la vois dans l'antiquité, divisée comme la Grèce, en un grand nombre de petits états indépendans et ennemis les uns des autres. Je vois que le Nord de l'Italie a subi presque sans interruption le joug des étrangers, d'abord les Gaulois, les Romains, et les Barbares, puis les dominations française, espagnole et autrichienne. Le midi de l'Italie a été soumis à des colonies Grecques, puis aux Romains, puis de nouveau aux Grecs, puis à des Normands, à des français, à des Espagnols, etc. Serait-ce que les individualités des peuples méridionaux sont trop puissantes pour se confondre et s'annuler dans l'unité, et faudrait-il expliquer ainsi l'asservissement perpétuel de ces peuples qui semblent doués d'une énergie et d'une intelligence supérieures à celles de toute autre nation?

Remarquons que la conquête de l'Italie a demandé cinq cents ans de persévérance à la politique romaine, et que Rome a été contrainte à s'incorporer violemment les différentes populations Italiennes, dépeuplant des villes entières de leurs habitans qu'elle recevait dans ses murs et qu'elle remplaçait par des colonies tirées de son sein. La puissance pontificale en particulier n'est-elle pas bien injustement l'objet d'aveugles attaques ? Les papes n'ont-ils pas été les plus courageux, les plus constans défenseurs de l'indépendance Italienne ! N'étaient-ils

(1) A Paris, chez Anselin, libraire pour l'art militaire, rue Dauphine, 36; et chez Levrault, rue de la Harpe, 81.

pas, au moyen-âge, le centre de la résistance du midi contre le Nord? si l'Italie n'est pas tombée, après la chute de Constantinople, sous le joug Ottoman, n'est-ce pas aux papes surtout que ce pays en est redevable, et de nos jours quels peuples jouiraient d'un gouvernement plus paternel que ceux qui dépendent du saint siége sans l'esprit de révolte qui les agite et les trouble? Ce n'est pas à dire que l'organisation actuelle nous semble parfaite, mais quelles que soient les modifications qu'elle subisse, nous pensons qu'il existe entre le Nord et le Midi de l'Italie des divisions trop profondes pour espérer raisonnablement que d'ici à plus d'un siècle, et jamais peut-être ils puissent être réunis en un même corps de nation. Enfin quelque peu de sympathie que les populations du Nord éprouvent en ce moment pour la domination autrichienne, il y a peut être moins loin d'un rapprochement entre les vainqueurs et les vaincus, et la fin de leurs inimitiés, que d'une réelle indépendance. Quelques citations montreront avec qu'elle sagesse le marquis Oudinot a envisagé toutes ces questions.

« Je ne présente ici, dit-il, que des considérations spéciales et relatives à une » profession qui fut la passion de ma vie. Après avoir étudié sur les lieux les cho- » ses, les faits, les hommes, je transcris le résultat d'observations impar- » tiales. » . . . . . .

« Pour considérer l'Italie avec impartialité, pour acquérir, du point de vue où » je me suis placé, des notions nouvelles sur ses intérêts généraux, il a fallu re- » courir à des souvenirs historiques, interroger les faits, remonter à leur cause; » étudier enfin les principales conditions d'existence des deux principaux états de » la péninsule. Quand leurs rapports réciproques m'ont été connus, j'ai pu fa- » cilement apprécier les élémens de grandeur ou d'affaiblissement d'une nation » qui serait une des plus formidables de l'Europe, si ses habitans avaient entre » eux plus d'affinité nationale. »

Ainsi, c'est d'une part une statistique des forces militaires de l'Italie, et de l'autre la situation politique et morale de ses différens états, que nous offre le livre du général Oudinot; il n'intéresse donc pas seulement le militaire curieux de rapprocher de nos institutions celles de l'étranger, mais le philosophe, l'homme d'état, quiconque enfin s'occupe d'affaires politiques. Il faut ajouter que l'auteur dans sa description du royaume Lombardo-Vénitien est naturellement conduit à retracer d'une manière complète l'organisation de l'armée autrichienne.

Le chiffre total des forces actives de l'Italie, est de 149,790 hommes et de 14,000 chevaux, sur le pied de paix; sur le pied de guerre, il pourrait être porté à 270,000 hommes et 22,000 chevaux. Les troupes autrichiennes qui occupent la Lombardie ne sont pas comprises dans cet effectif. Le contingent que le royaume Lombardo-Vénitien fournit à l'autriche, est de 30,000 hommes; mais cette armée n'est jamais employée dans le pays, elle y est remplacée par des corps autrichiens dont la force ne s'élève pas à moins de 100,000 hommes. Cet état militaire exagéré dans un pays en dehors des grandes influences politiques, doit être attribué à la nécessité où la révolution de juillet a placé l'Europe d'entretenir une paix armée.

Voici en quels termes le marquis Oudinot juge la politique du roi de Naples,

et du souverain pontife actuel, enfin du gouvernement autrichien par rapport aux contrées de la péninsule qui lui sont soumises.

« Vainement craindrait-on à Naples l'abus du pouvoir militaire. Nous ne » sommes plus au temps où l'ambition, s'appuyant sur des castes guerrières et » uniquement adonnées à la profession des armes, devenait menaçante pour la » liberté. Le sentiment monarchique qui confond dans une même pensée l'atta- » chement au souverain et au pays, ne peut être que fécond en heureux résul- » tats chez les peuples où tout citoyen est indistinctement appelé dans les rangs » et dont les armées nationales offrent autant de garanties contre l'oppression » du dedans, que contre celle du dehors.

« Une haute pensée de modération anime le monarque Napolitain; et s'il » cherche à donner l'appareil et l'appui de la force aux bienfaits qu'il médite, » c'est que, sans doute, il veut en assurer mieux la durée. . . . . .

« La situation du gouvernement papal est grave et difficile; toutefois n'ou- » blions pas que ce gouvernement ayant, par sa nature même, quelque chose » d'exceptionnel, trouve dans l'esprit religieux un élément d'ordre qui fait sa » vitalité et qui produit des phénomènes. Ainsi la monarchie pontificale est la » seule de l'Europe qui puisse de nos jours supporter le principe de la souve- » raineté élective sans guerre civile et même sans discorde. Le pouvoir du Saint » Père semble être illimité, car il s'étend du temporel jusqu'au spirituel, et cu- » mule les pouvoirs les plus étendus (1). Cependant le pape, loin d'en abuser, » use de ses droits avec une grande modération et laisse en réalité le pouvoir à » l'aristocratie qui entoure son trône; mais cette aristocratie est elle-même via- » gère et ouvre sans cesse ses rangs à une démocratie qui, par les couvens, les pré- » dications, les sciences ou le talent parvient souvent des dernières classes aux » plus hautes dignités et quelquefois au rang suprême. Enfin ce n'est pas une des » moindres particularités de ce gouvernement d'intéresser à son pouvoir tempo- » rel jusqu'aux puissances ennemies de son autorité, et de trouver dans sa fai- » blesse même, le principe de sa force et de sa conservation. . . . . .

« Modèle de toutes les vertus, le souverain qui porte le poids de la tiare n'i- » gnore pas que les moyens violens n'obtiennent jamais que des succès passagers. » L'influence coërcitive des bayonnettes ne répugne pas moins à sa politique qu'à » son cœur. . . . . , . . . , ... , ...

« L'espoir d'un retour à la nationalité Italienne est la pensée qui, en Lom- » bardie, domine toutes les autres. Aussi le gouvernement impérial trouvera-t-il » dans une sollicitude éclairée pour le bien public et pour les intérêts du pays, » plus encore que dans la force des bayonnettes, le moyen de donner le change » à des regrets et à des sentimens, dont il est si important pour lui de prévenir » les effets. » . . . . . .

On voit que toujours les idées d'améliorations plutôt que les idées de changement, se sont présentées à l'esprit attentif et judicieux du marquis Oudinot; on

(1) Les trois couronnes qui ornent la tiare indiquent la réunion des trois genres de puissance *impériale*, *pontificale* et *paternelle*.

voit surtout que les griefs des Italiens consistent presque entièrement dans leur imaginations inquiètes, et qu'ils sont eux-mêmes les artisans de leurs malheurs. Malgré la perturbation que la révolution française a jetée dans ce pays, malgré les charges occasionées par l'accroissement de l'état militaire des diverses puissances, cette contrée la plus fertile de l'Europe est encore une de celles qui sont, proportionnellement, le moins imposées en hommes ou en argent. Un jour viendra sans doute ou les Italiens reconnaîtront qu'ils ont tout à perdre et rien à gagner avec la propagande. Assez et trop long-temps l'humeur inconstante de ce peuple a été exploitée par la politique égoïste de ses voisins; assez et trop longtemps ce beau pays a supporté les frais de la guerre européenne. L'expérience lui fera comprendre sans doute que les espérances fondées sur un changement de domination sont toujours trompeuses, et que ces continuelles vicissitudes sont aussi fatales à la richesse qu'aux libertés du pays.

Notre examen de l'ouvrage du marquis Oudinot serait très-incomplet, si nous ne remarquions pas que l'auteur ne s'est point borné à rechercher et a constater des résultats, mais qu'en étudiant les lois et les usages étrangers, il les compare en même temps aux nôtres, et qu'il se montre toujours préoccupé de la pensée d'enrichir son pays des améliorations qui peuvent lui être appliquées.

« En voyant, dit-il, les cadres de l'armée sarde sans cesse occupée à instruire » de nouveaux soldats de réserve, qui, après quelques mois de présence sous » les drapeaux, sont rendus à l'agriculture, aux arts et au commerce; en exa- » minant ce système de recrutement, au moyen duquel le gouvernement entre- » tient à peu de frais une armée constamment disponible, quoique le plus grand » nombre des soldats soit mêlé à la population, on se demande si une pareille » organisation de la force publique n'est applicable qu'au royaume sarde. En » France, par exemple, où les meilleurs esprits sont en dissidence sur le système » de réserve qui convient au pays, peut-être les dispositions fondamentales du » principe piémontais pourraient-elles être adoptées avec avantage? »

C'est ainsi que l'auteur a toujours procédé dans son tableau de l'Italie. Nous lui adresserons néanmoins un reproche, c'est qu'en rendant justice aux progrès dont ce pays est redevable au gouvernement de Napoléon, il n'a pas tenu assez de compte des malheurs par lesquels cette éducation prématurée avait été expiée.

C'est surtout dans ses réflexions sur la Sicile que paraît le plus à découvert cette préoccupation toute militaire et toute française de l'auteur. A l'entendre, l'état de la Sicile mérite toute notre compassion, et il faudrait la plaindre beaucoup de n'avoir point de même que Naples subi notre joug.

Cependant, que résulte-t-il de son propre récit? C'est que la Sicile est encore aujourd'hui exempte de beaucoup de charges qui pèsent sur les états de Naples, et que le mal le plus réel de ce pays, la division qui règne entre quelques-unes de ses villes, a pour cause les violences révolutionnaires accomplies au-delà du détroit. L'indifférence et l'apathie que le général Oudinot a remarquées dans toutes les classes et qu'il attribue en grande partie au maintien des corporations religieuses, n'a-t-elle pas plutôt son principe dans le rôle secondaire que cette île est condamnée à jouer par sa réunion politique à une partie de la Péninsule?

La question des corporations religieuses n'est-elle donc pas encore jugée? Ce qui s'est passé en Angleterre, en Allemagne, en France, en Italie, et maintenant en Espagne, n'a-t-il pas suffisamment démontré que sous les raisons spécieuses dont on a cherché à colorer d'injustes spoliations, il n'y avait réellement qu'une question d'odieuse fiscalité? Le plus grand problème des deux civilisations les plus avancées du globe, celles de l'Angleterre et de la France, n'est-ce pas le classement et l'emploi d'une population surabondante? Où était donc l'urgence d'encourager l'accroissement des populations par la suppression des couvens?

Il y a une véritable magie dans certains mots, tant est grande la fascination qu'ils exercent sur les hommes. Que d'abus, que de crimes même auxquels le nom du bien public a décerné l'apothéose? Ainsi c'est au nom de la liberté humaine que les Novateurs interdiront aux hommes la liberté d'élever des fondations religieuses! C'est au nom de la morale que l'on rompra des engagemens solennels; c'est au nom de la justice qu'on attentera au droit de propriété; c'est par philantropie qu'on dispersera et qu'on livrera sans défense aux orages du monde des existences faibles, timides ou découragées, qui avaient cherché un appui dans l'association, et un abri au pied des autels! Une telle ironie dépasse l'imagination; elle a besoin d'être attestée par l'histoire. Eh! dans quel temps plus que dans le nôtre se fit mieux sentir le besoin de ces saintes retraites où venaient expirer tous les bruits de la terre, et où la religion offrait ses consolations, ses espérances, et le recueillement de ses joies paisibles à tous ceux qu'une grande douleur ou le dégoût des pompes humaines avaient brisé de lassitude avant le terme du voyage? N'est-il pas permis de supposer que que beaucoup d'insensés qu'on voit chaque jour recourir au suicide seraient préservés de ce crime, si un tel refuge leur était ouvert? Étrange tyrannie que celles des matérialistes! Ils prétendent imposer à tous leurs habitudes et leurs goûts. Permis aux banquiers ministres et législateurs, de mépriser les rêveurs qui dédaignent leur or; permis aux héros des idées positives de s'admirer complaisamment à la vue des grands résultats de leurs étroites combinaisons; qu'importe l'opinion de ces gens! qu'ils redoublent de dédain, mais qu'ils aient plus de tolérance; qu'ils s'abstiennent de régler ce qu'ils ne comprennent pas; qu'ils lèvent des impôts pour construire de nouveaux monumens à leur orgueil, mais qu'ils cessent de proscrire l'asile de l'étude et de la prière! Nous en appelons ici à tous les hommes de conscience et de jugement: si quelques abus s'étaient introduits dans les couvents, n'est-ce point le crime qui a pris soin de réformer ces abus?

Nous nous sommes laissés aller à ces réflexions beaucoup trop longues peut-être pour l'importance secondaire qu'elles occupent dans l'ouvrage du marquis Oudinot; mais enfin elles devaient trouver place dans l'examen des institutions des divers états de l'Italie, et particulièrement du gouvernement papal, qui nous semble celui d'où la Péninsule tire aujourd'hui, comme depuis un grand nombre de siècles, le plus d'importance et de splendeur. L'Italie, si l'on en excepte l'époque de la domination romaine, n'a jamais, nous le répétons, été

soumise tout entière au même sceptre ; elle n'a joué un rôle politique dans l'ère moderne qu'à la faveur du démembrement de l'Europe pendant la longue anarchie de la féodalité ; mais dès l'instant où un fort pouvoir monarchique s'est élevé en France, en Espagne, en Allemagne, et a réuni autour de lui de formidables nationalités, l'influence de l'Italie n'a plus été que très-secondaire ; enfin la découverte de l'Amérique et le passage du Cap de Bonne-Espérance en faisant prendre au commerce une direction nouvelle, portèrent un dernier coup à la prospérité matérielle de cette contrée ; depuis lors, déshéritée de ses richesses comme de sa puissance, l'Italie est devenue un musée et un temple ; c'est la patrie des arts et de la religion ; sa gloire est dans ses souverains pontifes, et puis dans ses poètes, ses musiciens, ses sculpteurs, ses peintres. Tandis que les autres sociétés de l'Occident tendaient à se matérialiser, la société italienne devenait un symbole de spiritualisme ; et comme on avait vu la Grèce antique à l'égard de Rome, l'Italie moderne imposa long-temps ses mœurs, ses lois, sa civilisation a ses vainqueurs.

L'aperçu historique sur le maréchalat et les considérations sur l'ordre de Saint-Louis ont été écrits à l'occasion des attaques auxquelles ces deux grandes institutions nationales ont été en butte depuis 1830. L'aperçu historique est un résumé complet des principaux événemens qui ont rapport à cette première dignité de l'armée, et cet exposé intéressant est suivi d'un tableau chronologique des maréchaux de France, depuis Philippe-Auguste jusqu'à nos jours. Le marquis Oudinot a recherché quelles avaient été depuis son origine les attributions du maréchalat, « de ce sceptre des guerriers qui perdrait tout son prix, dit-il, si » on pouvait l'obtenir autrement que par d'éclatans services et ailleurs que sur » les champs de bataille ; » enfin l'auteur présente ses propres vues d'améliorations où l'on reconnait une sollicitude éclairée et active pour tout ce qui intéresse l'armée. Quant aux considérations sur l'ordre de Saint Louis, elles sont remarquables de raison et de logique, et réfutent victorieusement les objections basées sur la légalité qui ont été élevées contre cette décoration spécialement militaire. Toutefois, nous regrettons que la question morale qui ressortait de ce sujet ait reçu trop peu de développement. Nous eussions aimé à voir flétrir et stigmatiser la félonie des chevaliers qui, doublement infidèles à leurs sermens, ont attaqué l'insigne qu'ils auraient du défendre.

« Quelle juste animadversion, s'écrie pourtant le marquis Oudinot, Louis XVIII » n'eût-il pas soulevée s'il eût proposé aux soldats d'Austerlitz de substituer une » autre récompense au signe glorieux de leur participation aux immortels événe- » mens de l'empire. »

Il était réservé à nos jours de voir les mêmes ministres, qui ont effacé de l'écusson de Louis-Philippe, les fleurs de lys de ses pères, faire disparaître également la décoration de Saint Louis. N'a-t-on pas vu aussi les colonels inviter publiquement leurs officiers à cette défection dont ils donnaient eux-mêmes l'exemple? Quelques-uns toutefois n'ont pas renoncé au prix de leurs services et de leur courage, et l'on dit que dans l'expédition de Mascara, la croix de Saint

Louis brillait sur la poitrine d'un officier général ; il est vrai que ce général était l'auteur des Considérations sur les ordres de Saint Louis et du mérite militaire !

Baron Gustave de Romand.

ESQUISSES LITTÉRAIRES

SUR LA POESIE ET L'ELOQUENCE RELIGIEUSES AU XIXe SIÈCLE.

Quatre grands écrivains résument jusqu'à ce moment la poésie et l'éloquence religieuses du XIXe siècle : Châteaubriand, Lamennais, Lamartine et Lacordaire.

Il ne s'agit pas dans cette étude d'énumérer tous les grands poètes, tous les grands orateurs ; il faudrait citer Victor Hugo, tant de fois sublime ; l'admirable, mais cynique Béranger, et M. Berryer, et tous les hommes de talent du siècle. Nous voulons seulement chercher la pensée religieuse sous la forme dont elle s'est revêtue de nos jours. La poésie et l'éloquence sont le verbe humain dans sa plus haute manifestation ; or, le siècle est chrétien : il a reçu, comme au temps des catacombes, le baptême de sang de ses pères martyrs, et s'il lève encore timidement la tête, c'est qu'il y a bien peu d'années qu'il tremblait devant ses persécuteurs, tour à tour des Nérons et des Juliens. Le moment approche où il ne la baissera plus. La poésie et l'éloquence, expression d'une telle société rajeunie, doivent donc avoir tous les caractères particuliers de l'époque : il y a action réciproque, réaction constante de cette dernière sur les autres. L'étude de cette influence doit donc être singulièrement utile et piquante. Pour la faire avec plaisir et avec fruit, il n'est plus nécessaire de nous arrêter à tous les noms qui ont eu une portée littéraire quelconque : il suffit de l'attacher à trois ou quatre de ces hommes providentiels, de ces écrivains à mission, qui guident leur siècle, et constamment le devancent. Pour connaître une plage, le voyageur ne demande pas le nom des mille ruisseaux qu'il traverse, mais celui des grands fleuves dont les immenses canaux sont pour le pays une source féconde de richesses et de prospérité.

Un homme s'inspira seul quand tout croulait autour de lui et que s'éteignait lentement la littérature sans ame du dix-huitième siècle ; il vit loin devant lui. Il comprit le pouvoir d'une grande pensée : c'est un levier qui remue le monde. Soldat, sur la brèche, il s'écria : « Je ne me rends, ni ne meurs. » Cet homme fut Châteaubriand. La pensée religieuse a été tout pour lui ; elle le pénètre, en quelque sorte, elle est sa vie. Fidèle à cette Egérie inspiratrice, son génie se revêt de simplicité et de noblesse ; sa pensée prend de la fraîcheur. C'est la plante qu'une rosée salutaire ranime et embellit.

L'on n'ignore pas que la révolution littéraire avait commencé avant lui. J.-J. Rousseau et Bernardin-de-Saint-Pierre avaient été admirables dans leur style. Il se hâta d'accepter cet héritage que lui léguaient chacun de ces deux an-

ges déchus ; mais il désavoua leurs désolantes doctrines, et en cela il fut plus sage et plus heureux que ses devanciers. Rousseau et Bernardin avaient rougi de leur sublime vocation, de l'instinct religieux qui les inspirait malgré eux-mêmes et qui perce souvent dans leurs tableaux de mélancolie et d'amour.

Au contraire, Châteaubriand voulut tout devoir à la religion : il lui demanda l'image, sans laquelle il n'y a pas de poésie, mais image toute neuve, prise à une source que le siècle avait dédaignée, image dérobée en quelque sorte à Dieu dans sa parole révélée, type parfait de toute belle poésie, de toute grande éloquence.

Châteaubriand se trouva prêt quand le siècle naquit. Atala fut pour lui comme ces douces et merveilleuses histoires que les mères savent vous dire quand on vous berce presque encore sur les genoux, qu'arrivé au seuil de la vie, vous voulez voir ce qu'elle a de riant, et vous jouer, pour ainsi dire, avec les objets mystérieux qui vous entourent. Age d'or des siècles et des hommes auxquels il faut le lait de l'ingénieux apologue ou des saintes légendes.

Le siècle grandissait : il fallait l'instruire ; mais il était bien léger ; c'était un grand enfant que les distractions de la gloire avaient étourdi et rendu intraitable. Il aimait les parades, les grandes revues, avec Napoléon ; la garde impériale, les drapeaux des nations vaincues et des chants de victoire. Ce n'était pas le temps de la théologie pour les peuples.

Le génie du christianisme lui fut donné. Ce fut un piége tendu à sa passion bien connue pour tout ce qui est gracieux et en apparence frivole. Il trouva le livre admirable ; il le lut souvent : c'était comme une leçon de beau style qui lui était nécessaire depuis que les lettres avaient cédé le pas aux armes, que les généraux gagnaient de grandes batailles en parlant comme des charretiers, et qu'on savait lire et écrire tout ce qu'il fallait pour être d'abord officier, et général de division quelques mois après.

L'Empereur, à qui Châteaubriand porta toujours ombrage, ainsi que Fénélon à Louis XIV, comme si ces deux génies des lettres eussent jamais porté envie à ces deux génies de la gloire, voulut cependant avoir une religion, et le siècle, bien jeune encore, applaudit quand il vit qu'on lui rendait celle qu'il avait trouvée si aimable dans l'ouvrage de Chateaubriand. De loin en loin quelques hommes criaient bien que tout cela était usé, que le christianime était mort; mais quand on le vit installé dans toutes les métropoles, escorté de bayonnettes victorieuses, quand on fut bien convaincu que l'Empereur, à qui il fallait des *Te Deum* au retour de ses campagnes, prenait tout cela au sérieux et qu'il donnait en même temps des crosses d'or à ses évêques et des épées garnies de diamans à ses généraux, on ne douta plus que le livre n'eût dit vrai.

L'on sait aujourd'hui ce qu'était cette religion de l'Empereur. Fontainebleau en dirait quelque chose. Mais ce qu'il fallait constater, c'était l'influence de ces pages éloquentes faites pour l'époque, qui vous présentaient des dogmes et un culte si poétiques, au moment où tout cela reprenait sa magnificence sous les voûtes de ces temples que la génération d'alors n'avait pu voir profaner sans un terrible serrement de l'ame.

Cette période s'écoula rapidement ; l'esprit chrétien était resté dans l'imagina-

tion bercé par les doux chants de la poésie, mais n'était pas descendu au cœur. Une indifférence mortelle y arrêtait la vie ; c'était là qu'il fallait frapper. Une voix s'écria : « Il faut se hâter de parler de religion aux peuples. » et cette voix parla fort ; elle donna l'essai sur l'indifférence. Il ne s'agissait plus de flatter le jeune siècle et de lui plaire. On lui dit hautement qu'il avait dans l'ame une plaie mortelle ; c'était son indifférence en matière de religion. On lui montra que toutes les fausses doctrines, soufflées à ses oreilles depuis quarante années, lui avaient donné cette funeste langueur, qu'il n'y avait de salut pour lui qu'au pied de la croix, qu'il lui fallait courber la tête comme le fier Sicambre, roi de nos aïeux, et adorer ce que l'impiété lui avait appris à blasphémer. Le siècle ne s'attendait pas à une leçon aussi sévère. On l'avait jusque là presque endormi sur des fleurs ; la couronne d'épines du Christ était dure pour lui. Il admira cependant l'éloquente parole de celui qui ne le ménageait pas. Le coup n'en était pas moins porté. L'influence de ce livre fut prodigieuse ; elle révéla la force du catholicisme qui obtenait un si éclatant triomphe sur des intelligences long-temps égarées. L'indifférentisme, le déisme reculant jusque dans l'athéisme ou un adversaire redoutable les forçait à se retrancher, s'avouèrent vaincus et ce fut la seconde ère où l'éloquence sauva la foi. Il n'y avait point de ressemblance entre les deux génies qui avaient jusque là travaillé à l'éducation religieuse du XIXe siècle. Le premier n'avait su jamais manier la terrible massue d'Hercule ; il avait séduit, entraîné par la douceur du langage. Le second athlète vigoureux, broyait son adversaire, dès qu'il l'avait étreint dans ses bras. C'était une lutte à mort, mais David était toujours le vainqueur contre Goliath ; ce fut alors que le catholicisme proclama le nom de Lamennais.

Aujourd'hui ces deux joûteurs se sont retirés de la lice. L'aigle a été frappé de la foudre, parce qu'il a voulu mesurer d'immenses profondeurs. Mais il pourrait encore reprendre son premier vol ; une seule des plumes de son aile a été brisée. Oh ! si cette parole pouvait parvenir jusqu'à lui, nous porterions à ses pieds l'hommage de la Jeune France qui lui doit tant dans la Foi et nous lui dirions : « Père, dites que vous, vous êtes trompé. Vous avez le génie ! mais » c'est le génie d'un homme, et tout homme est erreur. Nous savons que l'Église » vous recevra sur son sein palpitant avec d'ineffables soupirs. Pour nous, en- » fans dociles de cette tendre mère, nous vous aimons, mais nous aimons mieux » notre mère. Venez à elle, et puis vous serez à nous qui avons encore besoin » de votre puissante parole. Prêtre de Jésus-Christ, ne laissez pas croire au » monde, qui ne vous connaît pas, que vous ayez voulu déchirer la robe de cette » épouse, dont la sainte pudeur vous était confiée. Plus vous avez été grand, » plus votre silence vous accuse..... L'humilité du chrétien n'en appelle pas de » l'Église à son époux. Après avoir été deux fois Fénélon, donnez-nous la douce » joie d'associer votre nom au sien dans un même hommage, d'admiration » pour le génie qui s'incline, lors même qu'ils se serait involontairement » trompé. »

L'Homère des martyrs vient de traduire l'Homère du Paradis Perdu, pour mendier noblement à la France le pain des premières années de sa vieillesse.

Plus heureux que Milton, il a eu la gloire de relever un trône qui, hélas ! ne se fut pas écroulé si les prédictions du génie servaient à quelque chose. Une sainte mais frêle espérance prolonge le rêve de sa fidélité ; moins à plaindre si un jour, autre Siméon, avant de quitter la vie, il peut saluer une aurore de bonheur pour la France qu'il a tant aimée.

La pensée religieuse du siècle, révélée dans les œuvres de ces deux grands hommes, vint chercher une expression plus suave encore dans les poésies de M. de Lamartine. La poésie, cette divine enchanteresse qu'on avait traînée, plus d'un siècle des tréteaux dans la boue, qu'on avait revêtue du manteau de l'impiété, elle pourtant qui vit de Foi, et que le hideux libertinage avait promenée aux lieux infâmes, comme les vierges pudiques condamnées à la prostitution par les païens persécuteurs, poésie, qui naquit des lèvres des anges et que les poètes, ces anges de la terre, doivent rapporter à sa patrie ! Depuis Racine, elle n'avait pas redit de si saintes extases. Grand fut l'étonnement dans la France ; elle avait eu des poètes à remplir des académies, des poètes qui en savaient bien long, qui avait encensé l'Empereur et respecté la règle des trois unités, qui faisaient des odes pour tous les anniversaires qui croyaient encore de bonne foi qu'Oreste, Agamemnon étaient des noms heureux nés pour les vers, parce que Boileau l'avait dit, et que la poésie ne pouvait pas être chrétienne, parce que Boileau l'avait également dit. Ces hommes, poètes si vous voulez, vivaient encore, lorsque les Méditations poétiques firent pour la poésie ce que le génie du christianisme avait fait pour l'éloquence, et prouvèrent qu'il y avait tout un monde d'ineffables harmonies dans cette religion que les législateurs du Parnasse avait proscrite, par piété.

Il faut l'avouer, ici le charme fut plus puissant. C'est qu'aussi la divine fée était si belle, elle répéta des airs si bien descendus des concerts des cieux qu'elle devait nous ravir. Il faut l'avoir murmurée sur des lèvres de dix-huit ans, cette poésie enchanteresse, l'avoir redite au penchant de quelque colline, vers le soir ou sur les ruines d'un monument désert, ou sur la pierre sépulcrale, souvenir de qui n'est plus, pour en comprendre toutes les séductions de religion et de mélancolie, lorsque plus tard les tristes réalités de la vie ont battu le sol sous nos pieds et leur ont dérobé les gazons fleuris du premier âge.

Mais lui, le grand poète, il ne s'est pas lassé de chanter pour donner à la pensée religieuse ses expressions les plus variées. Quand nous avons cru la poésie éteinte dans ce cœur que venait de briser une perte cruelle, nous la retrouvons avec notre imagination réfroidie, bien plus sublime, bien plus vraie, bien plus chrétienne que dans ses belles méditations. Déjà, qui n'a pas lu Jocelyn ? épopée si simple et vaste pourtant comme un cœur d'homme et de prêtre chrétien ; drame passé entre deux êtres et le plus terrible que la poésie ait mis en scène, voilà Jocelyn !

Les deux grands faits du moment sont Jocelyn et les conférences de Notre-Dame, par M. l'abbé Lacordaire. Pendant que tout ce qui remue autour de nous offre un spectacle si hideux et si mesquin, que le pouvoir se traîne, à la merci de quiconque ne s'estime pas assez pour en faire un sage mépris, et que le monde

ne nous offre que des faits ignobles, ou de basses intrigues, ou des crimes repoussans, la religion s'élève deux trônes, l'un dans la chaire où parla Bossuet, et l'autre dans le poème de M.r de Lamartine. Dans la chaire, c'est le jeune prêtre qui ébranle cinq mille auditeurs par l'éloquente conviction de l'éloquence chrétienne. Cette parole si douce, ces périodes si peu châtiées sortent d'une poitrine ardente qui force l'intelligence à se répandre en pensées de feu, et à briser les barrières que la sainte humilité du prêtre oppose en vain à l'inspiration du puissant orateur.

Oh! comme nous applaudissons à ces efforts pour relever l'éloquence chrétienne! comme ces conférences décolorées par des copistes infidèles sont pourtant lues avec plaisir! Le siècle commence donc pour l'éloquence sacrée. Courage! c'est le dernier triomphe de la Foi. Quand nous nous élancerons dans la chaire avec les populations tremblantes à nos pieds; quand nous aurons trouvé dans tous ces cœurs la fibre qui doit répondre au nôtre, le christianisme aura vaincu.

Jeunes hommes, formez-vous, travaillez! Ah! la moisson est si abondante, l'œuvre si magnifique, le ministère si sublime!

Jocelyn est une prédication plus grande encore. Ici le prêtre parle, mais par ses œuvres, par son inaltérable dévouement, par sa charité ineffable, par la lutte contre le cœur, lutte qui le broie sur la terre pour que ses parfums s'exhalent vers les cieux. Oh! qui ne serait pas fier de porter l'humble vêtement sous lequel la religion opère tous ses miracles, épanche toute sa charité, couve et réchauffe de ses feux maternels les populations naissantes, que l'ignorance et la misère préparent à la dégradation! comme la littérature chrétienne a à s'applaudir que la vie du plus modeste des pasteurs soit le noble sujet du chef-d'œuvre de notre premier poète. Le journal d'un curé est l'épopée du siècle.

Si les bornes d'un article nous permettaient de mesurer maintenant la distance parcourue par la pensée religieuse depuis Atala jusqu'à Jocelyn, d'en évaluer les immenses résultats pour l'avenir des peuples, nous verrions le christianisme se dégageant peu à peu des langes dans lesquels le vieux siècle l'avait resserré, respirer enfin après de terribles épreuves.

Des plumes plus exercées développeront un sujet si vaste. Il suffit à notre faiblesse d'en avoir esquissé les traits les plus larges. Le timide passereau ne doit pas se permettre le vol de l'aiglon.

L'abbé Michon,
Directeur de l'École des Thibaudières.

ARTISTE ET BOURGEOIS.

Il y a quelques années, j'habitais la plus chétive mansarde d'un hôtel garni de la rue Jacob ; je n'avais pas vingt ans alors, et déjà bien des mécomptes s'étaient glissés dans ma vie. Mon trésor d'espérances amassées une à une pendant les longues années du collége tirait à sa fin, aussi bien que le modique patrimoine que m'avait légué mon père.

Les voluptés menteuses de Babylone avaient tout dévoré, illusions et argent, la fortune du cœur et celle de la bourse. La réalité était au bout de mes rêves enchantés ; elle venait faire justice de mes folies de sa main lourde et glacée.

Hélas ! les joies légitimes du code, les voluptés au timbre de la loi allaient remplacer désormais les plaisirs de mon jeune âge, de mon jeune âge qui n'avait pas duré six mois !

Une seule passion m'était restée, celle des fleurs : j'avais sur ma fenêtre un jardin de deux ou trois pieds : quelques touffes d'herbe, deux rosiers, et quelques cobéés en faisaient tous les frais.....

Certes, c'est grand pitié d'emprisonner loin du soleil natal ces fils de l'air et de la rosée, mais l'égoïsme de l'homme ne respecte pas même les fleurs ; il fait servir à ses plaisirs leurs fraîches couleurs et leurs parfums. Que lui importent leurs souffrances mystérieuses et le mal inconnu qui courbe leur tête décolorée ! L'éclat d'une rose qu'il a vue fleurir dans son étroite chambre, a vingt fois plus de prix à ses yeux que dans l'immensité des vastes campagnes. Dans l'atmosphère empestée des villes, l'oiseau qui passe sous la nuée grisâtre, la fleur qui brille, c'est plus qu'un oiseau ou qu'une fleur, c'est un souvenir, un regret ou une espérance.

Juste en face de ma mansarde, de l'autre côté de la rue, une vieille femme avait construit un jardin qui certes aurait pu le disputer au mien d'étendue et de beauté. Au milieu de ce jardin, une prairie étalait dans une assiette ses vertes couleurs. Placés aux deux extrémités, deux sapins s'élançaient majestueusement du fond d'une marmite félée, et des cobéés pleines de sève et de jeunesse menaçaient les miennes de leur supériorité. La lutte était engagée, les rivaux ne négligeaient aucun avantage, et mettaient à profit le moindre rayon de soleil, la plus petite goutte de pluie. Chaque jour la vieille, son arrosoir à la main, et épiant les progrès de son œuvre, jetait sur moi un regard de défi et de triomphe. Jamais, de mémoire de jardinier-fleuriste, cobéés n'avaient grandi aussi vite que les siennes ; c'étaient les géans de l'espèce. Malgré leur vigueur et mes soins, leurs rivaux, moins favorisés du soleil, allaient succomber, lorsque la fenêtre de la vieille se ferma un soir, et ne fut pas rouverte le lendemain. Ce jour-là ses favoris furent privés de leur ration quotidienne d'eau et de culture. Le second jour parut, et la fenêtre de la vieille resta fermée : ses cobéés s'inclinaient tristement en signe de deuil et d'ennui ; leur douleur semblait avoir ravivé les miennes. Huit jours se passèrent ainsi : la vieille avait déménagé.

Encore deux matinées, et ses fleurs allaient être tout-à-fait desséchées. Privées de verdure, languissantes et courbées, elles semblaient demander par pitié une goutte de pluie aux nuages; mais le ciel était d'airain. Les miennes, au contraire, semblaient redoubler de vie et de beauté. Mais un matin, une main étrangère ouvrit enfin la fenêtre, et rendit aux fleurs délaissées l'onde bienfaisante dont les avait privé la malice du sort. Elles relevèrent peu à peu leur tête flétrie.

Ma nouvelle voisine était une charmante jeune fille : qu'elle était triste, mon Dieu ! elle sortait à peine de l'enfance, mais on devinait que le malheur l'avait rendue femme avant l'âge. Nul ne venait troubler cette douleur solitaire, toujours calme, toujours la même, mais implacable; chaque jour retrouvait la jeune fille plus pâle. A mesure que les fleurs de sa fenêtre reprenaient leur éclat et leur parfum, elle, perdait de ses charmes et de sa fraîcheur; on eut dit qu'elle leur prêtait sa vie. Enfin lorsque les cobées, fières de leur odorante parure, débordèrent leurs limites et envahirent les espaces voisins, elle, amaigrie et se traînant à peine, ne leur rendit plus que de rares visites. Bientôt elle cessa de paraître. Hélas ! la pauvre enfant languissait sans espoir.

La douleur a aussi sa supériorité ; plus elle est modeste et simple, plus elle touche. Les souffrances fastueuses dans lesquelles je me drapais avec orgueil, s'abaissèrent devant ce sentiment profond mais sans faste.

Mais je vous l'ai dit, un amer dégoût pour le monde me reléguait dans ma chambre. Toujours repliée sur elle-même, mon intelligence était arrivée à cet état fébrile qu'un jeune homme prend volontiers pour de la force.

Le moindre aliment jeté à ce foyer toujours ardent, suffisait pour en faire jaillir la flamme; cette flamme n'éclairait rien, il est vrai, mais dans ma vanité, sa pâle lueur était pour moi la lumière.

Mon imagination s'était mise en campagne ; elle poétisait cette jeune fille, et en faisait l'héroïne d'une vaste épopée, d'un poème sanglant contre le monde et les faux dieux qu'il encense. Je lui faisais injure, en vérité, ce n'était point un chérubin exilé ou un archange rebelle féraillant contre le code et les préjugés; c'était mieux que cela : une bonne et simple jeune fille, qui ne pensait point à accuser les hommes du mal qu'un homme lui avait fait. Mais la phrase ne respecte rien !...

Depuis deux jours elle avait cessé de rendre visite à ses fleurs : au commencement du troisième, un jeune homme la remplaça à la fenêtre. L'ame a de singuliers instincts ; je compris que cet homme n'était pour elle qu'un ami ou un frère. Mais quelque fût le sentiment qui l'animait, il était assez profond pour ennoblir un front vulgaire et des formes communes; il se traduisait par l'expression douloureuse mais résignée de ses traits. Bien des jours s'écoulèrent, le jeune homme devenait sombre, il ne se couchait plus. Je compris que le dénoûment approchait.

Cet homme, dont le dévoûment était modeste et simple comme la douleur de la malade, faisait mal à voir : son désespoir ne se trahissait point par des plaintes emphatiques ; il luttait pied à pied contre le mal, sans illusion, mais sans lâcheté. Une nuit, par un clair de lune magnifique, je le vis debout près de la fe-

nètre ; il pleurait, et avait placé un mouchoir sur sa bouche pour étouffer les sanglots qui s'échappaient enfin de sa poitrine ; il faisait des efforts inouis pour se rendre maître de sa douleur. Ce spectacle était horrible : sans doute il craignait d'effrayer la malade ; celle-ci l'entendit en effet. Dans le silence profond de la nuit, une voix faible mais distincte s'adressa au jeune homme : Qu'avez-vous, Arthur ? disait cette voix que j'ai encore dans mon ame, vous pleurez ! Arthur se retourna lentement.—Mon Dieu, non, répondit-il, pourquoi voulez-vous que je pleure ?—Vous pleurez... voyons... venez ici. Arthur s'éloigna de la fenêtre ; un instant après il revint. Le malheureux ! en deux secondes il avait eu assez de puissance, assez de génie, car la bonté a aussi son génie, pour redevenir calme et serein ; mais en approchant de la fenêtre, il fut obligé de s'appuyer contre le mur. En vérité, je devinais la vertu dans le cœur de cet homme !...

Un matin je dormais profondément, lorsque je fus réveillé en sursaut par un jeune médecin qui habitait dans l'hôtel, la chambre voisine de la mienne.—Que me voulez-vous ? m'écriai-je tout endormi.—Au nom du ciel, levez-vous, et suivez-moi... le jeune homme d'en face est mourant. — Comment ? — Il a reçu une balle dans la poitrine ; venez vite, vous m'aiderez à le panser...

Quand j'entrai chez le blessé, je sentis une larme humecter ma paupière ; il était couché sur son lit, pâle, sanglant, respirant à peine ; des linges, tachés d'un sang noir et épais, étaient étendus çà et là ; sur une petite table de marbre gisaient deux pistolets ; l'un armé encore, l'autre au repos. Un vieux prêtre, aux cheveux blanchis, soutenait la tête du malade, et s'efforçait en vain de lui cacher ses larmes. Mon camarade s'approcha du patient qui lui sourit tristement ; ce sourire là voulait dire : vous êtes bien bon, docteur, mais c'est inutile, je suis un homme mort. Le docteur lui répondit par un signe de tête : vous avez tort, votre état est loin d'être désespéré ! mais il mentait... il avait interrogé la blessure ; elle était mortelle !

Au bout de quelques minutes il se retira à l'extrémité de la chambre, sous prétexte d'écrire une ordonnance, mais pour cacher au mourant l'émotion qu'il ne pouvait maîtriser. Le vieux prêtre s'approcha de lui.— Eh bien ! —Vos secours, monsieur, lui sont plus utiles que les miens ! —Le vieillard pâlit... Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-il, vous n'avez pas d'espoir ?—Dieu seul peut le sauver, mon art est impuissant ! Le voilà qui s'endort, ajouta-t-il ; en effet, les yeux du malade venaient de se fermer, et il reposait légèrement. Chacun de nous était profondément ému. Voilà un homme, me dit tout bas le jeune médecin, voilà un homme qui n'a dû être puissant ni par la fortune, ni par l'intelligence, mais il a été juste et bon. Cependant le malade n'avait point parlé, mais la souffrance est pour la vertu obscure et sans art, ce qu'est une pluie d'orage pour la fleur cachée sous l'herbe ; elle lui arrache un parfum qui la trahit. Quant à moi, ma tête était brûlante ; qu'était devenue la jeune fille ? oh ! si cet homme mourait, c'est qu'elle était morte. Il n'avait joué sa vie contre la vie d'un autre que lorsque cette vie était devenue inutile à l'objet de son dévoûment. Chose singulière ! je devinai qu'il avait été frappé en duel : quant au suicide, je n'y pensai pas un instant, cet homme mourait avec trop de courage pour s'être donné la mort.

Enfin le blessé se réveilla et fit signe au prêtre d'approcher. Jugeant qu'Arthur voulait se confesser, nous nous retirâmes dans le fond de la chambre. Il y avait là quelques jeunes gens, j'étais inquiet : l'athéïsme était de mode à cette époque ; l'étudiant se faisait incrédule et impie par élégance, comme vingt ans plus tôt il portait des moustaches et des éperons. Je fus heureux de voir que pas un d'eux n'avait été fidèle à son rôle : la vérité l'emportait ; et sur leur visage devenu sérieux et grave, je n'aperçus pas l'ombre d'un sourire.

L'entretien du prêtre et d'Arthur fut court. Quand il fut fini, il pria le médecin d'approcher : Docteur, lui dit-il, combien d'heures me reste-t-il à vivre ;... mais là, la main sur la conscience..?

Le médecin voulait mentir, mais il comprit que c'était inutile. Vous mourrez avant ce soir, répondit-il. Arthur lui serra la main avec joie en disant : Je vous remercie, docteur, je craignais que ce fut plus long. Puis il voulut l'embrasser ; il embrassa aussi le prêtre, qui pleurait. — Ah ! mon père, je vous prends en faute, s'écria-t-il, vous verrez que c'est moi qui serai obligé de vous consoler ; cela n'est pas bien... Il n'oublia personne ; enfin, il nous pria de le laisser seul, il voulait, disait-il, se recueillir à l'approche de l'éternité.

Je ne le revis pas, il mourut le soir à six heures : mais voici ce que le médecin m'a conté :

Arthur Deschamps, employé aux Finances, était épris d'une jeune cousine qui demeurait avec sa mère, veuve depuis long-temps d'un sous-chef de bureau. La vieille femme s'appelait madame Deschamps, la fille s'appelait Henriette. Je vous l'ai dit, Arthur aimait sa cousine, et, bien que timide et peu éloquent, il n'eut pas hésité à déclarer une affection de tout point décente et convenable, mais Arthur ne fréquentait pas seul le ménage de madame Deschamps ; un autre jeune homme, fils d'un vieil ami de la maison, y faisait de nombreuses visites. On le nommait Julien Rollaire. Rollaire était un de ces jeunes gens à la mine souffreteuse et au front pâle, qui abondent dans Paris, depuis que la *gastrite et l'anévrisme* trônent dans l'empire de la mode. Arthur, homme peu brillant, ne pouvait en rien le disputer à Rollaire, artiste à la *désinvolture* élégante, à la parole ardente et facile. Que voulez-vous, le pauvre commis qui ne trouvait que des mots froids et sans grâce pour exprimer la flamme ardente qui le dévorait, ne put lutter contre le poétique Rollaire, qui rendait admirablement même ce qu'il ne sentait pas. Rollaire fut aimé.

Cependant, des bruits singuliers circulèrent bientôt sur le compte de ce dernier ; il affecta des allures bizarres, et se servit de termes inconnus dans les souvenirs bureaucratiques de madame Deschamps. On vit son œil s'assombrir, son front pâlir, et lorsqu'on lui demandait ce qu'il avait, il ne répondait que par un sourire bizarre et incompréhensible. Il vint même un moment où son étrangeté, sinon son inconduite, força madame Deschamps, femme peu excentrique assurément, à lui interdire l'entrée de sa maison. Un homme intercéda pour lui, mais en vain ; cet homme, ce fut Arthur. Il avait deviné l'amour d'Henriette, et aux dépens de sa propre vie, il eut voulu préserver sa cousine de toute douleur.....

Un jour, Rollaire avait cessé ses visites depuis long-temps; madame Deschamps était sortie, et Henriette brodait seule et pensive, quand soudain on frappa à la porte: elle ouvrit, c'était Rollaire. Ce qui se passa dans cette entrevue, on ne l'a jamais bien su. Henriette en sortit pure et innocente, mais brisée par le désespoir. Depuis quelque temps, Rollaire prenait au sérieux les théories de certains poètes nomades, qui s'en allaient partout, prêchant de mauvaises et romanesques passions, parce qu'il n'y avait point dans leur cœur un peu de place pour les bonnes affections et la vertu. Il n'avait jamais aimé Henriette; l'amour n'était pour lui qu'un thême poétique qu'il ornait à sa guise des joies célestes ou des tourmens de l'enfer, selon l'inspiration du moment ou la lecture de la veille. Ce jour-là, sans doute, il avait besoin d'une haute douleur, pour s'y poser avec amour, pour s'en parer et s'en faire gloire. Il joua sans pitié avec son ame et celle d'Henriette, et après une scène bizarre à laquelle Henriette ne comprit rien, si non qu'il allait partir, il abandonna la pauvre enfant, après lui avoir brisé sur le cœur cet amour que lui-même avait pris soin d'y faire germer: tragédie burlesque, jouée par un enfant oisif et inoccupé, qui croyait à toutes les situations scéniques dans lesquelles il plaisait à son imagination de le jeter. Rollaire sut échapper même à sa conscience à force de phrases et de mots; le rôle qu'il avait adopté, il le jouait avec illusion, avec chaleur: c'était un de ces hommes auxquels on pardonne volontiers le mal qu'ils font aux autres, parce qu'ils en sont les premières victimes.

Lorsqu'il fut sorti, Henriette se prit à pleurer: elle répétait sans cesse: il part! oh! mon Dieu, il part! que vais-je devenir? Ses yeux étaient encore gros de larmes, lorsqu'on frappa de nouveau à la porte: elle courut ouvrir, pensant que Rollaire revenait; mais, hélas! au lieu de la noble et élégante figure du jeune poète, elle aperçut la physionomie lourde et insignifiante d'Arthur Deschamps; elle essuya furtivement une larme qui roulait le long de sa joue. Oh! mon Dieu! disait-elle, qu'il ne voie pas que j'ai pleuré. Mais Arthur ne voyait que ce qu'il devait voir. Après l'avoir saluée, il alla s'asseoir, selon sa coutume, sur un sopha placé dans le coin le plus obscur de la chambre. Soudain, il pâlit, car il venait de rencontrer un gant oublié par Rollaire, et malgré lui il s'écria: Julien est venu aujourd'hui! Henriette, qui n'avait point suivi le mouvement de Deschamps, crut qu'Arthur l'interrogeait; elle eut peur de dire la vérité, et répondit: M. Rollaire n'est point venu. Arthur avait repris déjà son calme habituel; ces paroles le rendirent muet de surprise: Henriette mentait, cela lui fit un mal affreux. Rollaire était venu, voilà pourquoi les yeux de sa cousine étaient rouges de larmes. Qu'il prenne garde, dit-il à demi-voix. Henriette se retourna vivement, et fut bien surprise de l'expression qui animait le visage d'ordinaire si calme du jeune homme.—Mon Dieu, qu'avez-vous, Arthur? lui dit-elle, Arthur ne répondit pas, mais son regard s'adoucit; sa colère tomba à la voix de sa jeune cousine. Il s'approcha d'elle, et prit une main, que dans sa douleur elle ne retira pas, puis faisant un effort sur lui-même, il allait lui parler de Rollaire... mais il s'arrêta. Oh! non, se dit-il, qu'Henriette ne rougisse jamais devant moi... et il se tut.—Qu'alliez-vous me demander? lui dit Henriette, en le voyant em-

barrassé.—Moi, répondit maladroitement Arthur, j'allais vous demander des nouvelles de votre mère.—Henriette sourit de pitié. Quelle différence en effet, entre ce jeune homme resplendissant de santé, à la tournure commune, au froid et prosaïque langage, et l'élégant et poétique Rollaire! Elle crut un instant que le dégoût irait chez elle jusqu'à la haine. Deschamps s'aperçut de l'impression qu'il venait de faire sur Henriette, mais il ne pensa pas à se plaindre; il était dans sa nature de souffrir et de se dévouer sans savoir seulement s'il y avait de sa part souffrance et dévoûment. Voyant qu'il était de trop, il prit son chapeau, et sortit. . . . . .

Trois mois après ce que je viens de vous conter, de terribles événemens s'étaient passés dans la famille Deschamps. La vieille dame était morte; sa fille avait changé de quartier, et se trouvait presque sans ressources, car sa mère n'avait eu pour toute fortune qu'une modique pension viagère. Minée par la douleur et par la maladie, Henriette voyait partir chaque jour le peu qui restait à son jeune cœur d'illusions et d'espérances, depuis l'abandon de Rollaire. De toutes ses affections de famille, de ses amitiés d'enfance, une seule lui était restée fidèle, une seule, et la plus dédaignée de toutes, celle d'Arthur. Inhabile, mais généreux, impuissant à consoler la malade, mais tout prêt à souffrir avec elle, son dévoûment fut de toutes les heures. Tant que Henriette avait pu se passer de lui, tant que ses faibles ressources n'avaient point été épuisées, Deschamps n'avait point cherché à la voir, il savait combien il lui était indifférent: il se contenta de la protéger de loin. Mais quand la misère, le désespoir, et leur hideux cortége envahirent la mansarde d'Henriette, Deschamps reparut alors. Ce que ce jeune homme sut trouver de ressources dans son amour, tint du prodige.

Cette religion domestique, ces préceptes de famille dont il s'était toujours étayé, le grandirent jusqu'à des proportions sublimes; placés à leur point de développement, ils firent de l'humble commis aux idées étroites, un homme grand dans son abnégation, noble dans son obscur dévoûment. Le parcimonieux employé à quinze cents francs, sut être, au besoin, généreux comme un grand seigneur. Il passa les nuits pour éviter à sa cousine même la peine d'un désir: sa bonté, jusque-là sans art, exaltée par le sentiment du devoir, fut presque du génie. Cependant il n'y eut de sa part ni espérance pour l'avenir, la maladie d'Henriette était mortelle, et il le savait bien, ni récompense dans le présent, car lorsque ses soins venaient à arracher un sourire à sa jeune cousine, ce sourire était un sourire de gratitude et non d'amitié ou d'amour. Henriette n'avait qu'une pensée; pensée qui s'était assise dans son cerveau, et le remplissait tout entier: celle de Rollaire. La nuit, dans son sommeil, un seul nom s'échappait de sa bouche, celui de Rollaire. Rollaire! toujours Rollaire! Hé bien, Deschamps trouvait du courage pour entendre froidement le nom de l'homme qui leur avait fait tant de mal à tous les deux. Cependant l'heure fatale approchait: le délire s'était emparé d'Henriette et ne la quittait plus. Le jour, la nuit, contemplant en silence les progrès que faisait la mort sur cette jeune existence, naguère si fraîche encore, Deschamps était là... toujours... pour écouter des paroles qui lui glaçaient le cœur, pour soutenir cette tête livide et décharnée. Ces dévoû-

mens ne sont pas rares, mais ils n'existent guère que là où l'imagination n'aime pas à les chercher. Ces héros inconnus dont la simple histoire fait pleurer d'admiration, sont d'ordinaire ceux dont les paroles excitent le sourire, ou même la pitié ! . . . . . .

Henriette, après une pénible insomnie, venait de s'endormir. Deschamps, triste et silencieux, semblait interroger son sommeil. Autour de cette femme mourante régnait déjà un silence de mort. Cependant, Deschamps espérait encore. « Si votre cousine, avait dit le médecin, peut reposer quelques heures, tout espoir n'est pas perdu. Mais surtout, avait-il ajouté, prenez garde qu'on ne la réveille en sursaut, la moindre secousse lui serait fatale. » Depuis quelques heures, Deschamps veillait sur Henriette ; le front du jeune homme se déridait peu à peu, il lui semblait que le sommeil de sa cousine était moins pénible, et qu'elle lui souriait, lorsqu'un léger bruit qui se fit entendre, au-dessous de la chambre d'Henriette, le fit tressaillir d'effroi. « Mon Dieu ! dit-il à la garde, mais il y a du monde dans l'appartement du dessous ? Je le croyais inhabité ? » — « Quoi ? vous ne savez pas, Monsieur ?... Deux nouveaux mariés y ont passé leur première nuit de noce... Un beau couple ma foi ! C'est peut-être le mari qui se réveille. » — « Descendez, suppliez-les de ne point faire de bruit... dites-leur qu'il y va de vie et de mort.

— « J'y vais, Monsieur. » répondit la vieille, et elle sortit.

— « Oh ! dit Deschamps, en frémissant, ici la mort.... , et plus bas le bonheur ! »

La garde avait dit vrai. Un nouveau ménage venait de s'établir dans l'appartement situé au-dessous de la petite chambre d'Henriette.

Etant descendue, elle supplia le jeune mari de ne faire aucun bruit, en lui disant, avec émotion, il y a là haut une pauvre jeune fille qui se meurt ; le prêtre sort d'auprès d'elle ; la moindre secousse la tuerait ! — « Oh ! soyez tranquille, » avait répondu le jeune homme.

Quand elle fut partie, il passa la main sur son front, secoua sa noire chevelure, puis jeta un long et triste regard sur sa femme endormie. Il la trouvait déjà moins belle. Les fleurs flétries et dépouillées qui jonchaient le parquet ; le désordre qui régnait dans la chambre, et jusqu'à cet air épais et lourd qu'on respire après quelques heures de sommeil, dans nos étroites chambres ; l'idée de cette jeune fille qui se mourait là-haut, tout cela l'attrista. « Oh ! s'écria-t-il, de quel nom faut-il appeler ce vague désir de ce qu'on n'a point, qui vous jette incessamment sur les pas d'un bonheur qui s'éloigne toujours ? Pourquoi Dieu a-t-il mis dans mon cœur, avec tant de désirs, si peu de puissance pour les satisfaire ? Oh ? la vie, n'est-elle qu'un fruit brillant, mais amer, bon à jeter, quand on aura percé l'épiderme ? Heureux, trois fois heureux, l'homme au front étroit, dont l'intelligence ne surpasse pas la faculté de sentir ! Celui-là ne va pas, traînant après lui la longue chaîne de ses illusions détruites. Il sait au juste ce que vaut l'existence, car il la voit telle qu'elle est. Pour lui la réalité n'est jamais le désenchantement. Mais malheur à celui dont l'imagination enveloppe et colore de ses rêves la froide vérité ! Celui-là verra bientôt que l'idole devant laquelle il se

prosterne, est une idole mal dorée, et dont le dedans est d'argile. » En disant ces paroles, Rollaire, car c'était lui, s'approcha du lit où reposait sa jeune femme, et la contempla long-temps en silence. Il y avait à la fois dans son regard de la pitié, de la douleur et de la colère. Ce jeune homme, habitué à jouer avec des idées, dont toute la force consiste dans l'élégance de la forme, et la poésie de l'expression, habitué à étouffer, pour ainsi dire, avec le retentissement sonore de quelques grands mots à la mode, le cri de son cœur et de la vertu, se prit à verser des larmes amères. Pauvre enfant, qui tuait à coup de phrases le bonheur de sa jeunesse!

Oh! qu'on ne rie pas de sa douleur! Pour être sans cause réelle, elle n'en était pas moins terrible! Marié depuis vingt-quatre heures, et comprenant, sans oser s'en rendre compte cependant, de combien il était inférieur au grand et saint devoir qu'il avait à remplir désormais, il aimait mieux médire de la vie, et accuser l'ardeur de son imagination que de s'avouer sa faiblesse et son impuissance. Séparés par une simple cloison, deux hommes se trouvaient donc face à face, l'un, avec ce que la vie peut renfermer de poignant et de terrible : l'agonie d'un être aimé qui vous méconnaît; l'autre, avec tout ce qu'elle peut offrir de bonheur et de volupté. Quel était le plus découragé des deux cependant? Pas une plainte ne s'échappait de la bouche d'Arthur, cet homme dédaigné de tous et presque méprisé, et Rollaire environné d'amour, près de deux femmes, dont l'une mourait de son cruel abandon, cherchait déjà dans les trésors de la *linguistique* quelque phrase sonore, pour excuser le dégoût et la froideur dont il allait payer l'amour de l'autre. Et celui-là, c'était le poète! c'était l'artiste! Son cœur blasé, qui ne trouvait de saveur à aucune des affections qu'il avait convoitées, et avide d'émotions nouvelles, se repaissait déjà en idée, d'un plaisir propre sans doute à le réveiller de sa langueur. « Là-haut! lui avait-on dit, est une jeune fille qui se meurt. » « Une jeune fille qui se meurt d'amour peut-être! » répétait-il tout bas; et pour mieux se la peindre, il employait les expressions les plus poétiques ou les plus bizarres, sa curiosité grandissait, à chaque pas nouveau qu'il faisait dans son nouveau drame. Il voulut la voir. Une jeune fille qui se meurt d'amour! Oh! il retirerait de cette visite une sensation de plus; il pourrait inscrire sur le registre de ses inspirations futures un sujet neuf et touchant. Il ouvrit doucement la porte, pour ne point réveiller sa femme, et monta l'étage qui le séparait de la chambre d'Henriette. Là, son cœur battit. Sa conscience lui disait à l'oreille : « Ce n'est point un sentiment d'humanité qui te guide.... c'est une vulgaire curiosité que tu décores en vain du nom fastueux de poésie. » Il entra doucement. Arthur, la tête cachée dans ses mains, ne l'aperçut pas; mais la garde vint à lui. Que voulez vous? lui dit-elle. — Je suis un peu médecin, répondit-il non sans confusion... et je viens voir si la malade... — La voilà... Silence! — Rollaire se tourna du côté où reposait péniblement Henriette; mais le malheur voulut qu'il reconnût sa victime, malgré ce qu'il avait fait pourtant pour la rendre méconnaissable. Il poussa un cri... Henriette se réveilla... le regarda en face... prononça son nom, et voulut se lever pour se jeter dans ses bras, mais elle retomba froide et inanimée..... Rollaire

s'enfuit comme un lâche devant la désolation qu'il venait d'apporter, tandis que Deschamps s'élançait pour secourir Henriette.

Une heure après cette scène, l'appartement de Rollaire était rempli de parens et d'amis. Aux nombreuses questions qu'on lui faisait sur sa pâleur, sur son air égaré et souffrant, il ne répondait que par des paroles insignifiantes. Cependant le déjeûner était servi; on se mit à table. Déjà les joyeux propos couraient, lorsque soudain la porte fut brusquement ouverte, et sur le seuil apparut Arthur Deschamps.

On aime à voir une noble tête, un front pâle et élégant resplendir d'enthousiasme. Mais ce qui est plus beau que l'enthousiasme du poète, c'est l'enthousiasme d'un homme de nature bourgeoise, quand un hasard imprévu vient à le grandir pour quelques heures. Lorsque Arthur entra, sa figure était merveilleusement belle. Il alla droit à Rollaire, et le saisit avec tant de force, que celui-ci pâlit et jeta un cri de douleur et d'effroi.

— Que voulez-vous? s'écria-t-on de toutes parts.

— Cet homme est un infâme assassin! dit Arthur d'une voix solennelle. Oh! ne reculez pas, ajouta-t-il, car son crime n'est pas de ceux qui relèvent du gendarme ou du bourreau. Nulle loi ne peut le condamner, nul jugement ne le flétrit, mais moi... je le condamne et le flétris. En disant ces mots, d'une main il le frappa rudement au visage... il le retint de l'autre. — Vous me rendrez raison, murmura Rollaire, pâle de honte. Deschamps sourit;... puis, après un instant de silence, il répondit : Julien Rollaire, je veux bien vous faire cet honneur.

. . . . . .

Quelques heures après la mort d'Henriette, un coup de feu se fit entendre dans les carrières de Montmartre, et Rollaire jeta son arme devenue inutile ; Arthur avait reçu une balle dans la poitrine.

Nous marcherons, l'un sur l'autre, avaient dit par devant quatre témoins les deux adversaires. Nous tirerons quand nous voudrons, et à la distance que nous voudrons. Julien, adroit et exercé, tira le premier. Blessé mortellement, Arthur chancela, mais il ne tomba point et continua à marcher. Séparé de son adversaire par une distance de vingt pas, il trouva assez de force pour faire, sans tomber, la moitié du trajet.

Qui pourrait décrire ce qui se passait alors dans le cœur de Rollaire. La vanité et la peur se livraient en lui un duel à outrance. Pâle, tremblant, il essayait cependant de sourire à cette mort qui s'avançait implacable et menaçante.

Si je meurs, se disait Rollaire, que je tombe au moins avec grâce! que ma dernière parole soit une parole de pardon! Mais Rollaire n'était qu'un apprenti gladiateur. Ses jambes tremblaient sous lui, ses dents claquaient d'effroi, et Deschamps avançait, avançait toujours. Tout-à-coup, le cœur de Julien bondit de joie. Deschamps venait de tomber. Mais tout n'était pas fini! Deschamps ne voulait pas mourir encore! Une main sur sa large plaie, et l'œil fixé sur sa proie, il se traîna jusqu'à Rollaire. — Tu as peur, murmura-t-il d'une voix tremblante. — Celui-ci essaya de sourire. Impossible! Il voulut répondre par un mensonge, le mensonge expira sur ses lèvres. La peur, l'horrible peur le saisis-

sait des pieds aux cheveux. — Grâce ! s'écria-t-il, et il tomba presque sans vie, près de son ennemi mourant. — Deschamps était alors à deux pas de lui, pâle, couvert de sang, luttant contre la mort ; il sembla se ranimer un instant pour jeter d'abord sur son adversaire un regard de triomphe et de vengeance : mais on vit soudain changer l'expression de ses traits, sur son visage contracté par la haine on vit apparaître comme une douce et imposante sérénité : une pensée du ciel était venue dans cette ame qui s'en allait devant son juge. — Vous l'avez entendu, dit-il, en se retournant vers ses témoins, qu'il garde sa vie pour se repentir : et vous, mon Dieu, ajouta-t-il, en venant ici je vous ai offensé, mais pardonnez-moi, comme je lui pardonne ; et il tomba pour ne plus se relever.

Vous savez le reste. HAINS.

UN DÉBRIS DU BARDISME.

Les chansons d'autrefois toujours nous les chantons.
BRIZEUX.

La liberté était la sentinelle qui veillait aux portes du vaste empire des Kymru, comme aux portes d'un sanctuaire. Elle protégeait leur nationalité, mettait leur culte, leur langue, leur civilisation et leur littérature à l'abri de toute influence étrangère ; en un mot elle était la source d'où s'épanchait la vie dans tous les membres de leur corps social. Aussi quand l'invasion, avant-courière de la barbarie, lança contre eux ses hordes sauvages, ce fut leur liberté qu'elle prit pour but de ses premiers traits ; ce fut avec elle qu'elle engagea cette première et terrible lutte, d'où elle sortit victorieuse en la frappant au cœur.

La chute de l'indépendance des Celtes, ouvrait leur patrie à l'esclavage et à tous les fléaux qui le suivaient : le polythéisme romain, les idiômes divers de la Grèce et de Rome, des peuples du Midi et du Nord, à leurs mille mœurs, leurs mille idées, leurs mille opinions contraires, effroyable mélange d'élémens hétérogènes où s'abîma l'unité celtique.

Cependant la race Kymrique ne devait pas succomber toute entière. Elle laissa un débris d'elle-même, dans les deux peuples frères de l'Armorique et de la Cambrie, les Bretons.

Le premier de ces peuples, qui va seul fixer nos regards, fit revivre en Bretagne, une, forte, indépendante, la vieille société de ses ancêtres. Pendant douze cents ans ses ennemis enlacèrent leurs bras pour l'étouffer, et pendant douze cents ans il brisa leurs efforts, et put abriter sans obstacle, sous l'égide de sa liberté, sa langue et sa littérature, reflet lumineux du passé qui rayonnait dans l'avenir ; et toujours sa civilisation et sa liberté vainquirent, et toujours l'esclavage et la barbarie furent écrasés ! Ah ! nous serions libres encore, si nous n'avions pas tant aimé !.... Une femme nous a perdus !

« Jadis, me chantait un vieux bazvalan de village, jadis s'élevait une grande

ville sur les côtes de la Bretagne : Is était son nom. Tous les vaisseaux de l'Océan, de l'aurore au couchant, venaient débarquer dans son sein ; elle surpassait en magnificence et en grandeur toutes les autres cités armoriques ; Paris même était fière d'être son égale, et depuis qu'elle n'existe plus, elle n'a pas trouvé de rivale (*).

» Is était une conquête faite sur les flots. Une merveilleuse digue, dont son roi portait toujours la clef suspendue par une chaîne d'or à son cou, la mettait à l'abri des invasions de la mer.

« Or, ce prince avait une fille unique avec laquelle il partageait l'autorité souveraine, une fille que le peuple aimait, car elle était bonne ; que n'était-elle sans ambition ? Elle n'eût point préféré le sceptre d'un prince étranger à celui de son pays, formé le projet de lui en livrer la capitale, et causé tant de malheurs ! Mais c'était la volonté de Dieu. — Un jour donc, profitant du sommeil de son père, elle s'approcha de sa couche, lui ravit la fatale clé, et les écluses s'abattirent. Mais les flots trompèrent son attente, et la ville fut engloutie ! »

Hé bien ! le jour où Anne de Bretagne nous vendit à un roi de France pour une couronne, le jour où déchaînées par elle sur sa malheureuse patrie, les grandes eaux de la civilisation française, qu'on appelle du progrès, emportèrent enfin la digue protectrice de nos libertés ; ce jour-là, le génie de la Bretagne dormait aussi ! et voilà que, depuis, notre langue et notre civilisation envahies se mélangent et se décolorent, nos mœurs se corrompent, notre littérature se disperse en lambeaux, et notre nationalité s'efface : et voilà que les flots montent, montent toujours ! quelques siècles encore et tout aura péri peut-être. Hâtons-nous donc de jeter un regard, un dernier regard d'amour à notre pays qui s'abîme, à son vieux soleil qui s'éteint.

II.

Le Bardisme ou la littérature celtique, n'est autre chose comme celle de tous les peuples primitifs, que de l'*histoire chantée*.

La voix du barde donnait une ame à chaque événement ; son *barzas* s'en allait aussitôt, volant de *delyn* en *delyn* (1), en perpétuer le souvenir dans tous les lieux de la patrie, et l'avenir le répétait de génération en génération. Ainsi la mémoire des Celtes, harmonieux dépôt de leurs poésies, conservait aussi leurs annales.

Les chants des Rapsodes hellènes, sur la guerre de Troie, ne furent recueillis et écrits que trois siècles seulement après leur composition ; ceux des bardes ne le furent jamais. Selon eux, la poésie n'aurait pu vivre enchaînée dans les signes d'un alphabet, et cette sœur de la religion, comme elle descendue des cieux,

---

(*) A boé e beuzet ar gher js
N'eus bet kavet ker da Paris.

(1) Harpe.

et dont la voix est un écho des éternelles symphonies, comme elle ne devait avoir d'autre trône que l'intelligence humaine, et d'autre empire que l'infini.

C'était le barde qui, dans l'antiquité, guidait les phalanges celtiques au Bosphore et aux pyramides, en chantant leurs exploits ; lui qui donnait la victoire aux soldats de Bellowes et de Brennuc'h ; à sa voix les flammes s'élançaient pour dévorer le temple de Delphes, ou pour faire de Rome un monceau de cendres ; partout et toujours il était à la tête des guerriers la harpe et la hache à la main.

Quand les Celtes terminérent leur course aventureuse à travers les siècles, le barde ne perdit rien, ni de son immense influence sur les esprits, ni de cette théocratique puissance qu'il exerçait de concert avec les druides ; il ne déposa le glaive que pour le sceptre de chêne, le collier d'or et le casque, que pour la couronne de verveine des pontifes de Diana, et lorsqu'il consacrait à ce Dieu les chalumeaux d'argent, les perles brillantes des fleuves, le froment, le miel et l'aloès, qu'il chantait son histoire, celle du monde, celle du père de la race humaine (1), debout au milieu du cercle de pierres, sous les voûtes des forêts sans âge, aux pâles lueurs des astres, aux harmonies de la solitude et de la nuit, le peuple tout entier tombait à genoux et adorait encore dans sa personne, la divinité elle-même, comme il l'avait déjà saluée par ses cris de joie et de gloire, dans le barde guerrier qui le conduisait au combat et décidait du succès des batailles.

L'amour aussi et ses douces illusions, la beauté des femmes et les actions diverses, dont leur culte était le mobile ou l'objet, couraient en doux *lès* (2) sur sa lyre. Souvent un vieux nautonnier, égaré sur les flots le soir, put l'entendre gémir quelque lamentable aventure, au pied de l'écueil de l'Océan, sur lequel, solitaires des mers, des vierges de Goreg-wen, nourrissaient peut-être en leur ame, les feux d'un amour insensé qui devait leur donner la mort.

La littérature celtique brilla alors d'une grande splendeur. Les écrivains grecs et romains nous peignent le barde sous les traits d'un vieillard en cheveux blancs, dont les doigts se jouent « sur les cordes d'or d'une lyre aux célestes accents », « qui chante des vers héroïques », « des vers d'une douceur infinie, que la postérité la plus reculée répétera pleine d'admiration ; ils nous le représentent enfin « comme un poète sublime », « le père, le plus ancien et le plus parfait modèle des poètes de l'Occident. »

Mais quand ils rendaient hommage aux poésies des peuples de la Gaule, la voix seule de leur goût si pur, prenait tout-à-coup le dessus sur celle de leur haine, de leur haine de peuple à peuple, de race à race, de leur haine qui jamais ne devait pardonner aux Celtes d'avoir ravagé, pillé et saccagé la Grèce et l'Italie, leur pardonner d'être libres ! Et cependant, cette liberté, on ne saurait trop le redire, était la seule raison de l'éclat du bardisme, la seule raison de l'existence des Celtes ; l'unité celtique une fois brisée, leurs chants se perdaient avec elle.

Dans les temps modernes, le barde célébra la renaissance de la société kym-

(1) Der-hu.
(2) Chant d'amour.

rique dans les deux Bretagnes, sa lutte contre les Francs, les Saxons et les autres barbares, l'évocation soudaine de vingt siècles descendus au tombeau, se levant, enveloppés comme d'un lumineux nuage de toute la civilisation, de toutes les sciences, de toutes les gloires du passé, pour protéger de la majesté des âges les destinées de celui qui commence.

Cet âge, doué de la vieille et forte nature des siècles précédens, grandit et se développe sous l'action doublement puissante du passé et de l'avenir. Il est sorti des mystérieuses profondeurs des forêts druidiques ; le christianisme l'a conduit par la main au bord du torrent; il a fait couler sur sa tête les saintes eaux du baptême : il porte au front l'ineffaçable signe de son origine et de sa double éducation, et vient enfin au sixième siècle poser devant le barde, dans tout l'éclat de sa maturité.

Que de chants n'inspirèrent pas alors à la poésie les vies de guerriers ou d'amans, des souverains et chevaliers de la Bretagne insulaire ou continentale, dont elle confondit les noms dans un même concert de louanges? Et les fêtes celtiques oubliées depuis si long-temps, les *lesmeur* (1), les tournois et la table ronde relevée, cette merveilleuse *Krom-daol*, où les vieux kymru assis en cercle, préludaient autrefois aux combats militaires, sous le niveau de l'égalité ; et Arthur qu'on y voit assis, et Hoël son parent, le chef des Bretons d'Armorique, et Kai, le maître-d'hôtel, toujours *gabeur* et toujours dupe, vêtu de son manteau d'hermine et prêt à servir la cour, et les dix autres chevaliers qui siégent à côté du roi ; Galgan (Gauvain) à la langue dorée, Iwen, revenu du Val-sans-Retour, Karadek, dont le cor d'ivoire éprouve la vertu des dames, Érek, qui doit porter un jour à Nantes le manteau royal brodé par les *Koret* (2) Bretonnes, et surtout Trystan et l'Angaloc'h (Lancelot); Trystan, l'amant d'Yssilt-Lioulin (Iseult-la-Blonde), le plus parfait modèle de l'héroïsme et de la fidélité ; l'Angaloc'h, le fils de Ben-Benoik de la Petite-Bretagne, le pauvre orphelin recueilli par l'*Intron-al-Ien* (la dame du lac), une de ces mystérieuses figures de femmes, si communes dans ces premiers siècles de druidisme et de christianisme, une de ces prêtresses solitaires d'un culte en ruines, à qui une fatale loi refusait le doux nom de mère, qu'elles usurpaient à force d'amour ; — et comme les échos de nos montagnes durent souvent redire les barzas ou les lès unis des Arvihan et des Gwinclan, des Thaliessin ou des Merdhyn, qui donnaient l'immortalité aux gestes de guerre ou d'amour, de ces héros de la Cambrie ou de l'Armorique !

« La Bretagne, dit un recueil de chants celtiques composé au neuvième siècle, » était alors parvenue à un si haut point de grandeur et de puissance, qu'elle s'é- » levait par l'abondance de ses richesses, son luxe et la courtoisie de ses habitans » au-dessus de tous les autres royaumes du monde. C'était là le rendez-vous, de » tout chevalier fameux par ses vertus et ses exploits ; là que vous l'eussiez reconnu » à ses habits et à ses armes d'une seule couleur; là que de nobles et courtoises » dames, vêtues de la même façon, ne donnaient leur cœur qu'à celui qui s'était

(1) Cour plenière.

(2) Druidesses. — *Fées* depuis la chute du druidisme.

» distingué par trois faits d'armes glorieux ; et les femmes y étaient chastes, et » leur amour rendait les chevaliers meilleurs » (1).

Cependant le bardisme, fleuve immense que chaque siècle grossissait de ses annales tributaires, roulait libre, à travers les temps, ses flots de joie ou de douleur, de liberté, de gloire, de religion, d'amour et d'harmonie, voilés d'ombres et de mystères.

En traversant le moyen-âge, il éleva sa grande voix et sembla ralentir sa course, comme pour réfléchir plus à l'aise les tableaux divers jetés sur ses bords. Ici, c'est le champ de bataille où blanchissent sous la pluie et le vent des os de Saxons et de Francs, plus loin, un sombre manoir d'où sortent des voix lamentables ; là bas, un chevalier chevauchant par les solitudes, pour accomplir le vœu fait à son Dieu, ou à sa dame ; ou bien c'est le bourdon béni du pélerin, la cotte de maille et l'écu couverts de poussière d'un croisé de retour de la Palestine ; les armures étincelantes au soleil, des paladins qui s'entrechoquent dans un tournois, les blancs palefrois qui hennissent et se cabrent, les écuyers qui les retiennent, les damoiselles en *bliaux* de pourpre et de soie, et le cercle d'or sur la tête, qui s'ébattent dans les prairies parmi la verdure et les fleurs, avec les jeunes varlets confidens de leurs amours ;—ces gloires nationales, ces dévouemens sublimes, ces merveilleuses prouesses, ces riches costumes, il les réunit, comme un prisme, s'en nuance de mille façons, et il coule toujours....

Il s'arrêta pourtant enfin ; on sait comment, on sait quelle main le détourna de son cours et dans quel océan il alla s'abîmer.

Aujourd'hui qu'asservis à la France, et privés de la liberté, nous avons cessé de former une nation à part, nous n'avons plus, à proprement parler, de littérature nationale. Chaque événement remarquable trouve encore, il est vrai, un *gwerz* ou un *zonn*, pour en perpétuer la mémoire, notre histoire n'a pas encore perdue son expression populaire et chantée, mais nous ne composons plus guère, de barzas ou de lès nouveaux, à la manière de nos pères. La harpe des bardes a été brisée, leurs accens se sont égarés çà et là avec ses débris, et ce n'est plus que sur nos montagnes ou dans le fond de nos campagnes les plus reculées, qu'on en peut encore recueillir quelques-uns.

Là seulement, la race celtique n'a point dégénéré. Vous l'y retrouvez au grand air sur sa colline, au milieu de ses dolmen et de ses croix, des tombeaux druidiques et des espérances chrétiennes. Vous voyez dans les chemins creux, ou bien dans de sombres vallées, fourrées de joncs et de broussailles, et sillonnées en tous sens de petites rivières encombrées de cailloux et d'herbages, le vieux kymru aux cheveux longs, qui passe grave et recueilli.

Ses femmes sont toujours aussi chastes, ses jeunes hommes toujours aussi fiers, ses filles aussi belles dans leur corset de velours noir, qu'au temps de Guenwar (Genièvre), ou de Huelleda ; elles n'ont pas oublié le sentier qui mène à l'*Azeuladour* (2), elles viennent toujours demander à ses eaux si elles se marieront bientôt,

(1) Bruty-Breninet.

(2) L'eau de l'adoration.

dans la saison où les tourterelles commencent à gémir d'amour au bord des taillis, où les roses des champs naissent sur les halliers verts, quand le printemps s'épanouit. Seulement quelque vieux prêtre a placé jadis sous l'ogive d'aubépine et de mousse de la fontaine, une petite statue de *Notre-Dame-des-Fleurs*.

Mais frappez à la porte de la cabane de genet, de ce Panerer des montagnes, entrez, vous serez bien reçu, qui que vous soyez, fussiez-vous du *pays des Saxons* ou *des Gals* (1). Sa fille s'empressera, pour vous faire honneur, de couvrir la table de la nappe blanche des jours de fête, elle y étalera devant vous tout ce qu'elle a de meilleur, des crêpes, du beurre et du lait; le vieillard voudra vous servir lui-même; puis, quand viendra le soir, il vous contera, pour charmer la veillée, quelque histoire du temps passé; il vous parlera de Gradlon, le beau chevalier, un de nos rois; d'Arthur qu'il revendique aussi, mais à tort, comme tel; les Bretons l'aiment tant! des exploits de ce prince contre les *Saozŏn* (2), de sa victoire sur un affreux géant qui se fourrait un manteau avec des barbes de rois vaincus, et qui osa lui demander la sienne pour achever l'ouvrage; de Morgan, la puissante Gorek, sa sœur, qui n'ignorait aucun charme, aucun secret de la nature, ni la vertu d'aucune simple, et guérissait de tous les maux; enfin du retour d'Arthur! oui, de son retour! Il ne vous lapidera point, il est vrai, comme ses aïeux, si vous en doutez, mais il ne vous cachera pas le bon paysan, qu'il s'en flatte toujours, l'*espoir breton*, comme on le voit, n'est pas encore mort.

Il vous dira aussi, entre mille autres choses, en altérant toutefois un peu les noms, et peut-être les faits, comment le *Marek Treustan* (3) s'éprit d'amour pour *Igilt* (4), la blonde princesse de Cornuailles, comment cet amour fit mourir les deux amans, et comment ils reposent en un même tombeau, à la garde des flots et des vents, dans l'île d'Armorique, qui a pris le nom de Tristan; celle-là même où aborda le fatal vaisseau, qui lui porta la mort dans un pli de ses voiles blanches.

Et les récits du Panerer des Montagnes-Noires, vous transporteront ainsi tout à coup au milieu de la chevalerie bretonne, dont il devise comme un voyageur.

Alors, peut-être, entendrez-vous retentir trois fois au loin, le joyeux *Alikè* des enfans de nos hameaux, autrefois un cri druidique; c'est la voix de son jeune fils, qui arrive des landes avec sa petite chèvre; faites compliment au bonhomme sur la figure rose du jeune pâtre et ses beaux cheveux blonds, ne manquez pas de lui dire: « *Voilà bien le fils de son père! Paotr an tad!* » puis parlez-lui de tout ce qu'il a de plus cher, de sa chaumière, de son courtil, de son clocher, de son curé, de la Bretagne surtout! et vous saurez quelle est la puissance de ce mot magique sur des paysans bretons! Il aura vu d'un trait que vous n'êtes point un étranger, ses yeux brilleront de plaisir. La jeune fille, d'abord timide, se sera approchée et vous regardera; son frère viendra de lui-même prendre place à vos côtés, sur

(1) L'Angleterre et la France.
(2) Les Saxons.
(3) Le chevalier Trystan.
(4) Yseult.

le banc de bois du foyer : vous aurez gagné la confiance de tous. Le vieillard vous appellera : *Mon fils* ; il vous entretiendra longuement de notre haine pour les Français et les Saozon, de nos misères présentes, de nos libertés perdues, de nos gloires d'autrefois ; il pourra vous chanter *le Combat des Trente*, ou celui de Lesambreis et de son jeune page contre dix chevaliers de France, dans la forêt du Kranou, ou mille autres barzas pareils ; et la chandelle de résine dans le foyer de la chaumière se sera usée maintes fois, et maintes fois elle aura brûlé la longue baguette de coudrier fendu qui la supporte, que le vieux Breton des montagnes ne vous aura pas encore raconté toutes ses histoires ou chanté toutes ses chansons.

Si l'on veut connaître la littérature bretonne, il faut l'aller chercher en ces lieux. Ni les ouvrages imprimés, ni même les manuscrits n'en peuvent donner une idée complète. Les premiers ne sont souvent le fruit que de la spéculation ou de l'ignorance ; les poésies qu'ils renferment, fourmillent de mots étrangers à notre langue, elles n'ont rien de la physionomie bretonne, et diffèrent autant des barzas et des lès antiques, que les chants populaires de la Grèce moderne, des hymnes de Pindare ou d'Anacréon.

Les seconds respirent, il est vrai, une pureté et une originalité plus grande ; mais ils n'ont été écrits que fort tard, comparativement aux siècles où se sont passés les faits qu'ils relatent ; par des moines parlant quelquefois toutes les langues, excepté la langue celtique ; enfin, ils sont en petit nombre, et puis ils n'offrent après tout que l'expression anormale du bardisme, qui est de sa nature essentiellement oral et chanté.

Dans nos montagnes, au contraire, et nos vallées profondes, à l'abri du contact des villes et de toute influence française, le passé revit dans le présent. La langue, la civilisation, les vieux souvenirs, les vieilles chansons historiques, y ont été sauvés par un peuple pauvre, il est vrai, et malheureux, mais resigné et qui espère, car il est chrétien, car il sait qu'il y a quelque chose au-delà de la vie ; par un peuple monumental, dans lequel une orgueilleuse ignorance n'a vu qu'un troupeau de barbares !... Nous des barbares ! nous qui gardons les os de nos pères comme de saintes reliques ! nous qui aimons Dieu, notre pays et la liberté ! Nous que nos ennemis n'ont pu vaincre, et auxquels on nous a vendus ! Ah ! sont-ils plus civilisés, nos maîtres, parce qu'ils insultent au passé, qu'ils jettent au vent la cendre de leurs aïeux, qu'ils brisent des croix et des tombeaux, et qu'ils déchirent leurs entrailles, en criant : Il n'y a pas de Dieu !

III.

C'était dans les derniers jours de l'automne ; des glas lugubres, qu'on entendait par intervalle, et qui allaient se perdre au milieu des bois avec les feuilles mortes et le murmure du vent, annonçaient aux habitans de la paroisse d'Elliant qu'un de leurs frères, Ian Kentel, le riche ozac'h (1) de Tréanna, venait de cesser d'exister.

(1) Chef de famille ; prononcez ozarh.

Or, dans ce moment même, à Tréanna, on allumait, selon la coutume, un grand feu dans l'âtre ; on brûlait la paille qui remplissait le grand lit clos du chef de famille ; on vidait toutes les buies de la maison, car *son ame en avait traversé les eaux en s'en allant*, et l'on préparait tout dans sa demeure pour la *Nuit de la tombe* (1) à laquelle on se rendit de toutes parts au coucher du soleil.

On y vit arriver en grand nombre, les parens, les amis, ou les voisins du défunt ; il y avait aussi des pauvres en haillons, la besace sur le dos et les pieds nus, car les pauvres sont de moitié dans nos joies comme dans nos douleurs, en Bretagne : la charité est une amie que l'on y trouve toujours à nos côtés pour nous rendre le bonheur plus doux dans nos fêtes, ou pour nous soutenir la tête quand elle retombe sous le poids de la douleur.

Les femmes portaient des coiffes de toile jaune et des mantelets noirs plissés ; les hommes avaient à la main le penbas, ou bâton noueux, et aux reins la ceinture de cuir ; on eût dit des pélerins arrivés au terme de leur voyage.—C'est qu'en effet, pour apprendre à mieux vivre, nous allons en pélerinage à la mort !

Dans un angle de la maison s'élevait en berceau de longues gaules recouvertes de toile, une espèce de chapelle funèbre, dont on avait tapissé les parois intérieurs de rameaux de laurier en croix, en signe d'espérance et de foi. L'ozac'h y reposait sur des tréteaux, enveloppé de la tête aux pieds dans un grand drap blanc, à franges traînantes, et le visage tourné vers l'orient ; à sa droite brûlait un cierge de cire jaune, à sa gauche se trouvait un petit bénitier de bois, où chacun en entrant venait plonger l'extrémité d'une branche de buis, qu'il secouait sur lui tout humide ; mais nul n'eût osé lui découvrir le visage : c'eût été violer la sainteté du trépas ; ses enfans seuls, et leur pauvre mère, s'approchaient de temps à autre, et l'embrassaient en pleurant.

Quand tout le monde fut réuni, une des vieilles femmes qui avaient assisté le défunt à ses derniers instans, commença à réciter les *Grâces*, c'est-à-dire les prières du soir, les Psaumes de la pénitence, les Litanies des morts, et les autres oraisons usitées en pareille circonstance. Ensuite on chanta en commun la *Plainte des trépassés*.—Les hommes répondaient gravement aux prières, ou reprenaient vers par vers chaque strophe du cantique funèbre, que les femmes, rassemblées à part, au fond de l'appartement, répétaient à leur tour avec leurs douces voix.

Anciennement, les Bretons ne célébraient pas de cérémonie sans y rappeler par un chant, quelque événement de leur histoire, analogue à celui qui les réunissait. Le présent enviait la consécration du passé, et comme le jeune fils de Trystan, il aimait à recevoir l'accolade chevaleresque du squelette évoqué de quelque Lancelot (*).

---

(1) Nosvez.

(*) Ysaye, fils de Trystan, voulant être fait chevalier par Lancelot-du-Lac, bien que le vieux guerrier breton fût mort depuis long-temps, l'ermite Sarban le conduisit à son tombeau. « Je vous prie, dit Ysaye, aidez-moi tant que cette tombe soit levée. Adonc y mist » chascun la main tant qu'elle fust ius.... Sarban, dit Ysaye, prenons l'os du bras dextre,

Cet usage existait encore à Elliant, et c'était leur fameux barzas national sur la peste qui désola ce pays au sixième siècle, qu'ils avaient coutume de chanter aux *Nuits de la tombe.*

Le calendrier manuscrit de l'abbaye de Landevenek, nous apprend qu'un saint solitaire, nommé Ratian, dont l'ermitage était situé à deux lieues de là, dans les environs de Tourc'h, entre Langolen et le Faouet, préserva ses voisins des atteintes de ce fléau. La tradition confirme l'histoire ; seulement, voici ce qu'ajoute la légende populaire :

« Une vieille mendiante était assise au bord de la rivière d'Elliant. Arriva un jeune meunier.—Mon fils, lui demanda-t-elle, veux-tu me faire passer l'eau? —Oh! oui sûrement, grand-mère, répliqua-t-il ; et déjà elle était en croupe sur sa bête et déposée sur l'autre rive.

Alors la vieille lui dit :—Jeune homme, tu ne sais pas qui tu viens de passer ; je suis la Peste! je me rends à l'église d'Elliant, où la grand' messe va commencer. Là, personne ne me verra, mais on sentira ma présence! tous ceux que je toucherai à l'épaule tomberont frappés de mort. Pour toi, ne crains rien, ni toi, ni ta mère ne mourrez. »

Les bardes s'empressèrent de confier à la poésie et à la musique, le souvenir de ce déplorable événement ; d'abord, parce que la coutume le veut ainsi, et puis qu'il n'y a pas de plus sûr moyen de chasser la peste d'un pays que de répandre en tous lieux par une chanson, la nouvelle de sa présence. « Des trois » fléaux qui désolent le monde, dit le proverbe breton, la peste est celui qui re- » doute le plus d'être *mis en rimes*. Voulez-vous la mettre en fuite, chantez-là. »

Ainsi fit-on ; et depuis ce jour elle n'a pas reparu à Elliant.

Cependant, les heures s'écoulaient avec les cantiques et les prières ; minuit ne devait pas tarder à sonner la fin de la première moitié de la *Nuit de la tombe*, et l'on venait de répondre *Amen*, à la voix de *l'officiant*. Il se fit un grand silence. —Dans ce moment, un jeune homme sortit du milieu de la foule, et s'avança lentement vers le mort.

A sa démarche noble, à sa physionomie douce, quoi qu'un peu mélancolique, à sa chevelure blonde et flottante, vous l'eussiez pris pour le bon Ange de la Bretagne, venant pleurer un de ses fils : c'est le *barz* (1) de Kerminihi ; ses chansons sont célèbres dans le pays, et il passe pour n'en ignorer aucune sur les événemens anciens.

Il rejeta ses cheveux en arrière, se recueillit quelques instans, et faisant le signe de la croix, il commença d'une voix émue :

» si m'en frappez au hasterel, car de meilleur ne puis jamais recevoir collée.... Sarban » le férit de l'os au hasterel, en disant : Chevalier soyes tu, cruel à tes ennemis, débon » noire à tes amys.... et confons celui qui fait tort à femmes veufues et pauvres orphe- » lins : et avec ce ayme touiours saincte Église. » (Le roman du chevalier Ysaye, fils de Trystan, chevalier de la Table-Ronde.)

(1) Barde.

LA PESTE D'ELLIANT. (*)

« Entre Langolen et le Faouet, on trouve un saint prophète (1):

» Il a dit aux hommes du Faouet: Faites célébrer chaque mois une messe, » une messe dans votre église.

» La peste est partie d'Elliant, mais non pas sans fardeau, car elle emporte » sept mille hommes, sept mille hommes et cent de plus.

» En vérité, la Mort s'est abattue sur ce pays, tout le monde a péri excepté » deux personnes,

Une veuve de soixante ans, et son fils,

» Sur la place publique d'Elliant, partout l'herbe croît à faucher,»

» Si ce n'est dans l'étroite ornière du tombereau qui charrie les morts.

» Dur le cœur qui n'eût point pleuré,

» A voir dix-huit charrettes pleines à la porte du cimetière, et dix-huit autres » y venir.

(*) Voici le texte breton de ce chant historique, tel que nous l'avons recuellli nous-même:

Tré Langolen hag ar Faouet
Eur Bars sautel a zo kavet.

En deuz lâret d'ar Faouedis:
« Likit ann oferen beb mis
Ann oferen enn hoc'h ilis.

Et a'r vosen a Elliant
Hoghen ne Ket et heb foruiand
Et zô gant-hi seiz-mil-ha-kant.

É bro Elliant heb lâret gaou
Eo diskennet ann ankaou
Maro ann holl dut nemet daou,

Eunn intauvez tri-ughent bloa
Hag eur mab heb ken é doa.

Enn Elliant placz ar marc'hat
É cafoc'h géot da falc'hat,

Ne met c'n hentik-eus ar c'harr
A gas ré varo d'ann douar.

Kris vije' r c'halon na welze
É bro Elliant 'nn hini vize,

Gwelout triwec'h c'har tal r'veret
Ha triwec'h all eno' tonet.

(1) Saint Ratian.

» Neuf enfans vivaient sous le même toit ; un même charriot les emporta en » terre, et leur mère, leur pauvre mère les traînait !

» Le père suivait le convoi, et sifflait... il avait perdu la raison.

» Elle hurlait ; elle appelait Dieu ; sa poitrine et son ame éclataient d'angoisse ;

— » Enterrez-les, enterrez mes pauvres enfans, et je vous promets un cordon de cire,

» Qui fera deux fois le tour de votre maison sainte, et quatre fois le tour de » votre croix (*).

» J'avais neuf fils que j'avais engendrés, et voilà que la mort est venue me » les prendre !

» Me les prendre sur le seuil de ma porte, et je n'ai plus personne pour me » donner une goutte d'eau.— »

— Le cimetière est plein jusqu'aux murs, l'église pleine jusqu'aux solives.

Il faut bénir les champs pour enterrer les cadavres.

Je vois près de ces lieux un chêne ; attachez un drap blanc à sa plus haute branche, car la peste a tout dévoré.

Lec'h oa naô mab enn eunn tiad
Eent d'ann douar enn eur c'harrad
Hag hô mam baour oc'h ho charraad.

Hô zat' adren ô c'honuibanaad
Kollet gant-han hé skiand-vat.

Hi a ioudé â c'halvé Doué
Ruillet é oa corf hag éné :

« Likit va naô mab enn donar
» Ha me roi d'oc'h eur gouris koar,

» A roi daou dro da dro ho ti
» Ha pewar eus ho kroes all-t-hi.

» Me' mboa naô mab, em boa ganet
» Chetu gant ann Ankou int et,

» Gant ann Ankou oc'h toul va doûr
» Ne meus den d'hul din l'lommik dour. »

Leun eo'r veret béteg ar muriou
Ann ilis beteg ann treujou,

Red e binnighet ar parkou
Da lakaad enn hô ar c'horvou.

Me wel tal veret eunn derwen
Staghet nn'he bek eul liser wen
Et anny holl dut gant ar vosen. »

(*) Un concile assemblé à Nantes, en 658, consacre ce pieux usage.

Cette sombre et sublime poésie tombait strophe par strophe sur l'ame des assistans, comme de sourdes pellées de terre de la bêche d'un fossoyeur.

Mille douloureux sentimens, vagues, confus, irréfléchis, réveillés en sursaut, s'échappaient en sanglottant de toutes les poitrines. Par moment, des bouffées d'air engouffrées dans la cheminée, en faisaient ondoyer la flamme, et dissipant l'obscurité, éclairaient d'une pâle lueur ces visages baignés de larmes, tandis qu'au loin une cloche qui sonnait minuit, mêlait ses dernières vibrations aux sourds gémissemens des pins de la colline, et aux voix ondulantes des vents qui semblaient unir leurs murmures aux chants du barde, et soupirer de concert en mourant dans la solitude.

Ces ténèbres, cette demi-lumière, ces silences coupés de sanglots, ces voix qui répondent au dehors, cet air lugubre, ces souvenirs du passé, cette mère *attelée au tombeau de ses enfans*, haletante sous la douleur, ce père qui suit en sifflant, ces sept mille morts évoqués pour faire cortège à la Mort, et au milieu de tout cela, un jeune homme, qui chante sur le seuil de l'éternité qui s'entrouvre! Voilà ce que nulle langue humaine ne saurait exprimer!

Le *barzas* de la peste d'Elliant a joui d'une telle popularité qu'on en retrouve des couplets entiers mêlés à des chants composés pour garder le souvenir de plusieurs maladies contagieuses qui éclatèrent à diverses époques sur différens points de la Bretagne. Quelques modifications, quelque altération même qu'il ait pu subir en traversant treize siècles, c'est encore un des beaux types de notre plus vieille poésie nationale. Son antique vernis ne s'est pas entièrement effacé sous la rude main du temps : on y peut admirer encore une plénitude de mètre, une harmonie, une richesse de rime, et une pureté de langage, malheureusement trop rares aujourd'hui. Il a conservé le ton prophétique des hymnes des druides, et des premiers bardes chrétiens, leurs successeurs. Il offre dans son unité cette grandeur, cette simplicité, cette force tempérée d'ineffable tristesse, et dans ses détails cette nerveuse concision qui caractérisait si fortement leurs chants. Nous en pourrions dire autant de l'air antique qui lui donne l'ame : il respire également quelque chose de la nature mélancolique et grave du Breton, comme aussi de l'aspect de son ciel gris, de ses grèves arides et de son sauvage océan.

Ce penchant de l'Armoricain aux idées sombres, s'est, depuis quelques siècles surtout, fortifié au point de ne faire de sa littérature actuelle, qu'un long écho de douleur. Cette littérature étant l'expression fidèle de son histoire, et cette histoire, n'offrant qu'un triste tableau de misères et de malheurs, il n'en pourrait être autrement. — On l'avait flatté d'un leurre de franchises et de libertés, et quand le glaive est tombé de ses mains, il était enchaîné! Il profita des troubles de la Ligue pour secouer ses fers, et ses fers resserrèrent leurs anneaux à lui rompre les membres! Il a voulu crier, on le baillonna! La révolution est arrivée. Il a senti de nouveau bouillonner dans ses veines le sang libre de ses aïeux; il a saisi avidement l'occasion qu'elle lui présentait de reconquérir son indépendance ; à défaut d'armes, il a pris son bâton noueux et sa fourche de fer; de cuirasse, un saint scapulaire; de chefs, un paysan du pays de Wénet, et les

armées de la République ont reculé d'épouvante à la vue du soldat breton. Mais voici que les factions sont venues de toutes parts se jeter dans ses bras, voici qu'elles l'ont entouré, debordé, qu'elles ont divisé ses efforts, qu'elles l'ont trompé, abusé, sacrifié, pour servir leurs ambitions, et quand il a fléchi sous le faix de sa gloire et de ses travaux, qu'il est tombé; alors, sans autre rempart qu'un tronc sanglant et mutilé, elles ont succombé elles-mêmes, faisant de la Bretagne un vaste cimetière, et abandonnant la tête du vieux guerrier, à la hache des bourreaux des rois. Enfin, il ne restait plus aux fils de l'Armorique qu'une seule consolation, la paix d'une conscience pure, et on a troublé cette paix; qu'un bonheur,celui d'aimer le Dieu de leurs pères, et on leur a dit qu'il n'y avait plus de Dieu; qu'une pauvre croix pour refuge, et on l'a brisée sous leurs yeux! Comment ne pleureraient-ils pas?

Et pourtant un de nos bardes avait chanté sur notre berceau :

« Les fontaines d'Armorique ne tariront jamais :—elles jailliront toujours aussi » claires et aussi limpides.—Les Bretons seront couronnés du diadème, et leur » nom ne périra point. »

Hélas! cette radieuse auréole de liberté dont il entourait nos fronts, devait pâlir un jour!

J'ai vu dans un coin de l'Armorique, une antique forêt dont les chênes séculaires couronnent le sommet d'un coteau; sur la pente de ce coteau coule une fontaine, et auprès d'elle s'élèvent deux pierres couvertes de mousse, que domine une croix de bois.—Cette forêt est celle de Broc'halléan, cette fontaine, Berendon, ce tombeau, celui de Merlin.—Le Gal ou le Saxon qui passe, peut le heurter impunément du pied. Un silence de mort plane à l'entour, comme devant le cercueil de la liberté bretonne, comme un démenti muet aux chants prophétiques du vieux druide qui dort pour jamais en ces lieux à l'ombre de la croix, au murmure de la source qu'il aimait tant, au bruit du vent qui siffle en agitant les bruyères.

Non, tu n'es plus libre, ô ma patrie! mais nous t'adorons dans les fers, mais nos cœurs, mais nos vies, mais ce sang que nous avons versé pendant vingt siècles pour ta cause sur les champs de bataille, est toujours a toi! Ah! si nous pouvions le verser encore! si nous pouvions briser les chaînes dont on a chargé ta vieillesse! Au moins, laisse-nous les arroser de nos larmes, laisse-nous pleurer avec toi, laisse-nous baiser tes cheveux blancs. La France sourira peut-être à notre amour pour toi, au spectacle de nos misères..... L'ingrate! nous qui l'avons tant de fois sauvée! nous qui lui avons donné Duguesclin pour défendre ses villes, et notre grand-prince-des-bardes, Châteaubriand, pour la rendre immortelle! Mais nous a-t-elle portés dans ses entrailles? avons-nous sucé le lait de ses mamelles? la comprenons-nous, cette étrangère qui est venue s'offrir à nos pères, un poignard à la main, et qui nous oppresse et nous tue!—Non, non, ô ma Bretagne! tes bois, tes bruyères, tes landes, voilà les lieux que nous aimons; voilà notre patrie à nous; nous n'aurons de mère que toi, nous voulons mourir sur ton sein!.

Th. V.

REVUE POÉTIQUE

DU PREMIER TRIMESTRE DE 1836. (Jocelyn)

Ne vous est-il pas arrivé, alors que vous étiez enfant, d'aller avec votre mère et vos sœurs, vous asseoir dans de vertes prairies, et là vous mettre à cueillir des fleurs et à faire des guirlandes?

Et quand vous aviez trouvé une fleur bien plus belle que les autres, vous la placiez à part; parce qu'elle vous semblait d'une trop grande beauté pour être pressée et confondue dans la couronne que vos mains tressaient.

Eh bien ce qui vous arrivait alors, je l'éprouve aujourd'hui, me voilà faisant aussi une *Guirlande poétique* avec les ballades, les stances et les recueils de poésie qui m'ont été adressés depuis trois mois; et comme parmi ces poèmes, ces stances et ces ballades, se trouve JOCELYN, je demeurais embarrassé, cette œuvre me paraissait trop supérieure pour être mêlée à toute autre chose..... J'allais donc mettre cette fleur à part, et ne la pas faire entrer dans ma guirlande.... mais j'ai pensé que M. de Lamartine m'en voudrait; les poètes aiment à se trouver avec les poètes, et dans plusieurs des fragmens qui suivront Jocelyn, notre premier poète reconnaîtra qu'il a fait école, et que parmi ceux qui marchent sur ses traces en restant au-dessous de lui, il y en a plus d'un qui s'élève très-haut. Je ne le sépare donc pas de ceux qui seront fiers de venir à sa suite; je le laisse avec ces jeunes poètes qui regardent le ciel en chantant, et dont les vers ne seront point oubliés parce qu'ils les accompagnent de la harpe sainte.

Pour faire des citations de Jocelyn, notre revue est mal placée, elle vient tard après les autres journaux; à grand regret je serai donc forcé de citer peu, quand je voudrais transcrire beaucoup; mais si je suis privé de ce plaisir de détails, j'aurai le bonheur de rendre justice à l'ensemble de l'ouvrage et de louer la simplicité, la sagesse, le charme, l'entraînement du poème.

En général quand je commence la lecture d'un long poème, je prévois bien des repos, à la fin de chaque chant je me promets de méditer sur ce que je viens de lire.

Les épopées d'autrefois, c'étaient sans doute de belles régions à parcourir, mais en avançant à travers ces poétiques contrées, on se reposait souvent, on ne pouvait pas les traverser tout d'une haleine, car les interêts que vous y trouviez n'étaient pas les vôtres; c'étaient des disputes de rois ou des conquêtes d'empires... Mais dans Jocelyn, quand on l'a commencé, on ne s'arrête plus, car c'est là de l'*épopée intime*, de l'épopée qui touche et attache tout le monde.

Le temps où les nations honoraient tellement les grands hommes, qu'elles se prenaient d'enthousiasme en lisant leurs noms et leurs exploits, est passé.

Aujourd'hui il n'y a plus assez de foi, plus assez de pensée religieuse pour inspirer ni le *Paradis perdu*, ni la *Jérusalem délivrée*. Et si, malgré le septicisme de l'époque il venait à s'élever comme deux beaux palmiers dans le désert, un TASSE

et un Milton, y aurait-il beaucoup de gens pour les lire, les comprendre et les admirer? Non, en vérité je ne le crois pas.

Comme le dit M. de Lamartine, *l'épopée n'est plus nationale ni héroïque, elle est bien plus, elle est humanitaire.* Le poète fait donc bien de descendre des hauts lieux où il n'aurait personne pour l'écouter, et de se rapprocher de la foule, qui le comprendra, s'il redit les émotions qu'elle a connues, des misères qu'elle a senties, et des consolations dont elle a besoin.

L'auteur bien inspiré de Jocelyn, a compris cela à merveille et son poème raconte à l'homme la vie de l'homme. Aussi combien de lecteurs il aura!

Il y a encore, nous le savons des retardataires des demeurans d'un autre âge, qui ne conçoivent pas l'épopée entrant dans nos ménages et s'asseyant familièrement à nos foyers: ils la voudraient toujours sur le seuil des palais et des temples ou sur les champs de bataille; ceux-là n'aiment pas Jocelyn, mais laissez venir vingt ans, et vous verrez que l'on ne concevra plus l'épopée autrement que M. de Lamartine l'a conçue. Pour vivre avec nous, elle nous parlera de nous. Les anges quand ils daignaient visiter les saints patriarches, prenaient la forme de simples voyageurs, ce n'était point avec la pompe du ciel, qu'ils venaient s'asseoir sous la tente d'Abraham, et de Jacob. La poésie fera comme ces messagers du Seigneur, elle dépouillera les grandeurs pour être mieux comprise de nous, pour nous mieux consoler.

Jocelyn n'est point un fils de roi, point un conquérant, point un législateur; Jocelyn est né dans la classe moyenne de notre société. La fortune ne l'a pas doté de richesses, car c'est pour rendre sa sœur moins pauvre qu'il se fait prêtre et renonce à son patrimoine.

Cette pensée d'amour fraternel, cette pensée que chacun de nous pourrait avoir eue, est la pensée mère, la pensée si féconde du poème.

Ainsi vous le voyez, ce n'est point au dehors que le poète est allé chercher son inspiration, il l'a trouvée sous le toit de famille.

Un jour Jocelyn vit sa mère et sa sœur causant et pleurant ensemble; par intérêt pour elles, bien plus que par curiosité, il écouta.

A notre tour écoutons le poète.

Julie! il est donc vrai, disait ma mère, il t'aime?
Et toi, tu le chéris aussi?—Plus que moi-même.
—Hélas! je comprends trop ce tendre et triste aveu,
Vous voir unis un jour, était mon plus doux vœu.
Mais Dieu qui de ses dons fut pour nous trop avare,
Vous unit d'une main, de l'autre vous sépare:
Quand je te donnerais, ma fille, tout mon bien,
Ta dot à peine encore égalerait le sien;
Et tu le vois, un père inflexible à vos larmes
Compte pour rien son fils, son désespoir, tes charmes.
Si tu n'apportes pas à sa famille encor,
Avec tant d'innocence et tant d'amour, de l'or.
De l'or! ah! si mes pleurs au moins pouvaient t'en faire!
On verrait ce qu'il tient dans les yeux d'une mère!

Dieu le sait, je voudrais acheter à ce prix
Un époux pour ma fille, une femme à mon fils ;
Mais je n'ai que ce champ, trop étroit héritage,
Qu'entre ton frère et toi ma tendresse partage.
Sachons donc, mon enfant, oublier et souffrir !
—Oublier, non, jamais, ma mère ; mais mourir !
Puis je n'entendis plus qu'à voix basse un mélange
De plaintes, de baisers, puis la voix de quelque ange,
Qui me parlait au cœur ; et d'un pied suspendu,
Je m'éloignai pleurant, et sans être entendu.
. . . . . .
. . . . . .
Tout le jour, dans mon sein, j'ai roulé ma pensée,
Et de mon dévoûment l'agonie est passée.

Puis viennent ces admirables vers, que plusieurs journaux ont cités, mais que je dois redire, tant ils vont bien à *notre Revue catholique*.

Voilà ce que j'ai dit à ma mère aujourd'hui :
Je sens que Dieu me presse, et qu'il m'appelle à lui.
La tendre piété, la foi vive et profonde,
Cette divine soif des biens d'un meilleur monde,
Dont vous me nourrissiez, enfant, sur vos genoux,
Porte aujourd'hui son fruit, peut-être amer pour vous,
Amer à ma jeunesse aussi, mais doux à l'ame.
L'ombre des saints parvis m'attire et me réclame ;
Je veux consacrer jeune à Dieu mes jours mortels,
Comme un vase encor pur qu'on réserve aux autels.
Rien de ce qui s'agite ici bas ne me tente,
Je ne veux pas dresser à tout ce vent ma tente ;
Je ne veux pas salir mes pieds dans ces chemins,
Où s'embourbe en marchant ce troupeau des humains.
J'aime mieux, m'écartant des routes de la terre,
Suivre dès le matin un sentier solitaire ;
J'aime mieux m'abriter sous le mur du saint lieu,
Et dès le premier pas me reposer en Dieu.
Je ne me sens pas fait d'ailleurs pour la mêlée,
Où bruit cette foule à tant de soins mêlée :
J'apporterais une arme inégale au combat,
Trop de pitié dans l'ame, un cœur qu'un souffle abat ;
Trop sensible ou trop fier, je mourrais dans la lutte,
Ou vainqueur du triomphe, ou vaincu de la chute.
A cette loterie où la vie est l'enjeu,
Mon cœur passionné mettrait trop ou trop peu :
Et puis la vie est lourde, et dur est le voyage ;
Il vaut mieux la porter seule et sans ce bagage
De chaînes, de fardeaux, de soins, d'ambitions,
Amours, liens brisés, enfans, afflictions;
Quel que soit vers le ciel le chemin que l'on suive,
On arrive plus vite où Dieu veut qu'on arrive.
Dans le lit de poussière on se couche moins tard,

On a moins de soucis et de pleurs au départ.
Oh ! ne résistez pas, ma mère, à ma prière ;
Si vous réfléchissiez, un jour vous serez fière
De ce mot qui vous semble un douloureux adieu :
A quoi renonce-t-on quand on se jette à Dieu.
Que voulez-vous de mieux, pour l'enfant qui vous prie,
Que la paix sur la terre et le ciel pour patrie ?
Humble est le nom de prêtre! oh ! n'en rougissez pas,
Ma mère, il n'en est pas de plus noble ici bas.
Dieu, qui de ses desseins connaît seul le mystère,
A partagé la tâche aux enfans de la terre.
Aux uns, le sol à fendre et des champs pour semer ;
Aux autres des enfans, des femmes pour aimer;
A ceux-là le plaisir d'un monument qu'on fonde;
A ceux-ci le grand bruit de leurs pas dans le monde ;
Mais il a dit aux cœurs de soupirs et de foi :
Ne prenez rien ici, vous aurez tout en moi !

N'est-ce pas là, nous le demandons, tout le catholicisme, et jamais poète a-t-il mieux parlé le langage de la religion dans cette prière du fils à sa mère ? Tout est simple et vrai ; c'est à croire que l'on entend Jocelyn parler : car dans ces magnifiques vers, tout ressemble à la langue que l'on parle dans nos familles ; pas un mot à prétention, pas une phrase ambitieuse. Oh! certes, tout ce passage a été écrit de verve et d'inspiration, là, rien qui ressemble à *du travail*, et je parierais qu'à cet endroit du poème de M. de Lamartine, il n'y a pas une rature : à nos yeux ceci est un mérite, et ceux qui disent que la *facilité* n'est pas une chose à envier, ne parlent peut-être ainsi que parce qu'ils n'en ont pas reçu d'en haut.

M. de Lamartine nous semble posséder cette facilité au suprême degré, et l'on ne se fatigue pas en lisant, parce qu'ils ne s'est pas fatigué, parce qu'il n'a pas péniblement labouré en écrivant.

Pour achever de faire voir le point de départ de Jocelyn, pour le montrer se dévouant au bonheur futur de sa sœur, citons encore ces vers qui terminent sa prière à sa mère. Il lui dit pour la décider à le laisser partir pour le séminaire :

Mais vous dites peut-être : il vit (1) seul, et son ame,
Que n'échauffe jamais le rayon de la femme,
Dans cet isolement sèche et se rétrécit ;
Il n'a plus de famille et son cœur se durcit.
Dites plutôt qu'à l'homme il étend sa famille:
Les pauvres sont pour lui, mère, enfans, femme et fille,
Le Christ met dans son cœur son immense amitié ;
Tout ce qui souffre et pleure est à lui par pitié.
Non, non, dans ma pensée heureuse et recueillie,
Ne craignez pas surtout que mon amour s'oublie.
Ah ! le Dieu qui me veut n'est pas un Dieu jaloux,
Ce vœu me donne à lui, sans m'arracher à vous.

(1) Le prêtre.

Plus de sa charité l'océan nous inonde,
Plus nous sommes à lui, plus nous sommes au monde,
A ses pieux devoirs, à ces liens permis,
Aux doux attachemens de parens et d'amis.
Devant ce Dieu d'amour, dont je serai l'apôtre,
Aucun nom à l'autel n'effacera le vôtre ;
Et chacun des soupirs du céleste entretien,
Y portera ce nom au ciel avec le mien !
Ne fermez pas ainsi vos lèvres interdites,
Ne me regardez pas si tristement.... mais dites :
Que le désir de Dieu s'accomplisse sur toi !
Dites comme Sara, mère, et bénissez-moi !

Jamais, nous le demandons encore, fils pria-t-il mieux sa mère?... Oh ! comment celle de Jocelyn aurait-elle pu résister.. aussi, elle finit par consentir ; et alors le jeune néophyte partit. Quelles ravissantes pages que celles où le poète décrit cette dernière nuit passée sous le toit paternel : tout le beau talent, mieux que cela, toute la belle ame de M. de Lamartine est là..... Oh ! c'était à lui, qui aimait tant sa mère, à nous peindre cette nuit de la première séparation ! aussi on ne la lit qu'à travers ses pleurs.

Quand une fois Jocelyn a eu le courage de sortir de l'enclos, d'en franchir le seuil, alors il marche vite, vite, et il ne s'arrête que sur le haut du coteau,

. . . . Au sommet aride où la sombre montagne
S'affaisse et redescend vers une autre campagne.
Sur une roche grise, une croix de granit,
Que la mousse tapisse, où l'aigle fait son nid,
S'élève pour bénir à la fois les deux faîtes,
Comme un homme étendant ses deux bras sur deux têtes.

Là, prosterné et pleurant, Jocelyn s'écrie :

. . . . . Mon Dieu !
Vous qui prenez le fils, restez avec la mère !
Que l'heure du départ n'y soit pas trop amère ;
Je ne quitte, ô mon Dieu, ces cœurs et ce séjour,
Qu'afin de leur laisser plus de paix et d'amour.
Que l'amour et la paix y restent à ma place ;
Et que le sacrifice attire au moins la grâce.

Pareilles scènes sont tout à fait dans le talent de M. de Lamartine. Comme Châteaubriand il sait redire tous les enchantemens, toutes les joies, toutes les douleurs de la famille. On voit que c'est là son sanctuaire.

Voici Jocelyn parmi les jeunes lévites, le voici à l'ombre des autels. Dans la peinture de ce nouveau séjour, le poète sera-t-il moins entraînant, moins touchant qu'alors qu'il nous décrivait la maison paternelle? Oh! non, sa lyre s'accorde bien avec la harpe de David, et il raconte aussi bien les *soulagemens* de la prière, que les agitations et les angoisses de l'amour.

Mais bientôt, Jocelyn est troublé dans sa pieuse retraite, et ces grandes tour-

mentes qui bouleversent le monde, vont encore rentrer dans le genre de M. de Lamartine.

O jours! jours de douleur, de silence et d'effroi!
La terre du royaume a bu le sang du roi,
Et le sang des sujets massacrés par centaines,
Coule dans les ruisseaux, comme l'eau des fontaines.
. . . . . .
Le peuple, soulevé sur la foi d'un faux bruit,
Force le seuil sacré, nous (1) frappe et nous poursuit;
Il s'enivre de vin dans l'or des saints calices,
Hurle en dérision les chants des sacrifices...

Devant la fureur des philantropes de 93, Jocelyn est obligé de fuir. Sa vie, longtemps menacée, est mise à l'abri par un pâtre qui lui enseigne un lieu de refuge, une grotte ignorée au plus haut des Alpes.

Là, la voix des révolutionnaires ne monte pas; là encore règne le calme. Oh! pour un jeune cœur de seize années, que d'émotions, que de pieuses extases, que de belles descriptions de ces lieux primitifs, de ces déserts vierges.

Jocelyn y bénit le Seigneur qui l'a sauvé de la fureur des hommes... Dans sa belle solitude il commence par se trouver heureux, mais bientôt il voudrait avoir une ame pour répondre à son ame, un ami pour pouvoir lui dire, *que tout ceci est beau!*

Cet ami lui est un jour donné, et je ne raconterai point comment; je dirai seulement que jamais la langue des hommes n'a peint l'amitié avec de plus suaves paroles. Cette amitié devient bientôt de l'amour, car cet enfant qui a été laissé par son père mourant au soin de Jocelyn, est une fille portant les habits d'un jeune garçon.

Il y avait là un écueil, M. de Lamartine l'a heureusement évité, et rien de plus chaste que cet amour au milieu de cette imposante solitude des Alpes. La neige des glaciers n'est pas plus pure que cette passion entre deux jeunes êtres qui se croient continuellement sous les regards de Dieu.

Dans les peintures de cet amour, le chantre d'Elvire revient encore à un genre où il excelle; on sait comme il fait bien parler le cœur, et ce n'est pas à tort qu'on l'a surnommé le poète de l'amour et de la mélancolie.

Mais bientôt ce bonheur que Dieu a donné à Jocelyn et à Laurence, loin des passions rugissantes des hommes, bientôt ce bonheur est troublé : le pâtre qui avait indiqué au lévite du Seigneur la grotte retirée où il cache depuis bientôt un an sa paix et son amour, ce pâtre vient lui dire que le saint prélat qui a été son bienfaiteur est dans les cachots de Grenoble, et que, dans peu de jours, il doit monter sur l'échafaud. Cet évêque confesseur de la foi appelle Jocelyn près de lui pour le fortifier à son dernier moment. Jocelyn n'hésite pas; pendant le sommeil de Laurence, il s'éloigne et laisse quelques mots écrits à son amante pour la rassurer et lui dire qu'il ne sera absent qu'un jour.

(1) Les lévites.

Alors le tableau change. Le poète n'a plus à dépeindre les beautés sauvages des montagnes et des glaciers ; alors il n'a plus à redire de suaves amours, mais il nous conduit dans l'obscurité des cachots ; là il nous montre, à la lueur d'une lanterne du geolier, un vénérable vieillard, un saint évêque prisonnier pour la foi.

Le rayon concentré, dardant sur sa figure,
La détachait en clair de la muraille obscure ;
Comme si du cachot, pour racheter l'affront,
Une auréole sainte eut éclairé son front.
Fléchissant sous ses fers rivés dans la muraille,
Leur poids lourd affaissait un peu sa haute taille ;
De ses habits troués les somptueux débris,
Laissaient percer partout ses membres amaigris.
Il serrait d'une main autour de sa ceinture,
Des pauvres prisonniers la blanche couverture ;
De l'autre il soutenait le gros faisceau de fers
Qui tombait en anneaux de ses bras découverts ;
Ses pieds nus que nouaient deux restes de sandales,
Tout violets de froid, frissonnaient sur les dalles.
Un tas de paille humide et rougi par les bords,
Gardant encore l'empreinte et les plis de son corps ;
Une écuelle de bois pour recevoir la soupe,
Une goutte de vin dans le fond d'une coupe,
De son palais de boue était l'ameublement,
Le breuvage, le lit, le vase et l'aliment.

Oh ! il se passe sous les voûtes de l'obscure prison, une de ces scènes comme on en voyait souvent alors, mais comme plume de poète n'en avait jamais décrite ! rien de beau, rien de saisissant, rien de sublime comme ce dialogue entre le vieillard et le jeune homme, entre le prélat et le néophite. Corneille dans Polyeucte ne s'est pas élevé plus haut que M. de Lamartine dans cette lutte entre l'évêque et Jocelyn ; lutte entre la sainteté et l'amour ; entre la vieillesse qui va quitter la terre et la jeunesse qui voudrait s'y enraciner encore par le bonheur.

Enfin Jocelyn est vaincu par l'ascendant du confesseur de la foi qui va bientôt être martyr.

L'évêque s'est écrié :

Dans la voix du mourant c'est Dieu que l'on écoute ?
Je suis à cet instant, et je sens dans mon cœur
Ce verbe du Très-Haut, qui parle sans erreur.
Il me dit d'arracher, d'une main surhumaine
Un de ses fils au piége où le monde l'entraîne,
Il donne à mes accens l'autorité du sort,
Je prends sur moi l'arrêt qui de mes lèvres sort ;
Je prends sur mon salut la sainte violence,
Qui vous jette à mes pieds sans plus de résistance
Obéissez à Dieu, qui tonne dans ma voix !.....
De sa main, de ses fers, mon front sentit le poids ;
Je crus sentir de Dieu la main et le tonnerre,

Qui m'écrasaient du bruit et du coup sur la terre.
Pétrifié d'horreur, tous les sens foudroyés,
Je tombai sans parole et sans souffle à ses pieds :
Un changement divin se fit dans tout mon être ;
Quand il me releva de terre..... j'étais prêtre !

Ce passage du poème, tout imprégné d'enthousiasme religieux, élève l'ame et la transporte aux premiers jours du christianisme, et cette scène des cachots de Grenoble fait remonter la pensée jusqu'aux catacombes.

Jocelyn, fait prêtre par un martyr, ne sera point indigne d'une telle *consécration*. Un seul instant, dans le délire de ses passions pour Laurence, il regardera la robe du sanctuaire comme un linceul, et blasphémera contre le Seigneur... mais bientôt il reviendra à des sentimens meilleurs, et nous le verrons pasteur d'un petit troupeau habitant le hameau de *Valneige*

Son autel est de bois, et n'a qu'un toit de chaume.

Là, pour se consoler, le jeune prêtre fait le bien; la charité, la prière et le souvenir de sa mère remplisssent ses journées.

Le soir, dit-il à sa sœur,

Le soir, quand chaque couple est rentré du travail,
Quand le berger rassemble et compte son bétail,
Mon bréviaire à la main, je vais de porte en porte,
Au hasard et sans but, comme le pied me porte,
M'arrêtant plus ou moins un peu sur chaque seuil,
A la femme, aux enfans, disant un mot d'accueil,
Partout portant un peu de baume à la souffrance,
Aux corps quelque remède, aux ames l'espérance,
Un secret aux malades, aux partans un adieu,
Un sourire a chacun, à tous un mot de Dieu !
Ainsi passe le jour, sans trop peser sur l'heure...

Tous les détails de sa vie, il les donne à sa mère, à sa sœur, pour que de loin elles sachent où le prendre, pour qu'elles le voient de loin. Jocelyn leur décrit dans une suite de lettres, et sa demeure et son église, et son hameau et les hommes simples qu'il appelle ses *chers enfans!*

Il y a dans cette correspondance du curé de *Valneige* et sa sœur, un parfum de solitude, qui rappelle parfois ces lettres que les Pères du désert adressaient à leurs amis, à leurs familles, restés dans le tourbillon du monde.

Nous avons dit que chacun de nous, vivant au milieu de ses proches, aurait pu avoir la pensée du poème de Jocelyn, car elle est prise tout entière dans la vie que nous menons tous... Certes, dans ce dernier ouvrage de M. de Lamartine, il y a beaucoup d'*imagination*, mais cette *imagination* ressemble aux souvenirs de toute une vie. Pour mieux faire comprendre ma pensée, je trouve que Jocelyn est plus écrit avec *le cœur* qu'avec l'esprit.

Un morceau admirable du livre, c'est la visite que le jeune prêtre fait, avec sa mère et sa sœur, à la maison où ils ont tous passé d'heureux jours, maison qui

n'est plus à eux ! Vous souvenez-vous, dans Châteaubriand, de la visite que René va faire à la maison paternelle, et de cette *étrangère* qui était venue aussi voir le château quelques jours avant lui. Ces pages, vous ne pouvez les avoir oubliées, sont admirablement belles !... Eh bien ! celles où Jocelyn redit l'émotion de sa mère en entrant furtivement dans la demeure dont elle a été dépossédée, ne leur cèdent en rien.

Il y long-temps que je regarde l'auteur du *Génie du christianisme* et l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies* comme deux frères !

Châteaubriand a les *Martyrs;* Lamartine a *Jocelyn*. Dieu seul est assez riche pour doter ainsi deux frères !

Notre revue vient si tard après la publication de Jocelyn que nous n'osons plus faire de citations. Et cependant quelles pages, quelles louanges de nous, vaudront, pour bien faire connaître ce poème, les vers qui s'offrent à chaque instant à nos yeux ? Mieux que cela, à notre ame... Oh ! c'est à l'ame que va tout ce beau morceau sur la mort d'une mère, et qui commence ainsi :

Pressentimens secrets ! malheur senti d'avance,
Ombre des mauvais jours, qui souvent les devance,
Instincts qui de ma mère annonciez le trépas,
Je vous croyais trop peu, vous ne me trompiez pas.

Quelle scène que celle où les flambeaux de la dernière nuit s'allument ; où le fils donne à sa mère mourante et le viatique, et l'extrême-onction !

Dans le vase caché (dit Jocelyn) de l'humble eucharistie,
Des mourans, à sa voix, j'allais puiser l'hostie,
Et penché sur son front, de ma tremblante main,
Tout mouillé de mes pleurs, je lui rompis le pain.
La splendeur de sa foi rayonnait dans la chambre,
Du chrême des mourans je touchai chaque membre :
Ce front où mes baisers voulaient suivre mes doigts,
Ces flancs qui sur son cœur m'avaient couvé neuf mois,
Ces bras, qui m'entourant, tout petit, de tendresse,
M'avaient fait tant de fois un berceau de caresse ;
Ces pieds qui les premiers frayèrent mon chemin,
Dont toute trace allait disparaître demain.....
. . . . . Je lui lus, dans ses *Heures*,
La tristesse de l'ame à ses dernières heures ;
Ses lèvres, dont l'accent paraissait s'assoupir,
Murmuraient les répons de ce pieux soupir,
Comme l'écho lointain d'une voix affaiblie
Qui s'éloigne et déjà répond de l'autre vie :
Tout-à-coup, au refrain, je ne l'entendis plus.....
Elle achevait au ciel les chants interrompus,
Le livre s'échappa de mes mains qui s'ouvrirent,
Et l'hymne de la mort.... mes sanglots le finirent.

Vous qui ne voulez pas croire avec nous, trouvez donc ailleurs que dans le

catholicisme des tableaux comme celui-ci, un fils ouvrant les portes du ciel, à la mère qui lui a ouvert les portes de la vie, un fils donnant le *pain des forts* à celle qui lui a donné son lait! Et quand vous aurez lu les pages qui terminent *la septième époque* du poème de Jocelyn. Dites s'il y a eu jamais homme qui ait aimé mieux sa mère que M. de Lamartine n'a aimé la sienne! Oh! ici ce n'est plus le poète, c'est le fils!

Avant de retourner à son hameau de Valneige, Jocelyn, après avoir rendu à sa mère *tous* les derniers devoirs, reconduit sa sœur à Paris... Et là, un jour, il reconnaît Laurence... Laurence devenue femme légère et presque flétrie!....

Après cette affliction, cette épreuve de plus, il ne lui reste plus rien à boire dans le calice des douleurs, il l'a vidé... Aussi il s'empresse de retourner à sa pauvre église... Oh! avec quelle joie il retrouve la paix et la tranquillité des hauts lieux! Et le soir, quand il arriva à son presbytère :

Marthe filait, assise en haut sur le palier;
Son fuseau, de sa main roula sur l'escalier,
Elle leva sur moi son regard, sans mot dire,
Et, comme si son œil dans mon cœur eût pu lire,
Elle m'ouvrit ma chambre et ne me parla pas.
Le chien seul en jappant s'élança sur mes pas,
Bondit autour de moi de joie et de tendresse,
Se roula sur mes pieds enchaîné de caresse,
Léchant mes mains, mordant mon habit, mon soulier,
Sautant du seuil au lit, de la chaise au foyer,
Fêtant toute la chambre, et semblant aux murs même
Par ses bonds et ses cris, annoncer ce qu'il aime.....

La vie solitaire va mieux au caractère rêveur de Jocelyn que l'agitation de Paris. Disons le franchement, elle va mieux aussi au talent de M. de Lamartine, et quand il revient au hameau de *Valneige*, j'aime mieux ses vers, comme j'aime mieux la campagne que la ville, comme j'aime mieux la route frayée dans les bois que la rue étroite et étouffée.

Rendu à la vie de pasteur, Jocelyn remplit toutes ses journées avec ses devoirs; il instruit les enfants, il réconcilie les hommes; il va comme son divin modèle, faisant le bien, et enseignant la sagesse et la tolérance avec des paraboles.. Oh! je voudrais pouvoir vous les redire!

Mais il restait encore une épreuve; elle n'a pas manqué à Jocelyn. Un jour un étranger arrive au hameau, il vient trouver le curé, et tout haletant de fatigue, il lui apprend qu'une dame, jeune, belle et mourante a demandé un prêtre. Plein de charité et de zèle, Jocelyn n'hésite pas, il reprend son bâton de voyageur et redescend de son hameau pour aller à Maltaverne, petite ville sur la route d'Italie... Cette femme, c'était Laurence, et Jocelyn que nous avons vu auprès du lit de sa mère est destiné à fermer les yeux de Laurence. C'est elle qui se meurt dans une hotellerie; c'est à elle qu'il va enseigner le repentir et porter le pardon de Dieu. Bénie, absoute par lui; elle meurt, et pour obéir au testament de Laurence, le prêtre du hameau de *Valneige*, avant de remonter à son

église pour y pleurer ce nouveau malheur, conduit le corps de celle qu'il a aimé comme une sœur, et plus qu'une sœur *à la Grotte des aigles ;* c'est là qu'elle a voulu reposer auprès de son père.

Ici encore de magnifiques pages ! Vous vous souvenez du convoi d'Atala ! Celui de Laurence est aussi beau... Après avoir confié le corps de Laurence à la terre, après une autre veillée funèbre sur cet autre tombeau, Jocelyn retourne à sa retraite paisible. Tous les liens qui le retenaient au monde sont brisés... Le voilà prêt à s'envoler de la montagne au ciel ; ce moment de délivrance ne tarde pas à venir. Une maladie épidémique éclate parmi son troupeau et le pasteur gagne la mort en cherchant à conserver les mères aux petits enfants, et les laboureurs aux champs et à leurs familles....

L'ami de Jocelyn revient au mois accoutumé pour revoir le curé de Valneige, et se reposer du monde quelques jours auprès de lui ; et quand il arrive au pauvre presbytère, il trouve dans la cour la vieille Marthe qui pleure, et qui lui raconte tout... Le corps du prêtre est encore sur son lit ; les cierges mortuaires brûlent de chaque côté de lui.

L'habitant de la vallée pleure et prie sur les restes de son ami, et les accompagne jusqu'à la grotte des Aigles. Là, sous une croix, il les confie à la garde de la religion et de la solitude.

Ainsi se termine le poème. Nous nous en voulons d'en avoir rendu un compte si imparfait ; mais, voyez-vous, il y a des choses que l'on sent, que l'on aime, que l'on admire, et puis quand on veut les redire et les faire connaître, les moyens défaillent, et l'on s'irrite contre les paroles qui vous semblent froides comparées aux émotions que vous avez ressenties. Voilà ce que j'éprouve.

En racontant, autant que j'ai pu le faire, la marche de Jocelyn, j'ai loué toujours, parce que toujours j'avais admiré ; mais il y a eu quelque chose de grave dans le poème que je n'ai pas abordé, et que je ne fais encore qu'indiquer : c'est la partie religieuse. Quelques hommes, critiques bien plus habiles que moi, ont trouvé que Jocelyn n'était point un *prêtre assez franchement catholique...* ; ce reproche me semble fondé, et je m'en désole, car malgré toutes les beautés qui brillent à chaque page dans ce dernier ouvrage de M. de Lamartine, il y en aurait eu encore plus s'il y avait eu moins de vague et plus d'orthodoxie dans les paroles de Jocelyn. Le curé de Valneige, je l'aimerais encore davantage si, quand il dépeint à sa sœur et à sa mère son église, il avait parlé et de la chapelle de *l'ange gardien* et de *l'image de la bonne Vierge*, de cette mère de l'enfant Jésus, qui est aussi notre mère à tous ; qui garde les petits enfans qu'on voue à son autel ; que nous aimons, et qui nous aime tant ; dont nous avons appris à bégayer le nom si doux dès le berceau, et qui tant de fois est venue essuyer nos larmes, tant de fois nous montrer l'espérance et le ciel... Ah ! le curé de Valneige a-t-il bien pu oublier Marie ?...

Poètes de nos jours, c'est beaucoup d'être chrétiens, mais si vous voulez monter encore plus haut, soyez *catholiques*, dans le *catholicisme* il n'y a pas seulement de l'ordre, de la paix, de la stabilité pour le monde, il y a encore de gran-

des, d'inépuisables inspirations pour la poésie. Venez-y donc tous boire ; c'est là, la source d'eaux vives !

Je voulais mêler à cette belle fleur de Jocelyn d'autres fleurs ; je voulais tresser aujourd'hui toute notre guirlande poétique ; je voulais citer de charmans vers, même à côté de ceux de M. de Lamartine, des vers de madame Collet, née Revoil. — Puis, de vraies poésies catholiques de M. Turquety. Poésies qui vont paraître au premier jour, et qui ne feront qu'ajouter à la réputation littéraire de l'auteur d'*Amour* et *Foi*.

Je voulais aussi venger M. Léger Noël de critiques amères, et montrer qu'il y a beaucoup de bien dans ses *Amertumes* et *Consolations*. J'avais à parler des *Poésies de l'ame*, par mademoiselle Eulalie Favier ; de *Sylvio* ou *le Boudoir*, par Mary Lafon ; des *Méridionales, poésies intimes*, par M. Thevenot ; des *Feuilles du siècle*, par M. Édouard Fleury ; des *Horisons de la Poésie*, par M. Ferdinand Dugué ; des *Sonnets*, de M. d'Aurevilly ; de vers inédits, de M. de la Bouillerie ; de stances, de M. l'abbé Prosper Bize ; et de gracieuses strophes adressées par un jeune poète breton, M. de Kerdrel, à notre poète de Bretagne, Brizeux ; et de bien d'autres encore ; mais le temps et l'espace me manquent. Je suis forcé d'interrompre mon travail. Dans le prochain numéro, je reprendrai ma guirlande ; mes fleurs sont toutes prêtes, je les ai là près de moi. Elles ne se flétriront pas, car la plupart sont écloses sous l'influence de l'astre qui fait naître et conserve tout, la religion et l'amour du bien. Vicomte Walsh.

(*La suite au prochain numéro.*)

TROISIÈME ÉDITION DU DUC DE REICHSTADT ;

par M. de Montbel, ancien ministre de *Charles X* (1).

Voici un livre dont le succès n'a fait que s'accroître depuis deux ans, qui a été traduit dans toutes les langues de l'Europe, et dont la place est marquée désormais dans toutes les bibliothèques d'un ordre élevé ; et ce livre, œuvre d'une époque qui ne ressemble à aucune autre, est une inspiration de l'exil. C'est un des ministres de la royauté proscrite qui s'est plu à raconter la vie de l'héritier de l'empire déchu. Ce rapprochement parut d'abord singulier, il éveilla même quelques préventions chez les hommes qui, ne comprenant ni les sympathies, ni la dignité du malheur, s'imaginent qu'il ne peut exister que d'implacables ressentimens entre ceux qui ont marché sous des banuières opposées ; mais, à leur grande surprise, ils ne lurent qu'une histoire empreinte de la plus noble impartialité, et dont chaque page respire ce doux intérêt qui s'attache à la jeunesse et à l'infortune. M. de Montbel, par une de ces faveurs que la cour de Vienne accorde avec tant de réserve, put recueillir dans le palais même où mourut le duc de Reichstadt, tous les souvenirs de sa vie, c'était le privilége de son bannissement, et c'est moins pour lui que pour son pays qu'il en a usé. Non content de nous doter d'un ouvrage qui complète l'histoire d'une famille qui n'a pu, malgré les prodiges d'une épée héroïque et la conquête de huit couronnes, devenir une dynastie, il a eu en vue de soulager des malheureux ; les rigueurs de l'impi-

(1) Chez Angé, éditeur, rue Guénégaud 19, et chez veuve Lenormant, rue de Seine 8.

toyable séquestre qui pèse sur ses biens, l'obligeaient vainement à ramener ses regards sur sa propre situation. Il a consacré le produit de son livre aux pauvres de Toulouse, et c'est le vénérable archevêque du diocèse, monseigneur d'Astros, qui a été chargé d'en faire la distribution. Long-temps administrée par M. de Montbel, sa ville natale a voulu lui exprimer avec éclat sa reconnaissance : c'est dans l'hôtel où siége la mairie, au capitole, qu'en présence de l'élite de la population, un orateur, parlant au nom de l'académie, a rendu le plus touchant hommage à un exil ennobli par tant de vertu, et tous les partis se sont réunis pour applaudir cet orateur ; la jeunesse lui a envoyé une députation.

Ainsi, un bon livre est une bonne action ; voilà ce qu'a su faire à la fois M. de Montbel, et ses nombreux lecteurs se sont associés sans le savoir à ses vues généreuses. L'édition enrichie de nouvelles notes, qui vient d'être publiée par les soins de M. Angé, en se présentant sous de tels auspices, ne peut manquer d'obtenir le même accueil.

Nous avions formé depuis long-temps le projet de publier de temps à autre, dans la *Revue catholique*, quelques compositions musicales ; nous sommes heureux de trouver enfin l'occasion de l'exécuter, en donnant ici, aujourd'hui, avec accompagnemens de notre grande Harpiste, madame Feuillet-Dumus, la musique originale et inédite du beau chant de barde, recueilli par M. Th. de la Villemarqué, et mis en vers français par un jeune poète breton de beaucoup d'avenir, M. A. de Courcy. — Puissent nos amis éprouver autant de plaisir que nous en avons eu nous-même en entendant Cette Harpe si suave et si harmonieuse, qui s'est faite, à notre prière, l'écho de la lyre celtique, Elle, dont toute la France admire et répète les chants, et qui ne sait point de rivale !

Si le plus grand nombre de nos lecteurs le jugeait convenable, nous nous conformerions à l'avenir, comme nous le faisons aujourd'hui, au vœu qui nous avait déjà été exprimé par plusieurs d'entre eux, et nous remplacerions d'intervalle en intervalle, par des morceaux de musique, quelques-unes des gravures que nous leur devons. La *Revue catholique* serait ainsi plus complète, plus variée, et satisferait tous les goûts. En ceci, du reste, nous le répétons, comme en tout ce qui touche aux changemens qu'il pourrait y avoir à faire dans le journal, nous sommes résolus de n'obéir jamais qu'à la volonté du plus grand nombre.

MM. les abonnés qui n'ont aucune relation avec les correspondans de la Société, et dont la souscription n'a point encore été payée, sont prévenus que les traites faites sur eux ont été remises au banquier le 10 mars courant.

S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte Walsh, directeur-rédacteur en chef,
Et pour l'administration, à M. Edmond de Villiers, administrateur.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.

L'ÉCHO
DE LA JEUNE FRANCE,
REVUE CATHOLIQUE.

SOMMAIRE.

La Semaine sainte, par *M. Joseph Walsh.* — Prédicateurs du carême de 1836; l'abbé Lacordaire et l'abbé Cœur, par *M. Moutlet.* — Coup-d'œil sur la critique, à l'occasion de l'*Histoire des lettres avant le Christianisme*, par M. Amédée Duquesnel (2e et dernier article), par *M. F. Dubreil.* — La Fontaine de Prague, par *M. le vicomte Walsh.* — Considérations sur l'Agriculture (3e article), par *M. de Rainneville.* — Encore une plaie! — Voyages; Physionomie de Moscou, par *M. Paul de Julvécourt.* — Académie royale de musique; les *Huguenots*, par ***. — Académie des sciences, par *M. Odolant-Desnos.* — Guirlande poétique (2e et dernier article), par *M. le vicomte Walsh.* — GRAVURE; Chaire en carton-pierre pour l'église de Brou (Ain), gravée à l'eau forte, par *M. Boisselat.*

LA SEMAINE SAINTE.

Aujourd'hui ce ne sont plus les rois que l'on flatte, leur temps est passé, c'est le peuple maintenant que l'on caresse de louanges, que l'on adule de mensonges.

Ce n'est plus un homme, c'est toute une masse d'hommes que l'on égare.

Flatterie pour flatterie, j'aimais mieux celle qui s'adressait aux princes; il y avait moins de dangers.

De nos jours, si l'on ne se dérange plus pour laisser passer un roi, si l'on ne découvre plus son front à la vue d'une reine; on crie à tous les carrefours: Peuple! tu es grand, généreux et sublime, toutes les vertus sont tiennes, tu as senti le besoin de retourner à ce Dieu que tu méconnaissais il y a quelques années, à ce Dieu dont tu brisais les autels, dont tu chassais les prêtres; tu t'es repenti, te voilà redevenu chrétien.

Mensonge, funeste mensonge que ces paroles! Je dis funeste, car si l'on persuade au peuple qu'il a aujourd'hui toutes les vertus, il restera ce qu'il est.... Et nous qui ne voulons ni nous abuser nous-même, ni abuser les autres, ayons le courage de regarder à nu la plaie qui ronge la société et ne disons pas à qui

porte au dedans de soi un germe de mort prochaine : Vous êtes plein de santé et de force. Il y a cruauté à tromper celui dont la vie se retire, il y a impiété à laisser le moribond marcher vers le plaisir!

Depuis quarante jours les hommes de vérité sont montés à leur tribune sainte, depuis quarante jours ils ont crié : *Jerusalem, Jerusalem! convertere ad Dominum Deum tuum.* Et qui était autour des chaires sacrées pour écouter la parole de Dieu? était-ce que l'on appelle le peuple?

Non, ce n'était pas lui.

Certes les églises n'étaient pas désertes; certes, ni l'abbé Cœur, ni l'abbé Lacordaire, ni l'abbé Ravignan ne prêchaient dans le désert, mais ce n'était pas le peuple qui accourait les entendre. Et cependant pour le tenter, pour le séduire au bien, pour l'entraîner vers son devoir, que de tendres, que de maternelles prévenances la religion ne faisait-elle pas? Dès l'aube du jour jusqu'à l'heure avancée du soir, *a solis ortu usque ad occasum*, les églises étaient ouvertes, les cierges brûlaient sur les autels, l'encens fumait dans les sanctuaires, les cantiques résonnaient avec l'orgue sous les voûtes bénies, et les ministres du Dieu qui pardonne, étaient assis attendant à leur tribunal de paix et de miséricorde que le pécheur leur vînt... Oh! c'est une justice qu'il faut rendre au clergé de Paris; il ne sommeille pas, il voit l'activité du mal, et y oppose l'activité du bien.

Satan a dit: Paris sera ma Babylone, j'y établirai mes idoles.

La religion a dit : Paris sera une autre Jérusalem, et j'y ferai couler mes sources d'eaux vives pour la laver et la rendre pure, et agréable aux yeux du Seigneur.

Ainsi la lutte est ouverte entre le bien et le mal.

Le peuple regarde ; il voit des hommes et des femmes, des enfans et des vieillards monter les degrés du temple et pénétrer dans la maison de prière, et il reste incertain.

Croyez-vous que si les gouvernans donnaient alors l'exemple, croyez-vous que si on les voyait venir s'agenouiller devant le Roi des rois, cela n'aiderait pas à faire entrer la multitude dans le lieu saint. Les puissans du jour se montrent bien aux théâtres, pourquoi ne les verrait-on pas dans nos églises? Il peut être utile de prouver au peuple que vous vous amusez avec lui, et que vous jouissez de ses plaisirs, mais ne serait-il pas encore plus moral, plus salutaire, de lui montrer que vous priez avec lui, et que son Dieu est votre Dieu?

Ah! c'était un beau, un attendrissant spectacle que de voir la royauté de la terre quand arrivait la semaine sainte, la grande semaine, la semaine des douleurs du fils de Dieu; quitter son manteau de pourpre et sa couronne d'or pour venir pieds nus, avec les pauvres et les malheureux, adorer la croix et baiser la couronne d'épines. Aujourd'hui on aime à donner des leçons aux rois, à leur parler haut et ferme de leurs devoirs. C'était du prêtre qui prêchait la passion du Sauveur que les rois pouvaient sans déroger prendre des leçons d'humilité, de patience et de douleur. Quand les leçons partent de la rue, elles sont froissantes et blessent, quand elles descendent du ciel, elles font du bien comme la rosée qui descend sur les fleurs.

J'en reviens à ma première idée, dans la semaine où nous sommes arrivés, ce n'est pas ce que l'on appelle le peuple de Paris, qui remplit les églises ; non, à lui les salles de spectacles, les estaminets, la Courtille et les bals de Paphos, d'Idalie.

A un autre peuple que j'appellerai un *peuple choisi*, un *peuple de Dieu*, à lui la paix, les consolations, les saintes et douces joies de nos exercices chrétiens. Oh! vous qui n'avez point fait de pacte avec le mal, venez goûter de son bonheur, venez-vous mêler à lui.

Quand les rues de Paris deviennent plus bruyantes, quand la population après la fatigue du travail va chercher la fatigue du plaisir, quand les spectacles, les maisons de jeu et d'autres maisons encore ouvrent leurs portes bien larges pour que la foule y entre ; croyez-moi, séparez-vous de la multitude bruyante, rieuse et insensée, et pénétrez dans la nef de la vieille cathédrale, ses faisceaux de piliers, ses hautes ogives sont éclairés de la lumière des lampes, cette lueur qui monte en s'affaiblissant jusqu'aux nervures de la voûte, tombe d'aplomb sur des milliers de têtes découvertes et serrées à l'entour de la chaire et devant l'autel qui s'aperçoit dans la profondeur du temple, comme le trône de Dieu.

Chaque fois que le prêtre qui raconte les douleurs du fils de l'homme, pour enseigner à ceux qui l'écoutent la science du chrétien, la science de souffrir, prononce le nom de Jésus, ces milliers de têtes s'inclinent et se relèvent, on dirait un champ de blé, sur lequel passe une brise qui en fait courber et se balancer tous les épis.

Quand la voix du prêtre fait silence, alors d'harmonieuses voix s'élèvent et chantent des cantiques de repentir et d'amour, de paix et d'espérance.

Puis pour bénir toute cette foule chrétienne, le saint ciboire sort du tabernacle, et à travers la fumée de l'encens, on le voit briller à la lueur des cierges. Oh! alors que de paix dans les ames, et de combien de cœurs s'échappe le cri du roi David, *vos autels! Seigneur, vos autels!*

Il y a dans ces prières faites en commun une délectable joie, un saint contentement. Quand on prie seul, souvent la prière reste froide et distraite ; c'est que les mérites de celui qui prie isolé n'appellent pas la grâce, ses fautes la repoussent. Quand au contraire nous prions avec de bonnes ames, leur ferveur nous vaut un regard du ciel, et notre cœur se fond et nos yeux se mouillent de larmes! L'hysope qui croît sur les flancs du Liban n'attirerait pas la rosée, c'est le cèdre qui la fait descendre, et l'hysope qui végète aux pieds du roi de la montagne, profite de la fraîcheur qu'il fait venir des nuages.... Il en est ainsi de nous, le juste qui prie à nos côtés rend notre prière meilleure.

Quand le dimanche des Palmes fait r'ouvrir les portes de l'église pour que le Roi de gloire y fasse son entrée au milieu des rameaux verdoyans et bénis, quelle belle leçon encore pour les rois de la terre! Qu'ils comptent le peu de jours qu'il y a entre le jour du triomphe et le jour de la sanglante mort! Entre les cris : « Hozanna! hozanna au fils de David! Béni soit celui qui nous vient au » nom du Seigneur! » et ces autres clameurs : « Crucifiez-le! crucifiez-le! et que » son sang retombe sur nous et sur nos enfans! » Cependant celui qui éprouvait cette inconstance du peuple, c'était la perfection même! Que sera-ce donc des

rois qui portent sous leur pourpre toutes nos imperfections, et sous leurs couronnes tous nos faux jugemens.

Pendant les jours de douleur, les autels vont être dépouillés comme le Christ a été dépouillé, et les sublimes poésies de Jérémie seront chantées par de douces et chastes voix dans les sanctuaires désolés, à ces *ténèbres* qui pourraient être si beaux, et qui le sont si peu à cause du bruit et de la distraction qu'on y trouve.

Puis tout ce qu'il y a de haut et de puissant dans l'église, l'archevêque et tous ses dignitaires quitteront leur chaussure pour adorer la croix et baiser les mains et les pieds du Sauveur.

Les lampes du sépulcre auront été allumées dès la veille, et ce ne sera plus devant le maître-autel que les fidèles iront prier, mais à la chapelle du tombeau où l'hostie consacrée reposera sous le voile du calice, comme sous le suaire de la mort.

En signe de tristesse les orgues, les cloches, ont fait silence pendant deux jours; mais voici l'*alleluia* de la résurrection qui a été chanté à l'autel; et toutes les hautes tours et tous les clochers ont retrouvé leurs grandes voix, et voilà la joie sainte qui tombe d'en haut sur toute la cité. . . . . .

Vous qui aimez la poèsie, vous qui vantez les choses qui touchent le cœur, et qui élèvent l'ame, dites-nous où vous trouverez de la poésie et des émotions semblables à celles-là? Oh! les joies de la religion sont autant au dessus des autres joies, que le ciel est au dessus de la terre. Et n'allez pas me dire que ces joies sont stériles et ne mènent à rien. Pour qu'elles éclatent ainsi à l'entour des autels, il a fallu qu'il y eût auparavant pardon et réconciliation entre les hommes qui avaient été ennemis acharnés; il a fallu qu'il y eût restitution du bien dérobé, réparation envers le faible et l'orphelin spoliés!

Trouvez-moi donc parmi vos fêtes du monde des fêtes avec un pareil résultat!

Joseph Walsh.

PRÉDICATEURS DU CAREME DE 1836.

L'ABBÉ LACORDAIRE ET L'ABBÉ COEUR.

Notre époque est témoin d'un singulier phénomène moral. Après les luttes les plus violentes sur les questions politiques et littéraires, voilà tout-à-coup que le bruit cesse, les dissidences se calment, tout le monde semble vouloir rentrer dans le repos et renoncer aux disputes: signe certain de la mort de toute foi politique et littéraire. Mais la foi par excellence, la foi religieuse, au milieu de cet affaissement général, s'est-elle relevée éclatante de jeunesse et de vie? Quelques-uns l'affirment, d'autres le nient obstinément. Qui d'entre eux est dans le vrai? Les uns et les autres, selon nous. La foi religieuse, ou plutôt une tendance

religieuse s'est manifestée de nos jours dans les hauts lieux de l'intelligence. Il n'est pas peut-être un homme de génie en Europe qui ne soit secrètement, vaguement, sinon pleinement chrétien. Quant aux masses, c'est autre chose. Celles que l'incrédulité du dernier siècle, réchauffé par le libéralisme bâtard du temps de la restauration, a atteintes, n'ont pas encore fait un pas vers le Christ ; et même on ne peut prévoir encore quand elles s'ébranleront pour marcher franchement à la vérité. Tout le progrès qu'on peut remarquer dans cette classe nombreuseet moutonnière, c'est qu'elle ne croit plus, comme dans les premiers temps, qu'un chrétien est nécessairement un esprit ignare et que la calotte d'un prêtre ne peut couvrir que la tête d'un sot. S'il apparaît une apologie chrétienne étincelante de beautés et forte de vérités, ces beaux esprits la liront, *pour le style*. Si une voix éloquente se fait entendre dans une église, et ébranle un auditoire sympathique, ils *iront pour voir*, et en sortant ils diront : *Il a très-bien fait!* Mais combien est petit le nombre de ceux qui disent : *C'est la vérité!*

Quoi qu'il en soit, cette affluence et cette curiosité sont déjà un progrès ; et qui oserait dire qu'il n'entre pas dans les vues de Dieu de jeter cet appât à l'homme, pour le préparer à recevoir la vérité ?

Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que les conférences de Notre-Dame et les sermons de l'Assomption sont les deux objets qui occupent le plus Paris, depuis un mois. Qui aurait osé espérer cela en 1829, au temps où régnait le *Constitutionnel?*

Nous n'essayerons pas d'établir ici le caractère de l'éloquence religieuse et de suivre à travers les siècles les modifications qu'elle a subies. Ce sujet a déjà été traité dans ce recueil avec un talent remarquable, par un homme compétent s'il en fut jamais (1). Contentons-nous d'observer que la prédication de Jésus-Christ et de ses disciples était presque exclusivement morale : ce caractère se conserve encore dans les Homélies des pères de l'Église. Depuis la réforme, les prédicateurs catholiques ont abordé pleinement le dogme, étayé de la dialectique. Esprit ferme, sérieux et logique, le P. Bourdaloue nous a laissé dans ses sermons l'exposition la plus complète et la plus rationnelle du système tout entier de l'Église. En lui la prédication dogmatique a son plus digne interprète.

Néanmoins cette large voie, ouverte à l'éloquence chrétienne par le docte jésuite, ne tarda pas à être abandonnée. Le dix-huitième siècle, ce siècle essentiellement irréligieux, déborda les prédicateurs chrétiens : il leur fit abandonner le dogme pour je ne sais quelle morale académique, moitié chrétienne et moitié mondaine, lâche transaction des ministres de la parole du Christ, avec ceux qui l'avaient dévouée à la mort.

Enfin la révolution, ce terrible orage qui a soufflé sur notre édifice social, a emporté ce vain parlage religieux ; (et plût à Dieu qu'elle n'eût pas emporté autre chose !) elle a mis à nu la cité de Dieu et celle des hommes. Table rase

(1) Voir l'article sur la *Prédication au dix-neuvième siècle*, par M. l'abbé Deguerry, inséré dans l'*Écho de la Jeune France* de 1835.

est faite en religion et en politique. Hommes de l'avenir, la lice vous est ouverte!

Les deux prédicateurs dont nous avons à nous occuper, témoins de cette vaste ruine, ont bien compris la nécessité de tout prendre à la source et de reconstituer, par les fondemens, la croyance religieuse dans les esprits. Aussi ne les a-t-on pas vus prendre au hasard une vérité, un dogme, ou un devoir du catholicisme, pour le démontrer. Leur parole eût été, pour cela seul, frappée de nullité, et leur incontestable talent ne leur eût été d'aucun secours. Mais avant de monter dans ces chaires où les appelaient les vœux des croyans, ils se sont adressé cette question, que doit se faire tout homme qui aspire à avoir action sur son siècle : *Qu'est-ce qu'il y a?*

Et ils ont vu dans l'âge mûr un grand amour pour les choses positives, la recherche passionnée de l'or et des jouissances qu'il procure, et, par dessus tout, une profonde indifférence pour tout ce qui sort de la sphère matérielle. A ceux-là il fallait démontrer qu'il est des intérêts plus puissans que les intérêts de la terre et de cette vie d'un jour ; et que le système catholique qui concilie si bien toutes les dignités de l'homme et tous ses intérêts, est le seul qui mérite l'assentiment d'une intelligence élevée. Mais à côté de cet âge mûr dont presque toutes les habitudes intellectuelles sont faites irrévocablement, s'élève un autre âge qui aspire à se faire des croyances qui soient des convictions : une jeunesse impatiente de tout joug arbitraire, et qui ne veut soumettre son intelligence qu'à la vérité, sa volonté qu'au droit. A cette portion généreuse, qui porte dans son sein l'avenir de la société, il fallait faire voir dans Dieu la source de toute vérité religieuse et politique, l'origine et la sanction de tout devoir ; et hors de là, le scepticisme dans les intelligences, l'anarchie dans la société. En résumé, le christianisme donnant le mot de l'énigme sociale et de l'énigme de l'avenir ; le christianisme, le seul logique des systèmes de la pensée : telle est la double démonstration catholique que notre siècle demande.

L'abbé Cœur a pris la première, l'abbé Lacordaire la seconde. On le voit, le chemin dans lequel ils sont entrés est immense, et ce qui fait bien augurer de leur succès, c'est qu'un heureux instinct a déterminé leur choix, au point que : brouillez les rôles, assignez l'exposition synthétique du catholicisme à l'abbé Lacordaire, et à l'abbé Cœur le développement dialectique du christianisme, vous n'aurez probablement que deux médiocres prédicateurs. Au reste, la concordance du talent et du sujet choisi par ces deux orateurs ressortira de quelques détails que nous allons donner sur leurs précédens.

M. l'abbé Lacordaire est né, je crois, dans le département de la Côte-d'Or. Il a de trente à trente-cinq ans. Ses études le destinaient au barreau ; il avait même été reçu avocat et il commençait son stage près la cour royale de Paris, lorsque tout-à-coup il se décide à entrer dans l'état ecclésiastique. D'un naturel ardent et peu disposé à s'assouplir, aspirant aux grandes choses et se sentant la force de les accomplir : on conçoit que le jeune prêtre n'était guère disposé à entrer dans cette voie commune, obscure, environnée d'entraves, de défiances et de jalousies où le sacerdoce se trouvait forcément retenu par les lois que Napoléon lui avait imposées, et que la restauration, malgré sa bonne volonté pour lui, avait

conservées, sans doute par habitude. Un profond découragement s'empara de Lacordaire. Alors il rêva l'Amérique, ses forêts et les enfants de ces forêts, auxquels il songea à aller porter la libre parole de son maître, loin de la tracassière et mesquine Europe.

Il en fut dissuadé par M. de La Mennais, qui l'encouragea et lui persuada de rester en France en vue du bien qu'il pouvait y faire. Et ici nous avons à expliquer catégoriquement notre pensée sur M. Lacordaire. Tout ce qu'il est, en bien et en mal, il le doit à M. de La Mennais. Certes nous sommes loin de dire que ses destinées soient closes. Celui qui, à trente ans, s'est fait déjà un nom européen, un nom qui est presque une puissance, a incontestablement devant soi de l'avenir, un avenir que nous ne nous hasarderons ni à formuler, ni à circonscrire. Mais ce qui est indubitable, c'est que jusqu'ici M. Lacordaire n'a été qu'un homme de reflet. Le vigoureux génie de La Mennais a laissé sur cette ame une empreinte qu'elle n'effacera pas de sitôt. Il a *secoué le joug*, dit-il ; mais la fascination subsiste encore. Et cela ne saurait étonner : il faudrait être ou bien grand, ou bien petit, pour vivre plusieurs années dans le commerce intime d'un tel homme, sans se modifier plus ou moins à son image.

Juillet trouva M. Lacordaire aumônier d'un collége de Paris. Un rapport sur l'état moral des jeunes gens de ces maisons, signé de lui, en compagnie d'autres ecclésiastiques, et qui fut, je crois, dénoncé aux magistrats, jeta pour la première fois son nom à la presse qui devait plus tard le répéter si souvent. Pour lors il passa *incognito*. Il fallut une autre occasion pour forcer le public à retenir son nom. Un article éloquent et énergique qu'il inséra dans *l'Avenir*, dont il était un des principaux rédacteurs, éveilla l'attention du parquet et fut l'objet d'une poursuite. Le lendemain le maître en fit un plus violent encore : et le maître et le disciple furent appellés à comparaître ensemble devant la justice du pays.

Là furent entendues de solennelles paroles de dévouement et d'enthousiasme. Là M. Lacordaire se proclama, à la face du monde, l'ami, le disciple, l'enfant chéri de M. de La Mennais. Puis vint le voyage à Rome, en compagnie du maître et d'un autre jeune écrivain de talent et d'avenir, le Novalis de l'école catholique, M. de Montalembert. Ce voyage à Rome a-t-il influé sur le talent de M. Lacordaire ? Jusqu'ici rien ne l'a prouvé. Ce n'a pas été à coup sûr cette pauvre *Réfutation des doctrines de M. de La Mennais* que lui, son disciple ardent et passionné, vint jeter ou plutôt glisser au milieu du déluge de réfutations que les *Paroles d'un croyant* firent surgir; on eût dit que sa verve et l'inspiration avaient délaissé M. Lacordaire à l'instant où il avait lui-même délaissé son ancien maître : ce maître dont il trouvait l'autorité si douce deux ans auparavant, et à qui il reprochait maintenant d'avoir voulu lui imposer un joug intolérable !

Et néanmoins nous ne contestons à M. Lacordaire ni la bonne foi, ni la sincérité. Nous le plaignons seulement de n'avoir pas obéi à certaines convenances délicates, qu'un esprit aussi élevé que le sien devait sentir mieux que personne.

Les *conférences* du collége Stanislas, qui avaient attiré l'élite de Paris, furent

comme un essai de ses forces et une préparation à de plus éclatans triomphes. Le carême de 1835 est venu lui ouvrir la chaire de la vieille cathédrale.

Une foule innombrable, composée surtout de jeunes gens, a suivi M. Lacordaire à Notre-Dame et se presse encore tous les dimanches autour de cette chaire où monte un jeune homme, un enfant de ce siècle dont la religion a subjugué la forte raison, un jeune prêtre aux formes délicates, au front mélancolique, au regard ardent qui a conservé quelque chose du regard de flamme de La Mennais. Le nom de ce beau génie, qui parcourt solitaire et proscrit les arides régions de la pensée... peut-être du doute, de cet ange foudroyé et fier, revient souvent sous ma plume, en parlant de celui qui, selon moi, lui doit la majeure partie de ce qu'il est, et sa vogue actuelle avant tout. Il a été dans la destinée de cet homme de jeter de la gloire sur tout nom qui s'est associé au sien. En 1826, Berryer, presque ignoré, présente sa défense devant la police correctionnelle, et là commence l'illustration de ce nom qui est en ce moment celui du plus éloquent orateur contemporain. Un jeune avocat d'Angers, Janvier, s'assied à côté de lui sur le banc des accusés, devant le jury, en 1831. Au bout de trois ans, Janvier est député, à la veille d'être ministre. Dans un journal fondé par lui, et à côté de ses beaux articles, un jeune prêtre obscur signe des obscures initiales H. L. quelques articles, et au bout de trois ans, le journaliste prêche sur la première chaire du monde, devant un auditoire d'élite, en présence d'une demi-douzaine de prélats dont la mitre couvrira un jour sa tête.

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien de spontané dans M. Lacordaire, rien qui soit à lui, rien qui soit lui? Certes, nous ne disons pas cela! Il est vrai que si vous retranchez des *Conférences* les profonds aperçus de De Maistre, et les hautes et puissantes déductions de La Mennais, il reste peu de choses que l'orateur puisse revendiquer en son propre et privé nom. Mais ce ton et cette tournure éloquente et passionnée qu'il a su leur donner, mais cet accent profond, mais ce geste animé, cette dialectique savante, implacable, qui poursuit le doute et la mauvaise foi jusqu'en leurs derniers retranchemens; certes cela est bien à lui et suffirait au besoin pour sa gloire. Mais il ne s'en tiendra pas là. Quand à trente-deux ans on a parcouru ce chemin, on est fait pour arriver plus loin. M. Lacordaire s'est déjà fait toute sa réputation : il lui reste à la mériter tout entière. Et il sent lui-même qu'il a besoin d'y travailler. Ses amis annoncent des projets de retraite, dans la ville aux grandes inspirations religieuses et poétiques. Rome reverra le jeune prêtre français, non pas, comme il y a quatre ans, *pélerin de la liberté*, mais comme un humble et ardent cénobite de la pensée chrétienne. Nos vœux et notre amour sincère pour ce beau talent à son aurore l'y accompagneront, et nous demanderons à Dieu qu'il accorde à son Église un apologiste, unissant la science à l'éloquence, l'entraînement poétique à la fermeté d'une haute philosophie. Nous demanderons au cloître qui recueillera et cachera pendant un temps ce bel avenir, de nous le rendre brillant et épanoui : de nous donner Lacordaire complet!

Oh! dans notre siècle de turbulence et de mouvement désordonné, il faut aux ames d'élite la solitude et le repos de l'ame, au moins pour un temps. Pour

agir sur le monde, venez à Paris, la ville du bruit et des échos ; mais auparavant ayez, pendant quelques années de solitude, fait large provision d'intelligence et de cœur, car cette ville en dévore prodigieusement : sans cela vous pourrez bien être écrivain élégant et de goût, diseur fleuri, versificateur harmonieux : homme de génie, jamais!

L'autre prêtre, dont nous avons mis le nom à côté de celui de M. l'abbé Lacordaire, le savait bien. Aussi quand la voix de Dieu, résonnant dans les profondeurs de son ame, l'a appelé aux autels ; il s'est souvenu du maître des chrétiens, du modèle du prêtre, qui se retira dans le désert avant de faire entendre au monde la parole de vie qu'il apportait du ciel en terre ; l'abbé Cœur a demandé aux austères solitudes de la Chartreuse un asile impénétrable aux bruits du monde. Là, au milieu de ces rocs arides, et des *arbres sans date* dont parle le poète, seule avec Dieu, son intelligence s'est livrée à ces luttes terribles avec la vérité et le doute : ces luttes où le faible succombe et où le fort sent redoubler sa puissance, et peut s'appeler le *fort contre Dieu*. La solitude de l'abbé Cœur a duré une année. Pendant cette année d'un repos laborieux, son ame a pris définitivement son moule. Désormais l'abbé Cœur n'acquerra plus rien, ni comme orateur, ni comme penseur. Les circonstances modifieront sa pensée, en y ajoutant ; mais elles ne changeront ni sa forme, ni sa capacité. Sa conception catholique est complète, à la différence de celle de l'abbé Lacordaire qui n'a encore en religion que des aperçus plus ou moins brillans et féconds. Le talent de l'abbé Cœur est, si l'on nous permet cette expression, *cristallisé* avec ses éminentes qualités et ses défauts. Il conservera jusqu'à la fin son geste extra-normal et son intonation désagréable, aussi bien que sa phrase poétique, sa pensée large et féconde.

Mais ce qu'il acquerra certainement et ce qui donnera à son éloquence un mérite qu'elle n'a pas encore, c'est l'érudition qui lui manque autant qu'aux autres prédicateurs ses contemporains, et sans laquelle, néanmoins, on ne saurait concevoir la véritable éloquence. Je m'explique : mes lecteurs savent bien que par le mot érudition je n'entends pas ce bagage scolastique que l'on acquiert en compilant des livres : genre de savoir éminemment capable d'étouffer la pensée; mais cette connaissance vraie et consciencieuse de l'histoire de l'intelligence humaine depuis l'instant où elle est sortie d'un souffle de Dieu, éclatante de jeunesse, jusqu'à nos jours. Science immense qui résume, classe et apprécie toutes les autres sciences, mais qui elle-même ne peut être acquise que par de longues années d'étude. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, on souffre à entendre M. l'abbé Cœur, en parlant des hommes de génie, dont la religion peut inscrire avec orgueil le nom sur sa bannière, citer les Isaac Newton, les Euler, les Buffon.... Buffon ! grand Dieu ! cet arrangeur de mots et ce grand organisateur de phrases, rangé à côté de Newton et d'Euler, tandis qu'on se tait sur Linnée et sur Cuvier !

Espérons aussi qu'à mesure qu'il acquerra la science des choses, cet orateur sentira la nécessité de secouer un peu sa phrase et d'en faire tomber ces épi-

thètes ou ambitieuses ou superflues qui déguisent ses muscles et lui ôtent de sa vigueur.

M. l'abbé Cœur n'est prêtre que depuis 1830 ; il a maintenant trente-un ans. Quelques sermons isolés avaient commencé à le faire connaître. L'évêque de Nantes, à la suite d'un carême, prêché dans son église, lui avait déjà donné le camail, lorsque, en 1835, il fut appelé par le curé de Saint-Roch pour prêcher le carême dans son église. Un auditoire choisi et aussi nombreux que pouvait le permettre le peu d'étendue et d'harmonie de son organe, suivit assidûment cette station. En 1836, c'est l'Assomption qui lui a ouvert sa chaire. Nous n'avons pas remarqué de modifications dans le faire de l'orateur. Le même fonds d'idées est exploré et développé par lui avec le même talent : talent d'autant plus admirable qu'il saisit tour à tour et sans redite les différentes faces d'une même vérité à laquelle il sait donner un caractère de nouveauté et de profondeur.

C'est aux hommes mûrs, aux esprits sérieux et réfléchis que s'adresse M. l'abbé Cœur. Le terrain sur lequel il choisit de préférence d'opérer, c'est une intelligence que le doute a traversée, ou qui a parcouru curieusement les mondes de la pensée, en négligeant de prendre la foi pour guide. C'est alors que, prenant à partie cette intelligence, il lui présente les croyances du catholicisme, marquant d'un doigt sûr la limite et la circonscription du dogme enseigné par l'Église. Cela fait, il commence sa puissante argumentation. Négligeant à dessein les preuves qui se tirent de la tradition ecclésiastique, des décisions des conciles et des textes de l'Écriture sainte, preuves que nous appellerions volontiers *intérieures*, parce qu'elles s'adressent exclusivement à ceux qui vivent dans le sein de l'Église, il prend le dogme dans sa forme la plus abstraite, la plus générale, la plus philosophique : il établit sa correspondance parfaite avec les faits généraux des traditions humanitaires, et les faits constitutifs et intimes de la raison humaine ; il démontre la rationnalité de la croyance, et l'élévation qu'elle communique à l'ame humaine. Puis se tournant vers l'incrédule et prenant sa négation telle qu'elle se présente, il en déduit rationnellement les conséquences ; et de déduction en déduction il l'amène jusqu'à la négation universelle, jusqu'au sceptisme absolu. Ici le philosophe s'arrête ; et le prêtre chrétien demande à cette pauvre intelligence refoulée, abîmée et perdue dans le néant, si elle se trouve bien là, si elle ne sent pas le besoin de sortir de cette ignorance absolue à laquelle elle se trouve condamnée, le besoin de savoir quelque chose, c'est-à-dire de croire : car la science est à ce prix.

Telle est la marche à peu près uniforme de l'abbé Cœur. Système de démonstration large et fécond qui, en admettant les plus hautes conceptions philosophiques, n'exclut aucun des plus menus détails de la pratique religieuse.

L'auditoire de M. l'abbé Cœur est peu nombreux, comparativement à celui de l'abbé Lacordaire ; et cela doit être. Outre les avantages extérieurs d'une voix juste, d'un débit harmonieux et d'un geste exquis, que le prédicateur de Notre-Dame a sur son confrère de l'Assomption ; ses précédens d'opposition ont excité la curiosité, et son éloquence, toute de journaliste et d'avocat, a fixé autour de sa chaire une jeunesse impressionable qui aime la hardiesse coura-

geuse. Rien de semblable chez l'abbé Cœur. Une simple et bonne figure de prêtre, nous avons presque dit de chanoine, malgré sa jeunesse ; un débit essentiellement faux et disgracieux à l'oreille, un geste original et quelquefois bizarre, une voix peu étendue, une prononciation désagréable : voilà ce qui frappe d'abord. Mais prenez patience, et allez au fond. Attendez qu'après un exorde, en général vague et commun, il aborde son sujet, vous trouverez dans cette parole qui tombe de la chaire quelque chose qui vous rappellera les hautes conceptions et la dialectique vigoureuse de La Mennais, revêtues d'un coloris merveilleux qui rappelle Châteaubriand.

Essayerons-nous maintenant d'établir un parallèle entre deux hommes si différens et qui n'ont de commun qu'un beau talent? Ce serait chose difficile et sans utilité. Laissons ces deux astres de notre chaire parcourir avec majesté deux sphères différentes. L'un emportant dans sa course une jeunesse généreuse et réfléchie, lasse de négations et de doutes, et qui ne demande qu'un système de pensées rationnel pour lui dévouer son intelligence et sa forte volonté. Et tandis que le jeune prêtre de Notre-Dame assistera à ses triomphes qui seraient si flatteurs pour lui, s'il n'en faisait pas hommage à la vérité ; l'autre prêtre catholique, rassemblant autour de sa chaire les plus fortes intelligences de l'époque et ne craignant pas de se mesurer corps à corps avec les plus terribles objections que la raison de l'homme puisse opposer à la pensée de Dieu, forcera les esprits les plus opposans à dire : Le christianisme est seul raisonnable, seul grand, seul digne d'obtenir l'assentiment du philosophe.

Voilà de beaux triomphes et tels que le christianisme peut seul en donner. Que me parle-t-on de Sorbonne, de collége de France, de chambre des pairs et des députés, tristes échos d'une parole tantôt vulgaire, tantôt extravagante, toujours stérile ! Oh ! la chaire, la chaire chrétienne ! voilà le plus beau trône de l'univers, car c'est le trône de la pensée !

MOUTTET.

COUP-D'OEIL SUR LA CRITIQUE,

A L'OCCASION DE L'HISTOIRE DES LETTRES AVANT LE CHRISTIANISME, PAR M. AMÉDÉE DUQUESNEL.

(2e et dernier article.)

Le second volume de M. Duquesnel s'ouvre par une introduction remarquable à l'histoire de l'art dans la Grèce. Cet éloquent résumé donne une juste idée de son travail dans cette seconde partie. Les successions des âges helléniques s'y rangent dans l'ordre des temps avec leurs couronnes de philosophes, de poètes, d'historiens. Le drame social s'y déroule à côté du drame religieux et intellec-

tuel entre Homère et Alexandre. Ensuite il reprend l'un après l'autre les noms qui ornent cette galerie du musée antique.

L'homme placé sous l'empire d'une double nature, la matière et l'esprit, a reçu du Créateur un double instinct correspondant à ces deux modes de son être. Toutes ses créations sont nécessairement renfermées dans ces deux catégories. Les arts mécaniques sont le produit de son développement matériel, les arts libéraux, le produit de son activité intellectuelle. C'est ici que s'exercent les nobles facultés de l'ame qui se divise elle-même en deux parties, l'intelligence et le sentiment : à celui-ci correspond plus particulièrement la poésie.

La poésie est le sublime élan de la pensée qui se transforme par elle dans une nature d'affections supérieures, et qui lui crée une atmosphère idéale, un monde à son image. C'est l'esprit des choses qui se dégage des lois matérielles, et les reproduit plus épurées selon ses types intérieurs.

La poésie correspond aux deux extrémités de la vie humaine, l'enfance et la vieillesse. Dans l'enfance des sociétés, elle supplée à l'ignorance du premier âge, elle remplace par le merveilleux les lumières que la science acquerra plus tard. Dans l'âge mûr elle anime et féconde les arts, elle en est comme la bénédiction et garde jusqu'à la fin son caractère sacerdotal. La poésie fut d'abord un chant. Dès le commencement elle se plia aux règles du rythme. Les psaumes sont des odes, le plus doux poème de Salomon un cantique d'extase, Orphée chante les dieux, Hésiode la grandeur du temps primordial, les troubadours et les ménestrels chantent les merveilles de la chevalerie, et l'église a conservé dans ses cérémonies cette antique alliance de la poésie et du chant. La poésie est tour à tour héroïque, sociale, philosophique. Aux premiers âges elle se répand dans la nature extérieure. C'est l'homme qui entre dans un nouveau temple et se prend d'admiration pour l'architecture de Dieu. L'univers qui séduit nos yeux, nous parle en outre un admirable langage. Cet orgue immense qui élève la voix avec la mer, soupire avec les vents, murmure avec les oiseaux, nous donne la première leçon de mélodie. Alors la nature, par ce jeu de toutes ses puissances, absorbe l'ame humaine, qui épanouit à son souffle ses premières énergies, et l'homme traversera plusieurs siècles d'épreuve avant de refluer vers le monde du dedans qui est le domaine psycologique. Telle est la route parcourue par la poésie hellénique d'Homère à Euripide. Homère représente le premier mode de la poésie dont nous avons parlé plus haut ; elle est héroïque, en second lieu elle est extérieure. La richesse de couleurs et d'images dont elle abonde, tient peut-être plus au caractère des lieux qu'à celui des temps. On y fait tout d'abord connaissance avec cette terre au beau soleil, avec ce pays aux mers pittoresques, aux races actives, audacieuses et passionnées. Homère représente spécialement l'élément humain, il est le premier type des créations de l'art suivant l'intelligence de l'homme ; sa pensée interne est à peine saisissable à travers les formes brillantes qui en sont comme le vêtement. Homère le premier se soumit aux lois de l'unité, à la symétrie. Toutes ses lignes sont tracées avec une harmonie parfaite, la plus grande régularité règne dans cette savante architecture. C'est la puissance de l'homme qui réalise un autre monde physique par d'étonnantes combinai-

sons. Le dernier terme de la poésie homérique, c'est le Parthénon, comme le dernier terme de la poésie chrétienne, est une cathédrale. Ce qui distingue spécialement les livres saints, c'est un entretien perpétuel avec Dieu, ce sont les grandes tristesses de l'exilé qui soupire sa patrie, et qui jaillissent tour à tour en parfums puis en flammes. Homère est toujours étranger à ce sentiment; il se prend à sa Grèce si belle, à ses forêts embaumées, à ses nuits sereines; son ame n'a pas de désirs, son cœur pas d'orageuses pensées; il est content pourvu qu'on lui laisse sa nature et son radieux printemps. La Bible en outre avait chanté l'hymen de Dieu et de l'humanité, Homère célèbre les luttes du monde contre les dieux; l'Iliade et l'Odyssée sont les deux premiers nés des hommes; David et Moïse étaient de pures émanations de Dieu.

M. Duquesnel a mis habilement en relief tous les caractères de la figure homérique. Les livres inspirés, à raison même de leur origine, ne sont admirables qu'à travers les voiles du mystère; ici c'est une œuvre de forme, et par conséquent une production facile à décomposer. Donc nous recommandons particulièrement ce beau chapitre où l'épopée hellénique se développe aux yeux avec des dimensions si régulières. Cette large appréciation, enrichie de traductions nombreuses, est un des plus beaux morceaux du cours de littérature; une suave impression reste dans l'esprit après ce long colloque avec le père de la poésie, il semble, au sortir de cette lecture, qu'on ait rêvé doucement aux brises rafraîchissantes de l'Hellespont.

La poésie naquit dans la Palestine, l'art naquit en Grèce. Homère nous a donné l'épopée, Eschyle le drame. « Eschyle est le créateur de l'art dramatique, et le » plus grand poète lyrique qui ait paru depuis les prophètes. Ses chœurs appro- » chent souvent d'Isaïe et de David pour la hardiesse et la verve du langage. » C'est un enfant égaré de l'Orient, c'est un poète qu'une traduction peut à peine » faire entrevoir (1). » Un autre caractère distingue ce poète entre tous.

La Grèce eut dans Homère cet âge harmonieux de la simplicité de l'art où tout est fraîcheur et clarté, elle eut dans Eschyle son temps de mystère. Il nous rappelle à tout moment la majesté biblique. Eschyle tout en développant les formes de l'art, nous semble une réaction contre la pensée homérique. L'Iliade et l'Odyssée sont comme deux autels où l'on encense l'homme, mais ils sont quelquefois une ironie du ciel et des dieux. Au contraire, les drames d'Eschyle sont comme un temple dépositaire des traditions de l'humanité depuis sa grande tache originelle jusqu'à sa réparation future; et ce sanctuaire lui-même nous offre un aspect grandiose et terrible. Il se pose en face de la nature dégénérée, sur des montagnes frappées de la foudre parmi les rocs pelés et les cavernes où miaulent les chacals. Il sort du genre hellénique; ce n'est pas une voix de la Grèce, c'est la sombre plainte d'Ezéchiel ou d'Isaïe, ce n'est pas la France, c'est la patrie de Shakespeare et de Dante.

Sophocle rentre davantage dans le mouvement intellectuel de son pays. La religion de la Grèce, c'est la philosophie, c'est là sa magnifique gloire, c'est par

(1) Histoire des lettres avant le Christianisme, p. 106., tom. 2.

elle qu'elle a dominé le monde. Platon est son grand-prêtre, Sophocle son grand poète; celui-ci a donc revêtu plus qu'aucun autre les livrées philosophiques; on peut étudier en lui le travail de la civilisation ancienne, ses besoins et ses instincts. Il indique partout le sacrifice comme le mode le plus efficace de réparation, et l'amour comme le résultat du sacrifice. Le but final de son œuvre, paraît une réhabilitation de la société par la femme, dont il a pressenti la mission d'amour, même avant l'Évangile et dans le siècle le plus corrompu. Considéré du point de vue de la forme, il est l'artiste le plus complet que la Grèce ait produit, son drame est éminemment remarquable par la fermeté du dessin, et par l'harmonie de toutes ces petites choses qui concourent à former un majestueux ensemble.

M. Duquesnel a bien apprécié Euripide en l'appelant un poète élégiaque; son accent plaintif est proche parent de Jérémie quand il pleurait sa chère Jérusalem.

En général, quand les civilisations déclinent, il apparaît certains hommes chargés de toutes les souffrances de leur temps, et qui les transmettent aux âges futurs dans des pages pleines de larmes; ces époques déchargent leurs amertumes dans une ame de douleur; alors elle se lamente au haut de son calvaire, elle jette des cris de détresse comme pour retenir les sociétés sur le penchant de l'abime. Le moyen-âge finissant eut des symboles de ces sublimes tristesses; Saint Louis les écrivit avec des larmes aux pierres de la sainte chapelle; la société suivante déposa les siennes sur un échafaud royal. La Grèce aussi chanta le chant du cygne, et ce chantre s'appelle Euripide.

Avec l'étude d'Aristophane, l'auteur nous initie à la vie intime d'Athènes, aux joyeusetés de la rue et du foyer. Aristophane est le peintre des mœurs corrompues de ce peuple si poli. Sophocle a pris pour thême de sa haute philosophie la vertu de la femme et son abnégation, Aristophane la jette au milieu des turpitudes de cette époque, dans un état horrible d'avilissement. Il exquisse en outre, avec le piquant de la comédie, l'esprit disputeur des Grecs, réalisé par leur manie de procès, et les *plaideurs* de Racine sont une charmante imitation du comique grec. Ses peintures sont en général lumineuses, il est le Rabelais et le Brantôme de son temps. Homère, Pindare, Sophocle, Eschyle nous ont découvert les brillantes qualités de cette intelligente nation, ils nous font voir le peuple, Aristophane nous montre la populace.

Suit une revue de l'histoire en Grèce. Thucydide, Hérodote, Xénophon, sont le sujet d'un long examen qu'il faut lire, parce qu'une analyse dessèche et que la pensée n'a qu'une forme, celle de l'auteur. Toute analyse est une pâle traduction. La seconde série est terminée par une charmante étude sur Théocrite, qui fournit à l'écrivain d'importantes considérations sur les rapports de l'ame humaine avec la nature extérieure : là finit la partie de la Grèce : elle est traitée généralement avec une finesse d'observations et d'aperçus qui rappelle la touche de Sainte-Beuve, et cette largeur de pensée qui caractérise Shlegel et la critique Allemande.

Nous ne suivrons pas M. Duquesnel dans la troisième série de son ouvrage

consacrée à la littérature de Rome. Ceci nous entraînerait à des développemens trop longs; nous remarquerons seulement que la poésie romaine en général est un reflet de la Grèce, à l'exception d'Horace et de quelques autres qui se détachent de ce fonds commun avec une charmante originalité. Le véritable caractère de la pensée romaine se dessine dans son histoire, et Tite-Live, Salluste et Tacite la représenteront toujours, avant ses poètes, aux assises des générations futures : il faut lire les beaux développemens que prend cette idée sous la plume de M. Duquesnel. Cette troisième série est une analyse savante et profonde de tout le mécanisme de l'art chez les Romains. Il se déroule à nos yeux avec une unité majestueuse depuis les origines de la langue jusqu'à sa fusion avec les idiomes du Nord et du Midi à la fin du règne des empereurs. Cette laborieuse recherche, enrichie de tous les documens de nos jours sur la littérature antique, a le double mérite de se développer à l'ombre d'une belle pensée religieuse, et de présenter à chaque instant l'aspect d'une utilité pratique à quiconque veut connaître avec ensemble ce moment si beau dans l'histoire de l'esprit humain; ce résumé s'adresse donc à deux classes de personnes, à celle qui se livre aux études classiques, comme à celle qui en recherche les hautes portées philosophiques et l'économie générale.

Maintenant quelques remarques sur l'ensemble du livre compléteront nos observations. Il embrasse la marche de l'art avant Jésus-Christ dans ses deux élémens, l'élément divin, personnifié dans la Bible, l'élément humain incarné dans Homère. C'est donc le tableau le plus important qu'on puisse offrir à l'homme considéré sous ses deux modes d'existence, l'un qui se dilate dans l'ordre matériel, l'autre qui participe plus immédiatement à la vie divine. Ce grand dualisme de notre nature se présente clairement à nous sur ces deux terres de Palestine et d'Athènes, au sommet de ces deux monumens qui s'appellent le temple des Juifs et le Parthenon. L'admirable symbole des livres saints est dignement apprécié par M. Duquesnel. Les détails scientifiques de la Grèce et de Rome sont traités par lui avec le même bonheur. Toutes les phases des sociétés qu'il passe en revue, s'éclairent l'une par l'autre, elles se résument tour à tour dans une pensée et dans un homme. Chaque génie y apparaît toujours au bout d'une révolution pour la compléter, comme une halte solennelle qui dit à l'esprit : arrêtez-vous un moment! Aux âges héroïques Hésiode et Pindare, à l'âge des grandes traditions, Eschyle, au sommet de la civilisation, Périclès, à l'âge pastoral, Théocrite, à l'âge philosophique, Sophocle, à l'âge de décadence, Euripide, à tous les temps, à toute la Grèce, Homère et Platon! C'est une scène vive, serrée, éclatante, où tout marche avec ordre, où les personnages se mêlent sans se confondre, où l'œil saisit avidement l'harmonie des hommes et des choses, où l'intérêt est toujours palpitant. L'écrivain est à l'aise dans cette étude de la Grèce, c'est sa patrie, son atmosphère, on sent dès les premières pages que ce monde lui est depuis long-temps familier; et puis il se pose avec indépendance parmi ces figures qu'il considère tour à tour avec enthousiasme, calme et froideur, comme un homme qui sait leurs puissances et leurs côtés faibles; il en est de même de son étude sur la littérature romaine, qui complète le bon ouvrage de M. Ni-

sard. Les nombreuses traductions qu'il nous jette en allant relèvent avec bonheur ses considérations, et révèlent une grande connaissance des langues de Sophocle et d'Horace.

Dans le volume sur la *Bible*, la marche de l'auteur paraît plus embarrassée, il n'ose regarder qu'en profil ces colosses appelés Isaïe, David, Ezéchiel; les pages de Job manquent de développement, l'étude des Psaumes est plus qu'insuffisante, elle est tronquée. Jérémie, ce grand poète que l'ame tendre de M. Duquesnel doit si bien comprendre, y est à peine indiqué. C'est par endroits une sorte de chronologie froide où les transitions sont brusques, les liaisons molles, le dessin où nous demandions un tableau, nous ne trouvons, trop souvent que des esquisses. Mais cette incertitude de couleurs disparaît tout-à-fait parmi les formes brillantes de la Grèce; alors il peint à grands traits, et domine d'un coup-d'œil toutes les merveilles de l'organisation artistique. Dans la première partie il n'ose s'engager à travers les foudres du Sinaï, mais ici sa touche reprend de l'assurance, car il regarde le monde des hauteurs de l'Évangile.

Une dernière chose relève encore le goût si juste de M. Duquesnel. La critique du siècle dernier s'attachait de préférence à la phrase, à l'anatomie des mots, et devait par là même prendre un caractère de bavardage et d'ergotisme qui l'a tuée. Par une réaction naturelle la critique contemporaine s'est trop livrée aux généralités de la pensée, ce qui lui donne du vague et de l'indécision. L'auteur de l'*Histoire des lettres* s'est habilement préservé de ce double écueil; la pensée et l'art marchent dans son livre avec un parallélisme bien ménagé. Le style est en général harmonieux et fort, il se distingue par une clarté soutenue, première qualité, suivant nous, d'une étude classique. Il ne s'élève aux énergies de l'image que dans les résumés, alors il est plein de ces étincelles chaleureuses qui attestent un écrivain tout imprégné du Bossuet de l'histoire universelle; nous l'avons spécialement remarqué dans le beau chapitre qui termine la *Bible*. Ailleurs sa phrase se déroule avec les proportions du pur Louis XIV, ce qui lui donne je ne sais quoi d'Homérique et de Sophocléen. Dans ses momens d'audace jamais il n'abandonne l'idée principale qu'on retrouve jusque dans les ornemens et les moindres ciselures. Il n'ambitionne point cette demi-obscurité qui fait ressortir les jeux de lumière et de peinture; mais l'idée s'entoure partout des mêmes clartés, toujours elle vole au grand soleil.

L'auteur s'arrête à la fin du troisième siècle; il nous laisse avec Tacite sur les ruines de l'empire et de la liberté romaine, là finit la civilisation antique. Plus tard nous reprendrons cette histoire, et nous verrons se développer simultanément l'élément humain uni à l'élément divin dans la poésie chrétienne. Nous étudierons encore ce double mouvement, l'un qui produit, l'autre qui coordonne, l'un qui enfante les variétés, l'autre qui les rassemble dans l'unité d'une pensée. Ces deux volumes, malgré quelques taches qui les déparent feront désirer ceux qui doivent être publiés encore.

Nous suivrons avidement le jeune auteur dans ce moyen-âge si grand de vertus, d'héroïsme et d'amour; et notre ardente sympathie le récompensera peut-être un peu de son actif dévoûment aux intérêts de l'art. Il n'est encore rendu

qu'au tiers de son idée ; mais le voyage est bien commencé, bonne espérance au voyageur !

F. Dubreil.

LA FONTAINE DE PRAGUE.

Quand un des nôtres est revenu de loin, un de nos bonheurs, c'est de lui faire raconter, pendant les heures de la veillée, ce qu'il a vu dans le pays lointain ; on aime à comparer les croyances, les traditions de l'étranger, avec les histoires du pays natal..... Cette *poésie du peuple* est belle chez les nations du Nord. Là la vieille ballade a encore toute sa vogue ;.... et chose qui nous a touchés sans nous surprendre, en Bohême le paysan raconte les mêmes merveilles que nous avons entendues redire à l'habitant de la Bretagne : Le besoin de croire est le même partout.

A deux lieues de Prague, près d'un petit village, on montre près d'une vieille croix de bloc de pierres une source qui s'échappe d'un gros rocher, jamais ne brilla au soleil eau plus pure et plus limpide ; elle tombe d'abord goutte à goutte, comme les perles d'un collier dont on viendrait de rompre le fil, puis elle disparaît un instant sous le sable, pour jaillir un peu plus loin du milieu d'une touffe de mousse et de violettes. Cette source arrête plus d'un voyageur. Sur la hauteur du côteau, d'où surgit cette fontaine, on voit un antique château, encore habité par une des plus vieilles familles du pays.... Chaque fois qu'un membre de la noble famille doit mourir, la source s'arrête... et jusqu'à ce que le mort soit mis en terre, le *rocher ne pleure plus*, la source ne jaillit plus du milieu des violettes et de la mousse verdoyante.

Une fois un des châtelains auquel un vieux serviteur redisait cette merveille se mit à en rire : ce seigneur avait voyagé, et se faisait gloire d'avoir secoué de son esprit, comme indigne d'y avoir place, toutes les traditions de sa terre natale.

Je n'ambitionne pas cette superbe disposition qu'ont certaines gens à rejeter de leur mémoire toutes les histoires que dans leur enfance leur ont racontées leurs mères, ils me font l'effet d'arbres, tout chargés de fleurs, qui invoqueraient la tempête, pour les dépouiller de leur blanche et rose parure.

Enfin, le baron de Bohême, dont nous avons à parler aujourd'hui, avait cette fâcheuse propension à douter de tout.... Il était l'esprit fort de la contrée.....Un jour il tomba malade, et sur sa couche de douleur il plaisantait de la fontaine voisine, et disait à la garde qui veillait près de lui : Maintenant que je souffre, maintenant que la vie a l'air de vouloir s'arrêter dans mes veines, si tout ce que l'on débite dans le pays était vrai, la source du rocher devrait aussi couler moins vite.

Bonne vieille, ajoutait-il, allez donc à la fontaine, et puis vous reviendrez me dire comment coulent ses eaux.

Et la vieille garde partit pour interroger la source.

Au milieu des fêtes, quand tout leur sourit, quand la prospérité et la santé

les caressent, bien des hommes rient des superstitions ; mais si le malheur les touche seulement du bout du doigt, si le souffle de la maladie vient un instant à les refroidir, alors ils ne rient plus que des lèvres... Une crainte vague les saisit, malgré la force de leur raison.

Quand la vieille garde malade revint, ce ne fut pas tout-à-fait sans crainte que le baron l'interrogeât.

— Eh bien! la fontaine?

— Elle coule toujours.

— Comme hier ?

— Oui, Monseigneur, comme hier.

Tant mieux, allait dire monseigneur ; mais il s'arrêta, car ce mot aurait révélé qu'il n'avait pas été tout-à-fait sans inquiétude et sans un peu de croyance dans la tradition populaire.

Deux ou trois jours plus tard, souffrant toujours, il dit encore à la femme qui le veillait : Bonne vieille, je ne guéris, la fontaine coule-t-elle toujours?

— Si votre excellence veut que j'aille voir, j'irai !

— Allez sans qu'on vous voie.

Et la vieille partit ; et comme les années l'avaient rendue un peu infirme, elle fut assez long-temps absente, et pendant ce temps, le baron sentait au-dedans de lui une inquiétude croissante, une anxiété d'esprit qui venait se joindre à sa souffrance physique, et qui pesait sur sa poitrine.

— Eh bien, la source! s'écria-t-il quand la vieille rouvrit la porte de sa chambre, la source?

— La source !

— Oui, oui, la source va-t-elle toujours?

— Monseigneur se sent-il plus mal?

— Je ne vous parle pas de moi, je vous demande si la source coule encore.

— Non.... elle est tarie.

— Tarie ! tout-à-fait?

— Oui !

Ce oui tomba lourd sur le cœur du malade, malgré *sa force d'esprit* : il répéta souvent *tarie !... complètement tarie !...*

— Hélas ! oui, plus une goutte d'eau ne saute du rocher, plus une goutte ne jaillit de la mousse, répondit la bonne femme.

— Allez quérir mon chapelain.

— Dieu soit loué! s'écria la garde-malade ; monseigneur voit son état.

— Le prêtre vint, et le vieux seigneur fut bien mal..... mais enfin il guérit... Vous allez voir s'il n'eût pas mieux fait de mourir... Moi je pense que oui.

Quand la santé lui fut revenue, quand il se vit dans la salle du banquet, lorsque son page et son veneur vinrent de nouveau lui dire : Monseigneur, votre destrier est prêt, et les chasseurs vous attendent : il se prit de nouveau à rire de la fontaine miraculeuse, et dans sa joie il répétait : *Il n'y a que les faibles d'esprit qui qui croient à ces niaiseries du peuple.*

Pour célébrer sa convalescence, il résolut de donner une grande fête, et à dix

lieues à la ronde, il y invita toute la noblesse de la contrée.... Et lorsque le jour du banquet, ses convives arrivant lui demandaient de ses nouvelles, il répondait : *Je me porte à merveille, malgré la fontaine tarie. Gardez-vous, gardez-vous de donner croyance à tous les contes du pays.*

Somptueux et splendide fut le banquet, et nombreux les ménestrels dans la tribune de la grande salle..... Oh c'était vraiment merveille que de voir tant de jeunes et jolies châtelaines, parées de velours, coiffées de plumes et de perles, et puis tant de nobles seigneurs vêtus de brocard et d'or, sous les lueurs des flambeaux de cire parfumée, tout cela brillait comme les joies de la vie, comme le bonheur de ce monde.

Ah ! oui, comme le bonheur de ce monde !

Pendant qu'un des ménestrels chantait, et que tous les convives faisaient grand silence pour l'écouter..... le bruit de la porte qu'on ouvrait se fit entendre, et puis la portière de tapisserie qui tombait dessus s'entrouvrit, et un messager parut....

La voix du ménestrel cessa....

— Ménestrel, chante toujours, cria le vieux seigneur....

— Non, dit le messager, plus de chants de fête.

— Pourquoi ? demanda en pâlissant le vieillard.

— Ah ! Monseigneur, Monseigneur, lisez ! dit en mettant un genou en terre le messager..... Et le châtelain ayant pris la lettre, cria avec un accent de désespoir : Mon fils ! mon fils est mort.... C'était vrai..... Le jour même où la fontaine avait cessé de couler, le jeune et brillant héritier du seigneur avait cessé de vivre. La source s'était arrêtée dans son bouquet de mousse et de violettes et le jeune homme dans les belles années de son printemps.

Et si la fontaine du rocher s'était tarie, une source de pleurs s'ouvrit pour le vieux père.

Ah ! n'avais-je pas bien dit, n'eût-il pas mieux fait de mourir.

Vicomte Walsh.

PETIT COURS D'AGRICULTURE,

A L'USAGE DES GENS DU MONDE.

(3e article.)

Le mépris pour l'art qui assure et embellit l'existence des hommes est le fruit de l'ignorance.

Cette proposition est dure, il faut la prouver.

Mépriser l'art qu'ont exercé les patriarches qui furent les premiers rois, les plus illustres généraux de Rome, et la noblesse de tous les états modernes, qui, en procurant, à l'aide d'un travail modéré, la subsistance de la famille, conserve sa liberté, maintient sa dignité et son indépendance, préserve toujours le chef de la dure nécessité de tendre la main et lui donne le moyen d'aider un frère

malheureux, qu'est-ce, sinon de l'ignorance de l'histoire et des mœurs des peuples anciens et nouveaux!

Mépriser l'art qui couvre un pays d'arbres majestueux, et désarme la foudre à l'aide de leurs cimes, garnit des coteaux arides des pampres de la vigne, distribue les eaux du torrent et fait naître la plus riche verdure là où le passage désordonné des eaux ne laissait qu'un sable infertile, abrite une contrée par ces arbres fruitiers dont les fruits savoureux rafraîchissent les travailleurs et dont l'émondage défend le pauvre contre les rigueurs du froid, un tel dédain ne dénoterait-il pas la plus profonde ignorance?

Mais c'en est assez, notre proposition est justifiée, et nous passons à celle qui la suit.

La connaissance des ressources de l'agriculture doit être le complément de l'éducation d'un jeune homme appartenant aux classes élevées.

Nous sommes loin de prétendre que tous les jeunes gens de familles riches doivent cultiver la terre : mais nous ne craignons pas d'avancer que leur instruction demeure incomplète, tant qu'elle ne comprend pas la connaissance des procédés en usage, dans les pays bien cultivés, pour obtenir du sol les choses essentielles à la vie.

Sans doute, il n'est pas nécessaire que tous connaissent à fond, les secrets de l'agriculture la plus perfectionnée. Mais tous doivent avoir quelqu'idée de l'application des connaissances qu'ils ont acquises, à si grands frais, pendant leur jeunesse, à l'art qui les résume toutes pour le bonheur de l'homme.

Vous avez approfondi les sciences morales, la philosophie, l'histoire, le droit, etc. Quel est le but de ces hautes études? c'est, sans contredit, de vous rendre meilleurs, et de vous préparer aussi à servir la société en exerçant des emplois qui exigent ces études préliminaires, et qui sont interdites à l'immense majorité des citoyens, par les dépenses qu'elles nécessitent. Mais ces sciences ont des rapports directs, intimes avec la culture de la terre, et avec les hommes qui y sont perpétuellement engagés; et comment saisir ces rapports, si l'on n'a aucune idée des procédés de l'agriculture. — Prenez y garde, pour se faire écouter, avec un peu de faveur, des hommes d'une profession, il faut être assez familiarisé avec les pratiques de cette profession, pour en comprendre les actes, les besoins et les ressources; il faut savoir rapporter aux termes, aux expressions qui ne traduisent les faits, les conseils, les leçons que l'on veut leur donner.

Tout est dans tout, a dit M. Jacotot; on peut rire de cet axiome, mais il recèle une profonde philosophie.

Voyez ce prêtre zélé que ses études théologiques et l'exercice de son ministère semblent tenir étranger à l'agriculture. Il veut gagner ce laboureur que l'ignorance et l'indifférence éloignent de la religion. — Comment l'aborder? C'est à la charrue qu'il va le chercher; il la considère, il l'observe avec lui, il en montre l'imperfection, il trace un sillon de ses mains et lui prouve ainsi l'estime qu'il fait de son état, et raisonnant ensuite sur la beauté de ses récoltes, il le

conduit insensiblement vers celui qui verse sur ses champs, la rosée qui les fertilise, et en ouvrant ainsi le cœur de son disciple à la reconnaissance, il y fait pénétrer la religion et l'amour.—Et comment ce prêtre eût-il conquis la confiance de cet insouciant laboureur, s'il n'eût possédé quelques notions de sa profession.

Et le riche n'a-t-il pas aussi à exercer sur le pauvre, et sur l'homme de la glèbe, un véritable sacerdoce, et comment se faire entendre de ces 26 millions d'hommes qui exploitent le sol de la France, si l'on ne connaît leur langage; et qu'est-ce qu'e le langage, sinon la parole qui exprime les idées, et quelles idées sont familières aux hommes de la terre, sinon premièrement celles qui dérivent de sa culture.

La providence, en vous donnant la terre, vous a confié aussi une mission de gouvernement sur ceux qui la cultivent, et comment la remplirez-vous, si vous ne connaissez leur vie, leurs mœurs, leurs besoins; tous ces hommes de la nature rapportent à la terre leurs pensées, leurs désirs, leurs passions. — Cessez de méconnaître la liaison intime, nécessaire des hautes sciences dont vous avez pénétré les mystères, avec la culture du sol dont vous possédez une portion.

La connaissance conduit à l'estime; oui, vous honorerez cette profession qui est si favorable à la vertu, qui s'allie si bien avec les méditations graves, qui laisse aux hommes distingués par les dons de l'esprit des loisirs pour l'étude, et à ceux qu'anime la charité du temps et des moyens pour la pratiquer.

Étudiez donc le cercle immense des ressources de l'agriculture de votre patrie, et si des devoirs d'une autre nature vous éloignent des champs, et vous condamnent à vivre dans les cités, préparez-vous du moins la précieuse facilité, d'y revenir un jour, pour y goûter un utile repos, y recouvrer une santé affaiblie par des travaux trop casaniers, y élever avec moins de dangers pour leur innocence vos jeunes enfans, et y travailler, avec plus de consolations, au bonheur de quelques-uns de vos frères moins favorisés que vous des biens de la fortune, et de ceux de l'intelligence.

Mais parcourons rapidement l'investigation des moyens d'application des connaissances des divers ordres à l'agriculture.

Les mathématiques. — Avez vous gardé de cette étude les notions d'ordre, de précision, de pondération rigoureuse, des rapports qu'elle renferme si éminemment?—Appliquez-les à l'agriculture et vous en régulariserez les calculs.

La physique, la chimie, l'histoire naturelle. — Venez mettre ces diverses sciences à contribution sur un champ en culture, et vous apercevrez les causes de tant d'effets singuliers qui échappent au vulgaire, et vous découvrirez des moyens nombreux de varier et de perfectionner les produits de la terre.

Venez, venez, jeunes élèves de nos savantes écoles, appliquer les lois de la mécanique, de la physique et de la chimie, aux procédés de la culture, sur une petite exploitation modèle, et vous saurez apprécier les ressources encore inconnues de notre agriculture, pour la grandeur et le bonheur de notre patrie, et c'est seulement alors que nous proclamerons complète la brillante éducation que vous avez reçue.

De Rainneville.

ENCORE UNE PLAIE!

J'aborde ici la plaie honteuse de la société. Et je ne veux pas parler de la prostitution des corps avec ces soixante mille prêtresses inscrites sur les registres de la police: ulcère hideuse qui ronge la société au cœur, qui la pourrit jusque dans la moelle de ses os, et qui bientôt ne laissera d'elle qu'un cadavre dégoûtant pour les vers eux-mêmes. Il est une prostitution plus infâme que celle qui s'assied le soir sur la borne, parce qu'elle attaque ce que l'homme a reçu de plus cher, l'ame. Dans un corps livré à toutes les misères de la volupté et qui s'est usé dans la luxure, peut battre fort et fier un cœur sans souillure. Sur un front que le libertinage a dévasté, l'honneur peut résider immaculé, et le regard que la débauche a flétri peut encore soutenir, sans se baisser, celui de son semblable. Mais à celui qui a prostitué son talent, sa conscience, que peut-il rester? Celui qui pour de l'or a vendu sa pensée, son opinion, sa parole, qu'a-t-il encore? Marqué du signe de Judas, où peut-il se présenter sans rougir? Et cependant est-il petit le nombre de ceux qui ont vendu leur ame à Mammon, le dieu de l'or? de ce ceux qui ont trahi leur Dieu par un baiser ou l'ont étouffé dans un embrassement de frère? Hélas! hélas! les imprudentes perturbations sociales qu'on nomme révolutions en brisant les chênes séculaires qui étaient l'orgueil du pays, tout dévorant sa substance, ont fait surgir instantanément de parasites ambitions qui ont voulu s'engraisser du suc qui nourrissait le géant maintenant étendu à terre. Toutes les convoitises ont été réveillées, et pour me servir de l'expression d'un des plus grands peintres de la nature humaine, on a vu les hommes *se ruer dans la servitude*, assiéger les palais où se distribuaient les cartes d'admission au festin splendide que la hache, la guillotine et la confiscation venaient de servir. Là il y a eu combat et lutte. On s'est disputé la palme de la bassesse. Les courtisans des anciens rois ont presque partout été vaincus: les nouveaux maîtres étaient plus exigeans. Alors on a vu des pères offrir leurs filles belles et innocentes, et recevoir en échange le droit de pressurer le peuple, d'exprimer en or sa substance et d'être grands par cet or. On a vu dès vieillards à cheveux blancs offrir la parole d'en haut, dont leurs lèvres avaient été consacrées dépositaires dans les jours de leur vertueuse jeunesse, pour un instrument de servitude, et recevoir en échange une croix qui n'était pas celle du Sauveur, être enrôlés dans une milice qui n'était pas celle de l'Église et siéger parmi les oppresseurs de ceux dont ils se disaient les pères. Et l'homme qui avait reçu du ciel cette étincelle pure qu'on appelle le génie, cette flamme qui éclaire le monde, quelquefois le brûle: lui à qui avait été confiée une mission austère de vérité et de vertu, lui qui devait fuir les hommes méchans, fuir dans le désert comme Jean, pour y purifier sa parole et là prêcher Dieu et ses œuvres; eh bien! qu'a-t-il fait? Ce qu'il a fait? Il a convoité les joies de la terre. Il s'est approché du banquet où l'on blasphémait Dieu, et ce n'a pas été cette fois pour écrire sur le mur trois paroles d'anathème qui troublassent les convives. Non; il leur a dit: Me voici, et voici ma lyre, la lyre du poëte. Admettez-moi dans vos festins, et je chan-

terai vos plaisirs, je couronnerai des roses de la poésie vos coupes d'or, où coule un vin plus doux que le nectar des dieux. Et si à travers le brillant dédale de vos palais, le cri de la faim qui s'est couchée dans la rue, à votre porte, vous arrive avec les sifflemens du vent, les sons de ma lyre et mes chants inspirés couvriront ces sons importuns. Ainsi la poésie, fille du ciel, s'est assise à la table des riches de la terre.

Et un autre est venu, et il a dit : J'ai une parole éloquente et une plume habile. Je prouverai tout ce que vous voudrez, je puis même faire croire à votre vertu : que voulez-vous me donner? et ils sont restés d'accord de trente deniers.

Et cet exemple a été trouvé beau ; et plusieurs sont venus offrir leurs langues et leurs plumes ; et les puissans en ont acheté plusieurs, des milliers. Les uns écrivaient tous les jours des hymnes en l'honneur de leurs maîtres, ils célébraient leur justice, leurs talens, leurs vertus, et ils les envoyaient par des courriers dans tous les coins de l'univers civilisé. D'autres arrangeaient ces hymnes en langage populaire et les placardaient au coin des rues pour que le peuple les lût et ne crût plus à sa souffrance. D'autres les mettaient en rime et les faisaient chanter par des vagabonds sur les places publiques, et tous recevaient leur salaire suivant leur mérite, et ils étaient grands par le mensonge, et ils s'enrichissaient en prostituant la parole et la conscience.

Or, il en venait plusieurs pour se livrer à ce commerce et pour vendre leur ame, mais toutes les places étaient prises, et on ne voulait plus même de celles qui étaient au rabais.

Il y eut alors des hommes habiles, des spéculateurs exercés ; et ils dirent : Ceux qui ont maintenant le pouvoir, l'ont-ils toujours eu? Non, car nous savons le jour auquel ils l'ont obtenu. Et nous aussi, nous pouvons l'obtenir comme eux et nous substituer à leur place. Pour y réussir, imitons-les : usons de la parole. Attaquons par la presse ceux que la presse a élevés. Alors ils firent un appel à tous ceux qui n'avaient pu se vendre, et ils leur offrirent d'abord de l'or, puis une part du pouvoir, s'ils y arrivaient. Ainsi s'est constituée la presse polémique. Et on a vu des tripotages à faire rougir des mouchards. Les uns soutenaient le pouvoir dans un journal du matin, et l'opposition dans un un journal du soir, pour prendre des deux mains. D'autres, aussi infâmes que Jean-Baptiste Rousseau qui finissait ses traductions des Psaumes par des couplets orduriers qu'il appelait des *Gloria Patri*, écrivaient au commencement du mois dans un recueil religieux et monarchique, de touchantes élégies sur la famille exilée et sur les temples déserts, quelques jours après préconisaient dans un journal irréligieux, la fin prochaine de toute croyance ; et dans l'intervalle faisaient des contes obscènes, remuaient des chroniques scandaleuses : et cela pour de l'or. D'autres signaient de leur nom des rapsodies d'écolier, et leur nom, talisman souverain, faisait applaudir des pauvretés et garnissait les coffres de l'industriel libraire ou directeur de théâtre qu'ils s'étaient associé : et ils partageaient l'or. L'or ! toujours l'or ! la seule vertu du siècle, son seul désir, sa seule conscience ! panacée universelle pour toutes les blessures de l'ame, tous les crimes, toutes les hontes ; dernier mot de notre civilisation perfectionnée. Philo-

sophes, poëtes, hommes d'état, vous parlez d'honneur, de gloire, de vérité : vous mentez impudemment : vous voulez dire l'or. Vous ne croyez à rien, par Dieu ! pas même à vous. Le passé ne vous appartient pas ; vous avez renoncé à l'avenir ; il ne vous reste que le présent, et vous voulez en jouir. Vous ne voulez rien refuser à votre chair sensuelle, à votre esprit vaniteux, à votre folle imagination, vous voulez jouir, et voilà pourquoi vous voulez de l'or, de l'or, à jeter à vos courtisannes ! de l'or pour en gorger vos flatteurs, vos parasites, vos valets qui vous flagornent ! de l'or pour faire jaillir des étincelles, sous les pieds des plus fiers coursiers de l'Arabie, de ce pavé dont vous avez autrefois balayé la boue ! de l'or pour faire bayer le stupide Parisien devant vos laquais chamarrés et vos carosses armoriés ! de l'or pour tout cela et pour toutes les folies et les crimes qui peuvent traverser une tête d'homme !

L'or ! ce mot résume tout, parce qu'il répond à tous les vices : et le vice est la seule réalité de cette terre.

VOYAGES.

PHYSIONOMIE DE MOSCOU.

En un seul réside toute la puissance en Russie ; mais cette puissance se divise et s'appuie sur trois larges bases, et cette trinité de force s'appelle Moscou, Saint-Pétersbourg et Kieff. Moscou, la mère-patrie, ainsi qu'ils l'appellent, l'arche slave où se conservent intacts les vieux usages, les vieilles coutumes, les antiques croyances, le temple patriarchal où brûle sans cesse et sans interruption le feu impérial, l'autel immémorial où sont sacrés et couronnés les empereurs; Pétersbourg, la résidence du souverain, la capitale européenne de la Russie, la ville de montre aux étrangers, la ville étalage pour le commerce extérieur, le centre de tous les rayons lumineux qui s'étendent sur tout l'empire pour le civiliser ; Kieff, surnommée la ville sainte, la ville de la religion, la ville des miracles, la Rome grecque où affluent chaque année des cent milliers de pélerins venus de toutes les parties de l'empire pour toucher les reliques des saints et martyrs, pour voir les catacombes des chrétiens de l'Orient; le tabernacle d'où jaillit la foi, qui fait la force des nations, qui donne aux peuples les grands avenirs et les grandes choses.

En examinant chacune de ces trois villes qui renferment chacune un principe vital, qui forment pour ainsi dire le cœur, l'esprit et l'ame de la Russie, en les regardant sous leur aspect physique et moral, on est amené naturellement à comprendre le colosse toujours grandissant qu'elles ont enfanté. On sent que c'est peut-être à leur caractère si distinct qu'il leur faut attribuer cette force chaque jour croissante. La civilisation tempère la barbarie, la barbarie retient l'élan trop rapide de la civilisation, et la religion les harmonise, en les faisant tendre au même but ; l'adoration d'un seul et même être, Dieu et l'Empereur, qui en Russie ne font qu'un. L'esprit religieux, c'est la sauvegarde des empires ;

les empires tombent quand les dieux s'en vont. La Russie sera grande, parce qu'elle a la foi.

Moscou, l'ancienne capitale des Russes, s'est défait de son titre en faveur de Pétersbourg, comme une reine-mère abdiquerait en faveur de sa fille ; elle s'est trouvée trop vieille pour traiter des choses de l'Europe, et s'est renfermée dans son Kremlin comme dans un cloître, avec ses traditions, ses vieux souvenirs, ses institutions primitives. Seulement, de temps en temps elle met en branle les mille cloches de ses trois cents églises, et sa grande voix religieuse et monarchique se fait entendre aux palais de la Newa, comme une sage conseillère, contre le contact de la dépravation moderne.

Avant de suivre Moscou dans sa vie intérieure, dans ses fêtes saintes ou profanes, avant de participer aux joies, aux plaisirs de ses seigneurs, de son peuple, avant d'examiner le commerce, l'industrie de ses marchands, il faut la voir sous son aspect extérieur et dans son brillant costume d'hiver, et dans sa coquette parure d'été. Il faut monter au haut de la tour d'Ivan-Veliki, la plus belle et la plus haute tour qu'elle ait dans son enceinte, et contempler avec admiration à chacune de ses métamorphoses le superbe et unique panorama qu'elle déploie aux regards étonnés. Sans son manteau de neige, c'est Constantinople avec toute sa magie, et peut-être avec plus de bizarrerie et d'originalité. C'est une décoration féerie, qui ne peut se comparer à rien. Qu'on se figure un horizon immense de toutes couleurs, d'où s'échappent mille pointes pyramidales, se terminant toutes par des boules d'or et d'argent, qui brûlent et scintillent au soleil comme des globes de feu. De tous côtés, des touffes de verdure qui s'élancent gracieuses, et coupent par intervalles ces longs cordons de bâtimens de toute espèce aux toits verts et rouges ; çà et là, dans l'intérieur de la ville, des monumens de toutes formes, de tous styles, de toute architecture; des temples grecs, des palais à colonnes, des églises ressemblant à des mosquées avec des escaliers couverts ; d'autres qui ont pu faire croire à l'Italie ; quelques-unes qui rappellent le gothique avec des ogives, des découpures, des dentelles ; un plus grand nombre, brillantes à l'extérieur de peintures et de mosaïques aux fonds dorés. Puis, dans la campagne, au loin, quelques kiosques élégans, des massifs de sapins bien noirs, à travers lesquels on aperçoit les murailles blanches de quelque couvent solitaire ; et enfin, en regardant à ses pieds la Moskowa qui traverse en serpentant toute la ville, et autour de soi la grande muraille crénelée du Kremlin, flanquée de distance en distance de tourelles carrées, aux toits verts, si vaste, si grande, si gigantesque, qu'on la prendrait volontiers pour l'enceinte d'une grande cité ; et qui renferme place, palais, musées, arsenaux, et treize grandes églises, chacune avec leurs tours, chacune avec leurs treize petites coupoles d'or, d'argent, ou lapis-lazuli. Non, certes, on ne peut imaginer un coup-d'œil plus magnifique et plus enchanteur. Il y a là un cachet particulier qu'on ne rencontre nulle part. Il y a de plus belles villes que Moscou, mais nulle n'excite plus de surprise, et ne produit aux yeux un ensemble aussi fantastique et aussi merveilleux. Et quand vient l'hiver, elle change d'aspect sans changer de forme ; sous la pelisse d'argent qui la couvre, on la devine, on l'admire encore; ses boules d'or s'élancent comme

autant de têtes de cette surface blanche, et le soleil joue toujours avec elles. Souvent même ses rayons argentent toute la plaine, et l'on dirait qu'elle est semée de diamans. Pourtant, je l'avoue, ce spectacle dans sa beauté, a quelque chose de triste qui glace l'ame : il faut être Russe pour aimer la neige, pour l'aimer surtout long-temps ; pour vivre avec elle huit mois entiers sans murmurer, sans regretter ni les arbres, ni les fruits, ni les fleurs. On dirait à les voir, les Russes, si joyeux, si rians quand elle tombe à gros flocons, que c'est un ornement pour la nature qui s'endort, et que son aspect si triste et si froid doit ranimer et réchauffer le cœur. Hélas! pour les étrangers, c'est un grand linceuil à la nature morte; et sa vue, qu'ils commencent par admirer, peu à peu leur fait mal, et ils se sentent mourir avec elle. Mais Dieu a bien fait chaque chose ; il a créé chaque peuple pour le pays qu'il lui a donné. La neige est aussi nécessaire aux Russes que la lave du Vésuve aux Napolitains.

Moscou, vue dans ses détails, n'est plus Moscou vue d'effet dans son ensemble du haut de la tour d'Ivan-Veliki ; Moscou perd alors de sa teinte orientale pour prendre une couleur plus à elle, plus naturelle. A part ces grands édifices dus à la civilisation européenne, ces églises bizarres qui témoignent de l'Asie, les maisons, les boutiques, les équipages, le costume du peuple, tout est russe. Il n'est rien là qui ne soit nouveau pour nos yeux, qui ne sorte de nos mœurs ; ce sont d'autres formes, c'est une autre manière de commerce ; c'est un autre bruit, une autre animation.

Les maisons, dont les deux tiers sont en bois, mais dont l'extérieur, revêtu d'un plâtre bien uni, leur donne la même apparence que si elles étaient en pierre, diffèrent selon qu'elles appartiennent aux seigneurs ou aux marchands. Celles des premiers se remarquent généralement par des colonnes ayant pour piédestal une espèce d'étage bâtard avec de grandes ouvertures, quelquefois par des balcons, et toujours par un petit porche qui avance assez disgracieusement au-devant de la porte, pour garantir de la pluie. Il n'y a jamais de porte-cochère que celle de la cour, et l'on ne peut entrer à couvert en voiture. Rarement aussi deux hôtels se touchent, et le plus souvent ils sont joints par une palissade en bois peint qui entoure et jardins et dépendances. Celles des seconds, au contraire, loin d'être isolées, semblent par leur alignement et leur grande régularité ne faire qu'une immense caserne ; et si ce n'étaient les enseignes bariolées et éclatantes qui distinguent chaque boutique, les petits escaliers de pierre qu'il faut monter pour y arriver, on croirait que toute la rue n'offre qu'un seul et même magasin. Presque toujours chaque quartier a sa branche de commerce ; celui-ci renferme les selliers, celui-là les couteliers , un autre les marchands de verreries, un autre les apprêteurs de cuirs, etc. Un seul, appelé le Pont des maréchaux, offre du mélange, de la variété, et se compose de toutes sortes de marchands, de toutes sortes de marchandises. Mais il a aussi sa spécialité, car il n'est occupé que par des étrangers ; des Français, des Allemands, des Italiens, des Suisses : alors c'est la diversité, c'est le luxe des étalages d'Europe ; c'est le Corso, le Palais-Royal moscovite, où affluent tous les équipages fashionnables ; chaque magasin compte devant sa porte une dizaine de laquais à livrées armoiriées. Une femme à la mode

ne peut passer un jour sans avoir fait au Pont des Maréchaux une apparition, sans y avoir acheté quelques babioles françaises qu'on lui fait payer au poids de l'or. Les gros marchands russes ont aussi de leur côté leur rendez-vous commercial : c'est près du Kremlin, un immense bâtiment couvert partagé en une infinité de galeries éclairées toutes par en haut, et qui renferment chacune une branche des produits du commeree russe. C'est là le vrai bazar oriental où se presse, se pousse toute la hiérarchie commerçante : c'est une cohue, un bruit, un tapage inimaginable ; c'est à qui criera le plus fort et des vendeurs et des acheteurs ; les uns pour faire acheter, les autres pour se débarrasser des importunités. Un seigneur ne va là qu'incognito, mais les marchands l'ont bientôt reconnu, et il faut voir alors comme ils le harcèlent : l'un lui fait de grands saluts jusqu'à terre et veut absolument lui montrer ses fourrures ; l'autre le tire par sa pelisse pourlui faire admirer ses soieries ; celui-ci l'entraîne sous un rideau blanc qui ferme une espèce de café, pour lui faire goûter un kvass particulier ; et celui-là n'est pas heureux qu'il n'ait bien voulu manger de ses dattes, de ses figues, de ses pistaches nouvellement arrivées d'Astrakan. Puis ce sont des vendeurs ambulans qui le poursuivent avec leurs paniers de poissons, de caviar, d'oranges et de citrons.

Et tout ce peuple, il faut le voir avec son costume national, sa longue cafetane bleue retenue par une ceinture de laine de couleur, son chapeau de feutre noir à la forme basse et aux larges bords, ou bien son haut bonnet de drap bleu ou rouge, tout garni de fourrures, puis des cheveux coupés carrément sur le front, à la hauteur des sourcils, et d'une longueur égale tout autour de sa tête, et sa grande barbe qui lui descend sur la poitrine, oh ! alors on sent combien tout ce pays a d'harmonie, et quel caractère primitif il a su conserver au milieu de cette fermentation de l'Europe ce besoin de changement et de bouleversement qui la tourmente. Par les rues alignées de Moscou, on voit à la vérité passer dans leurs voitures à quatre chevaux les anciens boyards habillés à la française ; mais eux exceptés, la Moscou d'aujourd'hui est encore la Moscou d'autrefois. Certes, elle a subi comme ville d'immenses améliorations, son commerce a pris une plus grande extension, son industrie s'est développée au point de pouvoir lutter avec la première ville manufacturière de l'Europe ; et quand nous examinerons ce qu'elle était, et ce qu'elle est maintenant, nous serons étonnés de l'énorme distance qu'elle a parcourue en si peu de temps ; mais ses usages, ses coutumes, ses idées religieuses, ses croyances, sa superstition sont toujours les mêmes.

Les pigeons, les corbeaux se promènent dans la ville comme par le passé ; le Moscovite s'habille comme s'habillaient ses pères ; comme eux, il se prosterne dans la neige, et fait dix signes de croix s'il passe devant une chapelle, devant une image ; comme eux, il aime la pompe et les fêtes de son culte ; puis comme eux aussi il adore son souverain à l'égal de Dieu, et il lui voue la même obéissance, la même abnégation, la même foi. Pour lui, enfin, Moscou c'est toujours la vieille et vraie capitale de l'empire, et ce sont ses enfans qui sont les vrais Russes.

Mais, disait-on un jour devant moi à un mocgik qui se glorifiait de lui appartenir : — « Ce n'est qu'une ville neuve, votre ville ! elle est tout récemment re-

bâtie ; l'ancienne, les Français ne l'ont-ils pas brûlée ? — Bah ! répondit-il en hochant la tête, et en montrant du doigt le clocher d'Ivan-Veliki, et le Kremlin !.....

PAUL DE JULVÉCOURT.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

LES HUGUENOTS, PAR M. MEYERBEER.

Depuis le jour où Pascal a proclamé cette vérité, à savoir : « que l'homme est un individu qui apprend toujours, » on a bien disputé sur le progrès et sa nature. Ce n'est certes pas nous qui nierons les évolutions progressives de l'humanité, c'est-à-dire des siècles et des peuples du monde en marche vers un but commun, mais nous aimerions à trouver moins de vague et plus de méthode dans les ouvrages où l'on a essayé de prouver la perfectibilité humaine. Ni Perrault, dont Boileau étouffa la voix sous un déluge de sarcasmes, ni Lamothe, ni la philosophie du dix-huitième siècle, ni enfin madame de Staël et ses disciples, ne nous paraissent l'avoir clairement et explicitement démontrée, et cela faute d'un plan bien fixe et bien suivi. Quand on veut établir la prééminence d'une époque sur une autre, nous sommes bien aise de trouver ici l'occasion de le dire en passant, il faut, ce me semble, commencer par réunir séparément chacun des élémens constitutifs de la perfection particulière de ces deux époques, puis les comparer entre eux, et les résumant enfin dans deux vastes synthèses, voir si de la comparaison de leurs ensembles résulte la supériorité réelle de l'une sur l'autre ; hors de là, rien de positif. Mais, de même qu'il est des vérités intuitives, il est aussi des progrès qui nous frappent d'évidence comme un trait de lumière : tel est celui qui éclata au douzième siècle, à l'aurore de la chevalerie française ; celui du siècle de Louis XIV ; celui qui se manifeste depuis long-temps dans les sciences physiques ; celui de la musique moderne sur celle du passé. Quel siècle pourrait le disputer au nôtre sous ce dernier rapport ? A quelle autre époque de l'histoire de l'Europe vit-on surgir un aussi grand nombre de musiciens aussi distingués que les Gluck, les Beethoven, les Mozart, les Weber, les Rossini, et des œuvres pareilles à *Iphigénie en Tauride*, *Fidelio*, *don Juan*, *Freyschütz*, *Moïse*, et tant d'autres immortels chefs-d'œuvre que nous pourrions citer ? L'Allemagne et l'Italie tiennent le sceptre incontesté de la musique européenne. La musique d'Italie respire tous les parfums de cette *terra molle e dilettosa*, avec toute la douceur et toute la mélodie de la langue de ses habitans. En Allemagne, au contraire, elle est sombre, grave, sévère, pleine d'harmonie et de force, comme la vieille et rude nature germanique dont elle semble revêtir l'expression. Là, de même qu'en Italie, tout le monde chante, tout le monde sait la musique ; c'est l'art le plus populaire et le mieux exécuté. La France, elle-même, quelque ingrate que soit sa langue, quelqu'anti-musicale que soit sa nature, a aussi enfin aujourd'hui ses grands musiciens, ses musiciens nationaux, et de plus elle est le foyer principal où éclate dans toute son activité la musique européenne. Si le Théâtre des Italiens et l'Opéra, qui en sont les deux premiers organes, et dont les forces se trouvent divisées, étaient réunis en un seul ; si les voix et l'instrumentation des deux théâtres se fondaient, selon le vœu tant de fois émis, il en résulterait une admirable unité dont les fruits sont incalculables, et qui élèverait la musique à une hauteur dont rien ne peut donner l'idée. En attendant, chacun d'eux enfante de son côté : voici que l'un nous donne *i Briganti*, de Mercadante, et l'autre *les Huguenots* de M. Meyerbeer glorieux anneau ajouté à la chaîne de nos célébrités musicales, et que le *Crociato*, et surtout *Robert le-Diable* ont placé si haut dans l'opinion

publique. Chacun connaît le fond de *i Briganti*, ce sont les *Brigands* de Schiller; cet opéra, malgré sa longueur démesurée, a obtenu un assez grand succès, grâce au rare talent des chanteurs italiens.

Quant aux *Huguenots*, comme *poème*, c'est la création la plus monstrueuse et la plus stupide, nous ne déguiserons pas le mot, qui soit sortie de la plume d'un écrivain; elle est en tout point digne du *génie* de M. Scribe le vaudevilliste, et s'il n'était pas depuis un mois de l'Académie, à coup sûr elle lui en aurait ouvert les portes.

Des chevaliers chantent et boivent attablés dans une des salles du château des comtes de Nevers. Raoul de Nangis, jeune seigneur huguenot très en crédit auprès de Coligny, se présente suivi d'un vieux soldat huguenot aussi, nommé Marcel : il aime sans savoir son nom, Valentine, fille du comte de Saint-Bris, qui est catholique, et la reine Marguerite de Valois la lui destine pour épouse ; mais si tôt qu'il apprend quelle est sa religion il refuse de l'épouser.

Cependant, le comte de Saint-Bris a donné sa fille à Nevers, et a résolu de tirer vengeance de l'insulte de Raoul. Le cortége nuptial traverse le pré aux Clercs, où le peuple rassemblé se délasse des travaux de la semaine, en se livrant à la joie. Dans ce moment, un homme fend la foule, et remet une lettre au comte de Saint-Bris; c'est un cartel de la part de Raoul, et le messager est Marcel, son fidèle serviteur. Le comte accepte le duel, mais au moment où il va en venir aux mains avec son rival, des assassins apostés par lui, s'élancent sur Raoul de Nangis, Marcel et les deux huguenots qui l'ont suivi; à leurs cris, des soldats protestans accourent, et un combat acharné est sur le point de s'engager, quand la reine Marguerite arrive et tout rentre dans le calme.

Le massacre des huguenots n'en sera pourtant pas moins exécuté : Saint-Bris, le comte de Nevers et un grand nombre de seigneurs catholiques, rassemblés dans la chambre de Valentine devisent de la sanglante journée qui va avoir lieu. Raoul, qui s'y est aussi glissé, en surprend le fatal secret; il entend les catholiques jurer, au nom de Dieu, de n'épargner aucun des huguenots, et Saint-Bris qui aiguillonne leur fureur. Il voit paraître les trois moines qui viennent bénir les poignards; il voit briller le fer sous lequel vont tomber ses frères.... Il frémit, son sang bouillonne dans ses veines; il s'élance de sa cachette, mais la foule s'est écoulée. Il ne reste plus dans la chambre nuptiale que Valentine. En vain elle veut retenir son amant; en vain elle le presse, elle le conjure ; le bruit des cloches qui donne le signal du massacre retentit : Raoul s'arrache de ses bras, et s'élance du haut du balcon.

A quelques heures de là, tandis que l'orage de la Saint-Barthélemy se déchaîne dans toute sa fureur, le hasard réunit Raoul, Marcel et Valentine au fond d'un cloître désert. La comtesse de Nevers supplie Raoul de se soustraire à la mort en abjurant. Voyant qu'il s'y refuse opiniâtrément, elle se décide elle-même à se faire protestante, renie sa religion, oublie son mari, qui vient de périr de la main des huguenots, et veut n'avoir plus d'autre époux que Raoul. Marcel, leur valet, les marie, et à peine leur a-t-il donné la bénédiction nuptiale, que les catholiques s'élancent dans le temple, et qu'ils sont massacrés tous trois par les ordres du comte de Saint-Bris.

Je le demande, était-il possible d'entasser plus de bévues historiques, plus de traits de mauvaise foi, plus de détails révoltans que dans cette pièce? Le défaut de moralité qui y règne d'un bout à l'autre a imprimé à son ensemble quelque chose d'une sécheresse, d'une sévérité, d'un matérialisme incroyable. Il a fallu l'immense talent de M. Meyerbeer pour tirer du sujet le parti qu'il en a tiré, et toutes les ressources de l'instrumentation, qui est admirable, pour assurer le succès de l'opéra. La bénédiction des poignards, le duo entre Valentine et Raoul et le trio du cinquième acte, sont sans contredit les plus beaux morceaux de la musique; le premier surtout a, dans son *crescendo*, une force, une grandeur, une sublimité dont rien n'approche. Eh bien! d'où vient que l'esprit se révolte contre l'oreille en les écoutant, que l'un repousse ce que l'autre admire, et qu'on maudit le

poète en applaudissant au musicien? C'est que toute harmonie entre la beauté physique et la beauté morale est brisée dans cette œuvre; que les moines auxquels on fait pousser des cris de haine et de mort sont des prêtres d'un Dieu de paix, qu'on calomnie indignement; que Valentine est une épouse adultère, qui reçoit son amant la nuit même de ses noces, et dans la chambre de son mari; c'est qu'enfin l'homme qui unit le sort de cette femme à celui de Raoul et leur impose les mains, le fait au moment même où le cadavre du mari de la comtesse de Nevers est encore là, tout chaud, pour ainsi dire, gisant à ses regards, et que ce ministre d'une nouvelle espèce n'est, après tout, qu'un valet. Ce défaut de moralité n'était, du reste, pas le seul qu'eût à vaincre M. Meyerbeer : il avait encore à lutter contre l'absence totale d'intérêt dans le *poème*. Est-ce aux huguenots qu'on peut s'intéresser? est-ce aux catholiques, qu'on a peints sous de si noires couleurs? est-ce à Valentine, cette épouse sans pudeur? est-ce à Raoul, personnage complètement nul? est-ce à Marcel, ce *leporello*, qui indignerait s'il ne faisait pas rire? Non, en vérité, l'intérêt ne repose sur personne. Il en était bien autrement dans *Robert-le-Diable* : outre le beau développement psycologique qu'on y admire, et les beautés morales qui y élèvent l'âme ou la font palpiter des plus nobles émotions, le musicien y trouvait en action les deux plus puissans leviers qu'on ait jamais fait mouvoir pour l'ébranler et la ravir : la vie d'un côté, et la mort éternelle de l'autre; le ciel et l'enfer en présence. Ici rien de tout cela : deux partis qui hurlent, qui boivent, chantent et s'égorgent, voilà tout. Mais nous nous hâtons d'aborder la question religieuse et historique, la plus importante à nos yeux.—Je voudrais bien savoir où M. Scribe a été prendre que le massacre de la Saint-Barthélemy était le fruit d'une vengeance particulière, et que le catholicisme envoya ses prêtres bénir les poignards qui se rougirent du sang des huguenots... Jusqu'ici, tout le monde s'était accordé à ne voir dans cette épouvantable boucherie d'hommes qu'un des actes de la politique atroce de Catherine de Médicis, et pas du tout l'œuvre du parti catholique, encore moins d'un seigneur comte de Saint-Bris. Il paraît que le noble académicien veut refaire l'histoire comme il a refait le drame, et briguer l'honneur d'être sifflé tout à la fois comme historien et comme vaudevilliste; à merveille! le public est tout disposé à lui donner satisfaction. « Il semble cependant, dit une *Revue* dont nous sommes loin de partager toutes les opinions, mais que nous nous plaisons à citer ici, par cela même qu'elle est rarement d'accord avec nous en pareille matière, et que l'hommage qu'elle rend à la vérité n'en a que plus de poids, — il semble qu'il serait bientôt temps d'en finir avec ces misérables profanations de deux choses sacrées : la religion et l'histoire. Voyez cette pièce des *Huguenots* : il y a là un homme infâme, qui, lorsqu'on le provoque, tend des piéges à ses adversaires, au lieu de se battre contre eux. Eh bien! de ce personnage, on a fait un catholique ardent, qui commet, au nom du ciel, des lâchetés dont le dernier *bravo* vénitien rougirait sous son masque; de cet être odieux, on a fait un représentant de la noblesse française au seizième siècle! Toutes les fois qu'il se rencontre un rôle exécrable, soyez sûr que c'est un noble ou bien un prêtre qui le joue. Le théâtre moderne le veut ainsi; il semble qu'à la place des règles d'Aristote, on ait inventé des lois morales pour le drame, et que la première de ces lois s'exprime de la sorte : « Désormais tout artisan de machinations sourdes et lâches sera un gentilhomme; tout suborneur, un prêtre catholique. » Vraiment, à voir de quelle façon singulière le catholicisme est traité sur la scène, on ne se croirait pas en France, dans le pays de Louis XIV et de Bossuet. Au moins la royauté garde ses droits : elle a bec et ongles, et peut empêcher qu'un misérable comparse porte la main sur la couronne des Médicis. Mais l'Église, que voulez-vous qu'elle fasse? à qui voulez-vous qu'elle demande aide et protection contre les hommes qui ont assez peu d'entrailles pour abuser de sa faiblesse, et chercher des monceaux d'or dans les ruines de ses autels? elle se soumet.... L'autorité s'est opposée à ce que Charles IX et Catherine de Médicis vinssent accomplir sur la scène des actes odieux, dont ils sont, après tout, seuls responsables dans l'histoire. Qu'a-t-on fait? on est allé chercher des moines pour leur faire porter tout le fardeau de crimes qui pèse

sur les épaules d'une reine ; on a enlevé du manteau de la royauté cette large tache de sang pour la transporter sur la chasuble blanche de l'Église, et cela par la seule raison que la royauté défend qu'on touche à ses priviléges ; tandis que l'Église, abandonnée, est humble, et ne peut opposer que résignation à l'insulte. En vérité, c'est là faire un emploi bien généreux de ses forces ! »

* * *

ACADEMIE DES SCIENCES.

Nouveau petit ver du tissu musculaire.—Pluies tropicales.—Comment faire produire deux récoltes aux blés.—Moyen de faire germer et lever les grains retrouvés dans les ruines romaines. — Des avantages et inconvénients de la lithotritie, etc.

Depuis le mois de janvier nous n'avons rien dit de l'Académie des sciences ; peut-être a-t-on cru qu'à l'exemple de leurs collégues de l'Académie française, fatigués par les X de leurs calculs algébriques ou par les exhalaisons d'acide carbonique de leurs laboratoires, nos savans s'étaient mis à dormir sur leurs fauteuils et étaient restés plongés dans cette léthargie en attendant qu'un puissant magicien vînt les toucher de sa baguette et les rendre à leurs travaux ; pourtant il n'en était rien, car l'ambition d'arriver le premier à arracher quelque secret de la nature, tient chacun de nos savans éveillé et le force à se mouvoir continuellement dans sa sphère d'activité. La place seule enfin nous a manqué, mais aujourd'hui nous allons payer notre dette à la science. Ainsi, pour commencer, nous dirons que la zoologie, à la séance du 1er février, s'est enrichie d'une espèce d'entozoaire, appelé *trichina spiralis*, trouvé dans le tissu musculaire de l'homme par le savant anatomiste anglais, le docteur Owen, qui a fait remettre à l'Académie un flacon rempli de ces petits vers courts de un à deux millimètres, filiformes et cylindriques d'un bout et allant en grossissant jusqu'à leur autre extrémité. Cependant que l'on veuille bien se rassurer : ces petits parasites ne se montrent au milieu de nos muscles qu'à la suite de quelques maladies assez rares, et Dieu probablement ne leur permet de naître ainsi à nos dépens, que pour rappeler à notre orgueil quelle sera la triste fin de ce corps dont nous faisons tant vanité. Par suite d'une note de M. Boussingault, savant européen qui semble avoir adopté les régions tropicales pour seconde patrie, il est reconnu, d'après les observations nombreuses qu'il a faites à différentes époques dans la Nouvelle-Grenade, que la pluie dans ces régions, tombe en plus grande abondance la nuit que le jour, fait d'autant plus remarquable que tout le monde sait que le contraire arrive en Europe.

Souvent on pose cette question agronomique : existe-t-il des pays trop chauds pour la culture du blé. Difficilement les agriculteurs le pensent, et au contraire presque tous les voyageurs l'attestent; or les cultivateurs, si généralement ennemis des théories agricoles, ne s'aperçoivent pas qu'en riant des faits constatés, ils semblent vouloir se faire eux-mêmes théoriciens en voulant combattre ce qu'ils ignorent d'après ce qu'ils savent. Cependant auparavant ils auraient dû se livrer à quelques expériences, mais heureusement ce qu'ils ont oublié, des théoriciens par amour, état et plaisir, MM. Edwards et Colin l'ont fait, et de ces expériences, dont les résultats s'accordent avec les faits observés dans les régions tropicales par MM. Humbolt et Boussingault, ils en ont tiré ces conclusions importantes : 1° Que les *blés de mars*, l'orge et le seigle ne pourraient être cultivés dans les lieux où régnerait d'un bout de l'année à l'autre la chaleur de nos mois de juillet et d'août, et pour preuve des grains de blé de mars ayant été semés par eux le 3 juillet, ils ne poussèrent que de l'herbe et ne commencèrent à monter en tuyaux que lors de l'abaissement de la température, c'est-à-dire que ce blé ne peut ainsi développer sa tige qu'au-dessous d'une

température normale de 18 degrés.. 2° Que les *blés d'hiver* dont les grains sont gros et bien nourris, peuvent être semés au printemps, donner pour fourrage des feuilles pendant l'été et l'automne de la première année, rester et se conserver en terre pendant l'hiver et fournir lors de l'été de la seconde année, une bonne récolte en grains, c'est-à-dire que l'on peut ainsi tirer deux produits d'une seule semaille. Déjà cela se pratique dans le delta du Rhône sur l'orge escourgeon que l'on sème en août et septembre pour avoir, pendant l'automne et l'hiver, de l'herbe propre à la nourriture et à la pâture du menu bétail, mais qui, lorsque l'automne est très-sec, se fane et se dessèche pour repousser activement au printemps.

Puisque l'Académie nous a entraîné dans le domaine des sciences agricoles, n'oublions pas d'annoncer à nos lecteurs agronomes et antiquaires que d'après une notice lue à la Société centrale d'agriculture de Paris par M. Malpeyre aîné, l'on vient d'apprendre que des grains recueillis dans les fouilles des villes ou des anciens camps romains, qui, desséchés par l'immensité des temps, n'avaient pas voulu reprendre la vie et se reproduire, ont fini par germer et fournir un blé d'Italie encore bien connu aujourd'hui, grâce aux soins d'un savant Allemand qui est arrivé à leur rendre une force germinative en les laissant tremper simplement dans de l'huile.

Si nous reprenons les travaux de l'Académie, nous voyons que M. le docteur Ségalas, après avoir discuté tous les inconvéniens reprochés à la lithotritie, s'attache à prouver que les uns sont imaginaires, que d'autres se présentent rarement, et que plusieurs enfin lui sont communs avec l'opération de la taille; d'où il résulte que, tout compensé, la lithotritie présente des inconvéniens moins nombreux et moins graves que la taille sans que cela veuille dire qu'elle doive, dans tous les cas indistinctement, lui être préféré : or ces cas exceptionnels où la taille est indispensable, c'est au chirurgien à savoir les apprécier.

La séance du 8 février s'étant passée en lectures sur la polarisation de la lumière du docteur Melloni, sur les animalcules microscopiques de M. Peltier, sur le développement des mollusques de M. Jacquemin, sur la théorie des combinaisons organiques de M. Auguste Laurent, travaux purement scientifiques et de peu d'intérêt pour quiconque n'a pas étudié d'une manière toute spéciale la physique, la zoologie et la chimie, nous les passerons sous silence; il en sera de même des mémoires, sur les intégrations des équations différentielles à indices fractionnaires de M. Liouville, sur les observations embryologiques de M. Flourens, et sur les équations du mouvement relatif des systèmes de corps de M. Coriolis lus le 15 du même mois; seulement nous rappellerons que le 8, MM. Milne Edwards et Doyère ont indiqué à l'Académie un appareil permettant d'appliquer la camera lucida au dessin des objets étudiés à la loupe.

A la séance du 29, ce même M. Milne Edwards, l'un de nos anatomistes les plus infatigables, a présenté un mémoire fort important sur les escharres, espèce de zoophite ou polypier à rayons pierreux, ou espèce de croûte qui se dépose en forme de dentelle à l'extérieur de certains coquillages, galets ou végétaux marins. Non-seulement il en a fait l'histoire avec clarté, mais il est venu, pour ainsi dire, terminer les travaux commencés sur ces curieux animaux par Rondelet, Impérato, Marsigly, Peyssonnel, de Jussieu, Trembley, Lefling, Ellis, Pollas, Cavolini, Moll, Lamarck, Lamouroux, de Blainville et Grand. Aussi l'on peut regarder ce travail zoologique, exécuté d'après les observations recueillies de compagnie avec M. Audouin, comme le plus complet jusqu'à ce jour sur ces diverses espèces d'escharres.

Dans cette même séance, M. Becquerel a lu une note dans laquelle il montre comment il est parvenu sans l'intermédiaire du mercure, en construisant un appareil électro-chimique avec le fer, une solution concentrée de sel marin et un minéral d'argent convenablement préparé à retirer de ce minerai l'argent qu'il renferme et à l'obtenir sous forme de cristaux. Les minerais qu'il a soumis à l'expérience, sont ceux exploités dans la Colombie, ou venant des mines d'Allemont, qui l'un et l'autre se prêtent facilement à ce mode d'expérimenta-

tion, parce que, pour donner le métal, ils n'exigent pas de grillage préalable. Il est parvenu, ajoute-t-il, par le même procédé à retirer des pyrites cuivreuses de Chessy, près de Lyon, l'argent qu'elles renferment sans toucher au cuivre. Jusqu'à présent les galènes argentifères sont les seuls minerais qui ont offert des difficultés ; mais quand un minerai, comme celui d'Allemont, présente plusieurs métaux réunis, on réduit séparément et à des époques différentes chacun de ces métaux ; de sorte que le départ de l'argent s'effectue naturellement, ce que prouve M. Becquerel, en présentant divers appareils dans lesquels s'opère la réduction immédiate de l'argent, du plomb et du cuivre, découverte importante si elle arrive à pouvoir s'appliquer facilement aux grandes exploitations.

Enfin nous arrêterons là cette revue, et à dessein, nous ne dirons rien des questions qui se débattent en manière de polémiques, entre MM. Guérin et Payen, et MM. Duhamel et Saigey; car dans leurs débats personnels, ces messieurs absorbent, sans profit pour la science, les séances de l'Académie.

Les erreurs se propageant avec bien plus de rapidité que la vérité, le ridicule que l'on a voulu jeter sur le savant astronome anglais Herschel a fait fortune, et il n'est bruit aujourd'hui que des animaux prodigieux découverts dans la lune. Quant à nos lecteurs, ils savent à quoi s'en tenir relativement à cette mauvaise plaisanterie, car déjà dans notre n° du 1er décembre, page 466 nous leur avons transmis la juste indignation que M. Arago a fait éclater à l'Académie sur cette injurieuse mystification dont on prétend éclabousser le plus grand savant de l'Angleterre; malheureusement les paroles de vérité de l'Herschel français ne se sont pas popularisées aussi rapidement que celles de la mauvaise foi !

J. Odolant Desnos.

REVUE POÉTIQUE

DU PREMIER TRIMESTRE DE 1836.

(2e article.)

L'autre jour, je me suis laissé aller à l'entraînement de citer plusieurs passages de Jocelyn ; sur des rives si fleuries je n'ai pas su m'arrêter ! je n'en demande pardon à personne, parce que je suis sûr que tout le monde a lu les extraits d'un si bel ouvrage, avec approbation et plaisir. Oui, tout le monde, je n'en excepte même pas les poètes dont j'avais à parler, car malgré tout ce que l'on a répété de leurs exigeances, et de leurs susceptibilités irritables, je crois que tous ceux qui aujourd'hui tiennent la lyre, admirent Lamartine, et que pas un n'a d'envie contre lui.

C'est peut-être une illusion, mais je me persuade, qu'en se vouant aux lettres, qu'en se consacrant à la poésie on élève si haut son ame, que les basses passions ne peuvent plus la souiller. Les gloires que l'on peut atteindre, quelquefois on en est jaloux, mais les gloires hors de portée, on les admire. Les étoiles ne sont pas jalouses du soleil.

J'ai donc la conscience en repos. Pas un poète digne de ce nom ne me reprochera d'avoir trop loué le poème de Jocelyn.... Je me trompe, déjà des reproches m'ont été adressés ; on m'a écrit que j'avais eu tort de ne faire qu'admi-

rer, qu'il y avait à blâmer dans le dernier ouvrage de M. de Lamartine; et ce que le critique sage me signale comme répréhensible, ce n'est pas la partie littéraire du poème. Oh non, la personne qui m'écrit sous ce rapport partage mon admiration; c'est sur la partie religieuse que tombe ce blâme. Jocelyn, selon beaucoup d'hommes pieux et graves, n'est point assez catholique pour un curé de notre culte. Sa piété est sans doute tolérante et charitable, mais il lui manque la couleur *tranchée* du catholicisme. Voyez, disent les personnes sévères, vous feriez sans presque rien changer de ce curé catholique, un ministre protestant, ou un sectateur de l'abbé Chatel. A ce sujet, tout à fait en dehors de ma compétence, je me tais; ceux qui ont droit prononceront, et je ne louerai pas ce qu'ils auront blâmé. Ce ne sera jamais la *Revue Catholique* qui manquera de soumission envers l'autorité consacrée.

Ce que je suis sûr de louer, sans que jamais on me dise, vous avez vanté ce qui n'est pas orthodoxe, c'est l'ouvrage que M. Turquety va publier sous peu de jours. Oh! dans ces nouvelles *poésies religieuses*, pas une ligne, pas un mot qui sente le vague, tout y est arrêté et sublime comme notre foi catholique, et que l'on ne croie pas que cette rigoureuse orthodoxie ait pesé sur les ailes du poète; bien loin de là, elle lui a donné de sa divine force, et l'a fait monter plus haut.

Le génie poétique peut enlever l'homme, peut le faire aller comme l'aigle jusqu'en face du soleil, mais le génie de la religion nous emporte encore plus loin, il nous fait voir Dieu face à face.

M. Turquety s'est abandonné à ce génie, j'ai entendu divers fragments du livre qu'il va publier; et je voudrais bien pouvoir redire quelques passages du morceau intitulé Luther. Depuis quelque temps, quelques hommes de lettres, quelques professeurs dans leurs cours de littérature affectent de préconiser ce fougueux hérétique. M. Turquety catholique jusqu'à la moelle des os, s'est indigné de tant d'admiration pour le moine apostat, et son indignation a fait de beaux, de magnifiques vers.

La course de la mort, poème inspiré par un verset de l'Apocalypse est doublement digne de louange, partout on y sent l'homme de verve et d'imagination, partout on y trouve le catholique avec toute sa foi; il en est de même du prêtre.

LE PRÊTRE.

On l'a dit; notre siècle emporte
Pêle-mêle dans ses limons,
Ce qu'une race ardente et forte
Eut de splendeurs et de grands noms.
Tout s'en va, manoirs, basiliques,
Murs vénérés, saintes reliques,
Tout s'en va lambeau par lambeau;
Vieux débris d'une vieille race,
Dont la France se débarasse
Avec la hache et le marteau.

O siècle! était-ce donc là l'œuvre

Que ton bras s'était imposé!...
C'est le vil marteau d'un manœuvre
Qui te fait raison du passé!
Encor si ta folle colère
Ne s'acharnait que sur la pierre....
Mais non ; la ruine est ailleurs :
Ta hache encor pleine de boue
Se redresse, entame et secoue
Le monument des vieilles mœurs.

Les mœurs!... oh! voilà ce qui croule
Déraciné par tous les vents;
Voilà ce que maudit la foule
Dans les ténèbres de nos temps.
Eh bien! c'est à nous de le dire;
C'est à nous, quand on veut proscrire
L'autel désert et mutilé,
C'est à nous d'entrer dans la rue
Et de rasseoir chaque statue
Sur son piédestal ébranlé.

Le prêtre! oui je le dis sans crainte,
Je le proclame devant tous,
C'est la figure la plus sainte
Qui se rencontre parmi nous.
Le prêtre, c'est la haute image,
Le vivant débris d'un autre âge,
D'un passé toujours combattu.
Le prêtre, c'est une puissance,
C'est la grandeur de l'innocence,
La royauté de la vertu.

. . . . . .
. . . . . .

— Oh! j'en conviens, l'impur blasphême
Profane encore le saint lieu ;
Il n'est pas jusqu'à l'enfant même
Qui n'ait son sarcasme pour Dieu.
Il n'est pas d'insulte et d'outrage
Qu'un siècle effréné n'encourage
Et ne recouvre de son sceau.
Oh! oui, notre époque funeste.
Garde au front plus d'un sale reste
De l'écume de son berceau.

Mais que nous importe a nous autres?...
Nous sommes entrés franchement
Dans la vieille Foi des Apôtres,
Et nous le disons hautement.
C'est donc a nous de ne rien taire,
D'indiquer tout ce qu'on altère,

Tout ce qu'on sape de nos droits ;
C'est a nous, si d'autres reculent,
C'est a nous dont les veines brulent,
De crier du pied de la Croix.

Je l'ai annoncé, quand le premier ouvrage de M. Turquety, *Amour et foi* a paru, « ce jeune poète ira loin dans le bien ; » je ne me serai pas trompé si tout le nouveau livre qu'il publie, et dont nous rendrons compte, est semblable au morceau qu'on vient de lire. M. Turquety est l'ami de M. Brizeux ; on le dirait son frère : tous les deux sont Bretons ; je le dis avec joie et orgueil.

Notre sauvage Bretagne avec son ciel brumeux, ses landes et ses bruyères a de l'inspiration. Demandez-le plutôt à notre jeune compatriote M. de la Villemarqué... Demandez-le à cet autre Breton, M. de Kerdrel, dont nous nous rappelons ces vers plus remplis de foi que d'harmonie, adressés à M. Ed. Turquety.

Depuis Martin Luther, jusqu'au siècle où nous sommes,
Ces cultes, à plaisir, inventés par des hommes,
Sont plus ou moins petits ; mais la religion
Que Jésus a donnée est grande et magnifique,
Aussi, je le dis haut, je suis un catholique,
Et pour moi l'hérésie est la corruption.

M. de Kerdrel qui partage avec nous l'admiration que nous avons vouée au délicieux auteur du poème de *Marie*, lui a également dédié un de ses chants. Il ne manque ni de verve, ni de chaleur, mais il faut qu'il soigne sa diction et châtie son style.

Voici venir une femme qui elle aussi a de l'imagination, et qui par la pureté de ses poésies peut servir de modèle aux jeunes hommes qui ont saisi la lyre. Dans le volume que madame Collet, née Revoil, a publiée il y a six semaines sous le titre de *Fleurs du Midi*. Nous avons trouvé tout ce qui fait aimer un livre, tout ce qui révèle l'auteur pour le faire aimer aussi.

Grâce, sentiment, pureté, mélancolie, élévation, tout cela abonde dans les vers de madame Collet. C'est son ame faite visible.

Madame Collet joint à son nom le nom de Revoil, cher aux beaux arts. Dans la famille il y a de la poésie, car Revoil en mettait beaucoup dans ses tableaux, il y a des races bien dotées du ciel. Parmi les plus jolies *Fleurs du Midi*, je voudrais pouvoir prendre pour les donner à nos lecteurs, *les Doutes de l'Esprit*, pièce charmante et toute remplie de ces idées religieuses qui consolent et élèvent l'ame.

Le livre de madame Collet offre beaucoup de ces consolations du cœur ; en le lisant, on devine que si cette jeune et jolie femme s'est adonnée à la poésie, c'est que la poésie qui lui a apparu ressemblait à un ange, et lui montrait Dieu.

Tout à côté des *Fleurs du Midi*, il faut placer *les méridionales* par M. Thé-

venot. Le soleil de la Provence a encore dardé sur cette tête et sur ce cœur de poète.

M. Thévenot pense de la poésie ce que nous en pensons. Voici ce que je lis dans sa préface.

« Oh ! sans doute, pour les hommes matérialistes et corrompus, il n'y a plus de poésie ; mais dans bien de jeunes et chastes ames, tout sentiment poétique n'est pas éteint ;... il s'harmonise et sympathise intimement avec le sentiment religieux. Et la foi n'est pas morte sur cette terre de France où Châteaubriand, Lamartine et Lamennais s'inspirent au flambeau du christianisme.

« Parcourez les campagnes, allez frapper aux seuils de ces hommes de labeur dont les sueurs fertilisent la terre ! entrez dans l'atelier de l'ouvrier : là, encore, on prie et l'on se confie ; là, encore, la foi est vive et jaillissante.... Mais c'est surtout sous le ciel bleu du Midi, près de cette majestueuse mer de Provence, sur cette terre embaumée, c'est là qu'on comprend la religion et que l'ame s'ouvre aux tendres impressions de la poésie ; là, on sent cette vie éthérée, cette animation des grandes beautés de la nature, cette influence de la Providence sur les destinées humaines. »

Heureux pays que celui ou vivent encore toutes ces révélations, toutes ces sensations d'en haut.

Le Dolce Farniente de M. Thévenot, est selon nous une des plus jolies pièces de son volume. Le Dolce Farniente,

C'est le colibri qui se pose
Sur la branche de laurier-rose,
Et qui dort tendrement bercé
Par la brise légère et douce
Que la vague marine pousse
Après que l'orage a passé.
. . . . . .
C'est le vieil Arabe qui fume
Le narguillé qui le parfume,
Couché dans la verte oasis.
. . . . . .
C'est l'odalisque, jeune et blanche,
Qui sur le sopha d'or se penche
En sortant d'un bain parfumé :
Pendant qu'à ses cheveux en boucles,
Attachent quelques escarboucles
Les esclaves du bien-aimé.
. . . . . .
C'est le lazzarone qui rêve,
En se promenant sur la grêve,
Au beau soleil napolitain ;
Et qui dans sa pensée oublie
Que du calice il boit la lie
Et que ce soir il aura faim.
. . . . . .
Ou plutôt, c'est l'être, dont l'ame
Replie en soi toute sa flamme,

Et qui, la laissant sommeiller,
Aime à se sourire à lui-même,
Et s'entourant de ceux qu'il aime,
S'endort.... et craint de s'éveiller.

La Méditerranée, tel est le titre des stances de M. Thévenot. Certes il y a encore là beaucoup de poésie, mais nous y trouvons des vers par trop bizarres; que dites-vous de ceux-ci par exemple.

Corilla! Corilla! harpe d'or faite femme;
Améthiste incrustée en un chaton d'azur :
Heureux qui de ton cœur écouterait la gamme!
Heureux qui brillerait de ton reflet si pur!

Les Feuilles du Siècle, par M. Edouard de Fleury. Selon l'auteur de ce livre, « la poésie est devenue en quelque sorte, comme une Thébaïde où l'ame se » cache loin du contact de la foule gangrenée, tout ce qui survit d'enthou- » siasme et de pure pensée. Aussi, s'écrie M. de Fleury, voyez comme cette » poésie est redevenue soudainement spiritualiste et contemplative ; comme elle » s'est reprise à cette religion quelle avait méconnue, comme elle est pleine de » mystère et de solitude; comme elle est à part de tout ce monde extérieur si » bruyant et pourtant si vide! »

Parmi beaucoup de vers qui nous allaient tout droit au cœur, nous avons remarqué ceux-ci.

Jeune enfant, ta noble tête,
Pliant sous les coups du sort,
N'appelait point la tempête
Qui t'a jeté loin du port.
Sans avoir vu le nuage,
Tu sens le vent de l'orage
Siffler dans tes blonds cheveux.
. . . . . .
. . . . . .
Ne pleure pas..... Nourri sous un ciel sans nuage,
Qui t'échauffa sous un ciel rigoureux.
. . . . . .
. . . . . .
Enfant, n'implore pas.... sois plutôt malheureux.
. . . . . .
. . . . . .
Le malheur? ce n'est point la tache ineffaçable
Qu'imprime un sceau de fer sur le front du coupable;
Ce n'est point le secret que trahit sa rougeur,
Ce n'est point le remords, travailleur implacable,
Hydre qui ronge le cœur.
Le malheur?... C'est la flamme où s'épure la vie,
C'est l'épreuve éternelle imposée au génie,
A la gloire, aux vertus, aux cœurs touchés de Dieu.
. . . . . .

Ces vers sont beaux, ces sentimens sont nobles ; cette alliance se voit dans tout le livre de M. Édouard de Fleury. Aussi les *Feuilles du Siècle* ne sècheront pas, elles sont offertes par le poète à ceux

. . . . . Dont l'ame ardente et magnanime
Par instinct s'attache au malheur.

Les *psaumes* traduits en vers français par M. de Sapinaud de Boishuguet, chevalier de Saint Louis, dédiés à madame la Dauphine.

Ce qui vaut cent fois mieux que toutes les recommandations, que je pourrais faire de cet ouvrage, ce sont ces mots mis sur la couverture du livre. CINQUIÈME ÉDITION.

Nous citons au hasard. Voici une prière que je fais souvent à Dieu.

Je verrai ton bras redoutable
Frapper l'impie orgueilleux,
Et par les éclairs de tes yeux
Périr cette race exécrable.
Aux rayons de la vérité,
Les complots de l'impiété
S'évanouiront comme un songe.
Tu confondras l'iniquité,
Et l'ame vendue au mensonge
N'entrera point dans la cité.
. . . . . .

Puis peignant les méchans.

Quel jour? quel instant de leur vie
Ne fut souillé par des forfaits?
Oh! toi qui vois leurs vains succès,
Seigneur! punis leur œuvre impie.
Chasse-les de devant tes yeux,
Et flétris leurs fronts orgueilleux
Dont l'œil superbe te menace :
Mais donne au faible tes secours,
Et des doux rayons de ta face
Éclaire et protége ses jours.

Il y a long-temps que j'ai loué pour la première fois la traduction des psaumes par M. de Sapinaud de Boishuguet. Cette édition nous a semblée plus soignée que toutes les autres. C'était dans l'ordre.

Amertumes et *Consolations*, par M. Léger Noël. Ce volume commence par deux morceaux en prose. Oh! je critiquerais amèrement cette prose si je ne la trouvais pour ainsi dire toute trempée de larmes, toute imprégnée de malheur. Il faut que le jeune homme qui a écrit ces pages souffre beaucoup ; je l'avoue, je n'ai pas le courage d'être sévère envers ceux qui pleurent. M. Léger Noël en veut beaucoup aux petites villes... Les grandes valent elles mieux?

N'y a-t-il pas aussi beaucoup d'intolérance dans cette exclamation,

Vous qui n'avez jamais souffert pour une femme,
Oh! Dieu vous a maudits, car vous n'avez pas d'ame
Pour comprendre et sentir.

Quel anathème, M. Léger Noël lance ainsi contre ceux *qui n'ont pas souffert*, qui ne doivent *pas souffrir pour une femme!*

Ainsi voilà toute la tribu sainte maudite de Dieu, si M. Liger Noël a dit vrai.

L'ame reconnaissante du jeune poète adresse les vers suivans à l'abbé le Guillou.

J'étais bien malheureux. Ma dernière espérance
S'était brisée au choc d'une rude souffrance.
La foi, divin fanal, dans mon cœur défaillant
Ne jetait plus qu'à peine un reflet vacillant;
Et l'incrédulité, triomphante du doute,
Achevait d'épaissir les ombres sur ma route.
J'allais à l'aventure, à chaque pas heurté,
Coudoyé par l'orgueil et par la vanité,
Errant comme la feuille au gré du vent qui gronde,
Repoussé de partout comme un lépreux immonde,
Foulé sous tous les pieds, jeté hors du chemin
Sans avoir une branche où cramponner ma main,
Et lancé de la sorte, effrayante victime,
De rocher en rocher, et d'abîme en abîme,
Jusqu'au dernier de tous, le dernier, le plus noir,
Qu'une langue infernale a nommé désespoir;
Gouffre au talus rapide, aux abords redoutables,
Où l'on entend, mêlée à des cris lamentables,
Une voix qui blasphème et qui grince des dents;
D'où s'exhalent au loin des miasmes ardens
Qui donnent le vertige, et font que le pied glisse,
Et qu'on roule bien vite au fond du précipice.

J'étais-là, frémissant d'angoisse et de terreur,
Épuisé, haletant, pâle, suant la peur,
. . . . . .
. . . . . .
J'étais-là, tout-à-fait sur le bord, — quand sur moi
Vous avez secoué les rayons de la foi;
Quand vous êtes venu, prêtre à l'ame sublime,
Au désespoir avide arracher sa victime.
. . . . . .

Des sentimens de piété ont succédé dans l'ame du jeune homme aux angoisses du désespoir. Voici comment il décrit ce qu'il éprouve en voyant les pompes de la religion.

Parfois, n'avez-vous point rencontré cette foule
Qui chante, et sur deux rangs pieusement s'écoule,
Implorant pour nous tous le père universel?

Et parmi ces concerts d'augustes symphonies,

De voix d'anges, de chœurs ; dans ces flots d'harmonies,
De prières, d'encens, de bruit mélodieux,
N'avez-vous pas senti sur vos sombres pensées
Couler, avec l'oubli de vos douleurs passées,
Je ne sais quoi de doux, quelque chose des cieux ?
Et, le cœur inondé de voluptés étranges,
En présence de Dieu, des vierges et des anges,
N'avez-vous pas alors, en tombant à genoux,
Comme on suit par instinct la parole qui chante,
Mêlé votre prière à cette voix touchante
Et dit : « Seigneur, Seigneur, ayez pitié de nous ! »

M. Noël aurait eu grand tort de ne pas venir à la religion comme on revient à une mère, car il lui doit ses plus belles inspirations.

Horizons de la Poésie, par M. Ferdinand du Gué.

L'auteur des horizons prend le soin de nous apprendre dans sa préface qu'il est très-jeune :

« A mon âge, dit-il, on tient à la fois de l'enfant et de l'homme ; on s'amuse d'un rayon de soleil qui joue sur une feuille, et, presqu'au même instant, on gémit sur les hommes et les choses qui penchent vers la tombe ; on se suspend tour-à-tour aux paroles d'une femme et à celles d'un grand poète ; on cherche le secret d'une jeune fille ou le mot de quelque énigme sociale ; on a mille projets, on s'éprend de mille rêves. »

Si M. Dugué nous eut dit tout cela avant de publier son livre, nous eussions pris la liberté de lui conseiller d'attendre que ce moment de délire fut passé pour se faire écrivain... Ce n'est pas avec la fièvre qu'il faut se présenter au public ; et je le demande, n'est-ce pas dans un moment de vertige que l'on fait des vers comme ceux-ci. Je les extraits d'une ballade dramatique intitulée *Baron et Charon*.

Pourquoi Dieu, cette nuit, vient-il donc se poser
Comme arbitre entre nous ?... Justice doit se faire
Sur terre comme au ciel, et nul ne peut, j'espère,
Empiéter sur les droits d'un autre ! — Par ainsi,
Moi, je t'adjure, Dieu, de me laisser ici
Le maître, comme moi je te laisse le maître
Là-haut. — Chacun le sien. — Garde-toi de te mettre
En travers de mes droits, s'il te plaît.....

Toute la ballade dramatique est écrite de la sorte, et si c'est un tour de force de la lire, ç'en a été un plus grand de l'écrire.

Une *Etincelle*, par M. de Lorgeril. Dans ce titre il n'y a pas d'ambition. Une *étincelle*, c'est bien peu de chose, mais pour réussir quand on se fait imprimer, il faut autre chose qu'un titre modeste, il faut de la correction dans son style, de la sagesse dans ses conceptions ; et M. de Lorgeril nous semble souvent oublier tout cela.

Dans la dernière pièce de sa petite brochure ; dans *l'Adieu* nous trouvons ces vers qui s'adressent aux Parisiens ; quand vous serez lassés, leur dit-il,

De flâner tout le jour sur les trottoirs boueux,
D'entendre les cochers se harceler entr'eux,
D'admirer l'épicier superbe et pacifique,
Quand laissant son épouse au fond de sa boutique,
Dans les airs parfumés de poivre et de tabac,
Il fait flotter aux vents le poil de son colbac.
Alors ouvrez ce livre....

Et vous croirez peut-être,
Ouvrir l'œuvre amphibie, innocent et champêtre,
D'un lakiste efflanqué, d'un magasin d'hélas,
Qui verserait des pleurs, pour des trous à ses bas!
Détrompez-vous.... Mouillant leur lyre débonnaire.
Assez d'autres ont fait mieux que je ne puis faire,
Des méditations, des élévations,
Des consolations et des confessions :
Ou dans l'enfantement de leur fruit poétique,
Jusqu'au centième vers guindé leur ode étique.
Moi, je n'ai pas voulu pleurer les mêmes pleurs,
Moi, je n'ai pas voulu de ces flasques douleurs
Que le libraire escompte en écus et centimes,
De tous ces rêves creux, de ces brouillards intimes,
Qui flottent au cerveau de mille rimassiers;
Pâture des bas-bleus, des clercs et des barbiers.

Seul, du sommet des monts, au sein de la tempête,
Moi, j'ai voulu chercher des rayons pour ma tête,
Laissant là ces flandrins qui ne parlent jamais
Que de leur Dulcinée et de soupirs au frais.

Pour être justes nous devons dire que tout n'est pas aussi bizarre, dans l'*Étincelle*, que le passage que nous venons de citer.

Il y a de la fraîcheur et de la grâce, dans les stances écrites sous le titre de la *Pargoletta*.

L'Album des *Thibaudières*. Ceci n'est point l'ouvrage d'un auteur qui a soif de renommée, c'est un prêtre-instituteur qui a recueilli quelques compositions poétiques de ses élèves; compositions qui ont été lues au grand jour de la distribution des prix, lues au milieu des palmes et des couronnes.

Pour donner un reflet à cette belle journée, pour empêcher son beau soleil de se coucher tout de suite, M. L'abbé Michon a fait imprimer l'*Album* que j'ai sous les yeux; et j'y lis des vers que plus d'un poète de la grande cité ne désavouerait pas. Cette description du matin a bien les couleurs qu'elle doit avoir.

C'était au point du jour, sur les fraîches campagnes,
La brume soulevait les voiles de la nuit,
Les couleurs du matin, du sommet des montagnes,
S'allongeaient par degrés, chassant l'ombre qui fuit;
La brise frissonnait dans la feuille plissée;
L'oiseau qui s'envolait trouvait un chant d'amour;

L'arbre était reflété, la tête renversée,
Dans le lac, grand miroir du beau ciel d'alentour.

Ce que *l'Album* des *Thibaudières* a de plus remarquable, c'est un morceau sur l'éloquence sacrée. Un jour, nous en citerons quelques passages, et plus d'un jeune prêtre y trouvera d'utiles enseignemens.

Le *dix-neuvième siècle*, satire par F. X. de Celles. Une sainte indignation s'empare du poète dès le début de son œuvre, il s'écrie :

Quoi ! le crime, élevant une tête orgueilleuse,
Affronte, sans pudeur, la vertu malheureuse ;
Son regard insultant afflige nos regards ;
Il ose se vanter du venin de ses dards.
Il vibre, en écumant, sa langue corrosive,
Et ma plume en mes mains demeurerait oisive !
Et je pourrais garder un silence honteux !
O Gilbert, ô Chénier, poètes généreux !
A votre noble appel déjà cède mon ame ;
Le feu qui vous brûla me tourmente, m'enflamme :
Si de vous égaler je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.
Oui, je veux, comme vous, qu'une muse implacable,
Partout cherche le crime, et l'atteigne et l'accable ;
Arrache de son front le masque frauduleux,
Et le montre aux humains tel qu'il fut à vos yeux.

Ces vers, il faut le dire ressemblent à beaucoup d'autres, et nous avons trouvé dans la satire du dix-neuvième siècle plus de bonnes et religieuses pensées que d'originalité et d'aperçus nouveaux ; ce n'est peut-être pas la faute du poète, c'est peut-être celle des hommes qui se traînent en tous les temps dans les mêmes vues et les mêmes erreurs. M. de Celles termine sa petite brochure poétique par des vers pleins de verve contre l'athéïsme.

Nous citerons encore quelques fragmens des poésies inédites d'un de nos jeunes amis M. le Vicomte d'Osseville. Nous le mentionnons d'autant plus volontiers ici, qu'il semble plus fier de marcher dans nos rangs, sous la double bannière du patriotisme et de la religion.

Après avoir retracé dans des strophes légères et gracieuses, les premiers soins de l'ange Gardien pour l'enfant au berceau, le jeune poète peint ainsi la tendre anxiété de cet ami venu du ciel pour l'homme, dans l'effervescence des passions :

Plus tard, vous le verrez, quand l'ardente jeunesse,
Brisant le joug étroit qui la dompte et la blesse,
Comme un robuste Spartacus,
S'abandonnant aux flots des tempêtes humaines,
Echangera bientôt pour de plus lourdes chaînes,
Les doux liens qu'elle a rompus.

Quand rêvant au plaisir, son ardeur frénétique,

Traversera les feux de son brûlant tropique,
Vidant la coupe des amours,
Et que, pour éclairer la sombre nuit du crime,
Ses vœux n'appelleront au versant de l'abîme
Que l'affreux doute à son secours.

Alors, vous le verrez, cet ange tutélaire,
Qui près de vous, enfant, remplaçait votre mère,
Ce divin messager des cieux,
S'attacher à vos pas comme un ami d'enfance,
Et vous suivre aux sentiers où croupit la licence,
Pleurant et détournant les yeux!

Ce fragment doit faire partie d'un recueil, dont j'approuve grandement la pensée. M. d'Osseville prend les uns après les autres, les grands mots de *liberté* d'*égalité*, de *fraternité*, dont les révolutionnaires ont fait un si funeste abus, et lui, chrétien fervent, explique au peuple la vraie fraternité, la véritable égalité, et la sage liberté qui donnent paix et bonheur aux nations.

Sylvio ou le *Boudoir*, par Mary Lafon. Beaucoup d'idées poétiques, beaucoup de vers baroques, parfois du naturel, souvent de l'afféterie, voilà ce que l'on trouve d'abord en ouvrant le livre qui a nom, *Sylvio* ou le *Boudoir*.

Quand on en poursuit la lecture, on rencontre çà et là de beaux détails.

Heures de *Poésie*, par M. Théophile de Barbot; je n'ai point ici comme dans le *Boudoir* à signaler des idées bizarres et des vers baroques. L'auteur des *Heures* de *Poésie* est toujours sage et correct, et cette correction et cette sagesse, nous pouvons l'assurer, n'ôtent rien à la sublimité des pensées. L'aigle qui n'a point touché au limon du marécage, s'élève plus haut que celui qui y a sali ses ailes. Rien ne va si près du ciel, que ce qui est pur.

M. de Barbot dans des stances adressées à M. de Châteaubriand, compare pour l'influence qu'il eût sur son siècle, l'auteur du génie du christianisme à Napoléon. Tous les deux dit le poéte ont su remuer les esprits.

S'adressant au conquérant et à l'écrivain, il s'écrie:

Je ne sais quel rapport unit vos destinées,
Naissantes à la fois, toutes deux terminées
Au milieu des débris:
L'un survivant au trône où monta son courage,
L'autre à celui qu'avait soutenu dans l'orage
Ses glorieux écrits.

Il régna sur la terre, et toi, dans la pensée;
C'est là, que pour toujours, votre route tracée
Frappera le regard.
Et de l'homme, ces deux natures différentes,
Semblaient avoir formé pour vos ames puissantes,
Deux domaines a part.

Le sien fut l'action, les passions humaines,
Tout ce qui sur la foule a des prises certaines,
Dociles élémens,

Dont il sut se servir pour conquérir la terre,
Et pour de l'ordre en France, au milieu de la guerre,
Rasseoir les fondemens.

Le lien, le sentiment, les généreuses flammes,
Tout ce qui peut grandir, illuminer les ames,
Purifier le cœur;
Dans la religion, pour lui mondaine chance,
Instrument du pouvoir, toi, tu vis l'espérance,
Et ce qui rend meilleur.

Sur le monde tremblant il versa ses armées,
. . . . . .
Sur le monde attentif tu répandis ton ame.....

L'espace va me manquer, je m'arrête à regret... et je passe au livre d'un de mes anciens collègues; directeur rédacteur en chef d'un journal, M. Eugène Yvert, qui dirige encore la *Gazette* de *Picardie*.

Jamais homme n'a fait plus facilement le *vers* que M. Yvert; aussi il publie sous le titre d'*Esquisses parlementaires et politiques*, *satires*, *épîtres* et *chansons*, un gros volume. La facilité extrême du rédacteur-poète n'a point énervé son talent, toujours versificateur correct, et selon moi un peu trop classique il a conservé dans cette abondance de chansons, d'épîtres, de comptes rendus rimés, et de satires beaucoup de vigueur.

Cette vigueur est même si *remarquable* que nous craindrions de la faire *remarquer* dans notre recueil qui n'est pas politique.

La muse de M. Yvert a été la Politique, toute triste que soit cette inspiratrice. Elle a été bonne pour le fidèle royaliste, on s'en apercevra si on lit ses esquisses; il a su jeter des fleurs sur l'aridité et du charme sur l'ennui.

Les *Poésies de l'ame*, par mademoiselle Eulalie Favier. Si l'on en croit la jeune inspirée (et comment ne pas croire une femme), elle n'aurait d'abord écrit les *poésies de l'ame* que pour elle seule. *Mais ainsi ne l'a pas voulu le sort*, à ce que nous dit mademoiselle Favier; j'ai trouvé dans son livre de la sensibilité, et pour mettre à jour ma pensée toute entière, j'avouerai que j'ai trouvé cette sensibilité un peu monotone; il est vrai que lorsque j'en suis venu aux *Poésies de l'ame*, j'étais peut-être un peu blasé; j'avais lu tant de vers, tant de stances, tant de strophes, tant de lais et tant de ballades que j'étais épuisé d'extase; on se fatigue de tout, même des douceurs; du miel, toujours du miel, ça finit par lasser... Et cependant je ne suis pas encore à bout, voici qu'un de nos correspondans de Normandie m'adresse encore des vers !!

Celui-ci n'a pas toujours tenu la lyre. Avant de faire vibrer ses cordes harmonieuses, il a porté l'épée. Et maintenant le voilà au sanctuaire; voici comment il raconte son passage des camps à l'église.

Solitaire, une nuit, je chantais ses louanges,
Lorsque Dieu détacha vers moi, du chœur des anges,
Un brillant séraphin,

Dont l'éclat éblouit ma débile paupière ;
Mais l'ange s'ombrageant de son aile légère,
M'attira sur son sein.

A longs flots dans mon ame il répandait la vie ;
Puis il laissa tomber de sa bouche chérie
Des mots mystérieux :
Et donnant leur essor à ses rapides ailes,
Va, dit-il, en montrant les voûtes éternelles,
« Va, je t'attends aux cieux ! »

Mes yeux mouillés de pleurs, dans la lointaine nue,
Le suivirent long-temps ; sa voix chère et connue,
Vint frapper mes esprits.
« Mortel, il faut céder, puisque le ciel t'inspire ! »
Je m'écriai soudain, sortant de mon délire :
« Seigneur, je t'ai compris ! »

Inspirations, souvenirs et regrets... Je n'ai lu que quelques fragmens de ce livre jeté dans le moule de beaucoup d'autres. Voici une strophe qui m'est restée dans la mémoire parce qu'elle ne ressemble pas à tout.

Heureux celui qui met son ame,
Tout jeune entre les mains de Dieu !
Heureux celui qui ne s'enflamme
Que pour les beautés du saint lieu !
Toute créature qu'on aime,
Emporte une part de soi-même,
Et le long de la vie on sème
Son ame dans chaque tombeau.
Puis, sur la fin de l'existence,
On n'a plus assez de puissance
Pour aimer celui de là-haut.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Oh ! comme on a raison de dire que le ciel bleu du midi est inspirant, encore un poète et un poète de Marseille !

La Neige au cimetière, par M. Paul Autran. Je croyais être rassasié de poésie, j'allais me récuser et laisser à un autre le soin de déchiffrer les manuscrits épars sur ma table ; oh que j'ai bien fait de ne pas céder à cette mauvaise pensée. *La Neige au cimetière* m'a vivement ému ; je n'en donnerai rien aujourd'hui aux lecteurs de l'*Echo ;* une autre fois quand il aura *plu* moins de vers, je placerai le petit poème de M. Paul Autran au milieu de notre prose, il en ressortira mieux.

Le Désert, par M. l'abbé Prosper Bize. Toute la pensée de cette jolie composition, est dans ce peu de paroles :

Mon ame, que veux-tu ?

M. Prosper Bize a voulu peindre et a bien peint le vague constant qui nous tourmente, nos désirs trompés, nos espérances déçues. Nous croyons tour à tour trouver le bonheur dans l'amitié, dans l'amour, dans la gloire des armes, dans la renommée littéraire, et quand nous voulons nous faire de la félicité avec toutes ces choses, toutes ces choses nous trompent.

Le plaisir est une ombre, et la gloire une erreur,
La richesse un tourment, et l'espérance un rêve.
. . . . . .

Dans le découragement qui suit la vanité de ces illusions, on se dégoûte de la société des hommes et l'on dit comme le poète,

Eh bien ! dans ce désert je suis venu m'asseoir !
Adieu, monde, j'ai fui pour ne plus te revoir.
Sur ces rochers, peut-être l'Espérance,
Ranimera mon regard abattu ;
Mais, au désert, tu gardes ta souffrance,
Oh ! dis-le moi, mon ame, que veux-tu ?

Me voilà au bout de ma *guirlande*, et je crains que mes lecteurs ne pensent comme moi, qu'il y entre bien des fleurs de la même couleur. Il y a dans toutes les poésies du moment, un grand air de ressemblance, un poème lu seul fait plaisir,..... mais lorsqu'on en lit plusieurs de suite on retrouve trop le *même sentiment sous différents titres*. Je sais bien que ce sentiment est noble et religieux, mais il aurait plus d'attraits s'il se diversifiait davantage ; il serait donc à souhaiter que nos jeunes écrivains n'adoptassent pas des sujets communs à tous, comme le *soir*, le *matin*, la *mer*, les *étoiles*, le *jeune homme malade*, la *jeune fille mourante*, etc. Si chacun liait une action, une histoire à ses vers, il y aurait moins de chances de se ressembler, car en ce monde, il y a bien des histoires différentes, bien des actions dissemblables à raconter. Joseph Walsh.

La première livraison de l'*Encyclopédie catholique* a paru il y a huit jours, et les autres livraisons vont se suivre. Parmi toutes les personnes qui ont lu le demi-volume publié, il n'y a qu'un désir, qu'un vœu exprimé, c'est que tout ce grand ouvrage soit continué comme il a été commencé. Ce qui a inspiré la confiance, ce sont tous les soins que MM. Walsh et Maximilien Raoul, directeurs-rédacteurs en chefs, ont pris pour assurer l'orthodoxie de cette œuvre, conçue en opposition des mauvaises doctrines, et où la science, avec tous ses progrès, s'offrira pure de toute hérésie.

La nouvelle administration de l'*Echo de la Jeune France*, tenant à honneur de répondre enfin par un fait positif à toutes les promesses de ses prédécesseurs, rappelle aujourd'hui à MM. les abonnés de l'édition de 24 fr., qu'ils concourront tous au tirage du tableau de l'*Apothéose de la reine Marie-Antoinette*, qui aura lieu le 25 août prochain.

Les souscripteurs à la gravure de ce tableau, destinée à faire le pendant de l'*Apothéose de Louis XVI*, auront aussi droit à ce tirage, s'ils ont préalablement versé le prix intégral de leur souscription, soit entre les mains de MM. les correspondans de la Société, soit dans les bureaux du journal, avant la publication de la gravure, qui sera terminée à la fin de juillet.

Le prix de souscription à la gravure est de 10 fr. avec la lettre, et de 20 fr. avant la lettre.

Le jour de la mise en vente, le prix sera ainsi fixé : épreuve avec la lettre, 15 fr. ; épreuve avant la lettre, 25 fr.

Le port à la charge des souscripteurs.

MM. les actionnaires sont convoqués en assemblée générale, pour le 20 avril courant, dans les bureaux de la Société, rue de Ménars, 5, deux heures de relevée.

L'*Écho de la Jeune France, Revue catholique*, paraît en 2 éditions : 1° Édition les 1er et 15 de chaque mois, prix, par an, 24 fr. ; 2° Edition mensuelle le 31 de chaque mois, prix, par an, 15 fr. — Les abonnemens partent du 1er janvier. — On souscrit à PARIS, RUE DE MENARS, 5, et dans les bureaux des postes et des messageries.

S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte WALSH, directeur-rédacteur en chef,
Et pour l'administration, à M. EDMOND DE VILLIERS, administrateur.

Publications de la Société de la Jeune France.

L'*Almanach du Peuple, Calendrier de France pour* 1836 : 30 cent. — Le *Livre des enfans*, 12 vol., 4 fr. — *Apothéose de Louis XVI*, gravé sur acier, 15 fr. — *Jésus-Christ docteur*, gravé sur acier, d'après Rubens, 22 fr. 50 c. — *Jésus-Christ sauveur*, gravé sur acier, 22 fr. 50 c.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.

Abside Notre Dame
à Semur (Côte d'Or)

L'ÉCHO
DE LA JEUNE FRANCE,
REVUE CATHOLIQUE.

SOMMAIRE.

Pâques, par *M. J. Walsh.* — Après Pâques, par le même. — Devoirs administratifs, par *M. Adolphe de Puibusque* (3e article). — Bernard Diaz, nouvelle espagnole, par *M. Auguste Chevalier.* — Sainte-Beuve, étude critique, par *M. Théodore de la Villemarqué.* — Histoire des Francs de M. le comte de Peyronnet, par *M. J.* — France et Bretagne, poésie, par *M. Ludovic d'Osseville.* — Académie des Sciences; Voyage dans les nuages, par *M. Lecoq de Clermont.* — Beaux-arts; Salon de 1836, par *M. Max. Raoul.* — Revue littéraire, par *M. E. M.*

PAQUES.

L'*Écho de la Jeune France* a redit les complimens et les souhaits du premier de l'an;

Les banquets de famille du jour de l'Épiphanie;

Les chants joyeux de la nuit de Noël;

Les douleurs de la semaine sainte.

Il répétera aujourd'hui les hymnes de la Résurrection; les alleluia de la Pâque.

Les fêtes religieuses sont les vraies fêtes populaires.

Quand un gouvernement décrète des *fêtes nationales*, il n'ouvre pas ses palais, ses salles de spectacles et de bals à tout le peuple, il ne le peut pas; il a donc ses élus et ses préférences.

La religion, elle, n'a point de privilégiés pour ses saintes joies; elle ouvre ses églises à tout le monde: pauvres et riches, heureux et malheureux, tous ont droit d'y venir et de s'y réjouir dans le Seigneur!

Les palmes et les rameaux ont été remis dans toutes les mains; le banquet sacré est préparé pour toutes les bouches pures, et pour tous ceux qui ont revêtu la robe blanche, la robe lavée dans le sang de l'agneau!

Rois de la terre, vous avez beau avoir des souterrains remplis d'or, des couronnes d'or, des sceptres d'or, des trônes d'or, vous êtes pauvres, quand il vous faut secourir toutes les misères et réjouir toutes les douleurs... Ce que vous ne pouvez faire, la religion le fait; elle le fait en purifiant les hommes de leurs souillures; l'innocence qu'elle leur rend, les fait doux et patiens. Celui-là qui murmurait contre le pouvoir et l'inégalité des conditions, quand il était couché dans les ombres de la mort, maintenant que par la puissance du repentir il a aussi brisé la pierre de son sépulcre et repris une seconde vie, n'a plus d'amertume dans le cœur contre les heureux de ce monde.

C'est là le propre de nos fêtes catholiques, elles font plus que réjouir les ames, elles les rendent meilleures; elles ne répandent pas que des fleurs sur la terre, elles y font germer les semences du ciel et mûrir des fruits pour l'éternité.

Chantons donc avec l'Église: *Alleluia! alleluia!*

Hallelu-Jah! ça été le cri de délivrance d'Israël; c'est le cri de triomphe des chrétiens, c'est le cri de joie des anges.

Quand sous les voûtes élevées et noircies d'encens de nos vieilles basiliques, en face de nos autels, qui ont repris pour la grande solennité de Pâques, toute leur magnificence, leurs bouquets de fleurs, leurs cierges et leurs reliquaires d'or, ce cri d'alleluia est répété par les jeunes choristes chantant O Filii et filiæ! Quel divin enthousiasme s'empare de tout le peuple! quelle sainte allégresse inonde toutes les ames!... oh! c'est vraiment à croire que l'on entend l'ange assis sur la pierre fendue du sépulcre, disant: Jésus de Nazareth est ressuscité.

En vérité, ceux qui ne veulent pas des joies du catholicisme sont bien à plaindre!

Ce ne sont pas nos amis qui dédaignent ces allégresses qui nous viennent d'en haut; oh! non, eux, bien au contraire, les recherchent; eux ne veulent point des froides ombres de la mort, eux croient à la résurrection.

Non-seulement à la *résurrection de Jésus-Christ*, mais à la *résurrection de la société*.

Oui, nous le prédisons tout haut, la société ne restera point ce qu'elle est aujourd'hui; on aura beau vouloir la faire rester dans les sombres régions de la mort, on aura beau aposter des gardes pour l'empêcher de sortir du tombeau; elle en renversera la pierre, elle en brisera les scellés, elle en sortira radieuse, et déployant au souffle du ciel l'étendard de la croix.

Car c'est par ce signe qu'elle aura vaincu!

Nous qui croyons fermement que ce *grand jour de résurrection* se lèvera sur le monde, tâchons d'en hâter la venue.

Allons par le pays, et quand nous verrons le scepticisme grandir, quand on ne voudra plus croire qu'à ce que l'on pourra expliquer; quand l'orgueil s'irritera de tout mystère; quand on ne reconnaîtra qu'à grand' peine le spiritualisme de l'âme, parce qu'ainsi que le corps on ne pourra la disséquer;

Quand nous verrons des hommes prendre des airs fiers et dédaigneux, et enfoncer bien avant leur chapeau lorsqu'une croix portée par un prêtre viendra à passer près d'eux; quand nous verrons avoir peur de rendre à vingt mille chrétiens qui la demandent, une église profanée;

Quand on mettra stupidement une statue de la Liberté au lieu du signe du christianisme et de la résurrection sur la cendre des morts ;

Quand nous verrons de telles choses, nous, catholiques, nous crierons : *Antique foi de nos pères, croyances sacrées, sortez d'entre les morts, ressuscitez ! ressuscitez !*

Quand les sectaires de l'égoïsme professeront hautement leurs desséchantes doctrines, quand ils hausseront les épaules en entendant raconter un trait de dévoûment, quand ils ricaneront des devoirs et des sacrifices, quand les turpitudes du *positivisme*, comme les flots d'un océan de boue liquide, s'agiteront, grossiront, s'élèveront et menaceront de couvrir le pays, alors, jeunes hommes de France invoquez bien haut les choses du passé, et criez de toutes vos forces : *Nobles doctrines d'abnégation, grands dévoûmens, généreux sacrifices, sortez d'entre les morts, ressuscitez ! ressuscitez !*

Alors qu'une école, maudite par les gens de goût, voudra déshériter le poète des choses du ciel, et le forcer à chercher ses inspirations terre à terre ; alors qu'on lui ôtera le *beau* et le *mystérieux*, pour lui donner l'*horrible* et le *matériel;* alors qu'on lui dira : « Ne vas pas t'asseoir parmi les fleurs, mais en place de Grève, et parmi les ossemens. »

Alors qu'on coupera à l'aigle ses puissantes ailes pour l'empêcher d'aller par-delà les nues regarder le soleil face à face. Oh, alors mes jeunes amis, criez, criez bien haut : *Inspirations du ciel, entretiens mystérieux avec les anges, visions divines, rêves de l'infini, sortez d'entre les morts, ressuscitez !*

A toi, Jeune France ! on voudrait faire une patrie toute neuve, toute dépouillée de traditions, toute rase de monumens ; si nos pères ont eu de la renommée, il faudrait l'oublier ; s'ils ont eu des tombeaux, on ne nous en laisserait que la poudre ; tout ce qui daterait d'un peu loin devrait être comme s'il n'avait jamais été... Voilà la volonté de certains hommes... Oh ! Jeune France, tu ne te soumettras point à ce stupide, à cet impie vouloir. Tu veux le bien-être, la liberté d'aujourd'hui, et la renommée et la gloire d'autrefois ; tu veux pour l'industrie de belles fabriques et de nombreuses usines, mais tu veux aussi de gothiques églises, des tours crénelées et des croix moussues aux carrefours des chemins.

Tes fils, Jeune France ! aiment dans nos campagnes les vieilles abbayes avec leurs hauts clochers, leurs ogives, leurs arceaux, leurs cloîtres et les pinacles de leurs toits ; les châteaux-forts avec leurs faisceaux de tours, leurs profonds fossés, leurs ponts-levis, et leurs herses menaçantes,— et quand ils voient la bande sacrilége et noire porter des mains vandales sur ces fleurons de notre belle patrie ; quand ils marchent sur les débris, sur la poussière blanche de tous ces monumens, ils s'écrient pour faire relever ces merveilles : *Saints ermites, pieux pèlerins, vaillans chevaliers, dames châtelaines, poursuivans d'armes, bardes, trouvères, troubadours, ménestrels, sortez d'entre les morts, ressuscitez ! ressuscitez !*

C'est à la résurrection de ce qui était bien, et de ce que l'on a tué, qu'il faut que l'*Écho de la Jeune France* travaille sans cesse... Eh mon Dieu, nous savons

bien que ce n'est point en criant aux saints, aux ermites, aux rois, RESSUSCITEZ, RESSUSCITEZ, que nous les ferons se lever de leurs lits de marbre ou d'argile;

Nous savons bien que ce n'est pas la voix des hommes qui peut crier assez haut pour réveiller les morts... mais ce que nous pouvons faire, mais ce que veut faire notre *Revue catholique*, c'est de remettre en honneur les principes, les doctrines de religion, d'honneur, de franchise et de loyauté qui ont fait pendant tant de siècles la renommée de la France.

Remettons en pratique les vieilles mœurs nationales, les sublimes dévoûmens, les généreux sacrifices, l'abnégation de soi-même, l'amour de la justice, le redressement des torts.

Dotons *le présent* de ce qu'il y avait de bon *dans le passé*, et nous assurerons ainsi le bonheur de *l'avenir*.

PASCHA signifie *passage*, et vient du verbe hébreux PASACH, *passer traverser*. C'est en mémoire de leur sortie d'Égypte que les juifs donnèrent le nom de PAQUE à la fête de leur délivrance, à leur grand anniversaire de liberté!

Pendant la nuit qui précéda cette sortie de la terre d'esclavage, l'ange exterminateur avait mis à mort tous les premiers-nés des Égyptiens, et *passé* les maisons des Hébreux sans y entrer avec son glaive, parce qu'elles étaient marquées avec le sang de l'agneau immolé.

Voici comment Dieu ordonna aux juifs de célébrer la pâque.

Le quatorzième jour du premier mois de l'année, entre les deux vêpres, c'est-à-dire entre le déclin du soleil et son coucher, ou bien, selon notre coutume de compter, entre deux heures après midi et six heures du soir, dans l'équinoxe, on devait immoler *l'agneau pascal*, et s'abstenir de *pain levé*. Le lendemain, quinzième jour, à six heures du soir, ce qui était la fin du quatorzième, commençait la grande fête qui durait sept jours.

On teignait du sang de l'agneau immolé le haut et les jambages de chaque maison, afin que l'ange exterminateur (s'il entrait dans les desseins du Seigneur de le renvoyer sur la terre), vît ce sang, passât outre, et épargnât les enfans des Hébreux.

On devait manger l'agneau la nuit même qui suivait le sacrifice, on le mangeait rôti, avec du pain sans levain et des laitues sauvages.

Ceux qui le mangeaient devaient être debout, avec le bâton de voyageur à la main, les reins ceints et les sandales aux pieds, tout prêts à se mettre en marche.

Eh bien, nous qui voulons obéir à ce que le Dieu de nos pères a commandé; nous qui voulons que notre patrie soit comme les maisons des enfans d'Israël, marquée du sang de l'agneau, pour que le Seigneur irrité ne la décime plus; nous qui avons consacré nos veilles et nos travaux à la grande pensée de délivrance et de régénération du pays par le christianisme, imitons les Hébreux dans la Pâque; comme eux, soyons debouts, les sandales aux pieds, les reins ceints, le bâton à la main, et prêts à nous mettre en marche; souvenons-nous que nous sommes voyageurs; que la mollesse et les délices du repos ne sont point faits

pour celui qui veut atteindre le but qui lui a été marqué; et si sur notre chemin nous trouvons beaucoup de laitues sauvages, c'est-à-dire beaucoup de choses amères, ne murmurons point, ne nous rebutons pas pour cela, Dieu n'a point dit que le voyageur sur cette terre ne serait nourri que de lait et de miel.

Ce qu'il y a de plus triste dans la vie, c'est de haïr.

Mais si la haine est déjà si désolante quand elle éclate entre des hommes qui sont étrangers les uns aux autres, combien plus déplorable encore quand elle vient à se lever entre deux frères.

Oh! alors, c'est comme une malédiction du ciel!

Ceux qui sont nés d'une même mère; ceux qui ont grandi sous le même toit! ceux qui doivent avoir la même tombe de famille n'ont en général qu'à laisser aller leurs cœurs pour s'aimer les uns et les autres... Cependant, il arrive par fois qu'il y en a qui, non-seulement ne s'aiment pas, mais se détestent. Dieu avait mis à leur portée des délices, ils s'en font des peines; ils pouvaient se nourrir du miel de l'amitié, ils préfèrent l'amertume de la haine...

Oh! que je les plains!

J'ai connu une famille qui était vénérée dans notre pays, et qui méritait bien de l'être, car elle y était comme une *providence visible*. Tous les riches, tous les grands l'honoraient; tous les pauvres, tous les malheureux la bénissaient. Certes, avec cela, il y avait de quoi se faire du bonheur. Eh bien, deux frères s'étant mis à se haïr pendant leur enfance, et ayant laissé grandir leur haine, amenèrent dans la demeure où ils étaient nés, dans la demeure où la paix et l'union avaient régné si long-temps, le malheur, la tristesse, et presque le désespoir.

Quand j'ai connu ces deux frères ils étaient déjà sur l'âge; le temps, en amenant sur eux les années, leur avait, comme à tous les hommes, enlevé de la force et de la santé, mais leur avait laissé au cœur leurs pensées de haine. Ainsi, quelquefois vous voyez des arbres qu'un ouragan a dépouillés de toutes leurs feuilles, et le souffle de la tempête qui leur a emporté toute leur verte parure n'a pu faire tomber de leurs branches les chenilles qui s'y sont attachées.

Quand un frère parlait de son frère, il ne se servait plus du nom qui lui avait été donné au baptême; ce nom si souvent prononcé par leur père et leur mère aurait pu rappeler des souvenirs de famille, et les hommes qui se font mauvais les redoutent. Il disait: *monsieur mon frère*.

Des amis communs avaient cherché à éteindre cette haine que l'on ne pouvait guère s'expliquer, car ces deux frères étaient ce que le monde appelle des hommes d'honneur, et n'avaient que de bons procédés pour leurs semblables. Souvent je les ai vus s'émouvoir et s'attendrir quand on racontait devant eux de bonnes actions, de nobles dévoûmens; souvent quand on leur disait: Il y a là un malheureux qui souffre, je les ai vus se lever pour aller secourir cet inconnu... Ils avaient, comme vous le voyez, de la bienveillance pour tous, hors pour ceux

qu'ils auraient dû aimer avant tous les autres. *L'honneur* s'arrangeait de cela, *la religion*, elle, le réprouvait... Mais *l'honneur*, c'était leur règle ; et vous le savez, l'honneur permet de haïr... Que dis-je? l'honneur fait bien plus, en certaines circonstances il ordonne de tuer!

« *L'homme a créé l'honneur , Dieu créa la vertu* ! »

On le voit bien.

Si les deux frères dont je raconte l'histoire, avaient écouté la voix de la religion, ils n'auraient point laissé pousser et grandir dans leur ame cette haine qui, ainsi qu'une plante vénéneuse, a empoisonné leurs jours. Non, dès le premier instant où elle commençait comme un mauvais grain à germer dans leurs cœurs, ils l'auraient étouffée pour obéir à ces paroles de nos livres saints :

« Ne laisse pas le soleil se coucher sur la rancune que tu portes à ton frère. »

Mais quand on ne lit que les livres du monde, quand on ne recherche que ses lumières, quand on n'écoute que ses maximes, il y a grande chance que l'on s'égarera.

Comme pour fortifier encore davantage l'inimitié entre ces deux hommes, les événemens politiques de 1815 survinrent. Pour être plus assurés de ne se rencontrer jamais et de pouvoir se détester davantage, les deux frères adoptèrent des drapeaux différens ; l'un, l'aîné, salua avec enthousiasme la restauration, le second se fit ultra-bonapartiste.

Mettre une différence d'opinions politiques sur de la haine, c'est jeter de l'huile sur du feu, du vitriol sur une plaie.

Aussi, jamais leur haine n'avait été si complète, c'était à réjouir l'enfer.

Le royaliste aurait pu sauver à son frère plusieurs vexations, il ne le fit pas.

Au vingt mars, le bonapartiste aurait pu empêcher le bannissement de son frère aîné, il le laissa exiler. Et quand ils agissaient ainsi, si des étrangers venaient à eux leur demander des services, ils avaient de l'obligeance pour eux. Ils n'avaient mis hors de leur bienveillance que leur fraternité.

Auprès de ces deux êtres qui avaient juré de se haïr toujours. Dieu avait mis deux femmes qui gémissaient de cette désunion. Les deux belles-sœurs avaient reçu de leurs maris la défense de se voir et de se parler. Quand par hasard elles venaient à se rencontrer dans un salon, elles se regardaient tristement et ne se disaient rien. Cependant elles se sentaient un grand attrait l'une pour l'autre. Leurs jeunes enfans, parfois aussi, se trouvaient sur la même promenade, et leurs bonnes leur ayant dit : « Vous êtes cousins,» ils avaient joué ensemble, et comme l'amitié va vite parmi les enfans, les cousins s'aimaient beaucoup.

Plus tard, quand l'âge de la première communion fut venu, les fils des deux frères allaient au catéchisme dans la même église, et là, le même prêtre, devant le même autel, leur répétait les paroles de l'apôtre saint Jean devenu vieux : « Mes enfans, mes enfans, aimez-vous les uns et les autres. »

L'amitié de ces jeunes garçons, qui avait commencé dans des jeux, se fortifiait ainsi à la voix de la religion ; car de tous les commandemens de Dieu le plus facile à accomplir c'est celui de s'aimer, surtout pour le jeune âge ; car les rancunes n'ont pas encore eu le temps de pousser dans des cœurs si neufs. Les ran-

cunes ce sont les ronces, les épines de la vie, elles viennent plus tard dans les ames que la rosée du ciel n'humecte pas.

Un jour, un des enfans du comte de Chambral (c'était le nom du frère aîné) tomba subitement très-malade dans l'église où se faisaient les instructions de la première communion. Tous les jeunes camarades s'empressèrent de lui porter secours ; mais parmi les plus effrayés de son mal, les plus affectueux dans ses soins, le prêtre distingua Anatole de Chambral, fils du second frère.

Les querelles de famille percent au-dehors ; elles sont d'abord un malheur, puis elles deviennent un scandale. Le curé savait donc la longue et attristante division qui existait entre deux de ses paroissiens... paroissiens, il faut le dire, qu'il ne voyait jamais dans son église.

Je l'ai dit en commençant cette histoire, leur religion à eux, c'était l'honneur tel que le monde l'a fait : et quand on se borne à ce culte-là, on n'a besoin ni de prières ni d'autels... S'ils envoyaient leurs fils aux instructions religieuses, c'était à cause de l'usage, et parce que les mères des jeunes enfans auraient eu le cœur brisé de ne pas les voir chrétiens.

Anatole était venu au catéchisme avec son précepteur. Il était survenu tout-à-coup un de ces orages comme on en voit souvent éclater sur Paris, alors que la pluie ne tombe plus par gouttes, mais par nappes ; alors que les toits, que les maisons, que les portes et les fenêtres ne sont plus aperçues qu'à travers un voile d'eau ; alors que les ruisseaux des rues se font torrens et débordent ; alors que les égoûts se font cascades et bruissent, alors que les pavés disparaissent sous des flots noirs et puans ; alors que les savoyards et les industriels de carrefours jettent des ponts de planche sur les eaux bourbeuses et offrent la main aux passans ; alors que les fiacres deviennent rares et leurs cochers joyeux.

Dans des circonstances semblables, c'est rendre un vrai service que de donner une place dans sa voiture. Anatole voyant toujours son cousin aussi mal, offrit à la personne qui l'avait amené de le reconduire chez son père. Le curé fit signe au domestique qui avait accompagné le jeune malade d'accepter, car le bon prêtre savait que Dieu prend souvent les petits enfans comme des anges pour réconcilier les hommes entre eux.

Ernest, toujours évanoui, fut porté dans la voiture, et pendant le trajet de l'église à l'hôtel de son père, eut constamment la tête appuyée sur la poitrine d'Anatole, qui pleurait de le voir si pâle et si inanimé.

Quand ils arrivèrent chez le comte de Chambral, ce fut une grande rumeur, un grand effroi dans tout l'hôtel. L'enfant était si faible, si changé, avait l'air d'être si près de la mort, qu'on ne fit attention qu'à lui, et l'on ne s'enquéra d'abord aucunement de qui l'avait ramené... ; ce ne fut que plus tard que le vieux domestique raconta qui avait offert sa voiture, et qui avait soigné avec tant d'affection son jeune maître...

Le fidèle serviteur, en donnant tous ces détails, les allongeait à dessein ; il voulait que le père d'Ernest fût reconnaissant envers Anatole, car il pensait que lorsqu'on remercie le fils on ne peut plus maudire le père...

Il y a un âge où le mal passe vite ; l'enfance est comme la jeune plante qu'un

souffle d'orage courbe et fait pencher, mais que le plus petit rayon de soleil redresse et ravive. Au bout de quelques jours, Ernest put revenir aux instructions du curé.

La première communion des enfans approchait, et suivant l'usage établi dans plusieurs de nos provinces, la veille de la grande et sainte journée, les familles des jeunes cathécumènes furent invitées à se rassembler dans la chapelle des trépassés, pour y bénir sur les ossemens des aïeux leurs fils et leurs filles.

Les mères d'Anatole et d'Ernest avaient employé auprès de leurs maris une si ingénieuse adresse, qu'elles parvinrent à les amener à cette imposante cérémonie.

Chacun des frères y vint, espérant bien n'y pas rencontrer son frère... Aussi, lorsque dans la foule des parens, pauvres et riches, qui avaient été conviés à la bénédiction, le comte de Chambral reconnut son frère, son premier mouvement fut d'aller vers la porte pour sortir. Pour s'en aller, il fut obligé de passer près du vieux prêtre, qui tenait en ce moment par la main le petit Anatole.

— Monsieur le comte, dit le prêtre, voici l'enfant qui a soigné avec tant de tendresse et d'affection monsieur Ernest, le jour où il nous a fait si grand' peur.

—Ah je vous remercie bien, mon cher enfant, dit le comte, en passant la main dans les cheveux bouclés d'Anatole qu'il ne connaissait pas, je vous remercie d'avoir pris si bon soin de mon fils.

—Remercier n'est point assez, monsieur le comte, ajouta le curé, aujourd'hui il faut bénir.

—Eh bien, que Dieu vous donne beaucoup de bonheur, à vous, mon enfant, qui avez beaucoup de pitié pour ceux qui souffrent.

A ce moment, le frère du comte, qui avait vu la main fraternelle sur la tête de son fils, et qui venait d'entendre ce vœu de bonheur prononcé sur son enfant, sentit une émotion inconnue parcourir tout son être ; des pleurs lui vinrent aux yeux, et tout son corps trembla.

Oh ! alors, s'il s'était laissé aller à ce qui se passait au-dedans de lui, il se serait élancé dans les bras de son frère... Mais le respect humain, mais cette honte, cette pusillanimité des cœurs faibles le retint ; le respect humain, c'est un mur que l'enfer élève entre l'homme et la vertu, c'est une de ces bises glacées qui vont soufflant sur tous les sentimens généreux pour les faire périr ; le respect humain, c'est la poltronnerie de l'ame, la lâcheté morale.

Ce jeune homme que vous voyez rester debout dans nos églises, aux momens les plus sacrés de nos saints mystères ; savez-vous ce qui l'empêche de tomber à genoux et d'adorer encore humblement le Dieu que sa mère lui avait appris à prier ? le respect humain.

Cet autre qui craint d'être tendre et affectueux pour ses parens, qui se défend d'être attentif pour la vieillesse ; savez-vous qui empêche la tendresse qu'il a au fond de l'ame de se montrer au-dehors ? le respect humain. Oh ! alors que Satan a répandu parmi les hommes la honte du bien, il a eu pour les intérêts de l'enfer une grande inspiration ; en inventant le respect humain, il a jeté sur la terre ce qui étouffe le plus la vertu.

Les deux frères cédaient maintenant à cette maligne influence ; la haine s'était usée, mais la crainte des propos du monde les faisait persister dans leur désunion. Il y a des hommes qui s'imposent des sacrifices pour paraître bons, il y en a d'autres qui se font violence pour se donner les faux semblans de la méchanceté et de la rancune.

Le mal a son hypocrisie comme le bien ! sans doute c'est grand' pitié, mais c'est comme cela.

La cérémonie de la bénédiction des enfans par leurs pères et mères commença; c'était là, je vous assure, une solennelle chose à voir ! — Sous les dalles blanches et noires de la chapelle des trépassés était le caveau, ou l'*Enfeu* de beaucoup des familles qui étaient là rassemblées, ainsi tous ces pères, toutes ces mères se trouvaient là entre les aïeux et leur postérité, entre le passé et l'avenir, et de plus en face de Dieu !

Chaque enfant venait à son tour s'agenouiller devant son père et sa mère, et là, d'une voix émue, leur demandait pardon de ses désobéissances, de ses paresses et de ses colères... Alors les parens étendant leurs mains sur la tête et de leurs fils et leurs filles, disaient : Que Dieu vous bénisse comme nous vous bénissons. Quand Ernest et Charles de Chambral, tous les deux fils du comte, furent à genoux devant leur père, celui-ci qui avait reconnu son frère dans la foule, et qui n'avait pu le voir sans être aussi profondément ému, se leva et les deux mains étendues sur ses deux enfans, il prononça ces paroles :

« Mes enfans, que Dieu vous bénisse comme je vous bénis, qu'il vous donne des jours d'union et de bonheur, aimez-vous toujours tous les deux... » Il ne put en dire davantage ; les larmes que l'on avait vues dans ses yeux retombèrent sur son cœur et étouffèrent sa voix... Et le curé qui avait une grande expérience des hommes, bénit Dieu au-dedans de lui-même ; car il voyait que les deux frères étaient sur le chemin de la réconciliation, et qu'ils y avaient été amenés par leurs enfans. Je l'ai écrit ailleurs, Dieu met souvent aux mains des enfans de grandes choses, et les saintes Écritures l'ont dit : « L'orphelin sera puissant dans » la main du Seigneur ! »

Sans le respect humain que j'ai maudit tout-à-l'heure, toute réminiscence de haine eut été effacée entre le comte et le vicomte de Chambral ; mais, malgré cet acheminement vers l'union ils restaient encore divisés, seulement leur froideur avait diminué ; quand ils se rencontraient ils ne se regardaient pas encore comme amis, mais du moins ce n'était plus comme ennemis qu'ils s'envisageaient. Le père d'Anatole tomba très-malade; son frère aîné envoya chaque jour savoir de ses nouvelles, et cessa d'exiger que ses fils ne parlassent plus à leurs cousins quand le hasard les faisait se trouver ensemble.

Ce demi-rapprochement suffisait au monde, mais à Dieu il fallait plus que cela...

Le comte de Chambral avait beaucoup voyagé, avait séjourné long-temps à Rome et avait rapporté de l'Italie un grand goût pour la bonne musique... Lui qui n'était pas retourné dans aun égliseде puis la première communion de son fils, pendant la semaine sainte entra à Saint-Roch pour y entendre chanter le

Stabat. C'était là que Dieu l'attendait;.. chacun a son moment marqué : celui du comte était venu... L'harmonie amena la grâce dans son ame comme un ange conduit un autre ange... Ce chant qui peint si admirablement les angoisses d'une mère, alla réveiller dans le cœur de l'homme du monde ce qui y était resté de bon ; en écoutant les douleurs de Marie, il pensa à la douleur que sa mère à lui aurait éprouvée si elle avait vu la haine qui s'était élevée entre ses deux fils... Et tout de suite, sous une inspiration du ciel, il alla tomber aux pieds du prêtre qui avait instruit ses fils... Puis se relevant du tribunal où l'on se réconcilie avec Dieu, avec son ennemi et avec soi-même, il courut chez son frère malade.

En le voyant entrer, le père d'Anatole lui dit : — Ah ! mon frère, vous envoyiez tous les jours savoir de mes nouvelles, cette marque de ressouvenir était déjà beaucoup, je n'osais espérer davantage.

—Mon ami, répondit le comte, AVANT PAQUES, des politesses c'était peut-être assez ; mais APRÈS PAQUES, il faut mieux que cela : aussi je vous apporte tout l'amour d'un frère.

J. WALSH.

DEVOIRS ADMINISTRATIFS.

(3e article.)

Les questions qui nous occupent sont trop grandes et trop belles, l'importance en est trop reconnue, le dénouement en est trop certain pour qu'il soit nécessaire d'invoquer en leur faveur aucun autre secours que celui de la raison publique; je continuerai donc a suivre le pas mesuré de l'histoire, mon langage restera, comme le sien, pur de toute passion, et si je ne peux adoucir la vérité, j'espère du moins ne pas m'exposer au reproche de l'avoir aigrie.

On sait de quelle lutte opiniâtre sortit l'ordre de choses fondé en 1830 ; le parti qui remporta la victoire l'avait achetée à tout prix; il avait oublié dans l'acharnement du combat que lorsqu'on aspire au pouvoir, il ne faut pas l'embarrasser d'avance en le grévant de promesses incompatibles avec ses conditions d'établissement; la faute était grave, elle devait se faire long-temps sentir, et si on l'a expliquée avec bonheur, on ne l'a pas réparée, en proclamant à la tribune que la révolution avait été *une surprise;* certes, on a pu, on a du être surpris par la chute inattendue de la dynastie régnante, mais le renversement du système ministériel entrait dans les prévisions de tous ceux qui le battaient en brèche, ils y travaillaient avec trop de succès pour ne pas l'espérer, et dès lors, la prudence leur conseillait de ne charger leur avènement aux affaires que des engagemens dont la réalisation était possible à leurs yeux, sous peine d'avoir bientôt à se renier ou a se contredire.

Qu'avait fait M. de Martignac sur cet étroit terrein où chaque attaque rétrécissait le cercle de ses résistances? il avait adjuré l'opposition de s'arrêter et de l'entendre.

« Vous demandez une charte municipale, lui avait-il dit, eh bien voici mieux : une charte n'émanerait que de la couronne, voici une loi qui sera l'œuvre des trois pouvoirs; la centralisation abdique dans vos mains, elle restitue aux communes leurs anciennes franchises; elle va plus loin, elle en règle l'exercice pour en assurer la durée; elle ne conserve que l'action nécessaire à la responsabilité de l'autorité dirigeante et sans laquelle sa protection serait sans garantie : acceptez ce bienfait du trône, ou, s'il vous paraît insuffisant, aidez-moi par le loyal concours de votre zèle et de vos lumières à le rendre plus efficace. »

Assurément, jamais ouverture n'avait été plus confiante et plus sincère ; l'opposition n'y vit que la capitulation d'un pouvoir qui désespère de se défendre ; les exigences s'accrurent en raison même des concessions qui tendaient à les prévenir, et le projet de loi fut sapé par sa base ; on n'admit ni les conditions de l'électorat ni celles de l'éligibilité.

La nouvelle majorité qui faisait l'essai de ses forces était déterminée pour étendre son influence à livrer le monopole de toutes les élections aux colléges dont elle venait de recevoir la vie ; elle écarta dans la fixation du cens tous les chiffres qui pouvaient faire prévaloir d'autres élémens ; l'élection directe fut adoptée en principe tant pour les conseils de départemens que pour ceux de communes, et, dans la crainte de laisser subsister aucun jalon d'élection par dégrés, on supprima l'institution intermédiaire des conseils d'arrondissemens.

N'était-ce pas accorder au besoin de vaincre plus qu'il n'exigeait? n'était-ce pas faire la guerre à la manière de ces armées imprévoyantes qui saccagent le pays qu'elles veulent occuper? On comprit tout le danger de cet excès d'ardeur dès que l'opposition, devenant pouvoir, eût à opérer sa transformation politique ; la révolution tenta de se faire violence à elle-même; elle voulut, dans l'ingénuité de ses méfiances, contracter un engagement irrévocable et se prémunir ainsi, à quelque condition que ce fût, contre l'oubli qu'elle avait reproché au gouvernement de la restauration.

Il fut solennellement écrit dans la charte de 1830, au titre des dispositions particulières, que la chambre des députés déclarait reconnaître la nécessité de pourvoir la France *dans le plus court délai possible d'institutions départementales et municipales fondées sur un système électif.*

Rien d'une exécution plus simple en apparence. Un an ne s'était pas écoulé depuis que la matière avait été approfondie par la commission à la tête de laquelle figuraient les principaux acteurs du 9 août ; le projet de loi qu'on avait opposé à celui de M. de Martignac était là ; on n'avait qu'à le reprendre et qu'à le voter ; on le laissa de côté, cependant ; il fut avéré qu'empreint de l'hostilité des circonstances, il renfermait une pensée désorganisatrice ; or, les tems étaient changés ; on ne songeait plus à détruire, mais à consolider ; il y avait urgence de prendre possession du pouvoir administratif ; les choses furent mises à l'écart ; on alla droit aux personnes ; la législation départementale et municipale de 1831 n'organisa que le mode d'élection, son but manifeste était d'opérer le renouvellement intégral des conseils locaux dans l'esprit de la révolution qui venait de s'accomplir ; et ce qui rendit plus sensibles encore, s'il se peut, les nouvelles

sollicitudes auxquelles on était en proie, ce fut le maintien de cette institution des conseils d'arrondissement dont l'impérieuse abolition avait motivé le retrait du projet présenté par le ministère de 1829.

Le principe de l'élection une fois appliqué au premier pouvoir de l'état devait par une analogie naturelle consacrer l'investiture des pouvoirs municipaux ; le maire fut électif aussi bien que le conseiller de département, d'arrondissement et de commune; mais cette extension que nécessitait l'inexorable logique des événemens fut à peu près annihilée par l'élargissement du cercle des candidatures, et, en réalité, le gouvernement se réserva une assez grande liberté de choix pour avoir rarement à user du droit de dissolution, droit absolu dont il s'était fait armer par la loi et qui le rendait maître de briser toutes les résistances.

Il avait suffi, comme on le voit, de toucher au pouvoir pour obéir aux avertissemens d'un instinct conservateur; que devait-il donc arriver alors que les jours de troubles et de périls auraient succédé aux jours de calme et de triomphe? Les préoccupations dont on fut saisi se révélèrent à la fois et dans ce qu'on fit et dans ce qu'on refusa de faire : l'organisation départementale avait été scindée en deux parties; on avait voté avec empressement celle qui constituait le personnel, parce qu'elle promettait de répandre sur tous les points l'homogénéité que réclamait la sûreté du nouveau régime; on ajourna de session en session l'autre partie, la plus vivement désirée des deux, celle qui devait régler les attributions, de peur sans doute qu'elle n'excitât trop promptement l'activité des intérêts, et qu'elle n'affaiblît tous les ressorts d'une autorité qui avait tant de peine à se remettre de la terrible commotion qu'elle avait reçue. En donnant ainsi d'une main et en retenant de l'autre, le pouvoir était conséquent avec lui-même, puisqu'il n'avait pas d'autre pensée que de se fortifier et de se défendre ; mais il se mettait en contradiction ouverte avec ses antécédens, avec ses promesses, avec ses doctrines ; il faisait plus : il introduisait une nouvelle anomalie dans l'ordre administratif : l'élection était engrénée dans le système consulaire de l'an 8, c'était placer un principe de liberté sous la compression d'un monopole, c'était réduire la représentation départementale à un vain simulacre et créer des fonctionnaires sans fonctions.

Le résultat d'une telle combinaison était facile à prévoir ; tout électeur devait en saisir le but ; qu'on lise le compte rendu par M. Thiers des élections municipales de 1834 et l'on verra jusqu'où a pu aller l'indifférence du pays pour l'exercice d'un droit dans lequel il n'a trouvé qu'une déception :

« Les électeurs municipaux, dit ce ministre, n'ont pas manifesté en général l'empressement qu'on devait attendre d'eux ; la proportion moyenne du nombre des votans a été de 54 sur 100 ; si dans quelques départemens elle s'est élevée au-dessus des deux tiers, dans d'autres elle est tombée presqu'au tiers.

» C'est surtout dans les villes qu'un grand nombre d'électeurs ont négligé de se rendre aux assemblées ; il y en a environ 180 où des conseillers municipaux élus n'ont obtenu que moins de dix suffrages ; ce qui ne peut être considéré comme une expression véritable des suffrages de la commune ou même de la section.

» Le choix des maires et des adjoints a présenté de grandes difficultés dans beaucoup de communes ; les conseillers propres à remplir ces fonctions se sont souvent refusés à les accepter ; quelque fois même *aucun conseiller n'a voulu consentir à exercer provisoirement les fonctions de maire*, quoique la loi leur en ait imposé l'obligation, sans avoir, à la vérité, fortifié cette prescription par une sanction pénale ; ce n'est alors que par la dissolution du conseil, par un appel aux électeurs pour faire d'autres choix, qu'il a été possible d'exécuter la loi qui prescrit de prendre les maires et adjoints dans le sein du conseil municipal.

» En ce moment (1) *il existe des villes où la mairie n'a pu être organisée ;* un certain nombre de communes rurales présentent la même situation ; dans quelques unes il a fallu confier l'administration *au maire d'une commune voisine.*

» Cette difficulté d'organiser les mairies doit être prise en grande considération. »

Le rapport officiel, dont ces divers passages sont extraits, signale tous les vices d'une situation qu'il n'est plus possible de cacher ; on y voit que la loi de 1831 n'a pu subir deux épreuves sans trahir le besoin d'une révision, que plus de *douze cents quatre-vingt-quinze mille* électeurs n'ont pas répondu à l'appel du gouvernement ; que dans beaucoup de sections, au lieu de censitaires, on n'a pu réunir à la faveur des adjonctions que des pensionnaires de l'état ou des officiers de la garde nationale ; qu'il existe des disproportions inouïes dans la fixation du cens électoral, que dans le département du Var, par exemple, le minimum descend à *quinze centimes*, tandis que dans une commune du département de l'Aisne, il est de *cent francs*, et qu'à Rouen il s'élève à *cent soixante-quinze francs, vingt-huit centimes ;* que le vote par sections, sans recensement général des suffrages émis dans toutes les sections, a produit des résultats entièrement contraires à la loi des majorités ; qu'en ce qui touche l'ordre des juridictions électorales, une ordonnance du roi a déclaré les conseils de préfecture incompétens pour connaître des arrêtés des préfets relatifs au partage des électeurs en sections, à la fixation du nombre des conseillers à élire par les sections et au tirage au sort pour la désignation de la moitié sortante ; que ces conseils n'ont pu, par conséquent, annuler des opérations auxquelles les arrêtés des préfets ont servi de base quelque illégaux qu'ils soient, et que ces arrêtés ne sont susceptibles d'être attaqués que devant le ministre de l'Intérieur, c'est-à-dire renvoyés de l'autorité administrative à l'autorité ministérielle. Le compte-rendu avoue enfin qu'au milieu de ce chaos, les préfets sans cesse aux prises avec les tiers intervenants, ont formé une infinité de pourvois d'office, que sur 25 départemens seulement 1,550 élections ont été contestées, et qu'indépendamment des innombrables procès soumis aux cours royales, la cour de cassation a du être appelée à prononcer sur la compétence respective des tribunaux et des conseils de préfecture, quant au jugement des conditions d'éligibilité des conseils municipaux. »

---

(1) Février 1836.

Après avoir déposé ces tristes vérités au pied du trône, il aurait fallut pouvoir indiquer un plan d'amélioration; M. Thiers s'est borné à dire qu'il allait examiner s'il n'y avait pas lieu de s'occuper de changemens susceptibles d'être formulés en dispositions législatives, et depuis lors il a quitté le département de l'intérieur pour celui des affaires étrangères; mais quand bien même ce ministre eût conservé le même porte-feuille, et qu'il se fût activement occupé de remédier au mal, l'aurait-il pu en opérant sur les bases établies? Admettons que la chambre, reprenant en sous-œuvre la loi de 1831, règle invariablement l'ordre des compétences, détermine le chiffre proportionnel de suffrages exigibles par la validité d'une élection corrige les inégalités du cens et enrichisse enfin le code d'une nouvelle pénalité pour obliger un adjoint ou un conseiller récalcitrant à être maire malgré lui, quelle amélioration essentielle aura-t-on obtenue? Les communes auront-elles une entrave de moins pour leurs libertés, une garantie de plus pour leurs intérêts? Non, la centralisation administrative sera demain ce qu'elle était hier, tout principe de vie municipale s'amortira sur elle.

Et cependant cette centralisation à laquelle on s'attache comme à une planche de salut, c'est la même que l'on attaquait à outrance en 1829; on n'avait pas alors de paroles assez virulentes pour la flétrir, on en était las, on brûlait de s'en débarrasser par une émancipation complette; un jour vint que le programme de l'affranchissement départemental fut déroulé sur la tribune. On demandait entre autres concessions que l'exercice du droit d'imposition d'office accordé aux préfets fût subordonné au concours du conseil de préfecture, sauf recours au roi; que nul emprunt ne pût avoir lieu que sous la garantie d'une loi et non plus d'une ordonnance; que les comptes communaux clos et réglé ainsi que le budget de l'état fussent rendus publics par la voie de l'impression; que la dépense des constructions et réparations ne fût soumise au ministre que lorsqu'elle s'élèverait à 50 mille francs au lieu de 20, et que dans ce dernier cas en outre, les changemens apportés aux plans et devis ne fussent exécutoires qu'après avoir été acceptés par le conseil municipal; que les ventes ou échanges d'immeubles appartenant aux communes ne pussent avoir lieu qu'en vertu d'une loi; etc., etc. Je n'ai garde de critiquer ces différentes propositions, la plupart n'avaient rien que de juste et de salutaire, mais n'est-il pas déplorable que ceux qui se faisaient gloire d'en être les auteurs les aient abandonnées, et se soient crus dans la nécessité de reporter toute leur sollicitude sur la centralisation; les six années révolues depuis leur entrée au pouvoir me permettent de les plaindre du même malheur ou de les accuser du même tort qui pesa sur les premiers ministres de la restauration, et j'insiste avec d'autant plus de raison à leur égard qu'ils ont souscrit au bas de la charte un engagement que n'avaient pu contracté leurs prédécesseurs.

Peut-être objectera-t-on pour eux qu'un projet de loi a été présenté au commencement de la session et livré à la discussion des bureaux; mais à mon tour je demanderai ce que ce projet est devenu? N'est il pas tombé en lambeaux entre les mains de la commission chargée de l'examiner, et ne tient-on pas pour certain aujourd'hui que cette législature de promission qui devait compléter l'or-

ganisation de notre système administratif en nous donnant des lois d'attribution tant sur le conseil d'état que sur les conseils de département, d'arrondissement et de commune, s'écoulera sans avoir rien réalisé de son programme?

En résumé, quelle est la situation actuelle de l'administration Française? Les trois grandes lignes qui la partagent n'ont pas cessé d'aboutir à un point commun, à la centralisation: jugement, contrôle, action, tout se meut autour du même pivot.

Les conseils de préfecture et le conseil d'état, seuls tribunaux administratifs sont restés sous la dépendance ministérielle; le projet de loi dont j'ai parlé plus haut, et qui s'est arrêté dans les bureaux de la chambre avait pour but d'assurer l'existence légale du conseil d'état, mais il ne paraît pas qu'il changeât rien à la condition des juges du second degré en couvrant les membres de la section contentieuse de l'inamovibilité reclamée avec tant de persévérance sour le gouvernement antérieur à 1830.

Les conseils de département, d'arrondissement et de commune élus à grand renfort d'adjonctions par la minorité des électeurs censitaires, dépourvus d'attributions vitales et placés en présence, soit d'administrations irresponsables, soit de mairies délaissées, n'offrent autour du monopole qu'un surcroît de nonvaleurs représentatives; évidemment, tout à été politique, rien n'a été municipal dans les deux mouvemnes électoraux de 1831 et de 1834.

Reste l'administration active dont les agens supérieurs, les préfets et les sous-préfets ne recoivent leur mission que du pouvoir exécutif, et là encore le progrès s'est réduit à un changement de personnes. Je ne veux toucher à aucun nom propre, ni m'armer contre un être collectif d'aucun grief individuel, mais du moins me dira-t-on quelles précautions la centralisation régénérée a songé ou songe à prendre pour se garantir de ses propres excès? Si l'on reconnaît qu'il n'y a dans la constitution actuelle de l'administration active aucun principe hiérarchique, que tout y est arbitraire et participe de la nature mobile de l'autorité ministérielle, ne sera-t-on pas forcé de convenir que la fortune du pays ne peut rien espérer que du bonheur des choix et se trouve ainsi livrée à la merci du hazard.

Il y a environ quarante ans, M. de Talleyrand ministre des relations extérieures, disait à la république en lui présentant un rapport sur la réorganisation de la diplomatie:

« Dans tout état bien gouverné, il y a un esprit propre à chaque branche d'administration; cet esprit donne de l'unité, de l'uniformité et une certaine énergie à la direction des affaires; il transmet la tradition des devoirs; il en perpetue le sentiment et l'observation, il attache et le corps et les individus qui en sont membres au gouvernement comme au but vers lequel toutes les améliorations se dirigent, comme à la source de tous les degrés de considération dont on ambitionne de jouir.

« Il n'existe qu'un moyen d'établir et de fixer dans chaque administration l'esprit qui lui est propre. Ce moyen est dans un système de promotion sagement conçu et invariablement exécuté. »

« Une administration qui n'a pas de système de promotion n'a pas proprement d'employés ; les hommes qui s'en occupent sont des salariés qui ne voient devant eux aucune perspective, autour d'eux aucune garantie, et au-dessous d'eux aucun motif de confiance, aucun ressort d'émulation, aucun élément de subordination.

« Il ne se forme dans cette administration aucun esprit, aucun honneur de profession ; on y dit bien qu'on aime la république ; mais la seule manière d'aimer utilement la république est de s'attacher à la portion dans laquelle on la sert ; et comme sans principe de promotion, on ne peut pas être assuré de la position dans laquelle on se trouve, il est impossible qu'on s'y attache.

«Le système de promotion est dans la main d'un ministre la seule arme avec laquelle il puisse repousser l'ineptie ambitieuse, s'affranchir des importunités du patronage et subordonner le droit important de choisir au seul empire de la justice et du discernement.

« Toute administration a des degrés, ses principes se distribuent dans chacun de ses degrés, leur enchaînement forme son esprit général ; la force de l'administration est toute entière dans ses principes. Le maintien des principes constitue donc l'ame, la vie, l'énergie de chaque administration et l'accord de la force de toutes les administrations constitue la force collective de l'état. Cette dernière force est un grand résultat, mais on ne peut y parvenir qu'en soignant ses élémens ; il faut donc s'occuper avant tout de la conservation des principes de chaque administration, et avant tout encore, de la conservation des principes de chaque grade dans chaque administration.

« Voilà la démonstration de la nécessité d'un système de promotion. Il faut que tout homme d'administration se pénètre de tous les principes qui doivent le diriger et l'animer, il faut qu'il parcoure tous les degrés, qu'en s'élevant il laisse entier à ceux qui le remplacent le dépôt des principes qui lui avait été confié, qu'il recoive celui que ses prédécesseurs lui laissent, et que le même esprit reste dans les grades, pendant que l'esprit de progression et d'avancement anime les individus. »

Il serait injuste, assurément, d'exiger d'une révolution qui a rompu avec le passé qu'elle eût un personnel administratif élevé à une école spéciale et mûri dans les épreuves d'une longue pratique ; mais on est en droit de faire observer que depuis six ans aucun fondement de hiérarchie n'a été jeté, comme si l'on comptait improviser toujours des éducations et créer des spécialités par ordonnances.

Lors d'une promotion récente, M. Thiers a publié un rapport dans lequel il il établissait en principe que l'on doit prendre les bons administrateurs partout où on les trouve ; je ne contesterai pas le mérite de cette opinion, j'ajouterai seulement que le moyen le plus sûr d'en trouver est d'en former et qu'il n'y a pas de source plus féconde qu'une hiérarchie bien entendue.

ADOLPHE DE PUIBUSQUE.

(*La fin au prochain numéro.*)

BERNARD DIAZ.

La classe des domestiques est tombée dans un grand discrédit en France. Les maîtres se tiennent singulièrement en garde contre les valets. Cette défiance est-elle injuste? Non. Par cela même qu'il y a convention, ne doit-il pas y avoir garantie? — La domesticité a cessé d'être un lien, c'est un métier. Dès lors, celui qui paie est en droit d'exiger beaucoup de celui qui se loue. — Tout est bien changé. — Ce mot *domestique* ne répond nullement au mot *serviteur*. Un domestique n'est point, aujourd'hui, un vassal ; un serviteur c'était, autrefois, presque un ami. Il se regardait comme de la maison. Il était véritablement affectionné à son maître. Il l'aimait pour lui seul, non pour l'argent qu'il gagnait à son service. Tout son orgueil, toutes ses passions, il les reportait sur la famille qu'il avait, pour ainsi dire, adoptée. Il était fier de son rang, de sa considération, de ses richesses. La fortune pouvait changer pour elle; son amour à lui, son admiration, sa fidélité restaient toujours les mêmes. — Cette sorte de condition mixte brille encore, en Espagne, de toute son originalité, de toute sa poésie. C'est là surtout que règne un mélange naïf de respect et de familiarité, dans les rapports des valets avec les maîtres ; là que le sentiment religieux, catholique, dont toutes les ames sont imbues, imprime au dévouement sans faste des domestiques un haut caractère de vertu et de moralité. — L'auteur de cette nouvelle s'est préoccupé de cette dernière idée, et il a prétendu la mettre en relief dans une intrigue qui pût intéresser le lecteur, quelque détachée de l'ensemble qu'elle paraisse au premier aspect.

I.

Le capitaine aux gardes, Bernard Diaz, comte d'Herrera et d'Isturiz, s'était retiré, vers la fin de 1816, dans une délicieuse maison de campagne qu'il possédait aux environs d'Aranjuez. Il y avait réuni peu à peu tout ce que le luxe offre de commodités et de distractions à l'opulence, sans oublier *El Columpio*, sorte d'escarpolette dont les cordes sont attachées aux poutres d'une salle basse, et à laquelle il est d'usage en Espagne de se balancer le soir après la sieste, souvent même jusqu'à onze heures de la nuit. C'est pourquoi, malgré les développemens de son architecture, malgré l'étendue immense de son parc et de ses jardins, cette demeure presque royale avait conservé dans la longue liste de ses propriétés le modeste nom de *Casa del Columpio*. Ce cadastre au petit pied avait subi cependant de notables réductions depuis quelques années. Les dépenses de cour avaient absorbé une partie de la fortune du capitaine ; le jeu et les vicissitudes politiques avaient considérablement ébréché l'autre. Il y avait à Madrid un certain rogneur d'espèces, appelé Tintillo, qui, à force de venir à son secours, à force de prendre intérêt à son repos et à ses plaisirs, ne lui promettait rien moins que de le débarrasser bientôt de l'administration de tous ses biens. C'était un singulier Juif que ce Tintillo, plein de discrétion et de délicatesse, d'une modestie rare surtout. Son humilité eût trop souffert, s'il se fût mis ostensiblement au lieu et place des nombreux cliens qu'il avait aidés de sa bourse ou de son crédit; mais une fois les titres légaux sûrement passés entre ses mains, le tout avec le plus profond mystère et la plus minutieuse circonspection, il vous

faisait fermiers dans vos anciennes terres. Cette méthode avait deux avantages pour lui : le premier de dérober au public le scandale de ses usures, le second d'étourdir les dupes de son obligeance sur l'effrayante rapidité de leur ruine, et de ménager leur amour-propre en leur laissant encore toutes les apparences de la grandeur. Tintillo tenait renfermé chez lui sous quatre clés un gros registre rouge de six cents pages d'épaisseur au moins, où étaient couchés par ordre alphabétique et sur deux colonnes, les noms, prénoms et qualités de ses nobles fermiers, ainsi que le relevé circonstancié, article par article, et la pondération exacte de ses prêts avec la valeur approximative de leurs immeubles. Maint grand seigneur des deux Castilles figurait là pour des millions de réaux ; maint d'entre eux se targuait encore d'un titre qui ne lui appartenait plus. Le soir, quand tout se taisait dans la ville, il eût fallu voir compère Tintillo dans sa maison de la Calle-d'Atocha, au fond de son cabinet dont l'unique fenêtre était grillée d'énormes barreaux en fer, comme celle d'une prison, penché sur son gothique bureau de noyer, promener à la lueur d'une lampe fumeuse, ses regards complaisans sur les feuillets de son registre. Oh! si l'on avait pu voir, à cette heure, mais qui l'a vu? le sourire diabolique qui glissait vaguement sur ses lèvres pincées, pendant qu'une inexprimable contorsion musculaire allongeait le bout de son nez crochu! Comme il se reconnaissait lui-même heureux et puissant! comme il se félicitait de ses artifices et de sa patience! qu'il sentait couler dans son ame d'ineffable ironie et de joie ténébreuse, quand à chacun de ces noms illustres qui frappaient ses yeux, un chiffre triomphant le dépouillait aussitôt de son auréole d'emprunt. Tintillo réunissait alors tous ces rayons aristocratiques sur sa seule tête; il se saluait à la fois dans sa pensée comte, duc et marquis, banquier du roi très-catholique, que sais-je? baron même du Saint-Empire. Eh! mon Dieu, Tintillo est aujourd'hui tout cela peut-être ; Tintillo joue un personnage important dans l'état ; car à cette époque on le croyait déjà si riche, qu'il commençait à passer pour honnête homme.

Grâce donc à l'humeur accommodante de l'habile usurier, le capitaine avait gardé quelque temps tous les dehors de son ancienne position. Mais avec la nécessité de plus en plus urgente de restreindre ses dépenses, la conscience de sa ruine lui était enfin venue. Le terme approchait où, faute de paiement, faute du moins d'une garantie suffisante, le grand seigneur spolié de son dernier domaine, par une clause articulée dans ses transactions récentes avec le Juif, allait se trouver réduit presque à la condition humiliante de son vassal. En vain avait-il prétexté un motif frivole pour demander un congé au roi et cacher à ses ennemis l'imminence de sa catastrophe. Mille bruits contraires circulaient de jour en jour sur son compte. Sa retraite avait éveillé des soupçons ; son absence prolongée alarmait ses amis et encourageait les propos médisans de la cour. Ce n'est point que parmi les plus fougueux de ses rivaux, les plus acharnés à miner sourdement son crédit et son honneur, il n'y en eut plusieurs que Tintillo ne tînt à peu près aussi sous sa dépendance. Mais par des manœuvres occultes dont il répugnait au capitaine de se servir, chacun d'eux avait eu l'art de se créer de nouvelles res-

sources et d'avancer en ligne contre le vieil usurier un corps dévoué d'auxiliaires qui l'arrêtaient pas à pas dans ses envahissemens successifs.

Les embarras du capitaine se compliquaient, en outre, de deux particularités fort graves. Marié à une femme charmante, toute jeune encore, quoique déjà mère de trois enfans, il avait honte de s'ouvrir à elle sur l'état désespéré de ses affaires ; il craignait qu'une pareille confidence ne l'accablât ; il jugeait bien que ce n'était que loin de la ville qu'il pouvait lui dissimuler les funestes conséquences, les inextricables difficultés de sa situation et sauver peut-être du naufrage un lambeau de son patrimoine. Mais à peine séquestré du monde, que de chagrins, que d'obstacles imprévus ne l'avaient-ils pas assailli ! Comment parler d'économie à sa douce Manuela ? Comment supprimer tout-à-coup ces longues habitudes de luxe et de vie élégante qui étaient devenues une seconde nature pour elle ? Quels subterfuges employer surtout pour échapper aux pressantes interrogations, aux argumens terribles que lui adressait journellement de Madrid son frère aîné, le marquis de LLoberas, espèce de sauvage, de brute à face humaine, dont aucun sentiment généreux n'avait jamais effleuré l'épiderme, type monstrueux d'orgueil et d'avarice, qui, par calcul autant que par instinct, ayant enterré toute son ame au fond d'un coffre, avait concentré le peu de foi qui lui restait hors de cette sphère positive, dans de gothiques parchemins ? Que répondre à ces questions précises, à cette menace de sa dernière lettre : — « Votre » séjour à la campagne me déplaît. Je vous l'ai dit, je vous le répète. Voici le » mois de décembre. Qu'y faites-vous ? Êtes-vous ruiné ? êtes-vous en disgrâce ? » Prouvez sur-le-champ le contraire, ou je vous déshérite. » Hélas ! le capitaine avait épuisé tous les détours, tous les faux-fuyans dont s'avise un homme traqué dans le plus intime refuge de ses regrets et de ses terreurs par les ardentes investigations de la curiosité ou de la haine. Toute feinte, tout déguisement étaient désormais inutiles. Il n'avait plus qu'à jeter hardiment le masque, qu'à braver les mépris, les insultes de ses rivaux, ou bien à implorer secrètement la pitié de son frère. Mais quelle pitié en attendre ? Pourquoi se faire illusion ? Nul doute que la voix du sang ne fût aussitôt méconnue qu'invoquée ! Nul doute que promesses, prières, raisonnemens, tout n'échouât auprès de cet homme si aride et si dur, et que l'orgueil même chez lui ne fût impuissant à désarmer l'avarice. Harcelé de tous côtés, prêt à déchoir de son rang, de l'estime publique peut-être, le capitaine touchait évidemment à une de ces crises fatales où le crime n'est souvent que le corollaire d'une première faute. Huit jours encore, huit jours d'angoisses et de tortures, et, forcé d'accepter un de ces marchés ignobles que Tintillo proposait à ses victimes, lui-même allait se punir de son passé dans son avenir, sans que pour combattre la rigoureuse logique de ses erreurs, pour essayer encore du vent de la fortune et de l'espérance, aucun appât lui restât qui pût apaiser momentanément l'insatiable rapacité du Juif.

II.

Un matin, le capitaine était assis triste et rêveur sous un citronnier de son

jardin. Ses yeux se reportaient tour à tour de la gracieuse et coquette façade du château qui s'étendait à sa droite, aux sombres massifs du parc dont les arbres dressaient, dans le lointain, leurs têtes gigantesques à sa gauche. Cette amère contemplation ne lui arrachait pourtant aucun soupir ; mais de larges plis s'amoncelaient sur son front, et son regard devenait plus fauve à mesure que l'orage faisait plus de bruit au fond de son cœur. Un léger frôlement le tira tout-à-coup de sa rêverie. Il tourna la tête et aperçut debout à ses côtés Nunez, son valet de chambre, qui fixait affectueusement sur lui ses grands yeux noirs. C'était une bonne physionomie que celle de ce Nunez, grave et douce à la fois, pleine de candeur et de fierté. Il avait les lèvres minces, mais affables, l'arc sourcilier très-mobile, mais peu chargé de soucis, le nez aquilin, sans être sardonique ni impérieux. Une pâleur maladive disparaissait sous le hâle de ses joues. Des paroles mystérieuses semblaient toujours errer sur ses lèvres, et un mouvement obséquieux des épaules accompagnait cet expansion naïve de ses pensées. C'était l'image, en un mot, de l'innocence qui s'élève, par accès, jusqu'à l'intelligence des passions, mais pour les déplorer seulement et pour les vaincre. D'où lui venait tant de vertu? D'un grand fonds de piété. La religion avait agrandi son ame, sans rien ôter à son cœur de sa simplicité.

— Eh bien ! Nunez, que me veux-tu? dit le capitaine.

Nunez sourit mélancoliquement et découvrit deux rangées de dents de l'émail le plus pur.

— Vous souffrez, señor... courage !

Puis voyant que cette familiarité choquait son maître, en ce moment :

— Pardon, dit-il en rougissant. Tintillo est là qui demande à vous parler.

— Tintillo? qu'il vienne !

L'usurier accourut de la cour du château en réitérant, à chaque pas, ses humbles salutations. Le capitaine s'élança du banc de gazon où il était à demi étendu, et se drapa jusque par dessus le nez dans les pans de son manteau.

— Bonjour, Tintillo ! quelles nouvelles?

Ils se mirent à marcher.

— Oh ! oh ! dit le Juif, d'excellentes nouvelles, señor ! Votre illustre frère, le très-haut et très-puissant marquis de LLoberas a fait parler de lui, hier, à la Puerta del sol.

— Mon frère ! que dites-vous de mon frère?

— Certes, j'en suis convaincu, señor, le ciel vous le conservera encore bien des années.

— Comment cela?

— Voici le fait. J'avais été, hier, prendre le soleil à la Puerta, ce qui m'arrive rarement, attendu le peu de loisir que me laissent mes affaires. Le marquis s'y trouvait. Il daigna venir à ma rencontre et me demanda s'il y avait long-temps que je ne vous avais vu.

— Et vous lui répondîtes?...

— Que depuis environ six mois nous avions rompu toutes relations d'affaires.

— Fort bien !

— Oh ! je sais mon monde, señor, et tous les égards que je vous dois.

— Ensuite ?

— Nous en étions là de notre conversation quand un homme, dont un vaste sombrero cachait la figure, s'approcha de nous pour allumer son cigarito à celui que fumait le marquis. Ce mouvement dérangea le sombrero de l'inconnu. Votre frère l'eut à peine envisagé qu'au lieu de lui tendre son cigarito, il lui cingla la joue d'un vigoureux soufflet en l'appelant Negro. Une lutte s'établit alors entre eux. Le Negro écumait de rage, le marquis redoublait de coups.

— Et qui était cet homme ?

— Un drôle, un misérable, une ancienne créature des cortès, un rebelle échappé par miracle aux justes vengeances du 12 Mai, qui, lorsque notre excellent prince Ferdinand n'était encore qu'à Valence, avait osé manquer de respect à votre frère.

— Son nom ?

— Don Beltrand d'Ochoa.

— En effet, je me souviens de cette querelle... Eh bien !

— Eh bien ! le marquis aurait infailliblement terrassé, tout seul, son adversaire, sans l'intervention de ses deux valets de pied auxquels il abandonna cette facile victoire. Le Negro jeté promptement à terre, brisé, moulu, se releva tout sanglant et se retira aux huées de la foule.

— Voilà tout ?

— Oui, tout... N'admirez-vous pas, ainsi que moi, señor, cette impétuosité, ce courage, dont votre frère est doué, à plus de soixante ans.

— Dieu lui prête vie, Tintillo ! C'est tout ce que je désire... Mais est-ce là le seul motif qui vous amène chez moi, ce matin ?

Tintillo baissa les yeux. Sa voix dépouillée de l'espèce d'onction ironique avec laquelle il s'était exprimé jusqu'ici, reprit son ton habituel de caresse et d'astuce.

— Pardon ! je venais aussi pour... Vous n'avez pas oublié que c'est demain l'échéance du...

— Du contrat par lequel je me suis engagé à vous payer, au 15 décembre, la somme de cent mille réaux avec les intérêts, ou à vous céder tous mes droits sur cette propriété, n'est-ce pas, Tintillo ?

— Oui, señor.

— Eh bien ! apprenez que je garde mon château.

— Je vous en félicite... Vous me compterez alors mes cent mille réaux... Vous plaît-il que nous passions dans votre cabinet pour régler les intérêts... Mais peut-être que vous n'avez pas encore les fonds... Vous n'en pourrez disposer peut-être...

— Ni aujourd'hui, ni demain.

— Ni demain ? pardon ! je n'entends pas, señor...

— Cela est clair pourtant.

— Oh ! non, vous voulez rire, je le vois... Car enfin vous n'ignorez pas que ce

château sera toujours comme à vous... Cette cession que j'exige n'est qu'une formalité toute simple qui ne doit pas vous effrayer... Vous savez bien...

— Je sais tout ce que vous allez me dire. Mais je ne me soucie nullement, je l'avoue, que mon nom soit immatriculé sur votre livre rouge.

— Oh ! quelle idée, senor... Est-ce que vous ajoutez foi à toutes ces sottises dont on m'accuse, à toutes ces infamies dont la calomnie noircit ma réputation ?

— Eh ! eh ! il n'y a point de fumée sans feu, Tintillo... Au surplus, c'est cent mille réaux que je vous dois, il est juste que je les paie, je les paierai... mais je vous prie d'attendre.

— Impossible ! ce n'est pas moi qui vous ai prêté cette somme, c'est mon confrère de la Calle-Mayor, Balthazar Peral. S'il vous faut un délai, écrivez-lui, voici son adresse.

— Son adresse ! que signifie cette jonglerie? pensez-vous me tromper?

— Moi, Señor !

— Oui, vous ! interrompit le capitaine en frappant du pied. Puis s'arrêtant et dardant obliquement ses regards sur le juif, à travers les plis ramassés de son manteau : — Tintillo ! s'écria-t-il d'une voix sourde.

Il se tut et continua de l'examiner.

— Mais observez, balbutia Tintillo stupéfait.. Non, vraiment ce délai est impossible ! ajouta-t-il avec plus d'assurance.

— Paix ! dit froidement le capitaine ; je croyais que vous m'aviez compris.

Ils se remirent en marche et arrivèrent, sans échanger une parole, devant le perron du château.

La comtesse y était assise au soleil sur un fauteuil de canne. Un grand peigne en écaille travaillé à jour retenait ses cheveux noirs et luisants comme du jais, et aux quels les jeux de la lumière communiquaient par instants un reflet doré et bleuâtre. De longs gants tricotés couvraient à demi ses bras nus jusqu'au coude : on voyait briller à travers les mailles du soyeux tissu la blancheur et la finesse de sa peau. Sa physionomie respirait un mélange naïf de langueur et de vivacité. Elle avait toutes les flammes de l'Andalousie dans les yeux, tout le mol abandon de l'orient dans son attitude. Deux petites filles presque nues reposaient à ses pieds sur une natte ; à côté d'elle un bambin de six ans fièrement enveloppé d'un manteau brun, debout, la tête haute, sous un rayon du soleil, s'initiait avec une gravité comique aux précoces voluptés de la paresse et du cigarito.

Ce spectacle décida le capitaine. Il s'approcha de sa femme, enleva lestement les deux sœurs entre ses bras et appela son fils qui, perdu dans un odorant tourbillon de fumée, n'apercevait en ce moment rien au-delà de cet horizon de ses jouissances.

— Miguel ! allons, ici, Miguel ! s'écria-t-il ; donne-moi un de tes cigaritos, mon enfant !

Miguel roula dans une feuille de papier réglisse un peu de tabac haché et courut à son père. Le capitaine alluma le cigarito, puis serrant les lèvres et se tournant tour à tour vers chacune de ses deux filles :

— A toi, Dolores! à toi, Juanita! dit-il en soufflant sur leur joli visage de légères bouffées de tabac.

— Oh! ah! oh! s'écrièrent les deux enfans en posant leurs mains mignonnes devant leurs yeux, devant leur bouche, et se tordant entre ses bras comme des couleuvres.

La comtesse les reçut sur ses genoux, tout effarées, toutes souriantes. Cette secousse fit tomber le pendant d'une de ses boucles d'oreilles. Tintillo le ramassa et lorgna d'un œil cupide les chatoyantes facettes du diamant qui était de la plus belle eau.

— Si l'autre pendant est pareil à celui-ci, dit-il à demi voix, ce gage permettrait peut-être à mon confrère Balthazar Peral...

— Vous croyez... balbutia le capitaine.

— Mais rendez-moi donc mon pendant d'oreille; Señor Tintillo! s'écria la comtesse en ramenant de l'usurier à son mari un regard où se peignait à la fois l'étonnement et une vague crainte de femme qu'on ne la privât de ce bijou.

Le capitaine tressaillit et arracha le diamant des mains du Juif.

— Bah! murmura Tintillo, ce n'était qu'une très-mauvaise affaire après tout... Tant pis pour eux!

Il s'inclina jusqu'à terre, d'un air railleur, et sortit.

— Que marmottait donc Tintillo? demanda la comtesse; est-ce qu'il voulait acheter mes boucles d'oreilles? est-ce que vous vouliez les lui vendre?

— Moi, ma chère! qu'elle idée!

— Je déteste cet homme, mon ami... il est trop vil... je le crois faux et méchant.

— Que nous importe!

— Mais... vous avez souvent des entretiens ensemble: est-ce que...!

— Quoi?

— Je ne sais, je suppose...

— Vous m'offensez.

— Pardon! votre frère vous a-t-il écrit de nouveau?

— Non.

— Avez-vous répondu à sa dernière lettre?

— Pas encore.

— Il doit être bien surpris de ce silence.

— Pourquoi?

— Votre éloignement de la cour l'afflige, et...

— Nous y retournerons bientôt, Manuela. Cet éloignement a été nécessaire. Je vous en expliquerai plus tard les motifs. Pas une plainte ne vous est échappée durant ces six mois de retraite, je vous en remercie. Quand nous serons à Madrid, mes soins, mes complaisances vous dédommageront de ce sacrifice. Vous serez toujours la reine de nos fêtes. Mais il est plus de dix heures... Laissons là et Tintillo, et mon frère, et la cour. Allons déjeûner en famille, je ne suis jamais aussi heureux qu'avec mes enfans et auprès de vous.

— Et moi, moi, vous savez si je vous aime! dit la comtesse.

Elle s'appuya doucement sur le bras de son mari. Miguel prit ses deux sœurs par la main. Ils entrèrent dans un petit salon ovale, au rez-de-chaussée, où Nunez leur servit des fruits et le chocolat.

(*La fin au prochain numéro.*)

Sainte-Beuve.

I.

POÉSIES DE JOSEPH DELORME.

Chez les anciens, le corps détrôna l'ame dans le domaine de la poésie. Les phénomènes physiques et le monde visible y étaient seuls l'objet des chants du poète; quant au monde des intelligences, ils semblaient l'ignorer. Ange déchu, le poète avait perdu la mémoire du ciel, sa première patrie, et s'était uni à la terre. Était-ce qu'il trouvait dans la matière des beautés et des charmes que l'ame vile et souillée ne possédait plus, et qu'il attendait pour lui offrir son encens, que le Réparateur vint la laver dans les eaux du baptême, la revêtir de la blanche robe des néophites, et l'exposer brillante et couronnée à ses adorations? Il y a lieu de le croire; car la poésie intime, qu'il serait peut-être mieux d'appeler poésie psycologique, est fille du christianisme. En prêchant au monde la guerre aux sens et aux passions, la mortification de la chair, la prière, l'examen de la conscience et la méditation, il a tué la matière pour donner naissance à l'esprit, et la poésie de l'ame a été conçue.

Sa première expression fut le soliloque et l'oraison mentale; c'est ainsi qu'elle se révèle dans les auteurs mystiques et les Pères du désert; bientôt elle prit la forme mesurée qui constitue, à proprement parler la poésie, et soupira sous les arceaux de la cathédrale, dans le cloître et les abbayes, l'harmonieuse vie de l'ame et ses cantiques intérieurs. Elle traversa de la sorte, religieuse et solitaire, les siècles de la chevalerie, et les pompes du règne de Louis-le-Grand. Mais quand les colonnes de la Basilique et les murailles du monastère tremblèrent tout-à-coup sur leurs bases, au souffle de la tempête, et tombèrent; errante et muette au milieu des ruines, et ne sachant où porter ses pas, elle vint demander un asile à trois pauvres poètes, jeunes, débiles et souffrans, qui devaient mourir avant peu; l'un de tristesse et d'inanition, l'autre victime de la méchanceté des hommes, sur la paille d'un hôpital, le troisième sur l'échafaud des rois, du haut duquel il nous l'a légnée: Millevoye, Gilbert et André Chénier. — M. de Lamartine, en recueillant l'héritage du passé spiritualiste, a élevé à la poésie intime, dans les *Méditations* et les *Harmonies*, un trône devant lequel s'agenouille chaque jour notre siècle, et il l'y a couronnée reine de notre empire littéraire. L'Angleterre, il est vrai, a pu exercer quelque action sur elle;

le christianisme, les réminiscences bibliques et les influences du climat y ont aussi fait germer un genre de poésie intime, qui s'est épanoui, sur les *tombeaux* d'Hervey, au bord des lacs de Wordwords, ou dans les œuvres de Coleridge, de Byron et de tous ses lakistes et curés poètes ; mais il nous paraît faux de dire que nous la lui devons.

De tous nos poètes, celui qu'elle a le plus influencé peut-être, et qui possède au plus haut degré, après M. de Lamartine, le sentiment du beau idéal dans la poésie intime, c'est sans contredit Sainte-Beuve.

Sainte-Beuve est né en 1804, à Boulogne-sur-Mer ; « fils unique, il perdit son père en bas-âge, et fut élevé avec beaucoup de soins par sa mère et une tante du côté paternel. De bonne heure imbu de préceptes moraux et formé aux habitudes laborieuses, il se fit remarquer par son application à l'étude et par des succès soutenus. » Les germes de vertu déposés dans son cœur, qui se développaient aussi insensiblement avec son intelligence, ne tardèrent pas à fleurir, et à remplir cette jeune ame de tous les parfums de l'innocence, de la pureté et de la foi. « Une piété fervente s'empara de lui ; il consacrait aux offices de l'église presque toutes ses heures de loisir, et s'imposait soir et matin de longues prières qui le rendaient calme et fort. »

« Il demeura dans ces dispositions jusqu'à l'âge de treize ans. C'est alors qu'il vint à Paris, pour y achever ses études. Ses succès furent rapides et brillans, comme à l'ordinaire ; mais de grands changemens se passèrent en lui. » Faut-il, mon Dieu, que toujours dans cette grande ville le premier pas soit une chute ! que le flambeau de la foi, si brillant sous le ciel de nos provinces, s'éteigne tout-à-coup, dans son atmosphère empestée, et que l'ange gardien du jeune homme ait toujours alors à se voiler la tête et à se détourner pour pleurer !—« Abjurant les simples croyances de son éducation chrétienne, il s'éprit de l'impiété audacieuse du dernier siècle, ou plutôt de cette adoration sombre et mystique de la nature, qui, chez Diderot et d'Holbach, ressemble presque à une religion. » La révolution morale qu'elle causa dans son ame, devait naturellement réagir sur ses actions, et y porter le désordre ; ceci ne tarda pas à arriver. — Il avait embrassé la carrière de la médecine, il l'abandonna bientôt : dès lors « plus d'études suivies et sérieuses... Incapable de rien poursuivre, renonçant à tout but, et s'affaisant de plus en plus dans le sentiment indéfinissable de son existence manquée,... il ne pensa qu'à vivre chaque jour en condamné de la veille qui doit mourir le lendemain... Son intelligence avide, faute d'aliment extérieur, s'attaquait à elle-même et vivait de sa propre substance, comme le malheureux affamé qui se dévore. »

Les sombres ou désespérantes créations de Goethe, de Kirke-White et de Sénancour, ses lectures favorites, étaient un nouvel aliment au mal intérieur qui le minait silencieusement ; *Werther*, *Oberman*, *Delphine* et *Adolphe* achevaient de mûrir en lui les principes déletères qu'il avait puisés dans les philosophes du dernier siècle : plus tard, il est vrai, les doctrines Saint-Simoniennes, dont le Globe était l'organe, et qui peuvent aussi, à juste titre, revendiquer leur part d'influence sur lui, leur imprima une autre direction, mais elles n'en pa-

ralysèrent point l'effet; quant à celle de l'école romantique, elles fut purement littéraires.

Cependant Joseph Delorme se voyait depuis long-temps en proie à de longues et cruelles souffrances, sa santé s'était profondément altérée ; et les douleurs physiques que Dieu nous envoie, comme un ami sévère, pour réveiller nos ames de leur léthargie criminelle, et nous rappeler au sentiment de l'infini et de notre céleste origine, loin de fermer sa plaie morale, n'avaient fait que l'aigrir davantage, et la mettre plus au vif encore. « Bientôt la raison perdit irrévocablement tout empire sur lui. Nul précepte de vie, nul principe de morale ne restait debout dans cette ame, hormis quelques débris épars çà et là, qui achevaient de crouler à mesure qu'il y portait la main....

«La raison morte rodait autour de lui comme un fantôme, et l'accompagnait à l'abime, qu'elle éclairait d'une lueur sombre... En un mot, son ame n'offrait plus qu'un inconcevable chaos, où de monstrueuses imaginations, de fraîches réminiscences, des fantaisies criminelles, de grandes pensées avortées, de sages prévoyances suivies d'actions folles, des élans pieux après des blasphèmes, jouent et s'agitent confusément sur un fond de désespoir (1). »

Tel est le tableau, peut-être assombri, que le poète a tracé des orages de son ame ; nous ne doutons pas qu'il nous pardonne l'indépendance littéraire avec laquelle nous avons osé le reproduire.—Nous nous souvenons d'avoir lu dans la préface des *Consolations* qu'il ne publiait cet ouvrage que parce qu'il le croyait « d'un bon exemple. » Hé bien ! nous aussi, nous avons cru bien faire en révélant ici la confession de sa vie de jeune homme, écrite par lui-même ; au moins, si nous en trahissons le secret, n'est-ce que pour des lecteurs qui depuis long-temps ont appris à l'apprécier et à l'aimer, aussi bien que l'auteur de ces lignes, qui, pour le dire en passant, n'est pas peu surpris vraiment d'avoir à le juger ici, lui, devant lequel comparaissent chaque jour toutes nos célébrités littéraires, et qui leur dicte leur arrêt, avec tant de tact, de goût et de délicatesse.

Les *poésies de Joseph Delorme* sont les déchirans monologues du poète, ses plaintes sourdes, ses sanglots étouffés, ses cris d'angoisse ou de désespoir, l'écho de toutes ses luttes intérieures, de toutes ses émotions, de toutes ses pensées, pendant ses douloureuses souffrances physiques et morales, dont l'année 1828 vit le dernier période.

Suivons-le ;—voici le printemps qui s'ouvre. Le printemps qui chasse les sombres idées comme les brouillards de l'hiver, qui éclaire et colore de son ciel si doux toute chose, qui charme et fait tout refleurir, et sous l'influence duquel l'ame de l'homme semble renaître et refleurir aussi. Mais ses rayons ne peuvent réchauffer le poète.

Printemps, que me veux-tu ? Pourquoi ce doux sourire,
Ces fleurs dans tes cheveux, et ces boutons naissans?
Pourquoi dans les bosquets cette voix qui soupire,
Et du soleil d'avril ces rayons caressans?

(1) Vie de Joseph Delorme.

Printemps si beau, ta vue attriste ma jeunesse ;
De biens évanouis tu parles à mon cœur ;
Et d'un bonheur prochain ta riante promesse
M'apporte un long regret de mon premier bonheur.

Un seul être pour moi remplissait la nature :
En ses yeux je puisais la vie et l'avenir ;
Au souffle harmonieux de sa voix calme et pure
Vers un plus frais matin je croyais rajeunir.

Un soir, je lui trouvai de moins vives couleurs.
Assise, elle rêvait : sa paupière abaissée
Sous ses plis transparens dérobait quelques pleurs ;
Son souris trahissait une triste pensée.

. . . . . .

Le lendemain un autre avait reçu sa foi....
Par le vœu de ta mère à l'autel emmenée,
Fille tendre et pieuse, épouse résignée,
Sois heureuse par lui, sois heureuse sans moi !

Ainsi les premières feuilles du livre sont mouillées de larmes. Mais ces larmes ont un certain charme, une certaine douceur. Elles coulent silencieuses et résignées, et ne creusent pas encore la joue qu'elles inondent. Pourtant l'orage est conçu, on peut déjà le pressentir.

Le poète alors demande au passé de plus rians souvenirs, et le passé reste muet ; à l'avenir une espérance et l'avenir s'obscurcit ; au présent des loisirs, et le loisir ne vient pas ; et son ame se replie sur elle-même et gémit. Le désespoir y dépose en germe, une pensée, une affreuse pensée, qui bientôt doit lever la tête et grandir,

Quand l'avenir pour moi n'a plus une espérance,
Quand pour moi le passé n'a pas un souvenir,
Où puisse dans son vol, qu'elle a peine à finir,
Un instant se poser mon ame en défaillance,

Quand la pauvreté seule, au sortir du berceau,
M'a pour toujours marqué de son terrible sceau,
Qu'elle a brisé mes vœux, enchaîné ma jeunesse,
Pourquoi ne pas mourir ? . . . . . .

Cependant mille imaginations de tout genre viennent tour à tour l'agiter. Tantôt, c'est l'ambition qui, secouant sur lui ses gerbes étincelantes de lumière, l'attire à sa suite, le berce long-temps d'espoir éphémère, le fatigue, l'épuise, et s'envolant enfin le laisse retomber vaincu de lassitude ; tantôt *l'amour aux ailes d'or* qu'il croit tenir encore, et qui s'enfuit également ; tantôt la gloire littéraire, qui porte à ses oreilles les applaudissemens et les cris d'enthousiasme qu'arrache à la foule le triomphe d'un de ses rivaux.

Cri puissant! qu'il m'enivre, ami, qu'il me déchire,
Qu'il m'est cher et cruel!
Pour moi, pauvre déchu réveillé d'un doux songe,
L'aigle saint n'est pour moi qu'un vautour qui me ronge
Sans m'emporter au ciel.

Et ses angoisses redoublent.—Abusé par l'amour, abusé par l'ambition ; tendant les bras vers le passé, et les fermant à vide ; se penchant vers l'avenir, pour respirer un peu de son air frais, et n'y trouvant qu'une atmosphère en feu, le poète, jette ses regards vers la terre ; il court se mêler à ses folles et bruyantes joies ; il espère éteindre dans les plaisirs impurs du monde les cuisantes douleurs de son ame ; mais sa fièvre passe, son front s'attiédit, la raison revient, et son génie fatal est là, à ses côtés, comme un remords vengeur et implacable. — Il frémit, sa douleur éclate, il maudit de nouveau la vie et invoque la mort.

Quelquefois, il est vrai, on le voit se relever un peu ; il tourne vers celui qui console ses yeux mouillés de larmes, il va prier et implorer le pardon ; le cœur le devance et renaît à l'espérance et à la joie... Hélas ! il n'en sera rien. Les sens accourent, ils le pressent ; l'esprit fléchit, la chair est la plus forte, elle triomphe ; et le poète retombe plus avant dans l'abime ; la volupté qu'il embrassait avidement, il s'en dégoûte bien vite,

Car je foule la fleur sitôt qu'elle est cueillie,

dit-il, et ce n'est qu'une douleur nouvelle ; c'est encore son fatal génie, qui lui présente un miroir de félicités, qu'il lui lance en éclats au visage, au moment où il veut y contempler ses traits ; qui ne lui laisse ni paix ni trêve, qui le poursuit et l'obsède, et partout et toujours, obstiné et infatigable.

Ah ! le chrétien les connaît bien aussi ces angoisses, ces sécheresses, ces désolations de l'ame ; sa route dans la vie est longue et difficile, plus d'un caillou aigu y déchire son pied, plus d'un bâton de voyage se brise dans ses mains, plus d'un soupir de détresse sort de sa poitrine haletante, plus d'une orageuse raffale lui souffle le sable au visage, mais lui,

. . . . . Au noir souffle du Nord,
Il plie et relève la tête ;

Il se rappelle qu'un Homme avant lui a marché sa voie douloureuse ; il le voit gravissant la cime de la montagne du salut, le front percé d'épines, et plié sous le poids d'une croix, il voit du sang sur le chemin, et reconnaît le sang d'un Dieu !.. et son courage renaît, sa douleur s'efface devant cette immense douleur ; il espère, il bénit, il est consolé, et chacun de ses pas dans la carrière est un pas vers le ciel, chacun de ses soupirs est entendu là-haut, chacune de ses larmes est recueillie par les anges. Mais l'homme qui pleure, et qui n'a point d'ami pour lui essuyer les yeux, que les maux de l'ame et du corps rongent comme un cancer impérissable, que Dieu châtie, et qui nie Dieu, qui nie le ciel, et l'avenir et l'immortalité, où fuira-t-il, que deviendra-t-il, que fera-t-il le malheureux ! Écoutez,...

Au fond du bois, à gauche, il est une vallée,
Longue, étroite ; à l'entour, de peupliers voilée ;
Loin des sentiers battus ; à peine du chasseur
Connue, et du berger ; l'herbe en son épaisseur
N'agite sous vos pas couleuvre ni vipère ;
A toute heure, au mois d'août, un zéphir y tempère,
A l'ombre des rameaux, les cuisantes chaleurs
Qui sèchent le gazon et font mourir les fleurs.
Mais vers le bas surtout, dans le creux, où la source
Se repose et sommeille un moment dans sa course,
Et par places scintille en humides vitraux,
Ou murmure invisible à travers les sureaux,
Que le vallon est frais ! L'alouette y vient boire,
La sarcelle y baigner sa plume grise et noire,
La poule-d'eau s'y pendre au branchage mouvant.
En me promenant là, je me suis dit souvent :
Pour qui veut se noyer la place est bien choisie ;
On n'aurait qu'à venir, un jour de fantaisie,
Et cacher ses habits au pied de ce bouleau,
Et, comme pour un bain, à descendre dans l'eau,
Non pas en furieux, la tête la première,
Mais s'asseoir ; regarder ; d'un rayon de lumière
Dans le feuillage et l'eau suivre le long reflet ;
Puis, quand on sentirait ses esprits au complet,
Qu'on aurait froid, alors, sans plus traîner la fête,
Pour ne plus la lever, plonger avant la tête.
C'est là mon plus doux vœu quand je pense à mourir.
J'ai toujours été seul à pleurer, à souffrir ;
Sans un cœur près du mien j'ai passé sur la terre ;
Ainsi que j'ai vécu, mourons avec mystère,
Sans fracas, sans clameurs, sans voisins assemblés.
L'alouette, en mourant, se cache dans les blés ;
Le rossignol, qui sent défaillir son ramage,
Et la bise arriver, et tomber son plumage,
Passe invisible à tous comme un écho du bois :
Ainsi je veux passer. Seulement, un.... deux mois,
Peut-être un an après, un jour.... une soirée,
Quelque pâtre inquiet d'une chèvre égarée,
Un chasseur descendu vers la source, et voyant
Son chien qui s'y lançait sortir en aboyant,
Regardera : la lune avec lui qui regarde
Éclairera ce corps d'une lueur blafarde ;
Et soudain il fuira jusqu'au hameau, tout droit.
De grand matin venus, quelques gens de l'endroit,
Tirant par les cheveux ce corps méconnaissable,
Cette chair en lambeaux, ces os chargés de sable,
Mêlant des quolibets à quelques sots récits,
Deviseront long-temps sur mes restes noircis,
Et les brouetteront enfin au cimetière ;
Vite, on clouera le tout dans quelque vieille bière,
Qu'un prêtre aspergera d'eau bénite trois fois ;
Et je serai laissé sans nom, sans croix de bois !

Oui ! la voilà, la seule espérance de celui qui n'espère plus en Dieu, le dernier terme de l'égarement de la froide raison de l'homme qui a étouffé sa conscience et fini par ne plus sentir, *les six pieds de terre de tout le monde*, que Kirke-White requérait pour son cadavre, le seul héritage de l'homme quand il a perdu sa patrie! Et son ame, mon Dieu! son ame?... car il en a une, car on lui demandera compte de sa vie, car il sera jugé selon ses vertus et ses crimes !... et s'il a tué dans lui la vie, s'il a creusé lui-même sa tombe, et scellé pour jamais de sa main sa haine contre le Dieu qui a donné son sang pour lui, s'il est mort en le blasphémant?... Libre à notre siècle frivole et blasé de ricaner de doute et de pitié, de jouer froidement avec nos mystères les plus terribles comme avec les fables du Tartare antique, et de danser sur son sépulcre jusqu'à ce qu'il l'engloutisse ; il a ses soins et ses pensées. Mais nous qui croyons à l'infinie Justice et à toutes ses conséquences, et qui le disons le front haut, nous, jeunes hommes catholiques, ah ! c'est ce qui nous fait frissonner, ce qui nous serre le cœur et nous glace, et puis nous fait verser des larmes sur nos pauvres frères qui souffrent sans consolation et sans espoir, ce qui fait tomber le livre de nos mains, malgré ses admirables vers.

Nous avons ouï porter des jugemens bien divers sur les *poésies de Joseph Delorme*. Les uns, entraînés vers l'auteur par une vive sympathie, y ont tout loué, tout admiré sans restriction ; d'autres, mus par un sentiment directement contraire, qui prenait sa source dans leur opinion religieuse, par un sentiment très-louable, il est vrai, mais qui ne leur laissait pas plus qu'aux premiers la liberté nécessaire pour prononcer avec impartialité, se sont irrévocablement prévenus et contre l'auteur et contre son ouvrage : on embrasse ou l'on repousse ce qu'on aime ou ce qu'on hait, on ne peut le juger sagement. D'autres enfin, et c'est malheureusement le plus grand nombre, trouvant une opinion toute faite, l'ont adoptée sans se donner la peine d'examiner ce qu'elle pouvait avoir d'erroné, et ils ont répété, après M. de Lamartine, en parlant des vers du poète :

> Ces vers, où l'hyperbole effort de la faiblesse
> Enflent d'un sens forcé le vide ou la mollesse ;
> Ces vers, fruits imparfaits d'un arbre trop hâté,
> Qui les laisse tomber au souffle de l'été.

Ils se sont empressé d'y signaler

> ..... *Et* ces mètres rompus qui boitent en marchant,
> *Et* ces fausses couleurs au contraste tranchant,
> *Et* ce vernis trop vif qui fatigue la vue,
> *Et* cette vérité trop rampante ou trop nue ;

Misérable critique de détails que le chantre immortel des *Harmonies* est le premier à désavouer aujourd'hui, en se montrant un des plus grands admirateurs de M. de Sainte-Beuve.

Pour nous, nous émettrons à notre tour notre opinion dans toute sa sincé-

rité ; il nous semble donc que l'on juge diversement les choses selon le point de vue différent d'où on les envisage ; que le poète, se trouvant placé dans une position tout-à-fait exceptionnelle, il ne faut point l'en faire sortir ; qu'il faut lui tenir compte de ses relations, et le juger exceptionnellement. Or, comme on a pu le voir, les poésies de *Joseph Delorme* sont le produit d'un long et douloureux enfantement. Il a souffert, bien souffert, et de l'ame et du corps, pour leur donner la vie; l'insomnie, la douleur et le désespoir veillaient seuls auprès de sa couche ;

J'ai toujours été seul, à pleurer, à souffrir !

Et le fruit qu'il portait dans son sein, en lui déchirant les entrailles, a failli lui causer la mort. Pouvons-nous donc, quand il jette des cris à briser l'ame, de ces cris d'une angoisse si poignante et si vraie, qui vous inondent malgré vous le visage de larmes, pouvons-nous détourner les yeux, pouvons-nous ne pas le plaindre, et ne pas pleurer avec lui? Oui, il fut un temps en France, et par malheur ce temps n'est pas encore passé, où la poésie avait ses *pleureurs* à gage qui la suivaient, comme à Rome le convoi des grands, ses vils mendians étalant dans les carrefours leurs ulcères factices, pour fixer les regards de la foule et s'enrichir de ses aumônes. Mais toutes les larmes des poètes sont-elles donc des larmes menteuses et payées? toutes les plaies des plaies infâmes? et n'a-t-on pas vu le vétéran de la gloire implorer, couvert de blessures, la pitié du passant?... Nous plaindrions bien la critique qui aurait l'esprit assez étroit pour ne pas comprendre Joseph Delorme, ou pour s'arrêter à compter une à une toutes les négligences, toutes les incorrections, toutes les taches que le plus chétif écolier relèverait dans cette œuvre, en face de l'immense et fécond travail d'avenir qu'elle révèle. Des taches? c'est la seule chose qu'elle trouve à blâmer dans Shakespeare, Dante, Goëthe, M. de Lamartine, la seule chose qu'elle reprochera éternellement aux plus mâles génies prenant l'essor ; comme si l'ardente flamme dont ils sont le foyer, pouvait s'allumer sans fumée ; comme si le torrent qu'a creusé l'orage dans les vallées du nouveau monde, connaissait frein ni digue, et ne roulait pas dans sa course des eaux limpides et fangeuses, du sable et de l'or à la fois ; comme si le cahos ne portait pas dans ses flancs féconds les ténèbres et la lumière! mais vienne à se lever le vent, et la flamme s'élancera pure et radieuse ; vienne à se calmer la tempête, et le torrent s'étendra majestueux et fleuve ; vienne l'Éternel à se pencher sur les abimes du cahos, et les ténèbres s'enfuiront devant un regard de sa face, et les cieux se déploieront comme un dais d'azur sur sa tête, la terre s'assoiera sous ses pieds, et le soleil s'élaneera sur le trône des airs.

Ainsi, quand le signe de la foi luira dans la nuit du poète, quand elle lui rendra, à lui nouveau Saul, la clarté du jour ; l'harmonie, le calme et la paix du cœur commenceront à renaître en son ame, avec l'harmonie, l'unité littéraire et le beau dans toute sa splendeur dont elle est la source, que nous verrons dans les *Consolations* et *Volupté*, se développer en raison directe de sa perfection mo-

rale. Le poète aura ainsi étayé d'une nouvelle preuve l'antique vérité proclamée par Quintilien, à savoir, qu'il y a chez l'homme progrès littéraire dans la même mesure qu'il y a progrès moral, et il ne nous en voudra pas d'avoir découvert les glorieuses cicatrices dont l'orage a sillonné son front, car le génie, comme les grands chênes, est seul sujet aux coups de la foudre. TH. V.

(*La suite à l'un des prochains numéros.*)

HISTOIRE DES FRANCS,

Par M. le comte de PEYRONNET (1).

On a trop souvent reproduit, pour qu'il soit possible de la redire encore tout entière, la dédicace de l'Histoire des Francs de M. de Peyronnet. Cette page si touchante et si fortement empreinte de résignation et de courage, se trouve gravée maintenant dans tous les souvenirs. Mais qu'entre ces lignes tracées pendant quelque longue journée de la captivité, il nous soit permis d'aller rechercher les paroles qui sont venues apporter des pensées d'espérance à quiconque vivant sous le beau ciel de la France, pourrait désespérer de l'avenir de notre pays.

« Jeunes hommes, s'écrie M. de Peyronnet, ne prenez pas exemple de ceux » qui voyant leur siècle si loin des siècles anciens, se font indolemment peur de » la route, et s'imaginent qu'il leur suffira de la parcourir à moitié. Que pense- » riez-vous de qui vous dirait que votre âge présent n'est de rien?... »

Qui voudrait ne pas suivre les conseils de M. de Peyronnet? qui voudrait croire encore que l'époque présente *n'est de rien*, et qu'il ne reste pas devant elle une belle carrière à parcourir, quand on voit cet illustre proscrit de notre âge, des profondeurs de sa prison, élever la voix pour la défendre? Qui voudrait ne pas espérer, quand l'espérance est chose si naturelle en nos contrées qu'elle peut croître aux lieux même où se font le moins sentir les rayons de leur soleil? Mais à ceux-là d'ailleurs qui laisseraient arriver jusqu'à eux de tristes pensées de doute et de désespoir, on pourrait dire avec confiance : Lisez cette histoire des premiers temps de la monarchie française que nous a donnée M. de Peyronnet; suivez les fortunes diverses qu'ont éprouvées vos pères dans les premiers âges: comptez combien de fatigues et de périls, combien de sang et combien de larmes leur a coûté chaque partie de ce vaste et riche territoire de la France; comptez combien de fatigues et de périls, combien de sang et combien de larmes ont prodigué vos pères pour conquérir seulement cette grande unité matérielle de la France qu'on vit enfin s'accomplir sous la troisième race. Alors que toutes ces grandes choses, tous ces grands événemens auront passé sous vos yeux ; alors que devant vous se sera déroulée cette longue chaîne de victoires et de défaites, d'infortunes et de prospérités ; alors vous comprendrez que si sombre que puisse

---

(1) Paris, chez Allardin, rue des Poitevins, 3.

être le présent, il faut envisager l'avenir avec confiance : vous comprendrez qu'il ne faut pas *se faire indolemment peur de la route.*

Pour nous qui n'avions pas besoin que notre foi dans les destinées de la France fût excitée et ranimée, c'est du moins avec bonheur que dans l'*Histoire des Francs* de M. de Peyronnet nous avons retrouvé à chaque pas la trace de ces sentimens d'espérance et d'avenir si énergiquement exprimés dans sa dédicace : en racontant nos premiers siècles, M. de Peyronnet parle de la France comme d'une nation que les volontés providentielles ont marqué au front du sceau de la puissance et de la durée. Il nous paraissait d'ailleurs que l'histoire écrite par le prisonnier de Ham se revêtait d'une imposante autorité ; il nous paraissait qu'il avait reçu mission de l'écrire à la fois de sa fortune passée et de sa captivité présente, mission de son pouvoir d'autrefois, et mission de ses malheurs. L'historien, aussi bien que le poète, doit pénétrer dans les profondeurs des destinées humaines, comprendre la marche mystérieuse de l'humanité ; et cette marche de l'humanité aujourd'hui paisible et calme, demain tumultueuse et violente, ces destinées humaines aujourd'hui heureuses et demain fatales, qui pourrait mieux les révéler que celui-là qui a vu se succéder si rapidement dans son existence ces deux phrases toujours continues dont se compose l'histoire du monde et des nations? Remarquez d'ailleurs par quelle pente irrésistible M. de Peyronnet s'est trouvé conduit à s'occuper de l'histoire de son pays. A peine les portes du donjon de Ham s'étaient-elles refermées sur lui, que le voilà qui se met à juger ses juges, à traduire au tribunal de l'opinion et de la postérité le tribunal qui vient de prononcer sur son sort ; le voilà qui se met à prouver qu'il a été frappé comme ennemi, et non pas condamné comme coupable. Puis quand il a obéi à cette première impulsion de son cœur, le voici qui consigne dans ces volumes qu'il a nommés, *Pensées d'un prisonnier*, tout ce qu'il a réfléchi sur l'avenir, sur la liberté, sur toutes les grandes questions qui agitent ce monde, dont les rumeurs lui arrivent à peine par l'étroite ouverture de sa petite chambre de prisonnier. Mais sans doute qu'à ce moment cette haute intelligence a senti qu'avant le présent et l'avenir, il y avait encore le passé qui avait amené le présent et qui devait enfanter l'avenir ; elle a senti que la pensée de l'homme n'était complète et sûre d'elle-même qu'à la condition d'embrasser tout ce large espace : aussi, voyez comme M. de Peyronnet, qui nous a fait suivre dans ses œuvres successives les transformations de sa pensée solitaire, sait comprendre et exprimer la dignité de l'histoire. « L'histoire, nous dit-il dans son chapitre » préliminaire, l'histoire enseigne l'avenir, et c'est sa plus précieuse leçon ; » elle prédit quand elle raconte. Elle récite les faits, les faits dévoilent leurs » causes ; les causes à leur tour annoncent tout ce qui devra sortir et éclore d'elles, car elles sont uniformes, et leurs effets infaillibles. Un événement éloigné » avertit de ceux qui éclateront ; l'histoire d'un jour révèle les siècles. »

Mais qu'on se garde de croire cependant que M. de Peyronnet se soit efforcé, comme il le dit ailleurs d'après Montaigne, *d'incliner l'histoire à sa fantaisie*; non ; sa manière participe à la fois de ces deux systèmes qui se sont produits de nos jours, l'un qui consiste à faire marcher le récit sans s'arrêter pour réfléchir, l'autre qui

veut avant tout, au contraire, mettre à nu les principes des faits, grouper les événemens autour d'une idée. M. de Peyronnet raconte les événemens d'un style rapide et précis, entremêlant souvent à sa narration les souvenirs des récits de nos chroniqueurs : c'est seulement quand les faits se sont montrés dans l'histoire, qu'il signale leur origine et leur principe ; il attend, pour ainsi dire, que les faits viennent eux-mêmes dévoiler leurs causes : il s'est imposé une loi sévère d'impartialité historique ; nous n'avons rencontré qu'un seul endroit de ses deux volumes où les préoccupations présentes nous aient paru exercer quelque impression sur sa plume : il en est à l'époque des fils de Clotaire. Chilpéric s'est emparé du royaume d'Austrasie que le partage avait donné à son frère Sigebert. Sigebert est tombé sous l'un des coups de poignard de Frédégonde. Childebert, son fils, le jeune prince qui doit continuer la race des Mérovingiens, est étroitement retenu captif, quand Gontran Boson, un des fidèles de Sigebert, vient lui rendre la liberté. « Il corrompit, raconte M. de » Peyronnet, ou trompa peut-être les gardes de la prison où l'on enfermait Chil- » debert, et le jour convenu étant arrivé, sitôt que la nuit fut assez profonde, il » enveloppa le prince dans une corbeille et le fit courageusement glisser le long » du mur du donjon. Que d'espérances suspendues à ce frêle osier, par où » descend pour monter au trône un si jeune enfant ! Quelles destinées attachées » à cette étroite corbeille qui contient toute une lignée de rois ! C'est où se ba- » lancent pourtant les vastes desseins d'un grand prince ; c'est où se décide à » qui restera un puissant royaume. » Et plus loin, quand le jeune roi est arrivé à Metz, au travers de bien des périls, vous lisez :

« L'Austrasie s'émut. Elle se sentait délivrée par la délivrance de son jeune » roi. Tous les seigneurs accoururent : Siggo, Godin, la plupart de ceux qui » avaient passé au parti de Chilpéric, lui retirèrent leur foi. La solennité de » Noël approchait ; on en fit une fête encore plus solennelle. Ce fut le jour qu'on » choisit pour proclamer cet enfant qui naissait à la royauté. » Ici peut-être sont venus se mêler aux récits du passé quelques souvenirs moins éloignés. Mais comment l'écrivain aurait-il pu s'en défendre ! Chose étrange, en effet, qu'à cette époque si reculée une fois déjà les destinées du royaume aient reposé sur la tête d'un enfant, quand on songe qu'au quinzième siècle un autre serviteur fidèle emportait des murs de la Bastille le jeune Charles VII qui devait sauver la France, et quand on songe que maintenant encore existe un autre enfant que le malheur et l'exil conservent pour de mystérieuses destinées !

Mais nous n'en finirions pas, si dans cette histoire de M. de Peyronnet nous voulions nous laisser aller aux citations ; il faut nous en tenir aux idées générales qui ont présidé à sa composition.

Ce qui a paru surtout remarquable dans l'histoire de M. de Peyronnet c'est la classification qu'il a choisie pour coordonner cette ép qu confuse de la race des Mérovingiens, époque de guerres intestines et de guerres étrangères de tous les jours et de toutes les heures pour ainsi dire, époque de fusion où s'agitent pêle-mêle et confondus les élémens de l'avenir. Le premier travail qui doit se faire pour arriver à l'unité matérielle de cette partie de l'Europe où doit s'as-

seoir la nation française, telle est l'œuvre assignée aux trois siècles qui commencent notre histoire ; mais la loi du partage entre les fils des rois vient incessamment mettre obstacle à l'achèvement de cette grande entreprise. Réunion donc et partage, tels sont les deux idées, les deux titres sous lesquels M. de Peyronnet met en ordre les deux cent soixante dix années de la race Mérovingienne. C'est entre ces deux grandes lignes que vous voyez s'avancer toute l'histoire de ce temps avec ses vicissitudes et ses grandeurs, ses crimes odieux et ses austères vertus.

Après l'établissement qu'a fondé Chlovis par la force des armes, et surtout par l'influence du christianisme qui rallie à lui les populations des Gaules, et qui, suivant la belle expression de M. de Peyronnet, lui permet d'acquérir sans conquérir ; sous Chlovis, des branches du Weser jusqu'à Bâle, de Bâle jusqu'à la Loire, un peu au-dessous de Nevers, de la Loire à Vannes et à Rennes, de Rennes à la mer, de la mer au Rhin et au Weser, l'Europe semble réunie sous la domination d'un seul homme. Mais voici que le royaume va se partager et se disputer pendant quarante-sept ans entre les fils de Chlovis. Clotaire est ensuite seul seigneur suzerain pendant quatre ans d'une étendue de territoire plus vaste encore que celle qui fut soumise à Chlovis. Mais c'est ici que commence ce grand drame de Brunehault, de Frédegonde, et des quatre fils de Clotaire, drame horrible où tant de victimes sont frappées, tant de meurtres commis, tant de sermens violés, et qui finit après cinquante-trois ans par la mort de Brunehault. Clotaire II est à son tour le seul chef de l'empire des Francs : c'est à ce moment que le premier Pépin paraît dans l'histoire. Après que Dagobert aura marqué de son nom une nouvelle époque de réunion, viendront les maires du palais à la place des rois : Pépin d'Héristal exercera sa puissante influence ; Charles Martel brillera dans le huitième siècle ; Pepin-le-bref après lui se saisira de l'autorité, et cette fois la race des Mérovingiens aura succombé lentement sous le double ascendant de la loi du partage et de la domination des maires du palais ; elle aura succombé léguant à l'avenir la grande loi de l'hérédité du trône par ordre de primogéniture.

Mais qu'avons-nous essayé d'esquisser les souvenirs que nous ont laissés les deux volumes de M. de Peyronnet : c'est chose impossible à décrire que l'impression produite sur l'esprit par cette histoire de nos premiers siècles se développant sans confusion dans son style énergique, et s'éclairant des lumières qu'il répand sur elle à mesure qu'elle s'avance ; mais faut-il s'étonner que M. de Peyronnet puisse mettre cette étude et cet amour à nous raconter nos annales : il est une pensée qui doit le soutenir et l'animer dans cette tâche qu'il s'impose : il doit songer que dans ces annales se trouve conquise une belle et noble place pour qui sait la mériter à la fois par la fermeté de son ame et par l'élévation de son esprit ; pour celui qui sur cette pesante couronne qu'apportent l'infortune et la proscription sait ajouter cette autre couronne brillante et rare que la muse de l'histoire place au front de ses enfans. J.

FRANCE ET BRETAGNE.

A M. TH. DE LA VILLEMARQUÉ,

Auteur d'*Un Débris du Bardisme.*

Quand j'entendis ta voix, jeune homme au cœur de flamme,
Deux sentimens divers assaillirent mon ame :
Ta foi, je la comprends, j'adore aussi ton Dieu,
Nos cœurs au même autel offrent le même vœu,
Et du Christ, tous les deux, si l'amour nous inonde,
C'est que son sang paya la liberté du monde.
Fils du pays d'Iwen, oh ! oui, je te comprends
Quand la liberté sainte emprunte tes accens,
Et pleurant sur les croix qu'osa briser l'impie,
Tu signales l'affront que ta douleur expie !
A toi, libre toujours, à toi, jeune chrétien,
J'offre un cœur qui t'admire et qui répond au tien :
Mais trop épris des lieux témoins de ton enfance,
Breton, quand je te vois répudier la France,
Quand de nos vieux Valois repoussant les bienfaits,
Tu dis, dans ton dédain : Je ne suis pas Français !
Alors, à tant d'orgueil mon cœur n'osant descendre,
Sans cesser de t'aimer, cesse de te comprendre.

Oh ! pourquoi rétrécir ainsi ton noble amour ?
Dis, que n'es-tu Français et Breton tour-à-tour !
Français ! pour qu'en ces jours où la mère-patrie
Forme de ses enfans sa couronne chérie,
Fière d'un si beau choix, ainsi qu'à ses amis
Elle ose les montrer aux jaloux ennemis :
Français ! s'il faut donner des lauriers à ses gloires,
Pleurer sur ses malheurs, ou chanter ses victoires.
Breton ! si du Seigneur il faut suivre la loi,
S'il faut courber son front sous le joug de la foi ;
Si de l'antique honneur la voix mâle et sonore
Par de jeunes accens doit retentir encore ;
Breton s'il faut aimer, Breton s'il faut souffrir,
Lutter comme un héros ! tomber comme un martyr !....

Oh ! quand il faut du Christ venger l'injuste outrage,
Je suis Breton aussi, car je hais l'esclavage !
Je suis aussi Breton quand il faut dans mes chants
Rendre à Dieu son autel, son culte et son encens ;

Je suis aussi Breton, car j'aime ma patrie
Comme un fils doit aimer une mère chérie....
Mais je le vois, ami, je te calomniais,
Car si je suis Breton, tu dois être Français !
Hé ! n'as-tu pas quitté ton aride bruyère ,
Comme l'oiseau des champs qui cherche la lumière,
Et prolongeant déjà son vol audacieux,
Sans mesurer son aile a mesuré les cieux !
Près de Châteaubriand, maître en fait d'héroïsme ,
Ne te formes-tu pas au vrai patriotisme ?
Et dans nos jeunes rangs, partageant nos efforts,
Ne prends-tu pas ton poste au milieu des plus forts?

Sous l'étendart du Christ, dont l'amour nous rassemble,
Si tu le veux, ami, nous combattrons ensemble,
Et tous deux appuyés sur l'immortelle croix,
Pour dire ses grandeurs nous unirons nos voix.
Tous les deux consacrés au culte de la France,
Nos cœurs ne formeront qu'un vœu, qu'une espérance,
Et semblables aux preux, frères dans les combats,
Frères pour les lauriers, frères même au trépas,
Tous deux, quand du pays cesseront les alarmes,
Ensemble, au même autel, nous suspendrons nos armes.

Ludovic d'Osseville.
Membre correspondant.

ACADEMIE DES SCIENCES.

VOYAGE DANS LES NUAGES, PAR M. LECOQ DE CLERMONT.

Nous passerons sous silence les travaux de l'Académie des sciences depuis le 7 mars ; nous la laisserons faire son rapport incertain sur les marbres du Dauphiné ; nous la laisserons se perdre dans les astres avec M. Wartmann de Genève qui se trouva, un beau soir du mois d'octobre dernier, fort étonné de rencontrer dans la constellation du capricorne une étoile vagabonde qu'il ne connaissait pas ; découverte positive qui ne ressemble en rien à ce voyage dans la lune avec lequel on a insulté les savants les plus honorables et mystifié le bon peuple français toujours crédule quand il s'agit d'absurdités, et pourtant aussi toujours rébelle aux vérités religieuses et morales du catholicisme que les philosophes du dix-huitième siècle lui ont appris à mépriser ; aussi le public a-t-il reçu la mystification même avec enthousiasme. Déjà la lune était un monde connu, dans lequel les hommes voltigeaient comme des hirondelles, où les roches brillaient de tout l'éclat des rubis et dont la végétation était au moins aussi belle que celle des plus riches contrées de notre globe terrestre. Malheureusement tout cela était erreur, un mensonge grossier, que, dit-on, par vengeance, l'auteur anonyme jetait au public pour tâcher de salir deux savans dont la charité s'est refusée à révéler bien haut le sujet de cette colère ;

mais nous les imiterons, seulement nous conseillerons de se taire, au moins par respect humain, si le remords ne l'y force, à tout malheureux, dont la conscience, après avoir commis quelque faute, ne croit devoir trouver d'abri que sous le manteau de l'impudence. Pour preuve de la pleine et entière mystification, lisez plutôt cette lettre de fraîche date qu'Herschell vient d'adresser du Cap de Bonne-Espérance à l'astronome anglais, M. Basil-Hall, et que M. Arago a communiquée, le 4 avril, à l'Académie; vous verrez que les observations lunaires de ce savant sont toutes naturelles, et qu'il ne dit mot et ne semble pas avoir entendu parler des choses merveilleuses qu'il doit avoir vues.

Mais laissons ces merveilles imaginaires et suivons dans un voyage beaucoup plus véritable M. Lecoq de Clermont, voyage aérien qui pourtant fut tout terrestre, car il le fit en suivant la crête des montagnes du Puy-de-Dôme, et cela par amour pour la science, et pour tâcher d'observer autant que possible la formation de la grêle : c'était le 28 juillet 1835, un orage affreux éclata; il s'était formé sur l'océan, vers les dix heures du matin; bientôt le nuage prit sa course de l'est à l'ouest, en laissant tomber des grêlons énormes qui successivement ravagèrent une partie de l'île d'Oleron et des départemens de la Charente-Inférieure et de la Haute-Vienne; puis, à midi, ce fléau arriva dans la Creuse; à une heure et demie, il franchissait la limite occidentale du Puy-de-Dôme, et termina enfin à deux heures et demie son désastreux voyage en portant la désolation sur Clermont et Montferrand, voyage qui dura quatre heures et demie et pendant lequel le nuage parcourut un espace d'environ quatre-vingt-dix lieues.

La grosseur des grêlons, dit M. Lecoq, alla sans cesse en augmentant pendant toute la durée du météore; ainsi ils étaient sphériques et peu abondans, quand il traversa la Charente-Inférieure, leur nombre et leur volume s'accrut dans la Haute-Vienne, prirent tout leur développement et une forme ovoïde à Aubusson.

C'est dans cet état que cette grêle fondit sur Clermont; ses grêlons étaient généralement gros comme des œufs; ils avaient une forme ellipsoïdale et l'on voyait aux deux extrémités de leur grand axe une multitude d'aiguilles, longues de 18 à 20 lignes, aiguilles prismatiques hexagones, ayant leur sommet terminé par des pyramides à six faces. Ces grêlons tombaient d'un nuage peu élevé, puisque le grand Puy-de-Dôme n'en reçut aucun, et qu'il en tomba au contraire abondamment sur le petit, dont la hauteur n'excède pas douze cents mètres.

La rareté de la grosseur et de la forme de ces grêlons excita la curiosité de M. Lecoq, et voyant un nouvel orage se former, le 2 août, ce naturaliste voulut l'observer d'aussi près que possible, et en conséquence il s'achemina vers les montagnes, gravit péniblement le chemin escarpé du Puy-de-Dôme et en atteignit le sommet d'où il put embrasser un immense horizon. Il n'était pas encore midi. Bientôt, dit-il, le vent d'ouest qui régnait depuis le matin, amena quelques nuages abaissés, que je vis passer à quelques mètres au-dessus de ma tête; mais le soleil reparut et j'aperçus ensuite d'autres nuages se détacher des environs du Mont-d'Or, et arriver près de moi, chassés par un vent du sud assez violent, que je ne ressentis cependant que vers une heure. A la vue de ces nuages volumineux marchant dans deux directions opposées, je ne doutai pas un instant de la formation de la grêle et mes doutes se changèrent bientôt en réalité.

Tant que les deux couches de nuages ne furent pas superposées, il n'y eut aucun signe de grêle; seulement ceux qui venaient du sud et qui étaient les moins élevés se réunissaient par petits groupes qui semblaient se précipiter les uns sur les autres et formaient de gros nuages noirs, épais et pesans, que les vents ne déplaçaient qu'avec peine. Ils se mouvaient cependant vers le nord. Le dessous du nuage s'allongeait, offrant une énorme protubérance; puis des torrens d'eau s'en échappaient, inondant un espace très-circonscrit. Le nuage alors devenu plus léger était emporté par le vent et disparaissait à l'horizon.

Ce phénomène se renouvela plusieurs fois dans l'espace d'une heure; mais alors le

vent d'ouest avait accumulé une grande quantité de nuages qui formaient un large rideau tendu sous la voûte du ciel. Le vent du sud poussait sous cette couche de vapeurs, de nouveaux nuages blancs qui arrivaient avec vitesse ; le vent devint violent et très-froid au sommet du Puy-de-Dôme. Cette couche de nuages inférieurs n'était pas uniforme comme la supérieure, mais elle était composée d'énormes flocons colorés qui marchaient dans le même sens, à des distances inégales et avec des vitesses différentes. Des éclairs très-vifs les illuminaient de temps en temps, et la foudre, sous forme de sillons de lumière, passait d'un flocon à l'autre. Quelquefois même un éclair prolongé semblait traverser au même instant l'espace de cinq à six lieues qui sépare le Puy-de-Dôme du Mont-d'Or. Mais jamais je ne vis l'étincelle électrique traverser la couche d'air qui séparait les deux couches de nuages, et c'était dans l'inférieure seulement que tous ces phénomènes se passaient. Je voyais de loin la grêle se précipiter et tomber sur le sol ; je la vis distinctement à cinquante mètres du Puy-de-Dôme et en face de moi. Le nuage qui la laissait épancher avait les bords dentelés et offrait dans ses bords mêmes un mouvement de tourbillonnement difficile à décrire. Il semblait que chaque grêlon fût chassé par une répulsion électrique : les uns s'échappaient par dessous, les autres en sortaient par dessus. Enfin ils partaient dans tous les sens, et seraient inévitablement arrivés sur le sol dans une foule de directions, si le vent du sud inférieur au vent d'ouest ne les avait tous dirigés vers le nord. Après cinq minutes de cette agitation extraordinaire, à laquelle les bords antérieurs du nuage semblaient seuls participer, la grêle cessa et le nuage qui la lançait, continuant sa route vers le nord, ne versa plus qu'un peu de pluie, qui même paraissait se dissoudre dans la couche inférieure de l'atmosphère avant d'atteindre le sol.

Ce premier acte de cette grande et majestueuse scène météorologique terminé, M. Lecoq attendit qu'elle se renouvelât ; mais le nuage inférieur s'élevait peu à peu et déjà ce courageux spectateur se trouvait au milieu de ce foyer humide d'électricité, quand un vaste éclair venant à l'entourer comme un nuage de feu le détermina à quitter enfin ce dangereux observatoire. Cependant ne voulant pas perdre entièrement le spectacle de ces phénomènes que personne avant lui n'avait examinés d'aussi près, il se retira vers le Puy-de-Goules, distant d'une lieue environ, et y arriva sur les trois heures. Alors, dit-il, le ciel était toujours à peu près dans le même état, les deux couches de nuages existaient encore, et le vent du sud très-froid amena un nouveau nuage à grêle, dans lequel je fus plongé pendant environ cinquante minutes. Les grêlons étaient nombreux et les plus gros atteignaient à peine la grosseur d'une noisette. Ils étaient formés de couches concentriques plus ou moins transparentes, arrondies ou légèrement ovales ; ils étaient tous animés d'une grande vitesse horizontale ; mais l'attraction de la montagne semblait les dévier un peu, et plusieurs tombèrent sur ses flancs. Un grand nombre vint me frapper sans me faire le moindre mal ; puis ils tombaient aussitôt qu'ils m'avaient touché. La majeure partie du nuage passa au-dessus de ma tête, et quoiqu'il portât dans son sein les grêlons déjà tout formés, il ne les laissa échapper qu'une demi-lieue au-delà du point où je me trouvais. Une petite portion cependant se répandit sur le flanc-nord de la montagne qui intercepta sa marche, et je pus recueillir dans un flacon un certain nombre de grêlons. J'essayai l'eau par divers réactifs et j'obtins un trouble très sensible par le nitrate d'argent et le muriate de baryte.

Tous les grêlons étaient animés d'un mouvement de rotation très-rapide, mais dans des sens différens, autant que j'ai pu m'en assurer en examinant leur mouvement, lors de leur chute sur la forme de mon chapeau, que je leur présentais aussi horizontalement que possible.

Plusieurs autres nuages également chargés de grêle arrivèrent du sud, et soit sur ce point, soit sur l'autre, il grêla sans interruption depuis une heure jusqu'à quatre sur la chaîne entière et montagneuse du pays, depuis le Mont-d'Or jusqu'au-delà de Riom et de

Volvic. Entre quatre et cinq heures, la grêle cessa ; les nuages ne formaient qu'une seule couche ; mais ils présentaient souvent le phénomène que j'avais observé le matin, c'est-à-dire qu'ils se groupaient, puis versaient à la lueur des éclairs une énorme quantité d'eau. Pourtant, à la fin, le vent du sud fit place à celui d'ouest qui chassa au loin ces trombes effrayantes.

Alors revint à la ville l'intrépide savant auquel le Tout-Puissant venait de permettre d'entrevoir la facilité avec laquelle il arme sa colère et la rapidité désastreuse avec laquelle il la fait peser sur la terre : scène grandiose, magnifique, et qui dut faire palpiter d'étonnement, d'effroi et d'humilité le faible mortel qui avait osé pénétrer jusqu'au sein de ces nuages, véritables agens de la colère céleste. J. Odolant-Desnos.

BEAUX-ARTS.

SALON DE 1836.

(1er article.)

« Les femmes, a dit Bernardin de Saint-Pierre, sont les premiers et les derniers apôtres » de toutes les religions. » Cette observation de l'auteur des *Etudes sur la nature*, observation dont nous sommes loin de tirer les mêmes conséquences que lui, s'applique merveilleusement aux artistes. Il y a en eux comme dans les femmes un fond de sensibilité exquise d'intelligence fine et pénétrante, un esprit d'observation et de curiosité délicate qui féconde, développe et colore les rêves d'une imagination vivement impressionnée par tous les objets qui les entourent, par tous les événemens qui se passent dans le cercle de leur activité psychologique. De tous temps, et surtout aux époques de révolutions religieuses, morales et politiques, on a vu les artistes, poètes, musiciens, peintres, sculpteurs, architectes, etc., témoigner de leur intelligence et de leur symphatie pour les principes nouveaux ou pour les réactions en faveur de principes abandonnés pour un temps. Les artistes, comme les femmes, vivent beaucoup plus par le cœur et par l'imagination que par l'esprit et par la science. Ils sont susceptibles de sympathies d'autant plus vives et promptes qu'elles sont moins contrariées par les préoccupations positives. On ne doit pas attendre des artistes plus que des femmes en général une profonde intelligence et une logique serrée et soutenue. Mais leurs sympathies, plaident d'autant plus éloquemment et avec un charme d'autant plus entraînant en faveur d'une cause, qu'elles sont exprimées avec une intelligence plus nette et avec une couleur plus brillante.

Il ne faut donc pas s'étonner si la cause du christianisme trouve aujourd'hui tant de sympathies parmi les artistes, et si le retour au catholicisme inspire les plus belles pages de l'art à notre époque.

Mais ce dont il serait permis de s'étonner, si les blasphèmes de l'impie et les impuissantes déclamations de l'homme qui sent ses pieds glisser dans la fange, pouvaient surprendre celui qui s'est tenu inébranlable sur la pierre inébranlable de l'Église, ce sont les déclamations des matérialistes et des panthéistes actuels contre la réaction catholique et contre l'art catholique en particulier.

On a dit d'abord, et l'on a crié bien haut, que ce retour au catholicisme n'est qu'un caprice de mode, passager comme tous les caprices de la mode, et que les artistes ne le comprennent que sous ce rapport, ne s'y conforment que pour flatter le goût changeant et capricieux d'un public ennuyé du genre grec, ancien et moderne. On a dit, s'érigeant

en juge souverain des consciences, que la foi n'est que sur les lèvres, et ne saurait rentrer désormais dans le cœur de la société. Malheureusement pour les partisans avoués et pour les réformateurs protestans du voltairianisme, ce sont là des argumens qui tombent d'eux mêmes, lorsqu'on voit les hommes les plus positifs, les plus graves faire acte de foi dans leurs écrits et dans toutes les manifestations de leur vie privée et publique. Car les hommes d'imagination ne sont pas les seuls qui puisent maintenant aux sources vivifiantes du catholicisme, qui rattachent leur œuvre entière au catholicisme, et c'est dans toutes les classes de la société que nous voyons s'opérer ce retour sincère au sein de l'église, dont quelques hommes légers seulement ont pu en suivant l'impulsion, s'imaginer qu'ils ne faisaient que céder à un caprice de la mode. Il y a, nous ne l'ignorons pas, et c'est un fait que l'on ne saurait nier, il y a toujours, dans les mouvemens les plus sérieux, dans les reviremens les plus graves de la société, un certain nombre d'individus d'autant plus facilement emportés par le courant quelqu'il soit, qu'ils sont plus légers, risquent moins d'être engloutis et se retrouvent toujours à la surface. Mais ces hommes-là ne sont pour rien dans le mouvement de la société, dans la direction de son courant; il faut les regarder comme ces pailles poussées par le vent sur l'eau, dont ils indiquent le cours au regard de l'observateur le plus superficiel. Pour les hommes légers, donc, le catholicisme peut bien être une affaire de mode, mais pour ceux-là seulement. Et, après tout, la mode n'est jamais indépendante des idées dominantes d'une époque, et les hommes de la mode ne dirigent pas, mais suivent le cours des hommes de la science au milieu desquels ils vivent et sur lesquels ils se moulent avec plus ou moins de bonheur.

Mais, pour peu qu'on y prenne garde, l'art dans la véritable acception de ce mot, n'est pas ou ne saurait être qu'indirectement sous l'influence capricieuse de la mode. Il n'y a que les artistes au petit pied, que les artistes du troisième ordre qui travaillent sous la dictée de la mode, et ceux-là ne comptent pas, ou sont cités en marge seulement dans l'histoire de l'art. Les véritables artistes, nous le répétons, ont toujours une intelligence aussi fine que prompte de leur époque. Leurs ouvrages sont toujours marqués au sceau de cette époque ; ils ne sauraient être bien appréciés que dans le cadre de leur temps, au jour de leur temps ; et un artiste, comme un écrivain, est d'autant plus grand qu'il a représenté plus fidèlement sa génération, mais sa génération avec sa physionomie naïve, avec l'expression naïve de ses qualités et de ses vices, de ses désirs, de ses besoins et de ses tendances.

Et qu'on ne vienne pas nous opposer ici que le beau et l'utile sont deux choses distinctes et que l'artiste ne doit tendre qu'au beau. Le beau et l'utile ne font et ne doivent faire qu'un pour quiconque a une idée juste et quelque peu large du beau. Mais il faut bien distinguer l'utilité morale de l'utilité matérielle, l'utilité directe, positive ou prochaine de l'utilité indirecte ou éloignée, la seule à laquelle doive tendre l'artiste.

Cela posé, l'on comprendra sans peine le point de vue d'où nous nous plaçons pour examiner le salon dans cette revue catholique, et l'on ne s'attendra pas à des études critiques détaillées sur une foule d'ouvrages assez bien traités comme métier, mais qui ne sont d'aucune ou ne sont que d'une très-mince valeur aux yeux de l'artiste, de l'artiste catholique surtout.

Mais il nous reste pour compléter cette courte introduction à notre revue du salon, à répondre en peu de mots aux argumens renouvelés aujourd'hui contre l'art catholique, et en même temps à dire notre pensée sur l'art tel qu'il nous semble devoir être conçu par les artistes chrétiens.

Hâtons-nous d'abord de le déclarer, nous ne saurions admettre l'art catholique du moyen-âge comme l'ultima ratio de l'art selon le catholicisme. L'art, à cette époque, subissait une réaction, résultat inévitable de la transition du matérialisme ancien à l'ascétisme des premiers chrétiens. On sacrifiait tout à la pensée naïve et l'on exagérait la naïveté et l'expression au préjudice de la forme, complètement négligée trop souvent

dans les ouvrages de cette époque. Il serait trop long de faire ici l'histoire, même rapidement esquissée, des arts plastiques dans toutes leurs phases, avant et depuis le christianisme, et d'étudier dans leurs qualités et dans leurs défauts les grands maîtres des grandes écoles. Nous nous bornerons à dire que Raphaël est à nos yeux le seul artiste véritablement chrétien, le seul qui réponde victorieusement à tous les argumens émis par les ennemis de l'art catholique. Presque tous les autres artistes, peintres ou sculpteurs sans exception, sont tombés dans l'exagération sensuelle ou ascétique, et à part les ouvrages de Raphaël, il est bien peu de sujets chrétiens traités à cette époque auxquels on ne puisse reprocher, ou le mépris ou l'intelligence de la forme, ou bien la négligence et l'inintelligence de la pensée, que nous appelons le coloris moral.

Nous ne saurions donc admettre comme expression et comme type de l'art catholique au dix-neuvième siècle les ouvrages du moyen-âge à proprement parler, y compris l'architecture, en ce qu'elle a d'intime, et nous ne pouvons voir que des études dans les pastiches plus ou moins habiles du moyen-âge auxquels certains artistes se complaisent aujourd'hui. Non pas certes que nous prétendions faire regarder le catholicisme comme devant subir des modifications et des transformations successives, selon les époques, auxquelles au contraire il s'applique sans se modifier, car il procède de Dieu même ; mais les hommes ne savent pas toujours et ne savent pas immédiatement se conformer tout-à-la-fois aux lois divines et aux exigences de leur nature et de l'époque dans laquelle ils vivent. Ils tombent d'un excès dans l'autre et le nombre est bien petit de ceux qui réussissent à mettre de l'harmonie dans leur conduite et dans leurs ouvrages. Presque toujours à une génération sensuelle succède une génération ascétique : un excès engendre l'excès opposé, et c'est ainsi que le monde marche de réaction en réaction, tendant toujours à la perfection et se perfectionnant lentement en passant comme l'acier du feu à l'eau.

Or, les artistes, ainsi que les autres hommes, tombent trop souvent d'un excès dans un autre excès et passent presque toujours d'une exagération à une autre. Voilà pourquoi, après les ascétiques italiens et allemands du moyen-âge, nous avons eu les sensualistes de l'école de Rubens et les académistes, les Vanloo du dix-huitième et du dix-neuvième siècles, imitateurs impuissans et inintelligens de Michel-Ange et de David. Voilà pourquoi aussi quelques artistes reviennent aujourd'hui à l'ascétisme gothique, s'imaginant faire, avec cette donnée, de l'art selon le catholicisme, et donnant ainsi au contraire un prétexte aux récriminations des matérialistes et des panthéistes contre l'art chrétien.

Ce n'est pas, vient-on nous crier encore, avec le dédain de la forme et du nu qu'on peut arriver à quelque chose, surtout en sculpture. La sculpture ne vit que par la forme et la forme ne vit que par le nu. Ainsi ce sont toujours les mêmes argumens usés ; c'est toujours à l'art ascétique du moyen-âge qu'on fait la guerre et, nous ne considérons, nous, l'art du moyen âge que comme un acheminement vers un art plus élevé. Est-ce que notre siècle n'aura pas son Raphaël ? Est-ce qu'il ne nous sera pas donné d'annoncer quelque jour la venue du grand artiste ?

MAX. RAOUL.

REVUE LITTÉRAIRE.

Études hébraïques, par M. l'abbé LATOUCHE (1).

Cet ouvrage, qui révèle dans toutes ses parties un travail consciencieux, se recommande à toutes les personnes qui s'occupent de travaux linguistiques, et même aux per-

(1) Chez l'auteur, rue Clément n° 4. Les *études hébraïques* se composent d'une *Clef étymologique*, d'une *Grammaire hébraïque*, d'un *Dictionnaire hébreu idio-étymologique*, et d'un *Dictionnaire grec-hébreu*, prix 14 fr.

sonnes étrangères à ces études, à qui elles inspirent le désir de s'y livrer. Ces *études hébraïques* sont l'expression d'un système linguistique qui appartient exclusivement à l'auteur, système que plusieurs personnes approuvent, que d'autres repoussent, mais qui tel qu'il est mérite un examen sérieux et attentif. Nous allons essayer en peu de mots de mettre nos lecteurs au courant de la controverse que ces *études* ont soulevée afin qu'ils puissent en juger avec connaissance de cause.

M. l'abbé Latouche prétend qu'il n'y a qu'*une* langue, et que cette immense variété d'idiômes qui sont parlés sur toute la surface du globe ne sont en quelque sorte que des dialectes de cette langue première et universelle, dialectes plus ou moins éloignés, plus ou moins dégradés, mais dans les quels un esprit observateur retrouve sans peine toutes les racines primitives. Cette langue première et dont toutes les autres ne sont que des dérivations, c'est la langue hébraïque autour de la quelle il groupe toutes les autres langues; mais cette langue hébraïque, toute simple qu'elle est, peut se réduire à un certain nombre de racines, au moyen desquelles elle forme tous ses mots et par suite les mots de toutes les autres langues. « De même, dit M. Latouche, que toutes les intonations de la » voix humaine peuvent être ramenées, et le sont en effet à quelques signes peu nom- » breux, à vingt ou trente lettres qui forment tous les alphabets connus, de même toutes » les modifications de la pensée peuvent être ramenées à quelques racines fondamentales, » à quelques sons primitifs presque toujours onomatopiques. » Voilà le point de départ, et en quelque sorte la clé de voute de son édifice linguistique; écoutons-le s'expliquer lui-même.

« Après des études méthodiques, dit-il dans sa *préface générale*, celles de la nature, je me suis dit : Linnée a classé les règnes, Newton les phénomènes astronomiques et physiques, Jussieu les végétaux, Cuvier les débris fossiles d'un monde qui n'est plus et les élémens comparés des animaux qui vivent, Guiton-Morveau les corps et les substances sans vie, l'abbé Haüy les formes des minéraux; et les langues sont restées sans descriptions, sans classifications! elles sont montrées pièce à pièce, sans vie, putrides souvent sous le scalpel professoral! Est-ce donc qu'il n'y a pas dans nos perceptions, dans nos idées, dans nos pensées simples ou complexes, un noyau, un germe, un ovule, des développemens successifs, des corrélations, une génération, un enchaînement et une multitude de rapports prochains ou éloignés? ne peut-on établir dans les idées et les mots ni classes, ni ordres, ni genres, ni espèces, ni familles, ni variétés? »

On voit que l'idée qui préoccupe M. Latouche dans ses travaux linguistiques, c'est de donner aux langues une classification rigoureuse et rationnelle qui corresponde aux classifications des sciences physiques. Il est certain que s'il arrive à ce but, l'étude des langues ne sera plus qu'un jeu d'enfant, tandis qu'elle a été jusqu'à ce jour un labeur pénible pour les esprits les plus vigoureux.

Nous avons examiné attentivement toutes les parties de cet important ouvrage; nous devons dire à nos lecteurs la pensée qui est résultée pour nous de cet examen.

Le fond du système de M. Latouche, puisque système y a, est vrai. Ses vingt-quatre familles de mots sont fécondes et embrassent à peu près tous les mots du langage humain; elles sont aussi solidement appuyées qu'ingénieusement établies.

Voici maintenant ce qui manque au système; mais ce qu'il est susceptible d'acquérir et ce qu'il acquerra infailliblement si l'auteur persévère dans la voie qu'il a ouverte, il lui manque de la précision. Ainsi par exemple, je trouve le mot crecella, je devine de suite que ce mot est de la famille *cara* ou *col* qui signifie crier, voix; mais comment arriverai-je à la connaissance précise de la signification de ce mot, de manière à ne pas le confondre avec *clameur*, avec *querelle*, avec *grenouille*, qui appartiennent à la même famille? En d'autres termes, M. Latouche a fort bien établi les familles et les ordres, mais il lui reste encore à établir les classes, les genres et les variétés, et ce n'est pas la partie la moins importante ni la moins difficile du travail.

Un autre défaut de son ouvrage, c'est d'être souvent trop laconique et de passer d'un mot à un autre sans noter les intermédiaires, méthode bonne pour une personne au courant de la science étymologique en général, et de son système en particulier, mais qui doit effrayer les personnes neuves aux études linguistiques, et leur faire regarder comme hasardées ou même fausses des étymologies qui ne font aucune difficulté pour le philologue. Sans doute, le laconisme est une qualité louable par le temps qui court, mais il ne faut pas que cette qualité soit portée jusqu'au point de nuire à la clarté.

Mais, en somme, indépendamment de ces taches que nous signalons à l'auteur, son ouvrage est bon et destiné à faire une heureuse révolution dans les études linguistiques; les langues, nous dirons même toutes les langues, sont une nécessité de l'éducation : il est temps de les débarrasser des ténèbres qui les obscurcissent. Le livre de M. Latouche contribuera puissamment à cette œuvre de lumière; c'est à ce titre que nous le recommandons vivement à ceux de nos lecteurs qui se consacrent à l'éducation de la jeunesse, comme à ceux qui sentiraient le besoin de donner ce supplément à leur éducation déjà terminée. Nous osons leur promettre quelques-uns des beaux résultats que l'enseignement *hébréo-universel* de M. Latouche obtient à Paris.

II.

Musée Catholique, par M. l'abbé James (1).

Sous le titre vague et peu caractéristique de *Musée Catholique*, M. l'abbé James publie un ouvrage d'une très-haute importance, c'est l'*Histoire de l'ancien et du nouveau Testament et des Juifs*, avec gravures, tirées des plus grands maîtres. L'*Histoire du nouveau Testament et des juifs* est complète, et forme un volume in-4°; celle de l'*Ancien Testament* se continue et est déjà assez avancée.

L'auteur se propose de résumer dans ces deux volumes toutes les apologies de la religion qui ont paru jusqu'à ce jour; de présenter avec courage et sans restriction, toutes les objections qui ont été faites contre les dogmes, la morale et l'histoire du christianisme et de les réfuter victorieusement, soit en ayant recours aux argumens des controversistes catholiques, soit en leur opposant des réponses de son propre fonds. De cet ouvrage, conçu relativement à l'immensité du sujet, résultera une *démonstration catholique* d'autant plus saisissante et victorieuse, qu'elle s'appuiera tout entière sur des faits et se groupera autour de l'histoire de notre religion, qui, indépendamment de son caractère divin et inspiré, est, humainement parlant, la plus intéressante de toutes les histoires.

Par ce qu'il a fait déjà, M. l'abbé James nous fait bien augurer de ce qu'il peut et veut faire. Son *Histoire du nouveau Testament et des juifs*, bien préférable à l'*Histoire de la vie de Jésus-Christ*, du P. de Ligny, en ce qu'elle est plus complète et plus méthodique, renferme en outre des éclaircissemens historiques et des réponses aux objections des incrédules, que le P. de Ligny ne pouvait faire.

Nous avons remarqué aussi que M. l'abbé James dans son histoire, ne s'astreint pas à traduire le texte sacré; mais qu'il donne largement le sens, en abandonnant tout à fait le *style biblique*. Nous l'en félicitons; nous pensons que toute histoire de la bible, faite en style biblique, ne sera jamais qu'un calque, une contre-preuve qui jurera toujours avec notre langue. Laissons ceux qui aiment ce parfum d'antiquité (et qui pourrait ne pas l'aimer!) aller le chercher aux sources mêmes; mais n'essayons pas de le transporter dans nos langues modernes, si exactes et si sèches à la fois, il s'y évaporerait.

Au milieu de l'inondation de livres qui menace de tout engloutir, ceux-là seuls fixent l'attention du public qui en résument plusieurs autres, et peuvent en tenir lieu; sous ce

(1) Se trouve chez l'auteur, rue du Vieux-Colombier, n. 5.

rapport l'ouvrage de M. James mérite l'attention des amis de l'utile et de l'économie : il est à lui seul toute une *bibliothèque sacrée*. Il sera le manuel du prêtre, du théologien, du controversiste; pour qui il condensera dans deux volumes des matières éparses dans des centaines d'ouvrages, il sera aussi pour l'homme du monde, qui aime la religion, une lecture toujours agréable, toujours instructive, qu'il pourra sans danger faire partager à ces enfans.

III.

Nouvelles et Chroniques, par M. Ch. Prou (1). — *Mon voyage au Mexique, ou le colon de Guazacoalco*, par M. Charpenne (2).

J'éprouve une véritable répugnance à entretenir mes lecteurs de tous ces livres qui ne prouvent rien, qui n'avancent aucune question, qui ne sont pas même capables de provoquer la moindre discussion sérieuse; de ces volumes en tête desquels on lit : *impressions*, *souvenirs*, *voyages*, *contes et nouvelles* ou autres titres analogues sur lesquels tout ce que peut dire un critique de bonne foi se réduit à ceci : *c'est bien ou mal écrit; intéressant ou insipide.* Et ce qui est encore plus pénible, c'est que ces ouvrages sur lesquels pour être justes on devrait se taire absolument, ont coûté à leurs auteurs un travail pénible, des recherches arides, et ces mille embarras que cause la composition d'un livre, et sur lesquels nous devrions avoir plus que personne un fonds inépuisable d'indulgence, nous que notre mauvaise étoile a enrôlés dans la milice écrivante. Et cependant, nous devons la vérité à nos amis, nous la devons aussi aux auteurs. Ah ! c'est à eux surtout que nous devons dire avec une conviction vraie et toute la sympathie que nous inspire leur talent fourvoyé dans une voie sans issue : abandonnez cette carrière stérile, renoncez à ce bavardage inutile. Croyez-nous, faire deux volumes qui n'apprennent rien au lecteur, (si lecteurs ils ont), c'est trop de peine perdue. De bonne foi, soyez justes; mettez-vous en présence de votre œuvre ; et, après l'avoir examinée comme l'œuvre d'un étranger, dites-nous ce que le public pourra en penser. Et le public est un être plus bizarre que vous ne sauriez le croire ; son admiration, il ne la donne qu'à regret et quand on l'a enlevée de vive force. Il fut un temps, peut-être, où il ne demandait pas autre chose que de l'amusement et des distractions; alors vos *contes* et vos *romans* auraient pu passer dans le nombre, et certes ils valent mieux que beaucoup d'autres qui ont réussi. Mais le temps en est passé : aujourd'hui ce qu'on veut c'est de l'instruction : en prenant un livre on lui demande qu'il apprenne quelque chose. Eh bien ! la main sur la conscience, dites, que peuvent lui apprendre vos *voyages*, vos *nouvelles* ?

IV.

Essai sur les vrais principes en matière politique, par un publiciste (3).

Si nous ressentons un vif sentiment de peine à faire entendre des paroles sévères à des jeunes gens qui possèdent le germe d'un vrai talent, et qui, soit maladresse, soit fausse direction imprimée à leurs travaux, le laissent se perdre, ou l'usent vainement à des futilités; en revanche nous nous sentons heureux d'encourager de tous nos vœux et de notre ardente sympathie ceux qui apportent les prémices de leur talent, ou le fruit de longues veilles, à la défense des vérités immuables de l'ordre intellectuel, des droits et des devoirs sociaux. Ceux là sont sûrs de trouver en nous des *échos* amis, des frères de croyance,

---

(1) 1 vol. in-18, chez Schwartz et Gagnot, place Saint-Germain Lauxerrois ; à Paris.
(2) 2 vol. in-8°, chez Roux, rue de Gravilliers, n. 34.
(3) A Montpellier, chez Tournel, rue Aiguillerie, n. 39.

aussi prompts à exercer une censure loyale sur les taches qu'ils auraient pu laisser sur leur œuvre de conscience, que zélés pour proclamer leurs titres à l'estime et à la reconnaissance du pays.

M. Amédée Poujol, auteur de l'*essai* que nous avons sous les yeux est de ce nombre. Et que sa modestie nous pardonne d'avoir révélé son nom : la France a besoin de connaître les défenseurs de ces principes qui lui ont donné quatorze siècles d'une gloire inouïe, et qui seuls peuvent lui préparer encore des jours propères. Le temps n'est peut-être pas éloigné, où toutes les intelligences d'élite seront appelées à un grand combat, combat comme il n'en a jamais été vu, car l'avenir du monde en sera l'enjeu.

M. Amédée Poujol appartient à cette école de publicistes, qui reconnaît pour chefs le comte de Maistre et le Vicomte de Bonald, et qui combat l'hypothèse insoutenable de la société établie par un *contrat*, et reposant sur *l'omnipotence des majorités*.

Cette école, dont le premier manifeste fut l'ouvrage du comte de Maistre, intitulé *Considérations sur la France*, publié en 1791, et suivi de près par la *théorie du pouvoir* de M. de Bonald, a rallié, peu à peu, sans éclat, et par la seule puissance de la vérité, toutes les fortes intelligences de l'époque, qui ont voulu pénétrer au fond des doctrines, sur les quelles porte l'ordre social. Le système représentatif ou de pondération des pouvoirs, formulé par Montesquieu, d'après la constitution anglaise, et mis en usage depuis vingt ans, est maintenant universellement abandonné et considéré comme une forme essentiellement transitoire : la déconsidération le gagne dans tous les pays ou il existe. Signe certain d'une prochaine chute.

On le sait maintenant ; ce malaise moral qui frappe les yeux les moins attentifs et qui travaille toutes les nations de notre vieille Europe, n'a pas d'autre cause que l'incertitude sociale. Il suffit de regarder un peu de près cet édifice pour dire : « ç'a ne peut res- » ter ainsi. » Mais quand il se sera écroulé tout-à-fait ; quand ce temple fait avec du papier sera tombé sur ses imbécilles adorateurs, et les aura ensevelis, que deviendra le monde, sur quelle pierre bâtira-t-il sa nouvelle demeure ? quel principe reconnaîtra-t-il pour sacré lui qui les a tous éprouvés et jetés tour-à-tour au vent ? prendra-t-il encore pour fondement le sable mouvant de la pensée humaine ? ou tournera-t-il enfin en haut les regards, pour demander au ciel une stabilité que la terre ne peut donner ? terribles questions dont la solution ne peut être prévue, mais qu'il est ordonné à tout homme qui a une ame dans la poitrine, et à la tête une pensée d'examiner avec conscience. La société fera le triage de nos pensées : elle en prendra et rejettera ce qu'elle voudra ; d'autres viendront après nous et feront mieux que nous ; peut-être, grâce à nous, n'importe : nous aurons accompli un devoir et nous pourrons nous retirer, le cœur tranquille et plein d'espoir.

Nous n'avons sous les yeux qu'une première livraison de l'*Essai sur les vrais principes en matière politique*. Nous avons même appris que cette publication avait été suspendue par les lois de septembre. Nous en sommes, à la fois, fâché et surpris. Dans ces pages écrites avec une raison si calme, si étrangère à toute agitation, à tout esprit de parti, nous ne voyons pas ce qui pourrait blesser les susceptibilités du parquet. Quel que soit le caractère des lois de septembre, elles ne peuvent aller jusqu'à interdire des discussions philosophiques et sociales que les gouvernemens les plus absolus, les plus tyranniques n'ont jamais songé a arrêter. Il faudrait pour cela un mélange de colère et de stupidité que nous n'osons attribuer au pouvoir. Nous craindrions de le calomnier !

En remerciant M. Poujol, au nom de la *Jeune France*, des choses vraies et sensées qui forment cette première livraison, nous le prierons de ne pas nous priver plus long-temps d'un ouvrage dont il nous a donné un tel avant-goût.

V.

La République ou le Livre de Sang (1).

Nous avons toujours pensé que si notre époque débile et malade retrouvait encore assez de vigueur pour enfanter un Shakspeare, un Dante, ce poète trouverait dans les événemens extraordinaires dont l'Europe est le théâtre depuis cinquante ans, mais surtout dans les dix dernières années du dix-huitième siècle, le sujet de l'épopée la plus admirable, la plus vaste, la plus riche, la plus terrifiante qui se soit rencontré jamais. Là tous les sentimens humains auraient leur tour, toute fibre du cœur rendrait des accords sublimes ou lamentables. Qui pourrait nier que de 1789 jusqu'à 1800 il ne se soit passé plus de choses que pendant plusieurs siècles? Le peuple appelé à la liberté par un roi honnête-homme, au cœur aimant et loyal ce peuple arraché à l'amour de son roi, par des hommes imprévoyans, ambitieux, vains, parmi lesquels se trouvaient des orateurs éloquens, des voix puissantes et harmonieuses que Rome et Athènes nous auraient enviées, le terrible Mirabeau, si fougueux et éloquent, Isnard et Vergniaud, dont la parole suave connaissait des enchantemens plus que Cicéroniens. Puis le pouvoir descendit plus bas, des orateurs aux démagogues, aux bourreaux. A la voix de Robespierre et de Marat, la France ne fut plus qu'une vaste tuerie, les Français un peuple de cannibales; après la sanglante Convention, le ridicule directoire, le gouvernement aux parodies et au parlage. Enfin, pour en finir avec tout cela, vint une épée qui régna sur la France pendant quinze ans.

Que de scènes terribles, que d'événemens étonnans pendant cette période! et qu'ils sont grands les souvenirs de soixante ans! Souvent en entendant des récits de ces temps faits par des bouches sans éloquence, mais auxquelles le sujet prêtait pour un instant son imposante majesté, nous avons senti des frissons parcourir nos membres, comme si nous eussions été sous l'empire d'une vision infernale. Quelle vaste épopée dramatique pour le poète! Mais quel génie pourrait se mesurer avec un tel sujet, et quel est le front qu'il n'écraserait pas!

Louis, le roi bon, traîné à l'échafaud après avoir été abreuvé d'amertumes; Marie-Antoinette, la femme gracieuse, jetée dans un cachot, outragée dans son cœur de mère; la belle princesse de Lamballe horriblement mutilée par des sauvages; des vieillards, des femmes, des enfans entassés sur la charrette qui portait à la guillotine sa pâture quotidienne et qui ployait sous le faix. Ah! Français! s'il est vrai qu'il y ait une loi de solidarité qui plane sur les nations, quels malheurs nous attendent!

Et pourtant c'est cette époque hideuse que des enfans ont voulu réhabiliter! Ils ont parlé de fatalité historique et de rigueurs nécessaires! Ils se sont pris à admirer et à trouver sublimes ces hommes montés sur un piédestal de cadavres. Ignorans, qui oublient que s'il est là-haut une justice qui ramène à l'ordre le désordre des volontés humaines et fait servir leurs crimes mêmes à ses desseins, l'homme n'est pas pour cela délivré de sa responsabilité!

C'est sous l'impression d'une juste horreur pour les crimes de la république qu'ont été écrits ces vers que l'auteur a nommés le *Livre de Sang*. L'indignation du poète a trouvé souvent une expression éloquente. Nous regrettons de ne pouvoir rien citer de cet ouvrage qui décèle un vrai talent poétique, talent qui néanmoins a besoin d'être épuré dans certains endroits. Son vers mordant, qui rappelle Barthélemy et Barbier, ne conserve pas toujours la délicatesse que le lecteur français exige, même dans les sujets les plus hideux. Que dire par exemple de ces vers?

---

(1) Chez Dentu, galerie d'Orléans, 13, Palais-Royal; Paris.

— Hébert... à ce nom seul chacun fait la grimace
Et crache de dégoût. — La poisseuse limace;
Le long ver désossé, flasque, visqueux, gluant,
Le crapaud jaune et vert, et l'asticot puant,
La vipère au front plat qui lentement se gave
D'un lézard étouffé qu'elle enduit de sa bave,
Le chiffon qui servit à panser un teigneux,
L'ulcère corrosif et le bubon saigneux,
Les sales tombereaux qui ramassent les fanges,
La tinette empestée où flottent les vidanges..,.

Ailleurs, en parlant de Robespierre, il dit :

Lui dont le seul regard donnait la chair de poule.

Certes nous sommes loin de ce purisme ridicule qui recule devant une expres ion vulgaire, mais vraie et énergique. Mais il nous semble que dans ces vers et dans plusieurs autres que nous pourrions citer, il y autre chose que de la vulgarité dans les idées et les expressions ; il y a ridicule et dégoût. E. M.

Nous annonçons avec empressement à nos abonnés qu'à partir du 1er mai nous serons en mesure de leur donner les gravures ou lithographies arriérées. — M. Brizard de Sémur (Côte-d'Or), artiste dont nous avons admiré les dessins dans une exposition particulière, a bien voulu nous promettre son concours. Nous verrons revivre sous son crayon nos vieux monumens religieux et nationaux, et, de temps à autres, des sites auxquels se rattachent un souvenir historique viendront varier cette partie de notre recueil, peut-être trop négligée jusqu'à ce jour.—Au numéro du 1er mai sera joint la gravure du bénitier de l'église de Saint-Eustache. —Le 15 du même mois, MM. les abonnés recevront deux lithographies de M. Brizard.

L'*Écho de la Jeune France, Revue catholique*, paraît en 2 éditions : 1° Édition les 1er et 15 de chaque mois, prix, par an, 24 fr.; 2° Edition mensuelle le 31 de chaque mois, prix, par an, 15 fr. — Les abonnemens partent du 1er janvier. — On souscrit à Paris, rue de Menars, 5, et dans les bureaux des postes et des messageries.

S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte Walsh, directeur-rédacteur en chef,
Et pour l'administration, à M. Edmond de Villiers, administrateur.

Publications de la Société de la Jeune France.

L'*Almanach du Peuple, Calendrier de France pour* 1836 : 50 cent. — Le *Livre des enfans*, 12 vol., 4 fr. — *Apothéose de Louis XVI*, gravé sur acier, 15 fr — *Jésus-Christ docteur*, gravé sur acier, d'après Rubens, 22 fr. 50 c. — *Jésus-Christ sauveur*, gravé sur acier, 22 fr. 50 c.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.

Bion sculpsit.

J.F. Rousseau sculpsit 1836

BÉNITIER DE St EUSTACHE.

L'ÉCHO

DE LA JEUNE FRANCE,

REVUE CATHOLIQUE.

SOMMAIRE.

Des Prisons et des Peines actuelles, par *M. le vicomte Walsh.*—Devoirs des instituteurs (3e article); l'Instituteur dans l'éducation privée, par *M. l'abbé Michon.*—Bernard-Diaz, nouvelle espagnole (suite et fin), par *M. Auguste Chevalier.* — Considérations sur l'agriculture, par *M. de Rainneville.* — Etude critique; Sainte-Beuve (suite et fin), par *M. Théodore de la Villemarqué.* — De la Morgue littéraire, par *M. Lopez.*—Variétés; les Feuilletonistes et les Romanciers.—Beaux-arts; salon de 1836 (2e article), par *M. Maximilien Raoul.*—Sciences; Découvertes industrielles, par *M. J.-Odolant-Desnos.* — Gravure; Bénitier de l'église Saint-Eustache, à Paris, gravé à l'eau forte, par *M. Boisselat.*

DES PRISONS ET DES PEINES ACTUELLES.

Déchu de sa première innocence, l'homme sentant que le péché avait livré le monde aux mauvaises passions, a dû vouloir tout d'abord, afin de vivre en paix et en sécurité, chercher à reprimer les pensées d'injustice et de vol, de vengeance et de meurtre.

Comme l'exilé qui n'a pas eu le temps de s'éloigner beaucoup de sa patrie, peut encore en apercevoir les mœurs et les usages, l'homme aux premiers jours de son bannissement sur cette terre, a voulu, lui créé à l'image de Dieu, créer les choses humaines à l'image des choses éternelles.

Ainsi, Dieu avait creusé l'abîme pour Satan et ses complices, lui creusa les cachots pour le voleur et le meurtrier.

La colère et la justice du Seigneur avaient allumé les flammes de l'enfer, lui inventa les tortures des prisons.

Celui qui donne la vie à tout être qui se meut ici-bas, donne aussi la mort quand cela lui plaît. L'homme a voulu imiter Dieu jusque-là, et un jour il a dit à son frère : Tu as désobéi aux lois que j'ai faites, eh bien ! tu mourras ; tu n'as plus que tant d'heures à vivre !

L'être frêle et faible qui n'est pas assuré d'un instant, a dit à un être semblable à lui : Tu n'iras pas plus loin, que tel jour, que telle heure, que telle mi-

nute, car c'est ma volonté.... Mais de cette terrible, de cette effrayante peine de mort, je ne m'occuperai pas ; une autrefois peut-être, un autre, bien plus habile que moi, abordera cette grande question. Aujourd'hui je ne ferai qu'entrer dans les prisons pour en montrer les tourmens inutiles, les abus et les vices.

Dans une société catholique, les prisons ne doivent pas être des *enfers*, mais des *purgatoires*.

La main seule de Dieu a eu le droit d'écrire sur la porte des cachots de sa justice :

ICI PLUS D'ESPÉRANCE.

La main de l'homme ne peut rien graver de semblable sur le granit de ses prisons. Il faut que les geôliers humains laissent passer l'espoir partout où il y a de la souffrance et du malheur... Et je le demande, où peut-il y avoir autant de malheur et de souffrance, que là où est le souvenir du crime et le remords?

Que l'espérance, l'espérance de redevenir innocent par le repentir ait donc *un permis*, *un laisser-passer*, pour arriver jusqu'au prisonnier... Je ne tombe point dans les niaiseries de la philantropie, je ne demande point que les joies, les distractions du monde soient accordées à ceux que la loi punit ; mais je voudrais que la religion pût se faire ouvrir tous les guichets, pour pouvoir parvenir auprès de tous les criminels.

Quand une condamnation à mort a été lue à un meurtrier, à un grand coupable, la veille de son dernier jour, on lui fait venir un prêtre, un ami pour l'aider à monter les marches de l'échafaud... C'est trop tard.

Sans doute, on a besoin de la force que donne la religion, pour mourir en homme aux yeux de tous ;... mais pour supporter la *vie de détention*, pour rester pur dans l'atmosphère, dans le contact du crime, les secours d'en haut sont au moins aussi nécessaires ; si vous voulez qu'une plante vive et donne des fleurs, vous ne l'arrosez pas qu'une fois.

Nos pères, il faut le dire, s'entendaient à merveille à bâtir des églises, ils apportaient, ils révélaient dans l'érection de ces maisons de prière, une grande pensée de Dieu ; mais quand ils élevaient des prisons, des maisons de douleur, ils se montraient moins bons, moins chrétiens ; alors des idées de charité, d'humanité ne les inspiraient pas.... Ainsi dans la plupart de ces vieilles et noires geôles, l'air et le soleil ne parvenaient presque jamais, et à des hommes qui n'étaient point condamnés à mourir, on donnait déjà pour demeure comme des tombeaux.

C'était cruel. Aujourd'hui, on fait mieux. Nos architectes qui réussissent si mal à élever des temples à Dieu, et qui ont tout-à-fait perdu la tradition des églises catholiques, montrent beaucoup d'art et de savoir, quand ils construisent des prisons.

L'idéal de *la prison* s'est révélé dans le siècle de *la liberté!*

De nos jours les emplacemens des maisons de détention sont en général bien choisis... Et quand je dis ceci, je ne pense pas à Paris ; car ici, il y a eu un raffinement de cruauté dans le choix du terrain des deux grandes *prisons modèles*.

Placer des prisonniers tout à côté des morts, les prisons touchant au cimetière !... c'est horrible...

C'est horrible ! à moins que ce ne soit une pensée religieuse qui ait fait naître ce lugubre rapprochement : peut-être a-t-on voulu, en mettant ainsi les cellules des détenus si proches des tombeaux, amener de graves et salutaires réflexions dans l'ame des prisonniers ? Peut-être a-t-on ainsi demandé à la mort de prêcher la morale à ceux qui n'ont plus de liberté... Je voudrais que semblable idée fût venue aux édiles de Paris, mais j'en doute ; car d'ordinaire ils montrent peu de poésie religieuse dans leurs conceptions.... Et quand je vais au cimetière du Père-La-Chaise, ou pour visiter de vieilles tombes, ou pour voir s'en ouvrir de nouvelles, je pense toujours à la tristesse de la vue qu'auront les habitans des deux grandes maisons de douleur qui s'élèvent à droite et à gauche du chemin des larmes. Quand ils colleront leurs pâles visages aux barreaux de fer de leurs fenêtres, que verront-ils passer ? des enterremens ; et quelle sera l'animation de leur quartier ? celle des pompes funèbres.

Il faut l'avouer, ici la philantropie s'est faite cruelle.

A ceux qui ne peuvent plus fouler l'herbe des campagnes, qui ne peuvent plus se promener en liberté, j'aurais voulu laisser des aspects rians, la vue des arbres pour rafraîchir leurs yeux souvent rouges de larmes; celle de fabriques et d'usines, pour leur donner des idées de travail ; celle d'une école, pour leur rappeler leurs jours d'innocence; et celle d'une église, pour ramener leur ame à Dieu.

Une de ces deux maisons a été bâtie sous Charles X, et sur celle-là on voit une croix dominer, c'est celle de la chapelle.

Sur l'autre il n'y a aucun signe religieux. Elle a été bâtie sous le régime actuel, et M. Thiers n'a pas encore eu l'idée d'y mettre, comme *au Panthéon*, un génie de liberté.

La croix au-dessus d'une prison n'est pas mal placée ; car elle enseigne deux choses aux captifs : la résignation et l'espérance.

Quoiqu'il en soit, j'aurais voulu que Charles X, dont l'ame est si compâtissante et bonne, n'eût pas consenti à l'érection d'une prison si rapprochée d'un cimetière... Il y a là quelque chose qui ne lui ressemble pas.

Je n'en dirai pas autant de celle qui s'élève en face ; celle-là a tout le caractère de l'époque. C'est le matérialisme en pierre.

L'air et le soleil viendront à ces deux grands et tristes asiles. Tant mieux ! Le soleil et l'air, c'est comme une fête pour les détenus... Oh ! il faut avoir été renfermé dans une étroite chambre, à peine éclairée ; il faut y avoir vu quelqu'un que l'on aime, pour savoir ce que vaut un souffle d'air, une lueur d'or d'en haut.

Pour être juste envers le siècle actuel, je dirai que nos architectes pensent à ces rayons salubres et consolateurs, et les font pénétrer dans les geôles d'aujourd'hui... Eh bien ! vous qui gouvernez, faites comme vos entrepreneurs de bâtimens ; eux laissent le soleil venir dans leurs prisons, vous, faites y entrer la religion. Si le soleil réchauffe le corps, la religion ranime l'ame ; elle aussi a des

lueurs qui consolent, et un souffle qui rafraîchit : laissez-la, laissez-la venir aux pauvres... prisonniers.

Maintenant l'on pense avec grande raison que ce qu'il y a de pire dans les lieux où l'on entasse beaucoup d'hommes, c'est L'OISIVETÉ. Aussi dans la plupart des maisons de détention, on a établi des ateliers de travail, c'est là une salutaire idée. Mais le travail manuel n'est pas assez ; il faut que la religion vienne avec lui, et lui soit en aide ; un travail manuel, tel occupant qu'il soit, laisse encore beaucoup de vague à la pensée : un homme tout en tissant une étoffe, en tressant un chapeau de paille, peut, pendant que ses doigts travaillent avec agilité et adresse, méditer le crime et le meurtre.... Il faut donc vous emparer de son esprit, comme de son corps ; de ses pensées, comme de ses mains.

J'ai vu au Mont-Saint-Michel un enfant de treize ans ; il était tout seul dans une des anciennes chapelles de la magnifique église. Une cloison en bois et à jour laissait voir ce jeune ouvrier... Pour venir là, savez-vous ce qu'il avait fait ? il avait tué son père, sa mère et deux sœurs !... il faisait des fleurs à merveille !

Un prêtre venait souvent lui parler de repentir... Quand je l'ai vu, le petit monstre n'avait pas encore voulu l'entendre ; mais, j'en suis sûr, la patience de l'aumônier ne se sera pas lassée, et peut-être que l'entêtement du parricide, du fratricide imberbe aura été vaincu.

Une autre grande amélioration, introduite de nos jours dans le régime pénitentiaire, c'est la séparation des jeunes détenus d'avec les vétérans du vol, du brigandage et du meurtre. C'était-là une hideuse école, un épouvantable enseignement mutuel ; là, la corruption achevée et vieillie apprenait ses horribles secrets à la corruption jeune et novice ; et là, le petit voleur instruisait le vieux brigand des ruses nouvelles et des progrès du métier.

Pour couper court à ces leçons, il fallait faire ce que l'on a fait presque partout, séparer les différens âges. C'était aussi urgent que de séparer les sexes. La religion a beaucoup aidé à cette grande amélioration. Il y a vingt ans que j'ai connu un jeune prêtre, l'abbé Arnous, attaqué d'une maladie de poitrine ; il aurait eu besoin de respirer l'air balsamique des champs ; mais quelque chose lui importait bien plus que sa santé, c'était le salut des adolescens qu'une première faute avait fait tomber de leur innocence en prison ; sa charité s'alarmait tellement du contact des vieux et jeunes prisonniers, qu'il ne prit aucun repos avant d'avoir réalisé dans une ou deux maisons de détention de Paris cette bonne et chrétienne pensée.

Il obtint même (je crois) du gouvernement d'alors un local particulier, où tous les jeunes détenus furent transférés. Là réunis, dans les ateliers, au réfectoire et à la chapelle, et ayant chacun leur cellule séparée, ils vivaient ensemble sous la garde de cette religion qui fait une vertu du repentir.

J'ai visité, avec l'abbé Arnous, cette prison selon son cœur, et vraiment on ne pouvait la parcourir sans une vive émotion ; vous étiez triste de voir que tant d'enfans avaient failli si vite ! et vous étiez consolé en pensant que la religion était venue presque aussitôt que la faute, pour l'effacer et l'empêcher de faire tache sur toute une vie.

Quand le jeune prêtre passait au milieu des détenus, leurs fronts se découvraient tous; plus tard, le vice, si on l'avait laissé faire, aurait creusé des rides sur ces fronts ; mais le ministre du Dieu qui pardonne ayant étendu la main sur eux, leur avait presque rendu leur pureté primitive.

Pour faire désapprendre à tous ces adolescens les obscènes chansons des rues de Paris, on leur enseignait de pieux cantiques, et l'abbé Arnous, qui, ainsi que toutes les ames tendres, aimait la musique, avait pris plaisir à former des chœurs pour sa chapelle... Heureux changement! Ces voix fraiches et jeunes avaient d'abord chanté les refrains de l'impiété, et les voilà qui redisent harmonieusement les hymnes du vrai Dieu. Ces enfans avaient appris les paroles de l'enfer, et les voilà qui savent celles des anges!

Bénie soit la main du prêtre qui a fait toutes ces choses.

En passant par tous les exercices de cette pieuse maison, les jeunes gens qu'une faute y avait amenés, sortaient de là épurés et redevenus honnêtes... En eux, le crime n'avait point eu le temps de s'enraciner et de laisser de flétrissantes empreintes. Aussi ils pouvaient entrer chez des artisans et y apprendre des métiers ; quand ils grandissaient, rien ne disait qu'à leur début dans le monde, ils avaient failli.

Mais la justice, telle que la vieille société l'a faite, a été cruelle pour certains criminels, et de ceux-là, elle n'a pas voulu que la marque du crime pût jamais s'effacer.

Est-ce bien d'imprimer ainsi une honte indélébile sur un homme? Est-ce bien de faire ce que Dieu n'a pas fait? Dans toute l'histoire sainte, nous ne voyons que le fratricide Caïn marqué au front par la main du Seigneur. Tous les autres crimes ont été couverts par le repentir et la miséricorde.

Ces peines infamantes, ces flétrissures à fer rouge, voilà une des plaies de notre société. L'homme qui le premier inventa la potence et la marque imprimée par la main du bourreau, eut sans doute une pensée de morale, pour faire peur du crime ; il appelait la honte. Mais, en agissant ainsi, songeait-il que le signe du déshonneur pouvait être apposé sur un homme qui se repentirait, qui reviendrait à la vertu à travers le malheur?

Oh! nous en avons bien vu de ces hommes qui auraient voulu marcher dans les sentiers de la vertu, et qui restaient dans les ombres du vice, parce que la loi les avait faits *Parias*... Ils n'avaient plus pour abri que les toits des prisons, parce que toutes les autres maisons leur étaient fermées.

Les malheureux! ils n'avaient plus le crime dans le cœur, mais ils avaient toujours la marque sur l'épaule... et cette marque les condamnaient, s'ils étaient pauvres, à mourir de faim; car personne ne voulait les faire travailler.

Dans un petit port de mer de Bretagne, à Pornic, où depuis quelques années la mode amène chaque été beaucoup d'étrangers qui y viennent boire des eaux minérales et se baigner dans les vagues, je me rappelle avoir vu un ouvrier menuisier qui vint un jour demander timidement à l'homme chez lequel je logeais, de l'employer dans son atelier... Il y avait dans le regard de l'ouvrier

tant de douceur et de tristesse qu'il était difficile de ne pas s'intéresser à lui ; aussi l'habitant de Pornic le prit chez lui et lui donna de l'ouvrage.

Là, au bout de quelque temps, il réussit à merveille dans la maison qui s'était ouverte à lui : tout le monde se mit à l'aimer, et le maître, et la maîtresse, et Marie, leur jeune fille.

Il est vrai de dire que l'ouvrier était complaisant et actif, il allait tous les jours, avant de se mettre à l'ouvrage, chercher de l'eau minérale à la source du rocher pour la maîtresse du logis qui était faible et malade... Il faut ajouter qu'Anselme, car c'était ainsi qu'il se nommait, ne savait pas seulement se servir du ciseau et du rabot ; il était de plus musicien, jouait bien du violon, et souvent faisait danser les buveurs et les baigneurs qui l'envoyaient chercher pour leurs soirées... Au milieu des joies et de la gaîté de ces soirées improvisées et sans façon, je remarquai plus d'une fois que l'expression de la belle figure du ménétrier restait toujours triste ; cette expression était un grand contraste avec le plaisir du salon, et me gênait par momens ; j'aurais voulu voir sourire celui qui amusait les autres.

C'était, autant que je m'en souviens, en 1827, qu'Anselme était ainsi devenu le *Colinet*, le *Tolbecque* ou le *Musard* de Pornic. L'année suivante, quand je revins aux bains de mer, je redemandai pour une soirée Anselme le ménétrier, et l'on me raconta son histoire.

L'ouvrier menuisier avait continué à travailler si bien et avec tant d'ardeur, avait rendu par son assiduité et son intelligence tant de services à son maître, avait eu pendant toute l'année une conduite si régulière, avait été si doux et si complaisant pour ses maîtres, que Marie s'était éprise d'amour pour lui.

Lui avait souvent pensé que cette jeune fille, pieuse, jolie et bonne, ferait le bonheur de l'homme qui l'épouserait ; mais toujours, en soupirant, il avait éloigné l'idée que pareil bonheur pouvait être pour lui.

Un jour, cependant, ce bonheur lui fut offert. Le maître-menuisier lui dit : Anselme, vous êtes un brave garçon, un honnête homme, ; vous ferez un bon mari ; ma fille vous aime, vous l'aimez aussi ; sa mère et moi, nous serons bien aise de vous donner sa main et de vous appeler notre fils.

A ces paroles de bonté, vous pourriez croire que celui auquel elles étaient adressées, se serait jeté dans les bras du père de la jeune fille et aurait pleuré de joie.... Non, en les entendant, Anselme avait d'abord rougi, puis pâli, puis était tombé sans connaissance sur le plancher de l'atelier...

Quand on le releva de là, quand il fut tiré de son long évanouissement, il avait la fièvre... Toute la famille le voyant si malade, s'empressait près de lui, mais leur présence lui faisait peur... et il les pria de le laisser seul... Non, non, lui répondit le menuisier, je te veillerai cette nuit, mon pauvre garçon,... je saurai ce que tu as.

— Jamais ! à moins que dans le délire de la fièvre qui me brûle le front, je ne vienne à révéler...

— Quoi ?

— Que je vous ai trompé !

— Toi, Anselme !

— Oui, moi, je suis indigne de vos bontés, je n'aurais pas dû me présenter chez vous.

— Et pourquoi? tu es bon ouvrier, digne de notre amitié et de notre estime.

— Non.

— Mon enfant, tu as le délire.

— Oh ! non, non pas encore,.. A présent j'ai toute ma raison, toute ma franchise, et il faut que je renonce à votre estime, à votre amitié, à la main de mademoiselle Marie.

— Pourquoi, puisque nous t'aimons tous !

— Vous allez avoir horreur de moi ; je sors du bagne, j'y ai fait mon temps, j'y ai passé cinq ans ! Je suis un *libéré des galères !*

Faisant cette terrible révélation, Anselme était allé à son armoire, en tirait ses habits et les roulait dans son sac.

Le maître menuisier le regardait, pleurait, mais ne lui tendait pas la main pour le retenir.

Anselme, le cœur brisé, descendit de sa chambre ; arrivé sur le seuil de la maison où il avait été accueilli avec bonté pendant un an, il dit : Que Dieu bénisse la famille qui demeure ici, la famille qui, pour être compâtissante et bonne envers moi, ne m'a pas demandé : Qui es-tu ? qu'as-tu fait !

Après ces mots, le *libéré des galères*, le bâton à la main, le sac sur le dos, s'éloigna en hâtant le pas, et sans retourner la tête... Où ira-t-il ? Il n'en sait rien... La nuit commence à venir ; il est pressé d'être hors de la ville, car il croit que tous les habitans ont entendu l'aveu qu'il a fait au maître menuisier... Il croit que chaque homme, chaque femme, chaque enfant qui va se trouver sur sa route, s'écriera en le voyant : Voici Anselme, le *libéré des galères* ! Il marche, il marche vite, la fièvre, le désespoir lui donnent de la force. Le voilà sur les rochers de la côte, la mer est grosse, le ciel est noir, le vent s'élève, ce serait un beau moment pour se délivrer du poids de la vie... Anselme y pense un instant. Les bras croisés sur la poitrine, il regarde les vagues qui mugissent en se brisant contre le rocher qui le porte... Un instant, un pas de plus vers l'abîme, et *tout* peut être fini pour lui.

Oui, fini sur la terre ; mais un instant, un pas de plus vers l'abîme, et *tout* sera commencé pour lui dans l'éternité..

Cette pensée l'arrêta ; Anselme se rappellait les leçons de sa mère,... de sa mère morte de chagrin; et au milieu du bruit que faisaient les flots, et les vents il crut entendre une voix qui lui criait des nuages : *N'ajoute pas le suicide à ta conduite passée !*

Je vivrai, dit-il. — Et le voilà sur la route de Nantes.

Dans cette grande ville, il trouvera de l'ouvrage . . . . . .

Non, il n'en trouva pas. Son départ si précipité de Pornic, le mariage de la fille du menuisier tout à coup rompu, l'aveu fait au père de Marie, et dont on avait répété les terribles paroles : *Je sors du bagne, je suis un libéré des galères..*; toutes ces choses réunies avaient fait connaître le malheur d'Anselme. A Nan-

tes, tous les ateliers lui furent fermés... La misère lui venait à grands pas. Pour avoir un pain bien noir, il se mit à travailler au canal de Brest. L'air des marais le rendit malade... Ses forces l'abandonnèrent tout-à-fait. Il n'avait plus qu'à mourir... Il n'était pas loin de la Trappe de Melleray... Ah! se dit-il, là e pourrai aller achever les malheureux jours qui me restent.... Cette pensée lui rend un peu de vigueur ; il reprend son bâton, se remet en marche. A Joué, à trois lieues du couvent, exténué de fatigue, il s'arrête dans une auberge, et là il parle des pères trappistes.... Ils reçoivent tout le monde? demande-t-il à l'aubergiste.

— Oui, tout le monde, excepté les galériens.

Cette parole est un autre coup de poignard pour Anselme ; elle lui va droit au cœur. De nouveau il se lève.., paye le verre de vin qu'il a bu.., sort de l'auberge, s'éloigne du village... Quelle route a-t-il suivie? où est-il allé? Qu'est-il devenu?

Personne ne le sait... Repoussé par tous, montré au doigt comme un infâme, quand le repentir l'a rendu innocent aux yeux de Dieu ; aura-t-il eu assez de force pour porter tant de malheur? ou y aura-t-il succombé? Tout le monde l'ignore...

Et moi, à qui cette histoire a été racontée, je me suis souvent demandé si les hommes avaient été chrétiennement inspirés, quand ils ont établi des peines si flétrissantes, si durables, si pénétrantes dans la chair du criminel, que ni le temps, ni le repentir, ni la vertu ne peuvent les effacer.

A-t-il été sage de dire à l'homme : Tu ne peux plus, quoique tu fasses, recouvrer ni considération, ni honneur. Quand vous ôterez tout frein au coursier, pourrez-vous l'empêcher de s'emporter et de courir vers l'abîme?

J. Walsh.

Dans un prochain article, nous rendrons compte de l'ouvrage que M. Appert vient de publier sur les prisons ; c'est ce livre qui nous a inspiré nos réflexions d'aujourd'hui.

DEVOIRS DES INSTITUTEURS.

(3e article.)

L'INSTITUTEUR DANS L'ÉDUCATION PRIVÉE.

Nous avons considéré jusqu'ici l'instituteur en lui-même. Nous lui avons montré sa position avec les peines et les joies de la carrière à laquelle il s'est dévoué : carrière ingrate pour l'homme vénal qui va chercher péniblement quelque pièce d'or dans le noble état de précepteur, de même que les esclaves suivent avec des sueurs le filon de ce métal précieux caché dans les entrailles de la terre ; mais carrière sublime auprès de l'enfant, comme celle de l'ange conducteur de chaque intelligence revêtue d'un corps d'argile et jetée en exilée sur une

terre qui n'est pas sa patrie. Saint et naïf patronage qui vous donne à guider, parmi les premiers écueils de la vie, cette nacelle parée de ses fraîches couleurs et toute fière de ses voiles blanches que n'a pas encore souillées l'écume des tempêtes.

A l'œuvre, habile pilote!

Dieu a créé cette intelligence, c'est à vous a perfectionner l'ouvrage de ses mains. L'on voit bien qu'un reflet d'en haut est tombé sur ce front si pur. Ce regard curieux vous demande la science. Tout est nouveau pour ce jeune étranger. Vous avez un vaste tableau à dérouler devant ses yeux. Or, la science a trois grands points de vue : Dieu, l'homme, la nature; tous trois immenses et cependant accessibles à l'intelligence de l'enfant, non pas à l'aide des sèches abstractions formulées par la science, il ne saurait les comprendre, mais, s'il est permis de s'exprimer ainsi, à l'aide de l'intelligence du cœur qui voit et qui aime tout ce qui est le bien de sa nature; science d'instinct, que nous explique la curiosité sans bornes des enfans et leur vive sympathie pour tout ce qui les entoure, du moment qu'ils y découvrent le caractère du grand et du beau.

Lorsqu'on se reporte par la pensée à cette première époque de la vie, qu'on recueille ces souvenirs gravés si profondément dans l'ame, quoique formés cependant de mille jouissances éphémères, comme ces plantes capricieuses qu'un souffle semble avoir jetées au flanc des rochers, mais qui fleurissent pendant des siècles, tant leurs petites racines sont fortes et vivaces lorsque par cette illusion l'on se fait enfant et qu'on recompose le rêve qui nous avait paru si beau, l'on se contemple avec ravissement dans un passé auquel ressemblent si peu les heures stériles et froides qui recommencent à couler, quand le charme du souvenir s'est évanoui.

Le maître doit ouvrir à la jeune intelligence de l'enfant le grand livre du monde et le lui montrer à toutes ses pages, avec ses mille merveilles de création et de Providence, de gloire pour l'être infini, de jouissances pour l'homme. Dieu, l'homme, la nature sont les trois grands anneaux de ce qui est. Voir l'un sans les autres, expliquer l'un sans les autres, aimer l'un sans les autres, isoler quelque chose dans ce vaste ensemble, c'est formuler une erreur coupable et jeter un odieux mensonge à la place des axiômes éternels que Dieu a révélés à la raison humaine.

J'aime à voir le précepteur introduire l'enfant sur le théâtre où il est appelé à jouer son rôle de créature, lui montrer le globe majestueux dont les feux ont été créés pour lui verser la lumière comme la fleur modeste placée le long des chemins pour l'embaumer de ses parfums; lui inspirer cet amour de la nature qui nous porte à la regarder tantôt comme une seconde mère dont la mamelle est inépuisable, tantôt, comme une douce compagne qui a son sein pour vous réchauffer, son bras pour vous servir d'appui et son manteau qu'elle est toujours prête à partager en magnifiques lambeaux pour notre parure.

Il fera aimer la nature. Mais cette nature n'est libérale que comme malgré elle-même. Elle se pare de fruits et de fleurs; mais dédaigneuse dans ses richesses, elle nous permet de prendre sans jamais pouvoir nous donner. Il n'en est pas de

même de l'homme. Celui-là est bon pour nous ; il nous prévient, il nous recherche ; notre perfectionnement, notre bonheur matériel et moral semblent devenir le sien. Chez lui il y a besoin de donner. Il cherche à se multiplier en quelque sorte par le bienfait, et quand il a un peu de dévouement, il n'y a de repos pour son cœur que quand il a fait pour l'homme, qui est son frère, l'œuvre de la providence dont il est le dispensateur et l'image. Bon maître, vous ferez donc aimer à l'enfant son semblable. Vous vous plairez à le lui montrer dans son plus haut développement moral, comme, hélas! dans ses dégradations et dans ses misères. Il apprendra de bonne heure à admirer la franchise, l'abandon, la noble simplicité, l'observation exacte des convenances, la délicatesse, la retenue dans le langage, la pudeur, la générosité, le désintéressement, le dévouement au bien, l'ardente charité pour Dieu et pour les hommes. D'un autre côté, cette femme qu'il aura vue en colère, presque échevelée, comme une furie, cet homme à qui l'ivresse a ôté l'usage de sa liberté et de sa raison, ce riche dont les vêtemens usés publient la sordide avarice, ce fat qui se vante de ses travers et de ses vices, ce médisant qui parle toujours d'autrui sans charité et sans prudence, cet homme hautain qui dédaigne le faible placé au-dessous de lui, ce lâche qui meurt de faim parce qu'il redoute le travail, voilà autant de types que vous étudierez ensemble pour voir le mauvais côté de l'humanité. Ce mot : *Voilà votre frère, mon enfant !* sera le grand mot de votre philosophie et le résumé de toutes vos leçons. L'humanité sous ses deux faces, parce qu'elle tient à la fois et de la boue et du ciel, devra paraître telle qu'elle est devant ses yeux pour qu'il ne soit pas exposé à la méconnaître dans ses vertus et dans ses vices. Les sujets de leçons ne manqueront pas. L'enfant n'aura qu'à ouvrir les yeux : en regardant l'homme, il le connaîtra mieux que dans les livres de psycologie et de morale.

De cette habitude à étudier la création dans ses œuvres les plus parfaites, dans cette nature si féconde et si aimable, dans cette humanité si aimante et si belle quand elle n'est pas dégradée, vous arrivez au grand corrollaire de tout ce monde visible, à Dieu, dont le monde avec son immensité n'est qu'une idée réalisée. Dieu dans ses œuvres, il n'y a pas d'autre Théodicée pour l'enfance. Si le grand nom n'étincelle pas pour elle entre tant de merveilles, jamais, plus tard, elle ne le découvrira dans les sécheresses des démonstrations de l'école. Qui n'a pas de sentiment dans l'âge où tout l'esprit est, en quelque sorte, dans le cœur, n'aura jamais les jouissances d'une raison éclairée. Le cœur est le foyer où souvent l'intelligence doit allumer son flambeau. Ce serait une opinion ridicule, si de plus elle n'était pas funeste, que de croire l'enfance incapable de s'élever aux grandes idées. L'expérience a démontré le contraire. Prenez ce qu'il y a de plus beau dans le haut domaine de l'intelligence ; débarrassez du fatras des mots l'idée elle-même ; offrez-là dans sa noble simplicité à l'enfant dont vous cultivez la raison ; vous verrez si elle est au-dessus de sa portée. Il y a une philosophie qui court le monde, qui est ailleurs que dans les livres. Dieu l'a mise aussi sur les lèvres des petits enfans ; ils l'ont sucée avec le lait, ou l'ont dévinée quand, plus tard, ils ont vu leurs mères lever les yeux vers le ciel dans les inspirations

du recueillement ou de la douleur. Cherchez donc pour l'enfant tout ce qu'il y a de grand, de beau, de pur. Montrez-lui le monde, il peut le comprendre. L'œil, dit profondément l'Écriture, ne se rassasie pas de ce qu'il voit. Parlez-lui de Dieu. Vous ne lui direz rien dans votre langage que son cœur ne lui révèle de plus sublime encore.

Tel doit être, sous le point de vue le plus général, le travail du maître pour développer la raison de l'enfant. Mais ce n'est pas tout de lui montrer la science dans son ensemble, il faut en venir aux détails, aux leçons spéciales. Ici nouveau travail pour le maître.

Il y a dans l'enfance une prodigieuse facilité à apprendre, lorsqu'elle n'a pas été épuisée par des leçons précoces. Malheureusement l'on voit tous les jonrs étouffer dans leur germe de jeunes ames qui, pour avoir donné quelques fleurs hâtives, n'ont plus de sève dans la véritable saison, dans l'âge de l'homme. L'on ne sait pas tout ce qu'on gagne à laisser se développer jusqu'à huit ou neuf années ces intelligences dont un sage repos ne fait qu'accroître l'activité et la force. Quand l'enfant marche à peine, il semble à la mère qu'il ne marchera jamais eul ; elle voudrait le voir courir librement dans la maison ; il lui semble de même qu'il ne saura jamais assez tôt quelque chose : elle épie les premières lueurs de la raison de l'enfant pour se faire son institutrice. Mais, Dieu ! pourquoi lui ravir sitôt ce doux bonheur de la naïve ignorance du jeune âge. Pourquoi charger cette mémoire, qui a si peu recueilli encore dans la vie, de mots qui ne disent rien à l'intelligence ? Pourquoi faire de l'enfant le perroquet du salon, pendant que, si jeune qu'il soit, mais pourtant enfant-homme, il peut déjà combiner mille petits faits que sa sagacité naturelle lui a fait percevoir, et se livrer ainsi aux yeux faciles d'une imagination qui est toute gracieuse, parce que ses conceptions riantes ont été puisées dans la nature. Et vous en faites un écho sans ame !

Quand on a une seule fois dans sa vie considéré un enfant de cinq à six ans, qu'on l'a étudié quelques heures avec le regard d'une psycologie curieuse, le cœur saigne à penser qu'on va lentement éteindre ce flambeau qui ne demande qu'à répandre ses mille étincelles de lumières, pourvu qu'on lui donne assez d'air et de vie.

Sage maître, si vous êtes appelé auprès d'un enfant tout jeune encore, je vous en conjure, laissez-le se développer auprès de vous avant de lui prononcer même le nom si amer de la science. Il ne goûtera que trop de cet arbre funeste du bien et du mal. Il en sera vite rassasié, dans la vie. Retenez adroitement à cet égard l'impatience maternelle. Faites comprendre que si vous ne vous hâtez pas maintenant de faire apprendre à l'enfant, vous vous ménagez pour l'avenir une application plus soutenue, une facilité à tout saisir qu'une intelligence trop faible ne peut vous promettre. Tenez ferme ; vous sauverez l'enfant. Cet organisme dont les appareils s'exercent tous les jours aux yeux variés de mille perceptions diverses prendra le développement nécessaire pour résister plus tard à tout le travail intellectuel.

Votre tâche à cette première époque sera facile. Il faut donner les élémens

les plus simples des sciences, sans en prononcer les noms, sans que l'enfant soupçonne qu'il fait autre chose que causer au hasard avec son maître. Point de livres! qu'y comprendrait-il? Peut-être à vingt ans son maître ne les comprenait pas lui-même. Que l'enfant sache que votre bibliothèque est le dépôt de la science, mais qu'il est encore trop jeune pour y toucher. Que d'histoires charmantes, que de choses qui l'amuseront bien et que vous promettez de lui prêter plus tard. Par ce sage, mais innocent artifice, vous lui faites désirer l'époque où il sera assez avancé pour lire toute votre bibliothèque. Il commence à aimer la science, puisque vous la lui montrez dans l'avenir comme une jouissance dont le charme lui est maintenant ravi.

Tel n'est pas la méthode du précepteur ordinaire.

Il me semble voir l'un de ces pédans sans lumières. Pareil à un barbare qui mutile des statues, dès le premier jour qu'il est avec son élève, il se jette sur lui comme sur une proie. Vite, chez le libraire le plus voisin, et des auteurs et des grammaires, et des dictionnaires grecs, latins, français. Pauvre enfant, que je te plains! Tu passes des mains de ta bonne, si douce, si rieuse, si caressante, aux mains d'un despote qui va se faire ton geôlier et courber ta tête jusque-là si aisée et si libre sur des pages de grimoire que tu ne comprendras pas et que tu arroseras souvent de tes larmes. — Mais le père veut que son fils devienne savant, qu'on l'initie aux élémens des lettres, qu'il apprenne la géographie, l'histoire, les sciences naturelles. — Taisez-vous, pédant. Donnez-moi cet enfant. Mettez-lui tous ses livres sous le bras et confiez-le moi pour quelques heures ; et vous, allez vous renfermer dans la chambre où, pendant quatre ou cinq années, vous vous proposez de torturer cette jeune intelligence.

— Venez, mon enfant, vous avez là bien des livres ; tenez, voilà une ferme, entrons-y et jetons tous ces gros livres au feu. — Mais, Monsieur, mon maître se fâchera. — Ne craignez rien, ces livres-là nous ennuient et nous n'en avons que faire ; voyez comme ils font une jolie flamme ; comme elle réjouit les petits enfans de la fermière. Sortons. Oh! la jolie journée! pourvu que nous arrivions à l'heure du dîner, nous serons contens. Voyons, vous devez connaître de belles promenades aux environs. — Oh! oui, Monsieur, j'en ai fait de bien jolies autrefois, avec ma bonne et ma sœur; mais ma sœur est au couvent, et maintenant je ne vois guère ma bonne que le matin et le soir. — Vous allez être mon guide. Où me menerez-vous?—Nous irons, Monsieur, si vous le voulez, à l'abbaye qui est là-bas derrière ces grands bois où ma bonne me cueillait des fraises. — Je le veux bien, j'aime beaucoup les ruines. — Savez-vous, mon enfant, ce que c'était qu'une abbaye? — Non, Monsieur. — Je vous l'apprendrai en revenant.

Sur le talus du chemin que nous parcourons, l'enfant aperçoit un fossile. Comme dès notre sortie de la maison je l'ai mis parfaitement à son aise, il va le chercher. — Monsieur, voyez donc cette corne de mouton. Comment se trouve-t-elle dans ce champ? Elle est dure comme la pierre. Oh! je veux l'apporter à maman. — Si j'étais long-temps avec vous, mon enfant, nous en trouverions de bien plus belles encore. Ce pays-ci en abonde. Ce ne sont pas des cornes de mouton, mais des coquillages que la mer a déposés dans ces champs : en voici un autre

qui a une forme différente. Si nous avions un petit marteau, nous le détacherions du tuf. — Restez donc quelque temps avec nous. Nous aurons un marteau et nous viendrons le chercher.

La promenade se continue. La curiosité de l'enfant est piquée : il m'accable de questions ; les *pourquoi* n'en finissent pas. Je lui ai dit que ces coquillages avaient été apportés dans ce talus par les eaux de la mer. Il me demande quand cela s'est fait. Il veut savoir les noms de tous les fossiles brisés que nous rencontrons encore. Nous passons près d'un puits que l'on vient de creuser à une grande profondeur. Les débris sont à côté, et il y trouve des fossiles qu'il n'avait pas encore vus. Autre question. — Comment la mer a-t-elle pu les déposer à de telles profondeurs ? — Je suis clair et simple autant que je le puis. Je lui explique la formation des différentes couches de terrains. Il est tout oreilles à ce que je dis et voilà une première leçon de géologie faite sans livres, qui n'a coûté ni larmes, ni migraine, et que l'enfant n'oubliera jamais.

Cependant nous arrivons au grand bois où la bonne cueillait autrefois des fraises à mon joyeux compagnon de route. Le petit gourmand court bien loin devant moi ; il espère en trouver comme l'an passé ; mais il revient tout désappointé, il n'a trouvé que des fleurs. Il m'en apporte une touffe avec leurs corolles blanches, leurs étamines colorées et leur gros pistil qui sera bientôt la fraise. J'explique à l'enfant le mystère de cette aimable génération. La géologie est laissée de côté ; le voilà dans la botanique, et pendant le reste du chemin, il me demande le nom de chaque partie de sa fleur. Nous arrivons aux ruines de l'abbaye ; nous nous asseyons sur les débris d'une arcade, et j'achève en me reposant cette première leçon d'anatomie végétale. Ne craignez rien, nous serons bientôt dans l'archéologie monumentale.

Dans la volute tronquée du chapiteau sur lequel il est assis, l'enfant a remarqué la forme de son premier fossile. Je lui explique l'origine du chapiteau en architecture et sa destination, je lui montre des colonnes encore debout, les fenêtres en plein-cintre ou ogivées, les nervures des voûtes et toute la magique féerie de l'art au moyen-âge. Je gage qu'au retour, mon petit archéologue embarrasserait peut-être M. le précepteur.

Il faut pourtant nous arracher à ces belles ruines. Je tire mon album et me plaçant à une certaine distance du monument, j'en esquisse le paysage. Au premier plan, je place l'ormeau qui contraste par sa jeunesse avec ce que la main de l'homme, plus dévastatrice que celle du temps, a fait autour de lui de décombres.

La rose et le portail demi-brisés gardent sous le crayon leurs dentelles délicates et leurs courbes gracieuses. Les clochetons, surmontés de petites statues ou de croix fleuries, semblent perdre sur le blanc papier la teinte grise et le manteau de mousse que leur ont donné les hivers. J'achève les contours ; j'ombre à grands traits et le paysage est terminé en quelques instans. Mon petit homme ouvre ses grands yeux. Il semble me dire qu'il voudrait bien apprendre à en faire autant. Je lui mets un crayon à la main, j'ouvre pour lui l'album à une autre page, je lui fais tracer le tronc raide et vertical de l'ormeau. Je lui demande à quelle partie du tronc répond le faîte de l'édifice qu'il aperçoit à un autre plan.

Il me l'indique facilement ; il en désigne la masse par plusieurs lignes informes ; mais la leçon de perspective a été donnée.

Nous partons enfin pour la maison. L'enfant n'a pas oublié que je lui ai promis de lui expliquer ce que c'était qu'une abbaye. Je tiens alors ma parole. Je le vois, tout fier, se grandissant à côté de moi pour m'écouter. Les usages, les mœurs des temps passés, quelques faits historiques qu'il m'est facile de rattacher à l'explication que je donne, tout cela se grave dans la mémoire de mon écolier. Avant d'entrer dans la maison, je lui dis que je dois partir le lendemain. L'enfant me presse la main ; une larme que je surprends à sa paupière, me dit quelle sympathie existe déjà entre nous deux. Je reviendrai, lui dis-je, mais auparavant vous m'écrirez, et vous me donnerez le détail de toute la promenade de ce jour, en l'accompagnant de vos réflexions et des mouvemens de votre cœur. Quelques jours après je recevrai une longue lettre qui ferait honneur à des jeunes gens exercés.

Dans l'éducation privée, l'enfant ne doit presque rien apprendre dans les livres. J'ai fait brûler ceux qu'on lui avait achetés, et j'ai eu raison. C'est le maître qui doit avoir la science, ou l'acquérir s'il ne l'a pas ; l'élève ne doit qu'écouter, encore ne faut-il pas le contraindre. Vous voulez parler d'histoire, mais l'enfant est distrait : il regarde à l'horizon, il ne peut pas comprendre que l'on ne trouve pas, comme on dit trivialement, le bout du monde, comme il trouve le bout de son allée favorite. Il fait semblant de vous entendre, assurément il ne vous écoute pas, il est tout entier à son problème. Comme l'élève n'est pas là pour le maître, mais le maître pour l'élève, demandez-lui ce qui l'occupe, il vous le dira aussitôt, et vous ferez une leçon de géographie au lieu d'une leçon d'histoire. Si la mouche qui marche suspendue aux vitres de l'appartement est un prodige qu'il ne comprend pas, parlez-lui de la mouche, mais interrompez votre discours, eussiez-vous à dire des choses merveilleuses.

Votre chaire, à vous, c'est presque toujours une promenade : l'enfant est mieux là que sur une chaise, ou sur un banc. C'est le moyen qu'il apprenne tout sans savoir qu'on l'enseigne. Une conversation libre, enjouée, interrompue par des allées et venues, reprise comme au hasard sur le même sujet ou sur de nouvelles matières, et tout cela se fait sans ennui pour l'élève, sans fatigue pour le maître.

Il nous resterait encore à suivre le précepteur dans ses rapports avec les personnes de la maison. Respect profond, attentions délicates, mais jamais serviles, pudeur dans le regard, surtout si, à côté de l'enfant qu'il élève, grandissent de jeunes sœurs ; réserve continuelle dans les conversations. Le maître bavard n'est pour l'ordinaire qu'un pédant, et c'est la pire espèce des hommes.

Qu'il évite surtout une basse familiarité avec les gens de service ; dans leur esprit il ne serait bientôt plus qu'un valet comme eux : et tel d'entre eux, sans doute, se croirait plus digne que lui de s'asseoir à la table du maître qu'il est obligé de servir.

Enfin, s'il veut être heureux, qu'il s'impose à l'égard des personnes du dehors les précautions les plus sévères. Que de piéges lui seront tendus, que sa naïve

inexpérience ne soupçonnera même pas ! Que de paroles ne lui prêtera-t-on pas quelquefois pour le perdre ! Que d'imprudences ne lui imputera-t-on pas à crime ! La retraite ! la retraite ! qu'il soit avec lui-même, avec Dieu par la prière, le recueillement, l'espérance ! qu'il soit avec l'enfant dont il est plus que le père ! Mais le monde serait sa perte.

Nous terminons ici cette légère esquisse des devoirs de l'instituteur, dans l'éducation privée. Tracée à la hâte, au milieu d'occupations multipliées, elle paraît avec toutes ses incorrections et toutes ses inexactitudes. Le lecteur indulgent voudra bien ne pas en tenir compte.

Nous arrivons à retracer maintenant les devoirs de l'instituteur dans l'éducation publique ; sujet plus vaste encore et plus magnifique que nous traiterons plus tard avec toute l'étendue qu'il comporte.

L'abbé Michon,
Directeur de l'École des Thibaudières, membre correspondant.

BERNARD DIAZ.

(Fin.)

III.

Après déjeuner, le capitaine passa dans son cabinet.

Quatre murailles peintes en gris, avec des bagnettes de cuivre doré, d'espace en espace ; entre les deux fenêtres ornées de courtines rouges, un bureau en bois de palissandre ; sur le bureau, une sphère ; vis-à-vis, une console scellée dans le mur et toute en marbre ; sur la console, deux bouquetiers en vers de cobal et une sonnette d'argent ; au-dessus, dans une niche, un buste du roi Ferdinand ; de chaque côté, une porte ronde correspondant aux deux croisées ; quelques tablettes chargées de livres, dans les encoignures ; un brasero, au milieu ; puis des nattes, des fauteuils, mais point de tableaux et point de glaces : tel était ce lieu solitaire, dans toute la simplicité noble et vraiment castillanne de sa décoration et de son ameublement. La porte de gauche s'ouvrait sur un couloir ; ce couloir aboutissait à une salle, non plafonnée, percée d'une seule fenêtre à balcon, d'où le regard plongeait directement dans la grande allée du parc. Nulle autre pièce ne pouvait être mieux choisie que celle-là pour y placer ce columpio. Elle était si vaste, la lumière y pénétrait si faible et si vague, à travers les hauts peupliers de l'avenue, que tous les objets s'y effaçaient dans l'ombre, et qu'au balancement mesuré de l'escarpolette, un demi-sommeil descendait lentement sur vos yeux.

Le capitaine était arrivé par cette salle dans son cabinet et avait verrouillé la porte du couloir. Le sombre nuage qu'avait un moment dissipé la présence de sa femme et de ses enfans, avait rembruni de nouveau son front. Son âme était

redevenue un horrible champ de bataille, où l'orgueil, le désespoir, les rivalités de cour, les affections domestiques, toutes les passions humaines, les plus tendres et les plus furieuses, combattaient ensemble pour accabler, pour étouffer la conscience, comme leur commun et leur plus cruel ennemi. La victoire n'était pas incertaine, la conscience pliait sous l'effort de tant d'assaillans. La nécessité, ce démon des sociétés modernes, s'acharnait surtout après elle, et la refoulait et l'intimidait et la terrassait presque, rien qu'en l'attaquant. Des projets de meurtre sillonnaient d'éclairs sinistres cet orageux chaos moral. Le doute n'était déjà plus que dans le choix de la victime. Tintillo, le marquis, —damnation! deux coups à frapper, au quel se résoudre? Le premier rendait l'espérance, mais quel pitié! Le second rouvrait l'avenir, mais quels remords!

Le choix fait, l'exécution arrêtée, restaient les moyens.

Le capitaine leva brusquement le cylindre de son bureau, pressa le bouton d'un ressort, et tira d'une case secrète un petit flacon plat en cristal, hermétiquement bouché d'un couvercle d'argent. Le cœur lui manqua à cette vue. Son front blémit. Un frisson irrésistible parcourut tous ses membres. Toutefois il serra convulsivement la fiole entre ses doigts, la tourna, la retourna, comme pour se familiariser avec l'instrument du crime, et en secoua, avec précaution, quelques parcelles d'une poudre impalpable, incolore, imperceptible, qui se dispersèrent sur le pavé. Puis il se laissa tomber sur un fauteuil et demeura long-temps abîmé dans ses réflexions. Un murmure de voix dans le couloir le ranima tout-à-coup. Il cacha vite le flacon, referma le bureau, s'élança vers la porte et ôta le verrou. L'agitation fébrile et toute machinale de sa démarche contrastait d'une manière terrible avec l'immobilité glacée de son visage. Une effroyable tension d'esprit avait ramassé, concentré, chez lui, toute la vie, toute la flamme dans le cerveau. Ses yeux étaient comme éteints, ses lèvres comme inanimées. Quelques gouttes d'une sueur livide éparses sur ses tempes trahissaient elles seules ce sourd travail de la pensée qui élaborait le crime. — Moment solennel! Crise suprême où, l'intelligence parvenue à son plus haut point de ductilité et de force, le moindre choc qui survient rompt pour jamais la chaîne des idées et des souvenirs; où la résignation est si difficile; où la vertu enfin, aux prises avec toutes les passions de l'ame et de la chair, n'a souvent d'autre refuge que la folie.

La porte du couloir cria sur ses gonds. La comtesse entra dans le cabinet, tenant Dolores et Juanita par la main, et suivie de Nunez et de Miguel qui jouait avec un superbe chien de Terre-Neuve. Le chien se précipita dans l'appartement, flairant et furetant, remuant la queue, dressant les oreilles, puis allongeant, courbant la tête entre les deux pattes de devant, bondissant autour de Miguel, autour du capitaine, et accompagnant chacune de ses évolutions de petits hurlemens de joie confus, inarticulés. Arrivé près du secrétaire, et comme il reprenait bruyamment haleine, le museau contre le pavé, son cou se gonfla, se raidit, ses poils se hérissèrent, ses yeux roulèrent sanglans dans leur orbite. Il fit un violent soubresaut en arrière et tomba, comme foudroyé, sur le flanc.

— Ah! mon Dieu! s'écria Miguel; qu'est-ce ceci? Canada! Canada!

— Il est mort ! dit Nunez.

— Mort ? balbutia le capitaine.

— Oui, dit la comtesse stupéfaite... Mais qu'avez-vous, mon ami ? que vous êtes pâle ?

— Moi ? non. Vous vous trompez. Comment ? que voulez-vous ?

— Je vous apportais deux lettres, l'une de Tintillo, l'autre de votre frère, qu'on vient de remettre à Nunez, à l'instant.

— De mon frère ! de Tintillo !

— Oui, señor.

— Donnez.

— Mais c'est qu'il est véritablement bien mort ! s'écria Juanita en se penchant avec une curiosité enfantine sur le corps de l'animal.

— Cà lui a pris devant le bureau, observa Nunez.

— Il faut donc qu'il y eût quelque chose sur le pavé ! poursuivit Miguel.

— En effet ! ajouta la comtesse ; voilà qui est singulier !

— Sortez, Nunez ! dit impétueusement le capitaine.

Il entraîna sa femme et ses enfans hors du cabinet, ferma les deux portes, mit les clefs dans sa poche, puis, sans s'excuser par un mot, par un geste, franchit rapidement le corridor et s'enfonça dans le parc. La comtesse le suivit des yeux. Une grosse larme trembla au bord de son œil. Habituée qu'elle était aux soins toujours tendres, toujours empressés de son mari, elle sentait bien qu'un motif extraordinaire, incompréhensible, avait pu seul le décider à tant de rudesse et de mépris. Son cœur, éclairé par l'amour, entrevoyait un affreux mystère.

— Miguel, dit-elle, va t'informer de ce que fait ton père, mon enfant.

— Les actions de mon père ne me regardent point, répondit Miguel d'un ton grave.

— Tu as raison, s'écria-t-elle, reste ici avec moi... Il faut savoir pardonner même une injustice à qui l'on doit dix ans de bonheur.

Elle s'assit sur un banc de pierre, devant le château, et tout en écoutant le babil de ses filles et de Miguel, retrouva insensiblement un peu de calme auprès d'eux.

IV.

Vers cinq heures, le capitaine rentra pour dîner. Son visage n'offrait aucune trace de la tempête qui avait bouleversé son ame, si ce n'est une grande pâleur et une pénible affectation d'indifférence. Il mangea très-vite, et comme par contenance, d'un plat de piment rouge, suça quelques fruits secs, but un verre d'eau, puis ordonna à son valet de chambre de renouveler le brasero de son cabinet, et souhaita le bonsoir à sa femme.

— Déjà ! dit-elle d'une voix timide.

A cette interpellation il s'arrêta et parut hésiter.

— Oui, déjà... j'ai des affaires. Adieu, Manuela ! à demain !

— Que vous écrit votre frère ?

—Rien de nouveau. Bonsoir !

Il s'efforça de lui sourire et se retira.

V.

La nuit était venue. Les étoiles semblaient entassées dans l'espace. L'air était d'une limpidité, d'une transparence inaccoutumées. On eût dit une voûte de cristal profusément semée de clous d'or. Un vent léger soufflait du nord par intervalles, et aux gémissemens qu'il prolongeait à travers les arbres, se mêlait le bruit aigre et monotone des girouettes qui grinçaient sur les toits.

Le capitaine qui s'était promené quelques minutes, d'un pas lent et réfléchi dans son cabinet, écarta les rideaux d'une fenêtre, s'accouda sur le balcon, et prêta l'oreille à toutes les harmonies plaintives de l'extérieur, comme pour se distraire de l'incohérente série de pensées qui fatiguaient son cerveau.

A ce moment, un timbre clair et net retentit dans le lointain, et le vent chassa les sons sept fois répétés de l'heure qui tintait à l'horloge royale d'Aranjuez.

Cette voix de l'airain le fit tressaillir. Il quitta vitement la croisée, fouilla dans sa poche et relut les lettres de Tintillo et de son frère. Celle de Tintillo n'était qu'une paraphrase très-respectueuse de toutes les raisons dont se prévaut toujours un créancier pour user de ses droits ; celle du marquis était conçue en ces termes :

« Mon frère, soyez demain à Madrid, montrez-vous à la cour, rentrez-y dans » tous vos honneurs, tout votre crédit, ou le soir même je lègue, moi, toute ma » fortune aux hyéronimites de l'escorial. Adieu. »

— Demain ! murmura le capitaine avec un sourire amer ; demain !

Il se mit à son bureau, griffonna quelques lignes sur une feuille de papier à lettre, poussa de nouveau le ressort et plaça le flacon devant lui. Son courage chancela encore une fois à cette vue. Il se leva, fit quelques pas dans le couloir et avança la tête dans la pièce voisine. La comtesse y était assise près de la croisée. Sa physionomie si douce et si pure empruntait de la mélancolie de son ame plus de langueur encore et plus de charme, ses yeux étaient baissés, ses doigts occupés à tresser une natte. Les débris des pailles qu'elle avait assorties, jonchaient autour d'elle le pavé. Dans le fond, Miguel accroupi sur une escabelle, épelait à demi-voix une des romances du Cid, dans un volume du Romancero, pendant que Dolores et Juanita, donnant tour à tour le branle à l'escarpolette, s'y balançaient, l'une après l'autre, avec un chant cadencé et guttural.

Ce tableau touchant de famille arracha un soupir au capitaine. Il se sentit transporté d'une haine farouche contre son frère, d'une furieuse indignation contre lui-même, en songeant que tout cet échafaudage de dignités et de fortune sur lequel reposait encore sa réputation, allait crouler le lendemain ; que sa belle Manuela, si faite pour briller et pour jouir, son Miguel déjà si fier et si bouillant, sa Juanita, sa Dolores, qui promettaient d'être toutes les deux si gracieuses et si jolies, seraient condamnées pour jamais peut-être, sinon à la misère, du moins aux travaux obscurs, aux cruelles privations de la médiocrité. Il se dit

qu'après s'être réduit par ses prodigalités, par ses extravagances, à cette affreuse alternative du remords ou du déshonneur, c'était un sacrifice sacré, indispensable à l'avenir de ses enfans, un devoir même pour lui de choisir le remords. Il rentra aussitôt dans le cabinet, ploya sa lettre en quatre, y versa par un de ses plis entr'ouverts, et en retenant bien son souffle, la moitié presque du flacon, la scella fortement d'un double cachet et l'enferma dans une enveloppe. Cela fait, il se retourna furtivement, et à plusieurs reprises, et avec cet instinct de frayeur habituel au crime, promena les yeux autour de lui, d'un air égaré. Puis il s'élança vers la console et secoua la sonnette.

—Señor, dit au même instant une voix mal assurée, derrière lui.

—Qu'est-ce? s'écria-t-il saisi d'épouvante, et reculant de trois pas à l'aspect de son valet de chambre debout contre la porte du couloir, un plateau à la main.

—C'est le chocolat et *l'azucar-espoujado* que vous envoie madame, balbutia Nunez.

—Ah! ah! fit le capitaine, se remettant peu à peu; fort bien!

—Vous êtes bon cavalier, Nunez? reprit-il après une pause.

—Oui, señor.

—Il y a dix lieues d'Aranjuez à Madrid: pourriez-vous faire ces dix lieues en moins de cinq heures?

—Je le crois, mais je crèverais mon cheval.

—N'importe! voici une lettre pour mon frère... partez, et sans bruit.

—Cette lettre?... demanda Nunez d'un ton étrange.

—Oui, cette lettre.. Qu'avez-vous?

—Moi, señor! rien... Et faudra-t-il attendre la réponse? ajouta-t-il avec embarras.

—La réponse!... s'écria le capitaine troublé de cette question; oui, vous attendrez la réponse.

—Et faudra-t-il l'apporter aussi vite, señor?

—Aussi vite.

—Mais, si j'ai crevé mon cheval?...

—Vous vous en procurerez un autre. Allez!

Nunez sortit. Le capitaine trempa *l'azucar-espoujado* dans un verre d'eau avant de prendre le chocolat qui était très-épais, et contenu dans une tasse en porcelaine de forme ovale, sans anse, et pas plus grande qu'un coquetier. Ensuite il se rapprocha de la fenêtre, impatient qu'il était d'ouïr le cheval de Nunez, et s'accommoda dans un fauteuil.

VI.

Une des puissances essentielles de notre ame, la plus merveilleuse peut-être, et la plus sublime, celle surtout que possèdent à un degré éminent les natures fortes, exceptionnelles, c'est de ralentir, c'est de clore même le cours de la pensée, comme l'on clot un livre à la page où l'on veut s'arrêter: de sorte que de ces mille fils déliés, insaisissables, dont se compose la moindre de nos idées, la

chaîne se relâche et flotte interrompue, mais non rompue ; jusqu'à ce que par un de ces frottemens inopinés dont le secret nous échappe, la volonté se réveillant plus impérieuse et plus efficace, lui transmette de nouveau le fluide intellectuel qui la retend et en resserre tous les anneaux. Or, cet état de l'ame n'est pas le sommeil, encore moins une défaillance ou un affaissement. Il y a plus. C'est un accord, c'est une trève entre ses facultés agissantes et ses facultés spéculatives. Chacune de son côté fait son chemin, poursuit sa tâche. L'action de l'une ne nuit pas à l'autre ; elles progressent ensemble : rien ne transpire de ce travail souterrain ; seulement, tout souvenir, tout ressentiment de lieu, de temps, de distance, se brouille, s'efface, s'évapore, et, de même que le marteau d'une horloge avertit bruyamment de l'heure qui s'est écoulée, quoique les minutes qui la complètent soient passées inaperçues et sans bruit ; de même quand la pensée éclate au-dehors, tout le cercle d'idées subsidiaires qu'elle a parcouru dans les replis les plus obstrus de son sanctuaire, se résume, se formule en une manifestation unique, mais explicite et souveraine, qui les traduit, les produit toutes en relief et en faisceau.

Placez tout homme dans une situation semblable à celle du capitaine, avec les mêmes conditions d'honneur, d'énergie morale, viciées par les préjugés, par les circonstances, par les antécédens d'une vie molle et fastueuse, sa conscience tiendra long-temps son ambition en échec ; son esprit subira de nobles, de douloureuses fluctuations ; il essaiera de tous les milieux avant de jeter l'ancre dans le crime : puis, le crime accepté comme sacrifice et le remords comme expiation, cet homme, épuisé d'ailleurs par cette lutte inouïe où sa vertu a succombé, éprouvera le besoin de se délasser, de se reconnaître ; il demandera grâce à l'implacable pensée qui l'assiège, qui le domine jusqu'à l'heure fatale où de l'exécution, de l'accomplissement de cette pensée elle-même datera pour lui une ère de souffrances et de désespoir. Mais quelque opiniâtre que soit son caractère, il ne pourra tellement refouler, comprimer les courans de la réflexion que quelque chose n'en filtre à son insu à travers la digue insurmontable qu'il aura prétendu leur opposer. Et si tout-à-coup une rumeur fortuite le ranime, si ses amis, si ses valets l'entourent en criant, toutes les touches de son intelligence, soulevées déjà pour ainsi dire sous l'attente du choc qui les ébranle, résonneront ensemble ; il suppléera même par la conviction à l'impossibilité physique du crime, et croira voir dans chaque personne qui lui parle un accusateur, un témoin ou un juge.

VII.

Tel était le point précis où, après beaucoup d'incertitudes et de détours, était parvenu le capitaine. Une fois le trait lancé au but, il avait détourné et les yeux et la main, et laissé au hasard le soin de l'atteindre et d'y frapper juste. Il avait écouté se perdre dans l'éloignement le galop du cheval de Nunez. Sa pensée avait comme fui avec le son ; son cou avait fléchi sur son épaule, ses paupières s'étaient insensiblement appesanties ; bref, il avait abouti par l'empire de sa volonté à cette espèce de temporisation de l'ame et des sens, qui n'en est ni le repos ni

l'exercice, lorsqu'un tourbillon d'hommes et de chevaux emplit soudain l'avenue. La salle d'à-côté retentit presque simultanément de pas, d'exclamations, et la comtesse et ses enfans, Nunez et plusieurs autres domestiques se précipitèrent en tumulte dans le cabinet.

—Mon père!

—Mon ami!

—Señor!

S'écrièrent-ils tous en même temps;

—Votre frère...

—Mon frère! répéta le capitaine éveillé en sursaut, et se dressant tout d'une pièce devant eux, comme si l'appareil locomoteur de ses membres n'avait dépendu d'aucune articulation d'os ni de muscles.

Puis il retomba sur son fauteuil, pâle, atterré, l'œil fixe; et aussitôt, de l'enchaînement électrique de ses souvenirs une conclusion foudroyante jaillissant dans son esprit:

—Il est mort! s'écria-t-il.

—Oui, mort! reprit la comtesse.

—Assassiné! dit Miguel dont les yeux étincelèrent.

—Et l'on ignore qui est le meurtrier! ajouta Nunez.

—Le marquis, notre maître, poursuivit un des domestiques, revenait aujourd'hui même, à pied, vers les cinq heures, d'une promenade qu'il avait fait *aux Délices*. Gil et moi nous l'accompagnions, mais à distance, comme il convient à de respectueux serviteurs. Arrivés à trente pas de la porte d'Atocha, nous l'avons vu chanceler, puis rouler à terre, frappé au milieu de la poitrine d'un coup de stylet. Un homme s'est alors dressé devant nous et a pris la fuite vers le Prado. N'ayant pu le joindre, nous avons laissé notre plainte chez le juge criminel, et sommes partis en toute hâte pour vous avertir; Nunez, que nous avons rencontré en chemin, vous dira si nous faisions diligence.

—Nunez! et où allait-il donc? demanda la comtesse.

—A Madrid, répondit Nunez.

—Chez le marquis?

—Oui, señora.

—La lettre!... interrompit le capitaine d'une voix étouffée.

—Quelle lettre? est-ce que vous avez écrit à votre frère, mon ami?

—Oui. La lettre!...

—La voici; dit Nunez embarrassé; mais... ajouta-t-il en le voyant rompre le cachet de l'enveloppe, et il baissa la voix avec intention, de manière à n'être entendu que de lui seul, je ne l'aurais pas remise, señor...

Le capitaine releva brusquement la tête, et le regarda en face.

—Vous ne l'auriez pas remise?

—Non!

—Pourquoi? murmura-t-il intimidé de son geste et de son accent.

—Pourquoi?... répéta Nunez sur le même ton; oh! par pitié, n'ouvrez pas

ce papier, señor... n'achevez pas de me convaincre que j'aurais eu raison de ne point le remettre.

Le capitaine poussa un grand cri et s'évanouit. On le transporta mourant dans sa chambre. Nunez le déshabilla et reprit, sans que personne s'en aperçut, la lettre qu'il tenait étroitement serrée entre ses doigts. Cette scène avait été si rapide, que lorsqu'il se ranima, au bout d'un quart-d'heure, et qu'il demanda à être seul un instant avec Nunez, la comtesse, étourdie déjà par les événemens de la journée, obéit à ce désir sans en éprouver le moindre étonnement. Il y eut alors entre le maître et le domestique un de ces longs silences, pleins de trouble et pleins d'angoisses, que la pensée devine, que des mots ne sauraient peindre. Le capitaine se mit sur son séant, et envisagea Nunez; Nunez ne répondit à ce regard profond et désolé que par un sourire triste et calme. Après quoi il ouvrit les deux croisées, sortit la lettre de sa poche, la montra au capitaine, et la jeta au milieu du brazero dont il attisa les charbons. Le papier s'enflamma ; quelques étincelles bleuâtres en jaillirent, une légère odeur âcre et comme alliacée se répandit dans l'appartement.

—Malheureux ! s'écria le capitaine en s'élançant à moitié hors du lit.

—Ne craignez rien, dit Nunez ; il fait de l'air.

Ensuite il referma tranquillement les deux fenêtres, et toujours avec le même sourire :

—Vous n'avez plus besoin de moi, señor... je vais à Madrid : je dirai qu'une grave indisposition vous retient ici, que par conséquent vous ne pourrez diriger vous-même une enquête contre l'assassin de votre frère... Adieu ! Nunez ne cessera jamais de vous être dévoué... Si vous le rappelez un jour, il reviendra.

—Adieu ! balbutia le capitaine, incapable de lui témoigner autrement que par sa stupeur, qu'il l'avait compris.

Il fit pourtant un violent effort sur lui-même et lui tendit la main comme pour le remercier, mais il la retira soudain par un vif mouvement mêlé d'orgueil et de honte, et s'enfonça dans son lit sans ajouter un seul mot.

VIII.

Le lendemain matin, vers dix heures, la comtesse, jugeant aux cris sourds qui lui échappaient par intervalles, que son mari ne dormait pas depuis long-temps, se hasarda à lui adresser la parole.

—Eh bien ! comment vous trouvez-vous maintenant? demanda-t-elle.

Il ne répondit. Elle reprit :

—Nous serons bientôt vengés, mon ami : l'assassin de votre frère est arrêté.

Le capitaine fit un bond, et tira les rideaux.

—L'assassin ! dites-vous, l'assassin !

—Oui.

—Et de qui parlez-vous? qui accuse-t-on ? s'écria-t-il.

—Don Beltrand d'Ochoa, répondit-elle toute tremblante, celui-là même que votre frère avait insulté l'autre jour à la Puerta del Sol.

Puis elle se laissa aller sur un siége, et cacha son visage de douleur et d'effroi entre ses mains.—Hélas ! le remords avait déjà creusé si avant dans l'ame du capitaine, que tous ses cheveux en avaient blanchi dans une nuit.

AUGUSTE CHEVALIER.

PETIT COURS D'AGRICULTURE

A L'USAGE DES GENS DU MONDE.

(4e article.)

Quelque soit le dégré de détresse et de misère ou puisse descendre la France, par suite des fautes des gouvernemens, son agriculture suffit pour tout réparer et rouvrir pour elle le cours de nouvelles prospérités.

Heureux pays! a dit un de nos grands écrivains, que cette terre de France, sur laquelle quelques gouttes de rosée font naître des trésors, et qu'un coup de canon couvrirait de soldats.

Il a toujours fallu des calamités et des fléaux pour développer les richesses de notre sol, et le génie de ses habitans. A diverses époques de notre histoire, notre patrie est descendue à un tel état de misère et d'anarchie, de troubles et de désolations qu'on la crut prête à retomber dans la barbarie et à être rayée du nombre des nations indépendantes. — Il ne fallut qu'un grand homme et quelques années de paix pour la faire remonter au premier rang des états européens.

A voir l'ardente vivacité des passions perturbatrices de l'ordre, le désespérant égoïsme qui ôte tout ressort un peu énergique à l'action des hommes que la providence a désignés comme les conservateurs du principe social, les fautes inconcevables qu'entassent les unes sur les autres les gouvernemens qui se sont succédés depuis un siècle dans la ligne légitime comme dans celle de la révolution, on peut prédire que nous ne sommes pas au bout de nos épreuves, et qu'une crise plus violente peut-être que celles qui l'ont précédée, couvrira notre malheureuse patrie de ruines nouvelles. La guerre, que les esprits sérieux prévoyent, et qui ravagera les cités puissantes, épargnera probablement les chaumières, et si de nouveaux pastoureaux brûlent et saccagent les palais, les temples du commerce et les riches manufactures, pillent les magasins et les banques, leur rage ne saura anéantir la terre, et nous allons voir que sa culture suffira pour tout réparer. — Le génie national, retrempé par ces rudes épreuves, reprendra une vie nouvelle, et comme les fureurs de la plus épouvantable guerre civile ne sauraient anéantir ni la fertilité du sol, ni les connaissances de la perfection des méthodes de culture, on verra toutes les puissances vitales d'un peuple régénéré par ses malheurs, rouvrant le cours de ses travaux et de sa destinée, s'appliquer sous la conduite d'un grand homme, prince ou ministre, à ramener la France dans la voie de nouvelles prospérités. — Ce double pressentiment, cette double vue de

la mort sociale et de la résurrection, agite et remue déjà quelques ames d'élite, une miséricordieuse providence les prépare, sans doute à lui servir d'instrument dans l'œuvre de la régénération qui doit suivre l'affreux cataclysme dont l'irruption paraît certaine, quoique le jour en demeure inconnu.

C'est donc avec un dessein que les hommes d'avenir apprécieront que nous nous appliquons à fonder, sur le sol cultivé, les modèles d'institutions qui serviront si puissamment un jour à réparer les malheurs que nous prévoyons.

Et vous, jeunes hommes, dont les familles possèdent une partie du sol de notre patrie, ne vous abandonnez pas aux délices ni aux illusions trop communes à votre âge ; terminez ces hautes et fortes études qui vous ont initié à toutes les sciences, par un cours pratique du plus nécessaire des arts. L'horison est chargé de nuages, des éclairs précurseurs d'un violent orage, sillonnent le ciel, d'intervalles en intervalles ; notre Dieu est irrité : qui saura l'apaiser?—Sachez-le bien, c'est dans la solitude des champs que se sont formés et nourris, à toutes les époques de l'histoire, les hommes du sacrifice et du dévouement, les grandes et nobles victimes qui ont su désarmer le ciel, en s'immolant pour le salut public. Si, en dépit de nos efforts, la foudre doit éclater sur nous, si un arrêt sévère de la colère divine condamnait nos richesses mobilières et nos cités orgueilleuses, sauvons la charrue et la houe, plaçons dans notre mémoire, comme dans une forteresse hors de l'atteinte des factions, les principes de l'art de les employer, et quelque peu de sa pratique, et puis, arrive la catastrophe, nous aurons avec eux du pain, du fer, de la foi et du courage, et avec ces biens on ne saurait perdre la liberté, on sauve toujours la dignité de l'homme.

En effet, la première, la plus précieuse, la plus positive des ressources de l'agriculture, est d'assurer l'existence honorable et l'indépendance de familles qui savent en exploiter les richesses ; mais il faut le dire, il y a une différence énorme entre cultiver la terre pour en consommer les produits, ou chercher dans cette profession, une source de profits réalisables en argent.

Il nous paraît fort important de justifier clairement cette proposition, et de montrer les causes de tant de mécomptes qui discréditent cette profession dans l'esprit des hommes légers.

Que chacun de nos lecteurs jette les yeux autour de lui, et il reconnaîtra bientôt que personne ne se ruine en cultivant une étendue modérée de terres pour en consommer à peu près tous les produits dans sa propre maison, tandis que le plus grand nombre des propriétaires riches qui entreprennent la culture de domaines considérables, y font de mauvaises affaires, s'y fatiguent le corps et l'esprit, et éprouvent tant de peines et de soucis, qu'ils finissent souvent par se dégouter entièrement de ce genre d'occupations, et délaissent leurs exploitations avant d'avoir recueilli le prix de leurs sacrifices.

Il n'en est presque jamais ainsi, quand on se borne à cultiver une métairie dépendante de son habitation et d'une étendue de 20 à 30hectares au plus. — Ici le capital d'exploitation est peu considérable, pour 20 hectares, et n'excède pas 5000 fr. ;—le personnel des domestiques est peu nombreux, cinq à six individus suffisent, la presque totalité de la récolte est consommée dans le ménage, et on

vend toujours aisément et avantageusement ses denrées, quand on se les vend à soi-même. — Peu de choses se perdent et se gaspillent dans une maison dont la surveillance est aussi peu pénible. — A-t-on le goût des améliorations, un propriétaire aisé peut faire l'avance de quelque mille francs en travaux à bras d'hommes, en amendemens et engrais, en animaux de choix, et il peut parvenir à élever le produit brut d'une vingtaine d'hectares ainsi améliorés, à une valeur vénale d'une douzaine de mille francs. — De tels produits sont ordinaires dans nos belles cultures du nord, on ne les obtient guère dans une proportion relative, soit dit en passant, dans les fermes de 200 hectares. — Sur des exploitations organisées sur cette base, il reste des loisirs à un homme du monde, pour l'étude, les voyages, les soins de la famille, les affaires publiques et l'administration d'une grande fortune. — Pour l'homme riche, cette culture moyenne est un amusement utile, un moyen d'exemple pour ses métayers et ses fermiers, un sujet d'occupation pour ses enfans, un moyen excellent d'exercer la charité, une ressource, enfin, pour les temps de calamités, pour les cas de grands revers de fortune, et nous le répétons, dans les temps de révolution, il est prudent et sage de pourvoir de longue main à tous les bouleversemens de fortune, d'état, de position.

Mais allons plus avant ; lorsque l'on vit à une époque où les grands et beaux caractères sont si rares, rien n'est plus propre à les conserver et à les développer que cette assurance d'un homme qui peut se dire : Quelque chose qui m'arrive, tant que je sauverai du naufrage une chaumière habitable et saine, environnée de quelques arpens de terre, je suis assuré de nourrir ma famille et de vivre avec indépendance, je ne serai jamais réduit à mendier mon existence auprès d'hommes puissans que je ne saurais estimer. — Certes, il est facile de conserver son énergie et sa liberté, quand on s'est préparé une telle ressource.

Autre observation. De tous les pouvoirs sociaux, un seul est encore intact dans sa sphère circonscrite, quoique profondément altérée au-dehors; c'est celui du chef de famille. Il ne se meut en liberté que dans l'enceinte du manoir domestique, il ne peut guère étendre le cercle de son action que jusques aux bornes de son domaine. C'est là, seulement, qu'un homme est *roi* ou *mage;* c'est là qu'un père exerce encore une autorité non contestée sur ses enfans ; c'est là qu'il peut étendre la famille par l'adoption, en y associant ses serviteurs : peu de lois empreintes du caractère oppressif des novateurs l'y atteignent, il peut encore y cultiver ses champs, sans entraves, sauf deux ou trois natures de récoltes, y instruire ses fils et ses jeunes serviteurs, sans être obligé de livrer les uns et les autres à des maîtres étrangers et parfois corrupteurs. L'agriculture garantit cette indépendance, ses produits nourrissent sa famille naturelle et adoptive, telle nombreuse qu'elle soit, à très-peu de frais; ses travaux, par leur bénigne influence, conservent l'ordre dans cette petite monarchie, et développent l'intelligence et les forces corporelles de ceux qui la composent. Si on le voulait fortement, on ne serait nullement embarrassé d'y perfectionner l'instruction des jeunes gens ; de bons ouvrages y pourvoiraient, l'étude et le travail les occuperaient fructueusement. Il n'y aurait là ni théâtres séduisans, ni sociétés funestes

et dangereuses, ni maisons de jeux, ni lieux de débauche, pour les enlever aux habitudes domestiques. Oh! qu'elle serait puissante la France, si après la dernière crise que chacun prévoit, elle retrouvait 40,000 de ses enfans, tous chefs de famille et propriétaires, exploitant chacun une petite portion de son sol favorisé, en faisant le bonheur d'une vingtaine d'individus qui leur seraient attachés par les liens du sang, ou d'une bienveillante adoption.

Comme il serait facile alors de rallier ces forces éparses en faisceau et d'en refaire des communes, des paroisses, des provinces, une France enfin.— Mais on va dire : Gare la politique, taisons-nous. DE RAINNEVILLE.

Sainte-Beuve.

II.

LES CONSOLATIONS. — VOLUPTÉ. — CRITIQUES ET PORTRAITS.

L'auriez-vous jamais éprouvé le bonheur que fait naître dans l'âme du chrétien le retour à Dieu, d'un frère ou d'un ami qui l'aurait oublié long-temps; la vue de l'innocence flétrie qui va refleurir sous les larmes et la grâce réparatrice; l'auriez-vous jamais éprouvée? — Cette émotion si pleine de douceur et d'ineffable pureté, ce sentiment si délicieux et si céleste, dont rien ne peut donner l'idée, les *Consolations* et le roman de *Volupté*, sont venus le faire naître en nous.

A peine un an s'est écoulé entre les *Poésies de Joseph Delorme* et ce nouvel ouvrage de M. de Sainte-Beuve, et cependant que d'événemens, quelle révolution, que de progrès, dans ce court intervalle!

Le poète est sorti de l'ivresse des sens où il voulait noyer son ame; il voit l'égarement dans lequel il s'était plongé, et sonde d'un regard l'étendue de l'abîme qui s'ouvrait sous ses pas; il commence à sentir qu'il n'est en ce monde de bonheur véritable qu'en Dieu; « Que Dieu, l'immortalité, la rémunération, la peine; des ici-bas le devoir et l'interprétation du visible par l'invisible, sont les consolations les plus réelles après le malheur; que là, seulement, on trouve sécurité et plénitude, des remèdes appropriés à toutes les misères de l'ame, des formes divines et permanentes imposées au repentir, à la prière et au pardon, de doux et fréquents rappels à la vigilance, des trésors toujours abondans de charité et de grâce; » et semblable à ces philosophes

> Du temps des empereurs — quand les dieux adultères,
> Impuissans à garder leur culte et leurs mystères,
> Pâlissaient, se taisaient, sur l'autel ébranlé,
> Devant le Dieu nouveau dont on avait parlé; —

Qui après avoir prostitué leur ame à leurs brutales passions, et s'être endormis au sein de la débauche comme dans un tombeau, dégoûtés enfin du vice,

Avides, inquiets, malades d'ignorer,
S'en allaient par le monde, et cherchaient la Sagesse;

Il se met à la recherche de la vérité, comme eux livré aux sens, mais plus coupable qu'eux; car je l'avais, dit-il,

Car je l'avais, Seigneur, cette vérité sainte;
Nourri de ta parole, élevé dans l'enceinte
Où croissent, sous ton œil, tes enfans rassemblés,
Mes plus jeunes désirs furent par toi réglés,
Ton souffle de mon cœur purifia l'argile,
Tu le mis sur l'autel comme un vase fragile,
Et les grands jours, au bruit des concerts frémissans,
Tu l'emplissais de fleurs, de parfums et d'encens.

Mais, au premier pas dans la carrière, il s'aperçoit qu'il sera bien faible tout seul pour lutter corps à corps avec l'ennemi qui va se présenter à lui, et que ses efforts seront vains si Dieu ne les féconde pas; et il se prépare à ce grand combat entre son esprit et sa chair, sa volonté et ses sens, par l'humble aveu, le repentir et la prière.

Qu'ai-je fait de tes dons?—J'ai blasphémé, j'ai fui;
Au camp des Philistins la lampe sainte a lui.
. . . . . .
Grâce! j'ai trop péché. Tout fier de ma raison,
Plus ivre qu'un esclave échappé de prison,
J'ai rougi, j'ai menti des tiens et de toi-même,
Et de moi; j'ai juré que j'étais sans baptême!

Tant qu'il élève de la sorte les mains au ciel, il est vainqueur, et il avance dans la voie du bien; voyez, son front s'éclaircit, son intelligence ne rêve plus de sinistres projets; son imagination sourit; toutes ses fantaisies de gloire, d'ambition ou de volupté, s'évanouissent comme des visions; les naïves et douces joies reviennent, et l'amour, l'amour pur, l'amour vrai, sans mélange, il apprend à le connaître aussi; aimer, dit-il, mon Dieu!

C'est être chaste et sobre, et doux avec courage.
. . . . . .
Aimer, c'est croire en toi, c'est prier avec larmes
Pour l'angélique fleur éclose en notre nuit,
C'est veiller quand tout dort, et respirer ses charmes,
Et chérir sur son front ta grâce qui reluit.

Et le présent se colore pour lui de teintes plus vermeilles; l'avenir est calme et sans nuage, et le vent du passé n'apporte à son oreille que les chants suaves et purs qui l'endormaient dans son berceau, la voix si douce de sa mère, les ris enfantins de sa petite amie d'enfance, ou les bruyans éclats de ses jeunes compa-

gnons d'étude, ces mille échos de lointain bonheur que réveille en nous la vertu ; « car il semble qu'à chaque progrès que nous faisons dans le bien est attaché comme récompense intérieure un arrière souvenir d'enfance qui se réveille en nous et nous sourit ; notre jeune ange de sept ans tressaille et nous jette des fleurs. » Mais si ses bras tendus vers Dieu, retombent de lassitude, s'il cesse de veiller sous les armes, s'il se laisse étourdir par ces *funestes cris* et ces *désirs grondans* qui éclatent subitement en son ame, il se voit bientôt vaincu et repoussé, et ne regagne du terrain, et ne recouvre l'avantage, qu'en se retrempant de nouveau dans la prière et dans la foi.

Ainsi, tombant de temps à autre, mais se relevant toujours et poursuivant sa marche plein de courage et de persévérance, il remonte par degré les sentiers du bien, et sans cesse se rapproche du but. L'étoile qui scintille dans le crépuscule semble bien par instant prête à s'éteindre ; la voile blanche qu'il apperçoit à l'horizon, lui est souvent dérobée par un flot de mer orageuse ; pourtant la voile blanche et l'étoile tremblante finissent toujours par reparaître.

Ce livre est l'expression fidèle de cette seconde phase de sa vie, comme les *Poésies de Joseph Delorme* le sont de la première, comme *Volupté* l'est de la troisième. Dans les derniers vers des *Consolations*, qu'il écrivit au mois de décembre 1829, le poète laissait percer un vague désir de se retirer dans la solitude; mon vœu le plus cher, disait-il,

> . . . . .Serait, on peut le croire,
> D'abjurer à l'instant orgueil et vanité,
> De n'être plus de ceux qui luttent pour la gloire,
> Mais de cacher mon nom sous un toit écarté,
> Où mon plus haut rosier, montant à ma fenêtre,
> Rejoindrait le jasmin qui viendrait au-devant ;
> Où je respirerais l'esprit du divin Maître,
> Dans le bouton en fleurs, dans la brise et le vent

Ce vœu, il le réalisa, et quitta Paris ; mais il y fut bientôt rappelé. La révolution de juillet venait d'avoir lieu ; les conséquences des événemens semblaient de nature à briser bien des existences ; ils devaient en particulier réagir d'une manière funeste sur celle du poète ; il n'en fut rien pourtant : ils n'exercèrent sur lui d'autre action que celle de l'arracher à la vie domestique pour le jeter dans les orages de la politique et des partis. Il se lia plus étroitement qu'il ne l'avait fait jusque-là avec les collaborateurs du *Globe*, alors dirigé dans des vues plus larges et un système de spiritualisme moins vague, par M. Leroux, et prit une part active à la rédaction de leur journal ; en 1831, quand ils l'abandonnèrent aux saints-simoniens, il continua d'entretenir des relations avec ses nouveaux rédacteurs qu'il connaissait déjà pour la plupart ; il voyait souvent Enfantin, et ses disciples se flattèrent long-temps de l'attirer à eux. Mais il avait trop d'esprit pour ne pas sentir et le ridicule de leurs doctrines et le bien réel qu'ils produisaient en sapant par la base le matérialisme du dernier siècle, et les travaux des philosophes ; aussi, tout en se constituant le champion des saints-simoniens, et en prenant vivement leur défense, il n'en résistait pas moins à leurs instances réitérées

et à leur pressant esprit de prosélytisme.—A la même époque, il fréquentait assidûment aussi les partisans de l'école catholique, qui s'élevait, et aidait puissamment MM. de Lamennais, Lacordaire, Decoux et Montalembert de sa collaboration anonyme. Nous signalons ces relations diverses parce qu'elles répandent une grande lumière sur le complet développement de sa pensée religieuse et philosophique, et qu'elles nous aident à expliquer le roman de *Volupté*, auquel il songeait dès-lors, et dont il coordonnait déjà les diverses parties.

Cet ouvrage, en résumant *Joseph Delorme* et les *Consolations*, marque le dernier pas de l'auteur dans la voie du bien. C'est un vaste regard que jette sur toute la route qu'il a eu à parcourir le voyageur, au moment d'atteindre le sommet de la montagne.

Amaury, le héros du roman, a conservé, au fond de sa province, loin du contact du monde, son cœur pur et aussi sa foi, jusqu'à l'âge de dix-huit ans ; il ne soupçonne rien des artifices de la volupté qui ne tarde pas à se révéler à lui, et se glisse insensiblement dans son cœur avec les vers des poètes qu'il étudie et qu'il admire ; au lieu de l'étouffer dès sa naissance, il l'aime, il la caresse, il la développe par l'inaction, l'oisiveté, l'oubli de ses devoirs de chrétien. Elle grandit ; il pourrait l'arrêter en se fixant, en unissant son sort à celui de mademoiselle de Liniers que Dieu lui destine pour épouse ; il résiste, il temporise, il demande deux ans de répit ; et cependant madame de Couaën détrône Amélie de Liniers dans ses affections. Madame de Couaën est une de ces idéales et mélancoliques figures de femme, comme on en rencontre par fois : une grande noblesse, une exquise pureté de sentimens et d'intentions, une grâce et une douceur infinies forment et nuancent son caractère. Elle adore son mari, elle est mère de deux beaux enfans ; Amaury est presque un autre fils à ses yeux ; c'est un ange que la providence envoie au jeune homme pour l'empêcher de succomber ; lui, il s'éprend d'un fol amour pour elle, il en fait l'aliment de sa passion croissante.— Devenu l'ami de la famille, il suit à Paris monsieur et madame de Couaën. Là, malgré les écueils sans nombre et ses inclinations mauvaises, tant qu'il est près de cette chaste et pieuse femme, les entretiens, la présence, la force de la vertu l'arrêtent encore ; il rougit de ses criminels désirs, sa pensée attendrie demeure pure ; mais sitôt qu'il la quitte, livré à lui-même, désœuvré, excité, courant sur les bords de l'abîme, son pied glisse, le vertige trouble sa vue, et il y est précipité.

Alors, sa jeunesse long-temps contenue, se déborde ; ses sens déchaînés se prodiguent ; sa volonté leur est asservie, et la volupté tue l'amour. Vainement une autre planche de salut lui est-elle offerte, vainement oublie-t-il madame de Couaën pour s'attacher à madame R..., il ne sait pas en profiter pour sortir de l'abîme, et s'y plonge encore plus avant.

Cependant, Dieu ne veut pas qu'il se perde ; il le touche de sa grâce, il lui fait retirer de ses fautes même un enseignement salutaire, il lui apprend « que l'amour vrai n'est pas du tout dans les sens ; que la volupté est la transition, l'initiation dans les caractères sincères et tendres à des vices et à des passions basses que de prime abord ils n'auraient jamais soupçonnés ; » qu'elle n'engendre que la souffrance et le remords, émousse la sensibilité, endurcit le cœur, déflore

l'imagination, donne la mort au génie et à l'ame, et commence en ce monde le malheur de l'homme pour le consommer en l'autre : et ses erreurs lui servent de degrés pour remonter à la vertu. Une lettre de madame de Couaën, où elle l'engage à changer de vie, qu'il reçoit sur ces entrefaites, vient contribuer à mener à bonne fin la résolution qu'il a prise de revenir à Dieu ; l'étude, la vigilance, la prière, font le reste, et peu de mois après il est au séminaire, d'où il sort avec mission d'aller annoncer l'Évangile aux peuples de l'Amérique du nord.

La Bretagne, d'un côté, avec ses chemins creux, ses bois et ses vallées ombreuses ; où l'armée catholique et royale s'organise, Paris, de l'autre, tout resplendissant des gloires impériales, où la chouannerie vient porter la tête sur l'échafaud, dans la personne de Georges Cadoudal, le sublime paysan conspirateur, forment la bordure du tableau.

Comme on le voit, tout est grave, austère, religieux, dans ce livre. Par cela même, il y a un grand nombre de personnes qui ne l'ont pas compris ; et un nombre peut-être plus grand encore qui, effrayées par ce qu'elles en ont ouï dire, se sont dispensées de l'ouvrir. Mais toutes celles qui l'ont lu, qui l'ont relu, qui l'ont étudié, — car c'est un ouvrage qu'il faut lire à plusieurs reprises, — si elles sont jeunes, si elles ont passé par les phases de la vie d'Amaury et sont sorties comme lui victorieuses de l'épreuve, oh ! celles-là l'ont goûté, l'ont compris, l'ont admiré, en s'y reconnaissant trait pour trait, celles-là ont versé des larmes d'attendrissement, et ont béni la providence ; si au contraire, elles n'ont malheureusement atteint que la moitié de la carrière qu'il a parcourue, si elles errent encore égarées dans cette nuit immonde des sens, hé bien, il doit hâter pour elles le lever du jour. L'exemple d'Amaury, ses efforts pour se relever, ses succès, ses conseils, la conformité d'âge, de sentimens, de pensées et d'actions, tout cela contribuera puissamment, Dieu aidant, à leur faire remporter sur leurs passions la même victoire que lui.—Nous avons des preuves du bien qu'a produit cet excellent ouvrage, qui rappelle souvent Pellico et saint Augustin.

Ce qui frappe surtout dans *Volupté*, c'est une analyse désespérante du cœur humain, une connaissance de l'homme, de ses actes et de ses émotions, qu'on est loin de s'attendre à trouver dans un écrivain du monde, et un écrivain de trente et un ans ! On dirait qu'il a sondé la conscience jusque dans ses derniers replis, qu'il a vu l'ame à l'œil nu, qu'il l'a disséquée au scalpel, tant il y a de naturel et de saisissante vérité dans ses sentimens, ses pensées, ses caractères et ses tableaux. — Ses portraits sont merveilleusement tracés ; ceux de M. et de Madame de Couaën, de mademoiselle De Liniers, si fraîche, si pure, si ravissante de résignation et de douceur, de M. R..., mélange de coquetterie, de légèreté naïve, d'abandon tout à la fois et de fermeté et de vertu, peuvent être cités pour modèles ; ses scènes et ses descriptions ont ce charme et cet attrait que M. de Sainte-Beuve sait toujours leur donner ; c'est là son triomphe. Rien de suave, de joli, de gracieux comme ces petits tableaux d'intérieur à la façon de Rembrandt, comme les promenades dans les taillis ou les jardins de la Gastine, ou à la montagne et à la vieille chapelle battue des vents et des flots de la mer, ou dans le jardin des Tuileries ; rien de grandiose comme les paysages indéfinis qui bornent l'ho-

rizon; rien d'attendrissant et de sublime comme le retour d'Amaury, devenu prêtre, au château désert de ses ancêtres avant de partir pour l'Amérique, sa visite à Madame de Couaën sur le point de mourir, le récit des derniers instans, la description du convoi de cette femme jadis aimée, à laquelle il ouvre le ciel, et qu'il met lui-même au tombeau. — Nous ne disons rien de l'intérêt, des incidens et de la conduite générale de l'action, tout cela ne laisse rien à désirer.

Reste la question de forme et de style. On voit qu'une grande révolution s'est opérée là comme dans l'ame de l'auteur. Ceci se fait surtout sentir dans les *Consolations*, du cachet littéraire desquelles nous n'avons pas encore parlé. Peut-être même la réaction spiritualiste qui s'est opérée en lui, a-t-elle un peu trop influencé la nature de son talent, et qu'en voulant éviter un matérialisme trop réel, il est tombé dans l'excès contraire.

En effet, ce qui constitue une partie de l'originalité physique des Poésies de Joseph Delorme, c'est le mécanisme du vers, ce sont les mesures nouvelles, ou rajeunies, les coupes et le rithme, le scintillant de la parure, si j'ose ainsi dire. Les *Consolations*, au contraire, se distinguent par une sobriété d'ornemens, une sévérité dans la forme, une sorte de jensénisme littéraire, presque continuel. De là quelqu'un,— comparant *Volupté* aux *Consolations* et reprochant peut-être avec raison au roman d'éblouir et de fatiguer la vue par un emploi trop répété de similitudes et d'images, reproche précisément opposé à celui que l'on pourrait faire aux consolations, — disait, qu'il y avait trop de poésie dans l'un, et pas assez dans l'autre. Mais ce n'est qu'un jeu de mots; et les mots ne prouvent rien. Dans les œuvres de l'art et de l'esprit humain, ce à quoi on doit s'attacher, d'abord, c'est au fond, c'est à l'ensemble: non pas qu'il soit permis de négliger la forme et les détails, nous sommes loin de le penser, il faut toujours qu'il y règne une certaine harmonie entre le beau sensible et le beau intellectuel, sans quoi il n'y aurait pas d'unité; mais qu'elle existe en général, voilà l'essentiel. Or, le roman de *Volupté* comme les *Consolations*, présente cet harmonieux ensemble. Le premier, bien supérieur au second, à notre sens, considéré sous le point de vue moral et sous le rapport littéraire, quoique déjà apprécié par tous les hommes de goût, gagnera sans doute beaucoup encore; le second, infiniment au-dessus de Joseph Delorme, occupe le rang qu'il doit avoir parmi nos meilleurs recueils de poésies; le plus bel éloge qu'on en puisse faire est de répéter le mot si loyal et si franc de M. de Lamartine, auquel on demandait son jugement sur ce livre: « Sans les *Consolations* je n'aurais pas fait *Jocelyn*. »

Ainsi, comme nous le disions dans un précédent article, le progrès poétique a suivi chez Sainte-Beuve la gradation du progrès moral. Maintenant l'homme et le poète sont complets; il a vécu la moitié de sa vie, une phase nouvelle s'ouvre devant lui; après s'être pendant long-tems étudié lui-même, il a fait trève à son analyse intime pour étudier les autres, et fonder parmi nous la critique littéraire et philosophique. Recherchant dans le passé de l'homme, les élémens divers qui ont pu éveiller en lui le génie, le développer, l'influencer, le modifier d'une manière ou de l'autre, il les a réunis en faisceau de lumières pour éclairer et faire connaître le romancier ou le poète, il a rattaché les effets à la cause, et a

suivi les conséquences des principes anciens et nouveaux, jusque dans leurs dernières ramifications. Nous ne dirons pas ce qu'était la critique avant lui ; notre ami, M. Dubreuil, a déjà développé ici ce sujet, avec le talent et l'élévation de vues qui le caractérise.

Le premier ouvrage que M. de Sainte-Beuve ait publié en ce genre, *le Tableau de la littérature au XVIe siècle*, est une œuvre de jeunesse. Pour le bien juger, il ne faut pas oublier qu'il a été composé avant 1829 et Joseph Delorme ; comme dans cette production de l'auteur, la forme y emporte souvent le fond. Pourtant ce livre est remarquable a plus d'un égard ; il ouvre à la critique sa voie nouvelle, et fait pressentir les critiques et *Portraits*, de même que les poésies de Joseph Delorme, préparent les *Consolations*. Le passage de l'un à l'autre a identiquement la même source, et s'opère de la même façon ; on sent que l'auteur a subi une transformation, qu'il a grandi, en se dépouillant de la matière, qu'il s'est spiritualisé.

Cette galerie de portraits, qui s'augmente de jour en jour, forme le musée littéraire et plus piquant et le plus varié qu'il soit possible de voir. Chacun de nos romanciers et de nos poètes, chacune de nos célébrités, se trouvent là représenté d'après nature, et d'une ressemblance parfaite. Au premier abord vous les diriez flattés; vous seriez même tenté de reprocher à l'artiste sa faiblesse trop condescendante, et de vous écrier, comme ce brave bourgeois devant le beau portrait de Madame de Staël, de Gérard : « Ce diable de peintre !... mais je la connais, moi !... mais elle est laide à faire peur !...» Cependant ne vous hâtez pas de prononcer, regardez de plus près, observez surtout la disposition des tableaux, et les rapports qu'ils ont les uns avec les autres, et vous ne tarderez pas à découvrir l'innocente ruse de l'auteur, et les moyens qu'il s'est ménagés pour rester dans le vrai, satisfaire le public, contenter son modèle, et en mériter même force remercîmens et félicitations. Ceci n'est pas un petit talent je vous jure, et je ne sache pas deux critiques en France qui le possèdent. « *Genus irritabile vatum,* » a dit un ancien ; « *li poètes sont chiens hargneux*, » a traduit un vieil auteur ; or, connaissez-vous beaucoup d'hommes assez adroits pour s'attirer les caresses de ces fiers *boules-dogues là*, en les tondant jusqu'au vif, tout en ayant l'air de les *blandir* et *losanger*, comme on disait au moyen-âge.

Les études de M. Sainte-Beuve forment véritablement le cours de littérature du XIXe siècle ; car pour celui de La Harpe, il n'en a que le nom ; elles sont exactes, larges, généreuses, pleines d'aperçus neufs, et de sagacité. Prises séparément elles sembleraient au premier coup d'œil n'avoir aucun rapport entre elles, et pourtant, en les examinant mieux, on y trouve un principe d'unité réel; — elles s'éclairent, elles se complètent, les unes par les autres, elles se prêtent une force mutuelle. — Le défaut de clarté qu'on blâme dans quelques-unes d'elles nous paraît fondé, mais l'extrême difficulté d'exprimer souvent sa pensée sans employer de termes un peu voilés, excuse en partie l'auteur. C'est au reste, à peu près, le seul reproche qu'on lui ait fait.

Maintenant il s'occupe à remplir le vide qu'il a laissé entre la littérature du XVIe siècle et celle du nôtre, en étudiant les grands hommes du grand siècle à

commencer par ceux de Port-Royal, il s'est enfermé, solitaire, dans la vieille abbaye d'où sortirent Racine, Arnaud et Blaise Pascal ; il vit en compagnie de ces saints et savans personnages, il voit ces graves et austères figures jansénites, amaigris par les veilles, les jeûnes, les prières et le génie, poser journellement devant lui. Il prend un plaisir inexprimable à les entendre converser, à les suivre dans leur cellule, au milieu de leurs travaux d'esprit, de leurs exercices religieux, de leurs pieuses et douces récréations. — Il les dessine, les uns après les autres ; ses tableaux s'avancent, et avant peu d'années nous pourrons admirer Port-Royal, revivant dans son album littéraire. — Voilà comment cette vie, si agitée, si orageuse, si bouleversée, de toute manière, par le souffle des passions, et enfin calmée à la voix de Dieu, est venue s'abriter sous l'aile de la foi, dans le silence d'un monastère.

M. de Sainte-Beuve offre un des types les plus parfaits de ces champions du grand duel social qui se livre aujourd'hui entre le spiritualisme et le matérialisme. Tout ce qui pense, agit et gravite au sein de la société moderne, a été appelé à y prendre part, tous sont entrés en champ clos, tous sont venus y rompre la lance ; il n'est plus permis en ce moment de rester neutre ou spectateur. La lutte est vivement engagée, les rangs sont serrés, les combattans nombreux ; parmi eux, se font remarquer ces deux jeunes et savans professeurs du collége de France et de la Sorbonne : l'un, profond, studieux, austère comme un bénédictin, occupé à coordonner, à l'aide du flambeau du christianisme, les débris épars de notre ancienne littérature, et que la science ramène insensiblement à la foi ; l'autre, moins grave, rempli de verve, d'esprit et de sens, qui arrache à son auditoire d'unanimes cris d'enthousiasme, en réhabilitant les jésuites, et minant, en riant, l'école caduque du dernier siècle ; tous deux, consciencieux, indépendans de tout système, et à la veille d'être chrétiens ; — puis ce jeune député dont la bouche ne s'ouvre jamais à la tribune, que pour la sainte cause de nos libertés, de nos droits et de notre religion ; puis cet autre orateur, à la parole non moins éloquente, l'honneur du barreau français ; parmi eux, enfin, combattent sans relâche ces intelligences d'élite, qui, après avoir été bercées dans les langes du voltairianisme, et les avoir fait éclater en devenant hommes, après avoir demandé le mot de l'énigme de l'humanité aux saints-simoniens, à la philosophie moderne, à tous les systèmes imaginables, et n'avoir trouvé partout que déceptions, erreurs, afflictions de tout genre, accouraient naguères, avides, haletans, innombrables, se presser autour de la chaire chrétienne de la cathédrale de Notre-Dame de France, et s'en retournaient consolés ; tous ces jeunes hommes, nos frères, quoique marchant sous d'autres drapeaux, mais qui bientôt viendront à nous, tous ces jeunes hommes pleins de cœur, de talent et d'avenir, dans l'ame desquels la Foi, comme dans l'ame de Sainte-Beuve, doit subjuguer le Doute, fondant, par son triomphe, sur des bases inébranlables l'édifice du beau siècle qui va s'élever devant nous.

Quand Christophe Colomb, dans sa longue et douloureuse navigation, vit tout-à-coup flotter à la surface des flots les débris de roseaux qui venaient de

la terre d'or, et qu'il sentit la brise du rivage tant désiré, palpiter enfin dans ses voiles, son cœur se rouvrit à l'espoir, et l'Amérique fut découverte!

Et nous aussi, jeunes amis, ayons bonne espérance, car voici que le vent nous arrive plus frais, voici que la mer se couvre d'algues et d'herbages qui présagent le nouveau-monde; bientôt, ses baies, ses promontoires, et ses immenses plages toutes resplendissantes de lumières, apparaîtront à nos regards. Ayons bonne espérance! bientôt le vaisseau qui porte à l'avenir les destinées de la France, entrera glorieux et triomphant au port. TH. V.

DE LA MORGUE LITTÉRAIRE.

Le Tasse raille quelque part la grossièreté martiale des gentilshommes qui accompagnaient Charles VIII en Italie; c'étaient en effet pour la plupart de nobles barons qui, sous la monarchie de Louis IX, s'étaient sagement blottis derrière la herse de leur manoir, sans penser à s'approcher du Louvre, à cause de son voisinage avec Montfaucon. Aussi ces soldats bardés de fer, espèce de grognards chevaleresques, formaient-ils un singulier contraste avec les seigneurs Milanais, guerriers empanachés, paladins dandys. La civilisation était plus avancée en Italie qu'en France; la Rome des papes, reine empourprée et rayonnante, drapait sous son manteau catholique le squelette de la Rome des Césars; Venise, la ville lugubre de l'inquisition, la ville folle du carnaval, étalait la magnificence de son aristocratie républicaine; Florence donnait des fêtes, s'occupait de collations et de sérénades, et cherchait à perfectionner ses manteaux de brocart; c'était bien déjà l'Italie du seizième siècle, voluptueuse et meurtrière, sanglante et moirée, la patrie des Borgia et des Médicis, le sol des orangers, des crimes et des arts. Or, les Français furent éblouis par le raffinement de ce luxe méridional; peu à peu ils prirent l'élégance des manières italiennes; bientôt ils songèrent à introduire chez eux les mœurs du Milanais; c'est à cette époque qu'il faut placer l'importation en France de cette politesse obséquieuse éclose dans un oratoire peint et coquet de la Renaissance, pour se perdre dans le gouffre de 93. Avec François Ier, la galanterie commença à poindre à Chambord et à Fontainebleau; un peu plus tard, Catherine de Médicis, avide de plaisirs et de pouvoir, s'évertuait pour imposer à la France ses habitudes florentines, les révérences, l'astrologie et les ballets. Puis, quand Louis XIV se fut fait le plus courtois et le plus galant des gentilshommes de France, les grands seigneurs de la cour, en voyant que le roi se piquait d'être poli, imitèrent sa politesse aussi bien que sa perruque pompeuse et symétrisée. Enfin, dans le dix-huitième siècle, ce vernis de cour devint un des traits les plus saillans du caractère national; la politesse fut poussée jusqu'à l'exquisitisme; aux yeux des étrangers, un Français passait avant tout pour un homme du monde; le cynisme même se parait d'une urbanité seigneuriale; tout au plus pourrait-on citer

comme une exception les velléités grivoises de madame Dubarri; encore, à défaut du trône, y eût-il la guillotine pour ennoblir cette femme pétrie de fange et de musc.

Aujourd'hui l'on dirait que la politesse a été abolie comme une coutume féodale; c'est un souvenir oublié, une tradition perdue; la grossièreté électorale a remplacé la grâce insinuante des grands seigneurs; la France n'a guère pu conserver sa réputation de bon ton en Europe, du moment que les habitudes du comptoir ont envahi le salon, et que les manufactures ont enfanté leur aristocratie de betterave et de coton. Où retrouverait-on maintenant la conversation enjouée des salons du dix-huitième siècle? Nous avons les discussions politiques. Où chercheriez-vous l'esprit léger, étincelant d'un Richelieu? Vous avez le bon sens solide des députés. Où pourrait-on reconnaître les traces d'un Trianon? Il y a la Chaussée-d'Antin.

Mais laissant de côté les autres classes de la société, nous voulons examiner seulement si c'est une politesse sèche ou encourageante qui caractérise aujourd'hui les gens de lettres. Cette question peut paraître futile au premier abord, mais on sentira son importance pour peu qu'on vienne à l'approfondir. Un mot de dédain de la part d'un prétendu protecteur littéraire suffit souvent peut-être pour décourager un talent naissant; un geste trop brusque d'un pacha du journalisme est peut-être assez pour refroidir l'enthousiasme d'un jeune homme. Du reste, nous ne voulons faire à ce sujet ni une élégie, ni une satyre; on préfère aujourd'hui la raison froidement démonstrative à l'inspiration la plus féconde; notre siècle traite les sentimens comme des équations d'algèbre, et en viendra peut-être à spiritualiser la chimie pour décomposer les passions; nous ne nous jetterons donc ni dans les gémissemens, ni dans les railleries; à quoi bon raviver de vieilles doléances ou de vieilles épigrammes, à propos de la mansarde poétique? Il ne faut ni des rires, ni des pleurs, mais des observations.

Si la *république des lettres* est une expression consacrée, les membres qui la composent, ne sont pas pour cela obligés de ressembler aux *sans-culottes*; voilà pourtant, selon toutes les apparences, l'erreur où sont tombés de nos jours plusieurs hommes que leur âge ou leur talent a portés à une haute position littéraire, et qui, du moment qu'ils écrivent avec esprit, se croient le droit de parler avec insolence. Un ministre d'hier n'accueille pas son premier solliciteur avec plus de morgue qu'ils ne reçoivent un confrère néophyte. On serait tenté de croire que la littérature, destinée à subir les mêmes vicissitudes que l'humanité, en est encore à la féodalité, et doit avoir pendant un certain temps des suzerains et des serfs. Qu'il y ait deux classes distinctes parmi les écrivains, les patriciens et les parias, les anciens et les nouveaux, les lauréats et les ilotes, les académiciens et les lazzaronis; les vieillards et les adolescens, rien de plus juste; que les places et les honneurs soient pour les premiers; les veilles et les travaux, pour les seconds; les splendides loisirs, à ceux-ci; les fièvreuses insomnies, à ceux-là; toutes les jouissances, aux uns; toutes les privations, aux autres; c'est encore raisonnable! Un jeune homme doit savoir que la littérature est un paradis où l'on ne peut parvenir qu'en passant par un purgatoire..... Mais qu'il faille, outre les

fatigues, supporter les dédains ; qu'outre cette atrophie morale, si endémique aujourd'hui, il faille supporter une indifférence insultante, c'est trop ! Je ne veux pas me faire ici le champion de tout ce qu'il peut y avoir en France de superbes génies comprimés et inconnus ; mais je suis fier de pouvoir plaider la cause de quelques jeunes gens pauvres et laborieux ; c'est pour eux que je parle, comme ils parleraient pour moi. Or, le véritable talent est d'ordinaire indulgent, même avec la médiocrité la plus désespérante ; le véritable talent est aussi plein de courtoisie que la véritable noblesse ; l'impatience est exclusivement l'apanage des parvenus. Je sais qu'il y a des prétentions ridicules qu'il est nécessaire d'étouffer ; mais ce n'est pas une raison pour rebuter les intelligences plus élevées. Il faudrait se rappeler qu'il existe des organisations, puissantes d'ailleurs, qui se laissent abattre par le premier déplaisir ; la moindre prévenance au contraire les enhardit et leur donne cette sérénité de confiance, cette foi vivifiante qui est aussi nécessaire à l'art qu'à la religion. Qui sait si parmi les nombreux suicides de ces dernières années, il n'y eut pas plus d'un jeune homme qu'aurait sauvé le sourire bienveillant d'un protecteur? Mais les rois seuls sont prodigues de sourires. Pourtant on devrait réfléchir sérieusement avant de bâillonner un avenir, avant d'ennuager une aurore, avant de cracher sur un berceau ; si c'est un crime de tuer un homme, qu'est-ce donc de tuer un talent?.....

Il existe une classe d'hommes de lettres qui ont toujours les bras ouverts et le sourire à la bouche pour accueillir un jeune récipiendaire. Vous croyez peut-être que ce sont ces puissances précoces du journalisme parvenues à une haute position littéraire avant même d'avoir atteint leur maturité ; il est naturel de supposer en effet qu'à cause de leur âge, ils éprouveraient de la sympathie pour un jeune homme ; au contraire, ils le reçoivent presque toujours ou avec une déférence trop cérémonieuse, ou avec une familiarité insultante. Le postulant est confondu, bafoué ; ces satrapes de la Perse littéraire ne manquent pas de l'étourdir avec ces phrases sardoniquement mielleuses qui se fabriquent si vite lorsqu'on a l'habitude des journaux ; un jeune homme naïvement convaincu de son incapacité, prendra par fois ces saillies pour une causticité pénétrante ; ce sont tout au plus des réminiscences de l'esprit faux et plaqué d'un feuilleton.

La classe affable et gracieuse de protecteurs littéraires se compose presque en entier de vieillards du siècle dernier, graves et paternelles figures toujours animées d'un doux sourire. Ce sont, pour la plupart, des descendans d'illustres familles qui ont été dépouillés de leurs biens ; des émigrés qui ont passé les belles années de leur vie dans l'honorable ignominie de l'exil ; des hommes de cœur noble iniquement persécutés !Ceux-là sont toujours imposans sans jamais être dédaigneux ; ceux-là ne font sentir leur puissance que par leurs services ; ceux-là savent qu'après tout, c'est un moindre mal d'encourager un idiot que d'étouffer un génie.

Cette absence d'égards chez ces vains hommes de lettres, est une contradiction directe avec les prétentions de la littérature contemporaine qui déborde dans les salons. Comment expliquer cette grossièreté, aujourd'hui que plus d'un poète a sa calèche et ses chevaux ; aujourd'hui qu'un journaliste, après avoir si-

gnalé les abus, arrive au pouvoir, pour ne pas les redresser ; aujourd'hui qu'il existe une nombreuse famille de bardes de salons, Homères fashionables, littérateurs ambrés, hommes d'esprit et de bon ton, dont chacun semble dire comme Congrève à Voltaire, — Ne me regardez pas comme un auteur, monsieur ; je suis un gentleman !

Il est donc permis d'élever la voix pour défendre les intérêts des jeunes écrivains, et nous ne sommes pas trop exigeans, en demandant pour eux, non pas des priviléges, mais des droits. C'est un jugement inique de dédaigner les productions de quiconque n'a pas encore eu le temps de produire. Pourquoi ce mépris arrogant, cette ironique froideur ? N'y-a-t-il donc pas assez de mortifications navrantes dans ce long noviciat qu'il faut subir avant d'arriver au sacerdoce de la pensée ?

Plus d'un jeune homme s'y résigne en martyr au nom du Christ, en sceïde au nom de l'art !

Bon courage, mon chamelier arabe ; tu vas en pèlerinage au tombeau du prophète ; tu viens peut-être de Smyrne, ou de Golconde, ou de Bagdad ; tant mieux pour toi, si tu sais supporter la soif dans l'ardente savane ; tant mieux pour toi, si ton pied ne trébuche pas en traversant ces lacs de sable ; tant mieux, si le soleil ne brûle pas comme un fer rouge ton teint halé ; tant mieux, si ton cœur est fort et résolu, car bien des fatigues t'attendent sur la route ; tu voudras de l'ombre, et tu ne trouveras pas de palmier ; tu voudras de l'eau fraîche, et tu ne trouveras pas de fontaine ; tu éprouveras le besoin de reposer tes membres engourdis, et il te faudra, comme Ahasvérus, poursuivre ton chemin ; l'horizon fuira sans cesse devant toi ; tu seras ébloui par la chaleur à midi, et la lune ne te sera pas moins importune avec sa ténébreuse clarté qui couvre le désert comme l'océan de lueurs phosphoriques ; certes, il te faudra surmonter bien des obstacles avant de pouvoir t'enivrer à la fraîcheur fleurie de l'oasis ! Puisse donc ton bâton noueux ne pas tomber de ta main languissante ! Puisse la douce voix d'un bengali te faire oublier parfois tes souffrances ! Et puisse, à défaut de la main d'une fée, le scintillement d'un astre te guider à travers les périls et te montrer le chemin, comme l'étoile des Mages !

BERNARD LOPEZ.

LES FEUILLETONISTES ET LES ROMANCIERS,

A L'OCCASION D'UNE PRÉFACE.

La critique littéraire s'est posée de nos jours comme une puissance à côté de la critique politique. Elle partage avec elle cette tribune retentissante de la presse périodique, elle aussi elle a aspiré à régenter le monde et à lui dicter des oracles : elle a dit au génie : « Tu n'arriveras aux hommes que par moi et » je me réserve de leur formuler l'opinion qu'ils doivent avoir de toi, et pour » peu que tes allures me choquent je t'écraserai de mes critiques, ou je t'étouf-

» ferai plus sûrement encore de mon silence : car le monde littéraire, c'est » moi! »

Et vainement la littérature courante qui se compose de romans, de contes, de vaudevilles, de drames, a-t-elle essayé de se soustraire à ce rude et hautain patronage : elle n'a pu y réussir et elle a senti douloureusement que la vogue, la seule divinité à laquelle elle sacrifie, était à ce prix. Il lui a fallu baisser la tête et ronger le frein. Le petit critique de journal s'est trouvé investi par-là d'une magistrature souveraine et a vu se baisser devant son tribunal des têtes vieillies au milieu des triomphes.

Les tendresses de la *camaraderie littéraire* se sont échangées avec effusion entre les feuilletonistes voltigeurs de la littérature, et le gros de l'armée. L'épithète de *critique distingué* décernée dans une préface allait remercier le journaliste de celle d'*écrivain de génie*, qu'il avait cousue dans le feuilleton. C'était plaisir de voir les amabilités qu'on se faisait. Le *genus irritabile* appliqué aux hommes de lettres devenait une insigne calomnie.

Pourtant au milieu de ce concert unanime de complimens il m'a semblé distinguer une voix aigre et dont les injures font une dissonance pénible parmi toute cette harmonie. Est-ce un *cynique* qui pour remplir la signification de son nom, mord tous les voyageurs qui passent par le grand chemin de la littérature? Est-ce quelque moderne Diogène qui vient sa lanterne en main chercher un homme sur la place publique? Ou n'est-ce pas plutôt quelque paria littéraire, dédaigné par l'aristocratie du feuilleton, qui se venge en lui disant son fait. Écoutons ; dans les disputes de la rue et dans les querelles de ménage il y a toujours quelque chose à apprendre.

« Une chose certaine, dit mon pauvre romancier rebuté, et facile à démontrer à ceux qui pourraient en douter, c'est l'antipathie naturelle du critique contre le poète, — de celui qui ne fait rien contre celui qui fait, — du frelon contre l'abeille, — du cheval hongre contre l'étalon. Vous ne vous faites critique qu'après qu'il est bien constaté à vos propres yeux, que vous ne pouvez être poète. »

Voilà le critique atteint et convaincu d'impuissance, mais comment se vengera-t-il des dédains de la nature? Rien de plus facile ; plusieurs voies s'ouvrent pour lui; la critique dont le fond est uniformement et invariablement le même se modifie néanmoins à l'infini, suivant les dispositions personnelles de celui qui l'exerce. Le romancier, critique de préface, dont les sorties contre le feuilleton et ses adeptes nous occupent en ce moment distingue plusieurs sortes de critiques. D'abord le critique moral qui a pris pour tâche de crier contre les scandales de la presse. « Chaque feuilleton, dit-il, devient une chaire ; chaque journaliste un prédicateur ; il n'y manque que la tonsure et le petit collet. Le temps est à la pluie et à l'homélie ; on se défend de l'une et de l'autre en ne sortant qu'en voiture et relisant *Pantagruel* entre sa bouteille et sa pipe.— Quand je lis par hasard un de ces beaux sermons qui ont remplacé dans les feuilles publiques la critique littéraire, il me prend quelquefois de grands remords et de grandes appréhensions. A côté de ces Bossuet du café de Paris, de ces Bour-

daloue du balcon de l'Opéra, de ces Caton à tant la ligne, qui gourmandent le siècle d'une si belle façon, je me trouve en effet le plus épouvantable scélérat qui ait jamais souillé la face de la terre... Puis quand je pense que j'ai rencontré sous la table, et même ailleurs nombre, de ces dragons de vertu, je reviens à une meilleure opinion de moi-même, et j'espère qu'avec tous les défauts que je puis avoir, ils en ont un autre qui est bien à mes yeux le plus grand et le pire de tous; — c'est l'hypocrisie que je veux dire. »

Des critiques moraux il passe aux critiques dénigreurs, qui ne sont jamais contens de rien; qui sont toujours disposés à se rejeter dans l'autre plateau de la balance pour emporter le monde par leur seul poids. Ces gens qui criaient contre le moyen-âge, quand le moyen-âge était en faveur, et dont les clameurs ont contribué à perpétuer sa faveur; ces Hercules de la presse qui ont jeté un millier de fois à terre le vaudeville qui est apparemment de la famille du géant qui retrouvait des forces dans sa chute. Ces critiques sont nombreux; c'est même le ton maintenant.

Encore une classe de critiques: les critiques utilitaires; ceux-là demandent à un livre d'avoir un but, de prouver quelque chose, d'apporter au monde malade une pensée comme remède. Nous avouerons que quoique l'auteur de la préface dise à ces critiques beaucoup d'aménités comme celles de *Cretins*, d'*imbécilles* de *goitreux*, nous tiendrions un peu pour eux. Écoutons-le toutefois nous énumérer les *utilités* d'un roman.

« Un roman a deux utilités : l'une matérielle, l'autre spirituelle; si l'on peut se servir d'une pareille expression à l'endroit d'un roman. — L'utilité matérielle, ce sont d'abord les quelques mille francs qui entrent dans la poche de l'auteur, et le lestent de sorte que le diable ou le vent ne l'emportent; pour le libraire c'est un beau cheval de race qui piaffe et saute avec son cabriolet d'ébène et d'acier, comme dit Figaro; pour le marchand de papier une usine de plus sur un ruisseau quelconque, et souvent le moyen de gâter un beau site, pour les imprimeurs quelques tonnes de bois de campêche, pour se mettre hebdomadairement le gosier en couleur; pour le cabinet de lecture des tas de gros sous très-prolétairement vert-de-grisés, et une quantité de graisse, qui, si elle était convenablement recueillie et utilisée, rendrait superflue la pêche de la baleine. — L'utilité spirituelle est, que, pendant qu'on lit les romans, on dort, et on ne lit pas les journaux utiles, vertueux et progressifs, ou telles autres drogues indigestes et abrutissantes. Qu'on dise après cela que les romans ne contribuent pas à la civilisation. — Je ne parlerai pas des débitans de tabac, des épiciers, et des marchands de pomme de terre frites qui ont un intérêt très-grand dans cette branche de littérature, le papier qu'elle emploie, étant en général de qualité supérieure à celle des journaux. »

Une imperceptible nuance sépare les critiques utilitaires des critiques progressifs qui appellent à grands cris le progrès qui le signalent à propos d'un sonnet, d'une brochure, d'un mot, d'une découverte. C'est contre ceux-là que notre auteur a réservé tous les flots de sa colère sardonique. «Depuis tous ces beaux perfectionnemens, s'écrie-t-il, qu'a-t-on fait qu'on ne fît aussi bien et mieux avant le déluge?

Est-on parvenu à boire plus qu'on ne buvait au temps de l'ignorance et de la barbarie (vieux style)? Alexandre ne buvait pas trop mal, quoiqu'il n'eût pas de son temps de *Journal des connaissances utiles*, et je ne sais pas quel utilitaire serait capable de tarir, sans devenir oïnopique et plus enflé que Lepeintre jeune ou qu'un hippopotame, la grande coupe qu'il appelait la tasse d'Hercule. Le maréchal de Bassompierre, qui vida sa grande botte à entonnoir à la santé des treize cantons, me paraît singulièrement estimable dans son genre et très-difficile à perfectionner. Quel économiste nous élargira l'estomac de manière à contenir autant de beefsteaks que feu Milon le Crotoniate qui mangeait un bœuf. La carte du café Anglais, de Véfour, ou de telle autre célébrité culinaire que vous voudrez, me paraît bien maigre et bien œcuménique comparée à la carte du dîner de Trimalcion.—A quelle table sert-on maintenant une truie et ses douze marcassins dans un seul plat? qui a mangé des murènes et des lamproies engraissées avec de l'homme? Croyez-vous en vérité que Brillat-Savarin ait perfectionné Opicius? Est-ce chez Corcelet et chez Chevet que le gros tripier de Vitellius trouverait à remplir son fameux bouclier de minerve, de cervelles, de faisans et de paons, de langues de phénicoptères et de foies de Scarrus?— Vos huîtres du rocher de Cancale sont vraiment quelque chose de bien recherché à côté des huitres de Lucrin à qui l'on avait fait une mer tout exprès. — Les petites maisons dans les faubourgs des marquis de la régence sont de misérables vide-bouteilles, si on les compare aux *Villas* des patriciens romains, à Baies, à Caprée et à Tibur. Les magnificences cyclopéennes de ces grands voluptueux qui bâtissaient des monumens éternels pour des plaisirs d'un jour, ne devraient-elles pas nous faire tomber à plat ventre devant le génie antique, et rayer à tout jamais de nos dictionnaires le mot perfectibilité? Je sais bien que vous me direz que l'ou a une chambre haute et une chambre basse, qu'on espère que bientôt tout le monde sera électeur, et le nombre des représentans doublé ou triplé. Est-ce que vous trouvez qu'il ne se commet pas assez de fautes de Français comme cela à la tribune nationale, et qu'ils ne sont pas assez pour la méchante besogne qu'ils ont à brasser? Je ne comprends guère l'utilité qu'il y a de parquer deux ou trois cents provinciaux dans une baraque de bois avec un plafond peint par M. Fragonard, pour leur faire tripoter et gâcher je ne sais combien de petites lois absurdes ou atroces. »

Voilà pour les journalistes progressifs. Maintenant il s'attaque aux critiques blasés que tout ennuie, que tout excède, que tout assomme. Ceux-là se plaignent continuellement d'être obligés de lire des livres et de voir des pièces de théâtre. A propos d'un méchant vaudeville, ils vous parlent des amandiers en fleurs, des tilleuls qui embaument, de la brise du printemps, de l'odeur du jeune feuillage; ils se font amans de la nature, à la façon du jeune Werther, et cependant n'ont jamais mis le pied hors de Paris, et ne distingueraient pas un chou d'avec une betterave. — Si c'est l'hiver, ils vous diront les agrémens du foyer domestique, et le feu qui pétille, et les chênets, et les pantoufles, et la rêverie et le demi-sommeil; ils ne manqueront pas de citer le fameux vers de Tibulle :

Quem juvat immites ventos audire cubantem,

moyennant quoi, ils se donneront une petite tournure à la fois désillusionnée et naïve, la plus charmante du monde. Ils se poseront en hommes sur qui l'œuvre des hommes ne peut plus rien ; que les émotions dramatiques laissent aussi froids et aussi secs que le canif dont ils taillent leur plume, et qui crient cependant comme J.-J. Rousseau : Voilà la pervenche ! Ceux-là professent une antipathie féroce pour les colonels du Gymnase, les oncles d'Amérique, les cousins, les cousines, les vieux grognards sensibles, les veuves romanesques, et tâchent de nous guérir du vaudeville, en prouvant tous les jours par leurs feuilletons, que tous les Français ne sont pas nés malins.

Nous passons les critiques prospectifs pour qui le mal est toujours dans l'œuvre présente et le bien dans l'œuvre à naître. Le romancier a, selon nous, oublié deux classes importantes de critiques. Le critique atrabilaire dont la plume se plonge sans cesse dans le fiel, pour qui dénigrer est un besoin de tous les instants ; et le critique thuriféraire dont l'article est une cassolette d'argent dans laquelle brûlent incessamment les parfums de la plus superlative admiration.

Citons maintenant la conclusion de notre Critique des critiques. « Charles X avait seul bien compris la question. En ordonnant la suppression des journaux, il rendait un grand service aux arts et à la civilisation. Les journaux sont des espèces de courtiers ou de maquignons qui s'interposent entre les artistes et le public, entre le roi et le peuple. On sait les belles choses qui en sont résultées. Les aboiemens perpétuels assourdissent l'inspiration, et jettent une telle défiance dans les cœurs et dans les esprits, que l'on n'ose se fier ni à un poète, ni à un gouvernement ; ce qui fait que la royauté et la poésie, ces deux plus grandes choses du monde, deviennent impossibles, au grand malheur des peuples, qui sacrifient leur bien-être au pauvre plaisir de lire, tous les matins, quelques mauvaises feuilles de mauvais papier, barbouillées de mauvaise encre et de mauvais style. Il n'y avait point de critique d'art sous Jules II, et je ne connais pas de feuilleton sur Daniel de Volterre, Sébastien del Piombo, Michel-Ange, ni Raphaël, ni sur Ghiberti delle Porte, ni sur Benevenuto Cellini ; et cependant je pense que pour des gens qui n'avaient point de journaux, qui ne connaissaient ni le mot art, ni le mot artistique, ils avaient assez de talent comme cela, et ne s'acquittaient point trop mal de leur métier. La lecture des journaux empêche qu'il n'y ait de vrais savans et de vrais artistes ; on ne se doute pas des plaisirs que nous enlèvent les journaux. Ils nous ôtent la virginité de tout ; ils font qu'on n'a rien en propre, et qu'on ne peut posséder un livre à soi seul ; ils vous ôtent la surprise, et vous apprennent d'avance tous les dénouemens ; ils vous privent du plaisir de papoter, de cancaner, de commèrer et de médire, de faire une nouvelle ou d'en colporter une vraie pendant huit jours dans tous les salons du monde. Ils nous entonnent, malgré nous, des jugemens tout faits, et nous préviennent contre des choses que nous aimerions ; ils font que des marchands

de briquets phosphoriques, pour peu qu'ils aient de la mémoire, déraisonnent aussi impertinemment littérature que des académiciens de province ; ils font que toute la journée nous entendons, à la place d'idées naïves ou d'âneries individuelles, des lambeaux de journal mal digérés qui ressemblent à des omelettes crues d'un côté et brûlées de l'autre. » Conclusion : Supprimez tous les journaux, et la France est sauvée.

Nous croyons, nous, qu'il faudra bien autre chose pour sauver la France que la suppression des journaux, qui, s'ils ont fait beaucoup de maux, ce que nous accordons de grand cœur à l'auteur, ont aussi en revanche rendu de vrais services. Qu'importe après tout que quelques milliers de feuilles sortant toutes les nuits des laboratoires parisiens, aillent provoquer et favoriser en plein jour, les dispositions soporifiques de quelques millions de lecteurs ! Le mal n'est pas là, ou du moins il n'y est pas tout entier. Il est encore, il est surtout, dans l'absence de croyances dans les esprits, et de moralité dans les actions : il est dans cet égoïsme brutal qui concentre toutes les affections de l'homme dans lui-même, passion déplorable qui est la vraie source de tous les maux. Otez l'égoïsme, vous retranchez l'envie et les feuilletons dont se plaint le romancier, l'ambition qui veut s'élever par la basse flatterie, en un mot, toutes les mauvaises passions du cœur : en d'autres termes : réformez les hommes, vous aurez trouvé le secret de les rendre heureux.

Nous avons reproduit ces plaintes acerbes contre la critique sortant de la bouche d'un homme qu'elle a blessé de ses dédains. Ce n'est pas que nous les approuvions toutes, ou même l'ensemble, non : mais nous avons pensé que plus la critique est puissante dans le monde littéraire, plus on doit se mettre en garde contre ses velléités de despotisme. Il n'est que trop vrai ; la critique littéraire n'est pas ce qu'elle devrait être. Trop souvent elle manque de dignité, de vérité, d'impartialité : elle se laisse aller au commérage des coteries et à la camaraderie des partis. Elle aussi aurait besoin d'une complète réforme ; réforme d'autant plus nécessaire que sa position est plus élevée et sa mission plus importante. Qui nous donnera une critique indépendante? Catholiques de France, vous seuls êtes dans les conditions requises pour cela, car vous possédez seuls, dans vos croyances, l'élément de toute vérité religieuse, philosophique, politique et littéraire... et vous vous endormiriez au milieu de telles richesses !

BEAUX-ARTS.

SALON DE 1836.

(2e article.)

Si les artistes ont sur les écrivains l'avantage d'une publicité aussi immense que prodigieusement rapide; si, à peine admis pour la première fois au salon, les jeunes artistes attirent déjà tout un monde de curieux, et fixent l'attention des classes les plus distinguées de la société, avantage dont ne jouissent pas les écrivains à leur début dans la carrière, il faut l'avouer aussi, la critique écrite, la critique des journaux en revanche, est pour eux bien autrement indifférente, ignorante ou impitoyablement *aristocratique*. C'est que la critique est consultée une seule fois dans l'année sur presque toutes les productions artistiques de cette année, tandis que les ouvrages littéraires et scientifiques se publient successivement et ne surchargent, ni la tête des écrivains périodiques, ni les pages des recueils, ni les colonnes des journaux. Et, il est, en vérité, bien inconcevable que le salon, au lieu d'être annuel, ne soit pas encore permanent et ouvert à tous les artistes au fur et à mesure de l'achèvement de leurs ouvrages, ce qui incontestablement n'empêcherait que les *négocians* ou les hommes médiocres de consacrer à leurs productions tout le temps, tout le travail qu'elles exigeraient, puisqu'ils ne seraient pas condamnés, alors qu'un mois de travail leur suffirait pour finir, d'atteindre une année entière le jugement du public. Mais bien du temps encore se passera, nous le craignons, avant que soit adopté ce mode d'exposition, et nous regrettons que les artistes, en prenant l'initiative sur ce projet, ne nous mettent pas bientôt à même d'examiner à loisir leurs ouvrages, et d'en exprimer à loisir aussi toute notre pensée.

Jusque là, nous nous bornerons, dans ce recueil comme on le fait dans presque tous les journaux, à l'examen sévère et détaillé des quelques ouvrages capitaux du salon, et à mentionner ceux qui, soit par leur genre, soit par mérite, n'y sont pas en première ligne et n'ont pas la même importance aux yeux des artistes.

Trois ouvrages de peinture conçus dans une haute pensée, et exécutés dans un style aussi grand que riche, méritent de fixer tout d'abord, et d'occuper sérieusement notre attention. Les artistes ont deviné déjà que nous voulons parler des *Premiers chrétiens à Rome* de M. Granet; du *Saint-Sébastien* de M. Eugène Delacroix et de la *bataille de Lanfeldt* de M. Couder.

La première de ces toiles nous montre, avec toute leur sévérité, avec toute leur naïveté, avec toute leur humble simplicité de croyans primitifs, les chrétiens que vient à peine encore éclairer le soleil levant du christianisme au fond de leurs cryptes suintant des pleurs de l'humanité payenne, c'est-à-dire de l'humanité souffrante. Ils sont descendus la retenant par la main, les yeux baissés comme autant de martyrs entrant, calmes et recueillis, dans le sombre et spacieux vestibule d'une sombre et spacieuse tombe de famille. Oh! que notre foi, lampe divine allumée dans l'ame par la prière, et si souvent terne et vacillante aujourd'hui, que notre foi jette une clarté vive, et combien la prière nous est facile et douce en présence de ces premiers nés de la grande famille chrétienne. Oh! comme avec entraînement nous aussi, nous chrétiens renaissans du dix-neuvième siècle, nous descendrions sous ces voûtes humides pour nous mêler avec ces apôtres muets du christianisme aux prises avec le paganisme!

C'est que ce tableau, le meilleur, selon nous, de M. Granet, brille par la triple puissance du coloris matériel et moral et de la lumière, et cela au point qu'on oublie la manière facile adoptée par cet artiste, la monotonie et l'étroitesse des conditions dans lesquelles toujours il a soin de se placer. Certes, nous n'aimons pas ce système de peinture qui élude et les difficultés de la couleur matérielle par l'absence de modelé, et la non complexité de tours, et les difficultés du clair-obscur par le défaut de modelé en même temps que par le cadre facile dans lequel il se renferme pour éviter la complication des effets de lumière. Mais, à part ces critiques générales, on ne saurait trop admirer ceux des tableaux de M. Granet où, comme dans celui ci les vices du système sont effacés par l'éclat des beautés.

Pourquoi cet artiste nous montre-t-il si maladroitement ses ressorts de facture et prête-t-il si fort à nos critiques ordinaires dans son tableau du *Cardinal à la chartreuse de Rome*?

Après M. Granet, artiste ingénieux et adroit, entre tous, phénomène assez rare parmi les véritables artistes, M Eugène Delacroix semble comme le sauvage de l'art aux prises avec l'art civilisé. M. Delacroix, doué d'une énergie et d'une chaleur de passion rares, d'une prodigieuse vivacité, d'une grande puissance d'intelligence et d'un sentiment éminent des grandes beautés de l'art; M. Delacroix, coloriste hors de ligne, et clair-obscuriste non moins admirable, manque tout à la fois de bon sens, de tact et de goût, ou du moins ne possède ces qualités qu'à un degré très-peu élevé. Il a toute la force, toute la souplesse, tout l'élan chaleureux et fringant du coursier, mais du coursier sauvage auquel manque la grâce et l'adresse, et qui tour à tour se cabre sans noblesse et s'abandonne sans aisance de peur de se laisser monter. M. Delacroix, avec des qualités qu'il ne sait pas faire valoir, affecte ou exagère des défauts qu'il ne sait ou ne veut pas dissimuler. Pour quiconque a étudié cet artiste, pour ceux surtout qui ont remarqué en passant son saint Sébastien, ce que nous venons de dire sera, nous aimons à le croire, non pas certes la complaisante apologie, mais la clé d'un talent trop peu compris et qui, sans aucun doute s'amenderait si les Dubuffe de l'art lui étaient moins odieux, si le public, et la plupart des artistes eux-mêmes se montraient moins indifférens pour ses hautes qualités, et moins impitoyables pour ses écarts.

Le *Saint-Sébastien* est un de ces ouvrages qui ne procèdent que d'un artiste éminent, mais incomplet, soit par la faute de son éducation, soit par celle de flatteurs et de détracteurs - quand-même; le public passe devant ce tableau et s'il s'y arrête ce n'est guère que pour lui accorder un sourire... de dédain! Les artistes passent et crient que *Delacroix s'en va*. Quelques amateurs seulement et un petit nombre d'artistes s'arrêtent, frappés, étudient et admirent; mais tous n'ont pas le courage d'admirer hautement, et bien peu ont celui de critiquer consciencieusement.

Voici notre opinion, à nous, après un examen attentif de cet ouvrage.

L'artiste s'est hardiment placé dans de belles, mais difficiles conditions. Son martyr, percé de flèches par les soldats et laissé pour mort, est tombé expirant en glissant le long de l'arbre touffu qui lui a servi de poteau sur la lisière d'une épaisse forêt. Le ciel est pur et richement éclairé derrière les masses d'arbres. La grande figure du saint est dans le clair obscur, à l'ombre des arbres; la jambe droite, vue de face en raccourci, l'autre allongée et vue de profil. Une femme pieuse, arrivée près du martyr, lui arrache, avec une précaution qui tient de l'amour pur et de la vénération, une des flèches dont il est percé. Plus timide, une autre femme arrive sur le second plan et regarde si elle n'est pas aperçue par les soldats qui s'éloignent. Il est impossible de comprendre d'une manière plus simple tout à la fois et plus élevée ce beau et touchant sujet, impossible d'émouvoir avec plus de science naïve et de puissance de coloris et de lumière. On se demande comment un dessin aussi lourd, aussi maladroit peut se trouver uni à un modelé, à une couleur, à une pensée, à une lumière aussi remarquablement savans et aussi inconte-

tablement admirables.... Nous disons incontestablement, et c'est aller trop loin. Qui n'a pas en effet entendu des artistes mêmes reprocher à M. Delacroix la faiblesse ou au moins la médiocrité de son coloris dans ce tableau? — Mais nous ne pouvons admettre cette critique : elle est superficielle, sans fondement; elle prouve seulement ce que nous avons dit, que le travail courageux et savant de M. Delacroix est peu compris des artistes eux-mêmes. Il fallait ici modifier la couleur et l'éteindre jusqu'à un certain point, à peine de fausser l'effet de lumière. Il fallait notamment modeler le corps d'une manière serrée, et obtenir, par le travail dans la pâte, un effet qu'on eût plus faiblement rendu, sinon éludé, avec un glacis. M. Delacroix a lutté corps à corps avec la difficulté, il en a triomphé sans rien perdre de son coloris, et c'est inconsidérement ou par ignorance qu'on a dit, surtout en pensant à la couleur : *Delacroix s'en va!*

L'auteur de *Saint-Sébastien* ne s'en va pas, il monte toujours. Seulement il s'élève maladroitement et lourdement. (*La fin au prochain numéro.*)

DÉCOUVERTES INDUSTRIELLES.

Sucre indigène. — Chemins de fer. — Moyen d'éteindre les incendies. — Poste atmosphérique. — Moyen d'économiser l'huile et le savon dans les fabriques de draps. — Savon de pierre. — Amélioration du fer. — Procédé facile de fabriquer le bleu de Prusse. — Revivification du charbon animal propre aux sucreries. — Nouvelle fabrication du sulfate de soude.

Depuis long-temps nous a-t-on fait observer, nous ne disons rien de ce qui se passe dans le monde industriel : pour ce qui regarde la France, la faute n'est point à nous; elle appartient en partie à l'indolence du génie de nos inventeurs, et en partie aux dégoûts dont journellement on les abreuve ; quelques sociétés savantes fondées pour les protéger oublient souvent même leur mandat ; ainsi dernièrement encore, la société d'encouragement sur la proposition de M. Francœur, s'est laissé entraîner à prendre la décision que dorénavant le prix de son bulletin sera fortement augmenté ; pourtant cette société est très-riche, place chaque année beaucoup d'argent, et distribue fort peu de prix. Est-ce donc ainsi, nous le demandons, que l'on doit encourager l'industrie ?

Nous aurions bien parlé aussi de l'épée de Damoclès, que l'on vient de suspendre sur la tête de nos fabricans de sucre indigène, mais cela nous est devenu tout-à-fait inutile, car les journaux quotidiens ayant montré le danger prêt à frapper notre agriculture, les propriétaires aussitôt en ont jeté ensemble un cri d'effroi, la chambre élective même en a frémi et l'orage a tellement grossi que le ministère en sera probablement pour son projet de loi.

Nous nous tairons également aujourd'hui sur ce qui touche les chemins de fer : ces entreprises sont pour nous l'objet de graves méditations, et bientôt, nous l'espérons, nous serons à même de faire paraître sur ce sujet quelques observations écrites ; mais en attendant, que nos lecteurs sachent bien et se souviennent qu'il y aura perte assurée sur toutes nos grandes lignes de communication ; que le gouvernement en l'absence de capitalistes sera bientôt forcé de les couvrir à ses frais ; qu'un capital de 500 millions sera indispensable pour les construire ; que ces 500 millions, si on les retire de la masse des capitaux utilisés par l'industrie française, pourront émouvoir celle-ci jusque dans ses plus profondes racines ; que les lignes de Calais et de Bruxelles intéressent tout spécialement et pour ainsi dire seulement l'Angleterre et la Belgique ; que du reste, notre gouvernement doit subir les frais des voies de communication de quelque nature qu'elles soient ; que ce n'est point à nous simples particuliers à jeter notre argent à intérêt et fonds perdu pour le bien général dans des entreprises n'offrant aucun espoir de profit, et qu'il faut

en considérant ces projets fermer à double tour les serrures de nos caisses, et réserver avec soin notre argent pour toute autre occasion, ou pour faciliter la construction des embranchemens que nous pourrons avoir intérêt à faire établir de nos villes provinciales à ces grandes lignes ; mais, nous le répétons, ne donnons jamais rien à ces gigantesques entreprises, destinées à ruiner leurs bailleurs de fonds, tout étant utiles aux intérêts généraux d'une nation, et dont pour cette cause les frais doivent être à la charge de la population entière d'un pays.

Mais laissons pour l'instant les chemins de fer ainsi que les ingénieurs, les architectes; les entrepreneurs, qui, chaque jour, en raison de leur métier et de leurs intérêts, plaident en faveur de ces entreprises, et jetons un coup-d'œil sur ce qui s'est fait dans l'industrie depuis quelques mois.

En France, on a trouvé, et le fait heureusement paraît prouvé qu'il est facile d'éteindre le plus fort incendie en arrosant les pièces enflammées avec de l'eau dans laquelle on fait dissoudre du muriate ou hydrochlorate de chaux. Bientôt ce liquide évaporé par la chaleur laisse une couche vitrée incombustible que le feu ne peut ni faire écailler, ni pénétrer ; aussi,en faisant usage dans les pompes à incendie d'un pareil liquide, l'incendie s'éteint promptement et sans le secours d'une grande quantité d'eau. Ce muriate de chaux du reste ne coûterait presque rien ; car les fabricans de soude artificielle au lieu de laisser perdre une partie de leur acide hydrochlorique, comme la plupart le font aujourd'hui s'empresseraient dès qu'ils lui connaîtraient un débouché quelconque de le saturer de chaux, et de fabriquer à vil prix tout l'hydrochlorate de chaux, dont on pourrait avoir besoin pour arrêter les ravages du feu.

Ces jours derniers un autre industriel M. Ador, ancien fabricant d'eaux gazeuses, ayant observé la puissance impulsive du gaz acide carbonique comprimé, a eu l'idée de remplacer une bouteille par un vase qu'il a terminé à sa partie inférieure par un long tube au commencement duquel il a placé un robinet, puis, il a refoulé du gaz dans ce réservoir, et a examiné avec soin à quelle distance le dégagement du gaz comprimé poussait une balle dans le tube, ayant reconnu que cette distance pouvait devenir énorme, il a construit un appareil assez grand, l'a établi dans le jardin de Tivoli, et en présence de monsieur le marquis de Talaru, et de nombreux spectateurs, il a fait arriver en trois secondes à cent toises du point de départ, un tube en cylindre, d'un pouce de diamètre sur neuf de longueur, avec une force telle que ce cylindre au sortir du tube, a pu encore percer une planche de deux pouces d'épaisseur ; aussi l'on a calculé qu'avec sa force d'impulsion, il aurait pu facilement avec le gaz dégagé par l'appareil, être lancé onze fois en trois heures, jusqu'à cinq lieues de distance pour la faible dépense de deux francs cinquante centimes. Voilà donc une découverte qui fait prévoir que l'on pourra bientôt transporter les dépêches écrites avec une rapidité jusqu'alors inconnue, et par un moyen que les expériences présentent comme tout-à-fait exécutable et économique : aussi M. Ador a-t-il appelé la découverte poste atmosphérique.

Si de la France, nous passons à l'étranger, nous voyons dans les lettres de nos correspondans une assez grande quantité d'inventions nouvelles, parmi lesquelles nous citerons les suivantes :

Un moyen d'économiser l'huile et le savon dans les manufactures de laine inventé par M. John Byerley, moyen consistant à battre fortement ensemble dans un baquet une partie d'huile, et trois parties d'eau de chaux, jusqu'à l'instant où le mélange, à force d'être battu, produit une bouillie épaisse que l'on peut très-utilement employer dans la préparation des étoffes de laine, à raison environ de vingt-deux livres pour cent livres de laine ; ensuite on nettoye l'étoffe à la manière accoutumée comme si elle avait été préparée avec de l'huile pure ; mais alors, le nettoyage exige bien moins de savon ; d'où résulte en réalité une grande économie sur ces deux substances fort chères, surtout en Angleterre où ce procédé semble devoir prendre faveur.

La découverte la plus bizarre, car en Angleterre on fait aussi des découvertes qui méritent si non peu de confiance du moins l'appui de l'expérience, c'est le savon de silex de M. Shéridan. Pour fabriquer ce savon de nature, comme on le voit, toute particulière, l'inventeur prend des silex pyromaques ou pierres à fusil; il les calcine, les pulvérise, en les humectant un peu pendant le broyage; puis, il mêle cette poudre avec de la soude ou de la potasse caustique, et il fait bouillir le mélange jusqu'à ce qu'il soit arrivé à une véritable saponification; alors cette pâte est ajoutée à la pâte ordinaire du savon, et l'on fait bouillir le tout ensemble, jusqu'à l'instant de mettre en formes. Cette addition, dit l'auteur de ce procédé, nettoye la pâte, et donne pour résultat un savon d'une qualité excellente et fort économique; puisque cette composition de silicate alcalin peut être portée jusqu'à quarante ou cinquante parties pour cinquante de pâte de savon. Si, en effet, l'on pouvait arriver à fabriquer par un procédé analogue un savon ayant toutes les propriétés du savon pur d'huile et d'alcali, il est certain qu'on obtiendrait une grande économie.

Nos maîtres de forges devraient aussi essayer le procédé d'améliorer le fer présenté par M. Schafhautl. Il consiste à jeter par petites parties à la fois sur la loupe qui se trouve dans le fourneau à puddler un mélange composé d'une livre trois quarts d'oxide noir de manganèse, de trois livres trois quarts de sel commun, et d'environ dix onces d'argile très-sèche, le tout broyé en poudre impalpable. Cette quantité est indiquée pour devoir suffire à la purification d'une loupe de trois-cent soixante-quinze livres, telle que celles qui se trouvent généralement dans ce genre de fourneau. L'auteur recommande que l'intérieur du fourneau soit bien clair à chaque fois que l'on jette de cette composition sur la loupe qu'il est utile de fortement travailler immédiatement après. Si ce procédé réussit dans les fours à puddler des forges à l'anglaise, il est probable qu'il donnerait également quelques bons résultats dans nos feux d'affinerie; car déjà l'on a plusieurs fois essayé de saupoudrer la loupe dans le creuset avec des cendres, de la chaux ou bien d'autres substances, et souvent avec succès; malheureusement le peu de connaissances chimiques des maîtres de forges les ont toujours empêchés de pouvoir apprécier les circonstances dans lesquelles ils doivent employer telle ou telle matière. Il est donc à craindre d'un autre côté, que la composition de M. Schafhautl ne soit dans bien des cas tout-à-fait inutile; néanmoins aujourd'hui que l'intérêt général exige de grandes améliorations dans nos forges, il est de l'intérêt particulier d'essayer le procédé que nous indiquons; car l'auteur va jusqu'à lui attribuer la puissance de donner au fer d'Angleterre le plus mauvais, on le sait, de toute l'Europe, les qualités supérieures du meilleur fer de Suède.

Un autre anglais, M. Attwood, assure avoir trouvé le moyen de fabriquer le bleu de Prusse sans le secours de substances animales. Voici ce procédé : il prend une solution de soude brute artificielle obtenue par la calcination du sulfate de soude ordinaire avec du carbonate de chaux et des matières charbonneuses, mais qui dans ce cas, ne doivent être ni du charbon de bois ni du coke, mais seulement du charbon de terre sec ou bitumineux.

Puis, dans cette solution de soude, il verse jusqu'à sursaturation l'un des acides dont on se sert dans les fabriques de bleu de Prusse, il ajoute une dissolution de l'un des sels de fer employés dans les mêmes manufactures, versée en telle quantité qu'elle puisse fournir la base métallique nécessaire à la formation du bleu de Prusse. L'auteur, en outre, n'a pas reconnu d'inconvénient à ajouter, suivant les habitudes, l'alun ou telle autre substance dont on fait usage pour donner du corps à la pâte, ou pour en modifier la couleur.

Ce procédé, dit M. Attwood, permet de retirer par la cristallisation les sels métalliques inutiles, puis, de faire servir les eaux mères alcalines à fabriquer des savons en les mêlant à des huiles ou à d'autres matières grasses; il a surtout l'avantage de pouvoir utiliser les eaux acides et sulfatées des pyrites martiales décomposées, que l'on trouve en

si grande quantité, et que l'on perd dans les contrées où l'on fabrique l'alun, le sulfate de fer et les cendres minérales.

Personne n'ignore aujourd'hui qu'on arrive à clarifier les sirops avec du charbon animal qu'on fait bouillir dans les chaudières contenant ces sirops ; mais la dépense assez forte occasionnée par cette clarification, a porté tous les fabricans et rafineurs à rendre au charbon qui vient de servir, toutes ses qualités premières : une simple torréfaction dans un cylindre à café ou sur une plaque de fer fortement chauffée suffit en ajoutant un peu de charbon neuf pour opérer cette revivification. Cependant en Angleterre, M. William Parker, voulant rendre cette opération moins désagréable pour les ouvriers, a imaginé un nouveau procédé : il prend le charbon qui vient de servir, le lave à grande eau pour le purger des matières saccharines qu'il peut contenir, le fait ensuite sécher, le crible, et le met dans des creusets avec une légère addition d'os d'huile ou d'autres matières animales ; puis, il couvre et lute les creusets en laissant seulement au milieu du couvercle un petit trou, afin de pouvoir laisser échapper le gaz qui se dégage lorsqu'on les met au feu : pour opérer cette mise au feu, on les place verticalement les uns sur les autres dans un fourneau, d'où on les sort dès qu'ils sont d'une couleur rouge blanc ; mais toutefois, après avoir laissé éteindre le feu et refroidir le fourneau ; alors on ouvre les creusets et l'on en retire un charbon animal, excellent pour l'usage des rafineries et des sucreries. Néanmoins, quoique ce procédé doive convenir surtout dans les villes, nous croyons que la torréfaction dans les cylindres à café sera toujours la plus prompte et la plus économique particulièrement pour les petites exploitations de sucre indigène, si le gouvernement laisse subsister celles qui travaillent, ou permet à de nouvelles de s'élever.

Déjà nous avons indiqué pour fabriquer le bleu de Prusse, un procédé d'utiliser les eaux naturelles, contenant en solution du sulfate acide de fer, provenant de l'efflorence des pyrites martiales qu'on laisse exposées tour-à-tour au grand air et à la grande pluie, dans le but généralement d'en extraire le sulfate de fer, ou d'en fabriquer de l'alun ou des cendres minérales végétatives, comme cela se voit dans une grande partie de la Picardie. Cependant un autre anglais, M. Richard Philipps, a fait servir ces mêmes eaux de sulfate acide de fer à obtenir du sulfate de soude beaucoup plus cher que le sel de fer ; son procédé consiste à prendre six parties en poids de sel commun à exposer ce sel à la chaleur d'un fourneau à réverbère ; puis à y ajouter, de manière à en faire une pâte une certaine quantité de solution de sulfate acide de fer ; ensuite on mèle et on travaille bien le tout dans le fourneau comme si l'on eut opéré la décomposition par de l'acide sulfurique ; puis la pâte est retirée du fourneau dissoute dans de l'eau que l'on filtre ensuite pour la faire évaporer, afin qu'elle puisse se saturer du péroxide de fer resté dans le liquide, et enfin ce liquide encore filtré et suffisamment rapproché, laissé en repos dans des vases convenables, ne tarde pas à donner une grande quantité de sulfate de soude cristalisé.

Beaucoup d'autres découvertes plus ou moins heureuses ont encore été faites chez nos voisins d'Allemagne ou d'Angleterre ; mais nous ne pouvons toutes les indiquer, et la longueur de cet article déjà beaucoup trop étendue, nous force de renvoyer à un autre numéro la description de celles de ces découvertes qui nous ont paru, et nous paraîtront les plus importantes.

J. Odolant-Desnos.

A l'assemblée du 20 avril, MM. les membres de la commission ayant demandé un délai d'un mois pour terminer leurs opérations, MM. les actionnaires sont convoqués pour le 21 mai courant, heure de midi, rue de Ménars, 5.

S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte Walsh, directeur-rédacteur en chef, et pour l'administration à M. Edmond de Villiers, administrateur, *rue de Ménars*, 5.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.

ALFRED DE VIGNY.

L'ÉCHO
DE LA JEUNE FRANCE,
REVUE CATHOLIQUE.

SOMMAIRE.

Bagnes, prisons et criminels, par *M. le vicomte Walsh.* — Étude critique; Alfred de Vigny (1er article), par *M. James du Teil.* — Devoirs administratifs, par *M. de Puibusque.* — Grande prime de cinq millions. — Les Grottes d'Arcy, par *M. le baron de Mengin-Fondragon.* — Esquisses littéraires; M. Jules Janin, par *M. Mouttet.* — Revue des Revues, par *M.* *** — Beaux-arts; Salon de 1836 (3e article), par *M. Maximilien Raoul.* —De l'École Polytechnique, par *un ancien capitaine d'artillerie.* — Académie des Sciences, par *M. Odolant-Desnos.* Lithographie, portrait de M. Alfred de Vigny.

BAGNES, PRISONS ET CRIMINELS.

Sous la coupole de Saint-Paul de Londres, un beau monument a été élevé à la mémoire du célèbre Howard, l'ami des prisonniers.

Ainsi, les Anglais ont traité la bienfaisance à l'égal de la gloire; c'est là une bonne, une généreuse idée.

Je ne sais si M. Appert a vu ce monument, et si le souvenir des honneurs rendus au philantrope de la Grande-Bretagne l'ont empêché de dormir, mais je crois pouvoir prédire que le *Panthéon* ne verra point sous sa voûte s'élever une tombe de marbre portant le nom d'*Appert.*

Et savez-vous pourquoi? pour deux raisons; d'abord parce que la reconnaissance n'est pas la vertu dominante de la France, et ensuite parce que M. Appert a fait beaucoup de *philantropie* par *opposition.*

M. Appert a été un des hommes les plus actifs contre la *Restauration*... Et quand sous les règnes de Louis XVIII et de Charles X, il se faisait ouvrir une prison, nous voulons bien croire qu'une pensée d'humanité le conduisait à la geôle, mais cette pensée n'était-elle pas toujours imprégnée de fiel et d'amertume contre le pouvoir régnant alors?

Sans doute M. Appert sentait un besoin de consoler quand il allait visiter les prisonniers, mais ne sentait-il pas aussi le besoin de trouver des torts aux gens qu'il n'aimait pas? aux administrations dont il ne faisait pas partie?

Je viens de lire un volume de l'ouvrage que M. Appert a publié sous ce titre : Bagnes, prisons et criminels. Et en vérité, je le dis, si saint Vincent de Paule avait écrit ses visites et ses explorations aux prisons et aux galères, son livre ne ressemblerait point à celui de M. Appert.

Dans ce volume, que j'avais ouvert avec un vif intérêt, je n'ai trouvé que des lieux communs, enveloppant dans des formes banales des idées que tout le monde a eues sur le régime des prisons.

Pour remédier à la corruption qui règne en hideuse reine derrière les verroux, M. Appert recommande sans cesse le *travail* et les *écoles mutuelles*. Quand il parle d'*un aumônier des prisons*, il joint bien à ce titre l'épithète de *respectable* ; mais M. Appert a l'air de compter moins pour la réforme des prisonniers, sur le prêtre que sur le chef d'atelier, sur la religion que sur l'enseignement à la Lancastre.

C'est l'*ignorance* qui peuple les geôles, s'écrie souvent le philantrope du dix-neuvième siècle, « Éclairez, éclairez les masses populaires, et vous aurez moins de crimes. »

Nous sommes bien de cet avis; seulement nous ajoutons : Éclairez avec les lumières d'en haut ; instruisez avec le catéchisme, car sans cela l'ignorance, toute brute qu'elle serait, vaudrait mieux que votre savoir.

L'adulte qui lit dans les geôles, et qui n'a pas appris à lire à l'ombre de la croix, prendra souvent un livre dans les longues heures de la captivité ; mais ce livre sera un corrupteur de plus derrière les guichets.

Avant de donner des *connaissances*, il faut inculquer des *principes religieux* ; avant d'élever une muraille, il faut creuser de solides fondemens ; j'aime mieux un champ où il ne pousse rien, qu'une terre toute verdoyante de plantes vénéneuses.

M. Appert a joint à ces aperçus qu'il fait des différentes prisons de Paris et des provinces, les histoires de plusieurs criminels; la plupart de ces histoires, qui pourraient avoir ce genre d'intérêt que l'on trouve dans les colonnes de la *Gazette des Tribunaux* sont incomplètes ; les prisonniers, les condamnés qui les racontaient au missionnaire du libéralisme mettaient presque toujours une condition, c'est que toutes leurs confidences ne seraient pas redites... Dans les prisons on savait comme ailleurs, que M. Appert aimait le retentissement, et le crime a bien des raisons pour ne pas tout dire devant un écho.

La liste de ces histoires de criminels, de condamnés à mort ou aux galères, commence par celles de deux prêtres, *Contrafatto* et *Molitor*.

Nous aurions voulu voir dans les phrases qui précèdent ou qui suivent les récits qu'ont fait ces deux coupables, quelques mots désapprobateurs sortir de la plume de M. Appert pour blâmer cette égalité entre tous les criminels. Certes, nous voulons que tous soient égaux devant la loi, mais nous voulons en même temps que le prêtre qui a été consacré, que le prêtre qui a reçu un caractère in-

délébile, soit encore mis à part après un crime. Le vase qui s'est empli du sang de Dieu, alors même qu'il ne sert plus aux sacrifices de nos autels, ne doit pas être jeté sans respect à l'écart. Un prêtre criminel, c'est comme un ange déchu, et nous voudrions que la justice, quand elle étend sa terrible main sur un ministre du sanctuaire, vît encore sur lui la marque de Dieu.

M. Appert demande beaucoup de choses dans son livre ; mais ce que nous disons ici, il ne le sollicite pas du pouvoir : cependant, le pouvoir né en 1830 est ami de M. Appert, et bien des pages du livre que nous venons de lire sont toutes louangeuses pour Louis-Philippe, Marie Amélie et mademoiselle d'Orléans.

Il est bien d'être compatissant envers les captifs, c'est une œuvre de miséricorde que de les aller visiter et consoler, mais, M. Appert, il y a encore quelque chose de bien, c'est de respecter les exilés ; l'exil est au moins aussi sacré que la captivité, et vous en souvenez-vous toujours ? je ne le croirais pas en lisant certaines pages de votre premier volume ; là, je vois bien des redites usées et banales contre les ministres et les administrateurs de la Restauration ; mais c'est en vain que j'y ai cherché le nom de monsieur le dauphin ; c'était ce prince cependant qui présidait la commission de surveillance des prisons... Vous nommez Louis-Philippe, et vous ne dites pas un mot de la bienfaisance de Charles X ; vous citez avec éloge mademoiselle Adélaïde, et vous vous taisez sur deux providences des malheureux captifs, madame la dauphine et madame la duchesse de Berry !

M. Appert, pendant que vous étiez en tournée, en visite des prisons, pourquoi n'êtes-vous pas allé au château de Ham ?

Vous ne craignez pas de regarder en face les grandes infortunes, là vous en eussiez vu de nobles et de saintes. A votre place, j'y serais allé, et en sortant j'aurais déchiré plusieurs pages que vous avez écrites.

Bicêtre, Sainte-Pélagie, la Conciergerie, la Force, le dépôt de la préfecture de police, la maison de Clichy, l'Abbaye, la prison de Montaigu, le dépôt de répression de Saint-Denis, les Madelonnettes, Saint-Lazare, voilà les prisons de Paris. Cette liste des maisons où l'on gémit et où l'on pleure est presque aussi longue que celle des salles de spectacles de la capitale... mais, mon Dieu ! dans cette ville de Paris, que quelques-uns appellent la capitale du monde civilisé que de barbarie !!!

M. Appert, grand admirateur des temps présens, signale, dans toutes ces prisons que nous venons d'énumérer, de crians, de révoltans abus. Presque toujours, presque partout, un funeste pêle-mêle, un immoral mélange des novices du mal et des vétérans du crime. Dans les hôpitaux, aujourd'hui chaque malade a son lit, aujourd'hui, l'homme atteint d'une maladie curable ne couche plus avec le pestiféré ; eh bien, il faut que les prisonniers dorment isolés comme les moribonds il faut faire des dortoirs d'une prison, comme un lieu sacré, il faut y metttre le crucifix... Mais que dis-je ? comment mettrait-on l'image du Christ dans les maisons de détention, quand on n'en veut plus dans certains tribunaux ? M. Appert aime beaucoup la musique ; voici ce que nous lisons dans sa visite à Bicêtre :

« La salle des enfans était bien tenue ; le prisonnier qui la dirigeait était fort bon musicien, et il avait formé quelques enfans qui chantaient des morceaux d'ensemble d'une manière très-satisfaisante.

» Je crois, ajoute M. Appert, que la musique, introduite dans les prisons comme moyen d'adoucir les mœurs, produirait d'excellens résultats : madame de Staël a dit que rien n'était plus propre à élever l'ame. L'harmonie renferme en elle quelque chose de suave et de mystérieux qui dispose l'esprit à la mansuétude ; et je suis convaincu qu'un homme vraiment musicien aurait, généralement parlant, moins de chances de mal tourner ou de commettre une mauvaise action. Dans tous les cas, en supprimant même la question de morale qu'on pourrait soulever à cette occasion, et qui, je crois, viendrait à l'appui de notre opinion, la question d'humanité n'en demeure pas moins entière et positive. Il est du devoir de l'homme compâtissant de soulager les infortunes de ses semblables, soit en améliorant leur sort, soit en tâchant de leur en faire oublier l'amertume ; et la musique serait, sans contredit, une source de bien-être et de consolation. »

Nous ne dirons pas le contraire, nous voudrions seulement que la musique vînt aux prisonniers amenée par la religion. Nous l'avons dit ailleurs, rien de si touchant que les jeunes détenus chantant des hymnes de repentir et d'innocence dans la chapelle de l'abbé Arnous.

Parmi les histoires de divers condamnés que raconte M. Appert, il y en a une attendrissante, c'est celle d'Urbain : elle prouve bien toute l'horreur de la position d'un homme qui voudrait revenir au bien, mais que la marque du déshonneur maintient dans le mal, parce quelle lui ôte tous moyens d'existence.

Après avoir décrit d'une manière assez décolorée les différentes prisons de Paris, M. Appert peint avec plus de chaleur le *départ de la chaîne*. Je ne transcrirai pas ce passage, parce qu'un jour j'aurai le courage d'aller regarder cette terrible scène ; ce sera pour les lecteurs de l'Écho que j'aurai cette force..., car l'homme qui écrit doit chercher des émotions pour les redire. La vie plate de tous les jours, c'est comme une ennuyeuse plaine où il n'y a rien à voir, rien à montrer.....

« Lorsque l'heure d'être enchaîné est arrivée, on fait descendre dans la cour les condamnés à perpétuité : ils sont placés en rang, au nombre de vingt-six ; puis une armée d'agens de police et autres chargés de la conduite passent devant eux pour les fixer tour à tour. Un monceau de chaînes et de colliers de fer sont disposés, ainsi que des habits de toile grise ; tous ces malheureux se déshabillent librement pour endosser le fatal uniforme. Ils marchent ensuite sur un rang, et viennent s'asseoir en s'alignant dans un des coins de la cour ; là, des outils sont préparés, et plusieurs agens prennent un collier de fer ; après l'avoir essayé au crâne du condamné, il est ouvert et refermé ; un gros clou, posé sur une enclume, est frappé à grands coups pour river ce collier ; les chaînes sont fort lourdes et disposées de manière à former un attelage d'hommes placés deux à deux.

« Le vieux criminel comme le jeune condamné, l'assassin comme le faussaire, marchent de front... »

Ces lignes me font revenir en mémoire un trait que j'ai raconté il y a bien longtemps.

Une loi de 1793, une loi votée par Philippe-Égalité, punissait de mort ou de la peine des galères, tout homme qui faisait passer de l'argent à des émigrés...

Or, le marquis de la M..... avait deux fils à l'armée de Condé. Une fille était restée en France, religieuse dans un couvent de Poitiers. Lors de la suppression des communautés, cette jeune personne oubliant et transgressant ses vœux, épousa un homme de la révolution.

Après un tel scandale, le marquis de M..... ne voulut plus voir sa fille ; mais elle ne cessa pas d'avoir des intelligences dans la maison paternelle. Elle voulait se venger du mépris de sa famille ; elle y épiait tout pour en faire un crime. Elle sut que son père venait d'envoyer de l'argent à ses frères émigrés : elle le dénonça, elle dénonça son père !

Le comité révolutionnaire manda le marquis de la M..... à sa barre, et prononça sa sentence. Elle ne satisfit qu'à moitié la fille dénaturée ; ce n'était pas la mort.... Ce ne fut, pour je ne sais quelles circonstances atténuantes, que les galères !...

Attaché à un malfaiteur, le vieux gentilhomme fut obligé de traverser la ville et de suivre la chaîne d'ignominie.

Ses cheveux blancs, son air vénérable arrachaient des larmes à tous les yeux, et il n'y avait pas un cœur honnête qui ne maudit celle qui l'avait dénoncé. Lui seul pardonnait et disait : « Je suis moins à plaindre qu'elle ; mes fers ne sont pas si lourds à porter qu'une si méchante action. »

Pendant le long trajet, la résignation et la patience du vieillard ne se démentirent pas. C'était dans la religion qu'il puisait cette force, et il priait souvent ; le scélérat qui marchait enchaîné à ses côtés lui dit :

— *Camarade!* à quoi bon vos prières? S'il y avait un Dieu, seriez-vous attaché à la même chaîne que moi?

— Parce que Dieu m'éprouve, dois-je le méconnaître? répondit l'infortuné père ; qui priera, si ce n'est le malheureux !

— Oui, ajouta le voleur, celui qui a été criminel et qui tombe dans les fers peut encore croire en Dieu, parce qu'il se dit : J'ai fait le mal et je suis puni. Mais vous, qui avez été toute votre vie ce qu'on appelle un véritable chrétien, un parfait honnête homme, s'il y a un Dieu, pourquoi êtes-vous traité comme moi? S'il y avait un Dieu, il y aurait justice? et en existe-t-il sur la terre? Vous voilà, avec vos soixante ans de vertus et de bonnes œuvres, l'*égal* d'un galérien !

— Qui vous a dit, répliqua le vieillard, qu'au temps de ma prospérité je n'aie pas péché par orgueil ? et que l'humiliation que j'éprouve aujourd'hui ne soit une juste punition? Faut-il donc, parce que la main de Dieu me châtie, que je la méconnaisse? Non, je l'ai bénie quand elle me comblait de bienfaits, et je la bénirai encore.... Et vous qui êtes condamné à souffrir avec moi, vous seriez moins à plaindre si vous reconnaissiez une Providence.

— Vous voulez donc que j'aie encore plus de remords? répartit le malfaiteur.

— Non, dit le chrétien, je ne vous voudrais que du repentir.

Ainsi, celui qui avait fait le bien toute sa vie trouvait encore le moyen d'enseigner la vertu dans les fers. Sa résignation, sa douceur lui attiraient des égards, des respects de la part des hommes souillés de crimes qui l'entouraient. Une patience si constante, une vertu si douce finirent par toucher des cœurs endurcis; plusieurs malfaiteurs se convertirent, et le pieux vieillard, en voyant leur repentir, ressentait un grand bonheur, et, sous le poids de ses chaînes, remerciait encore Dieu!

Dans le bagne, on l'appelait le *saint*, le *missionnaire*. Plus d'une fois les gardes chiourmes l'attachèrent aux criminels les plus endurcis, les plus emportés, pour les apaiser et les calmer. Et, chose étrange! l'agneau souvent adoucissait le tigre.

Un passage de l'ouvrage de M. Appert, que nous approuvons fortement, c'est celui où il démontre toute la nécessité d'apporter une grande attention dans le choix des directeurs des prisons. Ce choix, dit M. Appert, est au moins aussi important que celui d'un aumônier. Nous le croyons comme lui; l'homme placé le premier surveillant d'une maison de détention doit être bon et sévère, compâtissant et juste, économe et religieux.

Ce qu'il y a aujourd'hui de bien commun et de bien hideux, ce sont des hommes qui sollicitent ce poste de directeur de prison pour économiser et refaire leurs fortunes dérangées par trop de plaisirs. Ainsi, vous le voyez, il faut ne pas céder aux sollicitations de ces prodigues-là; car une fois entrés dans la maison de douleur, ils se réjouiraient en rognant la part des pauvres prisonniers. Le pain du détenu serait plus noir, sa soupe serait plus claire, pour que le directeur pût inviter quelques amis à sa table..... Oh! si la conscience est indispensable quelque part, c'est dans un directeur de prison. Mettez donc dans ces régions de larmes de vrais chrétiens; eux seront pleins de compâtissance pour les prisonniers, car ils sauront que rien n'est aussi à plaindre que l'homme qui a gravement failli. Eux seront remplis d'égards pour le malheur, car ils sauront que le malheur ramène souvent à la vertu.

J. Walsh.

ARBRE DE VIE.

I.

Dans quelque lieu privilégié du monde parisien vous est-il arrivé de rencontrer un homme légèrement voûté, inclinant un peu la tête vers son épaule gauche, au front large, à l'œil à la fois mélancolique et inspiré, attirant à lui les regards par l'attrait d'une distinction infinie qui se remarque dans son attitude, dans son geste, et plus encore sur son visage? Avez-vous entendu sortir de ses lèvres une parole gracieuse et pénétrante, plutôt que facile; une causerie sérieuse toujours, tournant de temps à autre à l'ironie, non sur les hommes, mais sur les choses, allant souvent aux grandes pensées, aux grandes questions philosophiques; une causerie où se voit bien quelquefois une certaine affec-

tation, mais une affectation qui pourtant ne manque jamais de charmes? Si vous avez rencontré cet homme, si vous avez entendu sa parole, sans nul doute, vous aurez reconnu en lui un de ces heureux prédestinés que le ciel a fait poètes : vous l'aurez considéré long-temps, et quand vous aurez demandé son nom, on vous aura répondu que c'était là le comte Alfred de Vigny, l'auteur d'*Eloa*, l'auteur de *Cinq Mars*, l'auteur de *Stello* et de *Chatterton*.

Pour nous, si nous avons essayé de tracer ainsi, d'après nos souvenirs, une incomplète esquisse de M. de Vigny, c'est qu'il nous a paru qu'entre lui et ses œuvres se rencontrait une parfaite et singulière analogie; que son front large, son regard inspiré et mélancolique, que toute sa personne enfin révélait, et rappelait ses livres. Dans ses livres comme dans sa parole, l'inspiration doit être lente progressive, non qu'elle ne puisse pas lui venir facilement et sans effort; mais c'est qu'il craint qu'elle ne vienne à s'égarer en la laissant s'élancer trop libre et trop spontanée : c'est qu'il se défie de lui-même, cet esprit si pur et si élevé; c'est que personne plus que lui n'écoute la voix de cette conscience littéraire, qui, elle aussi, a ses nobles scrupules qui tourmentent l'ame, et ses hésitations réfléchies qui arrêtent le cours de la pensée. Souvent nous en sommes sûrs, dans ces nuits silencieuses qu'il passe à nous créer ses chefs-d'œuvre, M. de Vigny pose sa plume, et s'accoude sur son papier, pour revoir et pour méditer encore : c'est qu'il ne pense pas que ce puisse être pour une vaine satisfaction de l'esprit qu'il soit permis d'élever la voix dans ce monde; c'est qu'il croit sincèrement à la grande mission de l'art et de la poésie; c'est qu'il aime à se la rappeler souvent; et c'est par là que, dans ses écrits comme dans ses paroles, son style harmonieux toujours, presque toujours nerveux et saisissant, ne manque pas de montrer en certaines parties un peu d'apprêt et de travail. Il n'est aucun écrivain, répétons-le donc, qui annonce et qui rappelle mieux que M. de Vigny ses livres et sa pensée écrite; il n'est pas jusqu'à cette tendance un peu sceptique qui s'est fait jour il y a quelque temps dans ses œuvres, qui ne se revèle en lui par quelque chose de profondément triste et amer en son sourire, et par une légère contraction de sa bouche; car lui aussi, il a parfois livré son ame à ce terrible mal de notre époque, qui s'appelle le Doute, lui aussi la Foi a semblé l'abandonner dans cette route brillante qu'il lui est donné de parcourir. Mais ces choses viendront plus tard en leur place : d'autres pensées doivent nous préoccuper encore.

Vous avez lu sans doute, dans la préface de *Chatterton*, ces trois tableaux qui s'y trouvent tracés, de l'homme de lettres, du grand et véritable écrivain et du poète : de l'homme de lettres, il est inutile d'en parler ici : mais rappelez-vous le grand écrivain que M. de Vigny nous montre puisant sa force dans une conviction profonde et grave, ayant médité dans la retraite sa philosophie entière, laissant se produire dans chacun de ses livres une partie de la grande œuvre à laquelle il travaille; rappelez-vous le grand écrivain studieux et calme, dominant ses passions, les faisant à son gré ou parler ou se taire. Ensuite, rappelez-vous le poète de M. de Vigny, le poète, doué aussi de facultés puissantes, mais trop inhabile à la vie matérielle de ce monde, se laissant

trop souvent emporter au ciel sur les ailes de l'imagination, le poète s'irritant des obstacles, se laissant vaincre et terrasser par les dégoûts et les abattemens que lui inspirent les froissemens et les résistances de la société. Oh! nous comprenons bien que M. de Vigny ait décrit ces deux hommes avec amour, qu'il ait fait preuve d'une vive intelligence de leur cœur et de leur esprit, car on voit se réunir dans ses livres des traits épars pris à ces deux tableaux : il tient à la fois de ce grand écrivain et de ce poète qu'il nous montre : seulement il est moins calme, moins dominateur, peut-être que le premier ; mais en revanche il a le tact exquis, la délicatesse ravissante du second ; il porte dans son cœur cette aspiration vers l'infini qui pousse incessamment le poète à tenter des voies nouvelles, à s'élancer dans les régions inconnues du monde.

Aussi, voyez comme M. de Vigny va de livre en livre, de travail en travail, brûlant aujourd'hui ce que la veille il adorait. Il débute par l'élégie, par des poèmes où s'épanche son ame jeune encore : il en est maintenant au roman historique ; il étudie et il anime une grande époque de l'histoire : Demain il voudra les applaudissemens du théâtre : plus tard, nous le verrons mettre en action au théâtre et dans les livres, non plus une époque, mais des idées. Il semble que cet inconstant voyageur éprouve le besoin d'aborder à tous les rivages, que cette pensée active veuille courir le monde sous toutes les formes. Disons enfin pour terminer ces rapprochemens que la nature forte, reposée, patiente de M. de Vigny se montre surtout dans *Cinq Mars,* qu'elle commence à reparaître dans *Servitude et grandeur*, que sa nature inquiète et passionnée de poète se révèle dans *Stello* et dans *Chatterton*.

Ce fut vers 1822 que parurent les premiers poèmes de M. de Vigny : officier d'infanterie, comme l'étaient en leur temps Descartes et Vauvenargues, il savait donner à la poésie les loisirs que lui laissait le service. Les plus anciens par leur date de ces poèmes qui paraissent en 1822, sont évidemment inspirés par l'étude et les souvenirs de l'antiquité païenne : on aperçoit que le jeune officier portait avec lui le vieil Homère dans son bagage de garnison. Mais bientôt il va puiser à des sources plus pures et plus vivifiantes. Dévoué au roi par tradition de famille et par conviction, il se souvient de l'alliance intime qui existe entre ces deux grandes protectrices, ou plutôt ces deux grandes créatrices de la France qui s'appellent la religion et la royauté : il est entraîné à son tour vers ce fleuve sacré où il semble que toutes les belles intelligences doivent aller chercher leur baptême : souvent l'inspiration biblique se montre alors dans les vers de M. de Vigny ; c'est tout surchargé de pensées dont se fortifie sa poésie qu'il revient de ces regions divines qu'ont parcouru tant de fois Châteaubriand et Lamartine, de ces régions ou bien mieux que sous le ciel d'Italie aurait pu se calmer l'indomptable génie de Byron. C'est dire assez du reste, que la Bible et Homère, voilà sûrement quels sont les deux grands maîtres qu'étudia surtout la jeune intelligence de M. de Vigny.

Après la première publication, cependant viennent de distance en distance des poèmes nouveaux qui montrent une poésie toujours plus riche et plus belle.

C'est, d'abord, le *Déluge* écrit dans les Pyrénées dans ce petit village d'Oloron, ou plus tard l'auteur devait placer une des scènes les plus dramatiques de *Cinq-Mars*. Citons seulement dans ce poème (car lorsqu'il s'agit de la poésie de M. de Vigny, qui se compose de tant d'exquises pensées, et s'embellit tant par les détails, essayer d'analyser serait une entreprise téméraire), citons seulement quelques vers d'une magnifique description de la grande catastrophe, où le monde s'abîmait pour revivre.

Tous les vents mugissaient; les montagnes tremblèrent,
Des fleuves arrêtés, les vagues reculèrent,
Et du sombre horizon dépassant la hauteur,
Des vengeances de Dieu l'immense exécuteur,
L'océan apparut. Bouillonnant et superbe,
Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,
De la plaine inondée envahissant le fond,
Il se couche en vainqueur dans le désert profond,
Apportant avec lui, comme de grands trophées,
Les débris inconnus des villes étouffées;
Et là, bientôt plus calme en son accroissement,
Semble dans ses travaux s'arrêter un moment,
Et se plaire à mêler, à briser sur son onde
Les membres arrachés au cadavre du monde!

Dans le poème, cette mâle et vigoureuse description du déluge, qu'il aurait fallu placer ici toute entière, forme un énergique contraste avec les touchantes amours d'une vierge et d'un jeune pasteur. Tous deux s'en vont chercher sur le Mont-Arar leur salut qui leur fut promis par un ange : tous deux attendent vainement que l'ange descende du ciel pour les emporter sur ses ailes; et entraînés par la vague qui monte toujours, ils deviennent les dernières et les plus innocentes victimes de la justice céleste. Tout le poème d'ailleurs est inspiré par ce verset de la Genèse : *Sera-t-il dit que vous fassiez périr le juste avec le méchant?* et il est rare que sous les voiles gracieux dont M. de Vigny sait les entourer ne s'agite pas dans ses poésies, une de ces austères et graves pensées dont se préoccupent les intelligences qui jettent d'avides regards dans les profondeurs des destinées humaines.

Mais nous arrivons aux jours où naquirent *Eloa* et *Dolorida*, ces deux filles les plus belles qu'ait enfantées la muse de M. de Vigny; et c'est ici surtout que vouloir raconter ce serait tenter l'impossible : *Eloa*, et *Dolorida*, il faut conseiller de les lire pendant le *calme adoré des heures noires;* mais montrons cependant en les faisant apparaître un instant telles que les dépeignent les deux poèmes, combien la manière de M. de Vigny suit docilement la loi de sa volonté.

Dolorida, ardente et passionnée, est née sous le ciel brûlant de l'Espagne; elle a pris pour devise : *Plutôt ton amour que ta vie.* Voici le portrait de *Dolorida* :

Est-ce la volupté, qui pour ses doux mystères,
Furtive, a rallumé ces rayons solitaires?
La gaze et le cristal sont leur pâle prison.

Aux souffles purs d'un soir de l'ardente saison,
S'ouvre sur le balcon la moresque fenêtre ;
Une aurore imprévue à minuit semble naître,
Quand la lune apparaît, quand ses gerbes d'argent
Font pâlir les lueurs du feu rose et changeant ;
Car sa flamme est auprès de celle de la terre,
Ce qu'est l'amour céleste à l'amour adultère.
Comme un fleuve de lait lentement répandu,
Inondant le tapis dans la chambre étendu,
L'astre mystérieux présente à l'œil des piéges.

Il éclaire, en montant, le velours bleu des siéges,
La soyeuse ottomane où le livre est encor,
La pendule mobile entre deux vases d'or,
La madone d'argent sous des roses cachée,
Et sur un lit d'azur, une beauté couchée.

Oh ! jamais dans Madrid un noble cavalier
Ne verra tant de grâce à plus d'art s'allier ;
Jamais, pour plus d'attraits, lorsque la nuit commence,
N'a frémi la guitare et langui la romance ;
Jamais, dans nulle église on ne vit plus beaux yeux
Des grains du chapelet se tourner vers les cieux ;
Sur les mille degrés du vaste amphithéâtre
On n'admira jamais plus belles mains d'albâtre,
Sous la mantille noire et ses paillettes d'or,
Applaudissant de loin l'adroit torréador.

Mais le poète va s'élever de la terre au ciel : sa poésie va rayonner de couleurs plus délicates et plus radieuses ; et comme la beauté espagnole va pâlir et s'effacer devant Eloa la beauté divine, Eloa presqu'un ange !...

Toute parée, aux yeux du ciel qui la contemple,
Elle marche vers Dieu comme une épouse au temple ;
Son beau front est serein et pur comme un beau lis,
Et d'un voile d'azur il soulève les plis ;
Ses cheveux partagés comme des gerbes blondes,
Dans les vapeurs de l'air perdent leurs molles ondes,
Comme on voit la comète, errante dans les cieux,
Fondre au sein de la nuit ses rayons gracieux.
Une rose, aux lueurs de l'aube matinale,
N'a pas de son teint frais la rougeur virginale ;
Et la lune, des bois éclairant l'épaisseur,
D'un de ses doux regards n'atteint pas la douceur.
Ses ailes sont d'argent ; sous une pâle robe,
Son pied blanc tour à tour se montre et se dérobe,
Et son sein agité, mais à peine aperçu,
Soulève les contours du céleste tissu :
C'est une femme aussi, c'est une ange charmante !...

Quelle peinture ravissante demandée à la fois aux mystérieuses impressions de

la nature et à ces ineffables descriptions de la Bible qui pouvaient faire pressentir déjà cet amour de l'ame que devait faire éclore le christianisme! On comprend facilement sans doute que pour parler des poèmes de M. de Vigny, il n'est autre chose à faire que de transcrire et de citer!

C'est en 1824 qu'*Eloa* était venue au monde littéraire. Deux années plus tard, en 1826, le roman de *Cinq-Mars* paraissait avec cet éclat dont chacun se souvient encore : ainsi c'est pendant ces deux années que le poète sut dire adieu aux rêves enchantés, aux mondes inconnus, aux mystiques pensées. Ainsi maintenant voici venir l'histoire avec ses graves enseignemens et ses austères souvenirs ; voici venir la sombre figure de Richelieu et la touchante figure de Louis XIII ; voici venir Marie de Mantoue, la jeune fille insouciante et coquette qui sait inspirer pourtant au jeune *Cinq-Mars* cet amour ambitieux qui doit le tuer : voici venir Cinq-Mars et De Thou, qui marchent ensemble dans la vie, appuyés l'un sur l'autre, puis qui s'en iront mourir ensemble toujours, sur le même échafaud.

On s'est demandé souvent pourquoi M. de Vigny avait quitté le domaine de la poésie pour celui de l'histoire et du roman : on a voulu voir les causes de ce changement dans l'accueil peu empressé, dit-on, qu'auraient reçu ses poèmes ; mais qu'y a-t-il de plus naturel pourtant que cette direction que prend ici M. de Vigny, et qu'est-il besoin pour s'en rendre compte d'imaginer je ne sais quelle orgueilleuse blessure cachée au fond de son cœur? Le jeune Alfred avait passé son enfance dans un vieux château tout rempli des souvenirs d'autrefois. « J'aimais toujours à écouter, nous dit-il, dans SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES, » et quand j'étais tout enfant, je pris de bonne heure ce goût sur les genoux » blessés de mon vieux père. Il me nourrit d'abord de l'histoire de ses campagnes, » et sur ses genoux je trouvai la guerre assise à côté de moi ; il me montra la » guerre dans ses blessures, la guerre dans les parchemins et les blasons de ses » pères, la guerre dans leurs grands portraits cuirassés, suspendus en beauce dans » un vieux château. »

Quoi de surprenant donc que les portraits cuirassés de ses pères devant lesquels l'enfant s'était extasié, aient inspiré plus tard au jeune homme, au milieu même de ses rêves poétiques, de détacher et d'embellir quelque partie de leur histoire? Quoi de surprenant que ses regards se soient portés vers cette époque, où les hommes cuirassés jouaient et perdaient contre l'impassible Richelieu les derniers débris de leur pouvoir féodal? Mais quelle que soit du reste la vérité en tout ceci, quelles que soient les causes qui ont inspiré *Cinq-Mars* à M. de Vigny, il faut leur porter une vive et sincère connaissance: *Cinq-Mars*, à son apparition, prit dans notre littérature la première place du roman historique : et depuis cette époque, il la garde toujours ; *Notre-Dame de Paris* ne l'a pas détrôné.

A peine ose-t-on répéter maintenant encore après tant d'autres que le grand secret du roman historique consiste à faire marcher de front la réalité et l'invention : et non-seulement il faut respecter la réalité éternelle, immuable des passions humaines en ce qu'elles ont en elles ce qui appartient à tous les temps ;

mais il faut encore songer à cette réalité mobile, individuelle, pour ainsi dire, qui appartient à chaque époque. Si l'on voulait une comparaison, peut-être on pourrait dire que la nature humaine et l'histoire doivent tracer fortement l'esquisse du tableau ; et que l'invention doit venir ensuite y répandre le coloris, ménager les ombres ou les lumières, jeter les teintes brillantes ou sombres et changer seulement en quelques parties les moins importantes le tableau qu'il lui faut animer.

Or, de ces deux pinceaux, pour ainsi dire, que doit employer tour à tour le roman historique, n'est-il pas vrai que l'auteur de *Notre-Dame de Paris* laisse de côté souvent celui qui doit marquer la première et la plus décisive empreinte? A chaque pas chez lui, l'invention dessine et jette çà et là des figures de sa fantaisie : du haut des tours de la vieille église qu'il a choisies pour cabinet de travail, le romancier est placé trop loin du monde pour le bien voir. Aussi est-ce un monde fantastique qui se déroule dans ses pages. L'esprit oublie vite, il est vrai, ce qui n'est pas le livre qu'il parcourt avec avidité ; il se laisse emporter dans cette atmosphère inconnue qu'élève et forme autour de lui cette imagination bouillonnante. Mais quand vient le moment où l'on pose le livre, où l'on se prend à réfléchir, la vérité et l'histoire revendiquent alors leurs droits méconnus ; elles viennent demander compte des émotions qu'ont fait naître les monstrueuses infortunes de Quasimodo ; elles viennent même détacher quelques fleurs de la couronne qui fut tressée pour Esmeralda.

M. de Vigny au contraire sait respecter la vérité éternelle et la vérité historique : il nous fait des hommes qui paraissent de leur temps ; il nous fait des passions et des hommes qu'on peut aimer et comprendre toujours. On comprend et on aime dans son livre cet amour d'Henri d'Effiat et de Marie de Mantoue, qui commence tristement dans le deuil après la mort du père d'Henri, pour finir plus tristement encore sur le billot de Richelieu : on comprend et on aime cet amour qui s'exalte chez Henri par le sentiment de l'impossible, et qui vient se placer doucement dans le cœur de la jeune Marie, durant les heures de la solitude qui succède à la pompe des cours, sur les bords du lac, sous l'ombrage des grands saules. Si pur et si parfait qu'il puisse être, on comprend même le dévouement du vertueux de Thou qu'indiquait d'ailleurs l'histoire, et que le romancier pouvait à coup sûr embellir. Et combien encore n'aime-t-on pas à juste titre le vieux Grandchamp, le vieux serviteur de la famille d'Effiat, Grandchamp qui arrive, malgré ses cheveux blancs, sur le bastion de Perpignan en même temps que son jeune maître, et qui meurt au pied de son échafaud du coup de hache qui le frappe, parce qu'il avait confondu sa vie avec la sienne ?.... Nous n'en finirions pas, en vérité, si nous voulions rappeler tout ce qu'il y a de profondément vrai dans les sentimens que met en œuvre l'auteur de *Cinq-Mars*.

Et cependant dans le beau livre de M. de Vigny, l'invention ne dépasse pas pour aller chercher l'intérêt l'étendue de son domaine : ce qu'il change, ce qu'il modifie à son gré, ce sont les figures historiques accessoires, c'est *Cinq-Mars* que l'histoire nous peint sans doute sous des traits moins beaux que ceux tracés dans le roman, c'est Marie de Mantoue qu'il fait capricieuse et inconstante, pour

que la passion de *Cinq-Mars* en ressorte mieux; mais Richelieu, mais Gaston d'Orléans, c'est l'histoire à la main qu'il les fait parler et agir. On a pu reprocher seulement à l'auteur de *Cinq-Mars* de n'avoir pas assez pénétré dans le caractère de Louis XIII. Saint-Simon est venu nous faire connaître ce roi dont la mémoire devait se réhabiliter dans la postérité. Saint-Simon est venu nous apprendre que non-seulement le fils de Henri IV était brave sur le champ de bataille, mais que s'il laissait son royaume à Richelieu, c'était amour pour la France, plutôt que faiblesse maladive et irréfléchie; qu'il agissait ainsi, parce qu'il pensait que le royaume qui n'avait pas marqué encore sa dernière limite au sein de l'Europe, que le royaume voulait pour cette œuvre la main de fer de Richelieu. M. de Vigny donc qui nous a peint en beaux traits Louis XIII, digne fils de Henri IV, dans la mêlée, aurait dû suivre plus complètement encore les traditions de Saint-Simon, et lui conserver plus de dignité vis-à-vis de Richelieu. Dans cette grande scène, par exemple, où le ministre dispute à l'amitié du roi la tête de Cinq-Mars, dans cette scène où il laisse Louis XIII en présence de sa table surchargée de papiers, en face de l'Europe qui s'ébranle de toutes parts; dans cette scène-là surtout, si Louis XIII était moins abattu aux pieds du cardinal, s'il cédait du moins avec intelligence, la vérité historique y aurait gagné et en même temps l'intérêt de cette partie du livre.

Ajoutons que M. de Vigny tient compte de la vérité historique dans l'ensemble de son œuvre, comme dans ses détails. Sous le ministère du cardinal de Richelieu finissait le grand duel qui s'était long-temps soutenu entre la royauté et l'aristocratie : après la trève glorieuse qui semble se faire sous le règne de Louis XIV, on allait voir venir le peuple dans l'arène, le peuple qui devait tenir peu de compte à la royauté de la victoire remportée à son profit sur la féodalité : M. de Vigny sait faire ressortir souvent dans son livre ce caractère de l'époque qu'il veut dépeindre : viennent d'abord au château d'Effiat les longs discours du vieux maréchal de Bassompierre, le représentant du passé; puis quand vous avez suivi dans toutes ses phases et ses vicissitudes la dernière bataille qui s'est livrée sous les ordres de *Cinq-Mars*, entre le ministre et les grands seigneurs, le jour où la tête de Cinq-Mars est tombée à Lyon, pendant que le palais cardinal est illuminé de toutes les splendeurs d'une fête royale, M. de Vigny résume alors par un mot toute sa pensée : *Il n'y a plus que le roi et nous*, s'écrie un homme qui passe dans une foule tumultueuse près de la statue d'Henri IV, nouvellement élevée; et Corneille et Milton, ces deux génies inconnus alors, qui doivent illustrer deux nations, Corneille et Milton s'arrêtent et réfléchissent ensemble sur les destinées mystérieuses des royaumes.

Aussi dans ce roman de *Cinq-Mars* ne sait-on qu'admirer le plus de la pureté de sa forme et de son style, ou de l'ingénieuse architecture du roman; que louer davantage de ses descriptions si vraies, si saisissantes, ou de ses conversations qui, pour être empreintes de l'esprit du temps, n'en gardaient pas moins toutes les convenances du langage? Aussi *Cinq-Mars*, comme nous l'avons déjà rappelé,

fut-il accueilli, en 1826, avec cet enthousiasme, qui pouvait alors honorer toute œuvre d'art consciencieuse et belle. Alors, disons-nous ; car, il faut le dire, ce fut une grande époque pour l'art et la poésie que ces 15 années où, long-temps foulées aux pieds par le mouvement belliqueux de l'empire, on les vit refleurir sur le sol de la France. Pour cette société calme et prospère que la restauration nous avait faite, sa littérature qui chaque jour s'enrichissait de fleurs nouvelles ne semblait-elle pas cette brillante couronne que le monde antique plaçait sur son front dans les jours de fête et de sérénité? Attentives à la voix de leurs poètes, la France, l'Angleterre, l'Allemagne se renvoyaient les noms de *Chateaubriand*, de *Byron*, de *Goëthe*, et les noms de *Victor Hugo*, de *Lamartine* et de *Vigny*! Le grand poète qui avait paru au commencement du IXe siècle avec son *génie du christianisme*, comme pour prendre possession de ce siècle au nom de la religion, *Chateaubriand* ajoutait plus d'un titre nouveau à son immense renommée. *Victor Hugo* dans de beaux vers dont il a depuis perdu le secret, célébrait les splendeurs de la France et de la royauté, et, dans le berceau d'un enfant qui venait de naître, leur montrait leur avenir. *Alfred de Vigny* après ses poëmes nous donnait le roman historique. Lamartine conduisait la poésie dans le ciel chrétien. Plus tard enfin c'étaient les grandes ombres de Shakespeare, et de Schiller qu'aux applaudissemens des uns, au mécontentement des autres on allait chercher avec pompe dans leurs tombeaux pour leur demander conseil sur les destinées de notre théâtre : et le pays tout entier semblait prendre parti dans ces querelles qui s'élevaient sur les questions littéraires ; pour elles il oubliait presque la tribune, tant son avenir sans doute lui paraissait assuré sous la domination d'un pouvoir qui avait fait ses preuves pendant huit siècles, et qui venait de lui rendre après vingt années de révolutions la liberté, le repos et la prospérité !

Durant ces dernières années de la restauration, M. de Vigny cependant resta long-temps dans le silence après le succès de *Cinq-Mars*. En 1829 seulement, au moment où tous les regards se dirigeaient vers le théâtre, il y fit son entrée par une traduction d'*Othello :* il devait y revenir deux ans plus tard avec son drame de *la Maréchale d'Ancre* demandé à cette turbulente minorité de Louis XIII qui servait de prélude aux grands événemens du ministère de Richelieu. Ce drame de *la Maréchale d'Ancre* commence d'une manière large et neuve. Auprès des intérêts politiques, on voit se produire une intrigue d'amour qui fait pressentir d'énergiques développemens. Dans la cour insouciante et joyeuse de la reine-mère et du jeune roi, se montre sombre et grave un corse, Michaël Borgia. Ennemi acharné de Concini, son ennemi par *Vendetta* de famille, son ennemi encore parce qu'il est le mari de Léonora Galigaï, Michaël vient d'Italie en France pour se venger du maréchal, et revoir au milieu de ses grandeurs Léonora qu'il aima jeune fille et pauvre. Malheureusement vers la fin le drame de M. de Vigny se précipite et marche un peu à l'aventure. Il semble que l'auteur était pressé d'en finir; sans doute il méditait *Stello*, et dédaignait le travail qu'il empruntait à l'histoire, pour la création qui ne devait rien demander qu'à sa pensée de poète.

J.

(*La suite à un des prochains numéros.*)

DEVOIRS ADMINISTRATIFS.

(4e et dernier article.)

On dit encore par habitude de langage la *carrière administrative*; mais en réalité, est-ce là une carrière? N'est-ce pas plutôt un terrain vague ouvert au parcours de toutes les ambitions?

Dans nos armées de terre et de mer, dans la magistrature, dans la finance, dans tous les services enfin, des réglemens, des lois même ont su pourvoir à la double garantie et des hommes employés et du pays qui les emploie; on exige des études préliminaires, des exercices préparatoires, un noviciat, en un mot; puis, viennent les classifications progressives des grades, et à l'extrémité de la route, on entrevoit une retraite dont le repos acquitte la dette de l'état.

L'administration n'a rien de pareil; on en sort comme on y entre; tout s'y fait arbitrairement.

Depuis la loi organique de l'an 8, on ne connaît qu'un préfet (1) qui ait atteint la limite légale de la retraite; sa longévité administrative a offert quelque chose de monumental qui lui a valu le respect de tous les événemens politiques, mais qui n'a fait que mieux ressortir la brièveté de la vie commune; quand on ne peut, sans exciter tant de surprise, arriver à sa trentième année de service, n'est-il pas évident que l'on a traversé, si l'on veut, une mer pleine de naufrages, mais que ce n'est pas une carrière que l'on a suivie.

Plus la vie publique est exposée aux regards, plus il importe qu'elle s'environne de considération; et quelle considération peut-on raisonnablement espérer pour l'homme devenu administrateur par hasard, qui, toujours sous le coup d'une révocation ou d'un déplacement, ne se présente aux populations que comme le dépositaire volant d'une autorité sans consistance?

On objecte que les ministres répondent de leurs agens, et que cette responsabilité ssrait impossible, si on ne leur laissait pas la liberté de les choisir et de les révoquer à leur gré; c'est, à mon avis, s'exagérer beaucoup les exigences d'une solidarité qui a toujours été et qui sera toujours plus illusoire que réelle.

Un maître de poste (je demande pardon de cette comparaison à tous ceux qu'elle pourrait blesser) un simple maître de poste a une responsabilité bien autrement sérieuse que celle d'un ministre, puisque chaque jour on le rend civilement passible du dommage causé par ses employés, et cependant, il ne lui est pas permis de les mettre au néant; l'existence d'un postillon a une garantie que n'a pas celle d'un préfet.

« Le maître de poste peut renvoyer un postillon, dit textuellement l'instruction générale de 1832, mais il ne peut lui enlever la qualité de postillon. »

De ce que l'inamovibilité est incompatible avec des fonctions politiques, faut-il induire que le principe opposé doive rigoureusement conserver une telle lati-

(1) M. de Jessaint, préfet de la Marne.

tude qu'on ne puisse, sans porter atteinte à l'indépendance constitutionnelle des ministres, imposer la moindre restriction à l'espèce de droit de vie et de mort dont ils jouissent? Non; il y a loin d'une autorité dont l'action, quelque étendue qu'elle soit, s'exerce dans des conditions déterminées à un pouvoir absolu dont les caprices ne sont contenus par aucun frein.

La distinction du grade et de l'emploi introduite dans l'armée, dans ce vaste corps dont tous les gouvernemens ont exigé, pour leur sûreté, une obéissance passive, concilie dans une juste mesure les droits respectifs de l'officier et du ministre; tout militaire peut être mis en disponibilité par décision ministérielle, mais il ne peut être rayé des contrôles sans jugement.

Le même système de garanties hiérarchiques protège le corps de l'intendance : près du cadre d'activité existe un cadre de disponibilité; le pouvoir discrétionnaire du ministre s'exerce sans obstacle entre ces deux positions, mais il lui est interdit d'aller au de-là; le cas de destitution sont soumis à une juridiction spéciale.

Sans faire une application identique de ces exemples, pourquoi ne pas constituer l'administration civile sur des bases analogues à celles de l'administration militaire? Qui s'oppose, je le demande, à ce qu'on établisse un double cadre tant pour les préfets que pour les sous-préfets? On resterait maître par là de suspendre au besoin les fonctions sans détruire le titre; les droits acquis ne seraient jamais abolis que sous forme de pénalité dans les cas graves où sévit la justice disciplinaire de tous les corps.

L'état des principaux fonctionnaires de l'ordre administratif ainsi assuré, autant qu'il peut l'être, ne pourrait-on pas également, pour balancer avec équité les obligations et les droits, régler dans les mêmes vues les conditions d'admission aux emplois et de retraite?

Quoi de plus simple à la fois et de plus moral que de rendre tout administrateur son propre économe en opérant chaque année sur le traitement qu'il touche une retenue destinée à former le fonds de sa retraite; aujourd'hui on ne prépare aucune réserve de cette nature, et, au lieu d'un avantage, il en résulte deux inconvéniens; c'est que d'abord, s'il y a lieu à une retraite, le trésor est obligé d'en faire les frais, et qu'ensuite, l'administrateur manque de tout encouragement, tandis qu'il pourrait être soutenu, dès ses premiers pas dans la carrière, par le noble espoir de ménager à sa vieillesse la ressource d'un droit acquis.

Quant à l'admission dans la carrière, il ne serait pas trop rigoureux, sans doute, d'exiger de celui qui veut être administrateur une éducation administrative.

M. de Gérando, appelé le premier en 1819 à ouvrir un cours de droit administratif, rendit hautement hommage à la sollicitude de Louis XVIII, qui avait voulu, disait-il, pourvoir aux besoins de l'avenir en préparant une génération d'administrateurs pénétrés de la connaissance de leurs devoirs.

« Ce prince, ajouta le nouveau professeur, ne pouvait mieux manifester sa volonté d'assurer à la France une administration équitable qu'en faisant passer

dans le domaine de la science les règles qu'elle doit observer, et qu'en introduisant cette science dans l'enseignement public; l'administration dont l'influence est si grande sur la prospérité générale, le bien-être et le repos des particuliers, attendait un noviciat, elle le désirait d'autant plus qu'en apparence la science qui la dirige peut offrir quelque chose de vague, d'indéfini, d'incertain, tandis que cette science doit avoir, comme toutes les autres, ses principes, ses déductions et ses règles; cette apparence trompeuse a pu donner à quelques hommes la confiance de débuter par une participation active à l'exercice de l'autorité; pour que les idées soient rectifiées, pour que les choses reprennent leur cours naturel, il faut qu'on sache bien que l'administration est un art et un art difficile qui ne doit pas être uniquement soumis à une sorte d'inspiration et dont il ne saurait jamais être permis de faire l'apprentissage aux risques et périls des administrés. »

L'état de langueur où, malgré les espérances de M. de Gérando, est tombé le bel enseignement qu'il a inauguré, n'a rien qui puisse étonner ou alarmer; si les chaires établies dans plusieurs facultés voient peu d'élèves zélés se grouper autour d'elles, on ne doit s'en prendre qu'à l'inutilité du titre que confère l'étude du droit administratif; mais que ce titre devienne la première condition d'aptitude aux emplois de l'administration, et les cours, on peut y compter sous quelque régime que ce soit, seront suivis avec ardeur.

Une éducation administrative, pour être complète, doit commencer dans les écoles et s'achever dans les affaires; l'essentiel est de ne compromettre aucune population en l'abandonnant aux essais d'un débutant comme ces victimes de la guerre que, dans le désordre des armées républicaines, on livrait au scalpel des apprentis chirurgiens. Les conseils locaux sont, si je puis les appeler ainsi, d'excellentes écoles d'enseignement mutuel; mais il y a encore un poste d'observation, un lieu d'exercice plus rapproché du jeu de la machine administrative, et qui par conséquent, me semble préférable; c'est le conseil de préfecture; placé au centre du département, il forme à la fois un bureau supérieur d'administration et un tribunal du premier degré, participe éventuellement à l'autorité et fait toujours corps avec elle.

Qu'un auditeur soit adjoint à chaque conseil de préfecture, qu'il n'y ait que voix consultative pendant un temps déterminé, qu'il soit tenu d'y remplir les fonctions de sécretaire, et en outre de suivre division par division les travaux de la préfecture, on aura bientôt 86 sujets formés par les leçons de la théorie et de la pratique et propres à relever dans l'opinion les emplois qui leur seront confiés, en y portant une instruction solide; si l'on ne réussit pas dans les choix à rencontrer les sympathies et à satisfaire les affections, ce sera beaucoup du du moins, de rassurer les intérêts; il y aura là une ressource morale d'une valeur précieuse, tandis qu'il n'y a rien de semblable à attendre pour l'administration active de cette institution des auditeurs au conseil d'état, conservatoire de luxe, où dix ou douze élus de la faveur n'étudient dans le contentieux que les accidens des procédures et demeurent aussi étrangers au mouvement des affaires qu'au maniement des hommes.

Il ne m'appartient en aucune manière de formuler un projet de loi et d'entrer dans le détail d'une organisation; je m'abstiendrai donc de rechercher quelles devraient être les règles de l'avancement des auditeurs aux conseils de préfecture; s'il conviendrait de leur accorder la moitié où les deux tiers des places de sous-préfets et de conseillers de préfecture vacantes; si la même part devrait être faite aux sous-préfets dans les préfectures disponibles, et si, tout ce qui excède cette proportion ne devrait pas rester en réserve dans la main du ministre pour les maires des villes, les membres des conseils généraux ou d'arrondissemens et, en un mot, tous ceux qui ont pu acquérir la triture des affaires publiques dans des fonctions gratuites. Le nombre des classes, la durée nécessaire du temps de service dans chaque classe, les différences relatives dans le traitement et l'abonnement affectés aux diverses positions, toutes ces questions de régime intérieur dont la solution n'a rien au fond de bien ardu, m'entraîneraient dans des developpemens sans opportunité; je n'insiste que sur les deux principales nécessités qui ont été signalées par M. de Talleyrand et M. de Gérando : Une éducation spéciale, un avancement hiérarchique. Qu'on en soit bien convaincu; ce n'est qu'en se soumettant à cette double condition d'ordre qu'il sera possible d'avoir un corps administratif régulièrement constitué; or tant que ce corps n'existera pas, il faudra craindre le droit électoral des communes; on sera contraint de s'en méfier comme d'un élément perturbateur et d'élever sans cesse la barrière déja si haute du monopole pour s'opposer au danger des envahissemens.

Créer des lumières, c'est créer des forces; donner un appui moral à l'autorité, c'est donner un appui réel au pouvoir.

Quelque soit donc, le gouvernement qui entre dans ces voies normales, il y trouvera une sécurité que la centralisation la plus vigilante ne porte pas en elle; mais ce ne sera pas assez d'avoir converti la procuration éphémère de ses agens en un titre virtuel, il faudra que, sans rien abandonner de la direction générale des affaires dont il répond, il leur laisse plus de latitude dans l'exercice des fonctions qu'il leur délégue; en fortifiant leur influence, il augmentera la sienne.

On a tant écrit depuis quelques années pour et contre l'émancipation des provinces qu'il serait fastidieux de reproduire ce long débat où il semble, d'ailleurs, que de part et d'autre on soit arrivé, comme dans toutes les discussions vives, à une limite extrême; si je ne me sens aucune propension à partager l'engouement de certains esprits pour l'absolutisme du monopole, je m'admets pas également qu'il puisse être venu à la pensée de personne, fut-ce dans le département même le plus éloigné de la capitale, de demander le rétablissement des anciennes provinces telles qu'elles étaient sous l'empire d'une législation dont tous les fondemens ont été changés. Revenir aux institutions du passé sans avoir ses conditions d'existence serait aussi impossible, en effet, qu'il serait absurde d'être arrêté dans la conciliation des intérêts actuels par des considérations d'époques, et de préférer les abus d'un régime aux bienfaits de l'autre; mais ce que je crois incontestable, c'est qu'il est de l'intérêt de tout gouverne-

ment, qui voudra être monarchique et prendre racine dans le sol, de n'avoir jamais à se dire : Toute la France est dans Paris.

Au-dessus de la circonscription départementale que plus de trente ans d'existence ont rendue chère aux habitudes, peuvent s'élever des centres provinciaux étroitement subordonnés à l'action du pouvoir exécutif, mais assez libres, d'ailleurs, pour faire toutes les affaires du pays dans le pays même ; il n'y aurait ni surcharge ni superfétation ; au lieu d'un préfet, le chef-lieu de la province aurait un préfet-général, comme le chef-lieu d'une division militaire, dont toutes les subdivisions départementales sont commandées par un maréchal-de-camp, a un lieutenant-général à sa tête. Un conseil administratif et judiciaire, intermédiaire indispensable entre le conseil de préfecture et le conseil d'état, assisterait ce haut délégué du pouvoir royal, et formerait en matière contentieuse le tribunal de second degré que sollicite l'intérêt des justiciables. Organisées de la sorte sans rompre aucun des liens qui les rattachent à un centre commun ni porter aucune atteinte au système unitaire de l'assemblée constituante, les provinces n'inclineraient pas sans cesse vers la capitale, elles vivraient davantage chez elles, on les verrait plus souvent suivre leurs inspirations ; elles auraient des activités, qui s'exerceraient dans leur intérêt propre, des ambitions qui n'appartiendraient qu'à elles seules, et la vie sociale répandue dans leur sein ranimerait jusqu'aux extrémités qui languissent le plus.

Ne nous le dissimulons point : une réforme partielle ne remédierait qu'à peu d'abus ; il faut une régularisation générale pour qu'il y ait harmonie parfaite entre toutes les parties de notre organisation administrative ; les conseils élus doivent avoir, comme les autorités constituées, une hiérarchie intelligente et de larges attributions depuis la base de la représentation locale jusqu'à son sommet.

Or, moins le mécanisme des institutions est compliqué, plus il offre de solidité ; que l'on commence donc pas niveler l'électorat municipal, si l'on veut qu'il fonctionne dans une égale mesure et toujours et partout.

Que tout Français inscrit au rôle de la contribution foncière soit électeur dans sa commune.

Que tout électeur communal soit éligible.

On n'aura plus à gémir sur ces disproportions choquantes qui se sont manifestées à la fois dans la quotité du cens et dans le nombre des votes ; les majorités se produiront d'elles-mêmes, telles qu'elles sont, avec toutes leurs pensées comme avec toutes leurs forces, et les intérêts nationaux sincèrement et complétement représentés absorberont les intérêts de partis.

Ce que chacun veut aujourd'hui, ce n'est pas seulement la liberté, c'est l'ordre dans la liberté. Eh bien ! la première condition de l'ordre, c'est le respect des droits généraux ; la loi électorale, je le rappelle avec Montesquieu, est une loi fondamentale, elle est préexistante aux partis et ne peut rester à la merci de leur domination ; en sortant du monopole on ne fera que rentrer dans le droit national ; la nation replacée dans la commune se retrempera aux sources de toutes ses franchises ; c'est de l'unité communale, toujours distincte et visible, principe et but de toute représentation, qu'elle s'élèvera de degrés en degrés à

cette majestueuse unité sociale, indestructible faisceau des familles politiques.

Allégnerait-on les dangers de l'élection générale et directe? Ces dangers, qu'on ne peut nier dans une sphère supérieure, ne menacent pas la commune : elle n'a ni théâtre pour l'ambition ni rôle pour l'intrigue; tous ses habitans se connaissent, tous sauront donc ce qu'ils doivent attendre de leurs choix, et comme il s'agira d'une action matérielle et immédiate, l'intérêt individuel, qui ne s'abdique jamais, ne manquera pas de leur prêter le discernement de ses instincts; l'élection, grâce à cette garantie intime, sera toujours, autant qu'elle peut l'être, l'expression d'une vérité.

Le projet de loi de M. de Martignac avait établi deux degrés électoraux pour la formation des conseils de département et d'arrondissement, mais à l'un et à l'autre de ces degrés, le droit restait subordonné à des conditions de cens qui le transformaient en privilége; la loi du 22 juin 1833 en partant d'un principe différent, n'a pas rencontré un meilleur résultat : les membres du conseil général et du conseil d'arrondissement sont élus par des assemblées cantonnales composées seulement des électeurs de députés, et des individus portés sur la liste du jury auxquels on adjoint, quand leur nombre est au – dessous de cinquante, les plus imposés au rôle des contributions directes.

L'économie d'un tel système semble tendre à fixer dans le cercle du monopole une partie essentielle de l'élément électoral et à en briser l'énergie en l'isolant de la commune.

Cette déplorable solution de continuité peut être évitée sans peine, si elle ne tient pas en effet à un calcul politique; il suffit que les conseils municipaux, produit spontané des suffrages de tous les contribuables, soient appelés à élire les délégués de chaque canton au conseil de département ainsi qu'au conseil d'arrondissement, et qu'à leur tour, les membres de ces deux conseils aient mission de nommer au conseil provincial qui devra être placé au faîte de la hiérarchie, quand on voudra compléter en le couronnant l'édifice de la représentation. Dès lors plus de facultés exceptionnelles, plus de prétentions jalouses, plus de droits rivaux; les intérêts mis en faisceau dans la commune et liés, pour ainsi-dire, à leur naissance, germent et grandissent de tous côtés à la fois; leurs ramifications se touchent, se pressent, s'enlacent et rien n'en gêne l'essor, soit qu'elles s'étendent des extrémités à la circonférence, soit qu'elles montent de la base au sommet.

Rapprochez ce tableau, tout hypothétique qu'il soit, de la situation actuelle et comparez :

Nous n'avons, je l'ai prouvé, qu'une création interrompue où tout est encore vague, défectueux, incohérent. Quel changement de perspective si le monopole et la centralisation frappés du même coup, faisaient place au droit commun et à l'administration du pays par le pays! Comme tout prendrait aussitôt une physionomie nouvelle! Que de nobles missions à remplir! que de hautes moralités à faire entendre!

Ah! s'il m'était permis de m'élancer au-devant de ce jour de réforme, que j'appelle de toute l'ardeur de mes vœux, plus heureux qu'aujourd'hui je n'au-

rais qu'à lire dans les institutions pour tracer à chacun la ligne de ses devoirs; les bonnes lois sont des règles de conduite qui n'ont besoin ni de commentaires ni d'injonctions; on les comprend sans effort, on les observe sans répugnance; ce n'est jamais pour elles que les gouvernemens sont réduits à demander l'appareil menacant des sanctions pénales; non, il n'y aura plus lieu de se plaindre que les colléges communaux restent déserts, lorsque l'électorat et l'éligibilité seront dégagés de toute entrave et purs de tout mélange; non, l'on ne sera plus dans l'alternative de fermer le scrutin ou de ne l'ouvrir que pour des fonctionnaires salariés et des pensionnaires de l'état, quand les votes auront une valeur effective; il deviendra inutile de gourmander l'apathie de l'électeur dès le moment où découvrant à ses regards une hiérarchie de conseils étayés sur la commune et gradués dans un parallélisme exact avec chaque autorité, on pourra lui dire :

« Voici des garanties pour tous vos intérêts; il ne dépend que de vous d'en profiter; vous êtes maître de faire vos affaires vous-même ou d'en confier le soin à des organes de votre choix.

» Au conseil municipal, vous recevrez du maire que vous avez nommé les comptes d'une gestion de famille; il vous exposera denier par denier l'usage qu'il a fait du patrimoine de la commune; vous pourvoirez vous-même à la garde de votre champ, à l'entretien de votre église, aux réparations de vos chemins; rien ne se fera que par vous et pour vous.

» Un contrôle d'une autre nature vous sera dévolu au conseil d'arrondissement; vous ne viendrez pas seulement dans cette assemblée pour répartir l'impôt entre les cantons, mais pour faire connaître au pouvoir, par l'entremise du sous-préfet, les besoins et les vœux des communes et pour combiner avec ce fonctionnaire toutes les améliorations qui embrassent un intérêt collectif ou qui nécessitent le concours de plusieurs localités.

» Le conseil départemental déroulera devant vous un horizon plus vaste; vos yeux planeront comme d'un point culminant sur un territoire immense; ce ne sera plus un agent subalterne du pouvoir, mais bien un administrateur en communication directe avec le gouvernement, qui, après vous avoir soumis le rapport détaillé de ses travaux, recueillera toutes vos propositions et joindra ses efforts aux vôtres pour assurer la prospérité des intérêts généraux.

» Lorsqu'enfin le conseil provincial vous portera aux confins de la représentation administrative, héritier bénéficiaire des attributions si nombreuses et si importantes qui surchargeaient la centralisation, vous pourrez ranimer tout ce qui languissait et terminer tout ce qui ne finissait pas; aucune question d'utilité sociale, si haute qu'elle soit, ne vous sera interdite; d'abondantes lumières éclaireront vos pas, et, ce qui vaut mieux, peut-être, vous aurez pour appui la ferveur d'un patriotisme renaissant.

» Ainsi, marchez dans votre indépendance, marchez en pleine sécurité, l'avenir de votre pays n'est plus dans des mains qui lui sont étrangères, il est dans les vôtres.

» Si quelque litige vous conduit devant la justice administrative, soyez égale-

ment sans inquiétude: sa compétence n'est plus équivoque, sa jurisprudence n'est plus vacillante: elle a, comme les tribunaux civils, deux degrés distincts de juridiction afin de pouvoir réparer ses erreurs; et le conseil-d'état, composé pour le contentieux, de magistrats inamovibles, est sa cour suprême.

» Les autorités placées au milieu de vous pour exercer toutes les fonctions de l'administration active, les préfets, les sous-préfets, les conseillers de préfecture s'offrent aussi avec des gages de sûreté dont ils ont été trop long-temps dépourvus; ce n'est plus une commission éventuelle que leur a délivrée le bon plaisir d'un ministre; ils appartiennent à un corps constitué, ils suivent une carrière brillante, ils ont un titre honorable, et que leur éducation les rend capables d'honorer; au lieu donc de ne leur laisser par le refus de votre concours que la puissance du mal, rendez-leur le bien facile en le faisant avec eux; l'homme qui ne travaille pas en vue des circonstances, mais des années, l'homme qui aspire à se reposer dans une retraite considérée après de longs services, a toujours devant les yeux cette postérité contemporaine dont les châtimens sont mortels aux existences politiques; et comment d'ailleurs l'esprit et le cœur ne s'élèveraient-ils pas dans l'exercice de si grandes et si belles fonctions, dans le contact de tant de supériorités intellectuelles et de caractères d'élite!

» Quelle sphère d'idées l'administration n'ouvre-t-elle point? N'embrasse-t-elle pas tout? ne domine-t-elle pas tout? n'est-ce pas elle, s'il est vrai que la paix soit l'état habituel de la société et la guerre l'état d'exception, qui régit la vie ordinaire, tandis que la justice elle-même n'intervient que dans les crises? n'est-ce pas à elle qu'est remise la garde de l'ordre public, c'est-à-dire de la religion, des mœurs, de l'enseignement et de tout ce qui fait la sûreté morale d'un peuple? n'est-ce pas sur elle que repose le soin de protéger et les lettres et les arts, et l'agriculture, et l'industrie, et le commerce? Sentinelle vigilante de la civilisation, elle se présente donc, moins comme une autorité que comme une providence, et l'on peut, l'on doit tout attendre d'elle lorsqu'elle est dans toutes les conditions de sa nature et qu'elle agit dans toute sa liberté. »

Je ne sais si je m'exagère la puissance de cette grande faculté sociale, mais je la peins telle que je la conçois; je n'ai d'autre enthousiasme que celui d'une conviction profonde; c'est ma foi seule qui parle et qui doit, je l'espère, obtenir grâce. Le passé, le présent, tout s'est effacé pour moi devant l'avenir; et si j'ai salué avec l'ardeur d'un ami les destinées de l'administration, c'est parce qu'il m'a paru que les regrets d'une carrière brisée ne pouvaient mieux s'éteindre que dans les espérances du bien public. ADOLPHE DE PUIBUSQUE.

GRANDE PRIME DE CINQ MILLIONS

Les murs des maisons de Paris n'étaient plus assez hauts pour les immenses affiches, pour les placards monstres que les spéculateurs et les industriels étalaient depuis quelques semaines à tous les yeux ; de toutes parts, dans toutes les rues, sur toutes les places, des tentations de fortune se dressaient aux yeux du peuple.

A Paris, où se meut tant de misère ! des promesses d'argent, des PRIMES, des DISTRIBUTIONS DE SOIXANTE QUINZE MILLE, DE CENT QUATRE-VINGT MILLE, DE DEUX CENT CINQUANTE MILLE FRANCS ! résonnaient à chaque carrefour.

Et le pouvoir laissait faire ! et les ministres actuels n'osaient arrêter tant de dévergondage, et il y avait bien des raisons pour les empêcher de le réprimer, car eux-mêmes avaient donné l'exemple de ces primes en en joignant aux obligations de la ville de Paris, aux actions des quatre canaux, aux emprunts d'Autriche, de Piémont et d'Espagne... Mais, tout-à-coup, malgré ses antécédens, le pouvoir a fait main-basse sur toutes ces spéculations qui ne lui rapportaient rien.

Le pouvoir a bien fait dans l'intérêt de la morale ; mais quand on se fait vertueux il ne faut pas s'arrêter en chemin.

Vous avez supprimé la loterie, c'est bien :

Vous empêchez les primes et les distributions, c'est à merveille ;

Mais voilà une GRANDE PRIME DE CINQ MILLIONS qui subsiste *toujours*... Il est vrai que c'est vous qui la gagnez... ça ne fait rien, la vertu vit de sacrifice. Renoncez, renoncez à cet argent qui pue le sang, la débauche, la honte et le suicide.

FERMEZ LES MAISONS DE JEU !

Depuis long-temps le public prête peu l'oreille au parlage vulgaire de la chambre des députés. Quand la voix de notre Berryer ne tonne pas, qui est-ce qui écoute ?... Cependant, la semaine dernière, les mères, les pères de famille sont restés attentifs aux paroles de M. Gaëtan de La Rochefoucauld, de M. Salverte, de M. Bernard, de M. Dugabé, de M. de la Boulie, de M. Lafitte et de M. de Lamartine. »

Tous ces députés élevaient la voix contre les maisons de jeu ; tous ces députés étaient appuyés dans leurs votes par l'honnêteté publique ; tous ces députés n'ont eu contre eux que le ministère... et le ministère, en reconnaissant que ce qu'on lui demandait était juste, bon, moral et désirable, a refusé parce que les maisons de jeu lui rapportent *cinq millions !*

Mais si l'on ne ferme pas ces portes qui s'ouvrent si larges à l'oisiveté, à l'amour de l'argent, aux mauvaises passions, les vols seront de plus en plus nombreux dans Paris.

C'est égal : nous ne fermeront pas ces portes, car il en sort pour nous CINQ MILLIONS !

Mais si vous laissez ces maisons ouvertes, les jeunes dupes qui y viendront,

finiront par perdre leur probité et se feront fripons pour maîtriser et diriger le sort ; mais des familles auront à rougir de leurs enfans !

C'est égal, les tapis verts nous rapportent CINQ MILLIONS.

Mais ce n'est plus seulement du déshonneur, de la honte, c'est du désespoir, des larmes, du sang qui découlent de ces repaires de joueurs ; on s'y tue, on se maudit, on s'y damne : c'est la demeure du suicide, fermez-la.

Non, ces maisons sont d'un grand revenu ; elles nous valent CINQ MILLIONS !

Voilà à peu près l'analyse des débats de l'autre jour. Ce n'est point pour faire de la politique que l'Écho a répété les paroles prononcées au palais Bourbon ; ceci, selon nous, n'est que de la *morale* et de l'*immoralité*, ceci n'est qu'une question de famille... Nous qui avons voué notre plume au catholicisme, nous devons chercher à flétrir tout ce qui mène au désespoir, au suicide et à l'enfer... Nous plaindrons donc le pouvoir d'être dans la nécessité de repousser une demande de *morale* par une réponse d'*argent*.

Aujourd'hui que les budgets ne sont pas refusés, aujourd'hui qu'on vote les milliards à la course et en riant, que les ministres ne demandent-ils *cinq millions de plus*.

Si j'étais ministre, je viendrais dire aux deux chambres :

En France, le nombre des voleurs s'accroît à cause des maisons de jeu ;

En France, l'honneur et la probité se perdent dans bien des familles à cause des maisons de jeu ;

En France, bien des ouvriers ont été détournés de leurs travaux, bien des commis de leurs comptoirs, à cause des maisons de jeu ;

En France, dans les bagnes, il y a bien des faussaires à cause des maisons de jeu ;

En France, il y a bien des familles vêtues de noir parce que leurs fils se sont fait sauter la cervelle sur les murailles des maisons de jeu ;

Députés de France, augmentez le budget de cinq millions de plus, et le pays aura moins de voleurs, moins de faussaires, moins de honte, moins de larmes, moins de sang de suicidés... Je le demande, si un ministre parlait ainsi, quel serait le pair, quel serait le député qui ne voterait pas *les cinq millions* de plus ?...

Il y aurait bien un autre moyen de remplacer LES CINQ MILLIONS rouillés de larmes et tachés de sang ; ce serait de prier le ministère de faire des économies... mais cela lui est impossible, il a tant d'avidités, de cupidités, d'obséquiosités, de servilités à satisfaire, à entretenir et à solder. J. W.

LES GROTTES D'ARCY.

D'où vient que l'homme avide de connaître, court si loin de son pays pour satisfaire sa curiosité ; d'où vient qu'il affronte mille dangers, et dépense des sommes considérables, tandis que souvent il néglige ou recherche faiblement les objets curieux et les merveilles que possèdent les lieux qui l'ont vu naître?

C'est ce que bien souvent je me suis demandé, et je n'ai pu autrement m'en expliquer la raison, si ce n'est que notre amour-propre joue un plus grand rôle dans un voyage à l'extérieur, et qu'un voyageur, n'obtient une certaine considération dans le monde, que lorsqu'il a parcouru, même légèrement, maintes contrées éloignées, et qu'il a pu broder, sans contrôle, s'il l'a voulu, quelques fables agréables, et embellir ses récits de faits imaginaires ou fort exagérés ; tandis que notre propre pays est trop connu de nos compatriotes pour que nous puissions impunément y altérer la vérité. Puis chercher à voir ce que chacun peut voir aussi facilement que nous, cela ne chatouille pas assez notre vanité ; nous voulons acheter de la célébrité avec l'argent que nous dépensons sur les grandes routes, et les grands chemins étrangers peuvent nous en fournir plus que ceux de notre pays. Voilà pourquoi tant de gens s'y portent de préférence.

Pourtant il faut en convenir, la France n'a rien à envier aux autres nations, soit pour la beauté, la variété de ses productions, soit pour la richesse de ses provinces, la magnificence de ses paysages, les souvenirs historiques de ses châteaux et de ses villes, les restes de ses antiquités, la majesté de ses fleuves, la fraîcheur et l'aspect pittoresque de ses vallées, enfin les merveilles qu'en certains lieux y étale la nature.

Au nombre de ces merveilles, il faut mettre en première ligne les grottes d'Arcy, visitées par notre célèbre Buffon ; que bien des voyageurs ont aussi admirées, mais qui néanmoins n'ont pas encore la célébrité qu'elles méritent.

Ces grottes, situées à l'extrémité du département de l'Yonne, sont éloignées de deux lieues environ du beau bourg de Vermanton, lequel est à une lieue de la petite ville de Cravant, et sur la grande route de Paris à Dijon, dans une belle contrée ornée de riches coteaux et de guérets produisant d'abondantes récoltes.

En quittant ce bourg, je suivis un charmant vallon parcouru par la rivière de Cure abondante (qui le croirait) en saumons, et dont les bords rians sont ornés tantôt d'habitations, tantôt de groupes d'arbres jetés ça et là, et qui offrent aux voyageurs une diversité d'objets, un charme de détails, une beauté d'ensemble qui le frappent et l'enchantent.

Arrivé au bourg d'Arcy, j'appris que les grottes qui portent ce nom en étaient distantes d'environ une demi-lieue ; que l'antique et respectable famille qui les possèdent depuis long-temps s'appelle *d'Acée*, et qu'elle est propriétaire depuis plusieurs siècles d'un vieux manoir, voisin, il est vrai, du bourg d'Arcy, mais

situé toutefois dans un hameau indépendant de ce bourg, nommé *Vaux-Sainte-Marie*, où je trouverais des guides pour me mener aux grottes.

Sur le champ je m'y acheminai, et passai au pied du beau château d'Arcy, possédé héréditairement par la famille de ce nom, puis par le marquis de Rancogne, et aujourd'hui par le comte de la Bourdonnaye. Il est bâti sur le penchant d'un coteau, et orné d'une belle terrasse construite en pierre de taille, du haut de laquelle on domine tout à la fois le bourg, un vallon délicieux, et la jolie rivière de Cure qui le parcourt.

Lorsque je fus arrivé au gothique manoir de Vaux-Sainte-Marie, j'y obtins en effet des guides munis de lanternes et d'une provision de chandelles, faute de torches ; et après avoir côtoyé la rivière pendant un quart-d'heure environ, et longé à ma droite de riches et beaux vignobles, nous descendîmes le coteau que nous parcourions, et lorsque nous eûmes traversé un petit bois et tourné à main droite, nous nous trouvâmes en face de l'entrée des grottes célèbres que je venais visiter.

Alors, mes guides ayant ouvert la porte basse et étroite qui en ferme l'entrée, me firent suivre un passage peu élevé où je ne pouvais avancer qu'en me courbant; mais bientôt je me trouvai dans une caverne immense, où le son de nos voix retentissait avec force et se répétait dans les grottes voisines.

A l'exception de son élévation et de son étendue, cette caverne n'offre rien de curieux, et ne semble placée là que pour servir de vestibule à ce vaste palais souterrain qui m'a paru avoir un quart de lieue de longueur.

Toutes les grottes se suivent et se communiquent ; mais les passages qui conduisent des unes aux autres ne sont pas toujours faciles à franchir : tantôt il faut descendre par une pente raide et difficile, d'autres fois il faut escalader des endroits escarpés et glissans ; ailleurs, le sentier est si étroit à cause des sources qui y coulent, qu'on ne peut y mettre qu'un pied devant l'autre.

Une ouverture peu large, appelée par mes guides *Trou-Madame*, m'introduisit dans cette suite de grottes. La première se nomme *salle des colonnes* ; à cause de deux espèces de piliers formés par la concrétion calcaire que l'eau a peu à peu déposée en dégouttant de la voûte sur le sol, et qui est parvenue, par ces dépôts successifs, à former deux espèces de fûts de colonnes en piliers qui s'élèvent jusqu'à la voûte. Cette salle ou grotte contient beaucoup d'autres énormes stalactites, tantôt larges et arrondis comme des colonnes grecques, tantôt sveltes, menues et élancées comme des colonnettes gothiques. Là encore, des chapiteaux, des volutes et des corniches.

Dans une grotte suivante, on croit voir des statues ; entr'autres, une Vierge portant l'enfant Jésus, puis le buste d'un évêque coiffé de sa mitre, puis des torses, des bras, des jambes ; on dirait un atelier de statuaire.

Les voûtes, à leur tour, étalent les ouvrages les plus singuliers ; tels que des cônes renversés, des stalactites rappelant les glaçons qu'on voit l'hiver suspendus aux toits et aux gouttières ; ou bien des masses énormes terminées les unes en pointe, d'autres arrondies, tranchantes ou aplaties, et formant des arcades, des archivoltes, tantôt à pleins ceintres, tantôt en ogives ; tandis que d'autres grot-

tes montrent leurs voûtes si unies, qu'elles semblent avoir été taillées dans le roc par la main des hommes.

Là, mille voyageurs curieux ont écrit leurs noms, et contre mon habitude, je me suis laissé aller, par imitation, à en faire autant ; mais ce nom que ma main se permit d'y tracer sera digne de ma renommée ; écrit avec du noir de fumée, un souffle ou un coup d'aile d'une des innombrables chauve-souris que ces grottes renferment l'effacera, et il aura disparu avant de s'être fait connaître.

Au reste, mieux vaut une honnête obscurité que cette renommée à laquelle tant de gens aspirent, et qui n'obtiennent souvent une mention dans l'histoire que pour rappeler aux races futures des noms odieux, méprisables et déshonorés ! Aussi, que de célébrités voudraient pouvoir arracher la page qui les concerne ! Et un jour viendra sans doute encore où les prétendus grands hommes de notre époque, célèbres par leurs parjures, leurs trahisons, leurs fourberies et leurs usurpations de toute espèce, tomberont de leur piédestal, et seront renversés et brisés par ceux-là même qui les y auront élevés ! Oui, ces géans de la fortune, enfans de l'audace et de la perversité, se dissiperont à leur tour en fumée au moindre souffle du malheur, et leurs noms seuls leur survivront, afin que nos neveux évitent leurs exemples en apprenant quel fût leur sort !...

A ces grottes succède celle dite *salle des mausolées*, parce qu'on croit y voir des monumens funèbres de toute espèce. Les uns se terminent en pyramides, d'autres sont surmontés de colonnes tronquées, etc., et la voûte est hérissée de stalactites imitant des larmes brillantes et congelées. Rien n'est lugubre et imposant comme cette grotte : la faible clarté de nos flambeaux perçait à peine les ténèbres épaisses qui nous enveloppaient ; et cette lumière fugitive et vacillante qui ne faisait qu'effleurer chaque objet, et qui ensuite allait se perdre derrière un monument pour en éclairer un autre, me rappelait les processions des antiques Égyptiens et celles des premiers chrétiens dans les sombres et vastes cryptes, et dans les catacombes consacrées à enterrer leurs morts.

D'autres grottes suivent celle-ci ; entr'autres, celle dite la *salle de l'orgue*, à cause d'une espèce d'orgue en stalactite qu'on y admire, et dont les tuyaux produisent quelques sons sourds lorsqu'on les frappe. Mais, le croira-t-on ? des barbares le mutilèrent, et les guides me dirent que Louis Bonaparte, entr'autres, en fit enlever une partie pour l'emporter ; de sorte qu'il a déterrioré cet objet curieux, uniquement pour devenir possesseur de débris qui, hors de ces lieux, n'ont plus été que quelques morceaux de plâtre !

Les Anglais sont surtout célèbres pour ces sortes de sacriléges, et il n'est guère de chefs-d'œuvre qu'ils ne se plaisent à mutiler ainsi pour en emporter chez eux quelques parcelles. Ne pourrait-on pas, à bon droit, appeler de tels amateurs les *Attila des arts ?* Pour mon compte, j'aurais volontiers maudit lord Elgine, lorsque j'aperçus au musée de Londres les magnifiques bas-reliefs qui ornaient auparavant la frise du Parthénon. Tous ces chefs-d'œuvre du génie grec me parurent décolorés et désenchantés sous le ciel brumeux de la froide Angleterre. En effet, il en est des arts comme des plantes exotiques, qui perdent beaucoup

à changer de climat, et qui ne font que languir loin des lieux qui les ont vus naître.

Au fond de cette grotte se voit une masse compacte de pétrification, appelée le *tas de neige* parce qu'elle en a la blancheur et l'éclat. Le *pain de sucre* est une autre masse de concrétion brillante, de la forme d'un cône, et qui ressemble au plus beau sucre blanc. La colonne dite du *prince*, qu'on y voit aussi, est la jonction des sommets de deux cônes opposés, produits également par les dépôts successifs de l'eau tombant de la voûte, et qui, il y a quarante ans environ, ont fini par former de cette manière une espèce de colonne s'élevant du sol jusqu'à la voûte.

La grotte appelée la *Grande-Salle* est immense, mais n'offre rien de curieux, non plus que la *salle aux berceaux*, ainsi appelée par les guides, sans que j'aie trop pu en connaître la raison, sinon que le sol, formé de tuf, semble parqueté par des ciselures de formes variées, qui paraissent avoir été creusées par la chute successive des gouttes d'eau tombant de la voûte. Ces rebords nombreux ont de trois à quatre pouces d'élévation, et forment ainsi des creux qui apparemment auront mérité des guides, et sans aucune ressemblance, le nom impropre de *berceaux*.

La *salle des boucheries*, en revanche, et celle aux *draperies*, possèdent des phénomènes aussi nombreux que curieux et extraordinaires. La première représente une boucherie où semblent suspendus, les uns près des autres, différens animaux écorchés, et en face est une espèce de cœur énorme appelé *cœur de bœuf*, lequel offre de la ressemblance avec ce viscère.

La *salle aux draperies* n'est pas moins curieuse, et l'on y est frappé d'admiration en élevant les yeux vers la voûte, d'y voir les magnifiques draperies en stalactites qui la décorent. Elles ressemblent à des riches et lourdes étoffes, au bas desquelles seraient suspendues de larges franges et des glands.

La *salle aux abîmes* est une caverne encombrée d'énormes débris de rochers entassés les uns sur les autres, que l'eau en s'infiltrant semble avoir détachés successivement de la voûte, maintenant unie partout.

Mais la grotte dont l'aspect me parut le plus imposant, est celle appelée *salle de l'autel*. Elle est immense, et montre à son extrémité une sorte d'autel en stalactite, fort élevé, surmonté d'une espèce de fût de colonnette à qui on donne le nom de *cierge pascal*. Lorsqu'on est parvenu de l'autre côté, on se croit réellement dans une chapelle. On y voit le devant de l'autel un siège de même matière est à côté, et dans un enfoncement s'aperçoit une espèce de sacristie.

Un des guides s'étant mis à y entonner le *Gloria in excelsis*, les sons de sa voix qui retentissaient et se répétaient dans ces grottes profondes et sonores, remplirent mon ame d'un saint respect, d'une vive émotion et d'imposantes pensées. Je me figurai voir Dieu, pénétrant d'un regard les voûtes épaisses de ces vastes souterrains, écouter nos chants et accueillir nos vœux et nos prières après les avoir élevées jusqu'à lui. Je m'inclinai à cette idée de son immensité et de sa toute-puissance, et je ne me considérai plus que comme un atôme que

sa bonté infinie daignait laisser vivre quelques instans, afin de pouvoir contempler et admirer ses œuvres et adorer leur auteur.

Les chants ayant cessé, je quittai ces lieux et traversai d'autres grottes pour aller voir une pétrification nommée la *coquille de saint Jacques*, concrétion ressemblant en effet à une énorme coquille renversée et assez élevée au-dessus du sol pour qu'on puisse se placer dessous.

Il ne me restait plus alors qu'à pénétrer dans la dernière des grottes, à la suite de celle-ci. Une ouverture de deux pieds au plus de hauteur et autant de largeur y conduit; on le nomme le *trou du renard*, et ce ne fut qu'en me couchant à plat ventre, et après des efforts infinis que je parvins dans l'intérieur. Malheureusement je ne fus pas récompensé des mes peines, et je ne trouvai qu'une grotte bien petite et bien basse, privée de toute curiosité. Ayant cassé à la voûte un morceau de pétrification, j'en trouvai l'intérieur brillant, et dur, l'extérieur jaunâtre et ressemblant à un morceau d'os.

Mes guides me racontèrent que quelque temps avant que je ne vinsse, un homme assez replet avait voulu aussi pénétrer dans cette grotte, mais, qu'à sa grande frayeur, il s'était trouvé retenu dans le passage bouché par sa personne, sans pouvoir ni avancer ni reculer, et qu'il y serait probablement resté jusqu'à la résurrection des corps, si après beaucoup d'efforts, et en le tirant par les jambes, ses guides ne fussent parvenus à le délivrer de cette désagréable position.

Au sortir de ces lieux je fus ramené sur mes pas jusqu'à une autre ouverture assez étroite, appelée, apparemment pour qu'il y en eut pour tout le monde, *Trou-Monsieur*, et qu'il me fallut franchir pour aller voir les lacs. Ils sont au nombre de deux : le premier est un bassin fort grand, et quoiqu'on l'ait sondé, on n'a jamais pu en connaître la profondeur. Lorsque Louis Bonaparte, alors colonel d'un régiment de chasseurs à cheval, vint visiter ces grottes, le préfet de l'Yonne lui fit construire une petite nacelle dont il se servit, m'a-t-on dit, pour naviguer sur ce lac. Le second est plus petit et dans une autre grotte dont la voûte, de forme elliptique, se termine par une espèce de dôme. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine que je parvins à descendre jusqu'à son bord.

Chacun devinera sans peine que ces lacs ne peuvent être autre chose que des sources alimentées par les eaux de pluie, qui, s'infiltrant à travers la terre dans les grottes, par leurs voûtes et leurs parois, vont ensuite se réunir dans ces vastes bassins et puis se jeter, par des conduits inconnus, dans la rivière de Cure, qui coule au fond du vallon, et dont elles vont grossir les flots.

On doit également conjecturer que beaucoup de montagnes et de collines renferment de semblables souterrains, destinés à être les réservoirs des eaux du ciel et à donner naissance par un travail mystérieux, aux fontaines, aux ruisseaux et aux fleuves.

Quoi qu'il en soit, telles sont ces grottes curieuses, qu'aucun récit ne saurait bien décrire, et dont les merveilles sont si multipliées et si variées, qu'on pourrait à juste titre graver ces mots au-dessus de la porte d'entrée : Museum de la Nature.

Le baron de Mengin-Fondragon.

ESQUISSES LITTÉRAIRES.

M. JULES JANIN.

Au milieu des innombrables ruines que notre siècle a entassées autour de lui, il est une puissance qui est restée debout, qui même a vu s'augmenter son autorité à mesure que les autres puissances perdaient tout crédit. Cette puissance c'est la presse. Qu'on la préconise ou qu'on lui jette l'anathème, peu importe, elle est un fait; heureux ou sinistre, ce fait est incontestable. C'est la presse qui a tué tous les pouvoirs qui sont morts, et qui a élevé tous ceux qui sont encore debout. La volonté gigantesque de Napoléon n'a pu la comprimer; c'est elle bien plus que la coalition, qui a préparé l'exil de Sainte-Hélène, et c'est elle, encore qui, par un retour bizarre, a environné de prestige ce rocher où s'est éteint un grand homme. N'est-ce pas elle qui a préparé un autre exil et les changemens qui sont survenus il y a six ans? qu'on ose en présence de ces faits nier sa puissance.

Et pourtant qu'est-ce que c'est que la presse? Quelques jeunes gens plus ou moins habiles dans l'art d'écrire, qui disent tous les jours à la France ce qu'ils pensent des affaires, ce qu'ils éprouvent en présence des événemens, ce qu'ils désirent, ce qu'ils espèrent. Qu'on essaie de montrer dans la presse autre chose; l'on sera bien embarrassé. Et qu'on n'aille pas me répéter pour la millième fois que la presse représente l'opinion, qu'elle est l'organe des sympathies générales. Mon Dieu! non, la presse fait les opinions, elle ne les représente pas. Elle n'est pas l'organe des sympathies générales; elle fait mieux, elle les crée à l'image des sympathies de ses écrivains. Que veut le lecteur d'un journal? tout simplement que son journal lui donne une opinion. Si cette opinion concorde avec sa manière de voir, du moins pour les choses principales, il s'inféode à lui, sinon il cherche un autre journal, et certes il n'a que l'embarras du choix. La France, c'est une grande école, les journalistes sont les professeurs, ni plus ni moins; on les raille et on les écoute, on se mutine contre eux et on leur obéit.

Au reste, en y réfléchissant un peu on découvre la raison pour laquelle la presse exerce une autorité si grande. C'est que sa puissance, quoique souveraine dans le fait, ne ressemble dans la forme qu'à un conseil. Le lecteur est dominé et il se croit le maître. Le grand problème de l'obéissance libre se trouve résolu.

Mais pourquoi parler de la presse quand il s'agit de M. Jules Janin? c'est que, dans le fait, M. Jules Janin et la presse c'est tout un. Concevez si vous le pouvez M. Janin sans la presse, et trouvez à la presse un représentant plus complet que M. Janin, vous n'y réussirez pas. M. Janin résume tout ce que la presse a de bon et de mauvais, il est son ame, son génie. N'est-il pas aussi son enfant? Otez à M. Janin sa plume et son feuilleton il n'est rien, c'est un soldat sans armes; mais rendez-lui ses armes, sa puissance lui revient tout entière, et quelle puissance!

Quand je parle de la presse je n'entends parler que de la presse périodique. Or, cette presse vit de deux choses, d'actualité et de forme. L'écrivain qui se dévoue à ces rudes travaux qui ne sont pas moins que des combats de tous les jours, doit posséder éminemment ces deux qualités. Elles peuvent au besoin remplacer toutes les autres; mais nulle autre ne saurait les suppléer. Par l'actualité il s'emparera de l'attention du lecteur, par la forme il charmera son esprit et le retiendra attentif à sa parole.

Ces deux qualités de l'écrivain périodique, M. Jules Janin les possède, nous ne dirons pas exclusivement, mais éminemment. Sa vie littéraire est véritablement une vie au jour le jour. Certes nul, moins que lui, ne se charge du *long espoir et des vastes pensées* dont parle Lafontaine. A quoi bon? chaque jour ne lui amènera-t-il pas son pain quotidien de

travers à ridiculiser, d'absurdités à combattre, de vaudevilles à persiffler? A coup sûr, M. Jules Janin n'est pas homme à élaborer pendant plusieurs années un chef-d'œuvre. Il a trop de bon sens pour cela, et il connaît trop son époque. Il sait qu'un chef-d'œuvre n'empêcherait pas un honnête homme d'aller à l'hopital. Pour lui il sait le prospectus, l'article, le roman, le conte, le feuilleton, mais il ne fait pas le chef-d'œuvre ; seulement si le chef-d'œuvre se rencontre sur son passage pendant qu'il fait l'article, le roman ou le feuilleton (et cela lui est arrivé plus d'une fois), il le laisse entrer dans son travail et il n'y songe plus.

On a souvent prédit à M. Jules Janin que sa vogue finirait bientôt et que le public en voyant le vide de son talent, rougirait de son engouement pour lui. Prédictions bénévoles, que le *talent inconnu* prodigue à l'*incapacité en vogue*. Je ne sais si M. Janin s'inquiète beaucoup de ces cris de Cassandre qui sont peut-être trop intéressés pour être vrais. Pour moi, je pense qu'il possédera toujours deux ressources qui le feront rechercher et qui lui assureront la continuation de cette vogue dont il est en possession presque exclusive depuis six ans. D'abord il sait beaucoup de choses, ensuite il écrit bien sa langue. Or, la plupart des autres feuilletonistes ont très-peu de cette érudition solide qu'on acquiert par les études classiques, ou bien ne savent pas écrire le français. Et cependant c'est un faible du lecteur français d'aimer qu'on lui parle sa langue.

Et puis M. Janin a son style à lui, son originalité à lui. Donnez une de ses pages à un homme tant soit peu au courant de la littérature du jour il reconnaîtra le Janin tout de suite. Et je vous prie de croire que ce n'est pas peu de chose que d'avoir son style à soi au milieu de cette nombreuse milice écrivante. Il a si bien son style à lui, qu'il a fait école. Presque tous les feuilletons grimacent et singent le feuilleton des *Débats*. La critique du vaudeville a adopté presque partout les formules de M. Janin, on répète ses bons mots. Que dans un moment de mauvaise humeur le spirituel critique se plaigne d'être condamné à aller entendre des drames et des vaudevilles, tandis que tant d'autres respirent avec délices la fraîcheur d'une soirée d'été ; aussitôt toute la gent *feuilletonnante* se met à faire chorus et module de mille manières le *Quandiu me fumosarum umbra premit urbium.* Heureux Janin ! si, comme on ne se fait pas faute de vous l'annoncer, vous devez bientôt mourir à la gloire littéraire, consolez-vous, vous ne mourrez pas sans postérité !

En résumé, voici selon nous les qualités qui ressortent des ouvrages que M. Janin a publiés jusqu'à ce jour: des connaissances variées surtout en littérature ancienne, un style léger, éclatant et facile, mais souvent trop chargé et pas assez nerveux. Une imagination vive, habile à faire briller les objets qu'elle présente. Une aptitude générale pour l'examen de toutes les questions et leur discussion; voilà pour les qualités qu'il possède incontestablement. Maintenant ce qui lui manque, c'est la profondeur des vues, la logique rigoureuse, et le génie créateur. Le présent, un présent plein de gloire et d'éclat lui appartient de droit ; l'avenir.... l'avenir ! parbleu qui peut en disposer?

Le *Chemin de traverse* reflète parfaitement, selon nous, le caractère littéraire de M. Jules Janin. Cet ouvrage est un diamant taillé à facettes, il brille de quelque côté que vous l'envisagiez ; qu'importe après cela si, soumis au creuset de l'analyse, le diamant n'est plus qu'un charbon, ou pour parler sans figures, si, sous ce style si chatoyant, on ne trouve pas un grand fond de pensées, une invention puissante. Certes, c'est selon nous injustice de demander à un écrivain précisément le contraire de ce qu'il peut et veut donner. Il ne cesse de le répéter dans son ouvrage, il est homme de style et de forme, voilà tout. « L'au- » teur de ce récit, dit-il, s'il est quelque chose, n'est pas un homme d'imagination, mais » plutôt un homme de style. Il cherche dans un livre la forme plus que le fond, et il croit » avoir beaucoup gagné quand il est parvenu à donner à sa pensée tous les développemens » que sa pensée pouvait comporter. » Ailleurs il dit « Jusqu'à présent notre roman a peu » marché ; mais l'auteur vous a déjà prévenu qu'il ne sait pas faire le roman qui marche.

» Il est à l'aise dans l'analyse ; il se plaît dans les détails ; il croit savoir préparer un récit, » et il n'est pas de ces gens heureux qui prennent le lecteur par surprise. »

Ne demandons pas à l'écrivain autre chose que ce qu'il a voulu nous donner, c'est-à-dire, des détails attachans, une observation fine et délicate, des peintures vraies et partout un style agréable et brillant ; or, c'est ce qu'on trouve dans le *Chemin de traverse*, ouvrage qui, en outre, est relevé par une pensée morale qui fait honneur au cœur de l'écrivain, quoiqu'au fond elle ne soit probablement qu'un paradoxe; cette morale qui domine le livre, la voici résumée dans la dernière phrase du dernier volume. « Ils enseignaient à leurs en- » fans à marcher tout droit toute leur vie dans les nobles sentiers ; à se méfier des che- » mins de traverse, qui, plus faciles en apparence, mènent à un précipice à coup sûr. Et » par leur vie passée aussi bien que par leur vie présente, ils démontraient à ces jeunes » intelligences qu'il n'y a qu'un chemin dans ce monde pour arriver à la fortune sans re- » grets et sans remords, le grand chemin de la probité, du travail, de la patience et de la » vertu. »

Et voici comment cette morale est amenée. A Ampuy, petit village situé sur les bords du Rhône, vivaient deux amis, Prosper Chavigni, fils d'un laboureur, et Christophe, frère ignorantin, employé à l'éducation des enfans du village. Prosper part pour Paris pour aller y chercher fortune. Là il rencontre un oncle qui l'introduit dans le monde et l'initie aux vices dont il est le théâtre. Pendant que Prosper mène à Paris, sous les auspices de son oncle, une vie de luxe et de dissipation, le frère Christophe disgracié par ses supérieurs et forcé de quitter l'habit de son ordre arrive à Paris. Adopté en quelque sorte par une famille puissante, qui a voulu par là réparer les mauvais traitemens qu'il a reçus du fils de cette famille, Christophe se produit dans le monde avec succès, en restant fidèle aux sentimens de vertu et d'honneur qu'il a conservés chèrement. Il remplit avec honneur des missions importantes dont il est chargé par le gouvernement ; enfin il épouse son aimable protectrice, la fille de la famille qui l'a adopté. Pendant ce temps, Prosper qui a abandonné son oncle, après avoir reconnu la source honteuse de ses richesses, va chercher en Italie une femme merveilleusement belle, avec laquelle il passe un traité infâme pour se servir de sa beauté comme moyen de fortune et d'avancement dans le monde. Il réussit dans ses désirs, mais avec la fortune lui est arrivé le mépris public. Ne pouvant supporter le poids de ce mépris, il rompt violemment avec le monde dans une scène, où il dévoile la nature de ses rapports avec cette femme, instrument de sa fortune ; mais cet éclat qu'il croyait propre à le laver vis-à-vis du monde ne fait que l'abaisser davantage en joignant la souillure de la lâcheté à celle de l'infamie. Enfin dans son désespoir il va se brûler la cervelle, lorsque sa complice la belle italienne, vient se jeter dans ses bras pour s'attacher à jamais à son sort. Ils quittent Paris et vont se retirer dans une maison de campagne, où ils coulent des jours heureux.

On voit que la fable ne brille pas par l'invention, mais le style et les détails sont charmans. Nous félicitons M. Janin d'avoir revêtu une aussi belle morale de tant d'attraits, tout en lui reprochant d'avoir arrêté quelquefois son lecteur avec trop de complaisance sur le Chemin de traverse, et d'y avoir planté de si frais ombrages, que l'œil du voyageur serait tenté quelquefois de délaisser la poudreuse grand'route pour ces sentiers délicieux et prohibés.

MOUTTET.

Revue des Revues.

Une idée assez singulière nous est venue au moment même où nous mettions la main à cet article, idée très-profitable, d'ailleurs, et que nous eussions réalisée sur-le-champ, si, par malheur, il n'eût été trop tard. Nous voulons parler d'une Revue des revues, depuis leur création jusqu'à nos jours.

Ne serait-ce point en effet dans l'intérêt de la littérature autant que dans celui de notre curiosité, une évocation piquante que celle de tous ces recueils oubliés, ignorés ou perdus, pauvres feuilles mortes sur lesquelles a soufflé tour à tour le vent du désabonnement? Ne serait-ce point, puisque le passé est l'enseignement de l'avenir, une étude aussi utile qu'attachante que de suivre, à travers les phases et les fortunes successives de ces éphémères monumens, les progrès ou plutôt les changemens de cet esprit français, dont le propre est de changer sans cesse?

Mais, pour cette fois, le temps nous manque. Force est de remettre la partie, et, faute de morts, de nous contenter des vivans. Consolons-nous, du reste; ce n'en est pas moins de la nécrologie que nous allons faire; car, selon l'expression du poète,

Les vivans d'aujourd'hui sont les morts de demain.

Et tout ce qui est journal peut et doit, comme le gladiateur antique, dire au public, en entrant dans la lice : *Morituri te salutant.*

Il y avait une fois (c'était au temps où les bêtes ne parlaient plus, mais où beaucoup s'étaient vouées à écrire), il y avait une fois, par mois, c'est-à-dire douze fois par année, une sorte de recueil obscur, lourde et indigeste compilation, qui, se fondant sans doute sur ce qu'on ne la connaissait guère plus en Europe qu'en Amérique, se faisait appeler la *Revue des Deux-Mondes*. Long-temps cette Revue des Deux-Mondes, dont aucun monde ne voulait, si ce n'est toutefois l'autre monde, vécut, ou, pour mieux dire, mourut lentement ainsi, lue seulement par ceux qui l'écrivaient, écrite par ceux qui l'osaient lire, lorsqu'un matin toute rose, et toute fière des quatre mots anglais de sa couverture neuve, elle apparut imprimée sur vélin, affrontant les fourches caudines du timbre et du cautionnement, raisonnant littérature, déraisonnant politique et

Versant des torrens de critique
Sur ses mystérieux lecteurs.

Elle avait trouvé des actionnaires! et c'était chose rare, à coup sûr, qu'un actionnaire, en ce temps-là.

De ce jour, tout lui prospéra. Elle n'avait qu'une rivale et bientôt sa rivale devint son esclave. Créée pour être l'écho de la littérature, bien qu'elle ne fût, dans le fait, que l'écho de M. Véron, aujourd'hui la *Revue de Paris* est l'écho de la *Revue des Deux-Mondes*, ou plutôt elle n'est l'écho de rien. Tout étonnée qu'elle est, de vivre encore, elle accepte ce qu'on lui donne, sans se soucier de ce qu'on lui refuse. Assise, comme Lazare, au pied de la table du festin, on ne lui jette que les reliefs dont les maîtres ne veulent pas, et Dieu sait si les maîtres sont difficiles!

Tantôt c'est un M. van Lenne, faisant, en français de Hollande, l'éloge du poète Vondel, à côté de M. Marmier perdu dans sa *Forêt de romances espagnoles*, tandis que M. Méry, le voyageur, nous promène de Marseille à Smyrne, à bord du *Phocéen*, et nous ramène à Londres près de lord ***, admirer la musique anglaise, le tout pour mieux justifier le titre de *Revue de Paris*. Ailleurs, c'est M. Granier de Cassagnac s'efforçant en style très-peu français de prouver à M. Villemain que la langue française vient du

barbare, en lui prouvant seulement qu'elle y retourne; plus loin, c'est le même M. de Cassagnac, devenu apparemment, depuis le départ de M. de Balzac, la providence de la *Revue de Paris*, s'escrimant contre les encyclopédies et se plaignant de ne point trouver à l'*Encyclopédie catholique*, quelque chose d'assez *imposant*. Heureuse l'encyclopédie qui *s'imposera* M. de Cassagnac!

De temps en temps, mais bien rarement, hélas! vous rencontrez une de ces jolies nouvelles, fourvoyées là comme celle du vieux bibliophile Jacob, le *curé de Sainte-Geneviève-des-Bois*, brave pasteur, qui, condamné pour le crime d'un de ses pénitens, aime mieux mourir que de révéler le secret de la confession. Mais ces bonnes fortunes sont rares, et le plus souvent l'arène reste livrée à M. Thoré, à M. Didron, célébrités naissantes auxquelles le lecteur, si lecteur il y a, doit ses plus doux instans de sommeil. Heureux encore d'échapper aux pages magistrales du professeur M. Nisard, qui, un pied sur la *Revue des Deux-Mondes*, l'autre sur la *Revue de Paris*, attend, pareil au colosse de Rhodes, que le sol vienne à manquer sous lui.

A Dieu ne plaise pourtant que nous fassions un crime à la *Revue de Paris* de ne point ressembler à la *Revue des Deux-Mondes*! Mieux vaut encore ne ressembler à rien. Elle, du moins, plus sobre de critique, elle n'entasse pas les uns sur les autres, comme Pélion sur Ossa, ces montagnes d'esthétique et de philosophie, qui écrasent la terre et menacent le ciel, et si jamais un spirituel voyage de Dumas, une fine et savante appréciation de Sainte-Beuve ne viennent enrichir ses colonnes, jamais aussi elle n'a chargé sa conscience des péchés de M. Quinet ou de M. Lherminier.

Il est un aveu triste pour notre patriotisme, mais un aveu qu'il faut faire cependant, c'est qu'à côté de nos premières revues, fleurit et grandit tous les jours une autre revue qui ne doit ses richesses qu'à l'étranger. Il s'agit de la *Revue britannique*. Chose étrange! la *Revue britannique* n'emprunte ses articles qu'à l'Angleterre ou aux États-Unis, et la *Revue britannique* est, beaucoup mieux que nos propres revues, au courant de ce qui se passe ou chez nous ou autour de nous.

Un canal, une route de fer s'ouvrent-ils dans un de nos départemens, vite l'Angleterre nous apporte le tribut de son expérience et de son exemple. Un grand attentat vient-il à se commettre, l'Angleterre feuillette les chroniques et nous envoie la longue liste de ses conspirations et des nôtres. De nouvelles lois menacent-elles les journaux, l'Angleterre nous ouvre aussitôt les annales de ses procès de presse. Un théâtre songe-t-il a reproduire sur la scène les tristes résultats de nos discordes religieuses, c'est l'Angleterre encore qui nous éclaire sur ces fastes sanglants de notre histoire. C'est elle qui nous conduit par la main à la cour de ces princes prussiens si simples et si avenans, quoiqu'en dise la révolution, dans la famille même de cet *ogre* de Russie, dont le ménage pourrait servir d'exemple à plus d'un ménage parisien; c'est elle enfin qui nous révèle et la nature et la physionomie de ces hommes et de ces pays espagnols aussi mal connus que mal jugés.

Voici, entr'autres, sur cette dernière question, un fragment emprunté à la dernière livraison de la *Revue britannique*, et qui peint, sous les couleurs les plus dramatiques, l'étrange caractère de dévouement et de barbarie que présente la guerre de la Péninsule.

Après avoir fait, de la façon la plus touchante et la plus vraie, le portrait de Zumalacarreguy, ce héros de l'Espagne moderne, qu'on peut bien, comme notre Bayard, surnommer le *Chevalier sans peur et sans reproche*, l'auteur, le colonel anglais Henningsen, un de ceux qui quittèrent les rangs des Christinos pour embrasser le parti de Charles V, s'exprime ainsi :

« Jamais l'auteur dramatique ou le romancier n'inventeront des scènes d'horreur comparables à celles dont se compose toute cette guerre. En voici une dans laquelle se dessine bien tout le caractère du chef dont nous parlons. Vers le mois de décembre 1834, Zumalacarréguy apprit qu'un bataillon d'urbanos, milices importées du sud, s'était établi sur les limites de la Navarre; qu'il y levait des contributions, pillait les couvens, rançonnait

les paysans et tuait ce qui lui résistait. On vit accourir au camp du général carliste, une multitude de députations de la campagne, pour lui demander vengeance et le châtiment des Christinos. « Je me souviendrai toujours, me dit un carliste, d'une vieille paysanne dont le fils avait été fusillé quelques jours auparavant et qui s'avançant vers le général, ses cheveux gris en désordre, le menaçant de son poing fermé, conclut par les mots suivans, la plus énergique exhortation qu'une pythonisse ait jamais prononcée : « La malé-« diction de Dieu soit sur toutes vos têtes, si vous revenez comme des lâches (*falsos*) et » que vous laissiez vivant un seul de ces noirs (*negros*). »

» Cependant les ennemis étaient en force et Zumalacarréguy eût été obligé de renoncer à cette vengeance, désirée si vivement, si un vieux contrebandier nommé Ximenès, escorté de son fils cadet, ne se fût chargé de conduire la troupe carliste, par un sentier connu de lui seul et qui assurait sa marche en la couvrant. Le détachement se mit donc en route sous la conduite des deux Ximenès et atteignit le village, où les urbanos s'étaient fortifiés. Quel fut l'étonnement du guide, quand il apprit que la garnison ennemie était commandée par son fils aîné ! Cet incident ne suspendit point d'une minute les mouvemens des assiégeans. On traîna devant les portes de l'église les deux pièces de canon qui composaient toute l'artillerie : on les fit jouer à l'instant même. Les portes tombèrent et livrèrent passage aux carlistes, qui n'avaient perdu que trois hommes pendant le siége et qui se précipitèrent dans l'église. Toute la garnison, à l'exception de quatre soldats que l'on massacra sur l'autel, s'était réfugiée dans le clocher dont elle avait brisé toutes les marches et où elle s'était barricadée. Le baron de los Valles, envoyé de don Carlos, venait d'arriver : on le consulta sur ce qu'il y avait à faire. Les Christinos, sommés de se rendre, refusèrent obstinément. Miner les antiques fondemens de l'église, c'eût été une opération trop longue et qui peut-être eût été interrompue par l'arrivée de quelques colonnes de troupes régulières. Des bûches, des fagots, des outres pleines d'eau-de-vie, des peaux trempées dans de l'esprit de-vin, toutes les matières inflammables que l'on put trouver, furent entassées dans l'intérieur de l'église, autour de la base du clocher. Le baron de los Valles se chargea d'y mettre le feu. Les Christinos, qui se croyaient sûrs de recevoir du secours le lendemain, répondaient à leurs ennemis par un torrent d'invectives qui roulaient sous les voûtes de la cathédrale : « Voleurs ! misérables ! fils de moines ! nos colonnes arrivent et vous allez décamper comme des lâches ! »

» Cependant la nuit avançait, on ne cessait pas d'alimenter le feu, et les colonnes de Christine ne se montraient pas. De temps en temps quelques têtes déjà noircies par la fumée apparaissaient à travers les ouvertures du clocher, pour échapper à l'atmosphère brûlante que l'on ne pouvait plus respirer ; aussitôt, une balle partie d'en bas punissait cette imprudente apparition. Les cloches tombaient l'une après l'autre ; on entendait l'explosion des paquets de cartouches. On proposa aux assiégés de faire sortir les femmes et les enfans, ils s'y refusèrent. De temps à autre de profonds gémissemens révélaient d'insupportables souffrances. La nuit se passa ainsi. Vers les six heures du matin quelques faibles cris de *Vive le roi !* se firent entendre. On reconnut des voix de femmes. Le commandant s'avança sur la plate-forme et demanda si les assiégeans feraient quartier?

» — Les hommes n'ont rien à espérer, lui répondit-on.

» — Est-ce Zumalacarréguy qui nous assiége ?

» — C'est lui-même.

» — Où est-il?

» — *A qui estoy*, me voici, répondit le chef, en tournant autour de l'église et s'avançant à près de quarante toises de l'interlocuteur. Rien n'était plus imprudent. Tout le monde sait qu'en ajustant de haut en bas à cette distance, un tireur ordinaire est sûr de son coup. Le fils de Ximenès ne profita pas de l'occasion et continua à parlementer.

» — Nous ne pouvons soutenir plus long-temps la fumée et la chaleur, nous nous rendons. Nous accordera-t-on les secours de la religion ?

» — Les carlistes ne les ont jamais refusés; mais ne vous flattez pas d'obtenir grâce.

» On plaça des échelles au pied du clocher, dont la base brûlait lentement depuis douze heures sans avoir endommagé la toiture de l'église. Quelques christinos voyant qu'il n'y avait plus d'espoir, se défendirent encore et tuèrent les carlistes qui leur demandaient leurs armes ; on les massacra à coups de baïonnettes. Le reste de la garnison, défiguré par la fumée, à demi-brûlé, se livra sans résistance et fut obligée de passer par-dessus le toit de l'église : misérable troupe, toute mutilée, et qui paraissait sortir de l'enfer.

» Lorsque le commandant Ximenès et son lieutenant, ancien maître d'école, furent amenés devant Zumalacarréguy, ce dernier leur demanda si la garnison avait agi d'après leurs ordres ; le capitaine hésitait : mais le maître d'école répondit d'une voix très-ferme :

» — Oui, ce sont nos ordres que l'on a exécutés.

» Le capitaine prétendait ne s'être rendu que dans l'espérance d'avoir quartier.

» — C'est faux, s'écria le général. A qui ai-je parlé tout-à-l'heure?

» — A moi, dit le lieutenant.

» — Avez-vous dit au commandant que je vous offrais quartier?

» — Non, j'ai répondu que vous refusiez : nous eussions péri tous deux là-haut, si la fumée n'était pas devenue insupportable.

» Le brave qui parlait ainsi était un homme de moyenne taille et d'une physionomie agréable. Le fils de Ximenès, qui avait donné quelques marques de faiblesse, était un homme athlétique, d'une physionomie sauvage, et dont les robustes épaules étaient couvertes de la *zamarra* noire.

» — Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense? leur demanda Zumalacarréguy.

» — Moi, répondit le lieutenant, je ne demande pas grâce, et je ne pense pas qu'on me l'accorde. Quant à mes affections, elles n'appartiennent ni à la reine ni à don Carlos. Le hasard m'a jeté sous une bannière, et j'ai fait mon devoir. S'il m'avait jeté de l'autre côté, je l'aurais rempli également. Votre intention est-elle de me laisser la vie? vous pourriez faire pis; dans tous les cas, je vivrai et mourrai en soldat.

« — Zumalacarréguy parut ému et ne répondit rien.

« — Et vous, demanda-t-il à Lorenzo Ximenès, qu'avez-vous à dire?

« — Souvenez-vous, s'écria-t-il en pleurant, que mon père et mon frère servent don Carlos!

« — Si les christinos les avaient sous leur main, repondit le carliste avec mépris, votre trahison n'eût pas servi d'excuse à leur loyauté.

« — Sur un signe du général, on les emmena. Le maître d'école tenait à la main une cigarette de papier, comme font les Espagnols à presque toutes les heures du jour et dans toutes les actions de leur vie. Comme il cherchait autour de lui du feu pour l'allumer, le général tira de sa bouche le cigarre qu'il fumait alors, et le lui présenta tout allumé. Le prisonnier s'en servit et le rendit à Zumalacarréguy, le saluant avec respect. Le chef carliste suivit le lieutenant d'un de ces regards profonds, tristes et pénétrans, qui n'appartenaient qu'à lui. — Quel dommage pour ce garçon-là! s'écria-t-il.

« — Cependant le sort de la garnison était fixé d'avance, et le chef se contenta de leur envoyer un confesseur.

« — J'étais chargé, dit un volontaire carliste, de faire sentinelle à la porte de Lorenzo Ximenès, lorqu'on annonça que le vieux contrebandier son père venait lui rendre visite. Tous ceux qui étaient présens ne purent se défendre d'un frémissement d'horreur : le père avait servi de guide ; c'était bien lui qui tuait son fils. Je crois voir encore ce vieillard vigoureux et bien conservé, aux cheveux gris, à la taille ramassée, aux yeux perçans, au nez effilé, au front chauve ; après avoir sacrifié à la cause de don Carlos, sa fortune et le repos de sa vieillesse, il voyait mourir son fils aîné, qu'il avait toujours préféré, et à la mort duquel il avait contribué plus que tout autre ; c'était une scène à fendre le cœur. Quand il entra dans la chambre, son fils tomba à ses pieds ; de grosses larmes roulèrent

des yeux du vieillard ; ils se tinrent étroitement embrassés et se retirèrent dans un coin de la chambre où ils causèrent long-temps d'affaires de famille et d'arrangemens qui devaient suivre la mort de Lorenzo. Ce ne fut qu'à la fin de cet entretien suprême que le fils parla de la possibilité d'obtenir sa grâce. Lorsque vint le moment des adieux, nous entendîmes Lorenzo prononcer distinctement ces paroles : — Il n'y a donc pas d'espoir !

« *Pidele usted a Dios*, demandez-le à Dieu ! répondit le père en s'arrachant des bras de son fils.

« — J'ai souvent vu le vieux Ximenès depuis cette époque ; il ne cause plus, il est devenu très-sombre ; mais il continue de servir avec la même énergie le parti qu'il a embrassé.

A cet effrayant épisode succèdent de curieux détails tant sur la position respective des troupes des deux partis que sur les dispositions du peuple à leur égard. Aux yeux du colonel Henningsen, comme à ceux de tout homme exempt de prévention, les sympathies populaires sont pour don Carlos. Tandis que les soldats de Christine osent à peine s'exposer en détachement dans la campagne, de peur des massacres isolés, les siens trouvent chez l'habitant vivres, habits, asiles, et jusqu'aux guides dont ils ont besoin. Sont-ils vainqueurs, tous les lieux où ils passent retentissent de cris de joie et d'enthousiasme ; vaincus, toutes les cabanes s'ouvre pour leur servir de refuge et pour recueillir leurs blessés. Ajoutez à cela que, par un contraste bizarre, les troupes du prétendant, dépouillé du trône de ses pères, forcé de combattre avec de faibles ressources un gouvernement établi, sont sur le pied le plus respectable et le mieux organisé. Les Christinos au contraire manquent de tout, et il n'est pas rare, parmi ces uniformes dont la plupart n'ont d'uniforme que le nom, d'en apercevoir même qui s'arrêtent complètement à la hauteur du genou, laissant à nu les jambes et les pieds du pauvre diable forcé de faire ainsi à travers les montagnes des marches de huit et dix lieues.

La *Mode* aussi, ce noble et élégant recueil, dont la devise a toujours été FIDÉLITÉ, a raconté, de la vie du roi-soldat, d'intéressantes particularités. Elles nous serviront à compléter celles qui précèdent. Les voici, telles que la *Mode* les a reçues du quartier-général de don Carlos :

« Le roi se lève tous les jours à six heures du matin, et accoutumé à guerroyer vaillamment comme saint Louis, il prie comme lui ; toutes les fois qu'il le peut il entend la messe, tantôt dans une église, tantôt sous une tente, souvent en plein air, en face d'un autel fait avec des tambours et ombragé d'étendards et de drapeaux. Ces messes guerrières sont belles à entendre. Il y a peu de temps qu'au moment de l'élévation, pendant que les enfans de troupe chantaient un *O salutaris hostia*, le canon des christines, que nous entendions dans la plaine, formait un grave et majestueux accompagnement à ces paroles : DA ROBUR ! FER AUXILIUM ! Après la messe, le prêtre entonne toujours le *Domine, salvum fac regem*, et toutes les rudes et mâles voix du camp répondent à la prière... Je vous assure que cette *prière armée* émeut plus quand on l'entend, que tous les agrémens et les *fioritures* de l'orgue de Saint-Roch accompagnant *le Domine, salvum fac regem Ludovicum Philippum primum !*

» Quand la messe est finie, vers les neuf heures le roi déjeune ; son déjeuner consiste en une tasse de chocolat. Après ce repas, il travaille avec ses ministres. Tout à l'heure je vous disais que le lieu de la prière changeait souvent ; il en est de même de la salle du conseil ; tantôt c'est dans le logement même de S. M., tantôt au camp. Souvent la table, sur laquelle sont étalés les plans et les cartes du théâtre de la guerre, est un quartier de roc ou un tertre de gazon. Là, don Carlos étonne souvent ses fidèles compagnons d'armes par ses projets hardis et bien combinés. Charles V ne signe rien sans en avoir pris une connaissance approfondie ; il est même rare qu'il n'ajoute pas quelques réflexions de sa main, en marge des demandes qui lui sont présentées.

» A midi, chaque jour, alors que sonne l'angelus, tout le monde est admis près du

roi ; pauvre et riche, heureux et malheureux, tout le monde vient à lui ; il a dit comme son cousin Charles X : mes amis, point de hallebardes entre mon peuple et moi.

» A une heure et demie son dîner ; quatorze personnes s'asseoient à sa frugale table, on n'y sert jamais plus de quatre plats, bien souvent même il n'y a que la soupe du soldat, mais elle mangée gaîment ; il y a dans Charles V des ressouvenirs de Henri IV.

» Après la *siesta*, don Carlos consacre à la promenade une heure ou deux. Pendant que le roi dort, un gentilhomme et un paysan se couchent en travers de la porte... Alors si un assassin voulait parvenir jusqu'au roi, il lui faudrait percer deux poitrines, avant de toucher de la pointe de son poignard le cœur de don Carlos.

» Le soir, Charles V s'occupe de sa correspondance avec l'étranger. Quand Charles V écrit à l'étranger, ce n'est point pour mendier les secours des rois, mais pour s'entretenir avec ses enfans et sa belle-sœur, la princesse de Beyra. Ces entretiens avec sa famille, de graves conversations avec ses ministres prolongent les soirées de Charles V jusqu'à minuit ou une heure du matin. Son ministre de la guerre, noble vieillard de soixante quatorze ans, homme d'activité et de courage, a l'ordre de lui remettre, n'importe à quelle heure de la nuit, les dépêches importantes qui arrivent de l'armée d'opération. Lorsqu'un membre des Juntes vient au quartier royal pour affaires, il est reçu sur-le-champ.... Un jour, le roi allait à la messe, quand un émissaire des royalistes arriva au camp ; aussitôt il revint sur ses pas, disant : je n'entendrai point la messe aujourd'hui, *faire son devoir c'est prier, et mon devoir est d'entendre ceux qui me sont dévoués.*

On le voit, la *Mode* n'est pas seulement, quoiqu'en dise son titre, *le Recueil du monde élégant ;* la *Mode* s'adresse aussi aux affections de ses abonnés, tout en s'adressant à leurs cœurs :

Plaignons, au reste, le monde élégant du fléau périodique auquel il est en butte ; les journaux de *bon ton* pullulent, et ce n'est pas hélas ! il faut le dire, par le temps d'inondations qui court, l'inondation la moins à craindre, sans parler de ceux que tour à tour nous avons vus naître et mourir, voici venir encore deux nouveaux-nés.

L'un, triste copie de la *Mode*, se plaçant, pour mieux la parodier, sous le patronage de madame.... Adélaïde d'Orléans, et gravant sur son étendard :

Le Carrousel, journal des cours.

Des quelles ?

L'autre, *Ariel*, pauvre ange déchu, devenu journal par ses péchés, et très-fort, si nous en jugeons par le passage que voici, sur l'énigme et le logogriphe :

» Cependant, une fois ce grand travail achevé de la netteté du dessin des lignes et du » choix des poses de la Melpomène française, il est d'une glorieuse, mais plus impraticable difficulté, je le déclare, de se fixer à l'unité centrale de cette incommensurable » tragédie Shakspearienne dont la circonférence, semblable à celle des océans sans bords, » flotte dans des lointains qui se mêlent aux courbes des nuages supérieurs. »

A celui de nos abonnés qui se chargera de deviner le mot, nous nous chargeons, nous, d'envoyer *gratis*, un exemplaire d'*Ariel*, tant qu'il vivra. (*Ariel.*)

P. S. Il est mort.

BEAUX-ARTS.

SALON DE 1836.

(3e article.)

L'ouvrage le plus complet, le plus irréprochable du salon est, sans contredit, la *bataille de Lawfeldt* de M. Couder. Le combat est pris au moment où l'on amène au roi le vicomte de Ligonnier, général anglais fait prisonnier par les carabiniers royaux : « Monsieur le » comte, lui dit Louis XV en lui montrant le village en flamme, il n'y a point de paix » qui ne valût mieux qu'une telle victoire ! » C'est assurément le côté le plus imposant, le plus profondément moral de cette sanglante bataille. Mais peut-être pourrait-on dire que ce n'est pas là bien précisément la bataille, si l'artiste n'avait déployé toutes les ressources d'une grande habileté et d'une rare intelligence pour dérouler sur les derniers plans tout le tableau d'une bataille *échevelée* en quelque sorte, et dont les murailles d'hommes s'écroulent comme le village de Lawfeldt, minées par un feu long-temps soutenu, et qui ne se manifeste plus que par des lueurs étouffées au milieu des tourbillons de fumée. La composition, le dessin, la peinture et le coloris de ce tableau sont remarquables et laissent peu de chose à désirer. L'auteur du *Lévite d'Éphraïm*, dont, il faut l'avouer, on n'attendait plus aucun ouvrage hors de ligne, s'est relevé avec toute sa sévérité jointe à la chaleur, à la vigueur de la nouvelle école, dont il a su étudier les qualités et éviter les défauts ; c'est là un exemple que nous ne saurions trop citer aux maîtres obstinés dans le cercle étroit de leur première arène, et qui s'imagineraient tomber dans une honteuse défection s'ils sortaient de cette arène pour courir dans une autre. La bataille de Lawfeldt est digne du château de Versailles ; c'est une œuvre monumentale, et le musée historique projeté dans l'ancien palais des rois serait un magnifique monument s'il n'était illustré que par des pages comme celle-là.

Mais hélas ! combien de croûtes ou de pauvretés, exposées au salon de cette année, vont aller proclamer dans ce musée l'impuissance artistique de notre époque ! Nous aurions trop à dire, il nous faudrait trop prodiguer les critiques, si nous voulions parler de toutes ces batailles commandées sans discernement aucun, et brossées à la toise par des artistes incapables, ou bien déroutés, sortis du cercle de leur fécondité pour obtenir l'honneur insigne de déshonorer le palais de Versailles, et l'école de peinture de leur époque.

Après M. Couder, MM. Bellangé, et Charlet seuls mériteraient d'entrer au musée de Versailles, et les tableaux de M. Horace Vernet lui-même, n'y sauraient figurer avec un grand éclat. On a fait grand bruit, par exemple, de sa *bataille de Fontenoy*, ouvrage déjà vieux de quelques années, mais exposé pour la première fois et qu'on a, bien maladroitement, fait passer des Tuileries au Louvre, avant de le sceller sur un des gigantesques plafonds de Versailles. Rien de plus médiocre, selon nous, que ce tableau parade, composé de figures académiques posant toutes l'une près de l'autre, et traitées avec un chique déplorable dans un procédé de peinture par trop facile. Quelques figures cependant sont assez belles dans ce tableau, mais l'ensemble est pour le moins médiocre. Puis, c'est là, disons-le, une singulière bataille....

Nous ne saurions donner non plus de grands éloges aux prétendues *batailles d'Iéna*, *de Friedland* et de *Wagram* par le même auteur. Ce sont trois épisodes représentant trois grandes figures du *petit caporal*, dont, pour le dire en passant, MM. les artistes

exploitent singulièrement la redingotte et le petit chapeau. Pour notre compte, nous sommes tout au moins aussi ennuyés du petit chapeau, et de la redingotte grise, que des guerriers, des lauriers, de la gloire et de la victoire, des *Francés* et des *succés*. Ce n'est pas ainsi que l'on entend une action, une bataille : que Napoléon comptât pour rien les milliers de Français dont il se servait comme de pierres pour bâtir sa gloire, cela se conçoit; mais que l'artiste qui veut reproduire une bataille sous l'empire, compte aussi, lui, l'armée pour rien et compose son tableau avec la figure du général en chef, voilà ce que l'on ne saurait expliquer que par le désir de flatter ce niais populaire que la gloire impériale a saigné aux quatre membres, et qu'on a si maladroitement habitué à marier le cri de *vive la liberté!* au cri de *vive l'empereur* ! M. Horace Vernet, il faut le croire, ne partage pas sur ce point notre sentiment; car nous voulons bien penser qu'il n'a pas cédé au seul désir de flatter, et les bonapartistes et les impériaux. Mais, que les artistes le sachent bien, s'ils caressent la plaie fermée du peuple en France par leurs éternelles héroïdes sur l'empereur, ils ne peuvent trouver de sympathie, ni dans les vrais républicains (demandez plutôt à notre grand sculpteur David) ni chez les légitimistes purs, sincèrement attachés au principe de la légitimité. Quoi qu'il en soit, et à part la pensée qui les a dictés, les trois épisodes de bataille traités par M. Horace Vernet, n'offrent guère que quelques bons portraits historiques autour de deux remarquables figures de l'empereur. Le meilleur des trois tableaux est l'épisode de la bataille d'Iéna, auquel nous n'avions qu'un reproche à faire, le défaut de profondeur dans la partie à gauche du tableau. Murat et son cheval, lancés au galop, vont infailliblement crever la toile. L'épisode de Friedland est remarquable par un groupe de blessés habillement peint et disposé près de l'empereur, et aussi par la figure du maréchal Oudinot. Le troisième, enfin, n'est remarquable que par ses défauts capitaux et la faiblesse de certaines parties. Le cheval de l'empereur est ridiculement posé; on comprend assez difficilement ce qui se passe là, et le chique de peinture, dont M. Horace Vernet fait un si continuel abus n'a produit ici aucun effet saillant.

Nous voudrions pouvoir examiner longuement, et avec l'attention qu'ils méritent, l'*épisode de la retraite de Russie* par M. Charlet, les deux belles batailles de M. Bellangé, et aussi celles de M. Beaume, dont nous n'attendions pas des pages aussi remarquables dans ce genre auquel il était encore étranger. Disons toutefois que le tableau de M. Charlet, admirable sous le rapport de la couleur, de la lumière et de la pensée, est défectueux comme harmonie de facture : vu de près, il n'est pas fait; vu à distance, il ne présente à l'œil qu'un effet général, et pas une figure, pas un groupe ne se détache de la toile, et n'appelle particulièrement l'attention et l'intérêt; que les tableaux de M. Bellangé, véritables batailles bien mouvementées, d'une excellente combinaison stratégique et d'une touche ferme sans dureté, sont toujours gâtés par l'abus des tons laqueux et noirs qui jettent sur la scène et sur chaque figure une indécision fâcheuse; disons enfin que les deux batailles de M. Beaume brillent par une délicieuse harmonie de couleur, de lumière et de facture, mais pèchent par un peu de froideur, défaut peu saillant, au surplus, dans les deux sujets dont il a été chargé cette année.

Et maintenant, si nous passons des champs de bataille aux champs paisibles où la pensée religieuse et poétique s'élève pour planer sur tous les accidens de la vie humaine, comme l'aigle sur les accidens d'un paysage, nous nous arrêterons, avec M. Decaisne, devant cet ange gardien, figure rendue visible à nos yeux par l'artiste et par lui, évoquée derrière le berceau de cet enfant endormi auprès de sa mère assoupie. Il est des personnes que le malheur tient éveillées, et qu'endort le bonheur. Celles-là, souffrent moins ici-bas et passent moins péniblement de la vie temporelle à la vie éternelle. M. Decaisne a choisi parmi elles la mère de son tableau. Elle était là, travaillant les yeux sur son enfant au berceau. L'enfant s'est endormi, ses joues ont revêtu la teinte rosée délicate que provoque la douce fièvre du sommeil, des rêves ont entrouvert ses lèvres; il souriait et sa mère a souri de bonheur et s'est endormie aussi pour rêver ce bonheur, comme si le bon-

heur d'ici-bas voulait être seulement rêvé, comme s'il n'était appréciable qu'en songe, que dans le sommeil, c'est à-dire sur la limite des deux vies... Et, voilà que l'ange, invisible aux yeux, s'est fait visible à la pensée de la mère assoupie et s'est posé là, son bras sur le chevet de l'enfant, comme pour tranquilliser la mère, et la laisser quelques instans à son bonheur rêvé.... C'est une délicieuse composition; c'est là un de ces tableaux dont la gravure est appelée à figurer entre le lit de toutes les mères et le berceau de tous les enfans. A qui devrons-nous cette gravure? Quel artiste comprendra et rendra bien la pensée de M. Decaisne?

Nous devons le dire cependant, pour faire la part de la critique, l'expression de l'ange, naïve, pure, céleste autant qu'il est possible de l'imaginer, pourrait exprimer une pensée moins vague. Puis sa main de femme coquette est trop coquettement posée près de l'enfant. Mais ce que M. Decaisne a parfaitement compris, ce qu'il a rendu avec bonheur, ce sont ces trois natures différentes de la femme, de l'enfant et de l'ange. La figure de la femme est ferme et bien accusée de lignes et de touche, de couleur et de tons, d'ombre et de lumière. L'enfant est plus délicat, plus rosé, moins ferme; sa carnation est plus souple, sa peau est plus satinée; les tons de chair sont plus variés, la touche est plus molle, le modèle est mieux fondu, l'empâtement est moins sensible. Puis enfin l'ange est dessiné, touché, éclairé et coloré avec plus de délicatesse et de finesse encore. L'enfant est là comme une sorte de transition entre la créature attachée, enracinée à la terre, et cette créature céleste qu'un souffle, qu'un mouvement de réveil va faire évanouir. La distance, l'exigence des plans ne voulaient pas seuls cette échelle ascendante de procédé dans la peinture : M. Decaisne l'a compris en artiste et en poète, et son tableau a eu cette année le privilége de ceux de M. Ary Scheffer, auxquels il est bien supérieur pour le coloris.

Nous voudrions pouvoir traiter avec autant d'éloges la *Descente de croix* du même auteur; mais cette grande toile n'est qu'un lieu commun, remarquable par quelques belles parties et dont l'ensemble ne nous a aucunement satisfait.

M. Decaisne a sans doute exécuté cela de commande pour une église et ne s'est point assez pénétré de la beauté de son sujet. Une descente de croix ne saurait être considérée par un véritable artiste ni comme un sujet banal, ni comme un sujet usé : ce sont là des sujets qui peuvent user les artistes incapables, mais que ne sauraient user les maîtres les plus sublimes. Voilà ce que nous ne pouvons trop répéter à ceux de notre époque.

Il y a moins de suavité peut-être, mais un intérêt plus profond et une pensée plus intime dans l'admirable composition de M. Bodinier : l'*Angélus du soir*. La peinture de M. Bodinier n'a ni la grâce, un peu étudiée quelquefois, ni la piquante, ingénieuse et spirituelle coquetterie que l'on remarque dans celle de M. Decaisne. Mais, en revanche, elle est plus grasse, plus solide, plus serrée et d'une sévérité, d'une puissance beaucoup plus remarquable. Puis il y plus d'intimité et une poésie plus sincère et plus vraie dans les compositions de M. Bodinier. Cet artiste, de beaucoup supérieur, selon nous, à Léopold Robert, et comme coloriste, et comme traducteur de la physionomie et de la nature italienne, et comme poète énergique et profond, ne lui est inférieur que pour le dessin, pour le modelé et pour la grâce de ses compositions. Quoi de plus naïvement vrai, quoi de plus intimement poétique, quoi de plus richement éclairé, coloré et empâté que ce tableau de l'*Angélus du soir!* Comme tout dans cette scène est bien senti et rendu selon la pensée religieuse qui y domine, selon la nature italienne qui lui sert d'expression! Nous connaissons bien peu de tableaux dont l'effet soit à la fois plus pur de recherche, de toute affectation et d'un effet plus puissant sous tous les rapports. Il y a bien un peu de lourdeur dans les lignes, mais elle est motivée; et M. Bodinier a victorieusement prouvé, notamment dans ses deux autres compositions, les *Femmes de Sorrente et de Procida* et le *Repos à la fontaine*, ouvrages presque aussi remarquables comme exécution, qu'il sait détacher plus aisément les corps sur le fond, quand cela est permis ou exigé par les conditions de lumière dans lesquelles il se trouve.

Le *Triomphe de Pétrarque*, par M. Louis Boulanger, est une composition assez remarquable, mais où l'auteur a plus visé à la grâce et à l'harmonie qu'à la vigueur, à la profondeur et à la variété. On y voit de très jolies figures et l'effet d'ensemble en est assez agréable; mais la touche de ce tableau est molle, la couleur en est passable et la composition assez médiocre et peu riche. Il y règne trop de lumière et une lumière trop blafarde qui rend plus difficile. Pour gagner en grâce et en facture, M. Boulanger a perdu cette année en caractère et en couleur.

M. L. Boulanger a vu le prodigieux succès de Léopold Robert, et, sans se l'avouer peut-être, il a cherché à faire vibrer dans l'ame du public des cordes analogues, comme, sans se l'avouer, il avait jusqu'ici reflété la couleur et le caractère de M. E. Delacroix...

Puisque nous voici amenés sur Léopold Robert, disons notre pensée et toute notre pensée sur cet artiste, enlevé si jeune encore à l'école française par une maladie dont les ravages n'ont point cessé encore en France et ont fait des vides si douloureux dans toutes les classes de la société. Léopold Robert était un de ces hommes dont la vie intime et concentrée a besoin d'un asile assuré contre les tracasseries ou les événemens sociaux. Doué de cette constance, de cette persévérance qui tient plus de la mollesse et de la douceur de caractère, du système de laisser-passer, que d'une fermeté prévoyante et d'une volonté énergique et puissante, il aimait à se bercer complaisamment dans ses idées vagues, dans la culture et dans le développement de ses rêveries, de ses thèmes d'affection, et, confiant dans les vues d'une providence sur laquelle il n'avait aucune idée quelque peu nette, aucun principe arrêté, il travaillait patiemment sous l'influence d'un doute général qu'atténuaient seuls les rêves enivrans de sa mâle et poétique imagination; il laissait couler doucement sur un lit de perles et de coquillages une vie dont le scepticisme, qui dormait au fond, remontait et troublait quelquefois l'eau tiède et limpide.

Ce caractère, on en retrouvera tous les traits, toutes les nuances, et l'on en reconnaîtra les deux pensées, sans cesse en lutte, dans tous les ouvrages de Léopold Robert, mais surtout dans ses deux grandes compositions. C'est, dans les *Moissonneurs*, la pensée douce qui domine, c'est l'eau limpide qui coule. Dans les pêcheurs, la sombre pensée se manifeste davantage, et il y a sur toutes ces figures, ou bien une sérénité vive, mais emphatique, mais forcée, ou bien une mélancolie vague dont la cause semble intime et mystérieuse : ici l'eau coule trouble, les perles et les coquilles se voient à peine ça et là sous le limon...

Voilà pour la psycologie des ouvrages de Léopold Robert. Tâchons maintenant de les apprécier et de les rendre appréciables comme exécution.

Léopold Robert s'est formé, a fleuri et s'est épanoui en Italie, sous l'influence des maîtres Italiens. Il dessine purement, ses lignes sont suaves et fines; ses figures sont belles et d'un caractère généralement grand sans affectation et sans emphase autre que l'affectation et l'emphase naturelles aux Italiens, et c'est à l'Italie que Robert a emprunté ses plus belles figures et ses sujets les plus importans. Il éclaire richement sans viser aux grands effets, colore chaudement et modèle bien, mais ses lignes de figures se détachent ordinairement un peu sèches sur les fonds. Ce défaut est assez saillant dans plusieurs parties du tableau des pêcheurs. Ses tons sont chauds, bien choisis, mais peu variés. On voit qu'il a trop travaillé sur des Italiens, et le teint des méridionaux est généralement d'une seule teinte plate au lieu d'être complexe comme celui des habitans du nord, qui offrent presque toujours toutes les combinaisons d'une gamme de tons complète et rendent le modelé plus difficile, moins compatible avec la richesse et la chaleur du coloris. Léopold Robert travaille doucement, lentement, patiemment et ne se laisse jamais entraîner par une verve qu'il ne connut point, par une fougue de tempérament qu'il n'éprouva jamais. Aussi ses compositions manquent-elles toujours d'unité et accusent-elles l'assemblage, plus ou moins ingénieux, de figures ou de groupes traités séparément, et qui portés sur la toile commune, sentent toujours un peu le *carton*. On l'admire sans éprouver pour lui cet enthousiasme qui exalte

et préoccupe puissamment et long-temps. On l'étudie, on l'admire avec ce sentiment d'appréciation douce et tiède qui présidait à ses travaux. Les ouvrages peu nombreux de ce maître ont un très-grand prix, mais ne gagneront pas à vieillir. Il a été peut-être un peu trop loué : c'est un de ces artistes que le public juge dès l'abord et qui n'en n'appellent pas au jugement de la postérité. Ils n'ont point un caractère assez tranché pour heurter leurs voisins et le public : on les juge sans prévention comme sans efforts, et on les juge assez généralement, avec lumière et justice.

Voici maintenant entrer en lice un artiste dont le nom nous était encore inconnu et qui nous semble digne de continuer, de compléter Léopold Robert sans l'imiter. Il n'est personne qui n'ait remarqué le *Dolce farniente* de M. *Winterhalter* ; personne qui n'ait été séduit et par le charme et par la puissance de couleur et de lumière, et par la finesse exquise et par la richesse de modelé et de tons, et par l'habileté de composition et l'harmonie de pensée et de facture qui caractérisent cet ouvrage vraiment saillant. Peut-être y a-t-il abus de lumière, peut-être les arbres sont-ils trop Watteau dans ce tableau, mais les contours y sont mieux fondus, les tons plus variés et la composition a plus d'unité qu'on n'en reconnaît dans les ouvrages de Léopold Robert.

De ces deux artistes à M. Lehmann, la transition est logique et naturelle. M. Lehmann est l'exagération *Ingresque* de Léopold Robert. M. Lehmann, qui comprend toute l'impuissance de l'école de M. Ingres pour la couleur et pour la lumière, M. Lehmann a compris aussi que la manière de Léopold Robert élude la difficulté de la finesse de tons et de modelé avec l'éclat et la force du coloris. C'est pourquoi, allant encore au-delà de Robert, il a adopté un nouveau système de modelé qui tourne au sec, au dur, et joue, à s'y méprendre, l'ivoire colorié. Et voilà comment et par où il est arrivé à faire son tableau de la *Fille de Jephté*, auquel nous reprochons encore un arrangement symétrique, froid et compassé ; des têtes sans variété aucune, toutes sœurs, toutes d'une expression naïve jusqu'à la niaiserie, ou jusqu'à l'affectation. En somme, cet ouvrage, d'une facture vicieuse, sent le pédantisme, la prétention et ne peut séduire qu'au premier abord. Il en est autrement du *Don Diégo* du même artiste. Sauf le reproche d'une certaine minutie dans quelques parties, nous n'avons aucune critique à faire à cette belle étude où M. Lehmann a su dessiner et modeler comme M. Ingres, éclairer et colorer beaucoup plus puissamment que M. Ingres.

Nous ne répèterons pas ici ce que nous avons dit sur la *Scène de l'apocalypse* de M. Signol et sur le *Dante* de M. Flandrin. Toutefois, nous ne saurions trop répéter à M. Signol qu'il doit tendre, maintenant que le cercle de ses belles études est complet, à se frayer une voie large et bien dessinée dans l'école française ; et à M. Flandrin qu'il a besoin d'étudier encore et d'étudier naïvement pour en profiter et secouer entièrement l'indécis, le blafard et le cotoneux de M. Ingres, les maîtres des écoles vénitienne et espagnole pour la couleur, florentine pour la lumière.

Max. Raoul.

(*L'abondance des matières nous oblige à renvoyer encore au prochain numéro la fin de cet article.*)

DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE,

Par le marquis DE CHAMBRAY, maréchal-de-camp d'artillerie, membre correspondant de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Prusse. — In-8°. 1836 (1).

M. de Chambray, ancien élève de l'école Polytechnique, avait eu dans sa carrière militaire de fréquentes occasions de réfléchir sur l'enseignement donné à cette école; il s'en était plus d'une fois entretenu avec ses anciens camarades, et convaincu que cette institution est loin de réunir les avantages qu'on lui attribue généralement, il ose, dans cet écrit, s'élever à la fois contre l'extension demesurée qu'on y donne à l'étude des mathématiques et contre l'école elle-même considérée comme préparatoire pour les services publics et les armes spéciales. Les développemens auxquels se livre l'auteur, pour justifier ses opinions, sont de nature à faire réfléchir ceux de ses lecteurs que les préjugés ou l'intérêt personnel n'aveugleront pas, et pourront les amener à penser comme lui. L'ouvrage de M. de Chambray, écrit dans les termes les plus modérés, est néanmoins hardi; il lui a même fallu du courage pour le publier; car il ne faut pas se le dissimuler, l'école Polytechnique a l'assentiment national en sa faveur; elle est célèbre à l'étranger, elle jouit (ce qui est bien rare en France) d'une existence de plus de quarante ans à travers les vicissitudes de tant de révolutions contraires, elle a fourni près de trois mille officiers aux corps savans, et cependant un de ces mêmes officiers, animé de cet esprit d'analyse qu'il y a puisé, peut-être à son insu, la dépouillant du prestige qui l'environne, ose lui dire qu'elle n'est en définitive qu'un obstacle jeté dans la carrière de la jeunesse qui se destine aux services qu'elle alimente, qu'elle n'a pas produit d'hommes dont la réputation ou le mérite réel soit supérieur, équivale même à ceux qui existaient avant sa fondation et qu'elle n'est réellement profitable qu'aux professeurs qui en font les cours; tel est en effet l'esprit de cette brochure qu'il est fort difficile d'analyser, mais dont nous tâcherons cependant de reproduire les principaux traits.

M. de Chambray entre d'abord dans quelques détails historiques sur l'école des Travaux publics, fondée en 1794 par l'influence d'hommes à la fois savans et partisans des principes révolutionnaires, qui la considéraient, disaient-ils, *comme un des plus puissans moyens de faire marcher d'un pas égal le perfectionnement des arts utiles et celui de la raison humaine* (2).

Ses fondateurs avaient la prétention de lui faire remplacer les écoles spéciales qui existaient à l'époque de la révolution pour les services civils et militaires, en sorte que les élèves de ces écoles furent autorisés à se présenter aux examens qui eurent lieu pour la formation de l'école des travaux publics; mais cette prétention n'était pas réfléchie, et l'on ne tarda pas à se convaincre que si les arts exercés par les ingénieurs civils et militaires et les officiers d'artillerie reposent sur les sciences exactes, les applications qu'ils en font sont trop différentes pour qu'elles puissent être enseignées dans une seule école. Il fallut donc conserver les écoles spéciales; mais au lieu de recevoir directement des élèves après un examen comme par le passé, elles n'admirent plus que ceux qui sortaient de l'école des Travaux publics, qui reçut alors le nom d'école Polytechnique; or, l'enseignement des mathématiques transcendantes ayant pris dans celle-ci une place éminente, il devint plus difficile d'acquérir l'instruction requise pour passer dans les écoles spéciales.

---

(1) Chez Anselin, passage Dauphine, Mathias, quai Malaquais, et Delaunay, au Palais-Royal. — Prix : 2 fr., par la poste, 2 fr. 50 c.

(2) Rapport de Fourcroy à la Convention.

Après avoir rapporté les variations qu'éprouva la nouvelle école dans son enseignement et dans son régime intérieur, l'auteur examine l'esprit qui a présidé à l'exécution du réglement relatif à l'instruction, et le degré d'utilité que présentait l'enseignement théorique. Il fait sentir que le résultat de toutes les variations qu'éprouva l'enseignement fut en définitive d'éliminer les sciences et les arts que l'on devait enseigner plus tard dans les écoles spéciales ; de donner de l'accroissement à l'étude des mathématiques transcendantes, et à cette partie de la géométrie descriptive qui est purement spéculative. Cette étude comprend donc des connaissances difficiles à acquérir et qui s'oublient dès que les élèves sont hors de l'école, parce qu'ils n'ont aucune occasion de les mettre en pratique. Cet inconvénient avait été signalé de bonne heure par Fourcroy, devenu ministre de l'intérieur, et sous la restauration par La Place, mais sans succès ; plusieurs officiers-généraux en avaient parlé dans le même sens, dans une des séances du conseil de perfectionnement, et convenaient que dans leur carrière militaire ils n'avaient jamais fait usage de ces hautes parties de la science.

Si l'on réfléchit en effet que les Vauban, les Cohorn, les Cormontaigne, les Bousmard, les Valière, les Gribeauval, et tant d'autres militaires célèbres dans la conduite des siéges et la construction des places, n'avaient guère plus d'instruction mathématique que ce qui est nécessaire pour être admis à l'école Polytechnique, on conclura que des connaissances plus étendues en ce genre sont loin d'être indispensables pour marcher sur les traces de ces hommes illustres.

L'auteur regrette aussi que le désir de se donner plus l'importance, en faisant adopter des ouvrages de leur composition, ait fait rejetter Bezout de l'enseignement, malgré sa clarté et la facilité de sa méthode ; on peut néanmoins lui répondre que les élémens de Bezout, très-clairs en effet, ont l'inconvénient d'être peu satisfaisans sous le rapport des démonstrations que l'on s'accorde généralement à trouver peu rigoureuses et qui sont loin de satisfaire l'esprit comme les méthodes de Legendre, Lacroix et quelques autres ; or, on ne peut nier qu'il ne soit utile d'habituer de jeunes esprits à la rigueur dans les raisonnemens scientifiques.

M. de Chambray, en envisageant l'école Polytechnique sous le point de vue politique, observe que, fondée par des républicains, elle en avait les principes ; aussi Napoléon, qui redoutait ceux-ci, lui avait-il donné une organisation militaire qui tendait à les lui faire perdre. Ici M. de Chambray ne nous paraît pas avoir donné à ses réflexions toute l'étendue désirable ; il ne dit qu'un mot des actes d'insubordination qui éclatèrent en 1816, 1822, 1830 et 1831, il ne remonte pas à leur origine, il ne fait pas sentir que l'esprit qui avait présidé à la formation de cette école y subsistait toujours, tantôt secrètement, quelquefois plus ouvertement ; chose d'autant plus remarquable que, depuis Napoléon, les jeunes gens pauvres que devaient flatter les idées démocratiques, avaient en quelque sorte été exclus de l'école par l'obligation d'y payer une pension de huit cents francs et un trousseau, outre la nécessité d'avoir fait des études françaises et latines (1).

On pourrait, ce semble, faire un chapitre curieux sur ce sujet, il serait intéressant surtout d'examiner l'effet que produit sur l'esprit des jeunes gens l'étude des sciences exactes et les conséquences qui peuvent en résulter pour leurs concitoyens.

M. de Chambray examine comment on obtenait des ingénieurs sous Louis XIV ; il voit qu'on les recrutait parmi les officiers d'infanterie qui annonçaient le plus de goût pour cette profession ; on leur donnait des brevets, puis on les détachait de leurs régimens où ils comptaient toujours ; c'est ainsi que se formèrent Vauban et tant d'autres. Il cite ce qui se passe en Angleterre, où il n'existe aucun corps d'ingénieurs civils : la profession en

(1) Il y avait à la vérité un fonds destiné à l'entretien des jeunes gens sans fortune qui annonçaient des talens particuliers, mais le nombre en était très-limité, et ils étaient ordinairement choisis parmi les fils des serviteurs de l'état.

est libre, l'état et les particuliers emploient ceux qu'ils jugent convenables, ils ont le plus grand intérêt à bien faire, parce qu'ils sont alors recherchés et mieux payés ; c'est à ces ingénieurs libres que l'Angleterre et les États-Unis doivent leurs canaux, leurs machines à vapeur, leurs usines, les travaux de leurs ports et leurs chemins de fer.

En France, si le jeune homme qui a de la vocation pour un service public ne peut réussir à entrer à l'école Polytechnique, il est repoussé de tous les corps à talens ; aucune exception ne serait admise pour ces hommes extraordinaires, dont la nature est si avare ; un Vauban, un Cohorn ne pourraient entrer dans le corps du génie, un Gribeauval ne serait pas artilleur ; un Brunel ne pourrait entrer dans les ponts et chaussées ; un Sané, un Fulton ne pourraient construire de vaisseaux : tous seraient écartés par ce monopole d'un nouveau genre.

M. de Chambray termine son ouvrage en examinant si l'école Polytechnique est le moyen le plus efficace de procurer à l'état les sujets les plus capables de perfectionner les sciences exactes, et pense qu'elle doit produire un effet tout contraire : en effet, les jeunes gens des classes aisées n'apprennent les mathématiques transcendantes que comme moyen d'admission dans les corps à talens, et cessent presque tous de s'en occuper quand ils ont réussi. Les jeunes gens sans fortune, qui ont des dispositions extraordinaires pour les mathématiques et auront étudié sans maîtres, seront difficilement admis à l'école, car il faut bien posséder sa langue, savoir du latin et du dessin, choses qui supposent des dépenses au-dessus de leurs moyens ; d'autre part, s'il se trouve à l'école un élève qui ait le génie des mathématiques, il est distrait de sa vocation par la diversité des études auxquelles il doit se livrer. Lorsqu'un petit nombre de personnes étaient initiées aux mathématiques transcendantes, et que l'on était convaincu que des hommes doués d'un génie particulier pouvaient seuls se livrer avec succès à l'étude de cette science, ceux qui l'enseignaient recherchaient les sujets qui montraient des dispositions particulières, les faisaient connaître et obtenaient presque toujours pour eux l'appui du gouvernement ou d'un Mécène ; mais le nombre des jeunes gens qui se destinent à l'école Polytechnique est plus grand que les besoins ne l'exigent, tous les élèves se livrent à l'étude des parties élevées de la science, et rien ne fait distinguer l'homme de vocation. D'Alembert, recueilli par une fruitière, La Place et Monge, nés de parens pauvres et obscurs, auraient probablement été inconnus, s'il y eût eu de leur temps une école Polytechnique comme celle de nos jours.

On remarque au reste que presque tous les savans géomètres sortis de l'école y sont entrés dans les dix premières années de sa création, époque où les élèves n'étaient pas casernés ; où loin de payer pension, ils recevaient des appointemens ; où l'on n'exigeait que des mathématiques aux examens d'admission et en moindre quantité que maintenant ; époque enfin où les jeunes gens qui avaient la vocation des mathématiques pouvaient, quoique pauvres, parvenir à y être admis.

M. de Chambray en terminant ses réflexions ne pense pas qu'elles aient de résultat pour le moment : « Sisyphe, dit-il, continuera encore à rouler son rocher. » Il est vraisemblable que l'auteur ne se trompe pas ; l'école Polytechnique est une institution devenue nationale ; bien des gens en ont une haute idée justifiée sous plus d'un rapport, par le mérite réel de ses professeurs et des élèves qu'ils ont formé ; on croirait voir tarir en France la source des sciences, si on la supprimait, et il est peu de gouvernemens assez hardis pour tenter une mesure aussi impopulaire que celle de sa destruction.

L'écrit de M. de Chambray sera néanmoins plus utile peut-être qu'il ne le croit lui-même ; personne n'avait encore osé s'exprimer comme lui sur cette institution, il aura éveillé sur elle l'attention d'un public éclairé, il ébranlera des croyances, et les fera tourner en doute, puis à l'incrédulité ; vienne alors une nouvelle insubordination, et le gouvernement pourra profiter de la circonstance pour ne plus en avoir à réprimer..

UN ANCIEN CAPITAINE D'ARTILLERIE.

ACADEMIE DES SCIENCES.

De la science économique. — Action des déboisemens. — Chaux hydraulique magnésienne.

Dans le court espace des cinq ou six semaines qui viennent de s'écouler, nous avons pu reconnaître combien l'éducation scientifique de nos hommes politiques est loin d'être ce qu'il faudrait qu'elle fût. En effet une loi de douanes loi tout économique, toute nationale, a été discutée dans notre pays, et pourtant un très-petit nombre d'hommes a pu prendre part à la discussion ; encore de quelle manière? en émettant une foule de doctrines erronnées, méticuleuses ou étroites, et en faisant admettre dans la loi des contre-sens qui seront assurément l'objet de critiques fort piquantes à l'étranger : en effet, l'on a vu des hommes jadis partisans forcenés de la liberté commerciale devenir tout à coup défenseurs du système de protection ; d'autres sans doctrine arrêtée, sont arrivés plaider tour à tour le pour et le contre en raison des petits intérêts des petites localités dont ils étaient souvent même sans conviction les interprètes forcés ; de sorte qu'il a été un jour décidé que le fer fabriqué à la houille pourra entrer chez nous librement, tandis que le lendemain l'on a déclaré qu'il faudra être beaucoup plus difficile sur l'importation du fer fabriqué au charbon de bois, quoique l'on ne puisse pour ainsi dire pas prouver que telle ou telle barre de fer soit le résultat d'une fabrication au bois ou à la houille ; puis, bientôt après, on a maintenu le système protecteur en faveur de la houille de certaines contrées au détriment de la consommation de la Normandie ; et vu que cette province est probablement assez riche de son industrie, on s'en est rapporté à son activité pour relever son agriculture : dès-lors, tout à coup l'on a abandonné pour elle le système protecteur, et l'on a reporté toutes ses faveurs protectrices sur les chevaux de l'Allemagne et de l'Angleterre ; car dans notre intérêt, le commerce de cette contrée, on le sait, a bien plus grand besoin de notre protection que notre propre commerce ; enfin dans cette discussion l'ignorance est presque toujours venue obscurcir le petit nombre d'éclairs que la science a cherché de temps en temps à y faire briller ; aussi en est-il résulté un amas d'articles incohérens qui pourtant forme une loi que nous devons consciencieusement regarder comme un pas de fait dans la voie des améliorations. Espérons que le temps apportera une instruction scientifique plus positive, plus profonde à nos législateurs, et les mettra à même de pouvoir peu à peu adopter les changemens qu'ils sera nécessaire de faire à cette loi sur les douanes. En attendant, après avoir vu les fautes de ces hommes du jour, continuons, nous autres hommes d'avenir, à nous tenir au courant de toutes ces sciences dont la connaissance nous est démontrée aujourd'hui si utile, et suivons-les dans leur avancement rapide quoique leur marche soit pareille à celle de ces flots toujours nouveaux qui battent nos falaises, et quoique Dieu n'ait donné à notre vie qu'une durée à peine suffisante pour apprendre les faits de la science confirmés par le passé, et recueillir ceux qu'elle offre chaque jour à nos yeux.

Si nous suivons cette marche scientifique, à l'académie nous voyons le 11 avril M. Rivière prouver, dans une lettre, que la diminution des sources est presque toujours venue à la suite de défrichemens exécutés sur une grande échelle, fait avancé avec modestie par M. Arago à la chambre des députés, il y a quelques semaines, et contesté avec une sardonique aigreur par des hommes probablement beaucoup plus instruits que lui.

Avant l'établissement de Bourbon-Vendée, dit M. Rivière, le Bocage était couvert de bois ; aussi l'eau nuisait-elle à la culture et aux communications ; depuis 1808, le Bocage a marché vers l'industrie, et de nombreux défrichemens ont suivi le progrès. Maintenant, des terres jadis couvertes de bois et remplies d'eau, offrent des champs de blé que la sécheresse menace assez souvent ; et dans la ville l'eau des fontaines et des puits devient quelque fois très-rare.

Avant 1821, la Provence et principalement le département du Var, était remplie de ruisseaux, de fontaines et de sources. En 1821, les oliviers qui formaient des espèces de forêts par leur multiplicité, furent gelées; et en 1822, on commença à couper jusqu'à la racine tous ces arbres, et bientôt après les ruisseaux diminuèrent, les sources tarirent, et le pays fut désolé par une horrible sécheresse. La Durance, depuis que l'on a défriché le sommet de la vallée dans laquelle elle coule, est devenue un torrent qui tantôt coule des rocs énormes, dévaste tout ce qui se trouve sur son passage et s'ouvre un lit nouveau, tantôt est complétement desséché.

Dans différens lieux de la France et de l'Italie, M. Rivière affirme avoir eu occasion d'observer des phénomènes analogues, et ajoute que d'après les assertions de M. Dussaussoy, colonel d'artillerie, la même chose s'est présentée en Pologne et en Russie.

Une autre lettre écrite par M. Vicat, célèbre ingénieur auquel on doit de pouvoir fabriquer à peu près dans toutes les localités de la chaux hydraulique factice en mélangeant et faisant cuire ensuite une certaine quantité d'argile et de chaux ordinaire, fait connaître à l'académie que la magnésie toute seule peut, lorsqu'elle intervient en proportions suffisantes, rendre hydrauliques des chaux parfaitement pures.

Sans rien préjuger encore sur le degré d'énergie de ces nouvelles chaux, je puis affirmer, dit M. Vicat, qu'elles sont prises sous l'eau du sixième au huitième jour, et qu'elles continuent à durcir comme les autres chaux hydrauliques. Il faut que la proportion de magnésie, prise et pesée après calcination, soit de 30 à 40 pour 40 de chaux pure et également anhydre. Les calcaires naturels essayés par M. Berthier, ne tenaient que de 20 à 26 de magnésie pour 78 à 60 de chaux, et c'est probablement de ce défaut de proportion que proviennent les résultats négatifs par lui précédemment obtenus. Cette observation, continue l'auteur, n'est pas sans importance; car, s'il est sans exemple que l'on ait trouvé des pierres à chaux hydraulique dans les formations calcaires inférieures aux lias, c'est parce que l'on n'a pas été tenté d'essayer les dolomies des étages inférieurs; il devient vraisemblable maintenant qu'on pourrait le faire avec quelques chances de succès. En effet, ajouterons nous, il est à notre connaissance que dans le département de la Sarthe, près de la ville de Fresnay, l'on aperçoit des dolomies qui donnent de la chaux hydraulique, et même fortement hydraulique, fait probablement que M. Vicat, en écrivant sa lettre, ignorait entièrement, car autrement il se serait appuyé de cette preuve positive.

J. Odolant Desnos.

(La fin au prochain numéro.)

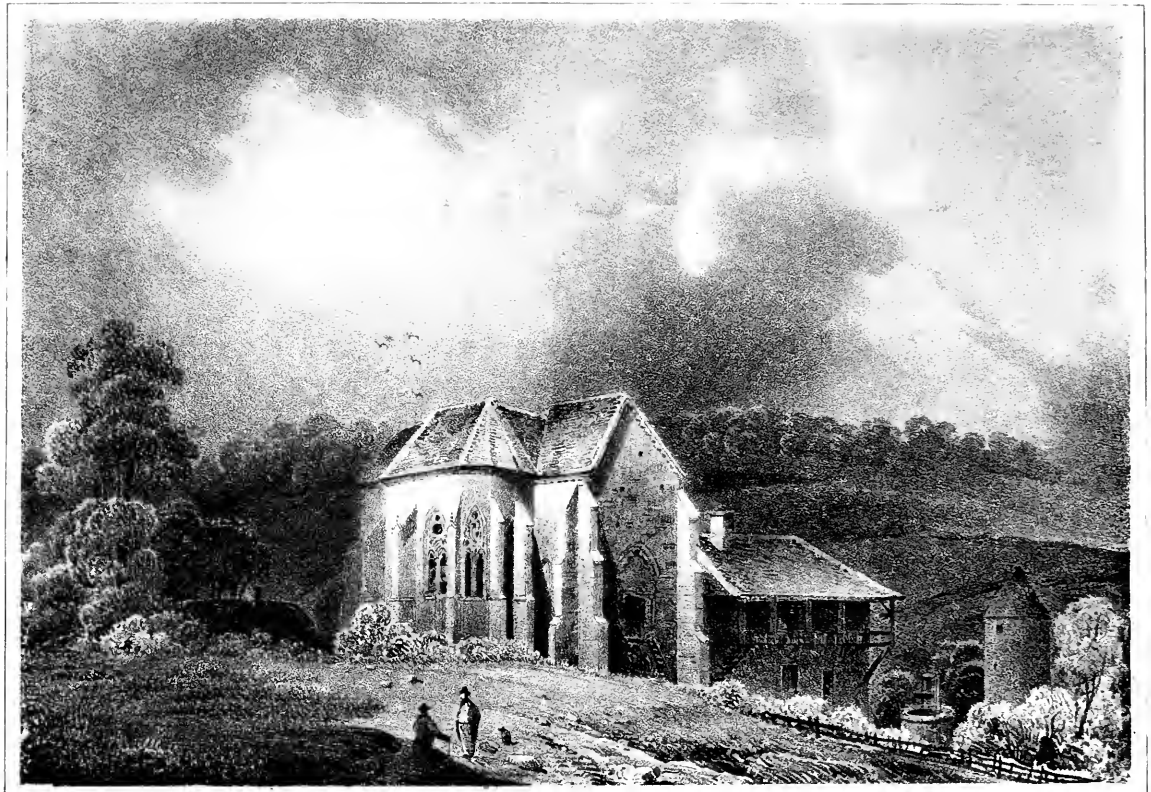
L'*Écho de la Jeune France, Revue catholique*, paraît en 2 éditions : 1° Édition les 1er et 15 de chaque mois, prix, par an, 24 fr.; 2° Edition mensuelle le 31 de chaque mois, prix, par an, 13 fr. — Les abonnemens partent du 1er janvier. — On souscrit à Paris, rue de Menars, 5, et dans les bureaux des postes et des messageries.

S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte Walsh, directeur-rédacteur en chef, Et pour l'administration, à M. Edmond de Villiers, administrateur.

Publications de la Société de la Jeune France.

L'*Almanach du Peuple, Calendrier de France pour* 1836 : 30 cent. — Le *Livre des enfans*, 12 vol., 4 fr. — *Apothéose de Louis XVI*, gravé sur acier, 15 fr. — *Jésus-Christ docteur*, gravé sur acier, d'après Rubens, 22 fr. 50 c. — *Jésus-Christ sauveur*, gravé sur acier, 22 fr. 50 c.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.



Rouvet del. Imp. d'Aubert et de Jacob, gal. Chas.

Chapelle de l'abbaye du Val St. Benoist.

près d'Autun.

L'ÉCHO

DE LA JEUNE FRANCE,

REVUE CATHOLIQUE.

SOMMAIRE.

De la Littérature dans le Midi; Recueil annuel des Jeux floraux, par *M. Adolphe de Puibusque.*—Édouard Turquety; Poésie catholique, étude littéraire, par *M. Th. de la Villemarqué.* — Beaux-Arts; Salon de 1836 (4e et dernier article), par *M. Max. Raoul.*

De la Littérature dans le Midi.

RECUEIL ANNUEL DES JEUX FLORAUX.

Ce serait une erreur de prétendre qu'il existe une littérature méridionale; grâces à la centralisation intellectuelle, conséquence inévitable de la centralisation politique, il n'y a pas plus de littérature languedocienne ou provençale que de littérature normande ou bretonne; la France, dans son unité exclusive, n'a qu'une littérature dont le siége est à Paris et qui là, reine absolue, capricieuse, despotique, impose ses lois ou plutôt ses modes à toutes les provinces; mais ce qu'il est permis de dire, sans crainte de se tromper, c'est que le Midi, bien que tombé en vasselage de suzerain qu'il était, compte encore assez d'écrivains distingués pour former promptement un nouveau centre littéraire qui rayonnerait avec éclat sur une large circonférence, si des institutions locales venaient lui rendre l'existence distincte qu'il a perdue.

Depuis quelques années, une impatiente ardeur y tourmente les esprits; toutes les têtes sont en travail d'une émancipation dont la pensée, exprimée sous les formes les plus diverses, n'a pu aboutir jusqu'à présent qu'à l'émission d'un vœu stérile; établissemens littéraires, créations scientifiques, académies, con-

grès, revues, journaux, tout a été vainement essayé; on ne se rebute pas, cependant; tel est le charme d'une illusion généreuse qu'on s'obstine encore à la poursuivre en présence de la réalité qui la tue; entendez ces voix énergiques qui s'élèvent de la vieille cité des capitouls et des troubadours; elles sont unanimes dans leurs vœux d'affranchissement.

» Nous redemandons au cœur de la France, disent-elles, quelque chose de cette vie qui a été retirée de tous les membres, et dont la privation les rendrait bientôt incapables de renvoyer au centre les principes vitaux qu'épuise une attraction trop avide; que l'intérêt du corps entier qui veut une distribution plus bienfaisante et plus égale prévienne le péril; surtout, qu'il fasse cesser le spectacle d'une tête monstrueuse sur un corps appauvri où le sang retiré des extrémités afflue avec violence et prépare des congestions menaçantes; que nous puissions aimer, défendre, honorer la patrie que nos yeux ne peuvent embrasser dans celle dont nous embrassons l'horizon; l'esprit de communauté est le plus puissant auxiliaire de l'esprit public.

« Dans le renversement précipité de nos institutions locales, le but a été dépassé : que l'on revienne à une juste limite; que tout ce qui tend à renaître cesse d'être étouffé; ce n'est pas nous qui songerons jamais à détruire cette noble harmonie qui fait la force et la dignité de la grande nation entre tous les peuples; ce n'est pas nous qui l'empêcherons jamais de se lever comme un seul homme à la voix de l'honneur ou du danger; mais avec l'esprit de nationalité nous avons l'esprit de famille, avec les idées d'aujourd'hui nous avons les mœurs d'autrefois, à côté de l'amour du pays vit et palpite dans nos cœurs l'amour de la cité; notre lutte, si l'on peut nommer ainsi le sentiment de notre force, de nos droits, et de nos vieux souvenirs, n'est donc qu'une lutte intellectuelle et morale que nous soutenons sans nous séparer de cette belle unité française à laquelle nous sommes glorieux d'appartenir.

« Et d'ailleurs, au lieu d'exagérer des craintes chimériques, qu'on interroge l'histoire : dès les premiers jours de notre France, sous les drapeaux de Charles-Martel, il n'y avait plus ni Francs ni Gaulois; plus tard encore, sous Philippe-Auguste, les mille bannières flottantes aux champs de Bovines s'abaissaient devant une seule; Gascons, Bourguignons et Normands se serraient autour de l'oriflamme; l'orgueil de tous ces noms était d'en faire triompher un seul, et pour être Breton, Duguesclin n'était pas moins Français. »

Il serait difficile, ce me semble, d'avoir une meilleure cause et de la défendre avec une conviction plus réfléchie; rien n'est écouté pourtant; l'ombrageuse centralisation ne tient compte d'aucune doléance; pour colorer ses refus d'une apparence de raison, elle prétexte sans cesse des nécessités d'état, et les voix se fatiguent à la solliciter et les plaintes s'épuisent sans l'émouvoir, et tel qui l'a long-temps combattue, se voit réduit à poser les armes et à venir lui-même invoquer son haut patronage, s'il veut échapper à l'obscurité qui le menace; c'est qu'il faut bien tôt ou tard le reconnaître; Paris en s'emparant d'autorité du monopole des réputations s'est emparé de celui des existences; la gloire et l'argent, l'argent et la gloire, (car je ne sais auquel des deux revient l'honneur de

la préséance par la littérature qui court) ne tombent que de sa main souveraine; les passe-ports qu'il délivre sont les seuls qui donnent accès dans les mille sentiers où se croisent tant de talens spéculateurs, tant de célébrités d'industrie, et il en est des produits provinciaux comme des denrées coloniales; une douane jalouse ne les admet à circuler que sous le plombage de la métropole.

Aussi, que d'espérances déçues! que de germes feconds frappés tout-à-coup de stérilité! que de fleurs prêtes à répandre leurs parfums et qui ne s'épanouiront pas en dépit du soleil qui les presse d'éclore!

Mes regrets, dussent-ils être accueillis avec le sourire du dédain ou de l'ironie, s'exhaleront sans réserve : une seule palme ravie au front de la France est à mes yeux une perte que tout Français doit déplorer; or, je crois être loin de forcer la proportion en disant qu'on laisse dépérir aujourd'hui autant de talent en province qu'on en gaspille à Paris. Un préjugé d'une ténacité étrange résiste, je ne l'ignore pas, à cette conviction : c'est en vain qu'on a promené le niveau sur toute la surface du royaume pendant quarante ans; c'est en vain qu'on a soigneusement effacé toute couleur locale, toute diversité de mœurs, toute différence de coutumes; que de l'est à l'ouest et du nord au midi, écrasant les originalités, on n'a voulu qu'un centre commun, qu'une direction suprême qui fît penser avec les mêmes pensées et vivre de la même vie. Cette uniformité dont le moindre inconvénient est d'être monotone, n'a pas encore fait oublier la ligne de démarcation qui séparait la province de la capitale; les questions de mérite sont toujours subordonnées à des questions de domicile; quiconque n'habite pas entre la barrière de Pantin et la barrière des Bons-Hommes est un paria dont les œuvres sont indignes de toute attention sérieuse, et cette opinion traditionnelle est si généralement établie qu'elle réagit du centre aux extrémités; la province en est dupe et victime; elle n'a pas foi en ses forces, elle doute d'elle-même; les réputations indigènes y sont rares, elles n'y croissent qu'avec lenteur et peine, elles n'ont pour elles ni le prestige du charlatanisme ni la magie de l'optique; on les voit de trop près et sur un théâtre trop bas, trop étroit, trop nu; il en est peu, parmi celles qui s'attachent avec obstination au sol natal, qui ne finissent par s'étioler et languir, tandis qu'une transplantation suffit souvent pour developper celles qui paraissaient avoir le moins de sève et de vigueur. Je pourrais raconter à cet égard des choses qui sembleraient fabuleuses; je pourrais citer bon nombre d'avortons de province qui à peine descendus de l'impériale de la diligence ont fait merveille à Paris; il ne leur a fallu, avec l'aide de la camaraderie, qu'un article de journal, un feuilleton, que sais-je? un conte bleu ou brun pour se faire une sorte de renom, pour avoir droit d'affiche sur le vitrage des cabinets littéraires et pour narguer les sifflets étonnés de leurs compatriotes, en parodiant à leur profit ces vers d'un poète méridional :

> Le combat cesse enfin, et l'homme, fils du ciel,
> Renversé par la mort, se relève immortel.

Mais je ne veux nommer personne, ce serait ramener les nuages du passé sur les splendeurs du présent, et je crois plus charitable de souhaiter à tous les anges déchus de gagner le paradis, lors même qu'ils devraient n'y entrer que pour un jour.

Ce qu'il importe de remarquer dans l'intérêt général, c'est que Paris, en proclamant le principe de l'unité, en a fait deux parts; il s'est approprié celle qui lui confère l'omnipotence, il a répudié celle qui le soumettrait à l'égalité : accapareur impitoyable, il a tout pris et ne rend rien; mais en résumé, comment figure-t-il sur la carte littéraire du pays? N'est-ce pas comme une alluvion formée du dépôt de toutes les terres de la province et successivement enrichie par l'accroissement de tous les talens recelés dans leur sein? Décomposez cet îlot artificiel, n'y trouverez-vous pas et le breton Châteaubriand et le bourguignon Lamartine et le languedocien Soumet et le normand Casimir Delavigne et les innombrables apports du Dauphiné, de la Provence, de l'Auvergne, de l'Anjou, du Berry, de la Lorraine, de toutes les parties enfin de ce magnifique tout qu'on appelle la France? Que les fruits de cette analyse ne soient donc pas perdus; un devoir reconnaissant exige de Paris plus d'indulgence pour la province, et il est juste aussi que la province moins oublieuse de ses richesses, ait plus de confiance en elle-même.

Je ne pousserai pas plus loin mes observations; j'ai à rendre compte du recueil annuel des jeux floraux et il me tarde d'y puiser de nouvelles preuves de ce que je viens d'avancer.

Célébrer une académie, et une académie de province encore, l'audace est grande; il y a double anachronisme, double hérésie aux yeux de ces réformateurs inexorables qui voudraient faire table rase de toutes les vieilles institutions, comme si toutes avaient également vieilli et mouraient de décrépitude; n'importe, j'oserai demeurer fidèle à des affections de cité et de famille, affections bourgeoises, gothiques, surannées, si l'on veut, mais unies à des souvenirs qui seront toujours jeunes dans mon cœur.

Lorsque Piron, préoccupé d'un regret qui après avoir traversé sa vie entière arriva jusqu'à son épitaphe en essayant de se déguiser sous la forme d'un dédain satyrique, lorsque, dis-je, le fougueux Piron donna le signal des hostilités contre les académies, il fit appel à trop de passions envieuses, et surtout à trop d'amour-propres froissés pour n'avoir pas de nombreux auxiliaires; ce fut un feu roulant d'épigrammes qui fut nourri de générations en générations, avec plus ou moins d'ardeur, suivant la nature des intérêts blessés; en France, tout commence avec esprit, mais tout ne finit pas de même; quand le troupeau des imitateurs se met à paître sur une idée, si originale, si heureuse qu'elle soit, il faut qu'il la déflore et qu'il en fasse un lieu commun. Voici tantôt cent ans que dure la plaisanterie de Piron, et elle est encore si commode pour un couplet final de vaudeville ou un feuilleton de critique littéraire qu'il serait inutile de crier merci; les quelques hommes de progrès qui l'exploitent, trouvent que, malgré son grand âge, elle n'a pas fait son temps. Soit : chacun pense ce qu'il veut, et vit de ce qu'il peut : je ne ferai qu'une observation, c'est qu'aucun

fauteuil n'est encore resté vacant dans aucune académie ; on remarque, au contraire, que le nombre des candidats, loin de diminuer, augmente incessamment, et que toutes les nuances de systèmes ou d'écoles se confondent dans les candidatures ; à ce fait assez décisif, j'imagine, il serait facile d'en ajouter un autre qui ramènerait la plupart des assaillans sur le terrain de la défensive ; on démontrerait que, si tous ceux qui déchirent les académies ne les ont point encensées, il en est du moins bon nombre dont elles ont reçu les hommages secrets, et qui, en amans peu courtois, se vengent de l'indifférence par le dénigrement ; mais à quoi bon provoquer une discussion irritante ; tout ce qu'il faut demander au nom de la justice, c'est que les préventions favorables ou défavorables soient mises de côté, et que les corps littéraires, cessant d'être enveloppés dans une réprobation systématique, jouissent, comme les individus, du droit de n'être jugés que d'après leurs œuvres.

Ce point admis, l'académie des jeux floraux pourra paraître en toute sécurité; car depuis cinq siècles elle n'a cessé de produire, et ses recueils forment à eux seuls une riche bibliothèque où se déroule phase par phase l'histoire de la littérature nationale. Doyenne de toutes les institutions littéraires, elle a dû, à ce titre seul, être en butte à plus d'agressions qu'aucune autre ; on ne s'est pas contenté d'attaquer ses membres, une colère délirante a contesté jusqu'à l'existence de son illustre restauratrice ; Clémence Isaure, cette muse mystique du quinzième siècle, que suivant l'heureuse imitation de son dernier panégyriste (1), il faudrait inventer, si elle n'avait pas existé, a été niée obstinément en face de son tombeau, de sa statue et des autels témoins de sa gloire ; mais ni la fureur d'un Zoïle ni le vandalisme de l'anarchie n'ont pu détruire une croyance et un culte protégés par la reconnaissance publique ; chaque année, se renouvelle une éclatante protestation ; deux cents concurrens viennent de toutes les parties de la France se disputer les fleurs du gai-savoir, et le contingent de Paris forme à lui seul plus de la moitié de cette milice poétique ; au jour marqué pour la fête de mai, le Capitole ne peut contenir dans ses vastes salles la foule empressée qui en assiège les portes ; tout est en mouvement dans la ville : c'est une solennité qui lui appartient, qui n'appartient qu'à elle, qui est assortie à ses mœurs, à ses goûts, à son esprit. Comme le disait encore, il y a peu de jours, l'orateur qui a ouvert cette fête si caractéristique, « c'est pour Toulouse de la poésie, de la religion, du patriotisme ; c'est un reflet de la splendeur de son beau ciel, c'est un écho des voix mélodieuses qui charment le silence de ses nuits. »

Et puis, dans cette institution immuable qu'une vierge a confiée à la garde de la Reine des vierges, n'y a-t-il pas je ne sais quel accord merveilleux, je ne sais quelle intime harmonie, dont l'influence est irrésistible? M. Sauvage, que j'aime à citer encore, a donné à ce vague sentiment une signification précise en animant d'une inspiration divine la mission civilisatrice des femmes.

« Lorsque le christianisme vint compléter les annales de l'humanité, a-t-il

(1) M. Sauvage, professeur du mérite le plus distingué à la Faculté des lettres de Toulouse.

dit, son premier soin fut de relever la destinée des femmes, et par cette idée si simple, il a fait plus pour l'émancipation du genre humain que toute la philosophie et tout l'art du passé. Dès ce moment, toutes les idées généreuses ont pris la femme pour symbole ; elle est devenue comme l'emblème de la pureté de l'ame et de la charité universelle ; bientôt ont paru les Geneviève, les Clotilde, les Griselle, et la moitié de l'Europe leur a dû avec son christianisme les premières lueurs de civilisation. Ainsi, dans tous les temps et chez tous les peuples, quelques femmes d'élite, qui avaient un sentiment délicat ou profond de leur époque, en ont compris les besoins et ont mis leur gloire à les satisfaire ; ainsi les femmes ont toujours donné plus au monde qu'elles n'en ont reçu ; plus l'ordre social les a grandies, plus à son tour il a grandi par elles. »

Quelque étranger que l'on soit au midi, on conçoit aisément, après avoir lu ces lignes remarquables que des noms tels que ceux des Châteaubriand, des Victor Hugo, des Soumet, des Rességuier, qui ont reçu depuis long-temps la consécration métropolitaine, figurent sur la liste des mainteneurs ou des maîtres du pieux collége d'Isaure, et comme toutes les gloires fondées sur des idées-mères ont le sort de ces abeilles fécondes qui font essaim autour de leur royauté, on n'est pas surpris de voir se grouper au-dehors, dans une filiation naturelle, une foule de jeunes talens, l'espérance de l'avenir.

Ce concours de prosélytisme, à la fois religieux et social, a été hautement signalé dans le rapport du secrétaire perpétuel ; M. le vicomte de Panat, qui semble avoir hérité, comme son oncle, de l'esprit et de la grâce du chevalier de Boufflers, ne s'est pas borné à motiver les jugemens de l'académie, il a élevé sa tâche à la hauteur de sa pensée ; et, en résumant les tendances intellectuelles de l'époque, il a su en montrer à la fois les avantages et les périls.

« A la voix d'un homme de génie, a-t-il dit, le christianisme naguère dédaigné se révéla tout-à-coup comme une source d'inspirations touchantes, gracieuses ou sublimes. En vain les disciples d'une école fameuse essayèrent d'arrêter le mouvement qui venait les surprendre et troubler leur domination sur le monde littéraire : l'ironie, le sarcasme, le ridicule, avaient établi l'empire dont ils possédaient l'héritage ; dans leurs mains moins habiles, ces armes se trouvèrent impuissantes à le défendre. Une génération nouvelle délaissa des idoles vieillies, et vint adorer ce que ses pères avaient brûlé. Sur des lyres jeunes et passionnées, notre ère poétique devint chrétienne ; les cérémonies de la religion, son histoire, ses dogmes, surtout les émotions qu'elle fait naître, les sentimens qu'elle excite, les scènes mystérieuses qu'elle sait créer au fond de nos cœurs furent médités par les plus hautes intelligences ou chantés par les voix les plus harmonieuses. Le peuple imitateur suivit les pas des maîtres de l'art et marche encore aujourd'hui dans la direction que lui tracèrent d'illustres exemples.

» Le choix des sujets traités au concours de cette année manifeste évidemment la tendance dont je parle. Pourrions-nous n'y pas applaudir, nous qui tous les ans déposons nos fleurs sur l'autel. Et cependant, nous devons avertir les jeunes auteurs que cette voie réserve de nombreux périls à ceux qui oseraient

s'y engager avec une confiance trop présomptueuse ; si l'inspiration d'un sentiment vrai leur a manqué, ils seront bientôt contraints d'appeler à l'aide de leur stérilité ces mélanges profanes et presque sacriléges, qui, dans les informes essais de notre vieux théâtre, scandalisent la piété en outrageant le bon goût. Il faut bien le dire : la médiocrité se prépare une chute inévitable, lorsqu'elle tente de s'élever jusqu'à ces grands objets de la vénération des hommes, arche sainte dont l'approche est interdite à la foule, et que des mains vulgaires doivent craindre toucher. »

Dès l'ouverture de l'année littéraire, une autre voix qu'anime une ame brûlante de religion et de poésie (1) avait appelé la jeunesse dans la lice en lui racontant les prodiges du patriotisme chrétien ; qu'on me permette d'emprunter un fragment à cette grave composition, il réveillera le souvenir des pages chaleureuses que nous devons à la plume inépuisable de notre maître et ami, M. le vicomte Walsh.

« La patrie est ce qui a commencé bien avant nous et que nous ne verrons pas finir ; c'est tout l'ensemble de nos souvenirs et de nos espérances ; ce sont trente à quarante générations assemblées à nos yeux, qui renouent notre vie d'un moment à leur vie séculaire, qui nous font remonter nous-mêmes à la place qu'y occupaient nos pères, pour en redescendre avec eux et nous les rendre présens à chaque pas et dans chaque objet qui reproduit en nous les impressions qu'ils ont ressenties. Ce sont leurs images vieillies et parfois enfumées, où nous aimons à retrouver quelques-uns de nos traits ; leurs mœurs et leurs coutumes, bien que raillées par nous, qui ont encore nos respects ; leur langage même suranné qui nous plaît encore ; ces insignes et ces trophées, reliques de leur gloire, dont la voix muette nous redit les faits merveilleux contés à notre enfance ; ces chants populaires ou familiers dont elle a été charmée ; ces chants guerriers, ces cris français, ces mots magiques auxquels obéissait la victoire et qui gagneront encore des batailles ; les monumens qu'ils ont édifiés, les ruines mêmes qu'ils nous avaient conservées et qui nous font pleurer sur celles que nous avons faites, débris dédaignés un moment, mais redevenus précieux ; ces cloîtres déserts, portes du ciel et tombeaux des vivans où se cachaient tant de vertus, d'où sont sortis tant de bienfaits ; ces temples vénérables dont les cantiques ont frappé la voûte et où se disaient, il y a mille ans, des prières que nous redisons encore.

. . . . . .

« Ici, par dessus tout, s'élancent ces basiliques sépulcrales dont les rois détournent leurs regards ; là aussi ces catacombes où s'entassaient les races royales, exilées aujourd'hui de leurs cercueils, mais errantes encore tout à l'entour, grandes ombres qui ne forment plus qu'une seule ombre, et comme un fantôme resplendissant de gloire, remplissant l'espace de la terre au ciel. Dans cette contemplation auguste, vous retrouvez tout ce qui peut émouvoir, attacher, exalter des cœurs généreux, les enflammer de l'amour de la patrie : cette longue succession de rois bienfaiteurs du peuple, tantôt le glaive à la main pour son indépendance

(1) M. Mazoïer, ancien maître des requêtes au conseil d'état.

et sa gloire, tantôt ouvrant leurs trésors à ses misères, ou appesantissant le bras de la justice et des lois sur ces oppresseurs; près de ces ombres royales et comme faisant cortège à leur gloire, ces hommes grands dans la guerre qui les ont fait craindre, ceux-ci plus grands dans la paix qui les ont fait aimer, tous ceux qui, par la sagesse des conseils, la puissance du génie ou des arts, ont accompli leurs vœux, servi d'ornement à leur siècle ou d'instrumens à leurs bienfaits, même ces femmes héroïques ou célèbres qui ont illustré et nos lices guerrières et nos lices poétiques; et tandis que vous les admirez entourés de toutes les merveilles de chaque âge, et comme assis dans une sorte de paternité magnifique, au milieu de tant de nobles images, au-dessus de ces rois, de ces fils de rois, de tous ces héros, de tous ces génies divers s'enchaînant l'un à l'autre, enfantés les uns par les autres, vous apparaît la grande image de la patrie, semblable à la Cybèle majestueuse de Virgile, à cette mère des Dieux qui, du faîte le plus élevé de l'Olympe, contemple à ses côtés, sous ses pieds, bien au-dessous d'elle, et embrasse avec amour ces heureux enfans, tous sortis de son sein, tous habitans des cieux, tous goûtant l'immortalité.

« Voilà la patrie; voilà notre mère commune. C'est sous ces traits qu'il faut se la représenter pour contempler sa véritable image et s'inspirer de son amour. »

Ce large tableau me conduit, sans qu'il soit besoin d'une autre transition, aux ouvrages de poésie dont il a été le prélude, et ici, mon embarras est extrême; car, indépendamment des pièces des trois lauréats, MM. Dutour, Lapène, et Gout-Desmartres, j'ai sous les yeux les compositions de MM. Monnier, Lafond, Debar, Combelasse, Battle, et Francis Lacombe récemment honoré d'une épître de M. de Lamartine.

Les touchans souvenirs de madame Victorine Subervieat appellent aussi mon attention, et je voudrais parler en même temps de cette élégie de M. Pelissier, dont le rhytme harmonieux tient du prodige, puisque l'auteur qui est sourd-muet se plaint avec une si vive amertume, que les accords de sa lyre ne volent pas au-delà de son cœur.

Forcé de mesurer l'espace, je prends le plus court des poèmes couronnés, l'idylle de M. Gout-Desmartres intitulée, le *Jeune aveugle :*

Avec tous ses trésors, avril venait d'éclore :
Jamais plus doux printemps, jamais plus douce aurore
N'avaient promis un plus beau jour :
Par un lien de fleurs, de parfums, d'harmonie,
On eût dit que la terre au ciel était unie,
Belle de jeunesse et d'amour.

Et le fleuve étendait ses ondes transparentes,
Et sur ses bords passaient des brises odorantes
Qui gémissaient dans les roseaux;
Quand d'une barque, ainsi qu'une lyre lointaine,
Une voix s'éleva, qui s'entendait à peine,
En se prolongeant sur les eaux.

« O toi, dont j'aime l'innocence
Et le sourire gracieux,
Enfant, qui fus dès ta naissance
Privé du doux éclat des cieux,
Tu veux, tandis que ma nacelle,
Comme un oiseau, livre son aile
Au souffle passager du vent,
Que je te dise les merveilles
Que l'aurore de ses corbeilles
Laisse tomber en se levant;

Tu le veux; mais pourquoi chercherais-je à t'apprendre
Les merveilles que Dieu répandit ici-bas?
Ces merveilles, comment pourrais tu les comprendre?...
O malheureux enfant tu ne les verras pas!...

Pourtant, dis-moi, l'air qu'on respire
Ne te semble-t-il pas plus doux?
Sens-tu la brise qui soupire
Glisser plus fraîche auprès de nous?
Eh bien! cette fraîcheur, c'est l'onde
Qui dans sa course vagabonde
L'exhale en légers tourbillons;
Ces parfums sont ceux que recueille,
Au matin, quand un lys s'effeuille,
Le vent qui court dans nos vallons.

Mais pourquoi plus long-temps chercherais-je à t'apprendre
L'eau qui fuit et les fleurs qui naissent sous nos pas?
Les eaux, les fleurs, comment pourrais-tu les comprendre?
Oh! malheureux enfant, tu ne les verras pas!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Que je te plains! dans la nature
Tu ne sens rien, quand nous voyons!
Et la terre a tant de verdure!
Et le ciel a tant de rayons!...
Lorsque l'ame est triste et soupire,
C'est ici qu'elle se retire
Loin du monde et des faux discours:
Ici tout est vrai, là tout change;
Le monde est un ruisseau de fange
Ombragé de fleurs dans son cours!

Mais quand avec regret, en silence, tu songes
Aux merveilles que Dieu répandit ici-bas,
Console-toi, le monde avec tous ses mensonges,
Enfant, heureux enfant, tu ne le verras pas!... »

Le poète chantait.... Tandis que ses paroles
Mouraient avec les vents dans les branches des saules,
Et que l'enfant pleurait et soupirait tout bas,
Une femme, debout, attendait sur la plage,
Et, dès que la nacelle eut touché le rivage,
L'enfant se jeta dans ses bras.

Alors, comme un rayon, ou comme la rosée
Qui le soir rend la vie à la fleur épuisée,
Le bonheur qui fuyait sembla le ranimer :
« Que m'importe, dit-il, l'onde, le ciel, la terre ?
» Moi, je n'ai pas besoin de te voir, ô ma mère,
» Pour te connaître et pour t'aimer !... »

Si cette gracieuse composition, dont la fable intéressante, développée sans effort, se termine par un de ces cris de la nature qui, ainsi que le dit M. de Pannat, trouvent de l'écho dans toutes les ames, ne suffit point pour désarmer les adversaires des académies, j'espère du moins que, ne refusant pas tout suffrage aux vers de l'auteur, ils voudront bien convenir, avec la justice restrictive de l'élève du *Méchant*, que

Ce sont d'assez beaux vers pour des vers de province.

ADOLPHE DE PUIBUSQUE.

ÉDOUARD TURQUETY.

POÉSIE CATHOLIQUE.

Il y a peu de temps, nous suivions la poésie intime dans ses développemens successifs, et nous la montrions parvenue à son plus haut point de grandeur et d'élévation, dans les *Méditations* et les *Harmonies :* mais ce genre n'est pas le seul mode, et le mode le plus parfait que puisse revêtir la poésie chrétienne ; il est loin de donner la mesure de sa puissance génératrice ; il est ailleurs pour elle des progrès encore : *Volupté*, *Chatterton* et *Jocelyn*, sont des efforts tentés en sa faveur ; pourtant ni Sainte-Beuve, ni M. de Vigny, ni M. de Lamartine ne lui ont fait faire un pas en avant.

La poésie intime a subi, à vrai dire, en passant par leurs mains, diverses modifications ; ils l'ont appliquée au roman, au drame, au poème, mais enfin, ils ne sont point sortis de son domaine, et la poésie chrétienne est restée stationnaire. Cela vient, ce nous semble, de ce que les uns et les autres n'ont été préoccupés que de sa forme, tandis que c'était son essence même qu'il fallait régénérer. —Oui, notre poésie moderne était vague, flottante, indécise, sans bases ; tantôt déiste, tantôt panthéiste, et toujours perdue dans une vaine et insaisissable religiosité ;

il fallait la fixer, l'enchaîner, et la mener à la vérité, qui est une, infaillible, au catholicisme : voilà ce qu'il y avait à faire ; là le progrès, là l'avenir de l'art.

M. Turquety l'a senti. — Une place, une seule, restait encore à prendre parmi nos poètes de France, et il l'a prise.

Comme on peut le penser, il n'y est point arrivé tout d'un coup ; il n'appartenait qu'à M. de Lamartine de présenter le phénomène unique d'un homme de génie captivant et subjuguant soudain toute une nation par la puissance de ses vers.

Avant d'atteindre au rang qu'il occupe aujourd'hui, M. Turquety a traversé plus d'une phase et tenté plus d'un effort ; il a erré, tatonné long-temps, et ce n'est qu'insensiblement et par degrés qu'il y est parvenu.

Ses premières pièces remontent à l'année 1824, il n'avait alors que seize ans. Depuis, il continua à se livrer à son penchant pour la poésie, et publia, cinq ans plus tard, un recueil in-12, sous le titre d'*Esquisses poétiques*. Ce petit volume est le réveil d'une jeune ame à la vie. Une candeur naïve et charmante, une douce ingénuité, s'y trahissent à chaque vers ; on y trouve de gracieux détails et de suaves impressions délicatement exprimées ; mais il ne tranchait pas assez sur les autres recueils qui paraissaient alors, il rentrait trop dans le cadre commun, pour être remarqué ; aussi y fit-on peu d'attention. — Cependant il n'échappa point au *Globe*. Ce journal fut frappé de tout ce qu'il y avait d'avenir dans une pareille œuvre, et crut ne point déroger à la sévérité habituelle de sa critique si consciencieuse et si éclairée en en faisant l'éloge.

Après quelques considérations sur les inconvéniens de la poésie intime, voici ce qu'il disait :

« Il nous semble que le genre rêveur et mélancolique a produit chez nous tout » ce qu'il peut produire, et qu'il serait temps de sortir de cette voie, où tant de » nouveaux venus s'engagent étourdiment. La poésie entreprendrait une œuvre » méritoire, si, au lieu d'allanguir nos ames, elle cherchait à les retremper » par d'énergiques pensées et de vigoureuses conceptions.

» M. Édouard Turquety, sous le titre modeste d'*Esquisses poétiques*, vient de » publier un recueil où l'élégie domine. Après avoir signalé les dangers de la route » qu'il suit, nous n'aurons pas le courage de le blâmer de s'y être engagé. Il y » marche si naturellement et avec tant de grâce ! On dirait un fils légitime d'An- » dré Chénier. Et cependant ce recueil passe inaperçu ! Que faut-il donc aujour- » d'hui pour attirer les regards, pour prendre rang parmi les poètes ? Le style de » M. Turquety a de la grâce et une douce couleur ; son expression n'est ni com- » mune ni forcée, et les sentimens qu'il exprime sont pleins de charme et de dé- » licatesse. C'est un reflet de Lamartine et d'André Chénier, sur lequel l'œil s'ar- » rête avec charme, après avoir contemplé les modèles. M. Turquety, tout jeune » encore, a devant lui un long avenir ; qu'il sache attendre, qu'il produise à loi- » sir, et quand le démon de la poésie lui fera violence, alors il laissera derrière » lui bien des noms retentissans (1). »

(1) Le *Globe*, 20 janvier 1830.

Cet article est signé de l'initiale *G.* Nous avons été curieux d'en connaître l'auteur, et M. Leroux, ancien rédacteur du *Globe*, nous a appris qu'il avait été composé par M. Geruzez, maintenant suppléant à la Sorbonne. Le judicieux professeur peut voir que l'événement n'a point trompé ses prévisions, et que les belles destinées par lui prédites au jeune homme, le poète saura les atteindre, s'il ne les surpasse pas ; il peut se féliciter de l'avoir guidé de ses sages conseils et encouragé de ses éloges, car c'est en suivant les uns et en se souvenant des autres que M. Turquety a, en partie, conquis son nom littéraire.

Oh ! si les critiques savaient toujours ainsi combien un bon avis donné à propos à un jeune talent, combien un encouragement gratuit, peuvent produire d'heureux effets, ils seraient sans doute moins avares de conseils et d'éloges, ils rempliraient leur mission, ils exerceraient une haute et salutaire influence sur la littérature. Mais malheureusement il ne s'agit le plus souvent, pour eux, que d'une question de personne ou d'intérêt, et l'art n'y gagne rien.

Pendant les deux années qui suivirent la publication des *Esquisses poétiques*, M. Turquety ne fit pas un seul vers.

Il est un instant où la vie, après avoir glissé sans peine et sans secousse, heureuse barque sur les eaux, sent tout-à-coup la mer se gonfler sous elle ; la houle mugit et s'élève, et la nacelle battue des flots bondit et retombe avec elle. Heureux alors, heureux le pilote, s'il sait la guider à travers les écueils, s'il l'empêche de se briser, s'il peut dominer la tempête. — Ce moment était arrivé pour le poète. La crise fut longue, terrible, déchirante ; mais il se raidit contre elle, il lutta fort et opiniâtre, et s'élança enfin vainqueur et couronné de ses étreintes convulsives, en chantant son chant de *Foi et d'Amour*. Il venait de recevoir la consécration de la douleur, le baptême de larmes, qui ravive et transforme.

Un élément nouveau, un élément grave et austère, se mêla dans lui au principe antérieur et constitutif de sa nature poétique dont les *Esquisses* offrent l'expression. *Amour et Foi* fut le premier fruit de cette union, *Poésie catholique* est le second.

Nous ne reviendrons pas sur l'article aussi bien pensé que remarquablement écrit, qu'a publié l'an passé dans cette *Revue*, M. Édouard de Fleury, au sujet d'*Amour et Foi*. Nous nous contenterons de faire observer que ce livre signale un immense progrès dans la manière du poète ; sa pensée religieuse, vague d'abord, et indécise, s'y formule avec précision. Son genre commence à s'y dessiner plus nettement, ses conceptions à grandir, et les traces du prosélytisme et de l'école à s'effacer sous l'empreinte personnelle. Malgré cela on reprocha à l'auteur d'être encore sous l'influence de M. de Lamartine : aucun reproche ne pouvait lui être plus sensible, à lui qui ne redoutait rien tant que le fléau de l'imitation, et qui se mettait avec tant de soin à l'abri de toute influence, à lui qui avait soumis ses poésies à M. de Lamennais, en le conjurant de lui dire franchement son opinion à leur égard, et qui les aurait jetées cent fois au feu s'il avait pu seulement soupçonner qu'elles offrissent un reflet quelconque ! Il en fut vivement affecté, et même découragé, malgré le succès de l'ouvrage, retourna en Bretagne, et passa six mois sans se livrer à la poésie. Le silence et l'isolement

exercèrent sur lui la plus heureuse action ; la solitude a dans tous les temps formé les plus grands génies, comme les plus grands saints : Racine lui doit *Athalie* ; Châteaubriand, *René* ; Lamartine, ses *Méditations*, et M. Turquety, nous ne craignons pas de le dire, lui devra le rang qu'il doit occuper un jour dans la postérité. —Seul avec Dieu et avec lui-même, loin du contact du monde, dans le recueillement, la prière et la pratique sévère de ses devoirs de chrétien, il s'y fortifia, il y développa librement la puissance de ses facultés propres et de ses sentimens religieux, se dégagea peu à peu de tout ce qu'il pouvait y avoir chez lui d'étranger ou de trop humain encore, et la métamorphose commencée dans *Amour et Foi* se réalisa complètement dans *Poésie catholique*. (1)

Ici, ce n'est plus le gracieux enfant qui chante ses naïves et fraîches émotions, ce n'est plus le jeune homme plein de foi, mais qui a souffert, et qui regrette ; c'est l'homme mûri par le revers, dont le front s'est ridé avant l'âge, dont le cœur a laissé s'échapper l'amour, et que Dieu remplit seul ; c'est une ame désabusée du monde, qui s'est réfugiée à l'ombre d'un cloître, et qui répand nuit et jour dans ses cantiques, à genoux sur la pierre, en expiation, son ame devant le Seigneur. Il ne faut donc plus s'étonner de le voir procéder avec une austérité presque continue, sympathiser si fort avec le côté le plus sévère du catholicisme, et s'enfuir en chantant, sur des pics arides et nus, comme l'aigle noir du Caucase sur l'écueil des mers orageuses. — L'instrument qu'il s'est créé rend à merveille les grandes impressions qui débordent son ame, et s'harmonise parfaitement avec les magnificences des saintes Ecritures qui abondent dans sa bouche, le subjuguent, le transportent et l'élèvent souvent à une prodigieuse hauteur. La langue qu'il parle se distingue, en générale par sa pureté et sa plénitude ; son rythme, toujours adapté à sa pensée, tantôt bouillonne et gronde instinctivement avec elle, tantôt suit, mélodieux, son cours plus paisible. Le *Déluge* en offre un prodige ; les strophes y naissent, se gonflent, s'élèvent et montent, montent incessamment comme les flots envahisseurs ; on perd haleine, on s'épouvante, on tombe sous le poids de l'admiration en lisant cette inimitable création. Deux autres pièces qui en approchent pour la grandeur et la marche générale, mais qui l'emportent, l'une sous le rapport de la force et de l'énergie, l'autre sous celui de l'originalité de la conception ; ce sont : *l'Agonie* et *la Fête*. Dans ces trois morceaux, on ne rencontre pas une seule tache : cela est beau comme Homère et les livres saints.

Le cachet littéraire des *Poésies catholiques*, est selon nous, dans les caractères d'ordre, de puissance, et de grandeur qu'elles révèlent. A quelque élévation que parvienne le poète, on ne le perd jamais de vue, il ne disparaît jamais sous le nuage vaporeux de ses idées ; il est toujours clair et lucide ; il ne surcharge point sa phrase poétique de faux brillans et d'ornemens sans nombre, et sa pensée, grande dans sa simplicité, n'emprunte que d'elle-même son éclat et sa force. Ceci est une qualité bien précieuse, qu'on possédait au siècle de Louis XIV, mais dont nos poètes semblent avoir perdu le secret. Une autre qualité des

(1) Delaunay, Palais-Royal. —Rennes, Molliex.

Poésies catholiques, qualité non moins rare aujourd'hui, et qui pourtant, comme l'a dit saint Augustin, « est la forme de toute beauté. » *omnis pulchritudinis forma*, c'est le principe d'unité qu'elles offrent dans leur ensemble. Tous les défauts que la critique puisse trouver à leur reprocher se réduisent à quelques images ou similitudes qui manquent de justesse, quelques pensées qui auraient peut-être besoin d'un plus grand développement, certaines locutions impropres ou trop vulgaires, en usage, il est vrai, dans la poésie actuelle, mais qu'un goût épuré n'en répudie pas moins ; enfin, à un petit nombre de rythmes dont on ne se rend pas bien raison, et de vers qui ressemblent trop directement à de la prose. Malgré cela, nous ne connaissons pas de recueil de poésie moderne où il y ait moins de taches, et, nous le répétons, une plus grande unité de ton, de style, et de coloris. Le morceau qu'on va lire en résume assez bien les caractères principaux, et donne une assez juste idée de son mérite littéraire ; il a été inspiré au poète par ce passage de l'Apocalypse, sur la mort : « *Et ecce equus pallidus, et qui sedebat super illum nomen illi mors.* »

La Course de la Mort.

A l'œuvre, ô ma cavale blanche,
Plus rapide que l'avalanche,
A l'œuvre, à l'œuvre, il est minuit.
Je suis, — écoutez cieux et terre, —
Je suis la moissonneuse austère
Qui ne glane que dans la nuit.

Voici l'heure où mon bras peut enserrer sa proie,
L'homme vient de cacher son œil à peine clos,
Et la puissante nuit laisse pendre avec joie
Sa chevelure sur les flots.

A l'œuvre, aucun bruit ne s'élance,
Le sol est semé de silence,
On dirait que le monde attend ;
Le sommeil a pris dans ses voiles
La terre comme les étoiles,
A l'œuvre, il faut saisir l'instant.

Le jour, quand je fais choir une tête courbée
Ce n'est pas franchement, c'est à la dérobée,
Car l'homme que j'atteins n'est presque jamais seul :
Mais la nuit, oh ! la nuit, je frappe en souveraine,
Pas de regard jaloux qui m'offusque et me gêne,
Quand j'étends sur un front les plis de mon linceul.

Allons, ô mon coursier pâle,
Mon complice et mon témoin,
Allons, car j'entends un râle,
Et ce râle n'est pas loin.
Oh ! j'aime à voir l'agonie,

J'aime une face ternie,
Un cœur prêt à se briser;
J'aime à voir un front farouche
Se crisper devant ma bouche
Qui lui donne un dur baiser.

Me voilà, vous qui dans l'ombre
Semblez rugir de bonheur,
Vils amans de la nuit sombre
Où l'on se vautre à plein cœur;
Me voilà, tourbe imprudente;
Et toi, créature ardente
Qu'un siècle effréné souilla,
Toi, qu'a rongé jusqu'à l'âme
Je ne sais quel ver infâme,
Adultère, me voilà!

Me voilà! voyez-vous de quel pas je me lance?
Écoutez, écoutez, mon dard siffler d'avance;
Eh bien! que pensez-vous de ma course par l'air?
Oh! vous aurez beau fuir, beau demander une heure,
Je saurai vous atteindre, eussiez-vous pour demeure
Les cavités du globe au-dessous de la mer.

Car je règne. — Oh! pourquoi tressaillir quand je passe,
Pourquoi sous mon pied fort contracter ta surface,
Faible terre, ne sais-tu pas
Que tu me fus donnée, et que tu n'es que cendre?
Ne sais-tu pas qu'un jour tu dois comme eux tous rendre
Ton dernier soupir dans mes bras?

Tu m'appartiens, terre orgueilleuse,
Je suis ta reine, il faut m'obéir, tu le dois:
Eh! qui contesterait mes droits?
N'ai-je pas une main toujours victorieuse?
Dites, quand ployа-t-elle?.... Hors une seule fois.

C'était un homme étrange et plus grand que la foule,
Il marchait sans pâlir sur le fleuve qui roule,
Le sol qu'il effleurait rendait un sourd accord;
Je fuyais, je n'osais l'envisager qu'à peine,
Mais la foule bientôt me vengea dans sa haine,
De celui que la veille elle adorait encor.

On saisit le prophète-apôtre,
On lui lia le corps sur la croix, devant tous,
Puis, quand on l'eut frappé, cloué, percé de coups,
Il expira comme tout autre:
Oh! j'en frissonnais de bonheur;
Son cadavre à la fin se trouvait sur ma voie,
Je m'élançai, je pris ce corps, et dans ma joie
J'accompagnai le fossoyeur.

Ce n'est pas tout ; craignant qu'on n'enlevât sa cendre,
Je demeurai pour la défendre.
J'étais là, radieuse, et pesant d'un bras lourd
Sur le cercueil muet, quand le troisième jour,
A je ne sais quel signe imposant et suprême,
La pierre du tombeau se leva d'elle-même,
Je voulus l'arrêter, mais je tombai d'effroi,
Car je sentis dans l'ombre un bras plus fort que moi.

Je fus vaincue, oh ! oui, mais l'heure en est passée,
Je ne suis que plus ferme à présent sur le sol,
Et ma cavale hérissée
Ne craint plus qu'on bride son vol.

Étoiles qui flottez là-haut dans cette voute,
Étoiles dont je hais l'invariable essor,
Vous qui semblez aussi détourner vos yeux d'or,
Vous qui me méprisez sans doute,
Étoiles, prenez garde ! oh ! j'apprendrai la route
De la sphère infinie où vous régnez encor.
Oh ! quand pourrai-je sur leur trace,
Me jeter hardiment par des sentiers pareils ?
Quand pourrai-je, à la fin, poser mon doigt de glace
Sur le dernier rayon du dernier des soleils.

A l'œuvre, ô ma cavale blanche,
Plus rapide que l'avalanche,
A l'œuvre, à l'œuvre, il est minuit.
Je suis, — écoutez, cieux et terre, —
Je suis la moissonneuse austère
Qui ne glane que dans la nuit.

Certes, celui qui, à l'âge de vingt-huit ans, a déjà composé une œuvre pareille, celui-là n'est pas un poète ordinaire ! celui-là doit veiller sur lui et avoir souci de sa gloire, car elle ne lui appartient plus à lui seul, son pays en prend la moitié ; celui-là doit poursuivre sa marche avec courage et persévérance, et travailler sans cesse ni relâche, afin de s'élever encore, et que la postérité, ce juge intègre du génie, ainsi que l'aura fait son siècle, admire et retienne ses chants.

Th. V.

BEAUX-ARTS.

SALON DE 1836.

(4e et dernier article.)

Le Léonard de Vinci achetant des oiseaux pour leur donner la liberté est un ouvrage qui ferait honneur, qui rappelle les peintures les plus fines et les plus amoureusement, les plus patiemment travaillées de l'ancienne école allemande, et en particulier d'Holbein dont M. Al. Hesse a évidemment étudié la manière. Ce n'est pas là ce qu'on devait attendre de l'auteur, si jeune encore, du *Convoi du Titien* exposé il y a deux ans. Ce premier ouvrage était conçu et exécuté dans un style complètement vénitien ; la couleur en était belle, le dessin fier et hardi, la touche facile et assez ferme, la composition simple, mais grave et bien sentie. Depuis lors, M. Hesse n'a, ce semble, étudié que les finesses du métier, et nous déplorons la molle complaisance avec laquelle il s'est amusé à lécher son grand tableau de cette année. Dans cet épisode de la vie de Léonard de Vinci, il n'a vu, il n'a cherché que l'occasion de composer et d'exécuter un tableau dans le style allemand. Il a rassemblé dans le cadre, assez large, de son *Marché aux oiseaux* (l'ouvrage ainsi intitulé serait beaucoup mieux apprécié) de petites figures, de petits groupes simples, gracieux et assez naïfs, puis il a placé dans un coin du tableau son principal personnage, auquel, sans l'explication du livret, il serait impossible de s'attacher plus spécialement qu'aux autres. Mais ce défaut capital, qui réduit le tableau, comme composition, à une très mince valeur, n'est pas le seul que présente cet ouvrage. Il y a de la mollesse dans la touche et dans la couleur, de l'exagération dans le dessin, notamment dans la hauteur de certaines figures, qui ne comptent pas moins de huit à neuf têtes. Du reste, hâtons-nous de le reconnaître, ce morceau est remarquable, tout-à-fait hors de ligne et en dehors de la peinture de notre époque pour sa singulière et attrayante finesse du modelé, pour son fini admirable, comme aussi pour la délicatesse exquise des caractères de tête, et c'est sous ce rapport qu'il rappelle avec assez de bonheur la manière de Holbein. Mais que M. Hesse y prenne garde, il se renferme là dans un cercle bien borné et d'où il ne peut sortir que des œuvres sans portée aucune.

Nous nous sommes arrêtés long-temps devant le tableau d'*Agar dans le désert* de M. E. Lessore. Cet ouvrage, bien conçu, d'une touche ferme et d'une belle couleur, a le défaut de présenter un paysage trop écrasant pour le cadre et dont l'empâtement, trop chargé, dans les derniers plans surtout, nuit à l'harmonie de la perspective. Nous devons faire observer encore que la tête d'Agar, d'un beau caractère d'ailleurs, est présentée dans un raccourci outré et choquant : on dirait l'occiput d'une idiote.

Le *Jésus exorcisant* de M. Boissard mérite encore d'être cité parmi les tableaux d'un style élevé. Mais cet ouvrage n'est pas terminé, la figure de Jésus-Christ qui est évidemment tout le tableau, n'est ni réellement belle, ni achevée. En somme, c'est une étude remarquable, c'est l'expression distinguée d'une grande intelligence du Titien. M. Boissard ne doit pas s'en tenir là.

Parmi les scènes de mœurs privées, historiques ou actuelles, ouvrages qui, pour la plupart, n'inspirent pas des pages bien supérieures aux artistes, et cela par de nombreuses raisons qu'il serait trop long de déduire ici, il en est cependant quelques-uns sur lesquels nous devons nous arrêter et qui n'ont pas une moindre valeur aux yeux des artistes qu'aux yeux des amateurs.

L'*Intérieur d'un atelier d'alchimiste*, par M. Eugène Isabey, est supérieur à tous les tableaux du même genre que nous avons vus de cet artiste. Il y règne moins de confusion et cela est traité avec moins de chique. Puis l'artiste a mis plus d'harmonie dans l'exécution de chaque objet selon les exigences de la lumière et des plans, et M. Isabey, en se corrigeant de ses défauts les plus saillans, de ses défauts *mignons*, n'a rien perdu de ses qualités. Son *Intérieur d'un alchimiste* est une toile supérieurement couverte et digne de figurer dans le cabinet de l'antiquaire le plus dévoué à l'époque de la renaissance, époque aussi de l'alchimie, laquelle entra en pleine fleur et s'épanouit complètement, en France surtout, au soleil des Médicis.

Mais les *Funérailles d'un officier de marine sous Louis XV* méritent des éloges beaucoup moins restreints à M. Eugène Isabey. Cette scène, qui se passe en mer à bord d'un vaisseau de guerre, est d'un intérêt puissant et d'une chaude et vigoureuse exécution. L'artiste a conçu et traité son sujet en coloriste et en poète. Nous voyons dans son tableau glisser le long du bord le cadavre cousu dans son linceul goudronné et précédé dans l'abîme par le fatal boulet. La consternation morne de l'équipage nous gagne, et nous éprouvons comme un frisson qui nous serre le cœur. Pourquoi la plus belle pensée de ce tableau est-elle négligée? Pourquoi ne voyons-nous là que la moitié du vaisseau? Il fallait choisir une toile d'une dimension triple, et y dessiner le vaisseau tout entier au milieu d'une mer sans rivages. Si le bâtiment ne se trouvait pas coupé, l'imagination suppléerait encore à l'espace qui manque; mais ce pan de vaisseau coupé court borne et resserre l'horizon de la pensée, et l'on ne songe point assez à cette cruelle et déchirante cérémonie qui sépare à tout jamais la famille errante d'un de ses membres précipité au fond d'un abîme dont il n'atteindra pas le fond, et sur lequel ne surnagera pas seulement une croix de bois avec un nom pour demander une prière aux passans! On ne sent pas enfin que le vaisseau lui-même file et s'éloigne rapidement sur le grand désert des mers en laissant glisser le cadavre d'un de ses habitans dont la tombe va s'effacer à la surface de l'eau, plus vite que le capricieux et rapide sillage!

La *Détresse* et le *Clair de lune* de M. Th. Gudin nous ont fait le plus grand plaisir, et nous ont rappelé les meilleurs ouvrages de cet artiste. La *Détresse* surtout est d'une couleur et d'un faire puissans, d'une composition pleine de charme et d'intérêt. Si ces deux tableaux, par la nature de leurs sujets, n'ont pas le mérite d'une grande nouveauté, il faut convenir qu'ils ont au moins celui de cette incontestable supériorité qui rajeunit les sujets les plus vieux, rafraîchit les plus fatigués et rehausse les plus vulgaires.

La *Fin glorieuse du vaisseau le Vengeur*, par M. Lepoitevin, est encore un ouvrage assez remarquable par quelques-unes de ses parties, mais dont l'ensemble n'est pas à la hauteur du sujet. Le navire, les figures isolées sont traités avec une habileté et une facilité prodigieuses; tout cela est spirituellement arrangé et d'un assez bon aspect, malgré le boursoufflé sec et jaune de la mer; mais la catastrophe n'est point assez chaleureusement sentie et rendue; on n'est pas consterné à l'aspect de ce vaisseau prêt à s'engloutir avec son héroïque équipage. Toutefois c'est, avec une très-jolie petite scène le *Marchand de porcs* (lithographié par l'auteur pour le *Cabinet de lecture*), le meilleur ouvrage exposé cette année par M. Lepoitevin, auquel nous avons fait grâce de sa *Bataille de Wertingen*...

Le *Branle-bas général de combat*, par M. Biard, est une composition tout-à-fait saillante, et par l'intelligence avec laquelle l'artiste a saisi et rendu ce spectacle embarrassant, et par le mouvant singulièrement heureux de cette scène, et par l'harmonie et l'excellente physionomie de toutes ces figures dispersées sur le pont du vaisseau. M. Biard est un artiste plein de verve et d'habileté. Il doit surtout son succès au mouvement de ses compositions et à l'*humour* (pour nous servir d'une expression anglaise dont nous n'avons pas l'équivalent dans notre langue) qui pétille dans presque tous ses tableaux, même dans ce branle-bas de combat, scène gaie, il est vrai; car les marins ont toujours le cœur gai et

l'œil brillant au moment où ils reçoivent le signal, impatiemment attendu, d'un branle-bas général de combat. Mais cette humour est bien plus remarquable encore dans certains tableaux du même auteur, ainsi dans les *Banquistes désappointés par le mauvais temps*, dans la *Garde nationale de campagne défilant devant le maire*, etc., tableaux vulgaires qui n'ont de pendant que ceux de Pigal, mais dont il faut savoir reconnaître le mérite particulier.

Les *Scènes militaires* et le *Scène de duel sous le cardinal de Richelieu*, par M. Bellangé, sont de charmans petits tableaux auxquels la supériorité de l'artiste donne un très-grand prix. Mais, encore une fois, pourquoi M. Bellangé jette-t-il sur tous ses tableaux cette teinte sombre et ne varie-t-il pas son ton de couleur avec ses effets de lumière?

M. Fouquet, dont le talent original se fait remarquer, même à côté des admirables ouvrages de M. Decamps, a exposé cette année une *Scène d'enterrement au bourg de Bât*, à l'embouchure de la Loire. Ce tableau, d'une grande vérité de paysage et de costume, donnerait une excellente idée des *paludiers*, race d'hommes à part, aussi remarquables par leur costume, par leur sol et par leurs occupations (1), que par leurs mœurs étrangement patriarchales et merveilleusement poétiques. Mais M. Fouquet a pris pour modèle les plus misérables sujets du pays, et l'on n'imaginerait pas assurément, en voyant son tableau, que les paludiers sont une des plus belles races d'hommes qui existait en France. Il est donc fâcheux que M. Fouquet n'ait pas su choisir ses modèles de paludiers comme l'a fait le spirituel, minutieux et microscopique M. Duval Lecamus, par exemple, qui s'est borné à représenter un paludier et une paludière en grands costumes, et qui nous offre le véritable type des paludiers.

Les Bergers du midi, l'*Enfant sous la tente*, le *Philosophe campagnard*, la *Pauvre famille* et le *Chasseur*, de M. Jeauron, sont des tableaux pleins de charme, d'une bonne couleur, et qui attachent singulièrement par leur physionomie si naïvement vraie, si finement étudiée et rendue. M. Jeauron sent vivement, observe spirituellement, et, s'il exagère un peu, c'est toujours pour mieux accuser les physionomies, ce n'est jamais pour mignarder, pour farder et embellir ses sujets... au contraire, et l'on peut lui reprocher de trop réduire tout à la nature vulgaire et souvent triviale ; c'est le reproche que mérite notamment sa *Pauvre famille*. Lorsque Murillo s'attaquait aux *misères* ou aux *laideurs*, il plaçait presque toujours à côté de ces figures, des figures d'une nature opposée, ou bien, comme dans son *Savoyard*, il inspirait à ceux qui regardaient ses ouvrages l'attachement dont il s'était épris pour son personnage avant de le peindre, tandis que M. Jeauron ne semble se plaire avec les *gueux* que pour croquer leur tournure, leur accoutrement, leur physionomie physique et morale.

M. Leleu mérite à peu près les mêmes éloges et les mêmes critiques que M. Jeauron. Son *Chasseur de Picardie* est de la même famille que les personnages habituels de M. Jeauron, et aussi finement étudié. M. Leleu, sans copier, sans imiter même M. Jeauron, réunit ses qualités presque au même degré d'élévation, et n'abuse pas comme lui de l'huile grasse. Il en résulte que la même teinte jaune ne règne pas sur toutes les parties de son tableau ; défaut remarquable dans tous les tableaux de M. Jeauron.

Nous voudrions pouvoir examiner avec détails, mais nous sommes obligés de nous borner à mentionner d'autres scènes familières, dont les unes ne sont vraiment remarquables que par le charme, la grâce et la naïveté de la composition, mais dont quelques-unes ont de plus une certaine valeur artistique. Ainsi la *Scène d'enfans*, de M. Beaume ; le tableau remarquable par l'esprit et le talent de composition et d'exécution de *Jean-Jacques Rousseau cueillant des cerises*, par M. Roqueplan, auquel nous ne reprochons que l'affectation, le maniéré et le raffinement de coquetterie sensuelle ; le *Chevaux* des M. Alfred de Dreux,

(1) Ils recueillent le sel dans des marais où la mer arrive par des fossés ménagés, et où le sel se forme sous l'action du vent et du soleil.

et son *Martyre de saint Hippolyte*, tableau d'une belle couleur et d'un bon faire ; plusieurs sujets de M. A. Colin ; la *Procession sur l'eau*, de M. Cottrau ; les *Enfans dérobant des fruits* et les *Projets de mariage*, de M. Grenier ; l'*Intérieur breton* de M. Midy ; le *Gage*, le *Petit messager* et la *Correspondance*, de M. Destouches ; *Espérance et regrets*, de Mme Desnos, dont les excellens portraits sont de plus en plus recherchés ; les *Réfractaires*, le *Braconnier dans l'embarras*, la *Prière pendant l'orage*, de M. Duval Lecamus ; l'*Action de grâces après le combat*, la *Bénédiction du vieux soldat* et le *Baiser du départ*, de M. Jacquand, dont nous aurions voulu trouver place plus haut pour citer le tableau du comte de *Comminge*, et une *Jeune fille faisant l'aumône* et les *Abords d'un marché aux environs de Nantes*, par M. Testé ; le *Petit espiègle* et la *Remontrance*, de M. Malécy (de Rouen).

Il nous reste maintenant, pour terminer notre examen du salon de peinture, à citer les meilleurs portraitistes, et à examiner rapidement les ouvrages des paysagistes les plus remarquables.

Pour les portraits à l'huile, *historiques* ou *privés*, nous devons citer en première ligne MM. Henry Scheffer, Decaisne, Alaux, Galait, Chatillon, Ciedt, Champmartin, Gigoux, E. Goyet et Mmes Clotilde Gérard, Dehérain et Desnos ; puis MM. de Drues d'Orcy, Larivière, Lépaule, Duval Lecamus, Lecurieux Schwitter et Mlle Frilet de Chateauneuf, d'Angers, qui avait déjà envoyé l'an dernier au salon une scène pleine de charme (l'*Aveugle et la Jeune fille*).

Parmi les peintres de portraits en miniature, nous citerons Mmes de Mirbel, Singry et de Bourges ; MM. Saint, Millet, Meuret et Manzini. Peu de portraits vraiment remarqués, soit à l'huile, soit en miniature, méritent cette année un examen approfondi, et nous ne regrettons pas bien vivement de ne pouvoir consacrer aux portraitistes, comme nous l'aurions désiré, un article spécial. Disons cependant que Mlle Clotilde Gérard s'est placée au premier rang par son portrait de M. Ledhui de Sceruly, en même temps que M. Haudebourt-Lescot se laisse tomber au rang des portraitistes négocians dont on ne parle que dans les ménages pour lesquels ils ont travaillé. Espérons que cet artiste profitera pour se relever de cette critique sévère, que nous inspire le souvenir de ses premiers ouvrages. Disons encore que M. Dubufe, le coquet, le maniéré M. Dubufe, a fait cette année, dans son *Portrait du maréchal Grouchy*, quelque chose de plus qu'une décoration pour le boudoir d'une femme entretenue. Ce portrait est sérieusement étudié, solidement garni, et touché avec hardiesse et habileté. Au moins, il y a là autre chose que des dessus ingénieux et spirituels. Rendons, en passant, cette justice au peintre *Scribouillard*, que nous sommes étonnés de ne pas voir encore à l'Institut à côté de son cousin germain M. Scribe.

C'est avec plus d'intérêt et de plaisir que nous étudierons cette année, un peu brièvement, il est vrai, les paysagistes, car c'est à eux que l'école française doit maintenant les preuves les plus irrécusables de sa marche progressive ascendante.

MM. Gué et Jollivard, pères de l'école nouvelle, sont maintenant bien dépassés, le premier surtout, et l'école romaine ou académique ne compte plus que quelques vétérans plus ou moins respectables, dont on nous saura gré de ne pas nous occuper.

En revanche, nous allons tâcher d'apprécier, de rendre appréciable et de mettre chacun à la place qu'il mérite MM. Flers, Cabat, Benouville, Dupré, Troyon, Huet, Marilhat, Corot, E. Isabey, Gudin et Lepoitevin.

MM. Gué et Jollivard sentirent les premiers toute l'étroitesse et l'infécondité du genre académique romain. Toutes ces compositions, dont les auteurs prennent la froideur pour de la solennité, l'emphase pour le grandiose, et qui tout au plus pouvaient séduire sous l'empire, précisément comme les tragédies de MM. Jouy, Arnauld et consors, lesquelles étaient aux tragédies de Corneille et de Racine ce que sont aux paysages des Poussin, des Millet, des Lorrain, les paysages de MM. Bertin, Letellier et consors. Les premiers donc,

MM. Gué et Jollivard sentirent le besoin de revenir aux écoles du Nord et, étudiant les paysages hollandais, allemands et flamands, ils s'appliquèrent à traduire la nature avec naïveté, à donner aux scènes les plus simples, aux plus modestes sites de la nature, un intérêt intime qui attache à la nature inerte comme à la nature vivante. Les premiers aussi, sortant du cercle étroit de l'école académique, ils ne s'en tinrent pas à des procédés seuls exclusifs et arbitraires, empruntés à certains tableaux des maîtres et appliqués à tout propos, sans distinction de natures et d'effets. Cependant M. Gué, toujours entraîné à la poursuite des effets de décoration, conserva plus de raideur et d'emphase et chercha moins à varier ses procédés, à multiplier ses tons. Il se borna presque à finir moins méthodiquement ses ouvrages, à en rehausser un peu le coloris, et à leur donner un intérêt plus intime par l'influence de quelque accident athmosphérique, d'une pluie, d'un coup de vent, d'un orage. Ses fabriques seules témoignent d'un progrès plus sincère, d'une modification plus sérieuse, et sont encore aujourd'hui en première ligne, quand elles ne sont pas encadrées dans un paysage. M. Jollivard, lui, en vint à étudier en quelque sorte la nature de plus près, dans ses moindres détails d'herbes et de joncs, de pailles et de toiles d'araignées, dans ses mille et une modifications de tons et de demi-tons, et les tableaux de cet artiste ont quelque chose déjà de Ruysdaël, d'Hobbema, de Decker, etc, et pour l'intérêt naïf qu'inspirent les sites, et pour l'amour que le peintre a mis à en rendre fidèlement les plus petits détails.

Mais M. Jollivard n'est pas coloriste, M. Jollivard n'est pas poète, M. Jollivard ne brille ni par la chaleur ni par la vigueur de la touche; et il était réservé à M. Flers de suppléer son devancier pour le coloris. M. Flers a rempli sa mission avec bonheur et persévérance, a laissé à MM. Cabat et Benouville le soin de la continuer, et voilà qu'il s'essaie maintenant dans un genre plus large, qui, jusqu'ici, ne lui a pas réussi, à en juger par les *Ruines du château d'Arques*. Cependant MM. Cabat et Benouville sont en marche, et tous deux se distinguent par des productions qui, pour être sœurs, n'en sont pas moins dirigées suivant deux lignes sensiblement divergentes. Le premier entré dans la carrière, M. Cabat, dont M. Benouville n'a fait d'abord que suivre la trace, comme M. Cabat lui même avait profité des leçons de M. Flers, M. Cabat, disons-nous, a compris le défaut dominant de ses devanciers, et a relevé ses paysages par un empâtement plus sérieux et une touche plus ferme, que d'abord il n'a pas assez varié, qu'il sait varier aujourd'hui avec plus de bonheur. Mais M. Cabat manque d'ampleur, il n'a pas réussi encore à sortir d'un cercle assez borné, et c'est tout au plus si, dans son admirable et délicieux *Étang de Ville-d'Avray*, exposé l'an dernier, il a touché de la tête les pieds de Francisque Milet, assis aux pieds de Poussin. Cette année encore, ses plus ravissans tableaux sont d'un style peu élevé. Ainsi ses *Vues prises en Normandie*, sa *Vue prise à Ciray*, et son intéressant et morne effet d'hiver, ravissante étude assurément, peinture d'une finesse et d'une vérité rares, mais faible et mesquine composition en regard de celles de Poussin!

Cette difficulté qu'éprouve M. Cabat à passer les bornes de la nature intime étudiée en détail, dans un cadre étroit, M. Benouville a songé à la vaincre, et il est en bonne voie pour arriver à ce résultat. Sa *Vallée de Nans* est une belle et riche étude, d'un caractère plus grand et plus élevé que celles de M Cabat, dont elle a cependant tout le charme et dont elle réunit à peu près toutes les qualités.

Voilà pour la fraction de notre école française actuelle qui marche parallèlement avec les maîtres hollandais, allemands et flamands, sans perdre de vue Poussin, Claude Lorrain, Milet, etc.

Que si nous étudions maintenant ceux de nos paysages qui s'inspirent tout à la fois des Hollandais pour les détails et la composition, des Anglais et de l'école florentine pour les grands effets de lumière, nous trouverons en première ligne M. Huet, le maître de tous pour le coloris, la richesse, la variété des tons et pour la portée poétique de ses compo-

sitions; M. Huet, dont les ouvrages brillans manquent d'harmonie dans la touche, et de naïveté, de vérité dans l'aspect.

M. Dupré, lui, en est venu à chercher la nature dans ses grands effets de couleur et de lumière : c'est une nature un peu exceptionnelle; ce n'est pas la nature telle que nous la voyons le plus souvent, mais bien la nature telle qu'elle se présente sous l'influence de phénomènes assez fréquens, la nature dans ses aspects les plus frappans, si non les plus attachans.

M. Troyon suit la même ligne que M. Dupré, dont il n'a ni l'originalité, ni le cachet de vérité. Du reste, ce sont les mêmes effets obtenus par les mêmes procédés, sous l'influence d'une pensée analogue. Cette école procède par larges touches pâteuses et par tons de couleur crus, par effets de lumière heurtés.

Enfin, trois artistes : MM. Marilhat, Jadin et Corot, marchent isolés, chacun à la recherche d'un genre bien tranché.

M. Marilhat, coloriste et clair-obscuriste aussi habile que fécond, observateur aussi fin qu'adroit et spirituel dans sa touche, est sans contredit le paysagiste le plus complet de notre école actuelle. Ses tableaux sont surtout remarquables par le fini, par la couleur, par l'harmonie de couleur, de lumière et d'exécution : il ne vise pas aux effets frappans, mais aux grands et beaux effets. Cependant il avait cherché à obtenir des effets plus extraordinaires dans un tableau que le jury a refusé cette année au salon et sur lequel nous ne sommes pas appelés à donner notre opinion.

M. Jadin, au contraire, n'étudie que les grands effets de couleur et de lumière dans les natures luxuriantes. Il peint grassement dans la pâte, et ses effets sont heurtés, sa touche ferme, son style est riche et plein d'abandon. Il n'a pas exposé cette année.

M. Corot, enfin, s'inspire surtout et presque uniquement du Poussin, combiné avec le sauvage Salvator Rosa, et pour les sujets et pour le choix des paysages. Ses tableaux sont simples et imposans: c'est ordinairement une figure, un groupe historique, dans un paysage nu et inculte. Son *Agar dans le désert*, exposée l'an dernier, était admirable de composition, et d'une exécution aussi harmonieuse que fine. Sa *Diane au bain* et sa *Campagne de Rome en hiver* exposées cette année ne sont que des ouvrages assez pauvres pour un artiste comme M. Corot.

Bornons-nous à citer maintenant quelques paysages de MM. Le Prince, André, d'Azeglio, Bucquet, Thuillier et Guindran, les marines, fabriques ou intérieurs de MM. Renoux, Wyld, Flandin, Joyant, Justin Ouvrié, Mercey et de mademoiselle Caillet.

SCULPTURE.

La sculpture offre cette année peu d'ouvrages de quelque valeur et n'accuse pas dans ses artistes une continuation bien soutenue de progrès vers les études chrétiennes que nous avions signalée ces trois dernières années. Il y a progrès cependant encore, progrès dans le même sens, selon les mêmes idées, sous l'inspiration du spiritualisme chrétien. La sculpture, dit-on sans cesse et répète-t-on, la sculpture ne vit que par la forme, que par la chair; dans la sculpture tout est chair, tout est dans la forme, dans la matière; la pensée n'est rien. Donc le spiritualisme chrétien est impuissant pour inspirer les sculpteurs, et c'est vouloir tuer la sculpture que de prétendre lui donner la vie chrétienne. En vérité, c'est là un argument bien faible et bien usé. La matière, la forme n'est-elle pas toujours l'expression d'une pensée, d'un sentiment, d'une passion quelconque? Et n'est ce pas toujours cette expression qu'il s'agit de rendre dans la sculpture comme dans la peinture?

Ainsi donc, en peinture comme en sculpture, le spiritualisme chrétien est fécond en grands résultats et ce n'est que de cette source que l'on peut attendre l'œuvre complète et

harmonieuse, l'œuvre humainement parfaitement que l'art païen était impuissant à produire. Voilà ce dont trop peu d'artistes sont convaincus ; voilà pourquoi, en sculpture surtout, nous avons tant d'imitateurs ou de copistes de l'antiquité et si peu d'artistes chrétiens ; voilà enfin pourquoi la sculpture n'ayant pas eu, depuis la naissance du christianisme, d'artistes à la hauteur des anciens, cet art est regardé comme éminemment païen par la plupart des chrétiens eux-mêmes. Nous ne saurions, en vérité, trop protester, et contre cette opinion reçue et contre ce niais et ridicule sophisme qui consiste à dire que les arts sont indépendans des religions et peuvent s'inspirer avec le même bonheur de toutes les religions. Les religions sont aux arts ce qu'elles sont aux sciences naturelles, mathématiques et morales : des religions dépend le développement dans un sens ou dans l'autre, le développement plus ou moins complet des arts comme des sciences, et pour quiconque est chrétien, le plus beau, le seul complet développement des arts et des sciences doit être le résultat de la pensée, de l'inspiration chrétienne.

Quelques artistes seulement, mais ce sont les plus distingués, surtout en sculpture, ont compris cela depuis quelques années, et le groupe de Caïn et de sa famille après le meurtre d'Abel est la plus admirable expression de la pensée chrétienne.

Les morceaux de la sculpture les plus saillans de l'exposition sont encore cette année des ouvrages chrétiens : c'est la *chaire* de M. Bion (dont nous avons donné la gravure à l'eau forte dans un de nos précédens numéros) ; c'est le *Couronnement de la Vierge*, envoyé de Munich par les frères Eberhard ; c'est le *Chactas* de M. Duret, sujet inspiré par le *Génie du christianisme* ; c'est enfin la *Sainte-Geneviève* de M. Etex.

Mais hélas ! l'Église n'est plus assez riche aujourd'hui pour distraire aux pauvres la plus belle part de leur revenu au profit de l'adoration par les arts ; les capitalistes, qui ont accaparé au lieu et place des seigneurs et des prêtres les trésors du monde, aiment mieux enfouir ces trésors dans des magasins fastueux et dans de resplendissans salons que de les consacrer à des monumens élevés à la gloire de Dieu. C'est à peine si l'on exécute en marbre une simple statue ; le groupe de Caïn n'a pas encore trouvé seulement son bloc de marbre, le *Saint-Michel* est confié à la fragilité du plâtre, et voici maintenant que l'on fait modeler en terre et couler en pâte de carton-pierre cette *chaire* de M. Bion, œuvre monumentale qui, exécutée en marbre, ainsi que le bénitier du même artiste, serait digne de figurer sous la voûte des plus admirables cathédrales gothiques.

Toutefois, et puisque nous avons à faire la critique de cet ouvrage, nous devons avouer que le Christ ne nous paraît pas dans une attitude convenable et qu'il manque de dignité imposante, sans exprimer assez bien la bonté et la simplicité du pasteur des hommes. Puis cette figure est un peu lourde pour l'abat-voix et couronne un peu lourdement la chaire ; puis enfin on pourrait dire que l'effet de cette chaire sera détruit par une sorte de pléonasme, lorsqu'on y verra le prêtre parlant au-dessous de Jésus-Christ parlant aussi aux fidèles ; mais, avouons-le, ce serait là une mesquine et ridicule critique, à laquelle nous ne nous arrêterons pas. La chaire, telle qu'elle est, nous a paru à la hauteur et des meilleurs sculpteurs chrétiens et même de notre époque. Nous ne pouvons que déplorer le malheur de l'artiste qui n'a pu exécuter cette œuvre en marbre ni même en pierre.

La *Sainte-Geneviève*, de M. Etex, œuvre d'un artiste consciencieux et intelligent, ne séduira qu'un petit nombre d'artistes : cette figure est d'une simplicité trop exquise pour frapper le vulgaire des artistes eux-mêmes ; et l'on ne manquera pas de crier encore à ce propos : *Etex baisse*, comme on a dit : *Delacroix baisse*. Mais, il ne faut pas s'y tromper, cette figure de Sainte-Geneviève est heureusement et sagement conçue et exécutée. Le sujet demandait cela et ne demandait que cela. Ce qui, dans la figure et dans les vêtemens paraît raide et lourd, devait être ainsi pour ne pas mentir à l'histoire et à la nature. Peut-être, seulement, M. Etex aurait-il dû traiter les mains avec un peu moins de coquetterie et placer un mouton derrière la bergère de Nanterre ; car on ne voit pas bien que ce soit là une bergère.

Le *Couronnement de la sainte Vierge*, ouvrage des frères Éberhard, est un pastiche allemand de l'école gothique-bysantine. Ce petit bas-relief d'albâtre est traité avec toute la naïveté de poésie et de religion dont on est encore capable à Munich, la cité du recueillement religieux et artistique.

Quant au *Chactas* de M. Duret, nous nous plaisons à reconnaître dans cette figure, assez médiocrement fondue, pour le dire en passant, un sauvage bien caractérisé, bien posé ; mais l'artiste n'a pas, selon nous, bien compris le poète, et ce n'est point là le Chactas de M. de Châteaubriand.

Nous regrettons de ne pouvoir que passer sous silence l'Ange du jugement dernier et le colossal bénitier de M. Antonin Moyne, dont les petites figurines si gracieuses et d'une exécution si fine, ornent les étagères et les cheminées du monde élégant comme du monde artiste.

Parmi les statues, à proprement parler, une seule nous a paru vraiment remarquable : c'est celle du naïf et loyal républicain Bailly, victime de ses convictions, de sa loyauté, de sa fermeté politiques, et marchant à l'échafaud. L'artiste a heureusement choisi le moment où Bailly répond à cette observation : *Tu trembles* ! par ces deux mots articulés froidement : *J'ai froid* ! Cette statue fait le plus grand honneur au talent et à l'intelligence de M. Jaley, dont nous n'admirons pas autant le *Mirabeau* et le *Paria*.

Mentionnons encore un petit bas-relief *La peinture et la poésie* et la *Renaissance des arts*, de M. Feuchère ; les deux modèles de vase et d'aiguière, de M. Triquety ; le groupe d'animaux en pierre, de M. Barye ; le *Lion* et le *Tigre*, de M. Fratin ; et enfin quelques bons bustes de MM. Elschoëtt, Dantan aîné, Foyatier (buste de madame la marquise de Fitz-James) ; Gayrard (buste de M. Hennequin) ; Lannes (buste de M. Dubois de la Loire-Inférieure) ; et de Ruolz (buste de M. le vicomte de L.).

L'espace et le temps nous manquent pour dire en terminant notre pensée sur l'état actuel des arts et des artistes ; mais nous aurons prochainement l'occasion d'aborder ce sujet qui, à lui seul, vaut bien un article. MAX. RAOUL.

Nos abonnés ne seront pas surpris de ne recevoir dans ce mois que deux livraisons de 24 pages chacune ; nous leur avons promis (V. tom. 3. p. 377) par an deux volumes de 30 à 36 feuilles, c'est-à-dire de 480 à 576 pages ; en donnant 33 feuilles ou 528 pages par volume, nous prenons le moyen terme.

L'*Écho de la Jeune France, Revue catholique*, paraît en 2 éditions : 1° Édition les 1er et 15 de chaque mois, prix, par an, 24 fr. ; 2° Édition mensuelle le 31 de chaque mois, prix, par an, 15 fr. — Les abonnemens partent du 1er janvier. — On souscrit à PARIS, RUE DE MENARS, 5, et dans les bureaux des postes et des messageries.

S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte WALSH, directeur-rédacteur en chef,
Et pour l'administration, à M. EDMOND DE VILLIERS, administrateur.

Publications de la Société de la Jeune France.

L'*Almanach du Peuple, Calendrier de France pour* 1836 : 50 cent. — Le *Livre des enfans*, 12 vol., 4 fr. — *Apothéose de Louis XVI*, gravé sur acier, 15 fr. — *Jésus-Christ docteur*, gravé sur acier, d'après Rubens, 22 fr. 50 c. — *Jésus-Christ sauveur*, gravé sur acier, 22 fr. 50 c.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.

Decaisne pt Poisselat sc

L'ANGE GARDIEN.

Album de 1836

L'ÉCHO

DE LA JEUNE FRANCE,

REVUE CATHOLIQUE.

SOMMAIRE.

De la Direction actuelle des beaux-arts et de leur avenir, par *M. Ch. Villagre.* — Considérations sur l'Agriculture (cinquième article), par *M. de Rainneville.* — Revue littéraire, par ***. — Revue des Revues, par ***. — Académie des Sciences, par *M. Odolant-Desnos.* — Table des matières.

DE LA DIRECTION ACTUELLE DES BEAUX-ARTS ET DE LEUR AVENIR.

Quand on parcourt nos musées et nos expositions, qu'on s'arrête devant les tableaux de nos peintres, qu'on examine les œuvres de nos graveurs et de nos architectes, en un mot, quand on observe attentivement la marche de l'art contemporain, on reste étonné, confondu de cette multitude et de cette variété de productions que chaque année voit éclore. Jamais en effet l'art n'avait pris un essor plus vaste, plus vigoureux, plus brillant. Jamais l'amour des beaux arts n'avait éveillé tant de généreuses ambitions, provoqué tant de tentatives hardies, fait agir tant de bras, développé tant de jeunes et belles organisations. On ne vit jamais un aussi heureux concours d'efforts, d'études et de travaux, pour s'élancer dans des routes nouvelles. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste si étendue de nos notabilités artistiques, il suffit de voir leur activité, leur ardeur, leur noble ambition, pour se convaincre que les beaux arts tendent de plus en plus à occuper une large place et à jouer un rôle important dans la société actuelle.

Mais pour jouer ce magnifique rôle, pour conquérir sur la société une influence réelle et durable, ils faut qu'ils comprennent toute la grandeur, toute la sainteté de leur mission. L'art n'a de valeur, de puissance et d'avenir, qu'à condition qu'il travaillera à l'œuvre de la régénération sociale, et qu'il se fera l'inter-

prête des idées et des sentimens qui font tressaillir le cœur de l'humanité. C'est à tort qu'on voudrait le reléguer dans une sphère à part, l'isoler du mouvement général, le proclamer indépendant de toute idée morale et religieuse. C'est à tort qu'on déclarerait ses caprices et ses fantaisies supérieurs à tout principe, à toute règle, toute loi. Il faut à l'artiste un flambeau qui l'éclaire, un frein qui l'arrête, un sentiment profond de la sublimité de sa tâche; à ses travaux, à ses inspirations il faut un but utile, glorieux, éclatant. Ce n'est pas assez pour lui de porter au front le sceau du génie, s'il reste sourd au cri du siècle, s'il méconnaît ses tendances et ses besoins, s'il ne dépose au sein de la société aucun germe de progrès et d'avenir. Ce n'est pas assez pour lui de posséder des facultés supérieures, des pensées neuves et profondes, un chaud et vigoureux coloris : il lui faut de plus une conscience éclairée qui règle son essor, dirige sa marche, et serve de frein aux écarts de son aventureuse imagination. En marchant au hasard, sans principe et sans croyance, il abdiquerait le plus beau privilège que l'artiste puisse exercer, la puissance de moraliser les peuples, de développer leurs sentimens, d'agrandir leur intelligence. Dépourvues de tout sentiment élevé, privées de toute inspiration religieuse, ses œuvres n'auraient qu'un rapide éclat, qu'un retentissement éphémère.

Par malheur, la majorité des artistes modernes ne paraît pas suffisamment pénétrée de cette vérité. Étudiez profondément les créations de l'art contemporain. Entrez dans nos théâtres, pénétrez dans les ateliers de nos peintres, visitez nos musées, soumettez à l'épreuve de l'analyse les ouvrages si nombreux, si variés, qui décorent les vastes galeries du Louvre ; sans doute vous y remarquerez d'importantes améliorations, des progrès réels sous le rapport de la forme, de la couleur locale, des études historiques. Vous applaudirez aux efforts soutenus tentés par nos artistes, pour imprimer à toutes les branches des beaux arts une impulsion plus vigoureuse et plus hardie, vous serez frappés d'étonnement en face de ces productions si diverses, parfois si remarquables, et qui révèlent des études si vastes, une observation si profonde, des facultés si brillantes. — Mais hâtons-nous de le dire; à part quelques tentatives isolées, quelques exceptions honorables, l'art actuel ne s'est guère modifié, amélioré que sous le rapport de la forme, du coloris, de la partie purement matérielle. Ce qui manque aux œuvres les plus saillantes, c'est une pensée morale et religieuse qui les anime et les vivifie, c'est une croyance forte et puissante qui les échauffe. Ce défaut de croyance, cette absence d'un but élevé, d'une pensée *unitaire* dans le mouvement actuel des beaux arts ne sauraient échapper aux regards de l'observateur qui, sur ce point, essaierait de généraliser ses impressions. Aussi l'art contemporain est-il engagé dans une fausse route, il marche au hasard, sans règle qui le dirige, sans flambeau qui l'éclaire, tandis que des idées nouvelles prêtes à éclore agitent et font tressaillir les entrailles de la société, lui reste sourd à ses cris, indifférent à son avenir. Il se place, immobile et solitaire, dans une sphère à part. Il abdique son plus glorieux privilége. Il se réduit à un rôle vulgaire; et par là il renonce à laisser dans le cœur et dans l'intelligence de la géné-

ration actuelle des souvenirs durables, des traces profondes, des germes précieux de progrès et de régénération.

Et en effet, qu'on suive dans le passé les phases et les variations des beaux arts. Ils ne prospérèrent, ils ne grandirent, ils n'éveillèrent les sympathies des peuples que lorsqu'ils accomplirent une mission civilisatrice, et qu'ils mirent leurs inspirations en harmonie avec les sentimens et les croyances qui fermentaient au sein de l'humanité; l'antiquité, le moyen-âge, l'histoire toute entière viennent à l'appui de cette assertion. Environner les traditions et les croyances populaires des puissantes séductions de la peinture et de la poésie, tel a été le but de tous les artistes qui ont voulu laisser dans l'avenir des traces ineffaçables, de tous les poètes dont le nom a retenti dans la postérité. Étudiez Homère et Pindare : arrêtez-vous devant les chefs-d'œuvre enfantés par Phydias et Zeuxis. Partout vous y trouverez l'empreinte de l'antiquité, de ses institutions sociales, de ses mœurs, de sa religion, de sa gracieuse mythologie.

Puis, si vous vous transportez au milieu des créations de l'art catholique, vous serez frappé du même phénomène dans toutes les œuvres de cette époque ; vous trouverez des traces profondes de ce spiritualisme exalté qui débordait à flots sur la société du moyen-âge. Dante et Milton, Cimmabuë et Giotto, Michel-Ange et Raphaël, tous les puissans artistes de cette période historique n'ont fait qu'exprimer, que reproduire d'une manière large, vigoureuse et frappante, les redoutables mystères, les consolantes promesses du christianisme, Dieu, la vierge et les saints, voilà le sujet inépuisable de leurs compositions d'un coloris si chaud, d'une verve si entraînante, d'une exécution si originale et si hardie.

L'architecture elle-même porta le cachet de cette époque si profondément spiritualiste. L'artiste idéalisa la pierre; sous ses puissantes mains s'éleva la cathédrale, mystérieux assemblage de masse et de légèreté à la fois imposante et gracieuse, aérienne et sévère, la cathédrale qui jette ses ogives aiguës et brillantes dans les grandes ombres des nefs où vont se croiser mystérieusement leurs merveilleux contours. Ce sont là mille colonnettes qui se groupent et s'élancent au ciel, comme de hardies fusées de pierre, mille sculptures saintes et sataniques, mille figures angéliques et grotesques, des vierges et des monstres.... Tout cela hérissant l'immense édifice dentelé, découpé, brodé, percé à jour, fragile, sonore, et tremblant au vent, et lourd dans sa masse, et carrément assis sur sa base, et au-dessus de ces choses, des tours miraculeusement posées dans les airs, au-delà de l'atmosphère des hommes, et planant dans la sphère supérieure, d'où sortent, comme des voix du ciel, les voix des cloches mélancoliques, étendues et vibrantes, qui commandent au loin sur la terre, et appellent les fidèles au culte du Seigneur. Cette cathédrale, c'est la puissante et glorieuse théocratie qui a pris sa forme et revêtu sa chape de granit. Cette cathédrale, qui a le pied sur les maisons des hommes et sa tête au ciel, est faite pour la célébration des mystères d'une religion de terreur et d'amour, de paradis et d'enfer.

Tel fut l'art, tant qu'il puisa ses inspirations aux sources du spiritualisme chrétien. Tel il reparaîtra parmi nous, quand le sentiment religieux aura ressaisi sa puissance. Alors il renaîtra brillant et glorieux dégagé de la lourde at-

mosphère où il s'étiole et dépérit ; il subira une complète métempsycose, sous l'influence régénératrice de la foi catholique ; il reprendra une vie et une fécondité nouvelles.

Déjà se manifestent partout les symptômes de cette heureuse réaction. Remarquez en effet, qu'à l'heure qu'il est, tous les grands artistes, tous les grands poètes, tous les grands écrivains du siècle, sont des écrivains, des poètes et des artistes catholiques. Chateaubriand, Lamartine, Silvio Pellico, Ballanche, Ingres, tous les hommes dont s'enorgueillit l'époque actuelle, travaillent de concert, de toutes les forces de leur intelligence, de toute la chaleur de leur ame, à la réhabilitation des doctrines catholiques. Une jeunesse ardente et progressive les suit dans cette voie large et féconde. Grace à cet heureux concours d'efforts et de travaux, une ère nouvelle s'ouvrira pour les arts. CH. VILLAGRE.

PETIT COURS D'AGRICULTURE

A L'USAGE DES GENS DU MONDE.

(5e article.)

En supposant le cas d'une banqueroute générale qui tarirait les sources de l'impôt, un homme de génie trouverait dans la culture savante du sol les moyens de satisfaire à tous les besoins généraux de la religion, de l'administration civile, des établissemens de charité, de l'instruction publique, de l'armée.

Quand on jette un coup-d'œil investigateur sur l'Europe, on est bientôt frappé des résultats probables de sa situation financière.

Tous, sans exception, comblent le déficit de leurs budgets par des emprunts. Or, on a beau, pour nous faire prendre le change, nous poursuivre de raisonnemens plus ou moins sophistiques, notre bonheur se refuse à voir dans les gouvernemens autre chose que de grandes familles ; et nous disons, lorsqu'un chef de famille emprunte pour produire, et lorsque les produits qu'il obtient à l'aide de ces avances, suffisent au paiement des intérêts et à l'amortissement du capital, il s'enrichit ; mais s'il emprunte pour dépenser sans produire, il se ruine, et tot ou tard la banqueroute vient rétablir l'équilibre dans ses affaires, aux dépens de ses créanciers.

Les états européens sont de ces grandes familles ; tant que les chefs de ces associations empruntent pour percer des canaux, créer des routes soumises à des péages, construire des ponts, des halles, des édifices qui produisent des revenus, ils s'enrichissent aussi ; mais si, par exemple, ils empruntent pour payer des soldats en temps de paix, et pour en entretenir un nombre excédant celui que leurs revenus ordinaires leur permettent de tenir sous les armes, ils se ruinent à peu de chose près, de la même manière que les particuliers, et tôt ou tard cela finit par des banqueroutes partielles, déguisées, ou générales.

Deux états de la république européenne sont arrivés à cette dernière extré-

mité : le Portugal et l'Espagne ; chacun sait bien que ni l'une ni l'autre de ces deux puissances n'acquitteront jamais intégralement les dettes qu'elles ont contractées sur toutes les places de l'Europe ; la banqueroute y est assez positive, mais ces nations en seront-elles anéanties ? Point du tout, elles possèdent un sol riche et fertile, le malheur les rendra industrieuses et habiles, et nous les verrons rétablir leurs affaires quand la paix intérieure viendra leur rendre le repos. Elles ont des hommes vigoureux, énergiques, que de longues guerres civiles auront retrempés fortement ; l'agriculture réparera leurs désastres.

Les individus souffriront de la misère et de la privation des commodités de la vie pendant un temps plus ou moins long, mais tous ceux qui n'auront pas négligé leur instruction agricole, recouvreront bien promptement l'aisance ; et avec l'économie pour compagne, elle les ramènera encore à la richesse, et leurs créanciers seront réduits à en agir de même pour remplacer les revenus sémestriels que ces gouvernemens ne paieront plus. La banqueroute, même générale, ne peut donc pas faire périr une nation qui possède un sol fertile, du fer, des bras et des intelligences capables de réorganiser le travail.

Nous ne savons pas quand et comment d'autres états européens chargés de dettes publiques, subiront la destinée de l'Espagne et du Portugal ; nous avons vu l'Angleterre éprouver une de ces crises financières et commerciales ; elle a réduit d'un tiers environ le capital mobilier de la plupart des négocians de ce pays : comme cette immense catastrophe n'avait détruit ni le sol de la métropole, ni celui de ses nombreuses colonies, ni ses machines, ni ses matières premières de toutes les industries, encore moins cette prodigieuse activité qui anime toutes les classes de cette nation livrée au commerce, chacun s'est remis à la besogne avec un chiffre, réduit, il est vrai, de son capital nominal, et bientôt le pays a vu rétablir son crédit, et de nouveaux trésors récompenser l'habileté, la persévérance et le courage de ses spéculateurs. Notre patrie subira-t-elle à son tour une catastrophe analogue? nous espérons que l'époque en sera retardée de quelques siècles ; mais comme le fait n'est pas impossible à prévoir, l'homme d'état doit en calculer froidement la réalité, en mesurer les conséquences possibles, et se préparer à y porter un remède prompt et décisif.

Posant donc le cas aussi improbable qu'on puisse le désirer, d'une banqueroute qui tarirait pour un temps la source de l'impôt, nous ne craignons pas d'avancer que si la classe qui possède le sol y est convenablement et universellement préparée, cet immense désastre ne compromettrait ni la sûreté intérieure de notre pays, ni sa position vis-à-vis l'étranger, ni l'existence de ses habitans. Une semblable thèse, bien qu'hypothétique, est assez intéressante à soutenir, car elle nous paraît propre à relever tous les courages et à ranimer toutes les espérances. Il est bon de prouver ainsi aux propriétaires des terres du royaume que l'avenir dépend d'eux, et que le sort de leur patrie repose entre leurs mains.

Nous comptons au moins 400,000 métairies de douze à vingt hectares dans nos provinces ; chacune d'elles peut entretenir dix hommes dans la force de l'âge, jeunes, actifs et laborieux ou chefs de familles ouvrières : c'est quatre millions d'hommes contre la volonté et les intérêts desquels viendraient échouer toutes

les combinaisons des factions anarchistes qui ne manqueraient pas de profiter du temps de stagnation du travail manufacturier qui serait la conséquence nécessaire d'une destruction de la fortune mobiliaire par la banqueroute, pour troubler l'état ; il n'y a pas de jacquerie possible contre cette masse de propriétaires ou tenanciers retranchés dans leurs métairies, et défendus par quatre millions d'ouvriers vigoureux. Les 100,000 principaux chefs de la propriété, c'est-à-dire ceux qui jouissent d'un revenu de 3,000 f. environ, pourront remplacer la presque totalité du numéraire circulant, et user du droit *régalien* de battre monnaie, si d'ici à cette époque, ils ont habitué les habitans de leurs communes respectives à employer, dans leurs transactions journalières, ces petits bons payables à vue, dont quelques propriétaires prévoyans ont déjà adopté l'usage, à l'instar des établissemens commerciaux et industriels.

Le travail agricole, et celui de toutes les professions vitales, ne saurait plus être suspendu, et ce résultat, si précieux pour le pays, aura lieu partout où se trouvera un propriétaire dont la fortune sera libre et exempte de charges disproportionnées à sa valeur intrinsèque, et dont la conduite morale inspirera une juste confiance.

Il l'entretiendra, en soldant ses ouvriers avec ces bons revêtus de sa signature, et il conservera ainsi le mouvement et l'activité dans la petite organisation familiale dont il sera le centre, le régulateur et l'appui.

Rien ne saurait donc troubler pour long-temps le repos des populations rurales, ni altérer les sources du travail parmi elles, ni compromettre leur existence, si chaque circonscription de quelques communes, si chaque agglomération de 3 ou 4,000 habitans a le bonheur de compter alors dans son sein un seul homme qui se soit rendu, long-temps à l'avance, maître de l'avenir, en se plaçant dans la situation suivante :

Il possède un domaine de l'étendue ci-dessus exposée, qu'il a élevé au rang de ferme-modèle, et sur lequel les cinquante petits propriétaires ou exploitans de la circonscription pourront venir puiser les leçons consacrées par l'expérience.

La crise arrive, la ruine de l'état s'accomplit, le travail s'arrête, les dangers sont pressans, les yeux sont tournés vers lui, chacun l'interroge pour en obtenir des moyens de salut.

Le plus pressant est d'entretenir le travail ; les ateliers du commerce se ferment ; mais, en homme habile autant que généreux, il double et triple pour les premiers momens le nombre de ses ouvriers, et il associe ainsi à sa défense les hommes que la révolte serait en état d'enrôler. Il a précédemment accoutumé les habitans de sa commune à recevoir son papier-monnaie comme des espèces sonnantes : il a joué jusqu'à ce moment avec ses moyens de crédit, et va jouir de la réputation de justice, d'honneur, de loyauté, de délicatesse, de prudence et d'économie qu'il a su acquérir. Il multipliera sans bruit et sans éclat l'émission de ses mandats à vue et à échéances, pour payer ses ouvriers et ses fournisseurs ; il réformera, si cela est nécessaire, ainsi que nous l'avons vu pratiquer à des époques critiques, par des cultivateurs généreux, une partie de ses animaux de

trait, et fera cultiver à bras tout ou partie de son domaine, ou bien il exécutera ce défrichement de bois, de prairie, ce dessèchement, ce défoncement profond qu'il tenait en réserve pour le temps de détresse ; et comme en payant les ouvriers à l'aide de son papier de crédit, il met sa monnaie en circulation dans sa commune en plus grande abondance ; la caisse d'escompte placée dans sa maison, la garantie matérielle et morale résidant en sa personne, sont ainsi devenues d'un intérêt si général que pas un des habitans de cette commune ne soit porté à les défendre, en cas d'attaque ; car la destruction de la propriété et la perte de ce personnage bienfaisant compromettraient directement les intérêts de cette communauté.

Nous nous sommes un peu étendus sur cette considération, car elle assure et garantit à un haut degré la liberté et la puissance morale du propriétaire intelligent et généreux qui saura se créer ainsi une force domestique supérieure aux événemens.

Mais d'autres intérêts de l'ordre le plus élevé exigent aussi des mesures pour leur conservation. Nous plaçons au premier rang la religion et la science.

Nous allons voir ce que, dans ce cas prévu, l'agriculture peut faire avec une merveilleuse facilité.

La religion ne peut se conserver que par l'action non interrompue du saint ministère. Mais des hommes perpétuellement employés à rendre à la société des services spirituels, ont besoin que la société pourvoie à leur subsistance et à leur entretien.

Ce devoir est acquitté aujourd'hui par le budget de l'état ; mais, alors, le prélèvement d'un budget aussi élevé que celui que nous subissons serait devenu, sinon impossible, du moins grandement difficile. Comment y parviendra-t-on ? Il est probable qu'à cette époque le monopole de l'instruction aura fait place à une plus grande liberté d'enseignement, et qu'il sera permis aux hommes qui ont renoncé aux douceurs de la famille pour se consacrer aux actes de dévoûment, de rendre aux parens qui sont déjà si portés à leur confier leurs enfans, le plus précieux de tous les services : le clergé séculier des campagnes agrandira le cercle de ses devoirs, et y trouvera une existence moins dépendante.

REVUE LITTÉRAIRE.

I.

Le Fratricide ou *Gilles de Bretagne*, par M. le vicomte Walsh. — 3e édition.

Voilà un livre qui est arrivé à la troisième édition, et ce livre est un roman ! Un roman moyen-âge et historique, deux genres morts après avoir produit *Notre-Dame de Paris* et les romans de Walter Scott. Un luxe de succès pareil à celui dont l'ouvrage de M. le vicomte Walsh nous offre l'exemple, a lieu d'étonner et on doit en rechercher la cause.

(1) 2 volumes in-8°. — A Paris, chez Hivert, quai des Augustins.

Nous allons le faire avec une pleine impartialité. Les rapports précieux et chers qui nous unissent à l'auteur de cet ouvrage, et ceux que son aimable talent a établis entre lui et les lecteurs de l'*Écho de la Jeune France*, n'influeront en rien sur notre jugement, et ne nous empêcheront pas de formuler notre opinion en toute liberté: car nous savons que la vérité est la fleur la plus précieuse, ajoutons, et la plus rare, que l'on puisse offrir à l'amitié.

La fable de ce roman peut se réduire à ceci :

Le maréchal de Bretagne Arthur de Montauban, a aimé Françoise de Dinan; il avait même quelques motifs d'espérer qu'elle serait un jour sa femme, mais des raisons d'état, et l'inclination mutuelle de Françoise et de Gilles, frère du duc de Bretagne, ont frustré Arthur de ses espérances et ont décidé l'union de Gilles avec Françoise de Dinan. De là la haine du maréchal contre le prince Gilles de Bretagne. La pensée que ce prince l'a privé du bonheur qu'il se promettait, et qu'il est l'obstacle vivant et toujours présent qui s'oppose à sa félicité, le décide à entreprendre de le perdre : « Car, dit-il, quand Gilles ne « sera plus là, Françoise de Dinan sera à moi. » Pour arriver à son but, il s'entoure de quelques-uns de ces scélérats que les grands trouvent si vite autour d'eux quand ils veulent faire le mal. Ce sont Olivier de Méel, Jean Hingant, Pierre La Rose ; ce dernier, secrétaire du prince Gilles, et qui falsifie les lettres de son maître, en y introduisant l'insulte et la trahison au gré d'Arthur de Montauban. Le premier effet de cette haine jalouse, c'est l'exil du prince Gilles, confiné par ordre du duc François de Bretagne, son frère aîné, dans le petit domaine de Chantocé. Mais là ne se borne pas la haine d'Arthur, il poursuit sans relâche son œuvre : il sème la division entre les deux frères ; il envenime la jalousie du duc régnant, tandis que, d'un autre coté, il fait remarquer au prince exilé la dureté des procédés de son frère. Pour se soustraire aux humiliations dont l'orgueilleux duc de Bretagne l'abreuve, Gilles abandonne Chantocé et se retire dans la tour de Guildo ; mais la haine ne le laisse pas paisible dans cette retraite. Il est accusé de favoriser et de préparer une descente des Anglais en Bretagne. Un ordre du roi Charles VII le fait renfermer dans une étroite prison, où il est confié à la garde de ses ennemis, ayant à leur tête le perfide Arthur de Montauban. C'est là qu'après divers incidens, entre autres la mort de son infortunée épouse, Françoise de Dinan, il meurt lui-même au milieu des plus dures privations, mais en ajournant au tribunal de Dieu son frère, le duc François de Bretagne, qui meurt en effet cinquante jours après.

Tel est le fond, peu important en soi, de ce récit, qui, comme on peut le voir, ne brille pas par l'invention, et qui même ne met pas en action et en vue des caractères fortement tracés. Tout le mérite de cet ouvrage, et ce mérite est grand, nous l'avouons, consiste dans une narration coulante, intéressante, écrite avec esprit, mais un esprit calme et reposé qui ne vise jamais à l'effet extraordinaire, mais qui se contente d'attacher le lecteur et de le conduire doucement à travers les diverses circonstances d'une simple histoire. Il y a là comme un ressouvenir de Walter Scott ; le vieil et honnête Humfroy est parent, à coup sûr, des intendans et des sommeliers du romancier Écossais ; le charmant épisode d'Harold-le-Lépreux rappelle, sans toutefois l'imiter, la merveilleuse création du *Lépreux de la cité d'Aost*. L'effet général du tableau que déroule M. le vicomte Walsh est doux et faible tout à la fois, rien qui captive le regard et le fascine, mais rien aussi qui l'offusque. Quoi encore? Ce ne sont pas les merveilles du printemps, ni les magnificences de la lumière; c'est quelque chose comme une soirée d'automne au milieu des forêts qui se dépouillent de leurs feuilles, des vergers qui donnent leurs fruits, et des premiers vents qui prédisent l'hiver et invitent tristement à jouir des derniers beaux jours.

Vous êtes-vous jamais trouvé dans un de ces brillans salons de la capitale qui réunissent toutes les merveilles du talent et du goût : des femmes éclatantes de parures, des bougies resplendissantes, des parfums, des accords suaves, des artistes, des écrivains, des poètes? on chantait, on faisait de la musique, on dansait, on lisait des vers, on causait litté-

rature et art, et pourtant l'ennui vous saisissait à la gorge et vous oppressait. S'il vous est arrivé alors de rencontrer, dans un coin obscur, un homme aux formes discrètes et simples, parlant la langue de tout le monde, mais ayant l'habitude de mettre une pensée dans chacune de ses phrases ; un homme sans expressions insolites, sans phrases sentencieuses, sans fastueux dédains, un de ces hommes qui ne se croient ni de la *portée intellectuelle*, ni une *pensée sociale*, ni *l'infini dans leur poitrine*, mais qui sur toute chose ont des pensées justes, des sentimens honnêtes, quelquefois une ironie fine et sans malice, et de plus un fonds inépuisable d'indulgence pour tous et pour tout ; l'impression que sa conversation vous aura laissée, la lecture de l'ouvrage de M. le vicomte Walsh vous la rappellera.

II.

Madame de Tercy, par Madame Charlotte de Sor.

Un homme d'esprit ne permettait aux femmes de s'exercer que dans deux genres de littérature, la nouvelle et le roman. Il s'appuyait sur ce que, généralement, leur esprit plus délicat que fort, plus habile à saisir et à développer les nuances qu'à embrasser et à coordonner un vaste ensemble, se trouvait tout-à-fait sur son terrain dans le roman, qui, de sa nature, vit moins d'action que de détails, et où l'observation des mœurs et la peinture des passions sont bien autrement importantes que les grandes vues et les puissantes déductions philosophiques ou historiques. La femme en effet semble être le luxe de la création, dont l'homme est la partie positive et laborieuse ; elle est dans la société ce que sont les fleurs dans la nature, quelque chose d'odorant, de doux, de fragile, quelquefois d'enivrant. Tour à tour penchée sur le berceau du nouveau-né et sur la couche du mourant elle sait mieux toutes les douleurs de l'homme, sa vie éphémère, ses rares plaisirs et ses longues souffrances enfermés dans si peu de jours. Sa douce voix semble être seule à l'unisson de cette mélancolique complainte qui dit la vie de l'homme. Or, là est tout le roman qui n'est autre chose que le tableau des souffrances humaines groupées autour de l'amour. L'amour ! cette grande et unique chose de l'existence des femmes, comme l'observe Charles Nodier.

Il ne faut donc pas s'étonner que les productions les plus remarquables dans ce genre soient l'ouvrage de femmes, et que la plupart des femmes qui écrivent de nos jours aient choisi de préférence le roman pour cadre de leur pensée ; et certes, la seule chose que l'on doive regretter, c'est que les hommes n'aient pas cédé complètement ce genre aux femmes ; je suis persuadé que nous n'aurions pas tant de romans à tendance irréligieuse et à détails immoraux. Quand une femme écrit, il semble qu'une atmosphère de pureté l'environne et la pénètre comme à son insu.

Aussi s'empare-t-on avec plus d'empressement d'un roman écrit par une femme que de celui qui sort de la plume d'un homme. On croit avoir plus de chance de deviner dans l'ouvrage des femmes ce mot de l'énigme du cœur dont elles sont les si habiles observatrices. En effet, l'on peut remarquer que presque tous les romans écrits par des femmes ont eu du succès, il n'entre pas dans notre but de les rappeler ici ; nous nous contentons de signaler le roman qui a pour titre *Madame de Tercy*, publié tout récemment par une femme de beaucoup d'esprit qui se cache sous le pseudonyme de Charlotte de Sor. C'est, assure-t-on, le début de cet écrivain qui possède des qualités remarquables de style et d'observation, mais dont l'ouvrage accuse cependant des inexpériences dans l'art de coordonner les divers matériaux d'un ouvrage pour en former un tout. Du reste, cette œuvre renferme des parties très-remarquables, et offre partout une lecture attachante. Ce qu'on trouve surtout dans son livre et ce qu'on chercherait vainement dans beaucoup de romans de notre époque, c'est une fine observation du monde, des tableaux de société point chargés, point exagérés, mais portant avec eux le cachet de la vérité

et d'une frappante ressemblance ; on voit que madame Charlotte de Sor a beaucoup vu le monde et qu'elle le faisait poser devant elle pendant qu'elle écrivait. Les caractères de ses personnages n'ont rien d'héroïque et d'extraordinaire, mais ils sont d'après nature. Son action n'offre pas des péripéties terribles, tout y est simple comme de l'histoire. Et cependant (peut-être par cela même) l'on s'attache à cette simple histoire, l'on s'y intéresse et quand on est arrivé à la fin l'on croit entendre résonner à son oreille comme une harmonie douce et amie qui fait rêver. Madame Charlotte de Sor appartient à cette pure et gracieuse école qui a produit madame Cottin, madame de Genlis, madame de Souza et plusieurs autres femmes de talent, dont les ouvrages exhalent on ne sait quel parfum de vertu et de bon goût. *Madame de Tercy* est un beau début et qui fait bien augurer du talent dont il est la première révélation.

III.

La confession d'un enfant du siècle, par M. Alfred de Musset.

Nous nous proposions de nous livrer à un examen sévère de cet ouvrage que nous avions jugé essentiellement mauvais, soit qu'on l'envisage sous le point de vue moral, soit qu'on s'arrête seulement au côté littéraire. En y pensant plus sérieusement nous avons pensé qu'il n'en valait guère la peine, et pour que notre lecteur soit en état de juger par lui-même si nous avons bien jugé, nous allons mettre sous ses yeux quelques morceaux que nous avons choisis dans le premier et le second chapitre de cet ouvrage. *Ab uno disce omnes.*

M. de Musset veut se justifier d'avoir publié cet ouvrage, et voici comment il s'y prend : « De même, dit-il, qu'un blessé atteint de la gangrène s'en va dans un amphithéâtre se faire couper un membre pourri ; et le professeur qui l'ampute, couvrant d'un linge blanc le membre séparé du corps, le fait circuler de main en main dans tout l'amphithéâtre, pour que les élèves l'examinent ; de même lorsqu'un certain temps de l'existence d'un homme, et, pour ainsi dire, un des membres de sa vie, a été blessé et gangréné par une maladie morale, il peut couper cette portion de lui-même, la retrancher du reste de sa vie, et la faire circuler sur la place publique, afin que les gens du même âge palpent et jugent la maladie. » Et ailleurs en parlant du temps de l'empire : « Un seul homme était en vie alors ; le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré. Chaque année la France faisait présent à cet homme de trois cent mille jeunes gens ; et lui, prenant avec un sourire cette fibre nouvelle arrachée au cœur de l'humanité, il la tordait entre ses mains, et en faisait une corde neuve à son arc, puis il posait sur cet arc une de ces flèches qui traversèrent le monde et s'en furent tomber dans une petite vallée d'une île déserte, sous un saule pleureur. » Malgré toute notre bonne volonté, nou avouons, à notre honte, que nous sommes encore à chercher ce que peut signifier ce verbiage amphigourique. Tout ce morceau sur l'empire mériterait d'être cité comme modèle de style maniéré, obscur, et visant néanmoins à l'effet. Nous allons en détacher encore quelques phrases.

« Jamais il n'y eut de soleils si purs que ceux qui séchèrent tout ce sang. On disait que Dieu les faisait pour cet homme, et on les appelait ses soleils d'Auzterlitz. Mais il les faisait bien lui-même avec ses canons toujours tonnans et qui ne laissaient de nuages qu'aux lendemains de ses batailles. — La mort elle-même était si belle alors, si grande et si belle dans sa *pourpre fumante* ! elle ressemblait si bien à l'espérance, elle tranchait de si verts épis, qu'elle en était comme devenue jeune et qu'on ne croyait plus à la vieillesse. » — *Qui potest capere capiat* !

« Au bruit de sa chute les vieilles croyances moribondes se redressèrent sur leurs lits de douleurs, et avançant leurs pattes crochues, toutes les *royales araignées* découpèrent l'Europe, et de la pourpre de César se firent un habit d'arlequin. — De pâles fantômes,

couverts de robes noires, traversaient lentement les campagnes; d'autres frappaient aux portes des maisons, et dès qu'on leur avait ouvert, ils tiraient de leur poche de grands parchemins tout usés, *avec lesquels* ils chassaient les habitans. De toute part arrivaient des hommes encore tout tremblant de la peur qui leur avait pris à leur départ vingt ans auparavant. Tous réclamaient, disputaient et criaient; on s'étonnait qu'une seule mort pût appeler tant de corbeaux. » La conclusion est pittoresque, si elle n'est pas des plus délicates.

Voici maintenant une parodie assez plaisante de quelques passages des *Paroles d'un croyant*. Il paraît que les lauriers de M. de La Mennais ne laissent pas dormir M. Alfred de Musset; nous le soupçonnons d'après ce passage. « Le roi de France était sur son trône regardant ça et là s'il ne voyait pas une abeille dans ses tapisseries. Les uns lui tendaient leur chapeau et il leur donnait de l'argent; les autres lui montraient un crucifix et il le baisait; d'autres se contentaient de lui crier aux oreilles de grands noms retentissans, et il disait à ceux-là d'aller dans la grande salle, que les échos en étaient sonores; d'autres encore lui montraient leur vieux manteau, comme ils en avaient bien effacé les abeilles, et à ceux-là il donnait un habit neuf. » De bonne foi, je le demande, ce style a-t-il le sens commun? et la bizarrerie peut-elle avoir d'assez puissans attraits pour faire écrire de pareilles choses.

Pour en finir, nous allons citer encore deux phrases que nous recommandons à ceux de nos lecteurs qui ont du goût pour déchiffrer des logogriphes et des énigmes. « Napoléon parodia les rois comme Voltaire les livres saints. Et après lui on entendit un grand bruit; c'était la pierre de Sainte-Hélène qui venait de tomber sur l'ancien monde. »

Plus loin il s'adresse à Goethe en ces termes : « Vous qui êtes un panthéiste, un poète antique de la Grèce, un amant des formes sacrées, ne pouviez-vous mettre un peu de miel dans ces beaux vases que vous saviez faire, vous qui n'aviez qu'à sourire et à laisser les abeilles vous venir sur les lèvres. »

Eh bien! lecteur, qu'en dites-vous? osez nier maintenant la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine et la vertu civilisatrice de la presse! osez dire que notre siècle ne surpasse pas d'emblée tous les siècles passés ensemble. M. Alfred de Musset et *la confession d'un enfant du siècle* sont là pour vous répondre et pour vous forcer à courber le front devant la littérature romantique, vraie et magnifique expression du dix-neuvième siècle.

IV.

Nécessité d'une dernière débâcle politique en France.

« Nous avons du prendre un titre suffisamment absurde : c'est à quoi nous pensons » avoir réussi. — Dieu veuille que le lecteur distingue entre le titre et l'écrit. »

Voyons. — Mais avant de vous parler de la brochure je dois vous demander, lecteur, si vous savez ce que c'est que l'*école* ou le *parti sociétaire*; ce que c'est que Ch. Fourier. Si vous ne le savez pas, vous ne comprendrez rien à cette brochure. Notez que je ne vous promets rien, dans le cas contraire. Charles Fourier et son *école sociétaire* valent mieux que les saints-simoniens à qui ils reprochent de leur avoir volé leur idée *d'association universelle*, et, ce qui est plus sérieux, d'avoir discrédité cette idée en l'employant à tort et à travers. On s'est beaucoup moqué de Fourier, et nous convenons que cela ne prouve rien ni pour ni contre lui. Il n'a eu selon nous qu'un tort, c'a été, après avoir reconnu les vices qui constituent notre société, l'égoïsme et la rivalité qui la minent, les vaines dissentions politiques qui préparent sa ruine, d'avoir voulu constituer la société en lui donnant pour mobile ce même *moi* humain qui est la cause première de tous ses maux, c'a été d'avoir rejeté le principe chrétien du dévouement et du sacrifice pour lui substituer le principe de l'intérêt.

Dans cette brochure écrite avec verve, au milieu de beaucoup d'erreurs, qui sont la conséquence du principe adopté par l'auteur organe de l'école sociétaire, on trouve nombre de bonnes et rudes vérités adressées à la presse, aux partis, aux gouvernemens. Nous leur souhaitons d'arriver à leur adresse.

V.

Guionvac'h, études sur la Bretagne, par L. Kerardven (1).

Tout le monde sait maintenant que la Bretagne est une contrée riche en poésie, par ses mœurs, sa langue, ses traditions et ses croyances qui ont résisté aux siècles et qui sont encore vivaces comme aux premiers âges ; aussi un grand nombre d'auteurs, et, il faut l'avouer, plusieurs écrivains distingués lui ont, de nos jours, consacré leur talent ; mais ils manquaient, suivant nous, de deux qualités essentielles : la science du pays et l'amour du pays. Sans la science ils ont été faux, sans l'amour ils ont été froids.

L'auteur de *Guionvac'h* fait exception, et nous aimons à le dire. M. Kerardven est Breton, comme son nom ; il a été bercé au son des gwers de l'Armorique que plus tard il a chantés lui-même ; ses compagnons d'enfance ont été des pâtres du Morbihan, et il a grandi parmi eux ; il s'est assis sur le billot de l'âtre, pour entendre les vieilles histoires ; il a vu dans nos foires et dans nos *pardons* les luttes, les jeux et les danses, et s'est agenouillé dans nos chapelles au milieu de la foule ; aussi, M. Kerardven connaît la Bretagne, et comme tous ceux qui la connaissent, il l'aime ; parce que là où le regard superficiel ne voit qu'ignorance, superstition ou fatalisme, il a trouvé, lui, de la nationalité, du courage et de la foi. Ce sont ces qualités distinctives et incontestables qu'il a mises en relief dans des pages pleines de verve et de couleur ; nous dirons donc à M. Kerardven : Écrivez encore, écrivez toujours sur la Bretagne, tandis qu'à mille et un celtomanes, dont quelques-uns ont publié jusqu'à *quatre in-octavo*, nous conseillerons de prendre leurs sujets ailleurs, et de ne plus dénaturer un pays qu'ils ne connaissent pas.

Guionvac'h est une série d'études, mais d'études scéniques où l'on trouve à la fois et l'intérêt du récit et la philosophie de l'appréciation. Ainsi dans l'une d'elles, l'auteur s'attache à prouver que ce prétendu fatalisme dont on accuse le paysan breton, parce qu'il voit avec calme l'approche de la mort, n'est autre chose que la résignation de la foi ; ailleurs il fait voir qu'une civilisation trop hâtée serait un mal pour son pays, et il lave ainsi les prêtres du reproche si usé d'obscurantisme.

Nous avons lu avec intérêt toutes ces études dont chacune est un roman de mœurs fidèle et animé.

VI.

Études sur les constitutions des peuples libres, par M. Simonde de Sismondi (2).

Le titre seul de cet ouvrage en révèle le haut intérêt, et le nom de son auteur donne droit d'attendre, dans la discussion des importantes questions qu'il renferme, la science et la sagesse. Le nom de M. Simonde de Sismondi n'a jamais été inscrit sur aucun autre drapeau que sur celui du savoir indépendant. Il est du petit nombre de ceux qui l'ont cherché, dans la sphère qu'ils s'étaient choisie, en dehors des préoccupations de la politique du moment et des partis. De nombreux et grands ouvrages tels que l'*Histoire des républiques Italiennes*, et l'*Histoire des Français* l'ont depuis long-temps fait connaître à l'Europe comme un écrivain consciencieux et érudit. L'étendue de ces ouvrages ne nous permet pas

---

(1) Chez Ebrard, éditeur, rue des Mathurins-Saint-Jacques, 24.

(2) 1 vol. in-8°. Chez Treuttel et Wurtz, rue de Lille, 17.

d'émettre ici une opinion sur leur valeur philosophique et littéraire. Si nous entreprenions leur examen critique nous aurions probablement a signaler des taches, des inégalités, et même des erreurs, que tout homme sensé comprendra bien devoir être inséparables d'un travail de si longue haleine.

Quant à l'ouvrage que nous avons sous les yeux, nous le recommandons sincèrement à nos lecteurs, à cause surtout de l'impartialité qui nous a semblé en être le caractère dominant. M. de Sismondi n'apporte pas dans ses recherches sur les constitutions des peuples libres un esprit préoccupé de tel système ou telle forme gouvernementale. Ces essais ne sont pas écrits en vue de glorifier et de préconiser la forme monarchique, républicaine ou aristocratique, au préjudice des autres, car il sait bien que, de sa nature, toute forme de gouvernement est bonne, dès l'instant qu'elle est appropriée au genie et au caractère d'un peuple. Il apprécie chacune de ces formes dans l'histoire et il montre son action sur le progrès social des peuples. Il s'élève surtout, et avec grande justice selon nous, contre la manie des importations étrangères en fait de constitutions, ainsi que contre ces irritations politiques, qui rendent ennemis les uns des autres, par cela seul qu'ils appartiennent à une opinion differente des hommes faits pour s'estimer. Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de citer les graves et loyales paroles qu'il adresse aux hommes d'opinions différentes et rivales.

« Avant de nous engager dans la recherche de ces erreurs et de leurs causes, avant de nous attacher à la solution de ces problèmes, une observation nous frappe : nous voudrions savoir la présenter dans toute sa force, et nous nous tiendrions pour bien plus heureux, si nous l'avions fait passer jusque dans le cœur de nos lecteurs, que si nous leur avions fait adopter aucun de nos principes. C'est que toutes les théories politiques qu'on ose avouer aujourd'hui, toutes celles qu'on ose exposer, sont fondées sur des sentimens bienfaisans et généreux. C'est toujours le bien de l'humanité qu'on se propose ; c'est toujours un moyen de répandre parmi un plus grand nombre de créatures humaines, avec plus d'abondance, les avantages que le partisan de telle ou telle théorie estime le plus. Tous les systèmes ne sont pas bons, mais tous peuvent être embrassés, peuvent être soutenus de bonne foi ; tous ont compté parmi leurs partisans un grand nombre d'hommes dont les vues étaient complètement désintéressées ; tous présentent des côtés assez plausibles pour séduire des entendemens reconnus justes sur d'autres matières. Loin donc d'adopter, d'accréditer ces invectives, qui sont devenues le langage convenu de la politique ; loin de répéter ces mots qui sonnent encore à notre oreille, de perfides royalistes, d'égoïstes aristocrates, de brigands républicains, d'infâmes juste-milieu ; loin encore de les remplacer par ces sobriquets, ou l'invective est sous-entendue, si elle n'est pas exprimée, souvenons-nous que nous sommes tous des philosophes de secte diverse ; que nous tendons tous vers le même but ; qu'animés d'un même désir, nous recherchons tous la même vérité, la même sagesse. Alors, au lieu de nous opprimer réciproquement, nous pourrons, par nos méthodes opposées, par nos expériences indépendantes, nous éclairer les uns les autres. »

Ce morceau peut donner une idée de la manière de M. de Sismondi. Son style toujours correct manque ordinairement d'éclat et de mouvement, mais sa pensée a de la gravité et de la sagesse.

VII.

Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe, par le comte de Montalembert, pair de France. — *Introduction.*

Parmi les peuplades sauvages de l'Amérique du nord il existe une coutume touchante dont le prince de nos poètes modernes nous a conservé le souvenir dans son délicieux roman d'*Atala*. Lorsqu'un prisonnier de guerre est sur le point de subir la sentence de mort, la

nuit qui précède son exécution, un être faible, doux et caressant, une femme qu'ils appellent poétiquement *l'ange des dernières amours*, s'introduit dans la prison qui renferme un homme dont tout l'avenir se compose à peine de quelques heures; et, prodigue pour lui d'une ineffable miséricorde et d'un sublime amour, elle réussit à enchanter cette heure funèbre; et quand l'implacable génie de la mort réclame ses droits, elle lui abandonne avec une tristesse mêlée de quelques joies la victime dont elle a endormi les douleurs et dont les lèvres sourient encore à la céleste vision.

L'humanité est ce guerrier : c'est en vain qu'elle frappe sa tête contre les murs de sa prison, qu'elle s'efforce de secouer les chaînes dont ses bras sont chargés, son arrêt est prononcé : aussi voyez avec quel sombre désespoir elle entonne sa *chanson de mort*! ciel! quels lugubres accents! et qui pourrait les entendre sans frissonner? mais aussi quels accords suaves et célestes viennent s'y mêler pour charmer ces maux suprêmes! qui méconnaîtrait à ses chants la voix harmonieuse de la poésie chrétienne, cet *ange de ses premières amours*, qui par une tendre compassion veut encore être *l'ange de ses dernières amours* Sur sa lyre divine les modulations et le motif ont souvent changé, mais l'harmonie est toujours demeurée la même, mélancolique comme la destinée de l'homme, vague comme ses désirs, infinie comme ses destinées. Tour à tour la naïve *ballade*, la grave *méditation*, la solennelle *harmonie* lui parlaient de Dieu et de l'avenir, aujourd'hui c'est une voix aussi fraîche et aussi pure que celles qui s'élèvent du temple saint avec l'encens du sacrifice, qui vient nous raconter la sainte et poétique *Histoire d'Elisabeth de Hongrie*, cet ange de beauté, d'amour et d'innocence, qui ne brilla qu'un instant sur le trône et qui à vingt-quatre ans était un fruit mûr pour le ciel, un parfum d'exquise suavité qui ne devait plus s'exhaler que dans le sein de Dieu.

De l'*Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie*, que M. le comte de Montalembert vient d'achever, l'introduction seule a paru jusqu'à aujourd'hui; le corps de l'ouvrage ne sera livré au public que dans quelques semaines. Si cette séparation de l'*introduction* d'avec le corps de l'ouvrage était le résultat d'une tactique de la part du jeune écrivain, nous l'en féliciterons; car incontestablement ces deux parties, gagnent singulièrement à être vues séparément et à être appréciées chacune de son point de vue propre. Nous nous réservons de parler de l'histoire de la sainte quand elle aura paru; nous allons nous occuper maintenant pendant quelques instans de l'*introduction*.

L'époque à laquelle vivait sainte Élisabeth est l'une des plus importantes des temps modernes; c'est celle qui résume le plus complétement toutes les tendances chrétiennes de la société au moyen-âge. Le treizième siècle peut être considéré comme l'apogée du christianisme en tant que force sociale, tendant à s'incarner dans la société et à la façonner à son image. Depuis long-temps, règle de la conduite individuelle, il s'était peu à peu glissé dans la législation, et de l'antique droit romain, ce droit tout de fer, il avait tiré le droit canonique qui renfermait en lui-même le germe de toutes les libertés dont les peuples modernes sont si fiers. Il s'était introduit dans la littérature et avait créé la poésie de la *légende*, cette poésie naïve et grandiose que nous avons stupidement délaissée pour je ne sais quel froid plâtrage de la poésie des Grecs. Il avait enfin créé l'art chrétien dans l'architecture des basiliques, dans la peinture aux contours suaves et purs qui annonçaient et préparaient les voies à l'école chrétienne de Raphael, enfin dans le chant d'église, dans ce plain-chant aujourd'hui si dédaigné, et qui possède tant de majesté et de mélancolie tout ensemble.

Sous tous ces rapports, de même que sous le rapport des importans événemens politiques, ce siècle, qui est celui de cette grande volonté qu'on appelle Grégoire VII, mérite d'être étudié et approfondi par ceux qui tiennent à avoir des idées exactes sur la marche des sociétés humaines. L'appréciation sociale et littéraire de ce siècle est l'objet de l'*introduction à l'histoire de sainte Elisabeth*. Un savoir profond et lucide, une haute philosophie, un goût fin, des vues grandes et impartiales, telles sont les qualités

que nous avons remarquées dans cette introduction qui est, à notre avis, ce qui a été écrit de mieux, de plus vrai et de plus sensé en France, et nous devons ajouter, de plus complet sur ce siècle. C'est un morceau d'histoire qui n'est plus à faire.

Nous pourrions citer à l'appui de notre opinion sur ce travail des morceaux très-remarquables, comme pensée et comme style, sur le pape Grégoire VII, sur le roi saint Louis, sur les républiques italiennes, sur saint Dominique et saint François d'Assise, et les ordres célèbres qu'ils ont fondés. Mais nous craindrions que ces citations ne nous entraînassent trop loin. Nous préférons rapporter ici la franche profession de foi du jeune écrivain sur la partie miraculeuse de l'histoire qu'il a entrepris d'écrire. Nos lecteurs nous sauront gré, nous l'espérons, de leur avoir fourni ce point de vue pour apprécier l'ouvrage et son auteur.

« Nous n'ignorons pas que pour reproduire une vie pareille dans toute son intégrité, il faut aborder de front tout un ordre de faits et d'idées qui est depuis long-temps frappé de réprobation par la vague réligiosité des derniers temps, et qu'une piété sincère mais craintive a trop souvent écarté de l'histoire religieuse : nous voulons parler des phénomènes surnaturels qui sont si abondans dans la vie des saints, qui ont été consacrés par la foi sous le nom de miracles, et flétris par la sagesse mondaine sous le nom de légendes, de superstitions populaires, de traditions fabuleuses. Il s'en trouve un grand nombre dans l'histoire d'Élisabeth. Nous avons cherché à les reproduire avec la même scrupuleuse exactitude que nous avons mise dans le récit de tout le reste de sa vie. La seule pensée de les omettre, ou même de les pallier, de les interpréter avec une adroite modération, nous eût révolté. C'eût été à nos yeux un sacrilège que de voiler ce que nous croyons la vérité pour complaire à l'orgueilleuse raison de notre siècle : c'eût été une inexactitude coupable, car ces miracles sont racontés par les mêmes auteurs, constatés par la même autorité que tous les autres événemens de notre récit ; et nous n'aurions vraiment pas su quelle règle suivre pour admettre leur véracité dans certains cas et la rejeter dans d'autres. C'eût été enfin une hypocrisie, car nous avouons sans détour que nous croyons de la meilleure foi du monde à tout ce qui a été jamais raconté de plus miraculeux sur les saints de Dieu en général, et sur sainte Élisabeth en particulier. Ce n'est pas même une victoire sur notre faible raison qu'il nous a fallu remporter pour cela : car rien ne nous paraît plus raisonnable, plus simple pour un chrétien, que de s'incliner avec reconnaissance devant la miséricorde du Seigneur, quand il la voit suspendre ou modifier les lois naturelles dont elle a été seule créatrice, pour assurer et glorifier le triomphe des lois bien autrement hautes de l'ordre moral et religieux. N'est-il pas doux et facile de concevoir combien des ames de la trempe de celle d'Élisabeth et de ses comtemporains, exaltées par la foi et l'humilité bien au-dessus des froids raisonnemens de la terre, épurées par tous les sacrifices et toutes les vertus, habituées à vivre d'avance dans le ciel, offraient à la bonté de Dieu un théâtre toujours préparé ; combien aussi la foi ardente et simple du peuple appelait, et si on l'ose dire, justifiait l'intervention fréquente et familière de cette force toute-puissante que nie en la repoussant l'orgueil insensé de nos jours. »

Celui qui parle ainsi n'est ni un prêtre ni un moine ; c'est un homme de talent, haut placé dans le monde par son rang et sa naissance, il est pair de France et il a vingt-quatre ans.

Et ici, nous l'avouons, nous sentons renaître notre cœur. Non ! la poésie chrétienne ne sera pas pour l'humanité l'*ange de ses dernières amours* ! espérons plutôt que comme la vierge de Châteaubriand, cette fille du désert consolera dans sa prison le guerrier vaincu, mais non à jamais terrassé, qu'elle lui redonnera du courage et la conscience de sa force, et lui prodiguant ses chastes baisers elle rompra ses chaînes et lui fera reprendre sa course vers d'immortelles destinées. E. M.

Revue des Revues.

Nous en demandons bien pardon, en vérité, à ceux de nos lecteurs que l'impatience commence à gagner, mais nous sommes loin d'avoir épuisé la liste des *Revues* et des recueils dont nous avons à les entretenir.

A tout seigneur tout honneur, dit le proverbe. Or, les proverbes sont, et cela doit être, la sagesse des journalistes comme celle des nations. Voilà pourquoi nous avons débuté par la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue Britannique*, etc. Cela c'est ce que, vulgairement, on appelle le dessus du panier ; c'est le plus liquide de notre bien ; ce sont les pièces d'or de la littérature : nous en allons voir le billon.

Par malheur, le billon, en ceci comme en tout, est la monnaie la plus commune; on en bat partout et tous les jours. Chaque matin voit naître trois ou quatre revues de la cendre (Phœnix à part) des deux revues que la veille a vues mourir. Il n'est si mince écrivassier qui ne veuille créer son recueil ; il lui faut sa tribune, du haut de laquelle il puisse trancher, décider, juger à tort et à travers : il lui faut un organe pour servir au besoin ses petites haines particulières ; il lui faut, comme au barbier de la Fable, des roseaux auxquels faire dire : *Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.*

De là ce déluge périodique de brochures de toutes couleurs, qui s'en viennent inonder *gratis* les tables des cabinets de lecture ; de là la *Revue des théâtres*, la *Gazette des théâtres*, le *Monde-Dramatique*, le *Mercure de France*, le *Protée*, le *Journal des femmes*, le *Journal des tailleurs*, la *Gazette des salons*, la *Revue du grand monde*... Deux mots, avant d'aller plus loin, sur cette *Revue du grand monde.*

La plupart de ceux qui veulent bien nous faire l'honneur de nous lire, connaissent fort peu sans doute la *Revue du grand monde*, et nous-mêmes, il faut bien l'avouer, nous ne la connaissons pas du tout; un hasard seul, hasard auquel nous rendons grâce, vient de nous la faire découvrir.

Au physique, la *Revue du grand monde* s'imprime sur papier blanc, avec couverture bleue et vignette : on s'abonne rue des Filles-Saint-Thomas, à l'enseigne de la Botte sans coutures, maison de la *Revue de Paris*, au quatrième étage au-dessus de l'entresol, la porte au fond du corridor ; c'est là que trône la *Revue du grand monde.* Où le grand monde va-t-il se nicher !

Au moral, voici le sommaire de la troisième livraison :

Léopoldine, par M*.

Un épisode de la vie de Mahmoud, par M**.

Salon de 1836, par M***.

Courses de Chantilly, par M. ****.

Théâtres, par M*****.

Quelqu'envie que nous ayons d'être bref, nos lecteurs voudront bien nous permettre de leur offrir quelques échantillons du premier de ces cinq articles. C'est une liberté dont la *Revue du grand monde* n'a nul motif pour nous en vouloir ; nous pourrions même à la rigueur le lui compter à titre de service, car il y a tout lieu de penser que, comme l'ode à la postérité, la *Revue du grand monde* a peu de chances pour arriver d'elle-même à son adresse.

Il y avait à la cour d'un roi de Prusse (l'auteur, en homme discret, ne nomme pas ce roi de Prusse, et vous verrez plus tard s'il a raison), il y avait donc un beau page qui faisait les délices des grandes dames de Berlin ; il s'appelait le comte Edmond de Muldorff, par deux ff, c'est bien plus prussien.

Quand le comte de Muldorff eut dix-huit ans, le roi, grand guerrier de sa nature, « lui » annonça que sous huit jours il ait à se tenir prêt à partir pour l'armée. »

» A ces mots, le beau page, aussi brave que galant, sentit battre son cœur, et l'amour de » la gloire embraser tout son être. » Quant aux grandes dames de Berlin, qui n'avaient pas pour l'état militaire un penchant aussi décidé, elles « se récrièrent fort sur l'inconve- » nance de l'exposer si jeune aux fatigues de la guerre. » Mais le roi de Prusse, assez bru- tal avec les dames (ce devait être le grand Frédéric), répondit brutalement à celles-là qu'il se souciait fort peu des convenances, et il ne leur resta plus, en désespoir de cause, qu'à donner à leur protégé « des conseils sur les écueils qu'il ne manquerait pas de rencontrer » dans sa carrière : » ce qui veut dire sans doute qu'elles lui apprirent à parer les boulets de canon. Excellentes femmes !

A ces conseils elles ajoutèrent l'une un anneau, l'autre une chaîne d'or, celle-ci un bra- celet, celle-là une épingle, chacune enfin selon son amour et ses moyens. Lui, l'ingrat ! « il eut donné bien volontiers tous ces présens pour un seul regard de Léopoldine de Louis- » bourg, jeune orpheline arrivée depuis deux jours à la cour, et dont la vue avait produit » sur lui une impression bien vive en jetant un germe d'amour dans son cœur si bien dis- » posé à aimer. » Malheureusement la jeune orpheline ne l'avait pas même regardé.

Mais ce n'est pas pour rien qu'on est page, et le page Edmond n'est point homme à quit- ter la partie pour si peu. Que fait-il ? « Le jour du départ étant arrivé, comme le roi, » suivi d'un nombreux état-major, traversait les appartemens du palais, en présence de la » cour rassemblée sur son passage, Edmond, s'arrêtant devant Léopoldine, la pria, un genou » en terre, de lui ceindre son épée : cette action toute chevaleresque, qui rappela une des » coutumes des anciens preux, se grava en caractères ineffaçables dans le cœur de Léopol- » dine, dont le trouble et la rougeur annonçaient assez ce qui se passait dans son ame can- » dide et pure. »

Voilà ce qui s'appelle un cœur emporté à l'arme blanche.

« La campagne fut extrêmement heureuse ; » Edmond se battit comme quatre, enleva à lui seul une énorme quantité de drapeaux, et fut, en récompense de ses services militaires, employé dans la diplomatie. Il se promettait d'en profiter pour aller négocier son mariage avec Léopoldine, quand il apprit que Léopoldine, « malgré que son cœur fût rempli des » souvenirs du beau page, » venait d'en épouser un autre. A cette nouvelle, le déses- poir le prend ; il donne sa démission de diplomate, « affronte vingt fois la mort en » jouant sa vie, et cependant il échappe au fer ennemi. » Le roi, extrêmement satisfait, le nomme colonel des chevau-légers. Certainement si la croix d'honneur eût existé alors comme aujourd'hui, on lui eût fait en outre l'honneur de ne pas la lui proposer.

« Edmond fut on ne peut mieux reçu du corps d'officiers et des soldats, qui, dans cette » circonstance, se joignirent à leurs chefs pour le fêter et lui témoigner combien ils s'esti- » maient heureux de voir à leur tête un homme si digne de les commander. » Voilà, pour des chevau-légers, des soldats parfaitement élevés.

Une fois colonel, Edmond n'en devient que plus mauvaise tête. « A l'une des mémora- » bles batailles où, selon son habitude, il avait fait de nouveaux prodiges de valeur, » un boulet indiscret lui emporte son cheval ; il se battait donc sans cheval, quand le mari de Léopoldine, M. de Varner, qui servait sous ses ordres, vient le presser de prendre le sien ; il refuse, puis enfin, après maintes politesses, bien naturelles entre gens comme il faut, « il cède à ce trait de générosité duquel dépendait le gain de la bataille. » En conséquence la bataille est gagnée : Varner, « le malheureux époux de Léopoldine, » est foulé aux pieds des chevaux, et Edmond, mortellement blessé, se fait, par son fidèle Blum, transporter à son château de Muldorff.

Toute mortelle qu'elle est, la blessure n'est pas assez mortelle pour qu'il en meure. Aussi le retrouvons-nous, quinze jours après, en fort bon point de convalescence, à l'ins- tant où Léopoldine, « dont l'habitation était assez voisine de Muldorff pour découvrir à

» l'aide d'une longue-vue (ne perdons pas de vue cette longue-vue) les personnes qui en-» traient ou sortaient du château, » vient lui demander des nouvelles de son mari. Le colonel n'en a d'aucune espèce. Il écrit aussitôt à son major, Steinbach, et promet à la belle visiteuse de lui envoyer la réponse. « Après six mortels jours d'attente, Léopoldine, « à l'aide de sa longue-vue, » voit arriver un courrier au château. Elle accourt, entre chez Edmond, se saisit de la lettre, mais « à la première ligne qu'elle lut, sa figure se déco-» lora peu à peu de ce vif éclat de la jeunesse, un tremblement convulsif s'empara de tous » ses membres. Elle tourna la page avec peine, en s'écriant : Il est mort....

» Un torrent de larmes, etc. »

Le colonel, toujours chevaleresque, « la força de monter en calèche pour rejoindre » son habitation. » Huit jours après, il lui portait, dans sa calèche, un brevet de pension de trois mille florins, qu'il venait d'obtenir pour elle auprès du roi. Quand il se retira, « Léo-» poldine le suivit des yeux aussi loin que possible, et se servit de longue-vue pour ad-» mirer encore l'élégance de la même calèche dans laquelle peu de jours auparavant elle » avait été ramenée du château de Muldorff, sans y avoir fait la moindre attention, tant » alors elle était accablée par le chagrin. » Oh ! les calèches et les longues-vues, quelles femmes ne perdraient-elles pas !

Tout va bien cependant. Les amans s'aiment, se le disent et n'attendent plus, pour s'épouser, que la fin de l'année légalement consacrée aux regrets et à la douleur. Jusque-là ils boivent du lait, visitent leurs fermiers et *prodiguent l'or* aux malheureux, lorsque voici qu'un jour Léopoldine aperçoit sur le grand chemin un homme et un cheval au galop : vite elle prend sa longue-vue et dit : « C'est un courrier du roi. » C'était un courrier en effet; il apportait au comte de Muldorff les titres de général, de duc, et de plus l'offre *autographe* de sa majesté de la main de sa sœur, la princesse Théodolinde. L'amoureux comte accepte les titres, refuse la main, et s'empresse d'écrire au roi « pour lui dire combien il regrettait » que ses blessures l'empêchassent de se rendre aux vœux de Sa Majesté, et que sa santé » ne lui permettait pas de contracter un hymen au-dessus de ses espérances. » Sur ce, le roi, furieux, l'engage à rester désormais chez lui. Battez-vous donc pour le roi de Prusse !

Hélas ! à cette catastrophe en succédera une autre bien plus affreuse encore. Un moment d'oubli a rendu la belle Léopoldine coupable ; Léopoldine deviendra bientôt mère. Elle l'est, elle a entendu le premier cri de son enfant, quand « au moment où, cedant à ce cri, » elle l'approchait de son sein, un homme couvert d'un manteau entra précipitamment » dans sa chambre, il se découvrit, elle reconnut son époux !!!!!!..... »

Encore un tour des extraits mortuaires.

Très-heureusement le brave homme ne revenait pas pour long-temps. Il comprend, dès le premier coup d'œil, l'indélicatesse de la scène, et se charge d'y mettre un terme. « Une » forte détonation se fait entendre. Varner venait de se donner la mort. A ce bruit, Léo-» poldine, accablée ou plutôt exténuée, retomba sur son lit presque sans mouvement, en » s'écriant : « Ayez pitié de ma fille, ne la quittez jamais. » Un instant après on entendit » le râle de la mort, et elle cessa d'exister. » Quant à Edmond, il prit la petite fille, « la fit » conduire à Muldorff par Blum, et la faisant passer pour un enfant abandonné, à qui son » maître voulait tenir de père, il la confia aux soins de la vieille Jeanne Laque, qui l'éleva » au biberon. »

Dès qu'elle eut fait toutes ses dents, le comte s'empressa de la prendre en sevrage, et, comme il avait juré sur la tombe de sa mère et de M. Varner d'aller les rejoindre bientôt, il vécut nombre d'années, « livré aux plus cruels chagrins, » ainsi qu'à l'éducation de Léopoldine. Il l'avait appelée Léopoldine.

Chaque jour Léopoldine croissait en grâce, en beauté et en talens plus ou moins agréables; elle allait même atteindre l'âge où il fallait songer à lui *chercher un époux*. Cet époux se présente lui-même.

Un matin arriva au château un certain comte de Limbourg, ancien ami du général et premier médecin du roi. Dès qu'il le voit, Edmond, qui s'y connaît, juge à l'air sombre du docteur qu'il n'a rien de bon à lui dire.

« Serais-tu en disgrâce? » lui demande-t-il.

— « Pas précisément, répond l'autre, mais cela pourrait bien m'arriver, et j'ai mieux » aimé prévenir que d'attendre cette noble récompense de mes bons et loyaux services. Le » roi m'a accordé sans peine le congé de huit jours que je lui demandais, en me disant : « Je vous en donne quinze. »

Roi généreux! vous étiez digne de vivre et de mourir sans médecins.

Une fois en train de confidences, le bon docteur n'en finit plus. Après ses chagrins de médecin viennent encore ses chagrins de père. Il a un fils et une fille. La fille a épousé M. le comte d'Erbach, jeune gentilhomme on ne peut mieux famé, mais qui, moins heureux que Figaro, est bien loin de valoir sa réputation. Le comte d'Erbach est un joueur, un escroc, un homme on ne peut plus indélicat, que son beau-père et son beau-frère sont forcés de mettre à la porte. Aussi leur a-t-il voué une haine, « dont les suites sont incalculables. »

Quant au fils du docteur, il est garçon, mais il lui tarde de cesser de l'être, car le sensible jeune homme adore l'intéressante Léopoldine, qui ne manque pas, de son côté, d'adorer l'intéressant Ernest. C'est un amour à en devenir fous. Heureusement M. de Limbourg possède, en sa qualité de médecin, des remèdes pour tous les maux : pour l'amour particulièrement il en connaît un infaillible, le mariage.

Ainsi, voilà les deux amans guéris, ou du moins ils sont bien près de l'être. On les mariera dans trois mois.

Trois mois, pères imprudens! et le crime qui veille! et cette haine, dont « les suites » sont, vous le savez, incalculables, » vous avez donc compté sans elle?

Dès que M. d'Erbach apprend que son beau-père va se marier, aussitôt il accourt en poste, amenant son valet-de-chambre Fritz, « toujours prêt à le seconder en pareille oc- » casion. » Il y a bal le lendemain chez une certaine dame de Klinberg. Léopoldine y sera. Le traître s'y présente à l'aide d'un nom supposé. Il danse donc, il boit, il mange et prend des glaces, le tout sous le nom de Valborn ; mais au moment « où tout le monde » regardait un ballon d'artifice éclater dans les airs, » son valet Fritz, toujours prêt, comme nous l'avons dit tout à l'heure, à le seconder en pareille occasion, « verse dans le » verre de Léopoldine une liqueur dont la vertu était d'endormir à l'instant même la per- » sonne qui la buvait : » L'effet de la liqueur est tel qu'avant même de l'avoir bue, la pauvre enfant ronfle déjà, et que « l'on se voit obligé de la porter dans son appartement. »

Attention! la catastrophe approche.

Une fois les lumières éteintes, quand tout le monde dort au château, Valborn et Fritz s'introduisent dans la chambre de Léopoldine. Ils comptent, pour enlever la jeune fille, sur la puissance de la susdite liqueur. Mais ce vertueux narcotique se refuse à servir d'instrument à une aussi horrible machination. Léopoldine s'éveille, fuit, et ne s'arrête qu'à quelques lieues du château de Klinberg, chez son tuteur.

Valborn, qui la suit à la piste, y arrive presqu'en même temps qu'elle. « A sa vue, » M. de Muldorff saisit ses pistolets, en s'écriant : Être vil et misérable, es-tu homme » d'honneur?

— » Si je ne respectais votre âge!

— » Il n'en est pas pour qui se sent offensé. Suis-moi! »

Sur ce, deux coups de pistolet retentissent, Léopoldine tombe évanouie, et l'on rapporte un homme blessé. Contre l'usage, le crime a triomphé. M. de Muldorff est mort ou peu s'en faut. Toutefois, avant d'en finir, il appelle Blum, et lui dit : Jurez-moi, pour » la dernière fois, que personne ne saura jamais le secret de la naissance de Léopoldine.

— « Je vous le jure, Monsieur le comte. »

Et Blum a tenu son serment. Il n'a dit son secret qu'à la *Revue du grand-monde*, et c'eût été, sans nous, un secret bien gardé.

Voilà *Léopoldine*.

Ce n'est pas nous qui nous permettrons, sur une œuvre de cette portée, des critiques intempestives. Cependant (c'est une observation que nous risquons en toute humilité) il nous semble que le titre de *Léopoldine* ne dit guère que la moitié de l'histoire, et qu'on eût pu lui préférer celui-ci :

« Les deux Léopoldine, ou du danger des longues-vues et des feux d'artifice pour le » bonheur des familles et la sécurité des pères et des époux. »

L'article y eût gagné, ne fût-ce qu'en longueur. Il est vrai que ce n'est pas par là qu'il pèche.

Si le temps et l'espace ne nous pressaient pas trop, nous voudrions aussi vous dire quelque chose d'*un Épisode de la vie de Mahmoud*. Ce Mahmoud a trois favorites. Ces favorites sont toutes tant qu'elles sont fort jalouses les unes des autres. L'une, la favorite Pérouzé, la plus favorisée des trois, imagine de placer une échelle à sa fenêtre. Les échelles, comme vous savez, sont d'un grand usage dans le Levant. Puis, devant le sultan, elle accuse ses rivales de cet indigne procédé. Aussitôt le sultan écrit à son visir d'envoyer pendre les deux femmes qu'il lui fait tenir sous ce pli, et il charge la Pérouzé de les mener pendre elle-même. Mais une de ces femmes, Farasche, vient à mourir en route, et le visir, prenant à la lettre la lettre du sublime sultan, son maître, s'empresse de faire pendre Pérouzé. Le sultan, qui apprend la chose, s'emporte et menace à son tour de faire pendre le visir. Heureusement tout se découvre. Pérouzé seule était coupable. Le visir reçoit, au lieu du cordon, tous les honneurs dus à son rang et à sa perspicacité, et Farasche, qu'on croyait morte, reprend sa place auprès du sultan. Un peu d'opium avait tout fait.

Ainsi, dans la *Revue du Grand-Monde*, le beau rôle, vous le voyez, revient de droit aux narcotiques. C'est tout simple, chacun fait valoir ce qu'il vend.

Peut-être avons-nous un peu trop insisté sur la *Revue du Grand-Monde*. Mais on nous pardonnera, nous l'espérons : la *Revue du Grand-Monde* est une terre inconnue, que nous avons, nous seul, découverte et conquise ; dont nous sommes en même temps et le Christophe Colomb et le Vasco de Gama et le François Pizarre, avec cette différence toutefois qu'elle ne vaut ni l'Amérique, ni les Indes, ni même le Pérou. X*.

ACADEMIE DES SCIENCES.

Conservation galvanique du fer. — Extraction du fluor. — Effet de l'électricité sur les arbres. — Formationn du givre. — Application du calcul des probabilités.

Tous nos lecteurs ont sans doute entendu parler d'une découverte que fit il y a plusieurs années sir Humphrey Davy, savant chimiste anglais, et qui consistait à appliquer des bandes de fer sur le doublage en cuivre des vaisseaux, pour empêcher la corrosion du cuivre par l'eau de la mer. Cette expérience ayant réussi, M. E. Davy appliqua depuis plus largement ce principe galvanique et prouva que des chaînes de la marine et autres ferrures plongées, soit dans de l'eau salée, soit dans de l'eau douce, pouvaient être garanties contre la rouille par le simple contact avec de petits lingots de zinc; mais que ce moyen si puissant quand on l'employait dans un liquide ne pouvait réussir dans l'atmosphère. A l'appui de cette dernière assertion, M. Born, capitaine d'artillerie, a dernièrement présenté à l'académie ses réflexions sur l'oxidation des projectiles de l'artillerie, et comme l'impression de cet opuscule est antérieure à la publication de l'assertion de M. E. Davy,

il réclame sur lui la priorité à ce sujet ; puis M. Dumas à cette occasion, pour empêcher que la rouille ne mette hors de service une pile de boulets, après vingt ans d'exposition en plein air, comme l'a observé M. Born, propose d'essayer de faire enduire ces projectiles d'un vernis au caoutchouc, moyen peu coûteux et d'une application très-facile.

Dans la séance du 25, M. Baudrimont annonce à l'académie que depuis deux ans, il est parvenu à isoler un corps chimique appelé fluor, non pas comme M. Pelouze en faisant passer du chlore dans une dissolution de fluorure d'argent, mais qu'il l'a obtenu d'abord, en faisant passer du fluorure de bois sur du minium chauffé au rouge, et en le recueillant dans un vase sec, puis actuellement, ajoute M. Baudrimont, je l'obtiens en traitant simplement dans une fiole de verre un mélange de fluorure de calcium et de bioxide de manganèse par de l'acide sulfurique, mais alors il est toujours un peu mêlé d'acide fluorhydrique et de gaz fluosilicique. Cependant ce mélange n'enlève rien aux principales qualités du fluor qui se trouve, comme par les autres procédés, un corps gazeux, brun jaunâtre très-foncé, ayant une odeur tenant de celle du chlore et du sucre brûlé, et dont l'action est nulle sur le verre, tandis au contraire qu'il décolore l'indigo et se combine directement avec l'or.

Un effet physique de la foudre, et par conséquent de l'électricité sur la croissance des arbres a été observé par M. Baric de la Haye, habitant du département d'Indre et Loire, et transmis à l'académie par M. Matthieu : « L'année dernière, au mois de juiliet, dit M. Baric, la foudre tomba sur un des peupliers qui composent mon avenue ; quelques branches furent cassées au sommet ; le fluide électrique suivit le trou du haut en bas à la partie nord, sans endommager l'écorce, et s'enfonça d'un pied dans la terre dont il souleva deux grosses mottes d'à peu près un pied cube chacune ; ce peuplier avait alors un pied de circonférence ; aujourd'hui il en a deux, tandis que ses voisins ont conservé la même grosseur ; seulement sur son écorce on voit une légère crevasse par où la sève s'écoule en abondance. Nous ajouterons qu'il serait curieux de vérifier si l'on obtiendrait des effets analogues sur d'autres arbres en faisant passer dans leurs tissus un léger courant d'électricité artificielle.

Un autre effet de l'électricité a été remarqué dans la formation du givre par M. Fournet ; ainsi quand la température s'est abaissée graduellement, les lames de givre sont recouvertes de stries formant entre elles des angles, dont les sommets sont tournés vers la branche à laquelle la lame est suspendue, tandis au contraire que ces stries affectent une position inverse, et que les ouvertures de leurs angles sont tournées vers la branche, lorsque le froid s'est tout à coup vivement et brusquement manifesté.

Dans le cours de cette séance et dans la suivante, on a fait connaître à l'académie plusieurs observations physiologiques relatives aux calculs urinaires, et à quelques autres maladies, mais nous avons été surpris de n'entendre personne prendre la voix pour constater un fait nouveau, de combustion humaine spontanée, qui vient d'arriver dans la commune d'Aunay, près d'Avallon. C'est une femme de 74 ans très-grasse, et qui ne buvait guère que de l'alcool, que cette combustion a frappé de mort. La malheureuse qui vivait seule avec une propreté très recherchée, fut, un matin du mois de janvier, trouvée chez elle par ses voisins transformée en un monceau de cendres, exemple bien terrible, et qui devrait pourtant faire comprendre tout le danger qu'entraîne après elle l'habitude de l'eau-de-vie et des autres boissons alcooliques.

Nous avons omis de dire que les séances du 11 et du 18 avril, se sont en partie passées en discussions sur le système du calcul des probabilités, M. Poisson, confiant dans ce système, voudrait qu'on l'admît davantage, même dans les événemens moraux de la vie, et pour preuve, il assure que l'on peut très-bien l'appliquer à calculer les proportions dans lesquelles se rendent les décisions du jury ; ainsi dit-il, avant 1831, le jury pouvait condamner à une majorité d'aumoins sept voix contre cinq, et la proportion des condamnations s'élevait à 61 sur 100. Quand cette décision était rendue à cette majorité minime,

le jury était tenu de le déclarer; on a pu constater que la proportion des condamnations prononcées dans ce cas, était de 7 pour 100. En retranchant cette fraction de 61 centièmes, il reste 54 centièmes pour la proportion des condamnations prononcées à 8 voix au moins contre 5. Or, en 1831, la loi a exigé pour la condamnation cette majorité au moins, et, comme on ne pouvait l'annoncer d'avance, le nombre des condamnations à celui des accusés s'est abaissé à 54 sur 100; la différence ne se trouve donc que dans les millièmes.

A ces calculs, M. Poinsot est venu répliquer avec raison que la seule idée d'un calcul applicable à des choses où se mêlent les lumières imparfaites, l'ignorance et les passions des hommes, pourrait devenir une idée dangereuse pour quelques esprits, et M. Charles Dupin a ajouté que cette invariabilité des résultats du calcul ne pouvait être supposée qu'en admettant une égale invariabilité dans la législation et dans les circonstances sociales: que l'on compare, a-t-il dit, les résultats des jugemens rendus à une même majorité minime, par les jurys des temps ordinaires, et les jurys du temps révolutionnaire, et l'on verra que le rapport des condamnations aux acquittemens est énormément différent. Cependant M. Navier, voulant prêter son secours à M. Poisson, a fait observer que le principe du calcul des probabilités repose sur des faits dépendant également de lois déterminées fondées sur la nature de l'homme.

Malheureusement tous ces grands calculateurs qui veulent ainsi forcément assujétir au compas et aux chiffres les événemens humains, oublient comme les phrénologistes exagérés de notre époque, que Dieu ne leur a point révélé ses volontés, ni les lois qui régissent le monde. L'orgueil irréligieux seul peut donc oser ainsi poser des barrières au libre arbitre de l'homme, système matérialiste que nous réprouvons; car il porte atteinte à cette grande et généreuse pensée du catholicisme qui tout en laissant à l'homme sa libre action, lui offre toujours l'espérance et le ciel pour avenir.

J. Odolant-Desnos.

Dans son numéro du 15 novembre dernier, page 377, l'*Écho de la Jeune France* a annoncé qu'une *Revue catholique* étant sur le point de paraître, on avait pensé qu'une fusion entre cette Revue et l'*Écho de la Jeune France* était chose utile et désirable. Aujourd'hui l'expérience a prouvé qu'il y aurait plus d'avantages à revenir sur la résolution prise, et à rendre à l'*Écho de la Jeune France* et à la *Revue catholique* leur indépendance première. Au lieu d'un seul défenseur, les bons principes et les idées sociales en auront deux.

A partir du premier juillet prochain, ces publications cesseront d'être réunies, sans toutefois que les droits de MM. les abonnés soient lésés.

L'*Écho de la Jeune France* paraîtra régulièrement le premier de chaque mois, par livraisons de 72 pages, avec lithographies et gravures. Le prix de ce recueil est fixé à 18 fr. pour l'année et 10 fr. pour six mois. La *Revue catholique* paraîtra du 15 au 20 de chaque mois par livraisons de 24 pages. Le prix de cette Revue sera de 6 fr. pour l'année.

Le prix des abonnemens payés jusqu'à ce jour étant affecté aux deux publications, et une liquidation pouvant entraîner des lenteurs et des embarras graves dans la marche des deux journaux, les administrations resteront réunies dans les mêmes bureaux jusqu'au premier janvier 1837.

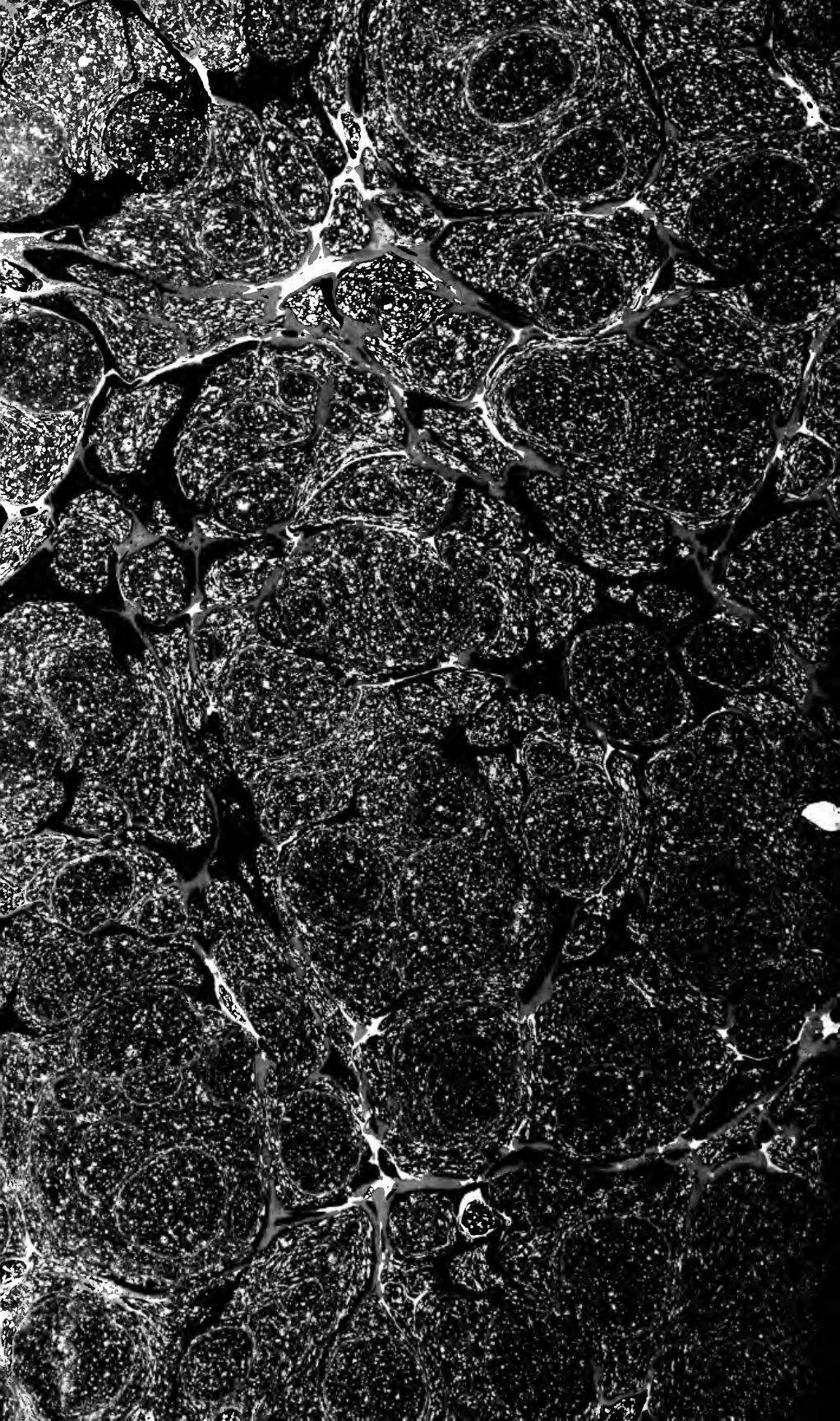
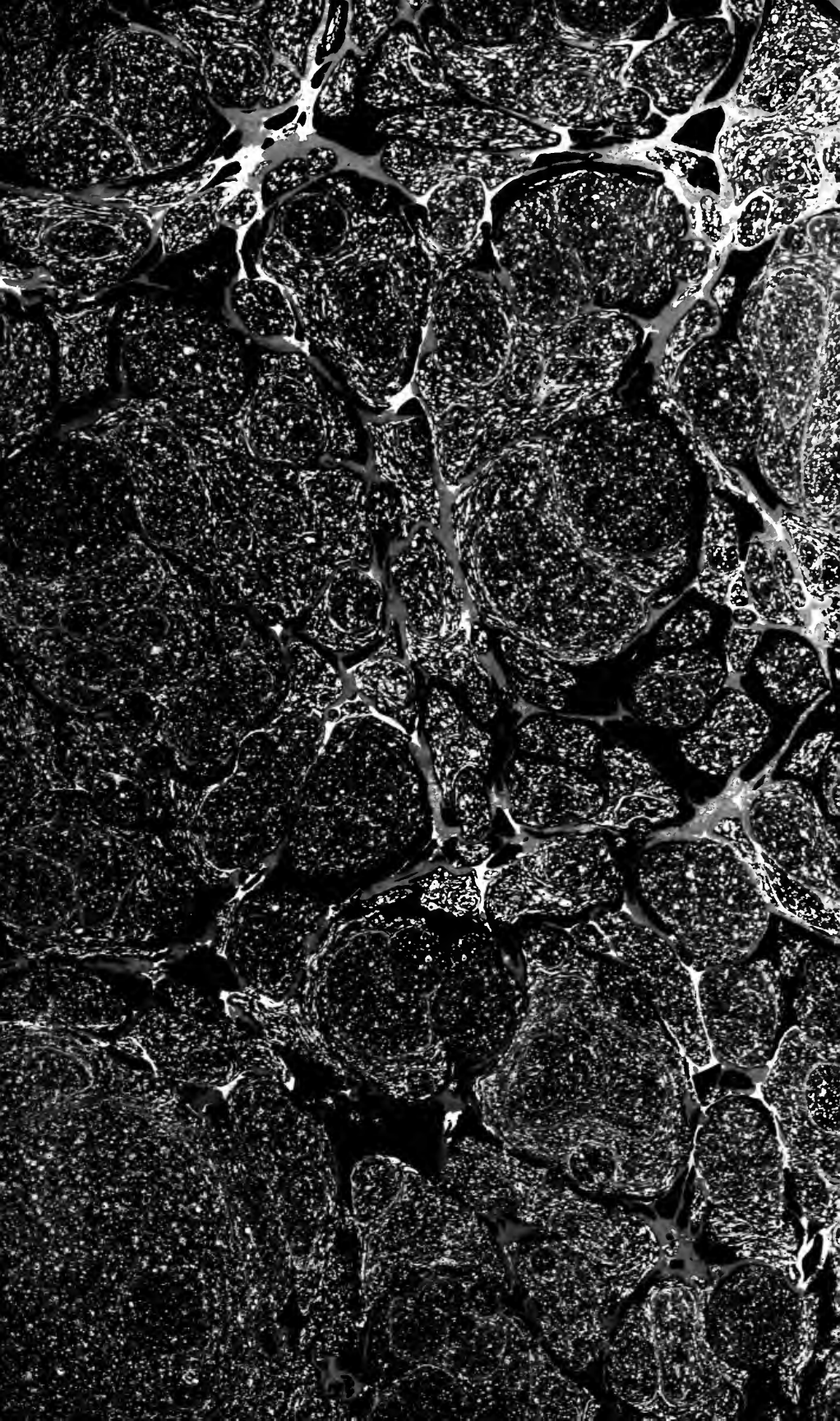
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

Introduction, par M. *A. Nettement*. Pag. 5
Aux lecteurs, aux correspondans, aux amis de l'*Echo de la Jeune France*. 193
Antiquités de Poitiers. — L'Abbaye de Charroux, par M. *Ch. de Chergé*. 145
Académie royale de musique. — Les *Huguenots*. 316
Académie des sciences, compte-rendu par M. *Odolant-Desnos*. 39
Id. Id. Id. 135
Id. Id. Id. 319
Id. Id. Id. 373
Id. Id. Id. 479
Id. Id. Id. 524
De la Direction actuelle des beaux-arts et de leur avenir, par M. *Ch. Villlagre*. 505
Artiste et Bourgeois, nouvelle, par M. *Hains*. 554
Le comte Alarcos, légende espagnole. 81
Après Pâques, nouvelle, par M. le vicomte *Walsh*. 541
Balzac. — Étude critique, par M. *Hains*. 105
Beaux-arts. — Compte-rendu, par M. *Maximilien Raoul*.
— Les Derniers momens de la grande Dauphine. 156
— Salon de 1836. 376
— Id. 427
— Id. 471
— Id. 497
Brizeux. — Étude critique, par M. *Th. de la Villemarqué*. 166
Bernard Diaz, nouvelle espagnole, par M. *Aug. Chevalier*. 353
Id. Id. 399
Bagnes, prisons et criminels, par M. le vicomte *Walsh*. 453
Chronique littéraire. — Mémoires sur la Restauration, souvenirs historiques de madame la duchesse d'Abrantès. 44
— Lettres inédites de saint François-de-Sales. 139
— Mémoires de Luther. — Livres mystiques. — Bibles protestantes. 188
Un Cachot, par M. *Noël Shore*. 76
Considérations sur l'Agriculture, par M. *de Rainneville*. 68
Id. Id. 164
Id. Id. 307
Id. Id. 407
Id. Id. 508
De l'Ancienne Chevalerie et de l'Ordre de Malte, par M. le vicomte *Walsh*. 97
Coup-d'œil sur la critique à l'occasion de l'*Histoire des lettres avant le Christianisme*, par M. *Dubreil*. 196
Id. Id. 299
Devoirs administratifs, par M. *Adolphe de Puibusque*. 60
Id. Id. 120
Id. Id. 346
Id. Id. 447
Devoirs des Instituteurs, par M. l'abbé *Michon*. 157
Id. Id. 223
Id. Id. 392
De la Démocratie en Amérique, compte-rendu. 205
Un Débris du Bardisme, par M. *Th. de la Villemarqué*, 263
Découvertes industrielles, compte-rendu, par M. *Odolant-Desnos*. 91
Id. Id. 426
De l'École Polytechnique, par *un Ancien capitaine d'artillerie*. 476
Encyclopédie catholique. — Fragmens. 128
Esquisses littéraires sur la poésie et l'éloquence religieuses au dix-neuvième siècle, par M. l'abbé *Michon*. 249
Encore une plaie. 310

La Fontaine de Prague, nouvelle, par M. le vicomte *Walsh*. 305
France et Bretagne, poésie, par M. *Ludovic d'Osseville*. 372
Les Feuilletonistes et les Romanciers. 421
Fête des Rois en 93, nouvelle, par M. le vicomte *Walsh*. 55
Les Filiales, compte-rendu, par M. *Émile Deschamps*. 112
Guirlande poétique. — Jocelyn. 276
— Les Feuilles du Siècle, par M. *Edouard de Fleury*. 321
Les Grottes d'Arcy, par M. le baron de *Mengin-Fondragon*. 457
Histoire du chancelier d'Aguesseau, par M. *Boullée*, compte-rendu. 213
Histoire des Francs de M. le comte *de Peyronnet*, compte-rendu. 368
Où peut mener l'Industrialisme, par M. *Émile Deschamps*. 27
De l'Italie et de ses forces militaires, compte-rendu. 241
De la Littérature dans le Midi. — Les Jeux floraux, par M. *A. de Puibusque*. 481
Jules Janin, esquisse littéraire, par M. *Mouttet*. 462
La Messe de Minuit, histoires des veillées de Noël, par M. le vicomte *Walsh*. 15
Le Mercredi des Cendres à la Courtille, par M. *A. Duplessy*. 228
De la Morgue littéraire, par M. *B. Lopez*. 418
Des Prisons et des Peines actuelles, par M. le vicomte *Walsh*. 385
Du Paupérisme, par M. *de Rainneville*. 24
Philosophie de l'art dramatique, par M. *Ch. Villagre*. 65
Prédicateurs du carême de 1836. — L'abbé Lacordaire et l'abbé Cœur, par M. *Mouttet*. 292
Physionomie de Moscou, par M. *Paul de Julvécourt* 312
Pâques, par M. le vicomte *Walsh*. 337
Grande prime de cinq millions. 455
Relation faite par un ancien soldat de Georges Cadoudal. 149
Revue des Revues. — La *Revue des Deux-Mondes* et la *Revue de Paris*, la *Revue britannique*, la *Mode*, le *Carrousel*, *Ariel*. 465
— La *Revue du Grand-Monde*. 520
Revue littéraire. — Etudes hébraïques, Musée catholique, Nouvelles et chroniques, Voyage au Mexique, Essais sur les vrais principes en matière politique, la République ou le Livre de sang. 378
— Le Fratricide, Madame de Tercy, Confession d'un Enfant du siècle, Nécessité d'une dernière débâcle politique, Études sur les constitutions des peuples libres, Histoire de sain e Élisabeth de Hongrie. 511
Les Ruines du Panthéon. 11
Le comte Jules de Rességuier, étude critique, par M. *Gustave de Romand*. 70
La Révélation, par M. l'abbé *Vidal*. 179
Des Rapports du catholicisme avec les arts, par M. *F. Nettement*. 218
Souvenirs du Collége, par M. *Adolphe de Puibusque*. 32
Société d'Encouragement. 186
Id. 238
La Semaine sainte, par M. le vicomte *Walsh*. 289
Sainte-Beuve. — Étude critique, par M. *Th. de la Villemarqué*. — Poésies de Joseph Delorme. 360
— Les Consolations, Volupté, Critiques et Portraits. 410
Édouard Turquety, étude littéraire. — Poésie catholique, par M. *Th. de la Villemarqué*. 490
Un Théâtre d'amateurs à Cordova, par M. *Th. Pavie*. 87
Le Voyageur, par M. l'abbé *Vidal*. 29
Le Vingt-Un Janvier. 49
Alfred de Vigny, étude critique, par M. *J. du Teil*. 458

L'*Écho de la Jeune France, Revue catholique*, paraît en 2 éditions : 1° Édition les 1er et 15 de chaque mois, prix, par an, 24 fr. ; 2° Édition mensuelle le 31 de chaque mois, prix, par an, 15 fr. — Les abonnemens partent du 1er janvier. — On souscrit à Paris, rue de Ménars, 5, et dans les bureaux des postes et des messageries.

S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte Walsh, directeur-rédacteur en chef,
Et pour l'administration, à M. Edmond de Villiers, administrateur.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.